Le Journal de la jeunesse. Nouveau recueil hebdomadaire illustré

LE JOURNAL

DE

LA JEUNESSE

21

Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris

LE JOURNAL

DE

LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

1883

PREMIER SEMESTRE



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND, W C.

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE



M. le maire fuma. (P. 2, col. 1.)

LES MILLIONS DE LA TANTE ZÉZÉ

M. le maire de Sainte-Suzanne reçoit une lettre de Mirande. — Mme de Bacques. — Discussion à propos d'une pipe d'écume. — Mme Lemas née Quentin. — Renseignements sur la famille Quentin.

Le 4 avril 1872, M. le maire de Sainte-Suzanne (Loir-et-Cher), en décachetant sa correspondance officielle, tomba sur une lettre bordée de noir, qui portait le timbre de Mirande (Gers). Ayant ouvert l'enveloppe, M. le maire, avant de lire la lettre, courut à la signature; la lettre était signée veuve Lemas, née Quentin. Mme veuve Lemas, née Quentin, priait M. le maire, dans les termes les plus polis, de vouloir bien lui faire savoir s'il y avait encore à Sainte-Suzanne des membres de la famille Quentin et, dans le cas où il y en aurait, quels ils étaient.

M. le maire, en sa qualité d'ancien officier de marine, avait passé presque toute sa vie loin de sa ville natale, par conséquent il était fort peu au courant de la généalogie de ses administrés. Lentement, méthodiquement, il replia la lettre et l'introduisit dans l'enveloppe. Ensuite, il inséra la lettre à bordure noire dans sa poche de côté, et se dit : « Maman me renseignera. »

La maman de M. le maire était une femme de quatre-vingts ans, qui faisait gaillardement ses quatre repas par jour et lisait sans lunettes. Elle avait encore tous ses cheveux, de beaux cheveux blancs et soyeux, sur lesquels elle portait, légèrement rejeté en arrière, un bonnet de dentelle à l'ancienne mode, avec des coques de rubans couleur de géranium. Comme l'excellente femme était devenue un peu sourde et qu'elle n'en voulait pas convenir, elle prétendait que les générations nouvelles, par indolence sans doute, ne savaient plus articuler les mots avec autant de netteté qu'on les articulait de son temps.

En général elle désapprouvait, non sans quelque malice, tout ce qui était nouveau, comme les nouvelles manières de se vêtir, de penser et de parler. Sa mémoire s'était un peu affaiblie, du moins en ce qui concernait les évènements récents, mais elle conservait, avec une netteté surprenante, tout ce que la bonne dame avait lu, vu et entendu jusqu'aux cinq ou six dernières années.

Quand M. le maire rentra chez lui, à l'heure du second déjeuner, il monta au premier étage où il trouva, comme tous les matins, sa maman prête à recevoir ses hommages et à prendre son bras, pour descendre dans la salle à manger.

Le déjeuner terminé, le domestique qui avait servi à table se retira discrètement, après avoir versé le café.

« Maman, dit M. le maire, j'ai à vous demander quelques renseignements, connaissez-vous....?

— Je ne te donnerai pas l'ombre d'un renseignement, et je ne connaîtrai personne tant que tu n'auras pas allumé ta pipe, dit vivement la vieille dame, en essayant de prendre un air fâché. Je n'ai jamais vu de ma vie un enfant aussi désobéissant, reprit-elle en regardant la pince à sucre, comme pour la prendre

à témoin; il faut croire que je l'ai bien mal élevé. Cela te fait sourire! Tu te dis, sans doute : « Ma mère radote, ma mère perd la mémoire, je lui ferai oublier la pipe en lui parlant d'autre chose ! »

M. le maire se récria.

« Alors si ce n'est pas cela, veux-tu me dire tes raisons? Depuis deux ans que j'ai le bonheur de t'avoir à moi, c'est la même cérémonie à chaque repas. Cela commence à « me donner sur les nerfs », comme on dit aujourd'hui!

— Vous détestez la fumée de tabac, objecta M. le maire.

— Celle des autres, oui! mais tu comprends bien que la tienne, ce n'est pas la même chose Je ne veux pas que tu fasses des signes de tête ; je ne veux pas que tu me dises que tu ne comprends pas. Je déteste les gens qui fument pour tuer le temps. Mais un marin est obligé de fumer; il risque sa vie dans tant de climats malsains. Le tabac des autres est une infection, le sien est un antidote.

— Mais, ma bonne mère, le climat de Sainte-Suzanne n'est pas malsain!

— Mais, mon bon fils, on n'est pas arrivé à mon âge, sans savoir quelle est la force de l'habitude prise. Tu as l'habitude de fumer, donc, fume. »

De guerre lasse M. le maire fuma, et je dois même ajouter qu'il fuma avec délices.

« Voilà comme je t'aime, dit la bonne vieille dame en lui tendant la main. Et maintenant, reprit-elle, je suis prête à te dire tout ce que tu voudras.

— Connaissez-vous une dame Lemas?

— Si je la connais! Oh! oui, je la connais, reprit vivement la bonne dame. J'ai assisté à son mariage; il y a de cela trente ans, et si les hommes s'intéressaient à ces choses-là, je te décrirais sa toilette de mariée.

» C'était une demoiselle Joséphine Quentin. Le père, marchand de bois, avait fait de mauvaises affaires, et il était mort de chagrin. La mère et la fille vivaient petitement, mais honorablement. Joséphine donnait des leçons. Quel cœur d'or, et quel bon sens! Les jeunes gens, dans ce temps-là, commençaient à devenir ce qu'ils sont aujourd'hui; il fallait à ces messieurs des héritières. Joséphine n'était pas jolie, mais elle avait le charme, eh bien! malgré cela, elle frisait la trentaine lorsqu'un lieutenant de cuirassiers lui demanda sa main. Le lieutenant Lemas avait quarante ans, c'est te dire qu'il ne sortait pas de Saint-Cyr. Mais c'était un brave homme; la preuve, c'est qu'il a été parfait pour sa belle-mère, et pourtant sa belle-mère lui faisait de la vie un fardeau. Elle est morte deux ans après le mariage de sa fille, dans l'Est, je crois, car le régiment avait changé de garnison. Le mariage avait été célébré à l'Église de la Trinité. Toute la ville y était, parce que l'on savait que le corps des officiers assisterait au mariage, le colonel en tête. Mais à propos de quoi me parles-tu de Mme Lemas?

— Parce qu'elle m'a écrit!

— A propos de quoi t'a-t-elle écrit? tu ne la connais pas.

— Aussi, n'est-ce pas à moi qu'elle s'adresse, mais à M. le maire de Sainte-Suzanne.

— Et que lui veut-elle, à M. le maire? »

M. le maire tira la lettre de sa poche et la posa sur la table, devant sa mère. Pour rien au monde il ne lui aurait proposé de la lui lire : elle était trop fière de pouvoir lire sans lunettes, à son âge.

« Ah! s'écria-t-elle en regardant l'enveloppe, la pauvre enfant est en deuil, pourvu que ce ne soit pas de son mari!

— Elle signe : veuve Lemas, » lui dit doucement son fils.

La vieille dame laissa tomber ses deux mains sur la table. L'âge ne l'avait pas rendue insensible aux malheurs des autres, comme il arrive souvent, et c'est avec l'accent de la pitié la plus sincère qu'elle s'écria: « Quelle perte pour elle, un si digne homme, un si bon mari! »

Elle demeura quelques instants plongée dans des réflexions que son fils n'eut garde d'interrompre.

Elle reprit la lettre et regarda le timbre.

« Mirande, dit-elle, oui, Mirande, dans le Gers, c'était le pays de son mari. C'est là qu'ils avaient pris leur retraite. Oui, M. Lemas devait être en retraite, car il aurait à l'heure qu'il est soixante-dix ans, et Joséphine en a soixante, bien comptés. Cela ne me rajeunit pas ; pauvre petite! si je pouvais seulement penser qu'elle a un fils comme le mien pour la consoler dans son affliction. »

On peut exercer les fonctions de maire, après avoir exercé celles de capitaine de vaisseau, et pécher neanmoins par excès de timidité et de modestie. L'éloge que contenaient les paroles de sa mère fit rougir M. le maire jusqu'à la racine des cheveux, et, pour se donner une contenance, il se mit à fumer comme un traban, en considérant le cadran du cartel qui lui faisait face. Le cadran lui déclara qu'il était onze heures trente-cinq; c'est tout ce qu'il en put tirer.

La vieille dame, cependant, avait déplié la lettre et la lisait avec attention.

« Des Quentin! s'écria-t-elle quand elle eut achevé sa lecture, ce n'est pas ce qui manque à Sainte-Suzanne. Seigneur Dieu! ajouta-t-elle d'un ton méprisant, il y en a à revendre, des Quentin!

— Est-ce que ce sont de malhonnêtes gens? demanda M. le maire.

— Des malhonnêtes gens! non! lui répondit sa mère, mais des égoïstes, des indifférents; des gens qui n'ont rien de distingué, ni l'esprit, ni le cœur, ni les manières. Ah! pardon, reprit-elle en se ravisant, soyons sévères, mais ne soyons pas injustes, j'excepte cette petite veuve, Mme Jeannin, celle qui avait épousé un officier d'artillerie; celle-là est charmante; mais le reste! »

Et en prononçant ces dernières paroles avec un profond dédain, elle fit un geste comme pour balayer le reste, afin de n'en plus entendre parler.

« Une chose qui m'étonne, reprit M. le maire, c'est que Mme Lemas ait perdu assez complètement de vue sa famille, pour avoir besoin de renseignements sur elle.

— C'est la famille qui l'a perdue de vue, répondit la maman avec un mouvement d'indignation. Songe donc, une fille pauvre qui épouse un homme pauvre, un officier par-dessus le marché, c'est-à-dire un homme qui peut se faire tuer au premier jour et laisser une veuve sans ressources! Quelques-uns de ces gens-là ont répondu à ses lettres pendant un an ou deux, puis ils ont arrêté brusquement la correspondance, craignant de la voir quelque jour leur tomber sur les bras.

— Et penser, dit M. le maire en poussant un soupir, que la malheureuse femme s'informe peut-être d'eux, pour se recommander à leur bienveillance. La pension d'une veuve d'officier est bien peu de chose, Mme Lemas a soixante ans, m'avez-vous dit : peut-être est-elle malade, infirme?

— Non, non, non! répondit la vieille dame avec une grande énergie; pauvre, infirme, malade, elle saurait se tirer d'affaire sans eux; je la connais; elle ne ferait jamais appel à la pitié de personne.

— Alors, pourquoi cherche-t-elle à savoir s'ils existent encore?

— C'est ce que je me demande, » répondit la vieille dame d'un air perplexe; et elle relut la lettre de Mme Lemas; mais la lettre ne lui en appril pas plus à la seconde lecture qu'à la première.

« Qui vivra verra, reprit-elle avec un soupir de désappointement; dans tous les cas, tu vas lui répondre dès aujourd'hui. Ce ne sera pas M. le maire qui tiendra la plume, ce sera M. Henri de Bacques. M. Henri de Bacques lui dira que la vieille Mme de Bacques vit toujours, qu'elle se souvient d'elle et qu'elle se rappelle à son bon souvenir. Pour en revenir à ces Quentin....

— Voulez-vous me permettre d'aller chercher un crayon et du papier pour prendre des notes : jamais je ne me rappellerai la dynastie.

— Fais, fais, mon garçon. »



Le facteur entr'ouvrit la porte. (P. 5, col. 2.)

Au bout d'une minute, M. de Bacques revint avec une feuille de papier et un crayon. Il écrivit à la dictée les noms et les adresses, en supprimant les commentaires, bien entendu.

« D'abord, Quentin l'avoué, un faiseur de calembours, un chicaneur et un goinfre. Par exemple, je me demande où cet homme-là met tout ce qu'il mange; car il dévore comme un cormoran et il est maigre comme un coucou. Mme Quentin, sa femme, très insignifiante et très grasse, laisse aller la maison comme elle veut, et il paraît que la maison veut aller mal, car elle va mal. Cinq petits Quentin, cinq cor-

morans, et cinq cormorans criards et malpropres. Tout ce monde-là demeure rue du Change. La rue du Change est un vrai repaire de Quentin; car il y a encore la femme de Dubuc, le médecin, qui est une Quentin; ajoute deux jeunes Dubuc, garçon et fille, qui n'ont pas l'air de grand'chose de bon. Toujours rue du Change, Mme veuve Varlet, soieries et confections; les petits Varlet sont assez gentils, il faut dire qu'ils tiennent de leur père. Tu as tout écrit?

— Oui, maman, seulement j'ai supprimé les détails.

— Tu as peut-être bien fait. Maintenant: Grande Rue, Quentin-Pitard et Pitard-Quentin, banquiers et associés. Les femmes et les enfants de ces associés font assaut de toilettes; la banque deviendra ce qu'elle pourra, ce n'est pas mon affaire. Y es-tu?

— Oui, maman; est-ce qu'il y en a encore beaucoup?

— Tu verras bien. Rue Étroite: Quentin, pharmacien, vieux célibataire; il vit avec Mlle Félicie Quentin, sa sœur, vieille fille, qui lui sert de domestique et de garçon apothicaire. Mlle Félicie a placé sa dot dans le commerce de son frère, et surveille comme un dragon la pharmacie, le pharmacien et les placements d'argent. Ils crient misère; mais on les croit riches, et l'on est sûr, dans tous les cas, qu'ils sont parfaitement à leur aise. Voyons, Henri, ne prends pas cet air malheureux; il ne nous reste plus qu'un tout petit Quentin: celui qui est employé à la sous-préfecture. Le drôle a eu l'imprudence de danser publiquement sur la place de l'Hôtel de Ville, à moitié vêtu, le jour où le conseil de revision l'a déclaré impropre au service parce qu'il lui manquait trois pouces pour atteindre le minimum de la taille réglementaire. Cela ne l'a pas empêché d'épouser une héritière, une fille de la campagne qu'il mène tambour battant. Sept enfants, mon ami, une vraie flûte de Pan. Et puis c'est tout; car quoique notre amie, Mme Jeannin, soit une demoiselle Quentin, je la mets à part de tous les autres, ainsi que son petit garçon, vu qu'il est intelligent, poli et bien élevé. Je ne lui reproche qu'une chose, c'est d'être trop fluet, et aussi trop raisonnable pour son âge. »

II

La clef du mystère. — Une lettre de faire part. — Réflexions et commentaires des uns et des autres. — En quête d'une maison. — Maimbourné. — La Maison aux Grimaces. — Le boudoir de Mme de Bacques. — M. Mitouflet.

Quatre jours plus tard, quand M. le maire rentra de la mairie à l'heure du déjeuner, il alla présenter ses hommages à sa mère, et lui offrit son bras pour l'aider à descendre l'escalier.

« Vous avez quelque chose de particulier ce matin, lui dit-il en souriant.

— Cela se voit donc? lui demanda la vieille dame en répondant à son sourire par un sourire.

— Je vous connais si bien! lui répondit-il tendrement. Tenez, maman, je devine que c'est quelque chose qui vous fait plaisir.

— Grand plaisir, en effet, mais ce n'est pas tout à fait un plaisir sans mélange.

— Peut-on savoir....?

— Et l'on dit que les femmes sont curieuses! reprit la vieille dame d'un air malicieux. Tout ce que je puis te dire pour le moment, c'est que j'ai la clef du mystère.

— Quel mystère? je n'y suis pas du tout.

— Je sais pourquoi Joséphine Lemas tenait à savoir s'il y avait encore des Quentins à Sainte-Suzanne. »

M. le maire leva les sourcils très haut, à la manière des gens surpris et intrigués, et regarda sa mère en face, comme pour lui demander une explication.

Mais ils étaient arrivés au bas de l'escalier, et Laurent, le domestique, tenait respectueusement ouverte la porte de la salle à manger.

M. de Bacques savait que sa mère ne parlerait pas devant lui; il réprima de son mieux sa curiosité, et attendit, non sans impatience, la fin du déjeuner.

« Eh bien? demanda-t-il aussitôt que Laurent eut tourné le dos.

— Allume d'abord ta pipe, » lui dit sa mère en souriant.

Cette fois il ne fit pas d'objections.

Quand il eut envoyé en l'air trois ou quatre bouffées, sa mère lui tendit une lettre bordée de noir.

En la lisant, il faisait de fréquents signes de tête, comme pour en approuver le contenu; quand il l'eut achevée, il dit d'un ton grave:

« Eh bien, maman, vous avez raison, Mme Lemas n'est pas une femme ordinaire. Quelle élévation dans les idées! quel sentiment du devoir! quel noble usage elle compte faire de cette fortune qui lui est tombée du ciel. C'est un plaisir sans pareil de rencontrer des âmes de cette trempe; cela vous donne bonne opinion de l'humanité. Et au fait, ma chère maman, pourquoi m'avez-vous dit tout à l'heure que ce n'était pas pour vous un plaisir sans mélange.

— Tu ne devines pas?

— Non, en vérité.

— Elle joue trop franc jeu avec ces gens-là. Elle leur fait des avances, elle leur envoie des lettres de faire part, pour leur montrer qu'elle désire rentrer en relations avec sa famille. Par parenthèse, je suis sûre que pas un d'eux ne daignera lui envoyer une carte, et ce sera bien fait, pas pour elle, mais pour eux; et je voudrais voir la figure qu'ils feront quand ils apprendront que c'est une tante à héritage.

— Mais, maman, je ne vous avais jamais vue si méchante.

— N'est-ce pas? répondit la maman en souriant. Eh bien! je ne le suis pas encore moitié autant que je voudrais l'être avec ces Quentin. Ils l'ont reniée, après tout.

— Et le pardon des injures, qu'en faisons-nous?

— Oh! je pardonnerais, bien entendu, mais pas

avant de leur avoir joué un tour de ma façon. A la place de Joséphine....

— Eh bien! que feriez-vous? lui demanda son fils, qui était heureux de la voir si vive et si animée.

— Ce que je ferais? dit-elle avec un mouvement de tête si belliqueux que toutes les coques de son bonnet en tremblèrent.

— Oui!

— J'arriverais à Sainte-Suzanne avec un vieux cabas et une vieille robe toute fripée; je descendrais, pour un jour, à l'auberge la plus misérable, je ferais une tournée de visites; je ne dirais pas que je suis pauvre, parce qu'il ne faut jamais mentir, mais je ne dirais pas non plus que je suis riche, et quand tous ces gens-là m'auraient bien toisée du haut en bas et bien dévisagée, je leur ferais savoir la vérité.

— Maman, vous êtes romanesque.

— Peut-être! J'ai toujours aimé les contes de fées et les coups de théâtre. Mais elle, c'est une âme trop simple, trop bonne, trop droite, elle me désappointera, il n'y aura pas de coup de théâtre. Dans tous les cas, une chose dont je suis sûre, c'est qu'elle raffolera de cette chère petite Mme Jeannin, c'est pour moi une consolation. »

M. le maire hocha la tête en signe d'assentiment et se mit à fumer d'un air réfléchi.

Pendant que le fils et la mère méditaient sur la lettre qu'ils venaient de recevoir, l'un en fumant à outrance, l'autre en jouant avec sa cuiller à café, tous les Quentins de Sainte-Suzanne, Quentins de naissance et Quentins par alliance, faisaient leurs réflexions et leurs commentaires sur la lettre de faire part, qui leur annonçait le décès de Bernard Lemas, ancien officier de cavalerie.

Maître Quentin l'avoué jeta la lettre sur son bureau avec un geste de mauvaise humeur, et s'écria : « Qu'est-ce qu'elle nous veut, celle-là? Est-ce qu'elle aurait la prétention de venir nous tomber sur le dos! Il ne manquerait plus que cela! Je la vois venir; sa pension se trouve réduite par la mort de l'autre, et elle se dit que les Quentins de Sainte-Suzanne doivent avoir fait leur petite pelote. Chacun pour soi, en ce monde; d'abord moi j'ai des charges de famille! »

M. Dubuc lut la lettre, et la passa à sa femme en lui disant : « Connais pas! — Connais pas davantage, » reprit Mme Dubuc, née Quentin, et elle mit la lettre de côté pour s'en faire des papillotes.

Mme veuve Varlet (soieries et confections), dit : « Pauvre femme! » Car Mme veuve Varlet avait aimé son mari. Mais ses effusions n'allèrent pas plus loin; une demoiselle de magasin avait laissé choir une pièce de soie sur le parquet non balayé. Le devoir de Mme Varlet était de chapitrer la demoiselle maladroite et elle la chapitra d'importance. La lettre laissée sur le comptoir devint la proie des petites Varlet qui en firent un chapeau de gendarme, puis un bateau, puis une cocotte, puis un traîneau, puis quelque chose d'informe que le garçon de magasin balaya dans l'arrière-cour. N'ayant plus la lettre sous les yeux, Mme Varlet oublia l'autre veuve. Vous savez, dans le commerce, on a tant de tracas et de soucis!

Quentin-Pitard et Pitard-Quentin se trouvaient ce matin-là d'humeur morose, étant engagés dans une mauvaise affaire dont ils ne savaient comment sortir.

« Si c'était seulement une tante à héritage, » dit Quentin-Pitard, en laissant glisser la lettre de faire part dans la corbeille aux papiers de rebut, qui était à sa portée.



Il vit un rassemblement. (P. 6, col. 2.)

Pitard-Quentin répondit d'un air rechigné : « Allez donc emprunter vingt-cinq mille francs à la veuve d'un officier! » De la place où il était, il lança la lettre comme un palet; il était adroit à tous les exercices du corps, aussi la lettre tomba-t-elle dans la corbeille, et tout fut dit.

Le vieux pharmacien de la rue Étroite pilait des amandes dans un mortier, quand le facteur entr'ouvrit la porte, et déposa sur le comptoir la lettre de Mlle Félicie et la sienne. Quand il eut terminé sa besogne, il ouvrit sa lettre et poussa un grognement inarticulé. Mlle Félicie, en rentrant du marché, ramassa les deux lettres, prit connaissance du contenu sans sourciller, coupa le papier blanc pour inscrire ses comptes de blanchisseuse, et fit des allumettes avec le papier imprimé. C'était une personne très économe.

Quand le Quentin nabot rentra de la sous-préfecture pour déjeuner et qu'il vit la lettre sur son assiette, il se contenta de demander à sa femme : « Qui est-ce qui est mort?

— M. Lemas, ancien officier de cavalerie, lui ré-

pondit sa femme, en prenant une figure de circonstance.

— Bon, répondit le mari, avec cette rancune qu'inspirent les beaux hommes aux avortons comme lui, cela prouve que les cuirassiers meurent tout comme les autres. Ote-moi cela, il s'agit de manger, et j'ai une faim de loup. »

Mme Jeannin ne connaissait pas la tante Joséphine, vu qu'elle avait assisté à la noce dans les bras de sa nourrice. Tout ce qu'elle savait d'elle, c'est qu'elle avait beaucoup aimé son mari. Elle fit un retour sur elle-même, son cœur fut rempli d'une tendre pitié pour la pauvre veuve, et les larmes lui vinrent aux yeux. En levant la tête, elle aperçut son petit garçon qui jouait avec le sable dans le jardin.

« Pauvre femme, se dit-elle, seule au monde, car elle n'a pas d'enfants. (La lettre de faire part, en effet, ne portait que le nom de la veuve.) Elle devrait venir habiter Sainte-Suzanne, j'aimerais à lui dire quelle part je prends à son chagrin. »

Mme Jeannin s'assit devant son pupitre, et glissa une carte dans une enveloppe; puis elle se ravisa, et attirant à elle une feuille de papier à lettres, elle écrivit simplement ce qu'elle avait dans le cœur.

Quand la maman de M. le maire trouva qu'elle avait joué assez longtemps avec sa cuiller à café pour songer à autre chose, elle donna deux petits coups sur sa soucoupe, pour attirer l'attention de son fils.

M. le maire tressaillit.

« A quoi penses-tu ? demanda-t-elle à son fils.

— Je pensais à cette maison que Mme Lemas me prie de lui trouver.

— Ce ne sera peut-être pas très facile, dans une ville où l'on ne bâtit pas trente maisons en trente ans.

— C'est ce que je me disais, reprit M. le maire. Et puis, je ne me connais pas très bien en maisons; sans compter que les conditions aggravent la difficulté; comme elle veut recevoir sa famille, et surtout les enfants, il faut une grande maison et un grand jardin. Elle y tient, puisqu'elle est décidée à faire bâtir, si elle ne trouve pas ce qu'elle veut.

— Ce serait un pis-aller, et, dans ce cas-là nous la prendrions chez nous en attendant. Je suis sûre que je goûterais fort sa société et qu'elle ne dédaignerait pas la mienne, soit dit sans fausse modestie.

— Ce serait parfait, s'écria M. le maire.

— Paresseux, tu approuves mon projet, parce qu'il te dispenserait de chercher. Mais tu te remueras ou tu diras pourquoi ? Un joli maire, ma foi, qui ne sait même pas s'il y a des maisons à louer dans la ville qu'il est censé administrer. Va faire un tour à la mairie; ou je me trompe fort ou le tambour de ville te mettra au courant. C'est toujours Maimbourné qui est tambour de ville ?

— Oui, maman.

— Alors tu es sûr de ton affaire. C'est la plus grande commère de Sainte-Suzanne; il ne s'écrase pas un chat dans la ville, qu'il ne sache le pourquoi, le comment et le nom des parents du chat. »

M. le maire n'eut même pas besoin d'aller à la mairie. Comme il tournait le coin de la rue Maltenue pour s'engager dans la rue Val-du-Loir, il vit un rassemblement de badauds qui se pressaient les uns contre les autres comme des moutons, pour voir quelque chose qu'un homme de la campagne portait dans un panier. Ce quelque chose c'étaient trois petites loutres. Au milieu du cercle des badauds, Maimbourné pérorait sur les mœurs et habitudes des loutres qu'il appelait des *outres*. Dès qu'il aperçut M. le maire, il devint muet comme un poisson, et porta gauchement la main à son képi officiel. Les badauds ouvrirent les rangs, pour que M. le maire pût contempler les petites loutres : à tout seigneur tout honneur. Le paysan, qui n'était pas bien sûr de n'avoir pas contrevenu à quelque arrêté sur la chasse, fit les honneurs de ses trois petites bêtes, d'un air penaud et obséquieux.

Les malheureuses, à l'étroit dans le panier, essayaient, avec une patience idiote et une maladresse enfantine, de grimper les unes sur les autres, et retombaient sans cesse en poussant de petits cris. Quand M. le maire eut satisfait sa curiosité, ce qui ne fut pas long, il sortit du groupe en faisant signe à Maimbourné de le suivre.

« Maimbourné, lui dit M. le maire, savez-vous s'il y a en ce moment des maisons à louer ou à vendre ?

— En voilà d'abord une, » répondit Maimbourné en faisant quart de conversion par le flanc droit, et en désignant une belle maison de pierres de taille, qui était en parfait état de conservation, quoiqu'elle datât de la Renaissance. Officiellement, cette maison portait le n° 17 de la rue Val-du-Loir; mais dans l'usage ordinaire et dans la tradition populaire, elle s'appelait la Maison aux Grimaces, à cause de certains mascarons grimaçants qui en ornaient la façade. Cette maison, ou plutôt cet hôtel, appartenait depuis un temps immémorial à une vieille famille du « Vendômois », celle des marquis de Chévéran. L'avant-dernier marquis, dont le nom était resté très populaire dans le pays, passait tous les hivers à Sainte-Suzanne, et tous les étés au château de Chévéran, situé à quelques heures de la ville. Quoiqu'il fût mort depuis douze ans, on parlait encore avec admiration des fêtes magnifiques qu'il avait l'habitude de donner dans la Maison aux Grimaces.

Le fils de cet homme si regretté, M. le marquis Adalbert de Chévéran, semblait avoir pris ce Vendômois en horreur. Il passait tout son temps à Paris, en mauvaise compagnie, disait-on. Il ne venait au château qu'à l'époque de la chasse, et ne couchait que deux nuits par an à la Maison aux Grimaces, une en allant au château, l'autre en revenant prendre le chemin de fer à Sainte-Suzanne. Tout le reste du temps, l'hôtel était fermé.

Après avoir considéré la belle façade avec attention, après avoir calculé mentalement la grandeur du

jardin, qui s'étendait jusqu'au Loir, M. le maire se tourna du côté de Maimbourné et lui dit :

« Vous êtes sûr que cette maison est à vendre ?

— Parfaitement sûr, M. le maire.

— Vous m'étonnez.

— Je m'étonne moi-même en le disant, reprit Maimbourné avec emphase. Mais la vérité est la vérité. » Alors, se rapprochant de M. le maire, il ajouta en baissant la voix : « On dit que M. le marquis a joué à la Bourse, et que, dam !... Vous comprenez, monsieur le maire. »

M. le maire fit signe qu'il comprenait. Cette déconfiture d'une famille autrefois si respectée lui faisait de la peine, car c'était un brave homme.

Mais si c'était un brave homme, c'était aussi le mandataire de Mme Lemas. Si donc, en tant que brave homme, il ne pouvait s'empêcher de donner un regret au passé, en tant que mandataire de Mme Lemas, il ne put s'empêcher de se réjouir à l'idée qu'une chance aussi imprévue lui permettait d'accomplir si bien et si vite la mission dont il était chargé.

« Et de qui tenez-vous ces nouvelles? demanda-t-il au tambour de ville.

— D'un des clercs de maître Pêchard, qui est neveu de ma femme à la mode de Bretagne. C'est maître Pêchard qui est chargé de la vente. L'homme d'affaires de M. le marquis est venu lui parler ce matin. Les affiches seront posées dans deux ou trois jours. Le neveu de ma femme dit que la Maison aux Grimaces ne se vendra pas.

— Pourquoi ?

— Songez donc, monsieur le maire ; toutes les personnes riches de Sainte-Suzanne ont leurs maisons à elles, et ne les quitteront pas pour le plaisir de dépenser cent cinquante bons mille francs, car la mise à prix est de cent cinquante mille francs. Et d'un autre côté, quel est donc l'étranger qui serait assez fou du cerveau pour jeter cette somme dans un puits.

— Comment cela, dans un puits?

— De deux choses l'une, reprit Maimbourné d'un air important, ou l'étranger achètera cette maison pour l'habiter, ou il l'achètera pour la louer. C'est triste à dire, les étrangers, aussitôt débarqués à Sainte-Suzanne, n'ont plus qu'une idée, c'est de repartir dans les vingt-quatre heures. Monsieur le maire sourit, il sait cela aussi bien que moi. Eh bien! si cet homme n'habite pas sa maison, à qui la louera-t-il?

— A personne évidemment.

— M. Pêchard dit que la ville devrait l'acheter pour en faire un musée. »

M. le maire ne put s'empêcher de sourire : il connaissait son conseil municipal. Celui-là serait hué en pleine séance qui proposerait de dépenser cent cinquante mille francs pour loger quoi? Une demi-douzaine de croûtes qui moisissaient dans une des salles de la mairie, en compagnie des seaux à incendie, ou bien encore les silex de la *Société préhistorique*.

« Qui est-ce qui a les clefs de la maison? demanda M. le maire. Je suppose dans tous les cas que l'on peut la visiter.

— Les clefs sont déposées dans l'étude de maître Pêchard.

— Avez-vous du service en ce moment?

— S'il y avait un incendie, j'aurais à battre la générale. Autrement je suis libre jusqu'à six heures.

— Ayez l'obligeance d'aller demander les clefs à maître Pêchard, en mon nom et sous ma responsabilité, voulez-vous ?

— Si je veux ! répondit avec empressement le tambour de ville, je crois bien que je le veux !

— Vous m'attendrez ici.

— Parfaitement, monsieur le maire. »

M. le maire reprit le chemin du logis en souriant, comme sourient volontiers les porteurs de bonnes nouvelles.

Laurent lui dit que Madame était dans son boudoir. Le boudoir de Madame était une pièce claire et gaie, dont les deux fenêtres donnaient sur le jardin, un jardin très bien entretenu, par parenthèse, et fait pour réjouir la vue. La fenêtre la plus éloignée de la cheminée, toute grande ouverte, laissait entrer, avec le clair soleil d'avril, une douce senteur de violettes et de giroflées et quelques piaillements de moineaux. Dans la cheminée, brûlait un joli feu de bois. Au coin du feu, Mme de Bacques tricotait avec une grande activité, en pinçant un peu les lèvres, ce qui accentuait les malicieuses fossettes de son menton. Sur un guéridon à portée de sa main il y avait une grande corbeille à ouvrage qui contenait un certain nombre de pelotons de laine et par-dessus les pelotons un bas de laine soigneusement plié. A l'autre extrémité du guéridon, un gros chat gris, M. Mitouflet, confortablement installé sur le journal du jour, les pattes pelotonnées sous le ventre, ronflait sur la politique et les querelles des partis.

Quand M. de Bacques entra, M. Mitouflet, sans interrompre son somme, remua par trois fois l'oreille droite. Mme de Bacques sourit, déposa son tricot sur ses genoux, et, du plat de sa main droite, donna deux petits coups sur le siège d'une chaise basse, pour inviter son fils à s'y asseoir. M. de Bacques s'assit sur la chaise basse, un peu embarrassé de ses grandes jambes qu'il replia du même côté de la chaise, les genoux touchant presque le tapis du boudoir. Ce mouvement le rejetait du côté de sa mère; il n'eut qu'à se pencher un peu pour embrasser les deux vaillantes mains qui déployaient tant d'activité pour l'amour de lui. Car la bonne dame s'était mis en tête que l'industrie des fabricants de bas, ayant dégénéré comme tout le reste, était hors d'état de fournir à son fils des bas de laine à la fois fins, solides, souples et chauds. Elle avait donc entrepris la tâche de le fournir de bas de laine pour le présent, et d'entasser dans ses armoires tout un arsenal pour l'avenir.

A suivre. J. GIRARDIN.

LE THÉATRE DE L'HISTOIRE[1]

TYR

Il est des villes dont le nom évoque une foule de faits qui se pressent dans la mémoire humaine. A peine a-t-on prononcé le mot de Tyr que mille souvenirs apparaissent. Est-il, en effet, une cité qui ait plus profondément marqué sa trace dans l'histoire, dans l'archéologie, dans les inventions maritimes et industrielles, dont la puissance ait rayonné sur une plus large étendue que l'antique capitale de la confédération phénicienne ? En est-il une qui, après avoir joué un aussi beau rôle dans le monde, ait eu une décadence plus profonde et soit couverte d'autant de ruines, témoins muets de son antique splendeur ?

L'histoire de Tyr est connue. La ville de Sidon, au douzième siècle avant notre ère, lui cède la prépondérance sur les autres cités de la contrée. Dès ce moment commence une période de gloire pour la Tyr continentale. Ses rois, respectés sur tout le littoral phénicien, sont en rapports continuels avec les États de l'intérieur. Hiram est l'allié de David et de Salomon. Il leur envoie des bois précieux et d'habiles ouvriers pour élever le temple de Jérusalem. Pygmalion se rend célèbre par son inimitié avec Didon qui s'enfuit. Ithobal est le père de Jézabel, femme d'Achab, roi d'Israël. Tyr est à l'apogée de sa puissance ; les étrangers, les voisins viennent la visiter. Les livres saints l'appellent « la ville forte ». Le prophète Ézéchiel en fait un admirable éloge : « Voici ce que dit le Seigneur Dieu : « Je suis une ville d'une beauté parfaite et je suis placée au milieu de la mer. »

» Les peuples voisins qui vous ont bâtie n'ont rien oublié pour vous embellir.

» Ils ont fait tout le corps et les divers étages de votre vaisseau, de sapins de Sanir. Ils ont pris un cèdre du Liban pour vous faire un mât.

» Ils ont mis en œuvre les chênes de Basan pour faire vos rames. Ils ont employé l'ivoire des Indes pour faire vos bancs... »

Et le prophète continue en prédisant les maux qui vont accabler Tyr.

En 574, la ville est ruinée par Nabuchodonosor, roi de Babylone qui s'en empare et la réduit en cendres. Les habitants cherchent un asile dans une île située en face de leur patrie ruinée. Une seconde Tyr est fondée, la Tyr insulaire, dont la prospérité sera bientôt aussi brillante que celle de son aînée.



Les murailles de Tyr

Pline l'Ancien, le géographe Strabon nous ont laissé une description de la seconde Tyr. Même à leur époque, au moment de son déclin, elle restait encore florissante. Elle était enfermée dans une île. Elle avait deux ports, l'un fermé, l'autre ouvert. Les maisons y étaient plus hautes qu'à Rome : aussi avait-elle manqué souvent d'être détruite par de fréquents tremblements de terre.

Comprise dans l'empire des Perses, elle suit ses destinées, sans résister aux ordres du grand roi. Ses flottes accompagnent Cambyse en Égypte ; elles combattent pour Xerxès, en Grèce. Tyr n'échappe pas à la décadence de l'empire des Perses. En effet, en 332, elle reçoit le dernier coup qui lui est porté par Alexandre.

1. Voy. vol. X, page 151 ; vol. XI, page 6 ; vol. XIII, pages 88, 167 ; et vol. XVI, page 184.



Le port de Tyr.

Elle a osé s'opposer à la marche envahissante du conquérant ; elle a fermé ses portes au moment où il précipite ses pas vers l'Égypte. Elle est aussitôt assiégée. Malgré une résistance désespérée, malgré de nombreuses sorties, malgré les exploits de ses marins, la ville est prise. Alexandre avait imaginé, pour la réduire, de joindre l'île à la terre ferme par un môle gigantesque. Pour achever sa ruine, il fonda Alexandrie. Dès lors le commerce de l'Orient et de l'Occident se détourna de la Phénicie et alla se concentrer dans la ville nouvelle.

C'était, en effet, par son commerce et grâce à ses colonies que Tyr s'était élevée à ce haut point de gloire d'où l'avait arrachée le héros macédonien. Tyr, par sa situation, était désignée pour devenir une place maritime importante. Derrière elle, non loin, elle apercevait le Liban qui lui interdisait de s'étendre à l'intérieur des terres; devant elle se déployait la mer qui l'invitait à s'aventurer sur ses vagues bleues et à découvrir des plages hospitalières. Les montagnes ne fournissaient-elles pas de grands arbres, au bois très dur, les cèdres qui pouvaient se transformer en navires ? Aussi les Tyriens, servis par leur esprit actif et entreprenant, furent-ils grands marins et grands trafiquants. Les historiens racontent, mais le fait n'a rien d'authentique, que les vaiseaux de Tyr, au service de Néchao II, roi d'Égypte, firent le tour de l'Afrique, il y a deux mille cinq cents ans. D'autres évènements sont certains. Les Tyriens comprirent de bonne heure l'importance des colonies et des comptoirs et en formèrent un grand nombre sur les rivages de la Méditerranée. Panonne (Palerme) en Sicile; Malaca (Malaga); Gadès (Cadix), en Espagne; Utique, en Afrique furent des colonies de Tyr. La plus célèbre de toutes fut Carthage en qui semblait vivre le génie de Tyr. Carthage, fondée, dit-on, par la Tyrienne Didon, couvrait de ses flottes la Méditerranée occidentale, pénétrait avec ses caravanes jusqu'au cœur de l'Afrique, et, de colonie, devenait à son tour métropole féconde en établissements nouveaux. Elle devait balancer la fortune de Rome et ne succomber que sous les coups d'un Scipion.

Une si large expansion coloniale appelait naturellement un vaste développement commercial. Les Tyriens allaient chercher des marchandises dans tout le monde connu des anciens. Ils abordèrent à l'île de Madère et au Sénégal d'où ils rapportèrent la canne à sucre; ils allèrent en Asie jusqu'à l'ile de Ceylan pour y troquer leurs produits contre les richesses de l'Orient. De l'Inde, de l'Arabie, de l'Éthiopie, ils recevaient les pierres précieuses, l'encens, les épices, l'ébène, l'ivoire, le coton : le blé leur venait de l'Égypte ; les chevaux, de l'Arménie; le fer était tiré du Caucase; l'Espagne leur fournissait les métaux, les vins, l'huile, les fruits et la cire.

En échange, que donnaient-ils aux différentes contrées ? Ils avaient une industrie fort développée et en répandaient les produits en tous lieux. Leur orfévrerie était recherchée : ils savaient travailler les métaux avec une rare habileté ; ils connaissaient le secret de fondre et de façonner le verre, de tisser le coton. La découverte de la teinture est leur œuvre. Un jour le chien d'un Tyrien revient vers son maître, la gueule toute rouge. Étonné, l'homme cherche la cause du fait ; il observe la bête qui tient un coquillage entre ses dents. Il ramasse les débris de la coquille, y découvre un liquide et s'en frotte les mains qui deviennent rouges également. Dès lors la pourpre était trouvée; on recueillit avec soin les coquillages semblables pour en enduire les tissus qui prirent la couleur de la pourpre. D'après les expériences des savants modernes, qui ont étudié la question après Aristote et Pline l'Ancien, il résulte que la matière colorante des coquillages est sécrétée par les reins. Blanche d'abord, sous l'action du feu et de la lumière, elle tourne au vert clair, au vert foncé, au vert bleuâtre, au bleu, au rouge, au rouge foncé. La plus estimée a la teinte du sang caillé et des reflets noirâtres, aussi les auteurs anciens donnaient-ils au sang l'épithète naturelle de purpurin.

Si avancée sous le rapport du développement maritime, colonial, commercial et industriel, Tyr pratiquait une religion souillée par des holocaustes humains et par d'odieuses pratiques. Les Tyriens adoraient, sous les noms de Baal, de Moloch et d'Adonis, la lumière, le soleil et le feu, les phénomènes qui avaient frappé leurs yeux et leur imagination. A toutes ces divinités ils immolaient des enfants pour les apaiser ou se les concilier. Ils avaient aussi une déesse nommée Astarté qui représentait la lune ou la terre.

C'est là, dans ses grandes lignes, le rôle joué par Tyr dans l'ancienne histoire. A partir de 332, la cité suit le sort de la Syrie. L'an 125 avant Jésus-Christ, les Tyriens obtiennent des rois de Syrie l'autorisation de n'obéir qu'à leurs propres lois : c'est l'époque appelée en Syrie ère de Tyr. La décadence ne fait que s'accentuer. Les Romains, puis les Arabes, puis les Turcs se succèdent dans la ville pour la dominer. En 1124 les croisés s'en emparent. En 1799 ce sont les Français qui la prennent. Depuis lors elle dépend de la Porte ottomane ; elle est vassale de la Turquie ; elle a perdu son nom même qui rappelait de trop glorieux souvenirs. De même que l'on reconnaît difficilement l'Eurotas dans le Vasili-Potamo, l'on a peine à retrouver Tyr sous l'appellation turque de Sour.

Mais qu'est la Sour contemporaine, qu'est devenue la ville qui jadis sillonnait les mers de ses vaisseaux? La prédiction du prophète s'est réalisée. Sour n'est guère « qu'un lieu à sécher les rêts des pêcheurs ». M. Lortet, doyen de la Faculté de Médecine de Lyon, la décrit tout au long dans le beau travail qu'il a adressé, en 1881, au « Tour du Monde». Nous nous contenterons de puiser dans la relation de son voyage, sûrs d'y trouver une ample source de précieuses observations.

« La ville de Tyr, dit-il, occupe une presqu'île allongée parallèlement au rivage... Le port du nord est actuellement peu profond et ne peut donner asile qu'à des embarcations d'un très faible tirant d'eau... Les rues sont étroites et mal entretenues. »

M. Lortet se plaint de l'incurie de l'administration. La population de Tyr, qui compte 5000 âmes pourrait s'accroître si l'on faisait quelques travaux pour donner plus de profondeur au port et surtout si l'on créait des voies de communication qui font absolument défaut. La ville exporte du coton, de la soie et du tabac qui sont apportés de l'intérieur, à dos de chameau.

Les ruines y présentent un vif intérêt. On peut contempler les débris de la célèbre cathédrale de Tyr. « Le monument, qui devait être splendide, était dédié à saint Marc. Il fut construit par l'évêque Paulin, au commencement du quatrième siècle, avec les fonds envoyés de Venise, et fut consacré par Eusèbe, le célèbre évêque de Césarie.... Elle a 70 mètres de long, sur 22 de large.... Au milieu du parvis, on voit plusieurs superbes colonnes accouplées en syénite rose d'Égypte. Elles sont d'une dimension colossale, et M. Renan les considère, avec juste raison, comme faisant partie des blocs de pierre les plus puissants qu'ait remués l'antiquité.... Près de la porte de la ville, est le puits de Hiran. Ce réservoir, placé dans une vieille tour, n'est profond que de deux à trois pieds. Les eaux, d'une provenance inconnue, lui sont amenées par des canaux souterrains... Aux environs de la ville, on trouve de nombreux sarcophages, des débris de colonnes et d'énormes stalagmites de tuf. Les fontaines abondantes qui servaient à alimenter l'ancienne Tyr sont fort remarquables. » Elles se trouvent dans la plaine à quelques centaines de mètres du rivage. L'eau, très claire, jaillit de terre avec violence, et pour l'élever au niveau de leurs aqueducs, les anciens l'ont comprimée dans d'épaisses murailles, hautes de quinze à vingt pieds... Les aqueducs, en ruines, couverts de plantes parasites, laissent échapper de l'eau en quantité, et ces ruisselets déposent partout de magnifiques stalactites. Les eaux sont presque tièdes. Mais le monument le plus ancien de Tyr et même de la Syrie tout entière est situé au milieu des champs, à deux heures de la ville. « C'est un tombeau connu parmi les populations environnantes sous le nom de Kabr Hiram. Le sarcophage a 12 pieds de longueur, six de largeur et de hauteur; le couvercle, épais d'un mètre, est encore en place, mais à l'une des extrémités on a pratiqué une ouverture par laquelle la tombe a été violée. Le monument présente tous les caractères d'une antiquité reculée, mais il n'y a cependant aucune raison sérieuse de l'attribuer à Hiram : la légende seule le suppose.

Comme on le voit, Tyr, malgré sa lourde chute, mérite encore qu'on parcoure son territoire et son enceinte ; à tous moments une ruine rappelle au voyageur les évènements ou les hommes d'autrefois ; à chaque pas le passé se dresse devant lui, l'intéresse et l'émeut par les mille monuments qu'il offre à ses regards : à tous ces titres Tyr peut bien être considérée comme une des scènes les plus glorieuses du théâtre de l'histoire. Nulle part l'esprit de l'homme n'a été plus agissant, plus vif : nulle part il n'a contribué davantage à hâter l'éclosion du progrès et à répandre la civilisation parmi les races méditerranéennes, et, grâce à elles, dans l'univers.

ÉDOUARD PETIT.

L'ENFANT D'URBINO

I

C'était en l'an de grâce 1490, sous le règne de Guidobaldo, seigneur de Montefeltro, duc d'Urbino ; l'année même où naquit, pour le dire en passant, la très illustre et très gracieuse dame Vittoria Colonna.

Par un beau jour de printemps, sur cette montagne aimée des Muses et convoitée par Borgia, un petit garçon, accoudé à une fenêtre, regardait devant lui. C'était un joli enfant, qui avait les yeux couleur noisette et dont les beaux cheveux étaient coupés droit, au-dessus des sourcils. Rien de plus gai que cette belle matinée, mais le petit garçon avait le cœur triste, parce qu'un de ses bons amis, de dix ans plus âgé que lui, était parti la veille au soir, pour aller, de l'autre côté des montagnes, à Bologne se mettre en apprentissage auprès de ce charmant artiste que l'on appelait Maëstro Francesco.

Cet ami, Timoteo della Vita, était très cher à l'enfant ; il avait joué et plaisanté avec lui, lui avait fait des joujoux et lui avait raconté des histoires; aussi le petit garçon était très triste du départ de cet ami. Et pourtant, il tâchait de se consoler, en songean que son ami lui avait dit: « Je m'en vais, comme apprenti orfèvre auprès du meilleur des hommes ; mais je veux être peintre. » L'enfant comprenait qu'être peintre, c'est ce qu'il y a de plus grand et de plus beau au monde; car cet enfant était Raphaël, le fils du signor Giovanni Sanzio.

Il était très heureux, le petit Raphaël, dans cette ville d'Urbino, qui, avec son caractère de grandeur, avait en même temps quelque chose d'aimable et de familier. La famille Sanzio s'y était réfugiée depuis que les lances de Malatesta avaient ruiné son foyer. Il avait le meilleur grand-père qu'on puisse imaginer; une mère qui l'adorait, un père qui était très tendre pour lui, et qui aimait à le peindre parmi les anges du ciel. C'était un homme d'une conversation aimable et d'un profond savoir, et tellement épris de son art, que l'enfant, dans cette atmosphère artistique, respirait l'art en se jouant comme on respire le parfum d'une belle fleur.

Il faisait bon alors à vivre dans ce vieil Urbino. La ville, sans doute, n'était pas aussi brillante qu'elle le devint plus tard, quand Arioste vint l'habiter, ainsi que Bembo et Castiglione, et tant d'autres hommes d'esprit et de savoir. Mais si elle n'était pas aussi brillante, la vie y était plus intime, plus simple, plus vertueuse, on s'entendait à jouir de la paix et de la

tranquillité sans être moins brave pour cela. Les bourgeois étaient dans les meilleurs termes avec leur prince; ils savaient qu'en cas d'embarras ou de doute, ils n'avaient qu'à monter au château pour y trouver un bon conseil, ils pouvaient même se permettre d'arrêter le duc au beau milieu de la place du marché. Il y avait chez les braves gens de cette époque un amour naturel de belles choses, un profond sentiment du devoir envers l'État, un esprit public très élevé, un grand fonds de loyauté, et aussi une grande modération dans les désirs; aussi vivaient-ils heureux et prospères.

Tout travail était solidement et consciencieusement exécuté, la vie était à bon marché, la nourriture saine et abondante, beaucoup plus saine et plus abondante qu'elle ne l'est de nos jours. Dans les belles vieilles maisons du temps, toutes les pierres étaient saines et solides, tous les ornements travaillés avec soin; c'étaient des nids où les hommes comptaient bien passer toute leur vie, pour les transmettre ensuite aux enfants de leurs enfants. Leurs fantaisies personnelles ou leurs traditions de famille étaient reproduites dans la serrurerie de leurs fenêtres et dans les boiseries de leurs portes. Ils avaient leur heureuse journée de travail honnête, depuis la cloche de matines jusqu'aux cantiques du soir; après leur travail ils allaient se promener, ou bien ils s'asseyaient à la fraîcheur d'une belle soirée, regardaient les plaines fertiles et boisées, causaient et riaient entre voisins. Ils étaient satisfaits de mener une vie heureuse et utile, et ne connaissaient ni l'envie ni la jalousie, qui sont si communes de nos jours.



Il regardait devant lui. (P. 11, col. 2.)

Oui, la vie doit avoir été bonne dans ce temps-là, à Urbino, meilleure qu'elle ne l'est de nos jours, n'importe dans quel pays.

Que de scènes charmantes contemplaient les yeux rêveurs du petit Raphaël, en attendant que sa main les reproduisît.

Dans ce temps-là, on commençait à parler des poteries d'Urbino. Ses grands plats et ses grands vases, ses assiettes de mariage et ses bocaux de pharmacie commençaient à rivaliser avec les produits de Gubbio. Quand le duc avait à faire quelque cadeau de noces ou de fête, il n'avait qu'à commander aux artistes d'Urbino quelque service de table ou quelque pièce rare.

Il y avait à cette époque à Urbino un maître potier, nommé Maëstro Benedetto Ronconi. Si Ronconi n'était pas connu dans l'univers entier, comme le furent au siècle suivant Orazio Fontane et Maëstro Giorgio, du moins il était célèbre dans tout le duché; il faisait réellement de très belles choses. Il vivait à un jet de pierre de la maison de Giovanni Sanzio. Il était beau avec ses cheveux gris, peut-être un peu sévère et un peu solennel; il avait une jolie fille, nommée Pacifica. Il aimait beaucoup Pacifica, mais il aimait encore plus les œuvres qui sortaient de ses mains.

Maëstro Benedetto était rempli de vanité et d'ambition. Il avait eu des commencements difficiles et une vie pénible, alors qu'il travaillait en se servant alternativement de la roue du potier et des pinceaux du peintre, à une époque où la poterie d'Urbino, était inconnue en Italie, et à peine connue dans le duché. Le jour où nous faisons sa connaissance, il est estimé à sa juste valeur, ainsi que ses œuvres; il a quelque fortune et on le connait comme un bon artiste, même en dehors des marches. Seulement, il y avait à Gubbio un artiste plus jeune que lui, Don Giorgio, le précurseur de l'inimitable Maëstro Giorgio Andreoli; ce jeune artiste était supérieur à Ronconi, que ses lauriers empêchaient de dormir.

La maison de Maëstro Benedetto était un long bâtiment de pierre, terminé par une loggia, toute tapissée de rosiers, et qui avait vue sur un enclos, moitié jardin, moitié verger, où l'on voyait quantité de poiriers, de pruniers et de fraisiers des bois.

Le petit garçon du voisin Sanzio allait et venait à sa fantaisie dans la grande maison et dans le jardin de Maëstro Benedetto; Pacifica le voyait toujours avec plaisir, et le vieux maître lui-même s'humanisait avec lui jusqu'à lui permettre de toucher à ses pinceaux; il lui montrait même à peindre sur faïence.

Pacifica était une charmante fille de dix-sept ou dix-huit ans. C'est peut-être à elle que pensait Raphaël, lorsque plus tard il peignit sa madone de Saint-Sixte. Il l'aimait comme il aimait toute chose qui était belle et toute créature qui était bonne. Cette grande maison de Maëstro Benedetto, tout embaumée des senteurs du jardin, où le soleil se jouait à son plaisir et où pourtant il y avait des coins d'ombre, Raphaël n'était pas éloigné de la préférer à l'atelier de son père bien-aimé, et à la petite boutique si gaie de son bon grand-père.

Maëstro Benedetto avait quatre apprentis ou élèves dont il s'était chargé de faire des *figuli*. Celui que Raphaël préférait (et Pacifica aussi) était un certain Luca Torelli, originaire d'un village de la montagne. Torelli était un beau brun d'une beauté noble et pen-

sive, décidé dans ses allures, souple, élancé, élégant. Il semblait fait pour porter la légère cotte de mailles et le pourpoint de soie des hommes d'armes. Et de fait son esprit était tourné plutôt vers la guerre, avec ses périls et ses triomphes, que vers la roue et les pinceaux du potier. Mais, un jour qu'il était venu flâner à Urbino, il avait aperçu Pacifica, et il s'était attaché à elle. Pour se rapprocher de Pacifica, il était entré, assez à l'étourdie, en qualité d'apprenti, dans l'atelier de son père. Il n'y avait pas gagné grand'-chose : il la voyait à la messe et aux repas; de temps à autre, elle lui permettait de tirer de l'eau au puits pour elle, de donner à manger à ses pigeons ; il entrevoyait sa robe grise, sur laquelle se jouaient les rayons du soleil, quand elle se promenait sous les arbres du verger; il entendait le bourdonnement de son rouet ou le frémissement des cordes de sa mandoline : voilà où il en était après deux ans d'apprentissage. Combien il enviait le sort de Raphaël qui la suivait partout, l'aidait à cueillir les fruits du verger, et à assortir les herbes de l'automne, pour les faire sécher.

« J'ai une grande affection pour Pacifica, » disait-il quelquefois à Raphaël, et l'enfant répondait : « Moi aussi je l'aime beaucoup.

— Ce n'est pas la même chose, disait Luca en soupirant; moi je voudrais l'épouser.

— Moi, répondit Raphaël, je ne me marierai jamais, j'épouserai la peinture ; » et il disait cela avec un air de profonde sagesse, qui contrastait avec ses jolis cheveux blonds. C'était pour lui, un plaisir toujours nouveau de regarder son père, quand il peignait des saints, une palme à la main, sur fond d'or ou d'azur, ou bien Maëstro Benedetto quand, sur le fond monotone de l'argile, il faisait briller les ailes des anges, les manteaux des prophètes ou les légendes sacrées, racontées à l'aide de la couleur.



Pacifica le voyait avec plaisir. (P. 12, col. 2.)

Un jour Raphaël, debout près de la fenêtre qu'il préférait, dans la maison du potier, regardait devant lui comme d'habitude. Le beau Luca, qui était à côté de lui, se mit à pousser des soupirs si profonds et si désespérés que l'enfant fut brusquement tiré de sa rêverie.

« Mon bon Luca, qu'est-ce qui vous fait de la peine? murmura-t-il en entourant de ses deux petits bras les deux genoux de son ami.

— Oh ! Raphaël! dit tristement l'apprenti; quelle chance j'aurais d'obtenir la main de Pacifica, si j'avais seulement du talent; par exemple le talent de Giorgio de Gubbio. Ah! si notre bon Seigneur m'avait seulement donné l'habileté d'un maître au lieu de cette force et de cette vigueur de sanglier, qui ne me sert à rien ici.

— De quelle chance parlez-vous? demanda Raphaël, et qu'est-ce qu'il y a de nouveau au sujet de Pacifica? Elle ne m'a rien dit et cependant j'ai passé plus d'une heure avec elle.

— Mon pauvre petit, elle ne sait rien elle-même, dit Luca en poussant un nouveau soupir. Apprenez donc que le duc a envoyé une nouvelle commande ce matin même. Il veut un plat et un vase de la majolique la plus belle et la plus solide, sur ce plat et sur ce vase, l'histoire d'Esther : il accorde trois mois pour l'exécution de cet ouvrage qu'il veut offrir en présent à ses cousins de Gonzague. Il ne regarde pas au prix; ce qu'il demande, c'est qu'on lui fasse un chef-d'œuvre de peinture : il offre cinquante écus. Maëstro Benedetto, prévenu d'avance, à ce qu'il semble, a fait fabriquer un certain nombre de grands plats ovales et de vases rebondis; il confie ces deux objets à chacun de ses élèves, à moi, à Berengario, à Tito et à Zenone. Le maître se désole de n'avoir plus assez bonne vue pour exécuter lui-même la commande... Mais ce n'est un secret pour personne que le peintre

assez habile pour mériter l'approbation du duc est sûr d'avance de devenir l'associé du maître et d'obtenir la main de sa fille. Il y en a qui disent que s'il a mis cette promesse en avant, c'est uniquement pour exciter les concurrents et obtenir un chef-d'œuvre; mais je connais trop bien Maëstro Benedetto pour le croire capable d'une pareille supercherie. Ce qu'il a promis, il le tiendra. Maintenant, vous voyez, mon cher Raphaël, pourquoi mon cœur est triste et rempli d'amertume. Si je suis habile à modeler et à cuire la faïence, je ne suis qu'un commençant lorsqu'il s'agit de peindre. Berengario et le petit Zenone lui-même me battront; cela, j'en suis sûr. »

Raphaël l'écoutait sans rien dire, les coudes appuyés sur les genoux de son ami, et le menton dans la paume de ses mains. Il savait que les autres apprentis étaient bien supérieurs, comme peintres, à son cher Luca, quoique aucun d'eux ne fût aussi bon et aussi beau que lui, et ne plût davantage à Pacifica.

Au bout de quelques minutes il demanda :

« Combien accorde-t-on de temps pour peindre le plat et le vase?

— Trois mois, mon cher, répondit Luca avec un soupir de désespoir. Mais, quand bien même ce serait trois ans, quelle différence cela ferait-il? On ne peut pas, à coups de bâton, faire d'un homme un artiste, comme on fait d'un mulet rétif un mulet obéissant; dans trois ans je serai un lourdaud comme aujourd'hui. Savez-vous ce que me disait votre père, pas plus tard qu'hier soir? et cependant il est bon pour moi, lui, et il ne me méprise pas. Il me disait : « Luca, mon fils, vous perdez votre temps à attendre la main de Pacifica; c'est comme si vous soupiriez après la lune. Si elle était ma fille, je vous la donnerais parce que vous avez un cœur d'or, mais signor Benedetto ne vous la donnera pas; car jamais, j'en ai bien peur, vous ne serez en état de décorer autre chose qu'un mortier d'apothicaire ou un plat à barbe. Si ce que je vous dis vous blesse, ne le prenez pas en mauvaise part, car c'est dans votre intérêt que je vous tiens ce langage. Si j'étais un grand beau garçon comme vous, j'irais tenter la fortune dans les compagnies franches, en Espagne ou en France, ou bien encore à Rome, car il y a en vous l'étoffe d'un soldat. » Voilà, tout ce que votre père lui-même a trouvé de mieux pour me consoler.

— Mais Pacifica? objecta l'enfant, Pacifica n'aimerait pas à vous voir entrer dans les compagnies franches.

— Dieu sait ce qu'il en est, dit Luca d'un ton désespéré; cela ne lui ferait peut-être rien.

— Je suis sûr, répliqua Raphaël, que cela lui ferait quelque chose, car, voyez-vous, Luca, elle a de l'amitié pour vous; seulement, comme c'est une fille, et que son père est contre vous, elle n'ose pas le dire. Mais si vous saviez combien elle tient au petit oiseau que vous avez apprivoisé pour elle! »

Luca embrassa son petit ami.

Cela ne l'empêchait pas d'avoir les joues inondées de larmes; car c'est bien sincèrement qu'il désirait devenir l'époux de Pacifica, et il était au désespoir.

« Quand même elle m'aimerait, reprit-il en soupirant, elle ne me le laissera jamais deviner, parce que son père lui défend de penser à moi. Voilà cette commande du duc qui est encore venue empirer les choses. Si c'est ce fanfaron de Berengario de Fano qui obtient sa main, c'est du coup que je m'engagerai dans les compagnies franches, en priant le bon Dieu de ne pas me faire souffrir trop longtemps. »

Raphaël demeura tout rêveur pendant quelques instants, alors levant la tête, il dit :

« J'ai pensé à quelque chose, Luca. Mais je ne sais pas si vous voudrez me laisser essayer.

— Vous, petit ange! Qu'est-ce que votre vieux Luca pourrait donc vous refuser? Mais ôtez-vous de l'esprit que vous puissiez m'aider; personne ne le peut; les saints eux-mêmes y perdraient leur peine, car je ne suis qu'un lourdaud! »

Raphaël l'embrassa et lui communiqua son dessein.

A suivre. OUIDA.

LES JEUX DE COLIN-MAILLARD

Le myinda et le chalkêmyia des anciens Grecs. — La légende du capitaine Colin-Maillard. — Le chapifou, le colin bridé et le casse-pot du moyen âge. — Les tournois d'aveugles et la chasse au pourcel. — Le jeu du canard aux Eaux-Bonnes.

Pollux, sous ce titre de myinda, jeu de l'aveugle, nous a laissé la description de trois jeux différant entre eux par des nuances presque insensibles, mais ayant tous un lien commun consistant dans la cécité imposée à l'un des joueurs.

Dans le premier jeu : « Un des joueurs fermant les yeux s'écrie : « Garde à vous! » et se met à la poursuite des fuyards. Celui qu'il parvient à saisir prend sa place et ferme les yeux à son tour. »

Dans le second jeu : « Un des joueurs ferme les yeux; les autres se cachent. L'aveugle les cherche jusqu'à ce qu'il soit parvenu à en trouver un. »

M. Rossignol, commentant ce passage dans la *Vita Scholastica*, dit : « Tout le monde reconnaîtra d'ailleurs, dans cette seconde espèce de myinda, notre *cligne-musette.* » Je ne me range point du tout à l'opinion de l'honorable professeur au Collège de France. Dans le cligne-musette le joueur cherche, les yeux ouverts, ses camarades cachés; tandis que je suis intimement convaincu que dans le jeu décrit par Pollux, l'aveugle conserve les yeux fermés pendant qu'il est à leur recherche. En effet, pourquoi Pollux aurait-il donné sous le nom de myinda un jeu déjà décrit par lui sous le nom d'apodidrascinda? Ensuite, pourquoi se refuser à comprendre dans le jeu de l'aveugle, une façon d'agir en parfaite conformité encore avec

certaines manières pratiquées aujourd'hui, avec certains de nos jeux de l'aveugle. Je citerai, par exemple, le *colin-maillard* guide, dont je vous entretiendrai plus loin.

Dans le troisième jeu : « Un joueur ayant fermé les yeux dit par conjecture qui l'a touché, ou quel objet on lui a présenté, jusqu'à ce qu'il ait rencontré juste. » Hésychius ajoute : « Il ouvre les yeux, les referme s'il s'est trompé. »

Les Grecs connaissaient un autre jeu de l'aveugle très amusant et qu'ils nommaient chalkêmyia, la mouche cuivrée. Pollux le décrit ainsi : « Dans le jeu appelé chalkêmyia, quand on a serré avec une bandelette les yeux d'un enfant, celui-ci tourne autour du cercle formé par les joueurs en disant à haute voix : « Je chasserai la mouche cuivrée; » et ceux-là après lui avoir répondu : « Tu la chasseras, mais tu ne la prendras pas, » le frappent, avec des lanières d'écorce de papyrus, jusqu'à ce qu'il en prenne quelqu'un d'entre eux. »

Eustathe, reproduisant cette description en termes à peu près semblables, ajoute : « On appelle ce jeu *mouche cuivrée*, en faisant une distinction ; car il y a aussi des mouches cuivrées, qui sont rangées, dit-on, parmi les scarabées, offrant l'aspect du cuivre par leur couleur, auxquelles les enfants attachent des liens et qu'ils lâchent ensuite. »

Nous le connaissons bien aussi, nous, ce jeu-là, n'est-ce pas? Et il n'est pas besoin de fouiller longtemps notre mémoire pour y trouver, dans un coin de classe, quelque cancre lâchant un hanneton agrémenté d'un appendice caudal en papier.

Un fragment d'Hérode l'Iambographe, dans lequel plusieurs jeux sont nommés, constitue la plus ancienne mention qui ait été faite de la mouche cuivrée. Ainsi ce jeu de l'aveugle, auquel nous avons joué, nous jouons et nous jouerons, remonte, d'après même des documents irréfutables, à une antiquité digne de tout notre respect. Mais comment a-t-il troqué son nom de mouche cuivrée contre celui de colin-maillard ? Ici se place une légende historique.

On était en l'an 999. Une terreur universelle enveloppait tous les êtres vivants. D'après une parole de l'Apocalypse, chacun croyait que le monde devait finir en l'an 1000. Robert, fils de Hugues Capet, occupait alors le trône de France. C'était presque un saint qui pensait plus à son salut qu'à celui de l'État. L'un valait mieux que l'autre, puisque le monde devait finir au bout de l'année. On le voyait, le jeudi saint, rassembler au moins trois cents pauvres. A la troisième heure du jour il servait à genoux et à chacun d'eux des légumes, du poisson et du pain. A la sixième heure, il réunissait cent pauvres clercs, leur accordait une ration de pain, de poisson et de vin, gratifiait douze d'entre eux d'un denier, et, pendant ce temps, de cœur et de bouche, il chantait les psaumes de David.

Malgré ces saintes pratiques le roi ne vivait guère en paix. Dans son intérieur sa seconde femme, Constance, fille du comte de Toulouse, le tourmentait de mille manières. Dans son royaume et aux alentours, un certain mouvement des esprits préparait dans le domaine religieux la croisade des Albigeois, et, dans le domaine politique, ces rébellions de seigneurs turbulents, qui devaient échouer contre l'inébranlable fermeté de Blanche de Castille.

Or en ce temps-là vivait, au pays de Liège, un capitaine réputé brave entre tous. Il se nommait Colin, mais on le surnommait Maillard, parce qu'il se servait du maillet dans les combats et qu'il maniait cette arme avec une grande dextérité. En plus d'une occasion ce brave des braves avait rendu au roi Robert des services d'une certaine valeur. En récompense même de ces exploits le roi lui conféra les éperons de chevalier.

Un jour le comte de Louvain fit tant et si bien que le pacifique Robert se trouva dans la nécessité d'envoyer des troupes contre lui. Il en confia le commandement à Colin-Maillard. Fier de cet honneur, grandi par cette confiance, Maillard mena rondement la campagne et combattit si vaillamment qu'il tailla en pièces les compagnies du comte de Louvain. Leur déroute fut complète. Mais, au milieu de l'action, une flèche frappa Colin à la figure et de si malencontreuse sorte, qu'elle lui creva du coup les deux yeux. Malgré sa douleur, malgré sa cécité, malgré le sang qui ruisselait sur ses joues et coulait dans sa bouche, le brave capitaine continua de combattre, guidé par ses écuyers, jusqu'à la minute où il tomba en plein champ de bataille, frappé à mort cette fois.

Le roi Robert, désireux d'honorer la mémoire de l'intrépide capitaine, ordonna qu'on lui rendît les derniers devoirs avec une grande pompe, et voulut même qu'on instituât un jeu militaire qui devait rappeler aux générations futures son héroïque fait d'armes. Ce jeu consista en un tournoi dans lequel un chevalier, les yeux bandés, représentait Colin-Maillard et se battait, avec des armes émoussées, contre tous ceux qui entraient en lice. Les guerriers les plus fameux, les chevaliers les plus nobles tinrent à honneur de remplir le rôle de Colin-Maillard, et les vieilles chroniques rapportent que l'illustre Godefroy de Bouillon, le chef de la première croisade, avait tenu cinq fois et avec succès ce difficile rôle de Colin-Maillard.

Pendant de longues années le nom de Colin-Maillard resta spécialement attaché au tournoi. Les jeux de l'aveugle, importés d'Athènes et de Rome, se nommaient *chapifou* ou *colin bridé*, ainsi que nous pouvons nous en assurer par la nomenclature des jeux du seizième siècle laissée par Rabelais. Je me souviens encore avoir entendu donner en Normandie le nom de *capifolet* à ce jeu. Capifol, du reste, me semble le vrai mot. Chapifou, capifol, capifolet signifient tête folle. Quant à colin bridé, il doit avoir le même sens qu'*oison bridé*, c'est-à-dire celui de sot, d'homme qui n'a pas vu le monde, qu'on déniaise et qu'on attrape. On dit *brider la bécasse* pour attraper, tromper, et nous savons, du reste, que dans le moyen âge Colin était pour Nicolas pris dans le sens de niais.

A côté de ces jeux Rabelais en indique encore un autre qu'il dénomme : *au casse-pot*. Pour y jouer on pendait au plafond, avec une corde, un vieux pot de terre, puis on bandait les yeux à tous ceux de la compagnie, lesquels en cet état vont tour à tour, un bâton à la main, tâcher d'atteindre ce pot au hasard. Les éclats volent sur eux, ce qui ajoute au tintamarre un réel danger.

Scarron, au dix-septième siècle, nous parle bien d'une autre manière de jouer au casse pot, mais elle rentre plutôt dans les jeux de jet que dans les jeux de l'aveugle. En effet elle consiste à placer sur une hauteur un pot fêlé ou ébréché et d'achever de le casser en lançant sur des pierres d'une certaine distance.

Le pot cassé a donné naissance au jeu de pourcel, ou inversement. Car aucun de ces jeux ne porte écrit sur son front son acte de naissance. Ce jeu du pourcel eut un grand retentissement au moyen âge. Les chroniqueurs vous diront par exemple que le dernier jour d'août 1425 tous les habitants de Paris se mirent aux fenêtres pour voir passer quatre aveugles, aussi bien armés que des chevaliers se rendant au tournoi. Grande affluence de gens leur faisait cortège. Deux hommes les précédaient, l'un jouant du hautbois, l'autre portant une bannière sur laquelle on avait peint un porc. Ces aveugles faisaient ainsi la montre pour annoncer que le lendemain ils devaient attaquer ensemble un pourceau, lequel appartiendrait à celui des quatre champions qui l'aurait tué. On dressa la lice sur l'emplacement actuel du Palais-Royal, dans la cour de l'hôtel d'Armagnac. De nombreux curieux assistaient au combat. La cécité n'est point incompatible avec l'amour-propre. Les aveugles jouèrent de leurs masses d'armes de si furieuse façon, qu'on crut prudent de les séparer, en les invitant à partager entre eux le prix du combat qu'ils avaient bien mérité.

Ces batailles d'aveugles divertissaient nos ancêtres au delà de tout ce que nous pouvons nous imaginer aujourd'hui. Nos rois eux-mêmes prenaient un plaisir extrême à ces spectacles étranges et burlesques. Tous les ans, à la mi-carême, accompagnés de leur cour, ils se rendaient aux Quinze-Vingts de Paris, pour y voir des aveugles, armés de pied en cap, combattre dans le préau de l'église à la lance ou au bâton.

Du reste, dans les fêtes de village, on pratiquait aussi les jeux de l'aveugle. Deux hommes armés d'une trique, les yeux bandés, tenant chacun dans la main une corde attachée à un piquet tournaient dans le même cercle, en essayant d'atteindre avec leur bâton une oie grasse ou un porc qui cherchait à leur échapper. Je vous laisse à penser combien de coups recevait l'un ou l'autre des acteurs de ce combat. De nos jours encore, aux Eaux-Bonnes, on joue ce jeu, sous le nom de *Jeu du Canard*.



Le jeu du canard. (P. 16, col. 2.)

M. Taine, dans son *Voyage aux Pyrénées*, écrit : « On attache une perche dans un arbre, une ficelle à la perche, un canard à la ficelle. On bande les yeux à un petit garçon, on le fait tourner sur lui-même. On lui met un mauvais sabre en main et on le pousse en avant au milieu des rires et des cris de l'assistance: « A droite! à gauche! holà! frappe! en avant! » il ne sait auquel entendre et coupe l'air. Si par grand hasard il atteint la bête; si, par un hasard plus grand, il touche le cou, si enfin par miracle il détache la bête il l'emporte, la fait cuire, la mange. » Libre à lui d'offrir une part aux vaincus.

A suivre. FRÉDÉRIC DILLAYE.





Maimbourné les attendait. (P. 18, col. 1.)

LES MILLIONS DE LA TANTE ZÉZÉ [1]

III

Le tricot de Mme de Bacques. — Monsieur le maire et Mme de Bacques visitent l'hôtel Chévéran. — M. de Bacques envoie une dépêche à Mirande.

Le brave marin, qui eût été bien en peine de faire la différence entre un bas fabriqué à la mécanique et un bas tricoté, affectait, pour complaire à sa mère, une excessive délicatesse en matière de bas de laine.

« Qu'est-ce que je deviendrais, douillet comme je le suis, si je n'avais pas une bonne mère, si adroite et si active! » Voilà ce qu'il répétait souvent lorsqu'elle était à portée de l'entendre. Et le cœur si tendre et si dévoué de la chère vieille dame se gonflait de joie et d'orgueil. C'était quelque chose, vous savez, de rendre la vie douce et facile à ce pauvre enfant, qui avait vieilli sous le harnais avec un grand chagrin dans le cœur. Il avait perdu, en effet, après quelques années de mariage, une femme charmante qu'il aimait de toute son âme, et il n'avait pas d'enfants!

« Il faut que je te montre ce que j'ai fait depuis hier, » lui dit-elle avec l'orgueil légitime d'une bonne ouvrière. Alors elle prit dans la corbeille à ouvrage le premier bas de la nouvelle paire entièrement achevé et le lui mit entre les mains.

Lui, il caressa le bas comme il aurait caressé un petit chat, il le trouva doux, il le trouva souple, il introduisit son bras dedans, et finit par déclarer qu'il avait une mère bien étonnante.

« Étonnante! répéta la vieille dame en secouant la tête d'un petit air narquois. Tu penses bien, mon garçon, que je n'accepterais pas l'éloge si je m'étais bornée à terminer celui-là, qui était déjà fort avancé. Mais vois ce que j'ai fait ce matin, dans ma chambre, avant le déjeuner. »

Elle prit sur ses genoux le bas commencé et le montra à son fils, qui tendit la main pour contempler le travail de plus près.

« Non, non, malheureux, lui dit-elle, en lui administrant sur les doigts une toute petite tape amicale, tu ferais partir des mailles, et alors tu comprends!

— Si je comprends! s'écria-t-il en affectant de cacher ses mains derrière son dos pour résister à la tentation. N'importe, reprit-il aussitôt, je puis me vanter d'avoir une maman bien étonnante. Du reste, c'est ce que tout le monde dit.

— Tais-toi, méchant flatteur, » murmura-t-elle en se penchant sur son tricot pour cacher un sourire de profonde satisfaction.

Elle s'était remise à tricoter avec une activité prodigieuse.

« Du train dont vous y allez, lui dit son fils, vous termineriez certainement ce second bas dans la journée, si....

— Si quoi? demanda-t-elle en levant la tête, sans cesser de tricoter.

— Si je n'étais forcé de vous interrompre.

— Pourquoi m'interromprais-tu?

— Pour vous prier de faire un petit tour en ville, avec moi.

[1] Suite. — Voy. page 1.

— Mon enfant, j'ai les jambes un peu paresseuses aujourd'hui.

— C'est que, ma pauvre maman, j'ai absolument besoin de vous?

— Pourquoi ? »

Il la regarda bien en face, avec un sourire un peu narquois, et lui dit : « Vous ne devinez pas?

— Non !

— C'est pour visiter une maison. »

Cette fois, Mme de Bacques cessa brusquement de tricoter et, laissant tomber son tricot sur ses genoux, elle s'écria d'un air consterné :

« J'avais oublié la maison ! qu'on vienne me dire après cela que je suis étonnante. Je perds complètement la mémoire. Et dans quelle rue ?

— Rue Val-du-Loir ; la Maison aux Grimaces

— L'hôtel Chévéran est à vendre ! Comment cela se fait-il ?

— Le marquis a joué à la Bourse.

— Tout dégénère. Le feu marquis n'aurait pas fait cela. Je ne connais pas l'intérieur de l'hôtel, sauf le salon. Il faut que nous voyions cela. Sonne Fanchette. »

Une femme de chambre d'apparence respectable répondit au coup de sonnette.

« Fanchette, lui dit Mme de Bacques, ayez l'obligeance de m'apporter mon chapeau et ma douillette. »

En attendant le retour de Fanchette, Mme de Bacques dit à son fils : « Quelle est la mise à prix?

— Cent cinquante mille francs.

— Ce n'est pas donné ! » dit la vieille dame en faisant remonter sa lèvre inférieure sur sa lèvre supérieure, elle ajouta aussitôt : « Mobilier compris ?

— Je n'ai pas songé à le demander, » répondit M. le maire, avec l'air penaud d'un écolier pris en faute.

Un imperceptible sourire se joua sur les lèvres de Mme de Bacques. Dans la maison de M. le maire, c'était la maman qui était l'homme d'affaires.

Fanchette mit prestement à Madame son chapeau et sa douillette ; la mère et le fils, bras-dessus bras-dessous, gagnèrent d'un bon pas la rue du Val-du-Loir.

Maimbourné les attendait à la porte de la Maison aux Grimaces, un trousseau de clefs à la main, entouré d'une demi-douzaine de badauds qui l'accablaient de questions. A la vue de M. de Bacques et de sa mère, les badauds s'éclipsèrent discrètement, emportant avec eux et semant à travers la ville un certain nombre d'idées fausses, qui allèrent s'altérant et s'exagérant à mesure qu'elles gagnaient du terrain.

Le soir même il était de notoriété publique que M. le maire achetait la Maison aux Grimaces. Les uns disaient qu'il allait se remarier, les autres prétendaient que M. le maire avait l'intention d'établir un musée dans l'hôtel Chévéran. Cette dernière version fit dresser l'oreille aux conseillers municipaux. Est-ce que, par hasard, M. le maire prétendait forcer la ville à faire une pareille dépense, et une dépense aussi inutile. Il n'avait pas le droit de prendre une pareille initiative. Il fallait un vote du conseil municipal. On verrait bien comment tout cela tournerait!

M. de Bacques, cependant, visitait de fond en comble l'hôtel Chévéran, en compagnie de sa mère. Maimbourné les accompagnait pour ouvrir les portes et les fenêtres. Au moment de descendre le perron du jardin, Mme de Bacques se retourna et dit à Maimbourné : « Venez ici, mon ami. »

Maimbourné « vint ici » et se planta en face de la vieille dame, un sourire embarrassé sur les lèvres, le trousseau de clefs dans la main gauche, le képi à liserés bleus dans la main droite.

« Pouvez-vous me dire, mon ami, si le mobilier est compris dans les cent cinquante mille francs ?

— Mon Dieu ! madame, le neveu de ma femme prétend que M. le marquis se réserve le mobilier.

— Nous verrons cela, » dit Mme de Bacques en s'adressant à son fils. Puis, revenant à Maimbourné :

« Dites-moi, mon ami, qu'est-ce que c'est que le neveu de votre femme?

— Sauf le respect que je dois à Madame, répondit Maimbourné, c'est un des clercs de maître Peschard.

— Très bien, mon ami, vous pouvez nous attendre ici. »

Maimbourné s'assit sur une des banquettes du vestibule, et, pour occuper ses loisirs, se mit à siffler comme un merle. Il avait lieu d'être gai, Maimbourné, car il pouvait compter sur un bon pourboire ; M. le maire était généreux comme un vrai marin.

Quand la mère et le fils furent au fond de l'immense jardin, à l'abri des oreilles indiscrètes, Mme de Bacques dit à son fils : « Le mobilier vaut quinze mille francs comme un sou : nous n'y tenons pas, c'est trop beau et trop fragile pour la marmaille que Joséphine compte recevoir. De cent cinquante mille francs, retranchons les quinze mille francs du mobilier, il reste cent trente-cinq mille francs. Nous offrirons cent trente-cinq mille francs à maître Peschard, qui sera trop heureux de les empocher.

— Mais, ma chère maman, si l'hôtel vaut réellement cent cinquante mille francs?

— L'hôtel vaut cent trente-cinq mille francs ; à Vendôme, il en vaudrait cent cinquante mille ; à Blois, deux cent mille ; à Paris, cinq cent mille ; mais nous sommes à Sainte-Suzanne.

— Alors, objecta M. le maire, pourquoi le marquis en demande-t-il cent cinquante mille?

— D'abord, le marquis n'est pour rien là-dedans ; plût à Dieu qu'il y fût pour quelque chose, cela prouverait du moins qu'il s'occupe de ses affaires. C'est son homme d'affaires, un finaud qui s'est dit : « Si quelque imbécile consent à donner les cent cinquante mille francs, pourquoi l'en empêcher? C'est quinze bons mille francs que nous encaisserons sans coup férir. S'il ne se présente point d'imbécile, nous en serons quittes pour annoncer une baisse de mise à prix. »

— Mais, s'il se trouve un autre acheteur qui surenchérisse, que ferons-nous ?

— Il ne se présentera point d'autre acheteur, dit Mme de Bacques d'un ton péremptoire.

— C'est ce que prétend Maimbourné, » reprit M. de Bacques en souriant; et il expliqua les raisons du tambour de ville.

« Maimbourné n'est pas une bête, » dit sérieusement Mme de Bacques; et elle ajouta en souriant : « Le tambour de ville est plus fort en affaires que M. le maire. Mais ceci restera entre nous, je te le promets, sans quoi tu courrais grand risque de perdre l'écharpe tricolore.

— Que je n'ai pas demandée, répliqua M. le maire.

— Mais que tu as acceptée, riposta prestement la vieille dame. Mais, trêve de querelles entre nous. Laisse-moi mener les affaires, et, pour commencer, envoyons une dépêche à Joséphine. »

Maimbourné fut congédié avec un si joli pourboire que sa bouche se fendit spontanément jusqu'à ses deux oreilles.

M. le maire et sa maman prirent par le Mail pour rentrer chez eux, parce que le bureau du télégraphe est sur le Mail. M. de Bacques ayant installé sa mère sur l'un des bancs de la promenade, juste en face de la lanterne bleue, expédia le télégramme suivant :

» *Madame Lemas — Mirande — Gers.*

» Trouvons ce que vous désirez pour cent trente-cinq mille francs.

» H. de Bacques. »



M. de Bacques s'assit. (P. 20, col. 1.)

Pendant que Mme de Bacques se reposait en attendant son fils, un cerceau d'enfant lui effleura les genoux et s'abattit moitié dans la poussière, moitié sur les plis de sa robe de soie puce.

« Oh! madame, je vous demande bien pardon, lui dit un joli petit garçon de sept ans, qui tenait d'une main son chapeau marin et de l'autre sa baguette de cerceau. J'ai bien essayé de rattraper le cerceau, ajouta le pauvre petit, dont la jolie figure était toute rose de confusion, mais je suis arrivé trop tard.

— Je l'ai bien vu, lui répondit Mme de Bacques avec bienveillance. J'espère que vous ne courez pas de façon à vous échauffer, c'est très mauvais dans cette saison; approchez, mon petit homme. »

Le petit homme approcha sans gaucherie, et Mme de Bacques lui posa maternellement la main sur la tête, pour s'assurer qu'il n'avait pas trop chaud.

« Maintenant, lui dit-elle, je vous pardonne volontiers, à condition que vous me permettrez de vous embrasser. »

Le petit garçon tendit le front sans gaucherie et la vieille dame l'embrassa. Cette cérémonie achevée, elle demanda à l'enfant des nouvelles de sa mère.

Il n'eut pas la peine de répondre. Une voix fraîche et jeune, d'un timbre charmant et d'un accent très distingué, prononça gaiement les paroles suivantes : « J'ai vu de loin la faute de mon étourdi et je viens voir de près le pardon que vous avez eu la bonté de lui accorder. Je suppose que je n'ai pas à intervenir dans cette terrible affaire : il ne me reste, madame, qu'à vous demander de vos nouvelles et de celles de M. de Bacques. »

La jeune dame qui prononçait ces paroles était Mme Jeannin en personne.

Sa toilette de deuil faisait ressortir l'élégance de sa taille élancée et l'éclat discret de son teint blanc et mat. Quoique ses cheveux fussent d'un brun foncé, elle avait les yeux bleus, des yeux tendres et naïfs comme ceux d'un enfant. Quand elle souriait ou quand elle parlait, le coin droit de sa lèvre supérieure se relevait un peu plus que le coin de gauche; et l'on remarquait, sur sa joue droite, une petite fossette qui n'avait point son pendant sur la joue gauche. Cette légère irrégularité complétait, en lui donnant une toute petite pointe de malice, une physionomie qui, sans cela, eût pu paraître trop uniformément douce.

Tout le temps que la jeune femme parla, Mme de Bacques la regarda dans les yeux, avec un plaisir si évident et une admiration si peu déguisée, que la pauvre jeune femme devint toute rose de confusion, absolument comme son fils, et balbutia un peu vers la fin de sa phrase.

« Ma chère mignonne, reprit la vieille dame en lui caressant la main, pourquoi donc êtes-vous si rare lorsque vous savez que l'on a tant de plaisir à vous voir et à vous entendre? Promettez-moi de venir chez moi un peu plus souvent.

— Je vous le promets, madame, puisque vous avez la bonté de me dire que cela peut vous être agréable.

— En attendant, comme il vaut mieux tenir que courir, je vous fais ma prisonnière et vous allez rester

quelques instants avec moi, pendant que mon fils se débat contre les employés du télégraphe. »

Mme Jeannin s'assit docilement à sa droite. Ce mouvement démasqua le petit Paul qui se tenait toujours debout, le chapeau à la main, sans témoigner aucune impatience.

« Pourquoi cet enfant est-il resté nu-tête, au risque de s'enrhumer? demanda la vieille dame avec une nuance de reproche.

— Madame, répondit la jeune mère, il sait le respect qu'il vous doit.

— Couvrez-vous vite, mon enfant! » s'écria Mme de Bacques en adressant au petit garçon un signe de tête amical.

Les gens véritablement polis n'exagèrent jamais la politesse. L'enfant obéit sans observation et demeura tranquillement debout, attendant qu'on lui dit de s'asseoir ou de courir.

« Jouez au cerceau, sans vous échauffer, pendant que votre chère maman et moi nous causerons tranquillement. Pour que nous ne vous perdions pas de vue, vous ne dépasserez pas le cinquième arbre, à droite et à gauche du banc, et surtout vous ne vous risquerez pas sur les contre-allées où passent les voitures. Vous m'avez bien comprise?

— Oui, madame, » répondit respectueusement le petit garçon; et il poussa tranquillement son cerceau devant lui.

« C'est un amour d'enfant, vous savez, dit Mme de Bacques à la jeune mère.

— Il a le caractère de son père, répondit simplement Mme Jeannin; il est très bon pour moi.

— Qui est-ce qui ne serait pas bon pour vous? » s'écria Mme de Bacques du ton le plus sincère.

Cette fois, la jeune femme ne répondit pas. Elle rougit de nouveau, baissa la tête et creusa des petits trous dans le sable avec la pointe de son ombrelle.

IV

Mme Jeannin et son fils. — Mme Jeannin est mise dans la confidence du grand secret. — Réponse à la dépêche de M. le maire.

En ce moment, M. de Bacques sortit précipitamment des bureaux du télégraphe. Il modéra son allure en voyant que sa mère n'était pas seule. Après avoir salué Mme Jeannin avec le plus profond respect, il s'assit à la gauche de sa mère en s'excusant de l'avoir fait attendre.

« J'étais en trop bonne compagnie pour trouver le temps long, » dit gaiement Mme de Bacques; puis, s'apercevant que la pointe de l'ombrelle recommençait à creuser des trous dans le sable : « Mignonne, dit-elle à Mme Jeannin, vous allez peut-être me trouver indiscrète, mais on pardonne beaucoup aux personnes de mon âge. Je voudrais vous adresser une simple question, pendant que je vous tiens.

— Madame, je suis à vos ordres, répondit la jeune femme en la regardant d'un air un peu interdit.

— Avez-vous reçu, ce matin, une lettre de faire part timbrée de Mirande?

— Oh! oui, répondit chaleureusement Mme Jeannin. La pauvre femme! Je ne la connais pas et je ne la connaîtrai peut-être jamais. Et, cependant, si vous saviez combien j'ai été touchée de son malheur. Il y a peut-être un fonds d'égoïsme et un retour sur moi-même dans l'intérêt qu'elle m'inspire. Sa situation ressemble tant à la mienne. Encore, moi, j'ai un enfant! »

Oui, elle avait un enfant; elle aurait pu ajouter un enfant plein de cœur et de discrétion. On entendait par moments le tic! tic! de la baguette sur le cerceau, et c'était assez pour annoncer qu'il ne sortait pas des limites fixées; mais il ne lui vint jamais à l'idée de passer devant le banc où sa mère était assise avec deux autres grandes personnes. Il savait d'instinct que les enfants ne doivent jamais chercher à attirer l'attion.

« Ma question ne vous a pas blessée? demanda Mme de Bacques.

— Oh! Dieu non! répondit Mme Jeannin.

— Alors, je m'en vais tout de suite vous en adresser une seconde. Avez-vous songé à envoyer une carte à la pauvre Mme Lemas?

— Oui, madame, répondit la jeune femme; oui, j'y ai songé d'abord; c'eût peut-être été plus convenable, mais j'ai changé d'avis.

— Ah! dit la vieille dame d'un air mystifié et désappointé.

— Je ne sais pas si vous m'approuverez, poursuivit timidement Mme Jeannin, mais le fait est que je me suis permis de lui écrire.

— Bravo! ma mignonne; cela vous ressemble. Henri! Henri! qu'est-ce que tu penses de cela? J'ai toujours dit que cette petite femme était parfaite. Eh bien! non, ma mignonne, vous n'êtes pas parfaite; mais, pour l'amour de Dieu, laissez votre ombrelle tranquille et ne détériorez pas une promenade publique sous les yeux sévères du premier magistrat de la ville. Bref, vous avez bien fait d'écrire.

— Vous croyez que Mme Lemas ne s'offensera pas de cette familiarité?

— Elle, s'en offenser! Non, non. Je la connais. Nous sommes de vieilles amies, et, quoique nous nous soyons perdues de vue pendant trente ans, je suis sûre que son cœur n'a pas changé, sinon pour devenir meilleur encore. Elle sera profondément touchée de votre démarche, d'autant plus touchée que la pauvre femme n'a jamais été gâtée par sa famille Elle a envoyé des lettres de faire part à tous les Quentin comme à vous. Je suis moralement sûre que pas un d'eux ne répondra, même par l'envoi d'une simple carte. Je les connais, les Quentin! »

Mme Jeannin les connaissait aussi, et, quoiqu'elle fût bonne et charitable, elle n'essaya même pas de prendre leur défense; elle était trop sincère pour parler contre sa pensée.

« Et cependant, reprit Mme de Bacques en baissant

la voix, s'ils savaient ce que nous savons, mon fils et moi, ce ne sont pas des cartes qu'ils lui enverraient, mais de belles épîtres de huit pages, toutes pleines de mensonges, de flagorneries et de points d'exclamation! »

Trop bien élevée pour questionner une femme d'âge à qui elle devait le respect, Mme Jeannin ne put cependant retenir un mouvement de surprise. Sa curiosité était vivement excitée par les paroles de Mme de Bacques, car, après tout, c'était une fille d'Ève; mais elle baissa les yeux pour n'avoir pas l'air d'interroger, même du regard.

Cette discrétion plut à la vieille dame, qui donna un léger coup de coude à M. le maire pour attirer son attention.

« Eh bien! ma mignonne, dit-elle malicieusement à la jeune femme, je suis sûre que mes paroles ont vivement piqué votre curiosité.

— Il faut bien que je l'avoue, puisque c'est la vérité, répondit Mme Jeannin en rougissant un peu.

— Je ne vous ferai pas languir, lui répondit sa vieille amie en levant la main droite comme pour appeler son attention; ma chère enfant, votre tante Lemas est tout simplement millionnaire! »

Mme Jeannin devint d'une pâleur mortelle; elle baissa la tête; ses petites mains gantées de noir se serrèrent convulsivement l'une contre l'autre sur ses genoux, et ses yeux s'emplirent de larmes qu'elle eut bien de la peine à retenir.

— Oh! madame, dit-elle d'une voix étouffée quand elle fut assez maîtresse d'elle-même pour reprendre la parole, quelle honte, quelle humiliation pour moi, si Mme Lemas pouvait croire un seul instant que je la savais riche quand je lui ai écrit ce que je lui ai écrit. »

Très touché de l'explosion sincère de cette douleur généreuse, M. de Bacques, ce fils si tendre et si respectueux, trouvait en son for intérieur que sa maman aurait pu ménager davantage les sentiments de sa jeune amie, et lui révéler le grand secret plus simplement. Cependant, habitué à respecter jusqu'aux moindres fantaisies de sa mère, et son amour du romanesque et des coups de théâtre, il s'était, jusque-là, contenté de ronger sa peine en silence. L'agitation de son âme semblait avoir passé dans ses mains, et, machinalement, il se rendait coupable du même délit que sa mère avait reproché à Mme Jeannin : il labourait à grands coups de canne le sol du Mail.



Paul vint la rejoindre. (P. 23, col. 2.)

« C'était donc bien tendre, ce que vous lui avez écrit? demanda la vieille dame d'un ton de raillerie amicale.

— J'étais sans défiance, je lui ai dit naïvement ce que j'avais dans le cœur. Oh! combien je regrette de

n'avoir pas suivi ma première inspiration, et de ne pas lui avoir simplement envoyé une carte. »

En ce moment, la canne de M. le maire creusait un véritable terrier de renard, tant elle était émue et indignée.

« Henri, dit sévèrement Mme de Bacques, finis donc, tu nous agaces. »

Henri se le tint pour dit et demeura coi.

« Ma mignonne, reprit d'un ton plein de tendresse et d'affection cette mère si peu endurante, je puis facilement dissiper toutes vos craintes. Ce que vous avez écrit naïvement, Joséphine (je veux dire votre tante Lemas) le croira naïvement, sans arrière-pensée. Néanmoins, s'il vous restait l'ombre d'un doute, M. le maire et moi serions vos répondants. Nous n'aurions qu'à raconter ce qui vient de se passer; n'est-ce pas, Henri? »

Henri, pour se contraindre à être sage, avait fourré dans sa bouche la pomme d'ivoire de sa canne. Il la retira précipitamment pour répondre avec une grande énergie : « Je le crois bien! »

« Enfin, reprit la maman d'Henri, pour que l'ombre de cette grande fortune ne jette pas un froid entre Joséphine et vous, je vous dirai, sous le sceau du secret, que Mme Lemas a déjà disposé de ses millions par testament et que, ni vous ni votre fils n'aurez rien à y prétendre. »

Mme Jeannin soupira, comme une personne délivrée d'un grand poids, et, quoiqu'il y eût encore quelques larmes au bord de ses paupières, un sourire radieux se joua sur ses lèvres, et la jolie petite fossette apparut sur sa joue droite.

« Henri, dit Mme de Bacques en se tournant vers son fils, j'ai bien envie de la mettre complètement dans la confidence. Joséphine avait déjà deux complices, elle en aura trois. Qu'en penses-tu?

— Je pense que c'est ce que vous avez de mieux à faire, et que Mme Lemas vous approuvera complètement.

— C'est dit. Ma mignonne, ma chère petite complice, voici l'histoire. Un monsieur meurt à Marseille, sans avoir fait son testament, laissant deux millions après lui. On cherche les héritiers, point d'héritiers. On cherche, on cherche encore, et l'on finit par découvrir qu'un certain capitaine Lemas est cousin du monsieur qu'il n'a jamais vu, dont il n'a jamais entendu prononcer le nom et dont il ignore absolument l'existence. Il faut dire que le capitaine Lemas n'était cousin du monsieur qu'au douzième degré. C'est bien cela, Henri?

— Oui, maman; et il faut ajouter que le douzième degré est le dernier où un cousin puisse hériter de son cousin. Passé celui-là, la fortune du défunt va dans les caisses de l'État.

— C'est bien cela. Après les démarches nécessaires, le capitaine Lemas est envoyé en possession. Sa femme et lui se regardent dans le blanc des yeux, bien embarrassés de savoir que faire d'une fortune si considérable. Que de gens, à leur place, se seraient dit : « Ma foi, voilà de l'argent mignon qui ne doit rien à personne, donnons-nous du bon temps, après nous le déluge. »

» Les Lemas, eux, ne virent qu'une chose : c'est qu'une grande fortune implique une grande responsabilité et impose de sérieuses obligations. Monter une maison et mener grand train pour dépenser ses revenus, il n'y fallait pas songer. Ce n'était pas dans leurs goûts, et, littéralement, ils n'auraient pas su comment s'y prendre. Accumuler et laisser leur fortune à des gens qui en auraient peut-être fait mauvais usage, c'était tout simplement rejeter la responsabilité sur d'autres épaules : on est épouvanté du mal que peut faire l'argent quand il tombe subitement entre des mains perverses ou inexpérimentées!

» Il ne restait plus à mes pauvres millionnaires qu'une alternative : employer leur argent à de bonnes œuvres. Hélas! il y a assez de mal sur la terre pour que les gens de bonne volonté trouvent, à le combattre, l'emploi de leur argent et de leurs forces. Joséphine a toujours aimé les enfants, elle a toujours su s'en faire aimer et elle en faisait littéralement ce qu'elle voulait. Il faut croire que son mari avait le don et le charme comme elle, car, au régiment, pour se consoler de n'avoir point d'enfants, ils s'occupaient de ceux des autres; elle prétend, et je suis bien tentée d'être de son avis, qu'il n'y a point d'enfants mal doués, mais qu'il y a beaucoup d'enfants mal élevés. Bref, ils ont fait à eux deux tant de bien aux enfants des camarades de son mari, que leur départ a été regardé comme une véritable calamité; il faut que ce soit dix fois vrai pour qu'elle le dise, et elle me l'a écrit en toutes lettres. Partant de là, il avaient résolu en commun de venir vivre à Sainte-Suzanne, d'y acheter une grande maison pour recevoir la famille de Joséphine, parents et enfants.

» Les enfants, ils se chargeaient de les conquérir en les amusant, et en profitant de leurs réunions pour forcer les caractères à se montrer, afin de porter remède au mal, là où le mal se déclarerait. Ils comptaient sur l'influence que donne l'argent pour peser sur la volonté des parents et s'en faire des auxiliaires. On écoute volontiers les gens riches, surtout quand on espère hériter d'eux. Cependant, je le dis à vous seule, personne des Quentin n'héritera de cette grande fortune, mais tous en profiteront. A la mort de Joséphine, la maison qu'elle aura occupée deviendra une maison de retraite pour huit veuves d'officiers sans fortune. Le capital disponible sera placé en rentes sur l'Etat. Ces rentes serviront à envoyer au collège tous ceux des Quentin dont les parents ne seraient pas en état de faire cette dépense, à pousser jusqu'aux différentes écoles du gouvernement ceux qui montreraient des dispositions, et à les y entretenir jusqu'au jour où ils pourraient se suffire à eux-mêmes.

— Mais c'est admirable! s'écria Mme Jeannin en joignant les deux mains.

— Ma chère maman, suggéra M. le maire, vous oubliez les filles.

—C'est vrai, j'oubliais les filles, dit Mme de Bacques en remerciant son fils d'un petit signe de tête. Avec une dot de vingt mille francs, une jeune fille trouve facilement à se marier à Sainte-Suzanne. Joséphine compte donner la dot complète à celles qui n'auraient rien, et parfaire les vingt mille francs pour celles qui auraient un commencement de dot. Elle a tout prévu· S'il reste des fonds disponibles une fois les Quentin pourvus, on payera l'apprentissage et l'école aux enfants pauvres, et l'on constituera de petites dots pour les jeunes ouvrières qui se seront fait remarquer par leur assiduité au travail et leur bonne conduite.

— Quelle femme! s'écria Mme Jeannin.

— Oui, quelle femme! répéta M. le maire. Il est entendu d'avance que nous autres, conjurés, nous lui prêterons notre concours le plus empressé.

— Je comprends, monsieur le maire, combien votre concours et celui de Mme de Bacques lui seront précieux; mais, moi, que puis-je faire pour elle, sinon de l'aimer de tout mon cœur?

— Vous pouvez lui prêter votre fils. »

Mme Jeannin, tout interdite, se tourna vers Mme de Bacques et lui dit d'un ton suppliant :

« Est-ce que vous croyez sérieusement, madame...

— Je comprends, lui répondit la vieille dame d'un ton maternel, que vous hésitiez à risquer votre chérubin dans la compagnie de certains cormorans malpropres et criards; mais les cormorans changeront bien vite de gamme et de manière sous l'influence de Joséphine. La société des enfants est toujours bonne pour les enfants, lorsqu'ils sont surveillés de près, bien entendu. Votre enfant ne perdra rien de ses bonnes manières; en revanche, son exemple fera du bien aux autres; et lui, à leur contact, il deviendra un peu plus homme. Un petit garçon n'est pas une petite fille. Vous le destinez, je crois, à l'École polytechnique, et vous voulez qu'il entre dans l'artillerie?

- - C'était le désir de son père, et tous les désirs de mon mari sont des ordres pour moi.

— Eh bien! madame, dit M. le maire, il viendra un moment où vous serez obligée de l'envoyer au collège et de le mettre en contact avec d'autres garçons. Plus tôt vous commencerez, mieux cela vaudra; sous la surveillance de Mme Lemas, l'initiation sera moins rude. D'ailleurs, quoique vous ayez une fortune indépendante, vous n'en serez pas moins l'obligée de Mme Lemas. Je m'explique. Sur mon conseil, Mme Lemas fera venir au collège un second professeur de mathématiques élémentaires, et un professeur de mathématiques spéciales; et comme elle assurera à ces messieurs un traitement égal à celui des professeurs des grands lycées, elle pourra choisir. Au lieu donc d'envoyer votre fils loin de vous, vous pourrez le garder jusqu'à la fin de ses etudes, jusqu'à son entrée à l'École polytechnique. »

Cette perspective fit passer comme un rayon de soleil sur le joli visage de Mme Jeannin. Cependant, la fossette ne parut pas sur sa joue droite.

« Je vous demande pardon de mon égoïsme, dit-elle à Mme de Bacques; j'ai été d'abord effrayée, je l'avoue, à l'idée de risquer mon petit Paul en bruyante compagnie. Mais vous avez raison, il faut que je songe à en faire un homme, pauvre petit! Et puis, comme vous le dites, je suis l'obligée, par avance, de cette excellente femme. Elle peut compter sur moi. »

Là-dessus, elle prit congé de Mme de Bacques et de son fils. Le petit Paul vint aussitôt la rejoindre.

« Maman, lui dit-il à voix basse, j'ai bien vu que tu pleurais, va!

— Ce n'était pas de chagrin, mon enfant, » lui répondit-elle avec un sourire un peu mélancolique.

L'enfant ne poussa pas plus loin ses questions et ils rentrèrent en se donnant la main; lui, sautillant comme un enfant heureux, elle « plus sage et plus triste », selon l'expression anglaise.

Le lendemain matin, M. de Bacques reçut la dépêche suivante :

« *M. de Bacques, à Sainte-Suzanne.*

» Carte blanche et mille remerciements.

» J. L. »

M. le maire remit la dépêche dans l'enveloppe et dit à Laurent : « Portez à Madame, avec tous mes compliments. »

Laurent alla frapper deux coups à une porte située sur le même palier que celle de M. le maire. Fanchette montra sa tête dans l'entrebâillement de la porte, et Laurent lui remit la dépêche avec les compliments de Monsieur pour Madame.

Madame était déjà levée, mais elle n'était pas encore visible, même pour son fils. Madame était très stricte sur le décorum : elle prétendait que les enfants perdent le respect quand ils voient leurs parents dans une tenue négligée. Enveloppée dans une robe de chambre ouatée, et coiffée d'un bonnet du matin, Madame était assise dans une ample bergère, au coin d'un bon feu. Madame venait d'expédier son premier déjeuner, comme le témoignait une tasse vide posée sur le guéridon. M. Mitouflet aussi avait expédié le sien, comme le témoignait une écuelle de faïence à fleurs bleues, si scrupuleusement nettoyée qu'il n'y restait pas un atome de l'excellente soupe au lait dont elle avait été remplie jusqu'au bord; Madame se disposait à reprendre son tricot, et M. Mitouflet se préparait à faire un bon somme, au moment où Laurent avait frappé à la porte. Curieux, comme tous les chats, M. Mitouflet avait entr'ouvert ses paupières et pendant quelques instants la flamme du foyer, se réfléchissant dans ses yeux, lui avait donné l'aspect fantastique d'un chat qui aurait des prunelles de braise. Quand il vit qu'il s'agissait d'un simple chiffon de papier bleu, il referma les yeux et s'endormit incontinent.

Mme de Bacques, quand elle eut parcouru du regard le chiffon de papier bleu, fit entendre un petit rire de satisfaction.

A suivre. J. GIRARDIN.

LES JEUX DE COLIN-MAILLARD [1]

Le véritable colin-maillard et ses variétés. — Le cucharon des Espagnols. — L'aveugle du tapis vert. — Le sac d'étrennes. — Les ciseaux.

Aujourd'hui, nous désignons à peu près tous les jeux de l'aveugle sous la dénomination générale de colin-maillard, mais nous donnons à chaque sous-variété un sous-titre qui lui est particulier.

Le colin-maillard simple admet un nombre indéterminé de joueurs. L'un d'eux désigné par le sort a les yeux bandés d'un mouchoir ou d'une cravate, et doit poursuivre les autres joueurs qui vont, viennent, courent de ci, de là autour de lui, l'agaçant, le pinçant, lui donnant une tape, le plaisantant, que sais-je encore ? Le colin-maillard ouvre les bras, essaye de saisir une de ces mouches bourdonnantes et taquines. Suivant la convention du jeu ce simple contact suffit pour le délivrer, ou bien il lui faudra retenir le captif et le désigner par son nom.

La première variété de ce jeu qui s'offre à nous est le *colin-maillard au repos*, variété déplorable à mon sens, car les jeux d'action sont d'autant plus gais qu'il ont plus de mouvement.

Avant de bander les yeux du colin désigné par le sort, chacun choisit et occupe une place qu'ensuite il ne doit plus quitter. Le colin examine les positions, les grave dans sa mémoire et les entoure de tous les détails qui pourront au besoin l'aider à deviner. On lui bande alors les yeux et une personne, le prenant par la main, lui fait opérer cinq ou six tours sur lui-même, le laissant libre de tâtonner à la recherche de quelqu'un. Les règles du jeu donnent aux différents joueurs la faculté de s'asseoir par terre, de se rapetisser, d'imaginer toutes les postures, toutes les contorsions qui, en déformant leur taille, peuvent dérouter les conjectures du colin-maillard. En revanche, elles veulent qu'un pied ou qu'une main touche toujours à la place choisie. Des conventions particulières autorisent à changer de place une ou plusieurs fois. Quant aux emprunts de vêtements, de chapeaux ils restent permis, comme tous les travestissements, du reste.

Le *colin-maillard assis* nous offre, lui, une variété du colin-maillard au repos. Les joueurs s'asseyent en cercle. Le colin-maillard prend place au centre. Pendant qu'on lui bande les yeux, chacun change rapidement de place. Lorsque le colin n'entend plus de mouvement, il s'avance avec prudence et va doucement s'asseoir sur les genoux d'un des joueurs, et doit deviner sur qui il se trouve sans toucher, même du bout du doigt, quoi que ce soit de ses vêtements ou de sa personne. S'il devine, on lui enlève son bandeau et le joueur nommé prend sa place. Sinon il continue sa promenade avec stations. Au cas où le colin resterait trop longtemps les yeux bandés, on change de place.

Il existe une sous-variété de ce jeu qu'on nomme le *colin-maillard guide*. Il consiste à donner au colin un guide qui l'accompagne en le tenant par un cordon. Si le colin devine, le guide le lui dit. S'il se trompe, le guide tire le cordon. De cette façon aucun joueur ne parle, ce qui rend le jeu plus difficile.

Quelquefois le colin-maillard cesse d'être aveugle, ce qui est absolument contraire à son nom, à ses origines, à ses traditions. Je ne puis, malgré cela, le passer sous silence.

Pour compenser la non-cécité du colin, on joue ce jeu la nuit, et toujours dans un appartement. Le colin reste dans une pièce; les joueurs se groupent dans une autre. En travers de la porte de communication, toute grande ouverte, on tend un rideau blanc. On laisse dans l'obscurité la place où se trouve le colin-maillard, tandis que celle où se tiennent les joueurs est éclairée par une lampe. Les joueurs, rangés en file, passent un à un entre cette lampe et le rideau sur lequel se dessine dès lors leur profil en ombre chinoise. Le colin doit nommer à haute voix l'ombre qui passe, et il reste à son poste jusqu'à ce qu'il touche juste. S'il devine, la personne nommée prend sa place.

Quand on ne peut affecter deux pièces à ce jeu, le colin reste avec les joueurs, et l'on tend le rideau blanc sur un des murs. On dispose une lumière derrière la tête du colin et les joueurs passent entre lui et cette lumière, les ombres se projettent sur le rideau à la façon des personnages de la lanterne magique.

Ce jeu, par son nom même, ne me paraît guère remonter au delà de la fin du siècle dernier. Ce fut, en effet, à cette époque que les ombres chinoises firent leur première apparition à Paris, et on les dénomma figures à la silhouette, du nom du contrôleur général des finances, qui, en passant au ministère, avait laissé une si triste réputation d'homme mesquin et à vues étroites. Aussi tout costume étriqué, tout dessin sec, toute économie mesquine reçut l'épithète à la silhouette. Les ombres chinoises ou figures à la silhouette tinrent contre la mode, si bien qu'aujourd'hui encore nous donnons le nom de silhouette à tout dessin représentant le profil d'un corps obtenu par la projection de son ombre.

Le *colin-maillard à la baguette* exige que tous les joueurs se donnent la main et forment un cercle au centre duquel se tient le colin, une baguette à la main. Le cercle formé, les joueurs tournent le plus vite possible. L'aveugle marche lentement, étend sa baguette, la dirige au hasard. S'il touche un joueur, celui-ci est obligé de prendre la baguette par le bout tendu vers lui. Le colin-maillard prononce aussitôt trois mots que l'autre joueur répète, en changeant sa voix si bon lui semble, puis il le nomme aussitôt après. S'il dit juste il prend la place du joueur et réciproquement; sinon il reste au centre du cercle et la ronde recommence joyeuse, bruyante et fantastique.

Le jeu de la cuiller des Espagnols, *de cucharon*,

1. Suite et fin. — Voy. page 14.



Le colin-maillard. (P. 21, col. 1.)

se pratique d'une façon à peu près semblable, ainsi que nous le représente un dessin de Goya de 1779. Toutefois, la forme en spatule du petit bâton avec lequel l'aveugle doit désigner, sans qu'elle soit exposée à être palpée indiscrètement, la personne qu'il nommerá, nous semble avoir été donnée à cette baguette divinatoire, pour que, lorsque le bâton touchant quelqu'un commande un arrêt, on puisse déposer dans la cuiller, et toujours sans contact, quelque petit objet personnel servant de furtif renseignement sur la main qui l'y a apporté.

Les jeunes gens aiment et pratiquent souvent cette variété de colin-maillard que l'on désigne sous le nom de l'*hirondelle*.

On trace une raie sur le terrain, l'aveugle s'y place, les deux pieds appuyés dessus et les jambes écartées. Les joueurs prennent leur mouchoir et le roulent en anguille, en tampon, en boule, chacun suivant son idée. A tour de rôle, ils viennent se placer derrière l'aveugle et lancent leur mouchoir dans l'écartement de ses jambes, près ou loin, mais jamais au delà de l'enceinte fixée préalablement pour le jeu. Le colin-maillard s'accroupit alors et rampe deci, de là, explorant, tâtant le sol pour saisir l'un des mouchoirs. Les mouchoirs au-dessus desquels il passe et qu'il laisse derrière lui peuvent être repris par leurs propriétaires qui se trouvent du même coup à l'abri de tout danger. Si le colin prend un mouchoir, celui à qui il appartient se sauve à toutes jambes, poursuivis par les autres joueurs qui le frappent de leurs mouchoirs, jusqu'à ce qu'il atteigne le but fixé d'avance. Il devient alors inviolable, et vient, sans crainte des coups, délivrer l'aveugle de son bandeau et prendre sa place.

L'aveugle du tapis vert consiste à bander les yeux à une personne et à parier qu'elle n'ira pas en ligne droite d'un bout d'une pelouse à l'autre. Son nom lui vient de la grande pelouse du parc de Versailles que personne n'a encore pu parcourir dans son entier les yeux bandés, malgré de très fortes sommes engagées comme paris.

Les deux dernières variétés du colin-maillard; le *sac d'étrennes* et *les ciseaux* appartiennent plus particulièrement à la série des jeux concernant les jeunes filles.

Dans le premier on remplit de bonbons un sac de papier mince que l'on suspend dans l'ouverture d'une porte. L'aveugle, muni d'un bâton, s'avance et frappe. Si, au troisième coup il n'a pas touché le sac, il passe à un autre joueur son bâton et son bandeau. Quand l'aveugle fait un trou dans le sac, les bonbons tombent, les autres joueurs les ramassent et le jeu cesse.

Le jeu des ciseaux consiste à suspendre différents objets à l'extrémité de fils attachés à une branche d'arbre ou à un cordeau. L'aveugle, muni d'une paire de ciseaux, cherche à couper un fil. S'il réussit, l'objet que le fil supportait lui appartient.

FRÉDÉRIC DILLAYE.

LES EMPRUNTS D'ÉTAT

Vous savez déjà[1] ce que c'est que le budget d'un pays, et comment on l'établit chaque année.

Le budget de la France, qui n'était que de 550 millions au commencement de ce siècle, s'élève aujourd'hui à 2 milliards 800 millions! Donnons les chiffres exacts : le budget de 1882, calculé d'après celui de 1880 (le dernier qui soit clos) s'élève pour les recettes à 2836 millions de francs et pour les dépenses à 2820 millions. Il y a, comme on le voit, un excédent de recettes qui permettra de diminuer quelques impôts.

J'ai dit que le budget de 1882 avait été dressé par comparaison avec celui de 1880; toutefois, il y a une petite différence qu'il m'a paru intéressant de signaler. En 1882, on a retranché du budget des recettes une somme de *cinq millions*, existant en 1880, et due à ce que cette année-là avait été bissextile! En effet, quand février a 29 jours, les dépenses augmentent à peine, tandis que les recettes correspondant aux douanes, aux impôts de consommation, sont perçues ce jour-là. Ainsi, les recettes quotidiennes du Trésor s'élèvent à plus de 7 millions; quand l'année a 366 jours, l'État bénéficie de 5 millions environ.

Le budget de 1882, en France, assure un excédent de recettes de 16 millions. Les budgets des différents pays ne sont pas tous aussi bien équilibrés que le nôtre. Ainsi on constate : en Prusse, un déficit de 63 millions, soit le quatorzième du budget total; en Autriche, un déficit de 32 millions (trente et unième du budget total); en Hongrie, un déficit de 45 millions (treizième du budget total); en Hollande, un déficit de 18 millions (quatorzième du budget total)......

Il semble que les budgets devraient toujours être en équilibre et que les gouvernements, agissant en bons pères de famille, n'auraient qu'à fixer leurs dépenses d'après le chiffre des recettes. C'est le contraire qu'on est obligé de faire: les dépenses s'imposent la plupart du temps et il faut s'ingénier à trouver des recettes qui puissent les payer.

Un budget ainsi établi, même quand il est équilibré aussi bien que le budget français, n'est destiné qu'à pourvoir aux dépenses *normales* du pays. Comment fait-on dans les cas extraordinaires : quand une guerre est déclarée, ou quand on veut entreprendre des travaux publics importants?

Autrefois, certains souverains employaient un procédé assez commode; ils créaient de nouveaux impôts ou bien supprimaient en totalité ou en partie le payement des pensions. Remarquez que je ne parle pas de ceux qui, pour plus de simplicité, fabriquaient de la fausse monnaie!

Ce n'était pas toujours chose commode que de créer de nouveaux impôts. Le peuple criait parfois quand

[1] Voy. vol. X, page 238.

on le tondait de trop près; il est vrai qu'après avoir bien crié, il finissait toujours par payer. On s'adressait aussi parfois à la vanité des bourgeois en leur vendant très cher des titres ou des charges parfois ridicules.

En 1690, on voit nommer des *jurés crieurs héréditaires d'enterrements*, des *jurés vendeurs d'huîtres*, des *essayeurs des bières de Paris*! En 1706, on nomme des *contrôleurs des perruques*!! L'historien Saint-Simon nous apprend que le ministre Pontchartrain « fournit en huit ans cent cinquante millions, rien qu'avec des parchemins et de la cire. »

Ce fut au quatorzième siècle que les rois de France eurent pour la première fois recours à des emprunts. Ils s'adressaient, non au public comme cela se fait aujourd'hui, mais à des *traitants* qui prêtaient leur argent à gros intérêts. Quelquefois on forçait les grandes villes à fournir de l'argent, moyennant un intérêt de 8 pour 100 dont le payement était d'ailleurs très irrégulier. On raconte que le roi Henri II, en 1553, voulant assurer le succès d'un emprunt, défendit toute transaction entre les particuliers jusqu'à ce que la somme qu'il réclamait lui eût été fournie.

Vous connaissez les noms des grands ministres qui consacrèrent leur vie au rétablissement de l'ordre dans nos finances: les Sully, les Colbert, les Turgot...

Sully fit abaisser le taux de l'argent à 6 et demi pour 100, ce qui fit bien crier un peu les possesseurs de rentes, mais ce qui soulagea sensiblement le Trésor qu'on appelait alors l'*Épargne*. A cette époque, la dette de notre pays s'élevait à 300 millions de livres, ce qui fait plus d'un milliard de notre monnaie moderne.

Les finances recommencèrent à être mises au pillage après Sully et la dette publique augmenta de plus en plus. Colbert réduisit l'intérêt de l'argent à 5 pour 100 et essaya, mais en vain, de diminuer les charges qui pesaient sur le Trésor. Je n'ai pas à rappeler que l'état désastreux de nos finances fut une des causes qui amenèrent la révolution de 1789.

Aujourd'hui, le *Grand-Livre* sur lequel sont inscrites les rentes dues par l'État, Grand-Livre qui fut institué par le financier Cambon en 1793, comprend la dette flottante et la dette inscrite. Sous le nom de dette flottante, on entend les emprunts que l'État se charge de rembourser à des époques déterminées et assez courtes, indiquées sur les *Bons* que délivre le Trésor. La dette inscrite comprend non seulement les retraites des fonctionnaires ou les dotations qui s'éteignent avec les titulaires, mais la *dette consolidée*, c'est-à-dire celle dont l'État ne s'engage qu'à payer les intérêts sans s'astreindre jamais à la faire disparaître.

Colbert n'aimait pas les emprunts, ce qui se comprend à merveille quand on se rappelle le faste de Louis XIV et la facilité avec laquelle il dépensait les millions. On raconte même que Colbert avait fait rendre un édit portant peine de mort contre quiconque prêterait de l'argent au roi!

Aujourd'hui, les emprunts n'ont plus pour objet de payer les dépenses exagérées d'un roi et de sa cour: ils servent d'une part à construire des routes, des canaux, des chemins de fer, et d'autre part à maintenir notre puissance militaire à la hauteur de celle des autres nations.

En 1797, le chiffre de notre dette inscrite était de 175 millions; il s'abaissa à 42 millions (130 millions de différence!) après qu'on eut annulé les rentes possédées par les émigrés, celles reçues en payement des biens nationaux.....

Ainsi, en 1800, le chiffre des rentes inscrites est de 42 millions.

Après l'empire, en	1814,	—	—	63	—
En Août	1830,	—	—	162	—
Au 1er Mars	1848,	—	—	177	—
Au 1er Janvier	1870,	—	—	355	—
Au 1er Janvier	1876,	—	—	750	—

Ces chiffres sont éloquents et se passent de commentaires. On a compris que l'augmentation survenue de 1870 à 1876 est due aux désastres de notre guerre avec l'Allemagne. Nous pouvons même, puisque l'occasion se présente, évaluer avec quelque exactitude ce que nous a coûté cette guerre fatale. Pour la France, les dépenses directes ont été de 4225 millions; les dépenses indirectes s'élèvent à 6550 millions; sans tenir compte bien entendu de ce que représentent les morts des chefs de famille, des industriels..... La valeur matérielle de l'Alsace et de la Lorraine peut être estimée à 1600 millions, à quoi il faut ajouter les 5 milliards de l'indemnité de guerre. En tout 17 milliards 375 millions de francs. L'Allemagne, n'ayant dépensé que 2871 millions de francs, a donc fait un bénéfice de 3729 millions.

On sait que, malgré les charges écrasantes qui pèsent depuis dix ans sur notre pays, la fortune de la France est telle que chaque fois qu'un appel a été fait par le gouvernement, l'argent a afflué dans les caisses publiques. Faut-il rappeler les emprunts de 750 millions en 1870, de 2 milliards en 1871, de 3 milliards en 1872, plus de dix fois couverts! Ce sont ces emprunts qui ont considérablement augmenté notre dette publique.

Il y a quelques mois encore, l'État demandait un milliard pour l'achèvement des grands travaux publics votés par les Chambres: on lui a offert quinze milliards!

Toutefois, ces énormes dettes ne doivent pas peser indéfiniment sur le pays et nous ne léguerons pas à nos enfants des charges trop lourdes. Les derniers emprunts, en effet, doivent être amortis, c'est-à-dire partiellement payés chaque année, de manière qu'au bout de 75 ans la dette entière ait disparu.

Enfin, la création des Caisses d'Épargne, qui ne remonte qu'à l'année 1835, permet à l'État d'emprunter d'une manière permanente à un taux assez faible. On sait que ces caisses sont destinées à recevoir et à faire fructifier des sommes peu considérables économisées par les ouvriers et par les petits rentiers. Les versements ne peuvent pas excéder mille francs pour une seule personne, et ne peuvent se faire que de semaine en semaine; le minimum du versement est de 1 franc, le maximum est de 300 francs.

Répétons-le. La France, blessée en 1870, ayant à

supporter une perte de 17 milliards, trouve moyen chaque année de diminuer ses impôts, de développer dans des proportions considérables l'instruction à tous ses degrés, d'achever ses travaux publics, et, chaque fois qu'on fait un appel de fonds, elle offre dix, quinze, vingt fois plus qu'on ne lui demande. Je connais certains vainqueurs qui n'en pourraient pas faire autant.

ALBERT LÉVY.

L'ENFANT D'URBINO [1]

II

Quelques jours après, le signor Benedetto, dans une audience solennelle, fit part à ses apprentis de la commande du duc et de ses propres intentions. Il ne prononça pas une seule fois le nom de sa fille, mais les jeunes gens comprirent à demi-mot, que celui qui aurait le bonheur de satisfaire le duc aurait l'honneur de devenir l'associé du maître. On savait, à Urbino, depuis le jour où Pacifica avait fait sa première communion, que quiconque plairait assez au père pour devenir son associé, était assuré d'avance d'obtenir la main de la fille. Dans ce temps-là on ne s'inquiétait guère des sentiments et des préférences des jeunes filles ; personne ne songeait à accuser le maître potier d'injustice et de cruauté lorsqu'il disposait ainsi de la main de sa fille, en consultant sa convenance et non pas celle de la pauvre Pacifica. Mais ce qui épouvantait le plus les apprentis, c'est que maître Benedetto ouvrait la carrière non seulement à ses propres élèves, mais encore à tous les jeunes gens qui étaient nés dans le duché d'Urbino. Qui pouvait affirmer à ces pauvres garçons que le concours ne révèlerait pas tout à coup quelque génie inconnu, qui leur ravirait le prix et la main de la belle Pacifica? Et puis, celui qui obtiendrait sa main aurait par surcroît une certaine quantité de beaux et bons ducats d'or, il hériterait de la grande maison, du jardin, du verger, d'une certaine quantité de joyaux et de pièces de vieux brocart, sans compter un certain nombre de champs qui produisaient du blé et des fruits.



Il était dans la mansarde. (P. 28, col. 2.)

Luca, naturellement, ne pensait guère à tout cela ; mais les trois autres apprentis y pensaient, et les autres jeunes gens aussi. Si les conditions du concours n'avaient pas exclu tout compétiteur qui n'était pas né dans le duché d'Urbino, il serait accouru des concurrents de l'autre côtés des Apennins, de Florence même et de la Lombardie, car le prix était bien tentant. Mais il fallait absolument être né dans les limites du duché, et le pauvre Luca avait cette consolation, faible consolation d'ailleurs, que le nombre de ses rivaux était limité.

Un jour Giovanni Sanzio se hasarda jusqu'à dire respectueusement au signor Benedetto : « A votre place, je crois que j'aurais choisi pour ma fille, non pas le meilleur peintre, mais le meilleur garçon que j'aurais pu trouver, car, soit dit entre nous, avec tout le respect que je vous dois, les plus grands artistes ne sont pas toujours les plus braves gens, et au foyer domestique, ce sont souvent les vertus les plus humbles qui ont le plus de prix :

Alors signor Benedetto, qui devinait fort bien le vœu du jeune homme auquel messer Giovanni faisait allusion, prit un air encore plus sévère et plus gourmé que d'habitude et lui répondit avec raideur :

« Ce qu'il me faut, c'est un bon artiste, capable de soutenir la renommée de mon atelier. Je n'ai plus la vue aussi bonne qu'autrefois, et je serais au désespoir si Urbino restait en arrière, lorsque Pesaro, Gubbio et Castel Durante font chaque jour de nouveaux progrès. Tant pis pour Pacifica si elle est la fille d'un grand artiste. »

Le bon Sanzio qui ne manquait pas d'esprit ne put s'empêcher de sourire. Lui, qui était l'ami d'Andrea Mantegna, ne se croyait pas tenu de fléchir le genou devant la haute opinion que le maître potier avait de son propre génie.

« Pauvre Pacifica, pensa-t-il; si seulement mon Raphaël avait dix ans de plus. »

Il ne prévoyait pas l'avenir, le splendide, le merveilleux, l'incomparable avenir qui attendait son jeune fils ; aussi ne rêvait-il rien pour lui de plus beau que la vie paisible d'un peintre, dans la vieille ville d'Urbino, à l'ombre des murailles aimées du palais de Montefeltro. Et pendant ce temps-là, où pensez-vous qu'était Raphaël? Où vous imaginez-vous qu'il passait des demi-journées, souvent des journées entières, et cela, tous les jours? Eh bien! il était dans la mansarde de Luca, devant un plat et un vase presque aussi grands que lui. Chacun des élèves de Maëstro Benedetto avait une de ces mansardes à lui tout seul. C'est grâce à cette circonstance que le bon Luca pouvait offrir

1. Suite. — Voy. page 11.

l'hospitalité à celui qu'il appelait son ange. Quant au secret que Raphaël lui avait murmuré à l'oreille, le voici: « Laissez-moi essayer de peindre le plat et le vase. »

Luca avait résisté longtemps au désir de Raphaël, et sans l'affection et le respect que lui inspirait cet enfant, il lui aurait certainement ri au nez. Voyez-vous d'ici le petit Sanzio, un bambin de sept ans, peignant un plat et un vase en majolique destinés au Gonzague de Mantoue!

L'enfant lui avait répété cent fois: « Laissez-moi essayer. » Il ne dirait son secret à personne; Luca seul le connaîtrait. S'il échouait, le mal ne serait pas bien grand; il suffirait de payer les deux objets de faïence qu'il aurait gâtés. Justement, il avait à lui, en toute propriété, deux ducats que le duc lui avait donnés, le jour où il était venu dans l'atelier de son père, pour voir les esquisses des fresques de San Domenico di Cagli.

L'enfant montrait une telle confiance, et le pauvre Luca était si désespéré qu'il avait fini par céder.

« Je ne pourrai jamais faire mieux que cela, dit Luca en regardant ses grossières esquisses avec un profond désespoir. Et quelquefois, pourtant, avec l'aide des chérubins, les saints font des miracles.

— Ce ne sera pas un miracle, répondit Raphaël qui l'avait entendu; ce sera moi-même, et ce que le bon Dieu a mis en moi. »

A partir de ce moment, Luca le laissa agir à sa guise. Toutes ces journées charmantes du commencement de l'été, l'enfant les passait, enfermé dans la mansarde, à étudier, à travailler, à froncer ses jolis sourcils, à sourire avec une tranquille satisfaction, selon qu'il était content ou mécontent de son travail. Justement à cette époque, Giovanni Sanzio s'absenta pour aller peindre un retable d'autel à Citta di Castello, et, pour la première fois de sa vie, son petit garçon fut heureux de le voir partir, car messer Giovanni n'aurait pas manqué de remarquer les longues et fréquentes visites de Raphaël à la mansarde, et, selon toute probabilité, l'aurait obligé à étudier son latin et à prendre de l'exercice dans la campagne. Sa mère ne lui disait rien; elle était trop heureuse de le voir s'amuser à sa guise, elle savait que Pacifica aimait beaucoup l'enfant et qu'il ne lui arriverait jamais rien de fâcheux dans la maison du signor Benedetto. Pacifica, de son côté, s'étonnait de voir Raphaël l'abandonner si souvent pour courir à la mansarde.



Luca poussa un grand cri. (P. 30, col. 1.)

Elle croyait que c'était pour voir peindre Luca, et elle ne l'en aimait que mieux. Mais la pauvre enfant ne se faisait pas d'illusion, elle savait aussi bien que Luca lui-même que jamais l'œuvre de ses mains ne serait choisie par le duc, comme un présent digne d'être envoyé au Gonzague de Mantoue. Et ce pauvre Luca, si beau, si brave, si doux, et si plein de déférence pour elle! Que lui importait à elle qu'il fût ou non capable de remporter le prix; tel qu'il était, il l'aurait rendue si heureuse!

Dans la mansarde, Raphaël passait les heures les plus inquiètes et les plus agitées de sa vie encore si courte et si paisible. Il ne permettait pas même à Luca de voir ce qu'il faisait. Il mettait le verrou pour travailler; quand il s'en allait, il emportait la clef de la garde-robe où il serrait son travail. Les hirondelles allaient et venaient par la fenêtre sans vitres et voletaient autour du petit artiste. Les rayons du soleil levant entraient aussi par la fenêtre, et transformaient la blonde chevelure de l'enfant en un nimbe d'or, pareil à celui que son père peignait autour de la tête de ses saints. Raphaël poursuivait son travail, sans lever les yeux, et cependant parfois la fanfare des trompettes et le retentissement des cymbales l'avertissaient qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire au dehors;

mais il ne quittait jamais son travail pour aller regarder par la fenêtre. Il n'avait que sept ans, et il travaillait comme un homme fait; ses petits doigts roses maniaient le pinceau qui devaient le rendre, de son vivant, plus illustre que les rois de la terre, et lui valoir, après sa mort, les honneurs du Panthéon de Rome.

Il avait couvert de ses esquisses des centaines de feuilles de papier, avant d'avoir donné un corps aux visions dont il était hanté. Quand il eut enfin réussi à se satisfaire, il transporta ses imaginations sur la faïence à l'aide de la couleur, avec cet émail transparent et lumineux qui est un des caractères de la majolique d'Urbino.

Quelle reconnaissance il éprouvait envers son père de l'avoir laissé dessiner quand il avait trois ans à peine, et aussi envers messer Benedetto de lui avoir révélé les mystères de la peinture sur faïence !

Un écrivain bien connu a défini le génie: la puissance de se donner de la peine; il aurait dû dire plutôt que le génie avait cette puissance par surcroît, mais que l'essence même du génie c'est de produire avec allégresse et sans effort. C'était précisément le cas du petit garçon de Giovanni Sanzio.

Luca le regardait souvent avec attention pas quand il était à son travail, bien entendu, car Raphaël lui avait fait promettre de n'y jeter les yeux que quand l'œuvre serait terminée; le bon Luca commençait à s'émerveiller de le voir si absorbé, si attentif, si heureux des résultats qu'il obtenait. Cet enfant de sept ans avait pris l'air sérieux, il avait pâli, et ses yeux clairs étaient devenus plus grands, plus sombres et plus profonds.

« Peut-être, pensait le pauvre Luca, signor Giovanni se mettra-t-il en colère contre moi, si jamais il sait ce qui s'est passé ; » mais il était trop tard pour revenir sur ce qui avait été convenu. L'enfant était devenu son maître

C'est ainsi que Raphaël poursuivait son entreprise, à l'insu de tout le monde, pendant que les tulipes s'épanouissaient et se flétrissaient, pendant que le chèvrefeuille fleurissait dans les haies, pendant que l'on moissonnait le blé et l'orge, sous les rayons du soleil, là-bas dans la plaine silencieuse et tranquille. On était au milieu de l'été; les trois mois accordés aux concurrents expiraient dans une semaine.

Une après-midi, Raphaël prit Luca par la main, et lui dit: « Venez! »

Il conduisit le jeune homme près de la table devant laquelle il avait passé la plus grande partie de ces quatre-vingt-dix jours de printemps et d'été.

Luca poussa un grand cri, et passa ensuite de longues minutes perdu dans la contemplation. Ensuite il tomba à genoux, et embrassa les petits pieds de l'enfant. C'est le premier hommage que recevait d'un homme celui dont la vie tout entière devait être une suite glorieuse de triomphes et d'hommages.

« Cher Luca, dit-il doucement, ne faites pas cela. Si c'est vraiment bon, remercions Dieu. »

Ce que l'ami Luca avait sous les yeux c'étaient le grand plat ovale et le grand vase, éclairés par les rayons de soleil, entourés des pinceaux du céramiste, jetés çà et là en désordre.

Le plat et le vase brillaient d'un éclat d'opale nacrée d'une flamme merveilleuse, semblable à une gloire; ils avaient ces teintes irisées, comparables seulement à des pierreries en fusion ; ils étaient ornés d'une profusion de gracieux symboles et de dessins classiques. Le long du bord courait une guirlande entremêlée de chérubins et de fleurs, avec les armes de Montefeltro. Les paysages reproduisaient les vues gracieuses et familières des environs d'Urbino, les montagnes avaient l'éclat solennel des Apennins à l'heure où le soleil se couche.

Parmi les figures, il y en avait une qui attirait le regard du premier coup: c'était une Esther, vêtue de blanc, couronnée d'or à qui le peintre enfant avait donné la figure de Pacifica. Et cette création merveilleuse, œuvre d'un petit enfant, avait traversé victorieusement l'épreuve de la fournaise.

« O enfant merveilleux, s'écria Luca, ô ange envoyé parmi les hommes! » Et il avait le cœur si plein, qu'il se mit à pleurer.

« Remercions Dieu, » répéta le petit Raphaël ; il joignit ses deux petites mains, qui avaient créé cette merveille, et il rendit grâces à Dieu.

Quand les deux objets précieux, le plat et le vase furent en sûreté, dans la garde-robe, Luca s'écria : « Mais, bien cher enfant, je ne vois pas quel fruit me reviendra des merveilles que vous avez accomplies. Quand bien même vous consentiriez à laisser croire qu'elles sont mon ouvrage, c'est un sacrifice que je ne pourrais pas accepter ; ce serait une fraude, une infamie ; non! pas même pour obtenir la main de Pacifica, je ne consentirais à mentir.

— N'allons pas si vite, mon bon ami, dit Raphaël. Attendez un peu et vous verrez. J'ai mon idée. Ayez confiance en moi.

— C'est le ciel qui parle par votre bouche, j'en suis sûr, » dit humblement Luca.

Sans répondre, Raphaël descendit en courant l'escalier.

Rencontrant Pacifica sur son chemin, il l'entoura de ses deux petits bras avec plus de tendresse encore que d'habitude.

« Pacifica, lui dit-il, ayez bon courage. »

Elle voulut le questionner ; mais il s'échappa lestement et courut retrouver sa mère.

« Est-ce que Luca aurait réussi? » pensa la jeune fille; mais elle se dit aussitôt que l'amitié de Raphaël pour Luca avait dû l'aveugler.

On ne pouvait pas se fier au jugement d'un enfant de sept ans, encore que cet enfant fût le fils de ce brave et honnête homme, à la fois peintre et poète, Giovanni Sanzio.

A suivre. OUIDA.

MUTUS, NOMEN, DEDIT, COCIS

Je prends au hasard vingt cartes dans un jeu de piquet; je les groupe deux par deux sur la table: cela me donne 10 groupes de deux cartes chacun. Je prie une, deux,... dix personnes de penser et de retenir deux cartes composant un groupe.

Ceci fait, je ramasse les vingt cartes, groupe par groupe, et je les dispose sur la table en quatre rangées horizontales de cinq cartes chacune. Mais je ne place pas les cartes les unes à la suite des autres. C'est à ce moment qu'il faut se souvenir des quatre mots latins placés en tête de cet article: *mutus, nomen, dedit, cocis*, ayant chacun cinq lettres et choisis de telle façon que dans l'ensemble une même lettre est répétée deux fois. Ainsi, ces quatre mots contiennent deux fois la lettre M, deux fois la lettre U, etc.

Je place la première carte au premier rang à gauche : elle correspondra à *m* (première lettre de *mutus*); la seconde carte occupera la troisième place de la seconde rangée, correspondant par conséquent à la lettre *m* de *nomen*.

La troisième et la quatrième carte, correspondant toutes deux à la lettre *u*, occuperont la deuxième et la quatrième place de la première rangée.

La cinquième et la sixième carte, correspondant à la lettre *t*, occuperont, l'une la troisième place de la première rangée, l'autre la cinquième place de la quatrième rangée....

Par cette disposition, je sais immédiatement où se trouvent les deux cartes de chaque groupe. J'ai devant les yeux le tableau suivant:

M	U	T	U	S
N	O	M	E	N
D	E	D	I	T
C	O	C	I	S

Si vous me dites que les deux cartes que vous avez pensées sont dans la première rangée horizontale, je vous répondrai avec certitude que ce sont celles qui occupent le deuxième et le quatrième rangs; elles correspondent aux deux *u*.

Si elles sont dans la première rangée et dans la troisième, je nommerai de suite la troisième carte du premier rang et la cinquième carte du troisième rang; elles correspondent aux deux *t*.

Toute la ruse consiste à placer les groupes de deux cartes de manière que vous puissiez immédiatement les retrouver.

On conçoit que pour arriver à ce résultat il y a mille moyens. En voici un qui a l'avantage de pouvoir être appliqué quand on a 12, 20, 30, 42.... cartes. Remarquez que ces nombres sont les produits de deux nombres entiers consécutifs: 4 et 3; 5 et 4; 6 et 5, 7 et 6.... Je dispose mes cartes dans l'ordre suivant, après avoir, bien entendu, réuni en tas les groupes de deux cartes parmi lesquels vous avez fixé votre choix:

1	2	3	5	7
4	9	10	11	13
6	12	15	16	17
8	14	18	19	20

Si j'avais pris trente cartes, j'aurais eu le tableau suivant :

1	2	3	5	7	9
4	11	12	13	15	17
6	14	19	20	21	23
8	16	22	25	26	27
10	18	24	28	29	30

De même, avec 42 cartes, on pourrait constituer le tableau suivant :

1	2	3	5	7	9	11
4	13	14	15	17	19	21
6	16	23	24	25	27	29
8	18	26	31	32	33	35
10	20	28	34	37	38	39
12	22	30	36	40	41	42

La règle, qui s'applique aux différents nombres de cartes que j'ai signalés, est plus facile à apercevoir qu'à énoncer. S'il s'agit du tableau de 20 cartes, je place les 3 premières cartes à la suite l'une de l'autre dans la première rangée; la quatrième occupe le premier rang de la deuxième rangée; la cinquième, le quatrième rang de la première rangée; la sixième est au-dessous de la quatrième carte; la septième à côté de la cinquième; la huitième au-dessous de la sixième.

Je place alors les neuvième, dixième, onzième cartes à côté l'une de l'autre à la droite de la quatrième et je continue à droite et au-dessous de ces 3 cartes, comme j'ai fait pour les 3 premières.

Il suffit de bien rappeler comment le tableau a été construit pour retrouver immédiatement les deux cartes d'un même groupe.

Si les deux cartes pensées sont dans une même rangée horizontale, elles correspondent aux nombres 1 et 2, 9 et 10, 15 et 16, 19 et 20 selon qu'elles sont dans la 1re, 2me, 3me, ou 4me rangée. Si les cartes sont dans la première et dans la troisième rangée, je compte à partir de 1, la troisième carte de la première rangée verticale, ce qui me donne 6 et, à partir de 2, la troisième carte de la première rangée horizontale, ce qui me donne 5 : les cartes pensées correspondent aux numéros 6 et 5.

On peut imaginer évidemment mille combinaisons du même genre que nos lecteurs trouveront aisément

A. Bertalisse.

A TRAVERS LA FRANCE

FONTENAY-LE-COMTE

Une source dont l'abondance attira un petit noyau de population, telle fut l'origine du nom et de la ville de Fontenay; un comte de Poitou qui vint bâtir là une forteresse, telle fut l'origine du surnom de la localité et la cause de son importance durant l'époque féodale. Sous Alphonse dit de Poitiers, frère de saint Louis, la ville de Fontenay devint la capitale du Bas-Poitou. La Révolution de 1789 en fit le chef-lieu du département de la Vendée, et il le serait demeuré, si Napoléon n'avait eu la fantaisie de créer, en 1806, sur l'emplacement de la Roche-sur-Yon, une ville moderne où il transféra la préfecture. Fontenay-le-Comte ne fut dès lors qu'un chef-lieu d'arrondissement.

Peuplé actuellement de neuf mille âmes, Fontenay occupe, sur les deux rives du petit fleuve de Vendée, une situation qui n'a rien de bien pittoresque. Aux alentours s'étendent des plaines à peine accidentées, qu'occupait en partie, il y a deux mille ans, un vaste golfe parsemé d'îles. Seules, les vieilles maisons de bois, surplombant des deux côtés sur le fleuve, donnent à la ville un aspect original et attachant. Fontenay présente aussi de curieux et beaux édifices. Ses deux églises gothiques, richement sculptées, sont surmontées de tours dentelées, dont l'une, celle de Notre-Dame, atteint, avec sa flèche en pierre, la hauteur de 80 mètres. Plusieurs maisons portent noblement le cachet de la Renaissance, de cette brillante période architecturale qui revêtit l'art antique de la grâce et de la verve de l'esprit gaulois.

La grande fontaine est aussi de la Renaissance; elle porte, gravée en latin, la devise que François Ier donna à la ville : « Fontenay, source et berceau des plus heureux génies. »

Comme pour donner raison au roi de France, plusieurs hommes remarquables virent le jour à Fontenay pendant les seizième et dix-septième siècles : François Viète, le plus illustre des enfants de la Vendée et le plus grand mathématicien de son temps; les jurisconsultes André Tiraqueau et Barnabé Brisson; Nicolas Rapin, écrivain élégant, poète, et l'un des auteurs de la fameuse *Satire Ménippée*, recueil de pamphlets virulents dirigés contre la Ligue, qu'ils achevèrent de discréditer.



Fontenay-le-Comte.

Le culte de l'art est encore très vivant à Fontenay, où de riches particuliers possèdent de belles collections. Ceux que n'absorbent point la culture des lettres ou les carrières libérales se livrent généralement à une industrie et à un commerce très actif, dont la chapellerie forme le principal élément.

De l'arrondissement de Fontenay-le-Comte dépend la ville de Maillezais, qui fut autrefois beaucoup plus importante que Fontenay lui-même, et fut le siège d'un évêché que supprima Richelieu pour le transférer à la Rochelle.

ANTHYME SAINT-PAUL.



Le clerc se leva. (P. 34, col. 1.)

LES MILLIONS DE LA TANTE ZÉZÉ [1]

V

Visite à l'étude de maître Peschard. — Marché conclu. — Visite du petit Paul au jardin Chévéran.

Mme de Bacques tricota sans relâche jusqu'au moment de faire sa toilette pour le second déjeuner. Par moments, un sourire mystérieux lui montait aux lèvres et ses doigts agiles redoublaient d'activité. Jamais on n'a vu une vieille dame de quatre-vingts ans tricoter avec autant d'entrain et de bonne humeur.

Le second déjeuner terminé, Laurent se disposait à se retirer après avoir versé le café, lorsque sa maîtresse le retint: « Dites à Fanchette de m'apporter mon tricot; attendez ! ce n'est pas tout; donnez un coup de pied jusque chez maître Peschard, et demandez-lui à quelle heure il pourra nous recevoir, mon fils et moi, dans l'après-midi.

— Eh quoi ! ma chère maman, lui dit M. le maire, vous allez vous mettre au travail aussitôt après le déjeuner ! Croyez-vous que ce soit bien prudent?

— Je ne suis pas une poule mouillée, répondit la vieille maman avec orgueil. J'ai perdu du temps; j'en vais perdre encore, il faut que je me rattrape. Mais j'ai tort de dire que c'est du temps perdu, car tu ne peux pas te figurer comme tout cela m'amuse.

— Tant mieux, » lui répondit gaiement son fils, en la regardant avec tendresse.

En ce moment Fanchette entra, portant la corbeille à ouvrage.

« Fanchette, lui dit Mme de Bacques, vous descendrez d'avance mon chapeau et ma douillette. Est-ce que M. Mitouflet dort toujours?

— M. Mitouflet déjeune à la cuisine, répondit gravement Fanchette.

— Alors tout va bien ! » Et elle se mit à tricoter avec activité.

Laurent, de retour de son expédition, fit savoir à Madame que maître Peschard ne sortirait pas de l'après-midi.

Madame fit un signe de tête, sans arrêter le mouvement de ses aiguilles. Et alors, la mère et le fils bavardant, fumant, tricotant, tricotant, fumant, bavardant, passèrent ensemble deux bonnes petites heures, qui ne leur parurent pas avoir duré, en tout plus de trente minutes.

« Il est temps, » dit Mme de Bacques en levant les yeux sur le cartel qui marquait une heure et demie.

Maître Peschard les reçut dans son cabinet. Il laissait toujours ouverte la porte de ce sanctuaire, qui donnait sur l'étude, afin de surveiller les clercs.

Quand maître Peschard eut offert un siège à M. le maire, et qu'il eut installé la vieille dame dans un grand fauteuil, avec un tabouret sous ses pieds, il demanda à ses visiteurs, d'un air innocent, ce qui lui valait l'honneur de leur visite.

« Nous désirons, répondit la vieille dame, avoir avec vous un entretien particulier... confidentiel.

— Très bien, madame, » répondit maître Peschard en s'inclinant. Puis, tout à coup, se redressant dans son fauteuil et levant la tête comme un coq qui se pré-

1. Suite. — Voy. pages 1 et 17.

pare à chanter, il prononça ce seul mot : « Vindon ! » d'une voix claire et brève.

Le clerc le plus rapproché de la porte se leva avec empressement et répondit : « Oui, Monsieur !

— Fermez la porte, s'il vous plaît.

— Oui, monsieur ! »

« L'hôtel Chévéran est à vendre? dit Mme de Bacques.

— Oui, madame, répondit maître Peschard, en essayant de prendre un air réservé.

— Êtes-vous autorisé à le vendre à l'amiable ? »

Maître Peschard fit semblant de réfléchir, et répondit d'un air indifférent : « A la rigueur, oui, le cas échéant !

— Le cas échéant est joli, dit sèchement Mme de Bacques. Ne faites pas le diplomate avec moi, maître Peschard, je m'entends en affaires. Avouez qu'on vous a autorisé à vous débarrasser le moins mal possible d'un immeuble invendable.

— Invendable ! Madame, reprit le notaire d'un ton de douce remontrance.

— J'ai dit invendable parce que c'est le mot propre ; soutenez-moi en face que vous espérez le vendre. »

Déconcerté par une attaque si brusque, maître Peschard n'osa pas soutenir qu'il espérait fermement vendre l'immeuble. Il s'en prit aux breloques de sa montre, et, pour se donner une contenance, les fit sautiller dans le creux de sa main potelée.

Voyant que l'ennemi ne rispostait pas à son feu, la vieille dame reprit d'un ton très décidé :

« Cet immeuble invendable, moi je vous l'achète. »

« A quel prix, mon Dieu ! » se demanda le notaire qui savait à quoi s'en tenir sur le peu de chances qu'il avait de se débarrasser de l'immeuble à un prix décent.

« Vous connaissez la mise à prix ? dit-il d'une voix caressante à Mme de Bacques.

— Oui ! Cent cinquante mille francs ; desquels je retranche naturellement le prix du mobilier, puisque le marquis se le réserve. Le mobilier vaut quinze mille francs ; restent cent trente-cinq mille francs que je vous offre de la main à la main.

— Mais, madame, balbutia le notaire.

— Que je vous offre de la main à la main, répéta énergiquement la vieille dame.

— M. le maire, reprit le notaire en s'adressant à M. de Bacques, j'en appelle à vous. Un hôtel Renaissance ! un si grand jardin !

— M. le maire n'est pour rien là-dedans, dit la vieille dame en lançant à son fils un regard sévère pour lui interdire de prendre la parole. Un hôtel Renaissance et un si grand jardin, comme vous dites, valent tout juste cent trente-cinq mille francs à Sainte-Suzanne. Remarquez bien, maître Peschard, que si je vous offre cette somme, c'est parce que je ne veux pas abuser de la situation. Faites poser les affiches, vous ne trouverez pas un acheteur, vous le savez aussi bien que moi. Par baisses de mises à prix successives, vous descendrez à cent mille francs et au-dessous, et toujours pas d'acquéreur. Voici mon dernier mot : nous allons conclure séance tenante, ou je vous laisse votre hôtel sur les bras, et dès demain, j'achète un terrain et je fais bâtir. Est-ce oui, est-ce non ?

— C'est oui, s'écria maître Peschard, en changeant subitement de ton et de manières. Vous comprenez, madame, que j'ai dû défendre les intérêts de mon client dans les limites du possible. J'avais beau dire à l'homme d'affaires de M. le marquis que ses prétentions étaient insoutenables. Ces gens de Paris ne doutent de rien ; ils prétendent connaître le pays mieux que les gens qui l'habitent depuis cinquante ans. Maintenant que l'affaire est conclue, je puis bien vous l'avouer, je n'espérais pas même cent mille francs.

— Vous préparerez les actes, dit tranquillement Mme de Bacques.

— Ce ne sera pas long, répondit le notaire avec empressement.

— Vous aurez l'obligeance de laisser en blanc le nom de l'acquéreur. »

Le notaire regarda d'un air surpris la mère et le fils.

« J'avais compris, dit-il, que c'était vous qui faisiez l'acquisition.

— C'est moi en effet, mais pour une tierce personne fort solvable, je vous en réponds. Si vous craignez que ce mystérieux acquéreur ne se dissipe en fumée, au moment de payer, nous nous engageons, mon fils et moi, à répondre pour lui. Cela vous suffit-il ?

— Je serais bien dificile si cela ne me suffisait pas, répondit maître Peschard en se frottant les mains.

— Maintenant que tout est convenu, je désire que l'on enlève le mobilier le plus tôt possible, et dès à présent je réclame la clef de la petite porte du jardin qui donne sur la rue du Champ-de-Mars.

— Très bien, madame, » répondit maître Peschard. Il ouvrit un des tiroirs de son bureau, et en tira un énorme trousseau de clefs. Après avoir fourgonné longtemps, il choisit une clef de moyenne taille, passablement rouillée. Une petite ficelle attachée à l'anneau retenait un morceau de carton avec cette inscription : « Petite porte du jardin. »

M. le maire mit la clef dans sa poche de côté.

« Passons par la rue des Brûlées, lui dit sa mère, je veux parler tout de suite aux frères Lévrier, à propos du jardin.

— N'en faites pas trop à la fois, ma chère maman. Réellement, ne craignez-vous pas de vous fatiguer ?

— Me fatiguer ! oh non ! je m'amuse bien trop pour cela. Je voudrais que tout fût prêt déjà. Je voudrais la voir arriver, je voudrais la voir à l'œuvre. »

Les frères Lévrier, jardiniers pépiniéristes, achevaient de goûter, assis sur un banc de bois au soleil, au milieu de leurs plantations.

« Puisque j'ai la chance de vous trouver tous les deux ensemble, dit vivement Mme de Bacques, je vous fais prisonniers et je vous emmène. »

Les deux frères se mirent avec empressement à sa

disposition, ne demandant que le temps de quitter leurs tabliers et de passer leurs vestes, ce qui fut bientôt fait.

Chemin faisant, Mme de Bacques dit à son fils : « Nous voilà à la porte de Mme Jeannin, prenons-la avec nous, elle pourra nous donner des idées. »

« Madame est au jardin, » dit une vieille bonne proprette et avenante, qui avait répondu au coup de sonnette.

Les frères Lévrier restèrent à causer avec la bonne sur le pas de la porte : c'était une de leurs tantes.

Mme de Bacques et son fils suivirent un corridor qui aboutissait au perron du jardin. Ils aperçurent Mme Jeannin à travers la porte vitrée. Debout sur le perron, elle leur tournait le dos. Elle faisait faire ou plutôt elle laissait faire de la gymnastique à son petit garçon. L'enfant prenait de l'élan dans l'allée sablée et s'évertuait à franchir le plus de marches possible d'un seul bond.

Au lieu de redescendre une à une les marches qu'il avait franchies, chaque fois, il sautait à pieds joints ; la pauvre petite mère, fière de sa souplesse et de sa grâce, et épouvantée de sa témérité, mêlait les éloges et les recommandations, et décidait à chaque coup que ce serait le dernier ; malgré cela, elle s'exhortait à avoir du courage, et elle le laissait continuer.

La veille, à pareille heure, elle eût mis fin dès le début, à ces tentatives téméraires ; mais, depuis la veille, il s'était passé quelque chose qui l'avait rendue « plus triste et plus sage ». Elle avait très bien compris qu'un petit garçon n'est pas une petite fille ; elle s'était décidée à le lancer parmi d'autres garçons, et elle s'était promis de l'aguerrir.



Elle l'examina quelque temps. (P. 38, col. 1.)

« Mignonne, lui dit Mme de Bacques, si vous n'avez rien qui vous retienne, je vous enlève avec votre chérubin pour visiter le jardin Chéveran. »

Au seul mot de jardin Chéveran, les yeux de Paul étincelèrent. Il n'était pas un petit garçon dans la ville de Sainte-Suzanne pour qui le jardin Chéveran ne fût un lieu de merveilles et d'enchantements. Personne d'entre eux n'en avait jamais franchi le seuil, et tout ce qu'ils en connaissaient, c'étaient les cimes de ses grands arbres. Mais ce mystère même faisait travailler leurs jeunes imaginations.

La petite caravane, avec les deux frères Lévrier à l'arrière-garde, ne manqua pas d'attirer l'attention. Les marchands venaient sur la porte de leurs boutiques, des têtes curieuses se montraient aux étages supérieurs, par-dessus les pots de basilic ou de giroflée. Rue du Champ-de-Mars, des gamins qui flânaient se dirent : « Où vont-ils ? » Quand le groupe s'arrêta devant la petite porte et que l'aîné des Lévrier introduisit la clef dans la serrure, les plus hardis s'approchèrent. Quand la

porte s'ouvrit, ils poussèrent des cris d'admiration, et quand elle se referma, ils restèrent obstinément en contemplation devant le mur, car, comme chacun sait, c'est un objet très intéressant qu'un mur derrière lequel il y a quelque chose.

Quand les frères Lévrier quittèrent le jardin, avec un calepin plein de notes, prises sous la dictée de Mme de Bacques, avec les observations de M. le maire et de Mme Jeannin, plus un croquis tracé à grands traits par Lévrier jeune qui avait une belle main, ils emportèrent la conviction que l'hôtel Chéveran serait converti en un pensionnat de jeunes garçons ou de jeunes filles. A preuve : une énorme pelouse pour les jeux des enfants, ladite pelouse supprimant deux charmilles mystérieuses, cinq cabinets ou salons de verdure, et les deux labyrinthes; de si beaux labyrinthes ! En artistes qu'ils étaient, les Lévrier avaient osé élever la voix en faveur des labyrinthes, mais la vieille dame avait dit d'un ton décidé : « Point de labyrinthes! point de recoins où les enfants puissent se dérober à la surveillance des grandes personnes. Vous me supprimerez aussi tous ces massifs que vous me remplacerez par de grandes corbeilles de fleurs ; c'est gai et personne ne peut s'y cacher. Vous réserverez ce coin pour un gymnase ! »

Était-ce assez clair ?

De plus, au moment où l'on visitait la grande terrasse, au bord du Loir, la jeune dame avait pris la main de son petit garçon qui se penchait par-dessus le mur d'appui, et avait dit à la vieille dame: « Ce mur est dangereux ! » Et la vieille dame avait répondu : « Mignonne, vous avez raison. Nous mettrons là une bonne grille, avec les barreaux assez rapprochés pour que les coquins d'enfants ne puissent pas y passer la tête et s'écorcher les oreilles. Lévrier aîné, prenez la mesure ; vous me commanderez quelque chose de solide et d'élégant ; je sais que je puis me fier à vous pour choisir le modèle et débattre le prix. Vous m'apporterez le devis des travaux de terrassement demain; et après-demain, vous vous mettrez à l'œuvre ! »

Ils s'en allaient très contents, les frères Lévrier, car la commande était forte ; dès le soir même ils s'occupèrent d'embaucher des ouvriers supplémentaires.

« Maman, dit le petit Paul encore tout rouge du plaisir qu'il avait pris à parcourir le grand jardin, est-ce que j'y reviendrai dans le jardin Chéveran ?

— Oui, mon chéri, tu y reviendras.

— Est-ce que j'y trouverai d'autres enfants ?

Mme de Bacques avait parlé d'une grande pelouse pour toutes sortes de jeux.

« Mon chéri, tu y trouveras d'autres enfants ? »

— Oh ! maman, quel bonheur ! »

Elle lui sourit gaiement et se détourna aussitôt pour cacher une larme. La mère la plus dévouée et la moins égoïste ne s'aperçoit jamais sans chagrin qu'elle ne suffit plus au bonheur de son enfant.

Mme de Bacques était ravie de son expédition, elle voyait déjà le jardin compliqué des Chéveran transformé en une immense cour de récréation, avec deux quinconces de marronniers et deux magnifiques allées de tilleuls ! elle voyait déjà Joséphine au milieu de sa marmaille. Ses aiguilles à tricoter se ressentirent de l'exaltation de son esprit, et, comme on dit : elle leur fit voir du pays. En d'autres termes, elle termina le second bas le soir même, et appela le lendemain de tous ses vœux pour attaquer une nouvelle paire.

VI

L'opinion publique s'émeut et se fourvoie. — Angoisses de M. le maire. — Enfin, Mme Lemas arrive. — M. Mitouflet l'honore de son amitié. — Mme Jeannin et Mme Lemas font connaissance. — Paul aime beaucoup la tante Zézé. — Il commence à se conduire en homme.

L'hypothèse des frères Lévrier ouvrit un nouveau débouché aux commérages. L'histoire du pensionnat s'entremêlant à celles qui avaient déjà cours acheva de brouiller toutes les cervelles sainte-suzannoises. Une crise ministérielle accompagnée d'une catastrope de Bourse n'aurait pas produit moitié autant d'effet.

Éviter de dire la vérité, et cependant ne pas mentir, ce n'est qu'un jeu pour les fins diplomates, mais M. de Bacques n'était pas un fin diplomate, et même, il n'était pas diplomate du tout. Aussi vivait-il dans des transes perpétuelles, craignant de trahir le secret que sa mère tenait à garder le plus longtemps possible, uniquement pour faire pièce aux Quentin.

Il lui venait des sueurs froides lorsque quelqu'un de ces indiscrets dont l'engeance pullule à Sainte-Suzanne, comme dans toutes les agglomérations de créatures humaines, le prenait à partie pour tirer de lui le nom du mystérieux acquéreur de l'hôtel Chéveran et de ses dépendances.

Près de cinq semaines se sont écoulées depuis le jour où M. le maire a décacheté la petite lettre bordée de noir. Les Lévrier et leurs acolytes ont remué la terre avec rage, comme s'ils cherchaient des trésors enfouis dans le jardin Chéveran ; leur œuvre touche à sa fin, le gazon est semé et commence à poindre, mais on ne voit pas poindre Mme Lemas. Le serrurier et ses cyclopes transportent des pans de grille et commencent à les sceller dans le mur de la terrasse. Il semble que Mme Lemas soit scellée à Mirande pour le restant de ses jours. La vie est un fardeau pour M. le maire ; les adjoints lui font grise mine, parce qu'il a désappointé leur curiosité, stimulée par celle de leurs femmes. Le tapissier de Sainte-Suzanne ne salue plus M. le maire, parce que... jugez du parce que et voyez si cet homme se rendait justice. Cet industriel tenait le milieu entre le rempailleur de chaises et l'ébéniste de quatrième ordre. Dans son âme ambitieuse, il avait conçu l'espoir de meubler l'hôtel Chéveran. En bonne conscience Mme de Bacques ne pouvait pas s'adresser à lui ; sans quoi elle n'eût pas mieux demandé que de faire gagner un enfant du pays. C'est Briot, le grand tapissier de Blois, que

l'homme d'affaires du marquis avait chargé de l'emballage et du transport du mobilier de l'hôtel. C'est à Briot que s'adressa Mme de Bacques. Briot fit le voyage de Paris et manœuvra avec tant d'activité et d'intelligence que les appartements de Mme Lemas étaient prêts; mais Mme Lemas ne semblait nullement pressée d'occuper ses appartements.

« Cette vieille femme me fera mourir d'ennui! » s'écria M. le maire en contemplant sa pipe avec des yeux farouches, au lieu de l'allumer, après le départ de Laurent.

Mme de Bacques laissa tomber la pince à sucre dans le sucrier, et attacha sur son fils des regards sévères et irrités.

« Je ne permettrai jamais, même à mon propre fils, dit-elle quand elle eut recouvré l'usage de la parole, de parler devant moi avec aussi peu de respect d'une femme respectable entre toutes.

— D'une femme respectable entre toutes ! » répéta M. le maire d'un air profondément ahuri. Puis, il comprit l'erreur de sa mère et lui dit: « De qui croyez-vous donc que je parle ?

— De Mme Lemas, répondit sèchement Mme de Bacques.



L'essai ne fut pas très satisfaisant. (P. 39, col. 2.)

— Dieu m'en garde ! s'écria-t-il en souriant, Dieu me garde de jamais lui manquer de respect; je parle de cette vieille femme qui l'empêche de venir.

— Mon pauvre garçon, dit Mme de Bacques en regardant son fils avec des yeux suppliants, pardonne-moi de t'avoir cru, un seul instant, capable de..... allume ta pipe et pardonne-moi. »

M. de Bacques baisa la main de sa mère et alluma le calumet de paix.

La vieille femme en question était la veuve d'un ancien brosseur du lieutenant Lemas. Ce brosseur l'avait épousée en quittant le service; ils avaient monté un petit commerce d'épicerie, et avaient vécu fort à leur aise jusqu'au jour où l'ancien cuirassier avait voulu doubler ou tripler sa petite fortune en spéculant sur des terrains. Il s'était ruiné, et avait pris la chose tellement à cœur qu'il en était mort de chagrin, laissant sa veuve sans ressources.

Cette veuve, les Lemas l'avaient adoptée, en souvenir du brosseur.

Une douzaine de jours après l'envoi des lettres de faire part, M. le maire, à qui le secret commençait à peser terriblement, avait suggéré à sa maman l'idée d'inviter Mme Lemas à venir s'installer chez eux, en attendant que sa maison fût prête. Mme de Bacques avait consenti, se réservant de faire de Mme Lemas tel usage qu'elle déciderait, pour la réussite de son coup de théâtre auquel elle tenait absolument.

Mme Lemas répondit qu'elle accepterait avec beaucoup de reconnaissance si elle était seule; mais elle avait avec elle une amie qu'elle ne pouvait pas abandonner

« Il y a place pour deux, répondit M. de Bacques au nom de sa mère; nous vous attendons. »

Ils attendaient encore, car la veille du départ pour Sainte-Suzanne, l'amie était tombée malade; son état ne laissait aucun espoir, mais elle pouvait traîner longtemps encore.

« Je regrette ce que j'ai dit à propos de cette pauvre femme, murmura M. le maire, qui avait le cœur bien placé.

— C'était tout naturel, lui dit sa mère. Écoute, il est temps d'en finir. Seulement, laisse-moi le plaisir de montrer à ces Quentin quelle lourde faute ils ont commise en ne daignant pas au moins envoyer des cartes à Mme Lemas. Tu n'es pas assez méchant, toi, tu leur glisserais cela en douceur, les yeux baissés et tu ne jouirais pas même de leur confusion.

— Vous êtes réellement..... Qu'est-ce que c'est, Laurent ?

— Une dépêche pour Madame. »

Madame lut la dépêche et la passa à son fils.

« Tout est fini. Je pars demain. Forcée de m'arrêter à Paris. Enverrai dépêche de Paris. Toujours profondément reconnaissante.

» J. L. »

« C'est une affaire de trois jours, quatre au plus, dit Mme de Bacques à son fils, te sens-tu le courage d'attendre jusque-là?

— Certainement, mais j'éviterai de me montrer en public.

— Sauf avec moi, reprit la vieille dame, avec un hochement de tête passablement belliqueux. Je défie les questionneurs de s'approcher de toi quand tu me donneras le bras. Henri, ajouta-t-elle en posant ses deux mains sur le rebord de la table, et en se penchant vers son fils, ou je rajeunis ou je tombe en

enfance. L'arrivée de Joséphine me préoccupe plus que ne m'a préoccupée mon premier bal.

— Vous rajeunissez, tout simplement, » lui dit son fils, et il pensait ce qu'il disait tant la vieille dame avait les yeux brillants, le teint animé, la physionomie radieuse.

Trois jours s'étaient écoulés, point de dépêche. Le quatrième était fort avancé, point de dépêche. « Ce sera peut-être pour le train de dix heures du soir, » se dit Mme de Bacques, en jetant un regard mélancolique sur la pendule du boudoir. Personne ne lui répondit, vu qu'elle était seule avec M. Mitouflet. Elle se remit à son tricot. Quelques minutes après, M. de Bacques rentra.

« Eh bien ? demanda-t-il à sa mère.

— Rien.

— Ce sera pour demain.

— Pour ce soir peut-être; il y a encore le train de dix heures. »

En ce moment, un grondement sourd remplit la rue, les vitres tremblèrent. Le grondement cessa tout à coup. Au bout d'une minute, la porte du boudoir s'ouvrit, et Fanchette annonça : « Madame Lemas. »

Une dame de haute taille, en grand deuil, avec une belle physionomie douce et sérieuse, un teint calme et reposé, d'épais bandeaux de cheveux blancs, hésita une seconde sur le seuil du boudoir, puis se dirigea vers Mme de Bacques, qui s'était levée. « Ma bonne Joséphine ! » s'écria l'excellente dame; et elle embrassa sa bonne Joséphine sur les deux joues, ensuite, elle lui présenta son fils; ensuite, elle posa ses deux mains sur les deux épaules de sa bonne Joséphine, l'examina quelque temps à la distance de la longueur de ses deux bras, et finit par lui dire : « Savez-vous que vous êtes devenue très belle. Vous n'avez que faire de rougir. Il n'est pas bête, celui qui a dit : « Chacun ici-bas finit par avoir la figure qu'il mérite. » La figure que vous avez méritée... Tiens, qu'est donc devenu Henri ? »

Henri s'était discrètement éclipsé, pour ne point gêner les premières effusions de ces dames. Et franchement, il avait bien fait, car la pauvre Joséphine aurait eu trop à souffrir, s'il lui avait fallu entendre devant un tiers la moitié des compliments que sa vieille amie lui prodigua en un quart d'heure. M. Mitouflet, personnage très dédaigneux et très exclusif dans son genre, n'avait pas bougé de son coin, à l'entrée de la voyageuse. Il contempla d'abord ses bottines avec une réserve hautaine, puis il dressa les oreilles au son de sa voix, puis il regarda sa figure. Tout d'un coup, il se leva, se frotta à plusieurs reprises contre sa robe, et, d'un bond, lui sauta sur les genoux.

« Lui aussi, ma chère, dit sérieusement Mme de Bacques, il comprend qu'on ne peut pas s'empêcher de vous aimer. »

Mme Lemas, par contenance, se mit à caresser le chat, qui dès lors, se crut autorisé à s'installer sur ses genoux, et s'y installa avec un ferme propos de n'en plus bouger.

M. le maire, après s'être poliment exclu de la société des dames, ne sut plus que faire de sa personne. S'il restait dans le vestibule, ou s'il errait dans la maison, les domestiques finiraient par croire que ces dames l'avaient mis à la porte. Il alla s'enfermer dans sa chambre, et une fois à l'abri des regards indiscrets, se demanda combien de temps il convenait qu'il fût absent. Un quart d'heure? Vingt minutes ? Dans son incertitude, il s'en remit au hasard. Il resterait le temps de fumer une pipe bien bourrée.

Quand il rentra dans le boudoir, à la fin de sa pipe, les deux dames étaient assises sur le canapé, en grande conversation. Mme Lemas avait ôté son chapeau; M. Mitouflet se prélassait toujours sur ses genoux. M. le maire remarqua sur le guéridon un verre d'eau sucrée à moitié vide, et, près du verre d'eau, un télégramme, tiré de son enveloppe.

« Elle avait expédié une dépêche, dit Mme de Bacques à son fils ; mais naturellement la dépêche est arrivée après elle. Je viens de la recevoir. Après tout, c'est peut-être la première fois que les gens du télégraphe montrent de l'esprit. Grâce à eux, Joséphine est arrivée incognito, sans que pour notre part, nous ayons manqué aux lois de l'hospitalité. Si tu étais allé la chercher à la gare, cela aurait donné l'éveil à tout le monde.

» Tu sais, Joséphine est du complot. J'ai eu du mal à la décider, mais enfin j'ai vaincu sa résistance en lui promettant d'avoir ce soir à dîner Mme Jeannin et son petit garçon. Elle (c'est Joséphine que je veux dire) fera demain une tournée de visites. Elle ne parlera de sa fortune qu'au dernier moment ; seulement je me défie d'elle, elle ne leur dira pas assez brusquement : « Je suis millionnaire ! » Elle prendra des biais. Oh ! si c'était moi ! Enfin, quoique je ne sache pas comment elle tiendra sa parole, il faut que je tienne la mienne. Mets-toi à mon pupitre. »

M. le maire s'assit docilement devant le pupitre, prit une feuille de papier à lettres, trempa sa plume dans l'encre et attendit les ordres de sa mère.

« Ma chère enfant, dit Mme de Bacques.

— Mais, objecta M. le maire, je ne puis pas appeler Mme Jeannin « ma chère enfant ».

— Quel nigaud pour un garçon de son âge ! s'écria Mme de Bacques avec impatience; c'est moi qui écris, et tu me sers de porte-plume. Je signerai, sois tranquille. Ma chère enfant. Mme Lemas vient d'arriver; elle est très impatiente de vous voir (Mme Lemas fait un signe d'approbation) je vous prie de vouloir bien venir dîner en famille, avec votre petit garçon. Je n'accepte aucune excuse.

— Je n'accepte aucune excuse, répéta M. le maire quand il eut écrit le dernier mot.

— Votre vieille amie qui vous aime bien et qui n'a pas besoin de vous le dire.

— Allons pourquoi le lui dites-vous ?

— Parce que cela me plaît.

— Très bien ! »

La phrase achevée, M. de Bacques apporta le document à sa mère, qui le relut d'un bout à l'autre et eut la malice de barrer ostensiblement les t, et de mettre avec affectation des points sur les i. Ensuite elle signa d'une main ferme, avec cette belle écriture d'autrefois, si nette, si bien moulée, et qui fait si grande honte aux vilaines pattes de mouche de l'écriture anglaise. Tout dégénère!

M. de Bacques, sur l'ordre de sa mère, sonna Laurent et la cuisinière. Laurent fut chargé de la lettre, avec recommandation d'attendre la réponse. La cuisinière reçut l'ordre de préparer à dîner pour cinq personnes, avec recommandation de veiller à ce qu'il y eût des friandises.

Laurent rapporta un petit billet très gentiment tourné qui contenait une réponse affirmative.

« Il n'y a qu'à savoir parler aux gens, dit Mme de Bacques avec un grand sérieux.

— Surtout quand ils meurent d'envie de faire ce vous leur commandez, » riposta M. de Bacques qui était comme grisé par l'idée d'avoir reconquis sa liberté, et semblait animé d'un esprit de perversité et d'insubordination. Inutile de dire que sa mère était ravie de le voir si bien disposé et si gai.

« Et dire que je l'avais si bien élevé! s'écria-t-elle en s'adressant Mme Lemas. Voilà ce qu'ils m'en ont fait sur leurs bateaux. Dans tous les cas, sa riposte impertinente contient un compliment à votre adresse, saluez, Joséphine.

— Il me semble, reprit l'incorrigible enfant, que vous pouvez bien prendre votre part du compliment, si compliment il y a. »

Quand Mme Jeannin et Mme Lemas se trouvèrent en présence, on aurait pu croire qu'elle s'étaient toujours connues. Ces deux femmes de tact, par un accord tacite, réservèrent pour un autre moment les confidences et les épanchements qui auraient pu attrister la réunion. La vraie douleur n'est pas celle qui s'impose à l'attention et à la sympathie des autres, c'est celle qui se cache discrètement.

Si le dîner fut charmant, on en pourra juger par ce seul fait que pas un instant la jolie petite fossette ne disparut de la joue droite de Mme Jeannin. Placé entre sa mère et Mme Lemas, Paul les regardait tour à tour, se demandant laquelle avait le sourire le plus doux. Il décida que c'était sa maman, bien entendu. Mais Mme Lemas venait tout de suite après. Il aurait bien voulu lui parler, à cette dame qui n'était plus jeune, et qui avait tout l'attrait de la jeunesse; seulement il était bien élevé et savait que les petits enfants ne parlent pas à table. Mais comme il prit sa revanche, après dîner, dans le salon, quand Mme Lemas le fit asseoir à côté d'elle sur le canapé.

Mme Jeannin partit de bonne heure, afin de ne pas faire veiller trop longtemps son petit garçon.

Quand ils furent seuls, dans la chambre où tous les soirs la jeune mère présidait au coucher de son enfant, Paul lui dit avec un grand sérieux:

« J'aime beaucoup tante Zézé.

— Comment l'appelles-tu? lui demanda sa mère en souriant.

— Tante Zézé, répondit l'enfant. C'est elle qui m'a dit de l'appeler comme cela. Il y a longtemps, longtemps, elle a connu des petits garçons et des petites filles, qui l'aimaient beaucoup et qu'elle aimait beaucoup aussi. Il y avait une toute petite fille qui ne pouvait pas bien parler et qui ne pouvait pas dire Joséphine, elle disait Zézé, tous les autres l'ont appelée comme cela. Et elle m'a dit de l'appeler comme cela, parce que cela lui faisait plaisir de se rappeler les autres petits enfants. Elle m'a demandé si je me déshabillais et si je m'habillais tout seul; je lui ai répondu que non; elle m'a dit d'essayer pour voir, parce qu'à sept ans on est un homme. Veux-tu que j'essaye?

— Certainement, mon bijou. »

L'essai ne fut pas très satisfaisant; mais il y a commencement à tout.

Quand elle eut bordé son petit garçon, Mme Jeannin se retira dans sa chambre, dont elle laissa la porte ouverte.

Paul se retourna à plusieurs reprises dans son lit et finit par appeler sa maman.

« Puisque je suis un homme, lui dit-il, je ne dois pas avoir peur quand il fait noir. Veux-tu emporter la veilleuse, dis! »

Mme Jeannin emporta la veilleuse, le sourire sur les lèvres, le cœur un peu troublé parce que son petit garçon voulait devenir un homme.

Le petit Paul ferma les yeux aussi fort qu'il put pour ne pas voir les ténèbres, et s'endormit, le cœur gonflé d'un noble orgueil.

Nous sommes au lendemain, la fameuse tournée de visites est terminée. Mme de Bacques laisse à peine le temps à Mme Lemas d'ôter son chapeau et son châle.

« Eh bien? lui demande-t-elle avec des yeux pétillants de curiosité.

— Cela s'est bien passé, répond Mme Lemas, avec un léger soupir.

— Comment l'entendez-vous? reprend Mme de Bacques d'un air un peu désappointé.

— Je veux dire que cela s'est passé comme vous l'aviez prédit.

— A la bonne heure! dit Mme de Bacques avec un soupir de soulagement. Alors ils vous ont reçue?...

— Froidement au début, chaleureusement à la fin.

— Très bien, dit la vieille dame en se frottant les mains.

— D'abord de l'embarras, des monosyllabes, des observations sur la température, sur la difficulté qu'on éprouve à vivre à Sainte-Suzanne, avec un revenu restreint: les loyers exorbitants, la nourriture hors de prix; le grand secret une fois connu, des offres de service à perte de vue.

— Ah! ah! s'écria Mme de Bacques, contez-moi cela par le menu. »

A suivre. J. GIRARDIN.

LA GRANDE KABYLIE

La Grande Kabylie, qui constitue une des parties les plus intéressantes de notre belle province africaine, n'a été réellement acquise à la France que depuis vingt-quatre ans, à la suite d'une expédition sérieuse, habilement conduite par le maréchal Randon dans les montagnes du Djurjura.

C'est en 1857 que fut construit le fort Napoléon, aujourd'hui fort National, le plus important de nos établissements militaires de la contrée, constatant réellement la prise de possession du pays.

La partie la plus peuplée de la Kabylie s'étend sur les pentes des nombreux mamelons constituant le versant nord du Djurjura (*Mons Ferratus* des anciens), dont les différents pics se relient par une chaîne rocheuse formant un demi-cercle; cette courbe, ouverte du côté d'Alger, va se terminer à la Méditerranée, dans les environs de Bougie, en y mouillant ses derniers contreforts.

Trois rivières, le Sahel, le Sebaou et l'Isser, entourent le Djurjura; elles se grossissent de nombreux affluents qui viennent de ses pentes et qui, à la fonte des neiges, descendent de là en véritables torrents.

Le Sahel prend sa source non loin d'Aumale, coule de l'ouest à l'est, en décrivant une courbe concentrique à la ligne des crêtes qu'il limite au sud. Ce petit fleuve prend le nom d'oued Kébir ou oued Soummam, à son embouchure dans le golfe de Bougie et presque aux portes de cette ville.

Le Sebaou est le fleuve de la Kabylie par excellence et s'y trouve entièrement renfermé; plusieurs sources se réunissent pour lui donner le nom d'oued Boubehir dans sa première direction, du sud au nord. Son cours se redresse ensuite presque à angle droit; et, devenu oued Sebaou, il coule parallèlement à la mer pour reprendre sa direction au nord, sous la dénomination d'oued Neça jusqu'à son embouchure, à l'ouest et près de Dellys. L'oued Aïssi est l'un de ses plus importants affluents de gauche; c'est entre celui-ci et l'oued Boubehir que le pays est le plus habité.



Le fort National. (P. 40, col. 1.)



La moisson en Kabylie. (P. 43, col. 2.)

L'Isser est à l'ouest; je le cite seulement comme limite extrême.

Le Djurjura, cette muraille longtemps réputée inaccessible, se laisse cependant traverser du nord au sud par plusieurs passages ou cols; les plus importants, de l'ouest à l'est, sont ceux de Tirourda, Chellata et Akfadou; ce dernier, le plus praticable, est à peu près au centre des grandes forêts des Beni-Hidjer et des Beni-Ghoubry.

Après avoir dit sommairement ce qui limite et ce dont se compose la Grande Kabylie, disons maintenant quelques mots sur son histoire.

Il ne faut tenir que faiblement compte des légendes, un peu confuses, dans lesquelles les anciens auteurs nous reportant vers la terre de Chanaan et la Phénicie, font intervenir dans l'histoire des ancêtres kabyles les noms de Josué, Goliath et David.

Ce qu'on sait seulement d'une façon positive, c'est que les Berbères s'établirent, dès une antiquité reculée, sur les rivages africains de la Méditerranée. Aujourd'hui encore, sous le nom de Kabyles, ils s'étendent depuis la Tunisie jusqu'au Maroc. D'après les traditions arabes, les Berbères arrivèrent sur le sol africain de l'Arabie, passant par l'Égypte et, de là, s'étendant sur le littoral qui leur permettait, en s'y groupant par petites colonies, de se livrer à l'agriculture.

On peut en tout cas considérer le Kabyle ou Berbère comme l'habitant primitif du pays djurjurien, modifié par les différents peuples qui occupèrent tour à tour le littoral de la Méditerranée, et peut-être aussi par les populations noires qui l'y précédèrent.

Cependant, de cette possession presque constante du sol par le Kabyle, on aurait tort de conclure à la perpétuité du langage, conservé presque sans altération depuis les temps les plus reculés. L'indomptable indépendance de son caractère ne doit faire supposer davantage que le sang est pur de tout mélange étranger. C'est ainsi qu'on remarque parmi eux une grande variété de types. A côté d'hommes bruns comme les autres Arabes, on en voit dont les cheveux blonds et les yeux bleus rappellent l'Européen du nord. Il faut se rappeler que le pays a été tour à tour conquis par les Romains, les Vandales et les Arabes.

Nous allons parler maintenant de la société kabyle, il est probable qu'elle est ainsi constituée depuis plusieurs siècles.

J'ai souvent entendu vanter l'organisation républicaine des Kabyles, admirer leur vie tranquille d'agriculteurs, ainsi que leurs habitudes patriarcales; il ne faut pas y croire sans réserve. En effet, si l'on ne peut refuser à ce fier montagnard un caractère indépendant, un esprit observateur et le goût du travail, on doit aussi reconnaître son penchant à la rancune, aux querelles, à l'avarice sordide. On constate, chez eux, des rixes perpétuelles dans lesquelles ces indigènes se mordent et se déchirent le visage en se servant des dents et des ongles, à la manière des fauves de leurs forêts.

Les villages, toujours divisés en deux partis, possèdent un terrain communal consacré, de génération en génération, à des rendez-vous de haine et de sang, où le yatagan et le fusil sont appelés à trancher d'interminables griefs.

Lorsque, dans la vie publique, on soulève la question de l'administration et de la répartition des impôts, dans ces deux camps, ou *soffs*, toutes les difficultés surgissent, toutes les haines se font jour et l'on voit éclater des vengeances préparées de longue main.

Le Kabyle possède au plus haut point l'amour du sol sur lequel il est né; il le défend avec vigueur et ne cèdera jamais sans avoir eu sa *journée de poudre*. S'il est le plus faible après cette protestation armée, il considèrera l'honneur comme sauf et mettra bas les armes.

Tous les Kabyles obéissent à une loi commune dont le but de haute moralité est généralement atteint par le respect qui est acquis à ses prescriptions. La peine du talion et les représailles de la vengeance y rappellent les civilisations primitives à peine ébauchées, et aussi les grands devoirs de l'hospitalité; le Kabyle les pratique sans ostentation, offrant ce que sa maison renferme, sans jamais manifester le désir de voir abréger le séjour de l'hôte, souvent donné par le hasard, et dont il accepte la responsabilité jusqu'à prendre fait et cause pour lui et le défendre, à l'occasion, les armes à la main.

La loi, ou *kanoun*, dont le principe est le même pour toute la Kabylie, se modifie, non seulement dans les différentes tribus, mais encore s'augmente ou se simplifie dans tel ou tel village. J'esquisserai plus tard, à propos de la société kabyle, les devoirs des différents fonctionnaires, nommés à l'élection, qui sont chargés d'appliquer la loi suivant les coutumes et les habitudes locales.

Je n'entrerai pas ici dans plus de détails à ce sujet, cela me ferait sortir du cadre restreint d'un simple exposé que je me suis tracé; je citerai seulement la coutume de l'*anaya*, ou sauf-conduit, qui consiste en un *gage* assurant la protection et l'hospitalité, partout, à sa simple présentation. La *tousia*, ou corvée pour utilité générale, à laquelle tout homme valide est obligé d'apporter son concours. L'*ouzia*, ou distribution générale de viande, dont on prélève l'achat sur la caisse des amendes et à laquelle participent, *numériquement*, tous les habitants, même l'enfant né le jour de cette distribution.

Tous les auteurs décrivant la Kabylie, surtout depuis 1857, ont parlé de ces différentes coutumes; dès cette année de la conquête, il fut possible d'avoir les renseignements les plus détaillés sur l'installation et l'autorité des marabouts, ainsi que de s'initier plus ou moins aux règlements des *zaouias* ou écoles qu'ils dirigent.

Voici, en quelques lignes, l'organisation de la société kabyle. La réunion des individus d'une même famille s'appelle *kharouba;* chacune des kharoubas

qui composent le village, ou *déchera*, choisit parmi ses membres un *dhaman* qui doit la représenter aux réunions du conseil municipal, défendre ses intérêts en étant, pour elle, responsable ou *répondant*. Cette dernière acception est la vraie : un Kabyle, qui prête une somme à échéance, exige que son débiteur lui présente un ou deux dhamans comme caution.

L'*arch* est le nom donné à plusieurs décheras. Dans chaque village, l'autorité est exercée par un *amin* choisi à l'élection et, à tour de rôle, dans chaque karouba. Ce chef est chargé de veiller à l'exécution des lois écrites classées sous le noms de *kanoun*, et qui ne sont que l'énoncé des coutumes en usage de temps immémorial dans la Kabylie.

L'amin ne peut prendre aucune décision, ni frapper d'aucune amende, sans la réunion (djemâa) de ses adjoints ou dhamans, toujours pris parmi les notables. Cette assemblée choisit un secrétaire (khodja) chargé de tenir à jour le registre des délibérations du tribunal, et de faire toute la correspondance avec l'autorité française. Ces fonctions de khodja sont rémunérées par des distributions en figues, olives, etc. etc.

C'est un *amin el oumena* (l'amin des amines) qui a le commandement de la tribu; il en a la principale surveillance au point de vue de l'ordre public, et ne doit s'immiscer en rien dans les affaires des villages qui se gouvernent chacun suivant son kanoun.

Chaque village est divisé en deux partis, ou *soff*, qui sont généralement ennemis héréditaires. On comprend facilement à quelles extrémités, regrettables pour la tranquillité publique, en arrivent ces voisins irréconciliables quand leurs intérêts se trouvent en jeu.

Anciennement, les élections étaient une source constante de troubles : les armes à feu se mettaient de la partie, et, pour me servir d'une expression locale, la *poudre parlait*.

La disposition des villages, dont les constructions se dominent presque toujours les unes les autres, rendaient ces risques sanglantes. Quelques maisons élevées étaient crénelées, les autres seulement percées de meurtrières, et la djemâa (mosquée) devenait, en raison de l'importance militaire de son premier étage, une véritable forteresse dont l'occupation assurait le succès.

La djemâa possède une caisse municipale laissée entre les mains d'un *oukil* (homme d'affaires, gérant, tuteur). Cette caisse est alimentée par les amendes qu'infligent le conseil municipal et l'autorité indigène, et par les droits perçus pour les naissances, les mariages et les décès.

Aucune mesure n'agit plus efficacement sur les Kabyles, pour les amener à capituler en masse, en 1857, que la promesse de maintenir leurs coutumes et leurs élections communales. La Kabylie est très habitée. Parmi nos départements français, dix-huit seulement offrent une population égalant celle des Kabyles.

Une agglomération aussi dense est préjudiciable aux habitants, surtout si l'on considère combien ceux-ci négligent les soins les plus élémentaires de l'hygiène.

Les rues, les cours et les maisons sont de véritables cloaques; on s'étonne que les épidémies et le typhus n'y soient pas en permanence. Les ophtalmies sont nombreuses. Dans les maisons, la fumée ne trouve d'issue que par les fissures du toit; la suie, accumulée partout, noircit les murs et couvre les ustensiles.

Hommes et femmes sont d'une malpropreté révoltante. Les enfants, presque nus, s'élèvent sans aucun soin : aussi la mortalité est-elle assez grande pendant l'allaitement qui dure longtemps, deux ans et même plus.

La femme jouit, chez le Kabyle, de bien plus de liberté que celle de l'Arabe; elle ne se voile pas la face, et, quoique la polygamie soit dans la religion, elle est en somme peu pratiquée.

Le nouveau-né est, comme coloration, d'un blanc sale, et ne tarde pas à brunir; il vit nu et sans beaucoup de soins : aussi beaucoup n'arrivent-ils pas jusqu'à l'âge de cinq ans.

Devenus adultes, les Kabyles, peu vêtus pour le travail, sont durs aux intempéries; leur peau épaisse a la même coloration de la tête aux pieds. Ils sont beaucoup à l'air; leur teint est bistré du clair au presque brun. La nuance la plus foncée se trouve chez ceux qui habitent les pentes du Djurjura les plus exposées au vent du nord, et pour lesquels l'hiver est très rigoureux. Rarement ils sont aussi foncés cependant que les Arabes, qui approchent quelquefois du brun noirâtre.

Le Kabyle se distingue surtout de l'Arabe par ses qualités sédentaires. Il cultive avec soin la moindre parcelle de terrain arable de ses belles montagnes, et, quoique encore bien arriéré dans ses procédés agricoles, il laboure plus soigneusement sa terre que ses voisins sémites.

La moisson est en Kabylie une véritable fête, à laquelle prend part toute la population. Le blé et l'orge, coupés à la faucille, sont étalés aussitôt sur une aire en terre durcie voisine du champ; au lieu de battre les gerbes, on les fait fouler au pied par les bestiaux; puis le grain ainsi détaché est ramassé et conservé dans des silos ou dans de grands vases de terre.

Enfin le Kabyle est industrieux; âpre au gain, il quitte ses montagnes, et va se louer dans les villes comme manœuvre, portefaix, et, semblable à nos montagnards d'Auvergne, regagne sa patrie avec son pécule durement amassé.

Le Kabyle est éminemment destiné à être l'indigène colonisateur de l'Afrique française.

E. DUHOUSSET.

L'ENFANT D'URBINO [1]

III

Le lendemain était le jour de la Saint-Jean. On devait, dans la matinée, exposer les ouvrages des concurrents dans l'atelier du signor Benedetto; le duc Guidobaldo viendrait ensuite faire son choix. Le maître potier, pour complaire au duc, et surtout pour faire montre de son impartialité, avait déclaré qu'il ne regarderait pas les œuvres des concurrents avant l'arrivée du seigneur de Montefeltro.

Quant à Pacifica, elle s'était enfermée dans sa chambre, en proie à une grande agitation. Les jeunes gens, par fanfaronnade, se critiquaient les uns les autres et n'étaient pas chiches de vanteries. Luca seul se tenait à l'écart, et, pour se donner une contenance, caressait les cordes d'un vieux luth.

Giovanni Sanzio, qui était revenu à cheval de Citta del Castello, la veille au soir, se rendit à l'atelier de son voisin, et, posant sa main sur l'épaule du jeune homme : « On m'apprend, lui dit-il, que les jeunes gens de Pesaro ont apporté de belles choses. Courage, mon garçon. Nous amènerons peut-être le duc à dissuader le père de Pacifica de disposer de sa main d'une façon aussi tyrannique. »



Il s'inclina. (P. 44, col. 2.)

Luca secoua la tête d'un air accablé. Il savait d'avance que parmi les objets exposés, il y avait une merveille ; mais à quoi cela pourrait-il lui servir?

« L'enfant... l'enfant..., » bégaya-t-il. Mais il se souvint à temps qu'il avait promis à Raphaël de ne pas le trahir.

« Mon enfant? dit signor Giovanni. Oh! il va venir ; il n'y a pas de danger qu'il y manque ; partout où il y a une peinture à regarder, on est sûr de le voir accourir. »

Le brave homme quitta Luca pour aller saluer ser Benedetto.

Le maître potier, en costume de satin cramoisi, avec un pourpoint de velours sombre, se tenait aux aguets, tout prêt à s'avancer, nu-tête, jusque dans la rue, aussitôt qu'il entendrait le pas des chevaux sur le pavé.

« Vous devez être inquiet, lui dit signor Giovanni. On prétend qu'un jeune homme de Pesaro a apporté quelque chose de beau ; si vous alliez être obligé d'introduire un étranger dans votre atelier, et dans votre famille...

— Si c'est un homme de génie, il sera le bienvenu, répondit messer Ronconi d'un air pompeux. Qu'il vienne de Pesaro, ou de Fano, ou de Castel-Durante, je tiendrai ma parole. Je tiens toujours ma parole, coûte que coûte, toujours.

— Espérons, lui dit son voisin, que tout tournera pour le mieux, et que vous retirerez de ce concours du contentement et de la gloire. » Après tout le maître potier était un honnête homme et un brave homme, quoiqu'il s'en fît un peu accroire.

« Notre seigneur le duc ! » s'écrièrent les gens qui attendaient dans la rue. Ser Benedetto sortit en marchant de son pas solennel pour recevoir le duc qui lui faisait l'honneur de visiter son atelier.

Raphaël se glissa sans bruit aux côtés de son père, et mit sa petite main dans celle de Sanzio.

« Vous n'avez certainement pas peur de notre bon Guidobaldo! » lui dit son père en riant. Il était un peu surpris en voyant que Raphaël était pâle et que sa lèvre inférieure tremblait.

« Non, » répondit simplement Raphaël.

Le jeune duc et sa cour, à cheval, descendaient la rue ; ils s'arrêtèrent devant la vieille maison du maître potier. C'étaient tous de beaux gentilshommes quoiqu'ils fussent en simple costume du matin ; ils étaient montés sur de nobles chevaux barbes dont ils avaient peine à contenir l'impatience; des petits pages et des valets en livrée les escortaient. D'habitude, et sauf le cas où il allait à la chasse, ou bien quand il rendait visite à quelque personnage important, Guidobaldo, comme son père, parcourait la ville à pied comme un bon bourgeois. Mais comme il connaissait le caractère de messer Benedetto, il était venu à cheval, pour flatter son innocente manie. S'inclinant jusqu'à terre, le maître potier introduisit le duc dans son atelier en marchant à reculons. Les courtisans accompagnèrent leur seigneur. Giovanni Sanzio avec son petit garçon, et plusieurs autres privilégiés suivirent l'escorte, à distance respectueuse. Au fond de l'atelier se tenaient les artistes et les élèves de Pesaro et de plusieurs autres villes du duché, qui avaient pris part au concours. Il y avait dix concurrents en tout. Le pauvre Luca, contraint d'exposer son travail, comme les autres, se tenait derrière ses concurrents, et même il faisait tous ses efforts pour cacher sa détresse dans l'embrasure d'une fenêtre.

1. Suite et fin. — Voy. pages 11 et 28.

Sur les étroites planches de sapin, qui servaient de tables de travail les jours ordinaires, on avait rangé les plats et les vases. Chaque objet portait un numéro d'ordre, mais pas de nom, parce que messer Benedetto tenait à faire voir son impartialité; ses vœux étaient pour le meilleur artiste. Le prince Guidobaldo passa lentement devant les tables. L'ensemble composait une exposition de majoliques très satisfaisante; cependant le prince était un peu désappointé de ne rien trouver en particulier qui fût hors ligne et parfait. Néanmoins, il adressait de bonnes paroles à messer Benedetto sur les travaux des concurrents. Devant le travail de Luca seulement, il garda le silence, et c'était une grande courtoisie de sa part que de se borner à ne rien dire. Le dessin avait de la fermeté et de la régularité, mais la couleur était d'une crudité déplorable, et les tons s'étalaient voyants et mal disposés.

A la fin, arrivé devant un plat et un vase qui occupaient modestement le bas bout de la table, le duc poussa un cri de joie; signor Benedetto devint cramoisi de plaisir et de surprise; Giovanni Sanzio se rapprocha pour voir par-dessus les épaules des gentilshommes de la cour; il était sûr que quelque œuvre rare et précieuse avait excité l'admiration du duc. Il avait vu du premier coup que le pauvre Luca n'avait pas la moindre chance de remporter le prix.

« C'est au-dessus de toute comparaison, dit Guidobaldo, en prenant le grand plat ovale à deux mains, avec une sorte de respect. Maestro Benedetto, je dois certainement vous féliciter d'avoir un pareil élève. Il sera la gloire de notre bien-aimée ville d'Urbino.

— C'est assurément une œuvre excellente, seigneur duc, » répondit le maître potier, qui tremblait de surprise, et n'osait pas trop montrer à quel point il était étonné et ému de découvrir dans son propre atelier une création aussi exquise. Comme c'était un très honnête homme, il ajouta: « Ce doit être l'œuvre de quelqu'un de ces jeunes gens de Pesaro ou de Castel Durante. Je n'ai pas dans mon atelier un seul élève capable de produire une pareille œuvre, c'est extraordinairement beau.

— Cela vaut son poids d'or, s'écria le duc, qui partageait son émotion. Voyez, messeigneurs, regardez. N'y a-t-il pas là de quoi porter la renommée d'Urbino au delà des Apennins et des Alpes? »



Il la passa au cou de Raphaël. (P. 46, col. 2.)

Les courtisans d'abord, les bourgeois à leur tour, vinrent déclarer que jamais Urbino n'avait vu une pareille peinture sur majolique.

« Mais de qui est-ce? demanda Guidobaldo avec impatience, en jetant des regards perçants sur le groupe formé par les artistes et les apprentis. Maître Benedetto, le nom de l'artiste? Vite, je vous en prie.

— Ce travail porte le n° 11, monseigneur, répondit le maître potier. Holà! vous, dont le nom correspond à ce numéro, avancez et dites-nous votre nom. Monseigneur le duc a choisi votre travail. Allons, voyons, m'entendez-vous? »

Mais personne ne sortit du groupe. Les jeunes gens se regardaient les uns les autres, se demandant quel était le rival anonyme.

« Holà! répéta le signor Benedetto, qui commençait à se mettre en colère. Avez-vous perdu l'usage de votre langue, dites-moi? Quel est l'auteur de ce travail? Ce serait une insolence envers Son Altesse et envers moi que de garder plus longtemps le silence. »

Alors le petit Sanzio retira sa main de celle de son père, fit quelques pas en avant et se tint debout devant le maître potier.

« C'est moi qui ai peint cela, dit-il avec un petit sourire de satisfaction; moi, Raphaël. »

On se figurera facilement la confusion, l'admi-

ration, l'incrédulité, les questions et les éloges qui éclatèrent de toutes parts, quand on sut que cette merveille était l'œuvre d'un enfant.

Le duc ôta de son cou une chaîne d'or à laquelle était suspendu un joyau, et la passa au cou de Raphaël.

« Voilà, dit-il, votre première récompense; vous en recevrez bien d'autres, enfant merveilleux, qui vivrez encore lorsque nous serons retournés, nous, à la poussière. »

Raphaël, qui était demeuré tout le temps parfaitement calme et tranquille, baisa la main du duc avec beaucoup de grâce, et, se tournant vers son père :

« C'est donc vrai, lui demanda-t-il, que j'ai gagné le prix de monseigneur le duc?

— Parfaitement vrai, mon ange, » répondit Giovanni Sanzio d'une voix tremblante.

Raphaël, alors, leva les yeux sur Maestro Benedetto.

« Alors, dit-il, je réclame la main de Pacifica. »

Tous les assistants se mirent à sourire, même les concurrents évincés.

« Je voudrais bien que vous fussiez d'âge à être mon fils par alliance, comme vous êtes déjà l'enfant de mon cœur! murmura ser Benedetto. Cher et merveilleux enfant, c'est une plaisanterie, je le sais. Dites-moi ce que vous desirez réellement. Je n'ai rien à vous refuser, car c'est vous qui êtes mon maître.

— Je suis votre élève, lui répondit Raphaël avec son joli petit sourire sérieux, pendant que ses doigts jouaient avec le joyau ducal. Je n'aurais jamais pu peindre cette majolique si vous ne m'aviez pas enseigné les secrets et l'emploi de vos couleurs. Maintenant, vous, mon cher maître, et vous, monseigneur le duc, écoutez-moi! En vertu des termes mêmes du concours, j'ai le droit de demander la main de Pacifica, et de devenir l'associé de messer Ronconi. Je prends ces droits et je les donne à mon cher ami, Luca de Fano, parce que c'est le plus honnête homme du monde, parce qu'il honore signor Benedetto et qu'il affectionne Pacifica mieux que personne ne saurait le faire, et parce que Pacifica de son côté lui porte la même affection; et monseigneur le duc trouvera que tout est pour le mieux ainsi. »

Voilà comme parla, avec une gravité précoce et avec l'aimable audace de l'enfance, ce peintre de sept ans, plus grand déjà qu'aucun de ceux qui l'entouraient. Signor Benedetto restait muet, sombre et agité. Luca était sorti de la foule et avait mis un genou en terre; il était pâle comme un mort.

« Écoutez la voix de cet ange, mon bon Benedetto; c'est le Ciel qui parle par sa bouche, » dit gravement Guidobaldo en posant sa main sur le bras du maître potier. Malgré sa dureté bien connue, signor Benedetto fondit en larmes.

« Je ne puis rien lui refuser, dit-il en sanglotant. Il sera la gloire d'Urbino, une gloire telle que le monde n'en a jamais connu une pareille!

— Faites venir cette belle Pacifica dont Raphaël a mérité la main, dit le souverain du duché. Je veux lui donner pour sa dot autant de pièces d'or qu'il en pourra tenir dans ce fameux vase. Un honnête jeune homme qui est digne d'elle et, que pouvez-vous demander de plus, Benedetto? Jeune homme, relevez-vous et soyez heureux. Aujourd'hui, un ange est descendu du ciel sur la terre pour votre bonheur. »

Mais Luca ne l'entendait pas; il était toujours agenouillé aux pieds de Raphaël, comme le monde entier s'y est agenouillé depuis.

Ouida.

DOMESTICATION DE L'AUTRUCHE

L'autruche est un oiseau très important pour l'Algérie. On s'y occupe beaucoup de sa domestication, et nos colons ont tout intérêt à s'intéresser à l'élevage de cet oiseau géant. Aussi le Congrès tenu à Alger, en 1881, a-t-il prêté grande attention à cette question.

L'Algérie était peuplée de grands troupeaux d'autruches avant l'occupation française; mais depuis la rude chasse qu'on lui fit après la conquête de ce pays en 1830, cet oiseau gigantesque disparut des oasis du Tell, et se confina dans le sud.

En 1857, on fit en Algérie des essais pour favoriser l'élevage de l'autruche en domesticité. Les Anglais suivirent cet exemple au cap de Bonne-Espérance, et ils en tirèrent immédiatement un profit considérable. Dans la province de Natal et au Transvaal, il y avait, en 1879, plus de 70 000 de ces animaux domestiqués, tandis qu'en 1865 on n'en comptait que 83. On estime aujourd'hui à 15 ou 18 millions la valeur des plumes d'autruche envoyées chaque année sur le marché anglais.

Deux parcs à autruches ont été fondés par M. Ch. Rivière dans les environs d'Alger. Il existe maintenant dans ces parcs 130 de ces oiseaux; mais dans une dizaine d'années, en utilisant les bonnes méthodes, on pourra, dit-on, compter 80 000 autruches en Algérie.

Le parcours nécessaire à chaque oiseau en domesticité n'est pas de plus d'un hectare. Cet animal est omnivore, mais les herbes lui plaisent mieux que les autres aliments. Il recherche les grains de toutes sortes, ainsi que les insectes, les lézards, etc. Il consomme huit à dix litres d'eau par jour, contrairement à l'assertion des anciens auteurs.

C'est vers la fin de janvier que commence la ponte. L'autruche place ses œufs dans des tas de sable et de gravier; le mâle et la femelle couvent pendant quarante-huit jours. Quelques heures après sa naissance, le petit peut courir. Il reste vingt-quatre heures sans prendre de nourriture, et au bout de quelques jours il vit comme ses parents.

L'alimentation d'un grand parc coûte environ 30 centimes par individu et par jour. M. Oudet a montré qu'une autruche pond trente œufs par an;

de sorte qu'au bout de huit ans on obtiendrait un troupeau d'autruches valant 5 millions, et donnant un revenu d'environ 500000 francs. Peu d'industries sont aussi rémunératrices. Aussi les colons algériens se préoccupent-ils singulièrement aujourd'hui de l'élevage de l'autruche.

L'OBSERVATOIRE DE PTOLÉMÉE[1]

Alexandrie, ville de la Basse Égypte, qui fut jadis après Rome la première ville du monde, fut fondée par Alexandre le Grand en l'an 332 avant Jésus-Christ. Le conquérant macédonien avait parmi ses lieutenants un homme d'un grand mérite, Ptolémée Lagus, surnommé Soter (le Sauveur), qui devint roi d'Égypte après la mort d'Alexandre, et qui fut le chef de la dynastie égyptienne connue sous le nom de *Lagides*.

Ce Ptolémée, qu'il ne faut pas confondre avec l'astronome du même nom dont nous parlerons tout à l'heure, avait au plus haut degré le goût des connaissances littéraires et scientifiques; il ne se contenta pas de faire construire dans la ville nouvelle les plus beaux monuments : phare, obélisques, observatoire..., il appela autour de lui les savants les plus renommés. « Le Muséum, vaste édifice qui touchait au palais du roi, contenait la plus riche des bibliothèques et un observatoire modèle. C'est là quo'n venait s'instruire aux leçons d'Aristille, d'Aristarque, d'Hipparque, de Ptolémée. »

Ptolémée Soter fit venir à Alexandrie le philosophe Démétrius de Phalère, qui organisa cette célèbre bibliothèque qui ne contenait pas moins de 400 000 volumes lorsqu'elle fut brûlée, en l'an 47 avant Jésus-Christ.

Les savants réunis dans le Muséum formèrent cette célèbre école d'Alexandrie, qui succéda avec tant de succès aux écoles alors détruites de la Grèce. Il n'est pas sans intérêt de fixer par quelques dates le chemin qu'avait parcouru l'astronomie au moment où l'école d'Alexandrie venait de naître.

Liée par son archipel à l'Asie Mineure, la Grèce avait reçu par cette voie les leçons de l'Orient et de l'Égypte. Dès l'année 640 avant notre ère, l'astronome grec Thalès avait fondé à Milet, ville de l'Asie-Mineure colonisée par des Grecs ioniens, l'École ionienne, qui fut illustrée d'abord par Thalès, l'un des sept sages de la Grèce, puis par ses disciples Anaximandre, Anaxagore, etc.

Quand l'Ionie eut été conquise par les Perses, les Grecs revinrent dans la mère patrie, et une nouvelle école se forma à Crotone : l'École de Pythagore, qui compta parmi ses membres les plus illustres : Pythagore, Heraclide, Philolaüs, etc.

Nous arrivons à l'École platonicienne, dont l'illustre chef, s'il ne fut pas à proprement parler un astronome, lança du moins l'astronomie dans une voie nouvelle, en lui donnant comme but la détermination des lois générales du mouvement des corps célestes. Les élèves de Platon, Eudoxe, Aristote (fondateur à son tour d'une école nouvelle), suivirent l'impulsion donnée par le maître.

Ainsi, Thalès en l'an 640, Pythagore en 580, Platon en 424, Aristote en 384, avaient déjà jeté les fondements de la science astronomique, lorsque naquit, vers l'an 200, Hipparque qui fut l'un des plus illustres astronomes de l'antiquité. Hipparque fut avant tout un excellent observateur du ciel, et son plus grand mérite est d'avoir, d'une part, publié le premier catalogue d'étoiles, et, d'autre part, d'avoir découvert le phénomène qui porte le nom de *précession des équinoxes*. On sait que la courbe que paraît décrire le Soleil coupe l'équateur terrestre en deux points qu'on appelle points équinoxiaux; Hipparque montra que le Soleil ne traverse pas chaque année l'équateur au même point du ciel. Ce point semble se déplacer d'orient en occident, de telle sorte que le Soleil semble rétrograder sur l'écliptique. Ce mouvement est d'ailleurs assez lent : le soleil qui se trouvait, il y a deux mille ans, dans la constellation zodiacale du *Bélier* à l'époque de l'équinoxe du printemps, est actuellement, dans la constellation des Poissons. Dans 22000 ans, le soleil aura parcouru toutes les constellations du zodiaque, et se retrouvera, au printemps, dans la constellation du Bélier.

Après Hipparque, il fallut attendre quatre siècles avant de rencontrer un astronome de génie. Sans doute, durant ce long intervalle, l'astronomie compta un grand nombre de représentants distingués : Posidonius, Cléomède, Sosigène...; mais il convient ici de ne nous arrêter que devant la grande figure de Ptolémée.

Claude Ptolémée naquit à Ptolémaïs, ville grecque de la Thébaïde (province de la haute Égypte). On ignore la date exacte de sa naissance; mais on sait qu'il observait le ciel à Alexandrie vers l'an 139 de l'ère chrétienne. On suppose que Claude Ptolémée descendait des rois Lagides qui avaient régné sur l'Égypte jusqu'en l'an 30 avant Jésus-Christ, époque à laquelle l'Égypte était devenue une province romaine.

L'œuvre de Ptolémée est tout entière contenue dans un livre qu'il composa, et qui nous est connu sous le nom d'*Almageste*, nom formé du mot arabe *al* et du superlatif grec *magistos*, très grand.

Dans ce livre curieux, les erreurs sont, il faut le dire, en aussi grand nombre que les vérités. Ptolémée niait le mouvement de rotation de la terre sur elle-même, ainsi que son mouvement de translation autour du soleil, vérités qui cependant avaient été formulées plusieurs siècles auparavant par les disciples de Pythagore. Tout en reconnaissant que « la Terre, malgré sa grosseur, n'est pourtant qu'un point, comparativement à l'étendue de l'Univers qui la contient, » Ptolémée fait de ce point le centre du

1. Voy. vol. XIX, page 330 et vol. XX, page 223

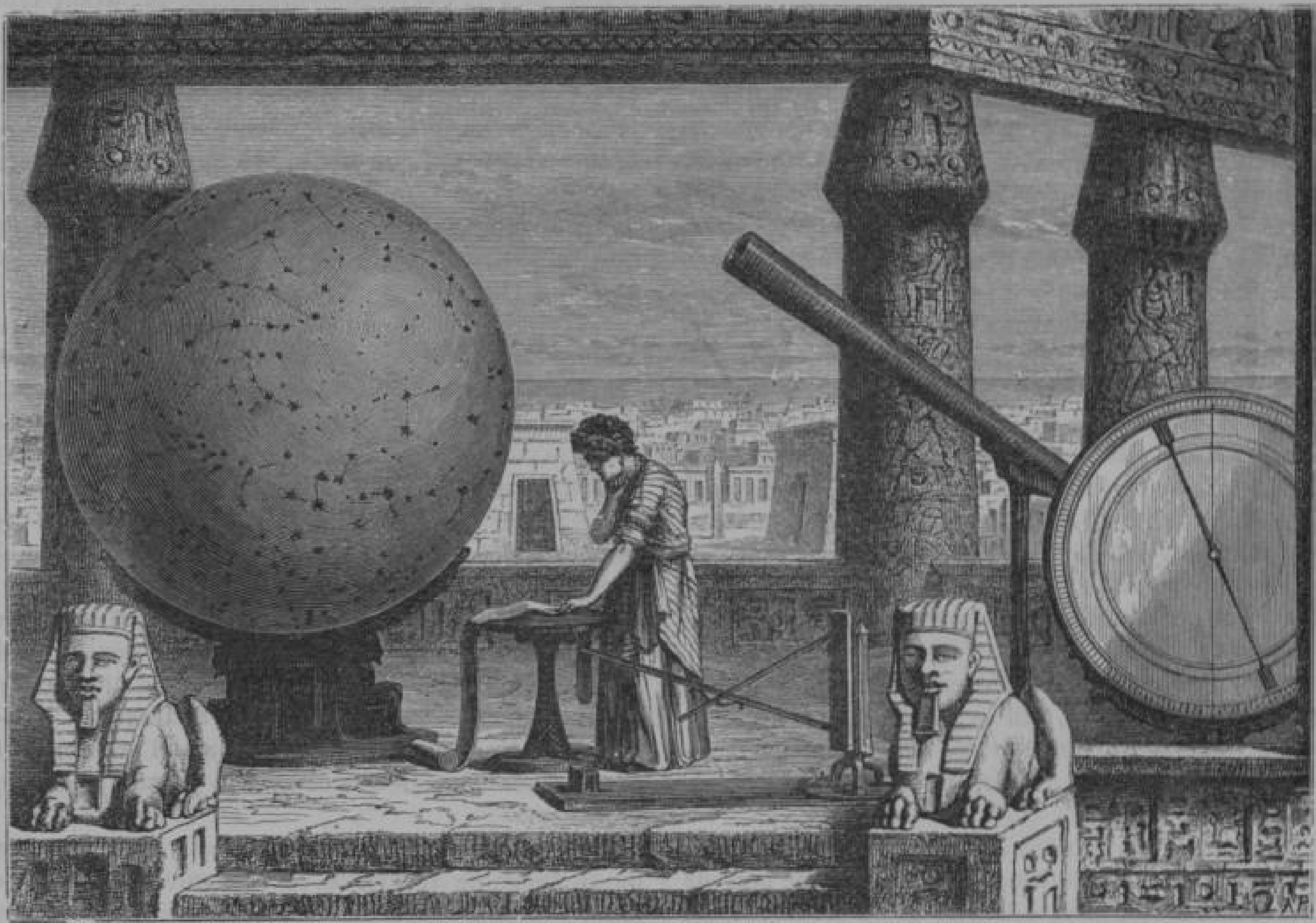
monde. En faisant tourner le Soleil et les planètes autour de la Terre immobile, Ptolémée paraît même ignorer que les Égyptiens avaient reconnu que deux planètes, Mercure et Vénus, tournaient certainement autour du Soleil.

Ce qui caractérise le système astronomique auquel Ptolémée a attaché son nom, c'est la complication des mouvements qu'on est obligé d'attribuer aux planètes. Ptolémée suppose que les planètes, en décrivant un cercle autour de la Terre, sont fixées à un second cercle qui tourne sur lui-même : c'est la fameuse théorie des Épicycles.

Malgré toutes les erreurs qu'il contient, l'*Almageste* est l'œuvre d'un savant laborieux, d'un mathématicien distingué. Ce livre nous a conservé les anciennes observations du ciel, et a été le lien qui a attaché la nouvelle astronomie à l'ancienne. On a pu dire avec quelque vérité que, sans l'*Almageste*, nous n'aurions eu ni Képler, ni Newton.

Sur notre dessin qui représente Ptolémée observant à Alexandrie, on peut remarquer, parmi les instruments qui ont été figurés, un grand tube et une sphère. Ce long tube ressemble à nos lunettes modernes; seulement il n'a pas de verres, et sert uniquement à distinguer plus nettement les étoiles. On sait qu'au fond d'un puits on peut voir les étoiles même en plein jour : cela tient à ce que la lumière diffuse du Soleil ne parvient pas jusqu'à l'observateur. Le puits joue ici le même rôle que les tubes creux dont se servaient les premiers astronomes.

On voit encore sur notre dessin une sphère faite en une étoffe de couleur foncée, sur laquelle sont figurées en blanc les principales étoiles des constellations. L'examen de cette sphère permettait de s'assurer que les étoiles ne changeaient pas de position les unes par rapport aux autres.



Ptolémée à l'observatoire d'Alexandrie. (P. 48, col. 1.)

Bien que l'École d'Alexandrie ait duré cinq siècles encore après la mort de Ptolémée, aucun astronome ne modifia les théories erronées de l'auteur de l'*Almageste*, et il fallut attendre quatorze siècles avant que le véritable système de l'univers fût connu. Comment, d'ailleurs, un astronome aurait-il eu l'audace de penser autrement que Ptolémée, dont la doctrine était universellement adoptée? Nous donnerons une idée de l'admiration que l'on professait en Orient pour l'*Almageste*, en rappelant qu'une des conditions du traité de paix conclu entre les califes arabes vainqueurs et les empereurs de Constantinople fut le don d'une édition manuscrite de l'ouvrage de Ptolémée.

ALBERT LÉVY.



On m'a introduite dans leur bureau. (P. 50, col. 2.)

LES MILLIONS DE LA TANTE ZÉZÉ [1]

VII

La grande tournée de visites.

« J'ai peur, répondit Mme Lemas en souriant, qu'il n'y ait un peu de confusion dans mes souvenirs.

— Soyez tranquille, je vous aiderai. Je connais les pèlerins, je vais vous défiler la liste par ordre. »

Et, avec une sûreté de mémoire imperturbable, elle récita la liste. M. Quentin, l'avoué, avait offert à sa tante : 1° de lui céder la chambre de sa femme en attendant qu'elle trouvât à se loger convenablement; 2° de s'occuper de ses affaires; 3° d'embrasser sa femme et ses enfants. La tante avait décliné les deux premières offres, et elle avait accepté la troisième. Il était allé lui-même à la recherche de ses trésors domestiques. Mme Quentin était arrivée toute rouge, tout embarrassée, comme une personne qu'on vient de bousculer, ayant oublié une de ses manchettes et tout affairée à boutonner l'autre. Les enfants étaient arrivés comme des chiens qu'on fouette, le papa à l'arrière-garde pour prévenir les désertions. Ils avaient nettement refusé d'embrasser leur « bonne tante » et l'un d'eux ayant dit à haute voix : « Si nous retournions au grenier », ils étaient retournés au grenier, sauf le n° 5 qui ne marchait pas encore et qui était arrivé dans les bras de sa bonne. Cette jeune demoiselle (car c'était une fille) avait permis qu'on approchât son visage malpropre du visage de sa tante; mais au moment où la tante essayait de l'embrasser, l'autre avait avancé sa griffe comme un chat, et la tante n'avait eu que le temps d'esquiver la caresse. « Ce sont les autres qui la rendent méchante; ils sont pires que des diables! » s'était écriée la mère. Le père lui avait lancé un regard foudroyant, et elle avait perdu absolument contenance en s'apercevant qu'elle n'avait qu'une manchette et que son col était boutonné de travers.

Le docteur Dubuc lui avait offert : 1° une chaise au début, et, plus tard, un fauteuil avec un tabouret sous les pieds; 2° ses excuses pour ne lui avoir pas envoyé de cartes; les médecins, vous savez, sont toujours en l'air; 3° ses services professionnels et son dévouement le plus absolu; entre parents, on se doit cela; 4° la photographie de sa femme et celle de ses enfants qui, malheureusement, étaient allés passer la journée à la campagne, chez des amis, et qui seraient désolés d'avoir manqué une si bonne visite; oh! désolés, là, ce qui s'appelle désolés!

Mme Varlet avait offert à sa tante de lui servir des confections au prix d'achat, bien entendu, parce que quand on est dans le commerce, veuve, et, par-dessus le marché, mère de quatre enfants, on est forcé d'être « regardant ». Sans cela! oh! sans cela! Enfin, ce qu'elle offrait elle l'offrait de bon cœur. Les quatre enfants (un garçon et trois filles), peut-être un peu familiers, avaient beaucoup plu à la bonne tante, et Mme de Bacques déclara que cela ne la surprenait pas du tout.

Du commencement à la fin de la visite, le vieux

1. — Suite. Voy. pages 1, 17 et 33.

pharmacien avait offert à sa cousine le spectacle de l'ahurissement le plus complet. Mlle Félicie, plus avisée que son frère, lui avait offert de lui enseigner les meilleurs fournisseurs, de lui dévoiler les ruses des marchands, de faire son marché. Pendant tout le temps, le vieux pharmacien avait donné la chasse à des sangsues qui s'étaient échappées d'un bocal. En entendant les propositions de sa sœur, il avait offert à sa cousine de lui prêter sa plus grande bassine quand elle ferait ses confitures.

Il y avait deux choses qu'on ne lui avait pas offertes, la première c'est de s'asseoir, la seconde c'est de lui montrer une certaine petite nièce, orpheline depuis peu, dont ils s'étaient chargés en grognant, comme le lui avait appris depuis M. Quentin nabot, celui qui était employé à la sous-préfecture; la tante Félicie avait fait de cette petite nièce son aide de cuisine et de laboratoire. L'existence de cette nièce, qu'on ne lui présentait pas, avait été révélée à Mme Lemas de la façon la plus naturelle.

« D'où leur vient cette nièce? dit Mme de Bacques en interrompant son amie.

— Je ne l'ai pas demandé, répondit Mme Lemas, mais il sera facile de le savoir. Dans tous les cas, voici comment j'ai su qu'elle existait. Au moment où j'allais quitter la pharmacie, je vis s'ouvrir une porte sur laquelle était écrit le mot : *Laboratoire*. Une jeune fille apparut, les manches retroussées jusqu'au coude, ensevelie jusqu'au cou dans un tablier d'apothicaire. Elle rougit en me voyant et fit mine de refermer la porte sur elle.

« Qu'est-ce que c'est? demanda Mlle Félicie d'une voix aigre.

— Ma tante, répondit la jeune fille, j'ai fini de piler les amandes; qu'est-ce que je dois faire, maintenant?

— Va-t'en à la cuisine éplucher les légumes et ne lambine pas, répondit sèchement la tante Félicie.

— Attendez, ma mignonne, dis-je à la jeune fille; puisque vous êtes la nièce de Mlle Félicie, vous êtes aussi la mienne. Débarrassez-vous de votre tablier et venez m'embrasser. »

» La porte du laboratoire se referma et se rouvrit presque aussitôt. La fillette avait ôté son tablier et rabattu ses manches. Elle était intimidée, mais comme peut l'être une jeune fille bien élevée, c'est-à-dire intimidée sans être gauche pour cela, car elle me fit, en rougissant, un très gentil salut. Elle est pâle, probablement parce qu'on la tient trop renfermée, et triste, parce qu'elle a perdu sa mère il y a un mois à peine et que le frère et la sœur, très probablement, ne la ménagent guère. Je lui donne dix-sept ans et je ne crois pas me tromper de beaucoup. Elle parut si heureuse d'être embrassée avec affection que les larmes lui vinrent aux yeux, pauvre petite. Vous pensez bien, madame, que je ne la laisserai pas un jour de plus qu'il ne sera nécessaire dans la situation où elle se trouve. Aussitôt installée, je la prendrai avec moi. Ils n'oseront pas la refuser à une parente millionnaire. Vous m'avez dit que ce sont deux avares ; ils doivent naturellement avoir un grand respect pour l'argent.

— Vous pouvez en être sûre. Et puis, quoiqu'ils soient vos aînés de plusieurs années, soyez sûre aussi qu'au moment où je vous parle, ils s'entretiennent déjà des chances qu'ils peuvent avoir d'être couchés sur votre testament. Mais, laissons là, pour le moment, ces deux vieux singes pelés et contez-moi la suite de votre odyssée.

— Quand j'ai sonné chez les banquiers, on m'a dit que les dames étaient sorties avec les enfants.

— Naturellement! Ces dames paradaient au soleil, en grande toilette, ou bien couraient les magasins.

— J'ai demandé ces messieurs et l'on m'a introduite dans leur bureau.

— Que vous ont-ils offert, ceux-là?

— Mon Dieu, madame, répondit Mme Lemas avec une certaine hésitation, comme je ne dois rien avoir de caché pour vous, je vous dirai, sous le sceau du secret, qu'ils m'ont offert de m'emprunter vingt-cinq mille francs. »

Au lieu de bondir et de se récrier, comme Mme Lemas s'y attendait, Mme de Bacques prit un air grave et réfléchi et passa, à plusieurs reprises, la main sur le dos de M. Mitouflet.

« Qu'avez-vous répondu? demanda-t-elle enfin.

— J'ai répondu que je réfléchirais. Je me réservais de vous consulter. »

Mme de Bacques fit un signe de tête et reprit :

« Vous ont-ils expliqué pourquoi ils avaient besoin de vingt-cinq mille francs?

— Ils avaient des fonds dans une maison d'Orléans, une maison très sûre et très solide, à ce qu'ils disent. Si je dois les en croire, ils ont été malheureux dans cette affaire et non pas imprudents.

— Vous ont-ils nommé la maison?

— C'est la maison Soleil et Cie.

— En effet, la maison Soleil et Cie vient de faire une faillite tout à fait inexplicable. Écoutez, ma chère Joséphine, je ne suis pas bonne, vous avez pu vous en apercevoir, et je tombe avec trop d'entrain et de plaisir sur les gens qui ne me plaisent pas; mais j'ai la prétention d'être juste et équitable. Sur les toilettes de ces dames, j'en suis pour ce que j'ai dit, et encore le monde d'aujourd'hui est si sot que les pauvres femmes, après tout, arborent peut-être de belles toilettes pour montrer aux badauds de Sainte-Suzanne que la banque fait de bonnes affaires. Dans tous les cas, les deux banquiers sont de fort honnêtes gens.

— Alors, dit chaleureusement Mme Lemas, je n'ai pas à hésiter. Les pauvres garçons m'ont avoué qu'ils étaient dans une impasse et qu'ils ne savaient où donner de la tête. Ils ne sont pas sans ressources et ils pourraient se procurer l'argent; mais il leur faudrait faire des démarches qui attireraient l'attention et qui seraient commentées à leur détriment. Car tout se sait dans une petite ville, et les gens n'y sont guère charitables.

— Exemple, moi! dit Mme de Bacques avec le plus grand sérieux.

— L'exemple est mal choisi, riposta tranquillement Mme Lemas. Que vous ayez la prétention d'être méchante, je ne le nie pas; mais, permettez-moi de vous le dire, c'est une prétention bien mal justifiée. Je vous défie de la soutenir sérieusement après ce que vous venez de me dire en faveur de mes deux neveux. Permettez-moi de vous quitter pour une demi-heure; je cours à la banque et e reviens.

— Tout beau! madame la millionnaire, dit Mme de Bacques, en lui posant la main sur le bras pour l'empêcher de se lever. Je reconnais que vous êtes pens les bons principes: qui oblige vite, oblige doublement. Mais vous pouvez obliger vite sans courir à la banque comme une dame de charité qui porte un bon de pain à une famille pauvre. Souffrez, madame, qu'on vous apprenne à respecter vos millions. Pendant que vous me raconterez votre entrevue avec la famille de l'employé, Laurent ira prévenir un de ces messieurs que Mme Lemas désire lui parler. Prenons le plus Quentin des deux, qui est Quentin-Pitard. Quentin-Pitard saisit son chapeau et se précipite vers la maison de M. le maire où l'attend la dame millionsaire. Comme Quentin-Pitard devine qu'on va le tirer d'affaire, Quentin-Pitard a une figure de jubilation. Les gens se disent les uns aux autres: « Mais voyez donc Quentin-Pitard, on dirait qu'il court au feu. » Oui, mais s'il courait au feu, il n'aurait pas la face aussi rayonnante. Quentin-Pitard arrive; sa bonne tante le reçoit mystérieusement dans sa chambre, lui calligraphie un bon chèque de vingt-cinq mille francs, ce qui le sauve du coup et lui permet de dire, sans donner la moindre entorse à la vérité, que la tante millionnaire a des fonds chez lui. Quelle drôle de chose que l'argent! Voulez-vous avoir la complaisance de sonner deux coups? »

Mme Lemas sonna deux coups; Laurent fit son apparition.

« Laurent, lui dit Mme de Bacques, passez à la banque et priez M. Quentin-Pitard de venir parler à Mme Lemas. »

Laurent s'inclina et disparut plein de respect pour un banquier qui était en relations d'affaires avec une dame millionnaire.

« Et maintenant, la suite de mon histoire! s'écria gaiement Mme de Bacques en reprenant son tricot. Nous en étions à la famille du nabot.



Il brandit une cage. (P. 52, col. 1.)

— J'entre, dit Mme Lemas, et je me trouve nez à nez avec une grande femme qui me demande ce que je veux. Je lui réponds que je viens lui faire une visite d'amitié. Il faut croire que la pauvre femme ne reçoit pas beaucoup de visites, car, pour débuter, elle me fait entrer dans la cuisine et me regarde d'un air

effaré. Au moment où je vais lui expliquer qui je suis, un vacarme effroyable fait trembler les vitres. « Voulez-vous venir par là? » me dit-elle timidement. Je la suis. Nous débouchons dans une chambre à coucher, où un gamin de huit ans, debout sur le lit, soutient un assaut en règle contre tout le reste de la famille. Pour écarter l'ennemi, il brandit une cage à serins dans laquelle je crois apercevoir un hérisson roulé en boule.

» Notre entrée suspend les hostilités. L'assiégé met la cage derrière son dos, et de toutes parts des voix irritées crient : « Ce n'est pas juste, ce n'est plus son tour d'avoir la bête et il veut la garder. — Si l'on peut! si l'on peut! » dit la pauvre mère d'une voix dolente. Pendant que les enfants me dévisagent, l'injuste détenteur de « la bête » bondit en bas du lit et enfile la porte. Toute la meute le suit en donnant de la voix. La mère suit la meute et moi je suis la mère. Cette fois, nous entrons dans la salle à manger. Debout sur la table, le gamin continue à se servir de la cage en guise de massue.

» La mère, à bout de ressources, imagine un singulier stratagème : « Dire que vous vous conduisez comme des sauvages, et que voilà une dame qui arrive avec du sucre pour vous, plein ses poches! » Le silence se fait, l'on m'entoure et l'on me regarde avec convoitise. Un bambin de trois ans me dit : « Fais-moi voir, la dame, le sucre que tu as, plein tes poches! » J'explique que je n'ai pas de sucre, mais que la première fois que je viendrai j'apporterai des bonbons, à deux conditions : la première c'est que l'on sera plus sage, la seconde c'est qu'on rendra la liberté au hérisson, pauvre bête qui ne fait de mal à personne, et qui se rend utile en détruisant les insectes nuisibles.

» Plusieurs petites voix crient d'un ton lamentable : « Moi, je n'ai pas eu la bête!

— Levez la main, ceux qui n'ont pas eu la bête! »

« Trois mains se lèvent. Je permets aux trois marmots, chacun à son tour, de faire le tour de la table avec la cage, après quoi l'aîné porte le hérisson au jardin et rentre avec la cage vide. Toute la tribu me jure ses grands dieux qu'elle laissera désormais le hérisson tranquille.

» Cet incident vidé, je fais savoir à la maman que je suis une des tantes de son mari. « Oh! ma tante, asseyez-vous; Henri, va tirer un pichet de cidre frais! » Je rends grâces et je refuse le pichet de cidre. J'explique que j'ai un grand jardin, toutes les oreilles se dressent. Je déclare que j'inviterai à venir jouer dans mon grand jardin tous les enfants qui obéiront bien à leur mère, mais ceux-là seulement. On se regarde en faisant des yeux ronds.

« Où il est, ton grand jardin? me demande le marmot qui a déjà réclamé le sucre.

— C'est le jardin Chévéran.

— Oh!... » Cette exclamation est répétée sur tous les tons par les sept tuyaux de la flûte de Pan.

» La pauvre mère s'excuse d'avoir été si familière ; « si elle avait su! c'est du vin et non pas du cidre qu'elle aurait dû m'offrir! mais, au fait, c'est son mari qui a la clef de la cave au vin ! » Je la rassure de mon mieux, je lui dis qu'elle m'a très bien reçue, que je suis enchantée de ma visite, que nous nous reverrons et que nous serons bonnes amies. Je me levais pour partir, quand le mari rentra de son bureau.

» Eh bien! il n'est pas beau, c'est un vrai nain; il est trop familier, il emploie trop souvent le mot : *fichtre!* il menace trop souvent ses marmots de leur arracher le foie et de leur mettre les entrailles à nu; malgré tout cela, il ne me déplaît pas et je ne le trouve pas si noir...

— Que je l'avais fait! dit Mme de Bacques en regardant son amie d'un air narquois. Si nous parlions de ma charité?

— Je ne demande pas mieux, répondit tranquillement Mme Lemas.

— Ce sera pour une autre fois, ma chère; je tiens trop à savoir la fin de votre entrevue avec le nabot.

— Si le nabot n'est pas poli, en revanche, il est franc; il m'a dit : « Vous avez l'air d'une bonne femme, après tout, et je suis content que cet héritage-là vous soit arrivé à vous plutôt qu'à un autre. Mais j'ai idée que nous ne frayerons guère ensemble; d'abord, j'ai mes occupations; et puis, sans être riche, je suis à mon aise; je ne demande rien à personne et je ne veux pas avoir l'air de demander. Vous aurez assez de chiens à vos trousses, ma pauvre dame, n'ayez pas peur; aussi, je n'y enverrai pas ma meute! »

» La meute comprit que le père lui interdisait l'entrée du paradis de ses rêves. Elle demeura muette d'horreur. Puis un des membres de la corporation ayant poussé un glapissement aigu, tous les autres rendirent des sons semblables. C'est alors que le nabot menaça ses enfants des opérations chirurgicales dont je vous ai parlé. Mais c'étaient de pures rodomontades pour leur faire peur : j'ai remarqué que l'ambition de tous les petits hommes est de paraître terribles.

« Monsieur Quentin, lui dis-je, nous ne nous verrons, vous et moi, qu'autant qu'il vous plaira; mais j'ai invité vos enfants à venir jouer dans mon jardin; j'espère que vous ne les priverez pas de ce plaisir.

— C'est donc pour cela, dit-il, qu'ils sont tous là à crier comme des hiboux plumés vifs.

— Remarquez bien que c'est moi qui ai fait les avances et que je suis prête à le répéter partout : personne ne pourra donc vous soupçonner de faire la cour à mes malheureux millions.

— Eh bien! qu'ils y aillent; mais je vous préviens qu'ils saccageront tout.

— J'espère que non.

— Écoutez-moi, vous autres, dit-il en se tournant vers sa progéniture, vous irez dans le jardin de madame, mais le premier qui saccage tout aura affaire à moi.

— Quentin, lui demanda humblement sa femme, est-ce que tu me permets d'y aller aussi?

— Il faut bien que je te le permette; si on les lâchait dans les rues, ils mettraient le feu aux quatre coins de la ville; et alors on les enverrait aux galères. »

» Les enfants, assurés de venir jouer dans le jardin Chévéran, exprimèrent leur joie par une grande variété de grimaces. L'un d'eux, même, eut l'idée de s'asseoir sur le carreau et de se passer une jambe par-dessus la tête, comme un saltimbanque.

» Naturellement, tous les autres en firent autant. Il y eut des chutes retentissantes. Le nabot tourna la tête et s'écria d'une voix engageante : « Le premier qui se passe la jambe sur le cou, je lui attache la jambe au cou et je le dépose sur une fourmilière. Il me dira ce qu'il en pense le lendemain matin. Hors d'ici toute cette bande de singes! »

» La bande de singes disparut comme par enchantement et le nabot me dit: « J'ai pour principe et pour habitude de ne me mêler jamais des affaires des autres, parce que je ne permets pas que l'on se mêle des miennes. Pourtant, vous avez l'air d'une si bonne pâte de femme, que je me permettrai, par exception, de vous donner un conseil. Le pharmacien et sa sœur ont recueilli une petite nièce.

— Je l'ai vue.

— Qu'ils feront mourir de faim et de fatigue.

— Croyez-vous?

— Je les connais.

— Eh bien?...

— Eh bien! vous devriez la tirer de leurs griffes.

— J'y suis déjà décidée.

— Touchez là! me dit-il en me tendant la main. Vous êtes une brave femme; et je ne dis pas qu'un de ces jours, je n'irai pas vous voir dans votre château! »

VIII

M. Quentin-Pitard rend à la tante Zézé visite pour visite. — Le petit Paul fait un sacrifice et se montre digne de la tante Zézé.

Laurent vint rendre compte de sa mission. M. Quentin-Pitard terminait une lettre d'affaires très pressée. Il s'excusait sur l'urgence; mais, aussitôt la lettre écrite, il serait aux ordres de Mme Lemas. Il demandait dix minutes.

Au bout d'une demi-minute, montre en main, Laurent annonça que M. Quentin-Pitard venait d'arriver.

« Le pauvre garçon! dit Mme de Bacques avec un accent de commisération que l'on n'aurait pas attendu d'elle. Il est évident que la lettre à écrire n'était qu'un prétexte pour sauvegarder sa dignité aux yeux de Laurent. S'il s'était levé avec trop d'empressement, Laurent aurait pu faire des commentaires, Laurent aurait pu parler. Ah! les petites villes... Je le vois d'ici, attendant que Laurent ait le dos tourné pour donner un coup de brosse à son chapeau et s'élancer dans l'espace. Où comptez-vous le recevoir?

— Dans le salon, naturellement.



M. Quentin-Pitard venait d'arriver. (P. 53, col. 2.)

— Ma chère, il peut venir des visites; voyez un peu la figure que vous feriez tous les deux s'il venait quelque importun pendant que vous seriez en affaires. Et puis dans le salon, il n'y a ni encre ni plumes.

— Je pourrais prier mon neveu d'attendre un instant et j'irais calligraphier, comme vous dites, le chèque dans ma chambre

— Va pour le chèque, mais le reçu?

— Quel reçu?

— Le reçu des vingt-cinq mille francs.

— Croyez-vous qu'il soit bien nécessaire de...

— De demander un reçu? Ah ça! d'où sortez-vous, ma pauvre petite? Donnez-vous les vingt-cinq mille francs, ou les prêtez-vous?

— Je les prête.

— Alors, il faut un reçu. Les affaires sont les affaires. Si c'est comme cela que vous les traitez, on se moquera de vous, et vos deux millions ne seront pas employés à l'usage auquel vous les destinez.

— J'aime mieux vous avouer franchement que je ne saurai comment m'y prendre pour réclamer un reçu.

— Décidément, vous vous entendez aux affaires à peu près comme mon garçon; et c'est un triste compliment que je vous fais. Si je ne tenais à ménager l'amour-propre de ce pauvre banquier, je vous accompagnerais et je vous montrerais comment on demande un reçu. Mais, ou je me trompe fort, ou M. Quentin-

Pitard comptait sur vous (et cela ne m'étonne pas s'il vous a seulement regardée en face), et je parierais qu'il est venu avec une feuille de papier et un timbre de quittance dans sa poche. Notez ce premier point, et puis il y en a un autre que je vous recommande de noter aussi. Remarquez bien, je vous prie... Mais, non, je ne veux pas vous dire cela d'avance ; je vous interrogerai après. Recevez-le dans votre chambre. Montez d'abord, Laurent vous le conduira ensuite. »

Mme Lemas monta dans sa chambre; au bout de deux minutes, Mme de Bacques donna ses ordres à Laurent et se remit à tricoter.

Quand Mme Lemas redescendit, sa vieille amie lui fit subir un interrogatoire en règle. « Qu'avait dit le banquier quand sa tante lui avait tendu le chèque? — Il avait proposé spontanément de donner quittance. — Bien! — Avait-il sur lui le papier et le timbre? — Oui. — Qu'avait-il dit en tirant ces deux objets de son portefeuille? — Il avait dit, en souriant : « Je comptais sur votre bonté, ma tante, et, la preuve, c'est que j'avais apporté avec moi tout ce qu'il faut pour faire un reçu. »

« Une bonne note! s'écria chaleureusement Mme de Bacques; je lui pardonne facilement d'avoir fait l'homme affairé devant Laurent et d'avoir posé pour lui; mais je lui en aurais voulu de finasser avec vous et de vous dire, par exemple, que ces deux objets se trouvaient par hasard dans son portefeuille. »

Mme Lemas ayant essayé de caresser M. Mitouflet, M. Mitouflet haussa les épaules d'un air mécontent et affecta de dormir.

« M. Mitouflet est jaloux, dit Mme de Bacques.

— Jaloux de qui?

— Jaloux du petit Paul

— Et à propos de quoi?

— Hier soir, à ce que m'a raconté Fanchette, M. Mitouflet vous a fait l'honneur de vous suivre à table et de s'installer derrière votre chaise, sans s'inquiéter de savoir, le gros égoïste, s'il gênait le service. Vous avez caressé à plusieurs reprises la main de votre petit voisin et vous ne lui avez rien dit, à lui. Fanchette assure qu'il faisait des yeux tout verts. A la fin, il a perdu patience et s'en est allé bouder à la cuisine. Cela dure encore, comme vous voyez; fi! le vilain M. Mitouflet.

— Ne le grondez pas, je vous en prie, dit sérieusement Mme Lemas, ce pauvre M. Mitouflet! Je n'ai jamais, volontairement du moins, fait souffrir une personne ou un animal. Je vous assure que si je m'étais doutée qu'il fût derrière moi, je l'aurais caressé et je lui aurais dit un mot d'amitié de temps en temps. Voyons, monsieur Mitouflet, nous allons faire la paix! »

Déjà deux fois, en entendant prononcer son nom, M. Mitouflet était à moitié sorti de sa somnolence morose, et il avait légèrement remué l'oreille droite et le bout de la queue. Directement interpellé, il leva la tête, ouvrit les yeux, regarda Mme Lemas d'un air irrésolu et finit par refermer les yeux.

« Je vous préviens, dit Mme de Bacques, que ce monsieur est plein de préjugés et d'entêtement.

— Pauvre M. Mitouflet, reprit Mme Lemas de sa voix caressante, je lui ai fait de la peine; mais il peut être bien sûr que c'est sans le vouloir. Nous allons faire la paix; nous allons redevenir bons amis; n'est-ce pas, monsieur Mitouflet? »

M. Mitouflet se dressa sur ses pattes, ses yeux brillèrent de plaisir, sa queue décrivit des arabesques; cependant, il demeurait immobile, retenu sans doute par ses préjugés et son entêtement. Mme Lemas ayant frappé deux petits coups sur ses genoux, M. Mitouflet jeta par-dessus bord son entêtement, ses préjugés et son amour-propre, bondit sur les genoux de Mme Lemas, et s'y installa avec un ronron triomphal.

« Savez-vous à quoi je pense? dit Mme de Bacques en souriant; je pense à la quantité de Mitouflets que vous allez rencontrer, soit parmi la marmaille, soit parmi les parents, dans vos rapports avec votre famille.

— Je m'en tirais assez bien au régiment. Il est vrai que je n'avais pas deux millions et que personne ne comptait hériter de moi. Enfin, ajouta-t-elle avec sa modestie habituelle, je tâcherai d'être prudente. »

Laurent annonça Mme Jeannin.

A l'entrée du petit Paul, M. Mitouflet prit un air grave et réservé; il fit même un léger effort pour abandonner la place où il se trouvait si bien. Mais, quand il se sentit retenu par une douce étreinte, son amour-propre de chat fut satisfait et il reprit son ronron. Sans affectation, Mme Lemas fit placer Mme Jeannin auprès d'elle, et, quand le petit Paul lui offrit son front à embrasser, elle eut soin de redoubler de caresses envers M. Mitouflet.

Paul alla s'asseoir sur une petite chaisse basse, en face d'elle, un peu déconfit de n'être pas sur le canapé à côté de Mme Lemas. C'était lui qui avait tourmenté sa mère pour venir rendre visite à la tante Zézé.

« Mon petit Paul, dit la tante Zézé, vous êtes un enfant si sensé et si raisonnable que vous allez comprendre pourquoi, malgré mon affection pour vous, je ne vous ai pas dit de vous asseoir à côté de moi sur le canapé. Et pourtant cela m'aurait fait plaisir et à vous aussi, j'en suis sûre. »

Le petit Paul rougit de se voir si bien deviné, et sourit de plaisir en s'entendant traiter de petit garçon sensé et raisonnable par une personne dont la bonne opinion lui était déjà si précieuse. Mme Jeannin regarda Mme Lemas d'un air un peu surpris; quant à Mme de Bacques, elle se contenta de prêter attentivement l'oreille, sans quitter de l'œil son tricot.

« Vous voyez bien ce monsieur qui est sur mes genoux, reprit Mme Lemas en continuant de caresser M. Mitouflet.

— Oui, madame. »

Mme Lemas leva l'index en souriant et l'enfant se reprit aussitôt pour dire :

« Oui, tante Zézé!

— Eh bien ! c'est à cause de lui que vous êtes là-bas sur une petite chaise, au lieu d'occuper la place que je vous aurais offerte avec tant de plaisir. »

L'enfant regarda M. Mitouflet avec des yeux surpris, se demandant s'il n'aurait pas par hasard une de ces maladies que les enfants attrapent si facilement, comme la rougeole ou la coqueluche. Mais la personne de M. Mitouflet présentait toutes les apparences de la santé la plus prospère et la plus florissante. Forcé d'abandonner cette hypothèse, Paul supposa que M. Mitouflet n'aimait pas les petits garçons, et qu'il leur allongeait des coups de griffes quand ils s'approchaient de lui.

« Un grand garçon comme vous, reprit Mme Lemas, sait parfaitement que les animaux domestiques ont un cœur pour aimer, aussi bien que les personnes.

— Oui, tante Zézé, répondit gravement le petit Paul. Phanor m'aime et j'aime Phanor ! »

Le Phanor en question était un épagneul que Mme Jeannin conservait en souvenir de son mari. On ne pouvait lui reprocher qu'une seule chose, c'est d'être devenu très efféminé depuis qu'il n'y avait plus personne à la maison pour le mener courir à travers les terres labourées et pour lui parler sévèrement.

« Eh bien! poursuivit Mme Lemas, M. Mitouflet et moi nous avons été présentés l'un à l'autre hier, et nous sommes devenus bons amis. »

Le petit Paul pensa que M. Mitouflet avait fait preuve de goût en s'attachant si vite à la tante Zézé.

« Or, reprit Mme Lemas, hier soir, pendant le dîner, j'ai fait un gros chagrin à M. Mitouflet, sans le vouloir. Pendant que nous causions tous bas de nos petits secrets, vous et moi, M. Mitouflet se tenait discrètement derrière ma chaise. Voyant que je ne m'occupais pas de lui, il a pensé que je le négligeais pour un nouvel ami, que je ne l'aimais plus ou que je l'aimais moins. Bref, il s'en est allé bien triste à la cuisine, et il m'a tenu rigueur aujourd'hui toute la journée.

— Pauvre M. Mitouflet, » dit le petit garçon. Car il comprenait que M. Mitouflet avait dû cruellement souffrir pour trouver, dans sa souffrance, le courage de résister aux avances de la tante Zézé.

« Pauvre M. Mitouflet, vous avez bien raison, continua la tante Zézé; car il ne raisonne pas, lui; il souffre par suite d'un malentendu, sans qu'on puisse lui faire comprendre qu'il y a eu un malentendu. Nous venions de nous réconcilier quand vous êtes entré avec votre maman, et alors je me suis trouvée dans une situation très embarrassante, forcée de choisir, en apparence du moins, entre deux amis. J'ai pensé que c'était au plus raisonnable de céder; j'ai traité M. Mitouflet en chat et mon cher petit Paul en homme.

— Et vous avez bien fait, tante Zézé! dit le petit homme avec une gravité comique.

— Certes oui, vous avez bien fait! » dit le chat dans sa langue, c'est-à-dire en ronronnant comme un rouet. Le chat approuvait en chat, heureux de garder sa place, plus heureux encore de voir l'autre relégué là-bas, sur sa petite chaise.

Le petit Paul approuvait en enfant généreux; content et fier, légitimement fier d'avoir fait un sacrifice.

« Comme elle sait parler aux enfants ! » se disait en elle-même la vieille Mme de Bacques; et elle souriait à son tricot.

Le cœur de Mme Jeannin nageait dans la joie. D'abord, son petit Paul avait agi et parlé comme son père l'aurait fait à sa place. Et puis, à mesure qu'elle apprenait à mieux connaître la tante Zézé, toutes ses terribles appréhensions disparaissaient une à une, comme les brumes du matin se dissipent aux rayons du soleil. Ce n'est pas en de pareilles mains que le chéri de son cœur pouvait courir le moindre danger. Puisque, après tout, le pauvre petit, pour devenir un homme, était tenu de passer par certaines initiations et d'acquérir, à ses risques et périls, la connaissance de la vie, la Providence s'était montrée bien miséricordieuse de lui envoyer, au moment critique, un guide aussi sage et aussi sûr. Incapable de formuler en paroles les sentiments dont son âme était si profondément remuée, elle passa doucement son bras sous celui de Mme Lemas qui le serra contre sa poitrine; se penchant alors vers l'oreille de la tante Zézé, elle lui dit à voix basse : « Je vous le donne sans réserve ! » Une toute petite larme tremblait aux cils de sa paupière gauche, mais la petite fossette se dessinait nettement sur sa joue droite. Pour toute réponse, Mme Lemas lui serra encore une fois le bras contre sa poitrine. S'adressant alors au petit Paul :

« Votre chère maman, lui dit-elle, veut bien que vous soyez mon petit garçon sans cesser d'être le sien, bien entendu. (Paul lança à sa mère un regard de reconnaissance.) Quand vous viendrez dans ma maison et dans mon jardin, vous rencontrerez beaucoup d'autres enfants. Tous les enfants ne se ressemblent pas, vous le savez. Nous en trouverons probablement qui n'auront pas eu le bonheur d'être élevés par une maman comme la vôtre. Il y en aura peut-être qui seront un peu bruyants; il ne faudra pas vous en effrayer, ni concevoir mauvaise opinion d'eux à cause de cela. (Paul fait un signe de tête.) D'autres pourront se montrer aussi déraisonnables que notre ami M. Mitouflet et se figurer qu'on ne les aime pas du tout ou qu'on ne les aime pas assez si l'on témoigne devant eux de l'affection aux autres. Dans ce cas-là, c'est le plus raisonnable qui doit céder. Comprenez-vous bien ce que je veux dire ?

— Oh! oui, tante Zézé.

— Quand nous serons entre nous, vous serez mon petit chéri comme vous êtes celui de votre maman; quand nous serons avec les autres enfants, vous serez celui qui est raisonnable, celui qui cède; vous serez comme qui dirait le maître de la maison; or, vous le savez, le maître de la maison songe à tout le monde, excepté à lui-même. »

Tout ce qu'il y avait de noble et de généreux dans

le cœur du petit Paul fut profondément remué par cet appel à son dévouement; mais, comme il n'était pas présomptueux, il regarda sa mère pour savoir si elle le croyait capable de faire ce qu'on lui demandait. Sa mère l'ayant encouragé d'un signe de tête, il devint tout rouge et dit :

« Tante Zézé, je ferai tout ce que je pourrai.

— Et puis, reprit la tante Zézé, je serai là, naturellement, pour vous donner des conseils quand vous en aurez besoin; et puis votre maman sera là aussi et bien d'autres personnes, je l'espère.

— Si c'est pour moi que vous dites cela, grommela Mme de Bacques qui s'était embrouillée dans son tricot, je puis vous affirmer......

— Je compte bien sur vous, » dit tranquillement Mme Lemas.

Mme de Bacques, ayant rattrapé les mailles qu'elle avait laissé échapper, recouvra subitement sa bonne humeur et répondit : « Je ne dis pas que je n'irai pas quelquefois tricoter au milieu de cette marmaille. »

A suivre. J. GIRARDIN.

LE PÈRE JUSTE

Les touristes qui ont traversé, en été, le village de Saint-Sauveur-le-Châtel, dans les Vosges, le trouvent ravissant avec ses maisons pittoresquement groupées sa couronne de bois sombres, et ses frais pâturages. Ils ont remarqué sans aucun doute l'imposant château gothique qui domine le village, et peut-être ont-ils demandé la permission de le visiter au garde qui habite le joli chalet tapissé de lierre, situé à droite de la grille d'entrée. Cette permission est toujours accordée aux voyageurs lorsque le châtelain n'y est pas, et il y est très rarement, car, heureux marquis de Carabas, le marquis de Servance possède d'autres châteaux moins imposants mais plus gais, moins curieux mais plus confortables, et qu'il préfère tous à celui-ci. Aussi est-ce le garde, M. Philippe, qui est le véritable maître de cette demeure dédaignée.

Dans l'un des donjons du château, on voit de profondes oubliettes; M. Philippe a l'attention de les éclairer en brûlant une gerbe de paille et de dire aux visiteurs d'une voix engageante: « Approchez-vous, mesdames, approchez-vous, messieurs; vous remarquerez qu'on distingue des ossements au fond. »

Heureusement ce séjour conserve d'autres souvenirs moins lugubres. Il y a une vaste salle où les châtelains du temps passé faisaient bombance, où les convives vidaient des coupes en l'honneur des dames, dont les froides figures de pierre peuplent maintenant la chapelle qui renferme des tombeaux fastueux. On voit encore un oratoire où ces mêmes châtelaines priaient de longues heures pour obtenir le retour de leurs maris, lorsque ceux-ci guerroyaient au loin. C'est sur cette pensée édifiante que M. Philippe veut laisser les visiteurs, car en fermant la porte de l'oratoire il leur apprend que la visite des appartements est terminée. C'est le moment de lui glisser une pièce d'argent dans la main; il la recevra avec un air de profonde dignité et un sensible plaisir; si le culte du veau d'or existait ce serait certainement le sien, et, s'il pouvait se permettre d'avoir une devise, « Tout pour l'argent » serait la sienne.

M. Philippe est ce qu'on peut appeler un homme qui a de la chance. Recueilli tout enfant au château, où il est entré sans bas, sans souliers, maigre et pâle à faire peur, il a su, par son adresse, beaucoup plus que par ses qualités, s'emparer d'une place fort douce. Il est bien vêtu, il est gras, rose, superbe, arrogant, dur au pauvre monde, et met singulièrement d'argent de côté. Tout lui réussit.

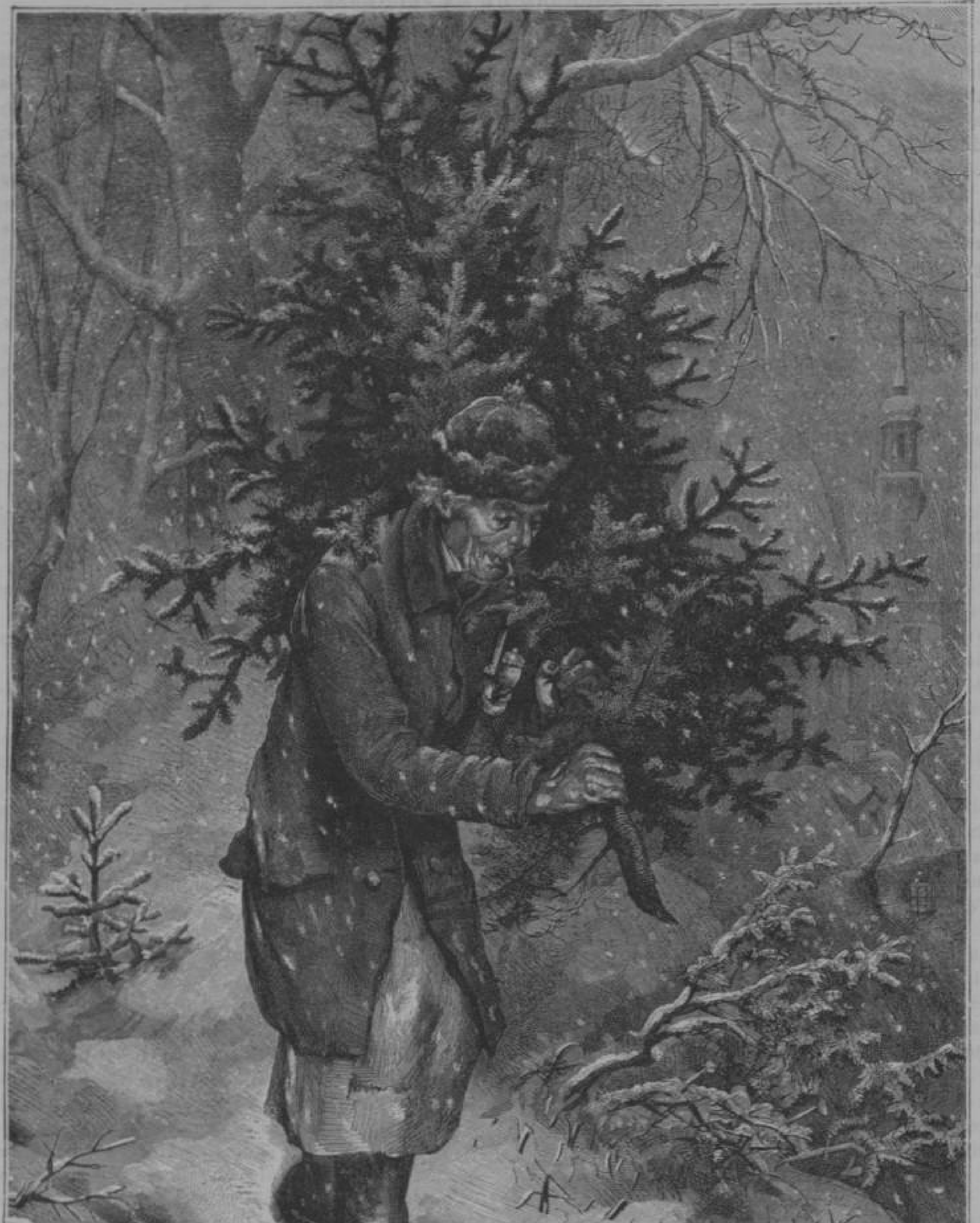
Il y a dans le village, un homme qui est le contraire de M. Philippe, il n'a pas de chance. A force de travail et d'économie, il avait amassé quelques centaines de francs pour ses vieux jours. Il a mis cet argent dans une affaire magnifique, exaltée par M. Philippe; c'était comme une faveur qu'on lui avait faite, car on n'acceptait pas si peu d'argent. Le pauvre homme était tout à fait reconnaissant d'une pareille obligeance. Mais un jour l'affaire magnifique s'est effondrée, les fonds ont disparu, et tous les personnages qui s'occupaient de cette entreprise se sont évanouis comme des ombres; impossible de mettre la main dessus. Le travailleur indigné a fait retentir tout le village de ses plaintes; M. Philippe a trouvé cela très mauvais, et depuis ce temps lui a cherché chicane en toute circonstance. On dit tout bas que M. Philippe n'a rien perdu dans cette affaire, dans laquelle il engageait les gens avec tant de zèle.

Le pauvre homme habite une vieille maison, située au bout du village. On lit au-dessus de la porte : « Juste Mérinchal, tonnelier, successeur de son père. »

Il y a longtemps, sans doute, qu'il a succédé à son père, car on lui donnerait bien soixante-dix ans. C'est un modèle d'honnêteté, et l'on n'a pas besoin du témoignage des gens pour le croire; c'est si bien écrit sur la figure du père Juste!

Jeune encore, il a perdu sa femme, une digne femme, bonne épouse, bonne mère, bonne chrétienne, bien que sur la croix qui marque sa place au cimetière pas une de ses qualités ne soit rappelée.

Mais il ne vit pas seul dans sa vieille maison. Pendant qu'il travaille à ses tonneaux, on voit près de la fenêtre une jeune femme, penchée sur un ouvrage de dentelle, qui manie agilement ses fuseaux. Elle a la figure pâle et les yeux fatigués. C'est la veuve du fils du père Juste qui est venu avec sa petite fille chercher un abri chez son beau-père. Celui-ci voudrait bien l'empêcher de perdre ses yeux à son travail de fée, mais ses bras, usés par cinquante années de travail, sont loin de faire autant d'ouvrage qu'autrefois. Et puis un jeune homme, patronné par M. Philippe, est venu s'établir dans le village, et il fait beaucoup de



Le sapin était un peu lourd. (P. 58, col. 2.)

tort au vieux tonnelier, car il vend moins cher que lui; le père Juste sait bien pourquoi, comment ses tonneaux sont fabriqués, c'est de la camelote. Il connaît aussi les propos de M. Philippe. « Il faudra bien, dit celui-ci, que ce vieux Mérinchal se résigne enfin à céder sa place à un plus jeune que lui. »

Il voudrait, à force de tracasseries, le forcer à quitter le pays. L'honnête figure du père Juste lui déplaît, sa droiture le froisse, c'est une conscience qui le gêne.

A tous ces ennuis du pauvre homme vient s'ajouter une nouvelle crainte : Véronique, sa belle-fille, est menacée de perdre les yeux si elle continue à faire de la dentelle; il faut absolument qu'elle abandonne ses fuseaux. Cet arrêt du médecin a désespéré la jeune femme, et, avant de s'y rendre, elle a résisté et pleuré bien des jours. « Comment ferions-nous, dit-elle, si je ne gagnais rien? »

Le bon père Juste s'efforce de la rassurer, mais au fond il est très inquiet. L'hiver est dur, et les choses de première nécessité sont chères. Il n'y a que la petite fille, Désirée, qui ne s'inquiète de rien avec l'insouciance de ses six ans. Une seule chose la préoccupe, et fait travailler sa petite imagination, c'est Noël. Viendra-t-elle bientôt cette belle fête qui apporte tant de surprises aux enfants sages? Tous les jours elle demande : « Est-ce demain ? » Et cette simple question crève le cœur du grand-père, car il ne pourra donner à sa chère petite-fille un arbre de Noël comme celui de l'an passé.

C'est la veille de Noël. Désirée revient de l'école; elle a obtenu la médaille de la sagesse, une belle médaille d'argent, qui s'étale sur sa poitrine avec un large ruban bleu. Avant de rentrer, elle a fait une commission chez l'épicière, et a vu là des merveilles qui l'ont beaucoup surexcitée.

« Grand-père, si tu savais quel bel arbre de Noël auront les enfants de M. Philippe! Leur mère était chez l'épicière; elle achetait des choses, oh ! les belles choses ! Des poupées avec des jupes roses, des corsages d'argent et de beaux petits cheveux tout frisés. Qu'elles étaient jolies, mon bon papa Juste ! »

Après le déjeuner, Désirée reprit le chemin de l'école. Avant de partir, elle grimpa sur les genoux de son grand-père, l'embrassa comme de coutume, mais lui dit tout bas avec des yeux brillants :

« Que je voudrais être à ce soir, grand-père ! »

Ces paroles firent au bon père Juste l'effet d'une flèche douloureuse. Il se mit tristement à l'ouvrage.

« Non, dit-il tout à coup en laissant là son travail, non, je ne puis pas priver l'enfant de son arbre de Noël, et surtout quand la chère mignonne a la médaille de la sagesse ! »

Là-dessus, il enfonça son bonnet fourré sur sa tête, alluma sa pipe, et sortit. Véronique essaya, mais faiblement, de le retenir, car elle aussi avait le cœur gros en pensant à la déception de Désirée ce soir.

Le père Juste se dirigea vers un grand bois appartenant au propriétaire du château, il suivit un chemin qui disparaissait sous la neige, et quand il eut trouvé un joli petit sapin très bien fait, il le coupa, le chargea sur son épaule, et revint vers le village. La neige tourbillonnait en gros flocons; le sapin était un peu lourd, et la descente assez difficile mais il ne s'en apercevait pas. L'arbre de Noël, en touchant ses épaules courbées, en frôlant ses cheveux gris de ses verts rameaux odorants, l'avait soudain rajeuni de plus de soixante années et délivré de tout souci. Lui aussi avait eu de beaux Noëls, des attentes fiévreuses, des joies délirantes ; et de naïfs souvenirs, pleins de charme et de fraîcheur, mouillaient ses yeux de quelques-unes de ces douces larmes, dont la source n'est souvent pas tarie alors que celle des pleurs amers l'est déjà. Il cheminait tout entier au passé, lorsqu'une voix s'éleva....

« Faut-il, père Mérinchal, disait cette voix, que ce soit par vous que je commence à dresser procès-verbal ! »

Le vieux tonnelier s'éveilla de ses rêves, et se vit en face du garde-champêtre, à l'entrée du village.

« A quel propos un procès-verbal à moi ? fit-il avec surprise.

— Et ce sapin, où l'avez-vous coupé? Dans les bois de M. le marquis; ne mentez pas. »

Le père Juste se redressa, ses yeux ternis étincelèrent.

« Moi, mentir, moi ! vous vous oubliez, Jean Maiche.

— Allons, allons, ne le prenez pas si haut; vous vous êtes mis dans un mauvais cas.

— Comment? M. le marquis a toujours permis aux pauvres gens de couper des sapins pour faire des arbres de Noël.

— Autrefois, je ne dis pas.

— L'année dernière encore.

— Cela ne me regarde pas ; vous direz vos raisons à M. Philippe. Je ne puis que dresser procès-verbal et retenir l'objet du délit.

— Je vous en prie; laissez-le moi.... au moins pour ce soir.

— Allons, gardez-le, on n'est pas si dur que cela. »

C'est le cœur bien lourd que le pauvre père Juste alla faire ses petites emplettes pour parer l'arbre de Noël qui lui amenait tant d'ennuis. La joie de l'innocente Désirée n'en fut pas moins vive. Le grand-père avait fait la folie d'acheter une de ces jolies poupées en jupes roses, au corsage en gaze d'argent, aux beaux petits cheveux tout frisés, que Désirée lui avait décrites avec tant de complaisance.

Deux ou trois jours après, le garde-champêtre vint chez le vieux tonnelier et lui dit :

« Père Mérinchal, M. Philippe, qui est un brave homme, ne voudrait pas vous laisser condamner à une amende de cinquante francs. »

A ce chiffre le pauvre homme tressaillit.

« Les choses peuvent s'arranger, continua le garde ; donnez-lui la moitié de cette somme, et il ne poursuivra pas l'affaire. »

Une expression de dégoût se peignit sur l'honnête figure du père Juste.

« Suis-je coupable, oui ou non? dit-il.

— Certainement.. certainement, vous êtes coupable. Consentez à ce petit arrangement qui vous évitera bien des ennuis, croyez-moi?

— J'y réfléchirai. »

Le garde-champêtre sortit.

« Il faudra peut-être en passer par là, dit Véronique avec désolation.

— Nous verrons. Je vais écrire à M. le marquis pour lui tout raconter.

— Oh! mon père, fit Véronique effrayée, M. Philippe nous en voudra, il nous fera encore plus de misères!

— Avec ces idées-là, on ménage toujours les coquins, personne n'ose les dévoiler, ils continuent à triompher et à jouer leurs vilains tours. »

Le père Juste prit une plume, une feuille de papier, et, après avoir bourré et allumé sa bonne pipe, qu'il mit entre ses dents, il commença le travail très pénible pour lui d'une composition épistolaire.

« Là, dit-il quand il eut fini d'écrire, il arrivera ce qu'il pourra de cette lettre, je suis satisfait de l'avoir écrite. »

Quelques jours après, le facteur entra chez le tonnelier, et lui remit une lettre qu'il décacheta fiévreusement.

« J'ai pris des renseignements sur vous, père Juste, disait cette lettre, et ailleurs qu'auprès de M. Philippe. Je ne vous répéterai pas tout le bien qu'on m'a dit de vous. J'en ai pris aussi sur M. Philippe, et ils ne sont pas aussi bons que sur votre compte. Maintenant que vous avez eu le courage de parler, on ose me dévoiler toutes ses vilenies. Ce personnage, en qui j'avais trop de confiance, était en train de me faire détester dans le pays. Je veux qu'on sache bien que je n'ai jamais eu l'idée de défendre aux pauvres de couper des arbres de Noël ni de ramasser du bois mort. C'est une invention de ce misérable, auquel je donne huit jours pour sortir du château. Cette place, qui est douce, me semble vous convenir parfaitement et je vous l'offre, persuadé que je ne puis la donner à un plus honnête homme que vous. Vous pourrez vous loger, vous et vos enfants, dans le chalet.

» Au revoir, père Juste. Peut-être irai-je l'été prochain passer une quinzaine dans mon château des Vosges.

» Marquis de Servance. »

Huit jours après, le père Juste s'installait avec ses enfants dans le joli chalet tapissé de lierre. C'est lui maintenant qui montrera aux visiteurs les profondes oubliettes, la salle des festins, la chapelle aux tombeaux fastueux et l'oratoire des belles châtelaines. Toutes les pièces de monnaie qui tomberont dans sa main serviront à grossir la dot de sa chère petite-fille.

Louise Mussat.

UN MARCHEUR SANS PAREIL

Les ouvrages de physiologie citent les marcheurs les plus remarquables. Mais tout ce qui a été observé jusqu'ici est laissé bien en arrière par les exploits du marcheur émérite dont les journaux anglais nous ont récemment fait connaître les prouesses

Ce grand marcheur s'appelle William Gale. Il a moins de cinquante ans. Il est petit (1 mètre 60 centimètres environ), maigre, avec un système muscuaire peu développé, et ne pèse que 55 kilogrammes. Sa tête est couverte d'abondantes boucles de cheveux châtains, coupés court. Son visage est uniformément rosé et les traits sont réguliers. Son maintien respire le calme et la confiance en soi-même. Il a des habitudes de stricte sobriété. Bien qu'il dorme ordinairement sept à huit heures par nuit, il peut facilement ne prendre que trois ou quatre heures de repos pendant plusieurs semaines. Il peut même se contenter de cinq ou dix minutes de sommeil dans une marche de vingt-quatre heures.

C'est ainsi qu'il a parcouru, sans s'arrêter, 2413 kilomètres en mille heures consécutives ou six semaines, soit 2513 mètres à l'heure; et 1609 kilomètres en 4000 périodes successives de dix minutes.

Il se fit fort de parcourir cette distance de 4022 kilomètres en six semaines, à la condition de faire, après avoir parcouru 2413 mètres, une halte, qui pourrait être de dix minutes, mais qui ne fut souvent que de quelques secondes, toutes les demi-heures. Pendant une marche de 96 kilomètres par vingt-quatre heures, ces courtes haltes devaient lui suffire pour se reposer, prendre ses repas et satisfaire aux autres besoins.

C'est sur les terrains de Lillie Bridge que cette marche forcée eut lieu.

Pendant toute la durée de cette longue marche, la respiration de William Gale était très active et les battements du cœur très forts; le pouls variait de 73 à 77 pulsations.

Vers la fin de la cinquième semaine, Gale se plaignit plusieurs fois de vertige. Quand arrivait minuit, il marchait pendant deux ou trois heures dans un état demi-inconscient, ses mouvements n'étaient plus coordonnés. Mais si une voix familière l'interpellait, il reprenait immédiatement conscience de lui-même.

Cinq jours avant l'expiration des six semaines, Gale était arrivé à 3592 kolimètres. Après avoir pris quelques heures de repos, il recommença sa marche et arriva jusqu'à 3870 kilomètres, sans essayer de faire le reste dans le temps voulu. Il éprouvait alors une certaine raideur dans les jambes, les extenseurs des cuisses ne pouvaient plus se mouvoir et ne permettaient pas de faire de grandes enjambées. Les orteils étaient tassés sous la pression continue des chaussures. C'est la cause du déficit de ces 153 kilomètres.

Le poids du sujet après cet exploit pédestre était de 51 kilogrammes 500 grammes; il avait donc perdu 3 kilogrammes 500 grammes environ pendant cette marche.

GIOVANNI BORGI

Au milieu du siècle dernier, Rome, pas plus que les autres villes, n'avait pourvu au sort des orphelins, et, cependant, à Rome, plus qu'ailleurs, la misère était grande. La mendicité y était pour ainsi dire encouragée; aussi les mendiants et les vagabonds pullulaient.

C'était la plaie saignante, la plaie hideuse de la Ville éternelle; mais le bien naît quelquefois de l'excès du mal.

C'est précisément de ce milieu d'êtres abandonnés, d'enfants perdus, de mendiants paresseux, de vagabonds éhontés, que devait sortir le fondateur du premier orphelinat de Rome.

Giovanni Borgi, né à Rome, en 1732, était encore enfant quand la mort de ses parents le laissa absolument sans aide, sans appui et sans guide. Giovanni était un de ces êtres qui semblent nés pour le bien et prédestinés aux bonnes œuvres. Il traversa le foyer d'infection morale dans lequel l'avait jeté l'abandon sans rien perdre de sa candeur et sans y prendre rien de mauvais.

Tout enfant, il allait de lui-même se mettre au service des maçons qu'il s'était plu tant de fois à regarder travailler. Le pauvre petit avait plus de bon vouloir que de capacité, plus de courage que de vigueur et c'est précisément par là qu'il se fit aimer; il avait les qualités qui ne s'acquièrent pas facilement, la force lui viendrait avec l'âge.

Les maçons, qu'il servait du mieux qu'il pouvait, s'intéressèrent à lui; après l'avoir employé sans grand profit pour lui ni pour eux, ils lui enseignèrent leur métier; si bien que Giovanni, encore adolescent, gagnait largement sa vie.

C'était un garçon capable et un bon compagnon, doux et accommodant avec ses patrons, bon et serviable avec ses camarades de chantier; il était humble, indulgent, généreux et compatissant avec les misérables, eussent-ils l'esprit dépravé et le cœur corrompu. Il les avait vus de près et savait quelle part de responsabilité revenait à chacun.

Chaque fois qu'il rencontrait, et c'était à tous les instants, un de ces petits mendiants souffreteux que la faim maigrit et que le vice dégrade, il causait avec lui, gagnait sa confiance avant de l'interroger, avant de solliciter des confidences qui ne peuvent être sincères que quand elles sont faites avec abandon. Giovanni savait bientôt à qui il avait affaire et adressait plus de bonnes paroles que de réprimandes.

Il exhortait surtout ces petits vagabonds à demander au travail le pain que la pitié leur jetait avec mépris et qu'ils ramassaient dans la honte.

Il savait bien, le brave jeune homme, que la main qu'on tend lâchement à l'aumône n'est pas bonne pour le travail, mais à qui la faute? Où donc ces pauvres petits êtres auraient-ils trouvé de l'ouvrage? où auraient-ils pu apprendre un métier? Est-ce que personne leur avait jamais donné le goût du travail? Qui donc aurait cherché à leur inspirer le sentiment du devoir?

Giovanni ne comptait guère sur son éloquence; il se disait que ses paroles étaient perdues, que ce n'est pas avec des sermons que l'on fait de grandes et nombreuses conversions, mais il ne se rebutait pas, et, croyant n'avoir que des conseils à donner, il donnait des conseils.

Un jour pourtant, il crut remarquer qu'un petit mendiant, orphelin sans asile, l'écoutait plus attentivement et le comprenait mieux. Il l'emmena à son chantier, chercha à s'en faire aider, partagea ses repas avec lui et le fit coucher dans sa chambre.

Au bout de quelques jours, l'enfant avait changé d'aspect, il avait pris les couleurs de la santé; il était gai, actif, avait du cœur à l'ouvrage, il sentait le bien qu'on lui faisait et il en était reconnaissant.

D'autres rencontres semblables procurèrent à Giovanni un second, puis un troisième manœuvre. Ils ne lui faisaient pas beaucoup de besogne, mais ils promettaient beaucoup, et, en leur mettant la truelle à la main, Giovanni comptait qu'ils auraient fini leur apprentissage au même âge que lui. En attendant, il partageait son pain avec eux, les faisait coucher dans son lit, se contentant pour lui-même d'un peu de paille étendue dans un coin.

« Bah! se disait-il, une mauvaise nuit est bientôt passée! Je suis fort et robuste; tandis que ces pauvres petits, si jeunes et si faibles, ont besoin de se refaire. »

La bonne mine des trois manœuvres qui paraissaient si heureux et si bien portants avait éveillé l'ambition des petits camarades de misère avec qui ils avaient dormi tant de nuits sous le porche des palais romains, et ils vinrent demander à Giovanni Borgi de les accueillir comme il avait accueilli les autres.

Bien que la demande fût fort inconsidérée, le bon Giovanni ne dit pas non. Seulement, l'on ne peut faire des maçons de tous les petits abandonnés de Rome et Dieu sait s'il y en avait! D'ailleurs ne faut-il pas tenir compte des aptitudes et des vocations? Tout le monde n'est pas né pour manier la truelle.

A force de retourner le problème dans son esprit, Giovanni en trouva la solution.

« Au fait, se dit-il, pourquoi ne pas mettre ces enfants en apprentissage dans toutes les professions? C'est très simple cela. Comment n'y ai-je pas songé plus tôt? »

Et le voilà, interrogeant les orphelins qui se présentent, cherchant à deviner leurs aptitudes pour leur rendre la tâche plus douce et plus facile.

« Toi, tu as du goût pour faire des chaussures? Eh

bien! je te trouverai un cordonnier qui te nourrira jusqu'à ce que tu gagnes de l'argent.

» Toi, tu as des dispositions pour la couture? Tu entreras chez un tailleur aux mêmes conditions.

» Toi, tu veux être menuisier? Tu entreras chez un patron qui t'apprendra à raboter et à cogner.

» Toi, tu veux battre le fer? Tu iras chez un serrurier.

» Courage! mes amis; il y aura des métiers pour tout le monde. Ah! comme nous allons bien travailler! Je suis sûr que vous ne ferez pas mentir les promesses que j'aurai faites en votre nom aux patrons qui vous prendront sans vous connaître parce qu'ils ont confiance en moi, car, moi aussi, j'ai confiance en vous! »

« Jusqu'ici, c'est très bien, pensa-t-il; ces petits seront nourris et surveillés le jour, mais où passeront-ils la nuit! Au fait, en étendant un peu plus de paille dans ma chambre.... ils seront toujours mieux là que dans la rue. »

Et le brave homme, après avoir vêtu convenablement les orphelins avec des vêtements qu'il avait recueillis dans le voisinage et ajustés lui-même, alla présenter ses protégés au cordonnier, au tailleur, au menuisier et au serrurier qu'il savait bons et charitables. Il invitait les apprentis à l'obéissance et les patrons à l'indulgence. Il s'engageait à amener les enfants tous les jours à l'atelier, à venir les chercher tous les soirs, à les loger la nuit, à leur donner le pain du matin, à leur apprendre à lire, à écrire et à compter.

Qui donc aurait pu résister à la chaude parole de cet homme à la figure ouverte, à l'œil clair, au parler franc? Éloquent comme le sont naturellement tous les gens de bonne foi, Giovanni n'avait pas grand'peine à persuader. Le succès de ses premières tentatives lui avait paru si facile qu'il trouva tout simple d'étendre son action bienfaisante.



Le pape bénit les orphelins. (P. 62, col. 2.)

Grâce à quelques collectes fructueuses, il put louer une maison dans la rue Giulia. A partir de ce moment, il recueillit autant d'orphelins qu'il en pouvait loger et qu'il en put mettre en apprentissage. Du reste, la confiance qu'il inspirait, autant que les conditions favorables qu'il faisait aux patrons, facilitait beaucoup le placement de ses pupilles de rencontre.

Aussi intelligent que charitable, Giovanni Borgi avait l'esprit d'ordre et le sens pratique des organisateurs qui savent produire le plus grand effet possible avec une somme d'efforts donnés. Il tirait parti de tout. Les vieux vêtements, la literie, le misérable mobilier qu'il obtenait à force de sollicitations étaient remis à neuf par ses jeunes apprentis, sous sa direction et avec sa participation directe. La maison était grande, bien aménagée, parfaitement tenue; les moindres recoins y étaient utilisés.

Les deux plus grandes pièces avaient été transformées

en dortoir et en salle d'études; oui, en salle d'études! Le maçon s'était dit que l'homme ne vit pas seulement de pain et tous les soirs il se faisait professeur.

Il avait dû commencer par être son maître à lui-même avant de devenir celui des autres. Enfin, il était parvenu à enseigner à ses élèves la lecture, l'écriture et le calcul. Il leur avait appris les prières et le catéchisme, et leur inculquait les principes de morale, les règles de conduite qui devaient les guider dans la vie humble et laborieuse à laquelle ils étaient appelés.

C'était un spectacle à la fois touchant et divertissant de voir, tous les matins, le bon Giovanni sortir de son orphelinat, entouré de toute cette jeunesse proprette, à la mine éveillée, à l'air enjoué, rayonnante de santé qui gambadait autour de lui. Tenant les deux plus petits par la main, il suivait toujours le même itinéraire, déposant un de ses laborieux pensionnaires au seuil de chaque boutique, de chaque atelier.

La grappe vivante s'égrenait le matin pour se reformer le soir. Au coucher du soleil, et lorsqu'il avait terminé sa besogne, Giovanni reprenait en sens inverse les marmots qu'il avait amenés le matin; interrogeant les patrons, les exhortant à la patience quand ils avaient à se plaindre, gourmandant avec douceur, avec affabilité, l'apprenti qui n'avait pas fait son devoir, accueillant de son bon rire franc les compliments qu'il recevait d'un maître satisfait, félicitant, sans exciter sa vanité, l'enfant qui avait mérité des éloges et le proposant en exemple à ses camarades.

Quand ce bon pasteur avait rassemblé toutes ses brebis, le troupeau bondissant reprenait le chemin de la maison.

Après la récréation qui suivait le retour, la bande joyeuse se rendait dans la grande salle où chacun se mettait avec ardeur à l'étude. Les uns copiaient plus ou moins péniblement les exemples que le maître avait tracés de sa plus belle main; les autres lisaient qui dans un syllabaire, qui dans l'Évangile; ceux-ci se livraient à la recherche de petits problèmes, ceux-là comptaient sur leurs doigts pour faire leur addition ou leur soustraction; personne ne faisait de niches à son voisin.

Giovanni allait de l'un à l'autre, distribuait des conseils et des encouragements; aidant celui-ci, faisant aider celui-là par un *grand* qui savait tout ce qu'on pouvait apprendre là et servait de moniteur; leur enseignant ainsi à recevoir et à donner, leur apprenant la charité et la solidarité.

Le dimanche il conduisait sa nombreuse famille d'adoption à la messe et à la promenade. C'était plaisir de voir tous ces enfants roses et pleins de vie, des plus grands aux plus petits, traverser les rues de Rome en s'essayant à marcher au pas cadencé ou jabotant à qui mieux mieux. Point de contrainte, point de sournoiserie, ils avaient tous l'air franc et honnête, et o in de fuir la compagnie du maître, tous la recherchaient à l'envi. Les plus grands l'appelaient *babbo*, papa; les plus petits l'appelaient *tata*, *tata;* et bientôt, par gentillesse et par câlinerie, tous l'appelèrent *Tata*. Ce nom lui est resté. Giovanni Borgi n'était guère connu à Rome que sous le nom de *Tata Giovanni* et c'est sous ce nom qu'il est demeuré dans la mémoire des hommes qui gardent plutôt le souvenir des gens de bien que celui des gens de guerre.

Un soir, au moment où ces heureux orphelins allaient quitter la salle d'études pour le dortoir et où, debout devant leurs tables, ils joignaient les mains pour commencer la prière, on frappa à la porte de la rue.

Deux vénérables prêtres demandaient à visiter l'orphelinat. Tata les fit entrer.

Le plus âgé des deux s'arrêta, surpris et charmé, devant le spectacle merveilleux et attendrissant qu'offraient ces adolescents et ces enfants de tous les âges, rangés par file dans l'ordre le plus parfait. Immobiles et silencieux, portant sur leurs jeunes visages l'expres- sion du contentement et du bien-être, ils se tenaient sans contrainte, dans l'attitude recueillie d'innocents qui vont parler à Dieu.

Après un instant de contemplation muette, le plus jeune des visiteurs fit un geste pour appeler l'attention de l'assistance et dit simplement:

« Mes enfants, agenouillez-vous, notre Saint-Père le pape, qui a voulu venir vous visiter, va vous donner sa bénédiction. »

Puis il s'agenouilla lui-même.

Le pape posa la main gauche sur son cœur, étendit la main droite, bénit les orphelins et le père qu'ils avaient retrouvé providentiellement.

Il interrogea ensuite les enfants et les encourage a à mériter les bienfaits que leur prodiguait un saint homme de bien qui, par un miracle de charité, avait créé de rien des ressources pour les sauver du besoin et des trésors de vertus et de sagesse pour payer leur rédemption dans ce monde et dans l'autre.

Le pape voulut que rien ne fût changé à l'ordre de la maison. C'était l'heure de la prière, il pria avec les orphelins. Giovanni les conduisit ensuite au dortoir et, après avoir assisté à leur coucher comme tous les soirs, il revint trouver Pie VI qui se fit rendre compte des moindres détails de l'organisation de l'orphelinat.

Le pape retourna au Vatican, ému, émerveillé de cet exemple de charité sublime qu'un pauvre maçon donnait au monde chrétien. Dès le lendemain, il acheta la maison qu'avait louée Giovanni et la lui donna en toute propriété.

Voulant offrir à Tata Giovanni un témoignage de la confiance que lui inspirait la sagesse de son administration, il déclara, dans un bref solennel, que l'orphelinat resterait indépendant de tout pouvoir public, civil ou religieux, et accorda à Giovanni le droit de désigner son successeur.

Après quarante ans de cette vie d'abnégation, de dévouement, de charité, Tata Giovanni vit son œuvre

agrandie et prospère, il put entrevoir qu'elle serait durable. Mais il n'a certes pas osé espérer que l'humble asile qu'il avait ouvert aux enfants abandonnés deviendrait ce qu'il est aujourd'hui : le Grand-Hospice des Orphelins de Rome.

Pendant l'occupation française, le 28 juin 1798, Giovanni Borgi dirigeait la classe du soir, lorsqu'il tomba tout à coup au milieu de ses enfants foudroyé par une attaque d'apoplexie.

Jamais père plus tendre ne fut pleuré plus tendrement.

La ville de Rome lui fit de magnifiques funérailles et l'humble maçon reposa dans la chapelle de l'Hospice qu'il avait créé.

Mme GUSTAVE DEMOULIN.

LES JEUX DE PALET

L'ancienneté du palet. — Le jet des pierres. — Les discoboles. Les montagnards de l'Appenzell. — Canadiens et Écossais.

Si, parmi les jeux, un seulement remonte à la création du premier homme, on peut supposer hardiment que c'est le jet des pierres Existe-t-il, en effet, un jeu plus simple et plus primitif que celui qui consiste à lancer des pierres contre un objet quelconque? Dans cet amusement, tout sert de but, tout fait projectile. Soumis à cette seule règle : atteindre le but, il ne demande aucune description, aucune explication. Les enfants, dans l'antiquité, avaient un goût naturel très vif pour le jet des pierres. Une épigramme d'Antipater nous montre un noyer se lamentant de ce que ses branches ont été brisées sous une grêle de projectiles. Diogène, le fameux philosophe au tonneau, s'écria un jour en voyant un enfant lancer des pierres contre une croix : « Courage, tu atteindras le but! » Mot amer, si l'on songe que la croix, choisie par l'enfant comme cible à ses projectiles, était un instrument de supplice. D'après la réflexion de Bion, relatée par Plutarque, les grenouilles constituaient le but favori des lanceurs de pierres. Pauvres grenouilles! Je crois qu'elles ne prenaient guère plaisir à ce jeu-là, surtout quand elles voyaient quelques-unes d'entre elles en mourir à bon escient.

A la longue, ce jeu d'enfants devint un exercice pour les adultes et les hommes faits. On remplaça les pierres par des masses pesantes, peu faciles à manier et à diriger. Lorsque les Grecs formèrent leur constitution, ils comprirent même cet exercice au nombre des cinq qui, sous le nom de *pentathle*, composaient les fêtes olympiques. Il se nomma alors : le jeu du disque. Le projectile affectant généralement la forme plate et circulaire d'un disque. On le façonnait soit avec un morceau de métal, cuivre ou fer, soit avec un bois très lourd et très serré. Son diamètre mesurait la hauteur d'une tête d'homme, de sorte que, tenu dans la main, il dépassait un peu la moitié de l'avant-bras. Aux plus beaux jours de la Grèce, il prit la forme d'une lentille, aminci vers les bords et bombé en son milieu. Sa surface polie et brillante le rendait si difficile à tenir qu'il échappait à tout moment à la main qui le portait. Quelques auteurs font remonter à Persée, fils de Jupiter et de Danaë, l'invention de ce projectile ; invention qui ne lui porta point bonheur, paraît-il, car, s'étant rendu à Larissa, il eut le malheur, en lançant son disque, d'y tuer son aïeul Acrisius. Semblable accident arriva du reste à Apollon, le plus adroit des dieux, qui, abandonnant l'Olympe, vint à Sparte lancer le disque et tua son ami Hyacinthe. Ce qui démontre que les plus adroits commettent aussi des maladresses.

Dans l'âge héroïque où tous les Grecs alliés s'ennuyaient des longueurs du siège de Troie, ils se livraient fréquemment aux jeux de jet. Le disque se composait alors d'une masse de fer brut nommé *solos*, sorte de galette de fonte ou d'airain, que le lutteur employait telle qu'elle était sortie de la forge, avant même que le marteau l'eût travaillée. Sa pesanteur, bien qu'elle nous soit inconnue, devait atteindre un poids énorme. En effet, dans la vingt-troisième rapsodie de l'*Iliade* d'Homère, rapsodie consacrée aux funérailles de Patrocle, et, par conséquent, aux jeux en usage dans ces sortes de cérémonies, nous lisons : « Le Péléide déposa un disque de fer brut que lançait autrefois la force immense d'Éétiôn. Et le divin Achille aux pieds rapides, ayant tué Éétiôn, avait emporté cette masse dans ses nefs avec d'autres richesses. Et, debout, il dit au milieu des Argiens : « Qu'ils se lèvent ceux qui veulent tenter ce combat. Celui qui possèdera ce disque, s'il a des champs fertiles qui s'étendent au loin, ne manquera pas de fer pendant cinq années entières. Ni ses bergers, ni ses laboureurs n'iront en acheter à la ville, car ce disque lui en fournira. »

Du fer pendant cinq ans! Jugez de la pesanteur d'une telle masse! Je soupçonne le bon Homère d'exagérer quelque peu les choses. Pourtant, ce bloc si lourd fut soulevé et lancé par plusieurs concurrents. Polypoitès, roi des Achaiens, remporta le prix. « Il lança le disque plus loin que tous, dit Homère, de l'espace entier que franchit le bâton recourbé d'un bouvier, que celui-ci fait voler à travers les vaches vagabondes. »

Il ressort de ce passage d'Homère qu'on n'assignait aucun but pour le jet du disque. Chacun lançait la masse le plus loin possible. La distance moyenne à laquelle des mains vigoureuses pouvaient pousser le projectile devint bientôt une mesure de longueur. Chacun, dans l'antiquité, savait ce qu'il fallait entendre par une portée de disque, comme nous savons chez nous ce que signifie une portée de fusil. Je dis signifie, je devrais dire signifiait, car, avec les nouvelles armes, les portées ont changé et changent à chaque nouvelle invention.

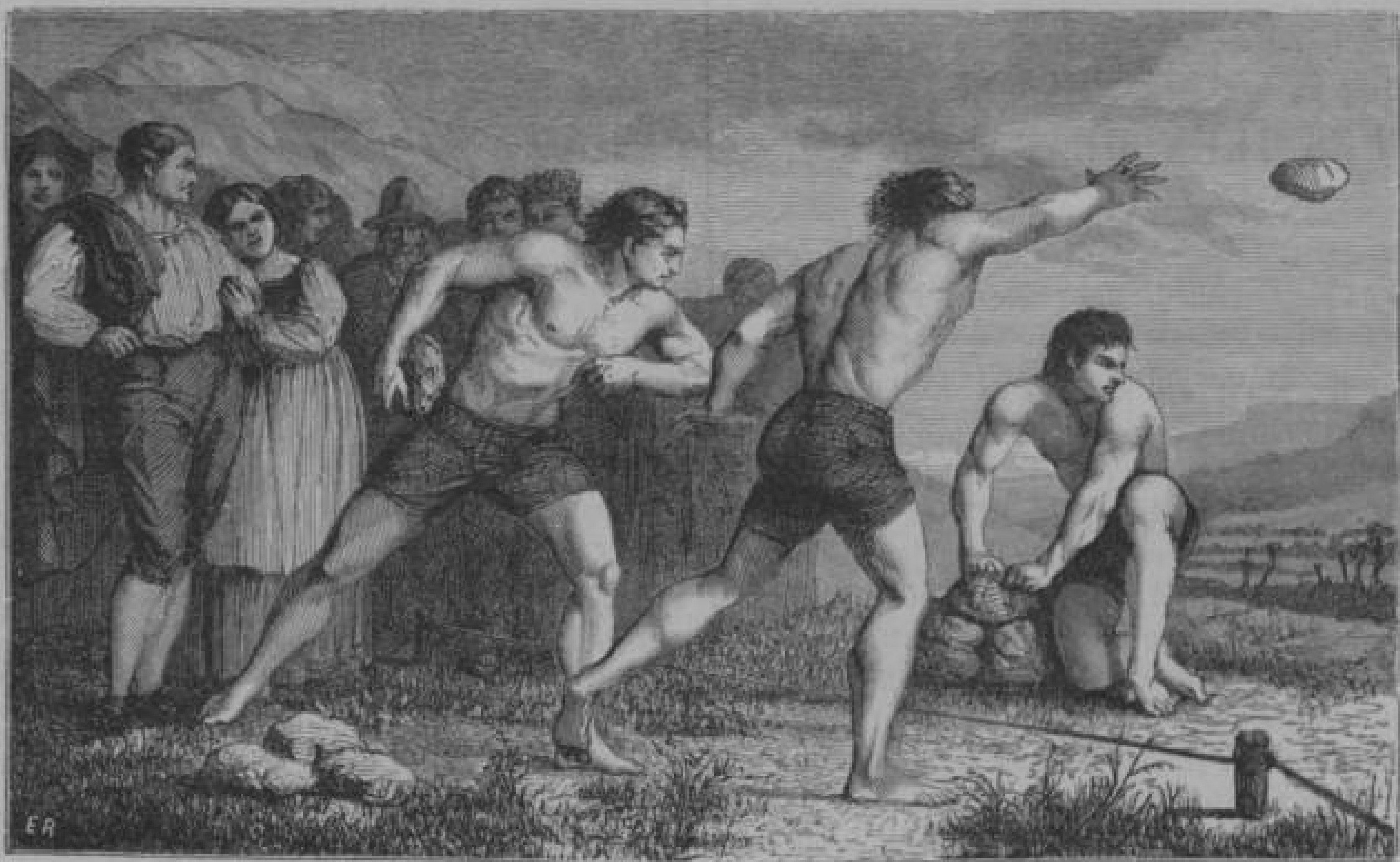
A l'époque impériale, les Romains s'adonnèrent à

cet exercice avec autant d'entrain que les Grecs en avaient montré sur les rives troyennes pendant qu'Achilleus boudait sous sa tente, refusant à l'œuvre patriotique sa part de collaboration promise.

Myron, un artiste grec, qui florissait vers l'an 432 avant Jésus-Christ, nous a laissé une statue connue sous le nom du *discobole*, admirable de réalisme. Le statuaire a représenté son personnage en action, et non fixe et au repos. On y voit l'athlète au moment où, recueillant toutes ses forces, il va lâcher le disque en sautant de quelques pas en avant pour augmenter encore la vigueur et la portée du jet. Les anciens prisaient beaucoup cette statue : « Figure qui, au premier abord, paraît tourmentée et travaillée, dit Quintilien; mais ce serait ne pas avoir le sentiment des arts que de blâmer cette attitude, car son mérite consiste principalement dans la manière nouvelle dont le sujet est traité et dans la difficulté vaincue. »

Quelquefois, le disque, perforé au centre, se tenait à l'aide d'une corde ou d'une courroie. En Suisse, dans le canton d'Appenzell, les montagnards emploient cette méthode pour lancer au loin des pierres d'un poids considérable. Ces hommes robustes, dignes des âges héroïques, se livrent entre eux à cet exercice violent. Deux fois l'an, ils se réunissent dans un endroit déterminé. De lourdes pierres, d'un poids égal, sont mises à la disposition des jouteurs qui, vêtus d'un simple caleçon, les lancent le plus loin possible. Ils peuvent, au moment du jet, sauter de quelques pas en avant, sans dépasser toutefois une limite préalablement indiquée à l'aide d'une ficelle tendue sur deux piquets. La masse qui tombe le plus loin donne le prix à celui qui l'a jetée. Le but fixe n'existe pas. Tantôt les Suisses lancent ces quartiers de roche avec la main seule, tantôt avec des courroies.

Au Canada, les habitants s'adonnent aussi à l'exercice du jet du disque, très pittoresquement modifié par le climat. Dans ce pays, des hivers rigoureux immobilisant pendant des mois la surface des fleuves sur une longueur de plusieurs kilomètres, les naturels lancent le disque non plus sur la terre, mais sur la glace. La force du jet se trouve par conséquent augmentée d'une force de glissement. Les masses de fer dont ils se servent sont, à cet effet, parfaitement polies d'un côté et munies de l'autre d'une sorte de poignée en forme d'anse, qui leur donne l'aspect d'un gigantesque fer à repasser. Ils prennent la masse par cette poignée et la lancent presque horizontalement, de façon que la trajectoire décrite par ce projectile représente une parabole très allongée, dont la surface du fleuve forme pour ainsi dire la tangente. La courbe se confondant presque avec sa tangente, la masse, au lieu donc de s'arrêter à l'endroit où elle tombe, glisse sur la glace et continue sa route pendant une certaine distance.



Le jet des pierres dans l'Appenzell. (P. 64, col. 1.)

Les Écossais jouent à un jeu assez semblable à celui-ci. Le projectile consiste en une boule de fer ou de fonte extrêmement pesante, emmanchée au bout d'un bâton qui ne mesure pas moins d'un mètre de longueur. Le lutteur saisit cette masse, prend son élan, lui imprime plusieurs tours de moulinet et la lance au loin. Un mât, couché par terre, limite l'endroit où le lutteur doit s'arrêter dans son élan.

A suivre. FRÉDÉRIC DILLAYE.



M. le maire surveillait les derniers arrangements. (P. 66, col. 1.)

LES MILLIONS DE LA TANTE ZÉZÉ [1]

IX

Revue des auxiliaires. — M. Pitard s'enrôle volontairement dans le régiment des auxiliaires. — La tante Zézé passe en revue « sa maison » et se montre « vulgaire ».

Nous sommes au lendemain de la tournée de visites, Mme de Bacques, Mme Lemas et M. le maire sont en train de déjeuner. M. le maire, qui n'a plus de secret à garder, est l'homme le plus heureux de la terre.

La preuve, c'est qu'il taquine sa mère, laquelle taquine Mme Lemas.

« Ma chère Joséphine, dit la vieille dame, vous avez rêvé une chose impossible; jamais de la vie vous ne rapprocherez les membres de votre clan, j'entends les membres adultes; jamais de la vie vous ne civiliserez la marmaille.

— Peut-être désespérerais-je, en effet, répond la chère Joséphine, si j'étais abandonnée à mes propres forces, mais j'ai déjà des auxiliaires.

— Faites-les voir un peu, vos auxiliaires.

— J'ai l'autorité morale de M. le maire.

— Elle est jolie, l'autorité morale de M. le maire! »

M. le maire salue profondément.

« J'ai Mme de Bacques, poursuit tranquillement la bonne Joséphine.

— Une belle auxiliaire, parlons-en, qui n'a pas seulement su élever son fils. »

Nouveau salut de M. le maire.

« J'ai Mme Jeannin.

— Celle-là, passe!

— J'ai le petit Paul.

— Vous plaisantez.

— Je ne plaisante pas. Croyez-moi, je me suis déjà trouvée bien des fois en pareille passe. L'auxiliaire le plus précieux, auprès des enfants, c'est un enfant; j'entends un enfant comme celui-là.

— J'accepte le petit Paul. Et puis?...

— Et puis, j'ai le nabot.

— Celui-là, je le récuse.

— Permettez-moi de vous dire que vous avez tort de le récuser. Il fait le tranche-montagne parce qu'il est petit; mais cet homme-là a du cœur, je n'en veux pour preuve que son désintéressement, en ce qui me concerne, et les bonnes paroles qu'il m'a dites au sujet de cette pauvre orpheline.

— Et néanmoins je le récuse, répéta péremptoirement Mme de Bacques.

— J'ai M. Quentin-Pitard.

— Quentin-Pitard fait ce que veut Mme Quentin née Pitard, laquelle fait ce que veut Mme Pitard née Quentin, laquelle fait ce que veut son seigneur et maître : voilà la gradation. Tant que vous n'avez pas Pitard-Quentin, vous n'avez personne de la famille.

— Eh bien! je tâcherai d'avoir M. Pitard.

— Oui, mais vous ne l'avez pas, vous n'avez pas le droit de le compter.

— Enfin, ajouta Mme Lemas en rougissant un peu, j'ai mes deux millions.

— Cela, c'est une artillerie formidable! Seulement, vous me permettrez d'être un peu votre homme

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33 et 49.

d'affaires et de vous empêcher de gaspiller les munitions.

— En dernier lieu, j'ai le plus vif désir de réussir, une grande bonne volonté et une certaine dose de persévérance.

— Sorcière! s'écria gaiement la vieille dame; pourquoi n'ajoutez-vous pas : et le don de la persuasion.

— Parce que je ne m'en aperçois guère depuis que nous discutons.

— C'est bien rentré de piques! dit Mme de Bacques qui entendait la plaisanterie. Et, maintenant, pour parler d'autre chose, permettez-moi de vous dire que vous n'êtes guère curieuse de n'avoir pas encore songé à visiter votre « immeuble ».

— J'ai eu envie de sonner en passant devant, répondit Mme Lemas en souriant, mais je me suis dit que je ferais une assez sotte figure si je sonnais à ma propre porte et que personne ne vînt m'ouvrir.

— On vous aurait ouvert, ma bonne amie. La maison était pleine d'ouvriers et M. le maire surveillait les derniers arrangements. Mais il vaut mieux que vous n'ayez pas sonné; tout est en ordre aujourd'hui. Nous irons voir après le déjeuner si M. le maire s'est montré digne de la confiance que je lui ai accordée. »

Au moment où Mme Lemas descendait de sa chambre, où elle était allée mettre son chapeau et son châle, Laurent l'avertit que M. Pitard l'attendait au salon.

Malgré sa raideur presque britannique, M. Pitard savait se présenter. Il s'excusa d'arriver au moment où Mme Lemas allait sortir. Il ne la retarderait pas longtemps; mais il avait tenu à lui exprimer sa reconnaissance, sa profonde reconnaissance. Il n'était pas expansif, il le savait; aussi, se contenterait-il de dire qu'il souhaitait de trouver l'occasion de remercier sa tante autrement qu'en paroles.

« J'ai bien envie de vous prendre au mot, lui dit Mme Lemas avec son sourire attrayant. Mon plus grand désir est de réunir chez moi les membres de la famille, de les rapprocher. On gagne toujours à se mieux connaître.

— Pas toujours, » répondit le banquier. Mais, aussitôt il se reprit : « Quoi que je puisse penser, dit-il, de certains membres de la famille, votre désir les protège. Je vous promets... ajouta-t-il avec le petit mouvement de déglutition qui accompagne le passage d'une pilule un peu grosse; je vous promets de me prêter à tous les rapprochements, et de me montrer aussi conciliant que vous pourrez le souhaiter. Vous avez ma parole. »

Mme Lemas alla rejoindre Mme de Bacques et M. le maire qui l'attendaient dans le boudoir.

« Ne me dites pas que vous tenez Pitard! s'écria Mme de Bacques; je le devine à votre mine. Allons voir l'immeuble. »

Au coup de sonnette, le cordon fut tiré par un bon vieux portier, tout rond, qui avait le crâne chauve comme un œuf d'autruche et la plus joyeuse figure qu'on puisse imaginer.

« Père Macault, dit M. le maire, voilà Mme Lemas; je lui dis devant vous, parce que c'est la vérité, que vous êtes un brave homme et que votre femme est une bonne femme, et qu'elle sera contente de vous. »

Le père Macault fit à sa nouvelle maîtresse un compliment aussi rond que sa personne et aussi joyeux que sa figure. Tout le temps que dura ce compliment, la mère Macault fit des révérences. Quand son mari eut fini, elle dit : « Et moi de même. » Elle regrettait vivement de ne pouvoir présenter son fils Prosper; mais il ne venait qu'aux heures de repas, « rapport à ce » qu'il travaillait en ville « de son état de menuisier. Bon sujet tout à fait! »

Madame reçut ensuite les hommages d'un valet de chambre, un peu solennel au premier abord; mais c'était un cousin de Laurent et Laurent répondait de lui; il s'appelait Lodier.

Vinrent ensuite la femme de chambre, une personne respectable dans le genre de Fanchette, et une cuisinière rebondie qui avait servi dans de bonnes maisons et dont les certificats avaient satisfait Mme de Bacques.

« Aimez-vous les enfants? demanda Mme Lemas à la femme de chambre.

— Beaucoup, madame.

— Alors, je vois que nous nous entendrons très bien. »

Le jardinier, choisi et recommandé par les frères Lévrier, étant occupé au jardin, ne fut présenté que plus tard. Mais Mme Lemas fut prévenue tout de suite de l'existence de ce fonctionnaire, afin qu'elle pût bien se rendre compte de « son état de maison », comme disait Mme de Bacques.

Elle avait tout prévu, cette excellente femme qui se prétendait si méchante!

« Madame, lui dit Mme Lemas, que de peines vous vous êtes données, que de soins vous avez pris; je ne sais pas comment...

— Si je ne m'abuse, dit Mme de Bacques en l'interrompant sans cérémonie, vous allez entrer dans la voie des compliments et des remerciements.

— Je le crois bien!

— Ne m'interrompez pas, je vous en prie. Je voulais donc vous dire ceci : avez-vous remarqué comme c'est ennuyeux, les compliments et les remerciements? Puisque, cependant, l'usage est d'en faire et d'en recevoir et que vous paraissez décidée à vous conformer à l'usage, je ne m'y opposerai pas. Seulement, attendez que vous ayez visité la maison et le jardin. Si vous approuvez les arrangements que nous avons pris, mon fils et moi, nous nous en irons tous les trois dans un petit coin, et vous me ferez vos remerciements en bloc, une fois pour toutes, et il n'en sera plus question. »

« Trop beau pour moi! s'écria Mme Lemas quand elle eut parcouru l'appartement qui lui était destiné.

— Ma chère, lui dit sa vieille amie avec une sévérité affectée, tâchez de n'être pas vulgaire et tâchez de vous souvenir que noblesse oblige. Vos millions

vous obligent à représenter et vous représenterez ou vous direz pourquoi. A tort ou à raison, on se moquerait d'un millionnaire qui porterait une chaîne de montre en argent. On rirait de lui derrière son dos et ses domestiques perdraient le respect. Si vos gens vous entendaient dire : « C'est trop beau pour moi...

— Mes gens! dit Mme Lemas qui partit d'un éclat de rire.

— Encore! s'écria Mme de Bacques. Eh bien! oui, vos gens. Si vous ne vous observez pas davantage, les Quentin vous mangeront dans la main, et adieu vos beaux projets de réforme. Il faut que vous représentiez et vous représenterez. Ne me poussez pas à bout ou je fais venir pour vous, de Paris, un professeur de belles manières. Vous m'avez donné carte blanche, vous savez! »

Mme Lemas baissa le nez avec une feinte confusion, et promit qu'elle « ne le ferait plus ».

« Chambre d'ami ou d'amie, » dit Mme de Bacques en ouvrant la porte d'une jolie chambre élégamment et simplement meublée. Le cabinet de toilette était digne de la chambre.

« Serai-je vulgaire, demanda Mme Lemas, si je déclare que cette chambre est un bijou?

— Non, vous ne serez pas vulgaire. Le mot bijou est très à la mode; comme tous les mots vagues que l'on peut appliquer à tort et à travers sans se compromettre, et le fait est que la chambre est un bijou. Je ne devrais pas le dire, puisque c'est moi qui ai choisi l'ameublement; mais la vérité est la vérité.

— J'ai idée, dit Mme Lemas en souriant à son idée, que cette jolie cage ne restera pas longtemps vide.

— Et moi, reprit Mme de Bacques, j'ai idée que je connais le petit oiseau que vous comptez y mettre. J'ai idée que, si l'on allait du côté de la rue Étroite, l'on verrait ce petit oiseau piler des amandes ou éplucher des carottes, quoique ce ne soit guère, en général, l'emploi des petits oiseaux.

— A propos de ce petit oiseau, madame, j'aurai encore un service à vous demander.

— Lequel, ma bonne?

— Ce serait de vouloir bien m'accompagner, avec M. le maire, quand j'irai demander à ces gens de la rue Étroite de me céder leur nièce. Votre présence suffira pour donner plus d'autorité à ma demande.

— Je vous réponds d'avance que cette pression morale n'est pas nécessaire, et que ces gens-là vou céderont leur nièce pour les beaux yeux de vos deux millions. Néanmoins, je consens à vous accompagner, et, au besoin, je vous sommerais de m'emmener avec vous, non pas comme instrument de pression morale, mais comme homme d'affaires. Je connais Mlle Félicie et je vous connais. En vous donnant sa nièce, elle pleurera misère et trouvera moyen de vous faire comprendre, si toutefois elle ne vous le dit pas avec effronterie, que les temps sont durs, que l'on a bien de la peine à joindre les deux bouts, que la petite rend des services; et, vous, vous ne manquerez pas de lui dire : « Qu'à cela ne tienne! » et vous financerez pour que cette pauvre femme puisse remplacer par une domestique payée la petite bonne sans gages que vous lui enlevez. Cette harpie met votre argent dans sa grande poche, par avance d'hoirie, ne prend point de bonne et se moque de votre crédulité. Voilà exactement ce qui arrivera, ou plutôt ce qui arriverait si je ne vous accompagnais pas.



Mme de Bacques s'assit. (P. 68, col. 1.)

— J'ai bien peur, dit modestement Mme Lemas, que ce ne soit l'exacte vérité. Je tiens tant à avoir cette petite, que...

— Que vous passeriez sous les fourches caudines pour en venir à vos fins. Mais je serai là, comme un épouvantail. La harpie n'osera jamais pleurer misère devant moi; et, si elle l'ose, tant mieux! j'aurai le plaisir de lui dire, dans un français très clair et très intelligible, ce que je pense d'elle et de l'autre singe pelé.

— Eh bien! madame, dit Mme Lemas, si nous allions là-bas au sortir d'ici?

— Soit! dit Mme de Bacques d'un air réfléchi. Nous enlèverons la petite et nous l'emmènerons dîner, et puis vous viendrez coucher dans votre castel.

— L'enfant m'a paru timide, reprit Mme Lemas. Elle serait probablement déconcertée par la présence de M. le maire et par la vôtre. Ne croyez-vous pas, madame, qu'il vaudrait mieux la faire dîner ici? en tête-à-tête avec moi, dans la petite salle à manger? »

Pour toute réponse, Mme de Bacques allongea le bras vers la sonnette et sonna trois coups.

La cuisinière rebondie se présenta toute souriante.

« Ma fille, dit Mme de Bacques, vous ferez à dîne pour deux; un bon petit dîner, pour six heures demie. Envoyez-nous la femme de chambre. »

La femme de chambre reçut l'ordre de veiller à ce qu'il ne manquât rien dans la chambre bleue.

« Et, maintenant, au jardin ! dit Mme de Bacques en se levant du petit canapé.

— Vous ne vous sentez pas fatiguée ? lui demanda Mme Lemas.

— Fatiguée ! s'écria Mme de Bacques. Je m'amuse trop pour être fatiguée. Et puis, il faut que je vous explique les changements que je me suis permis de faire dans le jardin. Et puis, la perspective d'une passe d'armes avec cette mégère de la rue Étroite me fouette le sang. Ma chère, entre nous, je ne sais pas si vous réussirez dans votre entreprise ; mais, ce que je puis vous dire, c'est que votre arrivée ici a donné à ma vie un intérêt extraordinaire. Tante Zézé, ma chère, je sens que je rajeunis, grâce à vous ! »

X

Changements opérés dans le jardin. — La dune. — Séance de remerciements. — Invasion dans une pharmacie. — Tendres adieux. — Mlle Octavie se montre vulgaire.

Le jardin, il faut bien l'avouer, avait perdu une grande partie de sa beauté et de son originalité ; et si le feu marquis eût pu sortir de sa tombe pour le voir en l'état où on l'avait mis, il eût crié au vandalisme et il se fût voilé la face. La tante Zézé ne cria point au vandalisme et ne se voila pas la face. Au contraire, ses yeux brillèrent de plaisir et sa belle physionomie exprima la satisfaction la plus complète.

Au bout d'une centaine de pas, Mme de Bacques s'assit sur un banc rustique et dit à la tante Zézé : « Voilà un joli tas de sable ! »

Tas n'était pas l'expression propre, c'est dune qu'elle aurait dû dire : une belle dune de sable de Loire, clair à l'œil, tentant pour la main, si tentant, que Mme Lemas en prit une poignée qu'elle laissa lentement filtrer entre ses doigts écartés.

Mme de Bacques la regardait faire, avec un sourire singulier.

« Tante Zézé, dit-elle tout à coup, devinez à quoi ce sable est destiné ?

— A sabler les allées ?

— Non ! les allées ne peuvent pas, sans inconvénient, être plus sablées qu'elles ne le sont. »

Tante Zézé prit une seconde poignée de sable, et médita longuement en laissant tomber le sable sur le petit tas qu'avait formé la première poignée.

« J'y suis, dit-elle enfin en levant la tête pour regarder sa vieille amie qui l'observait, de son côté, les deux mains allongées sur ses genoux, dans l'attitude d'un sphinx.

— Vous y êtes ? dit le sphinx.

— Du moins, je crois y être. Ce sable est destiné à quelque construction. »

Le sphinx remua lentement la tête de gauche à droite et de droite à gauche, à plusieurs reprises. La tante Zézé prit une troisième poignée de sable.

« Je vais vous aider un peu, reprit le sphinx. Que faites-vous, en ce moment-ci ?

— Je cherche la solution de l'énigme et je ne la trouve pas.

— Vous faites autre chose.

— Je joue au sable, comme un enfant, répondit la tante Zézé en regardant le sphinx avec cette expression abstraite que prend la figure des gens qui cherchent sans trouver.

— Vous brûlez, » dit le sphinx en plongeant ses regards dans les yeux de la tante Zézé.

La tante Zézé poussa une joyeuse exclamation, sa figure s'éclaira :

« Ce sable, dit-elle vivement, est destiné à amuser les enfants !

— Vous l'avez dit.

— Quelle excellente idée vous avez eue là.

— Tante Zézé, l'idée n'est pas de moi. Mme Jeannin, qui a passé deux saisons à Houlgate pour la santé du petit Paul et pour celle de son mari, a remarqué que les enfants ne se lassent jamais de jouer au sable sur la plage.

— Le sable, en effet, dit la tante Zézé, est le joujou par excellence. C'est un joujou qui ne se casse pas, qui ne s'use pas, qui se prête à toutes les fantaisies des enfants, à l'inverse des autres joujoux qui ont une forme déterminée dont on se lasse, et un objet limité dont se fatigue très vite l'imagination mobile et entreprenante des enfants. C'est de lui qu'on peut dire : « La joie des enfants et la tranquillité des parents. »

— Doctement parlé, tante Zézé. Toute millionnaire que vous êtes, vous n'êtes pas pour les jouets coûteux ; je vois cela avec grand plaisir. Vous vous y entendez, décidément ! » ajouta Mme de Bacques, en hochant la tête en signe d'approbation ; là-dessus, elle se leva et alla s'asseoir sur un autre banc, en face d'un tas de briques de Montchanin proprettes, agréables à la vue, tentantes, elles aussi, pour la main.

« Cette fois, dit la tante Zézé en riant, vous n'aurez pas la peine d'attirer mon attention sur ces briques, et je devine du coup l'usage auquel on les destine. Que de maison l'on construira avec celles-là, sans compter les fours où j'aurai la faiblesse de permettre que l'on allume du feu pour faire la cuisine en plein vent. J'aurai soin de faire une bonne provision de tabliers de cuisine.

— L'idée est encore de Mme Jeannin. Son petit garçon s'amuse des heures entières avec des briques. Mon petit garçon à moi ne joue plus à ces jeux-là, et il y a même si longtemps qu'il n'y joue plus, que je n'y aurais jamais songé. »

En ce moment, M. le maire rejoignit les deux dames.

« Assieds-toi près de Mme Lemas, » lui dit sa mère.

Il s'assit près de Mme Lemas.

« Maintenant, ma chère, le moment fatal est venu. Nous voilà réunis dans un coin solitaire. Faites-nous vos remerciements, une bonne fois pour toutes,

afin de n'y plus revenir et surtout soyez brève. »

M. le maire, qui n'était au courant de rien, regardait alternativement les deux dames avec une stupeur profonde.

« Vraiment, dit Mme Lemas, vous êtes ce que l'on peut appeler de vrais amis...

— Un point, c'est tout! s'écria vivement Mme de Bacques. Pas un mot de plus; tout ce que vous pourriez ajouter gâterait ce que vous venez de dire. De vrais amis! C'est un beau titre, surtout par le temps qui court. Nous nous en contentons et nous nous tenons pour remerciés de toutes nos peines. Henri, donne-moi ton bras et mène-moi rue Étroite.

— Me permettrez-vous ?..... demanda timidement Mme Lemas.

— Tout ce que vous voudrez, riposta Mme de Bacques, excepté de revenir sur la cérémonie des remerciements; le procès-verbal est clos, la séance est levée. Tout, excepté cela, ma chère tante Zézé! »



Elle but lentement. (P. 71, col. 1.)

En entendant les deux derniers mots, M. le maire dressa l'oreille; il marchait de surprise en surprise; mais il pensa, avec beaucoup de bon sens, que le temps, qui éclaircit tous les mystères, éclaircirait celui-là un jour ou l'autre, et il offrit son bras à sa mère.

« Me permettez-vous, reprit la tante Zézé, d'entrer un instant chez Mme Jeannin. C'est sur notre route. Je voudrais la prier de venir chez moi ce soir. J'ai besoin de ses conseils pour le trousseau de ma petite amie. » (Nouveau mystère pour M. le maire qui, mentalement, s'en remet aux bons offices du temps.) « Et puis, quand nous aurons dîné en tête-à-tête (encore un mystère) et qu'elle m'aura fait ses petites confidences, peut-être la soirée lui paraîtrait-elle un peu longue en compagnie d'une vieille tante de soixante ans. Le joli visage de Mme Jeannin lui gagnera le cœur du premier coup, j'en suis sûre. Quand elle verra que Mme Jeannin m'aime, cela lui donnera confiance en moi. Paul sera un attrait de plus.

— Chez Mme Jeannin! » dit tranquillement Mme de Bacques à son fils.

Mme Jeannin se mit de grand cœur au service de la tante Zézé.

« Et maintenant, rue Étroite, » dit Mme de Bacques à M. le maire, qui, avec la docilité d'un cocher bien stylé, conduisit les deux dames dans l'officine du pharmacien.

Le vieux pharmacien, assis au comptoir, sommeillait sur un codex ouvert devant lui. Au tintement de la sonnette, il se leva brusquement pour se réveiller et demeura bouche béante, ne sachant que penser ni que dire.

Comme sa sœur l'avait grondé la veille pour avoir oublié d'offrir une chaise à Mme Lemas, il se pencha par-dessus le rebord du comptoir et montra des chaises à ses visiteurs. Quand ils furent assis tous les trois

il resta debout, et, pour se donner une contenance, fit tinter niaisement des poids dans sa balance de cuivre.

Ayant compris que les personnes désiraient parler à sa sœur, il ouvrit la porte du laboratoire et cria de sa voix aigrelette :

« Félicie!

— Et puis?... répondit la voix peu sympathique de Mlle Félicie.

— Il y a là M. le maire et sa compagnie qui veulent te parler! »

Il revint au comptoir et recommença à jouer avec les poids.

Mlle Félicie s'introduisit dans le sanctuaire en faisant une série de révérences à l'ancienne mode, et, sur un geste de Mme de Bacques, vint occuper la quatrième et dernière chaise de l'établissement.

« Il s'agit, lui dit la vieille dame, d'un service que Mme Lemas désire vous rendre. Vous avez généreusement adopté une orpheline qui doit être une lourde charge pour vous! Ne dites pas le contraire, comme votre générosité bien connue vous pousserait à le faire. C'est une grande charge et l'on sait que vous n'êtes pas riches.

— Oh! Dieu non! soupira le pharmacien derrière ses balances.

— Mme Lemas est riche : elle consent à se charger de cette orpheline, et s'engage à s'occuper de son avenir et de son établissement. »

Mlle Félicie voulut prendre la parole; mais Mme de Bacques continua prestement :

« Ne me dites pas que c'est un grand sacrifice qu'on vous demande, que vous aimez cette enfant, qu'il vous en coûte de vous séparer d'elle. Ce sentiment, si naturel, vous fait le plus grand honneur. Mais, justement parce que vous aimez votre nièce, vous devez songer à elle et non pas à vous. Faites-vous une raison, ma bonne demoiselle, vous aurez pour vous le témoignage de votre conscience, l'estime des gens de bien et la reconnaissance de Mme Lemas, une reconnaissance infinie! »

Ce dernier argument sembla faire une grande impression sur Mlle Félicie, qui répondit du ton le plus calme, malgré la vive émotion qu'elle était censée ressentir :

« Quand Mme Lemas désire-t-elle que je lui conduise Octavie?

— Oh! mon Dieu! dit Mme de Bacques avec une bonhomie parfaitement jouée, vous êtes réellement trop bonne de vouloir prendre cette peine; tout le monde sait combien vous êtes occupée; nous n'avons rien de mieux à faire que de l'attendre; nous l'emmènerons avec nous.

— C'est que...

— Elle n'est pas habillée? Une jeune fille a vite fait sa toilette, surtout quand elle est en deuil. Ayez l'extrême obligeance de la prévenir. Quant à son petit bagage, le valet de chambre de Mme Lemas viendra le prendre dans la soirée. »

Mise au pied du mur, Mlle Félicie fit contre fortune bon cœur, et s'exécuta presque aimablement.

Les trois visiteurs s'entretinrent à voix basse, pendant que le pharmacien lisait le codex avec frénésie, sans en comprendre un mot.

Enfin, la porte du laboratoire s'ouvrit et l'on entendit les paroles suivantes : « Surtout, n'oublie jamais dans tes prières le nom des personnes qui ont été bonnes pour toi! »

Ensuite, parut la jeune fille que Mme Lemas avait vue la veille. Elle souriait en entrant, puis sa bouche trembla; et elle se jeta en sanglotant au cou de Mme Lemas. C'était l'excès du bonheur qui la faisait sangloter : Mme Lemas le devina tout de suite et la serra tendrement dans ses bras.

« Octavie, mon enfant, pas de scène, grommela Mlle Félicie. Dis adieu à ton oncle! »

Le pharmacien tendit gracieusement à sa nièce le cartilage desséché de sa grande oreille plate et se remit au codex, persuadé qu'il avait embrassé sa nièce. Mlle Félicie fut plus démonstrative. Ayant emprisonné Octavie dans ses grands bras, elle lui comprima violemment le nez contre l'os saillant de sa clavicule gauche, et lui dit d'une voix chevrotante

« Va, ma pauvre enfant, puisque c'est pour ton bien; mais si tu savais combien il m'en coûte de me séparer de toi! »

La tante Zézé, comme une bonne âme qu'elle était, se serait peut-être laissé prendre à ces grands semblants de tendresse, si Mme de Bacques ne lui eût dit à l'oreille : « Il lui en coûte tout juste les gages d'une bonne à tout faire! »

Au sortir de la pharmacie, le petit groupe fit une vingtaine de pas en silence. M. de Bacques donnait le bras à sa mère; Mme Lemas marchait à côté de Mme de Bacques, ayant Octavie à sa gauche. La pauvre petite se serrait instinctivement contre elle, comme pour lui demander asile et protection. Mme Lemas, profondément touchée de sa naïve confiance, lui offrit le bras sans rien dire. Octavie s'y attacha des deux mains, leva sur le visage de la tante Zézé deux yeux pleins de reconnaissance et lui dit :

« Oh! si nous n'étions pas dans la rue, comme je vous embrasserais!

— Qu'est-ce qu'elle dit, cette petite? » demanda Mme de Bacques qui avait parfaitement entendu.

Octavie baissa vivement son voile pour cacher son visage et sa confusion. La tante Zézé déclara effrontément qu'il s'agissait d'affaires de famille.

« Henri, nous sommes de trop; n'attendons pas qu'on nous le dise! s'écria Mme de Bacques d'un ton de bonne humeur. Nous allons prendre à gauche et ces dames prendront à droite. Nous nous reverrons demain, ajouta-t-elle en s'adressant à la tante Zézé; en attendant, au revoir. Dites-moi, ma petite (ces dernières paroles s'adressaient à Octavie), croyez-vous que vous pourrez vous attacher un peu à votre tante?

— Je l'aime depuis hier, depuis la première minute

où je l'ai vue, répondit Octavie d'un ton décidé. Et, depuis ce moment-là, je priais le bon Dieu de lui inspirer l'idée de me prendre avec elle.

— Très bien, ma petite, voilà ce qui s'appelle parler! Vous ferez peut-être bien de ne pas vous habituer à aimer les gens à première vue, parce qu'ils ont une aimable figure. Mais, cette fois du moins, vous avez eu la main heureuse. Henri, par file à gauche, il n'est que temps, je vois que notre amie va se fâcher. Au revoir, tante Zézé; au revoir, ma petite Octavie. »

Arrivée à l'hôtel Chévéran, la tante Zézé n'eut rien de plus pressé que de conduire sa nièce à la chambre bleue.

Si Mme de Bacques eût été à portée de voir ce qui se passa, une fois la porte close, elle eût trouvé Mlle Octavie bien vulgaire, et, cela, à deux reprises différentes : vulgaire avec récidive, ce qui aggrave singulièrement la chose.

La première fois, c'est quand elle se jeta sur sa tante comme une petite folle, la couvrant de baisers, riant, sanglotant, répétant cent fois la même chose : « Aimez-moi! aimez-moi! je n'ai plus personne pour m'aimer, personne que vous, et je ne puis pas vivre sans quelqu'un qui m'aime! » Le pauvre petit cœur, longtemps comprimé, éclatait à la fin. « Calmez-vous, ma chérie! calmez-vous, disait la pauvre tante Zézé qui riait et pleurait à son tour, et qui perdait un peu la tête devant cette explosion de tendresse passionnée. Pour l'amour de Dieu, ne vous excitez pas, vous vous rendrez malade. Je vous aime, je vous aime de tout mon cœur. Là, là, ma bonne fille, mon enfant, mon enfant chérie! Étendez-vous un peu sur ce canapé, pendant je vous préparerai un verre d'eau sucrée. »

Le plus fort de l'orage était passé; Octavie obéit et s'étendit sur le canapé, la tête enfoncée dans les coussins. Elle ne pleurait plus; mais par instants des sanglots soulevaient sa poitrine, comme il arrive aux petits enfants qui se sont endormis sur un gros chagrin. Elle commençait à pouvoir mettre un peu d'ordre dans ses idées, et, à mesure que la réflexion lui revenait, elle était toute honteuse et toute surprise d'avoir pu se laisser aller à un pareil accès.

« Tenez, chère enfant, buvez cela! »

Cela, c'était un verre d'eau sucrée avec de l'eau de fleurs d'oranger, que lui tendait la bonne tante Zézé.

Octavie se dressa et s'assit sur le canapé; ensuite, elle but lentement quelques gorgées sans oser lever les yeux. Debout devant le canapé, la tante Zézé la regardait avec une tendre pitié. « Vous ne buvez pas davantage? » lui demanda-t-elle à voix basse et d'un ton caressant. Octavie, les yeux toujours baissés, fit un signe négatif. La tante Zézé alla poser le verre sur le marbre de la cheminée et revint s'asseoir auprès de sa petite nièce qu'elle attira contre elle.

« Madame..... dit Octavie d'une voix à peine intelligible.

— Appelez-moi « ma tante », mon enfant.

— Ma tante, pardonnez-moi, et surtout ne me jugez pas par ce que vous venez de voir et d'entendre. J'ai été folle, je me repens de ma folie, j'en ai honte. Mais, depuis un an, j'ai eu tant, tant de chagrins, que mon caractère a pu changer. Et puis, mon oncle Quentin et sa sœur... Ne croyez pas que je sois ingrate, car je leur serai toujours reconnaissante de ce qu'ils ont fait pour moi... Mais ils n'ont pas le caractère expansif, et, quand je voulais leur parler de papa... de maman, de notre petite maison où nous étions si heureux, tous les trois ensemble, ils parlaient tout de suite d'autre chose. Alors, peu à peu, mon cœur s'est gonflé, et... et... et... »

L'émotion l'empêcha de continuer.

A suivre. J. GIRARDIN.

LE MZAB

Le 17 novembre dernier, une colonne commandée par le général La Tour d'Auvergne entrait à Ghardaïa, capitale du Mzab, et procédait à l'annexion pacifique de ce pays au territoire algérien.

Le Mzab, groupe d'oasis situé au centre du Sahara algérien entre Laghouat et Ouargla, formait jusqu'à ce jour une confédération bien distincte du reste de l'Algérie et ne reconnaissant la suprématie de la France que par un minime tribut. Cependant, par sa situation près de la frontière du pays des Touaregs, ce pays avait pour la France une importance stratégique considérable. Il était périlleux de laisser à nos mortels ennemis un centre de ravitaillement situé au cœur de nos possessions; c'est ce qui a déterminé l'annexion de ces oasis, annexion qu'appelaient du reste les vœux de la majorité de la population.

A 110 kilomètres environ au sud de Laghouat, se dresse au milieu du désert un massif abrupt de rochers, couronné d'un plateau et découpé en tous sens par d'étroites vallées qui semblent s'enchevêtrer les unes dans les autres. Ce massif, élevé de 300 à 800 mètres et couvrant une superficie de 8000 kilomètres carrés, est appelé par les Arabes la *Chebka*. C'est là le Mzab, le pays des Béni-Mzab ou Mzabites.

A peu près au centre de la Chebka se trouve une sorte de cirque formé par une ceinture de roches calcaires très luisantes, à pentes très raides sur l'intérieur: il est ouvert au nord-ouest et au sud-est par deux tranchées qui laissent passer l'Oued-Mzab, principale rivière du pays. Ce cirque, d'environ 18 kilomètres de longueur sur une largeur de 2 au plus, renferme cinq des sept villes de la confédération du Mzab, et les terrains fertiles que cultivent exclusivement en jardins les habitants de cette vallée.

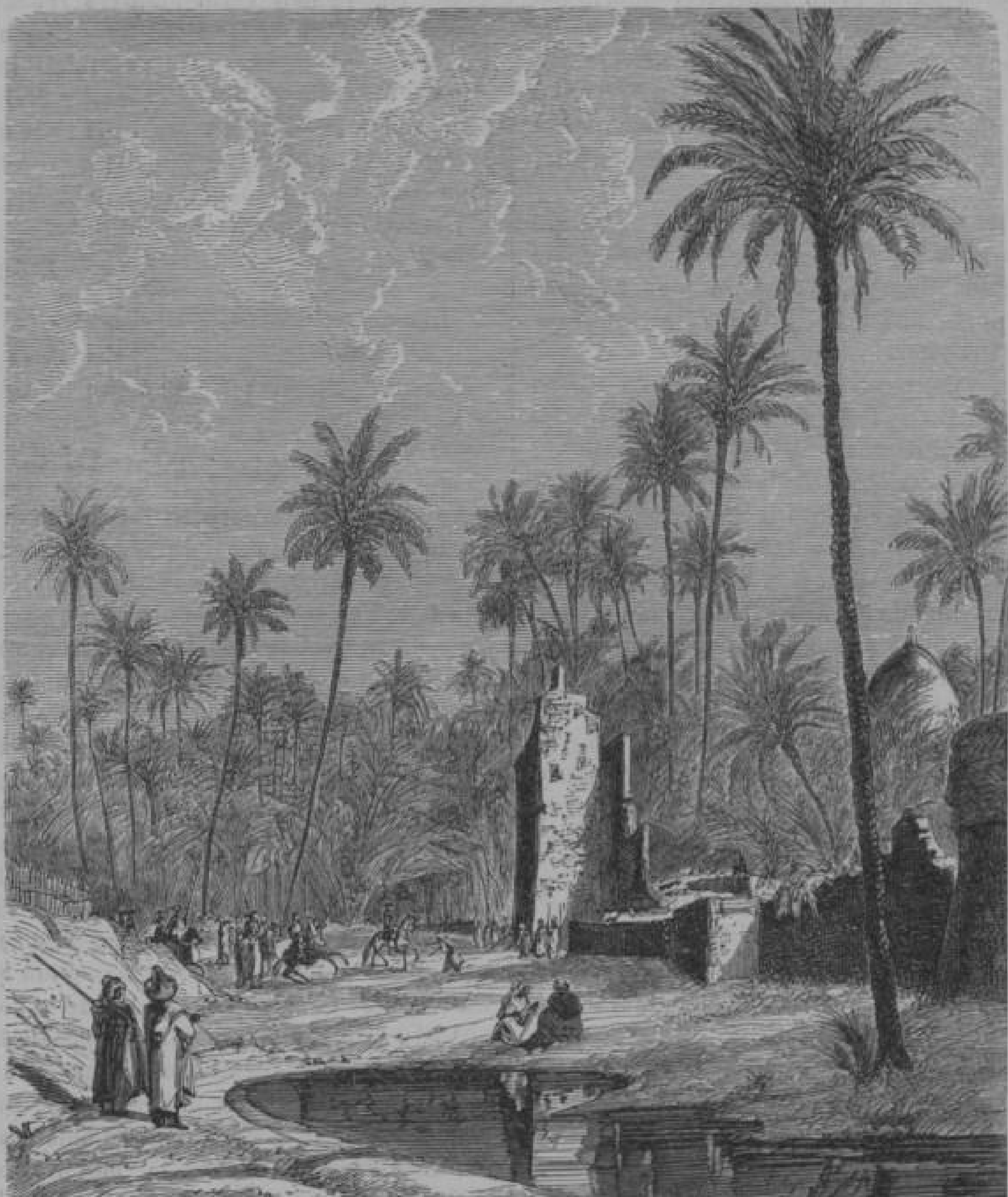
Vue de l'extérieur, cette ceinture de rochers offre l'aspect de la plus affreuse désolation. Aucune trace

de végétation ne repose l'œil; les oiseaux de proie semblent fuir ces régions désolées; seuls les rayons d'un implacable soleil se reflètent sur ces murailles de rochers d'un blanc grisâtre, et produisent, par les ombres qu'ils portent, des dessins fantastiques. Aussi quel n'est pas l'étonnement, je dirai même l'enthousiasme du voyageur, lorsque, arrivé sur la crête de cette ligne de rochers, il découvre, dans l'intérieur du cirque, cinq villes populeuses, entourées de jardins d'une végétation luxuriante, se découpant en vert sombre sur les fonds rougeâtres du lit de l'Oued-Mzab.

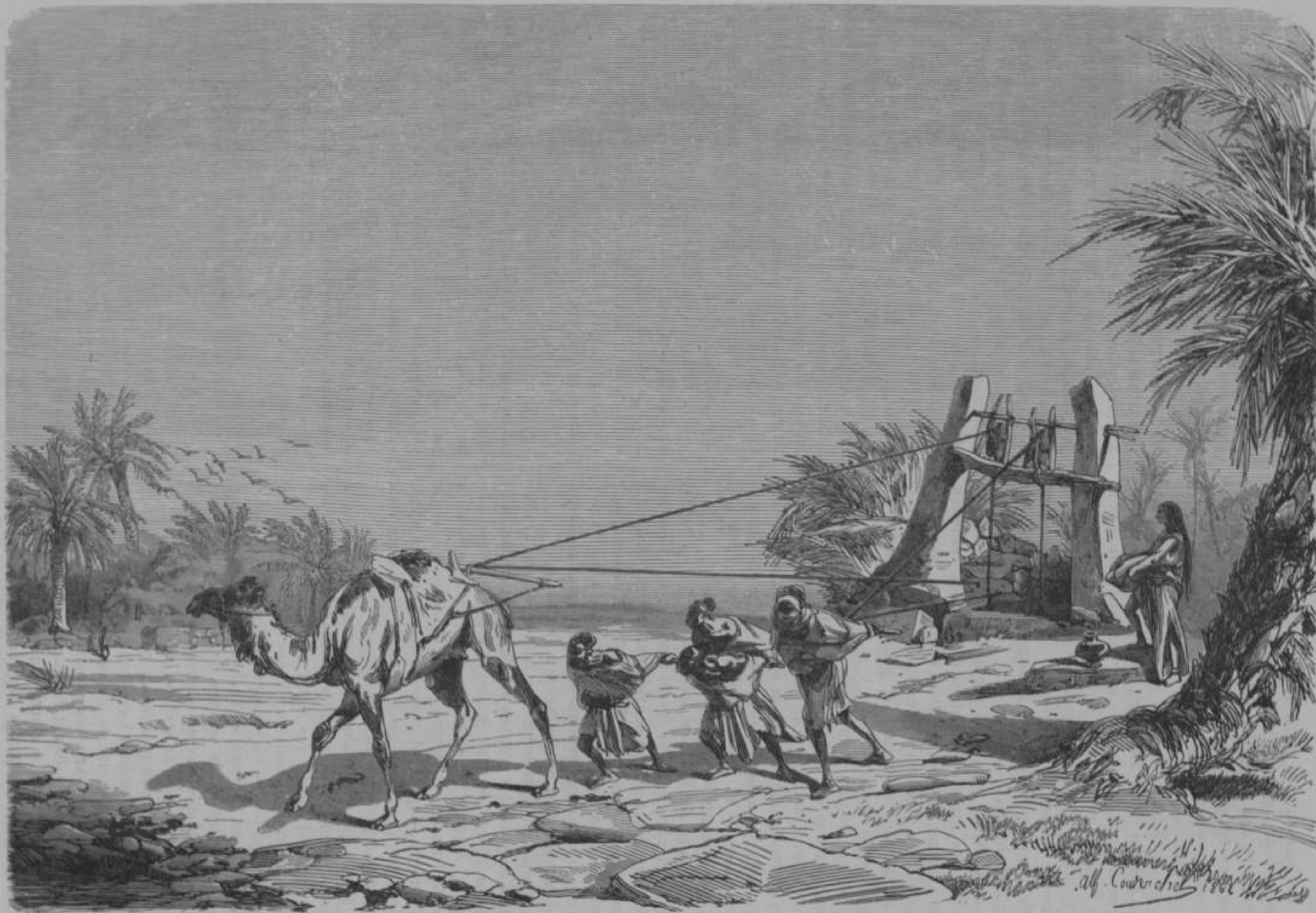
Ces cinq villes sont Ghardaïa, capitale de la confédération, ayant à elle seule 20 000 habitants; puis Bou-Noura, Beni-Izguên, El-Atteuf et Melika. Les deux autres villes du Mzab, situées en dehors du cirque, sont Guerrara au nord et Berrian à l'ouest.

Deux routes permettent l'accès du cirque, outre celle qui suit le lit de la rivière : l'une, venant de l'est, aboutit à El-Atteuf; l'autre conduit de Metlili à Béni-Izguên. La première coupe la ceinture de rochers par un chemin en colimaçon d'un accès tellement difficile que les cavaliers sont généralement obligés de mettre pied à terre, en raison des dangers qu'offre le passage sur ces pentes raides, au milieu d'un cahos de roches polies et glissantes. Quant à la seconde qui suit un défilé très étroit et rocheux, sa descente sur Béni-Izguên est aussi dangereuse que les passages les plus difficiles des Alpes et des Pyrénées. La seule route praticable est celle de Laghouat à Ghardaïa, qui suit le lit de l'Oued-Mzab un peu en amont de cette dernière ville.

On voit donc que la Chebka du Mzab est une forteresse naturelle. Occupée par nos troupes, elle formera un poste avancé qui tiendra le Sahara en respect.



Une oasis du Mzab. (P. 72, col. 1.)



Un puits dans le Mzab. (P. 74, col. 1.)

Les habitants du Mzab ou Mzabites sont parmi les populations les plus intéressantes de l'Algérie. Au contraire des Arabes, ils s'adonnent avec passion au commerce et quittent leur pays pour aller exercer des professions industrielles dans les principales villes du Tell algérien et tunisien.

Ces Mzabites ne sont du reste pas Arabes. Comme les Kabyles et les Touaregs, ils appartiennent à l'ancienne population berbère qui occupait tout le nord de l'Afrique du temps des Carthaginois et des Romains. Chassés du littoral par les Arabes, ils se réfugièrent dans le Sahara et réussirent à créer, dans un pays affreux et dépourvu d'eaux courantes, les belles oasis qu'ils habitent.

Leurs villes sont plus régulièrement bâties que celles des Arabes. Entourées d'enceintes crénelées, elles offrent un abri excellent contre les incursions des pillards nomades du désert. Leurs maisons elles-mêmes sont confortables et pourvues de boutiques abritées par des arcades.

De magnifiques jardins, de véritables forêts de dattiers entourent ces villes et leur font une ceinture de fraîcheur. L'eau nécessaire à ces cultures n'est obtenue qu'à grand'peine. Les puits sont généralement très profonds, — à Beni-Izguen ils s'enfoncent jusqu'à 100 mètres — et l'on ne peut en extraire l'eau qu'à grands renforts de chameaux et d'hommes.

L'histoire du Mzab est très peu connue. Pendant des siècles les Mzabites furent poursuivis par l'hostilité des Arabes qui les considèrent encore comme des musulmans hérétiques. Mais, retranchés dans leur forteresse saharienne, ils résistèrent à toutes les attaques, et écrasèrent même une armée turque qui fut envoyée pour les soumettre à l'impôt.

Jusqu'à une époque récente, la France s'étant interdit d'envoyer des troupes sur le territoire mzabite, la confédération avait conservé toute son indépendance. Aujourd'hui Ghardaïa et Berrïan auront un poste français et seront reliés à Laghouat par le télégraphe. Cependant chaque ville continuera d'être régie par une assemblée de notables élus, mais sous la haute direction d'un caïd français.

Tandis que les Mzabites parcourent l'Algérie et la Tunisie pour les besoins de leur négoce, leurs femmes ne quittent jamais les oasis où elles se livrent à divers travaux industriels. Chaque maison possède un ou deux métiers d'où les laborieuses Mzabites tirent des burnous de laine d'une finesse excessive; elles fabriquent aussi des espèces de chemises grossières de laine, qu'elles savent teindre en longues bandes alternant du rouge au vert, au jaune et au blanc.

Le travail de la population masculine sédentaire a lieu dans les jardins. Les façons données à la terre, les semis, les récoltes de différents fruits et légumes, et surtout l'arrosage des palmiers, des couches de melons, de citrouilles et de toutes les plantes dont l'eau est la condition essentielle de vie, occupent ici plus que partout ailleurs ceux des Mzabites qui ne s'adonnent pas au commerce. C'est la véritable source de ces fortunes dont l'importance, quelque élevée qu'elle soit, serait loin chez nous, cependant, de mériter ce nom. Un homme fait une plantation de palmiers; lui et ses fils suffisent largement aux soins qu'elle réclame, et s'il a besoin d'aide, il trouve des hommes de peine qu'il paye un franc par jour, plus la nourriture. Peu à peu, le produit de ses récoltes de dattes lui permet de faire des frais d'une nouvelle plantation. L'accroissement du revenu donne lieu progressivement à l'extension du fonds. Au bout de quelques générations, la famille est riche.

Cependant l'origine la plus commune des fortunes des familles mzabites est dans l'économie des bénéfices réalisés dans les grandes villes du Tell par l'exercice momentané de professions industrielles. Après un séjour de plusieurs années, le Mzabite a un pécule qu'il convertit en marchandises, celles qu'il sait manquer dans son pays, et, en y rentrant, il double ses économies par la vente des produits apportés. Parti pauvre, il revient avec un avoir.

Les mœurs des Mzabites se ressentent malheureusement encore trop de l'ancien état de guerre permanent. En outre, vivant au milieu d'une nature rude, ils sont restés rudes comme elle. Ce n'est pas leur faire injure que de dire qu'ils auraient de grands progrès à faire pour arriver aux manières civiles et gracieuses des citadins du Tell.

Leur vêtement est le même que celui des Arabes, sauf qu'ils mettent rarement le burnous et ne se ceignent jamais la tête de la corde de poil de chameau traditionnelle. Les femmes ont un costume tout différent de celui que portent leurs voisines. Elles ramassent leurs cheveux en trois touffes, l'une placée derrière la tête, les deux autres de chaque côté de la figure, ce qui rappelle un peu les portraits de nos grand'mères dans leur jeunesse. Leur vêtement consiste en deux pièces d'étoffes qui se réunissent au moyen d'agrafes sur chaque épaule, et qui sont liées par une ceinture. Les dames riches ne sortent qu'enveloppées d'une grande pièce d'étoffe blanche.

Autrefois, avant l'arrivée des Français, on avait souvent à déplorer dans le pays des actes de barbarie atroce, à peine croyables. Lorsque deux villes étaient ennemies, tous les bons instincts disparaissaient; on tuait, de part et d'autre, hommes, femmes et enfants. Quand un chef de famille connu par son courage et son audace venait à mourir, les ennemis de la ville où il demeurait cherchaient à s'emparer de ses enfants pour les égorger.

Des hommes que les surexcitations des guerres civiles rendaient capables hier encore de pareilles extrémités ne peuvent pas se policer d'un jour à l'autre. Mais la domination française leur apprendra à apprécier les avantages d'un régime d'ordre et de paix qui doublera bien vite la prospérité de ce petit peuple si intelligent et si laborieux.

LOUIS ROUSSELET.

ROI ET MÈRE

I

Le roi Louis XI était à table dans son hôtel, à Amiens; il semblait tout rêveur et ne parlait point au sire d'Argenton qui se tenait derrière lui, prêt à le servir; car le roi n'aimait pas avoir grand nombre de valets autour de lui pendant qu'il était à table, ce qui l'aurait gêné dans ses discours avec ses plus confidents serviteurs. Ce jour-là donc, après avoir songé quelque temps, il fit signe au seigneur d'Argenton de s'approcher, et, le tirant par son pourpoint afin de lui parler à l'oreille, il dit très bas : « Allez-vous-en souper en votre chambre, et faites venir un valet que vous trouverez en mon logis, et que bien je connais pour un bon chevaucheur et habile compagnon. Il se nomme Désile et a été autrefois à monseigneur des Holles, mais je le lui ai débauché et bien des fois me suis-je servi de lui en toutes sortes d'affaires qu'il a bien faites. Vous lui parlerez de ce que vous savez. Ayez soin de l'enjôler assez adroitement pour qu'il aille chez le roi d'Angleterre, en costume de héraut, bien qu'il n'ait jamais eu cet honneur d'appartenir à l'ordre, et qu'il parle à ceux que vous lui direz. Assurez-le qu'il sera bien payé s'il réussit à parler aux serviteurs du roi d'Angleterre, de telle façon que ce roi incline à traiter une bonne et solide trêve, ce dont le royaume a grand besoin. »

Le sire d'Argenton avait écouté le roi avec grande attention, car tout sage qu'il était et habile en toutes sortes d'affaires, il savait que le roi était plus inventif que lui et plus hardi à imaginer le moyen de sortir des grands embarras où il s'était à vrai dire placé quelquefois lui-même. A cette heure, il s'agissait de chercher à mettre les Anglais hors du royaume, ce que tout bon Français devait désirer autant que le salut de son âme; aussi monseigneur d'Argenton ne se fit-il pas répéter deux fois les ordres du roi et s'en alla-t-il promptement en sa chambre, où il fit appeler Désile, assez curieux de voir cet homme en qui le roi semblait avoir confiance. A peine le seigneur d'Argenton était-il assis devant sa table, qui était bien servie, que Désile entra, pressé de son côté de savoir pourquoi on le faisait demander.

Au premier coup d'œil, messire Philippe fut désappointé : le chevaucheur était grand et robuste, assez jeune encore pour faire bon service, bien qu'il eût passé le temps du premier âge et de la belle ardeur; il avait le teint haut en couleur, les cheveux noirs et épais, et ses traits un peu grossiers n'étaient pas de mauvaise mine; mais il portait son chapeau de travers comme mauvais sujet et écervelé. « Celui-ci doit avoir le poing lourd et la tête facile à s'échauffer au vin, ce qui ne sont pas bons signes pour un ambassadeur. Au surplus, ce sont affaires du roi et non les miennes, et je lui ferai mon message. »

Au premier mot que dit messire Philippe, Désile l'arrêta tout à coup en se jetant à genoux et se comportant comme un homme en mortelle terreur.

« Je ne saurais aller parmi les Anglais, répétait-il, ce serait me mettre en péril de mort; plus d'un y a été qui n'est pas revenu, et si je portais costume de héraut sans en avoir le droit, point ne tarderais-je à être découvert et aussitôt pendu sans miséricorde... Je suis au roi mon maître, corps et âme, à pendre et à dépendre, mais point ne voudrais-je mourir des mains des Anglais! »

Messire Philippe était bien embarrassé, car Désile pleurait et se lamentait si haut qu'il était en crainte que les valets ne l'entendissent dans la chambre voisine; il le releva enfin de sa propre main et le fit asseoir à côté de lui, car le roi n'avait pas à faire de serviteurs qui fussent fiers et hautains quand besoin était du contraire. Aussi le seigneur d'Argenton fit-il apporter une autre assiette et servit-il lui-même le chevaucheur des mets qu'il mangeait, en lui versant le meilleur vin, ce qui rendit du courage à Désile. Il en prit davantage encore lorsque messire Philippe lui promit, de la part du roi, bonne et riche récompense, sans parler d'une femme bien dotée qu'il se faisait fort de lui trouver.

Le dîner n'était pas à moitié fini, lorsqu'un valet de la chambre du roi vint appeler de sa part le sire d'Argenton, et dès qu'il parut, ayant dit à Désile de l'attendre tout en mangeant, le roi s'écria : « Eh bien! que dit-vous de notre homme? » Messire Philippe avait accoutumé de dire la vérité, bien qu'il se conduisît en homme sage et la rendît douce autant qu'il pouvait. « Sire, dit-il, celui-ci me paraît d'une grossière intelligence et peu propre à conduire affaires d'État; en outre qu'il n'est pas bien brave et a grand'peur d'aller parmi les Anglais. Je me doute qu'il a eu en sa vie quelque affaire avec eux, et dont il n'est pas sorti à son honneur. »

Le roi se mit à rire. « Ah! vous avez deviné cela? Vous avez raison et je vous conterai l'histoire à un autre moment; mais, à cette heure, je vous dis qu'il fera bien son métier de héraut et qu'il a plus de sens que vous ne croyez; en outre, ayant grand'peur, il ne s'aventurera pas à dire autre chose que ce dont il sera chargé, et se hâtera de faire son message auprès de monseigneur de Howard et de monseigneur Stanley, comme je lui dirai, sans chercher à faire affaire ou à tenir discours pour son propre compte, comme feraient ceux plus imaginatifs que lui que vous voudriez envoyer. Je veux celui-là et point d'autres, et je vais venir avec vous en votre chambre pour le rassurer moi-même. » Ce qu'il fit aussitôt, et, en dix paroles, réconforta mieux le chevaucheur que le sieur d'Argenton ne l'avait fait en cent.

Le roi avait amené avec lui le grand écuyer, monseigneur de Villiers, et, quand il vit son homme en bon propos et bien délibéré de faire sa commission sans rien craindre du souvenir que les

Anglais pouvaient avoir conservé de lui, il envoya le grand écuyer quérir une bannière de trompette pour faire une cotte d'armes à son héraut improvisé. Car le roi était venu sans appareil dans Amiens, et il n'avait avec lui aucun habit de héraut; aussi le grand écuyer et un des gens de messire Philippe façonnèrent-ils la cotte d'armes du mieux qu'ils purent, ainsi que le reste de l'accoutrement. Un cheval fut amené secrètement pour Désile dans la petite cour de l'hôtel du roi, tout près de la poterne; il fut mis dessus et muni d'un petit sac à l'arçon de sa selle pour mettre sa cotte d'armes tandis qu'il chevauchait par les chemins; il fut envoyé tout droit à l'armée des Anglais qui ne se trouvait pas bien loin, ce dont le roi Louis XI sentait grand'peine et inquiétude, sachant aussi quelles forces réunissait le duc de Bourgogne pour servir aux Anglais et marcher avec eux contre lui.



Il le tira par son pourpoint. (P. 75, col. 1.)

A peine le chevaucheur avait-il aperçu les premières sentinelles anglaises qu'il fut arrêté et mené devant la tente du roi d'Angleterre. Il n'était plus à cette heure d'un teint fleuri, car, quoiqu'il en eût, la peur l'avait repris et il eut grand'peine à dire son message qui était d'abord adressé à messeigneurs de Howard et de Stanley. Lorsque le roi Édouard IV le sut, qui pour lors était roi d'Angleterre, il sourit d'un air content et donna ordre qu'on menât le héraut en une tente pour manger, et qu'on lui fît bonne chère et qu'il l'entendrait après son dîner. Ce qu'il fit, en effet, sans s'inquiéter de la mince qualité du messager, ce qui fut grande merveille, car les Anglais sont d'ordinaire hautains et ombrageux; mais, cette fois, Dieu avait incliné sans doute le cœur du roi d'Angleterre vers la paix, car il écouta très volontiers les ouvertures que lui faisait faire le roi de France et que le chevaucheur était chargé de lui transmettre, et il en parut content. Lorsque Désile eut fini de parler, le roi ordonna qu'on lui remît quatre nobles qui garnirent heureusement sa bourse; et il le fit accompagner par un héraut avec ordre secret à celui-ci de ne point faire mauvaise mine au Français s'il n'était pas versé dans la science, les seigneurs qui entouraient le roi d'Angleterre ayant bien reconnu la qualité du chevaucheur. Désile fut content quand il se sentit hors de l'armée des Anglais, ayant de l'argent en poche et chargé d'un message qui devait dès le lendemain amener des ambassadeurs des deux partis pour entrer en négociation. Le roi serait satisfait et le payerait bien, sans qu'il eût couru d'autre danger que celui de la peur. « Ces Anglais n'ont pas bonne mémoire, se disait-il, ou bien il n'y avait là aucun de ceux qui m'ont poursuivi quand j'avais détroussé ce gros abbé et vidé ses poches. »

Comme on était bien proche les uns des autres, le temps ne fut pas long sans que le roi Louis XI fut informé du bon succès de son héraut improvisé, ce dont il riait avec le sire d'Argenton en se moquant de ses craintes. Désile fut aussitôt pourvu d'un bon office dans l'île de Ré, dont il était natif, et sa bourse fut bien garnie. « Quand la paix sera faite, lui dit le roi, je verrai à te pourvoir de la femme que je t'ai promise; mais à cette heure, j'ai trop à faire avec mon cousin d'Angleterre pour m'occuper de ton mariage. Ils vont demander, comme ils ont accoutumé, la couronne, ou pour le moins la Normandie et la Guyenne; mais bien assailli, bien défendu, je compte m'en tirer à meilleur marché. Les couronnes qui sont en mes coffres payeront pour l'autre. » Et ainsi il congédia Désile.

Bientôt, le lendemain, se réunirent les ambassadeurs en un village près d'Amiens, qui étaient, de la part du roi de France, l'amiral de Bourbon, monseigneur de Saint-Pierre et l'évêque d'Évreux, et, de la part du roi anglais, monseigneur Howard, un nommé Calengier et un docteur appelé Morton, qui était habile en affaires et parlait bien, lequel devint, par la suite, archevêque de Cantorbéry. Là furent faites et débattues les propositions, si bien que le roi vit qu'il en serait quitte pour donner une grosse somme d'argent et assurer le mariage de la fille du roi d'Angleterre avec le dauphin qui, pour lors, était encore très jeune. Il se réjouissait bien fort de s'en tirer avec des écus, et disait bien souvent que plaie d'argent n'était pas mortelle. Aussi ordonna-t-il qu'on trouvât sur-le-champ les soixante-douze mille écus comptant que les Anglais demandaient avant de partir, car il n'était chose au monde que le sage roi ne fît pour jeter ses ennemis hors du royaume, excepté de consentir à leur y donner terre. Avant d'en venir là, il disait qu'il mettrait tout en péril et au hasard.

Pour mieux traiter et suivre de plus près ses affaires, le roi Édouard IV s'était rapproché d'Amiens avec son armée, étant,à cette heure, mécontent du duc de Bourgogne. Ce dernier lui avait manqué de parole lors de son arrivée, ne lui fournissait pas les troupes qu'il avait promises ; il s'opposait de toutes ses forces à la paix qu'on traitait, disant que, pour son compte, ne ferait sitôt trève. Les Anglais allaient et venaient librement dans Amiens, et tout le jour le roi se tenait dans un petit hôtel auprès de la porte, afin de voir lui-même ceux qui rentraient et sortaient, et riaient souvent, messire d'Argenton et lui, en voyant ces hommes d'armes qui étaient gauches et malappris ; mais le roi disait : « Pour si maladroits qu'ils soient, je ne serai content que lorsqu'ils auront repassé la mer pour s'en retourner en leur pays, au milieu de leurs brouillards; ils sauraient bien donner de grands coups comme au temps de monseigneur mon père et de ses aïeux, si seulement ils avaient homme pour les commander, au lieu de ceux qui ne songent qu'à leurs plaisirs ou à se disputer entre eux. »



Le roi de France était arrivé le premier. (P. 78, col. 1.)

Il fut donc avisé que, pour mettre fin à tout et jurer la trève de neuf ans qui venait d'être conclue, les deux rois devaient se visiter et parler ensemble dans un beau lieu appelé Pecquigny, sur la rivière de Somme, à trois lieues d'Amiens. Là allèrent les gens de chacun des princes pour visiter l'endroit, et la rivière n'étant pas large, ils ordonnèrent de construire un beau pont de bois, solide et de bonne apparence, qui devait être garni d'étoffes et de tapisseries; vers le milieu de ce pont fut placé un treillis de bois, ainsi qu'on fait aux cages des lions, et à peine pouvait-on passer le bras à l'aise à travers les barreaux, car point n'avait-on encore oublié comment le duc de Bourgogne, Jean sans Peur, grand-père du présent duc, avait été tué sur le pont de Montereau en présence du dauphin de France qui fut depuis le roi Charles septième, père du roi Louis XI. Au-dessus de cette barrière, les gens du roi firent placer quelques planches, afin que les princes se pussent entretenir sans être mouillés de la pluie « qui gâterait vos habits plus que les nôtres », disaient les Français aux Anglais, la cour du roi Édouard IV ayant coutume d'être plus magnifiquement vêtue que celle du roi Louis XI. « Je mets mes écus en ma bourse et non sur mon dos, disait le roi de France, et c'est pourquoi je puis y trouver de quoi mettre les ennemis hors du royaume. »

Sitôt que les barrières furent faites, les deux rois y vinrent le lendemain, qui fut le vingt-neuvième jour d'août 1475. Le roi Louis XI avait avec lui huit cents hommes d'armes; mais le roi d'Angleterre avait fait ranger toute son armée en bataille, si bien que les

Français paraissaient une poignée à côté d'eux. Douze seigneurs seulement devaient accompagner chacun des princes, des plus grands et des plus illustres, parmi lesquels le roi Louis XI avait cependant fait venir son barbier, Olivier le Daim, ou Olivier le Diable, ainsi qu'on l'appelait dans le peuple. Le sire d'Argenton était là aussi, qui était pour ce jour-là vêtu comme le roi, bien simplement, d'un habit brun tout uni, ainsi que l'avait ordonné Sa Majesté.

Le roi de France était arrivé le premier à la barrière, car jamais ne se faisait-il attendre, à moins qu'il n'eût pour cela bonnes raisons, et devisait gaiement avec le sire d'Argenton, tandis que le roi d'Angleterre venait lentement le long de la chaussée, très bien accompagné et ayant bien mine de roi. Toute sa suite était éblouissante de drap d'or et de pierreries, et il y avait bien quatre ou cinq seigneurs vêtus aussi magnifiquement que le roi lui-même. Celui-ci portait en son chef un bonnet de velours noir avec une grande fleur de lis en diamant par devant, et dépassait presque tous les siens de la tête comme il les surpassait tous en beauté, étant très grand, beau et fort, non sans paraître déjà un peu trop gros pour son âge.

Le côté de la barrière où se trouvaient le roi de France et ses gens paraissait sombre et de petite mine en présence des splendeurs de la cour d'Angleterre; mais les choses changèrent bientôt quand les deux rois se furent approchés l'un de l'autre, car la sagesse et l'esprit du roi Louis XI ne tardèrent pas à éclater aux yeux de tous. Comme il arrivait vers la barrière, le roi d'Angleterre ôta son bonnet en pliant le genou, et le roi de France en fit autant de l'autre côté, étant déjà appuyé contre les barreaux. Ainsi les deux rois s'embrassèrent à travers les trous, et le roi Édouard fit encore une fois mine de s'agenouiller. « Monsieur mon cousin, dit Louis XI, soyez le très bienvenu; il n'y a homme au monde que je désirasse tant de voir que vous, et loué soit-Dieu de ce que nous nous sommes assemblés ici à bonne intention. » Ce à quoi le roi Édouard répondit, en assez bon français, qu'il était aussi content de voir le roi et l'avait fort souhaité depuis longtemps.

Dès les premières paroles, les Français avaient relevé la tête, sentant que leur roi prenait autorité et le dessus sur les Anglais sans paraître empiéter en rien sur leurs droits ni offenser leur fierté qui toujours est ombrageuse. Ce fut bien plus fort encore lorsque le roi eût donné ordre à ses gens de se retirer, disant qu'il voulait parler seul à son cousin d'Angleterre. Les Anglais lui obéirent comme les Français, et, lorsque les deux rois se furent entretenus quelques instants, le roi Louis rappela lui-même les deux suites, ainsi qu'un homme qui commandait naturellement partout où il se trouvait. Pour lors furent échangées les paroles et les serments jurés avant que les deux rois se séparassent.

Le sire d'Argenton trouvait que le roi avait raison d'être pressé que les choses fussent finies et les Anglais hors du royaume, car toujours craignait-il quelque moquerie des Français contre les Anglais qui irriterait ceux-ci et pourrait rompre la trêve.

Le roi lui-même avait grand'peine à s'en tenir et s'échappa un jour à rire avec ses serviteurs des vins et présents qu'il envoyait au camp des Anglais, car il y fournissait jusqu'aux torches et chandelles pour la maison du roi Édouard. Comme il parlait tout en mangeant, le sire d'Argenton aperçut derrière la porte ouverte un marchand gascon qu'il connaissait et qui, habitant en Angleterre, était venu jusqu'à la chambre du roi pour lui demander congé de faire sortir certains vins de Gascogne sans payer les droits. Dès que messire Philippe vit cet homme, il se pencha doucement vers l'oreille du roi, marmottant son nom que le roi entendit bien, et, sans paraître ébahi, se mit à questionner cet homme, de quelle ville de Guyenne il était, ce qu'il faisait de profit en Angleterre et s'il y était marié. Le marchand dit que oui, mais qu'il n'avait guère d'argent vaillant. Sur quoi le roi lui promit de faire quelque chose pour lui; et, faisant signe au sire d'Argenton : « Prenez soin qu'il ne puisse parler aux Anglais, » dit-il à demi-voix. Ce que fit aussitôt messire Philippe, car il donna au marchand un homme à lui qui le conduisit tout droit à la ville de Bordeaux, où il fut placé en un bon office, sans compter qu'il fut autorisé à tirer des vins sans droit, et qu'il reçut mille francs pour faire venir sa femme et envoyer son frère en Angleterre à sa place, car le roi se condamna lui-même à cette amende, reconnaissant qu'il avait trop parlé quand il aurait dû se taire.

A suivre. Mme DE WITT née GUIZOT

LES JEUX DE PALET[1]

La streptinda des Grecs. — L'épostracisme, le jet des *écailles*, et *les ricochets*. — Le palet. — *Le franc du carreau*. — Le galet. — Bombiches, galloches et bouchons. — Dans la vallée du Patia. — *Au plus près du couteau*. — Le tonneau.

Ces exercices de jet sont les ancêtres du palet. Beaucoup d'auteurs même ont pensé que les anciens n'avaient point d'autre jeu de palet que le jet du disque. C'est une erreur. Les anciens, sous le nom de *streptinda*, connaissaient le jeu de palet proprement dit. Il est vrai que Pollux seul en fait mention. « Ce jeu consiste, dit-il, à placer soit sur une table, soit à terre, une coquille ou une pièce de monnaie et à la faire tourner au moyen d'une autre coquille ou d'une autre pièce de monnaie qu'on lance. » Ce qui veut dire que l'habileté du joueur consistait à jeter sa coquille de façon que sa tranche vînt frapper sur le bord de celle qui était à terre. Voilà bien, si je ne me

1. Suite et fin. — Voy. page 63.

trompe, le jeu de palet tel que nous le jouons encore.

Bien plus, les Grecs jouaient comme nous à lancer horizontalement des palets sur l'eau. Ils appelaient *épostracisme* ce jeu, que nous nommons *les ricochets*. Tous les lexicographes de l'antiquité en font mention; ils ajoutent même qu'il constituait un très agréable spectacle. « On lance, dit Pollux, une coquille marine sur la surface de l'eau; on compte les bonds que dans sa course elle fait avant de plonger, et la victoire appartient à celui dont la coquille a fait le plus de ricochets. »

Les Romains connaissaient ce jeu sous le nom de *jet des écailles*. Minutius Félix, un écrivain latin du troisième siècle après Jésus-Christ, nous en donne une description très détaillée dans son *Octavius*, ouvrage apologétique de la religion chrétienne. Octavius se promenait à Ostie, sur les bords de la mer, quand il rencontra une troupe d'enfants qui s'amusaient à faire des ricochets, ce qui lui permit de décrire ainsi le jeu : « On choisit sur le rivage une pierre plate et ronde, polie par le mouvement des flots; on la tient horizontalement entre les doigts; puis, incliné, penché le plus près possible du sol, on l'envoie sur la surface de l'eau. La pierre, animée d'une légère vitesse, glisse et nage sur le dos de la mer, mais, lancée avec force, elle saute et bondit sur les flots qu'elle rase. On proclame vainqueur celui dont la pierre a été le plus loin et a ricoché le plus de fois. »

Voilà une description bien exacte des ricochets et telle qu'elle peut servir textuellement encore aujourd'hui pour expliquer ce jeu. Inutile donc d'insister davantage.

Jardin, promenade, tout terrain uni peut servir au jeu de palet. Pour savoir l'ordre dans lequel ils doivent jouer, les joueurs tracent une raie sur le sol et lancent leur palet vers cette raie de façon à en approcher le plus près possible. Celui qui en approche le plus près joue le premier et ainsi de suite. Le numéro 1 lance à la distance qui lui plaît un palet plus petit que les autres et qu'on nomme *cochonnet*, probablement pour la même raison que celle que je vous ai donnée à l'occasion des jeux de boules. Il jette alors ses deux palets le plus près possible de ce cochonnet, devenu but. Les autres joueurs s'efforcent à tour de rôle de s'en approcher. Quand tous les palets sont tombés, celui dont le palet se trouve le plus près du but marque un point; il en marque deux si ses deux palets en sont voisins. Il compte également deux points si un seul de ses palets recouvre le cochonnet. On peut jouer deux contre deux ou en deux camps opposés.

L'adresse du jeu consiste à s'approcher du but. Il faut pour cela lancer le palet de façon que le bord vienne piquer en terre en tombant, pour qu'il reste à la place même où il tombe; afin d'atteindre ce résultat, on tient le palet entre le pouce et l'index, non horizontalement, mais un peu incliné vers la terre; puis, au moment de le lâcher, on lui donne, par un coup de poignet, un léger mouvement de rotation de gauche à droite. Les joueurs devront donner la préférence aux palets un peu lourds.

Sous le nom de *franc du carreau* on jouait, au seizième siècle, un jeu de palet beaucoup plus simple que celui-ci. Sur la terre ou sur un plancher, on dessinait un carré dans lequel les joueurs tâchaient de jeter un palet ou une pièce de monnaie. Ils devaient éviter de lancer le palet sur les lignes et chercher à tomber au milieu du *carreau*, comme cela se pratique aussi à la marelle, bien que ce jeu soit tout différent : à la marelle, on trace différents carrés ou triangles sur la terre, tandis qu'au franc du carreau on peut jouer sur les pavés égaux et réguliers d'une rue ou d'un appartement. Celui-là gagne dont la pièce reste franchement sur le milieu d'un pavé, ou le *franc du carreau*, sur l'endroit le plus éloigné des raies ou bords du carreau.

Le jeu de galet constitue une variété du jeu de palet. Pour jouer ce jeu, l'on prend une espèce d'auge en bois dont le fond, très uni, se recouvre de sable fin. On creuse à l'extrémité de cette auge un petit fossé, comme le noyau du jeu de grosses boules. En avant de ce fossé et à une assez grande distance, on trace une marque visible qui sert de but. Les jours se placent à l'autre extrémité de l'auge, munis d'un large disque de fer ou de cuivre nommé galet. Chacun d'eux lance son galet à son tour en le faisant glisser horizontalement sur le sable, cherchant à se placer le plus près possible du but, soit directement, soit en débusquant son adversaire pour le pousser dans le fossé. Les règles sont les mêmes que pour le jeu de palet.

Les naturels des îles Tonga s'exercent à une sorte de jeu de palet qu'ils nomment *lafo*. Ceux des îles Sandwich, au dire du capitaine Cook, se servent à cet effet de petits morceaux d'ardoises polis, plats, arrondis, du diamètre de nos boules, mais ne mesurant que quelques millimètres d'épaisseur.

Au moyen âge, les joueurs de palet jouaient avec deux briques. L'une servait à marquer l'endroit où les concurrents devaient se placer; l'autre, chargée des enjeux, remplaçait le cochonnet. C'est là l'origine de notre jeu de bouchon actuel. Certaines villes avaient des places affectées au jeu de palet, comme elles en avaient d'autres spécialement réservées au jeu de mail ou au jeu de boules. Ce jeu se nommait la *bombiche* ou la *galloche*.

Quelquefois on remplaçait la brique soit par le couvercle d'un étui ou d'une écritoire, soit par un bouchon de liège; on cherchait alors à renverser la bombiche ou galloche avec des palets.

Les pièces éparpillées appartenaient à celui dont le palet était le plus proche. *Galloche* signifie proprement talon de bois d'un soulier ou d'un sabot. On s'en servait sans doute autrefois pour but; *bombiche* vient de bomber : un but qui bombe. Ce jeu porte aujourd'hui le nom de *bouchon*.

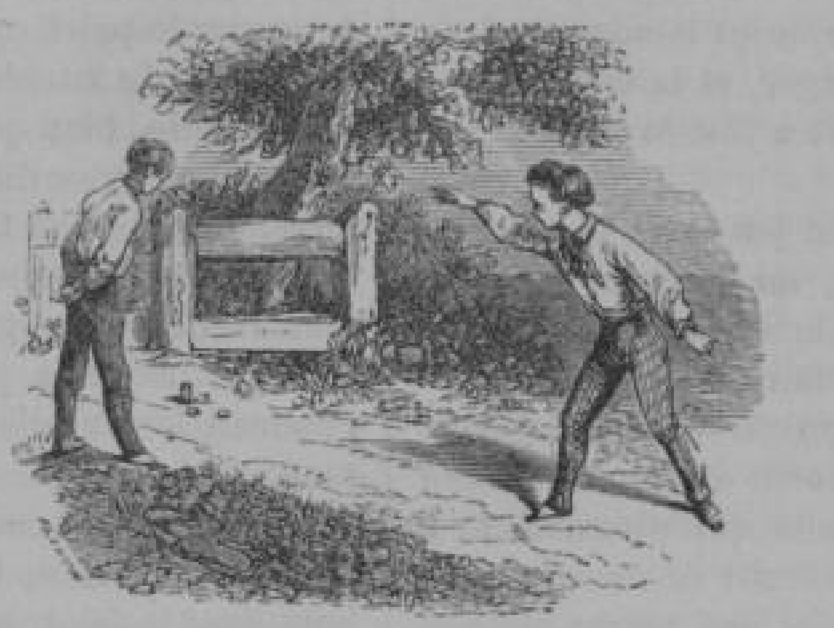
Chaque joueur se munit de deux palets. Celui qui joue d'abord lance son premier palet, mettant tous ses soins à le placer le plus près possible du bouchon.

Avec son second palet, il tâche, par un coup vigoureux et adroit, de renverser le bouchon et de le pousser au loin pour que l'enjeu, en tombant à terre, reste plus rapproché d'un de ses palets que du bouchon.

Il n'existe peut-être point de jeu qui soit aussi universellement répandu que le modeste *bouchon*. On le rencontre dans tous les pays, dans les plus humbles villages, plus ou moins modifié de forme, mais toujours le même comme principe. Un voyageur français, M. Ed. André, chargé par notre gouvernement d'une mission dans l'Amérique équinoxiale, trouva ce jeu établi dans la vallée du Patia, au village d'el Bordo, village si peu important sur notre terre qu'on ne le trouve même pas indiqué dans les géographies colombiennes. Le dimanche, au sortir de la messe, les habitants d'el Bordo rentrent chez eux. Les femmes quittent leurs socques, sortes de morceaux de bois évidé en dessous, et s'occupent de la confection du déjeuner. Les hommes organisent des jeux. Celui-ci, à genoux, apprend à son chien à n'obéir qu'au commandement; celui-là se livre au plaisir de gratter sa guitare. D'autres, plus amis du mouvement, jettent des *pesos*, ou pièces de monnaie, le long d'un bâton, nommé *palo*, qu'il s'agit d'atteindre ou d'approcher, exactement comme la brique du moyen âge. Seulement les joueurs, divisés en deux camps, perdent leur individualité pour laisser tous les enjeux à la masse.

Ce jeu de *palo* me remet en mémoire un jeu du moyen âge que nos anciens poètes appellent *au plus près du couteau*. Il consistait à piquer un couteau ou quelquefois même un clou, au bord d'une table, au milieu d'un des côtés. Les joueurs jetaient alors sur ce but un palet ou un écu. Celui qui se trouvait le plus proche du pied du couteau gagnait, pourvu toutefois que son écu ne fût pas tombé à terre. Ce jeu est, paraît-il, encore en usage dans la Saintonge.

Après avoir, pendant des années, je dirai même pendant des siècles, jeté le palet contre un but mobile ou fixe, les amateurs s'avisèrent de prendre une barrique vide, de la percer de trous semblables à celui de la bonde et de s'exercer à faire entrer dans ces trous des pierres, des fruits ou des pièces de monnaie. Chaque trou avait une valeur déterminée. Le joueur qui faisait le plus de points gagnait la partie. De ce jour date l'invention du jeu de tonneau.



Le jeu de bouchon.

Les fabricants de jouets, s'emparant de cette idée, construisirent des tables spéciales perforées de trous ronds ou carrés. Ils recouvrirent les trous carrés d'une planchette fixée sur un axe en son milieu, ce qui lui permet de basculer au contact du palet et de laisser ce dernier pénétrer dans le trou. Ils les garnirent en outre d'un anneau de fer qui rejette le palet ne se présentant pas en droite ligne. Sur le devant du jeu se dresse un moulinet tournant sur un axe. Pour entrer dans le trou que protège ce moulinet, il faut que le palet frappe à plat sur l'aile qui s'offre au joueur. Derrière ce moulinet et au centre du jeu apparaît la gueule de quelque animal, ou bien une conduite en fonte de forme recourbée présentant au joueur une ouverture rectangulaire. Au-dessous de la table, des tablettes inclinées reçoivent les palets passés à travers les trous et les conduisent sur le devant du jeu, où ils sont arrêtés par un rebord sur lequel on lit le nombre de points correspondant à chaque ouverture. Ce nombre varie suivant la difficulté de l'ouverture. Soit 1000 pour la gueule d'animal, 500 pour le moulinet, 200 et 100 pour les trappes, 90 à 10 pour les trous ronds ordinaires.



Le jeu de tonneau

Chaque joueur posté à un but déterminé lance 8 à 10 palets de suite, puis il additionne le nombre de points obtenu. Celui qui atteint le premier le nombre fixé pour la partie gagne l'enjeu. Les palets qui se logent dans les tablettes sans passer par la table sont nuls, aussi bien que ceux qui tombent hors du tonneau. Les marchands de vin de la banlieue de Paris installent des jeux de tonneau sous les charmilles qui ombragent leur établissement, dans l'unique but de retenir chez eux les habitués du comptoir et de leur faire jouer la consommation. Est-ce une raison pour consigner le jeu de tonneau à la grille de son jardin? Je ne le crois pas. Il possède bien d'autres qualités qui compensent ce défaut. Les maîtres de maison qui donnent l'hospitalité ne me dédiront pas. Combien de fois, en effet, le modeste jeu de tonneau les a-t-il tirés d'embarras, en permettant à leurs invités de passer le temps et d'attendre patiemment que la cuisinière ait donné à ses sauces la couleur convenable?

Frédéric Dillaye.



La tante Zézé la regardait avec complaisance. (P. 82, col. 2.)

LES MILLIONS DE LA TANTE ZÉZÉ [1]

XI

Dans la chambre bleue. — Deux bons points. — Opinion des domestiques sur Mlle Octavie.

La tante Zézé passa le bras autour de la taille de sa protégée, l'attira encore plus près d'elle et lui dit, en l'embrassant sur le front : « Vous allez tout me dire, à moi, tout ! »

Il serait bien difficile, pour ne pas dire impossible, de reconstruire la biographie d'Octavie et celle de ses parents à l'aide des confidences de la pauvre petite. Non pas qu'elle y mît la moindre réticence, au contraire, elle parlait avec l'abondance d'un cœur qui se répand et qui est heureux de se répandre. Elle redisait les souvenirs, les joies, les espérances, les amertumes et les chagrins de sa vie passée, sans aucun ordre, comme ils se présentaient, l'un évoquant l'autre.

A mesure qu'elle parlait, le poids qui avait si longtemps écrasé son cœur devenait moins lourd, pendant que s'accroissait, dans le cœur de la tante Zézé, la sympathie que l'orpheline lui avait inspirée à première vue. Car, si elle se perdait un peu dans l'histoire de sa vie, elle y voyait clair dans l'histoire de son cœur, un cœur vaillant, généreux, tendre et sincère, avec une toute petite pointe de romanesque. Pauvre tante Zézé ! elle eût donné beaucoup pour s'empêcher de pleurer; mais c'était plus fort qu'elle, et, par moments, de grosses larmes roulaient lentement le long de ses joues. Elle avait grand tort de s'en vouloir, car l'éloquence du langage est bien pauvre auprès de l'éloquence des larmes, quand ce sont des larmes de sympathie.

O merveilleuse puissance de la sympathie, quand la personne qui l'éprouve est faite elle-même pour l'inspirer ! Octavie se sentait envahie peu à peu par une délicieuse sensation de confiance en l'avenir, de paix, de profonde sécurité. Par moments, la tante Zézé songeait à ses millions et s'applaudissait d'être riche. Car, enfin, si elle n'eût pas été riche, cette chérie, qu'elle tenait là sur son cœur, aurait probablement traversé la vie entre le pharmacien et sa sœur, comme entre deux gendarmes.

Il y avait, sur le lambrequin bleu de la cheminée, une jolie petite pendule de marbre blanc. Cette pendule, très coquette de sa personne, était néanmoins très exacte et très consciencieuse. Son métier était de marquer et de sonner les heures; elle les marquait et les sonnait, sans s'inquiéter de savoir s'il y avait là, sur le canapé, des personnes qui oubliaient complètement que les minutes forment des heures et les heures des journées. Il régnait en ce moment, dans la chambre bleue, ce grand calme qui suit les grandes émotions. La tête blonde d'Octavie reposait, avec une confiance enfantine, sur l'épaule de tante Zézé, et la tante Zézé contemplait, avec une complaisance maternelle, les frisotons et les cheveux follets qui encadraient la figure de la jeune fille comme d'un nimbe doré.

Juste au moment où expirait la soixantième minute

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49 et 65.

qui suit cinq heures, la pendule frappa six coups, dont les vibrations argentines se répandirent dans toute la chambre, grâce au profond silence qui régnait en ce moment.

« Déjà six heures ! » s'écria la tante Zézé en regardant les aiguilles de la pendule, pour bien s'assurer qu'elle n'était pas le jouet d'une illusion.

Octavie, sans changer de position, leva légèrement la tête et regarda tante Zézé d'un air surpris.

« Le dîner est pour six heures et demie, reprit la tante Zézé.

— Alors, nous avons encore une demi-heure de bon temps, » dit Octavie en replaçant, avec un joli mouvement d'enfant heureux, sa tête sur l'épaule de tante Zézé. Naturellement, la tante Zézé sourit.

« Vous vous trouvez donc bien là où vous êtes ? »

La réponse ne fut pas verbale. Octavie allongea le cou et posa ses lèvres sur la joue de la tante Zézé. Le mouvement de la nièce avait rapproché son front des lèvres de la tante ; la tante posa ses lèvres sur ce joli front, blanc et poli.

« Il faut pourtant que je vous dérange, » dit-elle de sa voix douce.

Octavie se releva, obéissante comme un enfant bien élevé.

« Il faut, reprit la tante Zézé, que vous passiez un peu d'eau fraîche sur vos yeux et sur vos joues ; sans cela, les domestiques verraient que vous avez pleuré, et ils pourraient croire que je vous ai fait de la peine. »

Octavie fit une petite moue à l'adresse des domestiques, qui seraient assez abandonnés de Dieu et des hommes pour croire que la tante Zézé pût faire de la peine à quelqu'un ; et elle dit :

« Ma bonne tante, je suis à vos ordres. »

La tante Zézé se leva à son tour, et, prenant sa nièce par la main, l'introduisit dans le cabinet de toilette.

Ce fut en ce moment que Mlle Octavie eut son second accès de vulgarité.

« Quel joli cabinet de toilette ! » s'écria-t-elle d'un ton qui eût fait froncer les sourcils à Mme de Bacques.

Plus indulgente que Mme de Bacques, la tante Zézé se contenta de sourire en disant :

« Alors, vous le trouvez joli ? »

Octavie hocha lentement la tête à plusieurs reprises, et regarda tout autour d'elle.

« Joli n'est pas le mot, répondit-elle d'un ton grave ; c'est-à-dire que je n'ai jamais vu un bijou pareil.

— Et la chambre ? reprit la tante Zézé ; vous ne m'avez rien dit de la chambre.

— J'étais trop émue pour rien voir, vous savez, dit Octavie ; mais... »

Elle se précipita dans la chambre et la bonne tante l'entendit qui poussait des exclamations extraordinairement vulgaires.

Toujours indulgente, la tante Zézé souriait de satisfaction.

Au moment où Octavie allait rentrer dans le cabinet de toilette, la tante l'arrêta sur le seuil, et, étendant une main du côté de la chambre, et l'autre du côté du cabinet :

« Mignonne, voilà votre chambre et voilà votre cabinet de toilette.

— Non ? s'écria Octavie tout interdite.

— Si ! répondit tranquillement la tante.

— Écoutez, ma tante, reprit Octavie avec un sérieux extraordinaire, ma pauvre maman elle-même me reprochait d'être trop « embrasseuse » et d'importuner tout le monde dans la maison. Elle avait raison ; je connais mon défaut, et il faut que je m'en corrige. Je ne vais donc pas vous sauter au cou, comme j'en aurais grande envie ; mais je vous dirai que je... je... »

Ne trouvant pas sans doute l'expression qu'elle cherchait pour témoigner sa reconnaissance, elle sauta brusquement au cou de sa tante, au risque de lui faire perdre l'équilibre, et lui planta sur les deux joues les deux baisers les plus retentissants et les plus vulgaires que jamais nièce ait administrés à sa tante.

La contradiction était si flagrante entre la promesse et le résultat, que Mme Lemas, qui avait le sens du comique, fut prise d'un accès de fou rire.

Interloquée d'abord au point d'en perdre la parole, Octavie reprit bien vite possession d'elle-même et se tira d'affaire en disant : « Écoutez, ma tante, il faut vous dire que là-bas, rue Étroite, j'ai été deux mois sans embrasser personne. Et puis, il y un peu de votre faute : il ne fallait pas me regarder avec des yeux si bons et un sourire si engageant ! Maintenant, comme prise de possession, je vais tremper *mon* éponge dans *mon* eau pour me bassiner les yeux. »

Elle procéda à sa toilette en affectant d'employer les possessifs : *mon*, *ma*, *mes*, à mesure qu'elle mettait la main sur un objet nouveau.

La tante Zézé la regardait avec complaisance, enchantée d'avoir fait l'acquisition d'une petite compagne si vivante et si gaie, et se disant qu'elle viendrait facilement à bout des défauts de cette enfant, car c'étaient de bien petits défauts, ce qu'on appelle des défauts de surface.

« Voilà qui est fait ! s'écria Octavie en déposant *sa* brosse sur le marbre de *sa* toilette, après s'en être vigoureusement servie pour dompter ses cheveux rebelles.

— Il y a encore là, à droite, une petite mèche qui...

— Oh ! cette mèche-là, je la connais ; c'est mon ennemie personnelle ! s'écria Octavie en se plantant devant la glace pour regarder en face son ennemie personnelle. Elle faisait semblant de se tenir tranquille comme les autres, tout à l'heure, et maintenant la voilà en pleine révolte ! »

Saisissant *sa* brosse, elle infligea à l'insurgée un châtiment exemplaire.

« Elle bouffe encore un peu, dit la tante Zézé en se rapprochant de sa nièce. Donnez-moi *votre* brosse. »

Brosse en main, la tante Zézé prouva une fois de plus

la vérité de l'axiome : « Plus fait douceur que violence. »

« Parce que, voyez-vous, ma petite, reprit la tante Zézé, quand elle eut persuadé à la mèche rebelle de se tenir tranquille, je veux que l'on vous voie tout à fait à votre avantage. J'attends ce soir, après dîner, une de mes amies... »

La figure mobile d'Octavie prit une expression de désappointement, et sa lèvre inférieure s'allongea un peu.

« Une jeune dame... » poursuivit la tante Zézé.

La figure d'Octavie se rasséréna un peu. Cependant, comme la chère petite n'avait pas l'habitude de garder pour elle ce qu'elle pouvait avoir sur le cœur, elle dit avec un soupir de regret :

« Tante, j'avais espéré que nous passerions notre première soirée toutes seules ensemble.

— Cette jeune dame est très bonne et très distinguée.

— Très distinguée! s'écria Octavie avec effroi; alors, je suis perdue! Elle verra tout de suite que je suis une petite oie. Tante, ajouta-t-elle avec un sérieux comique, est-ce que je serai forcée de prendre part à la conversation?

— Vous ne serez pas forcée, ma chère, mais je crois que vous n'aurez aucune répugnance à le faire. »

Octavie fit signe qu'elle en doutait.

Pour calmer ses craintes, la tante Zézé ajouta, en fine politique qu'elle était :

« Cette dame a un petit garçon très affectueux et très gentil.

— Et moi qui adore les enfants! s'écria Octavie en battant des mains. Tante, je suis sauvée; je causerai tout le temps avec lui.

— Vous aimez les enfants? dit vivement la tante Zézé.

— Je les adore!

— Tant mieux, car vous êtes destinée à en voir beaucoup dans cette maison.

— Plus il y en aura, plus je serai contente.

— Des enfants de tous les caractères, dit la tante Zézé, qui crut prudent de jeter un peu d'eau froide sur son enthousiasme, pour lui épargner des mécomptes.

— Chez nous, à Château-Renault, reprit Octavie sans s'arrêter à l'objection de sa tante, la maison était toujours pleine d'enfants. Il y en avait de bien rétifs et de bien capricieux; je ne sais pas comment cela se fait, mais je savais leur parler et les faire obéir. Papa disait, et il ne croyait pas si bien dire : « S'il nous arrive malheur, et si Octavie se trouve sur le pavé, elle gagnera sa vie à tenir une salle d'asile. » C'était une plaisanterie, vous pensez bien; car je suis aussi incapable de tenir une salle d'asile que d'être sage et raisonnable une demi-heure de suite.

— Ah! vous aimez les enfants et vous savez leur parler, dit la tante Zézé avec une figure radieuse. Eh bien! moi, je vous marque un bon point.

— Marquez-en un second, pendant que vous y êtes, riposta délibérément Octavie.

— Je ne demande pas mieux; mais, dites-moi, à quel propos?

— Tout à l'heure, tante, pendant que vous remettiez mes cheveux en ordre, il y a eu un moment où votre figure n'était pas à plus de deux pouces de la mienne, et je ne vous ai pas embrassée.

— Un bon point et un bon point font deux bons points, répondit complaisamment la tante Zézé.

— Madame est servie, » dit Loudier avec la gravité d'un grand sacrificateur.



Le vieux Phanor suivait des yeux. (P. 87, col. 1.)

Ayant prononcé ces paroles sacramentelles, Loudier disparut en refermant la porte comme il l'avait ouverte, sans qu'on entendît le moindre grincement des gonds ou du bouton.

« Tante, dit Octavie, laissez-moi vous donner le bras; sans cela, je sens que je descendrai l'escalier en courant; c'est un de mes nombreux défauts de descendre les escaliers en courant; mais je m'en corrigerai peu à peu. Que dirait de moi ce personnage solennel, s'il me voyait descendre l'escalier en courant? »

Ce personnage solennel n'était solennel qu'à la surface. Sans en rien laisser paraître, il fut intéressé au plus haut point et ému, par-dessus le marché, en entendant le joli babil de Mademoiselle. Il y avait, dans ce caquetage de pensionnaire, de la fantaisie et du bon sens, des saillies et du sentiment, avec un fond de tendresse touchante pour Mme Lemas. Avant la fin du dîner, la femme de chambre et la cuisinière surent pertinemment que la nièce de Madame était « une jeune personne très bien ».

C'est une chose précieuse que la sympathie des do-

mestiques ; car il dépend d'eux de rendre la vie douce aux maîtres ou d'en faire pour eux un fardeau, et cela, sans jamais manquer formellement à leur devoir. Cette sympathie était doublement précieuse pour Octavie, dont la sensibilité était excessive, et que l'on aurait facilement fait mourir à coups d'épingles.

Quand Mme Jeannin arriva, après le dîner, Octavie la salua le plus naturellement du monde. Quand Mme Jeannin sourit, Octavie ressentit une envie folle d'embrasser la petite fossette; mais elle eut la force de résister à la tentation. Elle en fut quitte pour se rattraper sur le petit Paul, et, d'intention, elle embrassa la mère sur la joue du fils. L'enfant se laissa faire avec tant de bonne grâce et de gentillesse, qu'elle l'embrassa pour lui-même, et cela à plusieurs reprises Un peu surpris d'abord de cette tendresse si démonstrative, l'enfant en subit le charme et trouva tout naturel de s'asseoir sur un petit tabouret qu'Octavie lui montra du doigt, à côté de la chaise basse où elle était assise elle-même.

Par moments, la conversation était générale; Octavie y prenait grand plaisir et livrait naïvement le fond de sa pensée. Évidemment, elle ne se souvenait même pas d'avoir demandé à sa tante « si elle serait forcée d'y prendre part ». Souvent, ses remarques et ses réflexions amenèrent le sourire sur les lèvres de Mme Jeannin ; mais, vous savez, ce sourire n'avait rien de sardonique; pour tout dire d'un seul mot, c'était le sourire à fossette. Ce sourire-là ne disait pas : « Vous êtes une petite oie ! » Pas une seule fois Octavie ne lui donna cette signification. Et cependant, combien elle avait craint de passer pour une petite oie aux yeux de cette jeune femme distinguée, dont la tante Zézé lui avait parlé avant le dîner. Mais, nous le savons tous, c'est bien autre chose d'entendre parler des gens ou de les voir en personne. Octavie était heureuse au delà de toute expression.

Par moments, les deux dames du canapé s'isolaient de la conversation et échangeaient des remarques à voix basse. Les grandes personnes peuvent se permettre ces *à parte* devant des enfants.

Les deux enfants profitèrent, sans scrupule et sans remords, de l'exemple que leur donnaient les grandes personnes. Octavie sut bientôt, par le menu, tout ce qui concernait son petit ami; et son petit ami, ayant répondu à toutes ses questions, se crut autorisé à l'interroger à son tour.



XII

Entre cousin et cousine. — Jugement de Mme Jeannin sur Octavie. — Le jeu de volant. — Phanor fait une trouvaille et la montre à tout le monde. — Il attire l'attention d'un pêcheur à la ligne.

« Aimez-vous la tante Zézé? lui demanda-t-il avec un grand sérieux.

— Si je l'aime?

— Oui ?

— Je l'adore, » répondit Octavie d'un ton passionné.

Le petit Paul la regarda d'un air un peu embarrassé, hésita quelques instants, et, encouragé par son regard et par son sourire, se décida à parler.

« Maman dit qu'on n'adore que le bon Dieu.

— Votre maman a raison, reprit vivement Octavie; eh bien! j'aime la tante Zézé, je l'aime de tout mon cœur! »

Pendant quelques instants, elle regarda, avec une admiration naïve et sincère, ce petit garçon de sept ans qui disait des choses si raisonnables, et ses yeux se portèrent instinctivement, avec respect, sur cette jeune mère qui l'élevait si bien. « Toujours trop vive, toujours étourdie! se dit-elle en elle-même; il faut pourtant que je songe à me corriger, car j'ai bientôt dix-huit ans. »

« Aimez-vous les chiens? lui demanda le petit Paul qui, la voyant songeuse, craignait de lui avoir fait de la peine.

— Je les ad..., je veux dire que je les aime beaucoup.

— Moi aussi. Je vous montrerai Phanor.

— Qu'est-ce que c'est que Phanor?

— C'est le chien que papa avait quand il chassait. Il est vieux, maintenant, et je crois bien qu'il est laid; mais, nous, nous ne le trouvons pas laid. Nous l'aimons beaucoup parce que c'est le chien de papa.

— Je l'aimerai aussi, j'en suis sûre. »

L'enfant lui jeta un regard de reconnaissance, et parut s'absorber dans ses petites réflexions.

« A quoi pensez-vous? lui demanda Octavie en souriant; et elle lui prit la main pour attirer son attention.

— Je crois, décidément, que vous le trouverez laid, parce que, voyez-vous, ce n'est pas le chien de votre papa. Mais, ajouta-t-il en baissant la voix, vous ne le direz pas à maman.

— Je vous le promets.

— Merci, mademoiselle.

— Ne m'appelez pas mademoiselle; appelez-moi Octavie.

— Cela me ferait grand plaisir, répondit le petit Paul en rougissant, car vous êtes très bonne et je vous aime; mais il faut que je demande à maman si elle veut bien me le permettre.

— Toujours étourdie! » pensa en elle-même la pauvre Octavie; et elle dit tout haut : « C'est cela, demandez-le lui.

— Tout de suite? demanda l'enfant d'une voix un peu hésitante. Il savait qu'un enfant bien élevé ne dérange pas sa maman quand elle cause avec une autre personne.

— Oui, oui, tout de suite! » s'écria vivement Octavie.

L'enfant n'hésita plus. Il sentait vaguement qu'il avait comme excuse le cas de force majeure et que, entre deux impolitesses, la plus grande eût été de désobéir à une personne de dix-sept ans, et surtout d'avoir l'air de lui faire la leçon. Il se leva donc de son tabouret et fit quelques pas dans la direction du canapé pour attirer l'attention de sa mère; mais il eut bien soin de s'arrêter à temps pour ne pas entendre ce que les deux dames se disaient à voix basse. Car, si elles se parlaient à voix basse, c'est qu'elles désiraient n'être point entendues.

Mme Jeannin lui fit signe d'approcher. Il se mit à genoux sur le canapé à côté d'elle et lui parla tout bas.

« Certainement, lui répondit-elle à voix haute, puisque Mlle Octavie veut bien te le permettre, il va de soi que je te le permets aussi; d'ailleurs, n'êtes-vous pas cousin et cousine. »

« D'ailleurs, n'êtes-vous pas cousin et cousine? » se dit Octavie non sans quelque surprise et sans quelque confusion. Ainsi, elle était cousine du petit Paul et de Mme Jeannin! La tante Zézé avait oublié de le lui dire; n'importe, ce lien de parenté lui était précieux. Mais, quand même elle l'eût connu d'avance, il est probable qu'elle n'eût pas songé à s'en prévaloir. Sous l'impulsion du moment, elle avait demandé au petit Paul de l'appeler Octavie tout court, uniquement parce que cet enfant avait trouvé le chemin de son cœur. « Je ne me corrigerai jamais, » pensa-t-elle encore cette fois. Mais Mme Jeannin lui adressa un petit signe de tête si aimable en lui renvoyant le petit Paul, que ses remords se dissipèrent à l'instant.



Il présente sa trouvaille. (P. 87, col. 2.)

« Octavie, dit le petit Paul en s'asseyant sur le tabouret, aimez-vous à jouer au volant?

— Beaucoup! répondit Octavie.

— Cela tombe bien, j'ai de belles raquettes et un beau volant. Nous jouerons ensemble.

— Tant que vous voudrez.

— Voulez-vous demain? »

Octavie se mit à rire.

« C'est à mon tour, dit-elle, de demander la permission à la tante Zézé. Je ne sais pas ce qu'elle compte faire demain, ni si elle aura besoin de moi.

— Qu'est-ce que vous dites de la tante Zézé? demanda la tante Zézé en personne.

— Paul me propose pour demain une partie de volant; je lui réponds qu'il faut que je demande la permission à la tante Zézé.

— C'est grave! dit la tante Zézé avec une figure qui

n'était pas grave du tout. Voyons, cependant, comment nous pourrions arranger les choses. Mon petit Paul, qu'est-ce que vous diriez si je vous proposais de venir passer ici la journée de demain?

— Je dirais que si maman veut bien...

— Maman veut bien.

— Alors, je dirais : merci, tante Zézé!

— Très bien. Je donne congé à Octavie pour quelques jours : elle a besoin de repos. Vous vous arrangerez avec elle. Vous jouerez au volant tant que le cœur vous en dira. D'ailleurs, il faut que vous fassiez tous les deux connaissance avec ma maison et mon jardin, puisque vous êtes destinés tous les deux à en faire les honneurs.

— Tous les deux! s'écria Paul avec un ravissement de joie.

— Oui, tous les deux; vous serez maître de maison, comme vous me l'avez promis; et, si vous croyez qu'Octavie soit capable de vous seconder, elle sera maîtresse de maison.

— Oh! comme ce sera amusant! s'écria le petit Paul en serrant la main d'Octavie dans les deux siennes. Maman, je ferai tous mes devoirs avant le déjeuner. Oh! si seulement...

— Si seulement quoi?

— Oh! non, reprit gravement le petit Paul, je sais bien que ce ne serait pas raisonnable.

— Dites toujours.

— Si seulement le pauvre Phanor pouvait être de la partie. Il s'ennuiera, tout seul. Cela l'amuserait de nous voir jouer au volant.

— Et puis, ajouta tante Zézé, il pourrait faire un bon somme au soleil, sur mon gros tas de sable.

— Octavie, il y a du sable! s'écria le petit garçon. Aimez-vous à jouer au sable?

— Beaucoup!

— Phanor aussi; il creuse des trous dans le sable pour chercher des taupes ou des lapins. Il n'en trouve jamais; mais cela ne le décourage pas, il recommence toujours.

» Et puis, vous savez, tante Zézé, je ne sais pas qui est-ce qui lui a mis cela dans la tête, mais il se figure qu'on ne trouve des taupes et des lapins que dans les tas de sable; il ne creuse jamais dans les plates-bandes ou dans les allées. N'est-ce pas, maman?

— Je dois lui rendre cette justice, dit Mme Jeannin sans rire.

— Alors, maître Phanor est invité aussi, reprit la tante Zézé; est-il nécessaire que je lui écrive?

— Oh! pas du tout, tante Zézé. Merci pour lui, tante Zézé; il sera si content!

— Vous ferez d'autant mieux de l'amener, dit la tante Zézé, qu'il vous tiendra compagnie quand nous aurons besoin d'Octavie. Car nous serons obligées, votre mère et moi, de vous emprunter Octavie de temps en temps. »

Le petit garçon ouvrit des yeux surpris. Il aurait bien voulu savoir pourquoi on lui emprunterait Octavie; mais, pour rien au monde, il ne se serait permis de le demander.

« Mon enfant, dit la tante Zézé en s'adressant à Octavie, pendant que vous complotiez dans votre coin, nous complotions dans le nôtre. Mme Jeannin a la bonté de vouloir bien s'occuper de votre trousseau.

— De mon trousseau! Quel trousseau? » demanda Octavie avec une surprise si naturelle que la tante Zézé ne put s'empêcher de rire. Mme Jeannin se contenta de sourire.

« Sans vouloir faire de vous une princesse, dit la tante Zézé, je désire que vous soyez vêtue de façon à faire honneur à ce que Mme de Bacques appelle « l'institution Lemas ».

— Merci, tante Zézé, dit simplement Octavie; mais, si vous me permettez de donner mon avis, achetez-moi quelque chose de bien fort et de bien solide; à mon âge, j'use encore comme un enfant.

— Et puis, ajouta la tante Zézé, vous courez grand risque d'être fort tiraillée à droite et à gauche par les marmots qui viendront jouer ici.

— Une fois les étoffes achetées, reprit Octavie du ton le plus simple, ne vous inquiétez pas d'une couturière. Je sais coudre et j'ai toujours fait mes robes moi-même. C'est moi qui ai fait celle-là. »

Celle-là était une robe d'orpheline pauvre, bien modeste et bien simple, et qui avait été taillée bien évidemment dans une étoffe reteinte. Néanmoins, on voyait qu'elle avait été taillée par une personne qui avait du goût.

« C'est, dit la tante Zézé en lui mettant la main sur l'épaule, une excellente habitude que vous a donnée votre mère, et que je n'ai point l'intention de vous faire perdre, au contraire. Vous ferez vous-mêmes vos robes de tous les jours. Je désire seulement que, pour aller à la messe, pour sortir avec moi, vous ayez quelque chose de plus...

— Bon, bon, reprit Octavie, quelque chose de plus élégant. Je n'affecterai pas de mépriser les choses élégantes, je les aime beaucoup, au contraire. Non pas que je sois coquette, tante Zézé : j'ai bien des défauts, mais je n'ai pas celui-là. Seulement, je sais faire la différence entre deux robes et je ne détesterais pas d'être habillée quelquefois tout à fait à mon goût. Vous voyez que je suis franche. Je vais l'être jusqu'au bout, au risque de me faire appeler « l'enfant de la nature », comme papa m'appelait si souvent. Vous désirez me faire plaisir : je vais vous dire ce qui me plairait. Quand Mme Jeannin est entrée, je n'ai regardé que sa figure, et cependant j'aurais pu décrire sa toilette pour un journal de modes. Je serai au comble de mes vœux si vous me faites faire une toilette qui ressemble à la sienne; bien entendu, avec la différence qu'il y a entre une toilette de dame et une toilette de jeune fille. »

Mme Jeannin rougit; Mme Lemas sourit.

« Je crois, madame, dit Octavie à Mme Jeannin, que, sans le vouloir, je vous ai fait un compliment en

disant naïvement la vérité. Pardonnez-le-moi. Je ne fais jamais de compliments, mais je dis toujours ce que je pense. »

Loudier coupa court aux explications en apportant le thé.

Quand le moment du départ fut arrivé, ce fut Mme Lemas qui aida Mme Jeannin à mettre son mantelet.

« Comment la trouvez-vous? lui demanda-t-elle à voix basse.

— Un peu primesautière, répondit Mme Jeannin; mais elle me plaît infiniment.

— Je n'en demande pas davantage. »

Octavie ne s'était pas vantée en déclarant qu'elle aimait beaucoup le jeu de volant. Et puis, avec cela, elle était tout à la fois bonne joueuse et belle joueuse : bonne joueuse en ce sens qu'elle excellait à cet exercice-là, comme à tous les exercices corporels; belle joueuse en ce sens que sa bonne humeur ne se démentait jamais.

Le vieux Phanor, gravement assis sur son séant, suivait des yeux le va-et-vient du volant, ce qui communiquait à sa grosse tête mafflue un mouvement d'oscillation pareil à celui que l'ours blanc communique à la sienne.

Les cris joyeux et les éclats de rire des deux joueurs le faisait frissonner d'aise. A la fin, il n'y tint plus, et, saisi d'un véritable enthousiasme, il se leva d'un bond et se mit à courir de l'un à l'autre, en poussant des cris de joie.

On se lasse du volant comme de toutes les joies de la terre. Les deux joueurs, presque hors d'haleine, convinrent de passer à un autre exercice; ce fut heureux pour Phanor dont les vieux jarrets commençaient à trembler.

« N'est-ce pas, qu'il n'est pas laid? demanda Paul à Octavie en la regardant avec inquiétude.

— On n'est jamais laid quand on a un si bon regard, » répondit Octavie en tapotant du plat de sa main le cou du vieil ami de Paul.

Comme deux Robinsons jetés dans une île déserte, Octavie et Paul, en se tenant par la main, firent le tour de leur île, aussi enfants l'un que l'autre, aussi émerveillés l'un que l'autre de toutes leurs découvertes. Phanor, voyageur rendu prudent par l'âge, savait que « qui veut voyager loin ménage sa monture ». Il suivait donc les deux explorateurs de façon à ne les jamais perdre de vue; mais il procédait par lignes droites et ne se risquait point dans les tours et détours où se complaisait leur fantaisie.

A force de marcher, les voyageurs arrivèrent à la dune. A la vue de cette montagne de sable, à la pensée de l'énorme quantité de taupes et de lapins qu'elle devait naturellement recéler dans ses flancs, ce vieil enfant perdit absolument la tête et oublia le reste de l'univers; en trois bonds, il atteignit le sommet de la dune, flaira dans tous les sens et tout à coup demeura immobile, le nez en terre.

Comme « fouisseur », Phanor n'avait pas son pareil, tout décrépit qu'il était. L'activité et la vie qui restaient encore dans sa vieille personne semblaient s'être réfugiées et concentrées dans ses deux pattes de devant. Quand elles se mettaient à fouir, on eût dit qu'elles étaient mises en mouvement par une machine à vapeur de la force de trois ou quatre chiens ordinaires.

De minute en minute, il interrompait son travail, fourrait sa tête dans le trou, soufflait, reniflait et recommençait à projeter autour de lui le sable et les graviers. Paul et Octavie s'approchèrent de lui; tout entier au grand œuvre, il ne remarqua même pas leur présence. Et cependant ce fut un grand bonheur pour lui qu'ils prissent assez d'intérêt à son travail pour demeurer au bord de la fosse qu'il creusait.

Il vint un moment, en effet, où il y disparaissait complètement. Les pattes de derrière perdirent pied et battirent l'air d'un mouvement convulsif. Du fond du trou sortait une espèce de râle mêlé de reniflements furieux. Paul et Octavie saisirent chacun une patte et tirèrent de toutes leurs forces. Quand le corps apparut, ils attraperent Phanor par la peau du dos et le hissèrent avec un ensemble parfait.

Enfin, voici la tête. Phanor est aveuglé par le sable, il est presque asphyxié; mais il tient entre ses dents quelque chose qu'il ne lâcherait pas pour un empire. Ce quelque chose, c'est une vieille casquette!

Il y a un contraste si grotesque entre l'aspect lamentable de Phanor et les grands airs qu'il se donne, que ses deux amis tombent dans un accès de fou rire inextinguible.

Phanor fait des mines de chien scandalisé; les éclats de rire redoublent. Il proteste à sa manière et présente sa trouvaille tantôt à Paul, tantôt à Octavie, en ayant l'air de leur dire : « Voilà ce que j'ai cherché toute ma vie, je l'ai enfin trouvé, pourquoi riez-vous de moi au lieu de me féliciter? »

Si cette affreuse casquette est vraiment l'idéal qu'il a rêvé toute sa vie, on peut dire que c'est un idéal peu présentable. Mais, vous savez, les choses extérieures ne sont que des symboles et n'ont souvent d'autre valeur que celle que notre esprit y attache. Sur un champ de bataille, on se fait tuer avec enthousiasme pour un drapeau qui n'est plus qu'une loque, trouée par les balles, déchirée dans la lutte, noire de poudre, rouge de sang, souillée de boue : c'est que ce chiffon informe est le symbole de la patrie et représente l'honneur de toute une nation. Qui sait ce que représente, aux yeux de Phanor, la chose informe qu'il tient entre ses dents?

Octavie, qui est très bonne et un tout petit peu romanesque, se repent d'avoir fait de la peine à Phanor, elle entre dans ses idées de chien; elle le caresse et lui dit : « Oui, c'est un beau chien et il a trouvé une bien belle casquette! »

Par esprit d'imitation et par bonté aussi, Paul joint ses caresses et ses louanges à celles d'Octavie. Assuré désormais de n'être plus un chien incompris, Phanor descend de la dune pour montrer sa trou-

vaille à l'univers entier. Il la montre au tas de briques, il la montre aux espaliers, il la montre aux tilleuls, aux platanes, aux marronniers. Le voyez-vous, là-bas! là-bas! tout au bout du jardin, debout, les deux pattes de devant appuyées sur le mur de la terrasse que Mme Jeannin a eu raison de trouver trop bas, et où il reste encore à poser un pan de grille. C'est juste à l'endroit où ce pan de grille manque encore que Phanor se tient, debout, sa casquette entre les dents.

Si le Loir était un fleuve navigable, Phanor montrerait sa casquette aux bateaux à vapeur, et les bateaux à vapeur iraient redire la gloire de Phanor à des peuplades lointaines. Mais le Loir n'est pas un fleuve navigable; les seuls témoins de la gloire de Phanor seraient les quelques ablettes qui se jouent à la surface de la rivière, et les quelques trognons de chou qui s'en vont philosophiquement à la dérive, là où le destin les pousse, s'il n'y avait pas sur le quai, en face de la terrasse, un lieutenant de hussards en chapeau de paille et en costume de toile qui se livre aux joies silencieuses de la pêche à la ligne.

Pendant longtemps, le pêcheur tient ses regards obstinément fixés sur le bouchon de sa ligne. Enfin, il manque une ablette. Tout pêcheur à la ligne, quand il vient de manquer un poisson, promène ses regards autour de lui pour voir si quelqu'un, par hasard, n'aurait pas été témoin de sa déconfiture. L'homme au chapeau de paille promena donc autour de lui des regards défiants.

Or, pendant que le pêcheur regardait obstinément son bouchon et que Phanor regardait obstinément le pêcheur, Paul, craignant qu'il ne lui prît fantaisie de sauter dans le Loir, avait entraîné Octavie jusque sur la terrasse.

Le pêcheur rougit en voyant qu'il avait eu trois témoins de sa déconfiture : 1° un chien qui tenait quelque chose dans sa gueule; 2° un petit garçon en deuil qui avait l'air d'adresser des remontrances au chien; 3° une jeune fille blonde, en deuil, la sœur du petit garçon, peut-être; son bras gauche était passé autour des épaules du petit garçon, comme pour l'empêcher de se pencher par-dessus le mur.

A suivre. J. GIRARDIN.



LA MÈRE POULE

« Maîtresse! cria Jeanie, la servante de ferme, en entrant dans la salle où la fermière s'occupait à préparer de la pâte de crêpes, maîtresse, tous les œufs de cane sont éclos! Venez donc voir!

— Tous, Jeanie? C'est une bonne affaire, cela! Mais il n'y a pas de quoi s'étonner; la Crêtée est une si bonne poule! Il n'y a pas de risque qu'elle s'écarte de ses œufs. »

Et Lisette Rimaud, la fermière, laissant sa pâte à crêpes, se dirigea vers la porte. Une petite fille de cinq à six ans, qui jouait avec sa poupée, assise sur le seuil, leva vers elle ses grands yeux noirs.

« Où vas-tu, mère Lisette? lui demanda-t-elle

— Je vais voir les petits canetons qui viennent de sortir de l'œuf. Voulez-vous venir, mon bijou? »

La petite fille ne répondit pas; mais elle se leva, déposa sa poupée sur un banc, et mit sa main dans celle de la fermière. Voir des canetons naissants, c'est toujours une chose très amusante, même quand on a été élevée à la campagne et qu'on a l'habitude de ces plaisirs-là. La petite Lucie trottina donc à côté de la mère Lisette, en se demandant à quelle cane ces petits canetons pouvaient appartenir; elle, qui connaissait toutes les bêtes de la ferme, elle ne se souvenait point d'avoir vu aucune cane en train de couver des œufs.

Qu'ils étaient jolis, les petits canetons! S'ils n'avaient pas eu un grand bec large et plat, on les aurait pris pour des serins, tant ils étaient d'un beau jaune, avec de jolis yeux brillants. Tout leur petit corps était couvert de duvet, et pour s'aider à marcher, car leurs pattes n'étaient pas encore bien fortes, ils agitaient continuellement leurs petites ailes qui n'avaient encore que des projets de plumes. Lucie sauta de joie et battit des mains en les voyant, puis elle les compta, en s'y reprenant à plusieurs fois, car ils remuaient toujours et changeaient continuellement de place, en sorte qu'elle ne pouvait pas venir à bout de savoir combien il y en avait.

« Neuf! s'écria-t-elle enfin, il y en a neuf! Mère Lisette, ils sont neuf! Où est leur maman? pourquoi les laisse-t-elle courir tout seuls?

— La voilà, leur maman! répondit en souriant la fermière.

— Çà? c'est la Crêtée, je la connais bien, ce n'est pas une cane; ça doit être une cane, la maman des petits canetons, et pas une poule!

— Oui, c'est bien une cane, leur vraie maman; c'était la cane blanche; mais elle a été étranglée par un méchant chien, pendant qu'elle couvait ses œufs.

— Alors, les pauvres petits n'ont pas de maman? comme moi? »

La fermière se baissa pour enlever Lucie dans ses bras, et elle l'embrassa sur les deux joues.



La Crêtée la regardait. (P. 91, col. 1.)

« Ils ont une autre maman, mon trésor; j'ai mis les œufs sous la Crêtée, et je lui ai dit de les couver. La Crêtée, qui est une très bonne poule, a bien voulu, et vous voyez qu'elle les a couvés, puisque les voilà tous sortis de la coque. A présent, elle va les soigner jusqu'à ce qu'ils soient grands ; ce soir, elle les fera tous rentrer sous ses ailes, comme si c'étaient des petits poussins.

— Ah! ils ont retrouvé une maman! » reprit la petite fille. Elle resta un instant pensive; puis elle dit avec un accent attendri : « Bonne Crêtée, va! »

« Maîtresse, on vous demande à la maison! » cria de loin le petit berger qui ramenait ses bêtes du pâturage. Et la fermière se dirigea vers son logis, laissant Lucie avec la poule et les canetons; elle savait que Lucie ne courait aucun risque en leur compagnie.

« Pauvre agneau! se disait la mère Lisette en regagnant sa demeure; à présent qu'elle grandit et que la réflexion lui vient, elle commence à comprendre que c'est un malheur de n'avoir pas de mère.... Moi, je l'aime bien; mais je ne suis que sa nourrice, ça n'est pas la même chose.... Et puis, tous les enfants qu'elle voit ont un papa et une maman; elle, la pauvre petite, elle ne voit guère son papa que tous les mois; et encore, voilà près de deux mois qu'il n'est pas venu.... On ne peut pourtant pas dire qu'il ne l'aime pas, le cher homme : on voit comme il la caresse! Mais les hommes ont des affaires : ça n'est pas comme une mère : les affaires d'une mère, c'est surtout de soigner ses enfants.... Pauvre petite Lucie, c'est un grand malheur qu'elle ait perdu sa mère en venant au monde! »

La mère Lisette en était là de ses réflexions, lorsqu'elle arriva à la ferme. Elle entra, et un cri de surprise lui échappa. Le père de Lucie était là : ce n'était pas bien étonnant; mais auprès de lui était assise une jeune femme en simple toilette du matin, que la mère Lisette ne connaissait pas. Le père de Lucie n'avait point de sœur, ni aucune parente au-dessous de trente ans : qui donc pouvait être cette jeune personne?

Elle ne se le demanda pas longtemps. Le père de Lucie se leva et vint à elle en souriant, la main ouverte; Lisette ne lui avait jamais vu l'air joyeux qu'il avait ce jour-là.

« Bonjour, mère Lisette, dit-il : les santés vont bien, chez vous? Où est Lucie?

— Elle est là, monsieur, qui joue avec les petits canetons.... On va la chercher. Jeanie! va-t-en bien vite chercher Mlle Lucie, son papa vient d'arriver.

— Non, non, mère Lisette, nous irons la chercher nous-mêmes. De quel côté est-elle?

— Du côté de la petite mare, monsieur; je l'ai vue qui suivait les canetons par là. Ils ne font que de naître, et ils sentent déjà la fraîcheur de l'eau, ça les attire.... Oh! mais n'ayez pas peur, monsieur : il n'y a presque pas d'eau dans la mare.

— Je sais bien, je sais bien; elle est en sûreté chez vous.... Pourtant je vais vous la reprendre, mère Lisette; voici ma femme, nous sommes mariés d'hier, et elle a voulu, pour tout voyage de noce, venir chercher ma petite fille. Nous tâcherons qu'elle soit aussi heureuse que chez vous.... »

Lisette Rimaud ne l'écoutait plus; elle s'était tournée vers la jeune femme pour la regarder bien en face. Il n'y a pas besoin d'avoir fait de grandes études pour être physionomiste, et les bonnes âmes se reconnaissent entre elles. Au bout d'une minute, la nourrice, charmée de la douce figure honnête et sincère qu'elle avait sous les yeux, joignit les mains et s'écria :

« Dieu vous bénisse, madame! Rien qu'à vous voir, je suis sûre que vous serez une bonne mère pour la petite!

— Je vous le promets, » répondit simplement la jeune femme en prenant les mains de la nourrice dans les siennes. Puis, voyant des larmes dans les yeux de Lisette, elle ajouta : « Nous vous la ramènerons souvent, et je lui parlerai de vous tous les jours, pour qu'elle continue à vous aimer.

— Allons, la chère mignonne ne sera pas malheureuse! » se dit Lisette, en suivant des yeux le père et la belle-mère de Lucie, qui se dirigaient vers la mare.

Lucie, cependant, avait suivi les canetons, qui s'en allaient pépiant, attentifs aux leçons de la mère poule qui leur apprenait à enlever d'un coup de bec une graine ou un vermisseau. Mais ils avaient beau être les enfants d'une poule, ils n'en étaient pas moins des canards : à un certain endroit, ils devinèrent la présence de l'eau dans les environs, et ils se hâtèrent du côté de la mare, se dandinant sur leurs pieds palmés et se culbutant les uns les autres pour aller plus vite. Arrivés à la mare, ils s'y précipitèrent à qui mieux en poussant de petits cris d'allégresse, malgré les gloussements désespérés de la Crêtée, qui s'évertuait en vain à les rappeler.

Heureusement pour la bonne poule, la mare était presque desséchée, par suite des grandes chaleurs; elle l'eût même été tout à fait, si un ruisseau qui tombait d'une goulette et traversait la prairie à cet endroit ne lui eût fait en passant l'aumône d'un peu de son eau. La Crêtée se mit vite au courant de la situation, et voyant que ses nourrissons ne couraient d'autre risque que celui de se salir, elle en prit bravement son parti (il faut bien passer quelque chose aux enfants) et se contenta de leur chercher de la nourriture, sûr moyen de les rappeler autour d'elle.

Lucie la regardait : c'était si amusant! Mais pour les enfants, regarder ne suffit pas : il faut toucher pour bien voir. Et Lucie, se baissant tout à coup, saisit deux canetons dans ses bras potelés, et pour mieux les caresser, elle s'assit sur une grosse pierre, au bord de la mare, tenant toujours les canetons serrés sur son cœur. La Crêtée accourut; mais Crêtée connaissait Lucie, et comprit très bien qu'elle n'avait pas de mauvaises intentions; elle resta près de la

petite fille, la regardant d'un air qui voulait dire : « Tu me les rendras tout à l'heure, n'est-ce pas? tu ne leur feras pas de mal? »

Lucie caressait les canetons : elle trouvait leur duvet si doux! Tout en les caressant, elle pensait; et bientôt elle se mit à penser tout haut, comme font souvent les petits enfants. Et elle dit, avec un gros soupir : « Vous n'avez pas de maman : c'est comme moi! »

Cachés derrière la haie, son père, avec sa jeune femme, la regardaient, et des larmes vinrent aux yeux de la jeune femme, quand elle entendit la plainte de l'enfant.

« Votre maman est morte, reprit la petite fille; mais vous avez une bonne mère poule qui vous aime. Moi je n'ai pas retrouvé une autre maman. Je voudrais bien avoir une mère poule, et être sa petite fille! »

Deux bras caressants entourèrent Lucie, qui se leva tout effarée et laissa échapper ses canetons. Mais elle fut bien vite rassurée; son père, penché vers elle, lui souriait et lui disait : « Lucie, je t'ai amené une nouvelle maman! » pendant que la jeune femme, couvrant son visage de baisers, murmurait à son oreille : « Ma chérie! ma mignonne! ma chère petite fille! veux-tu m'aimer? veux-tu que je sois ta maman? »

Lucie la regarda : il ne lui en fallut pas davantage; elle eut confiance et donna son cœur sans réserve à celle qui le lui demandait. Jetant ses petits bras autour du cou de sa belle-mère, elle lui rendit ses caresses; mais, se souvenant, au milieu de sa nouvelle joie, de sa tristesse de tout à l'heure, elle lui dit entre deux baisers : « Comme la bonne mère poule, n'est-ce pas, maman? »

Mme C. Colomb.

ROI ET MÈRE [1]

II

La paix ne fut cependant pas rompue et les Anglais étaient fort occupés à relever leurs tentes et à charger leurs bagages sur les charrettes. Quelques-uns maugréaient parmi les autres, car ils étaient venus avec espoir de grandement profiter en faisant la guerre en France, et ils allaient repasser la mer sans avoir tiré une seule flèche. Aussi disaient-ils que le Parlement d'Angleterre avait donné au roi de grandes sommes et bénévolences pour faire la guerre dont celui-ci devait compte aux communes d'Angleterre.

Le roi Louis le savait bien et disait souvent que les embarras du roi Edouard commenceraient quand il aurait mis le pied en son royaume, mais « ne se dessaisira pas de l'argent qu'il a reçu, disait-il, ce serait trop mauvais exemple à donner pour l'avenir. Il est riche à cette heure, car je lui ai donné grande finance, mais pour homme si adonné aux plaisirs qu'est le roi, l'argent ne dure guère et ne fait pas grand profit. »

Le chevaucheur Désile avait fait la même réflexion, lorsqu'il quitta son office à l'île de Ré pour venir auprès du roi Louis afin de réclamer l'accomplissement de sa promesse. Il avait bientôt trouvé le fond de son sac d'écus en menant joyeuse vie, et il avait grande idée de le remplir en obtenant avec l'argent une femme de bonne mine et de douce humeur.

« Le roi m'a promis, quand la paix serait faite, se disait-il; à cette heure, voilà les Anglais qui partent, ce dont tout le peuple a grand joie; le roi doit être content aussi et bien me recueillera. »

Les valets du roi avaient bonne mémoire comme il convenait à des gens accoutumés à introduire auprès de leur maître des visiteurs fort divers. Ils ne firent donc pas résistance pour faire entrer Désile dans les antichambres; après quoi il fut bientôt en présence du roi.

Celui-ci ne nia pas sa promesse, et, tirant de sa poche un petit livre, il consulta les pages qui semblaient chargées de noms. Plusieurs fois, il s'arrêta, puis secoua la tête comme si les objections se présentaient à son esprit :

« Voici une Normande, dit-il enfin, qui me semblerait en tout point devoir faire ton affaire, elle est fille d'un des plus riches marchands de la rue du Gros-Horloge à Rouen, mais elle a dix-huit ans, et je vois ici qu'elle est jolie; peut-être ne voudra-t-elle pas te prendre pour mari? »

Le chevaucheur se redressa en se rengorgeant : « Je ne demande que le mariage, dit-il, après quoi je me charge de ma femme! Il faudra qu'elle marche droit.

— Ah! dit le roi, et il semblait rêveur, il est des femmes dont on ne saurait faire façon, et ce ne sont pas toujours les plus récalcitrantes. »

Désile ne comprenait pas, mais le sire d'Argenton qui se trouvait comme de coutume auprès du roi pensa tout de suite que Louis XI se rappelait sa femme, Marguerite d'Écosse, morte à vingt ans, si triste et si accablée par ses chagrins secrets, qu'elle disait à ceux qui la voulaient soigner et guérir: « Fi de la vie! qu'on ne m'en parle plus! »

Messire Philippe eût bien voulu sauver la jolie Normande du sort qui l'attendait, mais il ne pouvait rien en sa faveur.

Seulement, comme il était subtil en affaires, et grandement versé dans toutes lois et ordonnances des temps passé, il lui semblait retrouver en sa mémoire quelques mots d'une ancienne charte du roi Philippe-Auguste, qui disait en l'an 1207 : « Le roi ne contraindra aucun des habitants de Rouen de se marier contre leur volonté. » « La fille du marchand de Rouen pourrait refuser, pensait mes-

1. Suite. — Voy. pag. 75.

sire Philippe, mais saura-t-elle seulement que le choix est en son pouvoir? » Désile prit congé du roi et partit pour Rouen, muni d'une lettre royale.

Grand fut l'émoi cinq jours plus tard parmi les marchands de la rue du Gros-Horloge lorsqu'on apprit la demande en mariage qui venait d'être adressée à maître Jehan Le Tellier et à dame Estiennote de la main de leur fille, la jolie Alice. Il ne s'agissait ni d'un voisin marchand de draps ou de toile, ni même d'un Rouennais, mais bien d'un chevaucheur du roi qui était tombé tout d'un coup dans la boutique, sans être connu d'Ève ni d'Adam, et qui appuyait sa requête d'une lettre du roi qui ne faisait point de doute sur la volonté de Sa Majesté. Le solliciteur n'était plus jeune et sa mine ne plaisait à personne dans la maison, disait la servante de dame Estiennote qui avait élevé Alice dès l'enfance, et qui pleurait en remplissait sa cruche à la fontaine du Beffroi tout en causant avec les chambrières des familles voisines. Toutes allèrent rapporter la nouvelle à leurs maîtresses. Celles qui avaient des filles à marier dressèrent l'oreille, et plusieurs coururent chez dame Estiennote; les mères des fils n'étaient guère plus satisfaites, plus d'une avait jeté ses vues sur Alice Le Tellier: «Où nos fils prendront-ils femmes, disaient-elles, si le roi se mêle d'envoyer céans des épouseurs?» On parlait dans la rue, et les passants s'assemblaient en grand nombre; chacun commençait à citer la charte normande et à réclamer les libertés de la ville. Les Rouennais étaient mieux instruits de leurs privilèges que ne le pensait messire Philippe de Commines, seigneur d'Argenton. « Ce sont choses bonnes à faire pour le duc de Bourgogne, disait très haut un jeune homme de bonne mine, proche voisin de Jehan Le Tellier et qui parlait plus vivement que tous les autres. On dit qu'il n'y a dans le duché, ni dans le comté fille bien dotée qui ne soit mariée de la main du duc, à moins que ses parents ne la donnent dès l'enfance, et les veuves elles-mêmes ont fort à faire de trouver un second époux, à peine ont-elles fermé les yeux au premier, si elles entendent rester libres de leur choix, mais ce ne sont point manières à prendre dans le royaume, et par-dessus tout en la province de Normandie. Les filles y appartiennent à leurs parents, et ont elles-mêmes un mot à dire sur leur mariage. Ce sont droits assurés depuis longtemps à la ville de Rouen, et que roi ni pape ne sauraient enfreindre. »

Peu à peu, et tout en s'échauffant par les paroles, on s'était rapproché de la boutique de Jehan Le Tellier, mais dame Estiennote n'était pas au comptoir selon son habitude, et Alice ne la remplaçait pas. Les commis avaient fort affaire à répondre aux chalands, car bien des gens dans Rouen s'étaient tout à coup rappelés qu'il leur était besoin de drap pour faire un chaperon ou un manteau, et la boutique était remplie d'acheteurs qui, tout en mesurant avec les commis la marchandise, posaient à demi-voix des questions curieuses. Les commis répondaient à tous: « Maître Jehan Le Tellier est à la foire du lundi, et ne reviendra céans qu'à la fin de la semaine : dame Estiennote est sortie, et elle a pris du côté de l'Hôtel de ville. » A ces mots les questionneurs souriaient secouant la tête d'un air satisfait « Ah! dame Estiennote est une maîtresse femme, disait-on, elle a été parler au conseil de ville.»



Il consulta les pages. (P. 91, col. 2.)

Dame Estiennote était en effet, à cette heure, dans la salle du conseil où elle avait des amis. Elle était arrivée sans rien craindre, tout droit parmi les conseillers, et elle avait simplement raconté son histoire aux bons bourgeois, ses voisins et ses parents, qui délibéraient tranquillement des affaires de la ville et des règlements nouveaux qu'il convenait d'introduire au marché où trop de gens du dehors venaient vendre sans franchise, ce qui faisait tort aux Rouennais proprement dits. On avait été un peu surpris de voir entrer dame Estiennote, bien que tous la connussent de nom et de réputation, lors même qu'ils n'étaient pas de ses amis. Les femmes d'ailleurs n'avaient pas accoutumé d'entrer en la salle du conseil, et maître Jehan Le Tellier ne faisait pas partie des élus de cette année-là. Elle semblait cependant troublée, et elle attira dans un coin messire Roger Goüel dont elle était parente.

«Mon cousin, dit-elle, voici ce qui m'arrive, mon mari est à la foire du lundi et ne reviendra pas sitôt au logis, j'ai besoin de conseil et d'appui et je viens vous le demander. » Roger Goüel fit un signe d'assentiment; avant de venir à l'hôtel de ville, il avait déjà entendu dire à sa femme et à ses filles qu'un chevaucheur du roi s'était arrêté à la porte de Jehan Le Tellier

et qu'on racontait parmi les chambrières qu'il venait pour demander Alice, il ne fut donc pas surpris quand dame Estiennote, contenant bravement ses larmes, lui dit : « Mon cousin, voici mon affaire en deux mots. Le roi notre sire a su, je ne sais comment, que nous avions une fille à marier, qui n'est point laide, ni sotte, ni dénuée de biens, et il a avisé qu'il en récompenserait un de ses serviteurs, de ceux qui lui font parfois vilaine besogne, si j'en juge à sa mine ; car au moment qu'il a mis le pied dans la boutique, et qu'il a porté la main à son chaperon, commençant à débiter sa litanie, j'ai cru, sur ma foi d'honnête femme, qu'il venait pour nous détrousser et enlever quelques pièces de drap sur le comptoir, tant il a l'air hardi et malappris. Je lui ai demandé ce qu'il voulait ; il m'a baillé la lettre du roi qui le recommande à mon maître, Jehan Le Tellier, comme mari convenable pour la fille que nous avons à marier, et prie que nous le récompensions des bons services qu'il a rendus et rendra encore au roi, sinon à nous. Quand j'ai lu cela, tout en me signant, car mes jambes tremblaient sous moi, je n'en ai rien laissé paraître, et j'ai dit : « Messire, mon maître Jehan Le Tellier est parti pour la foire du lundi ; il ne reviendra ni aujourd'hui ni demain, mais je m'en vais lui écrire, et, si vous repassez dans quelques jours, vous aurez sa réponse que je ne saurais vous faire seule et sans lui. » Là-dessus, je lui ai fait servir le vin et les épices, mais tout debout et sans l'inviter à s'asseoir, il est remonté à cheval, et il est reparti sans avoir vu Alice ; alors j'ai pris ma cape et mes patins et je suis venue ici pour vous parler, sachant qu'à cette heure vous seriez à l'Hôtel de ville. Foi d'honnête femme, il n'aura pas ma fille, ou j'y perdrai mon nom d'Estiennote. Il appartient aux parents et non au roi de disposer de leurs enfants en mariage, et ce pèlerin-là ne me revient aucunement ! »



Il m'a baillé la lettre du roi. (P. 93, col. 1.)

Maître Roger serra les doigts tremblants de la pauvre mère qui avait eu grand' peine à venir à bout de son récit, quelque grand que fût son courage. »Soyez en repos, ma cousine, dit-il, ce chevaucheur n'épousera pas Alice si vous ne la voulez donner de bon gré et franche volonté. Ceci est question des privilèges de la ville, et nous en allons parler au conseil. Il ferait beau voir qu'on vînt nous prendre à la fois nos filles et nos écus sans notre permission, en paiement de services que Sa Majesté a pu recevoir de son barbier ou du grand prévôt. Je m'étonne qu'il n'ait pensé à Alice pour Tristan l'Hermite ! Retournez chez vous, ma cousine, et tenez-vous en joie. Vous avez bien fait de venir céans me conter votre affaire. »

Dame Estiennote aurait eu grand effort à faire pour se tenir en joie, car elle était à la fois inquiète et irritée ;

elle remercia cependant son cousin, et reprit le chemin de la rue du Gros-Horloge. Au fond de l'âme elle se félicitait que son mari fût retenu par la foire du lundi, où il faisait assurément de bons marchés et d'excellentes affaires, car maître Jehan Le Tellier était habile en négoce, et le plus retors des marchands drapiers de la province de Normandie, mais il n'était pas si fier et si résolu quand il s'agissait de la direction de sa maison ou de sa famille, qui reposait d'ordinaire entre les mains de dame Estiennote; bien moins encore eût-il été en courage de dire *non* aux volontés du roi et à un hardi compagnon tel que le chevaucheur Désile. « Demandez à ma femme ! » répondait-il toujours dans ses embarras. Dame Estiennote était rarement gênée dans ses réponses. Cette fois elle avait dû invoquer un appui pour sa résolution. « Que Dieu et notre Dame de Bon-Secours tiennent mon maître Jehan si occupé à la foire qu'il ne revienne pas avant que l'affaire soit finie et ce chevaucheur renvoyé là d'où il est venu ! se disait-elle. S'il était céans, il aurait grand'peur et ne me laisserait peut-être pas les mains libres pour défendre Alice. Ne sais-je pas bien à qui elle pense, et à qui je pense aussi comme à son futur mari ! »

Dame Estiennote avait confié la lettre du Roi à messire Roger Goüel. Tous les conseillers de ville étaient curieux et fort disposés, dès que la bonne dame fut partie à laisser de côté le règlement du marché pour entendre à son affaire. Messire Roger lut tout au long la missive, et le conseil, l'ayant ouïe, se trouva fort empêché; tous étaient d'avis qu'il était grandement question en cette affaire des privilèges de la ville, et plus d'un se souvenait de la charte du roi Philippe-Auguste à laquelle avait pensé le sire d'Argenton ; mais le roi était d'humeur obstinée et bien gouvernante, il aimait à se faire servir par les petites gens et à les payer grassement aux dépens des autres, il serait grandement irrité si son chevaucheur était repoussé, et qui pouvait savoir jusqu'où irait sa rancune ?

Il fallait prendre avis et chercher appui, les uns disaient auprès du seigneur d'Estelan, d'autres auprès de M. le bailli. Quelques-uns voulaient qu'on écrivît à monseigneur le patriarche-archevêque de Bayeux. Robert Delafontaine alla jusqu'à dire que la prière du roi valait commandement et que, puisqu'il avait parlé, il n'y avait plus qu'à en passer par où il voulait.

A ce coup, Roger Goüel n'y put plus tenir. Il n'aimait guère Robert Delafontaine et le tenait pour mal disposé en cette affaire, car il était marchand drapier ainsi que maître Jehan Le Tellier, moins riche et moins prospère que celui-ci, ce qui lui inspirait d'autant plus de jalousie que sa fille, étant laide et contrefaite, ne courait pas le danger d'être recherchée par les chevaucheurs. D'ailleurs, quand il s'agissait de libertés ou de privilèges, Roger Goüel n'avait pas accoutumé de se taire; il se leva donc de sa place, tendant le bras comme pour menacer Désile et au besoin son patron, et s'écriant de toute la force de ses poumons :

« Eh ! quoi, mes maîtres, le roi n'a-t-il pas confirmé la charte des Normands qui est nôtre depuis le roi Louis X de bonne mémoire ? Et n'avions-nous pas auparavant la parole du roi Philippe-Auguste que les mariages se feraient à notre gré et sans contrainte dans la bonne ville de Rouen ! N'est-ce pas là ce que nous avons toujours fait et possédé ? Les rois d'Angleterre, qui nous ont gouvernés pendant trente ans et nous ont maintes fois grevés, n'auraient pas osé entreprendre de marier nos filles ! Et vous voudriez qu'à cette heure où nous sommes tournés Français, et comptons bien le demeurer, nous nous trouvions moins libres que par le passé ? Les Normands sont gens libres et de haute franchise, ce serait servitude si le roi pensait donner les filles en mariage sans la volonté des parents ! Il ne s'agit pas ici du bien du royaume ni de la chose publique, ce sont affaires de famille qui ne regardent que nous seuls. Lequel de vous ne serait en émoi, comme l'est à cette heure dame Estiennote si le chevaucheur était tombé en votre logis pour demander la main de vos filles en paiement de je ne sais quel vilain service ? Je conclus que ce mariage ne se doit jamais faire, puisqu'il est contre le gré de la mère et le serait de même pour Jehan Le Tellier s'il n'était parti à la foire du lundi ! Grâce à Dieu, la bonne dame ma cousine est ferme de sens et de tête, elle saura bien trouver un biais pour se tirer de peine, mais si on la tourmente, mon avis est que le conseil lui doit secours et appui. En tous cas, elle peut compter sur moi, et on sait comment je me nomme ! »

Un murmure d'approbation passa parmi les rangs des conseillers quand Roger Gouel eut fini de parler, et Robert Delafontaine n'essaya pas de répondre. Tous ces bons bourgeois avaient des filles qu'ils se réservaient de marier à leur fantaisie. Si quelqu'un des plus timides tremblait dans sa peau à l'idée de la colère du roi, il n'en disait rien : « Après tout, pensait-il, ce n'est point le conseil qui parlera, mais bien maître Le Tellier et dame Estiennote, on ne saurait s'en prendre à nous si nous soutenons les privilèges de la ville. Jamais ne serions-nous élus du conseil, notre vie durant, si nous y laissions toucher à notre sire. » Roger Goüel fut chargé de rassurer dame Estiennote.

A suivre. Mme DE WITT née GUIZOT.

LA TRAPPE DE STAOUÉLI

A six kilomètres de la pointe de Sidi-Ferruch, où l'armée française opéra son débarquement en juin 1830, s'élève un large plateau, théâtre de la lutte sanglante qui nous ouvrit les portes d'Alger. De temps immémorial, ce plateau, arrosé par plusieurs sources abondantes, n'était fréquenté que par les bergers in-

digènes ; il présentait l'aspect d'un désert. Treize ans après la conquête, un arrêté du général Bugeaud, en date du 11 juillet 1843, autorisait les trappistes à fonder un établissement agricole sur le lieu même où s'était donnée la bataille. La concession du terrain comprenait une étendue de 1020 hectares, limitée au nord par la mer, au sud par l'Oued-Bridïa, à l'ouest par l'Oued-Bou-Kara, et à l'est par la plaine.

Le 19 août de la même année, les trappistes plantèrent leur tente à l'ombre des bouquets de palmiers, près desquels avaient campé les fiers généraux de la Régence. C'est alors que, sous la direction du révérend père Francis Régis, le défrichement et les constructions furent opérés par cent cinquante condamnés militaires, dont le concours avait été jugé nécessaire par le gouvernement général. Une colonie agricole, modèle du genre, s'éleva comme par magie en ce lieu naguère abandonné.

En avant de la ferme, des ateliers, des étables, du moulin, où l'eau est amenée par un aqueduc, se dresse l'abbaye, dont la première pierre a été posée sur un lit de boulets et d'obus, ramassés sur le champ de bataille. Elle forme un rectangle de 50 mètres carrés. Le milieu est occupé par un jardin que domine ce groupe célèbre des palmiers, destinés désormais à abriter la statue de la Vierge. Autour de cet espace, circule un cloître à deux rangs d'arcades, qui rappelle l'austérité des monastères.

Ce qui fait la richesse de l'exploitation agricole de Staouéli, si justement vantée, c'est le vignoble qui couvre une étendue de plus de 300 hectares. La congrégation jouit en outre du privilège d'envoyer à Rome le vin destiné à la messe de Sa Sainteté le pape.

En toute saison, les ouvriers sans emploi, les hommes découragés, les malheureux, viennent demander du travail à ces religieux, qui pourvoient à leur subsistance, en leur donnant l'exemple de la patience et de la résignation en Dieu.

A. CHERBONNEAU.

LES REPAS CHEZ LES GRECS

On ne sait pas généralement de combien de détails culinaires les auteurs grecs, Athénée, Pollux et les poètes comiques ont semé leurs écrits, faisant ainsi connaître par le menu les viandes, les poissons, les volailles, les légumes en usage chez les Grecs quatre siècles avant notre ère. A en juger par l'ouvrage d'Athénée, les *Deipnosophistes*, ouvrage en quatorze livres, qui n'est en réalité qu'un traité de gastronomie, il nous parait que le sujet offre des matériaux inépuisables; Athénée cite les titres de dix-huit livres de cuisine en vers et en prose.

Nous nous demandons souvent ce qu'était la table chez les Grecs et chez les Romains; nous imaginons qu'ils devaient manger des choses étranges; le nom des viandes décrites ou mentionnées par eux étant trop vague ou trop technique pour représenter nettement la chose à notre esprit.

Hérodote, Thucydide, les tragiques grecs, ont peu parlé des plaisirs de la table; en revanche, Platon et Xénophon ont écrit chacun un *banquet*, et la lecture d'Aristophane prouve comme quoi les Grecs faisaient de leurs repas une des préoccupations les plus sérieuses de leur vie; toutefois, elle donne aussi à supposer qu'ils ne mettaient pas, comme nous, la qualité au-dessus de la quantité.

On trouve dans les ouvrages sus-mentionnés plus de cent noms de poissons de la Méditerranée, dont nos lexicographes ne sauraient nous fournir l'équivalent. Le vocabulaire grec est très curieux par la diversité et la richesse des termes consacrés à chaque mets. Athénée cite plus de cinquante espèces différentes de pain; l'on pourrait accoupler jusqu'à cent épithètes au mot pâte. Il faut en conclure que les Grecs ont été de grands mangeurs de pain et de gâteaux; pendant leurs agapes, les panetiers se tenaient près des invités, leurs corbeilles à la main. Il n'est jamais question de beurre, de crème et de sucre dans la préparation des mets, mais de miel et d'huile d'olive. Aristophane, qui paraît avoir été un gourmet, dépeint d'un style coloré la nuance dorée d'un poisson, nuance qui constitue en effet celle d'une friture bien réussie.

Pendant de longues années, les Grecs se contentèrent d'une alimentation des plus simples; mais peu à peu leur intelligence fine et ouverte porta jusqu'où peut aller l'art de bien manger, et quoiqu'ils n'eussent pas à leur disposition les condiments que la civilisation a introduits à la longue chez nous, leur système culinaire ne le cède en rien au nôtre comme complication. A l'appui de cette assertion, nous allons transcrire ici une de leurs recettes :

Mêlez ensemble du lard, du lait, du gruau très épais, des jaunes d'œufs et des cervelles; roulez en boulettes dans des feuilles de figuier et faites bouillir dans de la graisse de volaille; quand la cuisson est achevée, enlevez la feuille et trempez dans du miel bouillant.

Les Grecs avaient aussi une singulière manière de préparer le cochon de lait; on le farcissait d'oiseaux, de quenelles, de jaunes d'œufs, le tout fortement épicé, puis on le servait tout entier mi-partie bouillie et mi-partie rôtie.

La batterie de cuisine était réellement quelque chose de formidable. Julius Pollux donne une liste de plus de quarante-deux récipients propres à cet usage.

Le dessert, que les Grecs et les Romains désignaient comme second et troisième services, offrait une grande abondance de fruits; les figues, les raisins, les pommes, les grenades, les noix, les nèfles, les mûres y figuraient à l'envi. On ne comptait pas moins de douze espèces de figues et vingt-sept variétés de raisin.

Les Grecs n'étaient pas aussi riches en légumes qu'en fruits; cependant on trouvait chez eux asperges,

champignons, betteraves, poireaux, oignons, radis, ail, choux, laitues, citrouilles, cresson, et une sorte de racine nommée *bolbos*, qui avait peut-être certaine analogie avec la truffe. L'ortie fraîche et tendre était admise au nombre des plantes alimentaires.

Le poisson jouissait d'une grande faveur près des Grecs; le thon offrait une ressource très abordable aux tables modestes; l'anguille, au contraire, régal dispendieux, ne se voyait que sur celles des riches. On la préparait à l'étuvée entre deux lits de betteraves. Les Grecs, ainsi que les Romains, étaient très friands d'huîtres. La sèche, l'oursin, les escargots, les écrevisses, les crabes, les crevettes, les moules, les buccins, entraient aussi dans la composition des dîners grecs.

« Qu'on aime à voir, dit un des poètes comiques, un étal sur lequel sont rangés de beaux poissons, quand on sait pouvoir les payer; mais quel triste sort d'être réduit à marchander toutes ces belles pièces, pour se rabattre à la fin sur une sardine! »



Poissons figurés dans une fresque de Pompéi. (P. 95, col. 2.)

Les Grecs ne faisaient pas grande consommation de viande; elle provenait généralement des sacrifices. Ceux qui assistaient à ce spectacle prenaient ensuite part au banquet et envoyaient après, en présent, à leurs amis, un morceau de la pièce de résistance.

A l'origine, le sacrifice n'était qu'une fête donnée en l'honneur d'une divinité céleste ou infernale, que l'on espérait rendre favorable à ses vœux, en faisant monter jusqu'à elle le fumet plus ou moins flatteur de la viande rôtie. On commençait par en jeter un petit morceau dans le feu, puis, suivant que la flamme brillait avec plus ou moins d'éclat, on en tirait de bons ou mauvais présages.

Il n'est pas douteux que les Grecs ne parlassent beaucoup pendant les repas. On racontait des anecdotes; on récitait des pièces de vers; on chantait des chansons à boire, et enfin l'on devinait des énigmes. Puis on décernait des prix à ceux qui avaient déployé le plus d'esprit et de talent.

La coutume de manger couché sur les sofas, chez les Grecs comme chez les Romains, était très répandue, ainsi qu'on le voit sur les vases grecs où, quelquefois, cependant, les hôtes sont assis et non couchés; aussi les divans étaient-ils une partie importante de l'ameublement et sur laquelle il se faisait de grandes dépenses d'or, d'argent et d'étoffes magnifiques.

Le cratère, ou récipient destiné à contenir le liquide, ressemblait à nos bols à punch; c'était dans un beau vase à grand diamètre que se faisaient les mélanges d'eau et de vin pour le repas et les sacrifices. Cette pratique était le meilleur préservatif contre l'ivresse et explique comment elle était chose si rare parmi les Grecs; malgré cela, nous lisons dans Platon qu'il arriva une fois à Alcibiade de se présenter dans une réunion visiblement troublé.

Dans les temps anciens de la Grèce, des cornes servaient à boire le vin; plus tard, on fit usage de coupes, puis de Rhytons, vases courbés pourvus d'une anse.

Lorsqu'on servait une langue, on en conservait précieusement l'extrémité comme *porte-veine* dans les familles. Homère, Sophocle, Aristophane, voient dans cette coutume une offrande symbolique de la voix faite aux divinités; cette superstition rappelle naturellement à l'esprit le tour d'Ésope au philosophe Xantus, lorsqu'il lui servit toujours sous la même forme la meilleure et la pire des choses... c'est-à-dire la langue.

Les Grecs mangeaient avec les doigts; en guise de serviette, ils employaient des croûtes de pain qu'ils jetaient ensuite aux chiens; des mouillettes, pour absorber le bouillon et le jus, tenaient lieu de cuiller.

Les convives apportaient chacun leur plat et en emportaient le restant; toutefois, ils étaient libres de faire des échanges, ce qui donnait lieu à des discussions si vives qu'on en arrivait même aux voies de fait.

Lucien raconte qu'à un certain banquet, une belle volaille, bien en chair, avait été visée par plusieurs convives à la fois, chacun se promettant d'en tirer pied ou aile, le débat s'échauffa, on en vint aux injures, puis aux mains, et ce repas confirma de nouveau la sagesse des nations et son vieux dicton : il n'y a pas de bonnes fêtes sans bruit.

HEPHELL.



Le lieutenant trouva Mme veuve Leloup. (P. 98, col. 2.)

LES MILLIONS DE LA TANTE ZÉZÉ

XI

Opinion du pêcheur à la ligne sur Octavie. — Mme veuve Leloup déconcerte le lieutenant Pertuys. — Le lieutenant recouvre sa sérénité. — Belle parole du capitaine Gérard.

« Quelle bonne sœur ! » se dit le pêcheur en fourgonnant dans sa petite boîte de fer-blanc pour renouveler son amorce.

Règle générale, nous sommes tous portés à trouver bonnes les personnes que nous trouvons belles, et le pêcheur trouvait Octavie charmante, en quoi il faisait preuve de goût.

Tout en amorçant sa ligne, avec une lenteur calculée, il lançait des regards furtifs du côté de la terrasse par-dessous les bords de son chapeau de paille.

Ce qu'il vit en regardant sournoisement par-dessous les bords de son panama le confirma sans doute dans sa première opinion, car il dit à son hameçon : « Elle est charmante ! Quel âge peut-elle bien avoir ? »

Ayant adressé à son hameçon cette confidence et cette question, le pêcheur, le lieutenant Pertuys pour l'appeler par son nom, se décida à le lancer dans la rivière. Naturellement, il regarda où tombait son hameçon, et, naturellement aussi, il regarda furtivement de l'autre côté de l'eau : la jeune fille blonde avait disparu.

Phanor ayant obtenu le regard qu'il convoitait, et n'ayant plus rien à attendre, puisque, sauf le lieutenant, il n'y avait pas une âme sous les tilleuls du quai, s'était brusquement décidé à chercher des admirateurs autre part. Octavie s'était empressée d'emmener le petit Paul ; car il avait été bien convenu que l'on ne viendrait pas jouer du côté de la terrasse, tant que le dernier pan de la grille n'aurait pas été bien et dûment scellé.

Quand nous voyons pour la première fois une personne dont l'extérieur nous intéresse, nous cherchons, malgré nous, à nous faire une idée de sa vie, de son entourage, de ses occupations. Le lieutenant Pertuys chercha à se figurer ce que faisait en ce moment la jeune fille qu'il avait à peine entrevue. Il est probable qu'il fit bien des suppositions ; car il n'y a pas d'occupation qui porte plus naturellement à réfléchir que la pêche à la ligne. Le lieutenant pêcha longtemps, et introduisit sous son filet mainte ablette qui n'en pouvait mais. Il aurait pu pêcher jusqu'à la nuit close sans deviner que la jeune fille blonde jouait au sable. Elle jouait au sable, non pas par complaisance, non pas pour amuser « son petit frère », elle qui était une « bonne sœur », et si elle faisait des pâtés, c'est que cela l'amusait réellement.

Du reste, tout l'amusait. Cela l'amusait de quitter les pâtés pour aller dans la chambre de la tante Zézé afin de donner son goût sur des articles de lingerie, ou pour aller se faire prendre mesure par la couturière ; cela l'amusait de voir Phanor, à chacune de ces allées et venues, montrer sa casquette à la femme de chambre, et faire des yeux courroucés quand on lui fermait la porte au nez.

Vers les quatre heures, le capitaine Gérard vint à

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65 et 81.

passer sur le quai où le lieutenant Pertuys continuait de pêcher en méditant et de méditer en pêchant.

« Ça mord donc bien, que vous êtes encore là ? » dit le capitaine de sa bonne grosse voix caverneuse.

Le lieutenant tressaillit et se retourna avec la figure d'un homme réveillé brusquement. Il salua son supérieur, et lui répondit en souriant : « Le fait est, mon capitaine, que cela mord assez bien !

— Voyons voir, » reprit rondement le capitaine Gérard qui s'empara du filet et regarda avec le sérieux et le froncement de sourcils d'un pêcheur émérite.

« Peuh ! dit-il au bout de quelques instants, il n'y a que des ablettes, vous savez, mon cher. »

Le lieutenant fit un mouvement d'épaules qui signifiait clairement : là où il n'y a que des ablettes, on ne peut pas prendre des cachalots.

« Permettez, permettez ! dit le capitaine Gérard avec un ton d'importance. Le Loir ne contient pas que des ablettes. Tant que j'ai vu en vous un pêcheur de fantaisie, je vous ai laissé tâtonner. Mais un homme capable de rester quatre heures d'horloge en plein soleil, à la même place, cet homme-là a en lui l'étoffe d'un pêcheur sérieux ! »

Ayant regardé à droite et à gauche, pour s'assurer que personne n'était à portée de l'entendre, il ajouta en baissant la voix : « Je sais un endroit où l'on prendrait des goujons à la main : c'est derrière le premier moulin, après l'abattoir. Chut ! pas de remerciements ; entre pêcheurs sérieux, on se doit bien cela. Après le goujon, nous parlerons de la truite ; car vous y viendrez, mon gaillard. »

Là-dessus, le capitaine Gérard s'en alla, en faisant de grandes enjambées, selon son habitude, et parfaitement enchanté de sa perspicacité.

Le premier moulin après l'abattoir était à l'autre bout de la ville ; le lieutenant Pertuys fit un ferme propos de n'y jamais mettre les pieds. Le lieutenant Pertuys n'était pas ce que l'on peut appeler un homme déraisonnable ou têtu ; mais, que voulez-vous ? il aimait mieux prendre des ablettes à cet endroit-là que des goujons à l'autre bout de la ville. Le proverbe dit avec raison : « Des goûts et des couleurs on ne peut pas disputer. »

Jugeant, sans doute, qu'il avait pris assez d'ablettes pour ce jour-là, le lieutenant Pertuys démonta sa ligne, et reprit le chemin de son logis, non sans avoir jeté un dernier regard sur la terrasse.

Son logis de garçon se composait d'une antichambre, d'une chambre et d'un cabinet de toilette, au premier étage d'une maison appartenant en propre à Mme veuve Leloup, une mercière enrichie. Mme veuve Leloup ne logeait que des militaires rangés ; donc le lieutenant Pertuys était un militaire rangé. De plus, à en juger par l'ameublement et l'ornementation de ce qu'il appelait « sa petite boîte », le dit militaire devait jouir d'une certaine fortune, et être ce que l'on appelle un homme de goût, ayant le sentiment du confortable et de l'élégance.

Sur le seuil de la porte d'entrée, le lieutenant trouva Mme veuve Leloup qui prenait un petit air de soleil.

« Quelle friture vous avez prise aujourd'hui ! s'écria Mme veuve Leloup en joignant ses deux mains, dont les phalanges étaient merveilleusement sèches et anguleuses.

— Voulez-vous me permettre de vous l'offrir, dit poliment le jeune officier.

— Je ne voudrais pas vous en priver, » répondit non moins poliment Mme veuve Leloup, tout en regardant la friture du coin de l'œil.

Après un petit débat de politesse, l'affaire s'arrangea au gré des désirs de Mme veuve Leloup.

« J'ai pêché cela, reprit astucieusement le lieutenant, près du pont du Champ de Mars, en face d'un grand jardin où l'on est en train de poser une grille.

— C'est le jardin de l'hôtel Chévéran.

— Excusez-moi, je suis un peu pressé, » dit le lieutenant Pertuys. Et sans plus d'explication, il enfila le corridor, laissant sa propriétaire tout ébahie de ce brusque départ.

« Alors, c'est une demoiselle Chévéran, » se dit le lieutenant en montant l'escalier. On voit qu'il n'était guère au courant des nouvelles du jour. En revanche, il était de fort méchante humeur. Pourquoi était-il de méchante humeur ? Qu'est-ce que cela pouvait lui faire qu'Octavie fût une demoiselle Chévéran ? Il se jeta dans un fauteuil et se mit à tambouriner avec ses doigts sur le rebord de sa table de travail. Et pendant qu'il tambourinait, je ne sais quelle association d'idées lui remettait en mémoire un écusson qu'il avait vu à la bibliothèque de la ville dans l'*Armorial du Vendômois*. C'était l'écusson des Chévéran. Il représentait sur champ d'azur une chèvre d'argent accornée d'or, et faisant le mouvement de grimper. La devise était : « *Monter toujours !* »

Cette vision évoquée par sa mémoire, sans le secours de sa volonté, augmenta la mauvaise humeur du lieutenant. Il ouvrit et referma plusieurs livres ; alluma un cigare qu'il jeta au bout de quelques bouffées, en le déclarant détestable ; et, pour tuer le temps, s'habilla lentement avec l'intention de faire un tour avant son dîner.

Une fois revêtu de son uniforme de petite tenue, il descendit lentement l'escalier.

« Encore mille fois merci, lui dit Mme veuve Leloup qui continuait à se chauffer au soleil. Je rendrai le filet à votre ordonnance. J'ai oublié de vous dire tout à l'heure que depuis plus d'un mois, l'hôtel Chévéran a changé de maître. Le marquis s'est ruiné à la Bourse. L'hôtel a été vendu à une dame Lemas.

— Pas possible ! s'écria le lieutenant dont la mauvaise humeur s'était brusquement dissipée.

— C'est comme je vous le dis. Les pavés de Sainte-Suzanne le savent. Mais vous, sans reproche, vous êtes toujours le nez dans vos livres, ou bien vous vous en allez pêcher tout seul, voilà pourquoi je prends la liberté de vous mettre au courant.

— Qu'est-ce-que c'est que cette dame Lemas ?

— Une brave femme. La veuve d'un capitaine de cuirassiers, sans fortune. Dans les six derniers mois de la vie du capitaine, il leur est tombé du ciel un héritage de deux millions. Veuve et sans enfants, Mme Lemas est venue s'établir ici, avec l'intention de faire du bien à ses neveux et nièces.

— Et ces neveux et nièces, est-ce qu'ils sont nombreux ? demanda le lieutenant Pertuys avec le plus vif intérêt.

— Oh ! je crois bien, répondit Mme veuve Leloup, sans compter aussi qu'il y a des cousins et des cousines.

— Quelle brave femme ! » s'écria le lieutenant Pertuys, et il s'en alla en fredonnant.

Mme veuve Leloup ne sut jamais s'il approuvait Mme Lemas de vouloir faire du bien à ses neveux et nièces ou bien d'avoir beaucoup de neveux et nièces à qui faire du bien.

Quant au lieutenant, il pensait en fredonnant : « Ce n'est pas une demoiselle Chévéran ! » Pourquoi fredonnait-il ? Pourquoi souriait-il ? Qu'est-ce que cela pouvait bien lui faire qu'Octavie ne fût pas une demoiselle Chévéran ?



Il arriva à la pension des officiers. (P. 99, col. 1.)

Il faut croire que sa bonne humeur lui tint fidèle compagnie jusqu'à la fin de sa promenade, car quand il arriva à la pension des officiers, quelques minutes avant l'heure du dîner, le lieutenant Lartail dit au capitaine Gérard :

« On dirait que Pertuys a gagné le gros lot.

— Il a été heureux à la pêche, » répondit sentencieusement le capitaine Gérard.

Il faut croire que la figure du lieutenant Lartail exprima l'incrédulité, car le capitaine Gérard reprit aussitôt : « Je vous affirme qu'il a été heureux à la pêche.

— Je n'en doute pas, mon capitaine.

— Je vous affirme que j'ai vu, de mes propres yeux, son filet rempli de poissons.

— Je vous crois, mon capitaine.

— Alors pourquoi souriez-vous ?

— Parce que je ne puis pas m'en empêcher, mon capitaine.

— Et pourquoi, s'il vous plaît, ne pouvez-vous pas vous en empêcher ?

— Parce que Pertuys, avec les goûts, les habitudes et le caractère que je lui connais, ne me paraît pas taillé pour trouver le bonheur dans la pêche à la ligne. Un pêcheur sérieux, comme vous, mon capitaine, je ne dis pas ; mais Pertuys ne pêchera jamais plus d'une heure de suite, pour se reposer de sa lecture et de ses études. C'est ce que j'appellerais un pêcheur de rencontre.

— Au-tant de mots, au-tant d'er-reurs ! » dit le capitaine Gérard en détachant toutes les syllabes avec emphase, et, du plat de sa main droite, il accentuait chaque syllabe d'un petit coup sec, sur le dossier de la chaise qu'il chevauchait, à califourchon. « Je répète :

Au-tant de mots, au-tant d'er-reurs! Pas plus tard qu'aujourd'hui, j'ai vu, de mes propres yeux vu, le lieutenant Pertuys pêcher pendant quatre heures d'horloge, à la même place, en plein soleil. Qu'avez-vous à répondre à cela?

— Ce que j'ai à répondre ?

— Oui?

— C'est qu'il pensait à autre chose! »

Le lieutenant Lartail ne croyait pas si bien dire.

XIV

Le lieutenant Pertuys s'acharne à la pêche des ablettes. — Ce que vit l'épicier d'en face. — Les débuts de Paul et d'Octavie, comme auxiliaires de la tante Zézé. — Octavie dompte un sauvage et en fait son chevalier.

Pendant que les ablettes, créatures naïves et bornées, allaient s'enferrer d'elles-mêmes, afin de fournir au lieutenant Pertuys un prétexte plausible pour rester à la même place, le lieutenant Pertuys assistait aux spectacles les plus variés.

Le serrurier et ses cyclopes scellèrent le dernier pan de la grille sur le mur de la terrasse. Comme s'il n'attendait que ce moment pour prendre enfin possession de la terrasse, le petit Paul apparut, et presque aussitôt Phanor passa son museau à travers les barreaux; on l'avait décidé à laisser sa casquette dans sa niche. Après une attente assez longue, le pêcheur entrevit, à travers les tiges grêles d'un massif d'arbrisseaux, les plis d'une robe noire.

La dame à la robe noire apparut bientôt au tournant de l'allée. Ce n'était pas Octavie, c'était Mme Lemas. Il la devina tout de suite à son air de bonté; et, toujours par-dessous les rebords de son chapeau, l'observa avec le plus vif intérêt. Si quelque jour, quelqu'un épousait Octavie, ce quelqu'un-là deviendrait, par alliance, le neveu de Mme Lemas et il pourrait se vanter d'avoir une tante comme on en voit peu.

La tante « comme on en voit peu » causait avec une vieille dame qui donnait le bras à un monsieur décoré de la rosette rouge. Le lieutenant reconnut tout de suite le maire de Sainte-Suzanne et Mme de Bacques.

Mme de Bacques faisait des observations que son fils et Mme Lemas écoutaient avec déférence. Puis M. le maire se mit à rire, et, comme pour répondre à une objection de sa maman, frappa de sa canne les barreaux de la grille, les uns après les autres, pour s'assurer de leur solidité. Tout à coup, le petit Paul prit sa course vers l'intérieur du jardin, et revint avec Octavie. Il lui fit les honneurs de la grille et l'emmena presque aussitôt, en la forçant à courir. Elle avait les mouvements faciles et gracieux d'une jeune nymphe.

C'est tout ce que le lieutenant vit ce jour-là.

Le lendemain, l'épicier qui habite en face de la Maison aux Grimaces accourut sur le pas de sa porte, où le rejoignirent bientôt sa femme et ses deux garçons.

Une dame blonde, la propre femme de l'avoué Quentin, s'avançait d'un pas nonchalant vers la porte de l'hôtel Chévéran; quatre garçons endimanchés se poursuivaient lourdement, avec des cris de martinets effarouchés, tantôt autour de leur maman, qui formait l'avant-garde, tantôt autour de la bonne qui était à l'arrière-garde, la tête emmitouflée parce qu'elle avait une fluxion, et portant dans ses bras Mlle Quentin qui ne marchait pas encore.

Afin de tourner au plus court, les garnements trouvaient commode de s'accrocher soit à leur maman, soit à leur bonne, qu'ils faisaient pirouetter au risque de leur faire perdre l'équilibre.

La dame blonde les menaçait de le dire à leur tante, la bonne leur allongeait des coups d'ombrelle, Mlle Quentin poussait de véritables hurlements de joie. Mais les menaces de leur mère, les coups d'ombrelle de leur bonne, loin de calmer leur turbulence, ne faisaient que l'exalter jusqu'à la frénésie.

La dame blonde atteignit enfin la porte de la Maison aux Grimaces, et sonna un coup désespéré. La porte s'ouvrit; la dame se retourna pour surveiller le défilé de sa bande.

La bande avait disparu.

L'aîné avait suggéré à ses frères l'idée d'aller se cacher derrière l'angle de la maison, dans la rue du Champ de Mars. Pour rendre la plaisanterie plus piquante, ils avaient entraîné la bonne en la remorquant par son ombrelle.

Le père Macault, ayant tiré le cordon, et voyant que personne n'entrait, sortit de sa loge pour savoir ce que cela voulait dire.

Il regarda Mme Quentin d'un air surpris, et Mme Quentin le regarda d'un air épouvanté.

« Mes enfants? balbutia-t-elle.

— Vos enfants? madame, reprit le père Macault en se demandant si cette dame avait la tête bien saine.

— Je les avais à l'instant avec moi, et je ne les ai plus.

— Ils ne doivent pas être bien loin, » dit le père Macault, qui se dirigea sans hésiter vers le coin de la maison.

« Allons, marmaille, dit-il d'un ton d'autorité, vous voilà pris dans votre cache, venez au but, c'est la règle du jeu. »

Comme la marmaille hésitait à obéir, le père Macault, qui était un fin politique, reprit aussitôt « Mme Lemas a commandé toutes sortes de gâteaux, ceux qui ne seront pas entrés avant que je referme ma porte, resteront dans la rue et n'auront rien. »

Ce fut une bousculade. Les quatre vauriens se précipitèrent dans la maison comme dans une place prise d'assaut, et se répandirent un peu partout. La bonne entra avec Madame, et les domestiques se mirent en quête du reste de la bande.

Une fois réunis au salon, les délinquants avaient des airs penauds et ahuris de petits renards pris au piège. C'est à peine s'ils osaient respirer. Est-ce la richesse du salon qui leur coupait la parole? Est-ce

l'aspect imposant de la tante Zézé, qui avait pris un air grave pour la circonstance? Est-ce l'idée que cette dame en noir avait la clef de l'armoire aux gâteaux? Peut-être les trois raisons agirent-elles à la fois sur les petites âmes incultes; dans tous les cas, les corps qui servaient de tabernacles terrestres à ces âmes incultes demeuraient dans une immobilité presque surnaturelle.

Mme Quentin elle-même était comme pétrifiée d'étonnement.

La tante Zézé, au lieu de les gronder pour leur incartade, comme Mme Quentin l'espérait de toute son âme, jugea que le plus urgent était de laisser ces petits chevaux échappés user le superflu de leur ardeur dans le jardin. Après, on verrait.

« Je suis sûre, dit-elle, que vous serez contents de jouer dans mon jardin? »

Silence complet; les coupables s'attendaient à subir une longue mercuriale, une de ces belles mercuriales intempestives et inutiles, semblable à celles qu'on leur versait périodiquement sur la tête, comme des douches. Ils étaient prêts à subir cette douche-là, comme les autres, avec un peu plus de respect, naturellement. Après quoi, ils auraient secoué les oreilles, comme des petits chiens mouillés, jusqu'à la prochaine mercuriale, sans se préoccuper outre mesure de ce que l'on pourrait bien leur avoir dit.



Le serrurier scella la grille. (P. 100, col. 1.)

Pas de mercuriale! qu'est-ce que cela signifiait? L'inconnu est toujours terrible, même pour l'imagination des hommes; à plus forte raison pour celle des enfants. Voilà pourquoi les quatre marmousets n'osaient ouvrir la bouche.

Mme Quentin, comme toutes les personnes faibles, prenait volontiers un ton d'autorité quand elle se sentait soutenue.

« Répondrez-vous, à la fin? dit-elle d'un ton sévère.

— Oui, répondit le chef de la bande.

— Oui, mon chien! reprit avec une sévérité croissante Mme Quentin, qui ne brillait pas par la distinction.

— Oui... madame! balbutia le coupable.

— Écoutez-moi bien, dit la tante Zézé en souriant, je suis votre tante, par conséquent vous ne m'appellerez pas madame. De plus, des petits enfants que j'aimais beaucoup avaient pris l'habitude de m'appeler tante Zézé. Comme nous sommes destinés à devenir de bons amis, comme nous le sommes déjà, je l'espère, vous me ferez plaisir en m'appelant tante Zézé.

— Oui, tante Zézé! » répondit résolument l'aîné des Quentin; et les trois autres répétèrent en chœur: « Oui, tante Zézé. »

Mme Quentin, qui gardait rancune à ses enfants du tour pendable qu'ils lui avaient joué, crut qu'il était de son devoir de mettre la tante Zézé en garde contre eux. Elle eut cependant le bon sens de ne pas parler tout haut. Se penchant à l'oreille de Mme Lemas, elle lui glissa cet avertissement charitable : « Vous ne les connaissez pas comme moi; ne vous fiez pas à eux, ils vont faire des sottises! »

Mme Lemas était une de ces personnes prudentes et sages qui savent distinguer entre ce qu'il faut entendre et ce qu'il faut faire semblant de n'avoir pas entendu.

Elle adressa à sa nièce un petit signe de tête, et sourit comme si Mme Quentin venait de lui faire l'éloge de ses garçons.

« Puisque vous êtes de bons garçons, leur dit-elle, et que vous cherchez à me faire plaisir, je chercherai, moi aussi, à vous être agréable. Paul et Octavie vont vous conduire au jardin; ils vous indiqueront les jeux et joueront avec vous. Votre maman et moi nous irons voir si vous vous amusez bien. Vous écouterez ce qu'Octavie vous dira.

— Oui, tante Zézé. »

C'est à cette heure-là que le lieutenant Pertuys entendit des cris perçants qui partaient du jardin Chéveran, et se demanda ce que cela pouvait bien signifier? Cela signifiait que les quatre Quentin étaient dans un délire de joie. Songez donc! un si beau jardin et la permission de courir partout! Chacun exprime sa joie à sa manière. Eux, ils l'exprimaient en criant, et, quoiqu'ils ne fussent que quatre, ils criaient comme seize, voilà tout.

Mme Quentin, qui avait reçu de son mari l'ordre formel de complaire en tout et pour tout à la tante millionnaire, fut saisie d'une grande crainte en entendant vociférer ses cormorans.

« Permettez-moi d'aller les faire taire, dit-elle en se levant.

— Pourquoi donc? lui demanda la tante Zézé en la forçant à se rasseoir. Nous savons, vous et moi, que les enfants ont besoin de s'exercer les poumons aussi bien que les bras et les jambes. D'ailleurs, c'est la première explosion; ils sont heureux, les pauvres petits, de se sentir en liberté dans un si grand jardin. »

La tante Zézé savait à merveille que, en matière d'éducation, il faut faire flèche de tout bois, et elle était résolue à se servir de tous les instruments que la force des choses lui mettait sous la main.

Pour le moment, elle avait Mme Quentin sous la main. Elle tira d'elle, dans le cours d'une conversation très amicale, et en apparence très décousue, des renseignements précieux sur le caractère de ses enfants. En récompense, sans lui faire un cours de pédagogie qui l'eût ennuyée, et en se servant toujours de la formule : « Nous savons, vous et moi, » elle lui fit faire un certain nombre de découvertes importantes en matière d'éducation. Quant à Mme Quentin, elle tenait d'autant plus à ces découvertes, qu'elle croyait les avoir faites toute seule.

Plus les petits Quentin criaient fort, plus le lieutenant était content, en vertu de l'axiome : « Le bruit est en proportion de la foule. » Il aurait volontiers multiplié par dix le nombre des héritiers de Mme Lemas, afin que la part de chacun fût dix fois moins forte. Car alors le quelqu'un auquel il pensait, auquel il avait de fortes raisons de porter intérêt, ne craindrait pas de passer pour un coureur d'héritage si, ayant découvert que la jeune fille blonde était aussi bonne que belle, il se décidait à demander sa main.

Il est inutile de dire que les quatre Quentin se montrèrent aussi mal élevés que possible; cela n'a rien de surprenant, vu que personne ne leur avait jamais inculqué la moindre notion de politesse. Ce qu'ils voulaient, ils le voulaient déraisonnablement, violemment, et, au besoin, insolemment.

Tous les jeux que Paul voulut leur montrer, ils les traitèrent dédaigneusement de jeux de filles. Ce qu'ils voulaient? Eh bien! ils voulaient sauter, rugir comme des sauvages. Paul, qui en était à ses débuts, se démoralisa très vite : on n'a guère de courage à offrir, quand on sait que ce que l'on offre sera repoussé avec des ricanements stupides.

Mais il reprit courage lorsqu'Octavie lui dit en souriant : « Laissons-les faire; j'en ai vu de plus diables et j'en suis venue à bout. »

Peu à peu, ces messieurs se fatiguèrent de se démener dans le vide, comme des fous ou comme des possédés; peut-être la contradiction eût-elle infusé une nouvelle ardeur dans leurs cœurs et donné une nouvelle élasticité à leurs jarrets; mais ce stimulant leur manqua. Tante Zézé évitait politiquement de se montrer, afin de ménager son autorité; Octavie s'était mise tranquillement à jouer aux grâces avec Paul.

Le sauvage n° 4, le dernier en date et le moins vigoureux, céda le premier à la fatigue et commença à regarder autour de lui, en quête d'un nouveau divertissement. La première idée qui lui vint en tête, ce fut d'aller à la dune de sable où sa petite sœur s'amusait tranquillement avec sa bonne; une fois là, il pourrait faire rouler sa petite sœur du haut en bas de la dune pour voir ce qu'elle dirait de cela; ou bien il s'emparerait de l'ombrelle de la bonne et forcerait la malheureuse à courir après son bien. Mais la dune était loin et décidément le n° 4 avait besoin de repos. Il y avait un banc tout près de l'endroit où Octavie et Paul jouaient aux grâces; il résolut d'aller s'y reposer.

Mais il n'y alla pas tout droit; les sauvages qui vivent au milieu de la civilisation, comme le n° 4, ont ceci de commun avec les Peaux-Rouges qui vivent au milieu des prairies américaines : ils ont la manie de ruser et de regarder à droite quand le but où ils tendent est à gauche.

Le n° 4 commença donc par rôder sournoisement autour des deux joueurs, en prenant des airs indifférents; puis il se rapprocha d'eux obliquement et finit par se glisser en côté sur le banc.

Si on l'eût invité à jouer, il aurait naturellement refusé, comme la première fois; mais, voyant qu'on ne faisait pas attention à lui, il finit par s'inviter lui-même.

« Moi aussi, je veux jouer à ça! » dit-il d'un ton hargneux.

Paul se disposait à lui céder sa place; mais Octavie lui adressa un signe de tête et ils continuèrent à jouer, comme s'ils n'avaient pas entendu la requête bourrue du n° 4.

Le n° 4 se démena sur le banc, ramassa toute sa petite personne et émit une sorte de ronflement vindicatif, comme fait l'éléphant lorsqu'on lui tend un morceau de pain et qu'on le retire juste au moment où il allonge la trompe. En même temps qu'il poussait son ronflement de guerre, le n° 4 balançait ses jambes et creusait le sable du talon de ses bottines.

Cette première démonstration n'ayant produit aucun résultat visible, le n° 4 la renouvela avec plus de véhémence.

Le calme de ceux qu'il considérait comme ses adversaires produisit sur sa petite âme de sauvage un singulier effet. Un moment, il eut l'idée de sauter sur eux et de les mordre; mais il sentit aussitôt qu'il ne serait pas le plus fort et puis il pensa aux gâteaux!

« Voulez-vous que je joue avec vous? » dit-il d'un ton presque poli.

Aussitôt, Paul lui tendit ses deux baguettes. Le sauvage n'avait jamais joué aux grâces; aussi débuta-t-il par une série de méprises. Mais Octavie lui expliquait le jeu avec tant de patience, et recommençait les coups avec une complaisance si obligeante, qu'il n'osa pas lui jeter les baguettes à la figure, comme il en avait été tenté plusieurs fois pour la punir de ce qu'il était un lourdaud et un maladroit.

Il venait de manquer le cerceau qui avait voltigé par-dessus sa tête. Au moment où il se retourna pour le ramasser, il se trouva en présence du n° 3 qui avait attrapé le cerceau au vol et s'essayait à jongler avec.

Peut-être le n° 3 aurait-il rendu le cerceau, mais le n° 4 eut l'imprudence de le réclamer d'une voix si impérieuse, que le n° 3 crut son honneur intéressé à ne pas le lui rendre.

Survint le n° 2 qui arracha violemment le cerceau des mains du n° 3 et le lui passa autour du cou. En sa qualité de sauvage, il n'avait plus qu'une chose à faire : tirer sur le cerceau et forcer le n° 2 à exécuter une valse. Il n'y manqua pas. Il tirait de si bon cœur, que le cerceau de bois s'allongeait et prenait la forme d'une ellipse. Quant au n° 3, avec force grimaces, hurlements et protestations inutiles, il exécutait, sans grâce, ce que l'on pourrait appeler la valse de l'ours.

Le n° 4 dansait de joie. De l'une des baguettes, il s'était fait un violon et de l'autre un archet, et il feignait de jouer du violon en trépignant d'allégresse et en poussant des cris inarticulés.

Tout cela s'était passé si rapidement, qu'Octavie n'avait pas eu le temps d'intervenir. Comme elle était brave et déterminée, elle se serait fait un jeu de séparer les deux frères; mais l'arrivée du n° 1, qui accourait pour prendre part à la fête, lui suggéra l'idée de faire un coup d'autorité.

« Vous êtes l'aîné, dit-elle au n° 1 en lui posant la main sur l'épaule, et par conséquent vous êtes le plus raisonnable. Séparez-les à l'instant, je vous l'ordonne. »

Le n° 1 ferma les poings et serra les dents. Est-ce que cette fille, par hasard, se figurait qu'il allait lui obéir? Pour la braver, il la regarda en face et ce fut ce qui le perdit. La beauté est une puissance presque magique dont les sauvages eux-mêmes peuvent subir l'influence. Quand le n° 1 vit de près le sourire d'Octavie, ses regards perdirent de leur férocité, et, quand il la regarda dans les yeux, il sentit d'instinct qu'il se trouvait en présence d'une volonté supérieure à la sienne.

Sans dire un mot, il se précipita sur le n° 2 qu'il saisit à bras le corps et dont il paralysa les mouvements. Le n° 3 en profita pour se dégager.

« Maintenant, dit Octavie, aussi tranquillement que s'il ne se fût rien passé d'extraordinaire, nous allons tous aller sur le sable, pour nous reposer, en attendant le goûter. Cousin, ajouta-t-elle en s'adressant au n° 1, vous vous êtes conduit comme un homme raisonnable, et je vous déclare que je vous considère comme mon chevalier. Donnez-moi la main. »

Le chevalier tendit gauchement sa main, qui ressemblait terriblement à une patte. Les trois autres numéros le regardèrent avec admiration, et, s'il faut tout dire, le petit Paul ressentit une sorte de malaise, qui, dans une âme moins noble que la sienne, eût pu devenir de la jalousie.

Mais il se souvint tout de suite des paroles de Mme Lemas, et il se réjouit sincèrement de voir que sa chère Octavie avait un auxiliaire de plus dans sa lutte contre la sauvagerie.

Octavie passa un de ses bras autour du cou de son petit Paul et l'autre autour des épaules de son nouveau chevalier, et la petite bande se mit en marche vers la dune. Malgré son extrême jeunesse, c'était une fine politique que notre petite amie. Elle souriait en elle-même en voyant sa caravane marcher en si bon ordre, sous l'influence de sa volonté. Quelquefois, tout en parlant, elle faisait exprès de s'arrêter, et tous s'arrêtaient, et personne ne se fût permis de repartir avant qu'elle en eût donné le signal.

« Lequel aimez-vous le mieux, dit Octavie à ses sujets, goûter sur le sable, ou goûter dans la salle à manger. »

Tous crièrent: « Sur le sable! » Il fallait s'y attendre: c'est toujours plus amusant de goûter dans un endroit où l'on n'a pas toutes ses aises.

« Très bien, reprit Octavie: pendant que je vais m'occuper de votre goûter, je vous laisse ici, vous pourrez jouer avec le sable et avec les briques tant que vous voudrez, mais vous ne recommencerez pas à courir, vous avez assez couru pour aujourd'hui. C'est entendu?

— Oui, cousine Octavie.

— Il est bien entendu aussi que vous laisserez votre petite sœur s'amuser tranquillement, et que pas un de vous ne s'avisera de la tourmenter.

— Oui, cousine Octavie.

— Je charge votre frère aîné et Paul de vous le rappeler, si l'un de vous venait à l'oublier. »

A suivre. J. GIRARDIN.



LES BOUFFONS

EN TITRE D'OFFICE A LA COUR DE FRANCE

« On peut dire sans crainte d'erreur, a écrit le bibliophile Jacob, que les fous d'office ont existé en même temps que les rois. »

Étant donné ce théorème, que les découvertes historiques semblent chaque jour démontrer, je pourrais, en remontant quinze siècles avant Jésus-Christ, entamer une dissertation qui emplirait quelques mètres de colonnes. Et vous seriez en droit de me crier comme le Dandin des *Plaideurs* : « Avocat, ah! passez au déluge. » Telle n'est pas mon intention. Il faut ne point perdre de vue les conseils des maîtres et savoir

se borner. Je laisserai donc en paix les cendres des fous antédiluviens. Je ne remuerai pas davantage celles des fous hébreux, latins ou grecs. Je me contenterai de vous entretenir des fous en titre d'office à la cour de France, c'est-à-dire que je ne prendrai mon histoire qu'au commencement du quatorzième siècle.

La charge de fou, en effet, érigée en titre d'office particulier et payée sur les fonds destinés aux menus plaisirs royaux, n'apparait guère qu'à cette époque, par la citation qui est faite dans les comptes de l'argenterie des rois de France, d'un certain Geoffroy, fou de Philippe V dit le Long.

Nous rencontrons ensuite un certain Rollet ou Rollier, sur les faits et gestes duquel l'histoire paraît muette. Vient après celui que Rabelais appelle le « fol insigne de Paris, bisaïeul de Caillette », l'équitable Seigni Johan. Équitable est le mot. Un jour un portefaix, devant une rôtisserie, mangeait son pain sec à la fumée des rôts. Le rôtisseur lui demanda une redevance. Le portefaix la refusa. Seigni, qui par aventure passait dans ces parages, fut appelé. Les deux parties s'en remirent à son jugement. Gravement il demanda au portefaix un tournois philippus, le prit, l'examina, le soupesa, le fit tinter et le lui rendit, disant que le portefaix qui a civilement mangé son pain à la fumée du rôt a payé non moins civilement le rôtisseur au son de son argent. Le sage Salomon n'aurait pas mieux jugé.

A Seigni Johan succède Jehan Arcemalle, le fou du roi Jean le Bon. Nos connaissances à son sujet se bornent à très peu de chose. Après le désastre de Poitiers, il suivit son maître en Angleterre. Les brouillards rouillèrent ses grelots. Il tomba malade. Les comptes de l'époque mentionnent des drogues achetées pour lui chez un épicier apothicaire.

Charles V, le Sage, fils et successeur de Jean le Bon, entretint plusieurs fous à sa cour. Christine de Pisan nous apprend que leur commerce le distrayait des graves occupations du gouvernement qui auraient miné sa santé, s'il leur avait consacré une application trop continue. Bien plus, à la cour de Charles V vivait une folle, Artaude du Puy, attachée à la reine Jeanne. De tous ces fous le plus célèbre est Thévenin auquel le roi fit élever un tombeau magnifique dans l'église Saint-Maurice de Senlis.

Les grands seigneurs, imitant Charles V, s'entourèrent chacun de plusieurs porteurs de marottes et les comptèrent au nombre de leurs officiers de maison. Ainsi vit-on, en 1416, Jean, duc de Berry, frère du roi, accompagné solennellement à ses obsèques par ses fous vêtus de deuil.

Charles VI, dauphin, entretenait un fou du nom de Jehan. Plus tard, quand, devenu roi, il tomba en démence, plusieurs fous, dont le plus célèbre est un certain Hainselin, partagèrent avec d'autres personnages connus, et notamment le peintre Gringonneur, la charge de le distraire. Citons en passant Guillaume Fouel, le fou d'Isabeau de Bavière, Guillaume Crosson, bouffon du dauphin Louis, mort avant son père Charles VI, et Coquinet, celui de cet infortuné Louis d'Orléans que le sombre Jean sans Peur fit assassiner, un soir d'hiver, dans la rue Barbette.

Charles VII n'eut d'abord que des fous ambulants de place publique. Ce n'est qu'en 1458 que nous trouvons à sa cour un fou en titre d'office, nommé Colart, surnommé M. de Laon, et à celle de la reine Marie d'Anjou une folle appelée Michon. Mais nous ne savons rien de leur vie privée, et les chroniques de l'époque n'ont transcrit aucun de leurs bons mots à l'usage de la postérité.

Se souvenant sans doute du mauvais tour que lui avait joué le Glorieux, fou de Charles le Téméraire, en conseillant à son maître de l'enfermer dans la tour de Péronne, Louis XI ne prisait guère les fous, et son fils Charles VIII l'imita sur ce point. Il paraît certain que quelques-uns vécurent à la cour de ces deux princes, mais sans éclat aucun.

Il faut arriver à Louis XII et à François Ier pour rencontrer des bouffons célèbres et vraiment populaires.

Le premier de cette série est Caillette, nommé ainsi sans doute à cause de sa simplicité et de son caquetage qui le faisaient ressembler à une caille. Ce fut lui que les pages clouèrent par l'oreille à un poteau, le traitant comme bête de ménagerie royale.

Après Caillette, apparaît ce fameux Triboulet que la récente reprise du *Roi s'amuse* au Théâtre-Français vient de remettre en lumière, bien que le Triboulet de Victor Hugo ne ressemble en rien au Triboulet de l'histoire. Le poète, dans une inspiration d'une mâle vigueur, d'un intérêt puissant, humain et douloureux, a créé de toutes pièces un fou qui souffre, pleure, se venge, qui est un homme enfin et n'a de Triboulet que le nom.

Le vrai Triboulet, le Triboulet authentique, le Triboulet de l'histoire, « loin d'être un des fous spirituels qui réjouissent par des bons mots, écrit Bernier bien instruit par la tradition de Blois, ou qui disent au hasard quelque chose de sentencieux, n'était qu'un pauvre hébété, natif de Fois-lez-Blois. Comme les pages, les laquais et les enfants abusaient de sa misère, le roi Louis XII eut la charité de le commettre aux soins d'un gouverneur qui empêchât qu'on ne lui fit du mal. C'est pourquoi Michel Le Vernoy paraît employé dans l'état de la maison du roi en qualité d'aide et de gouverneur de Triboulet ». Bernier, qui écrivait son histoire de la ville de Blois en 1682, ajoute encore : « La mémoire de ce pauvre insensé est si récente à Blois, que quand on veut parler avec mépris de quelqu'un, on y dit encore à présent qu'on s'en soucie comme de Triboulet. »

Il avait, à en croire le père de Clément Marot, le front petit, les yeux gros, le nez busqué, l'estomac plat et long, le dos haut. Il se nommait Férial ou Févrial, et son surnom de Triboulet lui vient de l'ancien verbe *Tribouler* dont il nous ne reste plus que le substantif *tribulation*. Tribouler signifiant troubler, froisser, tourmenter, nous pouvons traduire Triboulet par *souffre-douleur*.

Tant que Louis XII vit, Triboulet reste un parfait



Caillette.



Triboulet, d'après une médaille italienne de 1461.



Brusquet, d'après Torbido.



Thonin, d'après Clouet.



L'Angely.



Greffier de Lorris, d'après Clouet.

PORTRAITS DE BOUFFONS CÉLÈBRES

imbécile, tremblant devant les étrivières de son gouverneur et toujours en dispute avec les pages qui le bafouent. Le roi mort, il crie vive le roi ! passe au service de François Ier. Dépouillant tout à coup le vieil homme, il devient un personnage, parle haut, siège au conseil du roi, nargue son maître, tire la langue aux courtisans, se moque de tout et de tous, et mène grand bruit de grelots dans tous les lieux où séjourne la cour.

Doit-on attribuer cette transformation soudaine aux procédés d'éducation un peu bien spartiates que lui avait fait subir Michel Le Vernoy? Ou doit-on admettre que la légende s'est largement mêlée à l'histoire pour nous présenter un Triboulet habillé de pied en cap de toutes les guenilles des fous et des badins de son siècle ? Je crois que la légende a plus fait que les étrivières. Tous les coups de fouet du monde n'auraient pu donner au pauvre hébété de Fois-lez-Blois le plus petit grain de l'esprit et du bon sens qui pétillent dans les réparties que lui prêtent bénévolement les compilateurs d'anecdotes.

Sous Henri II, la marotte officielle passa entre les mains d'un véritable homme d'esprit qui a trouvé dans Brantôme un historien complaisant. J'ai nommé l'illustre Brusquet, Jehan-Antoine Lombart de son véritable nom. Provençal de naissance, il apporta à remplir sa mission toute l'imagination, tout le génie libre et hardi, toute l'abondance et la passion de paroles des enfants du Midi.

Son premier avènement fut au camp d'Avignon, pendant l'invasion de Charles-Quint en Provence, à la fin de 1536. Il y contrefit le médecin et soigna moyennant de beaux deniers comptant les suisses et les lansquenets. Il en guérit plusieurs, par hasard, et envoya les autres *ad patres*, menu comme mouches. Le connétable de Montmorency le voulut faire pendre. « En bonne foi, monseigneur, lui dit Brusquet, ceux-là qui sont morts se plaignent-ils et ne sont-ils pas guéris de la fièvre à perpétuité? » Cette plaisanterie lui valut sa grâce. Le dauphin, depuis Henri II, le prit à son service.

Alors le rire éclata, sonore et franc, dans tous les salons de la cour, et Brusquet égaya les trois règnes de Henri II, de François II et Charles IX. Mais cette faveur constante devait s'arrêter brusquement. On le soupçonna de calvinisme. Il fut contraint de quitter Paris et de se réfugier à Anet, auprès de Mme de Valentinois; quelques historiens l'y font même mourir. Il dut cependant rentrer en grâce, car en 1565 nous le retrouvons encore à la cour. Le compte de l'argentier de Charles IX, à cette date, mentionne « des chausses de velours noir, découpées à petites bandes, avec franges d'or doublées de toque d'or, et bouillonnées de taffetas noir rayé d'or, pour servir à Brusquet ». Cette livrée lui fut vraisemblablement offerte à l'occasion d'un grand tournoi, où devaient paraître tous les officiers de la maison de Charles IX.

A ses fonctions de fou en titre d'office, Brusquet joignait celles de maître de poste, ce qui l'obligeait souvent à quitter la cour, aussi lui adjoignit-on un suppléant, Thonin, dont le nom figure sur les registres des comptes financiers de la Couronne jusqu'en 1572. Il ne possédait point l'intelligence de Brusquet, mais il comprenait et pratiquait admirablement le premier devoir d'un bon courtisan : se tourner toujours vers le soleil levant.

Sur les comptes de la Couronne sous François Ier et Henri II, figurent encore maître Martin, dit le Bailli, Mme de Rambouillet, Cathelot et la Jardinière, folles de Marguerite de Navarre, sœur de François Ier. Sur ceux de Charles IX, nous trouvons Greffier de Lorris, Étienne Doynie et des Rosières.

Sous le règne de Henri III, apparaissent Sibilot, Chicot et l'illustre Mathurine, femme d'esprit et de caractère, habile à la riposte, la première folle attachée à la domesticité d'un roi. Elle garda son office auprès de Henri IV, lui survécut, et passa à la cour de Louis XIII. Elle était vêtue en amazone, armée de pied en cap, le chapeau sur la tête, l'épée au côté, le pourpoint aux reins ; en un mot, elle portait sur elle tout l'attirail d'une guerrière. Ce fut Mathurine qui, le mardi 27 décembre 1594, eut assez de présence d'esprit, toute folle qu'elle était, pour fermer la chambre du roi, et faire arrêter Jean Chastel qui venait de se livrer à une tentative d'assassinat sur la personne d'Henri IV. Elle mourut vers 1627.

Chicot, gentilhomme gascon, vint à la cour de Charles IX en 1572, à la mort de Thévenin, et périt sous Henri IV, en 1592, des suites d'une blessure reçue au siège de Rouen, car Chicot, bien que bouffon, maniait bravement l'épée, de là son surnom de capitaine Chicot. D'après les chroniques, il fut un de ceux qui conseillèrent le plus vivement à Henri IV de se faire catholique. S'il en est ainsi, ce fou mériterait le titre du plus sage des hommes d'État, car il ne pouvait être donné à Henri IV un meilleur conseil.

Maître Guillaume lui succéda, de compagnie avec Marais, que le cardinal de Richelieu mit un beau jour à la porte pour une facétie qui lui déplut.

Nous arrivons au règne de Louis XIV et au dernier personnage qui ait rempli à la cour la fonction de bouffon en titre d'office. D'après la première satire de Boileau, composée en 1660, ce personnage, nommé l'Angély, était déjà en pleine faveur. Aux repas du roi, auxquels il assistait presque toujours, il se tenait debout derrière le fauteuil de Louis XIV et, de là, criblait impunément tous les assistants de ses traits aigus. Cette impunité pourtant ne dura pas toujours. La verve mordante de l'Angély lui fit de nombreux ennemis qui intriguèrent tant et si bien qu'ils obtinrent son renvoi. Le fou alla méditer dans la retraite sur le danger que l'on court à posséder une langue trop caustique.

Ce fut le dernier bouffon royal.

Cependant, d'après le bibliophile Jacob, Marie-Antoinette aurait remis cet usage en honneur. « Au château de Versailles, écrivait-il en 1857, vivait encore il a peu d'années un vieillard en cheveux blancs,

entourés de vieux meubles, de vieux tableaux, de vieilles friperies et d'une multitude de reliques des modes de Louis XVI, monument du rôle qu'il avait joué sous ce règne : c'était le bouffon de Marie-Antoinette. »

Quoi qu'il en soit, la Révolution de 1789 emporta avec toutes les institutions de l'ancien régime les bouffons de cour en titre d'office, laissant le champ de la renommée libre aux farceurs, aux grimaciers et aux mystificateurs de toutes sortes. Ils en ont profité.

FRÉDÉRIC DILLAYE.

ROI ET MÈRE[1]

III

Dame Estiennote ne perdit pas de temps pour faire avertir Désile, qui ne s'était point éloigné de la rue du Gros-Horloge et logeait en une auberge où il menait grand train et faisait beaucoup de dépenses. L'hôte ne laissait point d'être inquiet du payement de son écot, mais il se disait : « Quand il sera parti sans femme et sans écus, (car il n'y en a guère en sa bourse, j'y ai bien regardé), dame Estiennote sera si contente d'être débarrassée de lui qu'elle ne regardera pas à solder son compte en écus ou en bon drap. J'ai besoin d'un capuchon et la marchandise serait bien venue. » Dans toute la bonne ville de Rouen, personne ne doutait de la déconfiture du chevaucheur Désile, bien qu'il fût venu de la part du roi.

Désile était plus rassuré lorsqu'il reçut le message de dame Estiennote. Il avait déjà bu deux ou trois coups de vin qui lui avaient donné du courage sans lui faire perdre le sens, aussi se vêtit-il avec grand soin de son plus beau pourpoint qu'il avait acheté avec les nobles du roi d'Angleterre, et qu'il avait dégagé avant de partir de l'île de Ré afin de faire bonne apparence devant les Normands. Il avait une plume rouge à son bonnet et se trouvait de belle mine quand il descendit la rue du Gros-Horloge jusqu'au logis de maître Jehan Le Tellier ; toutes les femmes étaient aux portes pour le voir passer, les jeunes filles regardaient par la fenêtre, bien peu le trouvaient à leur goût, cependant la fille bossue de maître Delafontaine se disait en son cœur. « Mari pour mari, j'aimerais tout autant celui-là qu'un autre, et je ne ferais pas tant de façons qu'Alice pour marcher avec lui à l'autel de la paroisse ! »

La porte de la boutique de maître Jehan Le Tellier était grande ouverte, et les commis introduisirent Désile dans le parloir. Là se trouvait nombreuse compagnie, si nombreuse, si grave, si bien vêtue que le chevaucheur recula d'un pas en entrant dans la chambre. Maître Jehan Le Tellier n'était pas encore revenu de la foire ; personne ne demandait si sa femme lui avait écrit pour le presser de revenir. A côte de dame Estiennote, parée de ses habits de fête, était assis M. l'abbé Viotte, grand-vicaire de Notre-Dame, et le grand-oncle d'Alice. Désile ne le connaissait pas et n'avait même jamais entendu parler de lui, mais au premier coup d'œil que lui lança le prêtre presque sans relever les paupières, le chevaucheur se sentit pénétré et deviné jusqu'au fond du cœur, il lui sembla que sa vie tout entière passait en revue devant l'assemblée, qu'il était jugé et condamné sans retour. Cependant, il fallait payer d'audace, et Désile commençait à parler de la lettre du roi et des espérances qu'il nourrissait lorsque le grand-vicaire fit un signe pour imposer silence : « Ma petite-nièce va vous répondre elle-même, messire, » dit-il. Dame Estiennote se leva, elle allait chercher sa fille. Elle rentra bientôt suivie d'Alice.

Désile avait aperçu Alice à l'église tout embéguinée dans ses coiffes ; il l'avait suivie tandis qu'elle passait vitement dans la rue, accompagnée d'une chambrière à l'air rébarbatif ; il avait admiré les cheveux blonds qui s'échappaient de son capuchon, et la douceur des jolis yeux effrayés qu'elle levait parfois en regardant à droite et à gauche comme si elle redoutait un ennemi ; il n'était pas préparé à la beauté grave, résolue, presque sévère du charmant visage qui s'offrit à ses regards lorsque Alice, entrant dans le parloir, fit cérémonieusement la révérence à tous ses parents assemblés. La jeune fille avait revêtu un costume noir et un voile léger flottait sur sa tête. Il semblait qu'elle eût voulu d'avance annoncer la résolution qui retentissait dans ses paroles, lorsqu'elle dit d'une voix basse, mais bien ferme : « Je n'ai aucun vouloir de me marier, et désire par-dessus toutes choses rester comme je suis. » Elle avait même l'air si recueilli et si détaché des choses de la terre, que le jeune voisin dont la voix s'était élevée si haut en faveur des libertés normandes se prit à frémir à la pensée que les persécutions du chevaucheur jetteraient peut-être la charmante Alice en un monastère, au lieu de l'amener, ainsi qu'il l'avait tant de fois rêvé, à régner dans sa maison et dans sa boutique comme sa femme. Cependant, ce qu'il y avait à cette heure de plus pressé, était de se débarrasser de Désile ; celui-ci avait bien envie d'insister, et il commençait à faire valoir les droits que lui donnait la lettre du roi, et tout ce qu'on pouvait espérer dans l'avenir de sa faveur. Il s'était même aventuré jusqu'à faire un pas vers Alice et à tenter de lui offrir la main, mais la jeune fille recula d'un air résolu, répétant tout haut ses premières paroles : « Je n'ai aucun vouloir de me marier. » En même temps, et toujours sans se lever, le grand-vicaire, d'un geste impérieux, montrait la porte ; les visages des parents d'Alice devenaient plus sombres et plus décidés. Désile comprit que toute la bourgeoisie de la rue du Gros-Horloge s'était liguée contre lui, la

[1] Suite et fin. — Voy. pages 75 et 91.

partie était perdue : « Je ne voudrais contraindre personne, encore moins cette demoiselle, dit-il d'un ton dégagé, et la faveur du roi mon maître est bonne à porter ailleurs ; je baise les mains à dame Estiennote, ainsi qu'à toute la compagnie. » Il sortait, le jeune voisin se précipita à sa suite pour tenir l'étrier, un imperceptible sourire desserra un instant les lèvres du grand vicaire : « Il va s'assurer de son départ, » pensa-t-il.

Désile était parti en effet, et sans rentrer à son auberge; il n'y avait laissé qu'un paquet de vieilles hardes qui furent loin de payer son écot, lequel écot l'hôtelier n'osa pas, quoi qu'il en eût dit, réclamer à dame Estiennote, mais il emportait dans sa pochette une lettre que la femme de Jehan Le Tellier lui avait remise pour le roi, le brave marchand drapier n'étant pas encore revenu de la foire du lundi. Dame Estiennote avait écrit :



Désile était parti. (P. 108, col. 1.)

« Mon souverain seigneur, je me recommande à votre bonne grâce tout et si humblement que je puis. Et vous plaise savoir, mon souverain seigneur, que j'ai reçu une lettre qu'il vous a plu écrire à mon mari et à moi, par laquelle vous nous mandez que avez entendu que nous avons une fille prête à marier, et que (pour ce) icelle veuillions donner à mariage à Pierre Désile, votre valet de chambre. Sur quoi, Sire, vous plaise savoir que mon mari est, pour le présent, à la foire du lundi. Par quoi, bonnement sur ce, ne saurais faire réponse, fors que les corps et biens de mon mari et de moi sont vôtres, pour en faire et ordonner à votre plaisir, et vous remercie très humblement de ce qu'il vous a plu de nous écrire de l'avancement de notre dite fille. Toutefois, Sire, il y a déjà longtemps que par plusieurs et diverses fois, l'on a fait requérir icelle dite fille pour l'avoir en mariage ; à quoi toujours elle a fait réponse qu'elle n'avait aucun vouloir de soi marier. Et de présent, lui ai parlé sur le contenu de votre dite lettre, laquelle, de rechef, en la présence de monsieur le vicaire de Rouen, maître Robert Viotte, du dit Pierre Désile et autres, a fait réponse que encore ne se veut marier. Et pour ce, Sire, si votre plaisir est, aurez mon dit mari et moi et aussi notre fille pour excusés. Mon souverain sire, je prie à notre Seigneur donne très bonne vie et longue.

» Écrit à Rouen, le 24e jour de septembre.

» Votre très humble et très obéissante sujette et servante,

» Estiennote, femme de Jehan Le Tellier. »

Le roi Louis XI venait de congédier enfin les derniers Anglais qui avaient pris le chemin de Calais et de là passaient la mer en assez grande hâte, car le roi les avait fait marcher à bonnes journées, redoutant la haine du duc de Bourgogne et de ceux du pays, et, à la vérité, quand ses gens s'écartaient il en demeurait toujours quelqu'un par les buissons. Les moins contents de repasser la mer n'étaient pas les gros bourgeois que le roi avait amenés avec lui de Londres et des autres villes de son royaume et qui étaient des principaux entre les communes d'Angleterre. Comme tout le royaume d'Angleterre l'avait accoutumé au temps passé, ceux-ci avaient fort pressé le roi de venir en France, lequel n'en avait pas grande envie ni désir, et ils avaient tenu la main à ce qu'il eût une bonne armée. Depuis qu'ils avaient accompagné ledit roi outre mer, celui-ci les faisait toujours coucher en bonnes tentes et nourrir tout de son mieux; mais ce n'était point la vie qu'ils avaient accoutumé, en leurs boutiques et grandes maisons, et ils en furent tantôt las; ils avaient cru qu'au bout de trois jours ils devraient voir une bataille, laquelle ne venait point ; en outre le roi d'Angleterre aidait à leur donner des craintes et des inquiétudes, pour leur faire trouver la paix bonne, afin qu'ils lui aidassent, quand ils seraient de retour en Angleterre, à éteindre les murmures qui pourraient être à cause de son retour, car jamais roi d'Angleterre depuis le roi Arthur, n'amena tant de gens par delà de la mer d'un seul coup. Ainsi le roi Édouard parvint à la plupart de ses intentions, étant retourné vitement dans son royaume pourvu d'une bonne paix et ayant grande somme en son escarcelle, et n'étant point complexionné pour porter le travail qui était nécessaire à un roi d'Angleterre pour faire conquête en France, comme avait fait le roi Édouard III, son fils le prince de Galles et en dernier lieu le roi Henri V qui mourut au château de Vincennes, près Paris.

Le roi Louis XI se tenait donc bien content à Amiens, lorsque Désile y revint, l'oreille basse, et l'air moins réjoui qu'à son départ. Il remit au roi la lettre de

dame Estiennote avant de rien dire, encore que Sa Majesté lui eût par deux fois demandé des nouvelles de la jolie Normande. Pendant que le roi lisait, il ne pouvait s'empêcher de sourire, malgré son dépit: « Pâques Dieu, s'écria-t-il en repliant la lettre, voilà une Normande qui me la baille bonne. Elle me refuse sa fille tout à trac et m'octroye en pur don forces bonnetades. Vraiment elles viennent tout à point, et, j'en allais manquer tout à l'heure! Désile, mon garçon, nous sommes battus, et nous n'aurons pas cette fille de dame Estiennote, aussi bien, cela vaut peut-être mieux pour toi, car la fille de pareille mère doit être une maîtresse femme, qui ne t'aurait pas laissé ton âme à toi! Et si tu avais osé relever le nez, gare la charte aux Normands! Il doit y avoir quelque article pour empêcher les maris de battre leurs femmes! Nous chercherons ailleurs.... Ils font les choses mieux que cela en Bourgogne, du temps que j'y étais, mon cousin de Charolais mariait les filles à la douzaine, et n'a pas moins bien exécuté sa volonté depuis qu'il est duc... Nous verrons... — plus tard! »



Le grand-vicaire montrait la porte. (P. 107, col. 2.)

Le roi songeait aux biens du connétable de Saint-Pol, qu'il tenait pour lors bien exposé en toutes besognes, encore qu'il se fût réuni au duc de Bourgogne des mains duquel le roi comptait le tirer, et pensait déjà à ce qu'il ferait de ses domaines et seigneuries, quand il serait décollé en punition de tous ses crimes et trahisons, mais Désile n'en savait pas tant, et sortit tout triste de la présence du roi, celui-ci ayant oublié de lui garnir sa boursette comme il en avait eu bon vouloir. Aussi y pensa bientôt Sa Majesté quand elle fut sortie de ses grandes idées et imaginations. « Je pourrais avoir encore une fois affaire à Désile, se dit-il, et toujours ne rencontrerai-je pas dame Estiennote sur mon chemin, je le veux donc renvoyer content, » et il chargea le sire d'Argenton de se trouver dans Amiens et de lui bailler quelque argent. Messire Philippe ne demandait pas mieux que de se charger de cette commission, ayant au fond du cœur eu grande joie de la déconfiture du chevaucheur. Il le rechercha et le rencontra dans une mauvaise auberge, n'ayant même pas de quoi retourner en son office de l'île de Ré, et ayant encore une fois engagé ses pourpoints des grands jours. Selon l'ordre du roi, messire Philippe paya l'écot, dégagea les habits et remit Désile en bon état et en bonne humeur, qui partit au plus tôt pour son pays natal; à son départ, le sire d'Argenton s'échappa à lui dire: « Ah bien, Pierre, ce n'est pas si aisément qu'on attrape les Normandes, fût-ce avec lettre du roi! » Mais Désile ne riait pas: « Je serais bien venu à convaincre la fille, messire Philippe, dit-il d'un ton convaincu, si on me l'avait seu-

lement laissé approcher et la raisonner, mais la mère était trop résolue et habile pour moi ! Je l'ai entendu dire autrefois à ma pauvre bonne femme de mère, qui était une sainte femme et méritait mieux que le fils qu'elle a eu : « La femme forte est une chose rare et au-dessus de tout prix. » Elle l'avait entendu lire au bréviaire de mon oncle qui était curé en nos parties, et m'est avis que dame Estiennote est de ces femmes-là. Si maître Jehan Le Tellier n'avait pas été à la foire du lundi, et que j'eusse pu parler à lui et non à elle, je serais peut-être à cette heure en une bonne boutique de drapier à Rouen, assis derrière un comptoir. Ce serait cependant ennuyeuse vie, de vendre et découper du drap tout le jour, fût-ce au prix d'un tiroir bien garni ; si le roi a encore affaire de moi, j'aime mieux le servir et voir du monde et du pays ! Il sait bien comment je me nomme, et où il me trouvera ! »

On était à cette heure bien tranquille sur le compte de Désile dans la boutique de maître Jehan Le Tellier à Rouen ; quand le brave drapier était descendu de son bidet dans la rue du Gros-Horloge, et qu'il avait été instruit tout au long de la prétention du chevaucheur du roi et comment il avait été éconduit, il avait pris si grand peur que dame Estiennote avait tout bas béni Dieu et Notre-Dame de Bon-Secours qu'il eût été absent au moment critique. Mais à mesure que les jours s'écoulaient sans aucun témoignage de la colère du roi, et que maître Jehan se pouvait assurer de la sage et prudente conduite qu'avait tenue sa femme en cette affaire, il se rassurait peu à peu et commençait même à parler d'un ton méprisant de ces épouseurs qui croient voir les filles leur tomber en la bouche comme cailles rôties. Il prenait surtout plaisir à parler du valet du roi, comme on l'appelait rue du Gros-Horloge, avec le jeune voisin d'enfance, Laurent Gervais, qui trouvait toujours à faire autour du comptoir de dame Estiennote et jusques dans le logis de famille. Tantôt c'était le feu, tantôt c'était la lumière, tantôt une fleur qu'il avait cultivée dans un pot sur sa fenêtre, et qu'il voulait offrir à la mère ou à la fille, et tout en parlant il était si animé que les chalands le cherchaient en vain dans sa propre boutique et étaient contraints de le venir quérir chez maître Jehan.

Un jour enfin, il parla, et demanda Alice à ses parents. Dame Estiennote secoua la tête en riant : « Elle n'a aucun vouloir de se marier, Laurent, vous l'avez entendu de vos deux oreilles, il n'y a pas trois mois révolus. » Mais Laurent paraissait si malheureux que la mère promit d'interroger Alice, et bien parut-il qu'elle avait changé d'avis, car avant que les cloches de Noël eussent annoncé la venue de Notre-Seigneur dans la crèche, un beau cortège sortit de l'église de la paroisse ; tous les parents et les amis de Jehan Le Tellier et de dame Estiennote étaient là parés de leurs plus beaux habits. Si maître Robert Viotte ne faisait pas partie de la foule qui se pressait autour d'Alice, admirant son chaperon de roses blanches, c'est qu'il était encore dans la sacristie, dépouillant ses ornements sacerdotaux avant de se joindre à la joyeuse famille. Alice était mariée, bien mariée à un homme en état d'aider maître Jehan à soutenir son antiquité et son état de marchandises ; dame Estiennote voyait sa fille établie dans une bonne maison, en face de la sienne, où elle la pourrait voir tous les jours ; chacun se réjouissait du bonheur des jeunes gens, on riait, on mangeait, on buvait, on portait la santé des parents et des amis, un plaisant proposa même celle du chevaucheur Désile ! La mariée regarda sa mère assise non loin d'elle au bout de la table, elle la remerciait du regard. « Le conseil de ville, mon oncle le grand vicaire, les amis et les parents, tout cela avait bonne idée de me protéger, pensait Alice, sans compter la charte des Normands et les libertés de la province dont Laurent parlait si haut, mais si ma mère n'avait pas mis tout le monde en branle, ce chevaucheur eût eu beau jeu — jusqu'à ce qu'il se fût adressé à moi, — on ne marie point fille sans son vouloir, et jamais n'aurais été sienne, quand notre seigneur le roi en serait venu aux lettres de jussion, comme disait maître Delafontaine ! »

Mme DE WITT née GUIZOT.



UN NOUVEL ARGUS

Depuis quelques jours seulement, les visiteurs ont pu admirer, dans les galeries de zoologie du Museum d'histoire naturelle, deux magnifiques exemplaires d'un oiseau splendide du Tongking qui n'avait jamais figuré jusqu'à présent dans nos collections européennes, et qui excitait d'autant plus la curiosité des ornithologistes qu'il avait été l'objet de nombreuses discussions. On ne connaissait en effet de ce rarissime animal que quelques pennes caudales, et c'était uniquement d'après leur examen minutieux que quelques classificateurs, et entre autres M. Ch. L. Bonaparte, n'avaient pas hésité à créer pour l'oiseau dont elles provenaient une espèce nouvelle dans le genre Argus, de l'ordre des Gallinacées, ce qui avait soulevé de nombreuses objections, car ces pennes, au pre-

mier coup d'œil, pouvaient ne pas sembler très différentes de celles d'Argus déjà classés.

La question était encore pendante, et ces plumes, objet de la discussion, figuraient toujours aux galeries du Muséum, comme un stimulant pour les voyageurs, lorsqu'au mois de juin dernier, on présenta à la Société de zoologie, un individu complet, orné des plumes déjà connues. Il fut définitivement classé sous le nom de *Rheinardius ocellatus*, et le Museum se hâta d'en faire l'acquisition, moyennant une somme fort respectable. C'est cet oiseau qu'on voit maintenant trôner dans la vitrine réservée aux Argus, en compagnie d'un second exemplaire envoyé depuis par le gouverneur de Cochinchine.

Le corps de cet Argus est complètement moucheté de petites taches blanches, ou plus souvent blanc jaunâtre, allongées sur les ailes, rondes au contraire sur les pennes de la queue et entourées d'une auréole noire fort nette, le tout sur un fond brun foncé ; on remarque de plus sur la queue de grandes taches circulaires de couleur marron, disposées en rangées longitudinales. En somme, pour des yeux inexpérimentés, le plumage offre un aspect comparable à celui de la pintade, le fond en étant toutefois beaucoup plus foncé. L'oiseau présente en outre un cimier et une sorte de camail peu développé.

La forme du corps pourrait rappeler dans son ensemble celle des faisans, avec des dimensions naturellement plus grandes, si la queue, au lieu d'être élancée, n'était pas au contraire alourdie par la présence de longues plumes, n'ayant pas moins de vingt centimètres de largeur, qui lui donnent une hauteur égale à celle du corps lui-même, lorsque l'animal les replie dans le sens vertical. On peut enfin remarquer sur un de ces deux oiseaux que, lorsque la queue est étalée, les plus longues pennes s'écartent l'une de l'autre en formant une sorte de lyre.

Ajoutons, pour donner une idée des dimensions de ce beau gallinacé, que la longueur de sa queue dépasse un mètre de beaucoup, et que l'animal tout entier mesure près de deux mètres.

Enfin c'est là certes le plus beau coup de fusil qu'un chasseur puisse rêver, et je suis sûr que plus d'un Nemrod concevra, en face de cette vitrine, un profond mépris pour nos vulgaires faisans.

LES CHLAMYDÈRES

On a maintes fois célébré, et non sans raison, les mœurs sociables, les vertus privées et les talents artistiques du Chlamydère tacheté, ce charmant oiseau d'Australie qui s'est acquis une renommée dans la construction des berceaux.

Il est à peine plus gros que notre perdrix avec laquelle il a quelque analogie : il s'en distingue surtout par la cravate rose qui semble destinée à fixer le manteau satiné auquel il doit son nom.

Les Chlamydères sont des architectes remarquables. Leurs nids sont de véritables édifices.

Ils commencent par piétiner le sol pour y établir une large claie horizontale, légèrement convexe, qu'ils forment avec un treillis de brindilles. Lorsque cette espèce de plancher est tressé, les oiseaux y plantent solidement, par le plus gros bout, sur deux rangées parallèles, des branches flexibles qu'ils apportent souvent de fort loin, car ils affectionnent les plaines découvertes. Ils recourbent les branches à leur extrémité, de manière à former une voûte, en ayant soin de rejeter en dehors les aspérités qui gêneraient la circulation. Il n'y a pas de charmilles dont l'intérieur soit plus soigneusement élagué.

L'élégance de ces curieux berceaux est encore rehaussée par des décorations qui en tapissent l'intérieur et les abords. Pour le Chlamydère tout ce qui brille et chatoie est un bijou et une œuvre d'art. Il orne donc son promenoir de tous les menus objets de nuances vives qu'il peut y transporter. Plumes rouges et bleues de perroquet, ossements blanchis, coquillages nacrés, dents de mammifères, cailloux étincelants, sont fichés dans la charpente ou disséminés aux alentours.

Le savant naturaliste Gould, qui le premier surprit le secret des Chlamydères, craignit de voir sa véracité suspectée et rapporta d'Australie, avec mille précautions, un de ces curieux berceaux qu'on peut admirer au Musée d'histoire naturelle de Londres.

Un autre voyageur, qu'il nous faut croire sur parole, a raconté des choses plus étranges encore.

Je vous les ferai voir si vous ne craignez pas de pénétrer dans les sombres forêts vierges de la Nouvelle-Guinée.

Nous voici arrivés près d'une source limpide, dans une petite clairière, au milieu de laquelle s'élève une chaumière en miniature. Quels habitants peuvent y loger? Les Papouas étant d'une taille au-dessus de la moyenne, ce ne sont assurément pas des hommes qui demeurent là-dedans. D'ailleurs, ici tout respire le calme, le bonheur domestique, les mœurs douces et paisibles et les Papouas sont aussi violents que malpropres, aussi cruels que turbulents.

Suivons l'étroit sentier qui conduit à l'habitation et allons la visiter.

Ce n'était pas une maison déserte! Notre approche a fait fuir deux oiseaux que nous avons bien cru reconnaître pour des Chlamydères.

Oui, c'est bien là qu'habite l'espèce à laquelle le savant voyageur a décerné le nom d'*Amblyornis inornata*. L'Amblyornis, bien qu'appartenant à une famille d'élégants individus, splendidement habillés de couleurs chatoyantes, se contente, dans sa simplicité rustique, d'un vêtement brun, ton sur ton.

Ce modeste oiseau surpasse en habileté tous ceux de sa race. Ce n'est plus seulement du goût qu'il déploie, c'est un véritable génie architectural.

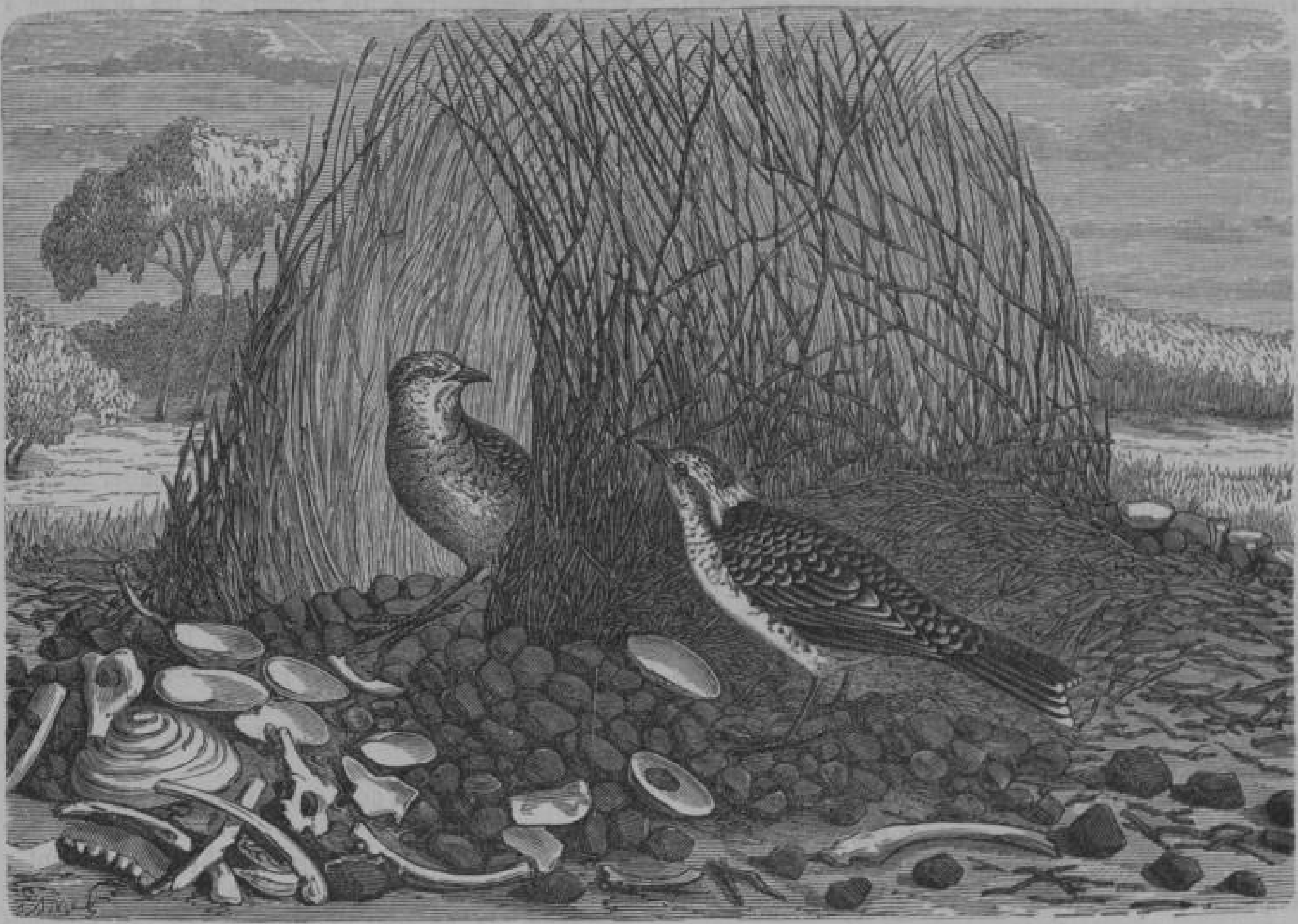
Il fait d'abord choix d'un arbuste de petit diamètre planté dans un terrain bien nivelé, et il amasse au pied de cet arbuste un cône de mousse qui sera le nid.

Puis, à une hauteur d'environ soixante centimètres, il fixe, autour de la tige maîtresse, des branchages symétriquement disposés qui, rayonnant du pilier central, viennent s'appuyer sur le sol en ne laissant qu'une ouverture pour l'entrée et la sortie.

Des orchidées qui poussent en touffes sur les grosses branches de certains arbres, sont apportées à grande peine et insérées dans les interstices de la charpente pour la rendre imperméable. L'ensemble présente une construction conique d'un mètre de diamètre à la base, une manière de hutte couverte en chaume que les indigènes n'ont pas encore eu l'instinct d'imiter pour leur usage.

A l'intérieur, une galerie circulaire est ménagée entre la couche et la paroi oblique fournie par l'inclinaison du toit et sert de déambulatoire. Voilà, j'espère, une demeure confortable.

Les Papouas, que le génie merveilleux de cet oiseau frappe d'admiration, considèrent son habitation comme sacrée. Non seulement ils ne la détruisent jamais, mais ils ne l'approchent qu'à distance respectueuse pour n'en pas troubler les charmants habitants.



Bosquet du Chlamydère tacheté. (P. 111, col. 2.)

L'Amblyornis ne se contente pas de préparer à sa compagne et à ses petits une habitation confortable, il tient encore à l'entourer de parterres et de pelouses joyeusement émaillés.

Devant la porte de la chaumière s'étend un tapis de verdure composé de brins de mousse triés avec soin, jonché de fleurs, de fruits, de graines, de petites baies aux couleurs vives, de champignons, d'élytres d'insectes brillants, de fragments de coraux, de coquillages, rassemblés en petits tas bien ordonnés, comme les corbeilles fleuries qui ornent nos pelouses. Chaque jour, le soigneux jardinier enlève les feuilles mortes, les fleurs fanées, les graines séchées; les transporte derrière sa demeure, hors de la vue de son épouse, et les remplace par des objets nouveaux d'une fraîcheur parfaite.

Telle est la retraite où l'Amblyornis inornata mène une existence paisible, entouré du luxe qu'il a su se créer. Tout cela n'appartient-il pas au merveilleux? Et pourtant ce n'est point un conte.

Mme GUSTAVE DEMOULIN.



Le n° 1 traça un cercle. (P. 113, col. 1.)

LES MILLIONS DE LA TANTE ZÉZÉ [1]

XV

Les deux sentinelles. — Trop de zèle. — Paul apprend à faire la cabriole. — Le goûter. — Un expédient d'Octavie.

Il résulta de ces conventions que les nos 2, 3 et 4 se ruèrent sur le sable, tantôt courant avec autant d'ardeur que Phanor, tantôt faisant de merveilleuses cabrioles. Volontiers le n° 1 en eût fait autant, mais sa grandeur l'attachait au rivage ; il s'assit tranquillement à côté de Paul, sur un mamelon de sable, entre le groupe formé par les trois derniers numéros, et la petite sœur avec sa bonne qu'il s'agissait de protéger. Avec une ardeur de néophyte, le n° 1 déclara qu'il convenait de tracer un cercle autour de ces deux créatures sacrées ; ce serait la frontière : défense de la franchir sous quelque prétexte que ce fût.

Le cercle tracé, les deux sentinelles reprirent leur position, et, tout naturellement, pour s'occuper, commencèrent à échanger des confidences.

Tout en aidant la femme de l'avoué à découvrir une foule de choses dont elle ne se doutait pas, la tante Zézé, du coin de l'œil, surveillait son petit monde. Très sincèrement, elle admira la patience d'Octavie, son bon sens, son énergie.

« Voyez, madame, dit-elle à la mère des sauvages, qui avait poussé de petits cris d'effroi tant qu'avait duré l'épisode du cerceau, voyez comme elle se fait obéir. Voilà qu'ils la suivent comme des moutons. »

Quand Octavie s'éloigna de la dune, la tante Zézé jugea qu'il était prudent de faire un petit tour de ce côté-là. « Nous leur avons promis d'aller voir s'ils s'amusaient bien, dit-elle à Mme Quentin, il est peut-être temps de tenir notre promesse. »

Comme Mme Quentin n'avait jamais eu de volonté à elle, elle se leva avec un soupir : on était si bien dans ce grand fauteuil !

« Mais voyez donc, s'écria-t-elle avec stupeur, voilà Adolphe, le plus diable des quatre, assis tranquillement auprès du petit garçon de Mme Jeannin ! »

La tante Zézé se contenta de sourire, et ces deux dames descendirent lentement le perron.

Cependant le n° 3, qui avait l'humeur taquine, affectait depuis quelques instants de s'approcher de la frontière. Les deux sentinelles suivaient tous ses mouvements avec un sérieux risible. Après avoir contourné la frontière, le n° 3 se mit à quatre pattes, et, prenant du champ, se précipita vers le terrain défendu. Deux ou trois fois de suite, il put s'arrêter à temps; mais la quatrième fois, emporté par son ardeur, il franchit la limite des deux mains et des deux pieds.

Volontiers Paul eût pardonné au coupable en faveur de sa confusion. Mais il n'eut pas le temps de discuter la question avec son confrère. Animé d'un zèle de bien faire d'autant plus ardent qu'il était plus nouveau, pénétré de l'importance de sa mission et du sentiment de sa responsabilité, le confrère appliqua la loi dans toute sa rigueur.

Sans laisser au coupable le temps de se relever pour présenter sa justification, il se précipita sur lui et lui administra une vigoureuse poussée. Lancé sur

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81 et 97.

la pente de la dune, le coupable exécuta une série de culbutes involontaires, et se trouva finalement assis sur le sol, sans savoir comment il y était venu.

Chacun sait que les condamnés ont vingt-quatre heures pour maudire leurs juges; peut-être l'homme aux culbutes aurait-il largement usé de ce droit, séance tenante, et en termes plus énergiques que choisis, car il était d'un caractère irascible. Mais un incident inattendu changea le cours de ses idées, et lui rendit toute sa bonne humeur.

Saisis d'admiration à la vue de son exploit qu'ils croyaient volontaire, les nos 2 et 4 s'empressèrent de marcher sur les traces de leur frère. Mais il faut avouer que l'élan initial ne fut pas assez vigoureux, car l'un des deux arriva platement au but, la tête en bas, en glissant sur le ventre; l'autre demeura honteusement en route, et le coupable fut obligé de le tirer par les pieds pour qu'il pût achever sa descente.

La mésaventure de son frère lui fit oublier la sienne.

La tante Zézé et Mme Quentin avaient assisté de loin aux cabrioles du coupable, et aux plates imitations de ses deux autres frères. Mme Quentin s'était voilé la face en poussant une série de petits cris plaintifs. La tante Zézé l'avait rassurée en riant.

Lorsque ces dames arrivèrent au pied de la dune, les trois victimes échangeaient en riant des quolibets et des défis d'acrobates.

Rassurée sur leur compte et rendue agressive par la présence d'une armée de secours en la personne de la tante Zézé, Mme Quentin lança à son premier-né des regards si courroucés et si menaçants, que le premier-né éprouva subitement le besoin de justifier sa conduite, non pas aux yeux de sa mère, mais par devant le tribunal de la tante Zézé.

« Tante Zézé, s'écria-t-il, avec l'accent de l'innocence méconnue, c'est sa faute si je l'ai fait « débouler ».

Et pour qu'il n'y eût pas d'erreur possible, il désigna de l'index de sa main droite, solennellement allongé, la personne du coupable.

« Ah! vraiment! » s'écria la tante Zézé qui ne put s'empêcher de sourire. Et ses regards, qui n'avaient rien de sévère, se portaient alternativement de la personne de l'accusateur à celle de l'accusé.

« Cousine Octavie nous avait défendu de faire des misères à la petite sœur et à sa bonne, » poursuivit l'accusateur.

D'un signe de la tête, tante Zézé approuva cette sage défense.

« Elle nous avait chargés, Paul et moi, de veiller sur elles, reprit l'accusateur avec un noble orgueil. Alors, nous avons tracé un cercle, et nous avons dit aux autres de ne pas le dépasser. Il l'a dépassé, lui! alors moi...

— Alors toi, s'écria Mme Quentin avec indignation, au lieu de le repousser tout doucement, tu t'es jeté sur lui comme une bête sauvage; ne dis pas que non, je t'ai vu; sais-tu bien que tu aurais pu le tuer ou l'estropier pour le reste de ses jours! »

Le pauvre accusateur demeura tout interloqué, non pas qu'il prît au sérieux les sinistres suppositions de sa mère; mais, en son âme et conscience, il se disait qu'il aurait pu jouer son rôle de justicier avec moins de violence.

Dans ce cruel embarras, ce fut la victime elle-même qui vint à son secours.

« Si l'on peut dire! s'écria la victime d'un ton de bonne humeur; me tuer! m'estropier pour le reste de mes jours! tu vas voir! »

La victime grimpa lestement le talus; et arrivée au sommet, elle se mit à quatre pattes devant son frère, et cria : « Une bonne poussée, comme tout à l'heure. »

Une bonne poussée; une série de cabrioles; une victime qui se relève prestement, qui danse en battant des mains, et en criant : « Pas tué, moi! pas estropié pour le reste de mes jours, moi! » Voilà ce que vit et ce qu'entendit Mme Quentin, avant d'avoir parfaitement démêlé les intentions de la victime, car la bonne dame avait la conception lente.

Avant qu'elle fût revenue de sa surprise, une seconde victime dégringola, et presque aussitôt une troisième, c'était à qui se ferait victimer. Chaque victime, naturellement, répétait la formule sacramentelle : « Pas tué, moi! pas estropié pour le reste de mes jours, moi! »

Paul lui-même, quoiqu'il eût été élevé jusque-là en petite fille, sentit le petit garçon se réveiller en lui. Il se mit à quatre pattes devant son confrère, reçut une bonne poussée et fit ses cabrioles, tout comme les autres. Seulement, il s'abstint de prononcer la fameuse formule, trouvant qu'elle avait quelque chose de dérisoire et de peu respectueux.

« Bravo! s'écria une personne que l'on n'avait pas vue venir. Voilà de belles culbutes! c'est cela qui vous fouette le sang. Bravo! »

Cette personne que l'on n'avait pas vue venir était Mme de Bacques, escortée de son fils.

« Êtes-vous contente de votre petit monde? demanda-t-elle à Mme Lemas, en la regardant, comme on dit, dans le blanc des yeux.

— Très contente, répondit Mme Lemas avec une intention marquée.

— Tant mieux! reprit Mme de Bacques. Et, où en étions-nous, s'il vous plaît?

— Nous faisions des culbutes, comme vous avez pu voir.

— Il ne faut pas que ce soit moi qui les empêche de continuer, » reprit la vieille dame, tout en passant l'inspection des petits garçons, et les petits garçons, sous son regard perçant, prenaient des poses gênées, comme s'ils étaient devant l'objectif d'un photographe.

Le no 1, resté debout sur la dune, avait l'air de poser pour le matelot en vigie. Tout à coup il s'écria : « Voilà le goûter! » Oubliant la vieille dame et ses regards perçants, il exécuta sur place une danse naïve, mais sans grâce.

Le cri magique qu'il venait de pousser rompit le

charme. Ses frères aussi, oubliant la vieille dame et ses yeux perçants, grimpèrent sur la dune avec autant d'empressement et aussi peu de dignité que des petits animaux, quand ils entendent crier : « la pâtée. »

« Hum ! » dit la vieille dame, en allongeant un coup de coude à Mme Lemas, et elle lui glissa dans l'oreille les paroles suivantes : « Ils tiennent du père, ce sont des voraces ! »

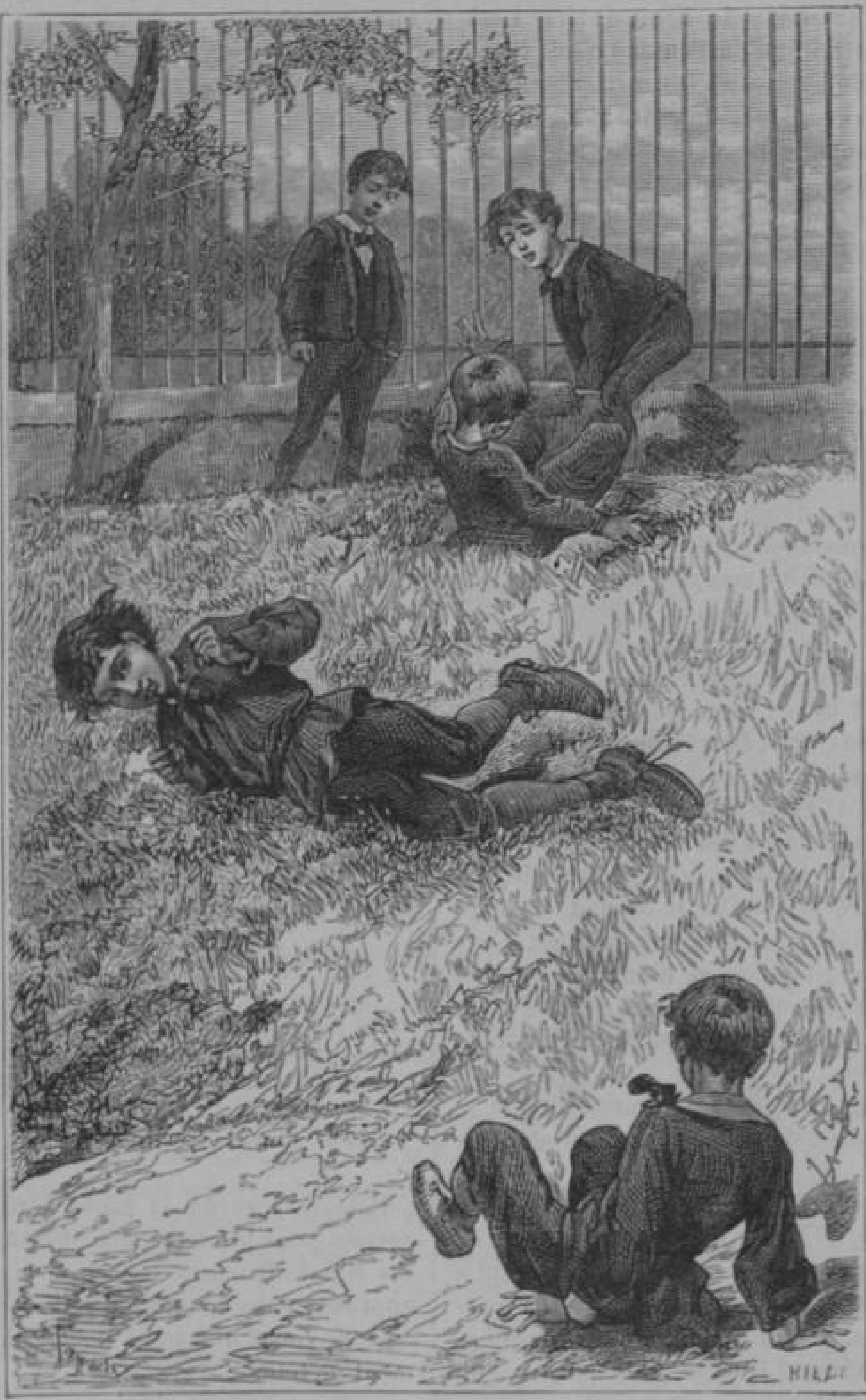
La pauvre Mme Lemas devint rouge comme le feu ; car elle avait Mme Quentin tout près d'elle ; et Paul, qui n'avait pas suivi l'exemple scandaleux des voraces, se tenait debout, à deux pas, à portée d'entendre.

L'arrivée du goûter la préserva pour le moment d'une seconde confidence, aussi embarrassante que la première.

Octavie portait une grande corbeille, toute pleine de tartines, de sandwiches et de gâteaux. La femme de chambre était chargée d'un panier à compartiments, où il y avait des bouteilles et des verres.

« Allez rejoindre vos camarades, » dit la tante Zézé au petit Paul. Puis, se tournant vers Mme Quentin : « Soyez assez bonne pour me rendre un service. Vous connaissez l'appétit de vos enfants, je vous serai très reconnaissante de vouloir bien surveiller la distribution ; pour la première fois Octavie pourrait être embarrassée et commettre des erreurs. Quant à moi, vous le voyez, je suis forcée de m'occuper de Mme de Bacques. Je vous remercie mille fois de votre complaisance. »

La pauvre Mme Quentin accepta sans enthousiasme un honneur qu'elle n'avait pas sollicité. Ayant contourné la dune pour trouver une pente praticable, elle se hissa en gémissant, avec l'aide de Paul, qui s'était précipité à son secours : les autres n'avaient d'yeux que pour la corbeille et le panier. Arrivée au sommet, Mme Quentin se laissa tomber sur le sable, les jambes dans le trou d'où Phanor avait extrait la précieuse casquette, bien décidée à laisser faire Octavie, et à exercer une surveillance purement nominale. La distribution commença ; l'autorité d'Octavie empêcha un pillage immédiat ; mais elle ne put empêcher les convives de se montrer gloutons, comme à plaisir, de réclamer tout haut ce qui était à leur convenance, de jeter des regards de convoitise sur la part du voisin, et d'opérer, soit par ruse, soit par force, des échanges suivis de réclamations violentes.



Une seconde victime dégringola. (P. 114, col. 2.)

« Des porcelets devant l'auge ! » dit Mme de Bacques à la tante Zézé qui l'avait installée à côté d'elle, sur un banc. En prononçant ce jugement sévère mais juste, elle désignait du bout de son ombrelle les porcelets incriminés.

La tante Zézé répondit en souriant : « Rome n'a pas été bâtie en un jour : nous essayerons de changer

tout cela peu à peu. L'exemple de Paul, l'autorité d'Octavie... vous verrez.

— Je ne demande pas mieux que de voir, répondit Mme de Bacques d'un ton radouci; je suis même sûre que je verrai, si Dieu me prête vie. En attendant que j'admire votre persévérance, j'admire votre foi. Moi, je serais dégoûtée à tout jamais de cette race de crocodiles, rien qu'en entendant le bruit de leurs mâchoires, car il est certain qu'on l'entend d'ici. Ne me dites pas que non. Moi, qui suis un peu sourde, je l'entends. Je suis très contente de notre petit Paul. Il a pris au sérieux son rôle de maître de maison; il s'oublie pour songer aux autres; il s'occupe de cette petite goulue, qui devrait encore téter, et qui dévore. Elle avalerait un gâteau en deux bouchées, s'il n'avait soin de les lui servir par morceaux, comme à un petit oiseau, pendant que cette grande dinde à la joue enflée le regarde faire comme si cela ne la concernait pas.

— Je crois à la vertu de l'exemple, dit la tante Zézé, et je suis sûre que l'exemple de Paul portera ses fruits.

— Pas aujourd'hui, toujours, s'écria vivement Mme de Bacques. Voyez-vous cette grande dinde qui ramasse les miettes pour les manger, au lieu de s'occuper de l'enfant qu'on lui a confiée. »

Comme toutes les personnes qui parlent trop vite, Mme de Bacques reçut un démenti éclatant.

Mme Quentin venait de se lever. Elle alla s'accroupir auprès de la bonne, prit le gâteau des mains de Paul et continua son œuvre, en le suppliant d'aller « là-bas » s'il voulait avoir quelque chose, parce que la corbeille se vidait avec une rapidité effrayante.

« Nous avons oublié Paul! » s'écria Octavie, en montrant aux quatre crocodiles le fond de la corbeille, où il ne restait plus que des miettes. L'ex-confrère de Paul rougit jusqu'au blanc des yeux et déposa vivement dans la corbeille une tartelette qu'il avait en réserve, et une sandwiche qu'il avait réservée pour la bonne bouche.

« Arrêtez, dit-il aux trois autres, le premier que je vois donner un coup de dents de plus aura affaire à moi. »

Arrachant la corbeille des mains d'Octavie, il se mit à faire la quête, malgré les protestations de Paul. Le n° 2 et le n° 3, qui avaient des réserves, donnèrent à la quête. Le n° 4, plus expéditif ou moins bien partagé que les autres, tenait à la main sa dernière pièce, un baba, dans lequel il se hâta de mordre, afin qu'il ne fût plus présentable.

Cet acte de gourmandise, avec la circonstance aggravante de préméditation, souleva un tolle général et une indignation sincère.

Mme Lemas regarda Mme de Bacques qui lui dit : « Je suis battue et contente! comme toujours.

— Et savez-vous une chose? reprit Mme Lemas en souriant. Je soupçonne Octavie d'avoir fait exprès de laisser vider la corbeille. Paul aurait eu à goûter quand même, la maison est bien approvisionnée. Mais devant cette corbeille vide et ce convive qui n'aurait pas eu sa part, les crocodiles, comme vous les appelez, auraient fait leurs petites réflexions : rien ne vaut les leçons de choses. L'affaire a tourné à l'avantage des crocodiles, tant mieux: mais la leçon est donnée quand même. Soyez sûre qu'ils en profiteront, surtout celui qui ne sait plus où se cacher maintenant.

— Et vous êtes sûre, ma chère, reprit Mme de Bacques d'un air émerveillé, que cette petite masque, avec son air innocent, leur a tendu volontairement ce traquenard.

— Cette petite masque, comme vous l'appelez, connaît très bien les enfants : j'en ai eu la preuve aujourd'hui même. Remarquez d'ailleurs qu'il lui eût suffi de dire un mot pour réserver la part de Paul. Du reste, nous allons la confesser. »

En ce moment Octavie descendait le talus en sautillant légèrement. De la main droite, elle relevait les plis de sa robe, de la main gauche elle retenait la corbeille qui était posée sur sa tête. Elle avait toute la grâce d'une canéphore antique.

Sa tante lui fit signe d'approcher. Par un mouvement presque enfantin, la jeune canéphore se jeta à genoux sur le sable, devant sa tante.

« Est-ce à dessein, lui demanda Mme de Bacques, que vous avez laissé vider la corbeille sans réserver la part de Paul?

— Oui, madame, répondit simplement Octavie.

— Alors, c'était un traquenard que vous tendiez à ces quatre crocodiles, pour les faire rougir de leur voracité.

— Oui, madame.

— Alors, ma mie, vous êtes très forte, voilà tou ce que j'ai à vous dire. »

XVI

Protestation de Mme de Bacques en faveur de la jeunesse. — Éloge du lieutenant Pertuys. — Classification d'histoire naturelle : les *Voraces*. — Comment le lieutenant salue Octavie, sans lui avoir été présenté.

Octavie regarda la tante Zézé d'un air surpris, comme pour lui demander une explication.

« Mme de Bacques veut dire, ma mignonne, qu'elle approuve votre manière d'agir avec les enfants.

— Et vous? demanda Octavie avec un joli mouvement de tête.

— Moi aussi, ma chérie.

— Alors vous me marquez un bon point?

— Deux : un pour le goûter, et l'autre pour la petite escarmouche de tantôt. »

Octavie se releva, résista vaillamment au désir d'embrasser sa tante, et s'en alla reporter sa corbeille à l'office.

« Elle vous sera très utile, dit Mme de Bacques; malheureusement ce ne sera pas pour bien longtemps.

— Comment l'entendez-vous? demanda la tante

Zézé, en regardant Mme de Bacques avec des yeux surpris.

— Faite comme elle est, et nièce de sa tante, elle sera bientôt demandée en mariage, et par plus d'un, j'en réponds.

— Tant mieux pour elle, dit gravement la tante Zézé. Pourvu qu'elle tombe bien. Je vous assure que c'est un véritable trésor.

— Je vous assure que j'en suis persuadée, et je vous assure de plus que les prétendants seront épluchés de main de maître, par une personne passablement sévère, qui n'est pas bien loin de vous en ce moment. Ah! voici M. le maire qui revient de sa promenade sentimentale au fond du jardin. Quelles nouvelles nous apporte M. le maire?

— M. le maire vous annonce qu'il a fumé un excellent cigare sur la terrasse.

— Bonne nouvelle, dit Mme de Bacques; et c'est véritablement out?

— Non, ce n'est pas tout. M. le maire vous annonce, ma chère maman, qu'il a vu, sur le quai, en face de la terrasse, un pêcheur en costume de toile qui ressemble terriblement à notre jeune ami, le lieutenant Pertuys. Il est si attentif aux poissons, qu'il n'a pas levé une seule fois la tête; mais il me semble bien l'avoir reconnu, à sa tournure d'abord, et puis, aux pointes de ses moustaches.



Ils arrivèrent comme une trombe. (P. 119, col. 1.)

— Le lieutenant Pertuys pêchant à la ligne! s'écria vivement Mme de Bacques; il faut que cet enfant s'ennuie à crier, pour s'être fait pêcheur à la ligne. Il m'est revenu qu'il se lançait dans l'étude, qu'il fréquentait la bibliothèque de la ville, et le voilà qui pêche, maintenant. Autrefois les jeunes officiers étaient plus gais que cela. On les voyait aux redoutes, dans les bals, dans les salons. Tout dégénère.

— Ma chère maman, objecta M. le maire, il n'y a plus de redoutes depuis la mésintelligence qui s'était mise entre les officiers et les jeunes gens de la ville; les quelques personnes qui pourraient donner des bals sont en deuil ou font des économies; quant aux salons, la politique les a désorganisés; on ne cause plus, on discute, quand on ne se dispute pas, et les officiers sont tenus à une grande réserve.

— C'est, ma foi vrai! reprit Mme de Bacques d'un air réfléchi. Pauvre Pertuys! un si charmant garçon! C'est vraiment dommage. Je l'inviterais bien à dîner, mais quel plaisir trouverait-il à manger entre une antiquaille comme moi, et un monsieur qu'il traite comme « son supérieur », sous prétexte que ce monsieur a servi autrefois dans la marine. La peste soit de la politique et des avaricieux qui enfouissent leur argent dans des trous de murs, au lieu de s'en servir pour amuser la jeunesse. »

Soulagée, sans doute, par cette éloquente philippique, Mme de Bacques reprit toute sa sérénité.

« Je l'inviterai quand même, reprit-elle en souriant, ne fût-ce que pour donner le bon exemple, et il ne sera pas dit que ce pauvre enfant sera mort d'ennui sans qu'au moins une bonne âme lui ait tendu une main secourable. »

Il faut croire qu'elle avait quelque chose à ajouter, et que M. le maire qui était tout près ne devait pas l'entendre, car elle donna un léger coup de coude à Mme Lemas pour attirer son attention. Mme Lemas la regarda, et Mme de Bacques essaya de lui faire comprendre sa pensée par le mouvement des lèvres.

La tante Zézé ayant fait signe qu'elle ne comprenait pas, Mme de Bacques recommença sa phrase muette.

Incomprise encore une fois, l'impatience la prit.

« Monsieur le maire, s'écria-t-elle, ne m'as-tu pas dit que tu avais affaire à la mairie, cette après-midi.

— En d'autres termes, je vous gêne, dit M. le maire en souriant d'un air de bonne humeur.

— Pas plus qu'à l'ordinaire, lui répondit sa mère avec une expression de physionomie qui ôtait à sa phrase toute signification désobligeante.

— Eh bien! reprit M. le maire en regardant à sa montre, une petite affaire m'appelle en effet à la mairie. J'en ai pour une bonne heure et demie, vous retrouverai-je encore ici, ou faut-il que je vous envoie Fanchette?

— Envoie-moi Fanchette. »

A peine M. le maire eut-il le dos tourné que Mme de Bacques, regardant la tante Zézé dans le blanc des yeux, lui dit avec une certaine emphase :

« On voit bien que vous êtes une tante et non pas une mère. Si vous étiez une mère, vous auriez deviné ma pensée rien qu'à voir ma figure; je n'aurais pas même eu besoin de remuer les lèvres. Voyons, je vais

vous mettre sur la voie, je vous parlais du lieutenant Pertuys.

— Vous avouerai-je, dit la tante Zézé après quelques instants de réflexion, que je ne suis pas plus avancée qu'auparavant. Je donne ma langue au chat. Que me disiez-vous du lieutenant Pertuys?

— C'est trop commode, s'écria la vieille dame, de donner sa langue au chat pour s'épargner la peine de chercher. Enfin, puisqu'il faut mettre les points sur les i, je vous disais tout à l'heure que, dans un temps donné, le lieutenant Pertuys passerait capitaine.

— J'ai comme une vague idée que vous vous moquez de moi pour me punir de mon peu de clairvoyance, répondit tranquillement la tante Zézé.

— J'ai comme une vague idée, moi aussi, que cette fois, du moins, vous avez raison. Mais puisque vous prenez si philosophiquement la raillerie, je n'ai pas le courage de la pousser plus loin. Cela m'aurait pourtant bien amusée de vous voir un tout petit peu en colère. Eh bien, ma chère Joséphine, voici l'idée qui m'est venue subitement et que j'essayais de vous faire comprendre : « Je connais bien le lieutenant Pertuys, et je suis sûre que ce serait un excellent mari pour votre Octavie. »

— Il faudrait premièrement qu'Octavie lui plût.

— Naturellement!

— Et qu'il plût à Octavie.

— De plus en plus naturellement.

— Mais ils ne peuvent pas se plaire sans se connaître, et je ne vois pas...

— Ma bonne Joséphine, il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas. C'est la sagesse des nations qui l'affirme; et la sagesse des nations, qui dit quelquefois de si grosses sottises, a dit cette fois-là une chose très sensée. Ah! voilà Fanchette; c'est bien, Fanchette, promenez-vous dans le jardin, je vous ferai appeler quand je serai prête à partir. »

Les crocodiles avaient avisé le tas de briques, et construisaient des monuments de tous les ordres connus et inconnus. Leur maman les surveillait, mélancoliquement assise au sommet de la dune. Elle était absolument désorientée de les voir si sages. Il faut dire que le pénible travail de la digestion avait singulièrement amorti le feu de leur belliqueuse ardeur.

« Je suis bien impolie avec Mme Quentin, dit la tante Zézé à Mme de Bacques; il est temps que je la relève de sa faction. »

Mme de Bacques grommela quelques paroles inarticulées pour faire comprendre à la tante Zézé que « cette dame était très bien sur son perchoir et qu'il fallait l'y laisser ». Mais elle ne fit du reste aucun effort pour empêcher la maîtresse de la maison de se montrer polie envers son invitée.

« Madame, dit la tante Zézé à la mère des crocodiles, vous voyez comme ils sont sages; vous pouvez les laisser à eux-mêmes, ayez la bonté de venir nous rejoindre, vous serez mieux sur le banc! »

Ces paroles polies, prononcées d'une voix douce et engageante, firent frémir Mme Quentin. Ses ressources de conversation étaient fort limitées, elle redoutait instinctivement le voisinage de Mme de Bacques, ses mots à l'emporte-pièce lui donnaient le vertige, et il lui était impossible de soutenir l'éclat de ses yeux noirs.

« Je vous suis bien obligée, répondit-elle à la tante Zézé d'une voix suppliante; mais je crois qu'il vaut mieux, dans l'intérêt de tout le monde, que je reste où je suis. Si je les perdais de vue un seul instant, reprit-elle en désignant les crocodiles du bout de son ombrelle, ils s'assommeraient à coups de briques. »

Toute charitable qu'elle était, la tante Zézé ne put s'empêcher de sourire, lorsqu'elle se retourna pour venir rejoindre Mme de Bacques sur son banc.

« La politesse est faite, dit Mme de Bacques, et cette dame ne viendra pas se jeter au travers de notre conversation. Il faut que je vous fasse mes compliments sur l'heureuse idée que vous avez eue.

— Quelle heureuse idée? » demanda la tante Zézé.

Toujours taquine, Mme de Bacques lui dit d'un air narquois : « C'est vrai, ma chère, vous avez raison de demander quelle bonne idée; car il vous en vient tant et tant dans le courant d'une seule journée, que nous serons bientôt forcées de les numéroter pour nous y reconnaître. Donc, vous avez eu une heureuse idée de recevoir d'abord vos petits Quentin par fournées, afin de les connaître en détail avant de les amalgamer en bloc. Et, malgré cela, je me demande comment vous arriverez à vous y reconnaître quand tout cela grouillera autour de vous.

— L'habitude! répondit la tante Zézé. Ce n'est pas d'aujourd'hui, vous savez, que je fais le métier d'institutrice.

— Oui, mais vous n'aviez pas autour de vous des enfants qui portaient tous ou presque tous le même nom.

— J'avoue qu'il y a là une difficulté.

— Et moi je vous offre un moyen bien simple de la résoudre.

— Lequel?

— Une bonne classification, comme en histoire naturelle. Les êtres que nous avons là sous les yeux, par exemple, se distinguent du reste de l'humanité par une voracité remarquable : vous les désignez par le terme générique de « voraces ». Et voyez comme c'est commode, quand vous avez à interpeller un de vos justiciables : « Vorace Ier est prié de ne pas assommer tout à fait Vorace IV; Vorace II ferait mieux de ne pas mettre de sable dans le cou de Vorace III. Qu'est-ce que vous dites de mon idée?

— Je dis qu'elle est au moins originale, répondit en riant la tante Zézé.

— Et pratique donc! s'écria Mme de Bacques. Permettez-moi, ma bonne Joséphine, d'insister sur le côté pratique.

— Le fait est qu'elle est très pratique.

— Alors, vous en userez.

— Je n'ose pas vous le promettre.

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que les principaux intéressés, c'est-à-dire les parents et les enfants, pourraient ne pas trouver à leur goût ce genre de classification.

— Dans tous les cas, ma méthode est à moi, reprit Mme de Bacques, et j'ai le droit d'en user comme il me convient. J'ai dit *voraces*, et je maintiens *voraces*; quand j'aurai vu les autres à l'œuvre, je collerai dessus l'étiquette convenable. Vous ferez comme vous voudrez, bien entendu, quant à moi, j'aurai mon catalogue, comme dans les ménageries nombreuses. A quand le prochain congrès?

— A lundi, Madame.

— Je n'aurai garde de manquer au rendez-vous que vous ne me donnez pas, d'ailleurs. Voilà votre Octavie qui revient de l'office. Décidément elle est charmante. Je vous assure que le lieutenant Pertuys est charmant aussi. »

Octavie remarqua que Mme de Bacques causait confidentiellement avec la tante Zézé et que Mme Quentin, isolée sur son sommet, comme un autre Prométhée, semblait être la triste victime du noir vautour de l'ennui; aussitôt elle vola à son secours.

« Parfaitement élevée, dit Mme de Bacques avec un signe d'approbation, discrète et charitable. Donnez-moi le bras, voulez-vous? Nous ferons un petit tour de jardin; non, pas par ici, j'aime mieux aller du côté de la terrasse. »

Le premier objet qui frappa les regards de ces dames, ce fut l'immobile Pertuys.

« Voilà votre futur neveu, dit Mme de Bacques, absolument comme si la demande en mariage eût été déjà faite, et les paroles échangées.

— Pour le moment, répondit gaiement la tante Zézé, mon futur neveu consiste pour moi en un costume de toile surmonté d'un chapeau de paille. Je ne vois pas un millimètre de sa figure.

— Si je ne craignais de vous compromettre, répondit Mme de Bacques, je tousserais de façon à le forcer à lever la tête; ou même, car à mon âge tout m'est permis, je l'interpellerais de la belle façon, pour être resté trois mois sans me rendre visite; mais, soyez tranquille, je ne vous compromettrai pas, et je ne me livrerai à aucune incartade. »

Cependant, Mme Quentin, trouvant que la visite avait duré assez longtemps, prit la résolution de remmener sa bande; seulement, comme elle craignait quelque rebuffade si elle s'avisait de donner elle-même le signal, elle pria politiquement Octavie de se charger de ce soin. Les jeunes constructeurs, déjà fatigués de construire, consentirent à se laisser emmener.

Mais ils ne pouvaient partir sans saluer la maîtresse de la maison. Octavie les conduisit du côté de la terrasse. Pour se secouer un peu, après un plantureux goûter suivi de trois quarts d'heure d'immobilité, ils se défièrent à la course, et arrivèrent comme une trombe sur la terrasse, en poussant de grands cris.

Depuis longtemps, par-dessous les bords de son chapeau, le lieutenant Pertuys avait reconnu la mère de M. le maire et la tante Zézé, mais moitié par timidité, moitié par discrétion, il avait tenu les yeux obstinément baissés.

Quand la trombe déboucha sur la terrasse, avec un grand fracas, il pensa qu'il y aurait de l'affectation de sa part à faire semblant de ne pas l'entendre. Il leva donc la tête comme un homme très surpris.

Mme de Bacques, qui le guettait, lui adressa deux ou trois signes de tête tellement accentués, qu'il aurait été un véritable rustre s'il avait fait semblant de ne pas les voir. Or, le lieutenant Pertuys n'était pas un rustre; il s'en fallait même de beaucoup.

Il s'inclina avec grâce et salua profondément. Mme de Bacques répondit à ce salut courtois par un geste familier de la main; Mme Lemas, assiégée par les Voraces, ne répondit pas du tout, vu qu'elle tournait le dos; quant à Octavie, qui arrivait à la suite des Voraces, elle y répondit par un regard de surprise et par une vague inclination de tête.

Mme Quentin, qui s'était attardée comme toujours, n'eut pas sa part du salut: ce qui lui épargna l'angoisse de se demander: 1° s'il fallait le rendre, 2° en quelle forme il convenait de le rendre.

A suivre. J. GIRARDIN.



TROP BIEN DOUÉ

Au mois de mai de l'année 1882, je fis un voyage à Colmar; mon plaisir ne m'y appelait pas, je vous prie de le croire, j'y allais pour affaires. Comme je cherchais de l'œil une boutique de coiffeur, mes regards tombèrent sur une enseigne où on lisait, en lettres jaunes sur fond bleu, le nom suivant: *Alcide Chougrier*, entre deux petits plats à barbe en cuivre, qui pendillaient au bout de leurs tringles.

« Alcide Chougrier! me dis-je; voilà un nom qui n'est guère alsacien; et si, par hasard, ledit Alcide Chougrier était celui avec qui j'ai fait mes études, jusqu'en cinquième, au lycée Saint-Louis! Cela prouverait que les études classiques mènent à tout, même à raser, pour une modeste rétribution, des mentons alsaciens et probablement aussi des mentons allemands! »

Un bonhomme du pays, le parapluie à la main, ouvrait en ce moment la porte vitrée qui donnait accès dans le sanctuaire. Je vis alors M. Alcide Chougrier dans l'exercice de ses fonctions. La main gauche posée avec autorité sur la tête d'un adolescent qui était sur la sellette, il étendit avec emphase, du côté de la porte, sa main droite armée du rasoir. C'était bien mon Chougrier du lycée Saint-Louis!

« Entrez, entrez, dit-il au vieillard qui hésitait; vous n'attendrez qu'une toute petite minute ! »

Un des postulants, qui était sans doute d'humeur facétieuse, étendit du côté du vieillard les cinq doigts de sa main droite toute grande ouverte, et le regarda d'un air goguenard. Cette pantomime disait clairement: « Nous sommes cinq à passer avant vous, notre ancien, et maître Chougrier se moque de vous avec sa toute petite minute! »

Le vieillard grommela quelque chose que je ne compris pas et battit en retraite. J'entrai alors, et je m'assis modestement à l'extrémité du banc, tout près d'un rustaud en manches de chemises, qui s'amusait à agacer la pie du perruquier, pour tuer le temps.

Maître Chougrier m'adressa un petit signe de tête, sans me reconnaître, et se remit à barbifier son adolescent. Tout en barbifiant, il causait avec sa verve méridionale (car il était de Carcassonne) et je compris qu'il causait pour mon édification. « Pas un confrère, dans tout Colmar qui eût la main aussi légère, et le rasoir aussi velouté que lui! »

« Velouté ! velouté! » grommela un indigène qui se rajustait devant un miroir, après avoir passé par les mains de l'homme au rasoir velouté. Je m'aperçus alors que l'indigène avait au menton une belle balafre, recouverte de taffetas d'Angleterre.

Alcide Chougrier ne se déconcerta pas: « La belle affaire que votre égratignure, dit-il en haussant les épaules, tous ces messieurs, d'ailleurs, sont témoins que c'est vous qui avez remué. »

« Ces messieurs » se mirent à rire, et le balafré, qui avait ses raisons, sans doute, pour ne pas engager une discussion en règle, se contenta de répéter d'un air grognon : « Velouté ! velouté !

— Oui, velouté! » reprit Alcide Chougrier, en saisissant le nez de l'adolescent comme on saisit la barre d'un gouvernail. « Et puis, vous savez, monsieur Artus, ce n'est pas tous les jours que vous serez rasé par un homme qui a fait ses études au lycée Saint-Louis, à Paris ! »

M. Artus mit son tromblon gris sur sa tête et s'esquiva sans demander son reste.

« Aïe ! fit l'adolescent.

— Qu'est-ce qui lui prend à celui-là? s'écria Alcide Chougrier avec indignation. Jeune homme, allez-vous prétendre que je vous ai balafré, lorsqu'au vu et au su de tous ces messieurs, le rasoir est à cinquante centimètres de votre peau de satin.

— Vous ne m'avez pas balafré, riposta l'adolescent d'un ton de mauvaise humeur, mais vous m'avez démanché le nez.

— Ce n'est que cela! s'écria Alcide en éclatant de rire, soyez tranquille, jeune homme, vous pouvez être sûr qu'on n'en parlera plus dans cent ans d'ici. A qui le tour? »

C'était le tour d'un bonhomme qui avait fumé sa pipe tout le temps, et qui ne s'en sépara que pour s'asseoir sur la sellette. Ce bonhomme, qui n'avait pas l'air commode, dit tout bas quelques mots que je n'entendis pas. Mais Alcide les entendit. Il garda le silence et prit un air de gravité surnaturelle. De temps en temps, seulement, il se gonflait la joue avec sa langue et nous lançait des regards prétendus spirituels en fermant l'œil droit.

« Soyez à ce que vous faites! » grommela le bonhomme d'un ton bourru.

Un à un, les patients passèrent par les mains d'Alcide. Le n° 3 se laissa faire avec une grande placidité, sans dire un mot. Le n° 4, qui était l'homme facétieux de tout à l'heure, donna occasion à mon ami de déployer toutes les ressources de son esprit, et de dépenser sa provision de calembours, d'à peu près et de coq-à-l'âne. Le n° 5, jeune homme taciturne, se laissa faire pour l'acquit de sa conscience, et me céda la place.

Alcide me barbouilla de savon, me saisit par le nez, me rasa à droite, à gauche, en dessous, par conséquent me contempla de face, de trois quarts et de profil, sans me reconnaître.

Quand il versa de l'eau dans la cuvette, avec un empressement obséquieux, c'est-à-dire quand je fus hors de l'atteinte de ses coups de rasoir, je lui dis à voix basse :

« Et moi aussi j'ai fait mes études au lycée Saint Louis.

— A quelle époque? » me demanda-t-il en me regardant avec attention. Je lui dis l'époque.

« Mais alors, s'écria-t-il, seriez-vous, par hasard...? oui, tu es... » Je lui dis mon nom. Son premier mouvement aurait été de me sauter au cou, si, saisi subitement d'une mauvaise honte, il n'avait jeté les yeux d'un air effaré sur ses bras nus, sur son tablier et sur l'ensemble de son établissement.

Mon sourire l'encouragea sans doute, car il s'écria « Bah! il n'y a pas de sot métier, il n'y a que de sottes gens! »

J'abondai dans son sens, et je l'invitai à dîner pour le soir même à mon hôtel : l'hôtel des *Rois mages*.

Il s'était habillé en « monsieur », tout en se moquant de sa propre toilette. Il mangea bien, et but encore mieux ; mais au lieu de l'égayer, le vin du Rhin le rendait de plus en plus sérieux. Vers la fin, il tourna à la mélancolie.

« Ne cherche pas à m'égayer, me dit-il enfin d'un air sombre. Dans mon âme de coiffeur, il y a les débris de bien des projets qui n'ont pas abouti. Sais-tu ce qui m'a perdu ?

— Mais tu n'es pas perdu.

— Je suis perdu, et ce qui m'a perdu, c'est que j'étais trop bien doué. On me répétait à la journée; « Alcide! mais Alcide fera tout ce qu'il voudra, dè



C'était bien mon Chougrier. (P 120, col. 1.)

qu'il s'en donnera la peine.» Les études m'ennuyaient; on m'a mis dans le commerce; le commerce m'ennuyait, j'ai essayé de la banque; la banque m'ennuyait, je suis entré dans l'atelier d'un peintre. Dans cet atelier de peintre, il fallait travailler autant qu'au lycée, et pour arriver à quoi? J'avais des dispositions pour la musique, je suis entré comme troisième trombone à l'orchestre de l'Opéra-Comique. Le temps s'écoulait et l'on ne parlait pas de me confier la partition du second trombone, et un garçon comme moi ne pouvait pas rester troisième trombone toute sa vie. Je m'engage dans un régiment de cuirassiers. Tout n'est pas rose dans le métier de cuirassier. Pour arriver au bout de mon engagement sans trop me « fouler la rate » comme on dit, j'accepte de couper les cheveux et de faire la barbe aux autres cuirassiers. Je suis sûr qu'on me cite encore au régiment; car, ayant des dispositions pour tout, je me suis réellement distingué, les ciseaux et le rasoir à la main. A ta santé, mon pauvre vieux! »

Nous trinquâmes mélancoliquement et il reprit:

« Entre temps, je faisais des vers, que j'envoyais aux journaux; on ne les acceptait pas, sous prétexte qu'ils avaient des pieds en trop ou en moins. Je me mets à la prose, j'écris des romans, des histoires, des contes pour la jeunesse. On me renvoie ma prose comme on m'avait renvoyé mes vers; et cette fois on ne se donne même plus la peine de me dire pourquoi. La fin de mon engagement arrive. Mon père meurt, me laissant quelques milliers de francs. Je rencontre un ancien camarade qui est à la tête d'une entreprise superbe. Je lui confie mon argent, et il me donne la place de surveillant-général dans son entreprise. Au bout d'un mois, il me compte mes appointements et me parle de dividendes magnifiques pour la fin du trimestre. Le lendemain, il se sauve avec la caisse, et je me mets à sa poursuite. Mes ressources s'épuisent et me voilà sans un sou au cœur de la Hollande. Je me demande si je ne ferai pas bien d'en finir en me noyant; tu sais, en Hollande, ce n'est pas l'eau qui manque. Je rencontre une troupe de saltimbanques; l'on m'engage comme trombone; de ville en ville nous arrivons à Colmar. A Colmar le directeur de la troupe fait faillite, et chacun tire de son côté. Je demande de l'ouvrage à un coiffeur; il est content de moi, je suis content de lui; bref, j'épouse sa fille, j'hérite de son fond et de sa clientèle, et... et me voilà! Si j'avais suivi bêtement la grande route, comme toi, je serais dans « une position superbe! » Trop bien doué, c'est ce qui m'a tué. Le monde est aux gens médiocres... »

Je me mis à rire.

« Je ne dis pas cela pour toi, reprit-il en rougissant; quand on porte un jugement général, il est toujours sous-entendu que l'on excepte les personnes présentes. »

J. Levoisin.

LA FIERTE DE SAINT ROMAIN

I

Mme de Montmorency était assise dans la grande salle du château dont son mari prenait son nom « Montmorency du Hallot »; elle était occupée d'un ouvrage de broderie comme ses deux filles, Mmes de Mollac et de Vérune; celles-ci achevaient une grande étole destinée au curé de la paroisse. Mme de Vérune, la plus jeune et la plus gaie des deux sœurs, s'était levée et contemplait son ouvrage avec une satisfaction orgueilleuse :

« Voilà qui est fini et bien fini, disait-elle, quand notre bon curé aura revêtu les ornements que nous lui avons brodés ces temps-ci, qui osera dire que les politiques ne sont pas bons catholiques?

— Je n'aime pas ce mot de *politiques*, et Mme de Mollac faisait un geste de dégoût; il y a là comme un parfum d'intrigue et de détours qui me révolte; nous sommes bons Français et par conséquent bons royalistes; oui, tous; vous n'avez pas besoin de sourire, ma sœur, M. de Mollac est aussi dévoué que nous au roi.... S'il a été entraîné un moment vers la Ligue, par son grand amour pour l'Église... il ne l'a jamais été vers les Espagnols.... » Mme de Vérune se mordait les lèvres. « Je suis fâchée d'avoir ri, Marie, dit-elle, et je sais bien que mon honoré beau-frère n'a plus que de vieux amis parmi les notables ligueurs à Rouen, sans avoir jamais été leur appui et leur complice, mais avouez qu'il en tenait un peu avant d'être votre mari et le fils de mon père? Mon père! Il suffirait à lui tout seul pour faire fuir un parti de ligueurs, comme il a fait à Arques, quand il combattait auprès du roi. M. de Vérune dit que parmi les gentilshommes qui étaient à cette affaire on l'appelle Lion de Montmorency. Quand sera-t-il guéri de ses blessures et de celles qu'il a reçues tout récemment en ce maudit siège? »

Mme de Montmorency avait gardé le silence pendant la conversation de ses filles. Elle appuyait sa tête sur sa main, regardant tout droit devant elle. Le vitrail étroit était entr'ouvert, une senteur de printemps montait par bouffées du jardin jusques dans la chambre. Il avait plu dans la matinée, l'air était doux, le soleil reprenait ses forces et semblait faire éclore les fleurs sous ses pas; on entendait les oiseaux qui chantaient dans les touffes du vieux lierre revêtant la tour du château, les poules caquetaient dans la basse-cour, deux ou trois chevaux piétinaient sur le pavé et les valets causaient et riaient en les accommodant. Tous ces bruits et ces parfums, cette vie nouvelle de la nature et de la famille au début du jour ne suffisaient pas à chasser la mélancolie peinte sur le visage de la châtelaine. Elle se retourna vers ses filles qui virent ses yeux pleins de larmes. « Je suis marrie, dit-elle, que votre père, mon très cher sire et mari,

ait jugé bon d'accepter ce gouvernement de Gisors par-dessus le marquis d'Allègre. Je sais bien que c'est pour nous un grand avancement et le digne prix de ses services auprès du roi, mais le marquis est cruel et d'humeur vengeresse ; il ne se saurait consoler d'avoir été dépossédé. Qui sait ce qu'il pourra avoir en imagination pour punir son successeur d'avoir osé prendre sa place? »

Jacqueline de Vérune redressa sa jolie tête. « Si un Montmorency ne se pouvait garder contre un d'Allègre, dit-elle d'un accent dédaigneux, il lui faudrait être bien dégénéré, et c'est ce que n'est point monseigneur mon père, grâce à Dieu et à monseigneur saint Nicaise. »

Mme de Montmorency soupira tristement. « Qui se pourrait garder contre la trahison? » murmura-t-elle.

On entendait au dehors un pas lourd un peu inégal, et le bruit d'une canne ou de béquilles frappant le plancher. Mme de Vérune courut à la porte en criant : « C'est mon père ! » Elle ouvrit et M. de Montmorency du Hallot entra ; il était grand, et sa taille était robuste encore malgré les souffrances que lui avaient imposées ses blessures. Elles se lisaient dans ses yeux enfoncés, dans les rides qui s'étaient creusées sur son front. Jacqueline s'était empressée à soutenir ses pas. Lorsqu'il se laissa tomber sur le grand fauteuil à oreillers qu'avait avancé Mme de Mollac, il se pencha vers ses filles et les baisa l'une après l'autre sur la joue.

M. de Montmorency était un père très tendre et tendrement aimé. Mme de Mollac venait chaque jour de son château voisin pour le visiter dans sa convalescence ; Mme de Vérune avait quitté sa maison aux environs de Vernon pour s'établir au Hallot afin de seconder sa mère dans les soins que réclamait le blessé. Elle était mariée depuis peu et n'avait pas encore d'enfant. Mme de Mollac laissait chez elle un petit garçon de deux ans et une fille de quelques mois.

« Françoise, dit M. de Montmorency, s'adressant à sa femme, ce m'est une joie d'avoir pu venir jusqu'ici, je souffre moins et me tiens plus aisément sur mes béquilles ; je serai bientôt assez fort pour le service du roi, avant que nous prenions résidence au château de Gisors. »

Tout en parlant, le digne seigneur s'était soulevé sur ses coussins, et il essayait ses forces et l'élasticité renaissante de ses membres en pliant le genou qui avait été blessé au siège de Rouen, lorsque le roi avait lui-même dirigé l'attaque contre le château que tenait M. de Villars, gouverneur de la ville pour la Ligue. Le maréchal de Biron, commandant en chef de l'armée royale, n'ayant nul désir de voir le roi triompher sitôt de ses ennemis, ce qui aurait diminué son importance, Henri IV s'était vu contraint de lever le siège de Rouen ; le sire de Montmorency avait, plus qu'aucun gentilhomme normand, contribué à la résistance contre la Ligue dans la province, et il était en conséquence fort aimé du roi. « Si seulement Sa Majesté était catholique, la France serait bientôt à ses pieds, » répétait-il parfois à Rosny, le fidèle ami et conseiller d'Henri IV, bien que celui-ci fût pour son compte bon huguenot. Nul ne s'aventurait à parler ainsi devant M. du Plessis-Mornay, car tout amoureux que fût celui-ci du succès du roi, il l'était plus encore de sa foi religieuse. « J'aimerais mieux le voir mort qu'abjurant, » avait-il dit plus d'une fois.

Mme de Montmorency n'était pas mariée depuis vingt-cinq ans et plus, sans savoir que son mari avait coutume de faire peu de cas des obstacles qu'il pouvait rencontrer dans l'accomplissement de son devoir. Elle ne parla donc pas des blessures à peine fermées et de la faiblesse opiniâtre qui devaient empêcher M. de Montmorency de monter à cheval.

« Ce sont donc choses bien pressées que vous avez à faire à Vernon, dit-elle, vous en êtes plus en peine que d'achever le récit de la bataille d'Arques que le roi vous avait demandé, et que vous aviez commencé de dicter au chapelain. Quand vous verrez Sa Majesté, et qu'Elle vous demandera si vous avez fini de faire écrire ce qui lui fait si grand honneur, que lui répondrez-vous si l'histoire n'est pas achevée? »

M. de Montmorency haussa les épaules : « Je ne sais pourquoi le roi m'a demandé cette histoire, dit-il, sinon qu'il m'a vu si blessé sur mon brancard après la bataille, qu'il a jugé mon cas plus grave encore qu'il n'était et a voulu me donner occupation d'infirme et invalide pour mes vieux jours. Sa Majesté ne sait ce que c'est d'être soigné par femme et filles qui vous aiment. »

Le châtelain regardait Mme de Vérune qui s'était assise sur un tabouret à ses pieds et caressait doucement ses mains nerveuses blanchies par la maladie. Elle y posa légèrement ses lèvres.

« Histoire finie ou non, dit-elle, mon père, vous n'êtes pas encore assez fort pour chevaucher jusqu'à Vernon ; vous vous trouveriez mal en selle et tomberiez de votre coursier comme vous n'avez fait ni à Arques ni à Rouen, pour blessé que vous ayiez été.

— Je ne saurais chevaucher aujourd'hui, avoua le baron, tout fatigué déjà de l'effort par lequel il avait quitté sa chambre, mais ce sera bientôt que je le pourrai, ce dont je rends grâce à Monseigneur saint Romain. Je lui ai fait vœu de deux cierges de cinq livres pour le jour où la Fierte sera levée l'an prochain, si je puis avant la fin de septembre être installé au château de Gisors ; la ville est dans un état de crainte et d'inquiétude continuelles, par suite des nombreuses entreprises qu'a faites naguère le marquis d'Allègre contre le repos et la vie des citoyens. Plus d'un a souffert non seulement en ses biens mais en son corps pour n'avoir pas voulu obéir à sa tyrannie. Il est temps que le gouverneur du roi rétablisse l'ordre et la sécurité.

— M. Frontin restera-t-il votre lieutenant général en votre gouvernement, mon père? demanda Mme de Mollac, il me semble qu'il doit plus que tout autre

être empressé à servir le roi sous vos ordres, ayant si fort souffert des cruautés du marquis.

— Tant que M. Frontin me fera l'honneur de recevoir mes ordres, je le maintiendrai assurément en sa juridiction, dit M. de Montmorency, mais sa santé est altérée, et il est déjà âgé. Mieux que moi il aurait mérité d'être gouverneur de la place, s'il avait été gentilhomme et soldat. C'est son ferme courage, lorsqu'il était attaché au poteau avec un baril de poudre à ses côtés que le marquis menaçait sans cesse de faire sauter, qui a arraché l'admiration de tous et décidé le roi à révoquer M. d'Allègre. Je regrette seulement que M. Frontin ne commande pas à ma place le château et la ville de Gisors.

— Et moi aussi, » murmura Mme de Montmorency, mais elle n'osait pas le dire tout haut, accoutumée dès longtemps à obéir à son mari. M. d'Allègre avait naguères eu grand désir de l'épouser, et avait été refusé, ce qui augmentait sa haine pour le rival qui l'avait emporté sur lui dans le choix de Mlle de Morainville comme dans la fortune guerrière. Mme de Montmorency cachait dans son cœur le souvenir du jour où le jeune baron de Saint-Just, plus tard le marquis d'Allègre, avait paru devant elle, un poignard à la main, menaçant de se tuer ou de la tuer si elle ne consentait pas à l'épouser. La jeune fille s'était retranchée derrière la volonté de son père et ce farouche prétendant avait disparu à la voix du vieux comte de Morainville, mais Françoise avait conservé l'effroi de ce jour qui revenait involontairement à sa mémoire, à cette heure où la rivalité renaissait sur un autre point entre les deux hommes. « Il n'est pas devenu meilleur, pensait-elle, et sa colère doit être bien grande. Je ne voudrais point que les blessures de monsieur mon mari fussent sitôt guéries! »

Elles se guérissaient cependant, grâce aux bons soins qu'avait reçus le baron, et il commençait à remonter sur son bon cheval, blessé comme lui, non au siège de Rouen, mais à l'échauffourée d'Aumale, où M. de Montmorency avait accompagné le roi Henri IV lorsque celui-ci s'était jeté au devant des ducs de Parme et de Mayenne qui marchaient sur Rouen pour faire lever le siège. Le roi avait fait ce jour-là office de maréchal de camp plutôt que de souverain, et il avait été blessé d'une arquebusade. M. de Montmorency avait été foulé aux pieds à ses côtés, son cheval ayant été blessé, et le cavalier démonté, mais le coursier était guéri, ayant été bien pansé par son bon écuyer. Le baron le flattait de la main dans la cour du Hallot et le cheval hennissait de plaisir en revoyant son maître qui avait été enfermé tant de semaines en sa chambre entre la vie et la mort. « Ah! Veillantif, mon brave Veillantif, dit Mme de Vérune en tendant un morceau de pain au bon cheval, te voilà content, car tu retrouves à la fois ton maître et le grand air, tu crois que tu vas courir comme autrefois, à travers bois, et vallées et que ton seigneur n'aura à chevaucher qu'en ses terres ou à la bataille; tu ne sais pas que tu es à cette heure au service d'un gouverneur de place, et que tu vas vivre en une ville, entre des murailles, parmi des rues et des maisons. Plus de liberté, Veillantif, plus de grand air, mon pauvre ami! »



M. de Montmorency du Hallot entra. (P. 123, col. 1.)

En se lamentant ainsi, Mme de Vérune caressait le cou du cheval; son père s'aperçut qu'elle cachait des yeux remplis de larmes. « Êtes-vous folle, Jacqueline, demanda-t-il, de vous attrister de ce qui m'est grand honneur et profit, et un repos assuré qui me permet de me guérir tout à fait avant de guerroyer de nouveau avec Sa Majesté? » La jeune femme releva la tête, essuyant ses larmes d'un geste impatient. « Cela est vrai et vous dites bien, Monseigneur, répondit-elle, mais je ne sais d'où me vient si mortelle tristesse. Je vous vis plus d'une fois partir pour la guerre avec moins d'inquiétude qu'à cette heure où vous allez paisiblement prendre charge d'une place, et je sais que ma mère pense de même. Peut-être sont-ce ses craintes qui m'ont gagnée, ajouta-t-elle en souriant gaiement à travers ses pleurs, je ne sais pas vraiment quels dangers vous pourriez courir en cette bonne ville de Gisors. »

Le châtelain souriait aussi. Il s'était mis en selle, non sans un effort qui n'avait pas échappé à sa fille, et, relevant la tête, il fit de la main un geste affectueux à sa femme qui s'appuyait à la fenêtre de sa chambre, le suivant anxieusement du regard. « Je ne ferai ce jour que chevaucher jusqu'à la ferme d'Hocqueville : j'y ai quelque ordre à donner à Pierre Cordier, et je ferai vos amitiés à Cornille, sa femme..... »

Mme de Montmorency inclina la tête en signe d'as-

sentiment, mais en son cœur elle était dans un autre lieu et elle pensait : « Je voudrais savoir ce que fait à cette heure le marquis dans son château de Blainville. »

Au même moment le marquis d'Allègre était assis dans une salle basse, un grand chien noir à ses pieds ; il jouait de la main avec la dague suspendue à son côté, tout en parlant vivement au comte de Saint-Pol, son ami et voisin, et compagnon de la plupart des actions mauvaises de sa vie. Qui les voyait chevaucher ensemble parmi les paysans de leurs environs, et naguère parmi les bourgeois de Gisors, pouvait dire qu'un dessein se préparait qui devait être funeste à quelqu'un. A côté d'eux se tenait un page nommé Marché, jeune encore mais de sinistre apparence, car un coup d'épée lui avait fendu le visage, dont il restait couturé et défiguré, et il avait perdu un œil du poids d'un bâton dans une querelle qu'il avait cherchée mal à propos à un laboureur sur les terres du marquis.



[Il s'était mis en selle. (P. 124, col. 2.)

Le paysan avait été pendu haut et court, mais Marché n'en avait pas moins l'œil crevé. Il avait été accusé de bien des crimes, et il en avait commis plus qu'on ne savait. Ceux qui parlaient de lui, tout bas, car on le craignait fort, disaient qu'il avait assassiné Marc Hamon, tailleur à Rouen, et qu'il avait promis le mariage à sa veuve Barbe. Celle-ci était morte peu après, et encore chargeait-on Marché de cette mort. A cette heure, il était en grand conciliabule avec son maître et le comte de Saint-Pol. Personne ne les pouvait entendre, et cependant ils parlaient bas comme gens qui redoutaient de voir éventer leurs desseins. Saint-Pol paraissait hésitant et mal disposé à faire ce qu'on lui demandait. Le marquis finit par dire en élevant la voix : « Si vous ne me servez en cette affaire, plus ne vous tiendrai-je jamais pour mon ami. » Le comte se détourna, versant dans son verre une grande rasade de vin, puis lorsqu'il eut bu : « Si vous le voulez, il le faut donc faire, répondit-il, mais c'est la dernière fois que je vous sers, et ne suis-je pas bien curieux de rester votre ami si ce sont par telles entreprises que je vous dois montrer mon amour. Je craindrais à la longue d'offenser Dieu si fort qu'il me frapperait de sa foudre. » Le sourire de Marché était diabolique, le marquis se mit à rire : « Vous vous tournerez huguenot après, si bon vous semble, dit-il, mais j'ai occasion de vous en ceci et je vous retiens encore une fois pour mon ami et compagnon. Nous partirons de céans non pas demain, mais le jour d'après. Il n'est besoin de dire aux valets où nous allons. »

C'était le 12 septembre 1592. Le baron de Montmorency avait quitté son château du Hallot, et, chevauchant doucement, il était arrivé à Vernon-sur-Seine

où il comptait séjourner quelques jours pour les affaires du roi. Ses blessures l'avaient fait souffrir pendant la journée, et il avait grande hâte de se mettre en son lit pour se reposer. Cependant tout en défaisant son pourpoint, et donnant ses ordres à son valet pour le lever du lendemain, il ne pouvait s'empêcher de songer à son château du Hallot, à sa femme qu'il y avait laissée tout éplorée, à Mme de Mollac qui avait ce jour-là amené ses deux petits enfants pour embrasser leur grand-père, et à Jacqueline de Vérune, les yeux brillants de larmes qu'elle ne laissait pas couler. « Je ne sais ce qu'elles ont fait pour m'amollir le cœur, se disait le brave seigneur, mais cent fois les ai-je quittées sans me sentir ainsi chagrin et mélancolique. Quand nous serons établis au château de Gisors, Madame me tiendra à ses côtés bien sûrement, et ce lui sera une joie qui la consolera d'avoir quitté le Hallot. Demain au matin commencerai-je de bonne heure la besogne que je suis venu faire céans afin de pouvoir bientôt retourner vers elle, et l'emmener en notre ville. Mollac et Vérune laisseront aller leurs femmes pour quelques semaines afin de nous souhaiter la bienvenue en mon gouvernement. »

Le baron était en la maison du bailli de la ville, bien meublée et bien garnie de linge et vaisselle; Mme la baillive avait préparé pour le gouverneur de Gisors la plus belle chambre et le meilleur lit, et, après le souper, elle avait fait porter sur la table du vin et des épices. Le bon seigneur s'endormit après s'être recommandé, lui et les siens, à Dieu le père et le Fils, et Notre-Dame de Bon Secours. Il n'oublia pas non plus le grand évêque de Rouen, saint Romain, auquel il avait une particulière dévotion. Il dormait avant que les horloges des églises eussent sonné dix heures, car il était las ayant chevauché ce jour-là pour la première fois pendant plusieurs heures. Veillantif dormait de son côté dans l'écurie du bailli, il n'était plus si jeune qu'il l'avait été, et le grand air l'avait fatigué.

Pendant que le baron soupait à la table hospitalière du bailli de Vernon, et que Mme la baillive s'excusait de la modeste chère qu'elle offrait à son hôte, n'ayant été avertie de sa visite que depuis trois jours, un cortège nombreux arrivait à la meilleure auberge de la ville de Vernon. C'était le marquis d'Allègre, accompagné de quinze ou seize cavaliers, gentilshommes de ses amis ou valets de sa maison, tous bien armés de dagues et d'épées. En arrivant à l'hôtel, le marquis demanda le souper et que le vin fût bon; l'hôte n'osa refuser, mais il servait en tremblant, car il connaissait le marquis, et se tenait pour sûr de n'être payé qu'en injures et peut-être en violences. Cependant la table fut servie avec soin, car M. d'Allègre était grand connaisseur, et les canards de Rouen qui se promenaient tout à l'heure dans la cour, étalant leurs ailes vertes et bleues et leur poitrail blanc de neige, se trouvaient accommodés à la normande en face du marquis dans un plat de faïence aux riches dessins. On buvait et l'on mangeait sans causer gaiement, car le marquis était sombre et ne parlait guère, mais il buvait sec et à grandes rasades.

L'hôte l'observait du coin de l'œil. « Mal en prendra à quelqu'un de cette chevauchée, » pensait-il, et le marquis n'est pas venu pour rien se promener à Vernon.

A suivre. Mme DE WITT née GUIZOT.

L'AGE DES ARBRES GÉANTS
DE LA CALIFORNIE

Nous avons déjà parlé longuement ici même des arbres géants de la Californie [1]. On sait donc que ces *sequoïa* atteignent des dimensions prodigieuses et que leur âge dépasse plusieurs siècles. Quelques botanistes prétendaient même faire remonter leur existence à 3000 ou 4000 ans.

Des études récentes viennent de prouver que les plus vieux de ces arbres ne dépassent pas quinze siècles, ce qui est déjà un âge fort vénérable. Ce qui a permis de faire cette estimation, c'est que, plusieurs de ces arbres ayant été abattus, on a pu compter le nombre des couches annuelles sur les sections transversales des troncs.

Un arbre abattu en 1852, dont une coupe aujourd'hui forme le plancher d'une maison, et dont nous avons donné le dessin dans notre précédent article, avait 97 pieds anglais, environ 30 mètres, de circonférence à la base du tronc. A 1m,50 du sol, son plus grand diamètre était de 7m,55, et son plus petit de 6m,80 sans l'écorce. La moyenne du nombre des couches a été de 1260 représentant un nombre égal d'années de croissance.

D'après cet arbre et plusieurs autres, la croissance devient régulière au tiers de la distance de l'écorce au cœur de l'arbre. Près de l'écorce, les couches ne sont pas plus épaisses qu'une feuille de papier.

En 1862, un orage renversa un des plus beaux de ces arbres, l'*Hercule*. Il avait 86 mètres de hauteur et 4m,25 de diamètre à 7m,60 au-dessus de la base. Son âge, d'après M. Lemmon, est de 1232 ans.

Le *Leviathan*, qu'on croyait âgé de 4000 ans, avait environ 90 mètres de hauteur, 5m,50 de diamètre à 2 mètres du sol. Il a environ, d'après le botaniste américain, 1500 ans d'existence. La partie inférieure de son tronc est encore en place.

Les troncs d'autres sequoïas subsistent dans le même lieu. Ils sont excavés et 20 ou 30 chevaux peuvent s'abriter sous leur voûte de feuillage. Leur âge ne dépasse probablement pas 1500 ans.

P. VINCENT.

1. V. t. vol. IV, p. 6 *Les arbres géants.*

LA BAGUETTE DIVINATOIRE

Depuis quelque temps, l'attention publique a été vivement attirée vers l'abbaye de Saint-Denis, soit par le vol récent qu'on y a commis, soit par une descendante d'un auteur dramatique du dix-huitième siècle qui prétend y découvrir, à l'aide d'une baguette magique, un trésor enfoui jadis par le bon roi Dagobert. Laissons à la police la recherche des voleurs, mais profitons de la tentative de découverte pour jeter un rapide coup d'œil sur l'histoire de la baguette divinatoire, et chercher ce qu'elle vaut au point de vue scientifique.

Dès les premiers temps du monde, les peuples ont attaché à la baguette une idée mystérieuse, probablement parce qu'elle était l'attribut de l'autorité, de la dignité, de la puissance.

Les devins s'emparèrent de cette idée mystérieuse et l'on vit les Chaldéens pratiquer la *rabdomancie,* ou l'art de deviner avec la baguette, art que connurent les Scythes, d'après Hérodote; les Brahmanes, d'après Strabon; les peuples de Mételin, d'après Philostrate. On vit Mercure, Janus, Médée, Circé, faire des prodiges. Tite-Live, Aulu-Gelle, Macrobe, Plutarque, nous montrent la baguette divinatoire aux mains des augures.

Malgré de nombreuses recherches, il me paraît difficile de préciser tous les emplois de la baguette depuis la naissance du monde jusqu'à la fin du quatorzième siècle. Tout ce qu'on peut affirmer avec certitude, c'est qu'elle servait principalement à connaître des choses du monde moral. Quant à ce qui est de son emploi pour la recherche des sources ou des trésors, les anciens ne paraissent pas l'avoir connu. Tous ceux qui ont écrit sur ce sujet ne relatent pas de note précise antérieure au *Testament du frère Basile Valentin.* Ce frère vivait en 1413. S'il faut croire à l'authenticité de ce testament, ce ne serait donc qu'au quinzième siècle que l'on aurait recherché les trésors avec la baguette.

En 1630, un baron de Beau-Soleil et dame de Bertereau, sa femme, vinrent en France et obtinrent la mission officielle d'y découvrir des mines à l'aide de la baguette. Dix ans après, la dite dame dédia au cardinal de Richelieu un petit livre, fort rare aujourd'hui : *La Restitution de Pluton à Son Éminence,* et dans lequel se trouve le catalogue de plusieurs minières découvertes en France par le moyen de la baguette divinatoire. Il se trouva des savants pour soutenir qu'il n'y avait là rien d'étonnant, et que c'était un effet de sympathie du minéral avec le bois, comme la sympathie qui existe aussi, d'après eux, entre l'huître et la lune, l'herbe de rue et le figuier, le myrte et le grenadier.

La baguette divinatoire mena si grand tapage, qu'en 1666 le célèbre Robert Boyle crut opportun de poser, à la Société Royale de Londres, la question de savoir si la baguette tenue à la main se tournait vers un trésor caché.

Entre 1689 et 1702 se renferme l'époque la plus intéressante pour la baguette divinatoire. Non seulement elle se tourne vers les trésors cachés et vers les sources, mais encore elle indique un voleur, un meurtrier, le lieu d'un crime, et, phénomène beaucoup plus curieux, elle fait connaître les déplacements qu'un propriétaire peu consciencieux a pu faire subir aux bornes de son champ. La découverte, à l'aide de la baguette, des assassins d'un marchand de vins de Lyon affola tous les esprits. Les savants échangèrent entre eux de longues dissertations. Je viens de les lire en entier et je vous affirme que rien n'est plus curieux.

De 1702 jusqu'à nos jours, l'intérêt de la baguette va en décroissant : on l'emploie surtout à la découverte des sources. Un Dauphinois, Barthélemy Bleton, acquiert en ce genre une grande célébrité.

Au commencement de ce siècle, l'intérêt, tout décroissant qu'il est, existe encore assez pour que, en 1826, le comte J. de Tristan se croie permis d'écrire un livre à ce sujet, dans lequel il ramène les effets de la furcelle, ou baguette à deux branches, à l'influence d'effluves électriques, opinion que plusieurs personnes admettent encore aujourd'hui. A tout prendre, cela vaut mieux que de rattacher le mouvement de la baguette à une cause spirituelle, telle que l'influence du diable ou des génies. Toutefois, la baguette divinatoire semblait tombée en oubli lorsqu'elle vient d'être remise en lumière par les fouilles pratiquées dans l'abbaye de SaintDenis.

Que faut-il réellement croire des effets de cette baguette? Faut-il, comme les péripatéticiens, attribuer ses phénomènes à des propriétés occultes connues sous les noms de sympathies ou d'antipathies? Faut-il, comme les cartésiens, l'attribuer à des corpuscules ou à des vapeurs? Faut-il y voir l'influence de l'électro-magnétisme ou de l'électro-organisme?

Non! mille fois non! La cause du mouvement de la baguette n'appartient point au monde physique, mais bien au monde moral. Il est évident qu'elle n'est et ne peut être que la conséquence d'un acte de la pensée de celui qui la tient. Il pense qu'un trésor est caché à tel endroit et le résultat immédiat de cette pensée est de produire en lui une action musculaire inconsciente qui fait mouvoir la baguette. Voilà tout le secret.

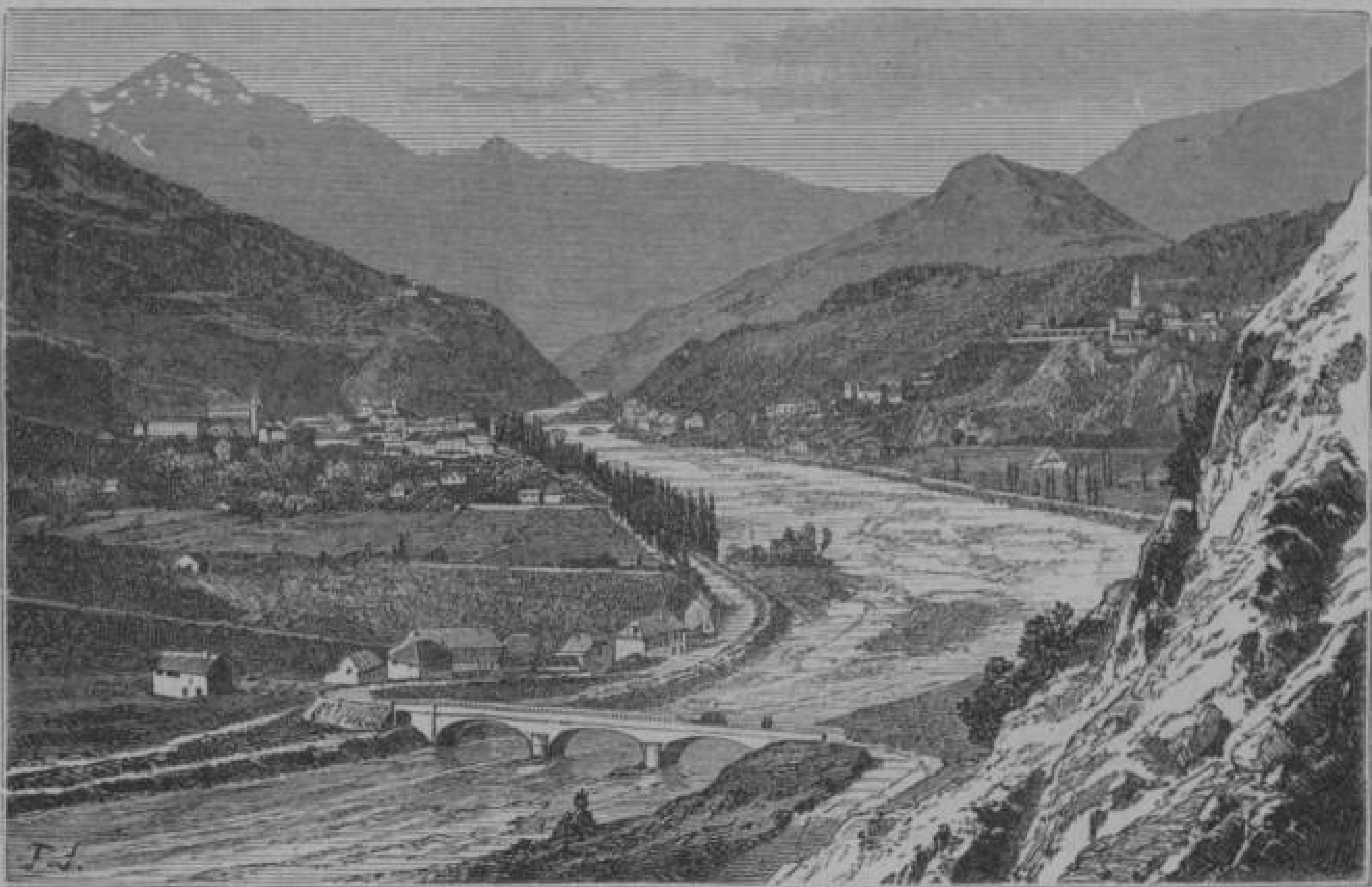
Si, en suivant le conseil de Laplace, on examinait avec une attention d'autant plus scrupuleuse qu'ils paraissent plus difficiles à admettre, tous les prétendus phénomènes de la sorcellerie, on verrait, comme dans le cas présent, la sorcellerie s'évanouir et la baguette rester ce qu'elle est réellement : coudrier, aulne, hêtre ou pommier.

P. Martefani.

A TRAVERS LA FRANCE

ALBERTVILLE

Albertville est une localité nouvellement française, comme toutes celles du département de la Savoie, dont elle est une sous-préfecture. Il y a vingt-deux ans, c'était encore une ville piémontaise, et son nom même rappelle le souvenir d'un roi de Sardaigne, Charles-Albert, qui l'agrandit, et lui donna l'aspect d'une ville moderne.



Albertville.

Il existait autrefois, sur une plate-forme avancée qui domine le confluent de l'Isère et de l'Arly, une forteresse d'origine gauloise ou romaine, qui prit, de sa situation, le nom de Conflans. Ce fut au moyen âge et presque jusqu'à nos jours une ville assez prospère, réduite à n'être maintenant que l'humble annexe administrative d'un village voisin, l'Hôpital, situé à 4 ou 500 mètres en amont, au fond de la vallée, sur la rive droite de l'Arly. C'est de 1845 que date le nom actuel de l'Hôpital, devenu successivement un bourg et une petite ville.

La population de la commune d'Albertville a presque doublé depuis l'annexion de la Savoie : en 1850, elle était loin d'atteindre le chiffre de trois mille habitants; elle dépasse aujourd'hui celui de cinq mille. Le gouvernement français a récemment fait entourer les deux bourgs d'une ceinture de forts.

Comme la plupart des cités modernes, Albertville n'est en elle-même ni curieuse ni pittoresque. Conflans est moins monotone; néanmoins, ce n'est pas pour y voir des maisons délabrées, d'anciennes murailles et les ruines d'un château du moyen âge, qu'on gravira la côte qui y conduit, mais pour admirer la belle vue dont on y jouit sur la vallée de l'Isère.

Albertville a aussi pour elle sa magnifique situation. De ses promenades parfaitement entretenues, l'œil, au lieu de s'abaisser sur des vallées, s'élève pour contempler avec ravissement de belles montagnes détachées du massif des Alpes. A l'occident, c'est la Belle-Étoile, longue crête qui se dirige en ligne tortueuse du sud au nord, et dont la cime se dresse à 1848 mètres d'altitude, c'est-à-dire de hauteur au-dessus des mers. A l'orient, c'est le Mirantin, montagne de 2465 mètres, dont trois crêtes rocheuses forment à leur réunion le point culminant. Les derniers escarpements de cette montagne plongent sur quatre vallées différentes : celle de l'Isère au sud-ouest, celle de l'Arly et d'Albertville à l'ouest, celle du Doron au nord-ouest et au nord, celle de l'Argentine à l'est.

La vallée du Doron n'est autre, en majeure partie, que celle de Beaufort, justement célèbre parmi les touristes, et riche en pâturages qui sont réputés les meilleurs de la Savoie. Beaufort, le chef-lieu, est un bourg de plus de deux mille habitants, qui occupe une position des plus charmantes.

ANTHYME SAINT-PAUL.



La grand'messe vient de finir. (P. 129, col. 2.)

LES MILLIONS DE LA TANTE ZÉZÉ [1]

XV

Le lieutenant pense qu'il fera bien de rendre visite à Mme de Bacques. — A la sortie de la messe. — Le lieutenant Pertuys dépose deux cartes à la porte de M. le maire. — Mme de Bacques taquine la tante Zézé.

Le lieutenant, homme discret, et pêcheur consciencieux, s'était remis à observer les ablettes et, tout en observant les ablettes, il se demandait s'il ne ferait pas bien, et plus tôt que plus tard, de rendre visite à Mme de Bacques. Il s'étonnait de n'y avoir pas déjà songé, car enfin, Mme de Bacques était une vieille dame fort agréable, et son fils s'était toujours montré charmant. « Je suis un malotru, se dit le lieutenant pour conclure, et dès demain..... » Là-dessus il plia bagage et rentra dans son joli petit logis.

Quand la porte de la Maison aux Grimaces s'ouvrit pour livrer passage à Mme Quentin et à ses Voraces, l'épicier se précipita vers l'entrée de sa boutique, suivi de sa femme et de ses deux garçons.

Mais s'ils comptaient sur un spectacle divertissant, ils furent singulièrement attrapés. Les Voraces, repus et harassés, suivirent leur chef de file d'un pas lourd, sans se livrer à aucune excentricité.

« Eh bien? dit l'avoué quand il vit rentrer sa bande.

— Eh bien! répondit la mère des Voraces, ils se sont assez bien tenus.

— Qu'a dit la tante Lemas?

— Elle a dit qu'elle était très contente d'eux et qu'elle comptait les revoir bientôt. »

L'avoué se frotta les mains, persuadé que cet heureux résultat était dû surtout aux menaces terribles qu'il avait adressées à ses hoirs au moment du départ de l'expédition.

La grand'messe vient de finir à l'église de la Trinité. Les fidèles commencent à sortir. Parmi ces fidèles, ceux qui n'ont pas encore déjeuné filent rapidement, sans regarder ni à droite ni à gauche, et pendant dix minutes, dans les rues silencieuses qui s'enchevêtrent autour de l'église et forment la paroisse de la Trinité, l'on entend des pas pressés et des bruits de portes qui se referment.

Les fidèles qui ont déjeuné avant la grand'messe (et ce sont de beaucoup les plus nombreux) sortent lentement, forment des groupes, échangent des coups de chapeaux, des révérences ou des poignées de main. De groupe à groupe on voisine, on se fait, sur le parvis, des visites sommaires qui sont comme le prélude et l'annonce des visites plus sérieuses, plus prolongées que l'on échangera tout à l'heure, de maison à maison.

Les méchantes langues prétendent qu'à Sainte-Suzanne, les gens de la « société » ne pensent, ne parlent et ne remuent que le dimanche, entre la grand'-messe et les vêpres. Cette légende, évidemment diffamatoire, est née, sans doute, de ce fait que la plupart des fidèles de la société parcourent la ville, leur livre de messe à la main, sonnant ou frappant de porte en porte, et retournent à vêpres sans être rentrés chez

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97 et 113.

eux dans l'intervalle. Après vêpres, commencent les visites de grande cérémonie; la paroisse de la Trinité pousse des pointes jusque dans les régions moins aristocratiques de la paroisse de la Madeleine, et réciproquement.

Aux fidèles qui sortent de la Trinité « sur le coup de midi » se joignent pas mal de profanes, qui viennent là pour voir « sortir le monde », il y a si peu de distractions à Sainte-Suzanne! Un des plus assidus parmi ces profanes, était le lieutenant Lartail.

« Vous ici! » s'écria le lieutenant Lartail, qui fendit vivement un groupe de curieux derrière lequel se dissimulait assez maladroitement son frère d'armes, le lieutenant Pertuys. « Mon cher, je vous préviens charitablement que vous ne trouverez pas ici ce que vous y venez chercher. »

Le lieutenant Pertuys rougit comme une jeune fille et regarda son frère d'armes d'un air effaré. Et, tout en regardant son frère d'armes d'un air effaré, il se disait en lui-même: « Me serais-je trompé de paroisse? »

« Vous auriez mieux fait, reprit le lieutenant Lartail, d'aller pêcher la truite avec le capitaine Gérard.

— Je ne suis encore qu'un novice, répondit le lieutenant Pertuys en s'efforçant de sourire, et ce n'est que plus tard que le capitaine Gérard m'initiera à la pêche de la truite.

— Regardez-moi défiler tout ce monde-là, dit le lieutenant Lartail d'un air profondément découragé. Qu'est-ce que nous venons chercher ici, vous et moi? de jolies toilettes bien claires et bien gaies, et aussi de jolis visages, n'est-ce pas?

— Évidemment, répondit le lieutenant Pertuys, qui ne put retenir un soupir de soulagement et de satisfaction, en voyant que le lieutenant Lartail était à cent lieues de la vérité.

— Bon! reprit le lieutenant Lartail, eh bien! encore une fois, regardez-moi cela et dites-moi si vous n'êtes pas cruellement désappointé.

— Cruellement est le mot, » répondit le lieutenant Pertuys, et il parlait en toute sincérité, car il ne trouvait pas ce qu'il était venu chercher; tout à coup, ce qu'il cherchait il le trouva et il recommença à rougir.

« Une figure nouvelle! s'écria le lieutenant Lartail; oh! la jolie personne blonde! Ma foi, elle est si charmante que je lui pardonne d'être en noir. »

Le lieutenant Pertuys avait vu la jolie personne avant le lieutenant Lartail; lui aussi, il lui pardonnait d'être en noir, le noir lui allait si bien! mais en revanche, il ne pardonnait pas au lieutenant Lartail de traiter Octavie comme une personne sans conséquence.

« Est-ce que vous ne la voyez pas? reprit vivement le lieutenant Lartail.

— Je cherche, » répondit effrontément le lieutenant Pertuys, et, avec une mauvaise foi insigne, il affectait de regarder la femme du président du tribunal. Cette dame était en noir, il est vrai, mais elle n'était plus toute jeune, elle n'avait jamais été jolie, et elle avait les cheveux si désespérément roux, qu'on ne pouvait, sans une cruelle ironie, la traiter de blonde.

« Mais que faites-vous donc de vos yeux? s'écria le lieutenant Lartail avec impatience. On vous dit une demoiselle blonde et vous regardez une effroyable rousse. Tant pis pour vous, elle est passée maintenant! »

Le lieutenant Pertuys poussa l'hypocrisie jusqu'à faire le geste des épaules qui signifie: « Le malheur n'est pas grand! »

« Croyez-moi, Pertuys, reprit le lieutenant Lartail, avec une roideur un peu méprisante, pêchez à la ligne, mon garçon, le capitaine Gérard a raison, vous êtes né pêcheur, et pêcheur vous mourrez! »

Deux hussards au milieu d'une foule de pauvres « civils », c'est comme qui dirait, deux coquelicots ou deux bleuets qui tranchent avec éclat sur la teinte monotone des blés mûrs. Octavie, qui avait le don de voir sans regarder, avait involontairement remarqué les deux héros. L'admiration quelque peu indiscrète du lieutenant Lartail lui avait souverainement déplu. Elle savait gré au lieutenant Pertuys d'avoir respectueusement détourné ses regards. C'était l'acte d'un homme bien élevé, comme le salut du pêcheur de la veille. En effet, elle avait reconnu, du premier coup d'œil, que l'officier bien élevé n'était autre que le pêcheur.

Cette coïncidence ne lui déplut pas, mais, la minute d'après, elle n'y pensait plus. La tante millionnaire et sa nièce étaient devenues tout à coup le centre d'un groupe, formé d'éléments très divers; en première ligne, une grande femme endimanchée, rouge de confusion, et très embarrassée de sa personne. Cette grande femme aurait volontiers évité d'aborder Mme Lemas en public, mais son mari, le terrible nabot, lui avait formellement enjoint de présenter ses hommages à la tante Lemas et de la remercier de son invitation. Quand bien même elle aurait osé méditer de se dérober à ce devoir, ses enfants ne le lui auraient pas permis. Bon gré mal gré, ils l'auraient entraînée en tirant sur sa jupe.

Mme Lemas accueillit sa grande nièce avec une bonté parfaite, et Octavie se chargea d'occuper les enfants.

A ce groupe, déjà très compact et très animé, se joignirent des personnes curieuses, qui avaient connu Mme Lemas avant son mariage, et qui n'étaient pas fâchées de renouveler connaissance avec elle, devant témoins. C'est quelque chose, surtout dans une petite ville, que de se montrer publiquement sur un pied d'intimité avec une personne millionnaire.

« Venez-vous? dit le lieutenant Pertuys au lieutenant Lartail, qui contemplait ce spectacle avec une attention profonde.

— La fille et la mère sans doute? répondit le lieutenant Lartail.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire? demanda le lieutenant Pertuys en tirant son camarade par la manche.

— Permettez; je cherche à me rendre compte. Je

ne les ai jamais vues ni l'une ni l'autre. Regardez donc comme on les entoure. C'est un vrai baise-mains. Et cette marmaille! Des neveux, sans doute.

— Probablement! » Le lieutenant Pertuys ne put s'empêcher de tressaillir d'aise en voyant s'allonger la liste des neveux de la tante Zézé.

« Allons, Lartail, reprit-il aussitôt, venez ou l'on nous remarquera. Avez-vous vu le nouveau cheval du colonel? »

Le lieutenant Lartail, grand amateur de chevaux, donna dans le panneau, et se laissa emmener, tout en causant du nouveau cheval du colonel.

Ce sujet épuisé, il fut question du capitaine Aubry qui permutait.

Sur les trois heures, le lieutenant Pertuys s'assura qu'il y avait des cartes dans son porte-cartes, hésita entre plusieurs paires de gants, les essaya tour à tour et se décida pour celle qui le serrait le plus. Après quoi il descendit rapidement son escalier et se dirigea tout droit vers la demeure de M. le maire.

Entre le moment où il sonna et celui où on lui ouvrit, il se demanda quelle raison acceptable il pourrait bien donner pour expliquer sa longue éclipse. Comme il arrive toujours en pareil cas, celles dont il s'était contenté jusque-là lui parurent pitoyables au dernier moment. Il tomba dans une grande perplexité, d'où Laurent le tira d'un mot. Madame était sortie et M. le maire aussi.

Le lieutenant hésita un instant, ouvrit la bouche, comme pour demander un renseignement, puis se ravisa, et remit deux cartes à Laurent, en exprimant ses regrets.

Laurent referma la porte, déposa les deux cartes sur un plateau, et retourna à l'office, où Fanchette et la cuisinière l'attendaient pour continuer la partie de whist, interrompue par le coup de sonnette.



La partie continua. (P. 131, col. 2.)

« C'était au mort à jouer, dit gravement la cuisinière qui prenait le jeu de whist au sérieux, presque au tragique.

— Qui est-ce qui a sonné? demanda Fanchette qui considérait le whist comme un passe-temps et non pas comme un devoir impérieux.

— Le lieutenant Pertuys, répondit Laurent, en mouillant son pouce pour faire glisser ses cartes.

— Charmant jeune homme, très poli et très bien élevé, fit observer Fanchette; Madame l'aime beaucoup parce qu'ils se chamaillent ensemble.

— C'était au mort à jouer, » reprit sèchement la cuisinière.

Le mort joua, les vivants jouèrent et la partie continua.

De l'autre côté de la porte, le lieutenant Pertuys, immobile, se demandait à quoi il emploierait bien son temps. Il avait compté trouver Mme de Bacques, causer avec elle, la taquiner, être taquiné par elle, et, dans le décousu d'une conversation à bâtons rompus,

recueillir certaines informations. N'ayant pas décidé d'avance ce qu'il ferait, dans le cas où Mme de Bacques serait sortie, il ne savait s'il devait descendre la rue, la remonter ou s'engager dans la rue Potterie qui s'ouvrait devant lui.

Il se décida pour la rue Potterie; peut-être parce que la rue Potterie aboutit au quai Voisinier, lequel aboutit au quai du Champ-de-Mars, lequel fait face au jardin Chévéran.

La terrasse du jardin Chévéran était vide, absolument vide. Dans le jardin lui-même régnait le silence le plus profond. Le seul indice de vie humaine qu'y put observer le lieutenant, ce fut le mouvement de deux jambes masculines, qui arpentaient une allée. Le reste de la personne du promeneur était caché par les branches retombantes de la grande allée de platanes.

Les deux jambes en question appartenaient à M. le maire, qui s'en servait pour faire une petite promenade hygiénique, en fumant un cigare.

Octavie montrait sa chambre à Mme Jeannin et au petit Paul. Mme de Bacques, seule dans le boudoir avec Mme Lemas, s'amusait à la taquiner.

« Ma chère Joséphine, il m'est venu un scrupule à propos de ce mariage.

— Lequel, madame?

— Vous donnez vingt mille francs de dot à Octavie.

— Oui, madame, comme à toutes les jeunes filles de ma famille.

— C'est que le ministre de la guerre exige vingt-quatre mille francs, pas un sou de moins, des jeunes personnes qui aspirent à l'honneur d'épouser des officiers.

— J'ajouterai volontiers quatre mille francs, répondit innocemment Mme Lemas.

— Mais alors on pourra vous accuser justement de faire des préférences. Ces quatre mille francs-là seront pris sur une autre dot. Avec quatre mille francs, vous marierez deux jeunes ouvrières, qui attendront sous l'orme pour les beaux yeux de Mlle Octavie. En prenant les dispositions que vous avez prises, vous vous êtes lié les mains.

— Je ferai des économies sur mon train de maison.

— Vous n'en avez pas le droit, car ces économies, vous ne pourrez les réaliser qu'aux dépens de quelqu'un. Je n'aime pas beaucoup les Voraces, par exemple; mais les Voraces ont droit à une indigestion au moins par semaine, et vous n'avez plus le droit de les en priver.

— Vous qui êtes mon homme d'affaires, vous m'aiderez bien à trouver quelque moyen.

— Dix plutôt qu'un, s'écria Mme de Bacques en prenant les deux mains de sa bonne Joséphine. Ne voyez-vous pas que je plaisante. Qui est-ce qui a songé à ce mariage qui n'aura peut-être jamais lieu? C'est moi. Qui est-ce qui y tient? C'est moi. Plutôt que de laisser ces quatre mille francs sur votre conscience, et de vous faire manquer aux engagements d'honneur que vous avez pris envers vous-même, je parferais de mes propres deniers la dot réglementaire. Pas d'objections, s'il vous plaît! D'autant plus que je n'en viendrai probablement pas à cette terrible extrémité. Si nous marions nos deux jeunes gens, le mien, qui est riche, reconnaîtra volontiers, au contrat, avoir reçu les quatre mille francs supplémentaires.

— Cela lui paraîtrait bien singulier.

— Singulier! s'écria Mme de Bacques. S'il se permettait de trouver cela singulier après que je lui aurai fait l'honneur de le mettre au courant, je lui dirais, parlant à sa personne: « Mon garçon, je me suis trompée sur votre compte, vous n'êtes pas ce que je croyais; topez là! notre nièce n'est pas pour vous. »

— Si j'ai une faveur à vous demander, dit Mme Lemas en riant, c'est de ne point pousser trop vite en réalité ce mariage déjà si avancé en paroles. Laissez-moi, comme on dit, le temps de me retourner; ne m'enlevez pas ma chère petite auxiliaire avant qu'elle ait organisé mon établissement, mon « institution » comme vous dites.

— Combien vous faut-il? demanda Mme de Bacques.

— Je demande six mois.

— On vous les accorde. Voulez-vous sonner Lodier pour qu'il m'apporte M. le maire. Nous n'avons plus de secrets à nous dire, son cigare doit être fini, et j'ai comme un vague pressentiment que je recevrai aujourd'hui une visite que je tiens à recevoir. Trois heures! reprit-elle, après avoir jeté un coup d'œil à la pendule, je crains de m'être attardée à causer avec vous. C'est toujours demain que vous recevez les nabots? Je viendrai. Ah! monsieur le maire, offre-moi ton bras, vite, vite; au revoir, ma bonne Joséphine. Excusez-moi auprès de Mme Jeannin et d'Octavie, je n'ai réellement pas le temps de les attendre. Je vous ai accordé six mois, ajouta-t-elle sur le seuil de la porte; employez-les bien de votre côté; moi je les emploierai de mon mieux, je vous en préviens charitablement. »

XVIII

Mme de Bacques étonne M. le maire. — M. le maire invite le lieutenant Pertuys à dîner.

Ces paroles mystérieuses n'eurent pas la puissance d'émouvoir M. le maire: il s'en remit comme toujours au temps du soin de les lui expliquer. Cette fois, le temps fut bon prince et ne le fit pas languir seulement cinq minutes.

« Que penses-tu de cette petite Octavie? lui demanda à brûle-pourpoint son impétueuse maman.

— Ce que j'en pense?

— Oui, ce que tu en penses?

— Je pense que c'est une des plus jolies petites blondes que j'aie jamais vues.

— Moi aussi, et puis?

— Et puis, il me semble qu'elle a bon caractère, qu'elle aime beaucoup sa tante et qu'elle montre

beaucoup de patience envers les enfants; en un mot j'en pense tout le bien du monde.

— Et tu as raison. Et, dis-moi maintenant, que penses-tu du lieutenant Pertuys?

— Vous le savez d'avance, je fais le plus grand cas de ce jeune officier.

— Et tu as encore raison. Et maintenant, que penserais-tu d'un mariage entre la petite Octavie et le lieutenant Pertuys?

— Vous me prenez d'un peu court, répondit M. de Bacques, en regardant sa mère avec surprise; permettez-moi, en bon fils, de m'en référer à l'opinion de ma maman.

— Ta maman les marie dans six mois, voilà son opinion.

— Vous ne me mystifiez pas?

— Pas cette fois, non! je te parle le plus sérieusement du monde.

Pourquoi me prêtes-tu gratuitement l'intention de te mystifier?

— Gratuitement! gratuitement! reprit M. le maire avec un hochement de tête significatif et un sourire de bonne humeur.

— Mettons que je t'aie mystifié quelquefois.

— Souvent!

— Mettons que je t'aie mystifié souvent, cette fois-ci je ne te mystifie pas. Pourquoi fais-tu cette mauvaise figure? S'il faut que l'on adresse, pour le passé, des excuses à Monsieur...

— Monsieur aimerait mieux des explications pour le présent.

— Quelles explications? Ne me suis-je pas exprimée avec une clarté parfaite en disant: «Je les marie dans six mois.»

— Tout cela est si brusque, si inattendu.

— La vie est pleine de choses brusques et inattendues, reprit sentencieusement la vieille dame; es-tu arrivé à ton âge sans t'en apercevoir?

— Certainement non! répondit docilement M. le maire. Ainsi tout est convenu?

— Tout est convenu entre moi et moi, reprit la vieille dame avec une confiance admirable. Joséphine prête les mains à mon projet; quant aux jeunes gens...

— Se connaissent-ils seulement? demanda M. le maire avec une toute petite pointe d'ironie.

— Je n'affirme que les choses dont je suis sûre, répondit la maman de M. le maire avec un sérieux parfait. Donc, je n'affirme pas qu'ils se connaissent, ou du moins que la jeune fille ait remarqué le jeune homme. Quant au jeune homme, je ne jurerais pas qu'il n'a pas remarqué la jeune fille.

— Mais où? mais quand?

— J'ai recueilli certains indices qui t'ont naturellement échappé. Je me demande pourquoi, par exemple, le lieutenant Pertuys pêche avec tant d'obstination en face du jardin de notre amie?

— Ce peut être l'effet d'un pur hasard.

— Je le veux bien. Je me demande aussi pourquoi, aujourd'hui même, le lieutenant Pertuys est venu voir sortir les fidèles à l'issue de la grand'messe, lui qui n'y était jamais venu avant l'arrivée de Mme Lemas?

— Mais vous avez donc une police secrète à vos ordres? s'écria M. le maire.

— Oh! mon Dieu non! répondit la maman de M. le maire, j'ai tout simplement une paire d'oreilles qui ne vaut plus ce qu'elle valait autrefois, mais dont je tire le meilleur parti possible: j'écoute les visiteurs d'entre messe et vêpres, ces bonnes commères des deux sexes, qui ont des yeux de lynx et des langues de... de commères, c'est tout dire.



M. le maire s'acquitta de sa commission. (P. 135, col. 1.)

— Ainsi vous croyez que le lieutenant Pertuys a remarqué notre petite amie.

— J'en suis presque sûre, et je ne jurerais pas que notre petite amie n'a pas remarqué le lieutenant Pertuys. C'est une fille d'Ève, vous savez, et les filles d'Ève apportent en naissant le don de voir sans regarder, et de faire leurs petites observations sans observer.

— J'admets cela, répondit M. le maire, d'un air réfléchi; mais je ne vois pas où tous ces menus faits nous conduisent.

» Pour se marier, encore faut-il se connaître autrement que de vue, et je ne vois pas sous quel prétexte ou par quel artifice on pourrait introduire le lieutenant dans la place.

— Dans la place, il n'y faut pas songer; d'abord Mme Lemas est absolument décidée à ne recevoir que ses parents; et puis, à supposer qu'elle fît exception en faveur du lieutenant, les commères d'entre messe et vêpres auraient trop beau jeu. Mais la place a des

approches où notre jeune guerrier peut se poster et d'où il pourra ouvrir le feu sur la place.

— Quelles approches? demanda naïvement M. le maire.

— Mais, par exemple, la maison de M. le maire, riposta Mme de Bacques. Nos amies sont en deuil, il est vrai, et par conséquent ne fréquenteront pas le monde de longtemps, si elles le fréquentent jamais. Nous savons, toi et moi, qu'elles viendront toujours très volontiers chez nous et alors ..

— J'entends bien, objecta M. le maire, je suis persuadé que le guerrier, comme vous dites, fréquentera volontiers la maison, quand il saura que nous n'y vivons pas seuls, en ermites; mais s'il continue à nous faire tous les six mois une visite de cérémonie, je ne vois pas trop quand aura lieu la première rencontre.

— Cette objection ne manque pas d'un certain bon sens, en tant qu'elle vient d'un homme, c'est-à-dire d'une créature peu clairvoyante et peu au fait de la vie de ce monde. Voici ce que je réponds. Si le guerrier est dans les sentiments où je crois qu'il est, et s'il a suivi attentivement à Saint-Cyr le cours d'art militaire, il viendra nous voir aujourd'hui, non pas pour vos beaux yeux ni pour les miens, mais parce qu'il m'a vue hier sur la terrasse de Mme Lemas; d'où il a dû conclure que nous connaissions la dite dame Lemas, et même que nous étions assez intimes avec elle.

« Je te déclare d'avance que je mets tout amour-propre de côté; j'invite le guerrier à dîner, à la fortune du pot; il se défend hypocritement et accepte, la joie dans l'âme. Il me doit une visite; je lui insinue que s'il tient à me voir, il me trouvera surtout dans la soirée. Il vient un beau soir. Ce beau soir-là, il rencontre peut-être nos amies; s'il ne les rencontre pas, je suis si aimable, ou plutôt toi et moi nous sommes si aimables, qu'il finit par revenir tous les soirs.

— Ce que femme veut, Dieu le veut, dit M. le maire avec une admiration sincère, voilà donc les choses au point où vous les voulez; il y a encore une question qui m'embarrasse.

— Laquelle?

— La question du contrat. Je ne suis pas l'homme d'affaires de Mme Lemas, mais elle vous a parlé de ses intentions devant moi; elle m'a paru fermement résolue à ne jamais dépasser la somme de vingt mille francs pour doter sa nièce.

— C'est exact.

— Or, vous savez ou vous ne savez pas que la dot réglementaire pour une jeune fille qui épouse un officier est de vingt-quatre mille francs.

— Un bon point, Henri, je t'assure que tu es en progrès; voilà que tu parles affaires comme père et mère.

— J'accepte le bon point, répondit Henri avec un sérieux parfait; mais cette récompense honorifique ne résout pas la difficulté.

— De mieux en mieux, mon garçon, hardi! pousse la pointe.

— Je crois avoir dit ce que j'avais à dire, et j'attends la réponse de l'oracle.

— La réponse de l'oracle, la voici. Joséphine donne vingt mille francs, pas un sou de plus. Et alors, de deux choses l'une... Tu m'écoutes avec attention?

— Je vous écoute de toutes mes oreilles!

— Ou bien la personne qui a eu la première l'idée de ce mariage, qui y tient, qui s'en amuse, qui est impatiente comme une vieille femme dont les jours sont comptés, donne les quatre mille francs supplémentaires à la barbe de son héritier.

— Lequel approuve des deux mains.

— Ou bien le jeune homme, mis au courant de la situation, le jeune homme, qui est riche pour deux, accepte les vingt mille francs, et reconnaît en avoir reçu vingt-quatre mille.

— Reste à savoir si les parents du dit jeune homme approuveraient cet arrangement.

— Le dit jeune homme est majeur.

— Oui, mais le dit jeune homme étant parfait, comme il a été convenu plus haut, doit être, par voie de conséquence, un fils respectueux.

— Quand nous le voyions plus souvent, il m'a souvent parlé de sa mère, et, d'après ce qu'il m'en a dit, j'ai le droit d'affirmer qu'elle ne fera pas d'objections.

— Reste le père.

— Le père, je ne le connais pas.

— Reste la combinaison n° 1.

— Tu es réellement un brave garçon, dit Mme de Bacques en regardant son fils avec complaisance. As-tu ton loquet? Non! Alors, sonne! »

M. de Bacques sonna. Laurent ouvrit la porte avec une figure souriante, car il venait de faire un chleme.

« Il n'est venu personne? demanda Mme de Bacques,

— Il est venu M. et Mme Tardiveau, répondit Laurent. M. et Mme Tardiveau prient Madame et monsieur le maire de les excuser de ne point avoir laissé de cartes. M. Tardiveau a cherché longtemps dans son livre de messe, et s'est aperçu qu'il les avait oubliées

— Et puis? demanda Mme de Bacques.

— Et puis, il est venu M. le lieutenant Pertuys. »

Mme de Bacques ne put dissimuler un sourire de satisfaction; elle regarda en côté son fils qui souriait également.

« M. le lieutenant Pertuys, reprit Laurent, a beaucoup regretté de n'avoir pas trouvé madame et monsieur le maire; il a dit qu'il reviendrait.

— Aujourd'hui? demanda vivement Mme de Bacques.

— Il n'a pas parlé d'aujourd'hui, madame, mais j'ai cru comprendre que ce serait bientôt. Il avait l'air tout à fait contrarié.

— C'est bon, » dit Mme de Bacques, en prenant les deux cartes que Laurent lui tendait sur le plateau.

Quand elle fut seule avec son fils, dans le boudoir :

« Il est venu! s'écria-t-elle en brandissant les deux cartes avec une joie d'enfant. Qu'est-ce que je t'avais dit? Il est venu, et il avait l'air contrarié de ne pas

nous rencontrer; Laurent l'a dit en propres termes, et Laurent n'est pas homme à inventer de ces choses-là. Qu'en dis-tu?

— Je dis que j'admire votre perspicacité.

— Eh bien, donne-moi, à l'instant, l'occasion d'admirer ta complaisance. Cede à une fantaisie de ta vieille maman!

— Que faut-il que je fasse? demanda M. le maire en baisant la main gantée de sa maman.

— Prends ta canne et ton chapeau. Donne un coup de pied jusqu'au logement du lieutenant Pertuys, ce n'est pas bien loin...

— Et quand ce serait bien loin! fit observer M. le maire, croyez-vous que j'hésiterais...

— Non, non! tu n'hésiterais pas à faire une longue course pour me complaire, mon bon garçon, mon cher enfant! Tu diras au lieutenant Pertuys que je lui en voulais beaucoup, ce matin encore, de nous négliger comme il l'a fait, que sa visite m'a un peu radoucie; mais que je mets une condition au pardon complet, c'est qu'il viendra dîner avec nous ce soir, en voisin, sans cérémonie. Je n'admets pas d'objections.

— S'il en fait cependant?

— Pulvérise-les d'un seul mot : Ma mère le veut.

— S'il est invité ailleurs?

— Il se désinvitera.

— Mais, cependant...

— Il n'y a pas de: mais, cependant! Il se désinvitera. Comprends donc, mon enfant, que si j'ai envie de l'attirer, il a encore plus grande envie de se laisser attirer. Va, cours, vole et reviens. »

M. le maire obéit, parce qu'il avait l'habitude d'obéir, mais pendant tout le trajet, ce fut un maire bien perplexe.

Mme veuve Leloup, qui prenait un petit air de soleil sur sa porte, ayant affirmé à M. le maire que M. le lieutenant Pertuys était chez lui, M. le maire gravit l'escalier et frappa un coup discret à la porte.

L'ordonnance vint ouvrir et annonça : « M. de Bacques! »

Dès son entrée, M. le maire comprit qu'il était le bienvenu.

Oui, il était le bienvenu; la physionomie du lieutenant le lui dit en propres termes; et l'empressement du lieutenant confirma les aveux de sa physionomie.

Comment M. le maire n'aurait-il pas été le bienvenu? Car, « s'il n'était pas la rose », il en apportait pour ainsi dire le parfum.

M. le maire s'acquitta de sa commission le moins mal qu'il put, et réussit au delà de ses espérances, sans presque coup férir.

Le lieutenant Pertuys acceptait avec une profonde reconnaissance l'aimable invitation de Mme de Bacques.

A suivre. J. GIRARDIN.

LES COURSES A LA BAGUE

Un carrousel à l'École militaire de Saint-Cyr. — Virgile et les jeux troyens. — Le jeu de bagues aux chevaux de bois. — Le Ring-rig des Hollandais. — Le tonneau des fêtes communales. — Un 15 août à la campagne. — La cuvelle des Bruxellois.

Je m'y vois encore. Il y a de cela quelque quinze ans. Beaucoup de mes anciens condisciples terminaient leur première année de Saint-Cyr, que devait clore le carrousel des élèves cavaliers. Plusieurs m'avaient envoyé une invitation et je tenais à y répondre par ma présence.

Venu à pied de Versailles, tout en devisant avec des amis, je pénètre, à l'heure militaire, sous la grande porte de l'École et je me rends au lieu de rendez-vous.

Il faisait beau. Une brise légère tempérait les chauds effluves du soleil d'août. Derrière un massif d'arbres une plaine étend son sol nu, aride, poussiéreux. Dans une enceinte rectangulaire délimitée par une longue corde tendue sur de hauts piquets, se tiennent les officiers du manège en grande tenue, bottés, éperonnés, la cravache à la main, le cigare aux lèvres. Ils causent, vont, viennent, tandis que dans les tribunes réservées, adossée au fouillis d'arbres, s'épaissit lentement un charmant fouillis de toilettes féminines. Plus loin, dans l'ombre des allées des bosquets, des ombrelles aux couleurs vives éclatent comme de larges papillons. Ce sont les mères des élèves, leurs sœurs, venues là avec leurs amies pour applaudir aux joutes des futurs officiers de l'armée française, qui leur ont galamment offert le bras pour les conduire aux tribunes. Elles s'étagent sur les gradins et bientôt l'on n'aperçoit plus qu'une haie mouvante faite de chapeaux, de rubans, d'étoffes chatoyantes ajustées aux corsages, sur laquelle les rayons du soleil, en filtrant à travers les branches, jettent une pluie de louis d'or. Les têtes se penchent l'une vers l'autre, les lèvres s'agitent, un murmure vague comme un susurrement d'abeilles monte dans l'air. Là-bas, derrière un mur, les chevaux piaffent et hennissent, impatients d'entrer dans la piste.

Un coup de clairon retentit. La fanfare placée au pied de la tribune officielle sonne une marche guerrière. La barrière qui masque la brèche du mur tombe. L'escadron de Saint-Cyr fait son entrée au petit trot. Un crépitement de bravos l'accueille et s'éteint dans un frou-frou de soie.

A cette ovation bruyante succède un silence relatif. Des mains finement gantées braquent sur la plaine une mignonne jumelle. Des : « c'est lui!... le voilà!... regarde... le troisième du second rang... à gauche... en face... » volent et s'entre-croisent dans l'air comme des volants que chassent les raquettes.

L'escadron passe devant la tribune officielle, salue

et prend le galop, enlevant derrière lui un léger nuagé de poussière que la brise emporte au loin dans la plaine. Puis il se déploie, se réunit, se masse au centre de la lice.

Des soldats accourent, portant des paquets de lances sur leurs épaules et les distribuent aux cavaliers.

Ainsi armés, ils se rangent en file indienne et le premier, sur un signal donné, met sa lance en arrêt et part dans un galop rapide. A temps égaux, le second, le troisième et les autres le suivent. Ils passent sous d'immenses potences auxquelles pendent des anneaux de fer attachés par des rubans de couleurs variées. C'est à qui les enlèvera à la pointe de la lance et sans modifier l'allure du grand galop. Le cavalier qui réussit redresse son arme. L'anneau enrubanné glisse jusqu'au poignet du vainqueur. Autant d'anneaux, autant de rubans, autant de banderoles multicolores qui voltigent au vent de la course.

La piste parcourue, les jouteurs traversent l'arène en diagonale et viennent devant la tribune officielle ficher en terre la pointe de leur lance. Les anneaux tombent. Un marqueur les compte. Le cavalier qui en laisse le plus sur le terrain reçoit un prix. Le public applaudit. La fanfare sonne un air joyeux.

Un appel de clairon aigu, prolongé, déchire l'air. L'escadron se reforme. Un autre exercice commence. Il faut franchir des haies, sauter entre des barres parallèles, lancer le javelot, se renverser sur la selle, le visage aux flancs du cheval et enlever, à la pointe du sabre, des têtes de carton plantées sur de légers monticules de sable.....

Belle journée! fête joyeuse! mais où êtes-vous, charmants acteurs? Combien de vous, jeunes, pleins d'avenir, heureux de vivre, aimés de vos mères, choyés par vos sœurs, combien de vous ont été couchés sur l'obituaire de la patrie au lendemain de l'année terrible!...

Pauvres jeunes gens, ils nous montraient, comme ceux qui leur succèdent nous montrent encore, que la vie physique, si fort prisée et cultivée en Angleterre, a toujours de fervents adeptes en France. Ils nous rappelaient les fameux jeux troyens de l'antiquité, et ils évoquaient dans la mémoire des spectateurs les vers de l'*Énéide* de Virgile.

Car, il ne faut point l'oublier, les jeux troyens, qui n'étaient au demeurant qu'une sorte de pyrrhique guerrière à cheval, constituaient non seulement un des exercices de l'hippodrome et du cirque, mais encore un amusement noble et privilégié réservé aux jeunes gens des familles patriciennes.

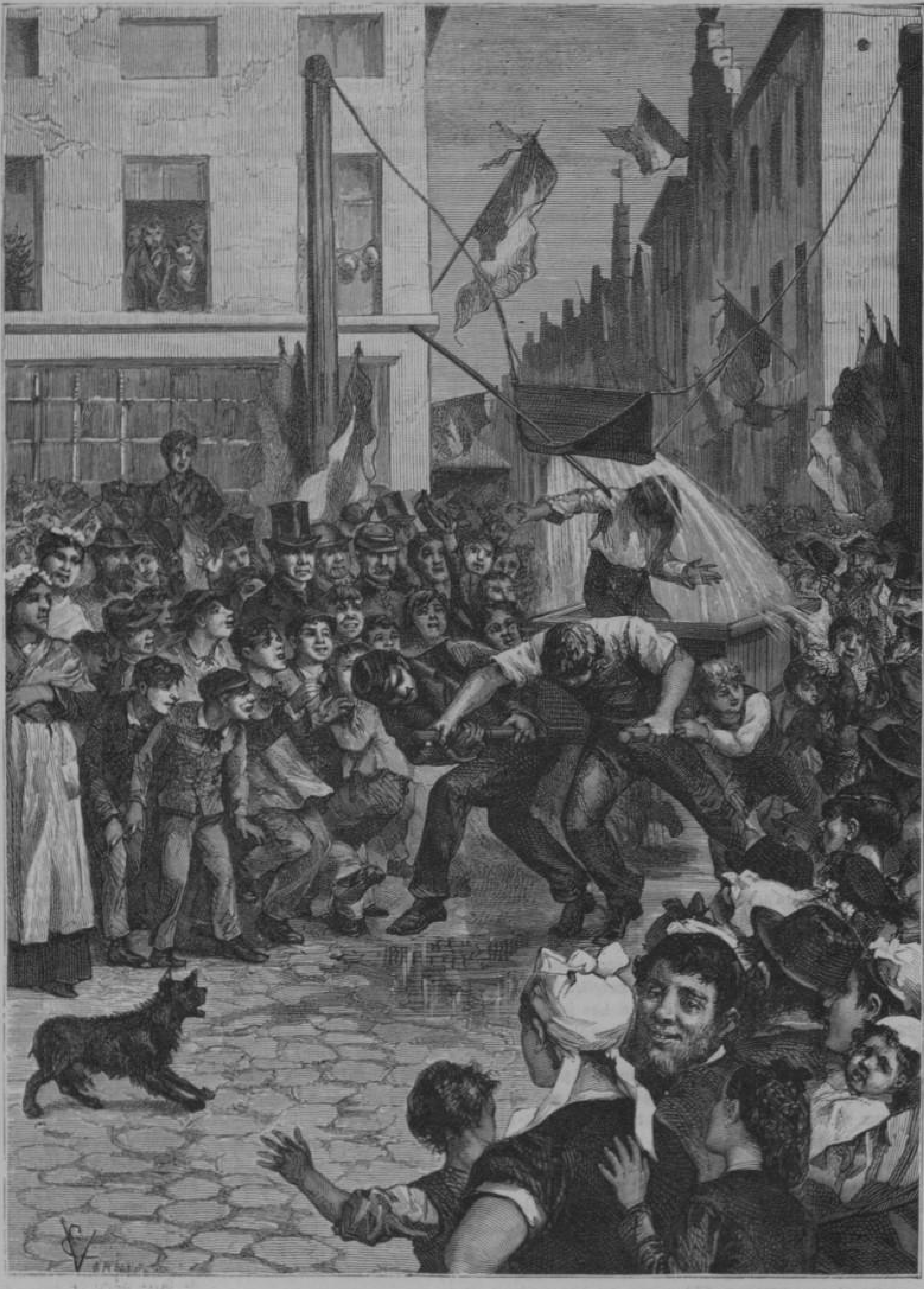
« Puis Énée, dit Virgile, donne l'ordre au peuple de vider le cirque et de laisser le champ libre. Les enfants s'avancent, brillant aux yeux de leurs parents, sur des chevaux soumis au frein. A leur arrivée, un murmure d'admiration s'élève des rangs de la jeunesse trinacrienne et troyenne. Tous portent, selon l'usage, une couronne et une lance à pointe de fer. D'aucuns ont un léger carquois suspendu à l'épaule. Un flexible collier d'or, passé à leur cou, tombe sur leur poitrine... Lorsque la jeune troupe eut achevé le tour du cirque, se faisant admirer à tous les yeux, le fils d'Épytus, par un cri et un coup de fouet retentissant, donne de loin le signal. »

Tous les peuples civilisés courent la bague. Nos enfants eux-mêmes se livrent à ce jeu — sur des chevaux de bois, il est vrai — ce qui, du reste, ne supprime pas toujours le danger. J'ai vu des enfants qui, croyant mieux viser, portaient à hauteur de l'œil le sabre de bois qu'on leur avait donné pour enlever les bagues pendant que les chevaux de bois tournaient à grande vitesse. Si, dans cette position, la pointe du sabre, au lieu d'enfiler la bague, touche la planchette au bord de laquelle elle pend, le poignet, violemment repoussé en arrière, rencontre la figure du cavalier, et il se peut que la poignée du sabre, frappant sur la mâchoire, lui casse une ou plusieurs dents. Accident assez fréquent qui défigure le cavalier, le fait souffrir et cause des pleurs brûlants à sa mère, si fière de son fils.

En Hollande, ces courses de bagues constituent, sous le nom de *Ring-rig*, de véritables fêtes pour la jeunesse, mais pour la jeunesse seule, car les hommes mariés en sont impitoyablement exclus. Les jouteurs, à cheval, s'arment d'une lance de bois à pointe émoussée, semblable à la lance courtoise dont les anciens chevaliers se servaient dans les tournois pour lutter de vaillance et d'adresse, et conquérir l'écharpe brodée dont la reine de beauté devait ceindre les reins du vainqueur. Au bout de la piste, droite, longue d'une centaine de mètres, large de vingt, se dressent deux poteaux supportant une barre fixe au centre de laquelle pend un fil retenant l'anneau. Pour rendre la chute moins dangereuse on recouvre cette piste d'un lit de sciure de bois. Tous les jouteurs se tiennent à une extrémité de la piste et restent à l'autre extrémité dès qu'ils ont fourni leur course. Un des cavaliers se prépare-t-il à courir, aussitôt tous les assistants entonnent un chant d'une mesure très rapide, puis, au cri répété de : *awjorte! awjorte!* il prend le galop, et, la lance en arrêt, en pleine course, il essaye d'enlever l'anneau.

Quand il y réussit, le spectateur le moins curieux en est averti par un redoublement de cris sauvages qui déchirent son tympan de leur bruyante cacophonie.

Il va de soi que le meilleur jouteur remporte un prix. C'est un usage si vivace et tellement ancien, qu'on peut presque le passer sous silence. Mais les Hollandais en pratiquent un autre beaucoup moins commun, et qui ne manque pas d'une certaine saveur : ils donnent un prix au plus maladroit. Et savez-vous ce qu'est ce prix de maladresse? Je vous le donnerais bien en mille, si le temps me le permettait. Ce prix est .. une cuiller de bois. Le grand distributeur des récompenses appelle près de lui le



Le jeu de la cuvelle, à Bruxelles. (P. 138, col. 1.)

jouteur le plus maladroit, et, prenant son air des grands jours, il lui suspend au cou la cuiller infamante. Et dans la foule ce sont des huées, des rires, des cris, des bravos ironiques s'enlevant en notes vibrantes sur la monotonie du chant qui leur sert de basse continue.

Aujourd'hui, en France, dans presque toutes les fêtes communales, les gars de l'endroit se livrent à la course de la bague, mais alors augmentée d'un tonneau et agrémentée de la rafraichissante perspective d'une douche. En d'autres termes, l'anneau, au lieu de pendre à un fil, est fixé sous un tonneau rempli d'eau et attaché à la potence, de telle façon qu'il bascule au premier choc, déversant ainsi tout son liquide sur le maladroit qui l'a indûment frappé.

On peut, par les belles journées d'été, établir ce jeu dans un jardin.

Je me souviens qu'un 15 août nous fêtions, dans une jolie maison de campagne de Saint-Mandé, la maîtresse du logis qui avait nom Marie. Jeunes gens et jeunes filles étaient réunis en assez grand nombre, ma foi! Des lanternes vénitiennes se balançaient dans les arbres, annonçant que la fête se prolongerait dans la nuit et qu'on danserait. Des jeux de toutes sortes avaient été pris et laissés. Guignol avait joué son rôle; le volant, le croquet, les grâces, ne charmaient plus; on organisa le jeu des ciseaux; on organisa une course en sac. Quelques amis du bon rire enlevèrent un seau à la margelle du puits, y adaptèrent une planchette percée d'un trou, le remplirent d'eau, et, ôtant tous les cordages du gymnase, ils l'y installèrent à leur place. La perche destinée à accrocher et décrocher lesdits cordages servit de lance. Et en avant les lutteurs.

Cette partie imprévue du programme ne laissa pas que d'amuser beaucoup... les spectateurs. Quant aux acteurs,... les maladroits.... hum!... j'avoue, à ma grande honte, que je me trouvais au nombre de ces derniers, et les épanchements généreux du seau sur mon dos ne m'amusaient point d'une façon illimitée. Je riais, pourtant, cherchant à faire bon cœur à dos mouillé.

Nos voisins du Nord se divertissent beaucoup à ce jeu auquel ils donnent le nom de *cuvelle*. A Bruxelles, il passionne la curiosité publique. Les jours de fête, en plein milieu du pavé on dresse un appareil d'escarpolette, un baquet plein d'eau, ou cuvelle, se balance entre les deux montants. Le joueur n'est plus à cheval ou à pied, mais il monte sur une charrette que traînent deux de ses camarades. Il se ramasse, s'arc-boute, tend sa lance, épiant le petit morceau de ciel que délimite la circonférence de l'anneau placé en dessous de la cuvelle. Tout à coup le maître du jeu donne un signal. La charrette se précipite. La cuvelle, frappée la plupart du temps en son milieu, se déverse en cascade, trempant toute l'équipe jusqu'aux os. Un autre, espérant être plus heureux, monte sur la charrette et recommence. S'il cogne au bon endroit, il brandit sa lance en poussant un cri de joie et se donne des airs de triomphateur romain, la pique remplaçant la lance guerrière, la charrette tenant lieu de char, les camarades tendus sur les bretelles, représentant le quadrige fougueux. Le triomphe grotesque excite les rires de la foule, presque aussi sûrement que le renversement de la cuvelle.

Ce sont, au demeurant, des jeux bien innocents par la belle saison, car si l'on est vite mouillé l'on est vite séché.

FRÉDÉRIC DILLAYE.

LA FIERTE DE SAINT ROMAIN[1]

II

Comment dormit M. d'Allègre cette nuit-là? L'histoire n'en a pas parlé. Ses amis et ses domestiques avaient trop bu pour ne pas reposer lourdement, comme des souches, chacun dans sa chambre ou dans son écurie; la fille de l'hôtelier affirmait qu'on entendait de tous côtés ronfler si fort qu'il semblait que ce fussent les grondements lointains du tonnerre.

Il n'était pas six heures que Marché le page vint, au nom de son maître, réveiller trois des gentilshommes qui étaient venus la veille avec lui, disant que le marquis avait affaire à eux. Tous grommelèrent de se voir réveillés de si bonne heure, après leur vin du souper, et dirent qu'ils auraient voulu dormir encore, mais le marquis n'était pas homme à faire attendre; ils se hâtèrent donc de se vêtir et vinrent en sa chambre, où le comte de Saint-Pol se trouvait déjà.

« Messieurs, dit le marquis, je m'en vais en un lieu où il faudra jouer de l'épée et se battre, venez avec moi; pour une raison ou pour une autre, chacun de vous me doit cette assistance, et c'est pourquoi je vous ai conviés à me suivre ici. »

Les gentilshommes se regardaient entre eux. Il était vrai que le marquis avait obligé deux d'entre eux d'une somme d'argent en de grands embarras d'affaires et qu'il avait caché le troisième en son château lorsqu'il avait eu maille à partir avec le guet, à cause d'un paysan laissé pour mort après s'être plaint des dégâts faits en ses récoltes, par des chiens de chasse. Ils étaient braves et hardis jusqu'à la cruauté, mais les paroles de M. d'Allègre semblaient leur faire entrevoir une affaire désespérée; ils promirent cependant de l'accompagner.

« Je vous rends grâces, mes bons amis et compagnons, dit le marquis, aussi vous avez tous intérêt à me suivre en cette affaire, car elle s'adresse à un homme qui a eu déjà ou qui aura bientôt à faire avec tous ceux qui veulent rester libres en nos quartiers, et qui usent autour d'eux des libertés que procure le désordre de l'État. J'ai décidé de faire périr ce matin

1. Suite. — Voy. page 122.

même M. de Montmorency du Hallot qui m'a vilainement et par intrigues fait une grande perfidie dont il ne tardera pas à se repentir. »

Au nom du baron de Montmorency, le sieur de La Fontenelle fit un mouvement d'étonnement et de répugnance. Le marquis s'en aperçut : « Vous paraissez mécontent de ce que j'ai résolu, La Fontenelle, dit-il, ne pourriez-vous me suivre en cette affaire ? — Non, Monseigneur, » et le gentilhomme rougit comme un enfant, étant jeune encore et par mauvaise aventure égaré en une compagnie qui le menait à mal, sans qu'il en eût par lui-même le désir. « Ma mère et mes sœurs avaient un procès devant le Parlement de Rouen pour la plus grosse part des biens de feu mon père que leur disputaient mes oncles, dit-il; sans M. de Montmorency, elles l'eussent perdu et se fussent trouvées réduites à la misère, mais il a sollicité pour elles et a fait si bien qu'elles gagnèrent leur affaire. J'étais enfant alors, mais ma mère m'apprenait à prier Dieu pour M. du Hallot; il me répugne d'aller contre lui en ennemi et l'épée à la main. Contre tout autre, Monseigneur, je serais prêt à vous servir. »

M. d'Allègre hésitait, près de donner carrière aux scrupules de M. de Fontenelle, et il réfléchissait lequel de ses compagnons il allait faire appeler à la place du jeune homme, lorsque Marché s'aventura à pousser le coude de son maître, afin de l'arracher à ses pensées.

« S'il sort de cette chambre autrement que pour marcher avec nous, le coup est manqué, murmura-t-il. Dans sa sotte reconnaissance il ne manquerait pas de courir chez M. le gouverneur de Gisors pour le mettre en garde. Qui a entendu vos paroles doit vous servir, sous peine d'être traité comme le sera tout à l'heure M. du Hallot. »

Le marquis se retourna, regardant le visage de son serviteur qui s'avançait par-dessus son épaule. Il lui sembla que la cicatrice de son front et de sa joue était plus hideuse que de coutume, et que l'expression d'un démon brillait dans ses yeux.

« Tu as raison, Marché, dit-il.. prenant à son tour une résolution plus sombre, nul ne pourra éventer la mèche avant qu'elle ait brûlé jusqu'au bout. Je suis fâché pour votre dame de mère et pour votre reconnaissance, de Fontenelle, dit-il, mais ceux qui ont entendu mes paroles ne sauraient refuser de me servir et garder leur vie en leur corps. Je commencerai donc par me battre avec vous, à moins que vous ne marchiez avec nous contre du Hallot. »

Le marquis avait bonne lame, et portait des bottes mortelles dans le combat. Le sieur de La Fontenelle se tut ; on monta à cheval sans payer l'écot, l'hôtelier ne réclama pas. « Ou je me trompe bien, pensa-t-il, ou ils ne reviendront pas dîner ici, j'en serai quitte pour ce qu'ils ont déjà mangé et bu, » et il les laissa partir, chevauchant le long des rues de la ville, jusqu'à la maison carrée, comme on appelait la maison du bailli.

M. de Montmorency dormait encore, contre sa coutume, lorsque M. d'Allègre frappa à la porte du pommeau de sa dague ; le serviteur qui vint ouvrir dit que M. le gouverneur reposait encore, mais qu'il l'avait prévenu. A ce nom de *gouverneur*, M. d'Allègre grinça des dents : « Il ne gouvernera guère en son gouvernement, » marmotta Marché. Son maître l'entendit et il se rapprocha de la porte ; tous attendaient à cheval.

Un pas se fit entendre sur l'escalier, M. du Hallot descendait, appuyé sur ses béquilles ; en se hâtant pour sortir de son lit, il s'était trouvé tout raidi par la chevauchée de la veille, et hors d'état de se mouvoir avec une canne, comme il avait commencé à faire parfois en sa maison du Hallot ; il avait demandé ses béquilles au serviteur qui l'aidait à se vêtir, et ce fut comme un homme encore perclus de blessures qu'il se présenta à la porte de la maison en face de M. d'Allègre et de ses amis. Il porta courtoisement la main à son chapeau, saluant le marquis, et demandant à savoir quelle affaire l'amenait à Vernon de si bonne heure, mais M. d'Allègre ne lui laissa pas le temps d'achever sa phrase ; sautant à bas de son cheval ainsi que les gentilshommes qui l'accompagnaient, il avait jeté la bride à l'un des valets qui marchait derrière lui, puis enfonçant sa toque sur ses yeux, au lieu de se découvrir, il fit quatre pas vers le baron. « Il faut mourir à cette heure ! » dit-il d'une voix basse et concentrée qui retentissait comme le roulement du tonnerre et, mettant le poignard à la main, il en porta cinq ou six coups avec la rapidité de l'éclair dans la poitrine et dans le ventre du baron qui tomba sans aucune résistance, car il avait été surpris, dans sa douloureuse infirmité, et n'avait même point d'armes. Les deux pages de bonne maison qui l'accompagnaient se virent au même instant enlever leurs épées et leurs dagues par les complices du marquis, on ne leur fit cependant aucun mal ; toute la rage des assassins s'était portée contre le corps du malheureux gouverneur. M. de Saint-Pol frappait aussi fort que le marquis ou Marché. Le cadavre était labouré de coups d'épées et de poignards. Les domestiques n'avaient pas eu affaire des pistolets dont ils étaient armés. La résistance avait été impossible, et les serviteurs du bailli s'étaient bien gardés de venir au secours ; chacun dans le pays redoutait le marquis. Seul, le sieur de La Fontenelle s'était tenu à l'écart. Lorsque les assassins remontèrent à cheval, le jeune homme les imita et chevaucha avec eux jusqu'à la porte de la ville dont la herse était encore baissée ; Marché s'élança sur une sentinelle qu'il saisit à la gorge, tandis que ses camarades relevaient la herse. Le crime avait été si promptement exécuté que le bruit ne s'en était pas encore répandu jusqu'aux murailles. Le garde de la porte cherchait à se débarrasser des mains de Marché : « Laissez-moi donc, disait-il; si votre maître voulait sortir, j'aurais bien levé la herse. » La porte était ouverte, le marquis et ses compagnons

s'éloignèrent au grand galop de leurs chevaux tandis que la sentinelle, délivrée de l'étreinte du page, abaissait de nouveau la herse qu'il avait si insuffisamment défendue. Un instant plus tard, il aperçut les motifs de la grande hâte du marquis.

« Je ne me pouvais aider, dit-il, son démon de page me tenait à la gorge, et ses complices ouvraient la porte, ils sont déjà loin, et ne les tiendrez pas sitôt en la geôle de la ville pour répondre de leur fait au Parlement à Rouen. »

A peine les portes de Vernon s'étaient-elles refermées derrière eux, que le sieur de Fontenelle piqua des deux, pressant son cheval plus encore que ne faisaient ses compagnons ; en même temps il ôta son chapeau, et, saluant froidement le marquis : « Vous ne me reverrez plus en votre compagnie, Monsieur, cria-t-il, c'est la dernière fois que j'assisterai de force à un guet-apens contre un honnête homme. » Marché riait : « On se passera bien de vous, » disait-il ; mais MM. d'Allègre et de Saint-Pol restaient sombres.

« Votre vengeance de ce jour nous coûtera cher, » dit le comte à son compagnon.

Celui-ci ne répondit pas.



« Il faut mourir à cette heure, » dit-il. (P. 139, col. 2.)

Le marquis s'était réfugié en son château de Blainville, après avoir dîné le 13 septembre au château de la Roche-Guyon sans que l'horreur de son crime lui en eût fait défendre la porte. Un certain nombre de ses complices étaient auprès de lui, le château était fort, bien garni de tours et entouré de vastes fossés ; il y pouvait tenir quelque temps, et d'ailleurs il était protégé du côté du roi Henri IV par les services qu'il lui avait naguère rendus, lorsque, sortant à main armée de son repaire, il inquiétait et poursuivait les bourgeois ligueurs de Rouen. Quant à la Ligue, le crime qu'il avait commis sur la personne d'un homme particulièrement cher au roi devait servir de garantie que le marquis ne maintiendrait pas son hostilité passée et qu'il deviendrait peut-être même bon ligueur. Ceux des amis de M. d'Allègre qui ne se tenaient pas pour bien assurés dans le château de Blainville prirent refuges dans les villes ligueuses de Normandie. Le sieur de Fontenelle était rentré dans son petit manoir, portant à sa mère ses remords et son indignation du forfait auquel il avait assisté, et semblait avoir pris part. Mme de Fontenelle n'avait grande coutume d'écrire des lettres, et elle s'en trouvait même fort embarrassée. Elle prit cependant aussitôt la plume pour faire savoir à Mme du Hallot le repentir de son fils ; après quoi, fouillant en ses coffres pour y chercher quelques pièces d'or cachées parmi ses hardes, elle équipa de son mieux le sieur de Fontenelle et l'envoya visiter un sien cousin, prieur d'une abbaye célèbre, non loin de Lisieux. « Vous resterez en la retraite dans l'abbaye du Val-Richer, dit-elle, jusqu'à ce que le bruit de ce crime soit passé, et vous y ferez pénitence de vos péchés en compagnie des moines. » Le jeune homme obéit en murmurant tout bas ; il eût mieux aimé offrir ses services au roi et se faire casser la tête en quelque affaire d'avant-garde, mais Mme de Fontenelle n'avait que lui de fils et elle aimait mieux le sentir en sûreté au Val-Richer que guerroyant avec une armée à demi huguenote. Son cousin le prieur lui donna cette satisfaction.

La lettre de Mme de Fontenelle était arrivée au Hallot lorsque la maîtresse du lieu, ses filles et ses gendres avaient déjà quitté le château. A peine les premiers cris d'épouvante et de désespoir avaient cessé de retentir dans la demeure désolée, et déjà la veuve s'était levée, la main sur le cercueil qui venait de se fermer et que les prêtres allaient descendre dans le caveau. « Soyez tranquille, murmura-t-elle, comme s'adressant au mort, je vous ferai faire justice. » Elle partit pour Caen, accompagnée de ses filles et de ses gendres. Mme de Mollac avait confié ses enfants à sa belle-mère.

Le Parlement de Normandie était divisé comme la France tout entière ; les royalistes et les politiques avaient quitté Rouen encore au pouvoir de la Ligue, et s'étaient établis à Caen au nom de la justice et du droit. C'était, à vrai dire, la portion la plus éclairée et la plus saine des magistrats ; les plus élevés en dignité d'entre ceux-ci s'étaient ainsi hautement déclarés pour le roi Henri IV. Les présidents avaient reformé leurs chambres et l'ardeur des juges était grande à recevoir et à décider les causes qui commençaient à leur être apportées en grand nombre. L'opinion de la Normandie se ralliait peu à peu à la cause royale. Mme de Montmorency et ses filles furent accueillies avec le respect et la sympathie dus à leur malheur

lorsqu'elles vinrent se jeter aux pieds du Parlement, demandant justice. L'instruction commença aussitôt et, dès les premiers pas, la préméditation du crime fut surabondamment prouvée.

Un témoignage nouveau vint en faire foi, jusqu'alors inconnu à Mme du Hallot elle-même. Le procureur du roi à Vernon fit savoir à la chambre des mises en accusation que peu de temps avant le meurtre, le sieur d'Amonville, ligueur forcené des environs de Vernon, étant sur la place du marché de la ville et entendant parler de la mort de Larchant, capitaine des gardes d'Henri IV, tué au siège de Rouen, il s'était écrié : « Larchant est mort, du Hallot sera bientôt de même! » A chaque parole qui venait ainsi confirmer sa conviction sur la haine invétérée et ancienne du marquis pour sa victime, Mme de Montmorency redoublait ses sollicitations auprès des magistrats; il lui semblait, au fond de son âme, qu'elle était, plus que Gisors et son gouvernement, la cause de l'assassinat de son mari. Cependant l'instruction traînait en longueur, car les témoins étaient peu nombreux, et nul des coupables n'était tombé entre les mains de la justice. Chaque jour Mme du Hallot et ses filles descendaient du château de Caen où elles habitaient sous la protection de M. de Vérune, beau-père de Jacqueline; chaque jour elles visitaient les juges, les suppliant de condamner, fût-ce par contumace, les criminels qui les avaient réduites au désespoir; mais leurs sollicitations et leur bon droit restaient impuissants pour le châtiment des coupables; M. d'Allègre n'avait pas été inquiété dans son château de Blainville.



« Je vous ferai faire justice. » (P. 140, col. 2.)

Il était troublé cependant. Tout hautain et tout emporté qu'il pût être, il n'ignorait pas absolument ce respect de la loi ancré dans l'esprit des Normands, et la procédure commencée à Caen le préoccupait fort. D'ailleurs, malgré les échecs que le parti du roi avait subis récemment devant Rouen, et les grands efforts des Espagnols pour soutenir cette Ligue qui semblait vouloir leur livrer la France, M. d'Allègre restait convaincu que le royaume appartiendrait bientôt tout entier à son légitime maître, qui vengerait alors son serviteur. Il fallait trouver un moyen de se mettre à l'abri de la justice humaine. Comme plus tard le célèbre Claverhouse en Écosse, le marquis était disposé à dire : « Quant à Dieu, j'en fais mon affaire. » Depuis sa première jeunesse, il avait constamment bravé les lois divines et se croyait assuré de les violer impunément.

Le page Marché n'avait pas quitté son maître : « Les remparts de Blainville sont assez forts pour me protéger, » avait-il dit, et il cherchait souvent à ranimer le courage languissant du marquis; un jour qu'il

le voyait sombre et évidemment inquiet de la procédure qui se poursuivait contre lui, à Caen, le malin serviteur s'écria, non sans un certain mépris pour la faiblesse de son maître : « Pourquoi Monseigneur ne demande-t-il pas à lever la fierte de Saint Romain? voilà que l'année va tourner, et nous ne sommes pas si loin du temps de l'Ascension ! »

Le marquis releva sa tête, il avait plus d'une fois assisté à la cérémonie qui se célébrait chaque année à Rouen le jour de l'Ascension, lorsqu'en souvenir du grand saint Romain, évêque de la ville au septième siècle, un criminel condamné à mourir était abandonné par la justice royale au chapitre de Notre-Dame ; on le délivrait de toute sentence et le rendait sain et sauf à la liberté, après qu'il avait porté à travers les rues la châsse ou fierte qui contenait les ossements du saint. Quelle était l'origine de ce privilège étrange, souvent attaqué par la justice civile, défendu avec passion par le chapitre ? A vrai dire, nul ne le savait. La légende prétendait qu'un dragon dévastant la contrée au temps du saint évêque, celui-ci avait affronté la colère de la bête féroce sans autre compagnon qu'un prisonnier condamné à mort. La puissance divine ayant soumis le monstre à l'évêque, lorsque saint Romain était entré à Rouen, conduisant tout droit le dragon vers la Seine afin de l'y précipiter, le condamné qui avait assisté au miracle avait été relâché aux acclamations du peuple. Depuis lors, disait-on, en souvenir de saint Romain et de son compagnon, le chapitre avait reçu des souverains de la France le droit de relâcher chaque année un prisonnier. Les savants et les sages secouaient la tête à cette tradition populaire, assurant qu'il n'y avait jamais eu de dragon en Normandie et que saint Romain avait eu bien assez à faire contre les mœurs barbares et les vices grossiers des hommes de son temps, sans avoir à dompter des monstres ; comment le chapitre avait-il obtenu et consacré son privilège ? c'était une autre question plus difficile à résoudre, mais toujours était-il certain qu'il n'était jamais tombé en désuétude et que, d'année en année, des criminels de tous rangs avaient été délivrés, corps et biens, par ce moyen, des mains de la justice, sans que le Parlement y pût redire, quelle que fût souvent sa juste indignation.

Le marquis d'Allègre savait tout cela aussi bien que son page ; il avait même plus d'une fois sollicité les chanoines de sa connaissance en faveur de quelque gentilhomme de ses amis, prévenu de meurtres ou de voleries. Il ne croyait donc pas déroger en réclamant à son tour le privilège ; mais, avant de pouvoir prétendre à la grâce du chapitre de Notre-Dame, il fallait se rendre par avance dans les geôles de la ville, se mettre aux mains de la justice et risquer la partie en concurrence des autres criminels qui requéraient et sollicitaient la même faveur. Le péril était assuré, si la grâce ne l'était pas, et malgré les nombreux amis qu'il possédait dans Rouen, malgré les gages certains qu'il venait de donner à la Ligue, le marquis se rappelait trop les intrigues auxquelles il avait pris part afin de guider le choix du chapitre, pour ne pas craindre la chance qu'il fallait courir de perdre la liberté et la vie, au lieu de les recouvrer. Il restait assis, la tête dans ses mains. « Quand une fois je serai en cette maudite geôle, qui me dit que j'en sortirai ? » marmottait-il.

Marché se grattait l'oreille ; il n'avait pas réfléchi à cette objection ; à cette heure le pouvoir dans Rouen était aux ligueurs, mais les chances pouvaient tourner, et d'ailleurs, parmi les chanoines, n'y en avait-il pas de royalistes ou tout au moins de politiques qui ne voudraient pas voter pour le marquis, par horreur d'un crime commis en la personne d'un bon serviteur du roi ? « C'eût été cependant une bonne affaire, pensait le page, car les complices sont lavés avec leur chef, et nous serions tous nets comme l'enfant qui vient de naître. C'est plus commode pour recommencer. » Et il retournait dans son esprit la conduite à suivre. Le marquis avait coutume de se laisser souvent guider par ses conseils. « J'y suis, s'écria-t-il enfin, si Claude est de bonne volonté, nous sommes sauvés ! »

A suivre. Mme DE WITT née GUIZOT.

COMMENT ON CALME LES VAGUES

Nos lecteurs ont peut-être éprouvé quelque surprise en lisant un des chapitres de « la Chasse au Léviathan », l'intéressant récit du capitaine Mayne-Reid. Je rappelle en quelques mots l'incident auquel je fais allusion.

Une chaloupe baleinière est assaillie par une violente tempête. Au moment où elle va sombrer, apparaît, à la surface de la mer, une baleine morte soulevée hors de l'eau par les gaz produits par sa propre décomposition. Le commandant annonce avec joie que la chaloupe est sauvée et, en effet, un calme soudain s'opère tout autour des marins. « Les exsudations oléagineuses qui provenaient du corps de la baleine à moitié décomposée, flottaient sur la mer, du côté du vent, et agissaient sur une étendue d'eau plus considérable que la surface occupée par le corps de la baleine. Sur cette surface enchantée, les vagues n'avaient aucune prise ; c'est à peine si elles se risquaient jusque sur le bord. »

Cette propriété curieuse de l'huile était connue des anciens. Aristote, Pline, Plutarque attestent que l'huile abat l'agitation des flots. Mais la tempête ne perd aucun de ses droits : la mer est bien plus furieuse à la limite de la zone protégée. Aussi, en Hollande, quand plusieurs bateaux ont naufragé au même endroit, si quelques équipages ont le bonheur de se sauver, le magistrat exige le serment qu'ils n'ont fait usage d'huile et punit ceux qui, en recourant à ce puissant moyen, n'ont assuré leur salut qu'en rendant

certaine la perte de leurs compagnons d'infortune.

Bien avant le capitaine Mayne-Reid, un littérateur français, M. de La Landelle, avait fondé sur la propriété de l'huile une des scènes les plus émouvantes de son amusant roman, Phylon Binôme.

« Une corvette se trouve en perdition sur les côtes d'Alger; Phylon, qui commande en second l'*Alligator*, se dipose à aller à son secours : « A tout prix, il me faut dix barriques d'huile, dit-il à son commissaire; allez les acheter sur-le-champ, fût-ce à mon compte. » Au bout d'une heure tout est prêt et l'*Alligator* s'avance vers la corvette.

» Les flots étaient furieux. *Le Liamone*, affalé en côte, après avoir lutté sous voiles jusqu'à la dernière extrémité, avait successivement perdu toutes ses ancres et talonnait. Son gouvernail était brisé. Son grand mât et son mât d'artimon tombèrent écrasant des hommes. Des lames effroyables assaillaient la corvette.

« Calmons la mer, » dit Phylon Binôme.

» Par ses ordres, la pompe à incendie fut remplie d'huile que, à la grande surprise des gens du bord, on lança sous le vent. En moins de dix minutes les crêtes des lames disparurent. L'huile s'était interposée entre la tempête et les vagues. Aux brisants succédait une houle toujours très violente, mais relativement tolérable.

« Moyen dangereux et parfois inhumain qu'il est sage d'interdire partout ailleurs que dans des parages déserts, dit Phylon à quelques officiers. En dehors de la zone que nous apaisons, la mer prend sa revanche. Nous nous en apercevrons au retour. »

» Six hectolitres d'huile, lancés par la pompe à incendie, suffirent pour aplanir les lames. Elles déferlaient en côte avec une furie indomptable; elles furent domptées en l'espace de dix minutes. »

Dans ces derniers temps,on a cherché les moyens d'utiliser la propriété protectrice de l'huile et M. Shields a fait d'intéressantes expériences dans le port de Peterhead, en Écosse.

« L'accès de ce port est souvent rendu impossible par le mauvais temps. Or, après des essais prolongés pendant deux ans, M. Shields a constaté que si, à l'aide d'une pompe foulante installée sur le rivage, on chasse de l'huile dans un tuyau de plomb déposé sur le fond de la mer et allant aboutir en eau profonde, à 180 mètres de la côte, il suffit de manœuvrer la pompe pendant une demi-heure, pour rendre l'entrée du port praticable même par de simples barques, tandis que, avant l'expérience, la tempête accumulait devant le port des flots infranchissables même pour les gros navires. Mais il importait de faire jaillir l'huile suffisamment loin du rivage, sans quoi le vent, dirigé vers celui-ci, eût mis obstacle à son étalement sur une assez grande surface de la mer, et le but n'eût pas été atteint. »

Cette curieuse propriété de l'huile explique aujourd'hui un certain nombre de faits qui avaient jusqu'ici surpris les savants. On sait par exemple que le *Banc de Terre-Neuve* est considéré par les marins comme une espèce de port ; la mer y est toujours relativement peu agitée, en temps de pêche, même lorsque la tempête fait rage autour du banc. L'explication de ce phénomène est maintenant bien simple, surtout quand on se rappelle les coutumes des pêcheurs : « Dès qu'une morue est prise, son foie est enlevé et l'on recueille immédiatement l'huile qui s'en écoule; or, on ne peut empêcher qu'il ne se perde de cette huile qui s'étale sur la mer en une couche comparable, pour l'extrême minceur, à la pellicule d'eau grasse d'une bulle de savon. C'est cette pellicule qui force la mer à se soulever avec moins de force. »

Un savant hollandais, M. Van der Mensbrugghe, s'est demandé quelle était la cause de l'action protectrice de l'huile et voici les conclusions intéressantes auxquelles il est arrivé.

« L'énergie du mouvement des vagues, dit-il, est produite par la superposition d'une infinité de couches extrêmement minces, dont chacune n'engendre à la vérité qu'une faible accélération de vitesse, mais dont l'ensemble peut imprimer à de grandes masses des vitesses considérables. Si cette explication est exacte, tout obstacle opposé à la superposition graduelle des couches superficielles des eaux de la mer, doit empêcher le mouvement des vagues. » C'est ainsi que paraît devoir agir un corps gras comme l'huile.

Les corps flottants à la surface de la mer doivent avoir, tout comme l'huile, une influence préservatrice, puisqu'ils opposent une résistance au mouvement de l'eau. L'auteur cite, comme un exemple remarquable de cette propriété des corps flottants, les amas de fucus, formant l'immense mer de verdure, *la mer des Sargasses*, au sud-ouest des Açores. Ces fucus ou Sargasses protègent si complètement, contre l'action du vent et des courants, les eaux à la surface desquelles ils flottent, que « des siècles n'ont pas suffi à l'entière dispersion des plantes qui s'y trouvaient rassemblées à la fin du quinzième siècle, lorsque les caravelles de Christophe Colomb les sillonnèrent pour la première fois ».

On sait qu'on donne le nom de *mer des Sargasses* à de vastes régions océaniques où l'on trouve des algues en quantité; le sargasse est un genre d'algues marines qui comprend plus de cent espèces, répandues dans les mers chaudes et tempérées du globe

L'action préservatrice de l'huile étant parfaitement admise, on conçoit que les auteurs puissent différer sur l'explication de ce phénomène. Nous avons donné l'hypothèse de M. Van der Mensbrugghe; voici ce que dit un autre savant, M. Dulaurier, sur cette intéressante question.

« L'huile que l'on répand sur la mer a une double action. Elle diminue le frottement et empêche toute action physique et chimique entre l'air et l'eau, en sorte que, si on la répand avant la tempête, les vagues ne pourront commencer à se former puisque le frottement est annulé; le vent ne trouve plus de creux dans lesquels il puisse agir jusqu'à ce que la hauteur

des vagues atteigne le maximum possible. Si, au contraire, on verse l'huile pendant la tempête, la surface de l'eau étant lubréfiée, il s'ensuit que le vent fait glisser l'huile au lieu de faire glisser l'eau. »

M. Dulaurier fait remarquer que le succès n'est pas toujours assuré : « Si l'on est, par exemple, sur un navire à voile dont on a été obligé de carguer toute la voilure, le navire restant en place tandis que le vent entraîne l'huile au loin, on comprend que cette huile n'aura aucun effet utile.

» Si le navire est à vapeur, il restera au milieu de l'huile s'il se dirige du même côté que le vent avec une vitesse à peu près égale : le procédé sera alors efficace. Mais si le navire marche en sens contraire ou obliquement, on n'aura alors aucune action utile. »

Quelle que soit l'explication adoptée, le fait en lui-même n'est plus contestable et il faut s'associer aux conclusions de M. Van der Mensbrugghe.

« Je me demande, dit-il, si le temps n'est pas proche où l'on mettra partout à profit la précieuse propriété des huiles, non seulement pour calmer les vagues en pleine mer, mais encore pour protéger les dunes et les phares, pour rendre accessibles les vaisseaux en détresse ou les côtes que rendent inabordables la houle et les brisants.

» N'est-ce pas le moment de se résoudre à verser, peu de temps avant les heures indiquées pour les marées des syzygies, quelques hectolitres d'huile de baleine ou de colza, à l'embouchure des fleuves où sévissent les redoutables barres de flot, comme dans la Seine, la Dordogne, le Severn, le Humber, le fleuve des Amazones? Car, de même que l'huile empêche la formation des vagues en pleine mer, ne s'opposerait-elle pas aussi efficacement à l'acroissement prodigieux de l'énergie de mouvement des mascarets, et les dévastations produites par ces derniers ne seraient-elles pas rendues impossibles? Enfin, pour la même raison que tout capitaine de navire doit être muni d'une boussole destinée à guider sa route à travers l'Océan, ne pourrait-on pas l'obliger à être pourvu constamment d'une petite provision d'huile (quelques décalitres suffiraient), dont l'emploi judicieux protégerait contre les tempêtes ses passagers, son équipage et sa cargaison? Je termine en exprimant formellement ce vœu qui m'est dicté par une profonde conviction appuyée à la fois sur l'observation et sur la théorie. S'il est exaucé, tout me fait espérer que l'on verra décroître notablement le nombre des affreux sinistres dont l'histoire vient si souvent assombrir les annales maritimes. »



Pêcheurs sur le banc de Terre-Neuve pendant une tempête. (P. 143, col. 2.)

ALBERT LÉVY.



La grande femme sonna. (P. 148, col. 1.)

LES MILLIONS DE LA TANTE ZÉZÉ [1]

XIX

Fâcheuses nouvelles. — Opinion du colonel sur le lieutenant Pertuys. — Mme de Bacques ne renonce pas à ses projets. — Une marche militaire.

Cinq minutes à peine, après le départ de M. le maire, l'ordonnance du lieutenant ouvrit la porte de la chambre. Le lieutenant, allongé dans son grand fauteuil Voltaire, tournait le dos à la porte.

« Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il en lançant bien haut en l'air deux ou trois bouffées du cigare qu'il venait d'allumer.

— Mon lieutenant, c'est une dépêche »

Il posa la dépêche sur la table, devant son lieutenant, et se retira d'un pas discret.

Le lieutenant jeta son cigare, rapprocha, par un mouvement brusque, son fauteuil de la table, déchira l'enveloppe et lut la dépêche.

Après l'avoir lue, il la laissa tomber, et mettant ses deux coudes sur la table et son front dans ses deux mains, comme s'il était pris d'un étourdissement, il demeura immobile pendant quelques secondes.

Ensuite, il attira à lui une feuille de papier et y traça les mots suivants:

« Caen, de Sainte-Suzanne. Mme Pertuys.

« Je prends le premier train. — J. Pertuys. »

« Vaucanson! » cria-t-il.

L'ordonnance entra.

« Porte cela au télégraphe. Attends. Achète-moi à la gare le nouvel indicateur des chemins de fer. Tu reviendras tout de suite, tout de suite.

— Oui, mon lieutenant. »

Le lieutenant avait la figure si altérée que Vaucanson ne put s'empêcher de lui dire: « Est-ce que mon lieutenant a reçu de mauvaises nouvelles?

— Mon père est au plus mal, » répondit le lieutenant.

Vaucanson était un brave garçon et un soldat modèle. C'est parce qu'il était son compatriote que le lieutenant l'avait pris comme ordonnance, et c'est pour la même raison que Vaucanson se permettait d'interroger son supérieur. En entendant sa réponse, il haussa les sourcils et abaissa les coins de sa bouche, en signe de sympathie et partit comme un trait.

Pendant la courte absence de Vaucanson, le lieutenant Pertuys écrivit deux lettres, l'une adressée au colonel, l'autre à Mme de Bacques. Quand il eut relu et cacheté ces deux lettres, il tira d'une armoire de son cabinet de toilette un petit portemanteau, y fourra précipitamment quelques chemises, et changea de tenue.

Vaucanson rentra tout essoufflé. Le lieutenant lui arracha l'indicateur des mains, suivit du doigt la colonne des départs pour Tours, consulta sa montre et dit: « Tu as le temps de porter ces deux lettres, et de revenir prendre mon portemanteau; je partirai devant, tu me rejoindras à la gare. Mon pauvre garçon, tu es tout essoufflé.

— Cela ne fait rien, mon lieutenant, répondit Vaucanson.

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113 et 129.

— Mais si, mon garçon, cela fait quelque chose, je te répète que tu as le temps. Ne cours pas, tu m'entends.

— Oui, mon lieutenant. Est-ce que mon lieutenant....?

— Quoi?

— Est-ce que mon lieutenant ne mangera pas un morceau, avant de partir? Je pourrais dire à Mme Leloup... »

Le lieutenant fit un signe négatif, et détourna la tête; les larmes lui venaient aux yeux, et il avait honte de les laisser voir.

Le colonel était un brave homme plein de cœur, dont l'idéal était de paraître impassible et sévère. Soldat de fortune, et comme on dit « sorti du rang », il avait conquis tous ses grades à la force du poignet. Comme il avait une belle intelligence et une incomparable puissance de travail, il avait acquis une instruction assez étendue pour devenir colonel avant cinquante ans et pour être en passe, à cinquante-trois ans, d'être promu général de brigade dans un avenir peu éloigné. Mais si son instruction était variée et étendue, son éducation première avait été fort négligée, vu qu'il était fils d'une cantinière et qu'il avait débuté dans la vie militaire comme enfant de troupe. Il avait trop de cœur pour renier sa mère, dont il révérait la mémoire, mais il avait trop de tact pour ne pas sentir tout ce qui lui manquait en matière d'éducation, et trop d'orgueil professionnel pour n'en pas rougir. Il admirait naïvement les gens bien élevés, comme le lieutenant Pertuys, et en même temps, il avait peur d'eux, comme il avait peur des dames dans un salon.

Il craignait de compromettre à leurs yeux, par quelque solécisme de manières, non pas sa propre personne dont il faisait bon marché, mais la dignité du commandement dont il était fanatique. Voilà pourquoi il était si sobre de gestes et de paroles, voilà pourquoi il cachait sa bonté naturelle sous une froideur calculée, et sa timidité sous les apparences de la hauteur et de la sévérité.

Quand le planton lui remit la lettre du lieutenant, le colonel, à l'abri de tous les regards indiscrets, fumait sa grande pipe d'écume, une vraie pipe de chef de corps, debout, adossé contre la cheminée de son cabinet de travail.

Il prit la lettre de son air le plus froid et le plus officiel, et s'assit devant son bureau pour la lire à son aise, pendant que le planton refermait la porte derrière lui.

« Nom d'un chien! » s'écria-t-il en posant vivement sa pipe sur une liasse de notes. Tel fut le résumé de sa première impression après une première lecture.

« Je le crois bien que je t'excuse, reprit-il d'un ton ému. Oui, mon garçon, je t'excuse, et je vais prendre mes mesures pour que tu restes là-bas autant qu'il sera nécessaire. Et quand bien même tu y resterais six mois, cela ne t'empêchera pas de passer capitaine au choix, ou j'y perdrai mon nom! »

Il n'y avait pas d'officier au régiment avec lequel le colonel fût plus froid et plus sévère qu'avec le lieutenant Pertuys, justement parce que c'était celui qu'il préférait à tous les autres. Il ne s'agissait pas, bien entendu, avec cet honnête homme, d'une de ces préférences personnelles, d'où naissent quelquefois les passe-droits, à l'insu même de ceux qui les commettent; le colonel avait le culte de l'armée qui représentait à ses yeux le cœur même et l'honneur de la patrie. S'il préférait le lieutenant Pertuys à tous ses camarades, c'est qu'il voyait en lui un des futurs officiers généraux qui feraient honneur à l'armée.

Sans plus songer à sa pipe que si c'eût été un presse-papier, le colonel se leva, posa ses deux coudes sur la cheminée et contempla longuement le portrait de sa brave femme de mère, une mauvaise photographie toute brouillée qu'il n'aurait certainement pas échangée contre une madone de Raphaël.

Et, tout en regardant le visage de sa mère, il songeait à cette autre mère, cette mère qui était dans l'angoisse, là-bas, et qui devait attendre son fils avec tant d'impatience.

« J'espère qu'elle est jeune! se dit le brave homme avec un soupir, assez jeune du moins pour voir son fils général! »

Le capitaine Gérard se présenta, pour affaires de service. Il déclara le soir même, au mess, que de sa vie il n'avait vu le colonel plus préoccupé et plus froid!

« Je plains le pauvre enfant, car il a du cœur, dit Mme de Bacques, après avoir lu la lettre du lieutenant, et l'avoir communiquée à son fils; mais, tu sais, Henri, je ne renonce pas à mes projets. Seulement, comme il me répugne de faire entrer dans mes calculs les chances de vie ou de mort d'un pauvre homme en danger, nous ferons ce soir une partie d'échecs, deux s'il le faut. Cela bridera mon imagination et ma langue, du moins je l'espère. »

Au mess des officiers, l'on fut moins gai et moins bruyant que d'habitude; preuve que le lieutenant Pertuys était fort aimé au régiment.

Le lendemain, sur les deux heures, l'épicier, qui, selon sa coutume, se tenait sur le pas de sa porte pour surveiller la rue Val-du-Loir, en amont et en aval, dit à sa femme qui était assise au comptoir:

« Elle lui serre les os de la tête! »

L'épicière se hâta de rejoindre son mari, et arriva juste à temps pour voir entrer dans la Maison aux Grimaces, d'abord Mme Jeannin, puis le petit Paul, puis Phanor.

Soit pour taquiner son mari, soit pour défendre l'honneur de son sexe dont elle était elle-même un des plus volumineux ornements, soit simplement pour rendre hommage à la vérité, l'épicière répondit: « Elle! serrer les os de la tête à quelqu'un! Elle en est aussi incapable que moi! »

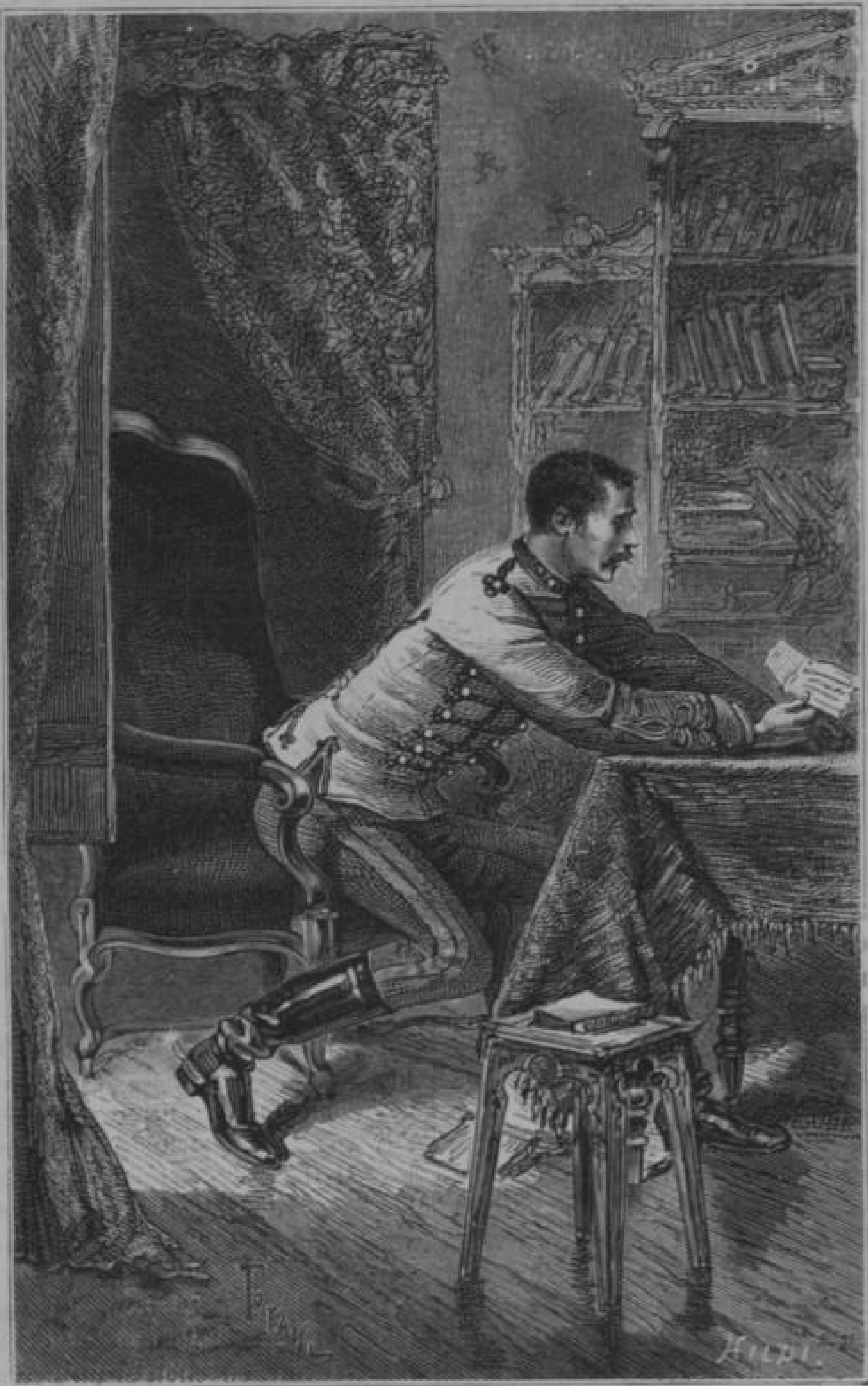
Dans le dialecte de Sainte-Suzanne, « serrer les os de la tête à quelqu'un », c'est lui faire une cour assidue en vue de son héritage. On peut conclure du dia-

logue échangé entre le mari et la femme, que le mari croyait Mme Jeannin capable de faire la cour à sa tante en vue de son héritage, et que la femme était d'un avis diamétralement opposé.

« Dans tous les cas, reprit l'épicier, qui ne se souciait pas, et pour cause, d'entamer une discussion en règle, en voilà une autre qui ne lui cédera pas sa part. »

Cette autre, « qui ne cédera pas sa part : » c'est une grande emme qui porte une toilette de dame avec toute la gaucherie d'une campagnarde. Sept garçons marchent devant elle en bataillon serré, marquant le pas avec beaucoup d'ensemble.

Si l'épicier eût pu lire dans l'âme de la grande femme, voici ce qu'il y aurait découvert : 1° le désir le plus vif et le plus sincère de renoncer à sa part d'héritage, à condition de n'être point contrainte, pour la gagner, de revêtir une toilette où elle était mal à son aise, pour faire visite à une femme imposante qui lui inspirait un mélange confus de frayeur, de respect et d'admiration ; 2° une crainte horrible de voir son petit bataillon déserter en route pour mettre le feu aux quatre coins de la ville ; car cette pauvre femme, qui adorait ses enfants, se reprochait presque comme une faiblesse son affection pour eux, parce que son mari avait fini par lui persuader que c'étaient des monstres, à force de les menacer des supplices les plus affreux ; 3° une crainte non moins horrible de voir cette poignée de monstres, une fois lâchée dans le jardin de la tante, saccager d'une main sacrilège les arbustes et les fleurs de ce lieu redoutable.



Le lieutenant lut la dépêche. (P. 145, col. 1.)

Quant aux monstres eux-mêmes, leurs cervelles prétendues diaboliques ne contenaient pas l'ombre d'un dessein monstrueux. Depuis la visite de la tante Zézé, l'idée de sucre s'était associée, pour eux, à l'idée de cette dame en noir qui avait la parole si douce et la figure si aimable. De ce que cette dame possédait la Maison aux Grimaces et le jardin Chéveran, ils avaient conclu très logiquement qu'elle était riche. L'idée de richesse, combinée avec l'idée de sucre, avait fermenté dans leurs esprits enfantins, et y avait engendré un véritable mirage de tas de sucre d'abord, et ensuite de toutes ces combinaisons merveilleuses du sucre que l'on admire à la devanture des boutiques des confiseurs.

Après le déjeuner, le père de famille avait montré aux « monstres » un énorme bâton d'épine, court et noueux ; il avait enroulé autour de son poignet la lanière de cuir qui en ornait la partie supérieure, et il avait manœuvré son bâton sous leurs yeux avec une vigueur surprenante ; après quoi, il les avait menacés de leur rompre les vertèbres du cou s'ils ne marchaient pas en bon ordre devant leur mère.

Cette menace ne les avait nullement effrayés; car leurs vertèbres cervicales, cent fois menacées du bâton d'épine, étaient dans un état de parfaite conservation; et il est assez probable qu'ils auraient marché à leur fantaisie, sans trop de désordre pourtant, car ces petits « monstres » aimaient leur mère et comprenaient vaguement que le père de famille la rendrait responsable de leurs méfaits. Mais ce qui les décida à obéir à la lettre, c'est que l'un d'eux s'écria, quand ils furent seuls : « Ce serait joliment amusant de marcher deux à deux, le plus petit tout seul en tête! »

Cette motion fut acceptée avec des cris d'enthousiasme, et l'enthousiasme redoubla lorsqu'un autre proposa de marquer le pas.

Outre l'amour du sucre, qui semblait inné en eux, les héritiers du nabot avaient l'esprit d'imitation poussé jusqu'à ses dernières limites. Toutes les fois que l'un d'eux, le plus petit ou le plus grand, peu importe, émettait quelque idée saugrenue, ou imaginait quelque jeu étrange, tous les autres adoptaient l'idée saugrenue et se lançaient à corps perdu dans le jeu étrange, surtout s'il offrait quelque danger.

La petite armée marcha d'abord en bon ordre, mesurant avec affectation son pas sur celui du petit chef de file. Mais, au bout de cinquante pas, le petit chef de file eut besoin de rattacher le cordon de son soulier. Les six autres, presque sans s'être concertés, eurent besoin de rattacher les cordons de leurs souliers, et, à l'exemple du petit frère, mirent le genou droit en terre pour parfaire cette opération.

A l'entrée de la rue Val-du-Loir, le chef de file, oubliant sa dignité et sa responsabilité, obliqua à droite et alla se planter devant le magasin de Baujard, le premier confiseur de Sainte-Suzanne. Le reste du peloton le suivit en bon ordre et fit halte devant l'étalage de Baujard. Quand le chef de file eut satisfait sa curiosité, la curiosité du peloton fut satisfaite et le peloton reprit sa marche militaire, sans nouvel incident, jusqu'à la porte de la Maison aux Grimaces. Là, soit que l'on eût fait passer un mot d'ordre dans les rangs, soit que la bande cédât à l'inspiration du moment, les rangs se confondirent et les sept tuyaux de la flûte de Pan se trouvèrent rangés à la file indienne par ordre de grandeur.

La grande femme sonna, la porte s'ouvrit. Le tuyau n° 1, effrayé sans doute de la magnificence et de la sonorité du vestibule, prit honteusement la fuite et alla se cacher derrière le n° 7. Le n° 2 imita son exemple, les autres numéros n'eurent garde de faire manquer une si belle combinaison.

Quand le n° 7 se trouva en tête, il obéit à un geste suppliant de sa mère et entra résolument, au grand désappointement de l'épicier qui aurait désiré voir cette petite parade durer un peu plus longtemps.

Le père Macault riait de son bon rire et se disait en lui-même : « Ma foi! j'aime mieux ceux-là que ceux de samedi. »

XX

Agréable surprise de Mme Jeanne. — Comme ils s'amusent!

Quand Lodier introduisit au salon la grande femme timide, cette infortunée fut prise d'une sorte de défaillance. La tante Zézé s'en aperçut, vint lui prendre la main et l'installa dans un bon fauteuil. Mme Jeannin lui prit la main à son tour et lui montra, en souriant, sa jolie fossette. Octavie l'appela tout couramment ma cousine, et, sur un signal de sa mère, Paul lui tendit gentiment son front. La pauvre femme fut si saisie de n'être point tournée en dérision par des personnes « comme il faut », qu'elle en perdit momentanément la parole. Au moment où elle allait s'enhardir au point de remercier « ces dames » de leur bon accueil, elle fut saisie d'un grand trouble à l'idée que ses « monstres » étaient là et qu'ils allaient, à bref délai, commettre quelque monstruosité.

La tante Zézé regardait les monstres en souriant et les monstres, nullement intimidés, lui répondaient par de larges sourires; là où leur pauvre mère avait vu une grande dame, ils voyaient tout simplement la tante au sucre.

« Comment se porte le hérisson? » demanda la tante Zézé en s'adressant à la bande en général.

La bande en général demeura absolument muette.

« Vous l'avez ôté de la cage, j'espère? reprit la tante Zézé.

— Oui, tout de suite, répondit le n° 1.

— Et vous l'avez mis en liberté dans votre jardin?

— Oui, tante Zézé, répondit la bande en chœur.

— Et vous ne savez pas ce qu'il est devenu?

— Moi, je l'ai vu avant-hier, répondit le jeune monsieur qui avait demandé à la tante Zézé si elle avait du sucre dans ses poches.

— Voyons, jeune amateur de sucre, approchez-vous un peu. »

Le jeune amateur de sucre s'approcha sans fausse honte.

« Comment se portait-il, avant-hier, quand vous l'avez vu? lui demanda la tante Zézé.

— Il trottait dans l'allée; quand j'ai appelé les autres pour le voir, il s'est mis en boule. Je n'ai pas vu sa figure; alors, moi, je ne sais pas comment il se porte. »

Les autres frères firent des signes d'approbation, trouvant que l'orateur avait fort bien répondu. Comment savoir, en effet, si un hérisson se porte bien, quand il ne vous montre que ses piquants.

« Qu'est-ce que vous avez fait quand vous l'avez vu en boule? reprit la tante Zézé qui trouvait, elle aussi, que l'orateur avait sagement parlé.

— Nous l'avons laissé tranquille.

— Et personne de vous n'a eu l'idée de le dépelotonner pour voir sa figure? »

L'orateur garda le silence.

Le n° 3 s'avança hardiment et dit :

« Si! moi, je voulais le dépelotonner sans lui faire

de peine; mais les autres ont dit qu'il ne fallait pas, parce que vous aviez défendu d'y toucher.

— C'est vrai! c'est vrai! » répondirent tous les autres, y compris l'orateur.

Prenant alors l'orateur à partie, la tante Zézé lui demanda : « Pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela tout de suite? »

Encore une fois l'orateur baissa le nez sans répondre. Ce fut encore le n° 3 qui prit la parole à sa place : « Parce que nous ne rapportons jamais! » répondit-il avec un mouvement de fierté qui fut loin de déplaire à la tante Zézé. Elle était fine, la tante Zézé, et, tout en poursuivant son petit interrogatoire, elle surveillait du coin de l'œil la mère des monstres, craignant de sa part quelque manifestation inopportune. En entendant la fière déclaration du n° 3, la pauvre femme poussa un faible gémissement, et elle se disposait à se plaindre amèrement de ce qu'elle appelait l'obstination de ses fils, lorsque la tante Zézé, levant l'index, dit avec un grand sérieux :

« Écoutez-moi bien, tous. Faites-vous quelquefois des sottises?

— Tous les jours! répondit le chœur avec un ensemble parfait et sans l'ombre d'hésitation.

— Et, quand on découvre une de vos sottises, est-ce que celui qui l'a commise laisse punir les autres qui ne veulent pas rapporter contre lui? »

Il y eut un moment de silence; d'où la tante Zézé conclut que la question était plus complexe que la précédente.

« Il y a des fois où l'on ne nous punit pas, répondit le n° 3 d'un air fûté; dans ce cas-là, celui qui a fait la sottise n'a qu'à se taire. Mais il y a des fois où l'on punit celui qui a l'air d'être le plus capable de l'avoir faite; alors, l'autre dit : « C'est moi! »

— Très bien! reprit la tante Zézé; j'aime à voir que vous êtes francs et que vous savez dire la vérité.

— Ils n'ont jamais menti! » s'écria la mère qui, grâce à la tante Zézé, s'apercevait, peut-être pour la première fois de sa vie, que ses monstres avaient cette qualité si précieuse : la franchise.

« Tante Zézé, dit vivement l'amateur de sucre, est-ce qu'il y aura des coqs en sucre rouge pour le goûter?

— Oh!... s'écria la mère.

— Je n'y avais pas songé, répondit sérieusement la tante Zézé, sans tenir compte du « oh! » de Mme Quentin; mais, comme je tiens à vous faire plaisir, j'enverrai Lodier pour voir si l'on peut s'en procurer.

— Il y en a chez Baujard, reprit l'amateur de sucre en se tournant vers ses frères.

— Oui! oui! s'écrièrent-ils en chœur, il y en a chez Baujard; nous les avons vus en venant!

— Alors, vous êtes sûrs d'en avoir.

— Oh! merci, tante Zézé! »

Cette note de reconnaissance fut donnée par tous les tuyaux de la flûte de Pan. Le tuyau n° 2, plus exalté que les autres, risqua même une imitation remarquable du chant du coq.

La mère se demanda s'il n'était pas de son devoir de réprimer sévèrement une manifestation aussi inconvenante. Mais, pendant qu'elle délibérait, six chants de coq répondirent au premier.



Chacun des danseurs sautillait. (P. 151, col. 2.)

La tante Zézé se mit à rire et la mère comprit que ce qu'elle avait de mieux à faire, pour le moment, c'était de laisser la tante Zézé maîtresse d'agir comme il lui conviendrait.

« Puisque vous voyez clairement que je veux vous faire plaisir, je suis sûre d'avance que vous tiendrez à me faire plaisir aussi. Tout ce que je vous demande donc, c'est de faire, dans mon jardin, le moins de sottises possible.

— Nous n'en ferons pas du tout! s'écria le n° 3 dans un bel accès d'enthousiasme.

— Je ne vous en demande pas tant, reprit la tante Zézé; les enfants sont des enfants, et quelquefois c'est si amusant de faire une sottise, qu'ils cèdent à la tentation. Voici donc..... »

Le n° 3 coupa tranquillement la parole à la tante Zézé; il avait des idées, ce n° 3, et il tenait à les exprimer.

« Tante Zézé, dit-il d'un air profond, je crois que si nous faisons tant de sottises, c'est parce que nous sommes beaucoup et que la maison est toute petite et le jardin aussi. Quelquefois nous ne savons plus à quoi jouer, alors nous jouons à faire des sottises. Mais ici..... Et, d'un geste énergique, il montra le jardin que l'on voyait dans toute son étendue par la fenêtre ouverte du salon.

— Vous avez peut-être raison, dit la tante Zézé avec un grand sérieux. Si vous ne faites point de sottises,

tant mieux! Si vous en faites, je ne vous demande qu'une seule chose : venez me trouver et dites-moi, avec votre franchise habituelle : « Tante Zézé, voilà ce que j'ai fait; ce n'est pas par méchanceté ou pour le plaisir de désobéir, je tâcherai de ne plus recommencer. » Votre cousin Paul, qui connait la maison, va vous conduire et vous montrer les jeux. Allez! »

Il était temps de les lâcher, car les malheureux, les yeux tournés vers le jardin, commençaient à endurer le supplice de Tantale.

Au mot : « Allez! » il y eut un grand trépignement de pieds, des exclamations de joie qui ressemblaient beaucoup à des cris sauvages, et une véritable envolée de moineaux effarouchés.

Comme Octavie se disposait à les suivre, la tante Zézé lui dit : « Non! votre présence n'est pas nécessaire là-bas; Paul suffira, du moins pour commencer. Soyez sans inquiétude, madame, ajouta-t-elle en s'adressant à la mère des moineaux effarouchés qui s'agitait dans son fauteuil; ils sont terribles, dites-vous; permettez-moi de n'être pas de votre avis : bruyants, je ne dis pas; terribles, non; car ils ont de grandes qualités et je crois que nous en viendrons facilement à bout. J'en appelle à ces dames... »

Mme Jeannin et Octavie adressèrent à la brave femme des sourires d'encouragement qui « lui mirent du baume dans le sang », comme elle le répétait volontiers depuis.

« Vos enfants sont en sûreté, reprit la tante Zézé; permettez-moi de vous montrer ma maison. »

Sans qu'il fût besoin de le leur faire entendre par un mot ou par un signe d'intelligence, Mme Jeannin et Octavie comprirent que la tante Zézé désirait causer confidentiellement avec sa nièce, et n'offrirent point de les accompagner.

Si la femme du nabot avait l'esprit inculte et rustique, ce n'était point une sotte. En un quart d'heure, grâce à une conversation tout à fait décousue, en apparence, la tante Zézé lui en apprit plus long sur son mari, sur ses enfants et sur elle-même, qu'elle n'en aurait débrouillé dans tout le cours de sa vie. Elle valait donc réellement quelque chose? Puisqu'une dame comme la tante Zézé lui témoignait de l'affection et de la confiance, il fallait bien qu'elle le crût!

Quand la tante et la nièce rentrèrent au salon, parfaitement satisfaites l'une de l'autre, Mme Jeannin travaillait à un ouvrage de crochet, Octavie cousait une de ses robes, Mme Lemas se remit à un ouvrage de tapisserie, qu'elle pouvait laisser ou reprendre à volonté.

« Une autre fois, dit la femme du nabot, avec une audace dont elle demeura confondue lorsqu'elle y repensa plus tard, une autre fois j'apporterai de l'ouvrage.

— Et vous ferez bien, lui dit la tante Zézé avec un sourire d'encouragement.

— Aujourd'hui, reprit l'autre, j'ai honte de rester les mains inoccupées. Petite cousine, ajouta-t-elle en s'adressant à Octavie, voulez-vous que je vous aide? »

Par pure politesse, Octavie voulut faire quelques objections. La brave femme crut que l'on doutait de son talent de couturière.

« Cela me fera grand plaisir, dit-elle avec un bon sourire. Et puis, je vous assure que je sais coudre. Qu'est-ce que je deviendrais si je ne savais pas coudre avec sept enfants qui usent comme quatorze. C'est moi qui les habille.

— J'accepte bien volontiers, lui dit Octavie en l'embrassant ; mais j'accepte à une condition, c'est que je vous aiderai à mon tour.

— Pour les vêtements neufs, je ne dis pas non, » répondit la cousine qui devint rouge comme une pivoine; car elle était à la fois très fière et très confuse d'avoir été embrassée si gentiment par une « demoiselle » si jolie et si distinguée ; et puis elle avait un mal affreux à se dépêtrer des beaux gants de peau qu'elle avait arborés pour la circonstance.

Octavie lui adressa un petit clin d'œil et un sourire confidentiel, et l'aida à se tirer du piège. L'excellente femme répondit à son petit clin d'œil par un regard de profonde reconnaissance. Alors elle acheva la phrase, que dans son angoisse elle avait laissée en suspens : « Mais pour les raccommodages et les ravaudages, non ! oh non! D'ailleurs je n'oserais jamais apporter de vieilles choses...

— Parce que? lui demanda la tante Zézé en levant les yeux de sa tapisserie.

— Une maison comme celle-ci ! Songez donc ! lui répondit sa nièce en jetant autour d'elle des regards d'admiration.

— Ma chère, reprit la tante Zézé en la regardant avec bonté, rappelez-vous bien que vous êtes ici chez vous, oui chez vous ! J'espère vous voir le plus souvent possible, et d'un autre côté je me reprocherais de vous faire perdre votre temps. Il est donc bien convenu que vous apporterez vos ravaudages et vos raccommodages, ou bien nous nous brouillerons.

— Oh! non! madame.

— Ma tante, s'il vous plaît.

— Oh! non, ma tante, j'aimerais mieux n'importe quoi que de me brouiller avec vous, maintenant que je vous connais.

— C'est cela, faites-moi des compliments!

— C'est donc un compliment? je vous assure que je n'en savais rien. Ne le dites pas à mon mari, il se mettrait dans une colère terrible.

— Pourquoi donc?

— Parce qu'il m'a dit : « Surtout pas de compliments, pas de cajoleries, pas de chatteries! ce serait du joli si Mme Lemas allait se figurer que je t'envoie chez elle pour lui « serrer les os de la tête ».

— Soyez tranquille, je ne vous trahirai pas ; et puis, je ne penserai jamais que vous venez chez moi pour me « serrer les os de la tête ». Je ne vous reprocherai jamais de me faire des compliments et je croirai toujours tout ce que vous me direz.

— Ma tante, vous aurez raison, je puis dire de moi ce que j'ai dit de mes enfants : je n'ai jamais menti, même en riant. »

Mme Lemas lui prit la main et la serra d'une façon significative ; Mme Jeannin la regarda avec un sourire de sympathie qui lui creusa une fossette dans la joue droite ; Octavie lui mit sur les genoux deux pièces d'un corsage, et lui tendit, mais sans la lui donner encore, une aiguille enfilée.

« A nous deux maintenant, lui dit-elle, avec un de ses jolis mouvements de tête qui étaient si séduisants. Je ne vous confierai ce corsage que si vous me promettez vous savez quoi. Je sais très bien faire les reprises et je remets les pièces très proprement.

— Quelle maison du bon Dieu ! s'écria la femme du nabot, qui avait presque les larmes aux yeux. Donnez vite, ma mignonne, je vous promets tout ce que vous voudrez. »

Elle se mit à coudre avec beaucoup d'adresse et de dextérité. Il y eut quelques instants de silence, vous savez, ce silence sympathique des personnes occupées, qui continue presque l'entretien, bien différent du silence des oisifs et des ennuyés qui les isole tout d'un coup, si complètement, et semble si lourd et si intolérable.

« Comment vous appelez-vous de votre petit nom ? demanda la tante Zézé à la nouvelle couturière.

— Un nom de paysanne, répondit la nouvelle couturière en rougissant, je m'appelle Jeanne.

— Un joli nom que j'aime beaucoup, reprit Mme Lemas, si vous le voulez bien, je vous appellerai Jeanne tout court.

— Si je le veux ! » s'écria la pauvre Jeanne au comble du ravissement. Elle ouvrit la bouche comme pour dire quelque chose, quelque chose de tendre et d'affectueux à coup sûr ; mais elle se remit à sa couture sans avoir dit ce qu'elle avait dans le cœur, craignant sans doute, que ce ne fût un compliment.

Les cris des enfants arrivaient, clairs et perçants, du fond du jardin.

A chaque nouvelle explosion, Mme Jeanne tressaillait et regardait timidement les autres dames, qui demeuraient impassibles ; à la fin elle n'y tint plus.

« Ma tante, dit-elle, permettez-moi d'aller leur dire de crier moins fort !

— Il faut que les enfants crient, répondit tranquillement la tante Zézé. D'ailleurs je me connais en cris d'enfants, Octavie aussi. Elle vous dira comme moi, que ce sont là des cris de joie et non des cris de colère.

— C'est égal, reprit Mme Jeanne, ils pourraient crier moins fort.

— Et moi, cela m'amuse de les entendre crier, reprit la tante Zézé avec le plus grand sérieux du monde. Ce serait un péché de gâter leur plaisir ; regardez comme ils s'amusent ! »

Ils s'amusaient bien, en effet. L'instinct d'imitation qui était en eux les poussait à suivre toutes les suggestions de Paul, pour lequel ils avaient conçu d'ailleurs une profonde admiration. Les jeux que les Voraces avaient dédaignés, sous prétexte que c'étaient des jeux de filles, avaient pour eux tout le charme de la nouveauté. Et ils s'amusaient longtemps du même jeu parce que, selon leur usage, tous à la file refaisaient ce qu'avait fait le premier.

Pour le moment, les sept frères, à la file, ayant joué au volant avec Paul, le n° 1, armé de deux baguettes, faisait l'apprentissage du jeu de grâces, et comme il était remarquablement maladroit par don de nature, ses nombreuses bévues, dont il riait tout le premier, mettaient les six autres en liesse. Ce n'est pas seulement par des cris qu'ils témoignaient leur allégresse, mais aussi par des danses, des bonds, des culbutes et des poses variées.

Le joueur maladroit ayant reçu, par sa faute, le cerceau juste sur le bout du nez, les spectateurs commencèrent par lui prodiguer des applaudissements ironiques ; ensuite, l'un d'eux ayant eu l'inspiration de danser à cloche-pied sur le pied droit en tenant son pied gauche dans ses deux mains, tous les autres l'avaient imité. Au moment où la tante Zéze avait appelé l'attention sur eux, chacun des danseurs sautillait en tournant sur lui-même, tenant toujours son pied gauche dans ses deux mains. Les joueurs eux-mêmes, cédant à l'attrait d'un plaisir si nouveau, avaient rejeté cerceaux et baguettes et sautillaient comme les autres.

Naturellement il y avait des chutes fréquentes, et naturellement aussi ces chutes étaient saluées par des huées joyeuses et par de formidables éclats de rire.

« Le fait est qu'ils s'amusent bien ! » dit Mme Jeanne dont les craintes s'évanouissaient ainsi une à une.

Ces dames se remirent au travail avec une nouvelle ardeur, échangeant quelques paroles, presque à voix basse.

Mme Jeanne se sentait envahie par une sensation délicieuse, de paix, de repos, de contentement. Elle entrevoyait vaguement une forme nouvelle de la vie, de nouveaux horizons, de nouvelles espérances.

Néanmoins, il lui arrivait par instants de soupirer, et même de soupirer profondément. Sa robe de grande cérémonie le gênait ; non pas que Mme Jeanne eût la sotte manie de se commander des robes trop étroites ; mais celle qu'elle portait pour le moment était sa robe de visites de noces, conservée avec un soin extrême depuis l'époque déjà assez éloignée où elle avait mis sa main dans la main du nabot, pour traverser la vie avec lui.

Il y avait de cela dix ans ! En dix ans, il s'opère bien des changements, et si la robe était la même, la personne de Mme Jeanne avait changé ; l'accord était rompu ; voilà pourquoi et comment Mme Jeanne soupirait, quoique son âme fût dans un état de parfaite béatitude.

A suivre. J. GIRARDIN.

LES BATEAUX A GLACE

Les Américains du Nord ont à subir un climat beaucoup plus rude en moyenne que celui de l'Europe occidentale. A latitude égale, il fait bien plus froid en Amérique que chez nous. On ne se douterait jamais que Québec est plus rapproché de l'équateur que Paris, que Montréal et Bordeaux sont à peu près sous le même parallèle, que New-York est sous la latitude de Naples et de Constantinople, et la Nouvelle-Orléans sous la latitude du Caire.

L'hiver sévit dans sa belle horreur sur les plaines de l'Amérique du Nord, et couvre de glace les rivières qui les sillonnent.

Mais les Américains ne se laissent pas arrêter par ces obstacles. Ils ont naguère poussé la hardiesse jusqu'à établir une voie ferrée temporaire sur les glaces du Saint-Laurent. On pose des rails et la locomotive passe.

Quand la navigation est rendue impossible par l'abondance des glaces et que la rivière est prise dans toute sa largeur, des navires spécialement construits pour briser la glace taillent dans le fleuve glacé, y ouvrent un canal d'eau libre, et remorquent de longs convois de bateaux pesamment chargés, en refoulant les glaçons devant leur taille-mer.

Encore faut-il que la glace ne soit pas trop épaisse. Toutefois, quand le fleuve serait gelé jusqu'au fond, et la navigation ordinaire absolument impossible, l'homme ne s'avouerait pas vaincu.

L'hélice et la roue sont impuissantes ? il reste le vent : la navigation se transforme. Si le bateau ne fend pas les eaux, il peut glisser sur la glace ; le bateau devient traîneau.

M. Léon Renard, le bibliothécaire du ministère de la marine et des colonies, a consacré quelques lignes aux bateaux-traîneaux dans son joli livre sur les *Merveilles de l'Art naval.*

« Les bateaux-traîneaux ou *ice-boats*, dit-il, sont en usage sur les longs canaux de la Hollande, les vastes lacs du Canada et des États-Unis, lorsque l'hiver les a couverts d'une glace épaisse. Les amateurs de ce genre de sport ont fondé dans ce dernier pays deux clubs : les Poughkeepsie (1861) et le New-Hamburgh (1869).

» L'*ice-boat* américain est une longue, étroite et légère machine, placée sur un berceau sous lequel sont fixés trois larges patins attachés, l'un à l'avant, les autres à l'arrière, le tout formant un triangle aigu.

» Son gouvernail est une lame de fer affilée et capable de s'enfoncer profondément dans la glace.

» L'*ice-boat* américain est généralement gréé en sloop ; il est maniable et très rapide, on lui a vu franchir des distances considérables dans la proportion de 180 kilomètres à l'heure.

» Les *ice-boats* hollandais, comme les bateaux-traîneaux du Canada, sont placés sur un traîneau terminé par des patins. Leur gouvernail ressemble à une hachette renversée ; il coupe parfaitement la glace, et agit absolument comme le gouvernail d'un bateau ordinaire.

» Il suffit à ces machines d'un peu de vent pour les pousser et leur permettre de porter fort loin des passagers et des marchandises. »

M. le commandant Molyneux Shuldham a inventé un bateau-traîneau dont la construction est fort simple.

« Le tout est d'une seule pièce de bois munie de patins ; au milieu est un fauteuil pour la personne qui dirige le bateau. Les patins sont au nombre de deux et placés sous la charpente, celui de l'avant servant de gouvernail, et tous deux disposés de façon à pénétrer dans la glace sans gêner le bateau quand il prend le vent. Le gouvernail a un manche, et le pilote dirige le bateau absolument comme se dirigent les fauteuils roulants des invalides. Le bateau porte deux voiles : grand'voile et foc.

» M. Folkard, auquel nous empruntons ces renseignements, ajoute que ce genre de bateau ne saurait convenir, en Angleterre, à des transports d'objets un peu lourds ; la glace n'atteignant jamais sur ses lacs et ses rivières une épaisseur capable de supporter de grands poids ; et il croit qu'il faut se borner à le disposer pour une personne, deux au plus. Tel qu'il est, il le considère comme un instrument parfait et un très agréable moyen de locomotion et de divertissement. »

Puisque nous venons de décrire l'ingénieux bateau-traîneau du commandant Molyneux Shuldham, auteur estimé de plusieurs inventions utilisées par la marine anglaise, nous rappellerons qu'il est un de ceux qui ont appliqué la voile aux chariots.

Voici dans quelles circonstances :

« M. Shuldham était prisonnier de guerre à Verdun. Très épris de navigation, comme tous les Anglais, et d'ailleurs s'ennuyant fort à Verdun, il passait, avec ses compagnons d'infortune, une partie de son temps sur la Meuse où ils avaient plusieurs embarcations ; mais les pêcheurs s'étant plaints que ces canots effrayaient et chassaient le poisson, le général Wirion, commandant des prisonniers anglais, leur intima l'ordre de cesser leurs amusements sur la rivière. C'est alors que M. Shuldham songea au chariot dont nous venons de parler. Il en construisit deux : l'un à un mât, l'autre à deux mâts.

» Avec ce dernier, qui mesurait cinq pieds anglais et qu'on peut nommer un schooner, M. Shuldham obtenait, paraît-il, sur une route ordinaire un peu élevée, une rapidité de sept à huit milles à l'heure, (environ 12 kilomètres), tantôt allant au pas et tantôt lancé au point de l'emporter sur un cheval au galop. »

M. Shuldham croit qu'avec un chariot d'une grandeur double la vitesse eût été de beaucoup supérieure, mais l'étroitesse des routes l'empêcha de tenter l'expérience et de donner à son chariot à voiles une plus grande largeur.



Les bateaux à glace en Amérique. (P. 152, col. 1.)

Le grand inconvénient d'ailleurs de cette navigation terrestre, le grand défaut qui s'opposera à son développement, « c'est d'effrayer les chevaux près desquels on passe ou d'aborder les voitures qui traversent inopinément le chemin que l'on suit. M. Shuldham fut ainsi la cause involontaire de plusieurs accidents. Un jour entre autres, il accosta la charrette d'une paysanne avec une telle violence, que celle-ci alla rouler dans le fossé qui bordait la route, ce qui provoqua chez les paysans des environs une véritable émeute. Ils déclarèrent la guerre au chariot et l'attaquèrent avec des pierres qui criblèrent ses voiles. »

C'était vraiment jouer de malheur : repoussé sur terre comme sur eau, le soldat prisonnier dut se résoudre à l'ennui. Son ingéniosité méritait un meilleur sort.

Paul Pelet.

LE MARCHAND D'OUBLIES

« Tic, tac, tic, tac, tic, tac, voilà le plaisir ! mesdames ! voilà le plaisir ! »

Et tous les enfants de se précipiter, rieurs, vers un petit vieux portant sur son dos une boîte cylindrique dont le couvercle se trouve muni d'une manière de cercle, présentant des numéros sur sa circonférence, et au centre duquel se dresse une grande aiguille montée sur un pivot. Pour un sou chaque enfant donne un coup de pouce à l'aiguille qui tourne, oscille et s'arrête sur un numéro. Le marchand lève le couvercle de sa boîte et délivre aux joueurs le nombre de plaisirs indiqué par le numéro sur lequel l'aiguille s'est arrêtée.

Qu'est-ce que ce plaisir ? Une petite pâtisserie légère, cuite entre deux fers et roulée en forme de cornet. On lui a donné le nom de plaisir à cause sans doute de sa fragilité. Nos aïeux qui n'entendaient point malice la nommaient oublie. Car ce petit marchand qui, pour un sou, fait le bonheur des enfants, ne date pas d'hier.

Vous pouvez le saluer avec une certaine vénération. Il représente en son modeste commerce un des plus vieux usages de notre France et même de l'antiquité. Le nom seul de sa marchandise l'indique. C'est une corruption d'*oblaye*, issu d'*oblata* qui servait de dénomination à l'hostie non consacrée. D'*oblaye* on a fait *oblée*, *oublée*, et *oublie*. Et leurs marchands se sont appelés *oblayeurs* et *oublieurs*.

Autrefois, il n'y a pas encore bien longtemps de cela, chaque heure du jour, chaque saison, et même le beau temps et la pluie avaient leurs représentants dans les crieurs des rues. L'arrivée régulière de ces représentants dispensait au besoin d'avoir une montre. Aujourd'hui que, moyennant cinq centimes par jour, on a chez soi l'heure de l'Observatoire, les cris deviennent inutiles. Les bourgeois du moyen âge ne pensaient point ainsi. Ils prisaient fort les crieurs. Quand, les volets fermés, encore assoupis d'une fin de sommeil, ils entendaient le brandevinier offrir de sa voix glapissante la bonne eau-de vie de son tonneau, ils savaient, à n'en pas douter, que le jour paraissait à l'horizon et que madame Aurore posait sa pantoufle brillante sur les hauts pignons de la ville.

Quand, au contraire, à souper chez un ami, ou attardés dans les rues, ils entendaient l'oblayeur, ils s'empressaient de quitter leurs hôtes ou d'allonger le pas, car l'heure du couvre-feu approchait, et, à Paris, dès que la grosse cloche de Notre-Dame avait donné le ton à celles de Saint-Merry, de Sainte-Opportune ou de la Sorbonne, les boutiques se fermaient, les lueurs s'éteignaient l'une après l'autre derrière la corne, l'étoffe légère, le papier huilé ou le vitrage de plomb des fenêtres. L'obscurité envahissait la grande ville, et dans ses rues mal pavées, boueuses, gluantes, infectes, on courait le double péril de s'embourber ou d'être tué par des gens de sac et de corde faisant curée dans cette ombre.

Bons marchands d'oublies ! combien ont-ils empêché d'accidents ou de crimes en indiquant, par leur présence, l'heure aux bourgeois. Et cela pendant des siècles. On les aimait et leur nombre croissait. Mais là comme partout la fraude s'en mêla. On vit des oublieurs qui n'étaient point du métier. Par exemple, en novembre 1648, à l'époque de la première Fronde, ces oublieurs de contrebande apparurent à foison. Leur marchandise n'était qu'un prétexte de circuler la nuit pour des négociations mystérieuses. « Pendant ce temps-là, dit la grande Mademoiselle dans ses *Mémoires*, ceux qui négociaient allaient tous les soirs en cachette du Palais-Royal à celui d'Orléans (le Luxembourg) et on les nomma oublieurs parce qu'ils erraient la nuit comme les marchands d'oublies. » Les voleurs, toujours à la piste des bons tours qu'ils pouvaient jouer aux bourgeois, se servirent de ce travestissement pour se livrer plus impunément à leur industrie nocturne. Ils s'en servirent tant et si bien que la police intervint, et interdit aux oublieurs, vers 1720, la circulation des rues de Paris. Les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque* donnent ainsi la raison de cette défense. « Il était de mode d'appeler, le soir, l'oublieur dans la plupart des maisons; mais vers le temps où la bande de Cartouche commit de si nombreux désordres, quelques oublieurs furent assassinés. Les brigands prirent leurs déguisements pour faire de mauvais coups, et ces accidents déterminèrent la police à défendre rigoureusement aux oublieurs de courir la nuit. »

Depuis ce temps le marchand d'oublies ne se promène que le jour, ponctuant du joyeux tic tac de sa claquette les rires sonores et les cris joyeux de l'enfance qui s'amuse dans nos jardins publics.

P. Martefani.

LA FIERTE DE SAINT-ROMAIN[1]

III

Claude de Péhu, sieur de la Motte, était un petit gentilhomme picard, attaché naguère à la personne du marquis qu'il avait quitté après la prise de Dieppe, lorsque M. d'Allègre soutenait le parti du roi pour s'enrôler au service de la sainte Union, étant fort dévot catholique et moins bon Français, car il s'était adonné à certaines manœuvres avec les Espagnols.

Lors de la prise de Gournay par le maréchal de Biron, Péhu avait été fait prisonnier, mais le marquis, en souvenir du passé, avait payé sa rançon et l'avait repris dans sa maison. Comme Marché, Péhu avait accompagné M. d'Allègre dans son guet-apens contre le gouverneur de Gisors, et il n'en éprouvait pour son compte aucun remords.

« Les politiques sont bons à tuer toujours et partout, » disait-il; mais il s'ennuyait de se trouver enfermé dans le château, et il passait de longues journées, les deux coudes appuyés sur le parapet de pierre des fossés, regardant couler l'eau de la petite rivière qui les traversait.

« Si j'osais, je me jetterais à la nage et je serais bientôt sur l'autre bord et de là dans Rouen, pensait-il, mais ce serait abandonner mon maître, qui m'a dit en me rachetant : « A la vie et à la mort, Claude! » Je lui dois ma vie et ne saurais la reprendre. Il en fera ce que bon lui semblera. »

Ce fut sur le bord de l'eau que Marché vint retrouver Péhu. D'ordinaire, le page favori de M. d'Allègre ne le quittait jamais et causait peu avec ses camarades, à moins qu'il n'eût quelque idée à leur suggérer ou quelque service à leur demander. Claude ne l'aimait nullement et son premier instinct fut de se mettre en garde contre les yeux de fouine et le visage tailladé qu'il apercevait au-dessus de son épaule.

« Eh bien ! dit-il, te voilà donc comme toujours occupé à regarder couler l'eau et prêt à te damner d'ennui de ne pas courir comme elle. Si j'étais à ta place et que je fusse si las du bon château et de l'abri qu'il nous donne, j'en serais bientôt hors, sans danger pour ma peau et peut-être même en rendant service à notre maître et aux autres? »

Malgré sa défiance à l'égard de Marché, Claude ne put s'empêcher de tressaillir, tant les suggestions du malin page répondaient à ses désirs secrets. « Et comment cela? » demanda-t-il d'un ton qu'il voulait rendre indifférent.

Marché comprit que son appât avait réussi :

« En réclamant le privilège de saint Romain, dit-il; la fierte levée, nous serons tous blanchis comme les complices, et nous pourrons recommencer à courir le monde, sans avoir perdu un cheveu de nos têtes ni un sou de nos bourses. »

Claude de Péhu n'était pas Normand, et il était plus jeune que le marquis d'Allègre; il n'hésita pas un seul instant, et ne réfléchit pas au danger qu'il allait courir en se livrant lui-même à la justice; il ignorait d'ailleurs les détails de la procédure.

« J'irai à Rouen, dit-il, et je lèverai la fierte du saint évêque; je n'avais pas pensé qu'il y avait en ce pays-ci moyen d'échapper à la justice, eût-on tué son père et sa mère. »

Sous sa peau hâlée et ses horribles cicatrices, Marché rougit violemment; Claude ne savait pas qu'au nombre des sombres souvenirs de la vie de son compagnon se cachait celui d'un coup de bâton qui avait naguère renversé à terre une vieille femme; elle ne s'était relevée que pour mourir, répétant en expirant : « Je l'aimais cependant! Je l'aimais cependant! »

Claude de Péhu courut dans la chambre du marquis. Marché le suivit plus lentement, prêt à combattre les objections qui pourraient se présenter encore à l'esprit de son maître, mais ce travail fut inutile. M. d'Allègre saisit la main de Claude dès la première parole. « Tu ferais cela pour moi? demanda-t-il, et sa voix semblait émue. — Pour vous, pour moi, pour nous tous qui sommes embarqués dans la même barque...., répéta le jeune Picard un peu étonné de la reconnaissance de son maître. Nous ne pouvons pas rester ici à nous ronger le cœur en attendant que le roi de Navarre vienne nous y chercher pour nous faire rendre courte et bonne justice.... J'aimerais mieux me jeter de suite dans la Seine que d'être jugé par un parlement de politiques..... »

M. d'Allègre n'écoutait pas. Son esprit ingénieux et hardi semblait retrouver son élasticité, il comptait sur ses doigts les chanoines dont il se croyait sûr, ceux qui seraient accessibles à sollicitation. « Il ne faut pas compter sur Le Roy ni sur Le Pigny, dit-il, ce sont deux purs royalistes qui sont demeurés en leurs stalles, l'un pour veiller sur ses beaux livres, l'autre pour soigner ses malades, mais qui ne songent qu'à contrecarrer tout ce qui se fait en la ville et rendraient bon service au roi de Navarre s'ils pouvaient..... à cette heure, ce n'est pas de ces gens-là que nous avons à faire..... Il y a six mois je les avais trouvés bien avisés de rejeter la demande de M. de Mayenne en faveur de Mantreville; ils étaient à mon sens plus libres en ne s'engageant pas en faveur de l'Union : à cette fois, si je savais où mettre la main sur Mayenne, je lui demanderais bien son appui.... » Le marquis souriait amèrement : « Qui sait s'il ne faudra pas aller jusqu'au Farnèse...» Claude de Péhu secoua la tête : « Je me chargerais bien de celui-là, murmura-t-il, mais on dit qu'à Rouen même, Sa Majesté Espagnole a perdu du

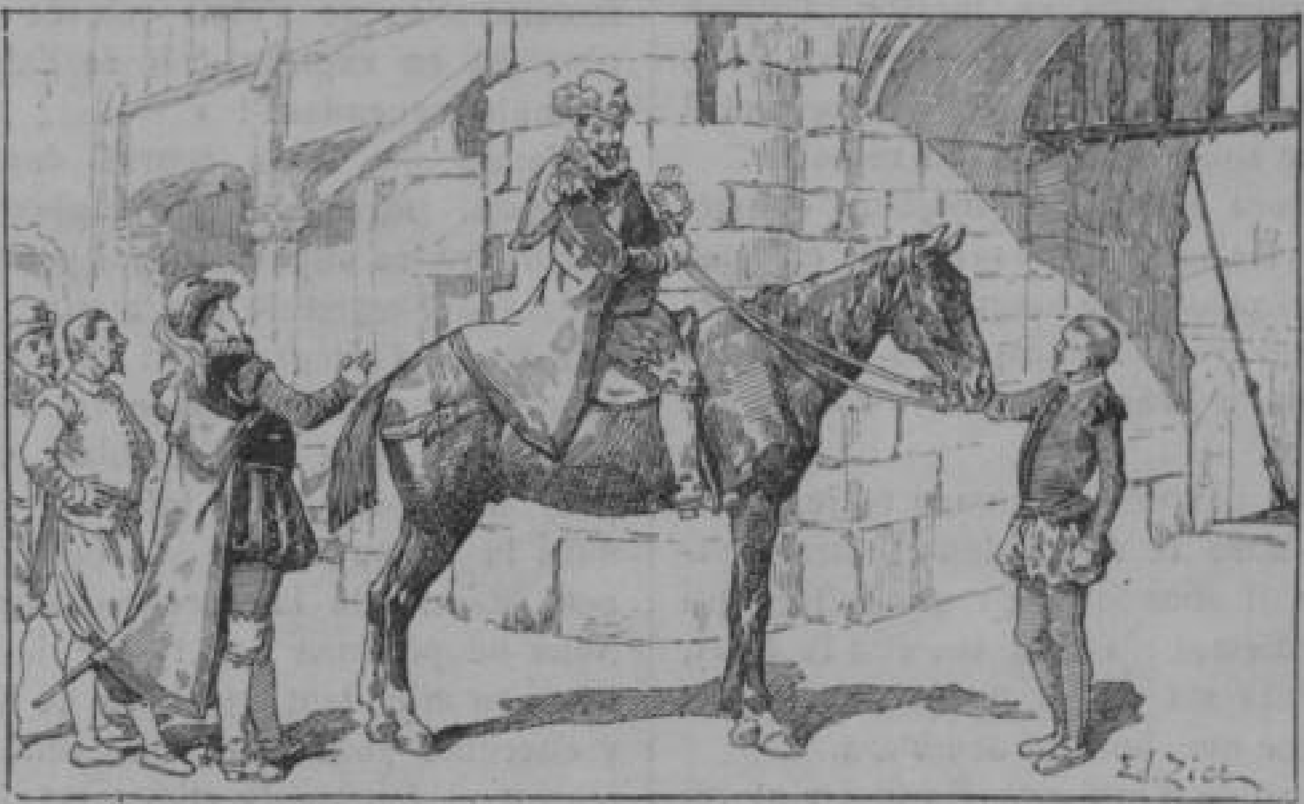
[1] Suite. — Voy. pages 122 et 138

terrain. » Le jeune homme n'était pas sans remords d'avoir naguère tendu la main aux étrangers.

Claude avait bouclé sa valise, elle était attachée sur le dos de son cheval; le marquis, à la porte intérieure de la cour du château, regardait son page prêt à partir; tout à coup il mit la main sur l'épaule du voyageur.

« Nous ne pensons à rien, dit-il, tu as combattu avec moi pour le roi de Navarre avec les hérétiques avant de t'être jeté dans l'Union; tu es excommunié, il te faut laver et purifier de ces souillures avant de te livrer à la justice, sans quoi tu serais d'avance condamné et inhabile à profiter du privilège. Dès que tu auras mis pied à terre, va-t'en chez Mgr Jean de Leslie, évêque de Ross, suffragant de l'archevêque, subdélégué du cardinal de Plaisance, légat de notre saint-père le pape. Il est à Rouen tout exprès pour y nourrir et réchauffer l'Union et sera disposé à nous pardonner de l'avoir délivrée d'un de ses plus grands ennemis en ce pays. Tu protesteras de ton repentir en promettant de n'adhérer jamais au roi de Navarre, ses fauteurs, ni adhérents.... tu peux promettre aussi pour moi..... si tu veux, je n'aurai pas l'embarras du choix..... Je me suis fermé tous les chemins de ce côté-là.... c'est égal, je suis vengé... vengé.... » et le marquis poussait Claude de ses deux mains comme pour hâter son entreprise, celle qui le devait délivrer du châtiment dû à un crime qu'il ne regrettait pas, tout en sentant ses conséquences. Le page monta à cheval et prit le chemin de Rouen.

Le bruit se répandit bientôt dans la ville que le page du marquis d'Allègre s'était recommandé à la justice, pour réclamer le privilège de Saint-Romain; chacun savait que c'était à vrai dire le maître qui sollicitait la faveur du chapitre, et les disputes et les divisions d'opinions éclataient avec plus de violence que jamais. Claude de Péhu avait accompli la pénitence que lui avait imposée Mgr de Ross; il avait fait ses preuves comme bon catholique et avait signé devant notaire sa renonciation à l'hérésie et au roi de Navarre. Toutes les pièces touchant cette importante affaire étaient entre les mains des chanoines qu'on commençait déjà à solliciter de toutes part. Le marquis avait peu d'amis personnels; il était brouillé avec tous ses parents, et il avait offensé la plupart des hommes de son rang et de son âge avec lesquels il avait été en rapports, mais la passion ligueuse était excitée en sa faveur; ceux mêmes qui ne le disaient pas lui savaient bon gré d'avoir creusé un fossé si profond entre lui et le roi de Navarre; peu importait que le sang d'un homme estimé et honoré de tous eût coulé dans ce fossé; M. d'Allègre s'était retourné vers l'Union avec un éclat qu'il fallait à tout prix récompenser. M. de Mayenne écrivit lui-même au chapitre, le priant et le conjurant, de toute son affection, de donner la fierte à lever au marquis d'Allègre, gentilhomme de qualité et de mérite, « que je désire infiniment, disait-il, voir gratifié de cette courtoisie. Je vous assure, ajoutait le prince, que vous ne le sauriez accorder à personne qui le mérite mieux que lui ni dont je reçoive plus de contentement. »



Le page monta à cheval. (P. 156, col. 1.)

Le chapitre était rassemblé lorsque le doyen lut la lettre du chef de la Ligue; il était ardemment engagé dans l'Union, et il eût désiré provoquer sur-le-champ un premier vote, mais les formalités n'étaient pas encore remplies, et les chanoines, tous esclaves de la règle, aussi bien que les politiques, insistaient pour le respect des usages; la discussion s'anima et le fond des cœurs commençait à paraître lorsque le doyen, qui redoutait une opposition acharnée, coupa court à la querelle.

« Toutes les règles seront observées, mes très chers frères, dit-il, et dès demain, lundi de Quasimodo, le privilège de monseigneur saint Romain sera insinué comme de coutume à la cour des aides et au bailliage. » Les quatre chanoines chargés de cette fonction étaient déjà désignés; il n'y avait rien à objecter et les vénérables prêtres se séparèrent, causant encore par groupes sous le portail de l'église Notre-Dame, tandis que la pluie tombait doucement, ainsi qu'il arrive souvent dans la bonne ville de Rouen. Les chanoines y étaient trop accoutumés pour y prendre garde, et d'ailleurs, ils étaient encore tout échauffés par la discussion.

« Vous figurez-vous quelque chose de plus scandaleux que cette lettre de M. de Mayenne? » disait à Antoine Le Roy le docteur Le Pigny, repoussant sur son front sa calotte et secouant les bras, comme il

avait coutume de faire auprès de ses malades lorsqu'il trouvait les remèdes mal appliqués ou leur action insuffisante. « Il n'y a que M. de Villars qui me fasse plus fort monter la bile, lorsqu'il sollicite à cette heure en faveur de ce meurtrier, lui qui nous disait, il y a trois ans, qu'il serait très marri de nous prier pour homme qui fût indigne d'un si saint privilège, fût-il son proche parent. »

Antoine le Roy écoutait d'un air distrait comme un homme qui poursuit intérieurement une autre pensée : « Avouez, dit-il enfin tout haut, qu'il y aurait bien matière à satire à tout ce que nous voyons et entendons de nos jours, et que si la chose pouvait être faite à la manière de Juvénal, il y aurait peut-être service à rendre au pays et aux honnêtes gens, mais où trouver Juvénal et son terrible fouet contre le vice? » Le Pigny s'arrêta sous la pluie, regardant tour à tour Antoine Le Roy et un de leurs amis communs, M. Bigot, qui, passant sur la place Notre-Dame, venait de s'approcher pour causer avec eux : « Vous avez là une bonne et sage idée, Le Roy, dit-il vivement, et si nous ne possédons pas Juvénal, je ne saurais croire que l'indignation d'honnêtes gens et de bons Français ne pût cependant inspirer assez de traits mordants et de vives peintures pour frapper quelques esprits et réveiller quelques consciences. Nous voyons cela, nous autres, au lit des malades ; un bon électuaire va rechercher et secouer les humeurs là où on ne les aurait jamais imaginées. Vous étiez à Tours, l'automne passé, Antoine, vous y avez vu du monde, des gens qui n'étaient pas encroûtés en leurs passions, comme nous le sommes ici et si vous êtes revenu..... je ne sais pourquoi, sinon pour garder vos estampes et vos livres, ce ne serait pas une raison pour n'aller pas à Paris... en ce foyer de la Ligue..... voir ceux qui n'en sont pas mordus et qui pourraient vous aider.... »



M. Bigot avait écouté. (P. 157, col. 2.)

M. Bigot avait écouté sans parler, comme réfléchissant à la pensée soudaine qui venait de se faire jour dans l'esprit de ses amis. Plus grand amateur de beaux livres qu'Antoine Le Roy, il était plus riche et plus absorbé dans les plaisirs que lui causait sa bibliothèque ; il n'était d'ailleurs pas, comme les deux chanoines, tout excité par les sollicitations du chef de la Ligue en faveur d'un meurtrier.

« Ce serait chose possible à exécuter en compagnie de nos amis de Paris, Passerat, Aubry, et d'autres, dit-il lentement.... mais on est loin les uns des autres, et les chemins ne sont pas sûrs pour correspondre à cette heure, les courriers et les papiers sont souvent arrêtés..... » Le Pigny fit un mouvement d'impatience : « Messire Antoine n'est pas, que je sache, cloué à sa stalle et peut encore aller et venir librement, » s'écria-t-il. Mais Antoine Le Roy secouait la tête. « Non si facilement et librement que vous

dites, mon ami, répondit-il, je suis mal vu et mal noté par ceux qui nous gouvernent céans à cette heure, et si je voulais prendre le chemin de Paris, on m'accuserait bien vite de porter messages politiques pour le service du roi de Navarre..... — N'importe, n'importe, et Le Pigny commençait à crier bien haut, vous pouvez toujours commencer votre satire, et y dire en particulier ce que nous avons ouï aujourd'hui, et tant d'autres choses d'hier et avant-hier, sans compter ce que nous aurons d'ici à l'Ascension, car soyez bien assuré que les sollicitations de M. de Mayenne et de M. le gouverneur ne seront pas vaines et que nous verrons le marquis d'Allègre lever la fierte le jour de la fête!.... » Antoine Le Roy fit un signe d'assentiment et il allait répondre, développant sans doute la pensée qui avait germé dans son esprit, mais Bigot mit la main sur son bras. « Entrons en mon logis, si bon vous semble, dit-il, et nous aviserons aux moyens d'avoir conseil et aide de nos amis de Paris; si nous restons à cette place, outre que nous serons bientôt mouillés jusqu'aux os, tous les passants acquerront connaissance de votre idée d'une satire, ce qui ne facilitera pas son exécution..... » Antoine Le Roy regardait en riant le docteur Le Pigny qui continuait de se démener des bras et de la tête, et il l'entraîna jusqu'à la porte de Bigot. Sur le seuil il se retourna. « Ce m'est toujours grand crève-cœur et sujet à jalousie quand je viens céans, dit-il, car j'y vois livres et manuscrits plus beaux et mieux rangés que les miens....» Bigot secoua la tête.... « Il y a votre petit Anacréon qui vaut tous mes meilleurs, » dit-il d'un ton d'envie.

Le chanoine se redressa.... « Ah! l'Anacréon, c'est vrai, il n'y a pas beaucoup mieux.... mais c'est mon trésor et vous en avez plus d'un. » Tous les trois disparurent sous le large porche et entrèrent dans la maison, discutant à la fois la valeur des livres qui faisaient la joie des deux amateurs et le plan futur de la *Satyre Ménippée*, dont Le Pigny semblait plus préoccupé que celui-là même qui en avait conçu la première pensée et qui devait la mettre en œuvre, avec le concours des politiques parisiens.

C'était le lundi des Rogations, et la procession qui devait ce jour-là se rendre de Notre-Dame à Saint-Éloi, sortait solennellement du portail de la cathédrale; les bannières et les saintes images étaient portées par les clercs; les chanoines marchaient deux à deux, les yeux baissés, les mains jointes et comme absorbés dans leurs dévotions; sous plus d'un surplis battaient des cœurs irrités et scandalisés par l'abus qui se préparait du privilège de saint Romain, mais les intrigues avaient réussi, aidées par la crainte qu'inspiraient M. de Mayenne et le gouverneur. La passion ligueuse était satisfaite, on allait interroger solennellement tous les prisonniers qui demandaient à lever la fierte, et ils étaient nombreux dans les diverses geôles de la ville, mais on n'ignorait pas que la majorité des chanoines était engagée en faveur de Claude de Péhu et, sous son nom, du marquis d'Allègre; le meurtrier de M. de Montmorency du Hallot allait être blanchi au nom du saint qui avait, sa vie durant, combattu les crimes, vices et violences dont le marquis s'était tant de fois rendu coupable.

Ce n'était cependant pas faute de remontrances contraires et de réclamations indignées que le chapitre se préparait à user ainsi à tort de son droit de grâce; M[me] du Hallot et ses filles sollicitaient de leur côté, avec l'aide de tous leurs amis et parents, afin d'empêcher que l'assassin de leur mari, de leur père, obtînt une amnistie scandaleuse. Les chanoines avaient reçu plus d'une lettre et d'un message, ainsi que les conseillers ligueurs restés à Rouen et qu'on pensait encore trop animés du respect de la justice pour accepter une si flagrante iniquité. M. de Piperey, l'un des conseillers royalistes réfugiés à Caen, avait reçu la visite de M[me] de Mollac, son alliée par mariage qui, tout en pleurs, l'avait requis d'intervenir dans cette aventure. M. de Piperey avait donc écrit à Rouen à M. de Thibermesnil, son parent, le priant de tout faire pour empêcher le scandale qui se préparait. « Je vous supplie, disait-il, autant qu'il m'est possible, non pas comme pour affaires qui me soient propres, mais encore davantage, d'empêcher par tous moyens que le saint privilège du chapitre soit baillé au sieur d'Allègre ou à aucun de ses complices, pour l'inhumain et cruel meurtre et assassinat commis sur la personne du feu sieur du Hallot. »

Autant en avait fait un autre conseiller royaliste, M. de Bois l'Évêque, à la prière de M[me] de Vérune, et, en écrivant à l'un des capitaines de la ville de Rouen, il avait fait ressortir l'importance du défunt et la grande illustration de la maison de Montmorency à laquelle il avait l'honneur de tenir. Rien n'avait fait, les ligueurs réunis à Rouen avaient redoublé de rage contre les membres du Parlement de Caen, « au service des hérétiques », disaient-ils. Antoine Le Roy avait emmagasiné dans son esprit des traits nouveaux dont il comptait aiguiser sa satire.

Cependant la procession était arrivée auprès du bureau des finances; là, selon la coutume, les deux chanoines désignés pour visiter les prisons sortirent des rangs avec deux chapelains, le tabellion et le messager du chapitre; ils saluèrent gravement la procession et commencèrent leur enquête par la prison du bailliage. L'esprit de la majorité du chapitre avait percé dans le choix des chanoines chargés de l'interrogatoire des prisonniers, ils étaient tous deux ligueurs déterminés et résolus d'avance a conclure en faveur du page délégué par le marquis d'Allègre.

A suivre. M[me] DE WITT née GUIZOT.

L'OBSERVATOIRE DE TYCHO-BRAHÉ[1]

Le seizième siècle fut illustré, au point de vue astronomique, par le génie de Copernic et l'habileté d'observation de Tycho-Brahé.

Copernic était mort en 1543, tenant dans ses mains défaillantes le livre qui allait immortaliser son nom, livre auquel il avait travaillé durant trente années, qu'il hésitait à publier, et dont on lui apportait la première épreuve au chevet de son lit de mort.

Cet admirable livre contenait la doctrine nouvelle, doctrine renouvelée, à vrai dire, de l'École pythagoricienne, mais que Copernic avait faite sienne en l'appuyant de preuves irrécusables : je veux parler de la doctrine du mouvement de la terre.

On sait que la théorie de Copernic, qui fait aujourd'hui le fond de notre enseignement astronomique, ne fut définitivement victorieuse qu'après les travaux des Képler, des Galilée et des Newton. Le savant Tycho-Brahé, malgré son admiration pour Copernic, avait cru devoir imaginer un système que j'appellerai mixte. Il ne pensait pas comme Ptolémée que le soleil et les planètes circulaient autour de la terre; il ne voulut point admettre avec Copernic que les planètes et la terre tournaient autour du soleil; il déclara que les planètes tournaient autour du soleil, mais que cet ensemble du soleil et des planètes gravitait autour de la terre!

La curieuse figure de Tycho-Brahé mérite bien de nous arrêter un instant.

Tycho-Brahé naquit à Knudstrop, en Scanie (Danemark), le 13 décembre 1546, d'une famille noble. N'ayant pas l'intention d'écrire ici la biographie du célèbre astronome danois, je passerai très rapidement sur les incidents qui dénotèrent le précoce génie du jeune homme : on sait qu'à seize ans, Tycho dépensait tout son argent à acheter des livres d'astronomie, qu'il construisait lui-même les instruments dont il avait besoin et qu'il profitait du sommeil de son précepteur pour observer le ciel.

C'est en cachette, en effet, que Tycho se livrait à l'étude de l'astronomie, car ses titres de noblesse semblaient lui défendre tout travail scientifique! Aussi, quand sa famille apprit qu'il voulait délaisser l'étude du droit pour se livrer aux observations astronomiques, il y eut un tel concert de malédictions contre le jeune homme que celui-ci dut s'éloigner et voyager pendant plusieurs années en Allemagne, en Suisse, en France, en Italie.

Détail singulier! bizarre inconséquence de l'homme! le même Tycho qui bravait les lois de l'étiquette en cultivant les sciences, qui épousait une fille de basse condition, ce même Tycho, revenu dans sa ville natale, refusa pendant longtemps de professer parce que le métier de professeur était indigne de sa naissance! Le roi de Danemark ayant personnellement insisté pour que Tycho enseignât l'astronomie à l'Université de Copenhague, celui-ci crut devoir céder et commença son cours en ces termes : « Hommes illustres! et vous, jeunes étudiants! j'ai été prié, non seulement par quelques-uns d'entre vous, mais aussi par notre sérénissime roi lui-même, d'exposer dans des séances publiques quelques parties des sciences mathématiques. Une pareille tâche, qui ne m'est pas familière, ne convient guère mieux *à mon rang et à ma naissance* qu'à la faiblesse de mon génie et de mes études. Mais il ne m'est pas permis de résister à un désir qui est exprimé par la volonté royale. »

La récompense du roi ne se fit pas attendre. Frédéric II concéda à Tycho, en toute propriété, l'île d'Hueno, située dans le détroit du Sund, afin qu'il pût y établir un observatoire modèle.

L'établissement construit par Tycho prit le nom d'Uranienbourg, ce qui veut dire palais d'Uranie (Uranie est la muse de l'astronomie). « C'était un véritable château, construit sur le plateau central de l'île, à un quart de lieue de la mer. Avec le luxe d'un grand seigneur et l'intelligence d'un astronome consommé, Tycho réunit aux convenances d'une existence fastueuse toutes les dispositions favorables à l'étude de l'astronomie. Dans les appartements, décorés de peintures et de statues, d'ingénieuses inscriptions rappelaient les progrès de la science du ciel et la mémoire des plus illustres astronomes... Des laboratoires de chimie permettaient, conformément aux idées de l'époque, de mêler à l'étude des astres celle des métaux soumis à leur influence. Une vingtaine de jeunes gens, choisis parmi les plus habiles des Universités danoises, étaient employés aux calculs et aux observations. » Dans les jardins se trouvait un pavillon portant le nom de Stelleborg (château des étoiles) pour observer le ciel pendant le jour.

De 1577 à 1597, Tycho ne cessa de doter la science des plus intéressantes découvertes astronomiques. On lui doit de belles recherches sur la déviation qu'éprouvent les rayons en traversant l'atmosphère, déviation qu'on appelle *réfraction;* sur les mouvements de la lune, sur les comètes, etc... Il publia un catalogue d'étoiles très estimé.

A la mort du roi Frédéric II, les ennemis de Tycho, et ils étaient nombreux, parvinrent à détacher de lui la faveur du nouveau roi. Tycho dut quitter, le cœur désespéré, ce magnifique observatoire pour la construction duquel il avait dépensé, non seulement l'argent que lui remettait le roi, mais toute sa fortune personnelle.

Tycho se retira en Allemagne, à Prague, où l'empereur Rodolphe II lui offrit un palais. Malheureusement le grand astronome mourut peu de temps après.

J'ai dit que Tycho-Brahé comptait un grand nombre d'ennemis. Il avait, en effet, un caractère difficile et avait mécontenté par sa morgue la noblesse danoise.

1. Voy. vol. XIX, page 337; vol. XX, page 223; et vol XXI, page 47.

N'est-ce pas ici le lieu de rappeler que de tous temps les astronomes paraissent avoir eu un caractère désagréable. La tradition qui remontait bien avant Tycho, s'est continuée avec Newton et, de nos jours, avec un astronome non moins célèbre. Les ennemis de Tycho l'accusaient de sorcellerie, et il faut avouer qu'il prêtait au moins au soupçon. « Il avait un goût prononcé pour la magie. Il possédait une collection d'automates, de machines, dont il se servait pour produire des apparitions étranges qui effrayaient les ignorants. Il prenait un plaisir extrême à se moquer de la crédulité des paysans de son île, lesquels s'imaginaient ainsi voir réellement des démons. Son étude constante du ciel lui avait fait la réputation de connaître l'avenir... Il avait disposé dans une pièce située au-dessus de sa chambre à coucher des appareils qui correspondaient avec sa chambre, avec la salle à manger, avec le musée de l'Observatoire, et il produisait des effets analogues à ceux qu'on montre aujourd'hui en évoquant les esprits. »

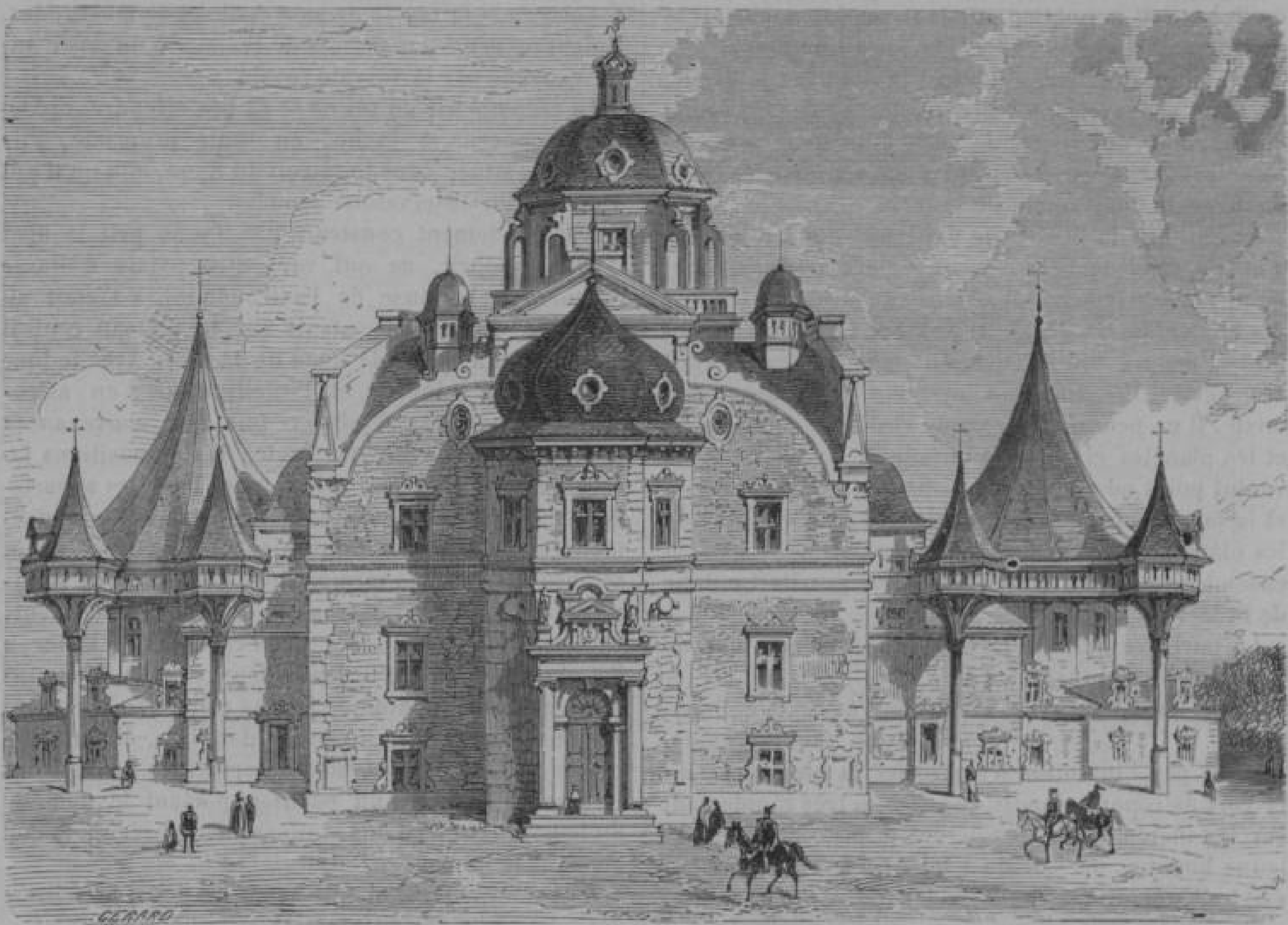
D'ailleurs Tycho croyait à l'astrologie. « A quoi serviraient les planètes, avait-il coutume de dire, si elles ne devaient nous renseigner, d'après leur position, sur les évènements de notre vie ? »

On raconte que Tycho avait reconnu, d'après l'observation de la planète Mars, que son visage serait difforme. Et le fait se réalisa ! Arago nous apprend que, voyageant en Allemagne, Tycho eut une querelle à propos..... d'un théorème de géométrie. La querelle s'envenima, un duel s'ensuivit à la suite duquel Tycho perdit le nez. Il faut croire que ce cruel accident désespéra Tycho comme homme, mais qu'il le remplit de joie comme astrologue. La fatalité, sous les traits de la planète Mars, ne l'avait-elle pas averti ? Notre savant dut se faire mouler un faux nez en cire.

On raconte encore qu'au début de la maladie qui devait l'emporter, Tycho reconnut que la planète Mars occupait dans le ciel la même place qu'au moment de sa naissance. Il comprit qu'il était perdu. Ce fut en vain que les médecins le supplièrent de ne point manger. A quoi bon? les astres n'annonçaient-ils pas sa mort? Tycho refusa de se soumettre au régime de la diète et mourut (octobre 1601).

Tycho ne fut pas un homme de génie comme Copernic, qui fut le véritable législateur de l'astronomie; mais, doué de l'esprit des détails, travailleur infatigable, il réforma l'art d'observer. En mourant, il confia le soin de continuer ses recherches à son élève préféré. Cet élève s'appelait Képler.

Albert Lévy.



L'observatoire de Tycho-Brahé, à Uranienbourg. (P. 159, col. 2.)



Les huit enfants suivaient Phanor. (P. 162. col. 1.)

LES MILLIONS DE LA TANTE ZÉZÉ

XXI

Scrupules de Mme Jeanne. — Complot. — Les sectateurs de Phanor. — Aveux d'un coupable.

Ayant eu à se lever pour prendre une nouvelle aiguillée de fil, Mme Jeanne aperçut son image réfléchie dans une des glaces du salon. Il lui sembla qu'elle voyait sa robe pour la première fois. C'était le chef-d'œuvre d'une couturière de village, maladroite et prétentieuse; et cependant, avait-on assez parlé de cette merveille à l'époque du mariage! Mme Jeanne n'était qu'une paysanne, à peine dégrossie, pourtant un secret instinct lui dit que sa robe jurait, par sa magnificence même, et par un je ne sais quoi qu'elle ne démêlait pas bien, avec les costumes si simples des dames qui l'entouraient.

La tante Zézé ayant quitté le salon pour donner quelques ordres, et Mme Jeannin s'étant approchée de la fenêtre pour regarder les enfants, Mme Jeanne se rapprocha d'Octavie et lui dit à l'oreille: « J'espère revenir souvent dans une maison où l'on me reçoit si bien et où je me trouve si heureuse. Cette robe de cérémonie me gêne de toutes les façons; et je ne pourrais pas me présenter, même ici, avec les loques que je traîne à la maison. Vous qui avez du goût, ne pourriez-vous pas me donner quelques conseils? Je voudrais quelque chose dans le genre de ce que porte ma tante.

— Quelque chose de tout simple, suggéra Octavie.

— Oui, reprit Mme Jeanne, quelque chose de tout simple; quant à la couleur... »

Elle s'arrêta brusquement, comme frappée d'horreur. En réponse au regard surpris d'Octavie, elle dit, en frappant du plat de sa main la jupe de sa robe: « Et nous qui n'avons même pas pris le deuil de l'oncle Lemas! Mon mari ne s'occupe pas de ces choses-là; moi, je suis si peu au courant des usages, et si occupée à la maison! Cousine, c'est une robe de deuil qu'il me faut. Par bonheur les enfants sont en noir, il suffira de mettre des crêpes aux casquettes. Quant à mon mari, jamais il ne voudra entendre parler de prendre le deuil; il traite toutes ces choses-là de « momeries ». Il dit qu'il est indépendant et qu'il a le droit de faire ce qui lui plaît. N'allez pas croire, reprit-elle vivement, que ce soit un méchant homme, et qu'il me rende malheureuse. Il crie beaucoup, et il n'est pas chiche de menaces; mais je sais à quoi m'en tenir et les enfants aussi. Il tempêtera quand il me verra en robe noire. Ah! mon Dieu, il y a aussi le chapeau!

— Je sais faire les chapeaux, » répondit Octavie en lui serrant la main, pour la rassurer.

Mme Jeanne la regarda avec admiration et lui planta sur la joue un bon baiser de paysanne qu'Octavie lui rendit sans se faire prier.

« Il tempêtera, reprit Mme Jeanne; mais je ne lui répondrai pas, et il finira par dire, comme toujours: « Après tout, cela te regarde! » Si je lui mettais un crêpe à son chapeau, sans rien dire?

— Vous savez mieux que moi....

— Oui, oui! je sais ce qui m'attend. Une bour-

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129 et 145.

rasque, pour sûr. S'il est dans « ses bonnes », il dira « Puisqu'il y est, qu'il y reste. » S'il est dans « ses mauvaises, » il ira tout droit chez le chapelier acheter un chapeau gris ou même un chapeau blanc, pour bien montrer à toute la ville qu'il ne veut pas porter le deuil et qu'il ne le portera pas. »

Octavie ne put s'empêcher de sourire, et Mme Jeanne sourit aussi.

« M'autorisez-vous, reprit Octavie, à mettre Mme Jeannin dans la confidence? »

Mme Jeanne fit un geste d'effroi.

« C'est la bonté même, continua Octavie, et puis elle peut nous être très utile. Elle sait prendre mesure mieux qu'une couturière; elle sait tailler une robe. Nous nous en irions toutes les trois dans ma chambre. Vous achèteriez l'étoffe en vous en retournant; ou bien, mieux que cela, elle se chargerait peut-être d'acheter l'étoffe tout de suite; elle taillerait le patron aujourd'hui même et moi je coudrais la robe, que vous pourriez essayer à votre première visite.

— Oh oui! oh oui! » s'écria Mme Jeanne en joignant les mains.

Octavie se leva et alla rejoindre Mme Jeannin à la fenêtre, et lui ayant passé le bras droit autour de la taille, elle lui parla à l'oreille. Toutes les deux vinrent se rasseoir auprès de Mme Jeanne.

« Le tour est joué, dit Octavie.

— Ma cousine, je me mets entièrement à votre disposition, » ajouta Mme Jeannin.

Mme Jeanne, dans l'excès de sa reconnaissance, balbutia un remerciement, dont elle ne serait pas sortie à son honneur, si l'entrée de la tante Zézé n'eût produit une heureuse diversion.

La tante Zézé alla tout droit à la fenêtre pour voir où en étaient les enfants. Là, elle fut prise d'un accès de fou rire.

Les trois autres dames se hâtèrent de la rejoindre et partagèrent son hilarité.

Les huit enfants, à quatre pattes, suivaient Phanor et imitaient tous ses mouvements avec une ponctualité rigoureuse, trottant quand il trottait, s'arrêtant quand il s'arrêtait, tournant la tête quand il tournait la tête.

La meute disparut derrière les grands arbres.

« Tante Zézé, dit Octavie, pendant que vous étiez sortie, nous avons fait un petit complot à nous trois. Si vous n'avez pas besoin de nous pour surveiller les enfants, nous irons comploter dans ma chambre. Tout ce que je puis vous dire, pour le moment, c'est que nos consciences ne nous reprochent rien, et que la politique n'a rien à voir dans l'affaire.

— Allez comploter, mes enfants, allez! » dit la tante Zézé.

Ses trois nièces disparurent.

Cinq minutes après, Lodier introduisit Mme de Bacques; son fils l'avait amenée jusqu'à la porte et devait passer la reprendre plus tard.

« Eh bien! ma chère, dit Mme de Bacques, que faites-vous de votre seconde fournée?

— Les petits sont très drôles et très amusants, la mère est une excellente femme.

— Voyez-vous ça! reprit Mme de Bacques. Et ces petits qui sont si drôles et si amusants, où les avez-vous fourrés?

— Ils jouent dans le jardin.

— Mais on ne les entend pas! »

Il faut croire qu'en ce moment Phanor eut l'idée d'aboyer, car toute la meute donna de la voix.

« Quel jeu est-ce là? demanda Mme de Bacques.

— Il leur a pris fantaisie d'imiter Phanor, répondit la tante Zézé; tout à l'heure ils le suivaient à quatre pattes, en reproduisant tous ses mouvements et tous ses gestes; s'ils aboient, c'est certainement parce qu'il aura aboyé.

— C'est un jeu original, reprit Mme de Bacques en souriant, et comme Phanor est un chien obèse et pacifique, il ne leur fera pas faire de bien grandes folies.

— C'est ce que je pense aussi, dit la tante Zézé.

— Octavie est avec eux?

— Non, madame; ils m'ont inspiré confiance tout de suite, et je ne leur ai pas donné d'autre Mentor que Paul. Ces petits sont francs comme l'osier. Ils m'ont promis d'écouter Paul, et je suis sûre qu'ils l'écouteront.

— Bon, ceci! s'écria Mme de Bacques.

— Je dois ajouter que Mentor se fera d'autant mieux écouter qu'il n'affecte pas une austérité outrée. Mentor courait à quatre pattes avec autant d'entrain que tous ses Télémaques.

— Je n'y vois nul inconvénient, au contraire, un petit garçon n'est pas une petite fille.

— C'est ce que je pense.

— Est-ce que Mme Jeannin a vu son chérubin courir à quatre pattes?

— Oui, madame, elle l'a vu de cette fenêtre où nous sommes.

— Et qu'a-t-elle dit?

— Elle a ri de tout son cœur.

— C'est une petite femme sensée: voilà mon opinion. Et, par parenthèse, où l'avez-vous fourrée?

— Elle est en train de conspirer dans la chambre d'Octavie, avec Octavie et la mère des Télémaques.

— En train de conspirer! s'écria Mme de Bacques en levant les sourcils. En train de conspirer! avec cette paysanne en tiers! Que peuvent-elles avoir à lui dire?

— Cette paysanne est une bonne créature, reprit chaleureusement la tante Zézé, et je soupçonne fort mes deux autres nièces de l'avoir emmenée pour lui donner des conseils qu'elle n'osait pas demander devant moi.

— Eh bien! alors, qu'elles conspirent tout à leur aise. Ah! ah! voilà un des Télémaques qui aura reçu quelque horion, et qui vient se plaindre à maman pour faire gronder les autres.

— J'ai plutôt idée, dit la tante Zézé, que ce Télémaque est un coupable qui vient s'accuser de quelque peccadille.

— Ce serait trop beau! » objecta la vieille dame en secouant la tête.

Le Télémaque en question traversa le jardin dans toute sa longueur tantôt trottinant, tantôt marchant de ce pas des enfants pressés, qui tient le milieu entre le trot et la marche ordinaire. On voyait qu'il avait hâte d'arriver.

« Tante Zézé, dit-il en ouvrant brusquement la porte, j'ai donné un coup de pied à Phanor.

— Et pourquoi, demanda la tante Zézé, avez-vous donné un coup de pied à Phanor?

— Parce qu'il restait assis trop longtemps.

— Qu'est-ce que cela pouvait vous faire qu'il restât assis trop longtemps?

— Ah, voilà! tante Zézé. Nous jouions au chien et nous faisions tout ce qu'il faisait. Alors, vous comprenez, c'était ennuyeux de rester assis longtemps, longtemps! Alors, je me suis levé et je l'ai poussé du pied, comme cela! Je ne voulais pas lui faire de mal, je voulais seulement le forcer à se lever. Alors Paul m'a dit qu'il ne faut jamais faire de mal aux animaux. Je le savais bien, mais je l'avais oublié. J'ai demandé pardon à Phanor, et nous sommes bons amis; mais je sais que j'ai mal fait de le taper, et je suis venu vous le dire. Paul disait que ça n'en valait pas la peine, mais les autres m'ont crié de venir vous trouver.

— Le crime n'est pas grand, dit la tante Zézé en lui tapotant la joue, mais vous avez bien fait de venir. Je vois que vos frères et vous, vous savez tenir votre parole, et cela me fait grand plaisir. Vous ne donnerez plus de coups de pieds à Phanor?

— Il n'y a pas de danger! répondit le coupable en hochant la tête avec une grande énergie.

— Vous pouvez retourner jouer avec les autres, lui dit sa tante avec bonté.

— Merci, tante Zézé! » hurla le petit drôle, qui s'était attendu à être pour le moins vertement réprimandé.

Dans son enthousiasme il referma la porte avec beaucoup plus de fracas qu'il n'était nécessaire.

« Ce n'est pas civilisé, mais c'est civilisable, dit Mme de Bacques, du ton le plus sérieux.

— Absolument comme la mère, ajouta la tante Zézé.

— Et le père? reprit vivement Mme de Bacques; si nous parlions du père, hein?

— Jusqu'à plus ample informé, répondit la tante Zézé en souriant, soyons charitables et comptons sur l'avenir.

— Je le veux bien, riposta Mme de Bacques; mais j'ai bien peur que vous ne comptiez sans votre hôte. »



Les dames se hâtèrent de la rejoindre. (P. 162, col. 1.)

Après quelques instants de silence, Mme de Bacques reprit :

« A propos, je vous apporte une mauvaise nouvelle. Un de vos neveux a quitté hier Sainte-Suzanne pour Caen, appelé par dépêche au chevet de son père mourant.

— Un de mes neveux! s'écria la tante Zézé, qui se

mit à chercher dans sa mémoire lequel de ses neveux pouvait avoir de la famille à Caen.

— J'aurais dû dire : un de vos futurs neveux.

— Je vous affirme que je ne vous comprends pas !

— Je le vois bien, ma bonne Joséphine, et je vais vous parler plus clairement. Aussi bien, ai-je tort de plaisanter en pareille matière. C'est le lieutenant Pertuys qui a été appelé à Caen. J'avais trouvé sa carte hier, en sortant d'ici, et je vous avouerai entre nous que cela ne m'avait pas surprise ; c'est le contraire qui m'aurait étonnée. Je riposte par une invitation à dîner pour le soir même ; il accepte, naturellement. Et, quoique mon fils se vante d'avoir été persuasif, je crois qu'il n'a pas eu grands frais d'éloquence à faire pour le persuader. Le coquin nous avait vus sur votre terrasse.

— Vous vous faites des idées....

— Oui, des idées justes, soyez-en persuadée. Bref, une heure avant le dîner, l'ordonnance du lieutenant apporte un billet. Très bien tourné, le billet, mais dans un mouvement d'exaspération, je l'ai déchiré en miettes, sans cela je vous l'aurais montré.

— Je vous crois sur parole.

— Il n'est rien de tel que de voir de ses propres yeux, répliqua Mme de Bacques d'un ton dogmatique. L'affaire s'annonçait bien, la voilà indéfiniment retardée.

— Octavie peut attendre sans inconvénient.

— Et vous aussi, naturellement, grommela Mme de Bacques. Vraiment, vous autres jeunesses, vous en parlez bien à votre aise. Si vous aviez quatre-vingts ans sonnés, comme moi, vous seriez un peu plus impatiente, madame Lemas. Mais, malgré mes quatre-vingts ans, ce qui est différé n'est pas perdu ; parce que, voyez-vous, quand je me suis mis une chose en tête... Comment ! cette femme n'est pas en deuil !

— Quelle femme ? demanda la tante Zézé.

— Mais la mère des Télémaques, votre propre nièce, qui se promène dans votre jardin avec Octavie, en toilette de dame de comptoir. »

La tante Zézé se leva et se rapprocha de la fenêtre ouverte.

Mme Jeanne, donnant le bras à Octavie, se dirigeait vers la terrasse.

« Si vous la connaissiez... dit la tante Zézé d'une voix bienveillante.

— C'est bon, excusez-la, ou plutôt faites-moi grâce de vos excuses. Vous en trouveriez, et, qui pis est, vous en trouveriez de bonnes, je le sais d'avance ; j'ai tort, passons condamnation. Je me demande ce qu'elles ont bien pu faire de Mme Jeannin ?

— Je me le demande aussi. Sa disparition mystérieuse est peut-être un des incidents de la conspiration. »

La tante Zézé disait la vérité sans le savoir.

Les mesures prises, Mme Jeannin, pour ne point perdre de temps, s'était mise à courir les magasins de la ville pour faire envoyer l'étoffe de la robe à l'hôtel Chévéran.

XXII

Partie de barres. — Lodier déconcerte un arrogant. Les coqs en sucre rouge.

En attendant son retour, ses deux complices, sachant par Lodier que la tante Zézé avait quelqu'un pour lui tenir compagnie, se donnaient le plaisir de faire un tour de jardin.

Quand elles arrivèrent sur la terrasse, elles trouvèrent les enfants gravement assis par terre comme Phanor. Paul était en train de leur raconter une histoire de son invention.

A l'arrivée d'Octavie, Phanor, qui la vit le premier, se leva vivement et se dirigea vers elle. Tous les enfants le suivirent à quatre pattes, sauf le petit Paul que la timidité empêcha de les imiter devant témoins.

Octavie caressa Phanor ; Phanor, qui ne demandait pas autre chose, retourna gravement s'asseoir, suivi de ses acolytes, qui s'assirent comme lui.

Les deux dames firent quelques tours de terrasse et rentrèrent presque aussitôt. Octavie, qui voyait tout sans regarder, remarqua l'absence du pêcheur en chapeau de paille et en costume de toile. C'était, du reste, un détail si peu important qu'elle n'eut pas même l'idée d'en parler à sa compagne.

Voilà qu'il est l'heure où le vieux Phanor fait sa sieste. Paul prévient ses nouveaux camarades que Phanor va s'endormir, et que si l'on troublait son sommeil, sa santé en souffrirait. Un vote unanime décide que le sommeil de Phanor sera religieusement respecté. Ensuite deux avis contraires sont débattus à voix basse. Les uns déclarent que le meilleur moyen de ne pas troubler le sommeil de Phanor, c'est de dormir comme lui ; en agissant ainsi, d'ailleurs, on se conformera à la loi que l'on s'est imposée d'imiter Phanor dans tous ses actes. Les autres soutiennent avec raison que l'on ne dort pas à volonté, et que l'on n'est pas venu dans un si beau jardin pour perdre son temps à rester couché auprès d'un chien qui dort. Mais la loi ? La loi, comme toutes les lois humaines, prête à l'interprétation. On l'interprète dans le sens le plus libéral, je veux dire dans le sens qui flatte le plus les goûts et les tendances de ceux qui l'interprètent. Conclusion : on ne dormira pas. Mais alors, que fera-t-on ?

Quelqu'un propose une partie de barres. Objection : on ne peut pas jouer aux barres sans faire beaucoup de bruit, et si l'on fait beaucoup de bruit, on réveillera Phanor. Réponse à l'objection : on n'a qu'à laisser Phanor tranquille sur la terrasse ; le jardin est grand, et l'on peut très bien faire une partie de barres ailleurs. Quelqu'un demande à Paul s'il sait jouer aux barres ? Paul répond que non. Cette réponse décide l'assemblée. Il faut absolument que Paul apprenne à jouer aux barres, dans le plus bref délai possible. La grande allée de marronniers est le terrain le plus favorable. Primo : elle est à bonne distance

de Phanor ; secondo : on sera à l'ombre et l'on pourra courir sans trop s'échauffer, car la tante Zézé a bien recommandé à ses neveux de ne pas se mettre en nage.

En route pour l'allée de marronniers ! Phanor, allongé en sphinx, le museau sur les pattes de devant, les paupières closes, commence à ronfler ; les humbles sectateurs de Phanor s'esquivent sur la pointe du pied, un à un, muets comme des poissons.

Chemin faisant, l'un d'eux recouvre la parole et déclare à son voisin que la peau des mains lui cuit : c'est sans doute parce qu'il a trop marché à quatre pattes ; le voisin lui avoue qu'il est dans le même cas ; la remarque passe de proche en proche, et il se trouve que tous les sectateurs de Phanor sont dans le même cas que les deux premiers.

Arrivée à l'allée des marronniers, la petite troupe, au lieu de former les camps, délibère sur la question des paumes endolories. L'un des membres de l'assistance formule l'opinion de tous les autres en disant avec des hochements de tête significatifs : « Ce ne sera pas amusant de suivre Phanor à quatre pattes depuis la terrasse jusqu'au sable, quand on nous appellera pour le goûter ! — Oh non ! Ce ne sera pas amusant ! » répondent tous les autres en regardant les paumes de leurs mains.



Phanor se gratta l'oreille. (P. 166, col. 1.)

Un de ces esprits audacieux et clairvoyants, qui s'attachent plus volontiers à l'esprit qu'à la lettre de la loi, s'écria : « C'est pour nous amuser que nous suivions Phanor à quatre pattes ; moi, cela ne m'amuse plus, et je ne le suivrai plus ! — Ni moi ! ni moi ! » s'écrièrent tous les assistants, sauf un esprit timoré qui fit des objections.

L'esprit audacieux tint bon, l'esprit timoré recruta quelques partisans, et peut-être un schisme se serait-il produit dans cette petite communauté, si unie jusque-là, si l'esprit audacieux n'eût proposé une transaction.

« Suivons Phanor si vous voulez, dit-il, mais suivons-le en jouant à saute-mouton ! »

Adopté avec ensemble.

On composa les deux camps, et la partie commença ; et Paul fut initié aux mystères du jeu de barres, en attendant qu'il fût initié à ceux du jeu de saute-mouton.

Phanor ronflait comme un orgue ; les sectateurs de Phanor se livraient avec une folle joie aux délices du jeu de barres ; ni le chien ni les enfants ne trouvaient le temps long ; en revanche, il y avait quelqu'un dans les bureaux de la sous-préfecture, qui, toutes les cinq minutes, regardait le cadran de la pendule avec des trépignements d'impatience rageuse : ce quelqu'un c'était le nabot.

Depuis le matin, il méditait sournoisement d'opérer une descente chez Mme Lemas : il savourait d'avance le plaisir de prendre son monde en faute, de tempêter, pour montrer qu'il était à son aise partout et de braver Mme Lemas en face, pour lui faire comprendre qu'il était indépendant, et que les millions d'une tante à héritage ne le fascinaient pas du tout.

Au premier coup de quatre heures, il se sauva de toute la vitesse de ses petites jambes et se rua dans son domicile pour échanger contre un chapeau mou, symbole d'indépendance, son chapeau tuyau de poêle, symbole de servitude administrative.

Les plus grandes âmes ont leurs faiblesses : le nabot, après quelques minutes d'une hésitation pénible, se décida à se laver les mains. Il procéda à cette opération en grognant contre lui-même ; car ce qu'il en faisait, c'était par fausse honte. Il se consola en se jurant de ne pas mettre de gants. Ayant enfoncé d'un coup de poing son chapeau mou sur sa tête, il empoigna sa trique, et partit en guerre, agile et rapide comme un basset.

Le joyeux Macault lui sourit avec bienveillance ; il montra les dents au joyeux Macault, ayant, depuis qu'il était né, l'habitude de considérer tous les sourires comme autant d'insultes personnelles.

Mais, à peine entré, il se trouva si petit dans l'immense vestibule, qu'il cacha furtivement sa trique derrière son dos, et chercha des yeux un coin où déposer ce rustique ornement. L'apparition de Lodier ralluma en son âme une faible étincelle de combativité ; mais cette faible étincelle s'éteignit aussitôt devant la politesse cérémonieuse de ce valet de chambre bien dressé.

Par un mouvement machinal, il avait ramené devant lui sa trique noueuse. Lodier la lui prit respectueusement des mains et la déposa avec soin dans le porte-parapluies.

« De quoi te mêles-tu, imbécile ! » voilà ce qu'il avait bien envie de dire. Mais en réalité, il prononça les paroles suivantes : « Merci, mon garçon. » Notez qu'il avait été sur le point de dire : « Merci, monsieur ! » Il ne s'en était fallu que de l'épaisseur d'un cheveu.

« Ah ça ! par où passe-t-on ? demanda-t-il en essayant de prendre un air dégagé.

— Je vais avoir l'honneur de conduire Monsieur, » répondit Lodier, avec un profond respect.

Le monsieur que Lodier avait l'honneur de conduire ressemblait beaucoup moins à un monsieur qu'à un ourson récemment muselé, tant il était penaud et ahuri.

Quand l'ourson traversa le petit salon, à la suite de son dompteur, il ouvrit des yeux effarés. Jamais il n'avait vu et jamais il n'avait imaginé rien de si beau. Il commença à regretter amèrement d'avoir laissé ses gants à la maison ; et ce qui acheva de mettre la confusion dans son esprit, c'est qu'il se reprochait non moins amèrement cette faiblesse d'esprit.

Quand Lodier ouvrit la porte du grand salon, et que l'ourson entrevit les glaces où se reflétaient les poutres dorées et peintes de vives couleurs, il porta vivement sa patte droite à sa tête pour ôter respectueusement sa coiffure. Il eut beau se raidir, s'affirmer qu'il était indépendant et n'avait peur de personne, il aurait donné « cinq francs de sa poche » pour rencontrer sous sa patte son chapeau tuyau de poêle, au lieu de son chapeau mou.

« Ces dames sont au jardin, dit Lodier en se retournant vers lui.

— Ah ! ces dames sont au jardin, » répéta l'ourson, en faisant des efforts désespérés pour fourrer son chapeau mou dans la poche de son paletot. Mais il avait beau faire, le chapeau, tout mou qu'il était, résistait avec une opiniâtreté invincible.

Lodier avait grande envie de rire, mais il conservait un sérieux imperturbable.

« Monsieur peut voir ces dames d'ici, dit-il en s'approchant de la fenêtre ouverte.

— Je les vois, répondit l'ourson, qui, de guerre lasse, avait aplati son chapeau sous son bras comme un claque.

— Dois-je conduire monsieur ? demanda Lodier d'un ton suave, ou bien monsieur préfère-t-il rejoindre ces dames tout seul ?

— C'est cela, laissez-moi ici, hein ? » répondit l'ourson, qui n'était pas fâché de retarder l'entrevue, ne fût-ce que de quelques minutes.

Il se mit à la fenêtre et voici ce qu'il vit : les enfants suivaient Phanor, en jouant à saute-mouton. Phanor monta sur la dune, ils le suivirent ; Phanor s'assit et ils s'assirent ; Phanor se gratta l'oreille avec une de ses pattes de derrière, et alors il y eut une explosion de fou rire. Les enfants essayaient de se gratter l'oreille avec une des pattes de derrière, mais cette opération présentait de telles difficultés que presque tous roulèrent sur le dos ou sur le côté. Il fallut donc s'en tenir au simulacre de l'imitation ; le n° 3 seul réussit à mettre la semelle de sa bottine en contact avec son oreille.

Mme Lemas, assise entre Mme de Bacques qui tricotait et Mme Jeanne qui cousait activement, riait de tout son cœur ; ses deux voisines riaient aussi, et Mme Jeannin, assise entre Mme Jeanne et la chaise laissée vide par Octavie, s'émerveillait de voir son Paul si dégourdi.

« Il n'y a pas déjà tant de quoi rire ! » grommela l'ourson dans son coin.

S'il voulait donner à entendre par là que lui, ourson ne trouvait pas dans toutes ces gamineries une dose de comique suffisante pour lui faire oublier l'embarras où il se trouvait en ce moment, il avait bien raison, car son embarras était vraiment cruel.

Descendrait-il au jardin ? ou bien s'en retournerait-il comme il était venu ? S'il descendait au jardin, quelle figure ferait-il, sans gants, avec son chapeau mou ? Oserait-il tempêter contre sa femme et ses enfants ? Non, il ne l'oserait pas, car il n'y avait pas le moindre prétexte, et si le nabot était un personnage désagréable de dessein prémédité, ce n'était pas un sot, bien loin de là. Oserait-il braver la tante Zézé ? il sentait bien que non. Autre chose en effet, est de braver une femme toute simple, qui vient vous voir sans apparat et sans escorte, et la même femme entourée de Mme Jeannin et de Mme de Bacques, à laquelle on arrivait sous la conduite d'un valet de chambre imposant, en traversant des appartements princiers, du moins au jugement de cet ourson mal léché.

On se fait à sa propre figure, et l'on n'y trouve rien à reprendre tant que l'on vit dans le milieu où l'on a toujours vécu. Dans un milieu nouveau, on la trouve singulière ; c'est ce que pensait le nabot en se contemplant dans une grande glace qui reflétait son image et tout ce qui l'entourait. Cette contemplation acheva de mettre en déroute son assurance habituelle.

Un moment il fut sérieusement tenté de s'esquiver sur la pointe des pieds. Mais les domestiques l'avaient vu entrer ; que penseraient-ils de lui s'ils le voyaient s'esquiver comme un voleur ?

« Je risque le paquet, se dit-il avec son élégance de langage habituelle : après tout elle ne me mangera pas ; et même, si elle fait sa tête, je lui riverai son clou ! »

Avec la témérité emportée d'un poltron, qui craint de se manquer de parole à lui-même, il se précipita sur le perron.

Personne ne remarqua son apparition, car en ce moment tous les regards étaient tournés vers la dune, où Octavie venait d'arriver avec la grande corbeille, et suivie de la femme de chambre, qui portait le panier aux rafraîchissements.

Comme les fils du nabot ne montraient point l'empressement farouche des Voraces, Octavie redescendit s'asseoir avec les autres dames, laissant à Paul le soin de faire la distribution.

La distribution se fit dans l'ordre le plus satisfai-

sant. Mais quand chacun eut sa part, il s'éleva un incident. Les enfants regardaient leurs assiettes, puis Phanor, puis échangeaient des coups d'œil, et avaient l'air de parlementer.

Cette réserve singulière, devant des assiettes pleines de bonnes choses, intriguait singulièrement les grandes personnes.

« Eh bien! marmousets, leur dit brusquement Mme de Bacques, qu'est-ce qui vous empêche de goûter ?

— C'est Phanor, répondit quelqu'un de la bande.

— Comment, c'est Phanor? reprit Mme de Bacques fort intriguée.

— Oui, reprit celui qui avait déjà pris la parole; aujourd'hui, nous faisons tout comme Phanor, et comme Phanor n'a pas à goûter... »

Sans rien dire, Paul se leva gravement, s'approcha de Phanor et lui offrit une tartelette dont Phanor ne fit qu'une bouchée, donnant à entendre par l'expression de sa physionomie et par le soin méticuleux avec lequel il léchait les miettes sur ses babines, qu'il considérait la tartelette de Paul comme une excellente entrée en matière.

L'acte de dévouement de Paul avait rompu le charme. Du moment que Phanor avait mangé une tartelette, les sectateurs de Phanor avaient le droit de manger leurs tartelettes, et ils en usèrent sur le champ, mais sans voracité.

Paul surveillait la manœuvre, attendant que la dernière miette de la dernière tartelette eût disparu, pour donner aux autres, par le sacrifice de sa sandwich, le droit de manger les leurs; mais, sans entente préalable, il y eut une levée en masse. Paul, vivement repoussé par des petits bras impatients, se trouva exclu du demi-cercle que formaient ses camarades autour de Phanor.

Phanor demeurait stupéfait et perplexe. Sept sandwiches étaient braquées sur lui, à six pouces de sa gueule. En fronçant légèrement les sourcils, il regarda ses sectateurs dans les yeux, pour voir s'ils ne se moquaient pas de lui. Satisfait sans doute de cet examen, il eut sur les lèvres une espèce de sourire gourmand, allongea le cou, lécha la sandwich du n° 7 et happa celle du n° 6.

« C'est assez de deux, » s'écria le n° 1 ; le n° 6 se retira du cercle, et le n° 7 en fit autant, après avoir jeté dans la gueule de Phanor la sandwich qu'il avait préalablement honoré de son choix en passant sa langue dessus.

Quand ce fut le tour des coqs en sucre rouge, il se trouva que tout le monde avait donné à la quête. La loi exigeait le sacrifice d'un coq, non pas à Esculape, mais à Phanor.

Il y eut, dans la petite troupe, un mouvement d'hésitation bien excusable. Tout le temps que l'on jouait aux différents jeux, on avait rêvé de ces fameux coqs en sucre rouge, et même on en avait parlé.

Paul se leva.

« Retiens-le, » cria le n° 2 au n° 4 qui était assis à côté de Paul; le n° 4 prit à deux bras les deux jambes de Paul qui retomba assis, en protestant.

Pendant qu'il protestait, le n° 2 cria: « Phanor, à moi! attention ! » Phanor comprit et se tint prêt à tout évènement. Le coq du n° 2 décrivit une courbe savante, et disparut dans la gueule de Phanor. On entendit deux ou trois croc, croc, croc, et aussitôt la figure de Phanor présenta le spectacle le plus étrange. L'œil droit de Phanor souriait, la douceur du sucre en était la cause; mais cette perfide douceur, par un effet bien connu, avait réveillé d'anciennes rages de dents assoupies dans le côté gauche de la mâchoire; l'œil gauche de Phanor s'était brusquement fermé, et une grosse larme lui coulait le long de la joue.

C'était si grotesque que les enfants éclatèrent de rire. Phanor les regarda avec une expression de physionomie qui disait clairement: « Je voudrais bien vous y voir. »

Son souhait fut accompli : « il les y vit ». Ses sectateurs engloutirent leurs coqs, firent croc, croc et fermèrent l'œil gauche. Mais l'imitation était imparfaite en deux points : il y manquait la grosse larme et la rage de dents.

A suivre. J. GIRARDIN.

L'ÉDEN DES CANARDS

Tous les matins, quand s'ouvre à deux battants la porte disloquée de la petite ferme des Trois-Ormes, une quinzaine de canards, grands et petits, sortent en troupe serrée.

Le mâle marche gravement en tête, se dandinant, se dodelinant, titubant, comme il convient à un oiseau à qui la nature a joué le mauvais tour d'attacher ses pattes trop en arrière. Il est beau pourtant ! Ce n'est pas un de ces canards communs qu'on voit barboter dans tous les cloaques boueux du village ; on devine qu'il compte dans son lignage quelque canard huppé de la Caroline.

Avec quelle superbe il fait, à chaque pas, bomber sa poitrine couverte d'une splendide bavette de soie d'un blanc roussâtre, attachée à son cou par un collier argenté! Avec quelle bonne opinion de lui-même il étale ses flancs d'un beau gris velouté rayés de traits fins et serrés qui chatoient à chacun de ses mouvements! Avec quelle fatuité il croise, au-dessus de sa queue, les extrémités de ses ailes pour en faire valoir les sombres reflets métalliques !

Mais ce qui, bien plus que la richesse de sa parure, lui donne l'élégance et la majesté, c'est l'aigrette de belles plumes, blanches, vertes et violettes, qui le coiffe et le couronne superbement en retombant en arrière. Relève-t-il assez fièrement sa tête empanachée! Se rengorge-t-il assez dans sa cravate d'un vert lustré!

Derrière ce grave et brillant personnage marchent

les canes, boitant et emboîtant le pas. Ne dirait-on pas qu'elles affectent, pas dérision, d'imiter la gaucherie d'allure de leur chef de file ? N'en croyez rien! Elles n'ont garde de se moquer! Elles ont bien trop de respect pour leur seigneur et maître, elles reconnaissent trop bien sa supériorité sur le sexe faible, qui chez les oiseaux n'est pas le beau sexe! comme on sait.

En effet, ces pauvres canes, tout de brun habillées, gardent une tenue modeste dans leur humble vêtement. Parmi elles se distingue pourtant une mère de famille qui aurait quelque droit de s'enorgueillir d'appartenir à la race noble dont sa huppe est le caractère distinctif. Mais elle a bien autre chose à faire qu'à parader! Les devoirs de la maternité l'accaparent tout entière : elle ne se préoccupe que des canetons au duvet doré et argenté qui tourbillonnent autour d'elle. Elle cancane tendrement avec les plus proches et, d'un coin-coin-coin impérieux, rappelle les écervelés qui tentent de s'émanciper en se soustrayant à sa surveillance.

En quittant la ferme des Trois-Ormes, les canards ont d'abord côtoyé le tertre qui borde la route. Puis, tournant à gauche, ils ont pris un de ces adorables chemins verts, trop étroits pour livrer passage aux voitures et qui gardent l'apparence d'un moelleux tapis champêtre. De chaque côté, des haies d'aubépines, de ronces, de néfliers, d'épine-vinette et d'églantiers protègent ce sentier semé de fleurettes et y entretiennent la fraîcheur.

Ce chemin verdoyant et fleuri aboutit à une mare qu'alimente une source discrète.

La mare n'est ni très spacieuse, ni très profonde; elle est ce qu'il faut: on la croirait faite sur mesure pour les canards de la petite ferme des Trois-Ormes. Tout autour, le terrain a été exhaussé par l'amoncellement des générations de joncs qui, en se superposant, en s'enchevêtrant, ont formé des rives solides que de nouvelles herbes et de nouveaux roseaux viennent orner. Mais, du côté du chemin vert, une pente adoucie vient mourir au bord de l'eau.

Depuis sa sortie de la ferme, la petite troupe chemine enjabotant, sans s'arrêter, sans hésiter, comme il arrive à ceux qui savent ce qu'ils veulent et savent où ils vont. Heureux canards! Parvenus au terme de leur promenade quotidienne, ils exhalent leur joie chacun à sa façon. Le mâle salue ce lieu enchanté en entonnant un air de bravoure de sa voix la plus retentissante, de cette voix cuivrée que Buffon a appelée la trompette de la basse-cour. Les canes lui répondent en cherchant à moduler des accents plus tendres et, prenant goût à ce jeu, elle s'agitent toutes dans leur bruit en faisant consciencieusement leur partie dans ce concert plus joyeux qu'harmonieux.

Enfin commencent les ébats! Les canetons, dans l'impatience de leur âge, se précipitent à l'eau les premiers. Et tous, à qui mieux mieux, se livrent aux plaisirs de la natation. Les uns plongent et disparaissent momentanément; les autres, la tête en bas, la queue en l'air, restent ainsi longtemps le bec dans l'eau. Ceux-ci pataugent sur le bord, ceux-là filent à force de rames vers la proie qui les tente. Ce ne sont que battements d'ailes, courses et glissades à fleur d'eau comme sur un terrain solide.

Quelle différence d'allures entre les adroits plongeurs, les rapides voiliers, les élégants nageurs qui évoluent si gracieusement dans cette mare et les patauds à la démarche embarrassée qui foulaient lourdement, les pieds en dedans, la mousse du chemin vert! N'en est-il pas toujours ainsi? Chaque être ne jouit-il pas de tous ses avantages quand il est à sa place et dans son milieu?

Donc, cette chétive mare, cette douce solitude, c'est un lieu de délices, un pays de cocagne, un eldorado, un éden, pour les canards de la petite ferme des Trois-Ormes.

Sont-ils heureux! Peut-on prendre ailleurs une meilleure idée du bonheur paisible? Non, car ce bonheur a été fait tout exprès pour eux ; ils n'ont pas été obligés d'y conformer leur naturel, d'y façonner leur genre de vie. Ils trouvent là, sous leur bec, une pâture variée: des mets, des entremets, solides et délicats. Ils peuvent y faire des repas copieux d'herbes, de lentilles d'eau, de graines de joncs; des régals d'insectes, de vermisseaux, de mollusques, que leur fournissent à l'envi l'eau, la terre et l'air. Quand ils sont bien repus, quand ils se sont livrés joyeusement à tous les ébats, à tous les exercices de la baignade; qu'ils ont barboté à volonté; qu'ils se sont dressés à la surface de l'eau en battant l'air de leurs ailes, faute de mieux, puisque le vol leur est interdit; qu'ils ont fait de compagnie, en se rengorgeant, cent promenades autour de leur étroit domaine, ils mettent la tête sous l'aile et font la sieste. Heureux canards, heureux privilégiés de la nature!

Oui, heureux canards, car ils ne désirent rien de plus, pas même la liberté.

Pensez-vous qu'en octobre et en février, quand ils voient passer au-dessus de leurs têtes les bandes de canards sauvages qui font dans le cours des ans la navette du nord au sud et du sud au nord, pensez-vous, dites, qu'ils envient le sort de ces vagabonds dont ils sont les cousins civilisés? Croyez-vous qu'ils soient alors tentés de se rappeler qu'ils ont la même origine, les mêmes aïeux? Non. Pleinement satisfaits de leur bonheur terrestre, de leurs joies aquatiques, ils ne sont nullement jaloux d'aller courir les aventures par les grandes routes aériennes que parcourt, à travers tant de périls, leur parenté restée sauvage. Ils n'ont que faire du vol puissant qui les éloignerait du bien-être qu'ils trouvent dans la vie sédentaire et dans la douce domesticité. Est-ce qu'ils ont besoin de leurs ailes pour autre chose que pour s'éventer!

Pourquoi aller, si vite et si loin, au-devant du plomb des fusils et des canardières? Ici, du moins, le sage et paisible canard jouit d'un repos qu'il n'a même pas eu la peine de mériter. Qu'il rêve dans le calme sommeil, qu'il songe dans la veille tranquille, il reste à



Le martin-pêcheur assiste en philosophe. (P. 170, col. 1.)

l'abri de tout péril, de tout accident, sans qu'il soit nécessaire de poster des sentinelles sur la rive ou des vigies sur des radeaux flottants.

Ce n'est pas à dire qu'il n'ait de temps en temps quelque cause, sinon quelque raison de s'effrayer; mais alors il a plus de peur que de mal! C'est un rat d'eau qui traverse inopinément la mare, c'est un chien qui aboie, c'est un gamin qui lance une pierre, c'est un martin-pêcheur qui accourt d'un vol rapide lui disputer sa proie..... Mais ce ne sont pas là des ennemis! Le rat n'a d'autre hâte que rentrer dans son trou; le chien aboie plutôt par désœuvrement que par méchanceté; le gamin ne fait qu'un ricochet inoffensif avec une pierre plate; le martin-pêcheur va se poser sur une branche sèche et assiste en philosophe aux ébats des hôtes de la mare.

Le soir, quand le soleil se couche derrière le village le chef de la bande ou plutôt le chef de la famille, donne le signal du départ. Tous, serrant les rangs, reprennent le chemin de la ferme des Trois-Ormes où les attend un souper dont ils pourraient bien se passer et auquel ils font pourtant honneur, au grand profit de leur embonpoint.

Demain, après-demain, et toujours, ils reviendront jouir des douceurs de leur éden sans jamais connaître l'ennui ni la satiété. Pour eux, tous les jours sont des jours de beau temps : le soleil les plonge dans un bain de lumière qui les ravit; la pluie qui les inonde les fait nager entre deux eaux et les met en liesse. Heureux canards!

Mme GUSTAVE DEMOULIN.

LA HAINE

Un homme cramponné aux branches fléchissantes d'un buisson se débattait dans le courant d'une rivière. Il était en danger de mort. Sur la rive opposée, sa mère, ses parents, ses amis se tenaient éplorés, impuissants à lui porter secours. Passer à la nage était impossible; il paraissait tout aussi impossible d'arriver au malheureux en marchant sur deux rails d'acier étroits et brillants comme le dos d'un glaive et qui, réunissant les deux rives, semblaient se joindre par leur extrémité.

Ni les amis, ni les parents ne se sentaient le courage de tenter le passage. Il fallait être fou pour s'aventurer sur ces bandes de métal suspendues sur l'abîme. Cependant la mère s'avança, ne voyant que son fils : bientôt le vertige la saisit et l'arrêta; et le sentiment de son impuissance, les cris des parents, des amis, la firent reculer et revenir à grand'peine sur le bord.

Déjà chacun, voyant le malheureux s'épuiser dans une lutte inutile, le considérait comme perdu. A ce moment la Haine parut, car l'homme avait des ennemis, et ce que les amis, les parents n'avaient osé entreprendre, elle le fit. Elle s'avança d'un pas assuré, tranquille sur les rails brillants; ses yeux insensibles ne voyaient ni le flot grondant, ni l'acier perfide. Ils regardaient l'homme, l'homme qui, éperdu, s'abandonna sans un cri au torrent, lorsqu'il vit la Haine toucher au bord et s'approcher de lui.

CH. SCHIFFER.

LA FIERTE DE SAINT ROMAIN[1]

IV

Le bailli était sur le seuil de sa demeure, assisté du concierge principal de la geôle. Ce fut avec les plus grandes marques de déférence qu'il accueillit les envoyés de la cathédrale; le concierge passa devant eux pour ouvrir les portes; lorsqu'ils se trouvèrent dans l'intérieur de la prison, le bailli les conduisit dans une grande chambre basse, jonchée d'herbes et de fleurs en l'honneur de la sainte Église et de ses délégués. Au fond de la salle s'élevaient deux dais en vieille tapisserie avec deux coussins pour les chanoines; ce n'était pas peine perdue, car les carreaux et vitraux fermaient mal en la dite salle et laissaient pénétrer le vent froid, sans compter que l'un des chanoines étant maigre à l'excès et le second fort en embonpoint, l'un et l'autre trouvaient les coussins plus à leur gré que de simples escabeaux. Sur la table, couverte d'un doublier d'une éclatante blancheur, s'élevait un beau crucifix doré. Dès que les chanoines furent assis sous leurs dais et bien à leur aise, le bailli les salua avec respect en disant : « Messieurs, Dieu vous donne de faire bonne élection; vous êtes seigneurs de céans, allez partout où il vous plaira, » et il sortit; mais en sortant, il marmottait : « Bonne élection! bonne élection! J'ai fort en crainte qu'elle ne soit des plus mauvaises et que sollicitation l'emporte sur justice! »

Le bailli de Rouen appartenait au fond de son âme aux politiques, mais il était trop sage et trop avisé pour parler haut; aussi le grand cas que le Parlement et la ville faisaient de lui l'avait maintenu en sa charge, malgré la violence des temps.

Le plus ancien des deux chanoines, Pierre du Vivier, regardait autour de lui, cherchant le livre des Évangiles; le concierge l'avait placé sur la table du tabellion, qui était prêtre comme ses supérieurs, et qui apporta révérencieusement le saint livre au chanoine. Celui-ci l'ouvrit à la première page; puis, se tournant vers le concierge encore présent et agenouillé : « Tendez la main, dit-il, et jurez Dieu le créateur par le saint Évangile que vous touchez présentement et par la part que vous prétendez au paradis, que vous

1. Suite. — Voy. pages 123, 138 et 155.

direz vérité sur ce dont vous serez requis. — Oui, je le jure, répondit le concierge. — Par le serment que vous venez de faire, reprit le chanoine, avez-vous admis en vos prisons tous les prisonniers qui y ont été amenés ou qui s'y sont venus rendre, soit pour crime ou pour dette civile, depuis le jour de l'insinuation du privilège de saint Romain ou en avez-vous élargi et exécuté quelques-uns ?— Tous ont été admis, et nul élargi ni exécuté, repartit le concierge, et voici la liste de ceux qui sont détenus en la geôle. » Puis, se relevant et allumant une chandelle, il passa devant les chanoines, sa lumière à la main, ouvrant les portes de toutes les chambres et cachots, jusqu'aux cellules de la grosse tour où étaient retenus les prisonniers les plus importants. Claude de Péhu était là, qui attendait impatiemment la visite des chanoines, car le bailli ne s'était pas fait faute de le traiter comme les autres détenus, en sorte qu'il avait mangé du pain plus noir qu'il n'était accoutumé et mal dormi sur une poignée de paille.

Lorsque les chanoines ouvrirent la porte de son cachot, il tressaillit à leur vue, comme un homme étonné de cela même qu'il attend et désire; cependant, malgré les fers qui retenaient ses pieds, il allait s'avancer vers les prêtres dont il espérait sa délivrance, mais ceux-ci lui firent signe de s'arrêter; ils s'étaient tournés vers le geôlier qui levait ses deux mains, vides de leurs trousseaux de clefs. « Voici, dit-il, je ne suis plus geôlier, vous êtes seigneurs de céans et je m'en vais entrer en mon logis. » Comme il sortait, les chanoines le suivirent jusqu'à la porte qu'il referma bruyamment; les prêtres restèrent seuls dans la geôle en compagnie des prisonniers.

Le second des chanoines était jeune encore et avait été pourvu de sa dignité par les bons offices de ses parents et amis, c'était la première fois qu'il visitait les prisons la semaine des Rogations et qu'il était témoin du cérémonial accoutumé pour l'application du privilège de saint Romain. Il ne put se défendre d'un certain mouvement de crainte lorsqu'il entendit la porte grincer sur ses gonds et qu'il vit disparaître les autorités ordinaires de la geôle. « Monsieur, dit-il, en se tournant vers Pierre du Vivier, nous sommes ici en dangereuse compagnie; tous les prisonniers détenus en ces cellules sont gens accusés de grands crimes, et ils en ont sans doute commis plus d'un; les portes des cachots sont ouvertes, s'il leur prenait envie de se jeter à la fois sur nous, nous serions bien empêchés de leur résister, et pourraient-ils nous faire un mauvais parti. » Le vieux chanoine secoua la tête, souriant à demi; il montrait en même temps à son confrère les chapelains qui rentraient à ce même instant chargés des clefs des cellules qu'ils avaient refermées sur les pas du geôlier. « Vous voyez que nous n'avons rien à craindre, mon frère, dit-il, nous serions assez de gens pour venir à bout d'un prisonnier rebelle, et d'ailleurs nous pourrions toujours appeler au bras séculier. Le geôlier n'est pas loin, et les chapelains le sauront bientôt trouver pour rompre le jeûne en sa maison, quand ils auront amené céans les prisonniers les uns après les autres. Seyons-nous et commençons. »

Hommes et femmes, vieillards et jeunes gens, tous les criminels retenus dans la prison du bailliage avaient comparu devant les chanoines qui les avaient interrogés. « Connaissez-vous le privilège de saint Romain et êtes-vous en pensée de le réclamer pour vous en ce jour? » demandèrent-ils à Claude de Péhu, lorsqu'il fut amené devant eux, moins agile et de moins bonne mine qu'il ne paraissait lorsqu'il était entré en la geôle, quelques semaines auparavant. Le page répondit affirmativement.

« Vous savez en quoi consiste le privilège? reprit Pierre du Vivier, en sorte que ne fussiez-vous détenu que pour cause civile, si néanmoins vous vous souvenez de quelque meurtre que vous avez fait, l'église a les bras ouverts pour vous recevoir et nos Sieurs du chapitre les mains longues pour vous tirer de peine, en faisant votre confession et déposition aux commissaires qu'ils tiendront secrète, comme sous le sceau de la confession auriculaire? »

Claude n'avait pas besoin de rechercher en sa mémoire le crime qu'il avait commis; il l'avait nuit et jour présent à l'esprit et, dans sa prison volontaire, il s'était plus d'une fois demandé s'ils n'avaient pas outrepassé les droits de la guerre et la vengeance personnelle en le meurtre de M. du Hallot, aussi fût-ce d'une voix un peu émue qu'il dit : « Vous n'avez pas besoin, messieurs, que je vous instruise de la cause qui m'a amené ici ni pour quel crime je réclame le privilège du saint évêque de Rouen, saint Romain.... »

Pierre du Vivier lui coupa la parole : « Nous ne savons rien en entrant céans, dit-il d'un ton sévère, nous avons oublié tous les vains bruits du monde, vous direz tout à l'heure en confession ce que vous avez à dire, recueillez-vous en la présence de Dieu et vous repentez de vos crimes; les hommes peuvent, au nom de Dieu, vous pardonner ici-bas, mais il n'accorde sa grâce qu'à la pénitence du cœur, qu'il vous faut donc ressentir. »

Claude baissa les yeux, et, sans répondre, sans demander d'autres avis, il s'alla jeter à genoux devant le crucifix, cachant sa tête dans ses mains. Les chanoines qui l'observaient virent bientôt des larmes qui coulaient entre ses doigts. Pierre du Vivier sentit son confrère qui lui poussait le coude : « Votre homélie a puissamment agi, monsieur, dit-il, et messire Claude ajoutera à son pardon la grâce de la pénitence. » Pierre du Vivier ne répondit que par un signe de tête; il se sentait involontairement touché par l'émotion qui agitait le jeune page. « Il se repent, pensait-il; en son château de Blainville, le marquis son maître n'en fait pas autant. »

Pendant deux jours encore, dans les diverses geôles de la ville, les chanoines entendirent les confessions

des prisonniers, et soupant ensuite ensemble, un jour aux frais du plus ancien des chanoines, le lendemain aux frais du plus jeune, tous deux traitèrent les chapelains et les tabellions. Le concierge était chargé de payer le dîner dont le chapitre faisait la dépense; il n'était tenu de fournir que le pain, les herbes et le vin, mais il avait coutume d'y ajouter quelque bon plat d'œufs et de poisson; c'étaient Vigile, les jours des Rogations et la viande n'était point admise sur es tables. Les concierges se plaignaient parfois de perdre à ce repas qui mettait leurs ménagères en grand émoi, bien des jours à l'avance, tant elles tenaient à le préparer avec soin et au goût des chanoines. Pierre du Vivier passait pour gourmand et grand connaisseur, en sorte que les dîners se trouvaient plus que jamais soignés cette année-là. Claude de Péhu n'était pas si bien servi dans sa cellule. Au château de Blainville, et tout en comptant fortement sur les sollicitations de ses amis, le marquis d'Allègre avait grand besoin de s'étourdir, pour attendre patiemment l'issue de la grande entreprise qui le devait débarrasser de ses inquiétudes et le délivrer de sa réclusion forcée. Chaque soir, il s'enivrait en compagnie de Marché; les valets qui l'avaient accompagné en faisaient autant dans les cours et dans les écuries: le comte de Saint-Pol était venu se réfugier au château et partageait les orgies de ses complices.



Le bailli les salua avec respect. (P. 170, col. 2.)

Le jour du prisonnier, comme on appelait à Rouen la fête de l'Ascension, s'était levé sur la ville, capitale des ducs de Normandie. Au chapitre, au Palais, dans les rues, à la vieille Tour, à Notre-Dame, à la Vicomté de l'Eau, on ne s'entretenait pas d'autre chose que de la délivrance qui allait s'opérer par les mains du chapitre, au nom de saint Romain. L'agitation était moins grande que de coutume, car les gens bien instruits se croyaient assurés de l'élection de Claude de Péhu, qu'ils l'approuvassent ou non; mais les prisonniers, fort nombreux cette année-là par suite des troubles de la Ligue, qui avaient réclamé le privilège pour leur propre compte, étaient bien inquiets dans leurs geôles et ne désespéraient pas encore de se voir délivrés. Leurs amis sollicitaient avec ardeur; les maisons des chanoines étaient assaillies de toutes parts.

De toutes parts aussi, sur les routes et les chemins aboutissant à la ville, on rencontrait des carrosses, des charrettes, des chevaux chargés de voyageurs des environs qui se hâtaient de venir assister au cérémonial qui accompagnait le grand évènement du jour. Peu de gens à Rouen songeaient aux grands et pieux souvenirs que rappelait la fête du jour, et, malgré les sermons consacrés à la gloire de saint Romain, on ne songeait pas beaucoup plus à sa noble carrière épiscopale qu'à l'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Tout le Vexin, tout le pays de Caux se rendaient à Rouen en cette occurrence pour apprendre au plus tôt le nom du prisonnier délivré et pour assister à la fête, les églises étaient encombrées, comme les maisons particulières et les auberges. Chaque Rouennais fêtait ce jour-là quelques amis.

Depuis huit heures du matin, les chanoines étaient rassemblés au chapitre à Notre-Dame, dans la salle capitulaire, les portes étaient ouvertes, l'huissier de la cathédrale parut sur le seuil, disant à haute voix, afin de se faire entendre de la foule assemblée sur la place : « Nul ne veut-il parler à la compagnie? » Comme il répétait cet appel pour la seconde fois, un mouvement se produisit dans la masse humaine entassée près des portes; on annonçait de proche en proche que certains gentilshommes, amis de M. de Montmorency et de sa famille, arrivaient pour solliciter en personne le privilège en faveur d'un criminel; le bruit se propagea jusqu'au siège du doyen. Il éleva la voix aussitôt : « Personne ne se présente pour parler au chapitre, dit-il, huissier, fermez les portes, afin de procéder au vote. » L'huissier obéit; lorsque les gentilshommes, venus à grand'peine de leurs châteaux, non sans danger pour leurs personnes, dans une ville au pouvoir de la Ligue, se présentèrent enfin devant la cathédrale, ils trouvèrent toutes les entrées closes vers la salle capitulaire. Le vote était commencé. Pendant qu'on votait à la cathédrale, les restes du Parlement étaient assemblés au Palais, attendant les messagers du chapitre. On était réuni dans cette grande chambre dorée, dont la magnificence excite encore aujourd'hui l'admiration de tous, mais il semblait que les robes rouges des conseillers ne fussent qu'un point dans la vaste salle, remplie naguère de la foule des magistrats; tous les présidents étaient à

Caen, occupés à la même heure de procéder contre le choix du chapitre de Rouen et l'adhésion des magistrats ligueurs.

M. de Thibermesnil était préoccupé et inquiet; il avait le matin même reçu une lettre d'Étienne Pasquier, pour lors président au Parlement de Paris, séant à Tours, et il lui parlait du bruit public parvenu jusqu'à lui au sujet du marquis d'Allègre et de Claude de Péhu et il disait: « Comment se fait-il qu'un si homme de bien, comme fut votre saint Romain, produise un effet si contraire à sa sainteté et que cette sainteté soit comme une franchise des meurtres les plus détestables? » M. de Thibermesnil avait déjà montré sa lettre à deux ou trois de ses voisins, parlant en même temps de celle qu'il avait reçue peu auparavant de son parent, M. de Piperey, mais les conseillers avaient haussé les épaules: « Ce ne sont point affaires à nous, mais au chapitre de faire choix du criminel qui doit lever la fierte, dirent-ils, et bien qu'il nous soit arrivé plus d'une fois de disputer ce choix pour cause d'indignité, le Parlement a presque toujours été battu et ne saurait aujourd'hui engager la lutte en l'état d'affaiblissement auquel il est réduit. » M. de Thibermesnil replia sa lettre: « Je ne voterai pas pour M. de Péhu, » pensait-il.



Claude de Péhu sortait de la maison du bailliage. (P. 174, col. 2.)

Les portes de la chambre dorée s'ouvraient en même temps et l'huissier du Parlement introduisait auprès de *Messieurs* deux gentilshommes bien connus d'eux, les sieurs Massiart d'Urville et de Lafons, chargés de présenter les lettres de M. le duc de Mayenne et de M. de Villars qui priaient le Parlement de vouloir bien faire jouir cette année le marquis d'Allègre du privilège de saint Romain, et d'user, sur ce, de son autorité. Le chapelain de saint Romain suivait de près les messagers des chefs de la Ligue; M. de Thibermesnil disait à demi-voix: « Ils ne prennent même pas la peine de dissimuler le nom du maître sous celui du valet, et ils sollicitent ouvertement pour le marquis. » Lorsque le messager du chapitre, en aumusse et en surplis, remit au doyen du Parlement le cartel d'élection plié comme une lettre et cacheté du sceau du chapitre en cire verte, le magistrat ouvrit le papier: « Claude de Péhu, sieur de La Mothe, prisonnier en la prison du bailliage, pour lui et pour ses complices, de la religion catholique, apostolique et romaine. » Un murmure courut parmi les magistrats, satisfaits pour la plupart du choix fait par le chapitre, dont ils étaient du reste assurés d'avance. « Qu'on aille quérir le prisonnier en la geôle du bailliage, » dit le doyen. Claude de Péhu ne tarda pas à entrer. Tout pâle et amaigri qu'il était par la rigueur de la prison, il avait bonne mine et l'air assuré, ayant revêtu ce jour-là un pourpoint

et haut-de-chausses en taffetas gris bordé de soie verte, avec un manteau de serge de la même couleur.

Les magistrats ne pouvaient ou ne voulaient pas se dispenser d'un long interrogatoire, ce qui impatientait furieusement le prisonnier, pressé d'obtenir complète délivrance. Plus d'une fois, en le questionnant, M. de Thibermesnil laissa percer le sentiment qu'il éprouvait sur l'indignité de ceux qui allaient jouir du privilège de saint Romain. Derrière le page, c'était au seigneur que s'adressaient les paroles du doyen lorsqu'il eut déclaré le cas *fiertable*, et qu'il ordonna de faire rentrer le prisonnier, éloigné pendant que la cour délibérait :

« Vous avez fait acte contraire à la nature des gentilshommes, dit-il, car ils doivent être naturellement vertueux, ne faire ni souffrir tort, mal ou injures à autrui. Toutefois, vous vous êtes assemblés et par guet-apens, vous avez meurtri et occis celui qui ne vous demandait rien. Vous avez tué la créature de Dieu, que vous ne sauriez faire ressusciter, vous avez fait sa femme veuve et ses enfants orphelins, et lui avez perdu le corps et mis l'âme en aventure dont le sang crie vengeance à Dieu. Ayez à vous bien conduire désormais en gens de bien, car il faut que vous vous sachiez inscrits au livre rouge, en sorte qu'au premier méfait que vous commettriez vous seriez punis ainsi qu'il vous appartiendrait, sans espoir de grâce ou de merci. »

Dans sa prison et devant l'enquête des chanoines, Claude de Péhu s'était montré ému et repentant ; la sévère semonce du magistrat excita en lui un sentiment de révolte contre l'injustice qui le condamnait à subir tout le poids de l'opprobre et des reproches que le marquis son maître méritait mieux que lui. M. de Thibermesnil s'aperçut de son indignation, il en devina la cause et, s'approchant du prisonnier au moment où celui-ci allait prêter serment de fidélité à la sainte Union : « Souvenez-vous, jeune homme, lui dit-il à voix basse, que si vous n'avez pas conçu et prémédité le crime, vous l'avez exécuté et que votre main est teinte de sang. »

Claude baissa la tête qu'il avait jusqu'alors tenue bien haute, et ce fut le cœur ému d'une certaine repentance qu'il sortit de la chambre dorée ; il était accompagné par les huissiers du Parlement qui le devaient conduire à la vieille Tour escorté par les soldats et les arquebusiers, afin de le remettre au chapelain et aux députés de la confrérie de saint Romain. Il avait la tête nue et portait encore ses fers.

Tandis que le prisonnier recueilli dans la maison du bailliage voyait ses chaînes rompues et prenait quelques rafraîchissement avant de se confesser pour la dernière fois au chapelain de ses fautes, crimes et péchés, les chanoines sortaient de la bibliothèque du chapitre où ils s'étaient réunis aussitôt après le départ de leurs députés pour prendre part à un magnifique repas ; les derniers chanoines élus faisaient en partie les frais et le trésorier du chapitre fournissait le reste, ce qu'il trouvait en général bien pesant, car les chanoines avaient coutume d'inviter les personnages de distinction qui se trouvaient en la ville, et, à leur défaut, quelque membre du Parlement. Ceux-ci acceptaient rarement, car ils tenaient ce même jour grand déjeuner en différentes chambres, si bien qu'à l'heure du dîner, ils ne se sentaient pas fort en appétit.

Les magistrats étaient si grandement affectionnés à cette coutume qu'à Caen, et bien qu'ils n'eussent point de prisonnier à juger ni à délivrer et qu'ils fussent en grande indignation de l'iniquité qui se commettait à ce sujet à Rouen, les conseillers royalistes réclamèrent du roi Henri IV des robes rouges neuves afin de célébrer de leur côté, par un grand repas, le saint jour de l'Ascension.

Cependant Claude de Péhu, ses chaînes entortillées autour de son bras, sortait de la maison du bailliage conduit par les députés du chapitre. L'archevêque avait été prévenu que le prisonnier était libre et sur le pavé du roi, aussi les cloches sonnaient-elles à toute volée à la cathédrale et dans toutes les églises de Rouen ; la célèbre *Georges d'Amboise* dominait toutes les autres de sa voix tonnante qui se faisait entendre à cinq ou six lieues autour de Rouen, si bien que les paysans restés dans leurs maisons se réjouissaient, disant : « Voici le prisonnier délivré par saint Romain, » et ils buvaient en son honneur un bon coup de cidre.

Les chants d'église retentissaient à leur tour avec une merveilleuse douceur ; tandis que les portes de la salle capitulaire étant ouvertes, on pouvait voir le doyen, tenant à la main une baguette au bout de laquelle étaient attachées toutes les confessions des prétendants qui n'avaient pas obtenu le privilège et les brûlait successivement à un flambeau placé sur une table de pierre, afin que la mémoire en fût abolie et tellement effacée qu'aucun inconvénient ne pût advenir à aucune personne d'avoir confessé plus que son procès ne portait.

La confession de Claude de Péhu fut seule réservée. Le privilège qui allait le couvrir effaçait toutes ses fautes. Déjà le clergé dans la cathédrale chantait à ce sujet le *Te Deum*.

La procession se formait lentement et elle suivait les rues qui conduisaient à la place de la haute vieille Tour.

Là se trouvait naguère le palais des ducs de Normandie auxquels du temps passé, lorsqu'il n'existait point de Parlement, le chapitre de saint Romain avait coutume de demander la sanction de son choix. Là s'élevait encore une chapelle consacrée au saint évêque, en forme de basilique, surmontée d'une plate-forme sur laquelle venait de monter le prisonnier et ceux qui le conduisaient.

A suivre. Mme DE WITT née GUIZOT.

BOIS ARTIFICIEL

FABRIQUÉ AVEC DE LA PAILLE AGGLOMÉRÉE

Dans l'état d'Illinois, aux États-Unis, on vient de fabriquer, avec de la paille agglomérée, une sorte de bois artificiel, qui entre déjà dans les constructions.

On prend un nombre suffisant de feuilles de papier de paille, tel qu'on le fabrique dans les papeteries, et on les réunit ensemble, suivant l'épaisseur que l'on veut donner à la pièce dont on a besoin. On fait alors passer le tout dans une préparation chimique, pour faire adhérer entre elles les feuilles de papier. On les roule ensuite, on les sèche et on les durcit au moyen d'une machine de compression.

On obtient ainsi un produit imperméable, susceptible d'un aussi beau poli que le noyer ou l'acajou et que l'on a de la peine à distinguer du véritable bois.

L'Amérique commence à s'inquiéter de l'excessive exploitation de ses forêts. Aussi le *bois de paille* excite-t-il en ce moment l'attention des constructeurs aux États-Unis.

LE GRILLON ET SA TRIBU

Le silence des champs n'est souvent troublé, l'été, à l'aube, à la tombée du jour, la nuit, que par ce chant doux et monotone, *cri-cri*, *cri-cri*, qu'on surprend encore dans nos cuisines de campagne et le fournil des boulangers. C'est le chant du grillon, du cri-cri.

Malheur à qui entend le cri-cri, disent les bonnes gens de quelques provinces : il porte mauvaise chance comme la chouette, il amène avec lui le deuil dans la maison où il établit domicile..... C'est un signe de bonheur, affirment d'autres superstitieux qui vont jusqu'à chercher l'insecte dans les champs et à l'établir dans un trou de la muraille, près du foyer.

Ni heur ni malheur n'entre chez nous avec le grillon. Quant à son chant, il nous fatigue, il nous attriste, surtout à ces heures de découragement sans cause que Mme de Sévigné qualifiait de gris sombre.

Il est cependant des peuples d'Afrique qui élèvent des grillons en cage, pour le plaisir de les entendre et de s'endormir à leur chant.

Ce n'est point, à proprement parler, un chant, ce n'est point une voix. Ce bruit résulte du frottement des élytres l'un contre l'autre; on l'attribue encore à une membrane mise en mouvement par un muscle, ou à un tendon se dépliant et se repliant sous les ailes de l'insecte comme un éventail.

Le grillon mâle chante quand il appelle sa compagne, ses petits, ses frères, quand il va en quête de nourriture, quand il se réjouit ou se plaint.

C'est toujours la nuit : les païens appliquaient le nom de cri-cri aux premiers chrétiens qui interrompaient leur sommeil pour prier à haute voix.

Extrêmement craintif, le grillon se tait s'il entend quelque bruit. Mais qu'on découvre son trou sur le bord du chemin, qu'on y introduise une paille, et voici, dit Pline, qu'il se jette sur le fétu comme sur une proie, qu'il le saisit fortement avec ses mandibules, et qu'il se laisse tirer avec la paille : De là le proverbe si connu : *Stultior gryllo*, plus sot qu'un grillon.

Dès qu'il est en plein jour, il semble engourdi : est-ce l'effet de la lumière, est-ce l'effroi ?

L'effroi, sans doute, puisqu'il montre souvent au soleil sa grosse tête noire bombée, avec sa lèvre bordée de rouge et ses longues antennes.

Il n'est pas beau. Son corps, de trois centimètres de longueur environ et presque cylindrique, est tout vêtu de noir, moins une petite tache jaune à la base des élytres et un peu de rouge. « Dame Nature » se montra plus parcimonieuse encore pour la femelle grillonne : point de rouge, point de jaune, point d'ailes mais des moignons, point de voix. Un poète grec apostrophe les grillons dans une de ses comédies : « Que vous êtes heureux, vous qui avez des femmes muettes ! »

Le grillon est le type de la tribu des gryllides dans la grande famille des orthoptères, section des sauteurs. La troisième paire de pattes de ces insectes, pattes postérieures, sont fortes et renflées, ce qui leur permet d'exécuter des sauts.

Il y a trois espèces de grillons, les grillons domestiques, les grillons des champs et les grillons des bois. Les grillons des champs sont les plus gros, les plus laids, les plus sots. Ils se creusent des trous à trente centimètres de profondeur, et, uniquement préoccupés de retrouver leur gîte, ils détruisent les herbes sur une grande étendue. Ils sont si nombreux dans nos provinces méridionales qu'ils saccagent les prairies.

C'est dans le terrier que les œufs éclosent vers le milieu de l'été, que les larves subissent leurs différentes métamorphoses, et passent la mauvaise saison.

Le grillon domestique, de moitié plus petit que son frère des champs et plus clair, habillé de brun fauve ou grisâtre, s'établit dans le lieu le plus chaud de la maison, ordinairement derrière les plaques de cheminée. Il vit avec nous, à nos dépens, prélevant sa part de pain, de fromage et de lard ; mais, constamment altéré, il se noie s'il trouve sur son passage un vase rempli d'un liquide quelconque.

Qu'on se garde d'étendre des vêtements mouillés de pluie à l'entour du foyer à demi éteint : il les percera de part en part, et ce sera pour lui festin de roi à cause de l'humidité de l'étoffe.

Les grillons domestiques s'accoutument au bruit, mais ils ne se laissent point prendre à la paille. S'ils viennent au bord de leur trou, à l'appel de quelque ami, ils ne le quittent jamais, au jour, et sont toujours prêts à s'y renfoncer.

Les plus petits des grillons sont les sylvestres, les grillons des bois. Ceux-là, loin de craindre la lumière, sortent au soleil et par troupes si nombreuses que leurs sauts produisent sur les feuilles sèches le bruit de gouttes de pluie.

Un autre chant d'insecte, plus doux, plus mélancolique, répond de nos jardins, le matin et le soir, à la voix des cris-cris des champs et des bois; il en semble l'écho affaibli.

Ne nous laissons pas attendrir: la taupe-grillon, la courtilière, l'un des insectes les plus nuisibles, saccage nos planches de légumes et nos parterres.

C'est la cousine germaine de notre pauvre sot. L'un de ses noms l'indique. Les deux autres, taupe et courtilière, celui-ci de courtille, vieux français pour jardin, rappellent les désastreux dégâts que fait l'insecte en creusant ses interminables galeries : il coupe les racines de toutes les plantes qui se trouvent sur son passage.

La nature lui a donné à cet effet de redoutables armes : ses pattes antérieures dont l'extrémité évasée a la plus grande analogie, par sa forme et par la manière dont l'insecte s'en sert, avec les larges mains de la taupe, agissent comme de véritables et puissantes pioches tranchantes, l'une de bas en haut, l'autre de haut en bas.



La courtilière et son nid. (P. 176, col. 1.)

L'ensemble de la courtilière est peu gracieux : une toute petite tête, à longues antennes sétacées, s'enfonçant en partie dans un noir corselet ovoïde; un corps épais, mou et brun, muni à l'extrémité inférieure de deux appendices articulés; de larges ailes, en lanière au repos, mal abritées sous des élytres arrondis et trop courts. Les pattes postérieures, fort peu développées, ne sont point faites pour le saut; les ailes ne sont point faites pour le vol : l'insecte s'élance, décrit une courbe à deux ou trois pieds du sol, et retombe.

C'est à la tombée de la nuit que la courtilière, comme le grillon de nos maisons et de nos champs, se hasarde au dehors. Le jour, elle se cache dans son palais souterrain, travaillant vite et sans relâche : des galeries et encore des galeries, qui toutes aboutissent au trou, d'une part, et, d'autre part, à la surface du sol. Elle va, au gré de son caprice, sur un plan horizontal ou légèrement incliné, droit devant elle, en rond, en zigzag; elle passe et repasse trois fois, dix fois, vingt fois sous la même planche de légumes! C'est le fléau de nos potagers et la terreur des jardiniers. Un trou vertical forme l'entrée d'honneur du terrier; les corridors servent de refuge en cas d'alarme : peut-être la taupe-grillon cherche-t-elle simplement sa nourriture dans les racines des végétaux, soit qu'elle ronge la racine elle-même ou s'attaque aux petits insectes qui l'habitent.

Elle dépose dans son trou deux ou trois cents œufs qui éclosent vers la fin de l'été. Les larves, d'abord molles et blanches, sont nourries avec sollicitude par la mère, qui redouble alors d'ardeur dans ses travaux, et multiplie ses ravages.

Il faut tout un an aux larves pour se transformer en nymphes, c'est-à-dire pour prendre des rudiments d'ailes, et un an encore pour devenir insectes parfaits, ce qui indique une remarquable longévité.

Les jardiniers font aux courtilières une chasse active; ils sont puissamment secondés par les taupes, les mulots et les oiseaux de nuit.

Les entomologistes comprennent encore sous le nom de grillons, les myrmécophiles, sans ailes, qui vivent dans les fourmilières, et les tridactyles, du midi de la France, les plus petits des orthoptères et les meilleurs sauteurs de la tribu.

Mme Barbé.



Il assista à la scène du goûter. (P. 177, col. 1.)

LES MILLIONS DE LA TANTE ZÉZÉ[1]

XXIII

Apparition du nabot. — Il présente ses humbles excuses à la tante Zézé. — Le nabot prend galamment congé.

C'est en ce moment que le nabot fit son apparition. Son premier élan l'avait emporté jusqu'au bas du perron. Arrivé à la dernière marche, il fut pris d'une nouvelle panique. Comme on ne s'avoue jamais bien franchement que l'on a peur, il se dit qu'il était venu, après tout, pour inspecter et qu'il inspecterait. Pour remplir ce devoir, il se glissa furtivement derrière un massif et assista à la scène du goûter, invisible et présent.

En sa qualité de personnage invisible, il n'avait à poser pour personne. Il s'amusa donc tout bêtement et tout paternellement des drôleries de sa « marmaille ». Il fut flatté jusqu'au fond du cœur de voir que ses petits avaient tant d'esprit et se conduisaient si bien en société, surtout le n° 2. Ce qui le flatta encore plus, ce fut de voir des dames de la « haute » parler à sa pauvre femme, absolument comme si elle eût été de la « haute ». Car, cette pauvre femme, il l'aimait, quoiqu'il s'étudiât à faire de sa vie un cauchemar, afin de mieux cacher cette faiblesse. Quand tous les enfants, à la fois, fermèrent l'œil gauche à l'imitation de Phanor, il s'oublia jusqu'à rire comme tout le monde. Les rires du nabot n'étaient point des rires perlés et discrets, et puis probablement le manque d'habitude fit qu'il ne sut pas se contenir; car on joue mal d'un instrument que l'on ne pratique pas avec assiduité.

A la tempête de sa voix, les dames se retournèrent et les enfants crièrent : « Voilà papa! »

« Papa » sortit de sa cachette, et, pour cacher son embarras, s'avança d'un air fanfaron. La tante n'avait qu'à se bien tenir.

Arrivé devant les dames, il salua la compagnie en ours; le salut était si peu copieux, que si chacune des personnes présentes prétendait en avoir sa part, cette part serait forcément microscopique.

« Ma tante, dit-il en s'adressant à la tante Zézé, je suis venu comme cela en voisin, pour... pour...

— Mon cher neveu, vous avez bien fait de venir, et j'aurai toujours le plus grand plaisir à vous voir; prenez donc la peine de vous asseoir. »

Le cher neveu, qui depuis son entrée en scène avait tenu soigneusement son chapeau mou derrière son dos, se hissa sur la chaise que sa tante lui montrait en souriant, et s'assit lâchement sur ce couvre-chef séditieux, symbole d'indépendance, pour le dissimuler à tous les regards.

« Avec vous, ma tante, je ne me gêne pas...

— Et vous avez bien raison, reprit la tante Zézé avec bonhomie.

— Voilà pourquoi je suis venu en voisin, sans faire de toilette.

— Je vous répète, mon neveu, que vous serez toujours le bienvenu ici, avec ou sans toilette. »

Ce parti pris de mansuétude le déferra complète-

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145 et 161.

ment. Sans savoir un traître mot de latin, il pratiquait à sa façon, dans la vie ordinaire, la fière maxime du peuple romain : *Parcere subjectis et debellare superbos;* en d'autres termes : laisser à peu près tranquilles les gens qui ne le regardaient pas de travers, et taper ferme sur ceux « qui faisaient leur tête ».

« Ma tante, reprit-il en s'agitant sur sa chaise, il est certain que vous êtes la bonté même; mais pourtant, si j'avais su que vous aviez du monde...

— Si c'est pour moi que vous dites cela, s'écria Mme de Bacques, permettez-moi de vous dire que vous auriez tort de vous gêner avec moi; je suis une bonne femme toute ronde... »

Elle avait si peu l'air d'une « bonne femme toute ronde », avec ses yeux noirs et perçants, que le nabot lui lança un regard défiant et fit : « Hum ! » En lui-même, il se disait : « Je crois qu'elle se moque de moi. »

« N'importe, reprit-il tout haut, vous avez beau être une personne toute ronde, cela n'empêche pas que si j'avais su vous rencontrer ici, je me serais mis « sur mon trente et un ».

— Et moi je vous assure, riposta Mme de Bacques, que je vous trouve très bien comme vous êtes.

— Cela ne prendra pas, répondit le nabot, en clignant l'œil d'un air malin.

— Et pourquoi, s'il vous plaît, cela ne prendra-t-il pas? »

Ce bonhomme l'amusait; et lui, le bonhomme, était ravi de trouver à qui parler.

« Parce que, reprit-il, je suis fait comme un voleur.

— Je ne trouve pas.

— Moi, je trouve; et je vais même vous dire quelque chose de plus fort.

— Dites-le, je vous en supplie.

— Eh bien ! fichtre ! (pardon, mesdames!) ce qu'il y a de plus fort, c'est que j'ai fait exprès de venir ici attifé comme un voleur. Croiriez-vous cela?

— Je le croirai, parce que vous me le dites, et que si vous avez un défaut, ce ne doit pas être la dissimulation. Je ne vous cacherai pas, d'ailleurs, que j'ai un faible pour les originaux.

— Alors, vous avez sonné à la bonne porte. Je me suis dit : « Si la tante se figure qu'on va lui faire des courbettes à cause de ses millions; si elle s'imagine qu'on va se faire plus petit qu'on est, qu'on va se mettre en frais de toilette pour elle, elle se trompe, la tante aux millions. » Alors, qu'est-ce que j'ai fait? Je suis venu en coiffure de travail, sans gants, et même j'ai pris la peine de passer à la maison pour échanger mon tuyau de poêle contre un chapeau mou, et pour m'armer de ma vieille trique de marchand de bœufs et me voilà!

— Vous voilà, c'est très bien, reprit Mme de Bacques qui s'amusait prodigieusement. Mais je ne vois ni la trique de marchand de bœufs, ni le chapeau mou.

— Je vais vous dire, reprit le nabot. Ma trique de marchand de bœufs est dans une machine où l'on fourre les cannes et les parapluies, à l'entrée. Le valet de chambre de ma tante me l'a prise si poliment des mains, que je n'ai pas eu le cœur de la lui refuser.

— Bon, et le chapeau mou?

— Nous y arriverons tout à l'heure. J'entre donc, je vois cette belle maison et je me dis : « Mon garçon, tu as l'air d'une chenille au milieu de toutes ces glaces et de ces dorures; et si la tante qui vit au milieu de tout cela est toujours la brave femme que tu as rabrouée chez toi, si elle te reçoit gentiment, tu peux dire que tu es une fameuse brute; j'ai commencé à regretter mes gants et mon tuyau de poêle, et je me suis même demandé si je ne ferais pas bien de filer sans me montrer.

— C'eût été dommage, dit gaiement Mme de Bacques.

— Dommage ! je le crois bien ! Vous dites cela en riant, mais moi je le dis sérieusement. Je me connais; si je m'étais sauvé d'ici comme un capon, j'en aurais voulu à ma tante. Ne me dites pas que c'eût été déraisonnable, je le sais bien; mais je suis fait comme cela et l'on ne se refait pas...

— Croyez-vous?

— Du moins on ne se refait pas tout de suite: j'aurais boudé la tante pendant six mois, un an. Je n'aurais pas remis les pieds chez elle, et, par conséquent, une fois l'occasion perdue, je ne lui aurais pas dit ce que j'ai à lui dire en ce moment.

— Voyons cela? »

Mme de Bacques ne riait plus et elle se pencha pour mieux entendre la confidence. Non seulement ce bonhomme l'amusait, mais voilà qu'il l'intéressait maintenant!

La tante Zézé souriait d'un air intrigué. Mme Jeanne ne reconnaissait plus son mari.

Le nabot tourna la tête vers la dune et s'assura que les enfants n'y étaient plus.

« Je n'ai pas de fausse honte, reprit-il, mais j'aime autant que les enfants ne soient pas là pour entendre : on a sa dignité de père de famille tout comme un autre, sans qu'il y paraisse. Voici donc ce que j'avais à dire et ce que je ne garderai pas une minute de plus sur le cœur : Ma tante, j'ai été un triple animal de ne pas deviner tout de suite ce que vous êtes; ma femme l'a deviné, mes enfants l'ont deviné.

— M. Mitouflet l'a deviné aussi, dit Mme de Bacques avec un grand sérieux.

— Qui est M. Mitouflet?

— C'est mon chat.

— Le chat de Madame l'a deviné, poursuivit imperturbablement le nabot, et moi je ne l'ai pas deviné! Ce n'est donc pas triple animal, c'est quadruple animal que j'aurais dû dire! Ma tante, je rougis de ma tenue, je rougis de mes sentiments, et... »

Sautant alors de la chaise sur laquelle il était perché, il prit le chapeau mou, le montra à toute l'assistance et termina sa phrase « ...et je vous présente mes humbles excuses! »

Les « humbles excuses » du nabot, qu'il présentait sous les espèces et apparences d'un chapeau mou, étaient faites d'un feutre de qualité inférieure qui avait probablement été de couleur marron dans sa jeunesse, et qui était devenu couleur de rouille avec des reflets d'une nuance inexprimable. Il avait raison de dire que ses excuses étaient humbles, car il était impossible de voir un feutre plus lamentable et plus humilié que celui-là, vu la compression à laquelle il venait d'être soumis.

La tante Zézé, qui ne chicanait jamais sur les mots, accepta les excuses de son neveu avec sa bonté ordinaire, sans tenir compte de la forme.

« Très bien! dit Mme de Bacques. Vous êtes un brave homme, savez-vous.

— Pas tant que ça! grommela le nabot qui s'occupait en ce moment à retaper ses « humbles excuses » en passant sa main sur les faux plis.

— Je vous dis que vous êtes un brave homme, répéta Mme de Bacques avec son grand air d'autorité, et j'imagine que vous n'allez pas contredire une femme de mon âge, ne vous y risquez pas. J'approuve vos sentiments, mais permettez-moi de vous demander pourquoi vos humbles excuses ont pris la forme d'un chapeau mou comprimé?

— Ah! voilà, répondit tranquillement le nabot qui avait mis son chapeau sur son poing gauche, et qui le faisait lentement tourner, se servant adroitement de son poing droit pour renfoncer les bosses et faire saillir les creux. Ce chapeau-là, voyez-vous, c'était le drapeau de la révolte. Lorsque, de la fenêtre du salon, j'ai vu ma tante au milieu de vous, j'ai eu honte de mon drapeau et j'ai essayé de le mettre dans ma poche. Impossible! alors, je l'ai caché derrière mon dos et finalement, ne sachant plus qu'en faire, je me suis assis dessus.



Il salua la compagnie. (P. 177, col. 2.)

— Je comprends, dit Mme de Bacques en riant, ce sont des excuses symboliques.

— Symboliques est le mot, reprit le nabot en lui adressant un petit signe de tête en manière d'approbation et de remerciement. Et comme cela, ma tante, vous n'avez pas eu trop à vous plaindre de mes polissons?

— Vos polissons, comme vous les appelez, sont de braves petits enfants que j'aime de tout mon cœur, comme votre chère femme, d'ailleurs.

— Trop de bonté! Alors, j'ai aussi bien fait de laisser ma trique à la porte. C'est que, voyez-vous, j'étais venu avec l'idée de casser les reins à quelqu'un s'il y avait eu des plaintes! »

Si Mme Jeanne avait été stupéfaite en entendant son mari faire ses « humbles excuses », le mari de Mme Jeanne le fut peut-être encore davantage quand il entendit sa femme prendre la parole « devant le monde » et cela pour le contredire, lui!

« Tante Zézé! s'écria cette bonne âme, ne l'écoutez pas quand il parle de casser les reins à quelqu'un. Il n'a jamais cassé les reins à personne. Je ne sais pas quel plaisir il prend à faire le croquemitaine : c'est un bon mari et un bon père. Oui, tu es un bon mari et un bon père; tu peux me faire les gros yeux tant que tu voudras! »

Le nabot se mit à rire et déclara qu'il s'applaudissait de n'avoir pas fait sa confession devant ses enfants, et qu'il regrettait amèrement de l'avoir faite devant sa femme, vu qu'elle avait tout l'air de vouloir en abuser pour s'émanciper.

« Non, ma bonne vieille, reprit-il d'un ton conciliant, je sais bien que tu es incapable de t'émanciper, et je ne me repens pas du tout d'avoir parlé devant toi. La preuve que je ne m'en repens pas et que je ne t'en veux pas, c'est que je vais filer devant pour que tu n'aies pas la honte, avec ta belle toilette, de marcher dans les rues avec un « individu ficelé comme moi ».

— Tu sais bien que je n'ai jamais honte de toi! s'écria Mme Jeanne avec une vivacité inaccoutumée.

— Cela, c'est la pure vérité, répondit le nabot en regardant les autres dames. Cette pauvre vieille n'a jamais eu honte de moi. Eh bien! pour dire toute la vérité, c'est moi qui aurais honte d'attirer l'attention. D'ailleurs, il me semble qu'on te gâte pas mal ici; plus tu y resteras, plus je serai content.

— Et le dîner qui n'est pas prêt?

— Le dîner attendra : les enfants viennent de goûter et je ne vois pas où serait le mal quand nous dînerions aujourd'hui une heure plus tard. C'est entendu, ne réplique pas ou je deviens pire qu'un lion, à l'instant, devant ces dames. Au revoir, ma bonne tante, et sans rancune, n'est-ce pas? Non! je ne veux pas que vous preniez la peine de me reconduire, je connais le chemin.

— Monsieur Quentin, dit Mme de Bacques au nabot qui lui disait adieu d'un signe de tête, donnez-moi la main, s'il vous plaît; je tiens à vous dire que vous me revenez tout à fait. »

M. Quentin allongea vivement la main en rougissant de plaisir.

Les hommes farouches et indépendants ont quelquefois de ces faiblesses. Pour la première fois de sa vie peut-être, il plia sa courte échine devant quelqu'un en signe d'hommage.

« Madame de Bacques! madame de Bacques! s'écria-t-il en serrant la main de la vieille dame avec une vigueur peu commune. Quelle drôle de chose que vous me tendiez la main, vous, et que je la serre, moi, avec tant de plaisir!

— Cela prouve une vérité bien vieille, dit Mme de Bacques, oui, bien vieille et bien consolante : c'est que le plus souvent on gagne à se connaître.

— Vous, possible; mais moi? Dans tous les cas, c'est la première fois que je m'entends dire une chose pareille.

— Parce que c'est probablement la première fois que vous montrez naïvement et sans défiance le fond de votre pensée.

— Tiens! tiens! tiens! s'écria M. Quentin sans lâcher la main de Mme de Bacques, vous m'avez joliment l'air d'avoir trouvé le fin mot de la chose, vous. Ce que c'est que l'instruction! Ce que vous me dites là, ma femme me l'a donné à entendre plus de cent fois, la pauvre âme; seulement, elle ne savait pas si bien se débrouiller que vous. Cela prouve, ajouta-t-il en baissant la voix et en prenant un ton confidentiel, qu'elle n'est pas si empruntée qu'elle en a l'air, et qu'elle aussi gagne à être connue. Hein?

— Parfaitement, » riposta Mme de Bacques avec un grand sérieux.

Ayant donné une secousse finale à la main de Mme de Bacques, M. Quentin se décida enfin à la lâcher. Il prit congé une seconde fois de sa tante en termes affectueux, et tapota au passage la main de sa femme qui rougit de joie et de confusion.

Prendrait-il ou ne prendrait-il pas la main de Mme Jeannin en passant devant elle? Mme Jeannin trancha la question en lui tendant la main. Et même elle sourit; la petite fossette se dessina sur sa joue droite.

« Quelle jolie petite main! » pensa M. Quentin en serrant la jolie petite main avec des précautions infinies.

« Au revoir, mon cousin, » dit la jolie voix de Mme Jeannin.

La voix de M. Quentin, qui n'était pas, à beaucoup près, aussi jolie, répondit galamment : « Au revoir, ma cousine! »

Et M. Quentin appuya avec une certaine emphase sur les deux derniers mots. Pour la première fois, il était fier d'avoir une aussi jolie cousine, si élégante et si distinguée. Ce que c'est que de nous, pauvres hommes indépendants et farouches. Il suffit d'un moment de faiblesse pour bouleverser tous nos principes. Car tous les principes de M. Quentin s'en allaient à vau-l'eau, ou du moins ce qu'il appelait ses principes, lesquels principes, après tout, n'étaient peut-être que des préjugés.

Encouragé par tant de succès, M. Quentin saisit sans hésiter la main d'Octavie.

« Petite cousine, dit-il d'un air scélérat, je ne veux dire du mal de personne, mais je crois qu'une petite rose comme vous est mieux à sa place dans ce beau jardin que derrière les bocaux d'une pharmacie! »

Sur ce galant marivaudage, il s'esquiva lestement, enchanté de lui-même, et, par conséquent, enchanté de tout le monde.

Il se laissa conduire, sans rechigner, par Lodier qui l'avait attrapé au passage, reçut de ses mains respectueuses le fameux bâton d'épines, adressa un sourire familier au vieux Macault et trottina prestement jusqu'à la porte de sa maison.

Chemin faisant il se demandait, à la suite d'une foule de réflexions, s'il ne ferait pas bien d'arborer un crêpe à son chapeau.

XXIV

Mme Jeanne suit de près son mari. — Octavie révèle un noir complot. — Pauvre lieutenant Pertuys! — Les *Rongeurs*. — Mme de Bacques se fait battre à plate couture dans une discussion en règle.

Un quart d'heure après son départ, Mme Jeanne commença à donner des signes d'inquiétude et parla de partir à son tour. Ce n'était pas qu'elle craignît d'être grondée, oh! non; car son mari « était dans ses bonnes »; raison de plus pour ne pas lui faire attendre son dîner; il ne dirait rien, mais il aurait peut-être mal à l'estomac. La tante Zézé insista juste assez pour bien faire comprendre à sa nièce qu'elle aurait du plaisir à la garder plus longtemps.

« Je vais aller chercher les enfants, » dit Mme Jeanne en se levant. Octavie se leva aussi pour lui épargner cette peine. Mme Jeannin les fit rasseoir toutes deux.

« Puisqu'ils font, dit-elle, tout ce que fait Phanor, il suffit d'appeler Phanor! »

Tirant alors de sa poche un petit sifflet d'argent, elle siffla deux coups.



Octavie lui donna un livre d'images. (P. 181, col. 1.)

Au bout de quelques instants, Phanor déboucha de l'allée des tilleuls, suivi de ses sectateurs. Mais lesdits sectateurs étaient si fatigués, qu'ils n'avaient même plus la force de jouer à saute-mouton. Ils suivaient leur guide en marchant tout prosaïquement sur leurs « pattes de derrière », selon leur propre expression.

Mme Jeanne aurait vivement désiré ne déranger personne, mais Octavie insista pour la reconduire jusqu'à la porte.

« Petite cousine, dit Mme Jeanne au moment des adieux, je suis sûre maintenant qu'il ne se fâchera pas si je mets un crêpe à son chapeau! » Et elle ajouta tout bas, de la bouche à l'oreille : « N'est-ce pas, que c'est un brave homme?

— Un excellent homme! » répondit Octavie en toute sincérité.

Avant de rejoindre les autres dames, Octavie installa Paul dans le petit salon, en lui donnant un livre d'images pour l'amuser. Sa maman lui avait recommandé de ne pas rester dehors, immobile, parce qu'il avait chaud.

« Tante Zézé, dit Octavie en s'agenouillant devant sa tante, sur le sable de l'allée, je viens faire mon *mea culpa* et vous demander l'absolution.

— Confessez-vous, ma mignonne, et nous verrons après, répondit la tante Zézé en caressant la mèche rebelle qui s'obstinait toujours à sortir de l'alignement.

— J'ai eu un secret pour vous, tante Zézé.

— Le fameux complot! dit la tante Zézé en souriant.

— Oui, le fameux complot. La cousine Jeanne nous a priées, Mme Jeannin et moi, de l'aider à se faire une toilette de deuil. »

La tante Zézé se tourna du côté de Mme de Bacques avec un sourire malicieux qui voulait dire :

« Eh bien! qu'en pensez-vous?

— Je l'ai mal jugée, voilà tout, s'écria Mme de Bacques; et vous, vous aviez raison, comme toujours. Êtes-vous contente? »

La tante Zézé inclina la tête et Octavie reprit :

« La pauvre femme, en nous demandant des conseils pour sa toilette, à Mme Jeannin et à moi, s'est aperçue tout à coup qu'elle n'était pas en deuil. Si vous aviez vu son saisissement, vous auriez eu pitié d'elle. Nous sommes venues à son secours, ou plutôt Mme Jeannin est venue à son secours. Elle lui a pris mesure dans ma chambre, elle est allée choisir l'étoffe. La robe est taillée, il n'y a plus qu'à la coudre. On la coudra sous vos yeux, tante Zézé; mais il est bien convenu, n'est-ce pas? que vous croirez que c'est une des miennes. Il est bien convenu que vous ne témoignerez aucune surprise en voyant notre cousine en deuil. Cette pauvre femme, qui tremble devant son mari, s'est montrée d'une vaillance qui nous a touchées. Elle a pris sa décision sans le consulter, parce qu'il s'agissait d'un devoir, d'un devoir d'affection encore plus que de convenance.

— Je ne verrai rien et je ne saurai rien, répondit la tante Zézé d'une voix émue. Je vous donne l'absolution, ma chère petite, vous pouvez vous relever. »

Mais la « chère petite » ne se relevait pas. Elle avait posé ses deux coudes sur les genoux de la tante Zézé, et elle regardait la tante Zézé avec des yeux si éloquents que la tante Zézé l'embrassa sur le front.

Alors seulement la « chère petite » se releva.

« Qu'est-ce que c'est, Laurent? » demanda vivement Mme de Bacques.

Laurent, qui venait d'arriver d'un pas discret, remit à sa maîtresse une enveloppe bleue.

« Vous pouvez vous retirer, » lui dit Mme de Bacques, et elle déchira l'enveloppe.

« Ma chère Joséphine, dit-elle après avoir lu la dépêche, voilà mon pauvre lieutenant en deuil; son père vient de mourir; pauvre garçon! »

Ce cri de pitié trouva un écho dans le cœur des trois autres dames. Car toutes les trois savaient trop bien, par expérience, à quel point le lieutenant était à plaindre.

« Un si bon fils! » soupira Mme de Bacques; elle ajouta en s'adressant à Mme Jeannin : « Il s'agit du lieutenant Pertuys, un jeune officier de grand avenir, à ce que dit le colonel, et auquel nous nous intéressons beaucoup, mon fils et moi. »

Octavie comprit pourquoi le pêcheur n'était pas à son poste, et elle apprit du même coup qu'il s'appelait Pertuys.

A supposer que le lieutenant Lartail, par exemple, se fût trouvé en ce moment dans le même cas que le lieutenant Pertuys, Octavie ne lui eût pas marchandé sa sympathie; car elle était bonne par nature et puis elle avait connu le malheur. Sa sympathie fut néanmoins plus vive pour l'un qu'elle ne l'eût été pour l'autre et c'est bien naturel : le lieutenant Pertuys était l'ami de Mme de Bacques, et puis il ne regardait pas les gens en face, lui, à l'issue de la grand'messe!

M. de Bacques vint chercher sa mère qui lui fit part du contenu de la dépêche.

Quand Mme de Bacques se leva, les trois autres dames se levèrent et se préparèrent à la reconduire. Mais la vieille dame pria Mme Jeannin et Octavie de se rasseoir.

« Ma chère Joséphine, dit-elle en montant le perron, je puis parler devant mon fils, il connaît mes projets et il les approuve. Cette dépêche n'y change rien. Le lieutenant Pertuys, en grand deuil, ne pourra aller nulle part, excepté chez nous. Chez nous, il ne refusera pas de venir quand je lui aurai affirmé qu'il n'y rencontrera que des amis en deuil comme lui. Je vous félicite de votre journée : les enfants sont de petits sauvages très amusants, la mère est une bonne femme; le père, vous l'avez muselé.

— Grâce à vous, madame.

— Non pas! non pas! Si j'ai pu lui passer la muselière, c'est parce que vous l'aviez apprivoisé d'avance. A cause de leur esprit d'imitation, j'aurais volontiers catalogué les bonshommes sous le nom de *singes;* mais je n'aime pas les singes et ces petits ne me déplaisent pas, au contraire. Ils grignotent au lieu d'engloutir comme les Voraces : si nous les appellions les *Rongeurs?* C'est cela, nous les appellerons les Rongeurs. A propos, qui avez-vous vu hier après mon départ?

— M. et Mme Dubuc avec leur fils et leur fille.

— Bon.

— Mme Varlet avec ses trois filles et son fils.

— Et puis?...

— Et puis M. et Mme Quentin-Pitard avec leur fils, et M. et Mme Pitard-Quentin avec leurs trois filles.

— Tout ce monde-là ensemble?

— Ils ne sont pas arrivés tous ensemble, mais il y a eu un moment où ils étaient tous réunis.

— Dites-moi bien franchement quelle mine ils se faisaient les uns aux autres?

— Le salon est très grand, répondit la tante Zézé, et le hasard a voulu que les groupes fussent un peu écartés les uns des autres, de sorte que la conversation n'a pas été très animée.

— Tut! tut! tut! fit familièrement Mme de Bacques en agitant son index à la hauteur de sa figure. J'aime la charité, ma bonne, mais je n'aime pas que la charité soit aveugle.

— En quoi...

— Votre charité vous aveugle, vous dis-je; ma malice, plus clairvoyante, se fait un devoir de vous éclairer. Asseyons-nous un instant dans ce beau salon qui a dû, par parenthèse, faire ouvrir de bien grands yeux à tous vos visiteurs. Procédons par ordre. Ce n'est point le hasard qui a tenu les groupes écartés les uns des autres, c'est une belle et bonne antipathie qui ne date pas d'hier. Les Dubuc, médecins, méprisent les Varlet, marchands. Les Varlet, marchands, rendent mépris pour mépris aux Dubuc qui ne font pas de brillantes affaires Les Pitard, Quentin et Cie, banquiers, écrasent de leurs richesses prétendues les Dubuc et les Varlet. Écoutez-moi donc sans gesticuler; je n'aime pas que l'on gesticule quand je parle. Ces quatre familles regardent du haut en bas les Quentin, avoués, qui traînent la savate; et les Quentin, avoués, en commun avec les quatre familles déjà nommées, haussent les épaules au seul nom du nabot. Le nabot n'en a cure et il a bien raison. Depuis que je l'ai vu de près, j'ai idée qu'il vaut tous les autres.

— Attendez au moins que vous les ayez vus de près aussi pour les juger en dernier ressort. Si j'ai bonne mémoire, vous m'avez dit pis que pendre de mon pauvre nain; et ensuite vous lui avez affirmé, parlant à sa personne, qu'il n'est rien de tel que de se bien connaître pour apprendre à s'estimer.

— C'est pourtant vrai! s'écria Mme de Bacques en adressant des signes de tête à son fils. Mais vous, ma mie, avec vos airs de n'y point toucher, savez-vous que vous manquez terriblement aux lois de la charité en reprochant à une pauvre octogénaire les défaillances de sa mémoire. Indiquez-moi donc, s'il vous plaît, votre professeur de logique, afin que j'aille, avec mon fils, lui demander quelques leçons. Vous avez beau dire, je tiens à avoir l'adresse de cet habile homme, ne fût-ce que pour apprendre à vous tenir tête dans la discussion.

— Mon Dieu! madame, reprit la tante Zézé en riant, puisqu'il vous plaît de parler de ma charité...

— Cela me plaît et pour cause.

— Je ne vois pas pourquoi ma charité serait nécessairement aveugle.

— Moi non plus, je ne vois pas de nécessité à ce qu'elle le soit, mais je constate qu'elle l'est. Ces gens se haïssent, vous dis-je, et c'est une haine qui a passé des parents aux enfants.

— Oh !...

— Ces enfants que vous avez reçus hier ont-ils voisiné dans le salon? se sont-ils fait des visites de groupe à groupe?...

— Des enfants bien élevés, madame...

— Mais c'est qu'ils ne sont pas bien élevés du tout.

— La grandeur du salon et la beauté des peintures et des dorures les a peut-être effarouchés, comme vous le disiez il n'y a qu'un instant.

— Encore cette peste de logique? Henri, emmène-moi bien vite d'ici. Et vous, Joséphine, ne rougissez-vous pas de me battre à plate couture devant mon propre fils, au risque de lui faire perdre le respect.

— Rougissons de compagnie, répondit la tante Zézé en riant; car vous avez battu à plate couture le pauvre Quentin devant sa femme, vous l'avez réduit à offrir son chapeau mou en holocauste; et, malgré cela, je suis bien sûre que sa femme n'a pas perdu le respect, au contraire.

— Ma chère, dit Mme de Baques en se levant, quoique je paye aujourd'hui les frais de la guerre, je suis heureuse, plus que je ne puis vous le dire, de voir que vous avez une bonne tête pour réfléchir et une bonne langue pour remettre les gens à leur place. J'avoue donc que j'ai exagéré les difficultés de votre tâche pour voir quelle figure vous feriez. Vous avez fait une fort bonne figure et je respire plus à l'aise. Vous entrez dans un véritable gâchis, cela, je vous le dis sérieusement; j'avais même oublié de vous avertir que la politique s'en mêle. Ces messieurs ne lisent pas les mêmes journaux et se jouent des mauvais tours aux élections. Ces dames s'en mêlent et je suis sûre que les enfants eux-mêmes ont des opinions politiques.

— On ne parlera jamais politique chez moi, dit Mme Lemas d'un ton ferme. Je vous promets que j'y tiendrai la main.

— Et moi je vous promets que vous réussirez. Ceci une fois bien convenu, comment comptez-vous vous y prendre pour amalgamer toute cette marmaille?

— Je compte mêler les enfants selon leurs âges; j'aurai la réunion des filles à part; la réunion de ceux qui ne vont pas au collège à part; à part aussi celle des enfants qui vont au collège : celle-là aura lieu le jeudi et le dimanche.

— Voilà bien des réunions et bien de la besogne.

— Je n'ai que cela à faire, répondit la tante Zézé avec la simplicité la plus parfaite.

— Je vous admire pour tout de bon, ma Joséphine, et cela du meilleur de mon cœur. Et puis, je me rassure tout à fait en songeant à la besogne que vous avez déjà accomplie et aux auxiliaires que vous vous êtes adjoints. Seulement, n'est-ce pas, ne comptez pas trop sur Octavie.

— Si votre projet réussit, reprit la tante Zézé en souriant, et si mon futur neveu est tel que vous me l'avez dépeint, j'espère ne pas perdre tout à fait Octavie.

— Une fameuse idée, s'écria Mme de Bacques, ce serait de l'enrôler lui même. Les marmots ouvriraient-ils de grands yeux si on leur donnait pour surveillant un lieutenant de hussards; vous savez, le prestige de l'uniforme donnerait peut-être naissance à des vocations militaires. Au revoir, et prévenez-moi chaque fois que vous aurez une réunion importante. »

A suivre. J. GIRARDIN.



JEUX D'HIVER

La main chaude. — La main chaude double. — Le *collabismos* des Grecs. — Le cache-tampon. — La savate. — Un passage du *Vicaire de Wakefield*. — La *schoinophilinda* des anciens. — Le furet. — Le cache-cache. — L'*apodidraskinda* et l'*ankh-matchouli*. — Une fantaisie de l'empereur Akbar. — Le battoir. — La semelle. — Le touche-l'ours. — Le jeu du clou, d'après une peinture d'Herculanum. — Boules et constructions de neige.

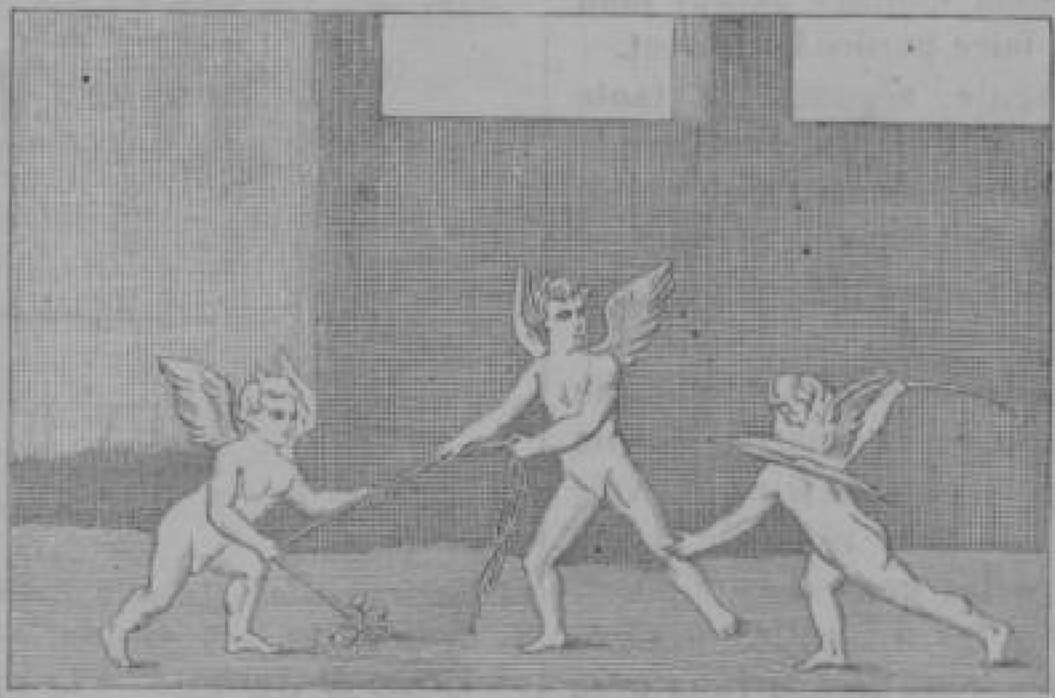
Les beaux jours sont passés. L'été de la Saint-Martin a éteint dans les brouillards de novembre les derniers rayons de son soleil rouge. On entend au loin, dans la plaine et dans les bois environnants, les chasseurs sonner du cor. Dans la cour de l'école, une bise aigre fait tournoyer les feuilles mortes qui jonchent la terre. Elle s'engouffre dans les escaliers, emplit les longs corridors de son bourdonnement lugubre, siffle dans les serrures et les interstices des portes mal jointes. Le censeur a décidé que la récréation du soir, commencée dans la cour, se terminerait dans l'étude. Le bon censeur! Il craint les rhumes et les fluxions de poitrine. Oui! mais dans l'étude, à quoi jouera-t-on? A la main chaude, parbleu! C'est un jeu si commode et si vite organisé.

Un joueur, désigné par le sort, va s'agenouiller devant un des autres joueurs assis sur un banc et courbe la tête sur ses genoux, de façon à ne pas voir ce qui se passe autour de lui. Il présente alors aux autres joueurs, rangés à ses côtés, une de ses mains ouverte et placée sur son dos à la hauteur de la ceinture. L'un

d'eux touche cette main. A la douceur de la peau, à la sécheresse ou au potelé du doigt, à la manière particulière dont il a été touché, le pénitent essaye de deviner le nom de ce joueur. S'il tombe juste, il se lève et le frappeur prend sa place. S'il se trompe, il garde son attitude gênante jusqu'à ce que sa perspicacité l'ait fait deviner.

Quelquefois on remplace la simple main chaude par la main chaude double. Jeu bizarre, dans lequel le patient, n'ayant même plus le tact pour se guider, se trouve obligé de répondre au hasard, à moins que la nature ne l'ait doué d'une finesse d'ouïe incomparable.

Le jeu, en effet, consiste à désigner deux pénitents au lieu d'un. Quand l'un est frappé, il s'adresse à son compagnon d'infortune et lui dit : Qui m'a frappé? S'il ne devine pas, on le frappe à son tour et il fait la même question à son voisin. Si par hasard un des deux pénitents devine, le joueur nommé remplace le pénitent pour lequel l'autre a deviné.



Le jeu du clou, d'après une peinture d'Herculanum. (P. 186, col. 1.)

Je ne saurais vous recommander ce jeu, capable trop souvent de lasser la patience des pénitents. Comme dans presque tous les jeux simples, ce dérivé ne vaut pas le jeu primitif, qui compte derrière lui plusieurs siècles de roture, puisqu'il est convenu que tous les jeux de main sont des jeux de vilains. Mais vingt siècles de roture ne valent-ils pas une noblesse des croisades? Pour ma part, je penche vers l'affirmative. Or, il y a vingt siècles, sous le nom de *collabismos*, jeu du soufflet, les Grecs connaissaient la main chaude.

« Un des joueurs, dit Pollux, se couvre les yeux avec la paume de ses mains ; un autre le frappe et lui demande de quelle main il l'a frappé. »

Si les joueurs sont plus de deux, la question à faire devient alors : « Qui t'a frappé? » Interrogation rendue célèbre par le souvenir de la Passion du Christ.

Quand la main chaude a cessé de plaire, on peut jouer au cache-tampon, à la savate ou au furet.

Pour jouer à *cache-tampon*, on prend un mouchoir roulé, formant tampon; et l'on tire au sort celui qui devra chercher ce tampon. Le joueur désigné se retourne contre le mur pendant que l'on cache l'objet. Quand on lui crie : « C'est fait! » il commence ses recherches, guidé par les cris : *il brûle*, lorsqu'il s'approche de l'objet, et *il gèle*, lorsqu'il s'en éloigne.

A la *savate*, les joueurs s'asseoient en rond, à terre. L'un d'eux, désigné par le sort, reste debout dans ce cercle, tandis que les autres se passent de main en main, par-dessous les genoux, un soulier. Il faut que le patient attrape le soulier, ce qui n'est pas toujours aisé, bien que de malins audacieux le frappent par derrière avec ce soulier même. Le joueur reconnu en possession du soulier prend la place du patient. Goldsmith, dans le onzième chapitre de son immortel *Vicaire de Wakefield*, nous a laissé une bien amusante description de ce jeu, que je recommande tout particulièrement à vos lectures.

La *schoinophilinda* des anciens Grecs avait quelque analogie avec ce jeu de la savate. « On forme un cercle, dit Pollux, autour duquel tourne un des joueurs, ayant à la main une petite corde qu'il essaye de poser auprès d'un de ses camarades et à son insu. Si ce camarade ne s'en aperçoit pas en effet, la règle l'oblige de faire le tour du cercle en courant et en recevant des coups de corde. Si, au contraire, il s'en aperçoit, c'est lui qui poursuit, tout autour du cercle et en le frappant, le joueur maladroit. »

Le *furet* est cousin germain de ces jeux. Les joueurs, toujours en cercle, tiennent en main une ficelle nouée par les deux bouts, formant un cercle aussi grand que celui des joueurs et dans laquelle on a préalablement passé un anneau. L'anneau glisse de main en main, pendant que les joueurs entonnent en chœur le refrain si connu :

Il court, il court, le furet,
Le furet du bois, mesdames.

Le joueur placé au milieu du cercle, cherche à deviner dans quelle main se trouve l'anneau.

Parmi les jeux que l'on peut jouer encore dans un appartement, je vous citerai le cache-cache, ou cligne-musette. Pendant qu'un des joueurs, le patient, se couvre les yeux avec ses mains, les autres vont se cacher derrière les meubles ou les portes. Au cri de « c'est fait! » le patient se met en devoir de chercher ses camarades et essaye de les surprendre au gîte, à moins que le joueur caché, craignant d'être pris, ne s'élance hors de sa cachette. Le passant tâche alors de toucher ce joueur avant qu'il atteigne le but.

Ce jeu, très répandu dans l'antiquité, portait le nom d'*apodidraskinda*.

« L'un des joueurs, dit Pollux, reste au milieu en fermant les yeux, ou bien une autre personne les lui tient fermés; les autres s'enfuient et lorsque le premier va à leur recherche, il s'agit pour chacun de revenir avant lui au lieu d'où il est parti. »



Le bonhomme de neige. (P 186, col. 1.)

M. Louis Rousselet, l'éminent voyageur à qui nous devons un remarquable ouvrage sur l'Inde et dont la plume aimable charme souvent les lecteurs de ce journal, me racontait dernièrement que ce jeu, sous le nom d'*ânkh-matchouli*, se joue dans l'Inde avec une véritable passion. « Un des plus grands souverains de ce pays, ajoutait-il, l'empereur Akbar, qui régnait au seizième siècle, ne dédaigna pas de faire construire dans son vaste palais de Fatehpore-Sikri un magnifique pavillon, spécialement destiné au jeu favori de cache-cache. L'intérieur du pavillon avait été disposé en une sorte de labyrinthe, au moyen de cloisons de marbre, avec d'innombrables petits cabinets à plusieurs issues, permettant aux joueurs d'échapper à la poursuite du chercheur et d'atteindre, avant lui, un pilier de marbre, marquant le but, placé au milieu d'un petit salon central.»

Élever un palais au jeu de cache-cache ! La fantaisie est au moins aussi originale que d'ériger une statue au meilleur joueur de balle.

Revenons un peu dans la cour de récréation. Le froid augmente d'intensité. Des nuages bistrés annoncent une prochaine averse de neige. Pour se garer de l'onglée, chacun souffle dans ses doigts. Mauvais moyen en somme, car l'humidité de l'haleine se condense et se congèle sur la main. Il vaut mieux jouer au battoir ou à battre la semelle, ou au touche-l'ours.

Je n'insisterai pas sur les deux premiers jeux. Nous les connaissons tous depuis notre plus tendre enfance. Ils se jouent à deux ou à quatre, et consistent : le premier à frapper ses mains contre celles d'un partenaire; le second, à toucher alternativement avec la plante du pied, la terre et le pied de son partenaire.

Quant au touche-l'ours, il demande quelques explications. Un joueur désigné par le sort, s'accroupit, ou mieux se met à quatre pattes, tenant dans sa main une ficelle de trois ou quatre mètres de long, dont son maître, qui est un joueur choisi par lui, tient le bout. Les autres joueurs, leurs mouchoirs roulés en anguille, essayent de frapper l'ours, évitant de se faire prendre par le maître qui les surveille et court après eux, sans lâcher sa ficelle cependant. Le joueur touché prend la place de l'ours. Chaque ours a le droit de choisir son maître.

Ce jeu a certainement pour ancêtre le *clou* des anciens, jeu dont une peinture antique nous a laissé la figuration que nous reproduisons ici.

Les savants qui se sont occupés des découvertes faites à Pompéi et Herculanum l'expliquent ainsi : « Le premier enfant retient avec les deux mains l'extrémité d'une corde attachée par l'autre bout à un clou fiché en terre, et il cherche à tirer cette corde à lui ; le second tire la même corde par le milieu, en sens inverse et aussi avec les deux mains, quoique, de l'une d'elles qu'il peut rendre libre, il tienne une baguette pliante; le troisième, armé d'une baguette semblable, semble poursuivre le premier. Le jeu paraît consister en ce que le troisième enfant doit tâcher de frapper le premier, sans s'exposer aux coups du second: d'autre part, le premier défie le troisième, en se tenant à l'extrémité de la corde qu'il ne doit point quitter; et le second guette l'agresseur, en tâchant de tirer à lui cette même corde qu'il ne lui est point permis non plus de lâcher. »

C'est bien là notre touche-l'ours, avec cette légère différence, que l'ours, au lieu de se tenir à quatre pattes, est debout à l'extrémité de la corde et peut quelquefois esquiver les coups dont son maître, placé au milieu de la corde, ne parvient pas à le garer.

Pendant que je m'attarde au jeu du clou des anciens, de gros flocons de neige se sont abattus sur la terre. Les plaisirs d'hiver, au sens propre du mot, vont commencer. C'est à qui ramassera le plus vite de la neige, pour la pétrir dans ses mains et la façonner en boules plus ou moins rondes, plus ou moins volumineuses. Les plus actifs roulent leurs boules dans la neige et s'il est vrai que « pierre qui roule, n'amasse pas mousse, » il est non moins vrai que boule de neige, roulée dans la neige, amasse la neige. Elle l'amasse même si bien, qu'au bout de quelques instants la boule devient bloc et il faut se mettre à plusieurs pour le pousser. Lorsqu'on a ainsi obtenu plusieurs blocs, on les superpose les uns sur les autres, on entasse Pélion sur Ossa. Le plus habile de la troupe, le fort en dessin, monte alors sur un banc ou une chaise et à l'aide d'un couteau ou d'un morceau de latte, il entaille ces blocs de façon à figurer un immense bonhomme. Il creuse l'orbite des yeux et y plante deux morceaux de charbon. Un zeste d'orange découpé servira pour les dents.

La statue achevée, on la bombarde de boules de neige. Le joueur qui lui abat la tête, reçoit les honneurs du triomphe et fait le tour de la cour, porté sur les épaules de ses camarades.

Pour varier les plaisirs, on construit un château fort avec ses murailles, ses tours crénelées, ses canons, et l'on se livre contre lui à un siège en règle.

Quand le soleil de midi luit, que le froid n'est pas trop intense, on peut jouter à qui fera rouler le plus loin, sur une glissoire, une boule de neige. Le glissement et le soleil dissolvent la neige, la liquéfient et la boule reste souvent en chemin. Les rires éclatent, les quolibets pleuvent sur le malheureux propriétaire de la boule restée ainsi en panne.

Il existe bien un autre jeu, dans lequel les joueurs se divisent en deux camps et se livrent bataille à coups de boules de neige. Je le cite seulement pour mémoire, le condamnant pleinement comme dangereux d'abord et ensuite, parce qu'il sert quelquefois à couvrir de petites vengeances personnelles en permettant au mauvais camarade, doué d'instincts pervers, de frapper impunément celui qu'il n'aime pas d'une boule dans laquelle il a méchamment introduit de la terre ou des cailloux.

FRÉDÉRIC DILLAYE.

LA FIERTE DE SAINT ROMAIN[1]

V

L'archevêque s'était arrêté sur le perron, les chants avaient cessé. De toutes parts, une foule curieuse se pressait sur la place, couvrant les toits des maisons, des boutiques.

Deux chapelains portaient la châsse de saint Romain, éclatante d'or et de pierreries; ils montèrent lentement les degrés, tous les yeux étaient attachés sur eux; la châsse fut déposée sur une table couverte d'un riche ornement.

Claude de Péhu se laissa tomber à genoux, couvrant de baisers la châsse comme s'il eût voulu témoigner au saint toute sa reconnaissance. Le sentiment populaire était très partagé au sujet du marquis d'Allègre dont les crimes étaient bien connus dans Rouen, mais la faveur pour Claude de Péhu était générale; il était grand, bien fait et d'une jolie figure, rendue plus intéressante par la pâleur et la fatigue. On applaudissait de toutes parts, et ce fut seulement à la voix de l'archevêque, adressant une exhortation au prisonnier, que les cris des femmes se turent un instant.

Le silence ne fut pas long; le jeune page, tremblant visiblement et les yeux remplis de larmes, venait de réciter le *Confiteor*, et, pendant que le chapelain lui imposait les mains sur la tête en signe de pardon, il se courbait avec empressement sous le poids de la châsse dont il venait de soulever le brancard. Trois fois de suite, il éleva ainsi le saint fardeau, dont il devait soutenir le poids jusqu'à l'église Notre-Dame; le peuple criait Noël, les enfants étaient à grand'peine retenus par leurs mères et voulaient se précipiter pour jeter des bouquets qu'ils serraient dans leurs mains, les ayant dès le matin cueillis avec soin dans la campagne ou dans les jardinets de la ville.

Un confrère de saint Romain venait de placer sur la tête de Claude une belle couronne de fleurs blanches « comme s'il eût été une épousée » disaient les femmes, qui attendaient avec impatience cet instant de la cérémonie; l'absolution du prisonnier n'était pas complète jusque-là.

Parmi les enfants et les jeunes gens, quelques-uns poussaient le vieux cri de : « Vive le roi! »; mais les voisins les faisaient taire, eussent-ils eu l'envie de crier comme eux; les ligueurs étaient nombreux et fort excités; on courait risque d'attraper un mauvais coup en rappelant le nom de ce roi qui devait, trois ans plus tard, recevoir autour de lui, à Rouen même, les notables de son royaume, avisant avec eux aux moyens de rétablir la prospérité dans le beau pays de France.

A cette heure, les notables de Rouen étaient dispersés et divisés; quelques-uns, dans leur ardeur pour la sainte union de la Ligue, allaient même jusqu'à correspondre avec l'Espagnol et à appeler de leurs vœux l'armée du duc de Parme, mais la populace était plus occupée de la châsse de saint Romain et du trajet que Claude de Péhu commençait à travers la ville que des querelles entre royalistes et ligueurs. Bien des fois le prisonnier, délivré par le privilège de saint Romain, s'était trouvé si fort blessé en quelque combat ou si faible par maladie qu'il ne pouvait aucunement porter la châsse du saint. On s'était vu un jour obligé de porter au contraire dans la procession Antoine de l'Espine couché dans un panier d'osier, car il ne pouvait faire un seul pas, par suite des blessures qu'il avait reçues en un duel. Mais cette année, Claude de Péhu, la tête haute, le pas ferme, soutenait si aisément son côté du brancard que le chapelain de la confrérie avait peine à le suivre dans la procession qui se déroulait en longs anneaux, retournant à la cathédrale. Toutes les châsses des saints étaient sorties du trésor des églises pour faire honneur à saint Romain; les écoles des enfants pauvres faisaient aussi partie de la procession, et leurs familles attendaient impatiemment le jour de l'Ascension où un pain de douze ou quinze livres était délivré dans chaque maison par les soins de la confrérie. Deux dragons étaient portés bien haut par les sergents et bedeaux; l'un était celui de Notre-Dame, foulé aux pieds par la vierge Marie, et tenant dans sa gueule de carton une alose de Seine, la plus grosse qu'on eût pu trouver. Le dragon de saint Romain, la gargouille, comme l'appelait le peuple, était plus vorace que son confrère, et c'était un lapin ou un cochon de lait tout vivant qui s'agitait dans sa gueule, à la grande joie des enfants dont les cris excitaient ceux des animaux effrayés. Le bruit était grand autour des deux dragons, mais il cessait à l'apparition de la châsse et du prisonnier tout à l'heure délivré, et que chacun s'empressait à aider en portant la main sur les bâtons de la châsse.

Derrière Claude de Péhu marchaient sept personnes, gentilshommes ou manants, qui avaient, pendant les années précédentes, joui comme lui du privilège de saint Romain pour le pardon de leurs crimes. Tout à l'heure, Claude devait à son tour jurer de paraître pendant sept ans à la procession en signe de reconnaissance envers le saint.

Il avait jeté un coup d'œil sur le cortège: « C'est chose dure, pensait-il, de figurer sept ans de suite aux yeux de la populace dans une procession qui rappelle ainsi vos fautes, et je ne sais si je ne me trouverai pas en quelque contrée lointaine l'an prochain, surtout n'étant pas du pays et n'ayant pas des gentilshommes de mes parents, pour m'entourer comme font ceux-ci l'épée haute. »

Le peuple se montrait les libérés des années précédentes, mais le plus grand intérêt se partageait entre Claude de Péhu et Jacques Pollard qui avait eu le malheur de tuer d'un coup d'arquebuse son propre père et le patron de la barque dans lequel ils se trouvaient

1. Suite et fin. — Voy. pages 122, 138, 155 et 170.

tous deux. Jacques Pollard avait failli devenir fou de désespoir, et le privilège de saint Romain l'avait sauvé de la corde pour le laisser en proie aux plus cruels regrets. « Mieux vaudrait être mort que de se voir ainsi chaque année replongé en l'abîme de son malheur, murmurait Jacques Pollard en suivant la châsse. Si je ne craignais Dieu, je ne serais pas l'an prochain sur terre pour être rappelé céans ! »

Claude de Péhu était libre ; il avait déposé la châsse sur l'autel de Notre-Dame, écouté dévotement les exhortations de l'archevêque et des chanoines, passé à la cour de la vicomté de l'eau qui l'avait à son tour déclaré absous. Les châsses étaient déposées dans la chapelle de saint Romain, il avait juré d'être bon et loyal désormais par tout son pouvoir, sans commettre larcin, meurtre ni autre crime. Il pouvait reprendre le chemin du château de Blainville, et recevoir les témoignages de la reconnaissance que lui devait le marquis d'Allègre. Il hésitait cependant. Au travers des fatigues et des humiliations des derniers jours, Claude de Péhu avait entendu des paroles pieuses et fortes qui avaient achevé de lui faire comprendre l'horreur de son crime. Le danger qu'il avait couru, la solitude de la prison avaient commencé l'œuvre, le pardon l'avait consommée. C'était au nom de Dieu que sa vie avait été épargnée ; désormais il ne voulait plus passer ses jours dans le mépris des lois divines et humaines ; le château de Blainville était un mauvais lieu, le marquis était un dangereux patron pour un homme touché de repentir, animé de résolutions vertueuses ; le jeune homme résolut de ne mettre point le pied dans les salles où il avait tant de fois bu jusqu'à s'enivrer, il porterait seulement au marquis l'assurance de sa libération.



Claude de Péhu soutenait le brancard. (P. 187, col. 2.)

« J'en ai assez fait pour lui, pensait-il, et je ne veux pas perdre mon âme à sa suite. Je m'en retournerai en mon pays, pour y vendre le peu de bien qui me reste ; après quoi je m'en irai en quelque armée pour me faire casser la tête ; le plus tôt sera le mieux, si Dieu me veut avoir en sa miséricorde. Je ne serais pas où j'en suis si je n'avais dès mon enfance eu mauvais maître et mauvais service. »

C'était le surlendemain de l'Ascension, vers le soir : le marquis d'Allègre, le comte de Saint-Pol, Marché et tous ceux qui avaient de près ou de loin été des complices du meurtre de M. du Hallot, se tenaient sur les remparts du château, regardant du côté de la route de Rouen. Ils attendaient le retour de Claude de Péhu avec une anxiété mal déguisée ; point de nouvelles n'étaient venues à Blainville sur la cérémonie traditionnelle qui avait dû se passer en la ville, le Parlement n'avait-il pas au dernier moment repoussé Claude comme indigne de réclamer le privilège ? Marché avait tout à coup émis la pensée qu'on pourrait les accuser du crime de lèse-majesté, ayant frappé un lieutenant du roi dans une ville de son ressort. Le comte de Saint-Pol criait tout haut : « Il n'y a pas de roi, il n'y avait donc point de lieutenant du roi ; que nous importent ces gens de Navarre ? »

Mais le marquis ne pouvait oublier les jours qu'il avait passés auprès d'Henri IV ; la fâcheuse aventure qui l'avait jeté entre les bras de la Ligue n'avait pas ébranlé sa conviction du succès définitif de la cause royale. Les plaisanteries de son compagnon n'avaient donc pas déridé son front.

Un cri partit de la tour du guetteur. « Voici venir un homme à cheval qui chevauche ainsi que fait d'ordinaire M. Claude, » disait le valet. Et bientôt tous ceux qui étaient réunis sur les murailles aperçurent comme lui le voyageur. M. d'Allègre fit quelques pas vers l'escalier tournant qui conduisait dans la cour. « Allons recevoir ce brave garçon qui nous a acheté la liberté et la vie, » dit-il.

Marché grommelait entre ses dents, disant que sans sa bonne mémoire et son imagination à lui, Marché, Claude n'eût jamais pensé à réclamer le privilège ; mais personne ne l'écoutait, le marquis avait ordonné d'ouvrir la poterne. Il se trouvait sur le seuil lorque le page approcha des remparts.

Claude de Péhu s'arrêta à la vue de son ancien maître. Son cheval semblait partager sa pensée et restait immobile sans faire effort pour rentrer dans son ancienne écurie. Le jeune homme porta légèrement la main à son chapeau : « Vous êtes libre, monsieur, dit-il, ainsi que tous ceux qui ont pris part au détestable meurtre de M. de Montmorency du Hallot. J'ai acquis le privilège de saint Romain pour moi et pour mes *complices*. » Claude appuyait amèrement sur ce mot. « Nul n'a plus rien à craindre de la justice humaine ; pour la justice divine, c'est à vous d'y aviser.

Pour moi, j'ai assez fait pour ma part, et ne compte plus mettre la main à vos œuvres. Je vous prie de me donner mon congé, sans que je remette le pied en ce château. »

Le marquis d'Allègre avait écouté sans mot dire; il regardait le visage altéré de Claude, et semblait y lire l'expression d'une volonté nouvelle. Comme il continuait à garder le silence, les pages et les valets commençaient à élever la voix, injuriant Claude toujours immobile sur son cheval; quelques-uns ramassaient déjà des pierres, et Marché bandait son arquebuse.

M. d'Allègre s'avança lentement jusqu'à la porte toujours ouverte, puis, étendant le bras: « Va, dit-il, tu fais bien de ne pas rentrer ici, que ta vie nouvelle vaille mieux que l'ancienne! Je te le souhaite, de près ou de loin, de loin plutôt que de près. Oublie tout et surtout tes complices! »

A ce mot, les murmures des assistants éclatèrent, mais le marquis fit un signe impérieux. « Arrière! » dit-il; le comte de Saint-Pol lui-même se vit forcé d'obéir. M. d'Allègre referma la poterne de ses propres mains. « A qui a reçu la couronne blanche de saint Romain, ce lieu-ci ne convient plus, dit-il très haut, et Claude a bien fait de s'en éloigner. Si quelqu'un de vous le veut suivre, il n'a qu'à parler, les portes sont ouvertes, et je ne retiens personne. Pour moi, il est trop tard! »



La dame s'était levée droite. (P. 190, col. 1.)

La sentence prononcée par le Parlement de Caen contre Claude et contre ses *complices* ne l'atteignit que dans son honneur. Tous devaient être rompus vifs sur la roue, à l'exception de M. d'Allègre, auteur et principal exécuteur du dit inhumain attentat, condamné à être tiré et démembré par quatre chevaux, sa main dextre coupée, et sa tête attachée par le bourreau en lieu éminent, sur le pont de Vernon, les autres membres aux quatre principales portes de Caen. L'arrêt grevait d'énormes dommages et intérêts les biens du marquis, et ordonnait en outre que le château de Blainville serait rasé, démoli, et abattu, de manière à ce qu'il n'en restât aucune trace ni vestige. Le marquis fut exécuté en effigie sur la grande place de Caen.

Le jour de l'exécution, Mme de Mollac et sa mère étaient en prières dans la chapelle du château, dès l'aube du jour, mais lorsque le moment vint où le bourreau de la ville proclama tout haut la sentence du marquis et de ses complices, les deux femmes étaient au balcon dans la maison du bailli; elles y restèrent tout le temps que dura la représentation du hideux supplice. Jacqueline de Vérune avait refusé d'accompagner sa mère, sa sœur et son beau-frère: « Vous ne penseriez pas à y aller si ces misérables étaient là en leur propre personne, » dit-elle à sa sœur. Les yeux de Mme de Mollac étaient secs et durs: « J'irais

au bout du monde pour les voir souffrir ce qu'ils ont mérité, dit-elle d'une voix sourde, et ma mère en ferait autant. » Jacqueline fondit en larmes: « Ce ne sont point pensées qui puissent trouver accès au lieu bienheureux où se trouve à cette heure monseigneur notre père, dit-elle en se jetant au pied du crucifix, et je ne les saurais porter dans mes prières. La sentence est prononcée, et justice est reconnue; le nom de Montmorency est honoré de tous, et sa mort pleurée, que demandez-vous de plus aux hommes? Dieu ne repoussera pas les misérables s'ils implorent son pardon. »

Mme de Mollac sortit sans répondre. Lorsque sa mère s'étonna de l'absence de sa seconde fille, elle dit seulement à demi-voix : « Jacqueline a des idées qui ne conviennent qu'aux bienheureux, » mais lorsque Mme de Montmorency, épuisée et baignée de pleurs, rentra au château, vers le soir, elle jeta ses bras autour du cou de Jacqueline qui était venue au-devant d'elle. « Vous avez été en ce jour avec votre père, ma fille, murmura-t-elle, et il me semble que je me suis éloignée de lui. »

La justice humaine n'avait pas achevé son œuvre en condamnant des effigies. Trois des complices inférieurs du marquis d'Allègre devaient payer leur crime de leur vie, après la victoire définitive du roi Henri IV et la ruine de la Ligue, et le château de Blainville fut rasé jusque dans ses fondements. Le maître du lieu s'était réfugié en Italie, sombre et triste, sans avoir donné signe de repentir, sans avoir changé de vie.

Claude de Péhu était en Picardie, se débattant contre les procès que lui avaient intentés quelques-uns de ses parents et cherchant à regagner quelques portions de son héritage.

Là encore la vengeance de Mme du Hallot et de ses enfants le devait poursuivre, et il fut de nouveau recherché pour son crime devant le conseil du roi. Condamné en dépit du privilège de saint Romain et des lettres d'abolition dont il avait eu soin de se couvrir, il lui fut interdit de vivre, pendant dix ans, dans les provinces de Normandie et de Picardie, à charge pendant ces dix années de servir le roi.

Un soir, Mme du Hallot était assise dans sa chambre lorsque la porte s'ouvrit et un homme parut devant elle pâle, hagard et couvert de poussière. Elle poussa un cri, car elle reconnut à l'instant Claude de Péhu, l'ayant fort connu autrefois tout enfant, auprès du marquis d'Allègre. Le voyageur était déjà à ses genoux.

« Madame, dit-il, avant de partir pour les armées du roi, il m'a fallu, au péril de ma liberté et peut-être de ma vie, vous venir moi-même demander ma grâce en ce même lieu où vous avez tant pleuré. Si ma vie vous peut servir, prenez-la, et la justice de Dieu en sera peut-être satisfaite. J'ai souffert mille morts avant de venir ici. »

La dame s'était levée droite, plus pâle qu'une morte; les pensées lui revenaient en foule dans l'esprit et aussi les paroles de Jacqueline; elle retira doucement sa robe des mains du suppliant.

« Allez, dit-elle, comme l'avait dit trois ans auparavant le marquis d'Allègre, allez, je ne veux rien de vous, peut-être Dieu et Notre-Dame me feront-ils la grâce de vous pardonner un jour. »

Claude baissa la tête et sortit. « Dieu seul pardonne, » pensait-il.

Un an plus tard, comme Henri IV, vainqueur des Espagnols, rentrait triomphant dans Amiens reconquis, il vit passer devant lui un brancard et s'arrêta, selon sa coutume, pour savoir quel blessé on portait là.

« C'est le sieur Claude de Péhu de la Motte, Sire, dirent les soldats, un bon capitaine et qui nous a menés loin pour le service de votre Majesté, il ne nous conduira plus, son compte est fait! » Les larmes coulaient sur les joues rudes des soldats.

Le roi semblait chercher dans son souvenir. « Claude de Péhu! murmura-t-il, ah! oui, je sais... Que Dieu le reçoive en sa grâce, comme il a fait assurément de mon pauvre du Hallot! Je suis sûr qu'il ne m'en a pas voulu d'avoir gardé celui-ci pour combattre l'Espagnol au lieu de le faire rompre sous la roue. A cette heure, ils seront bientôt ensemble. Quant à d'Allègre, c'est autre chose, et il fera bien de ne pas tomber sous ma main! »

Mme DE WITT née GUIZOT.

APPATS ET ENGINS POUR LA PÊCHE

Les engins de pêche sont à peu près les mêmes chez tous les peuples; l'Indien d'Amérique, le Malais des îles de la Sonde, le Chinois et le Japonais, l'Africain et l'Européen se servent également du hameçon et du filet. Ces deux instruments ne diffèrent que par leurs formes ou leurs dimensions; leur emploi peut aussi varier beaucoup, suivant le nombre, la grandeur, les habitudes diverses des poissons qu'on veut capturer. Mais le type en est semblable dans tous les pays et dans tous les temps. Des tâtonnements ont précédé toutefois la découverte du hameçon; d'abord on n'employa qu'une simple pierre, attachée au milieu à une ficelle, aiguisée à ses deux extrémités, et recouverte d'une substance qui tenait lieu d'appât.

Quelques-uns de ces hameçons préhistoriques ont été découverts dans les lacs suisses, mêlés aux débris d'habitations, d'armes, d'ustensiles des peuplades lacustres. Ils offraient un grand inconvénient: rien ne retenait la pierre dans le gosier du poisson, et, à peine avalée, il lui suffisait d'un petit effort pour la faire sortir. C'est alors que quelque inventeur, dont le nom a peu de chance d'arriver jusqu'à nous, trouva le hameçon actuel; les derniers lacustres l'ont connu aussi bien que les Indiens ou

les Esquimaux; la nature elle-même en recommandait l'usage; aujourd'hui encore, sous une forme ou sous une autre, il n'a pas cessé d'être employé, et tout fait croire qu'il règnera en maître, tant que subsisteront les poissons et les pêcheurs.

La nature a imposé à l'homme la forme de ses engins de pêche; le poisson lui-même lui a enseigné à s'en servir. C'est en étudiant les mœurs, les instincts, les goûts des poissons, les eaux qu'ils préfèrent, les époques de leurs migrations, qu'il a trouvé peu à peu les meilleurs moyens de les capturer; de là, cette grande variété de procédés qui fait de l'histoire de la pêche une étude si attrayante que dix volumes n'en épuiseraient pas l'intérêt. Ces dix volumes, nous n'avons pas, fort heureusement, à les écrire; quelques détails, choisis çà et là à travers le monde, montreront seulement que les matériaux n'en manquent pas.

Le choix des appâts doit naturellement se régler sur les goûts des poissons, goûts très-divers chez la gent poissonnière comme chez l'homme, mais dont il est probable qu'elle ne dispute pas. Les appâts naturels venant à manquer, on en emploie d'artificiels; ainsi, un morceau de mou remplace un ver, un peu de viande un escargot. Mais tous les poissons ne sont pas également faciles à duper; la truite, née maligne, ne se nourrit que de mouches et d'insectes, et l'on ne peut lui faire prendre le change qu'en fabriquant avec beaucoup de soin des mouches artificielles. Les Japonais en font assez habilement avec des plumes d'oiseaux, mais les Anglais et les Américains les surpassent dans cette industrie. Une maison de Boston en livre deux cents espèces d'une ressemblance parfaite. Un Anglais, M. John B. Day, a même publié un livre sur ce grave sujet, des mouches artificielles, et l'a traité avec toute la gravité qu'il comporte. Nos voisins d'outre-Manche sont gens des plus sérieux, même quand ils s'amusent.

Les poissons se mangent entre eux, on le sait, aussi l'industrie livre-t-elle comme appâts aux pêcheurs un grand nombre de poissons artificiels. Ces produits ne sont pas seulement d'origine anglaise ou américaine, et les Japonais en fabriquent également; ils se servent pour pêcher le *katsou-ouvo*, espèce de thon, d'une imitation de seiche, bizarrement faite d'un morceau de corne et de quelques lambeaux de peaux de requin, parfois remplacés par des plumes. Ce même poisson, connu sous le nom de *tjankolon*, à Amboine, dans les Moluques, y est pêché d'une façon toute différente : les pêcheurs jettent dans la mer quelques poignées de petits poissons au milieu desquels ils promènent leurs hameçons couverts de plumes blanches; le tjankolon arrive, se jette voracement sur sa proie, et ne manque pas d'avaler en même temps les plumes. Ce goût assez curieux pour les plumes blanches se retrouve chez d'autres poissons; ainsi le brochet de nos pays y mord avec frénésie.

D'autres appâts sont empruntés au règne végétal; les indigènes de Sumatra, par exemple, se servent du noyau de la noix d'arec, ceux du Brésil de la noix de curcuma; c'est presque la même plante qui s'emploie des deux côtés de l'océan Pacifique. Tous les pêcheurs ont remarqué que les poissons étaient aussi alléchés par les odeurs. Les Japonais emploient pour pêcher dans le lac Biva des poissons salés ou fumés. Les Chinois prennent une écrevisse terrestre, appelée *hrien yuan*, avec un brin d'herbe enduit d'une huile parfumée; l'odeur fait sortir l'écrevisse des demeures qu'elle se creuse dans la boue, et l'on peut dès lors s'en emparer facilement. De même, plusieurs peuples, des indigènes de la Sonde, des Indiens de l'Amérique du Nord, des Brésiliens, des nègres d'Afrique, font usage de certaines racines, dont ils ont appris à connaître les effets narcotiques; ils les jettent dans l'eau, les poissons étourdis apparaissent à la surface; on les harponne alors, ou, plus simplement encore, on les prend avec la main.

Dans la plupart des cas, c'est donc le goût ou l'odorat qui perd les poissons trop confiants; mais le sens de la vue n'est pas non plus sans leur jouer de mauvais tours. Tous les peuples pêcheurs ont observé, en effet, que les poissons étaient attirés par la lumière; de là, les pêches aux flambeaux usitées dans une foule de pays. C'est, d'après Humboldt, un superbe spectacle que celui d'une pêche nocturne dans la baie de Yeddo; des milliers d'embarcations, chacune ornée à son avant d'un flambeau, se croisent en tous sens sur les eaux où se reflètent leurs lumières tremblantes. Le saumon de Norvège est pris également pendant la nuit; un pêcheur tient un flambeau allumé, la lumière fait tomber le poisson dans un état cataleptique dont un autre pêcheur profite pour le harponner.

En Chine, règne une pêche nocturne plus bizarre; les pêcheurs se servent de bateaux, flanqués d'un côté d'une sorte de tremplin peint en blanc, qui forme un angle obtus avec la surface de l'eau, et plonge au-dessous, et de l'autre côté d'un filet placé verticalement. Les poissons, attirés par la couleur blanche du tremplin, cherchent à sauter par-dessus, et retombent soit dans le bateau, soit dans le filet. Sur les bords de la mer Caspienne, on se sert de filets de soie ornés de pierres brillantes et de petites boules d'argile remplies de vers. Les poids en plomb, disposés sur le bord du filet, permettent de le rassembler, en le tirant de l'eau. Pour attirer les poissons, on se sert des moyens les plus divers. A Célèbes, on frappe l'eau avec une grande perche en bambou. Au Japon, les femmes et les enfants poussent d'affreuses vociférations pour faire approcher du bord l'*ivachi*, une sorte de hareng.

Quelques manières de pêcher sont d'une très grande originalité; une des plus primitives, à coup sûr, est celle que le voyageur Marcoy a vu employer au Pérou, sur le lac de Vilafro. Les indigènes s'arment d'une ligne et se font pousser dans l'eau, à cheval sur un tas de foin. Sur le Peï-ho, en Chine, les pêcheurs se tiennent debout sur deux poutres, réunies entre elles par des sortes d'échelons et s'amincissant en pointe à

l'avant. Ils descendent le fleuve sur ce semblant d'embarcation, harponnant les poissons de droite et de gauche.

A Java et à Madoura, on jette dans l'eau de grands cadres en bambou, remplis d'herbe et de feuillage, qui rendent l'eau tranquille; attiré par ce calme, qu'il préfère à l'agitation des vagues, le poisson pénètre dans le cadre par une porte pratiquée à cet effet. Dans la même île de Madoura, on pêche le *kembang*, sorte de maquereau qui, salé et assaisonné de bétel et de curcuma, forme un article d'exportation fort précieux. Les pêcheurs fabriquent, avec des



Pêcheurs chinois. (P. 191, col. 2.)

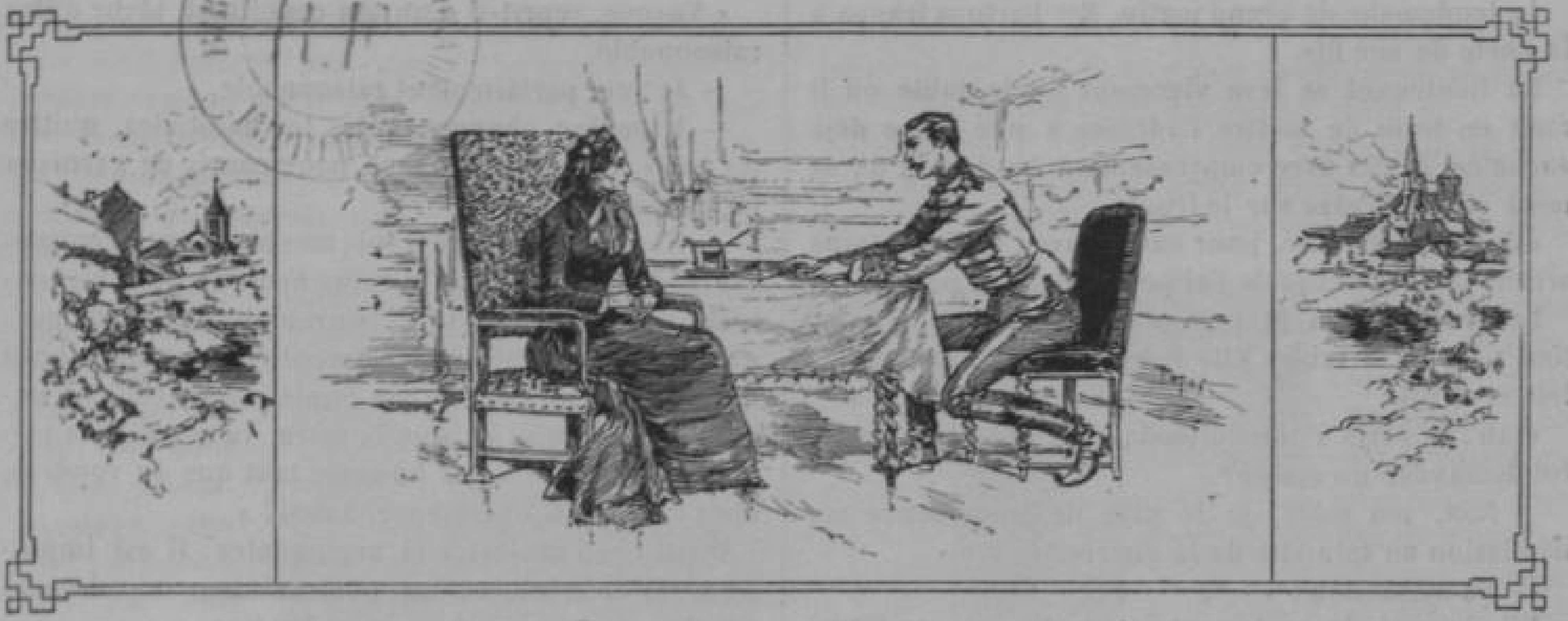
euilles de cocotier, une espèce d'arbre artificiel appelé *ondjem*, qu'ils fixent au fond de la mer au moyen de câbles longs parfois de 100 mètres; les poissons, attirés par l'ombre de l'arbre, viennent se réunir dans les branches; on jette alors un filet, l'arbre est retiré et les poissons, stupéfaits de ce qui leur arrive, sont pris aussitôt.

Plus bizarre encore est la pêche des poissons volants et du *saraui* dans des Moluques. On construit, avec les feuilles d'une plante très dure, un cerf-volant auquel est attaché une longue queue portant l'appât, fait généralement de la toile d'une araignée du pays; le pêcheur s'avance dans la mer et lance son cerf-volant de façon à ce que l'appât effleure l'eau; le poisson saute, veut mordre l'appât et s'empêtre dans le tissu très résistant de la toile d'araignée; ce procédé réussit surtout lorsque la mer est agitée, et le grand avantage de cet appareil aérien, c'est que l'eau ne peut l'alourdir.

Les Chinois se font aider dans leurs pêches par des cormorans dressés. Les cormorans femelles étant de fort mauvaises mères, on fait couver les œufs de ces oiseaux par des poules; à peine les petits cormorans sont-ils âgés de deux ans, qu'on leur donne des poissons à manger. On leur met ensuite une corde aux jambes, et on ne les nourrit qu'insuffisamment pour les obliger à chercher dans leur propre pêche un supplément de nourriture. Leur maître les rassemble en sifflant dans un bambou et les fait plonger; ils doivent rapporter tous les poissons qu'ils prennent et sont dressés à revenir au premier sifflet; un anneau de paille, qui leur comprime le cou, les empêche d'avaler leur proie, mais ce qu'ils pêchent à la fin de la journée leur appartient.

C'est à l'observation directe des mœurs des poissons que l'homme doit d'avoir ainsi perfectionné l'art de la pêche, et découvert mille ressources que sa seule industrie ne l'eût jamais poussé à utiliser. Le goût du poisson pour l'eau tranquille, son trouble à la vue du feu, la terreur qu'il éprouve en entendant des cris, tous ses instincts, toutes ses habitudes, en un mot, ont servi à trouver de nouveaux moyens de le capturer. C'est le poisson qui a seul enseigné la pêche.

HENRI JACOTTET.



Le lieutenant la fit asseoir. (P. 194, col. 1.)

LES MILLIONS DE LA TANTE ZÉZÉ [1]

XXV

Le lieutenant Pertuys songe à donner sa démission pour vivre avec sa mère. — Désespoir de Mme veuve Leloup et de M. Guyrette. — Les « petits paquets » de la tante Zézé. — Opinions diverses sur la Tante Zézé.

En attendant qu'il exerçât à Sainte-Suzanne le prestige de l'uniforme, le lieutenant Pertuys remplissait à Caen tous les devoirs d'un bon fils. La mort de son père l'investissait d'une autorité nouvelle : celle de chef de famille. Il prit en main cette autorité, comme un homme né pour le commandement, et il s'en servit aussitôt pour retenir d'une main ferme et douce sa mère qui s'abandonnait sur la pente de la douleur, et s'abîmait dans ses regrets. Quand il revint du cimetière, il s'assit à côté d'elle, lui prit les deux mains dans les siennes, et la laissa pleurer. Quand il vit que les larmes avaient soulagé ce pauvre cœur souffrant, il jugea que c'était le moment de parler de l'avenir et il en parla.

« Je ne puis plus vivre sans toi ! » lui dit sa mère en s'attachant des deux mains à son bras droit d'une étreinte presque convulsive, comme un naufragé s'accroche à une épave, et elle le regardait avec des yeux suppliants.

« Ni moi sans toi, » lui répondit-il avec ce beau et fier sourire, qui, chez les hommes vraiment forts, dissimule si bien les luttes intérieures et l'amertume des grands sacrifices.

En effet, les paroles si simples qu'il venait de prononcer avec un sourire si calme lui fermaient irrévocablement l'avenir. Car ce n'était pas à la légère et sous l'impulsion du moment qu'il les avait prononcées. Il avait longuement médité et mûri sa résolution ; il avait vu l'étendue du sacrifice, et il s'était dit que son devoir lui commandait de l'accomplir. En un mot, il avait formé le dessein de donner sa démission pour venir vivre avec sa mère.

Mme Pertuys n'avait pas compris toute la portée des paroles que son fils venait de prononcer d'un ton si simple. Elle n'y vit d'abord que l'expression de sa tendresse pour elle, et dans l'élan de sa reconnaissance, cette femme, ordinairement calme et maîtresse d'elle-même, saisit avec une violence passionnée les deux mains de son fils et les porta à ses lèvres.

« Ma mère ! s'écria le lieutenant d'un ton de reproche ; calmez-vous, calmez-vous, je vous en supplie. » Et il dégagea doucement ses mains.

Mme Pertuys, comme honteuse de son emportement, appuya son front contre l'épaule de son fils, et ils restèrent longtemps sans prononcer une parole.

L'annonce du dîner les fit rentrer dans la vie réelle. Comme il arrive souvent après de grandes crises, ils causèrent toute la soirée de choses presque indifférentes : elle, surprise de former des projets d'avenir, quelques heures à peine après qu'elle avait cru l'avenir fermé à tout jamais pour elle ; lui, s'affermissant dans la résolution de détruire, par une démarche irrévocable, ses plus chères espérances.

[1] Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161 et 177.

Le lendemain, de grand matin, Mme Pertuys frappa à la porte de son fils.

Le lieutenant se leva vivement de la table où il était en train de mettre l'adresse à une lettre déjà cachetée. Il alla avec empressement au-devant de sa mère et l'embrassa sur le front.

« Je viens, dit-elle, pour causer avec toi de certains arrangements auxquels j'ai pensé toute la nuit. »

Le lieutenant la fit asseoir dans le grand fauteuil, tout près de la table. Elle regarda machinalement la lettre, et dit :

« Ah ! tu écris à ton colonel ; c'est sans doute pour lui demander un congé?

— Non, ma mère, je le prie de transmettre ma démission au ministre de la guerre.

— Ta démission ! »

Elle le regarda quelques instants d'un air stupéfait. Le lieutenant la regardait aussi, sans trouver un mot à dire, profondément étonné de la voir si surprise.

« Et à propos de quoi, ta démission, mon pauvre enfant?

— Ne t'ai-je pas dit hier, répondit le lieutenant, que je ne pouvais plus vivre sans toi?

— Sans doute, et si quelque chose pouvait me consoler de la mort de ton père, ce mot-là m'en consolerait, mais comment as-tu pu croire un seul instant que j'accepterais le sacrifice de ton avenir?

— Je sais, répondit gravement le lieutenant, que tu ne peux pas plus vivre sans moi que moi sans toi.

— C'est dit, nous vivrons ensemble ; mais ce n'est pas toi qui viendras vivre avec moi, c'est moi qui irai vivre avec toi.

— Jamais ! » s'écria le lieutenant d'un ton si ferme, que sa mère se sentit un moment intimidée devant lui. Mais ce sentiment de crainte n'avait rien de pénible ; comme bien des mères, elle était fière de trembler devant son fils.

« Pardonne-moi de t'avoir parlé si brusquement, lui dit le lieutenant, qui était devenu tout rouge de confusion.

— Quel beau général tu feras ! lui répondit sa mère. Rien que l'idée de te voir en uniforme me donnerait le courage de vivre.

— Je ne serai jamais général, reprit le lieutenant en jetant un regard de côté sur sa lettre.

— Et qu'est-ce qui t'en empêchera?

— Cette lettre, » reprit-il d'un ton ferme.

Mme Pertuys prit la lettre et la déchira en quatre morceaux.

« Il n'y a plus d'empêchement, dit-elle en regardant son fils bien en face.

— En cinq minutes, j'écrirai une autre lettre, reprit le lieutenant, qui avait commencé par froncer les sourcils et qui avait fini par sourire.

— Tu n'écriras pas d'autre lettre.

— Pourquoi?

— Parce que je te le défends. »

A son tour, il la regarda bien en face. Mais cette fois, elle n'était pas le moins du monde intimidée.

« Voyons, reprit-il d'un ton conciliant, tâche d'être raisonnable.

— Je suis parfaitement raisonnable.

— A ton âge, changer toutes tes habitudes, quitter tes amis, tes connaissances, pour courir de garnison en garnison !

— Mes habitudes, c'est toi ; mes amis, mes connaissances, c'est toi ; là où tu seras heureux, je serai heureuse ; et tu ne serais pas heureux ici. Ne mens pas : un officier ne doit jamais mentir. Tu aurais beau mentir d'ailleurs, tu ne me ferais jamais croire l'impossible. Et puis, je suis ta mère, tu me dois le respect. Commande à tes hommes tant que tu voudras, mais tu me dois obéissance, à moi ! »

Il eut beau protester et argumenter : il est impossible de convaincre un contradicteur absolument déterminé à avoir raison quand même.

Le colonel reçut donc une lettre où il était question de congé, mais nullement de démission.

La ville de Sainte-Suzanne est sens dessus dessous. Mme veuve Leloup est au désespoir, parce que le lieutenant Pertuys quitte son joli logement de garçon. M. Guyrette, le riche tanneur, est au désespoir, parce que la maison, à lui appartenant, occupée par le lieutenant-colonel, lui reste, comme on dit, sur les bras. Le lieutenant-colonel est devenu colonel et passe dans un autre régiment. Celui qui doit le remplacer est garçon, et la maison (une jolie maison, ma foi !) serait quatre ou cinq fois trop grande pour lui. Ces renseignements, M. Guyrette les tient du capitaine Gérard qui fait souvent des parties de pêche avec lui.

Mme de Bacques a de l'occupation par-dessus la tête ; son tricot d'abord, qu'elle poursuit sans relâche, au milieu de toutes les péripéties et de tous les dérangements. Ce tricot est devenu légendaire et le professeur de rhétorique du collège a dit de Mme de Bacques, devant témoins, « qu'elle tricoterait sur les ruines de l'univers ». Le mot, tout naturellement, est revenu à Mme de Bacques, et Mme de Bacques a eu l'esprit de le trouver joli.

Mme de Bacques transporte fréquemment son tricot à l'hôtel Chévéran, et si ce tricot pouvait parler, il en raconterait de belles. Il raconterait que la tante Zézé, avec la dextérité d'une bouquetière qui compose des bouquets, a formé, avec les Quentin, ce que Mme de Bacques appelle des « petits paquets » ; entremêlant les Voraces et les Rongeurs avec les Varlet et les Pitard-Quentin ; que ces différentes fleurs formaient d'abord un assemblage assez bizarre ; mais que peu à peu les nuances se sont fondues. Il raconterait que Mlle Dubuc ayant pris de grands airs avec les demoiselles Varlet, les demoiselles Varlet lui laissèrent ses grands airs pour compte, et s'amusèrent comme des bienheureuses ; que Mlle Dubuc ayant essayé de se liguer contre elles avec Mlle Quentin-Pitard, fut toute surprise de voir Mlle Quentin-Pitard frayer avec les demoiselles Varlet, et s'amuser de si bon cœur avec icelles, que les grands airs de

. Mlle Dubuc disparurent comme une brume matinale.

Ce qu'il n'aurait pas raconté, le tricot, par l'excellente raison qu'il n'en savait rien, c'est que Mlle Quentin-Pitard avait reçu de son oncle Pitard, qui ne plaisantait pas, les instructions les plus formelles à l'endroit des grands airs et autres billevesées de même nature. Simple tricot qu'il était, il n'aurait pas démêlé non plus le rôle d'Octavie dans cette série d'opérations; car cette petite Octavie était décidément fine comme l'ambre, et bonne, tenez! bonne comme du bon pain.

En parlant de bon pain, je pense naturellement à Louvois, le meilleur boulanger de Sainte-Suzanne, et en pensant à Louvois je me rappelle que Louvois affirma, en plein café du Commerce, qu'il avait vu, de ses propres yeux vu, le banquier Pitard donner un coup de chapeau à l'avoué Quentin, qui avait riposté par un coup de chapeau et par un sourire.

« Allons donc! s'écria la dame de comptoir, monsieur Louvois, vous avez toujours le mot pour rire! »



La dame de comptoir garda le silence. (P. 195, col. 2)

Un formidable coup de poing, qui ébranla une des petites tables de marbre blanc, attira l'attention générale sur le marchand de parapluies.

« J'ai vu plus fort que ça, s'écria le marchand de arapluies, en promenant ses regards tout autour de lui, que ce bock que je vais boire m'étouffe, si je n'ai pas vu le médecin donner une consultation en pleine pue au nabot. Il lui a même serré la main. »

Là-dessus, il avala son bock d'une seule lampée. Comme il ne donnait aucun signe de suffocation après l'avoir englouti, la dame de comptoir garda le silence, convaincue par cette espèce de jugement de Dieu. Les autres consommateurs l'imitèrent. Puis les deux faits cités par Louvois et par le marchand de parapluies une fois admis, vinrent des commentaires à perte de vue sur l'influence extraordinaire qu'exerçait Mme Lemas sur toute sa parenté.

« Une brave femme!

— Une originale!

— Simple comme bonjour, on ne la prendrait jamais pour une millionnaire!

— Cette idée de passer son temps à éduquer de la marmaille, quand il lui aurait suffi de payer des maîtres et des maîtresses d'école, vu que ses moyens le lui permettent!

— Il paraît qu'elle se mêle aussi d'éduquer les parents, fit observer la dame de comptoir.

— Paraîtrait! répliqua le marchand de parapluies d'un air profond.

— Je la défie bien d'éduquer le pharmacien et sa sœur, s'écria Langlois.

— Savoir! riposta le marchand de parapluies avec un air de plus en plus profond. Adrien, un autre bock! »

XXVI

Ce que disent les visiteurs d'entre messe et vêpres. — M. Guyrette bondit de joie et Mme veuve Leloup cesse de pleurer. — La cinquante-septième paire de bas. — Entrevue du capitaine Pertuys et de son colonel.

Ces commentaires de brasserie, les visiteurs d'entre messe et vêpres les faisaient de porte en porte. Les termes seulement étaient moins libres et mieux choisis, vu que les visiteurs d'entre messe et vêpres appartenaient à la « société ». La société découvrait, citait et commentait de nouveaux faits aussi étranges que les premiers, et s'en allait brodant, brodant, jusqu'à s'enrouer.

« D'ordinaire, dit un de ces visiteurs, les héritiers se brouillent, lorsqu'un héritage comme celui-là se montre à l'horizon. Ici, c'est tout le contraire ; les héritiers étaient à couteaux tirés, et les voilà qui se donnent la main.

— C'est peut-être tout simplement parce qu'elle le leur commande, fit observer un pharmacien retiré des affaires.

— Si c'était cela, reprit gravement le président du tribunal, ils s'embrasseraient devant elle et se déchireraient derrière son dos.

— Quand on se rencontre fréquemment dans une même maison, suggéra l'ex-pharmacien, on finit par se tolérer.

— Quand on se rencontre fréquemment dans une même maison, reprit le président, on a de plus fréquentes occasions de se quereller et de se prendre en grippe. Il doit y avoir autre chose là-dessous : comme, par exemple, l'influence d'une âme supérieure. »

Le pharmacien ne croyait pas à l'influence des âmes supérieures, vu qu'il avait la prétention de recéler une âme supérieure dans le tabernacle terrestre de son corps, et qu'il n'avait jamais exercé la moindre influence ni sur sa femme Anastasie, ni sur son fils Hector. Il fit une moue dédaigneuse, et, se renfermant dans un silence boudeur, étudia avec une attention profonde l'adresse de son chapelier dans le fond de son chapeau.

Le président parti, le pharmacien releva la tête, et passa sa main dans ses cheveux qui se dressèrent en forme de huppe de cacatoès. Ayant ainsi manifesté ses intentions belliqueuses, il revint à la charge.

« Vous verrez, dit-il, que la brave dame leur aura enjoint par une clause de son testament.... »

Cette fois ce fut le greffier du tribunal qui lui donna la réplique.

« Personne ne connaît la teneur du testament, dit-il d'une petite voix très douce et d'un petit ton très péremptoire.

— Alors elle leur fait des cadeaux ? riposta le pharmacien qui ne voulait pas en avoir le démenti.

— Des cadeaux insignifiants, » reprit la petite voix douce, accompagnée du même petit ton péremptoire.

Le pharmacien passa vivement la main sur sa huppe, et s'écria :

« Je donne ma langue aux chiens ! »

Il y avait là dans un coin une vieille dame qui n'avait encore rien dit. Cette vieille dame portait trois livres de messe à elle toute seule. Elle avait, disait-on, une intelligence très débile ; mais il suffisait de la regarder pour affirmer que, sans inconvénient, son nez aurait pu être moins long et son menton moins fuyant, ses regards plus parallèles, et la végétation rude et blanchâtre qui ombrageait sa lèvre supérieure moins touffue.

« On ne m'ôtera pas de l'idée que c'est de la sorcellerie, dit-elle d'une voix cassée, sans s'adresser à personne en particulier. On a vu des exemples.... »

Personne ne fit attention à ce qu'elle disait, sauf le pharmacien qui bondit sur son fauteuil. La maîtresse de la maison lui fit signe de se contenir, et il se contint ; car, au lieu d'éclater comme une bombe, il se contenta de mâchonner, à plusieurs reprises, entre ses dents, le mot de *superstition*.

Le président avait raison ; Mme Lemas exerçait sur tous ceux qui l'approchaient l'influence souveraine d'une âme supérieure. La vieille dame avait raison en parlant de sorcellerie, mais elle avait tort, si l'on considère le sens qu'elle attachait à ce mot. Oui, Mme Lemas avait recours à la magie ; car la bonté parfaite est une véritable magie, aux incantations de laquelle nulle âme humaine ne saurait résister. Le secret de la tante Zézé, c'était de voir le bien qui est dans toute créature, et d'amener les autres à le voir comme elle.

Mais, si nous revenions au tricot de Mme de Bacques. Pendant qu'il s'élevait, assise par assise, comme un édifice interminable, dans le jardin de la tante Zézé, il voyait autour de lui des aiguilles actives courir dans les étoffes de deuil. L'instinct de bonne ménagère, qui est au fond de toute fille d'Ève, s'éveilla soudain dans l'âme de Mlle Quentin-Pitard, qui supplia Octavie de lui laisser faire quelques points. C'était un caprice ; mais Octavie le trouvait si innocent, qu'elle céda. Mlle Quentin-Pitard fit quelques points, pas trop mal, et fut comblée d'éloges ; les autres fillettes demandèrent à faire quelques points aussi. Et voilà que, sans le savoir, elles avaient toutes contribué pour une petite part à confectionner la robe de Mme Jeanne.

Ces demoiselles s'avisèrent que l'on ne peut pas toujours jouer et courir, et déclarèrent d'un commun accord qu'elles apporteraient une autre fois leur panier à ouvrage.

Pauvre tricot, que pensa-t-il de vous, ô Vorace III et Rongeur IV, lorsque vous vous prîtes aux cheveux, parce que vous aviez eu une discussion trop vive sur les couleurs politiques de vos papas respectifs. Les aiguilles à tricoter s'arrêtèrent d'horreur, et les deux délinquants, après s'être donné la main par-devant la tante Zézé, avouèrent qu'ils avaient mérité de ne pas venir la prochaine fois.

Tu pleuras, Vorace III, à l'idée que l'on goûterait sans toi, et tu fis en toi-même, au moment où tu essuyais tes larmes sur ta manche, un ferme propos de ne plus parler politique. Et toi, Rongeur IV, si tu ne pleuras pas, il s'en fallut de bien peu, à l'idée que la tante Zézé ne t'aimerait peut-être plus autant. Tu es trop franc pour le nier; et, quand même tu ne serais pas la franchise en personne, tu n'aurais pas l'audace de contredire le tricot de Mme de Bacques qui l'a vu.

Le tricot en était au second bas de la onzième paire de réserve, et, pour être plus précis, dans la région des mailles qui devaient, plus tard, exercer une pression moelleuse et chaude sur le mollet de M. le maire, lorsque Mme de Bacques dit à son fils :

« As-tu vu Guyrette ?

— J'ai vu Guyrette, répondit M. le maire, et je dois ajouter qu'il a bondi de joie, quand je lui ai dit que je prenais sa maison pour le lieutenant Pertuys et pour sa mère. Il paraît que jusqu' ici tous les lieutenants-colonels qui se sont succédé avaient femmes et enfants, et se relayaient dans la maison de Guyrette, mais la renommée dit que le nouveau lieutenant-colonel est garçon.



Elle cribla le journal de petits trous. (P. 198, col. 2.)

— Bon ! ce sera l'affaire alors de cette Leloup qui pleure si amèrement le départ du lieutenant. Par principe et par goût, je n'aime pas les personnes qui reniflent en pleurant; mais, comme cette bonne femme est arrière-cousine de Fanchette, je lui pardonne presque ses reniflements ; d'ailleurs elle adore notre ami, et c'est une bonne note cela. Sonne Laurent (M. le maire sonne; Laurent évoqué, apparaît). Allez dire à Mme Leloup que je désire lui parler. »

Au bout de vingt minutes, Mme Leloup apparaît à son tour, les yeux gros de larmes, la main gauche enfoncée dans la poche gauche de sa robe, celle qui recèle son mouchoir.

Mme de Bacques parle tout de suite du lieutenant-colonel garçon, afin d'éviter une crise de larmes et de reniflements. Les yeux de Mme Leloup se dégonflent à vue d'œil; on dirait qu'elle pleure à l'intérieur, et que les larmes, convoquées en vue d'une scène de désespoir, sont renvoyées à leurs affaires par un acte de la volonté de Mme veuve Leloup.

Mme veuve Leloup prend un air attentif, car Mme de Bacques lui fait une série de recommandations, que Mme veuve Leloup considère comme des ordres. Mme veuve Leloup prend enfin congé, en promettant que tout sera prêt au moment fixé.

A deux heures précises, Mme de Bacques, escortée de Fanchette, qui porte un pliant sous le bras et le tricot de Madame dans un coffin orné de fleurs en laine, arrive devant la maison de Mme veuve Leloup. Mme veuve Leloup est à son poste, sur le seuil de la porte du corridor, et conduit Mme de Bacques jusqu'au palier du premier. Vaucanson, l'ordonnance du lieutenant, est à son poste, et introduit Mme de Bacques, suivie de Fanchette, dans le sanctuaire du lieutenant.

« Joli et bien tenu ! » s'écrie Mme de Bacques. Fanchette approuve d'un signe de tête très éloquent. Vaucanson se rengorge; un sourire silencieux découvre toutes ses dents.

Mme de Bacques s'installe dans le fauteuil du lieutenant, demande son tricot, et commence à faire courir ses aiguilles. Tantôt elle regarde autour d'elle avec une attention profonde, comme si elle prenait mentalement la photographie de la jolie chambre, tantôt elle baisse les yeux sur son tricot, d'un air profondément réfléchi, comme si elle vérifiait l'exactitude de la photographie qu'elle vient de prendre.

« Militaire ! » dit-elle tout à coup.

Vaucanson avance à l'ordre.

« Êtes-vous capable, poursuit Mme de Bacques, de déménager cette panoplie, et de remettre toutes les armes exactement dans l'ordre où elles sont ?

— Oui, madame.

— Alors, c'est tout pour aujourd'hui. Dites-moi votre nom, pour que je puisse vous faire demander au quartier quand j'aurai besoin de vous.

— Vaucanson, madame. »

Treize minutes plus tard, Mme de Bacques arrive devant la maison du tanneur Guyrette. Le tanneur Guyrette est à son poste et introduit Mme de Bacques dans une maison vide, où l'on voit encore les derniers vestiges d'un déménagement récent, sous forme de traînées de paille, de vieux journaux, de débris de planches et d'objets détériorés, abandonnés au dernier moment. Mme de Bacques visite lentement le rez-de-chaussée sans dire un mot. Elle visite le premier,

semble faire un calcul de tête, et, arrivée dans une certaine pièce, dont la disposition rappelle, à peu de chose près, la chambre du lieutenant.

« Mon pliant! » dit-elle à Fanchette.

Elle s'installe comme si elle était venue là uniquement pour se donner le plaisir de tricoter dans une maison vide après avoir si longtemps tricoté dans des maisons meublées. Elle regarde autour d'elle, comme pour reproduire sur les murs de la chambre vide les photographies dont elle a pris l'empreinte chez Mme veuve Leloup. Puis elle enlace les mailles à la file d'un air réfléchi.

« La panoplie sera là, » dit-elle à Fanchette en désignant un des panneaux.

Le tanneur Guyrette regarde Fanchette qui ne bronche pas. Il ne témoigne, du reste, aucune impatience; la patience des propriétaires qui ont une maison à louer est inépuisable.

« Et puis, reprend Mme de Bacques en se levant, il faudra changer le papier.

— Il est presque neuf, objecta timidement le propriétaire.

— C'est moi qui le choisirai, ajouta Mme de Bacques, sans tenir le moindre compte de son objection. Quel loyer payait le lieutenant-colonel?

— Je ferai observer à madame que les loyers sont en hausse.

— Quel loyer payait le lieutenant-colonel?

— Deux mille deux cents francs, madame, mais.....

— Je prends la maison à deux mille deux cents francs. »

Guyrette s'en retourna content, et Mme de Bacques plus contente encore. Elle sourit à l'idée de faire une agréable surprise au lieutenant. Le lieutenant sera très reconnaissant; et des gens reconnaissants, on fait littéralement tout ce qu'on veut.

. . . .

Mme de Bacques, assise dans son boudoir, près de la fenêtre ouverte, mène bon train sa cinquante-septième paire de bas, ou pour employer les termes de la chronologie vulgaire, un an s'est écoulé depuis le jour où le tanneur Guyrette s'en retournait si content d'avoir loué sa maison.

Est-ce parce que l'infatigable tricoteuse arrive au talon, endroit critique, passage difficile, comme le savent toutes les ménagères? Est-ce parce que l'année qui vient de s'ajouter à ses quatre-vingts ans a rendu sa vue moins perçante et ses doigts moins agiles? Quoi qu'il en soit, Mme de Bacques laisse tomber son tricot sur ses genoux.

Un sourire vague erre sur ses lèvres pendant que ses regards se promènent avec complaisance sur le gazon. Le fait est que ce gazon est d'un vert admirable, surtout si l'on songe à la sécheresse de l'année, car l'année est très sèche.

Le gazon de Mme de Bacques, protégé par de grands arbres et entretenu avec un soin méticuleux, ressemblait à une oasis, au milieu de la sécheresse générale, mais ce n'était pas cette idée-là qui la faisait sourire.

Donc elle souriait, regardant le gazon avec les yeux du corps, mais poursuivant, avec les yeux de l'esprit, des visions et des images qui lui étaient plus agréables à contempler qu'une oasis.

Comme toutes les personnes habituées à faire usage de leurs mains, elle ne pouvait s'empêcher de remuer les doigts. Ayant laissé tomber son tricot sur ses genoux, elle tira machinalement de ses beaux cheveux blancs l'aiguille supplémentaire, et s'en servit pour cribler de petits trous le *Journal officiel*, que M. le maire n'avait pas eu le temps de lire.

« Il faut pourtant bien se rendre à l'évidence, se disait-elle à elle-même, de l'air d'une personne qui est enchantée d'abjurer certains préjugés. Oui, il faut se rendre à l'évidence. Il est certain qu'elle a mis dans le cerveau de tous ces gens-là un grain de quelque chose qui n'y était pas. Si elle n'a pas encore créé en eux l'esprit de famille (et elle y arrivera avec son air tranquille), il est certain qu'ils ont déjà l'esprit de corps. Penser que ce nabot est devenu un père de famille décent et présentable! Penser que le banquier Pitard a vertement tancé le greffier qui, par habitude, s'entêtait à l'appeler le nabot! Ils se soutiennent entre eux, au lieu de se déchirer! C'est le monde renversé. Penser que la femme de l'avoué s'occupe de ses enfants! Je vais, je viens, je regarde, j'inspecte, je suis comme on dit, dans la coulisse, et je veux bien que le loup me croque si j'ai pu découvrir ou deviner comment elle s'y prend. » De Mme Lemas, par une transition toute naturelle, la pensée de Mme de Bacques se porta sur Octavie, et son sourire, assez vague jusque-là, se transforma spontanément en un sourire très précis.

« Quelle peur bleue elle avait de Mme Pertuys, la première fois qu'elle l'a rencontrée ici! se dit Mme de Bacques. J'en ris aujourd'hui, mais je n'en riais pas ce jour-là; il faut avouer aussi que Mme Pertuys, avec ses yeux de myope et son nez busqué, la dévisageait d'un air bien singulier! Heureusement, la seconde fois, elle n'avait pas oublié son lorgnon. Je parie qu'elle avait eu une scène terrible avec son fils, quoique ni l'un ni l'autre n'ait voulu en convenir. Enfin, tout est bien qui finit bien! »

L'année qui venait de s'écouler avait fait du lieutenant Pertuys un capitaine, le plus jeune capitaine de toute la cavalerie légère. Voyez l'*Annuaire* de 1873.

A l'heure même où Mme de Bacques regardait son gazon, le capitaine Pertuys regardait son colonel. Le colonel semblait participer à la sécheresse générale de l'année 1873, et cependant, comme il l'aimait son capitaine Pertuys!

« Mon colonel, dit le capitaine Pertuys, la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire vous a déjà mis au courant de la situation, mais j'ai cru qu'il était de mon devoir....

— Votre lettre, capitaine, répondit le colonel, m'a mis en effet au courant de la situation. J'ai transmis votre demande au ministre de la guerre. La réponse n'est pas douteuse; ce n'est qu'une affaire de temps, puisque vous êtes complètement en règle.

— Pardon, mon colonel, il y a une petite circonstance que je dois vous expliquer. Mme Lemas, tante de Mlle Quentin, pour des raisons qui sont sacrées à mes yeux, s'est engagée d'honneur envers elle-même à ne donner à chacune de ses nièces qu'une dot de vingt mille francs. Vous n'ignorez pas, mon colonel, que j'ai une fortune personnelle assez considérable. Je reconnaîtrai, au contrat, avoir reçu les vingt-quatre mille francs que la loi exige. J'aurais pu donner les quatre mille francs supplémentaires à Mme Lemas, de la main à la main, ou même m'en tenir simplement aux termes du contrat, mais j'en ai été empêché par deux raisons que je vous demande la permission de vous exposer. La première de ces raisons, c'est qu'il me répugnerait de faire quoi que ce soit qui ressemblât à un acte de dissimulation. »

Sans sourciller, sans desserrer les lèvres, le colonel fit un imperceptible signe de tête. Était-ce pour approuver, était-ce simplement pour donner à entendre qu'il avait compris?

Le capitaine Pertuys aurait été bien embarrassé de le dire.

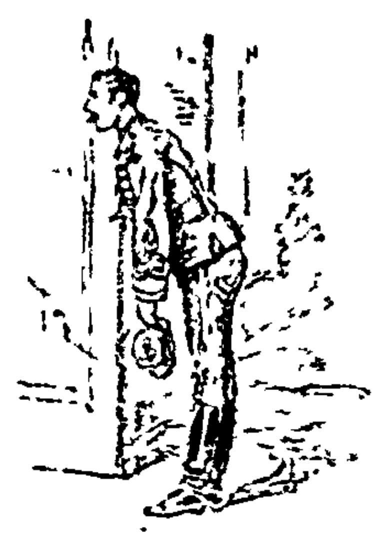
« Cette raison-là aurait suffi, poursuivit-il, pour m'imposer comme un devoir la démarche que je fais en ce moment; mais il y en a une autre. Mme Lemas ne doit pas être soupçonnée de préférer une de ses nièces aux autres, ou tout au moins de lui faire des avantages particuliers parce qu'elle la préfère. Il est donc nécessaire que l'on sache la vérité. »

Le colonel avait fermé les yeux pour réfléchir sans doute sur cet exposé de motifs. Aux derniers mots du capitaine, il les rouvrit tout grands.

« La loi, dit-il, a été faite pour empêcher les officiers pauvres d'épouser des femmes sans fortune. Pauvreté n'est pas vice. Mais un officier n'a pas le droit de compromettre le prestige de l'uniforme et la dignité de l'armée par le spectacle d'une vie besogneuse, toujours aux expédients. Il ne convient pas davantage qu'un homme dont le privilège est de se faire tuer pour le drapeau, laisse sa veuve dans la misère. Vous êtes en conformité avec la loi, sinon dans sa lettre, du moins dans son esprit; or la lettre tue et l'esprit vivifie, donc je vous trouve parfaitement en règle.

— Merci, mon colonel, » dit le capitaine Pertuys, qui se leva pour prendre congé.

A suivre. J. Girardin.



MONTAGNARD

Avez-vous connu Montagnard? Si vous êtes d'un joli petit coin de l'Alsace, qu'arrose, verdit et fleurit la fraîche petite rivière de Klarbach, vous avez certainement entendu parler de Montagnard, et vous pourrez vous porter garant de la vérité de mes paroles. Si vous êtes de tout autre pays, écoutez l'histoire de Montagnard: elle vous montrera une fois de plus qu'en fait de valeur morale, il y a des chiens qui ne le cèdent en rien aux hommes, et aux meilleurs parmi les hommes, encore!

D'abord, ne cherchez pas le Klarbach sur une carte; vous ne l'y trouveriez probablement pas. Et puis, que vous l'y trouviez ou que vous ne l'y trouviez pas, qu'est-ce que cela peut faire à Montagnard et à son histoire?

Le Klarbach est un très modeste affluent d'une des rivières qui vont grossir le vieux père Rhin; et il coulait sur la terre française, avant que...... Mais chut! si la terre a changé de maîtres, soyez sûrs que sur son passage le Klarbach ne rencontre que des cœurs français. Le Klarbach serpente entre deux rives verdoyantes et fleuries, et son eau est si limpide qu'on peut voir au fond les cailloux polis qui brillent des plus belles couleurs: rouges, blancs, gris, noirs, fauves: on dirait qu'il coule sur un tapis de mosaïque. Et dans la partie la plus fraîche, la plus riante, la plus accidentée de son cours, le Klarbach, non content d'être beau, se mêle encore d'être utile, en faisant tourner la roue d'un vieux moulin qui fournit de la farine à tout le pays d'alentour. Le moulin, d'ailleurs, n'enlaidit pas le paysage; il l'égaie de son joyeux tic-tac, de ses flottilles de canards et de ses volées de pigeons, sans compter le chant de la meunière, qui toute la journée fredonne quelque vieux refrain en vaquant aux soins du ménage. Je veux dire qu'elle fredonnait : on ne chante plus guère à présent, de ce côté-là!

C'est à ce moulin que fut amené Montagnard, dans la fleur de sa jeunesse. Son maître, qui était le propre frère du meunier, partait pour un long voyage, et, ne pouvant emmener son chien, il l'avait confié au meunier pour être sûr de le retrouver à son retour. Montagnard, en franchissant le seuil du moulin, fut accueilli par des exclamations admiratives, faites pour gonfler de vanité tout autre qu'un honnête chien. « Le beau chien! » s'écria le fils aîné du meunier, le grand Bernard. « Quelle belle queue! quelles longues oreilles! quelle fourrure soyeuse! » reprirent à leur tour la meunière, et sa mère, la vieille Gredel, et son second fils, Jakob, et sa fille Catherine. Le petit Jean, le dernier né de la famille, ne dit rien, attendu qu'il ne savait pas encore parler; mais il s'agita sur les genoux de sa grand'mère, riant, criant et tendant les bras vers Montagnard. Il paraît que Montagnard comprenait ce langage-là; car, au lieu

de répondre par des politesses à sa portée aux compliments qu'il recevait, il alla droit au petit Jean, et fourra sa bonne grosse tête frisée sous ses petites mains dodues. Jean poussa un cri de joie, empoigna les oreilles de Montagnard, et lui appliqua à pleine bouche un gros baiser sur la tête: la connaissance était faite.

A partir de ce jour, Montagnard et Jean firent une paire d'amis. Jean, qui n'osait pas se risquer à marcher, même en serrant le doigt de sa mère dans sa main, osa traverser la chambre, et bientôt la cour et le jardin, accroché d'une main aux poils de Montagnard. Bientôt il lâcha son appui, et trottina, petit château branlant, sur la route et sur la prairie, toujours accompagné du grand chien, qui marchait lentement à côté de lui, toujours à portée de sa main, pour qu'il pût s'accrocher à lui s'il chancelait. Quand Jean s'endormait dans son berceau, Montagnard, assis près de lui, restait immobile, attendant son réveil; si Jean mangeait sa soupe ou grignotait sa tartine, Montagnard le regardait faire, et allongeait de temps en temps sa langue rose vers une bouchée que l'enfant lui tendait: du pain sec donné par le petit Jean lui plaisait mieux que la plus succulente pâtée préparée par la meunière ou sa fille. Ce n'était pas que Montagnard fût ingrat envers les autres habitants de la maison; mais son cœur de chien s'était donné au petit Jean: que voulez-vous! la sympathie ne se commande pas.

Dès que Jean eut assez grandi pour que la terre ferme ne suffît plus à son ambition, et qu'il éprouva le besoin de s'élever, le bon Montagnard fut promu à la dignité de cheval. « A dada! hue! Montagnard! » criait Jean de sa voix argentine; et Montagnard, qui pourtant n'avait jamais vu de dromadaire, s'abaissait, tout comme cet animal utile, pour permettre à son cavalier de monter sur son dos. S'aidant des pieds et des mains, Jean grimpait: point n'était besoin de selle ni de harnais. Quand Montagnard le sentait installé solidement, il se relevait, et il le promenait fièrement partout où Jean voulait aller. On pouvait confier l'enfant au chien : jamais on n'entendait crier Jean quand il était sous la garde de Montagnard.

Un jour pourtant, la meunière, qui pelait tranquillement les pommes de terre qu'elle voulait mettre dans sa choucroute, entendit du côté de la rivière des cris de colère du petit Jean, mêlés à des aboiements plaintifs. C'était comme une conversation: Jean exigeait évidemment quelque chose que Montagnard refusait en s'excusant, comme on refuse quand c'est un enfant gâté qui demande. La meunière n'ignorait pas — personne d'ailleurs ne l'ignore — qu'un chien est généralement plus sage qu'un homme, et surtout qu'un homme de trois ans; elle se leva donc pour aller voir ce qui ce passait.

Maître Jean était dans une belle fureur.

« A l'eau! criait-il, à l'eau! Montagnard, à l'eau!

— Tu vois bien que c'est impossible, lui répondait le chien dans son langage; tu tomberais, tu serais mouillé, et ta mère se fâcherait. — Je veux y aller! reprenait Jean; je veux me promener dans la rivière! je veux cueillir les grandes fleurs blanches qui sont là-bas! » Et Jean s'agitait, tirait sur les oreilles de Montagnard, tapait des talons contre ses flancs. Ils étaient près du bord de l'eau : Jean s'agita tant et si bien que tout à coup...... la meunière entendit un cri aigu, suivi d'un bruit sourd: flouc! deux fois répété! Elle accourut: Jean, en se démenant, était tombé du haut de sa monture; il avait roulé jusque dans la rivière, et Montagnard y avait sauté après lui. La meunière n'eut pas le temps d'être inquiète. Montagnard avait déjà rattrapé Jean et le rapportait vers la berge. Quelques instants plus tard, le petit garçon, débarrassé de ses vêtements mouillés, se réchauffait devant un feu clair, en caressant la bonne tête de Montagnard ; et Montagnard, modeste comme un héros, se confondait en excuses pour ce qui était arrivé et demandait pardon à tout le monde.

Quand le père et le grand frère revinrent du moulin, la meunière leur raconta l'équipée du petit Jean. Les enfants sont toujours fiers de leurs sottises, quand on les raconte devant eux.

« Moi, aller dans la rivière sur Montagnard! » dit Jean fièrement. Et l'idée parut si drôle au grand Bernard, qu'il s'écria tout de suite en riant: « Tu vas y aller, mon petit Jean ! » Il appela Montagnard, il percha Jean sur son dos, et, descendant lui-même dans le lit du Klarbach, il servit de guide à la cavalcade aquatique. Montagnard, cette fois, ne fit pas de résistance: il marcha à petits pas dans le ruisseau; et Jean relevait ses petits pieds tant qu'il pouvait, pour ne pas les mouiller, en se tenant à la veste de son grand frère. Il riait : c'était si beau de se promener dans le Klarbach, et de voir de près les grands nénuphars jaunes et blancs, avec leurs grandes feuilles rondes qui flottaient sur l'eau! « Bernard! cette fleur-là! et puis celle-là! et puis la grande branche qui pend ! » disait-il à son frère; et Bernard cueillait les fleurs, arrachait les grandes guirlandes vertes qui pendaient aux branches, et en entourait son petit Jean, qui avait l'air d'être la fleur de tous ces feuillages.

Comme les beaux jours ont souvent un triste lendemain! Le soir même, un voisin, qui revenait de la ville, apporta de tristes nouvelles. La guerre était déclarée. On allait revoir l'ennemi, comme l'avaient vu les anciens, qui racontaient des histoires de l'invasion.... « A moins que ce soit nous qui allions là-bas! » répliquaient les jeunes gens, l'œil brillant et la tête haute. Le père secouait la tête: c'est toujours inquiétant de demeurer près de la frontière. Et la meunière essayait de se rassurer en se disant que ses fils n'avaient pas encore vingt ans. Montagnard et le petit Jean ne pensaient rien du tout; et, de fait, cela ne pouvait pas les concerner, cette guerre!

Deux mois après, le joyeux tic-tac du moulin ne se mêlait plus au murmure du Klarbach; plus de grain, plus de farine, plus de travailleurs au moulin! Le père n'était plus jeune, les fils n'avaient pas ving



Montagnard marcha à petits pas dans le ruisseau. (P. 200, col. 2.)

ans: qu'est-ce que cela faisait? La patrie les appelait: tous les trois étaient partis. Les femmes restaient seules, soupirant lorsque le frais rire du petit Jean résonnait dans la maison silencieuse; et Montagnard avait pris des allures graves et discrètes, comme s'il eût senti que les gambades n'étaient pas de saison.

Un jour une fusillade retentit dans le vallon. « Oh! mon Dieu! les voilà! » dit la pauvre meunière en joignant les mains; et la vieille mère se mit à pleurer. « Mère! les casques à pointe! » dit d'une voix étouffée la jeune fille qui avait écarté un coin du rideau pour voir au dehors; et presque aussitôt des soldats ennemis se précipitèrent dans la maison.

Le petit Jean se réfugia dans les jupes de sa mère, et Montagnard se mit devant lui, l'œil en feu, les crocs menaçants.

« Bonne position! » dit un officier, après avoir donné un coup d'œil au moulin. « Cinquante hommes ici, pour commander le passage. Où sont les maîtres de la maison?

— C'est nous..... dit la meunière toute tremblante.

— Vous? rien que des femmes? Il n'y a pas de meunier à ce moulin? Soit! mais nous n'avons pas besoin de femmes ici: videz les lieux, et vite!

— Où irons-nous, Seigneur! s'écria la grand'mère éperdue.

— Où vous voudrez, et loin, si vous ne voulez pas vous trouver au milieu de la bataille. Allons, dépêchez-vous.... Ah! les pantalons rouges!.... »

Un groupe de fantassins français arrivait en courant, la baïonnette au bout du fusil. L'officier prussien rallia ses hommes et s'élança. Un vieux soldat à moustache grise devançait les autres: l'officier, levant son pistolet l'ajusta, fit feu....... mais la balle alla se perdre dans les flots du Klarbach. Au moment où l'officier lâchait la détente, Montagnard lui avait sauté à la gorge et avait fait dévier le coup.

L'homme et le chien roulèrent ensemble dans la poussière; et s'ils eussent été seuls, on ne peut guère savoir à qui serait restée la victoire. Mais un soldat prussien, venant en aide à son chef, enfonça sa baïonnette dans le corps du pauvre Montagnard. Les mâchoires du chien se relâchèrent, ses pattes cessèrent de se cramponner à son ennemi, et il roula sur le sol où il demeura immobile.

Ce fut la seule victime de la lutte. Les Français arrivaient en nombre, et l'officier prussien jugea plus sûr de commander la retraite que l'attaque. On entendit quelque temps la fusillade qui poursuivait sa troupe à travers les bois, puis tout redevint calme.

Le vieux soldat à moustache grise et deux autres soldats tout jeunes s'étaient agenouillés autour du chien mourant.

« Que faites-vous donc là? leur cria un capitaine. Chacun à son poste! il faut que nous occupions le moulin.

— Pardon, mon capitaine..... c'est mon moulin..... c'est mon chien .... Pauvre bête! il était en train d'étrangler l'officier prussien.... Si seulement il avait eu le temps d'achever sa besogne... Montagnard, mon pauvre chien! »

Montagnard ouvrit son œil mourant, remua faiblement la queue, fit un effort pour lécher la main du meunier; mais sa tête retomba lourdement: tout était fini pour lui. Le meunier essuya une larme: ses fils pleuraient tout à fait.

« Permettez-nous de l'enterrer, mon capitaine, il est mort plus bravement que bien des gens... »

Montagnard fut enterré dans le jardin, au bord du Klarbach, sous un beau cerisier aux fleurs blanches, aux fruits plus rouges que le corail. Il y repose encore, seul, car ses maîtres n'ont pas voulu rester au moulin, lorsque le Klarbach a cessé d'être un ruisseau français. Mais, avant de partir, le meunier a gravé sur l'écorce du cerisier, en belles lettres françaises qui grandiront avec l'arbre, ces mots: « Mort pour la patrie. » C'est peut-être une épitaphe bien ambitieuse pour un chien: mais, après tout, pourquoi pas? puisque Montagnard s'est montré plus brave que bien des hommes!

Mme J. Colomb.

DEVINEZ L'HEURE PENSÉE

J'ai placé ma montre sur la table et j'invite l'un des spectateurs à penser l'une des douze heures inscrites sur le cadran.

Ceci fait, je prie ce spectateur de compter, *mentalement, bien entendu*, depuis le nombre pensé jusqu'à 20. Si son choix s'est arrêté sur le nombre 5, il dira mentalement: six, sept, huit, neuf,... dix-neuf, vingt; mais il voudra bien n'avancer d'une unité dans son calcul qu'à mesure que je toucherai le cadran avec ma baguette... naturellement magique.

Nous y sommes: commençons. Vous dites mentalement six, sept, huit,... moi je désigne au hasard les chiffres IX, III, I, V... et au moment précis où vous arriyez à 20, ma baguette s'arrête sur le chiffre V.

Voici comment il faut opérer. Les sept premières heures que j'indique avec ma baguette sont absolument quelconques; mais la huitième devra toujours être XII, la neuvième, XI, la dixième X et ainsi de suite en rebroussant chemin sur le cadran.

En opérant comme je viens de le dire, vous arriverez toujours à l'heure pensée au moment où le spectateur comptera vingt.

Vous avez essayé et très naturellement réussi, car il est impossible de se tromper. Peut-être même devinez-vous l'explication bien simple de ce jeu très amusant; en tout cas la voici.

Le nombre le plus élevé qu'on ait pu penser est 12; la personne qui se prête à votre jeu doit donc compter au moins huit unités avant d'arriver à 20. Si le nombre pensé eût été précisément 12, le huitième nombre suivant eût conduit à 20 et voilà pourquoi ma baguette s'arrêtera la huitième fois au chiffre XII.

Si le nombre pensé est XI, X, IX... le joueur arrivera à 20 au neuvième, dixième, onzième coup. Ainsi, si je dois m'arrêter au huitième coup, c'est que le nombre pensé est XII; si je m'arrête au neuvième, le nombre pensé est XI; au dixième, le nombre pensé est X, et ainsi de suite.

Donc, en frappant le huitième coup sur l'heure de midi et en rebroussant chemin, au moment précis où le joueur dira 20, ma baguette sera sur le chiffre qu'il a pensé.

J'aurais pu n'obliger le joueur qu'à compter jusqu'à 13 et commencer immédiatement par l'heure de midi; mais la clef du problème aurait été trop vite aperçue. Je profite des 7 premiers nombres qui sont inutiles pour dérouter les spectateurs en promenant au hasard ma baguette sur le cadran.

Au lieu du nombre 20, j'aurai pu prendre 25, 30, 35... dans ce cas le nombre des coups inutiles eût été de 12, 17, 22,... et je serais revenu à l'heure de midi au treizième, au dix-huitième, au vingt-troisième coup.

On peut encore opérer de la manière suivante: vous avez pensé, je suppose, le chiffre III; veuillez mettre le doigt sur un autre chiffre quelconque, celui que vous voudrez, VII, par exemple. A partir de ce chiffre VII vous allez compter, en rebroussant chemin, depuis III jusqu'à 7 + 12 ou 19 et quand vous serez arrivé à 19, votre doigt sera précisément arrêté sur le chiffre III. Ainsi, vous direz 4 en touchant le VII, 5 en touchant le VI, 6 en touchant le V, etc...

Si vous aviez posé le doigt sur le chiffre II, vous auriez dû compter jusqu'à 2 + 12 ou 14, toujours en rebroussant chemin et en partant du chiffre II.

A. Bertalisse.

HOWARD

John Howard naquit en 1726, à Hackney, près de Londres, où son père, tapissier en renom, s'était retiré du commerce avec une fortune considérable.

Il était encore fort jeune quand il perdit sa mère; sa constitution délicate donnait quelque inquiétude à son père qui l'envoya à la campagne chez un de ses fermiers, à Cardington, aux environs de Bedford. C'est dans cette contrée qu'il passa une enfance si heureuse qu'il y fixa plus tard sa résidence favorite.

A sept ou huit ans, John fut placé dans une école fréquentée par les fils de riches dissidents. Il est à croire que les études y étaient fort négligées, car le jeune écolier en sortit à quatorze ans parfaitement ignorant. Il passa dix autres années sous la direction d'un maître renommé pour son profond savoir. Soit que l'intelligence du jeune Howard ne fût pas encore éveillée, soit que sa constitution débile le rendît peu apte à l'étude, il quitta cette seconde école avec un bagage scientifique assez léger.

Quand son père jugea qu'il était temps de le faire entrer dans le commerce, il ne s'inquiéta guère des inclinations de son fils et le plaça, à Londres, chez des épiciers en gros, auxquels il paya une prime d'apprentissage de 17 500 francs. Il faut dire que l'apprenti épicier avait son appartement particulier, un valet de chambre et deux chevaux de selle. Le père Howard mourut cette année-là, et John se libéra en payant à son patron le dédit stipulé par le contrat.

Devenu indépendant, il résolut de fortifier sa santé par les voyages, et son esprit par l'étude des lettres, des hommes et des mœurs. Pendant deux ans, il parcourut la France et l'Italie avec les aspirations d'un artiste et l'attention d'un philosophe.

En 1745, il rentrait en Angleterre, considérablement affermi en santé et en savoir.

Il prit pension chez une veuve qui possédait une villa meublée dans un faubourg aristocratique de Londres. Il menait là une vie calme et retirée, toute consacrée à l'étude, afin d'acquérir les connaissances qui devaient compléter son savoir. Il y réussit si bien que, à vingt-neuf ans, il faisait partie de la fameuse Société Royale de Londres.

Une maladie grave mit les jours de Howard en danger. Il dut la vie aux soins intelligents et assidus de son hôtesse qui lui avait voué une affection toute maternelle. La reconnaissance du convalescent prit un tour plus sentimental et, à peine guéri, il sollicita de sa garde-malade le bonheur de devenir son mari. Cette femme, pleine de sens, repoussa énergiquement sa proposition. Elle lui remontra combien serait ridicule une alliance entre un mari de vingt-neuf ans et une femme de cinquante-deux ans qui pourrait être sa mère. Il ne voulut rien entendre et le mariage fut célébré en 1752.

Mme Howard mourut trois ans après, laissant son mari si désespéré de sa perte qu'il résolut d'abandonner à jamais la maison où il avait coulé ses plus heureux jours. Il distribua les meubles aux familles indigentes du voisinage, et chercha des consolations dans la distraction forcée d'un voyage.

Il s'embarqua pour le Portugal où il voulait constater les effets du terrible tremblement de terre qui venait de détruire Lisbonne, et porter sa part de secours aux victimes de la catastrophe.

La France et l'Angleterre étaient alors en guerre. La frégate sur laquelle Howard avait pris passage fut prise par un vaisseau français. Tous les passagers furent faits prisonniers et jetés dans le donjon de Brest où, suivant la coutume du temps, ils furent assez mal traités. Howard ayant enfin obtenu d'être échangé contre un officier français, prisonnier de l'Angleterre, fut rendu à la liberté.

Cette mésaventure eut d'heureuses conséquences: elle livra un but aux élans philanthropiques d'Howard. Sa propre infortune appela son attention sur les souffrances d'autrui; il résolut d'employer sa vie et sa fortune au soulagement des misères humaines.

Il se retira dans sa terre de Cardington, où il se consacra tout entier à des œuvres de bienfaisance.

Il fit construire, aux limites de sa propriété, de nombreux cottages, sains et confortables, entourés d'un jardinet, qu'il livrait à bas prix aux familles nécessiteuses les plus méritantes. Il augmenta le bien-être des ouvriers en haussant les salaires ; il secourut les indigents valides en leur procurant du travail, et les vieillards et les infirmes en leur distribuant des vivres et des vêtements. Il compléta son œuvre en créant des écoles pour les enfants qu'on laissait vagabonder jusqu'à leur entrée dans les manufactures.

Comme un chaud rayon de soleil, la bienfaisance de ce bourgeois gentilhomme embellissait et réchauffait tout autour de lui. Cependant, si méritoire que fussent ses œuvres, elles ne lui auraient pas apporté la célébrité qui honore aujourd'hui sa mémoire. Elles auraient laissé, dans ce coin de l'Angleterre où elles se sont accomplies, un souvenir que le temps aurait emporté dans son aile.

En 1758, Howard épousa en secondes noces une jeune femme pieuse, aimable, compatissante et en tout digne de lui. Elle n'avait pas de plus grande joie que celle de l'aider dans ses bonnes actions; aussi partageait-elle le respect, la reconnaissance et l'affection que le pays tout entier avait voués à son mari. Cette noble créature mourut quelques années après en donnant le jour à un fils.

Dans sa douleur, Howard, dont le cœur était tout amour et toute tendresse, dut espérer que sa femme lui laissait, en quittant ce monde, une consolation. Hélas! il n'en fut rien. Ce fils fut pour lui la source d'amères douleurs : échappant à l'influence de son vertueux père, il se livra à la vie la plus scandaleuse et ses désordres le conduisirent à la folie.

En 1773, Howard dut à la considération dont il jouissait d'être nommé shérif du comté de Bedford. Il accepta avec joie ces fonctions tout honorifiques qu'il n'avait pas recherchées, parce qu'elles allaient lui permettre d'exercer sa bienfaisance sur un plus grand théâtre et plus efficacement.

Howard profita de cette situation, non pour jouir de ses honorables loisirs, mais pour rechercher les moyens d'être utile à son pays et à l'humanité.

Son attention avait été appelée depuis longtemps sur le sort des prisonniers. Sa qualité le mettait à même de prendre une connaissance plus exacte des faits qui étaient parvenus jusqu'à lui.

Il commença par visiter toutes les prisons de son ressort, puis il se fit ouvrir les portes de celles des comtés voisins et de la métropole. Ces inspections lui révélèrent toute l'étendue des désordres affreux qui y régnaient. Il fut épouvanté des profondeurs de misères insondables qui lui donnaient le vertige. Il se sentait envahi par un sentiment de honte patriotique devant ces horreurs qui déshonoraient la civilisation de son pays.

Partout il trouva les prisonniers renfermés dans des espaces étroits, obscurs, insalubres, privés d'air et d'exercice, torturés à plaisir par les geôliers qui les soumettaient aux plus cruels traitements.

Ce qui surtout le navra fut de voir des prisonniers enfermés pour dettes, des enfants incarcérés pour de légers délits, livrés à l'école du vice au milieu d'une société de bandits et de scélérats, hôtes habituels de toutes les prisons.

Dans aucun de ces établissements, les geôliers n'avaient de traitement fixe; ils vivaient du produit de leurs exactions. Les prisonniers pour dettes qui s'étaient libérés vis-à-vis de leurs créanciers, les accusés déclarés non coupables, les prévenus renvoyés par une ordonnance de non lieu n'en étaient pas moins, en dépit du jugement qui les mettait en liberté, reconduits à leur cachot pour y *pourrir* jusqu'à ce qu'ils aient payé la rançon fixée par le geôlier. Que d'innocents passaient ainsi leur vie dans un emprisonnement trop cruel, même pour des coupables!

Dans les prisons des bourgs, des comtés, de la métropole, dans les maisons de correction, dans les maisons de force, le cœur du digne philanthrope fut déchiré par le spectacle le plus lamentable. Toujours des débiteurs soumis à la même rigueur que les meurtriers, toujours le même entassement, le même aménagement défectueux! Toujours la *fièvre des prisons*, toujours la petite vérole qui emportaient les victimes par centaines.

En 1774, il présenta à la Chambre des Communes le résultat de son enquête personnelle et le plan des réformes qu'il proposait. Sa voix fut écoutée. La Chambre des Communes comprit que, comme l'avait dit Howard, l'état actuel des choses était une honte pour l'Angleterre et un scandale pour le monde entier. Après examen, elle approuva les projets de réforme qui lui étaient soumis en votant des remerciements solennels à Howard.

Après avoir parcouru l'Écosse et l'Irlande, Howard résolut de poursuivre sa charitable croisade à travers la France, la Hollande et l'Allemagne.

Il ne put, à Paris, obtenir l'entrée de la Bastille; mais il eut accès au Grand-Châtelet, au Petit-Châtelet, au Fort-l'Évêque, à Bicêtre, et, partout, il trouva les choses plus humainement conduites qu'en Angleterre.

« Les Français ont, dit-il, des soins dignes d'éloges pour l'administration de leurs prisons. Tout y est sain, propre, bien aménagé, et nulle part je n'ai trouvé la *fièvre des prisons*, ce fléau terrible qui fait chez nous tant de ravages. Non seulement les prisonniers ne sont point meurtris par les fers cruels, mais ils ont une alimentation bien supérieure aux nôtres. Ils reçoivent chaque jour deux livres de pain et la soupe; le dimanche on y ajoute une livre de viande. »

Nous ne pouvons, sans manquer aux devoirs que nous impose la vérité, ne pas faire remarquer ici que le philanthrope anglais n'a guère vu que l'élite de nos prisons, et que les termes de comparaison qu'il a pris dans son pays devaient les faire juger plus favorablement.

En Hollande et en Allemagne, l'organisation des établissements pénitentiaires était meilleure. Le tra-

vail — ce grand moralisateur — y était presque toujours introduit. Dans certaines villes, les prisonniers, conduits sous bonne escorte, étaient occupés à des travaux d'utilité publique, tels que le balayage des rues, l'entretien des routes; le gain qu'ils rapportaient était consacré en partie à améliorer leur régime.

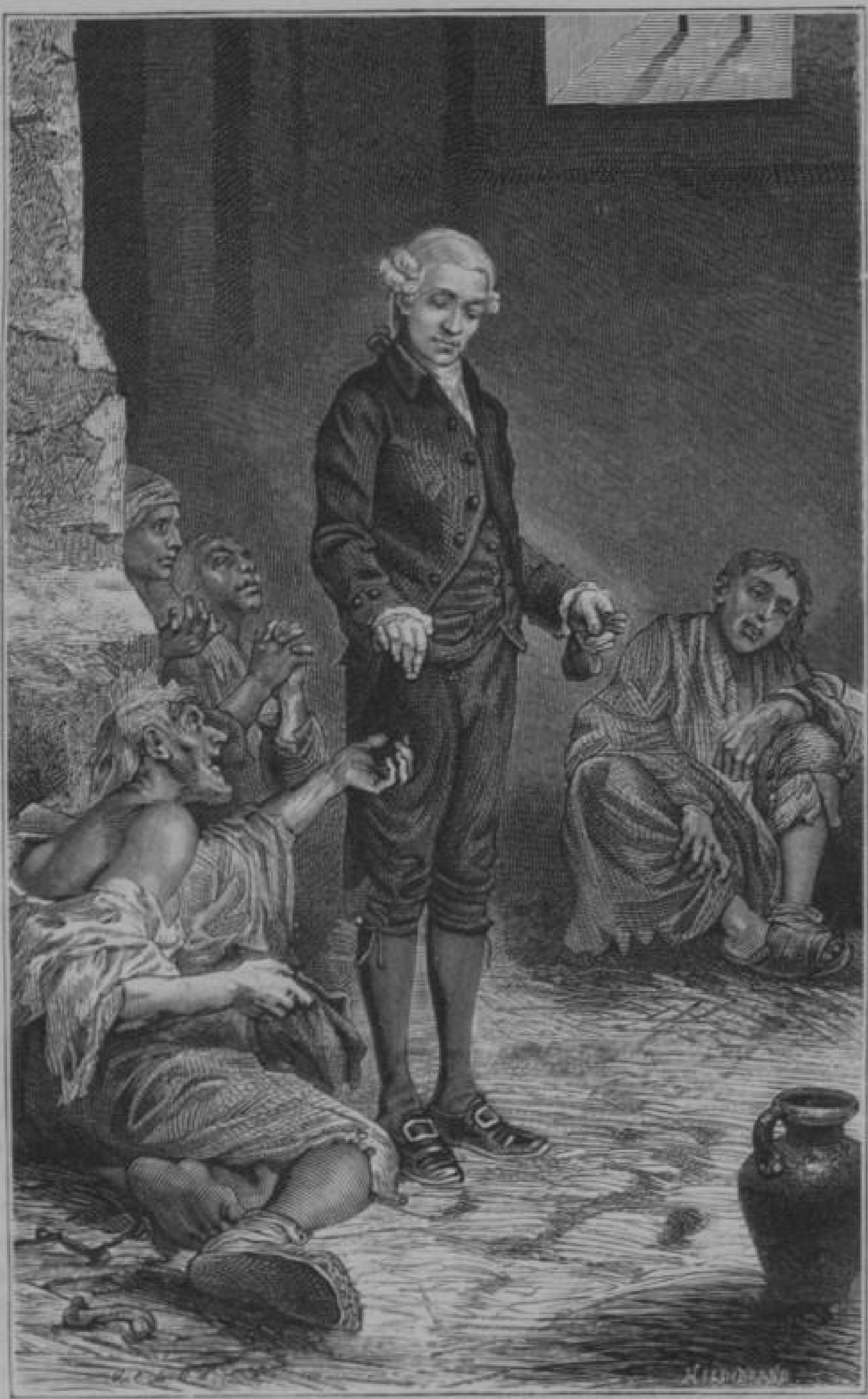
Howard n'était ni un touriste curieux en quête d'émotions, ni un philanthrope sentimental qui s'en allait de prison en prison écouter des gémissements et essuyer des larmes. C'était un homme pratique, un réformateur sensé, cherchant à faire de la discipline pénitentiaire un instrument de réforme sociale et de régénération individuelle.

C'est dans ce but que, à peine rentré en Angleterre, il visita de nouveau les prisons pour se rendre compte des améliorations introduites, et pour étudier ce qui restait à faire.

Howard ne crut pas avoir fait assez encore et, loin de considérer sa mission terminée, il partit, en 1778, pour un troisième voyage continental. Il parcourut de nouveau la France, l'Allemagne et la Hollande; il visita la Russie, la Pologne, l'Autriche, l'Italie, le Danemark, la Suède, et enfin l'Espagne et le Portugal!

Dans ces courses à travers l'Europe, Howard ne suivait pas un itinéraire fixé d'avance. Il n'épargnait pas plus ses pas que sa peine : il allait en avant et revenait en arrière pour prendre un supplément d'informations, pour comparer plus directement et plus sûrement les observations faites à de grandes distances.

Un de ses biographes a calculé que, dans l'espace de dix ans, de 1773 à 1783, il avait, dans ses missions philanthropiques, parcouru plus de 64 500 kilomètres rien que pour se rendre d'une prison à une prison, d'une maison de correction à une maison de détention.



Howard visita les principaux lazarets. (P. 205, col. 2.)

En Angleterre, il voyageait généralement à cheval, accompagné d'un seul domestique, s'arrêtant de préférence chez de pauvres paysans à qui il ne demandait qu'une tasse de lait pour son repas.

Sur le continent, il voyageait nécessairement en poste, payant généreusement les postillons, afin d'éviter les pertes de temps.

Après un repos de deux années employées à collationner ses documents, Howard quitta encore l'Angleterre. Il traversa de nouveau la France et visita les principaux lazarets de l'Europe, le long des côtes de la Méditerranée. A son arrivée à Rome, il fut reçu par le pape Pie VI.

Au moment des adieux, le pape posa une de ses mains sur la tête du philanthrope et lui dit d'une voix attendrie : « Vous autres Anglais, vous ne faites point cas de ces choses; recevez pourtant la béné-

diction d'un vieillard, cela ne saurait vous faire aucun mal. »

De Rome, Howard poussa jusqu'à Malte, où il eut la malicieuse pensée de comparer les écuries du grand-maître de l'ordre avec l'hôpital de la ville. Pendant que les chevaux et les mules de Sa Seigneurie recevaient, avec une grande sollicitude, les soins empressés de nombreux serviteurs d'une tenue parfaite, les malades étaient abandonnés à la gardes d'infirmiers aussi négligents que sales, aussi inhumains que déguenillés. L'air était empesté à ce point que le médecin faisait sa ronde d'hôpital rapidement et tenant constamment sous son nez un mouchoir parfumé.

Howard arriva à Constantinople au moment où cette ville était ravagée par la peste. Il n'en mit que plus de zèle à visiter les hôpitaux, où les médecins refusaient de pénétrer.

A Venise, où il se rendit ensuite, il apprit que ses concitoyens avaient ouvert une souscription dans le but de lui ériger une statue à Londres. Cet honneur le contrista. « Comment, écrit-il à l'un de ses confidents, je n'ai pas en Angleterre un véritable ami qui s'oppose à une pareille entreprise! Je vais donc hâter mon retour pour empêcher l'exécution d'un projet si contraire à mes principes. »

Toutefois, avant de rentrer en Angleterre, il se rendit à Vienne pour condescendre au désir de l'empereur Joseph II qui se targuait de philosophie et souhaitait s'entretenir avec le célèbre philanthrope. L'entretien faillit être compromis. Howard, qui pouvait être courtois, ne voulait pas être courtisan, et il refusa de faire acte de vasselage en pliant le genou devant l'empereur, ainsi que l'étiquette l'exigeait. En outre, l'entrevue ne prit peut-être pas le tour que le souverain attendait. En entamant le sujet qui le passionnait, le voyageur manifesta vivement le chagrin que lui causait l'établissement de nouveaux cachots dans la capitale de l'empire.

« Comment! monsieur, dit Joseph II étonné et piqué, vous vous plaignez de mes cachots? Mais est-ce que, en Angleterre, vous ne pendez pas les malfaiteurs par douzaines?

— Cela est malheureusement vrai, sire, répondit-il avec vivacité. Cependant, j'aimerais mieux être pendu haut et court en Angleterre, que de languir dans un de vos cachots. »

Cette franchise ne déplut pas autant qu'on pourrait le croire au prince qui promit au philanthrope d'étudier ses plans de réforme et de les adopter selon la nécessité.

La considération que Joseph II témoignait à Howard lui attira celle des courtisans. Le gouverneur de la Haute-Autriche vint le voir, accompagné de sa femme, et, sans se départir de sa morgue de grand seigneur, il lui demanda d'un air assez hautain ce qu'il pensait des prisons de son gouvernement.

« Il n'y a rien de pire en Allemagne, monsieur le comte, répondit Howard, et particulièrement celles qui sont destinées aux femmes. Je recommande à madame la comtesse de les visiter personnellement, dans le but de rechercher les meilleurs moyens de remédier à des abus révoltants.

— Moi! s'écria la dame. Moi! que j'aille visiter des prisons. Vraiment! monsieur, sachez à qui vous parlez. »

Et, choquée au dernier point, elle se retira avec l'air digne d'une personne injustement offensée.

Cette arrogance n'intimida point Howard; il y répondit par une sortie qui laisse même beaucoup à désirer sous le rapport de l'urbanité. Mais ne doit-on pas l'excuser en songeant que son interlocutrice l'avait blessé au point le plus vif, le plus sensible de son cœur?

Donc, il suivit la grande dame jusque dans l'escalier, et, se penchant au-dessus de la rampe, il lui dit :

« Rappelez-vous, madame la comtesse, que vous n'êtes qu'une femme semblable aux autres et que, tôt ou tard, vous n'habiterez qu'un petit coin de terre comme la plus misérable des prisonnières que vous méprisez. »

Comme on le voit, la leçon était brutale; mais Howard, si bienveillant pour les humbles et les infortunés, était dur aux orgueilleux et aux sots.

De retour en Angleterre, Howard fit liquider la souscription organisée pour lui ériger un monument. Il rendit l'argent aux souscripteurs connus et fit, avec le reste, libérer quelques malheureux prisonniers pour dettes.

Tout en continuant ses inspections des prisons d'Angleterre et d'Écosse, il mit la dernière main à un *Essai sur les principaux lazarets d'Europe*.

Sans en attendre la publication, il reprend le cours de ses pérégrinations charitables. Il part pour étudier sur place le terrible fléau de la peste qui vient d'éclater en Orient.

« Je n'ignore pas, écrivait-il au docteur Aitkin, son ami qui fut son biographe, les dangers qui m'attendent dans une expédition de ce genre; mais je m'en remets avec soumission à la volonté divine. Un soldat ne doit-il pas souhaiter mourir sur le champ de bataille? »

A la fin de 1789, Howard arrivait en Crimée, à Cherson, ville située à l'embouchure du Dniéper. C'est là que, en visitant des malades, il contracta le germe d'une fièvre maligne qui l'emporta en quelques jours.

Il mourut, le 20 janvier 1790, âgé de soixante-quatre ans, prenant congé de ses amis avec autant de simplicité et de résignation que s'il se fût agi d'un voyage de courte durée, recommandant qu'on ne donnât aucune solennité à ses funérailles, et que sa tombe ne fût distinguée par aucun monument autre qu'un simple cadran solaire.

Ses dernières instructions ne furent pas suivies à la lettre. La population assista à ses funérailles; les dignitaires de la ville et les soldats de la garnison se joignirent au cortège.

Sur sa tombe on éleva une pyramide sur laquelle est gravée une inscription qui indique au passant la dernière demeure d'un martyr de la charité.

Ses concitoyens, qui avaient voulu l'honorer de son vivant par une manifestation publique, ne pouvaient manquer de glorifier sa mémoire. Ils lui élevèrent un monument dans la cathédrale de Saint-Paul. Cette fois, il ne pouvait plus s'opposer à l'érection de la statue qui avait si fort offensé sa modestie. Sur le socle, on a gravé une longue inscription qui raconte la vie et la mort de cet homme de bien.

Était-ce donc un colosse aux proportions athlétiques, que ce lutteur infatigable qui allait par le monde combattre le monstre du mal?

Non. C'était un homme frêle, débile, maigre, chétif, au teint blême, à la voix douce et faible. Toute sa vigueur était concentrée dans sa volonté. Il ne conservait la santé que grâce à un régime austère, à une hygiène des plus rigoureuses. Des légumes, du pain, du beurre, du thé, formaient le fond de son alimentation. Ce ne fut que dans la vieillesse qu'il consentit à manger de la chair des animaux et à boire un peu de vin. Matin et soir, il s'enveloppait quelques minutes dans un gros drap de toile trempé dans l'eau froide et s'habituait à porter du linge humide. Il prétendait que cette hygiène stoïque fortifiait son corps en même temps que son âme.

L'activité qu'il a toujours déployée ne suffirait point pour expliquer qu'il ait accompli tant de travaux, tant de voyages, qu'il ait mené à bonne fin une si grande œuvre. Le grand secret qui lui a permis de faire tenir tant de choses dans une existence pourtant limitée, c'est qu'il savait le prix du temps et qu'il savait l'employer. Il se levait de bon matin, fuyait les réunions mondaines, les spectacles, tout ce qui n'aurait pas accaparé son esprit au profit de l'humanité.

Quand il avait formé un projet, pris une résolution, rien ne pouvait l'en détourner. On le voyait assis, tenant, dans sa main posée sur son genou, sa montre que son regard interrogeait de temps en temps. Sitôt que l'aiguille marquait l'heure déterminée, il se levait au milieu de la conversation la plus animée et la plus intéressante, prenait son chapeau et allait à ses affaires.

Cette tension d'esprit vers le but proposé, cette obstination à accomplir une chose projetée, sont un des traits les plus saillants de son caractère.

Sa pitié pour tout ce qui souffre s'étendait jusqu'aux bêtes. Il considérait les animaux domestiques hors de service comme des serviteurs infirmes auxquels on doit des soins et même des égards. Il avait établi dans son parc un asile de retraite pour ceux de ses animaux que la vieillesse ou l'infirmité rendait incapables.

Nous avons déjà pu voir à quel point il était modeste. Il ne pouvait souffrir la plus petite louange. Quand on parlait devant lui des bienfaits qu'il avait répandus autour de son domaine, de la grande œuvre qu'il avait accomplie, des services qu'il avait rendus à l'humanité, il se contentait de hausser les épaules.

Les travaux de ce modeste homme de bien n'ont pas été perdus. Howard a réussi à éclairer les gouvernements; il a réussi à éveiller l'opinion publique et à associer les cœurs généreux à ses propres sentiments.

La France et l'Angleterre ont profité des enseignements de ce sage et ont réformé le régime barbare des prisons et des hôpitaux. D'autres philanthropes ont continué son œuvre que l'avenir achèvera.

M[me] GUSTAVE DEMOULIN.

LES ABEILLES[1]

II

L'essaim tout entier bourdonne dans la ruche nouvelle que lui a offerte l'apiculteur. Les abeilles se promènent sur les parois intérieures de l'édifice comme pour en reconnaître les moindres parties, pour en apprécier les plus petits détails.

Peut-être, se rencontrant dans leurs allées et venues continuelles, se touchant vivement de leurs antennes, elles se disent leurs impressions, peut-être quelques-unes relèvent les voix, ou communiquent à toutes les résolutions du plus grand nombre : on va fonder en ce lieu la colonie.

Il n'y a ni ordre ni travail dans ces premiers moments, dans cette première journée : point de sentinelles à la porte, point de travailleuses au dedans, point de butineuses au dehors.

« Pendant la nuit elles se reposent, dit Pline, et, au matin, une abeille éveille les autres en bourdonnant deux ou trois fois, comme si elle sonnait de la trompette. » La peinture est charmante, et il est bien vrai qu'une des ouvrières est chargée de battre « le rappel » : c'est l'expression consacrée.

Elles viennent, peu nombreuses d'abord, craintives, hésitantes, et paraissent se consulter, s'encourager mutuellement.

Bientôt la planchette que doit posséder à l'entrée, devant la petite porte, toute ruche bien organisée, est couverte d'abeilles: elles volent autour de la ruche: elles s'aventurent un peu plus loin, elles reviennent, et bourdonnent beaucoup; enfin quelques éclaireurs partent en avant, et elles se répandent dans la contrée environnante.

Toutes ne sortent pas : il y a tant de choses à faire au logis! On se distribue le travail, les emplois.

Quelques-unes s'installent sur la planchette. Elles seront les gardiennes, et désormais nulle abeille n'entrera sans prouver par un signe, une parole, qu'elle appartient à la ruche. La charge d'une sentinelle n'est point une sinécure : « l'ouverture d'une ruche bien

1. Suite. — Voy. vol. XX, page 191.

peuplée livre passage à une centaine d'abeilles par minute, ce qui fait, depuis cinq heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, environ 80 000 entrées, en supposant une population de 20 000 ouvrières et en comptant quatre excursions pour chacune d'elles. »

D'autres, aussi sur la planchette, se mettent en devoir de renouveler l'air de l'habitation. Elles étendent leurs jambes postérieures de manière à élever l'abdomen plus haut que la tête, et, dans cette posture singulière, elles exécutent un battement d'ailes très rapide. Des ouvrières échelonnées du bas de la ruche au sommet, et dans la même posture, répètent les mêmes mouvements. Elles établissent ainsi une communication directe entre l'air extérieur et l'air intérieur; c'est un véritable courant qu'elles savent modérer selon leurs besoins, et qui rétablit dans toute sa pureté l'atmosphère qu'elles respirent.

Ce mouvement de ventilation est parfois général pendant les grandes chaleurs de l'été; toutes les abeilles y prennent part.

Cependant il y a grand bourdonnement dans la ruche, grande agitation, grande presse: ne faut-il pas continuer les reconnaissances de la veille, nettoyer les coins qui semblent moins nets, faire disparaître, en les rongeant, les aspérités qui pourront nuire ou qui déplaisent?

Et la reine! Des centaines d'abeilles pareies à des filles dévouées lui font cortège, recommencent à tout moment sa toilette, celle-ci en lui brossant le ventre, celle-là en lui caressant les ailes de sa trompe, une troisième en enlevant la poussière qui peut-être lui ternit les yeux; toutes veillent à ses besoins et lui offrent du miel qu'elle accepte toujours.

Et que nulle audacieuse ne se trouve sur le chemin que suit la mère-abeille, du moins qu'elle s'en écarte aussitôt, ou elle serait poursuivie et châtiée sans pitié.

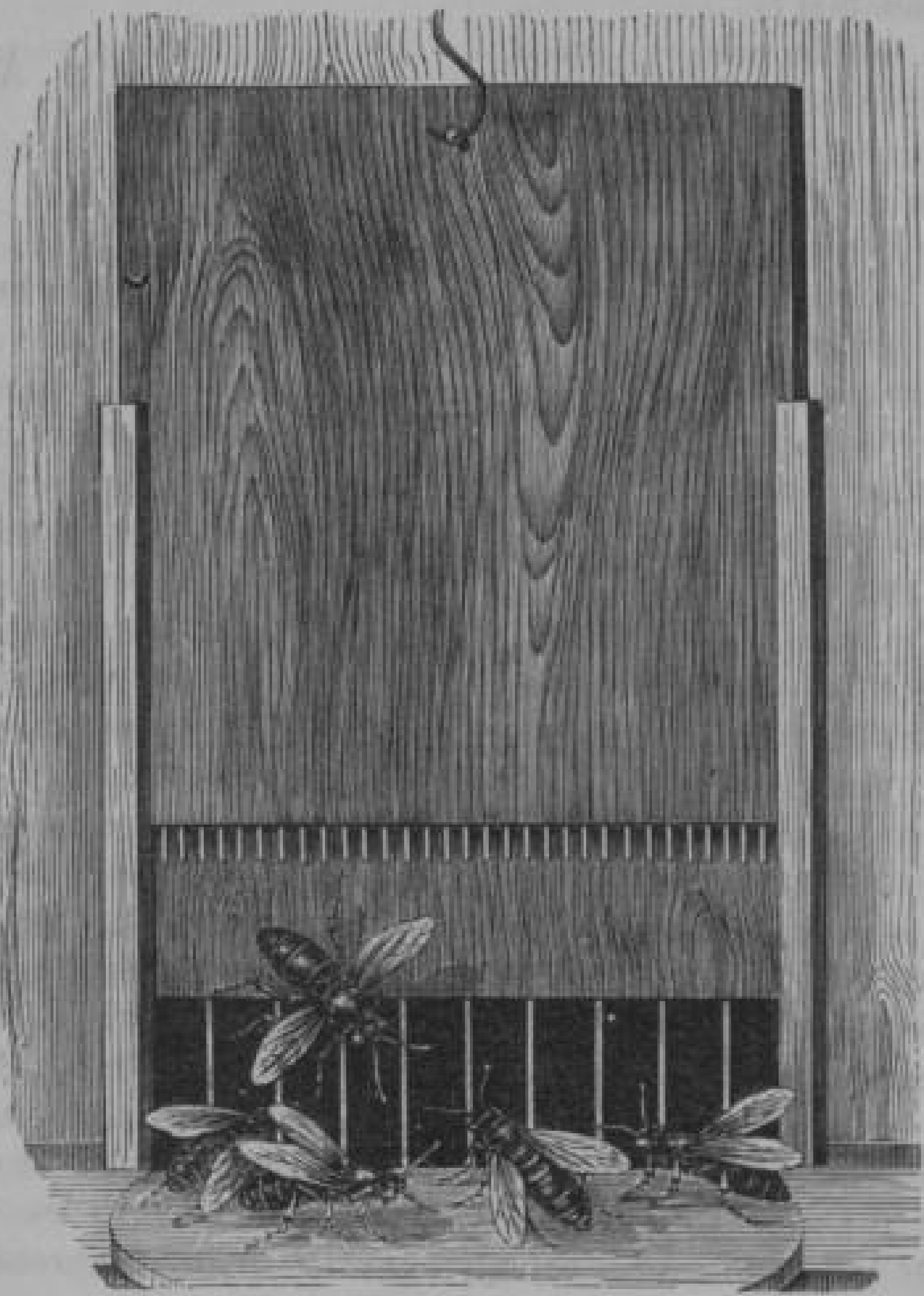
Quant aux faux bourdons, grands amis du plaisir et de la paresse, ils commencent dès aussitôt leurs courses vagabondes et leurs évolutions joyeuses, s'éloignant peu mais tourbillonnant sans cesse.

Une heure ne s'est point écoulée qu'arrivent des butineuses. Elles s'arrêtent sur la planchette. Les sentinelles s'empressent. On se touche les antennes, on se dit le mot d'ordre: les abeilles entrent.

C'est à qui leur fera accueil. Elles apportent la provision du jour, le miel qu'elles ont recueilli sur les fleurs, et maintes petites trompes s'allongent demandant leur part du festin.

En voici d'autres qui volent ou marchent avec peine tant est lourd le fardeau qu'elles portent dans leurs corbeilles. On leur fait réception aussi joyeuse, et on les aide à se décharger de leur richesse, une matière résineuse odorante, appelée propolis.

Les ouvrières détachent la propolis par petits fragments des jambes de leurs sœurs, la ramollissent entre leurs mandibules, et la mettent aussitôt en œuvre; elles l'étendent comme un ciment partout où il y a quelque crevasse à fermer, quelque fente à boucher. Parfois elles en enduisent toute la ruche à l'intérieur.



Sentinelles à la porte d'une ruche. (P. 207. col. 2.)

La propolis est une substance gluante, rougeâtre, que donnent les bourgeons de quelques arbres, et particulièrement le peuplier, le marronnier, le pin, le sapin, etc. Cette matière se durcit et protège ainsi la ruche contre les intempéries des saisons, le vent, le froid, la pluie ou l'humidité.

Chaque fois que paraissent des abeilles chargées de propolis, mêmes scènes se passent et à l'entrée de la ruche et au dedans.

Il est néanmoins des butineuses qui ne réclament aucune assistance et qui, s'accrochant aussitôt les unes aux autres par les pattes, se suspendent en groupes séparés, guirlandes, grappes ou rideaux; elles restent là immobiles, et longtemps.

Celles-ci n'apportent pas de propolis; ce sont les cirières, les plus jeunes, les plus belles, les plus grosses abeilles. Il se fait un travail dans leur premier estomac, travail qu'on ne s'explique point encore parfaitement: au bout de quinze ou dix-huit heures d'immobilité complète, les abeilles qui ont recueilli le miel des fleurs, et ne l'ont point régurgité à leur arrivée dans la ruche, sentent se former sous les anneaux de leur abdomen de fines lamelles de cire.

A suivre. Mme BARBÉ.



Ils échangeaient entre eux des sourires. (P. 209, col. 2.)

LES MILLIONS DE LA TANTE ZÉZÉ [1]

XXVII

Opinion du colonel sur Octavie. — Les crochets du capitaine Pertuys. — Premier crochet.

Le colonel se leva aussi, et l'on eût dit qu'en se levant, il avait accordé un congé de quelques minutes à sa froideur et à sa sécheresse habituelles. Il posa sa main sur l'épaule du capitaine Pertuys, et le capitaine Pertuys en pensa perdre contenance.

« Maintenant que notre conférence officielle est terminée, dit le colonel, avec un de ces beaux sourires qui éclairaient si rarement sa figure martiale, je vous offre toutes mes félicitations. Je ne suis pas un mondain, vous le savez, mais les bruits du monde arrivent jusqu'à moi. On m'a montré la future Mme Pertuys: elle est charmante ! »

Le capitaine Pertuys s'inclina en rougissant.

« Charmante, reprit le colonel, et il m'est revenu de très bonne source qu'elle est digne d'être la femme d'un officier... d'un officier comme vous ! »

Encore une fois le capitaine s'inclina en rougissant, et le colonel continua :

« Vous vous mariez jeune et vous avez raison. Il faut que la femme d'un officier prenne ses grades avec lui, et devienne Mme la générale après avoir été Mme la colonelle, et ainsi de suite. Quant aux petites vaniteuses qui épousent de vieux *pompons*, à cause des étoiles qu'ils portent sur leurs épaulettes.... »

1. Suite. — Voyez pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177 et 193.

Sans achever sa phrase, il balaya, d'un geste du bras droit, les petites vaniteuses qui épousent de vieux *pompons*, à cause des étoiles qu'ils portent sur leurs épaulettes.

« Je me suis oublié, reprit-il en souriant; c'est sans doute à cause de l'estime et de l'affection que vous m'inspirez; mais une fois n'est pas coutume, vous serez discret. Passé le seuil de ce cabinet, je redeviens votre colonel. Adieu, mon ami. »

Une fois la porte ouverte, la froideur et la sécheresse du colonel reprirent leur service. Le planton qui vit le capitaine et le colonel échanger les politesses les plus froides se demanda si, par hasard, le capitaine Pertuys ne venait pas de recevoir « une chasse n° 1 ».

Les quelques hussards qui flânaient en conquérants dans les rues de Sainte-Suzanne n'étaient pas de l'avis du planton.

Après avoir porté à leur tempe droite, d'un air de profonde componction, leur main droite gantée de blanc, sur le passage du capitaine, ils échangeaient entre eux des sourires de bonne humeur et des observations philosophiques sur la démarche du capitaine Pertuys et sur l'expression de sa physionomie. Il ne marchait pas, il volait.

Rapide comme l'hirondelle, il faisait comme elle de brusques crochets dans son vol. A chacun de ses crochets, l'hirondelle, dit-on, saisit un ou plusieurs insectes qu'elle avait visés de loin. Ce n'est donc pas le hasard qui guide son vol en apparence si capricieux. A chacun de ses crochets le capitaine Pertuys mettait la joie dans un ou plusieurs cœurs humains.

Premier crochet. Le capitaine Pertuys, au sortir de la maison du colonel, enfile la rue des Billettes, et, s'arrêtant à la porte d'un atelier de menuiserie, met la joie dans le cœur d'un menuisier. Ce menuisier, ou plutôt ce compagnon menuisier, est un beau garçon qui ressemble étonnamment à certaine photographie que la mère Macault a montrée en grande pompe à la tante Zézé, le jour de son entrée dans la Maison aux Grimaces.

« Voilà le capitaine Pertuys, » lui crient ses camarades, car en ce moment Prosper Macault, acharné après une longue planche d'où il tire de longs frisons, tourne le dos à la porte. Prosper fait brusquement volte-face, et, la varlope dans la main gauche, se précipite vers l'entrée. Il porte sa main droite à sa tempe droite et attend. Le capitaine ne le fait pas attendre longtemps : il lui lance ces mots : « Vous pouvez faire publier vos bans! » et reprend son vol.

« Merci, mon capitaine, » crie Prosper en brandissant sa varlope, et il déclare à ses amis qu'il n'a jamais été si heureux de sa vie, qu'il n'y a pas au monde un meilleur enfant que le capitaine Pertuys, ni une meilleure femme que Mme Lemas. Ses amis lui serrent la main, lui donnent de grandes tapes dans le dos, en manière de félicitations, et se remettent au travail.

Prosper aussi se remet au travail, et comme il a un excédent d'allégresse à dépenser, il le dépense sur la grande planche qu'il rabote de plus belle, en sifflant comme sifflent les merles au retour du printemps.

Pourquoi les camarades de Prosper semblaient-ils savoir d'avance que la vue du capitaine, précisément ce jour-là, serait agréable à Prosper? C'est tout simplement parce que Prosper les avait mis au courant de ses petites affaires. Oui, mais en quoi la démarche d'un capitaine de hussards auprès de son colonel pouvait-elle intéresser un compagnon menuisier? Parce que le dit compagnon menuisier devait se marier le même jour que le capitaine.

Voilà comment les choses en étaient venues là.

Un jour que Mme Lemas se disposait à sortir pour faire quelques emplettes, elle crut remarquer que le joyeux Macault n'avait pas son entrain habituel. Ses bonnes grosses joues s'étaient aplaties, comme si quelque menuisier facétieux les eût soumises à une pression latérale, entre deux planches, pour voir l'effet. L'effet était désastreux.

« Macault, lui dit Mme Lemas avec bonté, ou vous êtes malade, ou vous avez quelque chose qui vous tracasse.

— Madame est trop bonne, répondit Macault avec un sourire lamentable. Dieu merci, je me porte assez bien; mais chacun a ses petites peines en ce monde; Madame sait cela mieux que personne.

— Contez-moi ce que vous appelez vos petites peines.

— Madame est vraiment trop bonne, mais si madame voulait prendre la peine d'entrer s'asseoir dans la loge, ma vieille lui dirait la chose, et Madame ne serait pas debout tout le temps, car ce sera peut-être un peu long. Et puis Madame, qui est si bonne, trouverait sûrement des paroles pour consoler ma vieille. »

Madame, qui avait un faible pour les petites gens, remit ses emplettes à plus tard, et ôta ses gants pour n'avoir point l'air de faire à la « vieille » une visite de cérémonie; car la pauvre femme était si timide que la vue d'une paire de gants lui aurait fermé la bouche en lui rappelant la distance qui la séparait de Madame. Le père Macault comprit et approuva d'un signe de tête.

Avant d'introduire Madame dans la chambre d'où « la vieille » refusait obstinément de sortir depuis plusieurs semaines, le père Macault, d'un geste naïf et éloquent, la montra à Madame, à travers la porte vitrée.

Les chagrins les plus amers ne dispensent point les pauvres gens de travailler, aussi la mère Macault travaillait activement. Assise sur une chaise basse, près de la fenêtre, ses grosses lunettes de corne sur le nez, elle ravaudait de vieux bas. Sa main tremblait, une toute petite larme reflétait la lumière de la fenêtre, au bas d'une de ses pauvres joues ridées.

« Ma vieille, dit le père Macault, en entr'ouvrant la porte, voilà Madame qui a l'obligeance d'avoir la bonté de... »

Laissant le père Macault se tirer comme il pourrait de la phrase un peu trop pompeuse où il avait eu l'imprudence de s'engager, à bonne intention, Mme Lemas se glissa dans la chambre, prit une chaise, s'assit à côté de la pauvre vieille, et lui dit d'un ton si doux que c'était déjà comme un baume de l'entendre :

« Je sais que vous avez du chagrin, parlez-moi comme à une amie, voulez-vous?

— C'est rapport à Prosper, dit la vieille, les yeux toujours baissés sur son ouvrage.

— Est-ce qu'il se dérange?

— Oh non! oh non! s'écria la mère de Prosper en relevant la tête et en regardant Mme Lemas; voyez-vous, c'est un bon fils, et c'est un ouvrier comme il n'y en a pas beaucoup.

— Alors?

— Alors, il se fait de la peine, il se mange le sang, et il y a des fois qu'il parle de s'en aller à l'armée de la guerre pour en finir.

— Il a du chagrin?

— Voyez vous-même. Il a connu d'enfance une jeunesse qui demeurait avec sa mère dans la maison où nous étions aussi depuis vingt ans, avant de venir ici une bonne fille, il n'y a pas à dire le contraire, travailleuse dans son état de couturière, comme Prosper dans son état de menuisier, et point laide à regarder. Macault est allé trouver la mère, il y a de cela trois semaines. Il lui a dit que si sa fille épousait Prosper, ça ne ferait pas un sot mariage. La mère a répondu qu'elle n'avait rien à dire contre Prosper, au contraire. Elle a convenu que les deux feraient bien la paire. Je ne lui en veux pas, et je ne lui en voudrai jamais de ce qu'elle a dit en plus.

— Qu'a-t-elle donc pu dire en plus?

— C'est une femme qui a le droit de parler de la misère, parce qu'elle a enduré bien de la misère dans sa vie, reprit la mère de Prosper, comme pour excuser l'autre mère aux yeux de Mme Lemas, et pour la mettre à l'abri d'un jugement trop sévère. Elle a dit : « Père Macault, aujourd'hui, les choses ne se passent plus comme de notre temps. La vie est devenue trop chère. Si nous marions la faim et la soif, nous verrons avant longtemps une grande misère. Cela me fend le cœur de faire de la peine à nos deux enfants, qui ne méritent cela ni l'un ni l'autre. Mais, je me suis juré que ma fille ne passerait pas par les mêmes chemins que moi: il y a trop d'épines dans ces chemins-là. Que Prosper travaille et amasse, avant de songer à se marier; il peut tomber malade comme tout le monde, il peut mourir: la mort n'épargne pas plus les jeunes que les vieux. Alors, que devient sa femme? que deviennent ses enfants? Père Macault, je me fais autant de peine que je vous en fais en vous disant ce que je vous dis; mais vous êtes un homme juste, et je suis sûre que vous ne m'en voudrez pas. N'est-ce pas, madame, qu'on ne peut pas lui en vouloir?

— Assurément non! reprit chaleureusement Mme Lemas.

— J'étais sûre que vous diriez cela, reprit la bonne femme en hochant la tête. Mais Seigneur Dieu! c'est une rude et triste chose que la vie. Sans qu'il y ait de la faute de l'un ou de l'autre, voilà cinq personnes plus malheureuses que des pierres. »

Tout en lui prodiguant les bonnes paroles qui ne guérissent pas la douleur, mais qui l'assoupissent pour un temps, Mme Lemas se demandait pourquoi ces pauvres gens, la sachant si riche, n'avaient pas eu un seul instant l'idée de s'adresser à elle?

Il y avait à cela une raison bien simple. Ces pauvres gens étaient de l'ancienne roche. Pas une seule fois, dans le cours de leur longue existence, ils n'avaient porté envie aux riches, jamais ils n'avaient demandé que leur dû. Mme Lemas était riche, il est vrai, mais elle s'était mis sur les bras une nombreuse famille, et l'on se doit à sa famille avant tout. Ils lui savaient un gré infini de les avoir pris à son service, mais jamais l'idée ne leur serait venue de lui raconter leurs chagrins.

« Nous recauserons de tout cela, dit-elle en se levant, bon courage! vous m'entendez, bon courage! »



« Vous pouvez faire publier vos bans. » (P. 210, col. 1.)

Elle courut tout droit chez Mme de Bacques. Mme de Bacques mit son fils en campagne, et M. le maire n'eut pas grand'peine à se procurer les renseignements les plus exacts sur la mère et sur la fille. Comme ces renseignements concordaient de tout point avec les dires

de la mère Macault, Mme Lemas alla trouver la mère et lui demanda pour Prosper la main de sa fille. Elle se chargeait de la dot bien entendu.

Mme Lemas aurait laissé marier Prosper dans le plus bref délai, si Mme de Bacques, toujours un peu entichée du romanesque et de la mise en scène, n'avait décidé que les deux couples se marieraient le même jour et à la même église, puisque les deux fiancées habitaient la même paroisse. Tout le monde s'était prêté de bonne grâce à cet arrangement. Presque au dernier moment, les explications de la tante Zézé, au sujet de la dot d'Octavie, avaient fait naître quelques scrupules dans l'esprit du capitaine Pertuys, qui avait résolu d'exposer ses doutes à son colonel.

Prosper, prévenu qu'il pourrait y avoir quelque retard, en avait témoigné du chagrin; voilà pourquoi le lieutenant s'était empressé de lui dire qu'il pouvait faire publier ses bans.

XXVIII

Deuxième et troisième crochets du capitaine Pertuys. — Histoire d'un morceau de bois.

Second crochet. Celui-là eût été certainement le premier si la rue des Billettes ne se fût trouvée sur le chemin du capitaine Pertuys. De la rue des Billettes, le capitaine courut à la rue du Palais, où sa mère l'attendait avec impatience. Après avoir, dès la première entrevue, effrayé Octavie par ses regards de myope et la sévérité de son nez busqué, Mme Pertuys l'avait facilement amenée à des sentiments plus doux que le sentiment de la crainte.

Elle-même, au bout de quelque temps, s'était absolument éprise d'Octavie. Ce fut elle qui suggéra, ou du moins qui crut suggérer à son fils l'idée d'en faire sa femme. Le lieutenant devenu capitaine lui confessa franchement la vérité. Alors, pourquoi ne l'avait-il pas mise plus tôt dans sa confidence? Réponse : pour lui laisser le mérite de découvrir à elle toute seule que sa future belle-fille était charmante.

« Et si je ne l'avais pas trouvée charmante?

— Supposition inadmissible!

— C'est peut-être vrai; mais, enfin, admettons-la pour un instant.

— Alors, on aurait fait son possible pour te faire revenir sur un jugement inique.

— Et l'on y aurait réussi, car je commence à m'apercevoir que l'on fait de moi à peu près ce que l'on veut!

— « A peu près » est de trop, car tu es si bonne que l'on fait littéralement de toi tout ce que l'on veut. Et puis l'on n'est pas médiocrement fier de t'avoir laissée juger par toi-même, sans t'influencer, et de voir, qu'en somme, on se rencontre avec toi. Et puis, c'est un vrai triomphe pour Octavie d'avoir subi si victorieusement l'épreuve.

— Octavie tout court! quand je n'ai même pas encore demandé la main de cette jeune personne! s'écria Mme Pertuys d'un air scandalisé.

— Octavie tout court, parce que nous sommes entre nous et que j'ai confiance en toi, dit vivement le capitaine. Partout ailleurs, c'est Mlle Quentin, pour moi comme pour tout le monde.

— Même entre nous, reprit Mme Pertuys, cette liberté de langage me semble au moins prématurée; la demande n'étant pas faite, tu ne sais pas encore si tu seras agréé. Voyons, vilain fat, pourquoi ce sourire si confiant?

— Parce que je compte sur ton éloquence. »

L'éloquence de Mme Pertuys fit merveille.

Longtemps avant la demande officielle, les visiteurs d'entre messe et vêpres parlèrent d'un mariage possible entre le capitaine Pertuys et Mlle Octavie Quentin. Aussitôt la demande faite, on parla d'une dot princière, d'un trousseau merveilleux. Personne ne connaissait encore le taux de la dot, personne n'avait vu le trousseau; mais tout le monde (tout ce monde-là, bien entendu) savait que l'une était princière et l'autre merveilleux.

Puis il y eut une grande crise et un grand revirement. Le capitaine Pertuys éprouvait des difficultés du côté du ministère de la guerre : on savait ce que cela voulait dire. C'était une manière de battre honorablement en retraite. Tout était rompu. Pourquoi tout était-il rompu? Et les imaginations de se donner carrière.

Elles sont à la fois féroces et niaises, les imaginations d'entre messe et vêpres, du moins à Sainte-Suzanne. Il arriva donc qu'un beau dimanche, vers les une heure et demie, le capitaine Pertuys épousait Mlle Flandrin, une grande fille laide et désagréable, atteinte de strabisme divergent.

« Laide et désagréable tant que vous voudrez, mais elle a cinq cent mille francs de dot.

— Et même moins! Otez un zéro et vous ne serez pas loin du compte. Mais nous ne querellons pas sur un zéro; avec ou sans zéro, il n'en est pas moins vrai que le capitaine l'épouse. »

Là-dessus, tout le monde était d'accord.

Ces sottises irritaient Mme Pertuys; le capitaine ne faisait qu'en rire.

« Finissons-en, lui dit-elle, de peur qu'on te marie à la fille de quelque épicier enrichi.

— Quel mal cela me fait-il?

— C'est désagréable pour Octavie.

— Eh bien! finissons-en. »

Mme Pertuys, tout en respectant les scrupules de son fils, craignait quelque complication, voilà pourquoi elle attendait son retour avec impatience.

« Eh bien? » lui dit-elle du plus loin qu'elle l'aperçut, ou plutôt elle lui fit le signe de tête qui équivaut à cette interrogation. Car, au moment où elle l'aperçut, elle n'aurait pu lui dire : « Eh bien! » sans crier d'une façon scandaleuse, vu qu'il tournait le coin de la rue du Palais, à cinquante pas de la maison. Elle-même, le chapeau sur la tête, le mantelet sur les épaules, comme une dame prête à sortir au premier signal, se tenait à l'une des fenêtres du premier,

image vivante de sœur Anne, à supposer que sœur Anne portât lorgnon.

Au signe télégraphique : « Eh bien! » le capitaine répondit par le signe télégraphique : « Tout va bien! »

Mme Pertuys sourit, disparut de la fenêtre, et, quand le capitaine arriva à la porte, la porte s'ouvrit. Mme Pertuys parut. Le capitaine lui offrit son bras, fit volte-face et commença son troisième crochet.

Ce troisième crochet aboutit à l'hôtel Chévéran.

Il dit deux mots au père Macault et le père Macault sourit. Il ne dit rien à Lodier, parce que probablement il n'avait rien à lui dire; mais Lodier sourit tout de même. C'était une habitude qu'il avait prise depuis que le capitaine fréquentait la maison. Il dit au capitaine et à la mère du capitaine que ces dames étaient au jardin.

Ces dames, en effet, c'est-à-dire Mme Lemas et Octavie, étaient assises sur la terrasse.



Ce troisième crochet aboutit à l'hôtel Chévéran. (P. 213, col. 1.)

Toutes les deux sourirent à l'approche de Mme Pertuys et du capitaine; il aurait fallu, en vérité, qu'elles eussent le caractère bien mal fait si elles n'avaient pas souri, car la mère du capitaine et le capitaine aussi souriaient comme des porteurs de bonnes nouvelles. La conversation fut d'abord générale et roula sur toutes sortes de sujets, excepté sur le sujet qui intéressait le plus vivement les quatre personnes assises en ce moment sur la terrasse. Puis elle se dédoubla le plus naturellement du monde. Mme Pertuys et Mme Lemas causèrent de choses sérieuses avec un air enjoué; le capitaine et Octavie causèrent de choses futiles avec un air grave. Ils se déridèrent cependant un peu, lorsque le hasard de la conversation les amena à parler de la pêche à la ligne. Octavie montra d'un signe de tête, de l'autre côté du Loir, l'endroit où elle avait aperçu pour la première fois certain pêcheur à la ligne portant chapeau de paille et costume de toile.

« Et, demanda gravement le capitaine, qu'avez-vous pensé de ce pêcheur à la ligne en chapeau de paille et en costume de toile? »

Cette question indiscrète reçut la réponse qu'elle méritait.

« J'ai cru, répondit malicieusement Octavie, que c'était le percepteur! »

Le futur général prit un air vexé. Oui! il prit un air vexé, le futur général; je me demande pourquoi? Le percepteur de Sainte-Suzanne, grand pêcheur devant l'Éternel, était un homme très honorable. Qui de nous a jamais pris l'air vexé quand on l'a confondu avec un homme très honorable? J'ajouterai, en fidèle historien, que le percepteur de Sainte-Suzanne frisait la cinquantaine et qu'il était d'une laideur proverbiale.

Octavie avait trop bon cœur pour faire souffrir volontairement une créature humaine, lors même que cette créature humaine était assez déraisonnable pour se forger un chagrin imaginaire.

« Mais, reprit-elle gravement en levant l'index, quand vous avez levé la tête et que vous avez salué Mme de Bacques...

— Et vous aussi, dit vivement le capitaine.

— Vous ne me connaissiez pas encore et vous n'aviez pas le droit de me saluer. »

En toute autre circonstance, le capitaine n'aurait pas manqué d'élever une discussion sur cette question de décorum; mais il avait trop grande envie d'entendre la fin de la phrase pour ouvrir une parenthèse.

« Eh bien! donc, dit-il quand j'ai levé la tête et que j'ai salué Mme de Bacques?...

— J'ai deviné tout de suite que vous étiez un héros en costume de pêcheur. »

Ils se mirent à rire comme deux enfants; c'était, du reste, une habitude chez eux, aussi les deux dames sérieuses n'y prirent seulement pas garde. Ce fut heureux pour les étourdis, car ils n'auraient pas manqué de recevoir une verte semonce, si les deux dames sérieuses les avaient entendus ensuite faire des gorges chaudes du capitaine Gérard, qui avait pu prendre un seul instant un futur général pour un pêcheur sérieux et convaincu.

Ce grave manquement à la charité chrétienne fut suivi d'un silence assez prolongé, le silence du repentir, peut-être? Les deux coupables regardaient les grandes herbes souples que le Loir enroulait et déroulait au caprice de ses ondes paresseuses. Un morceau de bois vint à passer au fil de l'eau, grave et sérieux comme un morceau de bois qu'une force supérieure entraîne vers une destinée inconnue. Tout à coup ce morceau de bois se mit à tournoyer sur

lui-même. Évidemment il hésitait. Suivrait-il le courant principal? ou bien se lancerait-il dans un fort remous qui avait déjà entassé contre l'autre rive une foule d'objets hétéroclites?

Nos deux étourdis se mirent gravement à faire des conjectures, et, comme ils étaient loin de s'entendre, leurs conjectures aboutirent à un pari.

Comme s'il n'attendait que la fin de la discussion pour se décider, le morceau de bois reprit le fil de l'eau, donnant gain de cause au capitaine.

« Vous avez triché! s'écria Octavie avec une insigne mauvaise foi.

— Comment aurais-je pu tricher? dit très sérieusement le capitaine; vous auriez de la peine à prouver que je connaissais ce morceau de bois, et que j'étais dans le secret de ses pensées.

— En votre qualité de pêcheur, vous connaissez le Loir mieux que moi et vous avez pu deviner à certains signes...

— C'est vous qui avez parlé la première et qui avez choisi l'une des deux alternatives : il ne me restait donc qu'à accepter l'autre. »

Les deux dames, consultées par le capitaine, donnèrent tort à Octavie, qui se mit à rire en disant : « Je savais bien que j'avais tort! »

En bonne logique, elle méritait une verte semonce; mais tout le monde la gâtait. Et ce qu'il y a de pénible à dire, c'est que, en dépit de la logique et des traités de pédagogie, plus on la gâtait, plus elle était charmante.

« Et puis, reprit-elle d'un air profondément scélérat, cela m'est bien égal d'avoir perdu, puisqu'en pariant nous n'avons pas désigné d'enjeu! »

C'était vrai. En découvrant cette faute de stratégie, l'homme de guerre prit un air si penaud et si déconfit que les trois dames partirent d'un éclat de rire. La mère du héros, malheureusement, riait plus fort que les deux autres. Ainsi, le capitaine avait pour lui le bon droit et c'est de lui qu'on riait. Que de sages réflexions cet ensemble de circonstances aurait dû faire naître dans son esprit, pendant qu'il en était temps encore! Mais, semblable au morceau de bois de tout à l'heure, il était entraîné par une force supérieure vers une destinée inconnue.

Le morceau de bois, poursuivant sa course, était arrivé en face du jardin de M. le principal du collège; il s'arrêta brusquement contre l'extrémité d'une branche de platane qui pendait dans l'eau. Le platane monstrueux qui laissait ainsi pendre ses branches dans l'eau était l'orgueil de la cité tout entière et le cauchemar du conseil municipal.

La poussée lente et obstinée de ses énormes racines avait déjà fait éclater quatre fois le mur de soutènement; c'étaient des dépenses considérables pour le budget de la ville, et des dépenses destinées à se renouveler fréquemment. Trois fois le conseil municipal avait décrété la mort du monstre végétal, trois fois l'opinion publique s'était révoltée et avait forcé le conseil municipal à rapporter ses arrêtés.

Les élections municipales avaient fini par se faire sur la question du platane. En ce moment, le nouveau conseil municipal n'était composé que de ses partisans. Il pouvait grossir et grandir à son aise, le conseil municipal était là, la bourse à la main, tout prêt à payer ses fredaines.

M. le principal du collège, assis sur un banc à l'ombre de son platane, réfléchissait profondément. Ses réflexions étaient bercées par le bourdonnement monotone de son usine classique qui était, pour le moment, en pleine activité à l'autre bout du jardin.

Ses regards s'arrêtèrent machinalement sur le morceau de bois qui venait de donner une petite poussée à la branche flottante.

Resterait-il là à demeure, ou bien reprendrait-il sa course? M. le principal se posa ce problème. Comme il était tout seul sur la terrasse, il ne songea pas à parier; mais ses regards restèrent fixés sur le morceau de bois pendant qu'il réfléchissait.

Il ruminait sur un vote récent du conseil municipal.

Le conseil municipal, à l'unanimité, avait voté des remerciements à Mme Lemas qui avait offert à la ville une somme considérable dont les revenus étaient destinés à la fondation de deux chaires nouvelles au collège. Le collège de Sainte-Suzanne aurait à l'avenir un professeur de mathématiques spéciales! M. le principal, qui savait son *Annuaire* sur le bout du doigt, aurait pu vous dire le nombre exact de lycées qui n'ont pas de professeurs de mathématiques spéciales. Et le collège de Sainte-Suzanne en aurait un, et, comme le traitement serait considérable, M. le principal aurait le droit de choisir parmi les jeunes agrégés qui sortent de l'École normale.

M. le principal était un enfant du pays et sa femme était aussi une Sainte-Suzannienne. Quoiqu'il eût au fond du cœur son petit grain d'ambition légitime, il s'était décidé à finir ses jours à Sainte-Suzanne. Il avait relevé le collège qu'il avait trouvé dans un état déplorable. Officier d'Académie, il avait reçu des inspecteurs généraux l'assurance qu'il serait promu officier de l'Université dans un bref délai. C'était, comme on dit, son bâton de maréchal, et ses vœux n'avaient jamais été au delà, lorsque la générosité de Mme Lemas lui avait avait ouvert de nouveaux horizons. Jusque-là, le collège de Sainte-Suzanne s'était distingué dans les concours académiques, et même il s'était fait sa petite part dans le concours général entre les lycées et collèges de Paris et de la province. Désormais, il pourrait préparer des élèves pour les écoles du gouvernement.

M. le principal, qui s'était toujours tenu parole, se promettait en ce moment de redoubler de zèle et d'ardeur. Pourquoi, au bout d'un certain nombre d'années, le collège de Sainte-Suzanne ne serait-il pas érigé en lycée? Pourquoi M. le principal, sans quitter le pays, ne deviendrait-il pas proviseur? Pourquoi ne verrait-il pas un jour fleurir à sa boutonnière le ruban rouge de la Légion d'honneur?

Ce n'était point là le rêve que faisait Perrette à propos de son pot au lait. M. le principal avait derrière lui un passé qui était la base solide sur laquelle il avait le droit de construire en pensée son avenir.

Et puis, tous les bonheurs lui arrivaient à la fois. Mme Lemas, non contente de pourvoir généreusement le collège, lui préparait dans sa belle maison de la rue Val-du-Loir toute une pépinière d'élite.

Mme de Bacques n'eût pas manqué de rire en entendant accoler les deux mots « élite » et « voraces », par exemple. Mais, comme elle avait du bon sens, elle aurait fini par se rendre aux raisons de M. le principal qui, après tout, en savait plus long qu'elle sur les questions d'éducation.

A suivre. J. GIRARDIN.



LE CHEVAL[1]

III

Le cheval, si séduisant aux yeux des artistes par la noblesse de ses formes, si utile au commerce, indispensable à la guerre, a, indépendamment des recherches faites pour remonter à son origine historique, sa tradition remplie d'intéressants souvenirs depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours.

Le cheval est le compagnon bien apprécié des héros d'Homère dont il partage la célébrité dans les pages immortelles de l'*Odyssée*. Ces récits fabuleux ont un enseignement qu'il est bon de consulter; les dieux de l'Olympe ne dédaignaient pas la fonction d'entraver eux-mêmes, avec des chaînes d'or, les jambes de leurs vaillants coursiers.

Le nom et les performances de Bucéphale se lient aux triomphes d'Alexandre : ce noble animal mourut à l'âge de seize ans sur les bords de l'Indus, non loin des limites du monde alors connu; on lui éleva un tombeau et sur les lieux mêmes une ville porta son nom. C'est ainsi que le conquérant macédonien honora la mémoire de son cheval très peu avant d'aller terminer son existence à Babylone.

La gloire des chevaux atteignit tout son éclat aux Jeux Olympiques dont les statuaires et les poètes célébraient les vainqueurs.

1. Suite. — Voy. vol. XX, pages 319 et 331.

Le cheval de Jules César avait quelque chose d'anormal, des apparences de doigts qui inspiraient une crainte fantastique aux ennemis des Romains. L'avis des augures, dont le héros sut influencer la décision favorable, s'appuya sur le fait de cette anomalie qu'on peut expliquer par la croissance irrégulière de la corne du sabot.

Caligula éleva *Incitatus* au consulat; ce cheval avait comme écurie une maison montée, dans laquelle l'empereur traitait luxueusement ses invités autour de la mangeoire d'or du favori.

La fameuse inscription grecque du tombeau de *Borysthène* accuse les regrets d'Hadrien pour son cheval de parade.

Chez les Athéniens, Cimon et Miltiade ne furent pas moins éloquents pour les épitaphes de leurs coursiers.

Le précieux animal fait les frais de nombreuses légendes; je n'en citerai qu'une, celle dont *Bayard*, la célèbre monture des quatre fils Aymon, fut le héros. L'image en est vivante dans les réjouissances de la Belgique, où son souvenir est encore des plus circonstanciés. On sait que les exploits de ce destrier attirèrent la haine de Charlemagne qui, pour s'en venger, le fit amener à Liège et précipiter du pont de Meuse dans la rivière, après l'avoir lesté d'une énorme pierre attachée au cou. Mais ce n'était pas ainsi que devait finir une si généreuse bête : le noble animal rompit la corde, et, à l'étonnement, nous devons dire aussi au contentement des seigneurs et du peuple, regagna la rive opposée à la nage. Poussant alors un hennissement de victoire, il partit comme le vent. Le grand empereur ne sut cacher son dépit. Depuis lors, les paysans crurent que Bayard était toujours vivant dans la forêt des Ardennes; cependant, le souvenir de sa mésaventure l'avait rendu tellement sauvage qu'il ne se laissait plus approcher. Le nom du Brabant n'a, dit-on, pas d'autre origine que cette légende.

Les Gaulois, nos ancêtres, étaient grands amateurs de chevaux et faisaient de fortes dépenses pour en faire venir d'Afrique et d'Espagne. Les Germains tenaient en haute estime l'art du cavalier.

La renommée des chevaux orientaux, race modèle, remonte aux Assyriens, aux Babyloniens, aux Mèdes, aux Perses, dont les descendants brillèrent plus tard en Grèce et à Rome. Les khalifes, successeurs de Mahomet, conduisirent ces utiles animaux en Afrique et en Espagne.

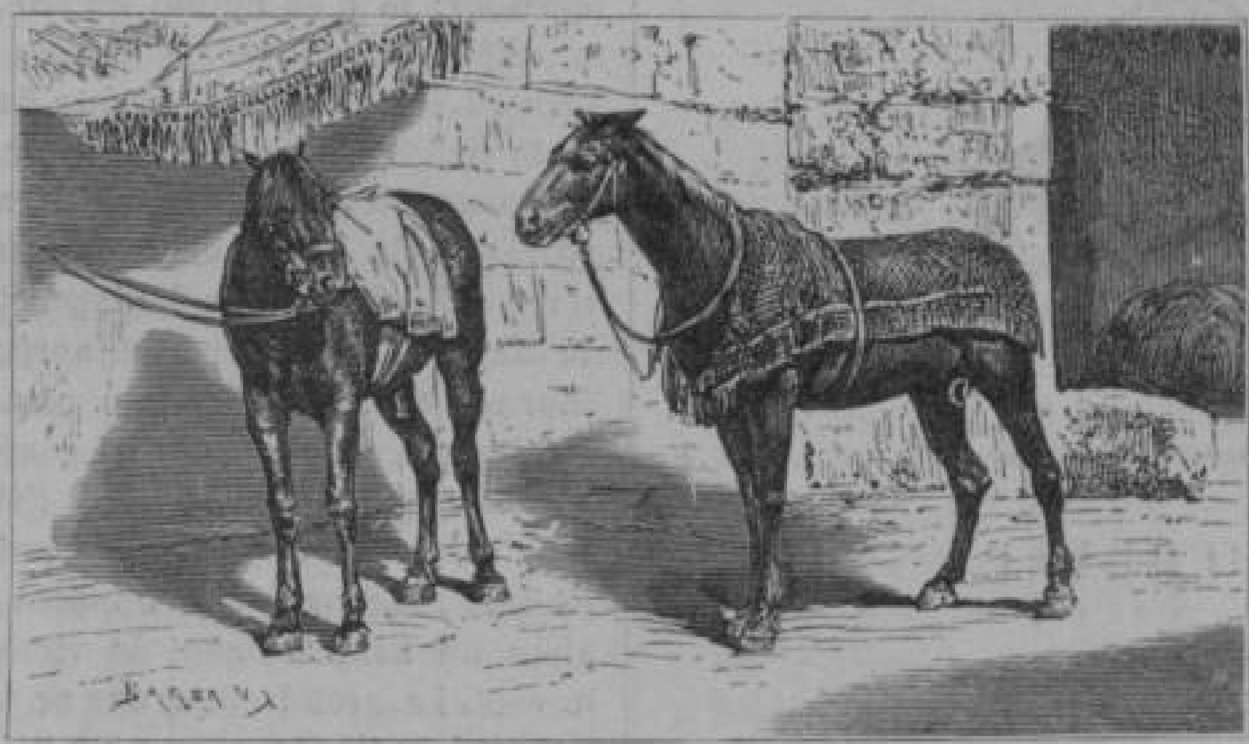
Les écrivains de tous les siècles ont célébré l'utilité et la beauté du cheval. Tout le monde connaît les éloges qu'en firent Buffon et Cuvier; il est donc inutile, et même impossible, de renchérir sur les récits de savants si autorisés, aux œuvres desquels il est toujours aussi instructif qu'intéressant de recourir.

Passons maintenant à l'examen des principales races de chevaux.

Il est à peu près admis que le nord de l'Asie et le

nord de l'Europe possédèrent les premiers chevaux domestiqués.

C'est par le cheval asiatique qu'il appartient de commencer notre étude; et, comme la désignation de *cheval arabe* lui est depuis longtemps acquise, nous dirons que la taille du cheval noble de ce type se maintient dans la limite moyenne de 1m,45 à 1m,50. Élégant dans ses formes, il a les muscles fermes et bien dessinés, le poitrail un peu étroit, la côte ronde, les articulations larges, le ventre peu saillant, la croupe et les reins courts, la queue fournie et bien plantée, la crinière douce, ondulée et fine sur une encolure droite et même renversée. Les membres sont secs, droits et réguliers, les pieds petits, les sabots durs; mais chez lui, ce qu'il y a d'admirable, c'est la forme, l'animation de sa tête intelligente, la largeur entre les orbites, le diamètre de son front que suit un chanfrein droit, la franche expression et la fierté de ses grands yeux, la mobilité de ses narines et de ses lèvres, limites actives d'une petite bouche.



Chevaux arabes. (P. 216, col. 1.)

Il est sobre, infatigable, lorsqu'on le maintient dans l'exercice constant, nécessaire à sa nerveuse constitution. Il vit longtemps et se montre plein de qualités jusqu'à un âge avancé.

Nous parlerons tout de suite du *cheval barbe* d'Afrique, si souvent confondu, dans le langage, avec le cheval asiatique, syrien, arabe. Il se rattache nécessairement à cette race par son origine arabo-barbaresque qu'il a de commun avec les Andalous et les Limousins; mais ses formes s'en éloignent par le peu d'élégance d'une croupe courte qui s'incline et s'efface.

Chez le barbe, la tête est sèche et moins lourde; quelquefois une crinière indocile limite une encolure rouée. Les jarrets sont souvent clos, la queue est plus touffue qu'elle n'est fine; les cuisses sont grêles, les canons longs; mais, empressons-nous d'ajouter que le barbe, souvent plus robuste et plus rustique que l'arabe, est tout aussi sobre et peut-être plus résistant.

Le bruit, l'animation, le mouvement transforment ce cheval aux actions hautes. Nous avons maintes fois entendu les chefs indigènes préférer très sérieusement le barbe au syrien, malgré ses membres allongés et son aspect moins gracieux. Abd-el-Kader en fait le plus grand éloge.

Parlons maintenant du *cheval tartare*. L'origine en remonte probablement aux steppes de la Scythie et nous devons encore en trouver des spécimens chez les Cosaques du Nord, dans les environs de la Caspienne, et jusqu'en Crimée. Le type en est laid, petit, avec la tête charnue, le cou grêle, le garrot saillant, les jambes longues, la crinière abondante, l'air endormi et l'œil terne, la croupe anguleuse, la queue basse. Vivant sans abri, sous un ciel inclément, ces chevaux ont le poil épais. L'herbe constitue à peu près leur seule nourriture solide, et un exercice constant les maintient dans un état perpétuel d'entraînement. Mais, quelle vigueur, quel tempérament, quelles courses ils peuvent accomplir et renouveler journellement! La guerre dans le Caucase les soumit à de rudes épreuves dont ils sortirent à leur avantage.

Après la prise de Chamyl, j'ai pu examiner, en Géorgie, ces rustiques animaux. Les deux adversaires, Circassiens et Cosaques de la ligne, avaient des chevaux de la même race; et, comme ils aimaient ces laides montures, répondant dignement aux difficultés multiples qu'opposaient à leur vigueur les terrains les plus mouvementés!

Ce cheval si résistant, dont un centre de production est dans la partie de Russie voisine de la Caspienne, est très peu connu dans l'Europe occidentale.

Du Caucase, la transition est toute naturelle pour passer au *cheval persan*, son voisin.

On donne généralement ce nom au cheval turcoman venant de l'est de la Caspienne. Celui-ci est un cheval grand, très répandu dans toute la Perse, où il figure surtout comme monture de luxe en raison de sa taille élevée; mais le vrai cheval persan est un animal de moyenne taille, qu'il soit de provenance du Kurdistan, ou de Diarbékir, d'où l'on en amène beaucoup. C'est un Arabe grandi, fort et résistant, très vif, aux extrémités vigoureuses, rendant de très bons services dans un pays à routes peu tracées, où les voitures n'existant pas, le cheval de trait est inconnu.

L'animal qui remplace ce dernier, est, en dehors du chameau, une bête de caravane nommé *yabou*, cheval commun, mais qui partage avec les mulets, les ânes et même les bœufs, le transport des nombreux



Cheval barbe. (P. 216, col. 1.)

bagages, des colis et des marchandises que nécessitent les moindres déplacements, avec l'imprévu des campements que la fantaisie seule autorise.

Le *cheval turcoman*, d'un si grand usage dans les pays de l'Asie centrale, a les qualités de l'arabe mais représente plus par sa taille; son corps est constamment recouvert, des oreilles à la queue, par des feutres ou des tapis.

Dans les seuls services de la locomotion lente, qu'on exige de lui en Perse, sa nature s'altère et il perd beaucoup de la valeur réelle qu'on sait lui maintenir dans le Turkestan, lieu de sa naissance.

Là, il rend les mêmes services que les chevaux tartares, ayant en outre l'avantage des belles formes. Ses membres solides lui permettent de transporter son cavalier au loin avec plus d'allure; mais on ne peut arriver à ce résultat qu'en le faisant vivre en plein air, moins délicatement et avec plus d'entraînement dans les habitudes. Le repos complet, auquel on astreint ordinairement le grand turcoman en Perse, en l'emmaillotant dans des écuries obscures, est contraire au développement de ses allures.

Chez les Turcomans Tekkés, ses compatriotes, il est l'agent locomoteur le plus redoutable du brigandage de ses maîtres; ceux-ci n'hésitent pas à lui demander jusqu'à trente lieues sans désemparer, lorsqu'il s'agit de piller leurs voisins et de revenir cacher leur prise en lieu sûr.

Le *cheval de Karabagh* tient aussi de l'arabe avec des formes plus arrondies, la poitrine large, une forte encolure; sa tête est un peu massive, ses membres sont courts et musculeux; il est également bon pour la plaine et la montagne. Son sabot est petit, court, jointé et dur.

Moins souple que le cheval, dit persan, le karabagh a souvent le rein court, la croupe ronde, le tronçon de la queue très fort, ses crins sont soyeux. Beaucoup sont alezan doré avec des reflets métalliques; la nuance rougeâtre sur un ton chaud de jaune est la robe la plus estimée. Les Persans en font grand cas comme chevaux de route; on leur fait une marque sur les reins indiquant s'ils sont de provenance bonne, médiocre ou inférieure.

La province de Karabagh faisait partie de l'ancien empire persan, elle est limitée à l'est par la Caspienne, à l'ouest par le lac Sevan, au nord par la Géorgie et la Koura, au sud par l'Azerbeïdjan et l'Aras. J'en précise les limites parce que l'importance des chevaux de cette race était déjà reconnue du temps d'Alexandre ainsi que les plus anciens récits le constatent.

Nous trouvons encore, en usage en Perse, le cheval nommé *yabou*. Il est grossier et laid mais on l'utilise pendant bien longtemps aux allures de la bête de somme. Il n'exige aucun soin, et jamais on ne se préoccupe de sa nourriture qu'il arrache de ci de là en marchant, et le soir venu, dans le lieu où on lui ôte sa charge.

Nous ne parlerons pas des chevaux de la race turque, ni de ceux des Hongrois. Ce sont de bons animaux, leur taille est petite; ils tiennent de l'arabe, du barbe et du cheval tartare, ainsi que ceux que montent les Polonais, les Russes et les Moldaves.

On est arrivé à élever de beaux chevaux de selle, surtout dans l'Ukraine et en Allemagne; mais c'est en Angleterre que le mélange avec la race orientale a donné ses plus remarquables produits.

A suivre. E. DUHOUSSET.

EFFETS NUISIBLES DU GUI
SUR LES ARBRES

Tout le monde connaît le gui, cette plante parasite qui s'accroche aux branches des arbres et y développe ses rameaux charnus, d'un vert foncé, semblables de loin à des nids d'oiseau. Le gui s'implante sur la plupart des arbres de nos pays, principalement sur les peupliers et les pommiers. On le rencontre plus rarement sur le chêne, et c'est cette rareté relative du gui du chêne qui le faisait sans doute rechercher par les druides pour la célébration de leurs cérémonies symboliques.

A voir, dans nos campagnes, le gui pendu à presque tous les arbres, on se douterait peu que ce parasite est un ennemi redoutable et que les dommages qu'il cause aux seuls pommiers se chiffrent chaque année par millions. Il est rare qu'un paysan se donne la peine de grimper sur un arbre ou même d'étendre le bras pour arracher le gui fixé à une branche.

Chez les pommiers, la stérilité commence par la portion des branches placée au delà des touffes attaquées par le gui. Elle est ordinairement précédée de renflements morbides, desquels partent quelquefois pour bientôt périr, des ramilles qui sont le dernier effort de la branche dans sa lutte pour la vie.

L'envahissement d'un arbre par le gui, une fois qu'il est commencé, marche parfois très vite, ce qui peut être rapporté aux trois causes suivantes:

1° Les oiseaux disséminent le gui en déposant les graines (ou mieux les fruits) sur les branches voisines des premières touffes produites, soit en y frottant leur bec pour le débarrasser des petits fruits qui l'engluent, soit en y déposant les graines après la digestion des fruits.

2° La multiplication du gui a lieu directement par les fruits, qui, se détachant à la maturité des plantes qui les ont produits, tombent sur les branches placées au-dessous, y adhèrent par leur suc visqueux, et germent sur place, en enfonçant dans les tissus de la nourrice leurs suçoirs chargés d'y puiser la sève alimentaire.

3° Enfin, la multiplication du gui a lieu par le mode suivant. Les tissus de la périphérie du suçoir s'épanchent, chez les vieux sujets, entre le bois et l'écorce de l'arbre nourricier, où ils s'étendent, tantôt en plaques

diffuses, tantôt en coulées rectilignes, émettant de distance en distance, souvent à des intervalles de quelques millimètres seulement : du côté interne, des suçoirs supplémentaires; du côté extérieur, des bourgeons qui se font jour au dehors, où ils donnent naissance à de nouveaux pieds de gui.

Comment s'opposer aux dommages du gui? D'une façon bien simple, par l'émondage. Les baux de ferme, dans nos régions du Nord et de l'Ouest, renferment invariablement une clause ainsi conçue : « Le preneur sera tenu de détruire chaque hiver le gui des pommiers. Faute par lui de le faire en temps utile, le propriétaire y fera procéder aux frais du preneur. »

Mais, pour la plupart des fermiers, cet article est lettre morte, et bien peu de propriétaires sont assez renseignés sur les dommages que cause le gui pour surveiller l'exécution d'une clause qui peut leur sembler un lieu commun du même ordre que la sotte défense faite aux fermiers de ne pas donner de la profondeur aux labours.

La seule mesure efficace consisterait à ordonner, par voie administrative, au moins dans les pays à cidre, la destruction du gui, comme on ordonne la destruction des chenilles. Le *guiage* serait d'ailleurs bien autrement facile et efficace que l'échenillage.

AU PAYS DES POMMES

I

C'était dans un des verts sentiers du sud du Devonshire. Gemma, accablée de fatigue, se laissa tomber sur l'herbe constellée de marguerites, et dit à son grand-père :

« Nonno, reposons-nous un peu et mangeons un morceau.

— *Carina mia*, lui répondit son grand-père, je mangerais de bon cœur, mais nous n'avons rien à manger. Le bissac est vide. »

Gemma, étendue dans l'herbe, la poitrine contre terre, poussa un soupir, ensevelit ses deux mains dans les boucles de sa chevelure et rafraîchit son front brûlant contre l'herbe fraîche. Gemma avait treize ans, elle était si jolie que le cœur de son grand-père saignait à l'idée de la laisser bientôt seule au monde. Car son petit frère Bindo ne pouvait pas compter, vu qu'il n'avait encore que dix ans.

Oui, Gemma était très jolie, grande, mince, gaie, pleine de grâce, avec une aimable physionomie très mobile, et tout le charme de la lumière et de la couleur. Mais elle n'avait que treize ans, et tout ce qu'elle était capable de faire pour gagner sa vie, c'était de danser le *saltarello* et la *tarentelle*. Elle dansait avec son frère, et l'on peut dire qu'ils dansaient très bien. Le vieil homme, qu'ils appelaient Nonno, disait la bonne aventure et exécutait quelques tours de prestidigitation. Mais ces différents métiers ne leur rapportaient pas grand'chose. En matière d'amusements, les gens de la campagne sont devenus presque aussi difficiles que ceux de la ville.

Nonno, Gemma et Bindo supportaient gaiement la faim. Le vieil homme était simple d'esprit comme un canard, doux comme un lapin, et encore plus enfant que les deux autres. Bindo était une petite créature rondelette, joueuse et gaie comme un petit mulot. Gemma avait toute l'allégresse de l'alouette, et cependant elle connaissait le souci, étant la seule des trois qui eût de la cervelle.

Ces deux enfants étaient Napolitains. Ils avaient vu le jour dans une petite cabane sur le rivage ensoleillé qui regarde Ischia. Pendant toute leur enfance, ils avaient passé leur temps à faire des culbutes dans la mer bleue, nus et gais comme de jeunes dauphins Leurs parents étaient morts; le père s'était noyé et la mère avait été minée par la fièvre; alors ils étaient tombés à la charge de Nonno. Nonno était très vieux, si vieux que bien des gens se demandaient s'il n'avait pas été créé avant le monde. En qualité de montreur de marionnettes, il avait passé sa vie à amuser les classes les plus pauvres de la société; il était resté si pauvre lui-même, qu'il avait bien de la peine à trouver au fond de la poche de quoi boire un coup de petit vin, et de quoi manger un tout petit morceau de *polenta*. Se voyant si pauvre, il s'était laissé attraper par un de ces méchants hommes dont le métier est de tromper les malheureux petits Italiens, et de s'en servir pour battre monnaie dans les pays étrangers. Nonno avait signé, pour lui et pour les deux enfants, un engagement avec ce méchant homme.

Nonno était si bon et si simple, qu'il croyait que tout le monde était comme lui. Qu'on juge de sa surprise et de son chagrin, lorsqu'en arrivant en Angleterre, il s'aperçut que le méchant homme voulait se séparer de lui, et s'en aller avec les deux enfants. Par un pur hasard, Nonno, qui s'appelait Epifania Santo (un drôle de nom, n'est-ce pas? c'est que Nonno était un enfant trouvé) réussit à déjouer les projets du méchant homme, à se tirer de ses griffes et à emmener ses deux petits-enfants avec lui. Mais ils se trouvaient en Angleterre sans un sou dans leurs poche; n'ayant pour toute propriété au monde que quelques marionnettes, une boîte d'escamoteur, et les échasses dont les deux enfants avaient appris à se servir, sous la direction du méchant homme.

Il y avait quatre ans qu'ils étaient en Angleterre. S'ils y étaient restés si longtemps, c'est qu'ils ne savaient pas comment s'y prendre pour en sortir, et puis Nonno avait une peur affreuse de la mer. Il avait trop souffert pendant la longue traversée de Naples en Angleterre, en passant par la baie de Biscaye et le canal de Bristol; il aurait mieux aimé mourir que de remettre le pied sur un navire de transport. Voilà pourquoi ils étaient restés en Angleterre; ils couraient le pays, ramassant à peine quelques sous dans les campagnes et dans les villes, et tendrement attachés

les uns aux autres; ils souffraient souvent de la faim, du froid, de la fatigue; il leur arrivait parfois de ne point trouver d'abri, et pourtant ils étaient heureux.

Quelquefois aussi, ils avaient quelques bonnes fortunes; à cause de la beauté éclatante et peu commune des enfants et de leur accent étranger, les gens de la campagne se laissaient émouvoir, et leur offraient un bon souper et un bon lit dans quelques-unes de ces fermes que l'on voit sur les collines; quelquefois même, on leur donnait l'hospitalité gratis dans quelque petite auberge. Ils n'étaient jamais sortis de la partie sud-ouest du royaume, parce qu'ils étaient forcés, par l'état de leurs finances, de voyager toujours à pied. Ce pays verdoyant, humide, ombragé toujours, semblait étrange aux deux enfants; pendant longtemps ils se figuraient qu'en Angleterre il n'y avait que des soirées et pas de matinées. Ils se rappelaient très bien le soleil de la patrie, l'air radieux, le ciel clair et bleu, et cette mer qui semble sourire toujours. Il leur était impossible d'oublier tout cela, et quand ils étaient ensemble ils ne parlaient guère d'autre chose; ils se rappelaient le fruit du cactus, les figues vertes et les figues violettes, les tomates rouges, l'enveloppe grossière des grenades, et les grosses boules d'or qu'on n'a que la peine de cueillir dans les bois d'orangers; les barques avec leurs jolies voiles rayées, les villas avec leurs palmiers et leurs marbres, les îles qui avaient l'air de flamber au soleil couchant, et les horizons lointains, d'un bleu pâle. Oh oui! ils se rappelaient tout cela, et quelquefois, le soir, ces souvenirs leur arrachaient des larmes à tous les trois. L'Angleterre était verte et jolie à sa manière, mais que d'humidité et de brouillard!

« Quand j'essaie de regarder, disait Gemma, mes regards sont toujours arrêtés par un mur d'ombre tout blanc; je pense que c'est de l'ombre, mais c'est peut-être du brouillard; dans tous les cas le mur est toujours là. Chez nous on regarde aussi loin que l'on veut; il n'y a pas de limites à la vue. »

Gemma aurait bien voulu retourner en Italie, elle n'avait pas peur de la mer. Bindo, comme Nonno, avait été cruellement éprouvé par le mal de mer; la seule vue d'un vaisseau le faisait pleurer. Bindo était vraiment beaucoup trop enfant pour son âge; en revanche, à treize ans Gemma était presque une femme.

Ce jour-là, ils avaient de quoi être sérieux et effrayés tous les trois, car, dans le bissac de Nonno, il n'y avait pas un sou, pas une croûte de pain, ils avaient grand'faim, et il était midi. Au lieu de se lamenter, ils se mirent à plaisanter, à rire, à s'embrasser, comme le faisaient en ce moment-là, dans leurs pays, des milliers de leurs compatriotes, qui avaient comme eux l'estomac vide. Mais, du moins, dans la chère Italie, on a toujours le soleil, la lumière, l'air qui caresse ses enfants et les endort doucement; tandis que Gemma, son frère et son grand-père étaient dans un sentier anglais, frais et humide; de gros nuages traversaient le ciel dans la direction des collines lointaines de Dartmoor; il y avait encore des gouttes de pluie suspendues aux branches des grands ormes au-dessus de leurs têtes.

Et pourtant, ils étaient gais; ils chantaient des fragments de chansons napolitaines, et ne s'inquiétaient nullement du lendemain. Ils n'étaient pas loin de Dartmouth, et ils avaient l'intention de s'y rendre pour le jour du marché; les bateliers et les pêcheurs du Dart avaient toujours été bons pour eux. S'ils avaient faim aujourd'hui, ils mangeraient demain.



Nonno, Gemma et Bindo. (P. 219, col. 2.)

Tout à coup, cependant, Nonno devint tout pensif en regardant Gemma, qui, la figure dans l'herbe humide, balançait en l'air ses pieds chaussés de sandales, pendant qu'une libellule voltigeait au-dessus de sa tête.

« Que feriez-vous si je venais à mourir, ma *piccicotta?* » lui demanda le pauvre vieux; il venait de se souvenir qu'il avait près de quatre-vingts ans. Gemma se releva sans rien dire. Ses yeux, qui étaient très beaux, devinrent tristes et se remplirent de larmes.

« Je m'occuperai de Bindo, dit-elle à la fin, ne craignez rien de ce côté-là.

— Mais comment? C'est facile à dire. Voyons, comment?

— Je suppose que je pourrais danser dans les théâtres, » répondit Gemma après quelques instants de réflexion. Nonno secoua la tête.

« Pour les théâtres il faudrait danser autrement que vous ne dansez; avec toutes sortes de tours, de détours et de manières que vous ne connaissez pas. Vous dansez tout naturellement, comme une fleur se balance au vent, mais dans les théâtres ce n'est plus cela.

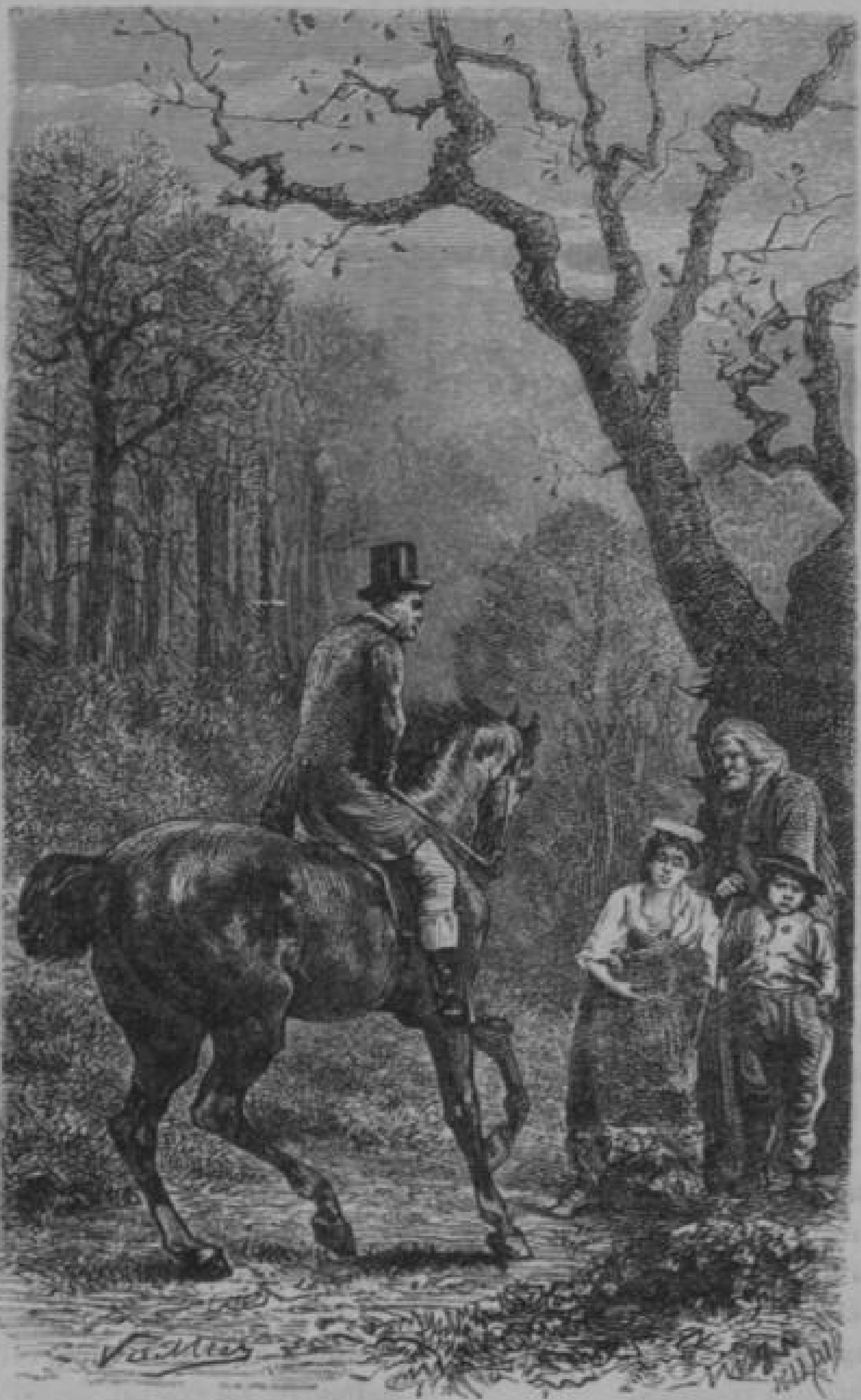
— Alors, je ne sais pas, dit Gemma. Mais je ferais sûrement quelque chose, et Bindo ne souffrirait pas.

— Vous êtes une bonne fille, » dit le vieux avec tendresse. Elle se recoucha dans l'herbe.

« Ne pensez pas à mourir, Nonno, lui dit-elle; c'est si noir l'endroit où l'on met les morts.

— Pas quand on va retrouver les saints, » dit le vieil homme dans sa simplicité. Le paradis, selon lui, devait ressembler à Amalfi. Il était né à Amalfi; enfant, il s'était baigné dans la mer bleue, il avait couru après les mulots, il avait cueilli la fleur de la gemmia. Donc, le paradis ressemblait à Amalfi; l'espoir d'aller en paradis le soutenait dans ses longues marches à travers le brouillard et sur le sable humide de l'Angleterre.

La pluie avait cessé; le soleil brillait, mais pas d'un éclat bien vif; on eût dit qu'il était encore à moitié endormi, et cependant il était déjà midi. Il y avait de grandes haies de chaque côté du sentier, et de larges bandes d'herbe. Ces sentiers ou *lanes* sont à peu près tout ce qui reste aujourd'hui de la vieille Angleterre rustique du dix-septième siècle, si verte et si touffue. Ils ont une beauté toute particulière lorsque l'été les couvre de fleurs, lorsque le printemps suspend des chatons aux branches des saules, lorsque l'automne fait mûrir les noisettes et leur donne de belles teintes brunes; lorsque l'hiver venu, on voit le houx qui lève la tête, et le lierre qui grimpe jusqu'au sommet des arbres; lorsque les branches dépouillées forment comme un réseau délicat, comme une fine dentelle qui se profile sur le ciel gris.



« Qui vous a permis de venir ici ? » (P. 222, col. 1.)

De l'autre côté de la haie, à leur droite il y avait un champ de blé. C'était l'époque de la moisson en Angleterre; moissonneurs et moissonneuses, assis bien tranquillement, buvaient leur cidre et mangeaient leur dîner de pain et de lard. Bindo, qui les examinait à travers un trou de la haie, se mit à pleurer.

« Cela me donne encore plus grand'faim de les voir manger, » dit-il avec un sanglot. Gemma se releva.

« Ne pleurez pas, mon Bindo, lui dit-elle tendrement; je vais les prier de nous donner quelque chose. »

Elle se glissa par le trou de la haie, et traversa hardiment le champ de blé. Cette jeune Italienne produisait un effet étrange dans un champ de blé anglais, avec son court jupon blanc, son corsage rouge, sa ceinture rayée de toutes les couleurs, et ses petites boucles d'oreilles de corail. Elle était nu-tête, et ses cheveux couleur d'or foncé, la couleur favorite des vieux peintres, étaient enroulés comme une corde autour de sa tête fine.

« Mon petit frère a faim..., voulez-vous avoir la bonté de nous donner un petit morceau de pain ?... » dit-elle avec un doux accent italien qui ôtait à la langue du pays sa rudesse gutturale, et lui donnait une harmonie inaccoutumée. Elle n'aimait pas à mendier, étant naturellement fière, aussi, devint-elle toute rouge en adressant sa requête aux moissonneurs.

Les moissonneurs la regardèrent avec des yeux surpris, se mirent à ricaner, ouvrirent deux ou trois fois la bouche sans rien dire, et finirent par tendre vers elle leurs vigoureuses mains brunes en lui offrant généreusement du pain et du lard; l'un d'eux, même, lui donna une cruche de cidre.

« Oh ! combien je vous remercie, leur dit-elle avec un sourire aussi brillant qu'un rayon de soleil. Je ne prendrai pas le cidre, parce que Nonno ne l'aime pas; mais pour le pain que vous nous donnez, puisse saint Martin vous bénir ! »

Elle leur fit une révérence, et, légère comme un oiseau, s'enfuit avec son trésor.

« C'est cette petite danseuse du pays du pape, » se dirent entre eux les moissonneurs. Ils ajoutèrent que si le maître la trouvait dans son sentier, ce serait tant pis pour elle, car le maître n'aimait pas les coureurs et les vagabonds. Gemma, qui ne se doutait de rien, partagea gaiement avec Bindo et Nonno la nourriture qu'on venait de lui donner, et mordit dans le petit

morceau de pain qu'elle s'était réservé, avec des dents aussi blanches que celles d'un jeune chien.

« Maintenant, dit-elle, la route de Dartmouth ne nous semblera pas si longue. »

Bindo approuva d'un signe de tête; il ne pouvait parler, ayant la bouche pleine de pain et de lard.

« Comme on aime la *carne secca* dans ce pays-ci! » dit Nonno en soupirant. Il songeait aux longs replis du macaroni, aux jolis petits poissons frits, à l'ail, à l'huile du pays, aux haricots noirs, friandises que l'on ne rencontre nulle part, hélas! en Angleterre. « La terre est bonne, ajouta-t-il avec un soupir, mais les gens ne savent pas vivre. Une nation sans vin... que peut-on en attendre?

— Dans tous les cas, leur pain est bon, » répondit Gemma.

Pendant ce temps-là, le propriétaire venait faire un tour dans son champ pour voir où en étaient ses moissonneurs. Sa maison était tout près de là, cachée par les arbres, dans un repli de l'Exe. Il était riche, jeune, bien portant et beau, il était aussi généreux et charitable; magistrat par-dessus le marché, il détestait les vagabonds. Il s'appelait Philip Carey. Les Carey portaient le titre d'*esquires* depuis de nombreuses générations, lui-même s'intitulait *yeoman*, et était aussi fier qu'un prince.

Le hasard voulut qu'il arrivât en ce moment, monté sur son cheval gris. Quand il vit le groupe formé par Nonno, Gemma et Bindo, avec leurs sacs, leurs hardes, et leurs paquets étalés sur le gazon, ses yeux gris prirent une expression menaçante.

« Qui vous a permis de venir ici? » demanda-t-il d'un ton sévère, en tirant sur la bride de son cheval.

Nonno le regarda en souriant, se leva et inclina la tête avec beaucoup d'aisance et de grâce. Comme il ne savait pas un mot d'anglais, il regarda Gemma, pour l'engager à répondre.

« Nous nous reposions un peu, Excellence, dit-elle sans s'intimider. C'est un chemin public.

— Ce n'est pas un chemin public, répondit le propriétaire. Et quand même c'en serait un, vous n'auriez pas le droit de l'encombrer. Êtes-vous des vagabonds?

— Des vagabonds? répéta Gemma qui ne comprenait pas le sens du mot vagabonds.

— Des rôdeurs? Êtes-vous des rôdeurs.

— Nous sommes des artistes, répondit Gemma.

— Et quels sont vos moyens d'existence? demanda le juge.

— Nous dansons, répondit-elle, et Nonno, que voici, fait des tours d'escamotage; quelquefois il organise une petite loterie, mais seulement lorsque nous avons un peu d'argent; aujourd'hui nous n'en avons pas.

— Une loterie! s'écria M. Carey, dont le visage devenait de plus en plus sévère. Vous êtes tout simplement des vagabonds et des paresseux, quand vous n'êtes pas quelque chose de pire. Alors, vous vivez d'expédients?

— Nous dansons, répéta Gemma.

— Vous dansez! savez-vous lire et écrire?

— Oh! non.

— Quel âge avez-vous?

— J'ai treize ans, Bindo dix, et Nonno est vieux comme le monde.

— Est-ce votre grand-père?

— C'est notre grand-père; en italien nous disons : Nonno.

— Il ne parle pas anglais?

— Non; il n'a pas de dents, l'anglais est trop dur pour lui.

— Vous êtes une effrontée! »

Gemma lui répondit par un de ses brillants sourires, comme s'il venait de lui adresser un admirable compliment.

Elle connaissait de vue le cavalier, quoiqu'il ne la connût pas, lui. La femme de charge de l'esquire avait fouetté Bindo, pour s'être introduit dans le poulailler et avoir mis deux œufs dans sa poche; une autre fois le jardinier les avait chassés tous les deux du verger; de sorte que l'esquire et sa résidence avaient laissé de fâcheux souvenirs dans l'esprit des deux enfants.

Quoique ce fût un beau jeune homme, quoiqu'il eût une physionomie grave et pensive et un sourire charmant quand il lui arrivait de sourire, ce qui était rare, tout cela n'empêchait pas Gemma de le détester. Elle était trop jeune pour se laisser charmer par une jolie figure.

Philip Carey, de son côté, n'était nullement touché de la beauté de cette enfant. C'est à peine s'il remarquait combien elle était jolie; il lui en voulait de ses réponses qu'il trouvait impertinentes.

« Pourquoi n'êtes-vous pas vêtue comme une chrétienne? lui demanda-t-il assez mal à propos.

— Je suis une chrétienne, répliqua Gemma qui commençait à s'irriter à son tour. Je suis meilleure chrétienne que vous. Et puis, de quoi vous mêlez-vous? Est-ce vous qui payez mon costume?

— Il est inconvenant.

— Oh! oh! » s'écria Gemma dont les grands yeux lancèrent des éclairs. Plus rapide que la pensée, elle s'élança sur la selle et administra au gentleman stupéfait deux soufflets retentissants.

L'action de Gemma avait été si soudaine et si inattendue que l'esquire n'avait pas eu le temps de se défendre. Le cheval, aussi surpris que son maître, se mit à piaffer, à faire des écarts, à ruer, forçant ainsi le cavalier à s'occuper de lui d'abord. Des éclats de rire de l'autre côté de la haie portèrent la rage du gentleman à son comble, en lui apprenant que ses moissonneurs avaient été témoins de sa déconfiture.

Gemma avait sauté à bas de la selle avec la rapidité de l'éclair. Pendant que le cheval et le cavalier se débattaient l'un contre l'autre, elle ramassa vivement le sac et les bagages, et poussa devant elle son frère et son grand-père. Ils avaient disparu tous les trois lorsque Philip Carey eut enfin réduit son cheval à un semblant de raison. Les oreilles lui sifflaient; son amour-propre était profondément blessé; pourtant il ne pouvait s'empêcher de rire de sa mésaventure.

«Quelle petite tigresse!» pensait-il, en continuant à s'occuper de son cheval qui n'avait pas encore fini ses gambades. C'était un cheval tout jeune et à moitié dressé seulement.

Quand il entra dans le champ de blé par une barrière ouverte, les moissonneurs, qui avaient grande peur de lui, prirent des figures graves et sérieuses, comme des gens qui n'ont rien vu d'extraordinaire. Tout le monde avait peur de Philip Carey, excepté ses chiens; ce qui prouve que sous une rude écorce, il avait un bon cœur, car les chiens ne s'y trompent pas.

Il passa toute la journée dans les champs, et ne rentra que pour dîner; il dîna tout seul, car il n'avait pas un parent au monde. C'était plutôt un lettré qu'un fermier, aussi la solitude ne l'effrayait pas, au contraire. Sa vieille demeure, qu'on appelait Carey's Honour, depuis l'époque des Tudor, était un bâtiment très confortable, qui se dressait parmi des pelouses, entouré de gros ifs, de chênes et de prairies qui descendaient jusqu'au Dart. A l'intérieur et à l'extérieur, la maison avait exactement la même apparence qu'à l'époque de l'Armada; le lierre qui la couvrait était aussi ancien que les chenets en cuivre de la cuisine. Bien des hommes, à la tête d'une pareille propriété, n'auraient eu ni trêve ni repos qu'ils ne se fussent élevés à un rang supérieur; mais Philip Carey était grave et sérieux, malgré sa jeunesse; il avait des goûts sévères et raffinés et des habitudes simples. Il aimait sa maison, s'en contentait et ne demandait rien de plus au monde.

A suivre. OUIDA.

SUR LA DISTANCE DES ÉTOILES

S'il est un sujet qui ait donné de la tablature aux astronomes, c'est bien celui de la distance des étoiles, non entre elles, mais relativement à notre soleil. Cette recherche, connue sous le nom de *parallaxe des etoiles*, a été tentée bien des fois, sans grand succès.

Pour apprécier autant que possible les immenses distances qui séparent les étoiles de notre système solaire, on prend le nombre d'années que met leur lumière pour franchir la distance qui nous en sépare, et on les nomme des *années de lumiere*. Dans cette estimation, M. Struve adopte 8 minutes 17 secondes 78 centièmes pour le temps qu'emploie la lumière à franchir la distance du soleil à la terre, d'après la valeur donnée par Le Verrier pour la parallaxe solaire. L'unité de distance est la distance de la terre au soleil exprimée comme il vient d'être dit.

D'après M. Struve, la lumière mettrait 3 ans et demi pour nous arriver de l'étoile la plus rapprochée de nous (*Alpha* du Centaure). Quant à l'étoile polaire, il faut 35 ans pour que sa lumière nous arrive.

LES ABEILLES[1]

II (*suite*).

Réaumur pensait que la cire était due à l'élaboration du pollen dans un des estomacs de l'abeille.

Huber, le célèbre Génevois qui a donné toute sa vie à l'étude des mœurs de ces charmants insectes, a d'abord partagé cette opinion; mais, après des expériences plusieurs fois répétées, il a trouvé enfin que c'est le miel qui fait la cire. Il tint des abeilles captives dans une ruche avec du miel et de l'eau. Au bout de cinq jours, il trouva cinq beaux gâteaux de cire. Changeant alors de tactique, Huber ne donna aux abeilles, pour toute nourriture, que des fruits et du pollen : elles ne firent pas de cire.

Après les quinze ou dix-huit heures d'immobilité absolue, l'une des cirières se détache de la masse, et se dirige droit au sommet de la ruche. Elle décrit un cercle afin qu'on lui fasse le champ bien libre. Insinuant alors l'extrémité de l'une de ses jambes de la troisième paire dans l'une des poches à cire de son abdomen, elle saisit la matière transparente, la porte à sa bouche, la travaille à l'aide de ses mandibules, l'enduit avec sa langue d'une liqueur blanchâtre, la pétrit et la pétrit encore, la hache en menues parcelles, et colle enfin ces fragments à la voûte de l'édifice. Quand ses matériaux sont épuisés, elle s'envole, et sort pour aller chercher une nouvelle provision.

Une autre abeille la remplace, puis une autre, et enfin, quand l'ouvrage est tracé, vingt autres, cent autres accourent.

Le bloc de cire s'accroît ainsi rapidement, mais ce n'est qu'une sorte de muraille raboteuse et inégale qui descend de la voûte.

Une abeille seule a posé la première attache du premier mur au sommet de la ruche; c'est une abeille seule encore qui commence a creuser le fond de la première cellule, la cellule du centre de la rangée supérieure. Tout se passe comme pour le mur : l'abeille part, et elle est remplacée par plusieurs qui se succèdent, une à une, sans interruption jusqu'à l'entier achèvement de la chose. Alors elles viennent en foule, celles-ci pour limer et polir, celles-là pour sculpter les différentes parties de l'édifice, pour dresser ces petits tubes, ces petits godets hexagones qui font si justement l'admiration de l'homme par leur étonnante symétrie.

On travaille des deux côtés du mur; les cellules s'adossent les unes aux autres et de telle sorte que le fond de chaque alvéole correspond à trois alvéoles du côté opposé. Il y a donc emboîtement réciproque des bases des alvéoles.

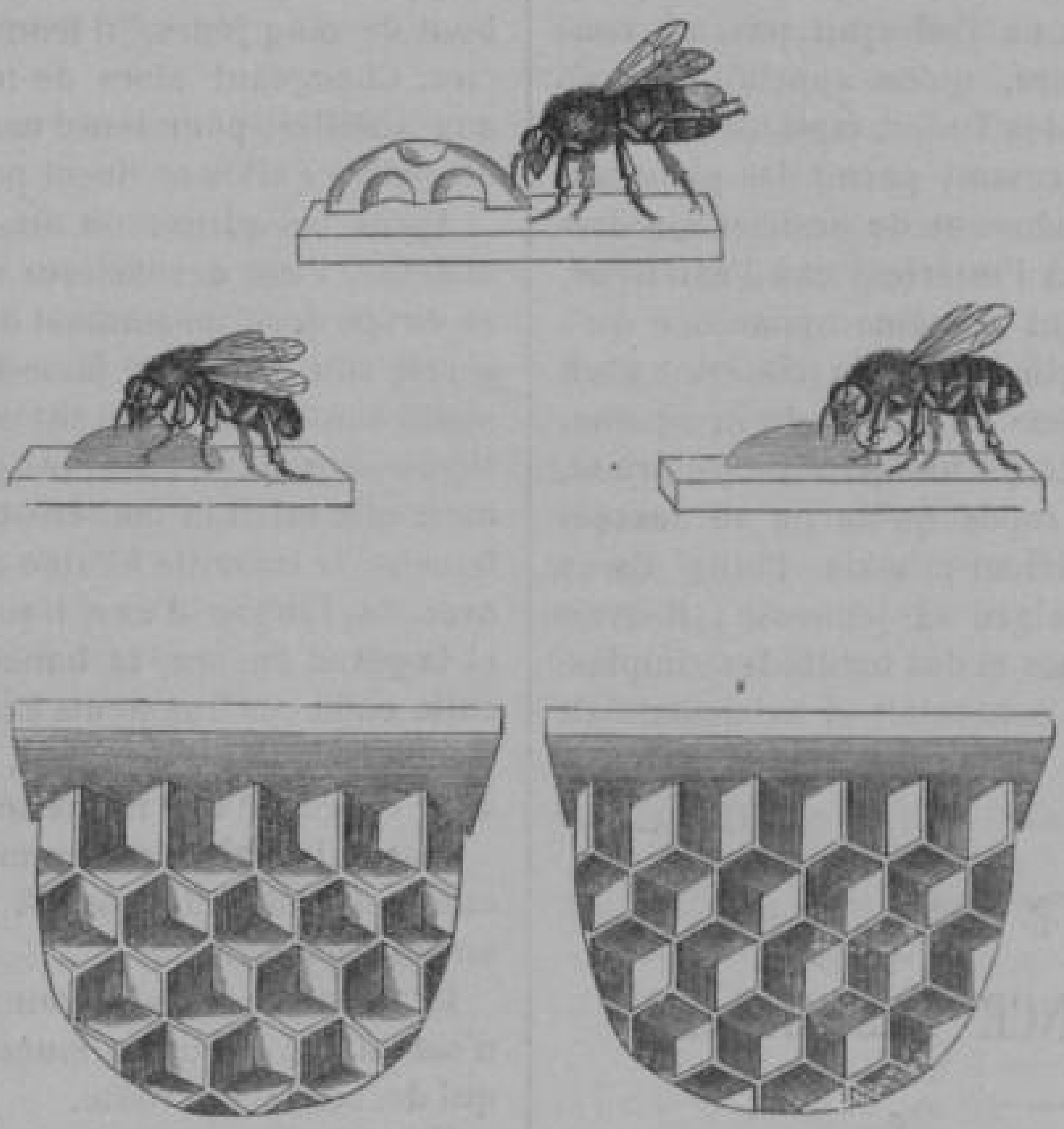
C'est encore une seule abeille qui prend avec ses antennes les mesures exactes pour la première cellule de l'autre face du mur.

1. Voy. vol. XX, page 191; et vol. XXI, page 207.

Ce mur garni sur ses deux faces d'un grand nombre d'alvéoles, présente, base et alvéoles compris, une épaisseur de 22 millimètres environ, et il constitue un rayon ou gâteau. Celui-ci offre donc une infinité de petits pots à miel couchés horizontalement les uns sur les autres.

A peine quelques rangées de cellules sont-elles construites qu'on voit apparaître deux autres blocs de cire, deux autres murs semblables qui descendent parallèlement, l'un devant, l'autre derrière le premier mur, et à une distance absolument égale, 125 millimètres.

Deux autres viendront ensuite, deux autres après, deux autres peut-être encore. Ils embrasseront toute la largeur et, si l'année est bonne, toute la longueur de la ruche. Solidement fixés au sommet par un pied en cire, soudés aux parois à l'aide d'un empâtement à rayons également en cire ou en propolis, consolidés encore par des attaches sur divers points, ils s'élargissent et s'allongent en même temps, le premier commencé dépassant de quelques rangées ceux qui ont suivi, et ceux-ci ayant sur les autres le même avantage.



Abeilles construisant les cellules. (P. 224, col. 2.)

Tous ces travaux se font dans l'obscurité; les abeilles semblent avoir horreur de la lumière. Existe-t-il à la ruche une ouverture autre que la porte d'entrée, elles la bouchent exactement en l'enduisant de propolis. Ne peuvent-elles la boucher, elles se réunissent, toujours suspendues les unes aux autres par leurs pattes postérieures, pour former un rideau et elles restent là immobiles protégeant le travail de leurs sœurs.

La faible distance qui sépare les gâteaux, forme les rues de la cité. De petites ouvertures ménagées çà et là, à travers les gâteaux, étroits passages, établissent encore des communications.

Quelle activité au moment des constructions! Les cirières continuent les murs, une multitude d'ouvrières dressent les alvéoles; et voici que des centaines vont chercher de la propolis accumulée dans un coin de la ruche par les butineuses, et se préparent à fortifier les bords des cellules, à en encadrer les pans.

Qu'on lise les pages intéressantes d'Huber sur ce nouvel emploi de la propolis, qu'on suive avec lui l'abeille dans toutes les parties de son travail : elle tire avec les dents un fil de matière résineuse, le rompt en écartant brusquement la tête; elle le porte dans le godet qu'elle veut achever, elle l'ajuste en l'étendant avec ses pattes de devant, en l'enchâssant dans les sillons anguleux avec ses mandibules.

Il y a trois sortes de cellules, les cellules d'ouvrières, les cellules de faux bourdons et les cellules royales.

Celles des ouvrières, qui occupent ordinairement le milieu de la ruche, ont douze millimètres de profondeur et cinq environ de diamètre. Une bonne ruche en compte cinquante mille.

Les faux bourdons demandent un peu plus de place, dix-huit millimètres de profondeur sur sept de diamètre. Ces alvéoles sont bien moins nombreux.

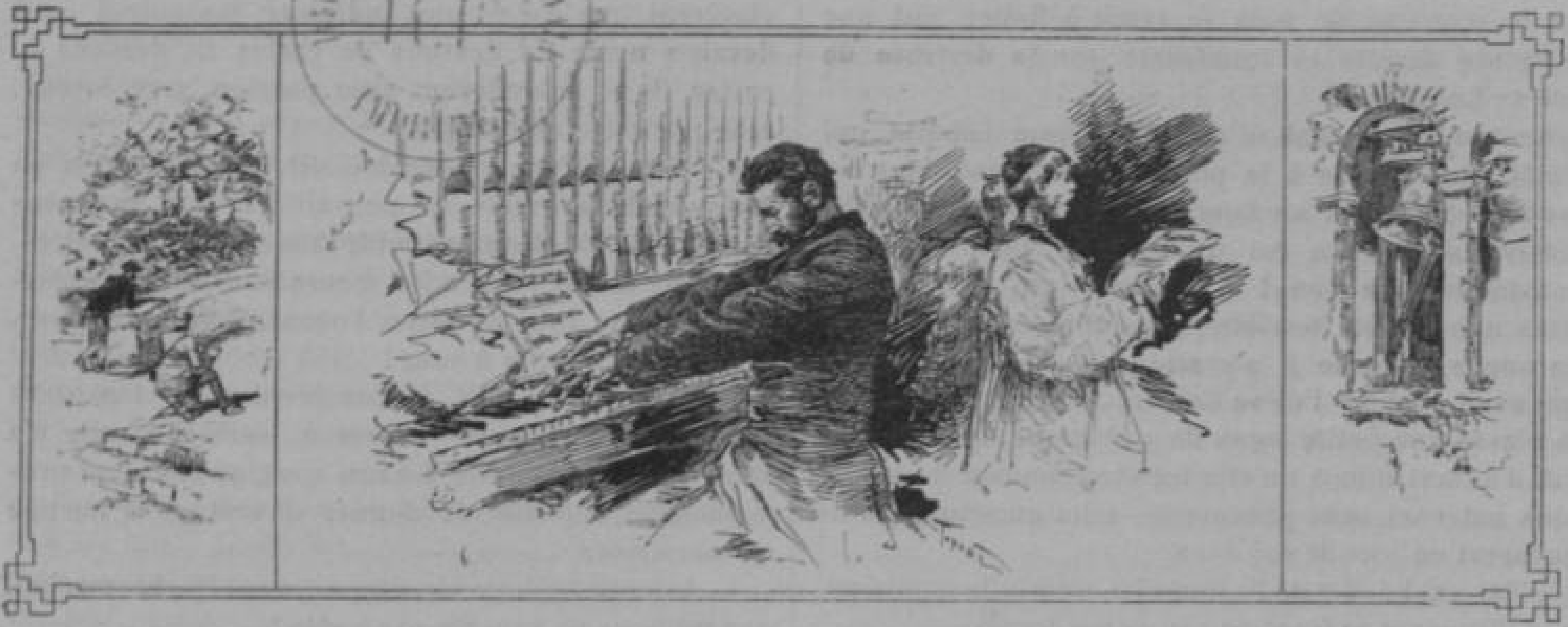
Les petites et les moyennes cellules servent de berceaux ou de magasins.

Les cellules royales, exclusivement réservées aux larves de reines, ne ressemblent en rien aux alvéoles d'ouvrières ou de faux bourdons. Ce sont des tubes assez gros et de deux centimètres de longueur, « un Louvre », dit Réaumur, — qui pendent sur les parois des gâteaux ; ils en paraissent séparés, mais de forts cordons de cire et de propolis les y rattachent.

On a calculé que le poids d'une cellule royale équivaut à celui de plus de cent alvéoles d'ouvrières. De ravissantes guillochures ornent les murs de ces spacieux berceaux dont le nombre, affirme Huber, ne dépasse jamais vingt-sept, quelle que soit d'ailleurs la population de la ruche. Il n'y en a même souvent que trois ou quatre.

Ces différents travaux se font avec une rapidité extraordinaire. « J'ai vu construire en un jour un gâteau de vingt et un à vingt-quatre centimètres de diamètre », dit Réaumur. « En moins de vingt-quatre heures, dit à son tour M. Rendu, les abeilles bâtissent plus de quatre mille cellules; les gâteaux s'allongent et s'étendent à vue d'œil. Il le faut vraiment, un grand événement se prépare; les ouvrières le savent d'instinct, la mère abeille va commencer sa ponte. »

A suivre. Mme BARBÉ.



L'organiste a cédé sa place. (P. 228, col. 1.)

LES MILLIONS DE LA TANTE ZÉZÉ[1]

XXIX

Les raisons de M. le principal. — Le capitaine Pertuys a oublié son quatrième crochet.

Les raisons de M. le principal étaient de deux sortes : 1° raisons de fait, et 2° raisons de théorie. Et en ce moment même, les yeux toujours fixés sur le morceau de bois qui semblait mal à l'aise et s'agitait pour reprendre sa course, M. le principal passait ses raisons en revue, avec une satisfaction profonde.

Vorace I et Vorace II, à l'instigation de Mme Lemas, avaient été mis au collège, comme externes, Rongeur I, Rongeur II et Rongeur III avaient pris la même route. Ces jeunes héros, loin d'être parfaits, donnaient pas mal de fil à retordre aux différents maîtres qui avaient charge de former leurs jeunes âmes et leurs jeunes esprits. Malgré cela, il y avait en eux quelque chose qui ne se trouvait pas, du moins au même degré, dans l'ensemble des autres élèves qui fréquentaient l'établissement. Ce quelque chose, un petit germe presque imperceptible d'abord, s'en allait croissant, à mesure que les neveux de la tante Zézé fréquentaient sa maison et son jardin, le jeudi et le dimanche.

« Qu'est-ce que c'est que votre « quelque chose? » lui avait demandé un jour Mme de Bacques, amie des définitions précises.

Et M. le principal avait répondu : « C'est le développement des qualités et l'amoindrissement des défauts, sous l'action continue de la volonté la plus ferme et au contact de l'âme la plus élevée que j'aie jamais rencontrées. Les symptômes ne vous frappent peut-être pas encore parce que vous ne pouvez pas faire de comparaisons, mais moi qui en fais tous les jours, je vois sans microscope le développement du « quelque chose » et dans cinq ou six ans d'ici, l'esprit du collège sera complètement changé.

— Et peut-être celui de la ville, » avait ajouté Mme de Bacques, que les raisons de M. le principal avaient convaincue.

Et puis, M. le principal n'avait pas jugé seulement Mme Lemas d'après les résultats qu'elle obtenait, il l'avait vue à l'œuvre, surtout il avait causé avec elle.

S'il lui était supérieur pour l'instruction, que de choses elle lui avait apprises en matière d'éducation !

Un jour qu'il lui parlait, non sans quelque amertume, des méfaits de ses collégiens : « Les méfaits des enfants ! s'écria la tante Zézé, il n'en faut point médire. Si le feu ne nous causait pas une violente douleur, nous laisserions souvent, par mégarde, le feu désorganiser les tissus de notre corps. Si les enfants ne commettaient pas de méfaits, nous ne devinerions jamais leur caractère. Bénie soit la douleur qui nous préserve du danger, et bénis soient les méfaits des enfants qui nous préservent de nous tromper sur leur compte, et de leur faire d'autant plus de mal que nous déploierions plus de zèle à les vouloir corriger! »

Cette sage réflexion, que M. le principal avait souvent méditée, et qu'il méditait encore au moment

[1] Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193 et 209.

où le morceau de bois se remit à flotter, eut une influence directe et immédiate sur la destinée de l'élève Lebattu.

Le tambour venait d'amener l'élève Lebattu qui s'était fait mettre à la porte de la classe pour un méfait relaté tout au long dans un rapport détaillé. L'élève Lebattu en fut quitte pour un : « Je me souviendrai de vous! » très sec, qui le plongea dans une anxiété terrible; mais il ne fut point privé de sortie, comme il s'y attendait. Le jeune maître qui avait expulsé l'élève Lebattu reçut à la sortie de la classe une petite leçon de pédagogie, qui lui profita d'autant mieux qu'elle lui était donnée du ton le plus paternel, sans pédanterie, sans amertume, uniquement en vue de son bien.

« J'ai oublié Mme de Bacques! » s'écria le capitaine, en se frappant le front de son poing fermé.

Octavie laissa perdre là une bonne occasion de le taquiner, en lui reprochant son manque de mémoire: c'est peut-être parce qu'elle se sentait un peu coupable de l'oubli du capitaine; ils avaient tant bavardé!

Le capitaine se leva vivement, pour réparer son oubli. Il n'eut pas à aller bien loin. Mme de Bacques en personne se montra au détour de l'allée, avec un sourire moqueur sur les lèvres.

D'un signe de main, elle coupa court aux excuses du capitaine : « Comme la montagne ne venait pas à Mahomet, dit-elle gaiement, Mahomet est venu à la montagne. Que dit la montagne? »

La montagne se confondit en excuses. Mahomet fit encore un signe de la main et reprit :

« Où en sommes-nous ?

— Nous sommes en règle, répondit le capitaine; mais je ne me pardonnerai jamais ...

— Moi, je vous pardonne, parce qu'il y a des « circonstances atténuantes; » et Mme de Bacques, avec une tendresse qui n'était guère dans ses habitudes, embrassa les « circonstances atténuantes » en la personne d'Octavie.

« Alors, nous allons mener cela rondement! » ajouta-t-elle en s'asseyant entre Mme Pertuys et la tante Zézé.

Si rondement que l'on « menât cela », encore fallait-il observer les délais nécessaires.

Les visiteurs d'entre messe et vêpres en profitèrent pour donner carrière à leur imagination et à leur faconde. Le mariage une fois affiché à la mairie, et annoncé au prône, ils en prirent leur parti, et personne ne voulut accepter la paternité du cancan qui unissait les destinées du capitaine à celles de Mlle Flandrin. On se rejeta sur la dot d'Octavie; cette dot, naturellement, devait être énorme; Mme Lemas, sous peine de se couvrir de honte, ne pouvait pas lésiner, surtout quand il s'agissait de sa préférée. Quand le chiffre fut connu, officiellement connu, toutes ces bonnes gens laissèrent pendre leur mâchoire inférieure et se regardèrent avec des yeux ahuris.

Quand ils eurent repris leurs esprits, les uns déclarèrent que c'était une indignité, les autres qu'il devait y avoir un dessous de cartes. Ce dessous de cartes, ils le cherchèrent avec passion, avec fureur, et ils ne le trouvèrent pas.

« A défaut d'une grosse dot, dit le pharmacien en redressant sa huppe, ne pouvait-elle pas au moins donner les vingt-quatre mille francs réglementaires. Non, elle donne vingt mille francs tout sec, arrangez-vous comme vous voudrez. Voyons, Monsieur le président, j'en appelle à vous!

— Mme Lemas, dit le président d'un ton assez dédaigneux, n'est pas femme à lésiner. Si elle n'a donné que vingt mille francs, c'est qu'elle s'est probablement interdit de donner davantage à aucune de ses nièces.

— Interdit! s'écria impétueusement le pharmacien, ses millions ne sont-ils pas à elle?

— Sans doute, riposta M. le président, ils sont à elle, et bien à elle. Mais, sans être dans sa confidence, j'ai idée qu'elle en a d'avance réglé rigoureusement l'emploi, pour le plus grand bien de tout le monde.

— Soit, mais avouez, Monsieur le président, qu'elle aurait pu prendre les quatre mille francs sur autre chose.

— Les bons administrateurs ne font pas de virements de fonds. Sur les quatre mille francs qui vous tracassent, deux mille ont servi à doter une jeune ouvrière.

— Et qu'en dit la famille? demanda le pharmacien en ricanant.

— La famille, monsieur, a trop à se louer d'elle pour trouver à redire à aucun de ses actes.

— En attendant, reprit le pharmacien, le capitaine Pertuys est obligé de reconnaître qu'il reçoit vingt-quatre mille francs, quand il n'en reçoit que vingt mille en réalité.

— C'est une fiction légale qui n'a rien d'incorrect.

— Je voudrais bien savoir ce que dirait le ministre de la guerre, s'il avait connaissance de cette fiction légale.

— Le ministre de la guerre a connaissance de cette fiction légale, et il la sanctionne.

— Toujours des passe-droit! dit le pharmacien en se lançant sur une autre piste. S'il s'agissait de quelque malheureux sous-lieutenant sans le sou, le ministre de la guerre y regarderait de plus près! »

Ce raisonnement digne de M. Prudhomme fit sourire le président.

« Évidemment, reprit-il, le ministre y regarderait de plus près, et il aurait bien raison. »

Alors, pour l'édification du pharmacien et des autres personnes présentes, il expliqua la loi comme le colonel l'avait expliquée au capitaine Pertuys.

Le pharmacien, bien contre son gré, se rendit à l'évidence.

Au milieu du silence qui suivit cette petite escarmouche, Mme Julia fit observer que tout cela n'empêchait pas le jour du mariage de tomber un treize.

« Et puis? cria le pharmacien, enchanté de

trouver un adversaire moins rude que le président.

— Et puis? répéta Mme Julia, le treize est un mauvais jour; on a vu des exemples... » et elle marmotta entre ses gencives, récapitulant, sans doute, les exemples qui démontraient la sagesse de son assertion.

On la laissa marmotter et l'on passa à autre chose. Mais quelque détour que l'on prît, la conversation, par une pente fatale, revenait toujours aux faits et gestes de la tante Zézé.

Quelqu'un avait vu le matin même deux étrangers arrêtés dans la rue du Change, sur le petit pont qui fait face au fameux platane. L'attitude seule de ces deux étrangers disait assez qu'ils n'avaient jamais vu un arbre pareil. L'un d'eux, même, avait ouvert un album et s'était mis à dessiner le platane.

Du platane on passa au collège, et les oreilles de M. le principal durent tinter en ce moment-là; car toute l'assistance fut d'accord pour déclarer que le collège « marchait bien » grâce à lui. On parla tout naturellement des deux nouvelles chaires que venait de fonder la tante Zézé.

Explosion d'éloges, la plupart très sincères. Il y avait là des pères et des mères dont les fils suivaient les cours du collège, et qui se complaisaient dans l'idée que l'École polytechnique leur serait désormais accessible, à supposer qu'ils eussent la vocation. Mme Julia, qui n'aimait pas l'Université, haussait les épaules, grommelait dans son coin, et demandait si ces belles inventions empêcheraient le monde d'avoir mal aux dents ou de mourir.

Le pharmacien, qui se souciait de l'École polytechnique comme un poisson d'une pomme, se croyait obligé, en sa qualité d'esprit supérieur, de dire du bien de l'instruction. Oubliant qu'il venait d'accuser Mme Lemas de lésinerie, il célébra en termes pompeux sa libéralité.

On revient naturellement au mariage. L'opinion générale est que le marié et la mariée formeront le plus joli couple qu'on ait jamais vu. Toutes les personnes présentes, invitées ou non, assisteront à la messe de mariage, bien entendu.

« Toute la ville y assistera, » dit le président, qui connaît à fond les us et coutumes de la bonne ville de Sainte-Suzanne.

« Je me demande qui est-ce qui servira de père à la mariée? hasarde une des visiteuses de l'après-midi.

— Oh! j'espère que ce sera le colonel! » s'écrie avec une vivacité juvénile une dame mûre d'années, jeunette d'intention, outrageusement serrée dans son corset, et constellée d'articles de bijouterie : « Oui, reprend-elle, en passant la revue de ses articles de bijouterie avec un joli mouvement de tête, et un vieux sourire que tous ses efforts ne parviennent pas à rajeunir, j'espère que ce sera le colonel. Le colonel a tout pour lui, l'uniforme, la prestance, la dignité. Le coup d'œil serait ravissant! »

Plusieurs autres visiteurs des deux sexes, qui, comme elle, dans les actes les plus graves de la vie, se préoccupaient surtout du coup d'œil et de l'effet, furent de l'avis de la préopinante. L'âme supérieure du pharmacien elle-même trahit la même faiblesse; et c'est en termes pompeux, la huppe dressée, que le pharmacien exprima son assentiment.



Le suisse attend debout sur le seuil. (P. 228, col. 1.)

« Pardon! fit observer le président avec un sourire narquois. Ce serait ravissant, ce n'est pas moi qui dirai le contraire; mais ce serait absolument contraire aux usages du pays; et je suis sûr d'avance que Mme Lemas se conformera aux usages du pays! C'est le tuteur de la mariée qui lui servira de père.

— Et quel est ce tuteur? demanda vivement la vieille dame jeunette.

— M. Quentin, le pharmacien, répondit le président avec une gravité pleine de malice.

— Juste ciel! s'écria d'un ton pathétique la dame mûre, avec un déploiement des deux bras, qui fit cliqueter tout un assortiment de bracelets, de porte-bonheur, de médaillons et de chaînettes. Quoi! cette vieille momie, cette vieille horreur! »

Le président corrobora son assertion par une série de petits hochements de tête.

« A la place de Mlle Octavie, s'écria la dame mûre, je refuserais de me marier plutôt que de traverser l'église au bras de cet épouvantail à moineaux! »

Il lui était vraiment trop facile de sacrifier l'avenir d'Octavie pour une question d'esthétique; elle parlait avec l'assurance d'une personne qui ne peut pas être prise au mot, vu qu'elle était en possession de mari.

Le président se contenta de sourire, et la dame mûre, faisant un signe impérieux à son mari, se leva pour aller épancher dans quelques maisons amies le trop plein de son indignation, en attendant l'heure des vêpres.

Chose triste à dire! avant le premier coup des vêpres, l'indignation de la dame mûre avait passé dans plusieurs cœurs de jeunes filles. Ces héroïnes, il est vrai, n'auraient pas refusé de se marier plutôt que de donner le bras au vieux pharmacien; mais elles eussent fait préalablement de si belles scènes que le vieux pharmacien eût été renvoyé à la queue de la noce.

Qu'est-ce que cela prouve? C'est que Sainte-Suzanne ressemble à toutes les villes du monde, grandes et petites. Dans toutes les villes du monde, en effet, vous trouverez quelques jeunes filles, qui, au moment de franchir le seuil de l'église, pour prêter un des serments les plus solennels qui puissent lier une âme humaine, ont l'esprit assez libre et la vanité assez en éveil pour se préoccuper des plis de leur traîne, et pour dévisager l'assistance, afin de savoir si elle est brillante et nombreuse.

Octavie savait qu'elle donnerait le bras au vieux pharmacien pour faire son entrée, et elle trouvait la chose si simple et si naturelle, qu'elle ne songea pas une seule fois à se demander si le bonhomme viendrait en chaussons de lisière ou en escarpins vernis. A supposer que la question de coup d'œil et d'effet se fût, par hasard, présentée à son esprit, Octavie s'en serait remise, avec une foi aveugle, à la sagesse de la tante Zézé.

L'influence de la tante Zézé avait transformé le nabot en un membre respectable de la société, et l'avait amené, sans qu'il sût lui-même comment, à supprimer de son vocabulaire un certain nombre d'expressions mal sonnantes, entre autres l'explétif: Fichtre! La tante Zézé saurait bien faire du vieux pharmacien, au moins pour un jour, un père à peu près présentable.

XXX

Le jour du mariage. — Le patron de Prosper. — Les souvenirs de la tante Zézé.

Le temps, qui n'entre point dans tant de détails ni dans tant de raisons, accomplissait tranquillement sa besogne. Grâce à lui, le jour du mariage approchait, au grand effroi de quelques couturières en retard.

Le grand jour est arrivé, et, quoique ce soit un 13, il ne pleut pas; on peut même dire que le temps est magnifique.

L'église de la Trinité est pleine à déborder; tout à coup le suisse, qui attend, debout sur le seuil du grand portail ouvert à deux battants, donne un vigoureux coup du talon de sa lourde canne sur la dalle sonore. Au-dessus de sa tête, éclate comme un ouragan d'harmonie. L'organiste, pour cette fois, a cédé sa place au commandant Dubuisson qui est un musicien consommé. Toutes les têtes se tournent vers le portail, et même quelques personnes montent sur leurs chaises. De ce nombre est la dame mûre qui, par la faute de sa couturière, est arrivée trop tard pour être bien placée. A l'entrée de la mariée, la dame mûre pousse un soupir de satisfaction et dit à sa voisine: « Ma chère, ils ont eu le bon esprit de se raviser au dernier moment; ce n'est pas le pharmacien qui lui donne le bras! »

Octavie ne s'inquiète pas des plis de sa traîne: c'est l'affaire de la demoiselle d'honneur; elle ne se préoccupe pas davantage de compter les assistants: c'est l'affaire de Mme de Bacques qui s'acquitte de ce devoir avec une sérénité parfaite, au bras du colonel. Octavie s'avance, les yeux baissés, heureuse et grave, au bras d'un gentleman de haute taille.

A ce gentleman si correct, on ne peut reprocher que deux choses: une roideur surnaturelle dans les vertèbres du cou et dans la région des reins, et quelque gêne dans le mouvement des pieds, comme si, retenu au lit par un accès de goutte, il eût été prévenu au dernier moment du rôle important qu'il avait à jouer. Mais la roideur ne messied pas à un gentleman, au contraire; quant à la goutte, c'est un mal aristocratique par excellence.

Tout à coup, la voisine de la dame mûre lui chuchote à l'oreille:

« Mais, ma chère, c'est le pharmacien!

— Jamais, répond la dame mûre.

— Comme vous voudrez, mais c'est lui. »

La dame mûre arbore furtivement un lorgnon qu'elle dérobe d'ordinaire à tous les regards: « C'est pourtant vrai! » s'écrie-t-elle avec une figure tout à fait singulière.

Quelqu'un a dit: « Avec trois aunes de drap fin, je fais un gentilhomme. » C'est le procédé que la tante Zézé a employé pour transformer son cousin en gentleman. Les trois aunes de drap fin avaient été artistement maniées par le meilleur tailleur de Sainte-Suzanne. Le meilleur cordonnier avait fourni les bottines vernies, et le meilleur chapelier, le claque de cérémonie. Là ne s'était pas bornée l'intervention de la tante Zézé. Une montre en or battait sur le cœur du pharmacien, dans la poche de son gilet, invisible à tous les regards. Le gisement de cette montre était révélé par une belle chaîne en or qui s'étalait sur l'abdomen du pharmacien, visible pour tous, excepté pour lui, car la roideur calculée de son col bien empesé l'empêchait de pencher la tête en avant. Il aurait eu grand plaisir à contempler cette chaîne d'or, mais ce qu'il perdait en plaisir, il le rattrapait en dignité.

Pour qu'il n'y eût point de jalousie entre le frère et la sœur, la tante Zézé avait revêtu Mlle Félicité d'une robe de la bonne faiseuse; elle avait eu la prudence de choisir l'étoffe elle-même, ayant constaté que Mlle Félicité avait un goût prononcé pour les couleurs voyantes. Montre d'or et chaîne d'or, cela va sans

dire, et aussi une foule de petits cadeaux, soit utiles, soit décoratifs, car la tante Zézé était profondément reconnaissante au pharmacien et à sa sœur d'avoir bien voulu lui déléguer leur autorité sur Octavie.

Tous les membres de la famille, du reste, avaient reçu leurs cadeaux de noce, soit sous une forme, soit sous une autre, et le coup d'œil général s'en ressentait.

Quand le cortège de la première noce eut défilé, celui de la seconde noce fit son entrée. Le patron de Prosper servait de père à la mariée. Je ne sais pas pourquoi, mais je me figure que la tante Zézé avait encore fait des siennes avec les gens de cette noce-là. Je ne puis m'expliquer autrement l'aspect des conviés dont les toilettes n'offraient rien de singulier, soit au point de vue de la forme, soit au point de vue de la couleur.

La mariée, un peu pâle, se mordillait les lèvres. C'était le sentiment profond de son bonheur qui la pâlissait. Si elle se mordillait les lèvres, c'était pour s'empêcher de sourire: tout ce beau monde qui remplissait l'église l'intimidait singulièrement, et peut-être que ces gens-là l'auraient crue effrontée si elle avait souri.

Le patron de Prosper avait une de ces honnêtes figures que l'on croirait sculptées en quatre coups de canif dans la pulpe d'un marron d'Inde, et enluminées ensuite par un pinceau prodigue de vermillon. Tout fier de son emploi, il portait la tête haute et souriait aux bourgeois, sans vergogne; et pourquoi, je vous prie, se fût-il gêné de sourire? Il était heureux, cet homme! heureux d'entendre ronfler l'orgue, heureux de voir les toilettes claires et gaies des dames et les uniformes des officiers qui assistaient en corps au mariage de leur frère d'armes, et du même coup à celui de Prosper. N'était-ce pas un honneur sans pareil pour la corporation des menuisiers?



Le colonel lui souhaita la bienvenue. (P. 230, col. 2.)

Et puis, enfin, ce bonhomme était heureux pour son propre compte; ce n'est pas défendu, n'est-ce pas? Vous vous sentiriez heureux aussi, vous, si vous étiez sur le point de voir se réaliser le rêve de toute votre vie; eh bien! le bonhomme vermillonné en était là. Je ne veux pas vous tromper en vous laissant croire que le rêve de toute sa vie fût de voir marier Prosper au son de l'orgue, et en compagnie d'un capitaine de hussards.

Non! le rêve de toute sa vie, c'était de céder son établissement de menuisier et de s'en aller vivre à deux portées de fusil de Sainte-Suzanne, sur le coteau qui domine la route de Selommes. Il avait acheté là, en prévision de l'avenir, un petit bout de terrain où il avait planté de la vigne. Il y avait fait construire plus tard une petite maison; il avait creusé de sa main, dans le tuf, une bonne cave bien fraîche. Ils s'en allaient là le dimanche, sa bonne femme et

lui. Ils y passaient l'après-midi, ils y dînaient et rentraient à Sainte-Suzanne en se demandant s'ils n'auraient pas un jour la chance de céder l'atelier à quelque bon garçon, moyennant finance, bien entendu.

Mais si les bons garçons abondent à Sainte-Suzanne, l'argent y est rare. Le mariage de Prosper, avec une jeune fille qui avait deux mille francs de dot, coupait court à toutes les difficultés et à toutes les angoisses du bonhomme et de la bonne femme. Étonnez-vous donc, après cela, de voir le bonhomme sourire largement à l'univers entier.

La tante Zézé, après trente et un ans révolus, se retrouvait dans la même église où elle avait épousé, déjà vieille fille, le modeste lieutenant de cuirassiers qui frisait la quarantaine. Il n'est donc pas étonnant que son âme fût envahie par une émotion profonde; aussi personne ne fut surpris de la voir prier avec tant de ferveur, la figure cachée dans ses deux mains. Dans son esprit, le contraste devait être poignant entre les deux mariages. Le marié, capitaine à l'âge où le pauvre Lemas n'était encore que maréchal-des-logis-chef, épousait une jeune fille de dix-neuf ans.

Ils avaient tout pour eux : la beauté, la jeunesse, la fortune. Le capitaine Pertuys deviendrait général; le colonel lui-même l'avait assuré à Mme Lemas. Son mari, à elle, avait quitté le service simple capitaine, et quand la fortune leur était venue, ils étaient pour ainsi dire hors d'état d'en jouir. Non, il n'était pas possible que ce contraste ne s'imposât pas à sa pensée, et voilà pourquoi elle cachait sa figure dans ses deux mains. Pauvre femme!

Ainsi raisonnaient les anciens de l'assistance, ceux qui avaient assisté à son mariage à elle, et aussi ceux qui connaissaient toute son histoire par tradition.

Combien ils la connaissaient peu ceux-là même qui, par vanité, se flattaient de la connaître, depuis qu'elle était revenue millionnaire au pays, après l'avoir quitté pauvre!

Sans doute ce mariage lui rappelait l'autre, mais elle n'établissait aucun contraste entre les deux. S'il y avait de la tristesse au fond de son âme, n'était-ce pas bien naturel? N'avait-elle pas perdu l'homme loyal et bon qui l'avait rendue si heureuse? Et ces séparations-là ne sont-elles pas une des plus grandes amertumes de la terre? Mais si la douleur aigrit les âmes faibles et vaines, elle porte la bonté à son point de perfection dans les âmes bonnes et vaillantes. Ce compagnon qu'elle avait perdu, elle était sûre de le trouver dans le pays d'outre-tombe, là où il n'y a plus ni larmes ni séparation. En attendant, avec patience et avec résignation, le moment de le rejoindre, elle vivait sous ses yeux, en conformité avec ses vœux et ses désirs. Elle continuait, lui absent, l'œuvre qu'ils avaient poursuivie ensemble; seulement, elle la poursuivait avec des ressources plus considérables.

Quel est l'homme de cœur qui ne regrette pas, au moins sept fois par jour, de n'être pas plus fort, plus puissant, afin d'exercer plus d'influence et de faire plus de bien? Souvent donc le capitaine Lemas avait regretté de n'avoir reçu ni éducation ni instruction. Mais jamais ses regrets ne s'étaient tournés en amertume ni en découragement, car ce n'étaient pas des regrets égoïstes.

Ce qu'il n'avait pas eu dès le début de la vie, et ce qu'il n'avait pu acquérir qu'imparfaitement depuis, il ne l'enviait pas à ceux qui l'avaient; mais il faisait tous ses efforts pour le procurer à ceux qui ne l'avaient pas. Que de soldats, que de sous-officiers il avait mis dans la bonne voie, à un âge où l'on a si grand besoin de conseils et de direction.

Plusieurs de ses protégés étaient devenus ses égaux ou même ses supérieurs. Il s'en était réjoui dans toute la sincérité de son âme; car il n'avait point de vanité et se complaisait dans son œuvre.

Quand il eut épousé Mlle Joséphine Quentin, il vit qu'il ne s'était pas trompé dans ses prévisions. Elle sentait et pensait comme lui, et, à eux deux, ils exercèrent sur bien des jeunes âmes une influence assez marquée pour les attirer vers la vie supérieure, la vie de l'âme et de l'intelligence.

S'il eût été là, au lieu de regarder tristement son passé à lui, il eût porté avec foi et avec espérance ses regards sur l'avenir du jeune capitaine qui serait l'honneur de l'armée; au lieu de regretter ce qui lui avait manqué, il se serait réjoui de la surabondance de grâces qui mettaient le nouveau ménage en puissance de faire tant de bien, à un âge où le cœur est si chaud et le bras si vaillant.

Mais pourquoi dire : « S'il eût été là? » Il y était en réalité, vivant et présent dans le cœur de cette femme à cheveux blancs, qui se voilait les yeux de ses deux mains pour n'être distraite par rien dans la contemplation de l'image sacrée. Pauvre vieux capitaine si humble de cœur, c'est toi, en réalité, qu présidais à cette cérémonie imposante; patient et infatigable chercheur d'idéal; c'est un de tes rêves qui se réalisait et sous la forme que tu aurais choisie. Car c'est dans ta vraie famille, c'est dans la grande famille de l'armée qu'entrait cette blonde enfant qui t'aurait deviné comme elle a deviné la tante Zézé, et que tu aurais chérie comme elle la chérit.

Très digne et très froid en apparence, profondément ému en réalité, le colonel ressent et pense exactement ce que tu penserais et ce que tu ressentirais si tu étais à sa place, en ce moment, à côté de Mme de Bacques. Ce n'est pas une vieille connaissance de la tante Zézé, lui; mais il la comprend et la juge mieux que les braves gens qui ont assisté à son mariage.

A la sacristie, le colonel s'oublia un instant, comme il s'était oublié dans son cabinet en présence du capitaine Pertuys. Prenant, avec un respect chevaleresque, la main de la mariée, il lui souhaita la bienvenue au nom du régiment tout entier, et cela dans de tels termes que Mme Lemas crut entendre parler son mari; Octavie, dont les lèvres tremblaient, ne put lui répondre que par une pression de la main et un regard de profonde reconnaissance.

« Diable de colonel! s'écria le lieutenant Lartail, lorsqu'il fut hors de l'église avec quatre ou cinq camarades, qui est-ce qui aurait jamais attendu cela de lui? Je ne m'en cache pas, j'y suis allé de ma petite larme! »

« Colonel, dit Mme de Bacques à son cavalier, pendant que le cortège traverse de nouveau la nef pour regagner les voitures, permettez-moi de vous remercier du fond du cœur. »

Le colonel la regarde d'un air surpris.

« Oui, colonel, du fond du cœur. Vous avez dit aux jeunes mariés ce que tout le monde avait dans le cœur, mais ce que personne assurément n'aurait su dire comme vous l'avez dit. »

Le colonel salue en rougissant. Il prise fort la conversation de Mme de Bacques; mais, en ce moment, il aimerait à être seul pour se recueillir. Tout en donnant la réplique à Mme de Bacques, il songe à son cabinet de travail, où il serait si bien pour réfléchir en fumant une bonne pipe.

Le lunch est terminé; le colonel s'est retiré aussitôt qu'il a pu le faire, sans se montrer discourtois; dix minutes après son départ, il est installé dans son cabinet savourant la meilleure pipe qu'il ait jamais fumée de sa vie. Il n'est pas bien sûr, cet homme rigide et timoré, de n'avoir pas un peu compromis son autorité et sa dignité en se laissant aller à l'émotion du moment. Mais ç'avait été plus fort que lui, il n'avait pas pu s'empêcher de parler. Si son autorité était ébranlée, eh bien! il la raffermirait, voilà tout. Quand il se fut donné satisfaction sur ce point, en prenant une résolution énergique, il songea aux paroles de Mme de Bacques : avait-il réellement si bien parlé? Oui, il avait très bien parlé; il était forcé de le reconnaître; il eut alors un petit mouvement d'orgueil qu'il se reprocha presque aussitôt. L'orgueil disparut et fut remplacé par la satisfaction avouable et légitime d'avoir dit son fait au capitaine Pertuys.

Le capitaine Pertuys se montra si naturellement et si parfaitement aimable avec sa nouvelle famille, que le nabot lui pardonna l'élégance de sa taille et l'avoué sa richesse. Quant aux enfants, ils raffolèrent tout de suite du nouveau cousin

Rongeur III lui demanda si c'était vrai qu'il allait emmener cousine Octavie bien loin, et qu'on ne la verrait plus.

« Pas plus loin que la rue du Palais, répondit complaisamment le capitaine. Elle viendra souvent jouer avec vous, et moi je viendrai aussi.

— En uniforme?

— Oui, en uniforme. »

On eut toutes les peines du mondes à empêcher la marmaille de faire une ovation au capitaine. Mais ce que l'on ne put pas empêcher, ce fut l'éclosion spontanée de plusieurs vocations militaires.

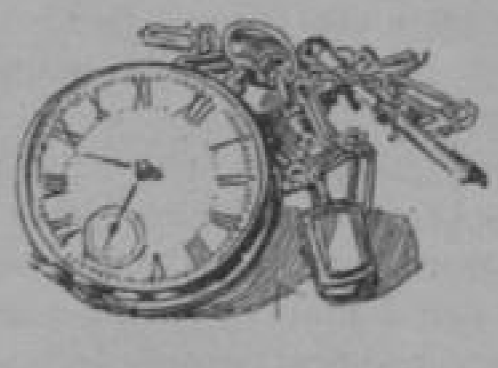
Après la messe de mariage, les officiers mariés se retirèrent au sein de leurs familles; les garçons, se trouvant réunis, allèrent en bande au cercle militaire.

De l'ensemble des conversations décousues qui se tenaient autour du billard, du jaquet, des échecs et de la table de whist, se dégageait cette pensée qui, d'ailleurs, n'excitait ni chagrin ni jalousie : « Il y en a un parmi nous qui s'élèvera plus haut que nous tous. »

Peut-être les quelques mots du colonel avaient-ils jeté dans les âmes de ces messieurs le premier germe de cette pensée, dont personne ne contestait la justesse.

Les visiteurs d'entre messe et vêpres, considérant qu'ils étaient en grande toilette, décidèrent, sans s'être entendus ni concertés, que cette journée-là serait considérée comme un dimanche.

A suivre. J. GIRARDIN.



LE PETIT LILEZ

La cime des arbres et le faîte des maisons se rosaient aux premières lueurs du jour poignant à l'horizon quand le cri trois fois répété de « pirouit » retentit sous ma fenêtre. Je sautai rapidement à bas de mon lit. Je fis jouer la crémone, d'un vigoureux coup de main j'envoyai mes persiennes claquer sur la muraille et cliqueter dans leurs crochets d'arrêt. Un hourrah joyeux monta jusqu'à moi.

Mes compagnons habituels de jeu, groupés dans la rue, m'attendaient pour partir. Nous avions, dès le dimanche précédent, comploté de nous livrer pendant toute la journée du jeudi à une gigantesque partie de canot. Il nous fallait une grande heure et demie, au moins, pour gagner la rivière, dont nous nous trouvions séparés par une petite colline toute boisée. Au début, à cause de la montée, la route était dure, mais sitôt le plateau atteint ce n'était plus qu'un jeu, pour des jambes de dix-sept ans surtout. Afin d'arriver au bord de l'eau avant la chaleur, le chef de l'expédition avait décidé que nous partirions au petit jour. Malgré cette décision, malgré l'attrait immense que m'offrait le canot, je m'étais endormi d'un de ces pesants sommeils que le bruit du canon ne saurait troubler.

En un tour de main je m'habillai. Mais j'avais à peine franchi le seuil de la maison paternelle qu'un même cri sortit de toutes les poitrines : « Le melon! le melon! où est le melon! » Je rentrai aussitôt. Quelques minutes après je franchissais de nou-

veau le seuil, balançant dans un filet un des plus beaux produits de la famille des cucurbitacées, aux côtes saillantes, à l'écorce rugueuse. Chacun de nous en effet devait emporter une partie du déjeuner, qui la viande froide, qui le saucisson, qui le pain. Chargé de la partie légumes j'avais promis un melon, que mon excellente mère avait eu soin de choisir elle-même au marché. « Je te le garantis, m'avait-elle dit la veille en le glissant dans mon filet. Il sera même bien sucré, car je lui ai mordu la queue et elle est très âmère. » J'appris ainsi que la chair du melon est d'autant plus sucrée que sa queue est plus amère, ce que mon professeur d'histoire naturelle avait totalement oublié de m'enseigner. Dans l'occasion souvenez-vous de la recette.

Nous partîmes, en convenant toutefois que le melon changerait de main tous les quarts d'heure, en raison de son poids et du respect que sa bonne mine imposait à nos estomacs.

Tant que nous traversâmes la ville, tout alla correctement. En gens bien élevés, nous ne voulions point nous livrer à un tapage indécent et mettre le trouble dans ces bonnes maisons bourgeoises, qui semblaient profondément endormies sous leurs paupières de persiennes closes. La grille de l'octroi franchie, notre allure changea, et nous touchions à peine à l'entrée du bois que les rires joyeux, les plaisanteries cocasses et les calembours fantaisistes éclataient sonores, interminables, ahurissants, tirant de leur sommeil les échos d'alentour, que nous tenions en bien moins grande considération que les habitants de la ville.

Il n'existe pas de compagnon de route semblable à la gaîté. Avec elle les heures se passent, le chemin se fait sans fatigue, comme par enchantement. Et notre surprise fut réelle quand nous aperçûmes la rivière voilant encore sous les brumes roses du matin sa longue coulée d'argent.

Comme une volée de moineaux qui s'abat à l'étourdie, dans un champ de blé, nous dévalâmes bruyamment le long de la berge, en poussant un formidable « Ohé! du canot! » et nous envahîmes, sans crier gare, la cambuse du père Laplanchette devant laquelle flottait une demi-douzaine de barques aux formes et aux couleurs variées.

Le bonhomme nous connaissait de vieille date. Il sourit en nous voyant, nous compta d'un coup d'œil, et détacha en silence son canot le plus grand et le mieux équilibré. Le père Laplanchette cumulait les fonctions de loueur de canot et de limonadier. Nous lui achetâmes quelques bouteilles de piccolo qui furent soigneusement embarquées avec nos autres provisions de bouche, laborieusement apportées, et nous recouvrîmes le tout de nos vestes, voire de nos gilets. Quelques instants après, les avirons tendus broyaient les plats-bords, et notre canot, chassé loin de la rive, décrivait des zigzags inexpérimentés remontant tant bien que mal le courant.

Quand la faim cramponna un peu trop vivement nos estomacs, nous fîmes escale au long d'un petit bouquet d'arbres, derrière lequel était assise, ou mieux accroupie, une misérable masure, bordée par le chemin de halage.

Le soleil arrivé au sommet de sa course dardait d'aplomb ses rayons brûlants que la rivière réverbérait sur les alentours. Nous nous casâmes tant bien que mal sous l'ombre chétive des arbres et sans plus tarder nous nous mîmes en devoir d'attaquer le déjeuner, qui nous offrait étalées, sur les journaux qui l'avaient enveloppé pendant la route, ses beautés tentatrices et appétissantes. Le piccolo du père Laplanchette redonna de la vigueur aux langues. Le rire le plus franc communiqua aux mets ses vertus digestives.

Pendant que nous déjeunions, un petit bambin, tout déguenillé, les cheveux en broussailles, les pieds nus, accroupi dans les hautes herbes, nous regardait avec des yeux de convoitise. Visiblement ce bambin n'avait jamais assisté à une pareille débauche, et à la vue de ce repas, pantagruélique pour lui, il écarquillait ses yeux à en déchirer les paupières. Il tenait entre ses bras une petite fille dont la tête, grosse comme le poing, était enveloppée d'un bonnet de l'aspect le plus misérable.

« Qu'est-ce que tu fais là, moutard ? lui cria l'un de nous.

— J'endors ma sœur ! m'sieu.

— Ta sœur ! où ça ta sœur ! ce paquet de chiffons ?

— Oui, m'sieu.

— Où demeures-tu ?

— Dans c'te cabane.

— Et ta mère ?

— La v'là là-bas qui hale un bateau. »

Nous regardâmes tous vers l'endroit indiqué. Une pauvre femme tête nue, n'ayant pour tout vêtement qu'une chemise et un jupon, suivait le milieu de la route, pesant de tout son poids sur l'amarre d'un bateau passée sur son épaule. Les pieds dans la poussière brûlante, la nuque sous les rayons ardents du soleil, elle remorquait péniblement le caboteur, tirant d'ahan, suant, haletant, trébuchant sur les cailloux, cherchant à gagner dans une fatigue immense et dans les risques d'une insolation, les quelques sous qui devaient assurer la pitance quotidienne. A voir la femme on comprenait l'ahurissement de l'enfant. Ayant de rembarquer nous lui donnâmes la desserte de notre festin, et le peu de monnaie que nos bourses d'écoliers nous permirent de ramasser. Notre partie nous sembla plus agréable. Les sceptiques auront beau dire, les plaisirs sont bien meilleurs lorsqu'on a soin d'en détacher la part du pauvre.

Je ne sais point ce que mes compagnons pensèrent du tableau offert à leur vue pendant notre déjeuner champêtre, quant à moi je gardai constamment devant mes yeux l'image de ce bambin ahuri, tenant sa petite sœur sur ses genoux, et la silhouette de cette



Le petit frère attendait. (P. 234, col. 2.)

femme, halant péniblement son bateau sur la route brûlée par le soleil. Décidément le piccolo du père Laplanchette m'ouvrait sur la philosophie des horizons beaucoup plus vastes que toutes les leçons de mon professeur, essayant, à l'usage de mon baccalauréat prochain, de faire entrer dans ma cervelle l'identité du *moi* et du *non moi*, de la pensée et de la substance, du sujet et de l'objet. Une partie de canot remplaçant une classe de philosophie! Je n'avais jamais songé à cela.....

Au commencement de l'hiver suivant des pluies torrentielles et d'une fréquence inusitée donnèrent aux plus petits ruisseaux des allures de torrents. L'excédent de tribut qu'ils déversèrent dans les rivières causa des craintes. Les pluies continuèrent à tomber, les ruisseaux à grossir. Les rivières coulaient à pleines berges. Un matin qu'il pleuvait toujours, elles quittèrent leur lit pour s'épandre sur leurs rives. Un cri sinistre retentit dans tout le pays : « L'inondation!... »

Le pantalon serré dans de grandes bottes, le caban au dos, le capuchon sur la tête, je repris le chemin que j'avais si allègrement parcouru un matin, quelques mois auparavant, entouré de joyeux compagnons se courbant à tour de rôle sous le poids d'un vénérable melon à la queue amère. Ce cri d'inondation m'avait tout à coup, et comme malgré moi, rejeté devant les yeux la cabane accroupie sur la berge, le bambin ébouriffé, le paquet de chiffons, la pauvre haleuse essoufflée mais tenace à sa besogne.

Jamais je n'oublierai le spectacle qui s'offrit à ma vue au tournant de la route. La rivière n'était plus cette large coulée d'argent voilée de brume. A sa place, apparaissait une grande nappe jaunâtre, emportée dans un courant rapide, charriant des objets de toute sorte. Là-bas, la nappe se brisait, rageuse, écumante, aux angles d'un petit rectangle rougeâtre : le toit de la cambuse du père Laplanchette, totalement submergée. Adieu canots! les beaux jours sont passés.

Je pris à mi-côte, remontant le courant. Je passai auprès d'une petite maisonnette, narguant de sa propreté coquette les tons salis du ciel, de la terre et des eaux. J'aperçus le bouquet d'arbres qui avait abrité de son ombre notre pique-nique champêtre. Il détachait maintenant, sur le fond gris du ciel, les squelettes noirs de ses rameaux exfoliés. Était-ce une lueur d'optique, était-ce la vérité? J'entrevoyais comme un miroitement d'eau en avant des arbres. Je hâtai le pas. Mes yeux ne m'avaient point trompé.

L'inondation entamait ce coin. La cabane accroupie derrière les arbres baignait déjà dans l'eau le pied de ses maigres murs. A la petite fenêtre, grande ouverte, il me sembla voir une tache blanche aller et venir comme un mouchoir qu'on agite. Plus près de moi, s'enlevait sur l'eau, une autre tache, sombre celle-là. Quand je parvins à distinguer plus nettement la forme des objets, je reconnus que cette tache n'était autre que la silhouette d'un gamin. Il avançait dans l'eau, puis reculait, comme effrayé de sa témérité.

Après quelques hésitations, je le vis s'avancer résolûment cette fois vers la cabane. Malgré les terres humides et grasses qui s'attachaient opiniâtrément à mes pieds, et se bottelaient sous les semelles de mes bottes, je pris ma course. Je compris la situation. Le bambin, malgré le danger, allait au secours des gens de la cabane. J'imitai son audace, j'entrai dans l'eau et je l'atteignis au moment où il touchait le seuil.

« Malheureux! lui dis-je, où vas-tu ainsi?

— Au secours des petits, monsieur, ils appellent et ils crient depuis ce matin, bien sûr que leur mère n'est pas là! »

Nous poussâmes la porte mal close. Un spectacle aussi horrible qu'inattendu s'offrit à nos yeux. Dans le fond, sur un grabat, immobile, renversé, les pieds nus, l'air effrayant, gisait le cadavre de la haleuse. Elle était morte dans la nuit. Ses enfants, effrayés de son silence, avaient voulu sortir. L'eau qui les entourait les retint au logis. Ils avaient appelé et fait des signaux de détresse.

« Je me doutais bien de quelque malheur, me dit le gamin qui m'avait précédé. C'est pour cela que je suis venu flâner de ce côté pendant que maman est allée au bourg chercher des provisions. Si vous voulez prendre le petit, monsieur, moi je suis assez fort pour porter la gamine, nous les tirerons d'ici.

— Et où veux-tu les conduire?

— Chez nous donc! Puisque le bon Dieu nous a faits heureux, c'est bien sûr pour que nous partagions notre bonheur avec les pauvres gens. Tenez, ils tremblent de froid dans cette cabane pleine d'eau et je suis certain qu'ils n'ont point mangé depuis longtemps. Une bonne bouillie bien chaude leur fera du bien. »

Nous transportâmes les orphelins à la petite maison si proprette que j'avais remarquée en venant. La maîtresse du logis, rentrée du marché, nous reçut avec surprise. Mais quand je lui appris ce qu'avait fait son fils, des pleurs de joie mouillèrent ses paupières. Elle oublia de gronder sa témérité pour ne louer que son bon cœur. Et pendant que des hommes étaient envoyés à la cabane pour s'occuper de la morte, elle s'empressa elle-même de faire aux orphelins une bouillie de son meilleur lait et de sa farine la plus blanche. Avec quelle joie ces pauvres petits êtres se jetèrent sur cette nourriture inaccoutumée. La petite fille, dressée sur la pointe des pieds, la bouche toujours ouverte, les yeux brillants, tendait la main pour saisir la becquée qui ne lui arrivait pas assez vite à son gré. Le petit frère, non moins heureux, mais résigné, déjà maître de soi, attendait patiemment, la cuiller à la main. Leur sauveur, assis crânement sur la table, les contemplait avec une sorte de bienveillance toute paternelle, conscient presque de son rôle protecteur.

« Voyez-vous, me dit-il, j'aurai maintenant un petit frère et une petite sœur, j'en avais bien envie. »

Je regagnai ma demeure, philosophant plus que jamais et rempli d'admiration pour ce petit bonhomme, qui le plus naturellement du monde venait de risquer sa vie pour sauver ses semblables et voulait spontanément partager avec eux sa part de bonheur sur terre. Si vous voulez savoir son nom : il se nommait Lilez.

F. des Malis.

LES BALLES A FEU

On expérimente dans plusieurs de nos places fortes un nouvel engin de guerre très curieux. Ce sont des *balles à feu*, projectiles d'une nature spéciale, destinés à permettre à une garnison assiégée de reconnaître les travaux de tranchée et d'établissement de batteries qui ne s'exécutent que pendant la nuit. Ces balles s'enflamment peu après leur sortie de la bouche à feu ; elles sont envoyées au jugé, sur le point où l'on soupçonne des travaux exécutés par l'ennemi. Leur combustion dure un certain temps avec une extrême intensité, en donnant une vive lumière, dont on profite pour pointer les canons destinés à détruire les travaux. Ces curieux projectiles sont, en outre, munis d'une grenade, dont l'explosion se produit au bout de délais très irréguliers, ce qui tient à distance les soldats ennemis qui tenteraient d'éteindre le foyer lumineux.

Les expériences auxquelles on se livre ont pour but de déterminer à la fois la sûreté du tir et la distance à laquelle les *balles à feu* peuvent être envoyées.

AU PAYS DES POMMES[1]

II

Ce soir-là, le squire n'était pas aussi satisfait que d'habitude; les oreilles lui tintaient encore des deux soufflets qu'il avait reçus de la main d'une enfant. Il aimait beaucoup les classiques grecs et latins. Une fois sa journée achevée, il aimait à lire, les soirs d'été, à l'ombre de son if le plus épais, pendant que les mugissements des bœufs, le chant du rossignol, et les cris des oiseaux aquatiques frappaient vaguement ses oreilles. A Carey's Honour, on n'entendait pas d'autres bruits. Ce soir-là, il ne prit aucun plaisir à lire sa philosophie favorite; il se demandait si Platon ou quelque autre avait jamais été souffleté par une petite danseuse des rues, une vraie petite furie?

Pendant qu'il se posait cette question, la petite furie dansait le *saltarello* devant une vieille petite auberge en bois toute déjetée, dans la bonne ville de Dartmouth. Les braves spectateurs étaient si charmés de sa grâce et de sa légèreté que les *pence* pleuvaient dans son tambour de basque.

Gemma était ravie d'avoir gagné tant d'argent; aussi commanda-t-elle un modeste petit souper pour Nonno. Quant à elle, elle s'en alla au clair de lune voir couler l'eau, toute couverte de rides d'argent, le long des murs du vieux château. Elle avait laissé tomber sur ses épaules les flots de sa chevelure d'or sombre, et elle riait toute seule, en pensant au grave gentleman monté sur son cheval gris. Elle se répétait, comme une méchante petite fille : « J'espère bien que je lui ai fait du mal ! oh oui ! j'espère que je lui ai fait du mal ! »

Puis, elle se rappela qu'elle ne devait pas espérer cela; alors, elle baisa la Madonnina qu'elle portait au cou, demanda pardon à la Sainte Mère, se coucha sur un petit lit bien dur, et s'endormit du plus profond sommeil.

Le lendemain, c'était jour de marché, dans la vieille petite ville endormie. Il y aurait des bateliers et des paysans en quantité, des femmes et des pêcheurs, des meuniers et des marchands de cidre, des colporteurs et des regrattiers, et combien de gens encore. Nonno fut réveillé de bonne heure par les deux enfants qui étaient pressés de gagner d'autres *pence;* car ceux que l'on avait une fois gagnés avaient une tendance déplorable à disparaître. On aurait dit qu'ils avaient des ailes, et pourtant Nonno et Gemma les surveillaient de leur mieux.

Les deux enfants se firent ce jour-là, aussi beaux qu'il leur fut possible. Gemma avait lavé son corsage blanc et la chemise blanche de Bindo; le rouge, le bleu et le jaune des costumes avait beau être passé et taché, les costumes n'en étaient pas moins pittoresques. Et puis, les deux enfants avaient des boucles si soyeuses, des yeux si grands et si noirs, des joues si fraîches et si animées. C'était merveille de les voir s'incliner, se pavaner, tourner sur eux-mêmes, tantôt d'un mouvement lent, tantôt avec une sorte d'emportement furieux, selon les mouvements du *saltarello.* Le grand-père les accompagnait sur une petite flûte en bois, et Gemma jouait du tambour de basque, les deux bras levés au-dessus de la tête.

Avec quelques intervalles de repos, ils dansèrent presque toute la journée. Quand ils furent trop fatigués pour continuer, Nonno fit des tours d'escamotage, et se mit à dire la bonne aventure ; en d'autres termes, comme expliquait Gemma aux spectateurs, il suffisait de donner un *penny* pour connaître l'avenir. Et cet avenir était toujours si brillant et si beau qu'il aurait fallu ne pas avoir un *penny* dans sa poche pour résister à la tentation de se le faire prédire.

Les paysans étaient ravis d'avoir pour leur *penny* un carrosse doré en expectative, et des chevaux et toutes sortes de bonnes choses. Les jeunes garçons avaient du plaisir à regarder Gemma; elle ressemblait si peu aux jeunes filles avec lesquelles ils cueillaient des pommes, et auxquelles ils vendaient leurs poissons. Ce jour-là fut un jour de plaisir pour tout le

1. Suite. — Voy. page 219

monde, jusqu'au moment où le soleil fut près de disparaître derrière l'horizon. Quelqu'un cria : « la police! la police! » Les badauds se bousculèrent et ouvrirent un passage. Alors, deux constables, armés de leurs bâtons, sans dire un mot, marchèrent droit vers les petits tréteaux que Nonno avait dressés pour faire ses tours d'escamotage et pour dire la bonne aventure; au nom sacré de la loi, ils arrêtèrent le pauvre bonhomme qui tremblait de tous ses membres.

Nonno se mit à crier, à raison d'un million de mots par minute; mais, comme il criait en italien, personne ne le comprenait. Bindo sanglotait. Gemma, un moment immobile d'horreur, se jeta sur le constable qui avait arrêté le pauvre grand-père et lui mordit le bras jusqu'au sang. Fou de douleur, le constable l'arrêta sans la moindre courtoisie et, de l'autre main, empoigna Bindo par le collet de sa veste. Toute résistance était inutile; néanmoins, Gemma se débattit comme un chat sauvage, mais que pouvait-elle contre deux hommes? Ils l'entraînèrent à travers la foule, derrière Nonno qui marchait sans résistance. Quand la foule voulut réclamer, parce qu'on la privait d'un divertissement, les constables répondirent brusquement : « Faites place, ou l'on vous mettra en prison aussi. Ce vieux est un filou avec ses tours de cartes et sa bonne aventure; il en aura au moins pour un mois de moulin de discipline. »

Les badauds se dirent les uns aux autres que le vieux, après tout, n'était qu'un étranger; ce n'était pas la peine de se mettre dans l'embarras à cause de lui; peut-être, d'ailleurs, ne connaissait-il pas réellement l'avenir; là-dessus, ils l'abandonnèrent à son malheureux sort et s'en allèrent, dans les cabarets, boire de bons coups de cidre pour se consoler de son malheur.

Cependant les deux constables consignèrent au violon le vieux grand-père et ses petits-enfants. Nonno ne cessait de soupirer, de sangloter et de poser d'innombrables questions en italien. Bindo criait tout le temps du haut de sa tête, pendant qu'on l'entraînait; Gemma seule, une fois vaincue, n'ouvrit plus la bouche. Mais, si ses lèvres étaient closes et silencieuses, ses yeux parlaient avec éloquence et lançaient de véritables flammes. Pendant quatre ans, le vieillard et les deux enfants avaient parcouru le sud-ouest de l'Angleterre, faisant exactement ce qu'ils avaient fait ce jour-là, ni plus ni moins, et personne ne leur avait jamais dit que ce fût mal. Il faut bien avouer que Nonno trichait quelquefois un peu, quand les gens jouaient avec lui aux cartes ou aux dés; mais les enfants n'en savaient rien. Pour eux, tout ce que faisait Nonno portait l'empreinte de la sagesse et de la vertu.

Les constables étaient fort en colère contre eux; Gemma avait mordu l'un d'eux avec la férocité d'un chat sauvage; le Nonno leur faisait l'effet d'un triste sire, habitué à vivre de fraude et d'expédients. Les étrangers ne sont pas en faveur auprès de la police rurale, en Angleterre. Qu'ils vendent des figurines de plâtre, qu'ils fassent danser des ours, chanter des enfants, travailler des souris apprivoisées ou des singes, ou bien qu'ils escamotent des muscades, comme le pauvre vieux Nonno, c'est tout un aux yeux de la police rurale, qui les considère comme appartenant aux classes dangereuses. Si les gens du marché ont besoin de distractions, qu'ils aillent voir ce brave et honnête Punch et sa femme Judy, les jours de foire; une ou deux fois par an, à l'époque de la foire au cidre ou de la foire aux chevaux, il vient des baraques avec des nains, des géants, quelquefois un veau à deux têtes; que faut-il de plus à la population rurale, en fait de distractions?

En conséquence, les constables mirent les trois étrangers au violon et refermèrent les portes sur eux.

C'était le soir; il y avait, dans la pièce où on les avait enfermés, de la paille fraîche, du pain et une cruche d'eau. Nonno et Bindo s'abandonnèrent au plus profond désespoir et se couchèrent, la figure dans la paille, en sanglotant tout haut. Gemma avait les yeux secs, le front rouge et les dents serrées; elle était en proie à une rage qui ne laissait place dans son cœur, ni à la terreur, ni au chagrin. Oh! si seulement une poignée de matelots napolitains pouvaient traverser la mer, aborder en Angleterre, et tuer tous ces Anglais! Il y avait quatre ans qu'elle avait quitté Naples, mais quel souvenir elle en avait conservé! Et ils avaient fait toute cette longue route, après avoir quitté le pays du soleil, pour venir se faire prendre comme des rats dans une trappe! Elle éprouvait un furieux désir de mettre le feu à cette prison; elle avait des allumettes dans sa poche; mais il eût été difficile de brûler la prison sans se brûler elle-même avec Nonno et Bindo, puisqu'on les avait renfermés. Que faire? que faire?

« Pourquoi nous arrête-t-on? Nous n'avons pas fait de mal, dit-elle, entre ses dents serrées.

— *Carina mia*, soupira son grand-père, qui grelottait dans la paille; aux yeux de la loi, je le crains bien, nous ne valons guère mieux que les hibous et les mulots; nous sommes des vagabonds; nous n'avons ni maison ni métier.

— Nous payons notre logement, et nous payons notre pain.

— Peut-être ne le croient-ils pas? J'ai toujours craint ce qui arrive aujourd'hui, et voilà que c'est arrivé. »

Le pauvre vieux se rejeta sur la paille et se remit à sangloter à fendre l'âme. Ah! pourquoi avait-il quitté la foule joyeuse de la Strada del Mera, où l'on riait, où l'on chantait, où l'on avait toujours sous la main une tranche de melon ou de *pasta?*

A force de pleurer, Nonno et Bindo s'endormirent, mais Gemma ne ferma pas l'œil; la fureur la tint éveillée toute la nuit, haletante et fiévreuse.

Le lendemain matin, on les conduisit devant les magistrats qui siégeaient ce jour-là. Il y avait un grand nombre de gentlemen et d'employés; mais entre tous ces personnages, Gemma n'en vit qu'un, le gentleman qu'elle avait souffleté dans le sentier. Car Philip Carey

siégeait ce jour-là en sa qualité de magistrat; il reconnut, non sans contrariété, la petite bande de vagabonds italiens. Tous les trois présentaient un aspect misérable; ils étaient abattus et couverts de poussière. La nuit qu'ils avaient passée au violon avait changé en tristesse cet air heureux et satisfait qu'ils avaient au grand soleil. Des brins de paille s'étaient attachés à leurs pauvres vêtements. Nonno et Bindo avaient les traits gonflés et défigurés à force d'avoir pleuré; Gemma seule, quoiqu'elle eût les cheveux en désordre, les vêtements couverts de poussière, et qu'elle fût dévorée par la fièvre, avait un orgueil et une férocité native, qui la soutenaient et lui conservaient toute sa beauté.



Ils arrêtèrent le pauvre bonhomme. (P. 235, col. 2.)

Comme elle était la seule qui sût l'anglais, on la chargea de parler pour les autres. Quand elle déclara que son grand-père s'appelait Epifania Santo, toute la Cour se mit à rire. Elle en fut tellement indignée que, rejetant en arrière les boucles qui lui couvraient les yeux, elle dit : « Si vous ne voulez pas me croire, pourquoi me dites-vous de parler? »

Une fois lancée, elle continua sur le même ton sans qu'aucun des magistrats ou des employés pût lui imposer silence : « Vous nous avez arrêtés; pourquoi? Nous n'avons jamais fait de mal à personne. Nous dansons, voilà tout; et Nonno fait des tours d'escamotage et dit la bonne aventure. Vous lui avez pris sa boîte; appelez-vous cela une conduite honnête envers un pauvre homme? Nous ne volons pas, nous ne tuons pas, nous ne faisons de mal à personne; quand Bindo prend une pomme, je me mets en colère contre lui... »

Il lui arrivait parfois, quand elle était excitée, d'oublier son anglais et de parler italien. C'est ce qui lui arriva ce jour-là. Elle parla longuement en patois napolitain et, naturellement, personne ne comprit un mot à ce qu'elle disait; seulement, à l'éclat de ses regards, et à la véhémence de ses gestes, tout le monde sentait qu'elle s'emportait en invectives et en reproches.

M. Carey la regardait attentivement, sans rien dire. Ses collègues, lorsqu'on eut péremptoirement ordonné à Gemma de se taire et d'écouter, lui posèrent sèchement quelques questions, et entendirent les témoins, c'est-à-dire les deux constables et quelques paysans. Tous s'accordèrent à déclarer que le vieil Italien escamotait, disait la bonne aventure, et qu'il avait des cartes et des dés pour jouer avec les gens et leur gagner leur argent. Les enfants ne se mêlaient que de danser; ils n'avaient point de domicile; on les rencontrait partout; leurs papiers disaient qu'ils étaient nés à Naples. Alors le constable que Gemma avait mordu se présenta avec le bras en écharpe. Il déclara simplement ce qu'elle lui avait fait, et cette preuve de sa violence indisposa grandement toute la Cour contre elle.

M. Carey ne put s'empêcher de sourire; du reste, il ne prenait aucune part aux débats. Mais Gemma ne le quittait pas du regard et elle se disait : « C'est lui qui est cause de tout, parce que je l'ai frappé. C'est lui qui nous a fait mettre en prison, parce que je l'ai offensé. »

Elle le haïssait; oh! comme elle le haïssait. Si elle n'eût pas été surveillée de si près par les constables, elle se serait élancée sur lui, et elle l'aurait souffleté de nouveau. Car elle ne se souciait pas de ce qui pouvait lui arriver, à elle; mais si l'on allait remettre Nonno et Bindo en prison et la séparer d'eux! Elle savait, en effet, qu'en prison on sépare toujours les garçons et les filles, et qu'on ne laisse pas non plus les vieux avec les jeunes. Elle savait aussi qu'en Angleterre, il y a des prisons nommées *workhouses*, ou maisons de travail, où l'on met tous les pauvres. Son cœur cessa de battre à cette idée; et, dans l'obscurité de la salle, elle ne

voyait que la figure grave de Philip Carey, qui était pour elle comme la figure de pierre du destin.

« Ah! *bimba mia,* lui dit tout bas son grand-père, voilà le gentilhomme que vous avez frappé sur son cheval. C'est vous qui nous avez perdus, avec votre caractère emporté. C'est ce que j'avais toujours craint. »

En entendant ce reproche, Gemma baissa la tête et devint toute pâle : elle sentait que son grand-père avait raison.

Bindo, pendant ce temps-là, s'accrochait à ses vêtements et gémissait comme un pauvre petit chien battu. Gemma sentit que tout tournait autour d'elle, et qu'elle allait devenir folle.

Les magistrats se consultèrent; Philip Carey ne disait presque rien. Il régnait dans ce temps là, à la campagne, une grande défiance contre tous les gens sans domicile. Cette défiance s'expliquait par des vols nombreux, commis dans les fermes écartées, et que l'on attribuait aux vagabonds et aux bohémiens. On parlait aussi des razzias opérées par les mêmes personnages dans les poulaillers, dans les fruitiers et bergeries. Aux yeux des magistrats, Epifania Santo et ses deux petits enfants n'étaient pas autre chose que des vagabonds inutiles, sans être complètement inoffensifs. La violence de Gemma envers les constables donnait à leurs méfaits un caractère plus grave, dans l'opinion des gentlemen du Devonshire.

Après une deliberation où il y eut quelques dissentiments, les magistrats décidèrent que le vieillard, n'ayant pas de moyens connus d'existence, serait condamné à un mois d'emprisonnement, pour pratique illégale du jeu et pour escroquerie; Bindo et Gemma seraient placés dans des maisons de correction. En considération du grand âge d'Epifania Santo et de sa qualité d'étranger, on le dispensait du moulin de correction. Quand Gemma eut compris la sentence et qu'elle l'eut expliquée au vieillard, il y eut une scène de larmes et de désespoir, telle que jamais tribunal anglais n'en avait vu de pareille. Pour les habitants des bords du Dart, gens d'un caractère froid et d'un esprit lent, cette scène ressemblait à un subit accès de folie.

Il fallut employer la force pour séparer Gemma de son grand-père et de son frère. Alors, elle tendit ses deux poings fermés dans la direction des magistrats, et s'adressant à Philip Carey, auquel elle attribuait cette catastrophe, elle lui cria : « Je vous ai souffleté avant-hier, bientôt je vous ferai encore plus de mal. Vous êtes un méchant, méchant homme! »

Le policeman la saisit avec plus de rudesse encore, lui mit la main sur la bouche pour la faire taire, et l'entraîna de force.

« Est-ce que cette petite drôlesse vous a réellement frappé, Carey? » demanda un des magistrats avec surprise.

M. Carey sourit.

« Oui, répondit-il tranquillement, mais je l'avais bien mérité.

— Alors, je me demande pourquoi vous nous engagiez à nous montrer indulgents?

— On ne peut pas se venger d'un enfant, répondit M. Carey, et tous les trois sont enfants du soleil; ils ont des passions plus ardentes que les nôtres, et oublient plus vite que nous. Il aurait mieux valu leur donner un peu d'argent et les embarquer pour Naples. Mais j'étais en minorité. Je crois que le vieux est inoffensif. Après tout, on peut bien demander un *penny* aux gens, quand on leur promet un carrosse à six chevaux. »

Mais les magistrats, ses collègues, ne voyaient pas les choses du même œil que lui; ils trouvaient que le vieux vagabond serait bien plus à l'abri de la tentation dans la prison de Dartmouth. Deux jours plus tôt, Philip Carey eût partagé leur avis : car il avait une réputation de magistrat sévère. Mais la figure de Gemma, cette figure ardente, dorée par le soleil, l'avait touché, et l'affection mutuelle de ces trois vagabonds lui faisait envie. Depuis son enfance, il avait toujours vécu solitaire, et une affection comme la leur lui semblait un trésor inappréciable. C'était une cruauté, selon lui, de les séparer violemment; c'est comme si on avait mis en pièces une belle rose rouge, au moment où elle vient d'éclore.

Il s'en retourna chez lui, à cheval, à l'heure du crépuscule; il était triste, et il se demandait si la loi était aussi juste et aussi infaillible qu'il s'était plu à la croire jusqu'alors.

Le pauvre vieux Nonno fut mis en prison, comme un voleur; les deux enfants, séparés l'un de l'autre, furent placés chacun dans une des maisons, que des braves gens, avec les meilleures intentions du monde, ont fondées et entretiennent pour réformer les enfants corrompus. Ils s'étaient cramponnés l'un à l'autre avec une telle force, ils avaient résisté avec une telle énergie qu'ils avaient épouvanté les hommes et les femmes, chargés de prendre soin d'eux. Les pauvres enfants ne s'étaient pas quittés d'une heure depuis la naissance de Bindo. Enfin, ils étaient séparés. Bindo fut lavé et savonné de la tête aux pieds, comme il ne l'avait jamais été de sa vie, et on lui coupa les cheveux ras. Gemma, dont la rage avait fait place à un calme quasi stupide, fut mise aussi dans un bain et revêtue du costume de la maison. Sa ceinture aux rayures variées, son corset rouge, son jupon pittoresque et ses boucles d'oreilles de corail, tout son costume en un mot fut soumis à des fumigations, roulé en paquet, et mis en lieu de sûreté avec un numéro d'ordre. Elle se soumit à tout; mais ses grands yeux avaient des lueurs étranges et elle ne disait pas un mot.

Les directeurs de l'établissement connaissaient toutes les variétés de l'enfance entêtée, sauvage, timide ou vicieuse; le silence de Gemma, après son accès de rage furieuse, était quelque chose de nouveau pour eux et les inquiétait.

Elle paraissait étrange dans le costume gris, à plis raides, dont on l'avait revêtue de force. Et quand elle

fut assise au milieu de la longue rangée des jeunes détenues, pour souper d'une assiettée de gruau, toujours belle, mais pâle, désespérée, les yeux ardents, les coins des lèvres relevés, elle avait l'air d'un œillet au milieu d'un plant de choux. Elle ne mangea pas, ne dit pas un mot et ne regarda personne.

« Oh ! Nonno ! oh ! Bindo ! » criait son cœur, il lui semblait bien que son cœur allait éclater, mais elle ne poussa pas un gémissement.

Le pauvre petit Bindo, pendant ce temps-là, sanglotait à chaque minute, mais il mangea sa soupe tout en l'arrosant de larmes, au milieu d'une foule de petits Anglais tondus et vêtus de gris, qui le regardaient bouche béante, en ricanant.

A suivre. OUIDA.

PAIR ET IMPAIR

Venez, Alice, et vous, Berthe. Je vais abuser de mes connaissances mathématiques pour provoquer votre étonnement.

Choisissez deux nombres quelconques, l'un pair, l'autre impair. Alice retiendra l'un ; Berthe se souviendra de l'autre. Retirez-vous dans un coin de la chambre afin que vous vous mettiez d'accord sans que je puisse rien entendre.

C'est fait? Eh bien, mademoiselle Alice, veuillez multiplier le nombre que vous avez pensé par 2, et vous, mademoiselle Berthe, veuillez multiplier le vôtre par 3.

Ajoutez les produits et indiquez-moi le total. Après un très court calcul mental qui peut être fait hors de ma présence, vous m'apprenez que ce total est 41.

J'en conclus immédiatement que c'est Berthe qui a pensé le nombre impair.

Recommençons l'épreuve et, pour varier, je ne vous demanderai pas de m'indiquer la somme de vos deux produits, vous me direz seulement si ce total est pair ou impair. Nous y sommes?

Berthe, cette fois, multipliera par 4 le nombre qu'elle a pensé et Alice multipliera le sien par 5. Faites vos produits; ajoutez-les. Vous me dites que ce total est impair : j'en conclus qu'Alice avait pensé le nombre impair.

Ma sorcellerie est bien modeste. Remarquez que j'ai choisi, comme multiplicateurs, la première fois 2 et 3, la seconde fois 4 et 5, en somme un nombre pair et un nombre impair. Supposons, pour simplifier, que mes multiplicateurs soient toujours 2 et 3. Celle qui a choisi le nombre pair obtiendra toujours un produit pair, que ce nombre ait été multiplié par 2 ou par 3. Celle qui a pensé le nombre impair, au contraire, obtiendra un produit pair si le multiplicateur est 2, un nombre impair si ce multiplicateur est 3.

Qu'arrive-t-il donc quand vous me donnez le total que vous avez obtenu : Si ce total est pair, c'est que la personne qui avait choisi un nombre impair a dû le multiplier par 2; si le total est impair, c'est que cette personne a multiplié ce même nombre par 3.

RÈGLE. — Quand le total est pair, la joueuse à qui j'ai dit de multiplier le nombre pensé par 2 est celle qui avait pensé le nombre impair.

Quand le total est impair, c'est au contraire la joueuse à laquelle j'ai fait multiplier par 3 le nombre qu'elle avait pensé, qui avait choisi le nombre impair.

Pour dérouter mon public, je fais varier mes multiplicateurs ou bien je demande le total lui-même.

Je puis encore user d'un subterfuge.

Je demande à Alice de multiplier le nombre qu'elle a pensé par 3, puis je la prie de diviser le produit par 2.

Si elle fait l'opération sans hésiter, j'en conclus que le nombre pensé devait être pair. Si elle hésite ou me dit que l'opération n'est pas possible, je conclus, le triple du nombre pensé étant impair, que ce nombre l'était lui-même.

A. BERTALISSE.

LE CHEVAL[1]

III (*suite*).

La race arabe a laissé une trace profonde dans le type du *cheval anglais*, grandi et amélioré, selon le climat et les besoins du pays par la nourriture et un constant exercice.

Il semble que le but de l'éleveur ait été d'amener l'allongement de tous les membres de l'animal pour créer spécialement un cheval coureur; c'est ce qui s'accuse à première vue dans le profil des membres et de l'encolure du sujet. Le corps aussi paraît long, mais beaucoup plus qu'il ne l'est réellement, en le comparant à sa taille.

L'éleveur anglais a su, avec une aptitude spéciale une persévérance constante, greffer sur le type arabe de remarquables améliorations ; car il y a apparence qu'avant d'avoir trouvé et acclimaté le sujet modèle, la Grande-Bretagne utilisait seulement le poney du pays de Galles ou d'Irlande et le rustique produit breton, dont Strabon nous fait l'éloge de l'impétuosité, de la résistance et du dressage. Ils traînaient les chars que ces insulaires opposèrent à la cavalerie espagnole de César, probablement montée en chevaux numides.

On doit savoir au juste l'historique de la filiation du remarquable sujet, qu'on donne comme type de ce qu'on appelle la race anglaise.

Les lignes suivantes, prises dans une ancienne brochure, me paraissent résumer en quelques mots

1. Suite. — Voy. vol. XX, page 310; et vol. XXI, page 215.

a question que les limites restreintes de notre travail ne nous permettent pas d'aborder dans ses détails :

« La race anglaise n'a rien perdu de son sang primitif, celui de l'arabe grandi par le climat et la nourriture, commencé sous Charles Ier, continué par Cromwell et suivi constamment depuis dans le même système. La prise de Belgrade, en 1688, amena dans cette race le fameux Bierley. Sous la reine Anne, son chancelier, lord Godolfin, acheta l'admirable cheval qui a conservé son nom, et, depuis lors, la race a été se fortifiant, et prenant de plus en plus, en Angleterre, la position que la branche dont elle sort occupe depuis tant de siècles dans l'Orient, et le système, ou, si l'on aime mieux, l'art de la course est un moyen de conservation qui lui assure une perpétuité semblable. »

Sans nous étendre plus sur les différentes races de l'Europe, nous parlerons tout de suite des différentes espèces de notre riche pays.

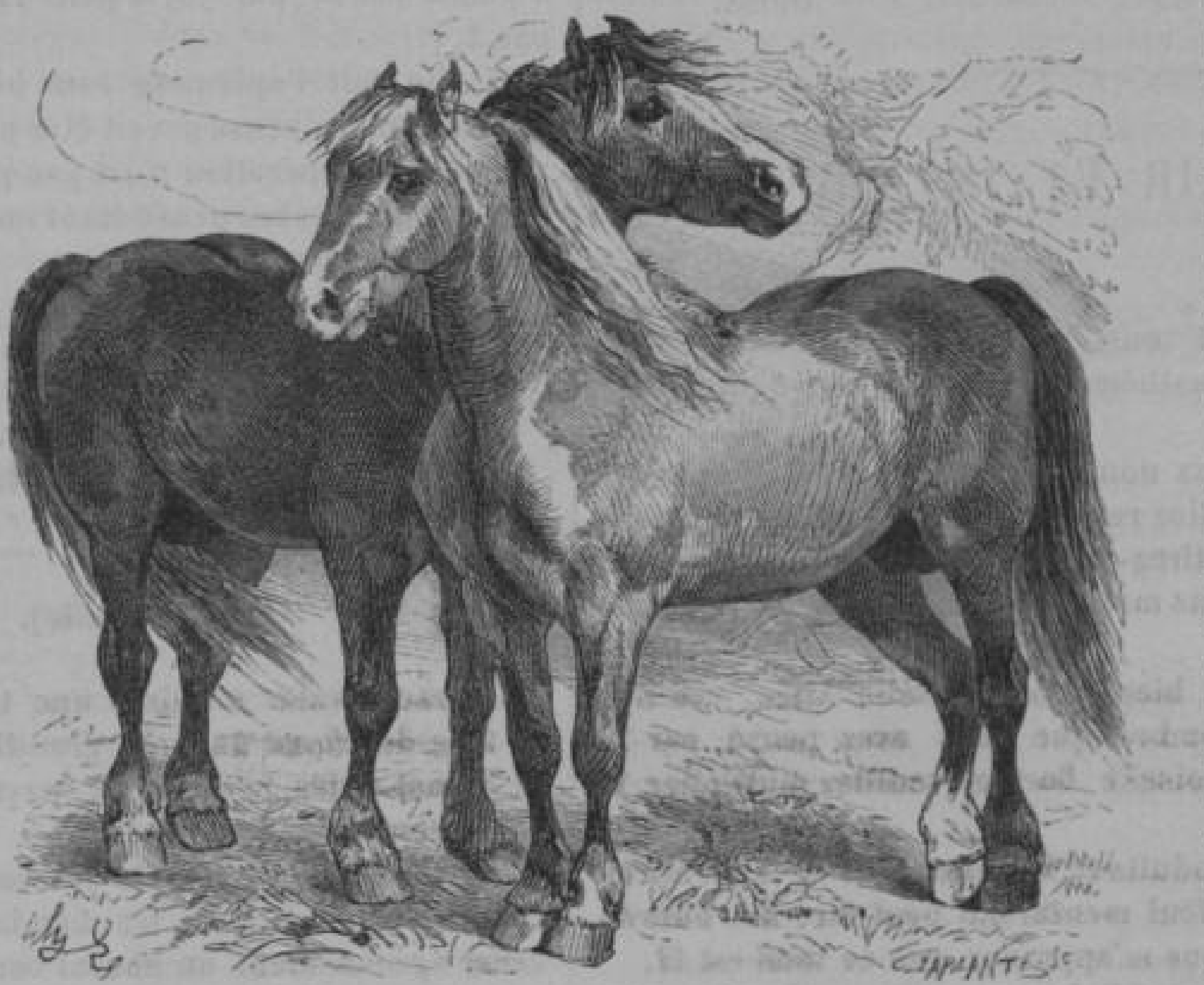
En *France*, nous avons un peu partout le cheval de selle et celui de trait. L'éleveur ne fait guère de distinction, dans son herbage, avant que la taille des poulains n'ait précisé, en quelque sorte, le genre de service auquel on le destinera, et encore cet élevage produit-il généralement la bête pouvant se monter et s'atteler, celle dite *à deux fins* qu'on trouve surtout dans les zones productives du nord de la France.

Nous allons tâcher d'en esquisser, à grands traits, les principaux caractères en commençant par l'espèce *normande*.

C'est le Calvados et la Manche dont les belles prairies constituent la Basse-Normandie, qui élève le produit le plus grand et le plus fort. Le Merleraut fournit dans l'Orne un type moins élevé, plus léger, élégant et vif. Le cheval normand a, fréquemment, la robe foncée bai marron, bai brun, et quelquefois noire. La ville de Caen est un des grands centres de vente de ces produits. Anciennement on voyait, aux époques foraines, arriver le maquignon au marché sur son *bidet d'allure* s'acheminant d'un pas précipité, avec un bercement régulièrement alternatif et si peu accentué, comme réaction, qu'il ne produisait aucune fatigue.

La race *bretonne* vient après la race normande, ici c'est la plaine remplacée par le sol accidenté. Le cheval de la Cornouailles, sobre, rustique et solidement planté, quoique s'élevant peu au-dessus de la moyenne comme hauteur, rendait un excellent service employé pour la selle et le petit tirage, la race anglaise y a mis de la taille, en amoindrissant la résistance du type, dont l'ensemble bien équilibré s'est trouvé allongé par les reins et les membres. C'est la robe grise du cheval arabe commun, qui domine.

Le *cheval limousin* était anciennement une excellente bête dont on faisait grand cas pour le voyage ; il a disparu entièrement aujourd'hui. On a perdu ainsi un sujet ayant toutes les qualités d'un animal adroit et solide, ne laissant jamais son cavalier en arrière et vivant longtemps en conservant le pied sûr et la même résistance à la fatigue, ainsi qu'une rusticité qui le faisait se contenter de peu.



Chevaux boulonnais. (P. 240, col. 2.)

Le cheval limousin manquait peut-être d'élégance, on lui reprochait d'être légèrement sous lui ; mais de nombreuses qualités suffisaient largement à racheter ces minimes imperfections.

Le *cheval d'Auvergne* se rapproche un peu du limousin.

En descendant ensuite vers le Midi, nous avons les petits chevaux des Landes, ceux des Pyrénées, enfin les Navarrins, les Corses et les petits chevaux sauvages de la Camargue. A Tarbes on fait aussi de très bons chevaux légers.

Sans nous étendre plus au long sur la production chevaline, nous citerons encore l'Artois, la Flandre, l'Alsace, ainsi que la Perche et le Poitou pour le cheval de voiture et de trait, et surtout le *boulonnais* comme animal de poids servant à la charrue et au roulage des omnibus, camions et lourdes voitures.

A suivre. E. DUHOUSSET.



Il vint ouvrir lui-même. (P. 242, col. 1.)

LES MILLIONS DE LA TANTE ZÉZÉ [1]

XXX

Le capitaine Pertuys et sa femme ont l'intention de recevoir. — On dansera. — Les mardis du capitaine. — L'ancien pompier. — M. Pâtureau et le nouveau percepteur. — Un peu de statistique. — Abondance de fleurs.

Toute l'après-midi on vit les visiteurs d'entre messe et vêpres courir des bordées à travers les rues de Sainte-Suzanne, par groupes qui se « cassaient le nez » contre les portes closes, s'enfournaient par les portes ouvertes, se fuyaient, se rattrapaient, s'amalgamaient et se désagrégeaient de nouveau, pour se reformer ailleurs.

Chose rare! les louanges l'emportaient sur les critiques. Le pharmacien si étonnamment transformé en gentleman fournissait aux beaux esprits un thème inépuisable de plaisanteries. Quant au gentleman improvisé, il avait disparu après la messe. Ni les délices du lunch, ni l'attrait de la société n'avaient pu le retenir loin de ses bocaux. Et même, pendant la messe, si son corps était à l'église, ce corps si pompeusement paré! son âme était à la pharmacie.

Songez donc, pendant sa courte absence, la première qu'il eût jamais faite, de mémoire d'homme, l'officine était abandonnée à un élève-pharmacien que lui avait prêté un de ses confrères. Si cet élève peu expérimenté allait profiter de son absence pour empoisonner quelqu'un! s'il allait fourrager dans la boîte au jujube! s'il allait saccager la pâte de guimauve! dilapider le lichen! boire l'élixir de Garus! D'ailleurs c'était un mince sacrifice pour ce fils d'Hippocrate de renoncer aux douceurs du lunch et aux charmes de la société. Assis à la table du lunch, son col inflexible lui eût infligé le supplice de Tantale, en l'empêchant de voir le contenu de son assiette; d'ailleurs Mlle Félicité lui avait formellement promis de lui rapporter « quelque chose dans un journal ». Quant à la société, il l'exécrait: elle lui faisait peur.

Rentré dans ses foyers, il congédia brusquement l'élève-pharmacien, après l'avoir longtemps regardé d'un air soupçonneux. En un tour de main, il se débarrassa de ses vains ornements, et les passants purent le voir assis au comptoir, bien à l'aise dans sa vieille houppelande. Seulement, au lieu de lire son Codex, il s'amusait à faire glisser entre ses doigts sa belle chaîne de montre, souriant d'un sourire d'avare, au contact des chaînons d'or.

Mlle Félicité, fidèle à sa promesse, rapporta un volumineux paquet, enveloppé dans un journal.

« Est-ce que tu vas user cette montre à la porter tous les jours, » s'écria-t-elle aussitôt qu'elle fut entrée dans le sanctuaire.

Frappé de la justesse de cette observation, le vieux décrocha la chaîne de son gilet, et la tendit à sa sœur. En échange de la montre, Mlle Félicité lui tendit le sac aux provisions. Comme il ouvrait le paquet, avec un empressement d'affamé, sa sœur lui dit:

« J'imagine que tu ne vas pas manger devant tout le monde et faire des miettes dans la boutique! »

Il s'en alla ocilement luncher dans le laboratoire,

1. Suite et fin. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193, 209 et 225.

bien et dûment averti que le lunch lui tiendrait lieu de dîner aussi bien que de déjeuner.

Pendant que Mlle Félicité accrochait sa belle toilette au fin fond d'une vieille armoire de noyer, le président mettait tout un salon en rumeur en annonçant que le capitaine Pertuys et sa femme avaient l'intention de recevoir tout l'hiver, une fois par semaine.

« Dansera-t-on? demanda vivement la dame mûre.

— On dansera, » répondit le président.

Ces deux mots firent courir un frisson dans toute l'assistance. Il y avait si longtemps que l'on n'avait dansé à Sainte-Suzanne. Il y eut un échange de sourires entre les jeunes filles, les jeunes femmes, et celles qui n'étant plus toutes jeunes aimaient à se figurer qu'elles l'étaient encore.

« Et qui inviteront-ils? demanda la dame mûre.

— Les officiers, » répondit le président.

Les danseuses échangèrent des regards d'augures.

« Et puis?

— Et puis la famille de la jeune femme. »

La dame mûre fit une moue dédaigneuse.

« Et puis « la société », ajouta le président.

— A la rigueur, reprit la dame mûre, en soupirant, on pourra toujours choisir son monde et former de petites coteries. Ce sera d'autant plus facile que leur salon est immense. »

Les mardis du capitaine font les délices de la société et la joie des commerçants et des fournisseurs. Quoique leur salon soit immense, le capitaine et sa femme ont adopté le système de la tante Zézé, ils reçoivent par fournées. Octavie a dû étudier de bien près le système de la tante, car elle excelle dans l'art de faire des bouquets assortis. Comme sa grande préoccupation est d'éviter la formation des coteries, elle choisit ses fleurs dans des plates-bandes différentes. Elle n'impose personne à personne, mais les fleurs les plus altières sont tout étonnées de fondre leurs nuances, et cela sans effort, avec celles des fleurs les moins brillantes. La dame mûre, par exemple, ne fronce plus le nez quand l'avoué passe auprès d'elle, depuis qu'elle a vu Mme de Bacques le choisir pour partenaire au whist et lui parler familièrement.

Le pharmacien et sa sœur, deux vieilles fleurs desséchées, ont allégué leur grand âge pour rester dans leur herbier de la rue Étroite. On accepte leur excuse. Mais s'il leur prenait fantaisie de venir un mardi soir se montrer rue du Palais, on les recevrait avec une déférence si marquée que les gens difficiles se tiendraient pour avertis. La vie sociale renaît à Sainte-Suzanne, les visiteurs d'entre messe et vêpres se plaisent à le constater.

Seuls Mme Julia et l'ex-pharmacien protestent, Mme Julia par esprit de routine, l'ex-pharmacien par esprit de rancune.

« Et puis après? dit Mme Julia, où tous ces flonflons-là les mèneront-ils? Est-ce cela qui les empêchera d'avoir mal aux dents et de mourir? »

On la laisse dire; comment, en effet, contester une vérité si incontestable.

L'ex-pharmacien déblatère contre l'armée et en particulier contre la cavalerie légère qui est pleine de prétentions et de préjugés!

On le laisse dire aussi. Comment faire entendre à cet esprit supérieur que si l'on n'aspire pas à l'honneur de sa présence, ce n'est pas parce qu'il a été pharmacien, mais parce qu'il est bruyant, hâbleur et mal élevé.

La tante Zézé fait quelques courtes apparitions chez ses enfants; elle y est toujours fort entourée. Mme Jeannin reste chez elle parce que son fils suit les cours du collège, et qu'elle veut être à côté de lui, le soir, pour l'aider dans son travail et lui faire réciter ses leçons du lendemain matin.

La tante Zézé suit sa voie avec cette douceur à laquelle rien ne résiste, et avec cette patience que rien ne déconcerte. Elle pense à tout, la tante Zézé, aux plus petites choses comme aux plus grandes. Tout en regardant pousser et croître le bon grain qu'elle a semé dans tant de petites âmes, elle se préoccupe des corps où logent ces petites âmes.

Le professeur de gymnastique du collège, un ancien pompier de la ville de Paris, marié et établi à Sainte-Suzanne, vient trois fois par semaine faire un tour dans le jardin Chévéran. Il gagne à cet exercice hygiénique un surcroît de traitement qui permet à sa femme d'entreprendre un tout petit commerce de mercerie. Il y perd l'habitude, contractée à la caserne, de dire à ses disciples : « Mais regardez-moi donc, nom d'un chien! »

La tante Zézé assiste à toutes les leçons de gymnastique. Jamais elle n'a fait aucune observation à l'ancien pompier, et c'est de lui-même que l'ancien pompier en est venu à dire : « Regardez-moi, s'il vous plaît! » Très probablement, si la tante Zézé lui eût proposé de supprimer le « nom d'un chien! » il aurait répondu poliment : « Faites excuse, ma'me, mais c'est une si vieille habitude, que je ne peux pas m'en empêcher. » Elle n'avait rien dit, et le « nom d'un chien » avait disparu de son vocabulaire, comme une pièce de cinq francs de la poche d'un prodigue.

C'est ainsi que la tante Zézé et le pompier préparaient pour l'avenir des gaillards souples, vigoureux et hardis. Vous savez, il est telle circonstance où un pays peut avoir besoin de gaillards souples, vigoureux et hardis.

Il y avait, dans une petite maison du faubourg Saint-Bienheuré, un pauvre vieux maître de danse qui mourait de faim, parce qu'il avait perdu presque toute sa clientèle, depuis que l'on ne dansait plus à Sainte-Suzanne. Ce brave homme, qui adorait les fleurs, n'avait plus de fleurs sur le rebord de sa fenêtre, et il avait donné ses oiseaux favoris à des amis moins pauvres que lui, pour les mettre à l'abri des privations qu'il endurait lui-même avec une patience touchante. Ce maître de danse s'appelait Mulet, ce qui ne l'empêchait pas d'être le plus doux et le moins têtu de tous les hommes.

Un beau jour, Mme Lemas sonna à sa porte. Il vint

ouvrir lui-même, vu qu'il était son propre domestique, et rien qu'à voir la figure de sa visiteuse, il se sentit si réconforté, qu'il oublia de s'excuser d'avoir été surpris en manches de chemise. La visite de Mme Lemas dura juste dix minutes. Quand elle fut partie, M. Mulet exécuta avec beaucoup d'entrain et d'élégance une dizaine d'entrechats. Dansait-il parce qu'il était trop heureux pour contenir sa joie? ou bien tenait-il à s'assurer qu'il n'avait pas complètement oublié l'art de Terpsichore? C'est ce que l'on n'a jamais pu savoir.

Mais, par exemple, ce que l'on sait à n'en pas douter, c'est qu'au bout de quelque temps les fleurs foisonnèrent sur la fenêtre de M. Mulet, et que M. Mulet était rentré en possession de ses oiseaux. Il avait bien prié ses amis de les garder, vu qu'il avait maintenant le moyen d'en acheter d'autres, mais ses amis lui avaient répondu qu'il était habitué à ceux-là, et que ceux-là étaient habitués à lui. Touché de cette délicatesse de sentiments, M. Mulet avait accepté la restitution; mais pas plus tard que le lendemain il avait porté à ses amis une belle petite cage à clochettes dorées où s'ébattaient de jolis oiseaux.



Paul sortit des rangs. (P. 246, col. 1.)

Il profita de l'occasion pour parler de ses séances à l'hôtel Chévéran, qui lui semblaient toujours trop courtes, des progrès de ses élèves, de l'utilité de la danse qui enlève aux filles leur gaucherie et aux garçons leur brusquerie. Oui, la danse est nécessaire, ne fût-ce que pour apprendre aux gens à marcher et n'être point embarrassés de leurs bras et de leurs mains. Une chose qui l'émerveillait et qui le rendait rêveur, c'est que Mme Lemas n'avait jamais reçu de leçons de danse. Il fallait bien qu'il le crût, puisqu'elle le lui avait dit elle-même; mais il faut croire aussi qu'il y a des gens à qui tout vient naturellement. Et au fait, pourquoi pas? Il était bien sûr que l'on ne donne pas des leçons de bonté, comme on donne des leçons de danse, et pourtant, était-elle assez bonne, hein! l'était-elle assez!

Le nabot finissait par prendre son parti de ne point ressembler aux autres hommes, en voyant ses enfants devenir de grands et beaux garçons, portant haut la tête et tendant le jarret.

C'est ainsi que la tante Zézé préparait des danseurs et des danseuses pour le salon du capitaine, et pour les autres salons qui commençaient à se rouvrir.

Entre temps, elle dotait des jeunes filles pauvres, et payait des pensions au collège et dans les écoles.

Comme aucune de ses nièces n'était encore à beaucoup près en âge d'être mariée, la tante Zézé, qui s'était imposé la loi de ne point faire d'économies, fonda ainsi jusqu'à dix jeunes ménages dans une même année.

M. Pâtureau, un vieil amateur de statistique, qui passait sa vie à parcourir les rues de Sainte-Suzanne, constata qu'il y avait cinq fois plus de fleurs aux fenêtres des ouvriers que les années précédentes.

« Tenez! disait-il un jour, en passant son index dans la boutonnière du nouveau percepteur, homme timide et sans défense, regardez-moi ça, et il lui désignait du bout de sa canne une série de fenêtres.

— Je regarde, répondit le percepteur.

— Que voyez-vous?

— Je vois votre canne.

— Mais au bout de ma canne.

— Une armature de cuivre, si je ne me trompe.

— Ne faites pas l'innocent. Vous voyez cette profusion de fleurs aux fenêtres.

— Je la vois.

— Que concluez-vous de leur présence en cet endroit?

— J'en conclus que si les pots n'étaient pas soutenus par des barrières solides, le sergent de ville que je vois là-bas monterait déclarer procès-verbal aux amateurs de fleurs.

— Moi, reprit M. Pâtureau, en haussant les épaules, je considère les choses de plus haut, et je dis que c'est bon signe quand les ouvriers aiment les fleurs. On ne fleurit que les logis où l'on se plaît. De plus, les fleurs sont ennemies de la poussière. Et puis, l'œil a ses besoins comme le palais et le gosier. Les trois quarts des ouvriers qui fréquentent les cafés s'y plaisent et y séjournent surtout à cause des peintures, des dorures et des glaces qui donnent à l'œil sa pâture de lumière et de couleur. Les bonnes ménagères savent cela ou le devinent, et voilà pourquoi elles s'entourent de fleurs. Pendant de longues années, presque toutes les fenêtres de ce faubourg ont été vides et tristes comme des fenêtres de prisons. Le vieux maître de danse lui-même, oui, monsieur! avait renoncé à entretenir son petit jardin suspendu! Ayez, s'il vous plaît, l'obligeance de me suivre quelques pas seulement jusqu'à cette borne, de l'autre côté de la rue... »

Le percepteur gagna la borne, remorqué par l'index de M. Pâtureau.

« D'ici, reprit M. Pâtureau, nous prenons le faubourg Bienheuré en enfilade, voyez-moi ce cordon de fleurs, c'est gai pour l'œil, c'est consolant pour l'esprit; et puis c'est hygiénique : cela combat les détestables parfums des tanneries. Je pourrais, si vous le désiriez, vous faire l'histoire de chacune de ces corbeilles; ne craignez rien, je ne vous le ferai pas, je sais que vos moments sont précieux et que vous vous devez aux contribuables. »

Le percepteur, qui connaissait bien M. Pâtureau, fut saisi d'une crainte horrible. C'est quand il promettait d'être bref qu'il se montrait le plus verbeux. Sa terreur se trahit sans doute par quelque mouvement imperceptible et par quelque tentative d'évasion, car M. Pâtureau donna prestement une petite secousse de l'index, comme qui dirait un tour de clef, et le percepteur devint blême de terreur en sentant se resserrer les liens qui le tenaient captif.

Heureusement, il en fut quitte pour la peur. L'amateur de statistique ne le garda guère plus d'une demi-heure, mettons trente-cinq minutes pour être précis.

« Cette renaissance de fleurs, dit M. Pâtureau, a commencé en 1873, je vous prie de retenir cette date. Or, nous sommes en 1880, cela fait donc sept ans. Et, par parenthèse, que de choses en sept ans! Le commandant Pertuys n'était que capitaine, le général Marcelin commandait le régiment de hussards, en qualité de colonel, bien entendu; la pauvre Mme de Bacques vivait encore, et, par parenthèse, je regrette pour vous que vous ne l'ayez pas connue; une maîtresse femme, monsieur, qui tricotait encore le matin même du jour où elle est morte, pour ainsi dire sans s'en apercevoir. Morte à quatre-vingt-sept ans! cette longévité, par parenthèse, est un témoignage bien frappant de la salubrité du climat de Sainte-Suzanne. Nous avons des centenaires ici, nous en avons plusieurs, mais passons, nous reparlerons de cela une autre fois.

» Mme Lemas, que vous connaissez bien, était installée depuis un an à Sainte-Suzanne. Elle maria le même jour une de ses nièces que vous connaissez bien aussi, c'est la femme du commandant Pertuys, et une petite couturière dont le père... mais passons. Où en étais-je?

— Vous veniez de faire deux mariages d'un coup, répondit sèchement le percepteur.

— Parfaitement, reprit d'un ton suave l'amateur de statistique. Du premier mariage je n'ai rien à vous dire; mais le second m'appartient puisqu'il m'amène au cœur de mon sujet. Mme Lemas dote cette petite couturière, et la marie au fils de son concierge, Prosper Macault, menuisier dans ce temps-là, ébéniste aujourd'hui. Quelques jours après le mariage, elle va voir cette petite femme dans son petit logement et lui dit: « Aimez-vous les fleurs?

— Beaucoup, madame.

— Très bien, j'aime les gens qui aiment les fleurs. Avez-vous un petit coin de jardin?

— Hélas ! non, madame.

— Combien avez-vous de fenêtres sur la rue ?

— Trois, madame.

— Eh bien! cela fera trois petits jardins. Dites à votre mari de fabriquer trois caisses longues, à la mesure de vos fenêtres, trois caisses à fleurs. C'est une commande que je fais à mon menuisier, car naturellement votre mari est mon menuisier. Quand les trois caisses seront prêtes, il les fera peindre en vert, chez mon peintre, à mon compte, bien entendu. Une fois la peinture séchée, il me les apportera, et mon jardinier les garnira de fleurs et vous les mettrez sur vos fenêtres. Comme on ne doit jamais se mettre en contravention avec les ordonnances de police, il faudra que ces caisses soient assujetties aux fenêtres par des crampons solides, je vous enverrai mon serrurier. Ne me remerciez pas, ma petite, cela n'en vaut pas la peine. D'ailleurs, j'ai un service à vous demander. Vous recueillerez soigneusement la graine des fleurs qui se ressèment, et vous en ferez cadeau à celles de vos voisines et de vos amies qui aimeraient les fleurs; vous ferez de même pour les boutures. »

— Je comprends, dit le percepteur, le goût des fleurs s'est propagé de proche en proche.

— D'autant plus rapidement qu'il suffit de s'adresser à Mme Lemas pour avoir, outre les fleurs, les caisses et les crampons. »

Le mot crampon, par association d'idées, amena un faible sourire sur les lèvres du percepteur, qui jeta un regard oblique sur l'index de M. Pâtureau si solidement assujetti à sa boutonnière. Le malheureux eût mieux fait de s'abstenir de toute manifestation. Interprétant à sa manière le sourire dérisoire de sa victime, l'amateur de statistique répartit de plus belle :

« Un de mes amis, dit-il, a publié une notice sur Sainte-Suzanne. A la page 31, on lit en propres termes: « La vie intellectuelle à Sainte-Suzanne est entretenue par la Société préhistorique, le lycée, et par deux journaux. » Il y a là une grave lacune que j'ai signalée à mon ami. La vie intellectuelle est entretenue surtout par l'influence de l'hôtel Chévéran. Oui, monsieur, l'hôtel Chévéran est le cœur de la cité. Voilà ce que j'ai dit à mon ami, devinez ce qu'il m'a répondu? »

Le percepteur fit signe qu'il ne devinait pas.

« Il m'a répondu : « Je suis de votre avis; mais si j'avais imprimé cela, la modestie de Mme Lemas en eût été cruellement blessée. » Je ne suis pas têtu, moi, et je lui ai avoué que j'étais de son avis. Jeune homme, si vous m'en croyez, vous prendrez femme à Sainte-Suzanne, et vous y fixerez votre séjour. On parle d'élever d'une classe la perception de Sainte-Suzanne. Je vous le dis entre nous, vous feriez une sottise de quitter notre charmant pays, car ce coin béni du ciel est, à proprement parler, le paradis terrestre. »

Aigri par la souffrance, le percepteur osa répliquer : « Oui, mais dans le paradis terrestre je suppose qu'il n'y avait point de rougets! »

Frappé à l'improviste au défaut de la cuirasse,

l'amateur de statistique perdit la parole et son index se relâcha de la sévérité de son étreinte.

Le percepteur en profita pour se dégager. Une fois libre, il s'enfuit à grands pas après avoir profondément salué son interlocuteur.

« Les rougets! les rougets! marmotta M. Pâtureau, les étrangers ne manquent jamais de vous jeter les rougets à la tête : la belle affaire, après tout, que les rougets! »

Le rouget est un insecte microscopique, qui doit être catalogué et décrit quelque part sous un nom plus savant que j'ignore. A en croire les apparences, il serait herbivore, puisqu'il vit dans l'herbe. Mais les apparences sont souvent trompeuses, et peut-être le rouget, dissimulé dans l'herbe, s'attaque-t-il à quelque autre créature plus faible que lui, dont il fait sa proie. Quoi qu'il en soit, cet animal plein de perversité semble porté du plus malin vouloir envers le roi de la création. Pendant les mois d'été, quand le soleil est brûlant et que tout invite le roi de la création à se coucher ou tout au moins à s'asseoir sur l'herbe, le rouget, délaissant toute autre proie, se hisse sur lui avec un empressement diabolique, choisit son endroit, pénètre entre cuir et chair et s'ensevelit dans son triomphe, laissant après sa mort une cuisson durable. C'est le fléau du Vendomois.

Mais, après tout, ce n'est pas un fléau bien redoutable, et puis, comme dit M. Pâtureau, « on peut vivre sans s'asseoir sur l'herbe et sans s'y rouler ».



Elle saisit le chapeau du général. (P. 247, col. 1.)

XXXII

L'inspection générale.

Deux fois les rougets ont renouvelé leurs sévices sur le roi de la création, ce qui nous amène à l'année 1882.

Le général Marcelin a inspecté le régiment de hussards qui tient toujours garnison à Sainte-Suzanne. Le général est arrivé, pour ainsi dire à l'improviste, et il a été d'une minutie révoltante, selon l'expression du capitaine Gérard, qui est resté capitaine, mais qui en revanche est devenu complètement chauve. Le général a eu beau faire, il n'a rien trouvé à redire. Et cependant, le colonel, chargé d'un embonpoint peu militaire, a, comme chacun sait, la fibre un peu paresseuse et la main un peu molle. Mais le lieutenant-colonel Pertuys a la main ferme, le commandement sévère et juste en même temps; il voit tout, il sait tout, il s'occupe de tout.

Le général Marcelin, en pleine revue, exprime sa satisfaction en paroles brèves et bien frappées. Au fond de son cœur, sans en rien laisser paraître, il se réjouit de voir diminuer la distance qui sépare le lieutenant-colonel Pertuys du grade de général.

Le soir de la revue, pendant qu'il rédige ses notes,

il sourit malgré lui. Sa conscience, si scrupuleuse et si sévère qu'elle soit, lui permet de proposer le lieutenant-colonel Pertuys pour le grade de colonel.

Le lendemain de son arrivée, un jeudi, le général est allé rendre visite à la tante Zézé; elle a vieilli, la tante Zézé, ses yeux ont perdu de leur éclat, ses cheveux sont tout blancs, mais son sourire est toujours aussi jeune.

« Je tombe bien! » dit le général, en regardant par la fenêtre du salon. Dans le fond du jardin un peloton de grands gaillards fait l'exercice sous les ordres de l'ancien pompier, qui est devenu aussi raide et aussi sec qu'un manche à balai.

Quelques bambins, des nouveaux venus ceux-là, regardent à distance respectueuse, les mains derrière le dos; des marmots qui marchent à peine font des pâtés sur la dune, sous la surveillance de deux jeunes femmes et d'une grande jeune fille. L'aînée des jeunes femmes est Mlle Dubuc, qui a épousé M. Goubault, le professeur de mathématiques spéciales. La seconde est Mlle Quentin-Pitard, qui s'appelle maintenant Mme Leblois; son mari est le percepteur timide. La perception a été élevée d'une classe, et le percepteur a formellement promis de ne pas quitter Sainte-Suzanne, les rougets ne lui font plus peur.

La jeune fille est l'aînée des demoiselles Varlet. Elle montre, quoique à un degré inférieur, les mêmes qualités qu'Octavie. C'est le lieutenant de la tante Zézé.

Quand le général descendit les marches du perron, les deux dames et la jeune fille se levèrent avec un empressement respectueux : le général les salua profondément; les marmots le regardèrent avec la naïve effronterie qui est l'apanage du jeune âge.

« Voilà le général! dirent les grands gaillards du fond au pompier.

— Bougez pas, répondit le pompier sans tourner la tête, quoiqu'il en eût grande envie; attention, et faites voir que vous n'êtes pas des conscrits! »

La manœuvre continua. Le général, sans rien dire, regarda quelque temps. Ensuite, toujours sans rien dire, il passa derrière les « hommes » et affecta de les examiner un à un.

« En place, repos! cria le pompier.

— Je vous félicite, dit le général aux « hommes » d'avoir un si bon instructeur! »

Et, se tournant vers l'instructeur, il lui dit: « Je vous félicite de l'instruction de vos hommes! »

Le pompier devint cramoisi. Les « hommes », un peu intimidés, ne profitèrent pas du commandement : en place, repos! pour se détirer les bras et les jambes.

« Voilà de beaux gaillards, reprit le général, y en a-t-il parmi vous qui se destinent à l'état militaire? »

La moitié des mains se levèrent.

Le général fit un signe de tête et continua : « Je ne vois pas parmi vous mon petit ami Paul Jeannin!

— Présent! » dit une voix bien timbrée.

Et le « petit ami » Paul Jeannin sortit des rangs, sous la forme d'un grand beau garçon, bien découplé, qui porta en souriant la main à sa tempe droite.

« Vous me pardonnerez de ne vous avoir pas reconnu, dit le général en toisant le « petit » Paul d'un air de connaisseur. Vous êtes un de ceux qui ont levé la main, tout à l'heure.

— Oui, mon général.

— A quelle école vous destinez-vous?

— A l'École polytechnique, mon général: mon père était artilleur. »

Le général fit un signe de tête, et le « petit » Paul rentra dans les rangs.

Le général, se tournant vers Mme Lemas, lui dit : « Est-ce que vous avez là tout votre effectif?

— Oui, général, répondit la tante Zézé; du moins tout l'effectif présent à Sainte-Suzanne. Mais plusieurs de mes enfants ont déjà quitté le pays pour engager la « bataille de la vie ».

En effet Vorace Ier faisait son droit, Rongeur II sa médecine, Pierre Varlet achevait sa première année d'École polytechnique et Rongeur Ier endurait les brimades à Saint-Cyr, en sa qualité de nouveau.

« Et puis, voilà l'avenir, » reprit Mme Lemas en désignant le groupe des marmots qui demeurait bouche béante, en contemplation devant les broderies du général.

« Et moi aussi je serai militaire! » Ces paroles avaient été prononcées avec un accent de fierté comique par le moins timide des bambins.

« Toi, dit le général, en lui posant la main sur la tête et en le regardant avec attention, je parie que tu es le fils du lieutenant-colonel.

— Oui, mon général, reprit le bambin, je veux être hussard.

— Très bien, mais il faut travailler pour cela.

— Je travaille, reprit résolument le bambin. N'est-ce pas, tante Zézé, que je travaille?

— Il travaille très bien, répondit la tante Zézé en le regardant avec complaisance.

— Comme il ressemble à son père, dit tout bas le général à la tante Zézé.

— N'est-ce pas? La petite Joséphine est tout le portrait de sa mère.

— Elle fait preuve de goût, la petite Joséphine, » riposta le général. Et il devint tout sérieux en se rappelant la scène de la sacristie et les paroles qu'il avait prononcées, parce qu'il n'avait pas pu s'empêcher de les prononcer.

« La voilà qui vient jouer au sable, » dit la tante Zézé. Le général regarda du côté de la maison. Une petite fille de trois ans, qu'une femme de chambre tenait par la main, descendait avec une adorable gaucherie les marches du perron, trop hautes pour ses petites jambes. Lodier la regardait, plongé dans une extase d'admiration.

Le général et Mme Lemas allèrent à la rencontre de cette petite altesse, précédés du frère qui courut à elle. En le voyant venir, elle trottina de son côté, les deux bras étendus. Ils s'embrassèrent comme s'ils ne s'étaient pas vus depuis huit jours.

Malgré les remontrances de la femme de chambre, le petit garçon prit sa sœur dans ses bras. C'était un lourd fardeau pour lui, mais il était si fier d'elle, qu'il tenait à la présenter lui-même. Que dis-je, la présenter? Il la tendit au général, persuadé qu'il lui faisait un grand honneur.

Le général le comprit ainsi, et avant que Mme Lemas eût songé à intervenir, il tenait la petite fillette dans ses bras.

Mlle Joséphine ne fut nullement intimidée, la preuve c'est qu'elle saisit le chapeau du général par la corne de devant, sans doute dans l'intention de regarder les plumes de plus près. C'est étonnant comme ces petites menottes potelées sont quelquefois vigoureuses; le chapeau perdit l'équilibre et aurait ignominieusement roulé dans le sable, si le petit garçon ne l'eût attrapé au vol.

Le général, maladroit et emprunté comme tous les hommes qui ont un petit enfant sur les bras, n'avait pas trop de ses deux mains, il laissa donc son chapeau à la garde du frère, qui se mit à en caresser les plumes avec le plus profond respect.

Mlle Joséphine, intimidée un instant par la chute du chapeau, prit un air effarouché qui vous aurait donné envie de la croquer. Voyant que le général souriait, elle frappa dans ses mains en criant : « Patatras! ton beau chapeau!

— Oh! mon Dieu, oui, patatras, » dit le général en regardant de près les grands yeux clairs et purs de la petite fille. Dans la profondeur de ce regard d'enfant il entrevit tout un monde dont la seule vision lui fit battre le cœur. Dire que si la vie avait été plus clémente pour lui, il aurait pu être le grand-père d'une petite fille comme celle-là.

« Voulez-vous me permettre de vous embrasser? dit-il avec un sourire de grand-père.

— Mais oui, répondit Mlle Joséphine, et elle lui jeta ses deux bras autour du cou. Maintenant, mets-moi par terre, ta manche me pique! »

Je le crois bien que la manche la piquait, vu qu'elle n'avait pas l'habitude de s'asseoir sur des broderies d'or.

Le collège de Sainte-Suzanne a été érigé en lycée, et à cette occasion, M. le principal a reçu les palmes d'officier de l'Instruction publique, l'accroissement de la population scolaire, l'excellente tenue de l'établissement, ses succès dans les différents concours l'ont même fait monter d'un rang dans la catégorie des lycées. Enchanté de voir un homme de grande valeur qui ne se targuait pas de ses succès pour demander à se sauver bien vite ailleurs, le ministre a tenu à le récompenser selon son mérite. Désormais M. le proviseur a le droit de porter un ruban rouge à la boutonnière, dans la vie de tous les jours. Les jours de grande cérémonie, il arbore sa croix et sa palme sur sa robe de soie jaune.

La tante Zézé poursuit sa marche vers l'avenir d'outre-tombe, d'un pas tranquille et sûr; à quelque moment que la mort vienne frapper à sa porte, elle sera prête à la suivre, s'étant mise de longue date en règle avec les hommes et avec Dieu. Elle jette parfois un regard sur les dix dernières années qui viennent de s'écouler, et, malgré sa modestie, elle espère que quand elle aura disparu, ses œuvres lui survivront.

J. GIRARDIN.

LA FRANCE AU SOUDAN

Premières campagnes du colonel Borgnis-Desbordes. — Fondation de Kita. — Destruction de Goubanko. — Pointe au delà du Niger. — Prise de Mourgoula. — Combat de Daba. — Les tirailleurs sénégalais. — Le drapeau français sur le Niger. — La première locomotive au Soudan. — Occupation du Cayor.

Nous avons, dans une précédente série d'articles[1], exposé avec soin à nos lecteurs l'œuvre immense entreprise par la France dans le Soudan occidental. Après lui avoir fait connaître l'origine de nos établissements sur cette partie de la côte africaine, nous lui avons fait apprécier les progrès considérables accomplis durant ces dernières années dans la vallée du Sénégal : extension progressive de l'influence française d'abord jusqu'à Médine, puis développement de notre puissance sur toutes les vallées qui forment le bassin du haut fleuve et aussi sur la région montagneuse du Fouta-Djalon qui sépare ces vallées de la mer. Aujourd'hui, nous exposerons les résultats obtenus depuis deux ans dans ces régions et on verra combien ces résultats ont été grands et importants.

Le but poursuivi par la France, on se le rappelle, est de s'ouvrir une route vers le Soudan et de prendre pied sur le Niger, la grande artère fluviale de ce riche pays. Ce but, patiemment poursuivi, vient enfin d'être atteint.

Au mois de janvier 1881, le lieutenant-colonel Borgnis-Desbordes quittait Médine à la tête d'une colonne forte d'environ 700 hommes et escortée d'un nombreux matériel, et il remontait la vallée du Sénégal en suivant la route tracée par l'expédition Gallieni. Après avoir ravitaillé le fort nouvellement construit à Bafoulabé, au point où le Bakhoy et le Bafing se réunissent

1. Voy. vol. VI, pages 24 et 47; vol. XVIII, pages 160, 198, 207, 223; et vol. XIX, page 167.

pour former le Sénégal, il atteignit Kita, dont nous avons raconté l'annexion en 1880. Aussitôt arrivé, il s'occupa de construiredans cette importante position une forteresse qui devait lui servir de base pour ses futures opérations vers le Niger. Cependant les habitants de Goubanko, grosse bourgade du voisinage, voyaient avec méfiance notre établissement à Kita, et ils essayèrent d'arrêter les travaux. Le colonel se porta sur cette place, l'enleva après un combat acharné et la livra aux flammes. Puis, ayant plus qu'à deux journées de marche du Niger. M. Borgnis-Desbordes se préparait à revenir sur ses pas, quand il apprit que sur la rive droite du fleuve, un chef redouté, nommé Samory, ruinait le Kénériadougou, pays commerçant qui sollicitait notre protection dès l'année précédente. Le colonel comprit combien il serait dangereux de laisser s'établir en face de nous un ennemi redoutable. Sans hésiter, il traversa le fleuve avec sa petite colonne composée d'une compagnie de tirailleurs sénégalais, de deux pièces



Tirailleurs sénégalais. (P. 250, col. 2.)

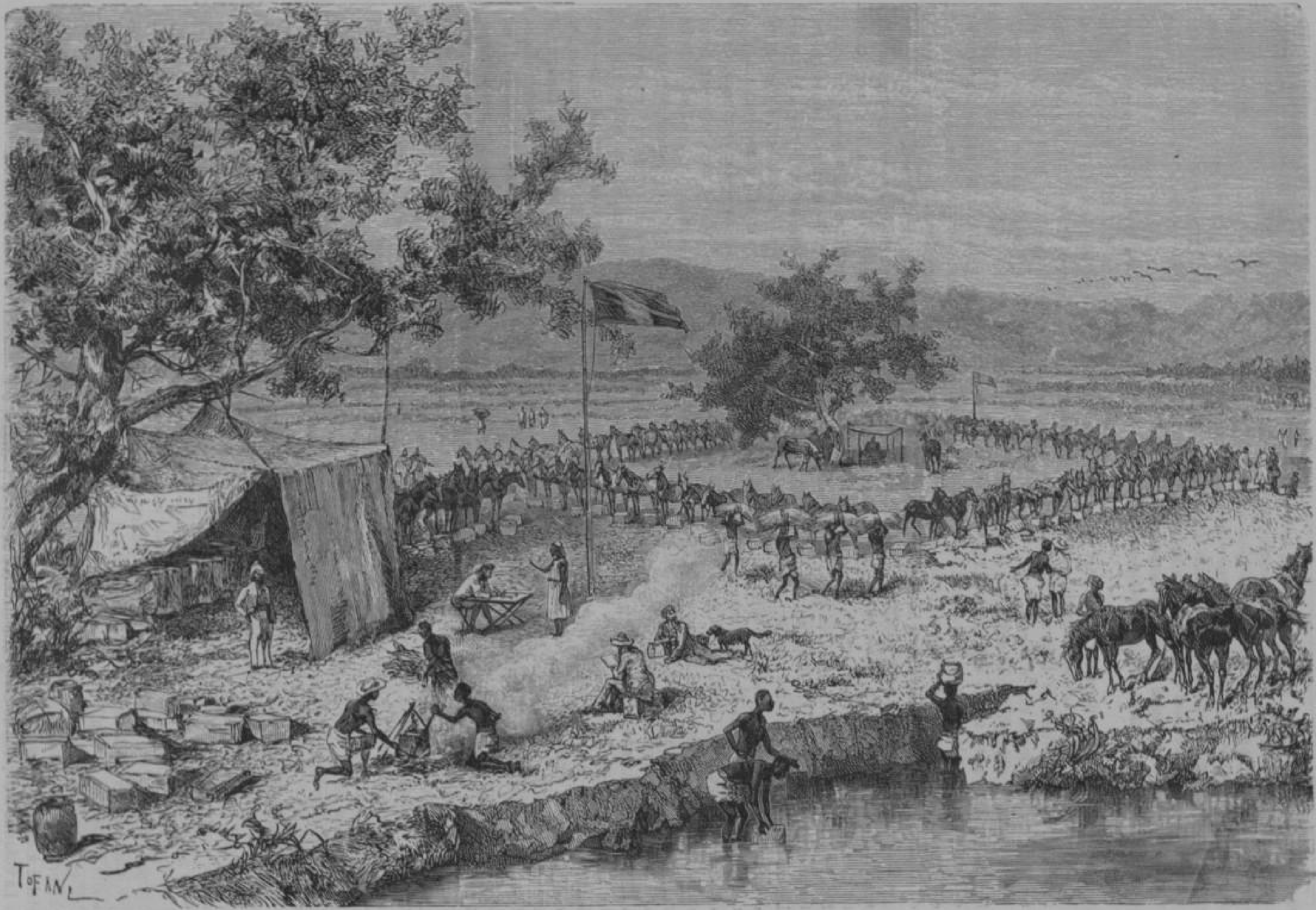
achevé la construction du fort de Kita, il y laissa une garnison et regagna le Sénégal.

L'année suivante, au mois de février 1882, le colonel Borgnis-Desbordes arrivait de nouveau à Kita à la tête d'une colonne expéditionnaire. Cette fois, ayant ravitaillé la place, il se dirigea vers le Niger dans le but de parcourir et de pacifier les pays qui nous séparent de ce fleuve. Il s'arrêta d'abord à Mourgoula, place forte du sultan de Ségou, notre adversaire déclaré, mais évitant un conflit avec les Toucouleurs, il se borna à une reconnaissance de cette importante citadelle et continua sa route vers Niagassola, autre ville importante du Manding, dont les chefs s'empressèrent de reconnaître la suprématie de la France.

La colonne campait le 23 février à Nafadjié et n'était d'artillerie, d'un peloton de spahis indigènes et de dix-neuf hommes d'infanterie de marine, et il courut au secours de Kénéria.

Par malheur, quand les Français arrivèrent, le 26 février, la ville était prise. Le farouche Samory, après l'avoir incendiée, avait réduit en captivité une partie des habitants et massacré le reste. M. Borgnis-Desbordes n'ayant pu prévenir la ruine des pauvres Kénériens, résolut de châtier leur sanguinaire conquérant. Avec sa poignée de soldats, il se lança contre les ordes deSamorpry, et livra aux flammes leurs camps bondés de pillage, puis avant que l'ennemi fût revenu de sa surprise, il repassait en toute hâte le Niger et regagnait la fortsresse de Kita.

Ce rapide fait d'armes est un des plus glorieux de



Campement d'une colonne expéditionnaire dans le Haut-Sénégal. (P. 248, col. 1.)

notre histoire coloniale. Avec une audace qui a dû vivement impressionner les populations nègres de ces pays, la petite colonne française a été déployer son drapeau et châtier un ennemi dans une région où jamais Européen n'avait pénétré et qui jusqu'alors n'était marqué sur nos cartes que par une tache blanche.

Cette seconde campagne n'était en somme que la préparation de l'expédition décisive qui devait avoir lieu cette année.

Au mois de janvier dernier, le colonel Borgnis-Desbordes, ayant de nouveau organisé sa colonne expéditionnaire, revenait à Kita avec l'intention de s'établir définitivement sur le Niger.

Son premier objectif fut Mourgoula, la citadelle toucouleur dont nous avons déjà parlé. Cette fois le colonel entra dans la place qui lui ouvrit ses portes, et ayant chassé le gouverneur représentant le sultan de Ségou, il s'empara de la ville au nom de la France.

« Mourgoula, dit le capitaine Gallieni, est situé au milieu d'un très beau site, mais son emplacement au point de vue militaire est encore plus remarquable. Les montagnes et les collines qui l'entourent forment un rectangle dont l'intérieur est une plaine légèrement ondulée. Quatre routes, qui débouchent dans la vallée par des cols étroits et difficiles, donnent accès dans cette enceinte de montagnes. Cet ensemble de remparts naturels et d'entrées peu praticables constitue pour la place de Mourgoula d'excellents moyens de défense extérieure. Quant aux fortifications elles-mêmes, elles ont été construites avec beaucoup de soin par l'Almamî Alpha Ousman, qui semble surtout s'être préoccupé de leur donner des proportions inusitées. Elles se composent de trois enceintes concentriques : la première a la forme d'un pentagone irrégulier dont le périmètre total peut avoir 1200 mètres ; la muraille, en maçonnerie grossière vers le sud, en terre sur les autres faces, a une hauteur générale de 3 mètres. De nombreuses tours carrées ou rondes, disposées de loin en loin sur toute sa longueur, s'avancent en saillie sur le front extérieur et assurent le flanquement ; les portes sont percées, soit dans l'axe des tours, soit dans le rentrant qu'elles forment avec le mur. »

Mourgoula est la véritable clef du passage entre le Sénégal et le Niger, et cette clef est désormais dans nos mains.

Ce magnifique résultat obtenu, le colonel Borgnis-Desbordes remonta vers le Bélédougou, vaste contrée qui s'étend à l'est de Kita et que doit traverser le chemin de fer projeté du Niger. Les Bambaras, habitants de ce pays, sont sauvages et belliqueux et ont réussi à échapper à la domination musulmane. Fiers de leur indépendance, ils ont rejeté les ouvertures amicales que nous leur avons faites et, en 1880, ils n'ont pas hésité à attaquer et à piller le convoi du capitaine Gallieni. Sous peine de voir notre situation gravement compromise, il fallait infliger un châtiment exemplaire à ces tribus sauvages.

La colonne française se dirigea donc vers Daba, la ville la plus importante du Bélédougou, et enleva cette place après un assaut sanglant.

« Le 16 janvier, écrit le colonel Borgnis-Desbordes, à neuf heures du matin, la colonne arrivait devant Daba. A neuf heures et demie, l'attaque commençait par le tir de la batterie ; pour faire brèche il n'a pas fallu moins de deux cent quatorze coups de canons. A onze heures, la colonne d'assaut, dont je donnai le commandement au capitaine Combes, se mettait en marche. Cet officier s'est conduit avec une énergie et une intrépidité au-dessus de tout éloge. La colonne d'assaut a fait son devoir très bravement. Au bout d'une heure de combat, dans un village dont chaque maison constitue une citadelle, Daba était à nous. Le chef, qui a également été l'instigateur du pillage de la mission Gallieni, a été tué ainsi que son frère. Nos pertes ont été relativement très grandes. La colonne d'assaut a eu cinq officiers blessés ; M. Picard, lieutenant aux tirailleurs, est mort des suites de ses blessures le soir même ; les autres officiers vont bien. Il y a en outre trois hommes tués, quatorze fantassins de la marine et trente et un tirailleurs blessés dont quatre sont morts le 17. L'état des autres blessés est aussi satisfaisant que possible. La colonne, après avoir brûlé Daba, est venue ce matin à Dibourgoula. »

Nous avons tenu à citer en entier le rapport de ce sanglant combat, parce qu'il donne une idée de la gravité de la tâche entreprise. La bataille de Daba prouve que les nègres sont, en somme, des adversaires respectables et qu'à l'occasion, retranchés derrière leurs murs de terre, ils savent tenir tête à nos formidables armements modernes. Ce n'est donc pas par la force des armes qu'il faut compter rattacher ces populations à la France, mais par la douceur et par la perspective du bien-être et de la sécurité que leur apportera notre domination. Hâtons-nous de dire que c'est là la politique suivie par nos officiers, politique qui nous a permis de nous enfoncer dans le pays avec une poignée de soldats, et si les exécutions comme celles de Daba sont et seront longtemps nécessaires, ce sera seulement contre les coupables qui prennent cette douceur pour de la faiblesse ou de la crainte.

Si nous le voulons, ces nègres belliqueux qui nous combattent aujourd'hui deviendront par la suite nos plus fermes soutiens. Nous en avons la preuve dans cet admirable corps des tirailleurs sénégalais, composé de noirs de nos possessions sénégaliennes, et dont le dévouement et la bravoure nous ont permis d'entreprendre des expéditions qui eussent été impossibles dans ces régions à des troupes européennes.

A la suite du combat de Daba, la colonne expéditionnaire reprit le chemin du Niger et atteignit Bamakou, d'où son chef a envoyé au ministre de la marine la dépêche suivante que publie ainsi le *Journal officiel* :

« Le colonel Borgnis-Desbordes est arrivé le 1er février à Bamakou ; le drapeau français flotte sur le Niger. »

Un prochain courrier nous apportera sans doute de plus amples détails sur cet évènement, mais nous avons tenu, vu son importance, à le signaler tout de suite à nos jeunes lecteurs qui tous, nous en sommes certains, suivent avec intérêt ces grandes et glorieuses questions du développement colonial de la France.

Par l'occupation de Bamakou, nous prenons d'un seul coup une situation prépondérante dans le Soudan occidental. Ce n'est plus pour nous maintenant qu'une question de temps et de persévérance. Bientôt nos canonnières seront lancées sur le grand fleuve et iront porter le drapeau de la France, à travers le Ségou et le Macina, jusqu'à la mystérieuse Tombouctou qui sera ainsi reliée directement au chemin de fer dont Bamakou doit être la tête de ligne.

Ce chemin de fer du Niger, dont nous avons décrit à nos lecteurs le tracé probable [1], et dont une partie en construction entre le petit port des Kayes, sur le Sénégal, et notre poste de Bafoulabé est lui-même sorti enfin de la période de préparation.

Au moment où M. Borgnis-Desbordes atteignait victorieusement le Niger, la première locomotive qui ait jamais paru au Soudan, déroulait son panache de fumée entre les Kayes et Médine. C'est là encore une date, un évènement mémorable pour notre colonie de l'Afrique occidentale.

Voici la dépêche qui nous apporte cette nouvelle :

« Une locomotive vient de fonctionner pour la première fois au Soudan. Le 19 décembre, à huit heures du matin, a eu lieu cette cérémonie qui a rempli les indigènes de stupéfaction. Deux mille quatre cents mètres de la voie qui doit relier le Sénégal au Niger avaient été posés depuis le commencement du mois, malgré l'état sanitaire qui n'avait pas permis d'employer plus du tiers des ouvriers présents. L'ingénieur a fait atteler sept wagons à une locomotive, et il est parti des Kayes dans la direction de Médine. Une foule bigarrée, composée d'individus de toutes les races de la Sénégambie et du Soudan, de Marocains et de Chinois employés aux travaux, assistait à ce spectacle si nouveau sous le ciel de feu de l'Afrique tropicale. Les nègres ont battu des mains en voyant la machine s'ébranler au milieu des sifflets retentissants et des tourbillons de fumée, et ils ont couru derrière le train jusqu'à ce qu'ils aient perdu haleine. Leurs chefs sont profondément impressionnés; ils sentent confusément que le vieux temps est fini et qu'une ère nouvelle s'ouvre. Ces modestes essais causeront une sensation immense dans toute l'Afrique occidentale; ils aplaniront certainement bien des difficultés en frappant les indigènes de crainte et d'admiration pour nous. »

Au Sénégal même, le chemin de fer de Saint-Louis à Dakar [2] est en construction. On sait qu'il doit traverser le riche territoire du Cayor. Le roi de ce pays, l'orgueilleux Lat-Dior, ayant voulu rompre les engagements contractés avec nous, et empêcher le passage de la voie ferrée sur ses États, une colonne a été envoyée contre lui. Lat-Dior a été détrôné et le Cayor, réuni plus étroitement à nos possessions, a reçu pour roi un prince qui se reconnaît notre vassal.

On le voit, tous les évènements semblent se combiner pour amener l'affermissement et l'extension de notre puissance sur toute l'Afrique du nord-ouest.

LOUIS ROUSSELET.

1. Voy. vol. XVIII, page 207.
2. Voy. vol XVIII, page 163.

AU PAYS DES POMMES[1]

III

La nuit venue, Bindo fut introduit dans le dortoir des garçons; Gemma fut conduite à un petit lit de fer paré d'une couverture bleue. On la déshabilla et on lui dit de se coucher : elle se coucha. Son lit était le dernier de la rangée et touchait au mur; elle se tourna du côté du mur, et on crut qu'elle s'était enfin résignée à son sort. On éteignit la lumière, et toutes les petites dormeuses partirent pour le pays des songes.

Mais Gemma ne ferma pas les yeux. Il lui semblait que son cœur battait dans tout son corps. Elle mit un coin du drap dans sa bouche, et le mordit de toutes ses forces pour étouffer les cris d'angoisse qui lui montaient aux lèvres. Est-ce qu'elle reverrait jamais Nonno? Bindo, elle le retrouverait peut-être, mais Nonno? Elle était sûre qu'il mourrait en prison.

Il y avait près de son lit une fenêtre sans volets. Elle put donc voir la lumière grise du crépuscule faire place aux ténèbres de la nuit; puis la lune se leva, la lune de la moisson, comme on dit dans le pays. Elle n'attendait que le moment où tout le monde dormirait pour se lever, pour regarder à la fenêtre et voir si elle ne pourrait pas s'enfuir par là. Une femme de service couchait dans le dortoir, mais tout à fait à l'autre bout; quand le silence fut complet et qu'elle n'entendit plus que la respiration paisible des autres enfants endormies, Gemma se mit sur son séant et écouta. Comme tout était tranquille, elle descendit de son lit et se glissa tout doucement du côté de la fenêtre. A cause de la chaleur, on l'avait laissée légèrement entr'ouverte. Par l'entre-bâillement, arrivait une suave odeur de terre mouillée, d'herbe et de chèvrefeuille. Gemma, sans faire de bruit, ouvrit un peu plus la fenêtre et regarda; la fenêtre était à une grande élévation au-dessus du sol; néanmoins, elle pensa qu'il lui serait possible de s'échapper. Elle retourna auprès de son lit, et endossa le moins mal qu'elle put la hideuse livrée de la prison. Si personne ne

1. Suite et fin. — Voy. pages 219 et 235.

s'éveillait, elle pourrait s'enfuir; car elle avait découvert dans l'ombre une gouttière qui descendait depuis la fenêtre jusqu'au sol.

Elle s'arrêta quelques instants pour être sûre, aussi sûre que possible que tout le monde dormait. En regardant autour d'elle, elle aperçut une poignée d'allumettes auprès d'une lampe éteinte, sur une petite table, tout près; ses yeux brillèrent d'une joie cruelle; elle étendit la main, prit les allumettes et les glissa dans son corsage. Alors, avec le courage du désespoir, elle enjamba l'appui de la fenêtre, se pencha en dehors, et, saisissant le tuyau entre ses deux bras, elle se laissa glisser. Elle ne savait pas où la conduisait cette descente périlleuse, car l'obscurité la plus profonde régnait au-dessous d'elle.

Mais elle aurait mieux aimé se laissé glisser dans la mer, que de vivre dans une prison.

La fenêtre se trouvait à une vingtaine de pieds du sol; mais il y avait un gazon au-dessous, et le tuyau de gouttière se trouvait disposé de telle sorte qu'elle pouvait l'étreindre de ses deux bras et de ses deux genoux; seulement elle s'écorcha les paumes des mains et se meurtrit les genoux et la poitrine. Personne ne l'avait entendue; personne n'avait donné l'alarme; elle toucha le sol au moment où la cloche d'un village sonnait dix heures.

Elle roula sur l'herbe, et demeura quelques instants étendue, mais elle eut bientôt repris connaissance; alors elle se releva et regarda autour d'elle. Elle connaissait très bien cette partie du pays.

La lune, un instant cachée par les nuages, répandait de nouveau sa clarté; Gemma reconnut qu'elle était tout près du Dart. Un clocher, un pignon, un moulin à vent à quelque distance, lui servaient de points de repère. Elle avait été amenée à la maison de correction dans une voiture fermée; tout ce qu'elle savait, c'est que cette maison était dans les environs de Dartmouth.

Le gazon sur lequel elle était tombée croissait au pied d'un mur bas; au delà du mur, il y avait un chemin de halage, et au delà du chemin de halage, la rivière. Gemma connaissait bien le chemin; souvent Bindo et elle l'avaient parcouru sur le dos des chevaux de halage, ou bien ils avaient trouvé place dans les grandes barques remorquées et avaient payé leurs places en chansons.

Le chemin de halage faisait bien son affaire. Elle jeta un regard derrière elle du côté de la maison de correction; c'était une grande bâtisse blanche, carrée, désagréable à l'œil; Bindo dormait sous ce toit. Elle s'affermit dans sa résolution, franchit le mur et descendit le chemin de halage.

Elle n'hésita pas un instant, car elle avait formé un dessein criminel; elle savait que son but était a quatre milles de là; un moulin parmi les saules, qu'elle connaissait de longue date, lui indiquait la direction à prendre. La maison d'où elle fuyait était sombre et silencieuse; pas une âme n'était réveillée; sans cela, on aurait sonné la cloche d'alarme et il y aurait eu des lumières à toutes les fenêtres. Elle se mit à courir de toutes ses forces le long du sentier, en se répétant sans cesse : « Le méchant homme! le méchant homme! »

Elle n'avait point d'yeux pour les vers luisants qui brillaient dans l'herbe, point d'oreilles pour le chant des rossignols; car, quand le péché habite dans une âme, les oreilles du pécheur sont sourdes et ses yeux sont aveugles. Elle courait droit devant elle, trébuchant quelquefois, et s'assurant à chaque instant qu'elle avait bien toujours ses allumettes.

Elle savait qu'elle n'avait qu'à suivre le chemin de halage, pour arriver à l'endroit que l'on appelait Carey's Honour.

Elle connaissait bien la propriété. Que de fois, elle avait regardé par-dessus les portes blanches, portant envie aux animaux qui paissaient dans les prés, se demandant à quoi pouvaient ressembler ces appartements dont les fenêtres étaient encadrées de roses; que de fois elle avait soupiré à la vue des brugnons et des cerises qui mûrissaient le long des allées du vieux jardin! Elle ne se rendait pas très bien compte de la distance qui la séparait de Carey's Honour, mais ce qu'elle savait bien, c'est qu'il lui suffirait de marcher assez longtemps dans le chemin qu'elle suivait pour y arriver à coup sûr. Cela ne l'effrayait pas d'être toute seule dans la campagne en pleine nuit. Après les alternatives d'excitation et de désespoir par lesquelles elle avait passé ce jour-là, il ne lui restait plus qu'un désir seulement, un désir brûlant et terrible de se venger.

Elle marchait depuis une heure et demie environ, lorsqu'à un coude de la rivière, elle se trouva en vue du château. Alors Gemma, dont la jeune âme était pour le moment si pleine de perversité qu'il n'y restait pas un seul rayon de lumière, franchit la porte de bois, peinte en blanc, et traversa les gazons d'un pas rapide. L'air était rempli de la douce senteur de l'églantine et du chèvrefeuille, les rayons de la lune éclairaient en plein le vieux château.

Par une petite porte qui n'était fermée qu'au loquet, elle pénétra dans les jardins qui répandaient la douce odeur des giroflées, des roses mousseuses, des œillets de poètes, en un mot, de toutes les chères fleurs d'autrefois, que la mode a détrônées. Mais Gemma ne s'inquiétait guère pour le moment des fleurs et de leurs parfums. Arrivée près de la maison, elle remarqua que le toit de chaume de l'une des constructions descendait très bas, et qu'en montant sur un banc de pierre qui était là elle pourrait y atteindre. Elle sauta sur le banc, tira les allumettes de son corsage, les alluma et se préparait à les jeter sur le chaume, lorsqu'un gros chien, caché jusque-là dans l'ombre, se jeta sur elle, et la fit tomber du banc dans l'herbe, la tête la première. Son premier mouvement fut de la mettre en pièces, mais c'était une bonne bête; voyant qu'il avait affaire à une enfant, il eut pitié d'elle : les êtres vraiment forts ont toujours pitié de la faiblesse.

« Monarque, qu'est-ce qu'il y a, mon garçon ? » dit Philip Carey. Le bruit de la chute de Gemma l'avait effrayé, et il venait de paraître sous le porche.

Le terre-neuve laissa Gemma et alla retrouver son maître. M. Carey aperçut alors la malheureuse enfant étendue sur l'herbe, tenant encore entre ses doigts crispés le paquet d'allumettes enflammées.

« Bonté divine ! l'enfant venait incendier ma maison ! » s'écria-t-il à demi-voix, pendant qu'il se penchait sur elle pour la relever ; elle était évanouie. Il lui arracha vivement les allumettes qu'il éteignit sous son talon. Alors il la prit dans ses bras et la transporta dans l'intérieur de la maison.

« Elle s'est échappée de la maison de correction, » pensa-t-il en la voyant vêtue du costume de cet établissement.

Il la déposa doucement sur un canapé et appela sa femme de charge, une bonne vieille dame à cheveux blancs, dont les joues faisaient penser aux pommes du verger.

« Monarque a renversé cette petite fille, dit-il à la vieille dame, et elle s'est évanouie. Voulez-vous faire tout ce que vous pourrez pour la faire revenir à elle, Mary ? C'est une des petites filles de la maison de correction. »

Il se garda bien de dire ce qu'elle faisait quand il l'avait découverte.



Elle courait droit devant elle. (P. 252, col. 2.)

Grâce aux bons soins de la femme de charge, Gemma ouvrit bientôt les yeux, de grands yeux effrayés et humides.

« *I zolfini, I zolfini!* » murmura-t-elle. Elle pensait aux allumettes, et dans cette pièce éclairée par la lueur des lampes, elle se croyait au milieu des flammes. Elle était trop émue pour parler anglais.

« Maître, dit la femme de charge, c'est cette petite étrangère qui rôde dans le pays depuis la Chandeleur ; j'ai surpris une fois son frère dans le poulailler, et je l'ai fouetté d'importance. Le frère et la sœur ont été condamnés ce matin, n'est-ce pas ? et le grand-père aussi.

— Oui, répondit brièvement M. Carey, elle s'est échappée, c'est évident. Si vous lui prépariez un petit coin quelque part, car elle n'est pas en état de retourner là-bas cette nuit.

— Une des mansardes, maître ? Couchera-t-elle dans la chambre d'Hannah ? Je ne sais pas trop, d'ailleurs, comment Hannah prendra la chose, une petite vagabonde, qui s'est sauvée de la prison...

— Non, non, préparez-lui une jolie petite chambre, celle que vous voudrez, mais veillez à ce qu'elle soit le mieux possible ; il faut que nous soyons bons pour elle, Mary.

— J'ai surpris son petit frère dans le poulailler et je l'ai fouetté.

— Son frère et elle, ce n'est pas la même chose, répliqua M. Carey avec quelque impatience. Laissez-moi un peu avec elle. »

Quoique son maître fût la douceur en personne, la femme de charge savait qu'il exigeait toujours une obéissance absolue ; elle sortit donc sans répliquer, et monta le grand escalier de chêne.

Philip Carey resta à côté de Gemma ; le gros chien noir la regardait en penchant la tête tout d'un côté, d'un air entendu ; il n'avait pas encore une opinion bien arrêtée sur son compte.

« Vous êtes venue avec l'intention de brûler ma maison ? » dit gravement M. Carey, en la regardant bien en face.

Elle comprit sa question, mais elle n'y répondit pas, ses idées étaient encore confuses ; elle se rappelait ce qu'elle était venue faire, et elle commençait à comprendre qu'elle avait échoué et qu'elle était au pouvoir de cet homme détesté.

« Je vous ai surprise en flagrant délit, ajouta-t-il

d'un ton sévère; sans mon chien vous auriez certainement réussi. Maintenant, pouvez-vous me dire pourquoi vous vouliez me causer un aussi grand dommage? »

Gemma continua à se taire; sous ses sourcils froncés, ses yeux sombres lançaient des éclairs; elle appuya son coude sur les coussins du canapé et se mit à le regarder en silence.

« Vous ignorez peut-être, lui dit-il, que la loi punit les incendiaires presque aussi sévèrement que les assassins. Et même l'incendie est souvent accompagné de meurtre, par exemple, lorsque les habitants d'une maison sont brûlés avec la maison, ce qui arrive souvent. Rien que pour votre tentative d'aujourd'hui, je pourrais vous faire mettre en prison pour bien des années. Maintenant, dites-moi, je vous l'ordonne péremptoirement, pourquoi vous avez essayé de commettre une action aussi abominable? »

Cette fois, Gemma l'avait parfaitement compris; elle se sentit contrainte à lui obéir. Seulement, sa haine et sa douleur étaient si violentes, qu'elle avait peine à s'exprimer en anglais.

« Je suis venue... je suis venue, murmura-t-elle, pour brûler votre maison, oui; et pourquoi pas? Je vous avais dit ce matin que je vous ferais encore plus de mal. Je vous ai frappé, mais vous l'aviez mérité; vous m'aviez dit que j'étais inconvenante; et alors, parce que vous étiez en colère, vous nous avez fait arrêter par la police; vous avez fait mettre notre cher Nonno en prison comme un voleur, et pourtant, il est si honnête qu'il gronde Bindo quand Bindo prend seulement une pomme. Vous m'avez séparée de Bindo; vous nous avez enfermés dans cet horrible endroit où l'on nous a fait prendre un bain, et ou l'on nous a coupé les cheveux. Voyant que je pouvais me sauver, je me suis échappée cette nuit, et je me suis dit que je brûlerais votre maison; car j'ai entendu dire que vous l'aimiez beaucoup votre maison. Vous prétendez que c'est méchant de ma part, mais c'est vous qui avez commencé. Vous êtes un homme méchant, vil et cruel, d'avoir fait mettre dans vos prisons le pauvre Nonno, qui a presque quatre-vingt-un ans, et qui est si bon, si doux et si gai. Et nous ne nous reverrons plus jamais; aussi, plutôt que de retourner à cet endroit où vous m'avez fait enfermer, je me noierai dans votre rivière, ou je me ferai mettre en pièces par votre chien... »

La pauvre petite âme alors se soulagea par un déluge de larmes.

Philip Carey laissa ce petit orage s'épuiser par sa propre violence. Quand Gemma fut plus calme, il lui dit d'un ton grave et doux, avec une nuance de sévérité :

« Ma pauvre petite fille, vous avez été sur le point, cette nuit, de souiller votre âme innocente d'un grand crime dont il est impossible de calculer les conséquences. Ce n'est pas une plaisanterie que d'incendier une maison. Maintenant, écoutez bien ce que j'ai à vous dire. Je suis magistrat, et je siégeais aujourd'hui, c'est vrai. Mais je n'ai pas approuvé la sentence prononcée par des hommes plus âgés que moi, et qui jouissent dans le pays d'une plus grande influence; j'ai fait tout ce que j'ai pu, mais en vain, pour qu'on l'adoucît. Je ne suis pour rien dans l'arrestation de votre grand-père. Ce qu'il a fait, sans être bien grave, tombait cependant sous le coup de la loi, et c'est le maire de la ville qui a réclamé contre lui l'application de la loi. J'ajouterai, mon enfant, que si j'avais été seul, loin de punir aussi sévèrement votre grand-père, je vous aurais procuré les moyens de retourner dans votre pays. J'étais décidé, dans tous les cas, à user de toute l'influence que je possède pour faire adoucir la sentence de votre grand-père. Je me proposais même d'aller voir le consul italien à Portsmouth; je l'aurais consulté sur les moyens de vous rapatrier, dans le cas où j'aurais obtenu votre mise en liberté, et j'espérais bien l'obtenir. »

Il s'arrêta un instant. Gemma le regardait avec de grands yeux surpris; une brûlante rougeur avait envahi ses joues. Elle gardait le silence, ayant honte de ce qu'elle avait fait.

« Maintenant, continua M. Carey, vous avez gâté toute votre affaire; comment puis-je demander aux autres juges de laisser une petite incendiaire courir le monde? Mon jardinier verra les allumettes demain matin; tout le monde saura ou devinera alors ce que vous veniez faire ici, et pourquoi mon chien, Monarque, a sauté sur vous. »

Gemma devint toute pâle et ses lèvres se mirent à trembler.

« Mais il n'y a que moi de coupable, dit-elle d'une voix plaintive. Nonno n'aurait jamais songé à mettre le feu à votre maison, Bindo non plus. Ne pourriez-vous pas me punir toute seule et les laisser aller? Si vous voulez seulement les laisser aller, je retournerai à la prison, et je ne me sauverai plus; je resterai en prison toute ma vie, s'il le faut, pourvu que vous rendiez seulement la liberté à Nonno et à Bindo.

— Ma chère enfant, répondit Philip Carey, cela n'est pas en mon pouvoir. Je n'ai pas sur vous le droit de vie et de mort, comme vous paraissez le croire. Vous êtes une petite tigresse, très féroce et très dangereuse; cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Mais je ne crois pas que la maison de correction puisse vous faire grand bien. Faisons un marché: si vous voulez me promettre de tâcher d'être bonne, je vous promettrai de faire tous mes efforts pour qu'on vous rende la liberté à tous les trois, et pour qu'on vous renvoie dans votre pays, sur un bon navire. »

Avec un élan inattendu, Gemma sauta brusquement du canapé et, au grand étonnement du magistrat, lui jeta ses deux bras autour du cou, et l'embrassa à plusieurs reprises.

« Oh! que vous êtes bon! murmura-t-elle avec le ton du ravissement. Je vous aime autant que je vous haïssais hier. »

Elle disait cela si gentiment que Philip Carey n'eut pas le courage de lui tenir plus longtemps rigueur.

Cette nuit-là, elle dormit profondément sous ce toit qu'elle avait essayé d'incendier.

Le lendemain matin, on lui apporta sur son petit lit le déjeuner le plus appétissant qu'elle eût jamais rêvé de sa vie. Monarque vint poser son gros mufle sur la couverture blanche, et fit sa paix avec elle, grâce au miel, aux muffins et à la crème dont elle lui donna sa bonne part.

M. Carey accomplit sa promesse. Au bout de dix jours, grâce aux efforts les plus persévérants, il obtint la liberté de Nonno et de Bindo et, en plus, le passage gratuit pour tous les trois, sur un navire à voiles, en chargement à Devonport. Ce navire devait porter du fer et de l'acier dans le sud de l'Italie.

Pendant qu'il s'employait ainsi à rendre le bien pour le mal, et s'occupait de Gemma, Gemma elle-même demeura confiée aux bons soins de la femme de charge : elle avait ainsi souvent l'occasion de le voir.

Quand il vint lui annoncer que tout était prêt pour le départ, et qu'elle trouverait son frère et son grand-père aux docks, il fut surpris de voir sa physionomie mobile s'assombrir, et de grosses larmes tomber de ses yeux.

« Est-ce que nous ne pourrions pas rester? dit-elle en sanglotant. Nonno a si grand'peur de la mer, et Bindo sera si fâché de quitter le pays avant que les pommes soient mûres; et moi, je ne puis pas supporter l'idée de vous quitter!

— Alors, vous m'aimez un peu? demanda M. Carey, surpris et touché.

— Oh! beaucoup, répondit Gemma avec un soupir; vous êtes si bon, et moi j'ai été si mauvaise. »

Il hésita un instant, puis, il prit tout à coup son parti.

« Eh bien! dit-il, cela peut s'arranger. Votre grand-père est bien vieux pour voyager; il pourrait demeurer dans le petit cottage qui est derrière mon verger. Mais, Gemma, si vous restez dans mon pays, il faut me promettre d'être bien raisonnable et bien obéissante, d'apprendre tout ce que l'on vous dira d'apprendre, et de ne jamais vous laisser aller à la fureur et à l'emportement.

— Oh! je serai si bonne! s'écria-t-elle au comble du ravissement. Oui, je serai si bonne! Vivant près de vous, j'oublierai que l'on ne voit jamais le soleil en Angleterre; et je suis sûre que Bindo trouvera vos pommes meilleures que nos raisins, nos figues et nos oranges.

— C'est une opinion que vous ferez bien de partager, si vous devez passer toute votre vie dans notre pays de pommes, » dit Philip Carey en souriant.

Ils demeurèrent en Angleterre.

Quelques années après, Gemma était devenue une belle fille, aussi sage et aussi douce que belle. Philip Carey en fit sa femme. Elle est toute prête à déclarer que la pomme est le meilleur et le plus doux des fruits connus. Parce que, vous savez, c'est une main aimée qui cueille les pommes pour elle.

OUIDA.

A TRAVERS LA FRANCE

LE CHATEAU DE COUCY

Il est des monuments particulièrement fameux qui, comme certains hommes extraordinaires, portent en eux le type et le souvenir de toute une époque et semblent la personnifier. Tel est le château de Coucy, la vieille forteresse picarde, dont les colossales ruines se dressent à l'extrémité d'un plateau, sur le territoire du département actuel de l'Aisne, entre les villes de Laon et de Chauny.

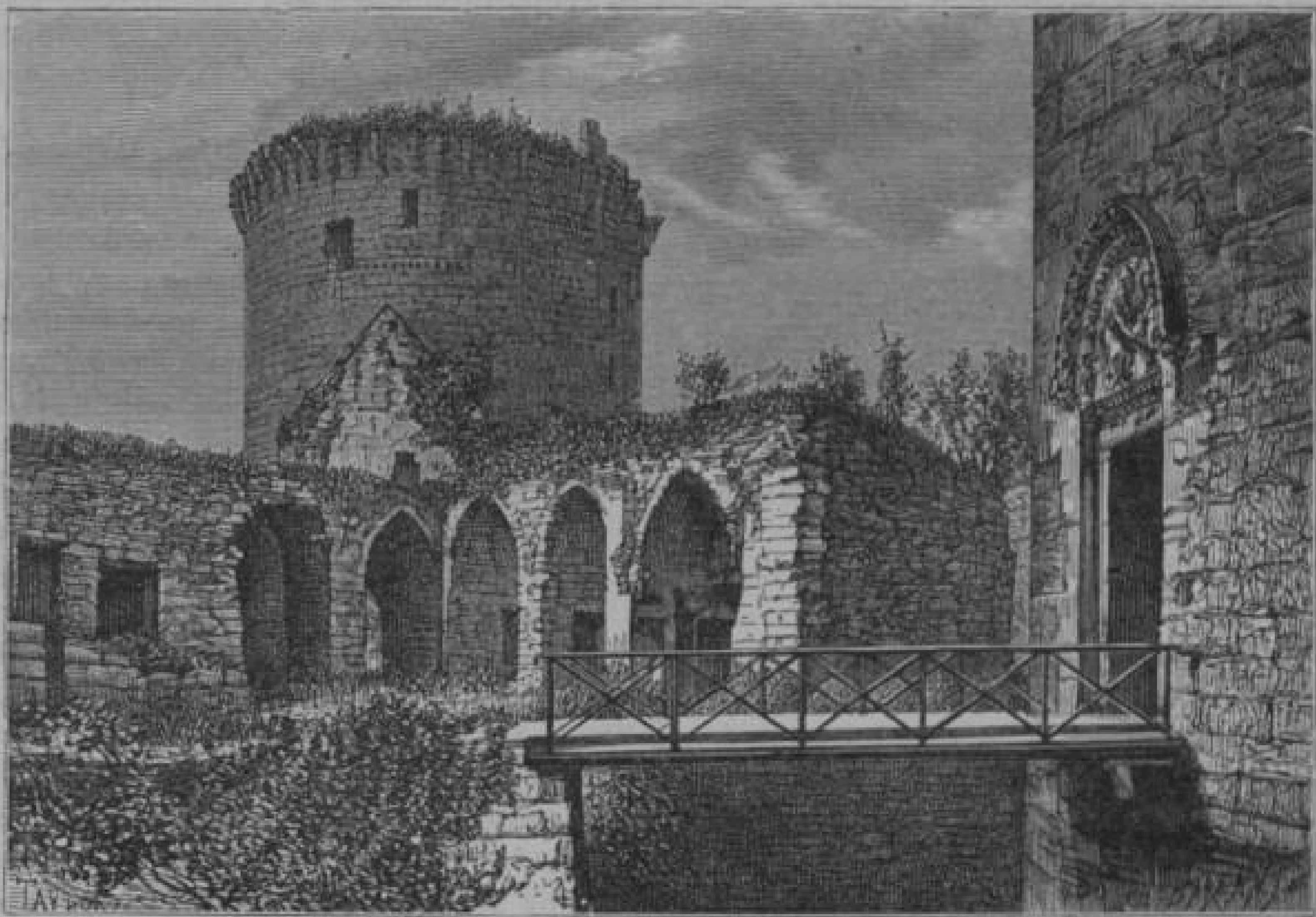
Coucy rappelle les premières luttes de la féodalité contre le pouvoir des rois de France. La royauté y figura d'abord en vaincue : le faible prince carlovingien Charles III, justement surnommé le Simple, et si peu fait pour conserver le prestige de son autorité souveraine, se vit emprisonné par un de ses vassaux, le terrible Herbert de Vermandois, dans la tour déjà redoutable de Coucy, dont ce seigneur turbulent venait de s'emparer sur les archevêques de Reims.

Deux siècles plus tard, un des successeurs d'Herbert se voyait réduit à implorer le secours royal contre le château de Coucy, depuis longtemps perdu pour sa famille, et alors habité par un seigneur pillard, Thomas de Marle. Cet homme était le fléau du pays à dix lieues à la ronde. Louis le Gros se chargea de lui faire sentir que le temps des derniers Carlovingiens était passé. « Les gens qu'il envoya pour explorer les lieux rapportèrent que l'accès du château était très difficile et véritablement impossible. Plusieurs pressaient le roi de renoncer à son dessein, mais il répondit : « Plutôt perdre la vie! La majesté royale serait avilie si, par crainte, je fuyais devant ce scélérat. » Aussitôt, malgré sa corpulence et avec une ardeur admirable, il pénétra avec ses troupes à travers les ravins et les forêts. Thomas, fait prisonnier dans une sortie et mortellement blessé, fut dépouillé de ses terres, et le roi Louis, ménageant le pays parce qu'il en tenait le seigneur à sa disposition, revint triomphant à Paris. »

C'était une des premières victoires de la monarchie sur l'aristocratie guerrière du moyen âge. Alors encore le roi n'était guère que le principal baron féodal. Un siècle plus tard, il devenait véritablement le souverain unique de la France, grâce aux efforts de Louis VII et surtout de Philippe-Auguste. A la mort de ce dernier, la féodalité désormais soumise aurait voulu relever la tête, mais le fils de Philippe, Louis VIII, déjà âgé de trente-six ans et connu par divers actes de fermeté, découragea les grands seigneurs. L'occasion leur parut meilleure lorsque, en 1226, le sceptre royal tomba entre les mains d'un enfant de onze ans, faiblement dirigé, croyait-on, par sa mère. Comme beaucoup d'autres hauts barons,

Enguerrand III, sire de Coucy, prit les armes contre la régente; mais il ne se contenta pas d'emmener ses vassaux à la guerre, il voulut encore asseoir son ambition sur de bonnes et solides murailles qui n'eussent à l'avenir plus rien à craindre des attaques d'un roi de France. Ce fut alors qu'il éleva cette forteresse merveilleuse qui, plus que ses exploits, lui mérita le surnom de Grand, et qui, en effet, suffit à illustrer pour jamais la mémoire d'un homme. Devant ce château, dont les ruines étonnent encore nos contemporains, le Louvre, que venait de bâtir Philippe-Auguste, n'était plus qu'une modeste demeure et toutes les forteresse, construite à une époque où le canon n'était pas encore connu, et qui, sous Louis XIV, aurait encore pu résister longtemps à la plus formidable artillerie. Les mines et les tonneaux de poudre purent à peine abattre quelques murs intérieurs, soulever quelques voûtes et fendre le donjon.

Les ruines appartiennent aujourd'hui à l'État. Elles se composent de trois enceintes dont la première entoure la ville de Coucy, la seconde l'ancienne basse-cour, était la demeure de la garnison. La troisième enceinte, la plus forte, est un quadrilatère irrégulier flanqué de quatre tours dont les dimensions



Château de Coucy. (P. 255, col. 2.)

teresses bâties jusqu'alors ne paraissaient que des jeux d'enfants. Il semblait qu'un monarque seul fût digne d'habiter le donjon colossal de Coucy et d'y recevoir avec majesté les hommages des grands seigneurs. Aussi la couronne de France fut-elle, dit-on, offerte à Enguerrand, qui, grâce à l'habileté de Blanche de Castille, ne put la prendre et se consola philosophiquement de ses déceptions en se composant cette orgueilleuse devise : *Roi ne suis, ne duc ne comte aussy; je suis le sire de Coucy.* Et pendant plus de cent cinquante ans, ce fut encore un beau titre que celui de sire de Coucy, et le jeune frère de Charles VI, Louis d'Orléans, fut bien aise d'acheter le droit de le porter, à la mort du dernier des Enguerrands. Avec ce titre, Louis d'Orléans acheta aussi le château, dont il fit reconstruire les bâtiments d'habitation, laissant subsister les vieilles tours, que les injures du temps n'avaient pu atteindre. Les murailles d'Enguerrand III seraient encore intactes aujourd'hui si le cardinal Mazarin n'avait jugé dangereuse cette surpassent celles de presque tous les donjons du moyen âge. Au milieu du front qui regardait la seconde enceinte se dresse le donjon de Coucy, le chef-d'œuvre de l'architecture féodale et la plus gigantesque de toutes les tours militaires qui existent. Cet énorme cylindre, large de trente mètres et haut de plus de cinquante, pourrait contenir jusqu'à dix donjons ordinaires, et on pourrait y renfermer plus de cent de nos petits donjons pyrénéens. Les murs ont sept mètres d'épaisseur, et tout dans ce colosse semble avoir été fait pour contenir une race supérieure. L'entrée elle-même, par ses sculptures, rappelle un des plus hauts exploits dont un homme se puisse vanter : la lutte victorieuse d'Enguerrand et d'un lion, que le sire de Coucy terrasse avec le secours de sa seule épée. De nos rois, Pépin est le seul à qui l'histoire prête un pareil acte de courage.

Anthyme Saint-Paul.



Les voyageurs descendaient. (P. 257, col. 1.)

LA PEAU DU TIGRE

I

Le voyageur du « rapide ».

Le train rapide de Paris, sifflant, soufflant et comme haletant de sa course vertigineuse, entrait en gare de Marseille, et aussitôt les employés sautaient lestement sur les marchepieds, ouvraient les portières toutes grandes et débitaient d'une voix chantante leur refrain habituel :

« Marseille, vingt minutes d'arrêt! les voyageurs pour Toulon, Cannes, Nice et la frontière d'Italie ne changent pas de voiture. »

En quelques instants le train déversait son chargement sur le quai : les voyageurs arrivés à destination descendaient lentement, prêtant la main aux dames pour accomplir cette désagréable gymnastique, enlevant les enfants à bras tendus afin de les déposer sur le quai, puis tirant du wagon les sacs, les cartons à chapeau, les couvertures, les parapluies et les cent *paraphernalia* du père de famille en voyage, tandis que ceux qui devaient reprendre le train bondissaient comme éperdus hors des compartiments et se précipitaient en désordre vers le buffet pour profiter des fameuses vingt minutes d'arrêt, que l'horloge de la gare avale à doubles bouchées.

Au milieu de ce tohu-bohu général qui fait toujours ressembler l'arrivée d'un train à l'ouverture d'une bergerie, un compartiment semblait avoir été oublié par les employés empressés. Sans doute s'étaient-ils arrêtés devant les mots *sleeping car* inscrits sur la portière, sachant bien que sur cette route de Nice et de Menton les « voitures de sommeil » sont souvent occupées par de pauvres valétudinaires dont le repos doit être respecté.

Rien n'avait du reste bougé dans le *car;* les stores de soie verte restaient soigneusement baissés. L'hôte ou les hôtes mystérieux ne voulaient pas être dérangés.

Cependant un domestique, en livrée noire, s'avança vers le compartiment; entre-bâillant la portière avec précaution, il introduisit la tête à l'intérieur et demanda doucement :

« Mylord désire-t-il déjeuner ?

— Où sommes-nous, John? répondit une voix du fond du compartiment plongé dans l'obscurité.

— A Marseille, mylord, dit le laquais.

— Ah! déjà, » dit la voix.

Puis le silence se rétablit.

« Le train ne s'arrête que vingt minutes, fit observer timidement le domestique. Qu'ordonne mylord ?

— Rien, fut la courte réponse du noble inconnu.

— Mylord ne désire pas que je lui fasse apporter son déjeuner ici? » reprit le serviteur sans se laisser décourager.

Cette insistance parut cependant réveiller tout à fait l'hôte du wagon; la voix répondit cette fois avec une légère pointe d'irritation :

« Laisse-moi en paix, John, si j'ai faim, j'irai moi-même au buffet. »

Le domestique se recula, car la portière, poussée doucement de l'intérieur, s'était ouverte et son maître se montrait dans l'encadrement.

Le voyageur mysterieux était un jeune homme, mais rien en lui ne dénotait le poitrinaire ou le phtisique qu'eût pu faire supposer sa nonchalante façon de voyager. Grand, les épaules larges, bien découplé, il était vêtu d'un de ces complets gris avec jambières d'étoffe qu'affectionnent les touristes anglais et dont la coupe faisait ressortir la nerveuse élégance de ses formes; sa figure fraîche, presque rosée, encadrée par une fine barbe blonde, respirait la force et la santé. Et cependant, après un examen plus attentif, il semblait que ce beau et solide garçon fût vraiment malade, tant ses yeux reflétaient la tristesse, l'ennui, une sorte de sombre mélancolie.

Debout à la portière du wagon, il promenait nonchalamment son regard, comme indifférent au bruyant tumulte qui l'entourait; enfin il descendit avec lenteur et, mettant le pied sur le quai, il laissa échapper un profond soupir.

Après un instant d'hésitation il se dirigea vers le buffet, suivi de son domestique, mais sur son chemin il aperçut la porte de sortie, parut de nouveau hésiter à cette vue, et enfin se dirigea de ce côté.

Là, un employé l'arrêta lui demandant son billet et, sur la présentation du ticket, lui fit observer que le train repartirait dans dix minutes.

Le jeune homme, sans prêter attention aux paroles de l'employé, sortit, traversa la salle des pas-perdus et se trouva sur le perron de la gare.

Les voyageurs arrivés par le train s'empilaient dans les omnibus des divers hôtels de la ville venus pour les attendre; les portefaix passaient aux conducteurs les lourdes malles que ceux-ci jetaient bruyamment sur le toit de leur véhicule comme s'ils eussent eu l'intention d'aplatir du même coup voiture et voyageurs. Puis chaque omnibus, ayant complété sa cargaison, se mettait en route avec un joyeux bruit de grelots et de fers de chevaux frappant les pavés de la chaussée.

La dernière voiture s'ébranlait à son tour, quand un voyageur attardé apparut sur le perron, sa valise à la main. Se voyant sur le point d'être laissé en arrière il dégringola les marches si brusquement qu'il faillit entraîner avec lui le noble lord; mais, sans se laisser déconcerter par cette collision, d'un bond de ses longues jambes il rattrapa l'omnibus et s'y engouffra.

La portière se referma et, comme la voiture reprenait sa course, le jeune voyageur du « rapide » vit apparaître à la portière une figure bronzée, qu'une barbe rutilante faisait ressembler à quelque face d'idole indienne, et la figure bronzée lui cria avec un formidable accent méridional :

« Faites excuse, monsieur. »

L'étranger comprit que l'« homme rouge » s'excusait de l'avoir si fortement bousculé quelques instants auparavant et cette politesse rétrospective l'étonna. Par une bizarre curiosité il voulut voir quel était l'hôtel de Marseille qui allait être assez heureux pour abriter cet homme si impétueux et si poli, et levant les yeux sur l'écriteau accroché derrière la voiture, il y vit ces mots inscrits en lettres dorées : « Hôtel de la *Boule d'or*, le plus vaste du port. » Puis, machinalement, son regard suivit le véhicule qui s'en allait à fond de train, dégringolant la pente raide qui conduit de la gare à la ville

La place s'étendant devant la gare était vide maintenant. La fine poussière grise, si caractéristique du sol provençal, un moment soulevée par tout ce mouvement, dansait dans le chaud soleil de cette journée de mai et retombait doucement sur les agaves et les aloès que la Compagnie du chemin de fer a placés autour du square comme une enseigne pour les touristes avides de spectacles tropicaux. Puis au delà de la balustrade de pierre limitant la place apparaissaient les toits de tuiles et les grands arbres des avenues de la cité phocéenne dont le bruyant murmure se mêlait à la douce houle méditerranéenne.

Muet, pensif, le jeune voyageur restait là, contemplant d'un œil distrait ce panorama, en somme peu attrayant, qui ne lui laissait rien deviner des beautés du golfe de Marseille. Peu lui importait du reste. Une seule chose restait devant ses yeux avec une bizarre ténacité, et cette chose n'était autre que l'étrange figure de l' « homme rouge » qu'il avait aperçue un instant auparavant. Il n'aurait pu se dire ce qui l'avait frappé dans cette apparition, ni pourquoi la vue de cet inconnu faisait jaillir dans son cerveau fatigué mille pensées lugubres. En fait, il restait là, les yeux braqués sur le point où l'omnibus avait disparu, et, oubliant le train, l'heure, le temps, il murmurait :

« Ici ou là-bas, que m'importe. Puisse la mort bientôt venir et fermer à tout jamais mes yeux à l'éblouissante lumière. Cet homme étrange est peut-être le messager de la mystérieuse destinée qui me guide et qui m'a conduit ici. »

A ce moment le laquais accourut effaré et s'approchant du jeune homme :

« Mylord, lui dit-il, je ne vous avais point vu sortir et vous cherche partout. Le train va repartir; les voyageurs sont déjà tous remontés dans leurs compartiments. Hâtez-vous.

— Nous restons ici, répondit brèvement le jeune Anglais.

— Mais, mylord, dit le domestique affolé, et les bagages?

— Arrange-toi pour les faire décharger, reprit l'étranger, je te dis que je reste ici. »

Devant cet ordre péremptoire, le domestique disparut en courant dans la gare, tandis que son maître impassible reprenait l'examen des aloès poussiéreux, se demandant si c'étaient là de vrais et bonnes plantes sorties des mains de la nature ou simplement des chefs-d'œuvre de ferblanterie.

Un instant après, un long sifflet retentit dans la gare, bientôt suivi d'un bruit sourd. Le train reprenait la route de Nice. Presque au même moment le domestique reparaissait suivi de plusieurs hommes portant les bagages du voyageur.

« Voyez, mylord, dit le serviteur dont la figure ruisselait, il n'était que temps. Et encore n'est-ce pas

sans peine que j'ai obtenu que l'on me délivrât les bagages. Le train allait...

— Tu me l'as déjà dit, cela suffit, interrompit le jeune Anglais.

— Mais tous les omnibus sont partis maintenant, reprit le domestique. Je vais envoyer un de ces hommes chercher une voiture.

— Inutile, dit le voyageur, je me rendrai à pied à l'hôtel et tu me rejoindras avec les bagages.

— A quel hôtel mylord a-t-il l'intention de descendre?

— A l'hôtel de la *Boule d'or.* »

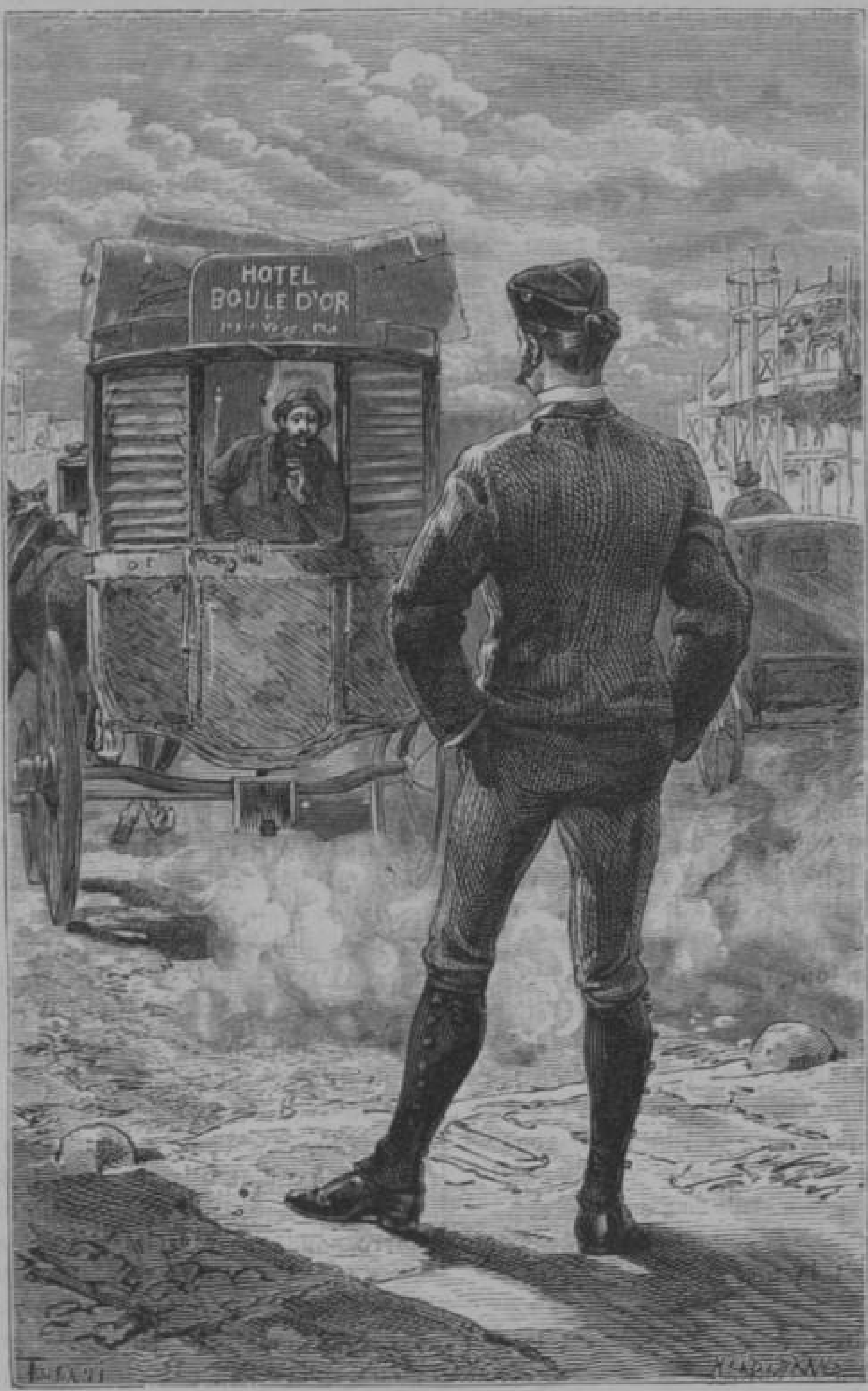
En entendant prononcer ces mots, un des portefaix de la gare murmura quelque chose à l'oreille du domestique, qui s'écria aussitôt:

« Mylord n'y pense pas. La *Boule d'or* est un hôtel du port et...

— Je suis étonné, monsieur John, de votre observation, dit l'Anglais, j'ai dit que je me rendais à la *Boule d'or;* cela doit vous suffire. »

Et pour couper court à toute discussion, le jeune homme arracha un magnifique parapluie d'un étui placé parmi les bagages, et, ainsi muni de cette arme toute britannique, il prit à grands pas le chemin de la ville.

Marchant droit devant lui, il atteignit bientôt les magnifiques avenues plantées d'arbres gigantesques qui coupent les quartiers du nord et qui le conduisirent à la Canebière.



Il vit apparaître une figure bronzée. (P. 258, col. 1.)

Cette superbe voie, l'orgueil de Marseille, la gloire de la Provence, n'est en somme qu'une grande et large rue rappelant les boulevards de Paris par le luxe des maisons qui la bordent. Coupant la ville dans une partie de sa largeur, elle aboutit au vieux port.

Sur sa route l'Anglais lisait avec soin les enseignes des nombreux hôtels devant lesquels il passait, mais aucune ne portait le titre flamboyant qu'il recherchait et qui se confondait dans sa pensée avec la boule rutilante de l' « homme rouge ».

Ses recherches l'amenèrent jusqu'aux bords du Vieux bassin, dans lequel se tiennent toujours, pressés comme sardines dans un baril, les spécimens variés du cabotage de la Méditerranée.

Le voyageur se rappela alors que la *Boule d'or* était l'hôtel « le plus vaste du port », et concluant que maintenant qu'il avait trouvé le port il ne pouvait manquer de découvrir l'édifice qui en était le plus bel ornement, il reprit ses recherches. Il erra quelque temps au milieu des balles de coton et des sacs de café qui couvraient le quai, quelque peu heurté au passage par les débardeurs et les portefaix, mais il ne put découvrir nulle part la prestigieuse enseigne.

Enfin, de guerre lasse, il finit par où il aurait dû commencer, et, avisant un gamin qui flânait sur le quai, il le pria fort poliment de lui indiquer la célèbre hôtellerie.

Le gamin, reconnaissant à la tournure et à l'accent un voyageur anglais, le regarda un instant d'un air narquois, puis enfin se décida à lui dire :

« Suivez-moi, monsieur, c'est à deux pas d'ici. »

Enfilant la première ruelle qui ouvrait sur le quai, le gamin conduisit, en effet, en quelques minutes, l'Anglais devant l'hôtel tant cherché.

« Voilà, » lui dit-il simplement en lui montrant une maison de modeste apparence, dont la façade était décorée d'une hémisphère de cuivre autrefois dorée.

L'Anglais examina attentivement l'hôtel. La maison, malgré son apparence modeste, semblait bien tenue.

Des orangers en caisses garnissaient les côtés de la porte cochère, au delà de laquelle on apercevait une petite cour sablée, entourée de bancs verts et décorée au centre d'un ange joufflu, tenant un jet d'eau dans ses mains.

Satisfait de son examen, le voyageur donna une petite pièce d'argent à son guide et franchit d un pas délibéré le seuil de l'hôtel.

Sous le porche même une petite porte vitrée portait ses mots : « Bureau de l'hôtel. »

L'Anglais ouvrit la porte vitrée et se trouva devant une bonne grosse dame, coiffée du bonnet arlésien, qui, sans bouger du fauteuil qu'elle remplissait derrière un petit bureau d'acajou, lui demanda :

« Qu'y a-t-il pour vous servir, monsieur?

— Je désirerais, madame, avoir une chambre dans votre hôtel. »

Cette demande bien naturelle parut cependant surprendre la bonne dame qui répondit :

« Je vous prie de m'excuser, monsieur, nous recevons peu d'étrangers ici, et je pensais que vous veniez pour un de mes capitaines.

— Je n'ai pas besoin de capitaine, madame, dit l'Anglais surpris à son tour, j'ai besoin d'une chambre et pourvu qu'elle soit propre et aérée, peu m'importe l'étage auquel elle se trouve.

— Toutes mes chambres sont propres et aérées, monsieur, répondit l'hôtelière qui se redressa d'un air quelque peu belliqueux. On voit bien que vous ne connaissez pas la *Boule d'or*.

— En effet, madame, je n'avais pas encore cet honneur, dit le jeune homme en s'inclinant légèrement.

— En ce cas, reprit la bonne dame radoucie, le numéro 17 vous irait-il ?

— Parfaitement, dit l'Anglais en prenant la clef que lui tendait la dame. Veuillez seulement avoir la bonté d'indiquer ce numéro à mon domestique qui arrivera tout à l'heure avec mes bagages.

— C'est entendu, » dit l'hôtelière, et en même temps elle fit retentir un timbre qui amena aussitôt dans la pièce un nègre gigantesque. « Conduisez monsieur au 17, » lui dit-elle. Et comme l'Anglais se préparait à suivre le nègre, elle ajouta :

« J'ai oublié, monsieur, de vous demander votre nom, que les règlements de police m'obligent à inscrire sur mon registre, et qu'il m'est, de plus, indispensable de connaître pour accueillir votre domestique.

— Voici, madame, » dit l'Anglais en lui tendant une carte.

La bonne dame tira rapidement ses lunettes, et, les plaçant sur son nez, elle lut non sans difficulté ces mots gravés sur le carton :

LORD EVEREST STRANGETON

Grosmore Castle

Yorkshire.

« Cela ne m'étonne plus qu'il soit si original, murmura-t-elle après avoir terminé sa lecture ; un lord! »

Puis après avoir réfléchi un instant, en examinant avec respect la carte comme si c'eût été quelque amulette magique, elle ajouta :

« Un lord, un vrai lord à la *Boule d'or !* »



I

Lord Everest Strangeton.

La salle à manger était la plus belle pièce de l'hôtel de la Boule d'or, dont elle occupait la majeure partie du rez-de-chaussée. Étroite et fort longue, elle était un peu sombre le jour, car elle ne recevait la lumière que par deux hautes fenêtres s'ouvrant côte à côte à l'une des extrémités. Il est vrai que ces deux fenêtres donnaient sur le port, et que de là on pouvait jouir du coup d'œil toujours varié et animé du Vieux bassin avec ses balancelles grecques, ses tartanes catalanes et ses cotres atlantiques.

Quelques fauteuils, une table couverte de journaux et un petit bureau muni des objets nécessaires à la correspondance remplissaient l'espace en avant des deux fenêtres, et en faisaient une sorte de petit salon fort apprécié des habitués qui s'y cantonnaient après les repas pour faire leur sieste, griller une cigarette ou dépêcher leur courrier.

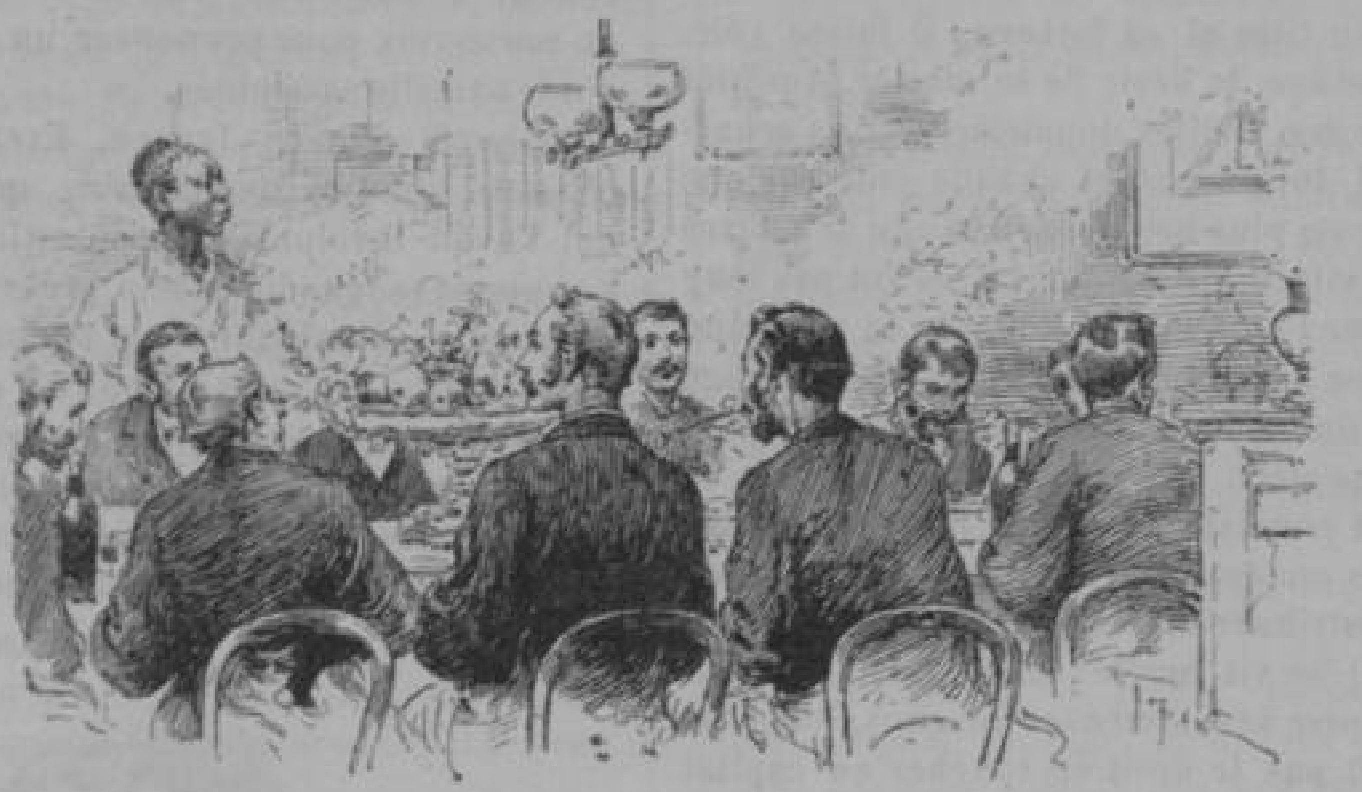
La longue et large table d'hôte occupait le reste de la salle, se perdant dans ses sombres profondeurs et la remplissant presque complètement avec son double rang de chaises.

La nuit était arrivée. Quatre becs de gaz versaient à présent un torrent de lumière sur toutes les somptuosités dont était si fière la bonne Mme Ducoux, l'hôtelière de la *Boule d'or*, et qu'elle regrettait tant de voir cachées durant le jour. Maintenant apparaissaient les murs avec leur beau papier moiré, à demi

recouvert de lithographies coloriées de navires, de beaux tarifs de bateaux à vapeur soigneusement encadrés, et d'innombrables bibelots, casse-tête indiens, oiseaux empaillés, etc., dons de généreux visiteurs. Maintenant aussi la table resplendissait dans tout son éclat avec ses couverts élégamment disposés et ses corbeilles de fruits, de biscuits et de macarons, entremêlées de vases en porcelaine remplis de fleurs artificielles quelque peu fanées par la poussière et les insultes des mouches.

Une cloche retentit, rappelant par sa sonnerie aigre le quart piqué à bord des navires, et à ce signal la salle fut remplie en un clin d'œil par une troupe bruyante d'hommes petits ou grands, gros ou maigres, bruns ou rouges, mais vêtus presque tous de ce semblant d'uniforme qu'affectionnent les capitaines au long cours.

Bientôt tout le monde fut assis, non sans quelques échanges de joyeuse politesse; puis, le nègre géant parut portant une vaste soupière et se mit à faire le tour de la salle, remplissant l'assiette de chaque convive d'un succulent potage aux clovisses.



Il examina plus attentivement ses voisins. (P. 261, col. 1.)

Les conversations s'arrêtèrent, et l'on n'entendit plus qu'un bruit formidable d'absorption, rappelant celui produit par quelque pluie d'orage s'engouffrant dans une gouttière.

A ce moment, le nouvel hôte de la *Boule d'or* entra dans la salle et, guidé par le nègre, alla prendre place sur une chaise restée vide à son intention, près d'un des hauts bouts de la table.

Une fois assis, le noble lord jeta un coup d'œil rapide sur les figures hâlées, brunies qui entouraient la table, puis il examina plus attentivement ses voisins immédiats.

A sa droite, un gros capitaine, au cou digne d'un homard, exécutait de véritables plongeons dans son assiette, et ingurgitait son potage avec un reniflement sonore, tandis qu'à sa gauche un petit homme semblait déguster savamment le consommé de clovisses. Fraîchement rasé, son nez pointu armé d'une paire de besicles d'or, le petit homme, cravaté de blanc, avait l'air d'un parfait notaire fourvoyé dans cette société de loups de mer. Cependant l'Anglais remarqua avec un peu plus d'attention que le teint du « notaire » était aussi hâlé que celui des autres convives, et il en conclut qu'il venait de découvrir une espèce de marin jusqu'ici inconnue, le marin à cravate blanche et à besicles d'or.

La découverte lui parut en somme d'un mince intérêt, et il allait à son tour attaquer son potage, quand il eut un mouvement de satisfaction en voyant émerger, en face de lui, sortant des profondeurs d'une assiette à soupe, la figure joyeuse et rutilante de l'« homme rouge ».

L'« homme rouge » ne faisait du reste qu'une halte; à peine eut-il levé la tête que le nègre remplit derechef son assiette et il se remit avec une nouvelle ardeur à absorber cette seconde portion.

Lord Strangeton fut un peu froissé de ne pas avoir été reconnu par l'« homme rouge », aussi, interrompant ses études, il attaqua à son tour le célèbre potage provençal et le dépêcha d'autant plus lestement que son estomac commençait à éprouver de douloureux tiraillements.

Cette besogne accomplie, il soupira longuement, se disant que tout ce qui l'entourait était, en somme, bien vulgaire et bien banal, et que ce n'était sans doute pas dans cet honnête hôtel de capitaines marchands qu'il rencontrerait le terrible dénouement de sa fatale existence.

Cette pensée le replongea immédiatement dans ses idées noires et il se mit à absorber machinalement les plats qu'on lui servait, sans plus prêter aucune attention à ce qui se passait autour de lui.

Lord Everest Strangeton était bien, en effet, le jeune homme le plus malheureux de la terre, car il se sentait atteint de cette maladie terrible qui ravage l'Angleterre et que nous appelons le spleen, maladie que rien ne peut guérir puisqu'elle est engendrée par le dégoût et le mépris de toute chose.

Et cependant tous ses amis souriaient quand il leur parlait de sa misérable existence. Tous reconnaissaient, en effet, qu'il est triste de rester orphelin en bas âge, mais ils trouvaient que pour Everest le regret d'avoir perdu des parents qu'il n'avait pas connus devait être considérablement atténué par la possession des nombreux millions laissés par ces mêmes parents.

Le pauvre garçon avait pu être un instant de cette opinion, mais il avait depuis bien changé d'avis.

Lorsqu'au jour de sa majorité, l'homme de loi

chargé de sa tutelle lui avait remis les titres et les valeurs qui le faisaient un des plus riches noblemen du Royaume-Uni, il avait semblé à Everest que la vie s'ouvrait vraiment pour lui avec de beaux sourires. Il s'était mis alors à courir l'Europe semant l'or sur son passage, accomplissant sans hésiter les plus excentriques fantaisies et rassemblant autour de lui une nuée de parasites empressés. Puis, une fois son premier enthousiasme passé, las de plaisirs trop faciles, de désirs trop aisément assouvis, il avait cherché autour de lui un ami, et il s'était aperçu qu'il n'en avait aucun. Ceux qu'il avait eus autrefois avaient fui, craignant les éclaboussures de ses largesses et l'avaient abandonné à ses exploiteurs avides.

Everest dispersa en quelques instants tout ce bruyant entourage et rentra en Angleterre.

Il rêva alors de se créer cette famille que le sort lui avait refusée; bien accueilli dans le monde que lui ouvraient son titre et sa fortune, il laissa voir, malgré son jeune âge, le désir de se marier. Aussitôt il devint la proie des vieilles douairières qui s'acharnèrent après lui, lui proposant chaque jour quelque union plus riche ou plus brillante. Là aussi le pauvre garçon fut bien vite désillusionné; il ne fut pas long à reconnaître que l'on fêtait bien moins sa personne ou son esprit que son immense fortune. Le mariage transformé en une affaire lui souleva le cœur et il abandonna ses projets.

Pris de dégoût pour ses richesses, il résolut de les disperser, de les anéantir et, pour en faire un noble usage, de les distribuer en fondations hospitalières. Mais là encore il se vit arrêté: la loi lui permettait de jeter à la Tamise ses immenses revenus, mais ne lui reconnaissait pas le droit de toucher au capital constituant le majorat de l'illustre famille des Strangeton. Il était condamné à traîner ses millions « jusqu'à ce que mort s'en suive », comme dit l'implacable code anglais.

La mort lui apparut alors comme son dernier espoir de salut, mais, trop soucieux de sa dignité et de sa vie future pour se tuer de ses propres mains, il chercha à la rencontrer dans quelque aventure fortuite. En vain, depuis quatre ans, il avait exposé sa vie de mille façons, gravissant les cimes les plus inaccessibles des Alpes, accompagnant les aéronautes dans leurs ascensions, fréquentant les lignes de chemins de fer les plus fécondes en collisions. Un sort implacable s'attachait après lui, lui faisant franchir tous les obstacles, le tirant sain et sauf de dessous les wagons pulvérisés, le laissant indemne là où les autres succombaient. C'était à croire que quelque fée l'avait, à son berceau, rendu invulnérable. Cependant Everest était tenace, il n'abandonnait pas son idée et il courait le monde se laissant diriger par le hasard, dans l'espoir que ce dernier lui ferait enfin rencontrer cette mort tant désirée.

Tout à coup, le jeune homme fut arraché à ses réflexions lugubres par de bruyants éclats de voix et il fut tout étonné de se retrouver à la table de l'hôtel de la *Boule d'or*. Le dîner tirait à sa fin; les garçons enlevaient nappe et couverts et plaçaient sur la table le café et les flacons de liqueurs.

La conversation, languissante au début du repas, était devenue générale, et les éclats de rire, les exclamations remplissaient la pièce d'un bruit assourdissant. Toutes les figures maintenant étaient rouges, non pas seulement de cette chaude nuance communiqué aux visages marins par la cinglante bise du large, mais encore de cet éclat passager qu'amène un copieux dîner largement arrosé.

Au bout d'un instant lord Strangeton comprit que les aventures de chasse ou de pêche étaient sur le tapis. Chacun des assistants essayait d'obtenir le silence de ses voisins afin de pouvoir narrer ses mirifiques exploits, mais les récits se croisaient dans un épouvantable tumulte sans que le voyageur pût réussir à saisir l'objet de la description. Il eût fallu un porte-voix pour prononcer un discours au milieu d'une pareille assemblée.

Assourdi par ce tapage, Everest repoussait sa chaise et allait quitter la table, quand il vit l'homme qui l'avait involontairement attiré à la *Boule d'or*, l'« homme rouge » lui-même, plus rutilant que jamais, se lever et, dominant toute l'assemblée de sa haute taille, lancer ces mots d'une voix de stentor :

« Eh bien, messieurs, tel que vous me voyez, moi, Barbarous, j'ai bel et bien été mangé par un lion. »

Un tonnerre d'applaudissements ironiques accueillit cette déclaration inattendue.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



LE PAQUEBOT “ LA NORMANDIE ”

La Compagnie transatlantique a récemment fait construire, en Angleterre, mais sur des plans dus à un ingénieur français, un magnifique paquebot de dimension exceptionnelle qui sort des ateliers de Barrow, dans le comté de Lancastre. Ce sera le dernier navire anglais de la flotte de la Compagnie. A l'avenir, et par suite de la loi nouvelle sur les services postaux maritimes, l'industrie française aura, en effet, à construire les paquebots; la Compagnie transatlantique possède pour cela, à Saint-Nazaire, des chantiers importants et parfaitement outillés.

La Normandie est destinée au service de la ligne postale du Havre à New-York. Elle présente de grandes améliorations tant au point de vue de la rapidité des traversées que du bien-être des passagers.

La vitesse est de plus de deux nœuds ou de près de quatre kilomètres supérieure à celle des autres grands paquebots français de la même ligne, et réduit de onze à neuf jours la *durée moyenne annuelle* des voyages entre le Havre et New-York. Certains steamers anglais, qui vont de New-York à Liverpool, font la traversée en un peu moins de sept jours.

La longueur de *la Normandie* est de 140 mètres au lieu de 120 qu'ont les autres paquebots de la même ligne; son tonnage est de 6300 tonneaux au lieu de 4500; la puissance de sa machine, enfin, est de 6000 chevaux au lieu de 3300.

La longueur de *la Normandie* a dû être limitée à 140 mètres : un navire plus long ne pourrait évoluer avec sécurité dans les bassins du port du Havre.

La largeur est de $15^{m},20$; le creux est de $11^{m},40$.

Le tirant d'eau moyen en charge est de $7^{m},50$, mais c'est un maximum qui ne sera atteint qu'exceptionnellement et seulement au départ de New-York, avec des marchandises lourdes.

Au départ de France, le fret est généralement de faible densité et le tirant d'eau ne dépassera point 7 mètres à $7^{m},10$, ce qui est à peu près le maximum de ce que permet la profondeur des passes.

La coque est tout entière en fer. Le navire a quatre ponts, deux cheminées, quatre mâts tous en fer; les deux mâts de l'avant portent des voiles carrées; leurs basses vergues sont en acier; les deux autres mâts n'ont qu'une brigantine et une flèche.

L'hélice est à quatre ailes en bronze, fixées sur un moyeu en acier fondu et forgé.

En service courant, la machine donnera au navire une vitesse moyenne de près de 14 nœuds et demi (le nœud égale 1852 mètres); elle consommera, par jour, 110 tonnes de charbon, soit pour un voyage d'aller et retour, et en comptant les dépenses des services accessoires du bord, 2100 tonnes.

La Normandie pourra prendre 157 passagers de première classe, 68 de seconde et 866 de troisième; total : 1091 passagers. Les passagers de troisième classe occupent l'extrême arrière du premier entrepont et la plus grande partie du second entrepont.

Le grand salon de conversation a $7^{m},50$ de longueur, 8 mètres de largeur et $2^{m},60$ de hauteur.

Ce qui est une grande innovation, c'est d'avoir mis les cabines de première classe au centre et à l'avant, au lieu de les mettre à l'arrière, comme sur les anciens paquebots : elles ont ainsi une aération plus satisfaisante et sont soustraites à la trépidation de l'hélice.

La salle à manger a 15 mètres de largeur, 11 mètres de longueur et $2^{m},60$ de hauteur.

Enfin, le navire tout entier est éclairé à l'électricité.

UNE BALLE PERDUE

Une des vallées les plus pittoresques et les plus accidentées de l'Alsace, est sans contredit celle qu'arrose la Bruche. La nature s'y montre tour à tour aimable ou sévère, à moins qu'elle n'y soit à la fois sévère et aimable. La culture y dispute vaillamment le sol, pied à pied, aux genêts, aux broussailles, aux forêts.

Ici, c'est un hameau charmant perdu dans la verdure; là, une cabane isolée placée en sentinelle perdue; partout, des eaux limpides qui, après avoir fertilisé des prairies, dégringolent les pentes en cascades tapageuses pour aller grossir des torrents dont la fureur reste menaçante jusque dans la plaine.

Aux environs de Schirmeck, un sentier abrupt escalade un escarpement boisé au pied duquel coule la Bruche.

En gravissant ce sentier, on rencontre, à mi-chemin, un degré largement entaillé, une espèce de plate-forme sur laquelle est assise une chaumière précédée d'un jardinet. C'est un de ces jardins montagnards créés péniblement, entretenus laborieusement, que les pluies, les orages, emportent trop souvent dans la vallée et que le courageux paysan descend recueillir hottée par hottée et rapporte sur son dos !

Derrière la maisonnette s'élève un grand bois en pleine exploitation.

Cette masure, ce jardin, ce bois, relégués dans cette région sauvage, en dehors du monde civilisé, sont pourtant habités par des favorisés du sort, par des heureux. Oui, par des heureux, car les propriétaires de ce triste domaine sont de bonnes gens qui ne désirent rien de plus que ce qu'ils possèdent.

Daniel Krafft a reçu en héritage de ses parents cette chaumière où il est né, ce bois qui est pour lui un capital que la nature reconstitue incessamment et dont son travail double le revenu.

Sa femme, la sage Dora, son aînée de quelques années, lui a apporté en dot un trousseau filé de ses propres mains, une économie laborieuse, une parfaite égalité d'humeur.

Dans les premières années de leur mariage, elle était l'unique objet de l'amitié et de l'admiration de son mari qui n'aurait pu concevoir un bonheur plus parfait que celui dont il jouissait. Mais, un jour, un enfant vint faire comprendre à ce couple fortuné qu'il existe au monde une plus grande félicité que le bonheur à deux. Quelle exaltation de joie à la naissance de cet adorable petit être qui venait se mettre entre eux pour les rapprocher davantage ! Quoi de plus beau, de plus doux, de meilleur sur la terre, que cette trinité humaine, ce trio d'amour : le père, la mère et l'enfant !

Vous le voyez ! cette solitude, ce désert, c'était

l'oasis où ces heureux devaient défier toutes les infortunes d'ici-bas. Satisfaits de leur sort, ils vivaient pour eux, rapportaient tout à eux, n'avaient besoin de personne, ne demandaient rien à personne. Dans l'insouciance placide de leur égoïsme inconscient, ils ne s'inquiétaient pas plus des spéculations humaines, de la vie publique, que s'ils eussent été les seuls habitants de la terre.

Un jour, Krafft, en revenant de Schirmeck que venait de traverser toute une armée qui entrait en campagne, apprit à sa femme qu'il était question d'une guerre.

« Une guerre ! avec qui ? et pourquoi faire ?

— Je ne sais trop..... mais ce qui est certain c'est qu'on va se battre.

— Ah ! exclama la bonne Dora d'un ton qui voulait être triste, encore des femmes qui vont devenir veuves, des mères qui vont perdre leur enfant, des enfants qui vont être orphelins ! »

Et elle poussa un profond soupir comme pour se soulager au plus vite.

Les heureux sont égoïstes ; ils ne s'affligent pas longtemps du malheur des autres. Dora se rasséréna bientôt. Elle prit, entre les siennes, une des mains de son mari qu'elle serra avec effusion.

« Cher Daniel ! dit-elle avec tendresse, heureusement que ce malheur ne peut nous atteindre ! Tu es libéré du service.

— Oui, chère femme, sois tranquille ; personne ne peut nous séparer : j'ai payé ma dette. Ne crains rien pour nous, nos biens et nos personnes sont à l'abri de tout danger. Qui donc viendrait nous nuire dans ce coin oublié des hommes, dans ce pays perdu ?.... Ah ! nous pouvons vivre en paix dans notre douce sécurité ! »

Quelques semaines plus tard, un bruit terrible monta de la plaine. C'étaient des roulements de tonnerre, des crépitations lugubres, des pétillements formidables, comme ceux que produirait l'incendie d'une ville. Les décharges d'artillerie, les fusillades, ne s'apaisaient que le soir ; mais, alors, des lueurs sinistres empourpraient le ciel.

Les Krafft souffraient du fléau par contre-coup. Ce retentissement effroyable qui troublait le calme de leur atmosphère les gênait, les inquiétait. Et puis, il faut le dire, ils étaient bien forcés de penser qu'il y avait en bas un champ de bataille, un carnage, des morts, des mourants, des blessés ; et, tout heureux qu'on soit, on a encore le loisir de s'apitoyer sur le malheur du prochain.

Le lendemain du jour où la bataille avait fait retentir plus énergiquement la montagne et les bois des lamentables échos de son vacarme meurtrier, il y eut quelques heures de calme, un répit silencieux. Cette trêve de bruit suffit à rassurer nos heureux montagnards ; ils se persuadèrent que tout était fini, ils se prirent à espérer qu'ils retrouveraient bientôt leur quiétude habituelle.

Mais, soudainement, des coups de feu qui se rapprochaient de plus en plus vinrent enfin les alarmer. Ils prêtèrent l'oreille, ils distinguèrent des voix qui appelaient et menaçaient. C'étaient des tirailleurs qui poursuivaient des fuyards et fouillaient de loin les buissons et les bois avec leurs fusils à longue portée.

Tout autour de la chaumière, on entendait siffler les balles qui ricochaient sur les arbres et se perdaient dans les taillis.

Dora bondit dans le jardin.

« Carl ! Carl ! où es-tu ? » s'écrie-t-elle éperdue.

Elle se précipite du côté où, quelques instants auparavant, elle avait entendu les cris joyeux de son enfant et arrive près de lui au moment où il tombait à ses pieds. Une balle égarée venait de lui labourer le front.

Affolée par la douleur et l'épouvante, elle enlève le cher petit dans ses bras et l'emporte dans la maison. Elle le dépose sur le lit, le couvrant de larmes et de baisers, implorant un regard des beaux yeux fermés qui ne voulaient plus s'ouvrir.

« Carl ! mon amour ! mon bien-aimé ! réponds-moi ; c'est moi, c'est ta mère ! Oh ! parle-moi, mon enfant chéri ! Dis-moi que tu ne veux pas me quitter, que tu ne veux pas mourir ! »

Daniel, frappé aussi douloureusement que sa femme, conservait plus de sang-froid et de fermeté. Il étancha le sang qui aveuglait le petit blessé et pansa la plaie qui, pour n'être pas profonde, n'en était pas moins dangereuse.

L'enfant était privé de sentiment. Il resta plusieurs jours entre la vie et la mort. Son père et sa mère ne pouvaient s'éloigner de son lit.

Les deux époux, atteints du même coup dans ce qu'ils avaient de plus cher, paraissaient étrangers l'un à l'autre. Ils ne se parlaient plus, ne se regardaient plus. C'est dans le mutisme absolu qu'ils passèrent de cruelles veillées auprès de cette innocente victime à qui ses langes allaient peut-être servir de linceul ! Le pauvre petit Carl n'avait pas tout à fait cinq ans !

Enfin, un matin, après une nuit agitée, l'enfant ouvrit les yeux. Il aperçut les deux visages anxieux penchés vers le sien et un sourire d'ange qui revient erra sur ses lèvres pâlies.

Il avait reconnu son père, il avait reconnu sa mère ! Il ne pouvait encore leur parler, mais son sourire leur disait :

« Ne pleurez plus ; me voici : saluez mon retour.

— Il est sauvé ! s'écria Dora en joignant les mains, dans un élan de pieuse reconnaissance. Il vivra !

— Oui, il vivra ! dit Daniel. Maintenant je puis partir ! Femme, ajouta-t-il d'un accent grave et pénétré, nous avons été coupables en ne vivant que pour nous.... Dans ce monde, il faut que chacun ait sa part de bonheur et de malheur.... nous avons tous la même dette à payer. Nul n'est exempt de défendre son pays, et moi je suis resté indifférent, me croyant à l'abri du danger. Dieu m'a puni !.... C'est mon



Il s'empara de la petite main. (P. 266, col. 1.)

enfant, mon petit Carl, qui a reçu le coup qui devait me frapper. »

Il s'empara de la petite main qui tombait sur la couverture dans un mol abandon et la baisa passionnément.

« Au revoir! mon fils, dit-il en se penchant vers le petit blessé; tu pourras porter fièrement le nom de ton père Adieu, ma femme!... je descends faire mon devoir.

— Oui, murmura faiblement Dora, en serrant Daniel contre son cœur, va venger notre enfant!

— Je vais défendre notre foyer! je vais venger mon pays! »

Il partit.

De longs mois s'écoulèrent; mois de solitude et de tristesse pour Dora qui ne reçut aucune nouvelle de l'absent. La douleur la rendait presque insensible à tout ce qui se passait autour d'elle. Assise la plus grande partie du jour au seuil de la pauvre maison, le regard scrutant avec une persistance inquiète les profondeurs du sentier, elle attendait!...

Carl lui-même réussissait à peine à la faire sortir de cette mélancolie qui éprouvait cruellement sa santé. Elle lui parlait bien avec tendresse, avec amour; elle l'embrassait bien avec frénésie, mais jamais elle ne lui souriait.

Tandis que la pauvre femme languissait dans le découragement d'une longue et vaine attente, le petit Carl, complètement rétabli, croissait chaque jour en force et en gentillesse. Il ne se faisait pas faute de rire, lui! Son jeune âge lui rendait les chagrins légers.

Quand il voyait sa mère pleurer, il grimpait sur ses genoux, passait ses bras potelés autour de son cou et lui disait de sa plus douce voix, tout en gardant son air mutin:

« Ne pleure plus, va, maman. Je vais aller chercher papa. »

Et, s'emparant d'un bâton qu'il tenait au port d'armes en guise de fusil, se coiffant d'un képi trouvé dans un des fourrés voisins, il s'en allait, d'un air martial, criant à tue-tête des commandements militaires, s'imaginant qu'il était tout à la fois le général et l'armée.

Un jour qu'il manœuvrait ainsi, frappant le sol de ses petits pieds pour mieux marquer le pas, il se trouva face à face avec un homme qui gravissait péniblement le sentier en s'appuyant sur un bâton.

C'était un de ces pauvres prisonniers blessés qu'un hôpital allemand avait gardés bien longtemps. Il était pâle et amaigri, comme les convalescents qu'une cruelle maladie a éprouvés.

A la vue de l'enfant dont le front était sillonné d'une longue cicatrice, l'homme s'arrêta; ses yeux lancèrent des éclairs de joie, ses joues blafardes se colorèrent, il parut chanceler. Le bambin s'était arrêté aussi et regardait tout surpris et tout triste ce malheureux voyageur dont l'aspect lui révélait les souffrances. Son petit cœur s'en émut.

« Tu es malade, bien sûr? demanda-t-il.

— Je l'ai été, je ne le suis plus.

— Alors tu as faim? Viens te reposer chez nous, maman te soignera.

— Beau et bon! » murmura l'étranger avec ravissement. Puis, incapable de résister plus longtemps à la tentation, il enleva l'enfant de terre, le serra follement contre sa poitrine. De grosses larmes ruisselaient sur son visage rayonnant de bonheur.

« Carl! mon petit Carl! je te retrouve donc!

— C'est toi, papa? C'est toi? s'écria l'enfant en l'embrassant plus étroitement encore. Toi! c'est toi! oh! viens vite. »

Il luttait pour se dégager et courir annoncer le premier la bonne nouvelle, mais son père n'était pas disposé à le laisser échapper.

Dora apparut au seuil de la porte.

« Maman, maman! cria Carl toujours retenu entre les bras qui l'enlaçaient, voilà papa! voilà papa! Je le ramène. Cette fois, c'est bien vrai! »

Dora entendit l'appel, elle aperçut comme dans un rêve le groupe du père et de l'enfant. Son visage crispé s'illumina d'une joie immense, tandis que ses mains étendues et ses yeux fermés semblaient vouloir repousser une apparition mensongère.

Mais l'étreinte de deux bras nerveux et la caresse de deux mains mignonnes la rappelèrent bien vite au sentiment de la réalité.

Mme GUSTAVE DEMOULIN.

CLOCHES ET SONNERIES [1]

I

C'était le 15 septembre 1380, dans la bonne ville de Paris, aux alentours de l'hôtel Saint-Pol, les passants s'arrêtaient le visage triste et les larmes dans les yeux, plus d'un s'enquérait auprès des gens du roi allant et venant dans les cours de la santé du bon prince Charles V, roi de France, qui, disait-on, se mourait sans remède dans sa maison. Chacun savait que depuis longues années et lorsqu'il était encore duc de Normandie, le roi portait au bras une petite fistule que lui avait établie un médecin des plus habiles qui fussent jamais, lequel lui avait été envoyé d'Allemagne par son oncle, l'empereur Jean, pour le guérir d'une grande maladie dont il était détenu. En ce temps-là, on avait dit, parmi les gens bien informés, que le prince avait été empoisonné d'un venin subtil par le roi de Navarre, Charles le Mauvais, son beau-frère. Tant était que lorsqu'il avait été remis en figure d'homme, que ses cheveux et ses ongles étaient

1. Les détails relatifs à la Normandie dans le Moyen Age, qui ont largement contribué à l'intérêt des trois récits récemment insérés dans le journal sont empruntés aux ouvrages de M. Floquet, le savant auteur du *Privilège de Saint-Romain*, de l'*Histoire du Parlement de Normandie* et des *Anecdotes normandes*.

repoussés et que ses forces étaient revenues, le savant médecin qui avait fait ce miracle avait dit, avant de retourner en son pays : « Lorsque cette petite fistule cessera de couler et sèchera, vous mourrez sans point de remède, et vous aurez quinze jours au plus de loisir pour aviser et penser à l'âme. » Le roi, disait-on, voyant que la petite fistule séchait, avait aussitôt pris son temps pour ses dévotions et pour vaquer à ses affaires, puis, le mal augmentant, et lui couché dans son lit, il avait fait appeler ses frères, les ducs de Berry et de Bourgogne, ainsi que son beau-frère, le duc de Bourbon. Quant à l'aîné des princes de son sang, le duc d'Anjou, le roi lui avait ordonné de rester à l'armée qui se préparait contre le duc de Bretagne, car il le savait ambitieux, avide et dur au pauvre peuple, aussi ne voulait-il lui confier ni son royaume ni son fils le dauphin Charles, pour lors âgé de onze ans, lequel pleurait à grosses larmes à côté du lit de son seigneur et père.

Les princes étaient debout autour du roi, qui portait déjà la mort sur son visage. Cependant sa voix était ferme encore et son courage paraissait assuré, car il avait dès longtemps accoutumé de faire peu de cas des souffrances du corps, ayant eu, sa vie durant, si faible et pauvre santé qu'il avait dû traîner et endurer bien des fois pour accomplir son royal devoir. « Mes beaux frères, leur dit-il, par ordonnance de nature, je sais bien et je connais que je ne puis longuement vivre. Je vous remets et je vous recommande Charles, mon fils, usez-en comme de bons oncles doivent user de leurs neveux; acquittez-vous en loyalement et le couronnez comme roi après ma mort aussitôt que vous le pourrez et le conseillez en toutes ses affaires, car toute ma confiance est en vous. L'enfant est jeune et d'un esprit léger. Il sera nécessaire de le mener et de le gouverner par bonnes doctrines, et de lui enseigner et faire enseigner tous les devoirs royaux qu'il devra remplir; mariez-le en si haut lieu que le royaume en vaille mieux. Cherchez pour son mariage en Allemagne, afin que les alliances y soient plus fortes. Vous avez entendu comment notre adversaire d'Angleterre s'y veut et doit marier; c'est tout pour avoir plus d'alliances. J'ai eu longtemps un maître astrologue qui disait que Charles, mon fils, aurait en sa jeunesse grands périls et sortirait de grandes aventures, ce dont j'ai plusieurs idées et imaginations, et ne sais comment cela pourrait être, sinon du côté de Flandre, car, Dieu merci, les affaires de notre royaume sont en bon point. Le duc de Bretagne est un homme cauteleux et mauvais; il a toujours eu le cœur plus anglais que français, c'est pourquoi tenez toujours en affection les nobles et les bonnes villes de Bretagne; par ce moyen vous briserez ses menées. Faites le seigneur de Clisson connétable de France; tout considéré, je n'en sais pas de plus propre que lui. Quant aux aides du royaume de France dont les pauvres gens sont si accablés et grevés, usez-en selon votre conscience et les ôtez le plus tôt que vous pourrez, car ce sont choses, bien que je les aie maintenues, qui m'attristent fort, et me pèsent au cœur, mais les grandes guerres et les grandes affaires que nous avons eues de tous côtés m'y ont obligé pour avoir l'argent nécessaire. »

La voix du roi s'affaiblissait malgré son grand courage et le dauphin Charles dont il avait constamment tenu la main, tout en lui parlant, sentait la sueur froide couler le long de ses doigts. Le duc de Bourbon, qui avait le cœur plus tendre et facile à émouvoir que les autres princes, s'empressa de lui apporter un breuvage que les médecins avaient préparé, car il craignait de le voir trépasser en cette même heure. Lorsque le roi eût bu, il demanda que la sainte couronne d'épines lui fût apportée du sanctuaire où elle reposait depuis que le roi Louis IX, de pieuse mémoire, l'avait reçue du prince d'Orient. Lorsque les prêtres et clercs entrèrent en sa chambre, apportant la sainte relique, en un coffret d'or, le roi se souleva dans son lit et, ayant longtemps adoré la Passion de Notre-Seigneur, il demeura en prière tandis que les chants de l'Église retentissaient autour de son lit. Lorsque les prêtres se furent retirés :

« Apportez-moi, dit-il, la couronne de France, que j'ai reçue de mon père en des temps mauvais, lorsque les Anglais tenaient grande partie du royaume. » On s'empressa d'aller quérir la couronne dans le trésor de Saint-Denis, et lorsqu'on l'apporta en grande hâte, car le roi semblait près de rendre l'âme, il la fit poser au pied de son lit : « Ah ! précieuse couronne de France, dit-il, à cette heure si impuissante et si humble, précieuse par le mystère de justice renfermé en toi, mais vile, plus vile que toutes choses à cause du fardeau, du travail, des angoisses, des tourments, des peines de cœur, de corps, d'âme et des périls de conscience que tu donnes a ceux qui te portent. Ah ! s'ils pouvaient d'avance les savoir, ils te laisseraient plutôt tomber dans la boue que de te porter sur leur tête ! »

Le roi avait joint les mains, comme pour demander pardon à Dieu des fautes et des erreurs qu'il avait commises en portant cette couronne, lorsqu'il se releva : « Ouvrez les portes et laissez entrer tous venants, que je voie encore une fois mon peuple ! »

L'appel du roi retentit de voix en voix jusque dans la rue et sur la place, les passants commençaient à s'amasser aux portes, se pressaient pour entrer, les huissiers de la chambre royale furent contraints de résister au flot des affligés ou des curieux; en même temps, tous les serviteurs de l'hôtel se hâtaient vers la chambre du roi, qui se trouva bientôt remplie. Le prince semblait sur le point d'entrer dans son agonie; il trouva cependant la force de se tourner vers la foule disant : « Je sais bien, mes amis, que dans le gouvernement du royaume et en mainte occasion, j'ai dû offenser les grands, les moyens et les petits, auxquels j'aurais dû être bienveillant et reconnaissant pour leurs loyaux services. Ayez donc merci de moi, je vous en prie, je vous demande pardon. »

Tous sanglotaient autour du lit; parmi les femmes qui avaient réussi à pénétrer dans la chambre, plusieurs s'étaient jetées à genoux répétant le *De Profundis*. Le roi reprit encore une fois la parole : « Ne pleurez point, mais réjouissez vous, mes bons amis, mes loyaux serviteurs; dans une heure ce sera fini. »

La main du roi était demeurée sur la tête courbée du dauphin, toujours agenouillé auprès de son père qui le bénit tout haut, à l'ouïe de son peuple, comme autrefois le patriarche Isaac avait béni son fils Jacob : « Plaise à Dieu, dit-il, d'accorder à mon fils Charles la rosée de la terre, l'abondance du froment, du vin et de l'huile; que sa famille lui obéisse, qu'il soit le seigneur de ses frères, que les fils de sa mère s'inclinent devant lui; qui le bénira sera béni, qui le maudira sera maudit. » Puis, levant faiblement les bras : « Soyez bénis, dit-il, mes amis, et retirez-vous maintenant; priez pour moi, laissez-moi endurer en paix le dernier travail de la mort. » Il embrassa encore une fois le dauphin. « Emmenez-le, » dit-il faiblement. Comme l'enfant sortait tout en pleurs, le roi appela un de ses chapelains pour lui lire dans les saints Évangiles la Passion de Notre-Seigneur, puis, commençant d'agoniser, il ne tarda pas à rendre le dernier soupir entre les bras de son fidèle ami et bon serviteur, le sire de La Rivière.



Les princes étaient debout autour du roi. (P. 267, col. 1.)

Au moment où le bon roi Charles V, dit le Sage, avait dit adieu à son peuple et à ceux qui le servaient, un homme s'était glissé en travers de la foule, comme pressé de sortir sans être remarqué. Ceux qui l'apercevaient disaient : « Ah! maître Gilles est en grande hâte d'échapper à la vue de la mort; cependant le roi, notre seigneur, lui a été bon maître et a bien des fois pardonné mensonges et voleries qu'il a commises en son hôtel! » Gilles ne prêtait pas l'oreille à ces propos; il était déjà parvenu jusqu'à une maison du quai Saint-Michel, dans laquelle se cachait le duc d'Anjou venu à Paris contre le commandement du roi. Plusieurs serviteurs de la maison royale l'avaient constamment tenu informé des progrès de la maladie de son frère. Lorsqu'il avait vu celui-ci au dernier point, il avait quitté son apanage et son armée et s'était secrètement rendu à Paris. « Monseigneur, dit Gilles en soulevant la tapisserie qui fermait la chambre du duc, monseigneur le roi est à l'agonie et les prêtres sont autour de lui chantant le *Miserere.* » Le duc appuya sa tête sur sa main et deux larmes de naturelle compassion jaillirent de ses yeux; elles ne tardèrent guère à être séchées. « Retourne, Gilles, dit-il, et m'informe du moment où mon seigneur et frère aura rendu son âme à Dieu! »

Gilles se préparait à obéir lorsqu'un second serviteur, confident du duc d'Anjou, pénétra à son tour dans la chambre. « Monseigneur, dit-il, notre sire le roi est mort! — A cette heure, repartit le duc, hâtons-nous, sans quoi mes frères mettront la main sur les trésors qui doivent être grands et magnifiques, et dont m'est besoin plus qu'à eux, ayant à conquérir mon royaume de Naples. » Car la reine Jeanne, de Naples et de Sicile, avait fait remise de ses États au pape Clément demeurant pour lors à Avignon, lequel en avait doté le duc d'Anjou et ne cessait depuis lors de réunir soldats et argent pour prendre possession de son trône, ce dont tous ceux de Naples n'étaient consentant.

Les gardiens du trésor royal avaient cédé aux menaces et à l'autorité hautaine du prince le plus âgé qui fût du noble sang de France, bien que plusieurs fussent informés des précautions que le feu roi avait voulu prendre contre l'avidité du duc son frère; mais les princes morts, pour si grands qu'ils aient été, n'inspirent plus crainte ni effroi, comme ceux qui ont la puissance en leurs mains. Le duc d'Anjou avait fait accumuler en un lieu sûr les grands trésors du roi, son frère, qui dépassaient toutes ses espérances, s'élevant, disait-on, à dix-neuf millions de livres tournois. Comme on revenait des funérailles du bon roi Charles, qui avait été enseveli à l'abbaye de Saint-Denis en grande pompe et cérémonie, avec son connétable, messire Bertrand Duguesclin à ses pieds, ainsi qu'il l'avait lui-même ordonné, le duc d'Anjou eut vent qu'il n'était pas encore maître de tout ce qu'avait possédé le roi. On disait qu'un trésor était encore caché dans le château de Melun. Le duc s'avança avec colère vers le sire de Savoisy, chambellan et confident serviteur de Charles V. « Or sus, faux traître, lui cria-t-il, dis-moi à cette heure où est celé le trésor de mon frère que je sais à Melun et que tu comptais sans doute dérober à ton profit! » Le

chambellan s'excusait, niant le trésor et la connaissance qu'il en avait. « Pour lors! cria le duc, qu'on appelle le bourreau et qu'il soit décollé à cette heure; nous verrons si l'approche de la mort lui ouvrira la mémoire et les lèvres. » Le bourreau n'était pas encore arrivé que le sire de Savoisy avait, comme les autres, cédé à la crainte. Le duc d'Anjou courut aussitôt à Melun pour s'assurer en personne du trésor qui était considérable, consistant surtout en vaisselle d'argent et d'or. Ainsi furent déjouées les prudentes intentions du roi Charles V; la discorde s'était mise parmi eux, et le duc d'Anjou s'emparait de cette première place qui lui avait été refusée; cependant, un conseil ayant été réuni à la hâte des principaux du royaume qui se trouvaient présents, il fut décidé que la garde et la tutelle du jeune roi Charles VI resteraient aux mains des ducs de Bourgogne et de Bourbon, tandis que le duc d'Anjou demeurerait comme régent auprès du roi, son neveu, pour gouverner les affaires du royaume jusqu'à sa majorité. Tous décidèrent aussi que le petit roi serait sacré en la cathédrale de Reims, comme l'avaient toujours été les rois de France depuis Clovis.



« Monseigneur, le roi est mort. » (P. 268, col. 2)

Or, ne se souciait pas d'autre chose le roi lui-même, depuis qu'il avait cessé de pleurer à Saint-Denis devant le tombeau de son père. Les enfants avec lesquels il avait été élevé, et qui appartenaient tous aux plus nobles maisons du royaume, se plaisaient à l'entretenir de la pompe et de la magnificence qui le devaient entourer à son sacre, comme aussi de la puissance et de la liberté qui lui échoiraient alors en partage. Plusieurs d'entre eux avaient déjà présenté des demandes et requêtes que le petit roi octroyait ou rejetait gravement, selon son humeur ou fantaisie du moment. « Quand irons-nous à Reims, monseigneur mon oncle? répétait-il souvent au duc de Bourbon, avec lequel il était familier et sans crainte. — Au premier jour, beau neveu, et lorsque vos oncles d'Anjou, de Berry et Bourgogne se seront entendus sur le partage de la puissance dans votre royaume, » disait le duc qui, étant moins grand seigneur que les frères du feu roi, n'avait rien à prétendre comme dotation ou apanage. Le petit roi disait à ses compagnons: « Quand je serai sacré et vraiment roi, mon oncle de Bourbon me demandera tout ce qu'il voudra et je le lui donnerai. »

Cependant, tous les grands princes étrangers qu relevaient de la noble couronne de France avaient été mandés en tous pays, ainsi que les seigneurs, barons et prélats du royaume, pour assister au sacre du roi en la ville de Reims. Tous ne vinrent pas qui auraient dû le faire; cependant, la pompe était magnifique et

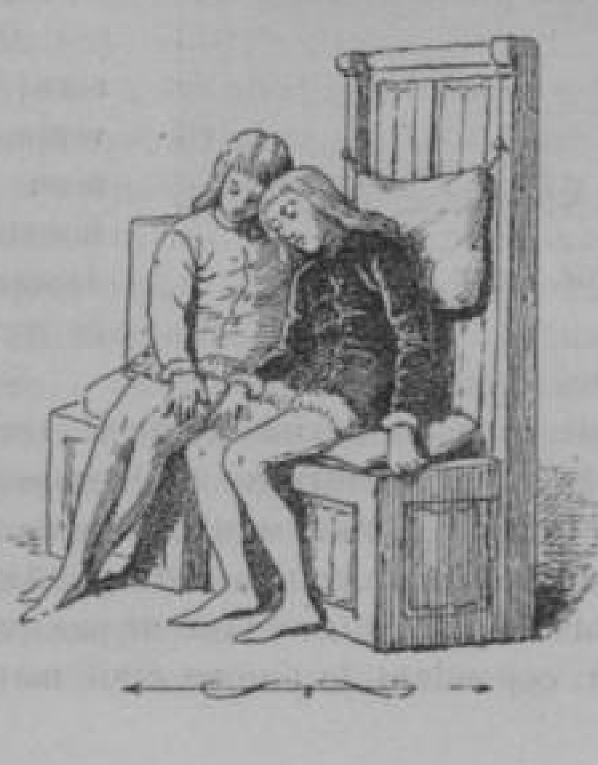
la foule des seigneurs bien grande lorsque le jeune roi entra dans la cité de Reims, le samedi avant la Toussaint, six semaines après le jour où le roi Charles V avait rendu à Dieu son âme. Devant le roi sonnaient plus de trente trompettes, d'un son si clair que c'était merveille, si bien que le petit roi y prenait grand plaisir ne sachant, à cette heure, ce qu'était fatigue ou mal de tête, il criait toujours aux musiciens de sonner plus fort. On passait au travers des bourgeois et du peuple de Reims qui, tous, criaient : « Noël ! »

Le petit roi était en prières dans la cathédrale; ses armes étaient placées devant lui; au pied de l'autel, à côté de lui, priait son frère, encore tout enfant, trop jeune pour devenir chevalier, mais qui avait obtenu de passer la nuit dans l'église avec leurs compagnons. « Ne dois-je pas, demain, porter au cortège la grande épée de l'empereur Charlemagne, cette Joyeuse dont il est parlé en toutes les chansons, tout comme si j'étais déjà grand et chevalier? » Le roi aimait beaucoup son frère et avait demandé pour lui cette grâce; mais le petit prince avait grand peine à se tenir en repos, ayant achevé ses prières; il riait et faisait des tours qui ne convenaient point au saint lieu, si bien que son gouverneur se vit obligé de l'emmener vers la minuit; déjà le damoiseau d'Harcourt, qui était le plus âgé et le plus raisonnable parmi les compagnons du roi, s'était plaint plusieurs fois des folies du jeune duc : « Tais-toi, Louis, » avait dit le roi.

Lorsque le duc de Touraine ne fut plus dans l'église, le petit roi se rapprocha du damoiseau d'Harcourt et tous deux s'entretinrent, comme enfants sages et bons compagnons, des grands faits d'armes et nobles actions de chevalerie qu'ils voulaient accomplir, leur vie durant, pour le service de Dieu et le soulagement des opprimés.

A la fin, le roi s'endormit la tête sur l'épaule de Godefroy d'Harcourt. Tous deux étaient déjà bien fatigués lorsqu'il fallut se préparer pour la solennelle procession et cérémonie du grand jour. « J'aimerais mieux me reposer en mon lit, » pensait le petit Charles VI.

A suivre. Mme DE WITT, née GUIZOT.



LES JEUX DE TIR

La fronde. — L'étymologie des Baléares. — La fronde baguette. — La catapulte. — L'arc. — Sa forme d'après Homère. — Une flèche qui prend feu. — Robin Hood et William Clouderly.

Si, comme nous l'avons vu à propos des jeux de palet, le jet des pierres a dû être le premier jeu des hommes, on pourrait presque affirmer que la fronde fut le second, car cet instrument n'a été inventé que pour donner plus de force au jet et porter le projectile à des distances plus considérables. Vous connaissez tous cet instrument fait de corde ou de cuir au bout duquel on attache une pierre plus ou moins lourde pour la projeter au loin. Son principe repose sur la force centrifuge. La pierre contenue dans la fronde dont les deux extrémités sont tenues en main, la raidit avec une intensité proportionnelle à cette force et tend à s'échapper par la tangente. Dès qu'on lâche une des extrémités, le projectile part.

Les gens d'Ilraël de la tribu de Benjamin passaient pour les plus habiles manieurs de fronde. Si vous ouvrez une Bible au livre des Juges, vous y verrez qu'on y mentionne sept cents hommes de Gabaa capables d'enlever un cheveu avec la pierre de leur fronde, lancée de la main gauche. Vous savez aussi comment David atteignit Goliath.

Dans les temps plus rapprochés de nous, les habitants des îles Baléares acquirent dans l'exercice de la fronde une réputation universelle. C'est à cette réputation sans doute qu'il faut faire remonter l'étymologie du nom de leurs îles, du verbe grec *ballein :* jeter.

« Ces indigènes ont une telle justesse de main, dit Diodore de Sicile, qu'il leur arrive rarement de manquer leur coup. Ce qui les rend si forts à cet exercice, c'est que les mères contraignent leurs enfants, quelque jeunes qu'ils soient, à manier continuellement la fronde. Elles leur donnent pour but un morceau de pain pendu au bout d'une perche et les font demeurer à jeun jusqu'à ce qu'ils aient touché le but; ce pain qu'ils abattent est leur nourriture. »

Leur fronde fabriquée avec une espèce de jonc leur servait aussi bien à briser les casques et les boucliers qu'à attaquer les murailles d'une ville.

Tous les peuples, je crois, ont connu la fronde. Benjamin Morrell nous apprend que les habitants des îles Beigh se servent de frondes faites de fibres de l'écorce d'un arbre et mesurant trois pieds de long lorsqu'elles sont repliées. Au milieu se trouve le coussinet destiné à recevoir la pierre, grosse généralement comme un œuf d'oie et qu'ils lancent en visant assez juste de 100 à 150 pas. D'après Cook, les naturels des îles Sandwich se servent en guise de projectiles de morceaux de pierre sanguine taillés en forme d'un œuf coupé longitudinalement et offrant un sillon

étroit au milieu de la partie convexe. Leur fronde ne possède ni pochette ni coussinet. Elle se compose d'une simple corde de peu d'épaisseur qu'ils appliquent sur cette rainure. Ces pierres atteignent le poids d'une livre. En 1774, on les trouvait en grande quantité dans la Nouvelle-Calédonie.

Il existe des frondes dans lesquelles une baguette flexible remplace la corde. Cette baguette longue d'environ 80 centimètres est légèrement fendue à l'une de ses extrémités. C'est dans cette fente que le joueur place le projectile. S'il imprime alors à la baguette un mouvement subit d'arrière en avant, le projectile violemment chassé de la fente qui l'enserre part à travers l'espace.

La fronde que l'on emploie généralement dans nos jeux modernes est toute différente de la fronde primitive et a reçu dans beaucoup d'endroits le nom de catapulte. On peut, aussi bien que l'ancienne, la fabriquer aisément chez soi. Il suffit de prendre une petite baguette de fer à laquelle on donne la forme d'un Y laissant aux branches, de trois pouces chacune, un écartement de six à sept pouces. Prenant alors une bande de caoutchouc épaisse, on attache chaque extrémité à ces branches, et on adapte à la partie médiane de la bande une petite pochette destinée à recevoir le projectile. Saisissant alors le corps de l'Y de la main gauche, et prenant le projectile mis dans la pochette entre le pouce et l'index de la main droite, on écarte vivement les deux bras, tendant ainsi la lanière. Lorsqu'elle est tendue autant que possible, on lâche la pochette et le projectile part avec une grande vitesse vers le but visé.

Cette nouvelle espèce de fronde, bien qu'elle soit d'invention moderne, nous conduit tout naturellement à l'arc.

L'arc, d'un emploi très fréquent dans les armées avant l'usage du fusil, nous vient, dit-on, d'Asie, mais, après l'invasion de Xerxès, il passa rapidement en Grèce. L'arc grec présentait une double courbure, formant une manière d'accolade. Homère, dans la quatrième rapsodie de l'*Iliade,* dit : « Et Pandaros tira de l'étui un arc luisant, dépouille d'une chèvre sauvage et bondissante qu'il avait percée à la poitrine, comme elle sortait d'un creux rocher. Et elle était tombée morte sur la pierre. Et ses cornes étaient hautes de seize palmes. Un excellent ouvrier les travailla, les polit, les rapprocha l'une de l'autre et les réunit par une monture d'or. » Les archers chinois ont conservé cette forme à leurs arcs.

L'adresse ne suffisait point pour faire un bon tireur : il fallait y joindre une force musculaire considérable. Qui de nous ne se souvient des prétendants de Pénélope, essayant en vain de bander l'arc d'Ulysse? Mais ceux qui avaient une force musculaire suffisante y joignaient toujours une adresse extrême.

Parmi les compagnons d'Énée joutant pour célébrer les mânes d'Anchise, Virgile nous montre Aceste bandant son arc avec une telle vigueur que « la flèche, en volant, s'enflamme dans les nues, marque son passage par un sillon de feu, et se perd au milieu du vague des airs, pareille à ces étoiles détachées de la voûte du ciel qui courent à travers l'espace en traînant après elle une chevelure enflammée. »

Les Parthes, les Scythes, les Perses et les Crétois passent pour les plus habiles tireurs de l'antiquité. Des exceptions, comme celle d'Aster, l'archer d'Amphipolis, semblent confirmer cette règle. Cet archer, mécontent de voir ses services dédaignés par Philippe de Macédoine, s'enferma dans la ville de Methone que Philippe assiégeait et lui décocha une flèche portant cette inscription : *A l'œil droit de Philippe.* La flèche toucha le but, mais la ville fut prise et Aster pendu.

Je citerai encore Domitien assez habile tireur pour faire passer des flèches entre les doigts écartés d'un enfant sans même effleurer la peau, et l'empereur Commode tranchant la tête à des autruches lancées en pleine course.

D'après le rapport de Végèce, les archers de l'antiquité lançaient leurs flèches à une distance de 574 pieds. Les croisés ne tiraient pas moins loin. Au dire des Arabes, leurs flèches traversaient les boucliers épais et s'enfonçaient tout entières dans les remparts des villes. Pour tendre leurs arcs, ils se renversaient sur le dos , appuyaient leurs pieds contre le bois de l'arc, amenaient la corde à la hauteur de leurs yeux et tiraient. Cette position singulière pour le moins est encore en usage au Brésil chez les Indiens Caboclos. Les Floridiens, non moins habiles, tiraient avec une force surprenante et les Espagnols, lors de la conquête, furent bien surpris de voir leurs solides cottes de mailles traversées d'un coup de flèche comme une simple toile de Hollande.

Le fameux Robin Hood, ce héros favori des ballades anglaises du moyen âge, égalait en adresse les archers les plus fameux de l'antiquité; ses flèches portaient à un mille de distance. Nous voilà loin des 574 pieds des Parthes et des Scythes. Walter Scott, qui a peint dans *Ivanhoë* ce célèbre archer sous la figure de Lokseley, lui prête un trait d'adresse qu'une ballade antérieure à Robin Hood attribue à William Clouderly. Ce trait consiste à planter en terre une baguette de saule décortiquée, d'un pouce d'épaisseur et à la fendre en deux d'un coup de flèche.

Les Floridiens, dont je viens de citer la force du tir, auraient été capables peut-être d'atteindre un tel but. Leur jeu de l'épi de maïs tend à le prouver. Ils se réunissaient un certain nombre. Chaque joueur était muni d'un arc et d'un carquois garni de flèches. A un signal donné on lançait en l'air un épi de maïs. Il s'agissait de ne pas le laisser retomber à terre tant que toutes les graines n'avaient point été enlevées à coups de flèches. Or les Floridiens tiraient avec tant d'adresse que cet épi, constamment frappé, restait longtemps suspendu en l'air et ne retombait que lorsque la dernière flèche avait percé le dernier grain.

Les Esquimaux ne sont pas moins bons tireurs.

Beechey dans son voyage raconte qu'un jour un plongeon nageait à trois cents verges du rivage, et qu'il offrit une récompense à celui qui le tuerait. L'oiseau plongea. Un Esquimau attendit. Au moment où l'oiseau montra sa tête à la surface de l'eau il lui traversa les deux yeux avec sa flèche.

plaisanterie le titre de duc de Shoreditch, titre que les compagnies d'archers s'approprièrent depuis. Édouard VI et Charles Ier passent aussi pour avoir été d'habiles tireurs. Les femmes s'adonnèrent à cet exercice. Il faut citer la princesse Marguerite, fille de Henri VII, et la célèbre Élisabeth. Au commencement



Archers chinois. (P. 271, col. 1.)

L'Angleterre a conservé de la conquête normande e goût de l'arc. Plusieurs de ses souverains figurent dans les annales au titre de grands tireurs. C'est d'abord Richard Cœur-de-Lion, puis Henri VII et ses deux fils, le prince Arthur et Henri VIII. Il se forma dès cette époque des compagnies privées de tireurs à l'arc. Un nommé Barlow, citoyen de Londres, habitant Shoreditch, s'étant glissé un jour dans une partie de tir organisée par Henri VIII à Windsor, éclipsa par son adresse tous les invités. Le roi lui conféra par

de ce siècle, la reine Victoria s'exerça beaucoup au tir à l'arc et y acquit une grande dextérité.

Les descendants des Robin Hood et des William Clouderly conservent encore aujourd'hui une grande prédilection pour les jeux de tir à l'arc, et il existe dans le Royaume-Uni bon nombre de sociétés toxophiles.

A suivre. FRÉDÉRIC DILLAYE.



Je visai longuement. (P. 274, col. 1.)

LA PEAU DU TIGRE[1]

III

Mangé par un lion.

Sans se laisser décontenancer par l'évidente incrédulité de l'auditoire, l' « homme rouge » reprit :

« Oui, messieurs, je vous le répète, moi, Jean Barbarous, ici présent, j'ai été dévoré par un lion, et si la chose vous paraît par trop surprenante, mon ami le docteur Holbeck, que voilà, pourra vous affirmer que je ne dis que la vérité, la pure, la simple vérité. »

A ces mots, tous les regards se tournèrent vers l'« homme aux lunettes d'or ». Celui-ci se contenta de sourire modestement, sans que l'on pût deviner s'il se refusait à soutenir l'assertion de l' « homme rouge », ou s'il repoussait l'honneur d'avoir été l'un des héros d'une aventure aussi extraordinaire.

La salle tout à l'heure si bruyante était maintenant silencieuse. Tout le monde attendait avec une visible curiosité la merveilleuse histoire que faisait espérer un pareil début.

Barbarous, satisfait du résultat obtenu, se rassit et, sans se faire prier, il commença :

« Il y a déjà dix ans de cela. C'était vers 1872 ou 1873 : la date n'y fait rien. J'avais fini mon temps à bord de la *Junon* et, grâce à la protection de mon commandant, je venais d'entrer comme voyageur chez les Menneval. Vous connaissez tous, sans doute, cette maison, la plus grande de Paris pour la vente des plumes et oiseaux de modes, dans la rue Saint-Denis, à l'enseigne du *Casoar*. Elle envoie par toute la terre des voyageurs chargés de réunir les plumes d'autruche, les marabouts, les oiseaux rares. Or, pour mon début, on m'expédiait avec Holbeck, ici présent, sur la côte d'Afrique. Il s'agissait de ramasser tout ce que nous pourrions trouver d'une sorte de merle au plastron doré, fort beau de plumage, que nos patrons voulaient lancer pour les garnitures de chapeaux.

» Holbeck avait déjà fait bien des voyages tant en Afrique que dans les deux Amériques. C'était un vieux routier, tandis que je n'étais qu'un apprenti; voilà pourquoi on m'envoyait avec lui. Je dois ajouter que depuis ce temps, nous n'avons jamais voyagé l'un sans l'autre. Holbeck et moi, voyez-vous, c'est comme le drap et la doublure.

» Mais je reviens à mon histoire.

» Nous voilà donc partis de Bordeaux, tous les deux, sur un bateau qui nous dépose au Gabon. Une fois là, nous allons trouver le roi Denis, le plus brave négrot de toute la côte, qui nous dit : « Mes enfants, si vous voulez avoir des merles d'or, il vous faudra trimer; il n'y en a plus par ici, et vous aurez à entrer dans le pays et remonter la rivière aussi loin que vous pourrez. — Merci du renseignement, » lui disons-nous. Et nous nous mettons en route, remontant la grande rivière du Gabon.

» Le long de notre chemin, nous nous arrêtions dans les villages, et là, nous avions à tenir des palabres qui duraient parfois des heures, tout cela pour quelques douzaines de peaux de merles.

1. Suite. — Voy. page 257.

» Enfin, pour compléter notre provision, nous nous décidons à quitter la rivière et à nous enfoncer dans le pays.

» Parlons-en de ce pays, je vous promets que ce n'est pas là que j'irai manger mes rentes, si jamais j'en ai. Ce n'est d'abord que marais fangeux, empestés, tout pleins de caïmans et de crocodiles; puis, plus loin, le sol est couvert de forêts si épaisses qu'on peut à peine y avancer. Mais dame! il y a dans ces bois les plus beaux oiseaux du monde. En revanche, les nègres y sont diantrement laids, noirs, crêpus et avec les dents pointues comme des loups. Ils ne sont cependant pas méchants et nous accueillaient fort bien dans leurs huttes, mais nous ne nous souciions pas d'accepter leur hospitalité pour la nuit, car ces huttes n'ont pas de portes et les gorilles pourraient fort bien y pénétrer et vous y assommer. Vous savez que les gorilles sont des singes aussi grands que des hommes, mais dix fois plus forts. Ces terribles bêtes ne se font pas scrupule de battre les nègres et parfois, dit-on, de leur enlever leurs enfants, qu'ils élèvent avec eux dans les bois, mais de cela je ne suis pas bien sûr; ce sont peut-être des histoires de nègres.

— Et votre lion, Barbarous? interrompit un des auditeurs impatienté par cette longue digression.

— Patience, mon bon, dit l'« homme rouge », nous y arrivons. Ne fallait-il pas vous faire connaître d'abord le pays où s'est passée l'aventure.

» Je reprends donc. En somme, cette côte du Gabon est bien la plus affreuse contrée que je connaisse. Les habitants y sont si paresseux qu'ils n'ont ni cultures, ni provisions d'aucune espèce, et pour avoir de quoi manger, il nous fallait chasser comme ils font eux-mêmes. C'était là, je vous assure, pour moi un rude apprentissage du métier. Soit que nous chassions pour notre nourriture ou pour récolter des oiseaux, nous étions toujours dans ces grands bois où mille périls nous menaçaient.

» Un jour que nous étions très à court de vivres, un nègre vint nous annoncer qu'il avait aperçu à une petite lieue de notre camp, un fort troupeau de ces grosses antilopes à cornes recourbées qu'on appelle dougals. Nous partîmes, Holbeck et moi, à leur recherche; mais le sauvage nous avait trompés, au moins pour la distance, car il y avait plus de deux heures que nous courions, dégringolant parmi les rochers, traversant des marais à travers broussailles et roseaux, quand enfin nous aperçûmes le troupeau qui se composait en tout et pour tout de trois bêtes. Elles étaient au milieu d'un espace découvert, à une centaine de mètres de nous, et comme elles paraissaient inquiètes, nous ne pouvions espérer les approcher plus.

» Holbeck avec ses lunettes, alors comme maintenant, aurait été incapable de mettre une balle dans une cible à cinquante pas. Ce fut donc moi qui tentai la chance. Je me mis à genoux et visai longuement. Le coup partit et, à notre grande joie, l'une des antilopes fit un bond énorme et retomba lourdement sur le sol, tandis que les autres fuyaient. Mon fusil n'ayant qu'un canon, je ne pus essayer d'en abattre une seconde.

» N'importe, nous étions très satisfaits; car l'antilope tuée était aussi grosse qu'un veau et promettait de remonter notre garde-manger. Nous nous mîmes donc à la dépecer et comme il ne fallait pas songer à tout emporter, nous découpâmes trois morceaux, aussi gros que nous pouvions les porter, et nous en prîmes chacun un, que nous nous attachâmes sur le dos, donnant le troisième à porter au nègre qui nous avait accompagné.

» Ainsi chargés, comme la journée s'avançait, nous revenions en pressant le pas pour regagner notre camp. Nous avions déjà parcouru la moitié de la distance, quand, en traversant un fourré, nous entendîmes tout à coup près de nous un formidable rugissement.

— Enfin, voilà le lion, s'écrièrent d'une seule voix tous les assistants.

— Oui, c'était le lion! reprit Barbarous imperturbable, et j'aurais bien voulu vous voir à ma place. Quant je l'aperçus, il était à dix pas devant moi, au beau milieu du sentier, et je vous promets que sa vue ne me fit pas rire, car je me rappelais tout à coup que j'avais eu la sottise de ne pas recharger ma carabine. Du reste, je n'eus pas à réfléchir longtemps. Holbeck, qui venait derrière moi, déchargea son fusil sur le lion, qui d'un seul bond fut sur moi et, avec un nouveau rugissement, me jeta par terre.

» En tombant j'eus encore le temps de voir Holbeck et le nègre qui décampaient à toutes jambes, puis je perdis connaissance.

» Mon brave compagnon sait bien que je ne lui en ai jamais voulu de m'avoir ainsi abandonné, car en fait il me croyait bel et bien mort et n'aurait rien pu faire pour me sauver.

» Combien de temps restai-je sans reprendre mes sens, je l'ignore, mais enfin peu à peu je me sentis revenir à la vie. Tout d'abord, je n'avais qu'une idée confuse de ce qui m'était arrivé et j'essayais péniblement de me relever; quand, au mouvement que je fis, répondit un sourd grognement et je me sentis clouer au sol par un poids énorme. Le lion était couché sur moi.

» Cette découverte me fit trembler de tous mes membres, mais ce n'était rien encore auprès de ce que j'éprouvai, lorsque je m'aperçus que le féroce animal était en train de me dévorer tout vivant. J'entendais mes os craquer sous sa formidable mâchoire, et mon propre sang ruisselait sur mon cou et le long de mes joues.

» Cependant, phénomène étrange, je ne souffrais pas, je n'éprouvais qu'une horrible oppression. Je me rappelais alors avoir entendu dire autrefois que les hommes et les animaux saisis par les bêtes fauves étaient envahis par un état spécial de torpeur, tout providentiel, qui leur enlevait la perception de la souffrance.

» Si je ne ressentais pas les horribles déchirements de ma chair par les dents du fauve, en revanche mon

cerveau était tenaillé par une si indicible épouvante que de nouveau je me sentis défaillir et je m'évanouis.

» Quand je revins à moi cette fois, il faisait nuit noire et un cercle de nègres armés de torche m'entourait. En ouvrant les yeux, leurs figures grimaçantes, éclairées par les flammes, me firent croire que j'étais déjà en enfer, ou tout au moins en purgatoire, car je ne me souvenais pas avoir jamais fait de mauvaise action. Mais bientôt, j'aperçus la bonne figure d'Holbeck qui, penché sur moi, pleurait en disant : « Mon pauvre Barbarous ! » Alors j'essayai de me soulever, et quelle fut ma stupéfaction en voyant que je le faisais sans aucune peine. Une fois debout, je me tâtai les bras, les jambes, la tête, la poitrine. Tout était intact. Je n'avais que quelques égratignures, pas même une blessure. »

Cette révélation fut accueillie par un murmure d'incrédulité de la part des assistants, et l'un des capitaines, se faisant l'interprète du sentiment général, s'écria :

« Quelle histoire nous contez-vous là, Barbarous ? Vous aviez rêvé et le lion était parti après vous avoir écarté de son chemin.

—C'est ce qui vous trompe, reprit l'« homme rouge ». Tout s'était passé exactement comme je viens d'avoir l'honneur de vous le raconter, à tel point que lorsque Holbeck, revenant du camp en toute hâte pour chercher mon cadavre, était arrivé près du lieu où j'étais tombé, il avait trouvé le lion me dévorant à belles dents. La brute ne me lâcha qu'en voyant approcher les hommes avec les torches.

— Eh bien, alors ? demandèrent les auditeurs visiblement interloqués par cette nouvelle affirmation.

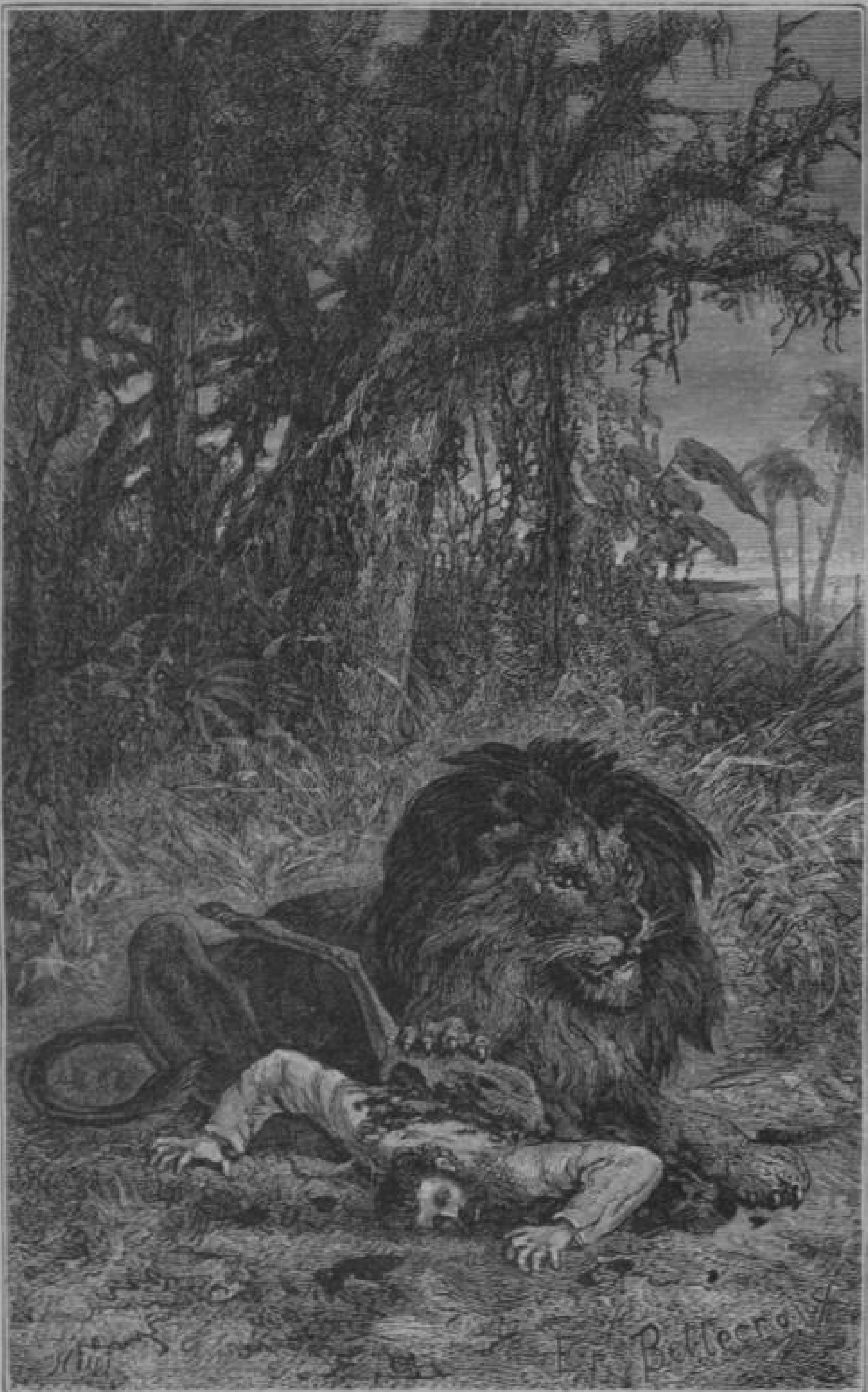
— Mon Dieu, la chose est bien simple, dit Barbarous d'un ton modeste ; en tombant, je m'étais trouvé la face contre terre et le lion croyant me dévorer avait croqué le beau quartier d'antilope que j'avais attaché sur mon dos. »

Un tonnerre d'applaudissements salua cette conclusion inattendue et tous les assistants se levant, le verre en main, saluèrent l'« homme rouge » d'un long :

« Bravo Barbarous ! vive le voyageur marseillais ! »

Quant à lui, il se contenta de leur répéter, avec un sourire de triomphe :

« Je vous l'avais bien dit. »



Le lion était couché sur moi. (P. 274, col. 2.)

IV

Le docteur Holbeck.

Maintenant les hôtes de la *Boule d'or* se levèrent de table bruyamment, continuant par leurs rires et leurs réflexions l'ovation faite à l'intrépide Barbarous. Puis peu à peu la salle se vida, les uns sortant de l'hôtel par groupes et se répandant dans la rue silencieuse dont leurs voix animées ébranlaient les échos, les autres passant dans une pièce voisine de la table d'hôte, pièce décorée du nom de « café » et d'où arriva bientôt le bruit d'une formidable poule au billarrd.

Seul Everest était resté assis sur sa chaise. L'histoire fantastique du voyageur marseillais venait de lancer son imagination dans une nouvelle rêverie.

Comment n'avait-il pas plus tôt songé à cela? Au lieu de chercher péniblement une mort inutile et obscure dans cette vieille Europe où tout est réglementé, même le hasard, pourquoi n'avait-il pas couru tout de suite vers ces régions privilégiées où, bien au contraire, l'homme doit défendre sa vie à chaque instant du jour et de la nuit. Dans ces contrées délicieuses la mort vous sourit de toutes parts et celui qui l'appelle de ses vœux n'a que l'embarras du choix entre le formidable cortège du choléra, de la fièvre, des maladies tropicales, et le dramatique embrassement du tigre et de cent espèces de bêtes fauves. On n'avait plus là à attendre le banal aplatissement entre les cloisons capitonnées d'un wagon ou la ridicule culbute par-dessus le garde-fou d'un précipice, propres tout au plus à enrichir la colonne des faits divers chère aux concierges; non, on pouvait choisir pour décors les sublimes profondeurs de la jungle, et prolonger toutes les douceurs de la mort par une lutte corps à corps avec un des rois de la sauvage nature.

Oui, certainement, c'était là qu'il fallait aller, c'était là qu'il irait.

Il serait peut-être resté encore longtemps plongé dans cette rêverie funèbre, pleine de charme pour lui, si les garçons qui étaient occupés à ranger la table ne l'eussent rappelé à la réalité.

Voyant qu'il gênait ces braves gens dans leur service, Everest se leva et se dirigea vers la porte de sortie. Mais au moment de la franchir, il s'arrêta. Il venait d'apercevoir à l'extrémité de la salle, dans le petit salon des deux fenêtres, le compagnon de voyage de l'illustre Barbarous.

Commodément installé dans un fauteuil, le docteur Holbeck savourait béatement une longue pipe de terre tout en lisant le *Sémaphore* de Marseille.

A la vue de l'« homme aux lunettes d'or », Everest se rappela le sourire dubitatif par lequel celui-ci avait salué le récit du Marseillais, et il se demanda aussitôt si les capitaines, le voyant nouvellement arrivé parmi eux, n'avaient pas cherché, avec la connivence de Barbarous, à se moquer de son inexpérience. N'avait-il pas lu dans des livres très sérieux que depuis quelques années la civilisation avait complètement envahi le globe et qu'aujourd'hui, avec les voies ferrées et les télégraphes s'enfonçant dans les régions les plus reculées, il fallait rejeter parmi les légendes anciennes tous les récits d'aventures dramatiques dont les voyageurs bernaient un public trop crédule? Il se souvint même d'avoir parcouru la veille, en chemin de fer, un article d'un journal parisien où il était dit qu'après de longues recherches on avait enfin découvert que le dernier anthropophage connu était originaire des Batignolles et que les peaux de tigre, animal fabuleux, n'étaient que des dépouilles de modestes bœufs habilement zébrées de teintes éclatantes.

Évidemment Barbarous, en accumulant les horreurs dans sa description avait voulu mystifier le nouvel arrivé. Mais Everest en aurait le cœur net, car l'homme qui était là devant lui était le seul qui eût refusé, par son allure réservée, de se prêter à cette indigne comédie. C'était assurément un honnête homme, et en le questionnant adroitement on obtiendrait de lui la vérité.

Everest se dirigea donc vers le petit salon, et, avisant un fauteuil voisin de celui du docteur, il y prit place.

L'« homme aux lunettes d'or et à la cravate blanche » aperçut l'Anglais, et, laissant retomber son journal, il fit un léger salut, que rendit aussitôt le jeune homme.

La glace était rompue. Everest cherchait quelque phrase banale pour entrer en matière, quand le docteur le tira d'embarras en lui disant:

« Vous êtes tout nouvellement arrivé à Marseille, monsieur?

— Aujourd'hui même, monsieur, fut la réponse d'Everest.

— Est-ce la première fois que vous venez dans ce pays?

— Oui, monsieur.

— En ce cas, je suis sûr que vous serez enchanté de votre visite. Marseille est une de nos plus intéressantes villes de France. Son ciel pur, sa ceinture de montagnes, ses belles promenades, sa baie azurée parsemée de rochers et d'îlots pittoresques, en font, à mon humble point de vue, la rivale de Naples, mais par son immense mouvement maritime, la fiévreuse activité de ses habitants et son continuel développement, elle laisse bien loin derrière elle la paresseuse cité des lazzaroni.

— Je suis malheureusement peu sensible au spectacle des beautés de la nature, répondit Everest, et ce n'est pas ce motif qui m'amène à Marseille.

— Vous y venez sans doute pour vos affaires? dit l'aimable docteur. J'aurais dû deviner cela, ce modeste hôtel n'est guère en effet le rendez-vous des touristes, et vos compatriotes ont de nombreuses relations avec les commerçants phocéens. Car, ajouta-t-il avec un fin sourire, j'ai deviné que vous étiez Anglais.

— C'est vrai, monsieur, dit le jeune homme, et ceci me rappelle que j'ai commis une faute dont vous m'excuserez. Puisque le hasard de la conversation m'a appris, tout à l'heure, que c'est devant le docteur Holbeck que j'ai l'honneur de me trouver, permettez-moi de suppléer à l'absence d'un introducteur et de me présenter moi-même. »

Se levant tout d'une pièce, il s'inclina devant le docteur et dit gravement:

« Je vous présente lord Everest Strangeton, de Grosmore Castle, Yorkshire. »

Le docteur, un peu étonné, s'était levé de son côté; et, confus de cette politesse insolite plutôt qu'émerveillé du titre pompeux de l'étranger, il tendit la main au jeune homme en lui disant avec bonhomie:

« Enchanté, monsieur, de faire votre connaissance, mais, je vous en prie, asseyez-vous. »

Everest obéit à cette invitation et, lorsque le docteur eut à son tour réintégré son fauteuil, il reprit :

« C'est le hasard seul, monsieur, qui m'a conduit à Marseille.

— Vraiment, dit l' « homme à la cravate blanche », visiblement stupéfait que quelqu'un pût se laisser influencer par une chose aussi peu raisonnable que le hasard.

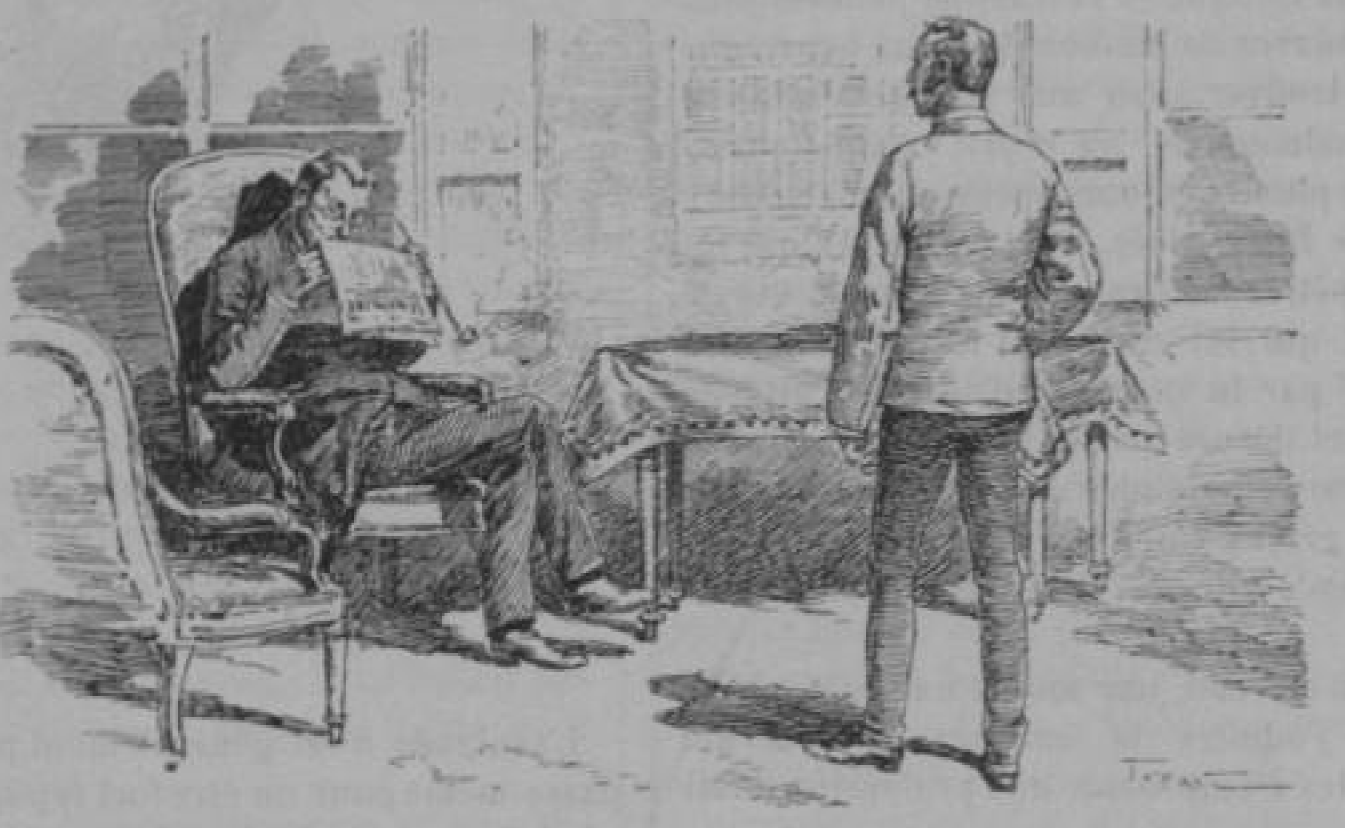
— Quand je dis le hasard, ajouta l'Anglais, je me trompe, c'est bien plutôt à votre ami M. Barbarous que je dois d'être ici en ce moment.

— Pas possible, s'écria le docteur de plus en plus surpris. Vous connaissez donc Barbarous ?

— Pas le moins du monde. Je l'ai aperçu ce matin pour la première fois au moment où il sortait de la gare.

— Mais alors ?

— Mon Dieu, il me serait difficile de vous expliquer exactement le mobile qui a amené ma détermination, reprit Everest. J'étais, à ce moment, en proie à une cruelle incertitude. La figure de votre ami m'a frappé ; ce léger incident m'a décidé à interrompre mon voyage et à m'arrêter à Marseille. J'avais lu le nom de cet hôtel sur la voiture dans laquelle était monté M. Barbarous. Je n'en connaissais pas d'autre, et voilà comment je suis venu ici. »



Le docteur Holbeck savourait une longue pipe de terre. (P. 276, col. 1.)

Le docteur, cette fois, lança un regard scrutateur sur le jeune homme, se demandant s'il avait affaire à un fou ; mais la douce et franche figure d'Everest le rassura, et il se dit qu'en somme la chose n'était pas aussi extraordinaire qu'elle le paraissait tout d'abord, l'originalité étant restée une vertu toute britannique.

« Vous avouerez, monsieur, reprit l'Anglais, que je n'ai qu'à me louer de mon inspiration puisqu'elle m'a permis de connaître mieux un homme aussi extraordinaire que M. Barbarous. Avec quel calme, quel sang-froid il vient de nous faire le récit de cette effroyable aventure. Il me semble que peu d'hommes auraient réussi à conserver la raison après une semblable épreuve.

— Il ne faut rien s'exagérer, dit Holbeck ; mon ami est un bon et honnête garçon, mais il n'est ni plus ni moins brave que les gens de notre profession.

— Son aventure ne serait-elle donc pas authentique ? demanda vivement l'Anglais.

— Barbarous vous a dit lui-même que j'en avais été le témoin, répondit le docteur, et je ne suis pas homme à laisser invoquer mon nom à l'appui d'un mensonge.

— Croyez, monsieur, que je n'en doute pas, interrompit Everest.

— De plus je vous répète, continua Holbeck, que je tiens mon ami pour un parfait honnête homme ; et, à mon humble avis, un homme qui ment n'est pas honnête, puisque, même pour un motif futile, il cherche à tromper ses semblables. Mais cela n'empêche pas que mon ami est un Méridional et, qui plus est, un Marseillais. Or la nature a doué d'un don merveilleux les heureux enfants de cette terre ensoleillée ; tandis que nous autres gens du Nord, nous semblons conserver toujours devant nos regards le froid et gris brouillard qui nous a enveloppés au berceau, eux, au contraire, ouvrent sur toutes choses des yeux imprégnés de lumière qui leur font paraître le moindre objet entouré d'une chatoyante auréole : ils voient tout en beau. Leur esprit fin, élégant, se plaît à orner la vérité de brillantes draperies, et ce travestissement est pour eux si indispensable qu'il leur semblerait choquant de laisser apparaître la déesse dans sa nudité primitive. Ils connaissent du reste leur défaut et le raillent sans malice, témoin la légende du pêcheur de Port-Bou que vous connaissez sans doute.

— Je n'ai pas ce plaisir, dit Everest.

— Eh bien, ce pêcheur, se trouvant sur la jetée de Port-Bou, voit tirer de l'eau un thon de petite dimension, et, comme ce spectacle l'intéresse peu, il s'éloigne. Quelques instants après, il rencontre un ami à qui il raconte qu'il vient de voir tirer de l'eau un thon magnifique ; à un autre il décrit le poisson pêché comme énorme, et peu à peu il le compare à une petite baleine. Cette figure le frappe ; en arrivant à l'entrée du village, il annonce qu'une petite baleine s'est échouée près du port, puis, à mesure qu'il avance, la baleine devient moyenne, et enfin immense. A cette nouvelle les habitants se précipitent hors de leur maison, armés de récipients de toute espèce, et courent vers le port pour profiter de cette aubaine inattendue. Le

pêcheur, stupéfait de cet empressement, et, voyant tout le monde courir, se précipite dans sa maison, s'arme à son tour d'un seau et reprend en toute hâte le chemin du port, se disant : « Au fait, c'était peut-être bien une baleine. »

— Ah ! très amusant, interrompit l'Anglais, mais il me semble...

— Oui, vous avez raison, reprit le docteur sans attendre ce que l'étranger allait dire, la vérité recouverte de voiles successifs finit par ressembler au mensonge, mais le fond n'en reste pas moins véritable et vous voyez avec quelle bonne foi naïve le trompeur est pris à son propre mirage. Il en est de même de l'histoire de mon ami Barbarous, le fond est exact et suffisamment curieux par lui-même ; ce sont les broderies qui l'agrémentent dont il faut retrancher quelques paillettes. Ainsi il est vrai que le lion l'avait saisi tel qu'il le raconte, et lorsque je revins, ne pensant plus ramener qu'un cadavre en lambeaux, je fus heureusement surpris de trouver mon ami encore vivant. Il avait été fort malmené et ne reprit complètement connaissance que plusieurs jours après, quand la fièvre qui le secouait se fut apaisée. C'est moi alors qui lui racontai les péripéties du drame dont il avait été la victime inerte et qui lui expliquai le rôle vraiment providentiel joué par le quartier d'antilope attaché sur ses épaules et dévoré par le lion en son lieu et place. Je lui fournis ainsi l'idée de son réveil dramatique entre les griffes du lion. Il est, aujourd'hui fermement persuadé que tout s'est passé comme il le raconte.

— L'aventure n'en reste pas moins extraordinaire, dit Everest, et j'admire le courage et l'énergie d'hommes capables d'embrasser une profession aussi dangereuse.

— Toute médaille a son revers, répondit philosophiquement Holbeck. Grâce à Dieu, nous ne sommes pas tous les jours attaqués par des lions.

— Cependant les pays que vous parcourez sont, m'a-t-on dit, encore remplis de bêtes féroces.

— Malheureusement oui, répondit le docteur. Les oiseaux les plus beaux ont de fort désagréables voisins, et il semblerait que la nature les a placés là pour attirer les hommes dans des régions qu'ils fuiraient sans cet attrait. Mais en somme, vous le voyez, après quinze ans de courses à travers les savanes, les jungles, les brousses et les pampas, je n'ai encore perdu ni bras, ni jambe.

— C'est sans doute l'amour de la chasse qui vous a fait embrasser cette rude profession ? observa Everest.

— Bien loin de là, cher monsieur, s'écria le docteur avec une indignation comique, moi, aimer la chasse ! Mais j'ai horreur du bruit et je n'ai jamais pu m'empêcher de fermer les yeux lorsque je suis contraint de tirer un coup de fusil. Afin d'éviter cette désagréable commotion, j'ai même inventé une arbalète spéciale qui me permet d'abattre moi-même les oiseaux les plus rares.

— En ce cas, monsieur, reprit Everest, il serait peut-être indiscret de vous demander...

— Comment et pourquoi je me suis fait voyageur et chasseur d'oiseaux, interrompit le pétulant docteur. Je vais vous conter mon histoire puisqu'elle paraît vous intéresser, mais auparavant permettez-moi de faire avancer les accessoires indispensables. »

Et ce disant, il donna un léger coup sur un timbre placé à portée de sa main.

Le noir serviteur de la *Boule d'or* parut aussitôt.

« Apporte-nous le schiedam et deux verres, » lu dit Holbeck.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



L'ARAIGNÉE ET SA TOILE

L'araignée n'est généralement pas sympathique, et passe même pour un être fort répugnant; ses couleurs sombres, sa démarche bizarre, la disproportion qui existe entre ses longues pattes et son petit corps, surtout l'aspect malpropre de ses toiles tendues dans nos habitations, tout dispose mal en sa faveur. Cependant cet animal mérite d'être mieux connu, car il en est peu de cette taille qui présentent autant d'intérêt, ce qui explique les nombreux travaux qu'on lui a consacrés et qu'il serait impossible d'énumérer ici tout au long, ces lignes ayant simplement pour objet de montrer combien la répugnance qu'inspire l'araignée au premier abord semble exagérée quand on y regarde de plus près.

Cette répugnance est certainement due en grande partie à la malpropreté des toiles dont elle tapisse de préférence les encoignures des murailles, et cependant ces toiles ne sont formées absolument que d'une matière analogue à la soie, et si propre et si soyeuse, quand l'animal la produit, qu'on a réussi à en fabriquer des tissus égalant la beauté de ceux qui proviennent des chenilles du mûrier; l'apparence de ces étoffes était aussi agréable, et si l'on ne put en faire usage, c'est qu'ils manquaient malheureusement de solidité et ne résistaient pas au moindre effort.

Une des tentatives de ce genre, restée célèbre, est celle que fit un magistrat du siècle dernier, Bon de

Saint-Hilaire, premier président de la Chambre des comptes de Montpellier et académicien honoraire de la Société royale de cette ville. Il fabriqua avec de la soie d'araignée des bas et des mitaines qu'il envoya à l'Académie des sciences, ce qui lui valut d'augustes clients. Louis XIV lui-même, dans le but d'encourager cette industrie naissante, se commanda une tunique pour laquelle on eut beaucoup de peine à réunir un nombre suffisant d'araignées; on y parvint néanmoins, mais l'on raconte que, malgré toutes ses précautions, le roi la déchira en tous sens lorsqu'il la revêtit pour la première fois.

Ce n'est pas seulement la fragilité de ce tissu qui met obstacle à sa fabrication; c'est aussi la grande difficulté de recueillir la matière première en abondance. Pour cela deux moyens se présentent à l'esprit : prendre ces animaux dans la nature, chasse fort longue, exigeant de nombreux pourvoyeurs, ou bien en pratiquer l'élevage en grand, comme on le fait pour les vers à soie; mais, dans ce dernier cas, il faut se procurer pour la nourriture des araignées un nombre de mouches si considérable qu'on retombe dans une nouvelle impossibilité. Si encore la récolte de la soie était abondante, la chose pourrait en valoir la peine, mais la quantité de matière textile accumulée dans l'abdomen d'une araignée ordinaire est fort minime. Pour en être convaincu, il suffit de connaître les conclusions du rapport fait par Réaumur, en 1710, sur l'invention de Bon de Saint-Hilaire:

Par une série de pesées minutieuses, ce célèbre académicien établit que, tandis qu'il suffisait de 2304 vers pour donner une livre de soie, il ne fallait pas moins de 663 552 araignées de moyenne taille pour arriver au même résultat.

L'entreprise fut donc condamnée, mais il n'en fut pas moins prouvé que l'on était injuste en méprisant les toiles d'araignées, qui n'ont en elles-mêmes rien de plus répugnant que les tissus de soie que nous voyons constamment sous nos yeux; elles ne doivent leur aspect malpropre qu'à la poussière qui s'y attache si facilement.

Une fois ce premier point admis, il resterait maintenant à établir que l'araignée, considérée dans son individu, est le plus propre de tous les animaux et ne mérite nullement le dégoût qu'elle inspire; mais ici la science ne peut imposer son avis, c'est simplement une affaire d'appréciation. Cela est si vrai que certaines personnes ont pour les araignées une véritable passion de gourmet et leur trouvent un goût de noisette fort agréable. Le célèbre mathématicien Lalande était un de ces raffinés et n'allait jamais à l'Académie, paraît-il, sans être muni d'une bonbonnière remplie d'araignées de jardin qu'il croquait les unes après les autres au cours de la séance. Audoin disait également avoir connu une jeune dame qui préférait ces petits animaux aux meilleures friandises. Ce goût, évidemment, peut paraître épouvantable au premier abord, cependant il s'explique quand on songe que nous mettons au nombre des meilleurs aliments les homards, par exemple, qui ne se font pas faute de dévorer les viandes putréfiées qu'ils rencontrent, tandis que les araignées ne mangent jamais que des animaux vivants.

Mme CAZIN.

LES NOUVELLES-HÉBRIDES

Le drapeau français qui couvre de ses couleurs les archipels méridionaux de l'Océanie, depuis les Marquises jusqu'à la Nouvelle-Calédonie[1], vient d'être arboré sur les Nouvelles-Hébrides par une poignée de courageux colons calédoniens. Cette prise de possession toute pacifique sera suivie bientôt, il faut l'espérer, d'une occupation régulière; et ce bel archipel sera sous peu rattaché à notre empire colonial. Situé au nord de la Nouvelle-Calédonie, il en forme le complément naturel et permettra de débarrasser la grande île des forçats et des récidivistes qu'on y envoyait jusqu'ici et qui seront plus aisément surveillés dans ces îles du nord.

Les indigènes des Nouvelles-Hébrides fournissent du reste déjà notre colonie d'excellents travailleurs, mais tous ne se montrent pas aussi pacifiques. L'année dernière encore, un de nos navires de l'État fut obligé d'aller châtier une de leurs tribus qui avait massacré l'équipage d'un navire de commerce. Les chaloupes envoyées à terre furent accueillies par une grêle de flèches et de pierres, et nos marins durent ouvrir une vive fusillade sur les indigènes qui, après une courte résistance, s'enfuirent dans l'intérieur. Le commandant français se contenta d'incendier les villages des rebelles et, n'ayant pas l'ordre de prendre possession du pays, se retira.

Persuadés, à la suite de cette affaire, que le gouvernement français n'interviendrait sérieusement dans cette question que lorsque les intérêts de ces nationaux l'y contraindraient, les colons de la Nouvelle-Calédonie se sont décidés à envahir pacifiquement les Nouvelles-Hébrides et y ont arboré notre drapeau.

Jetons maintenant un rapide coup d'œil sur l'étendue et les ressources de cette nouvelle colonie française.

Nous avons dit que les Nouvelles-Hébrides sont situées dans l'océan Pacifique austral, immédiatement au nord de la Nouvelle-Calédonie. Elles y forment un groupe d'îles s'étendant sur une longueur de 820 kilomètres, à peu près la distance de Paris à Marseille. Leur superficie totale est de 13227 kilomètres carrés, c'est-à-dire égale à la surface de deux départements français moyens. Leur population est estimée à 65000 âmes.

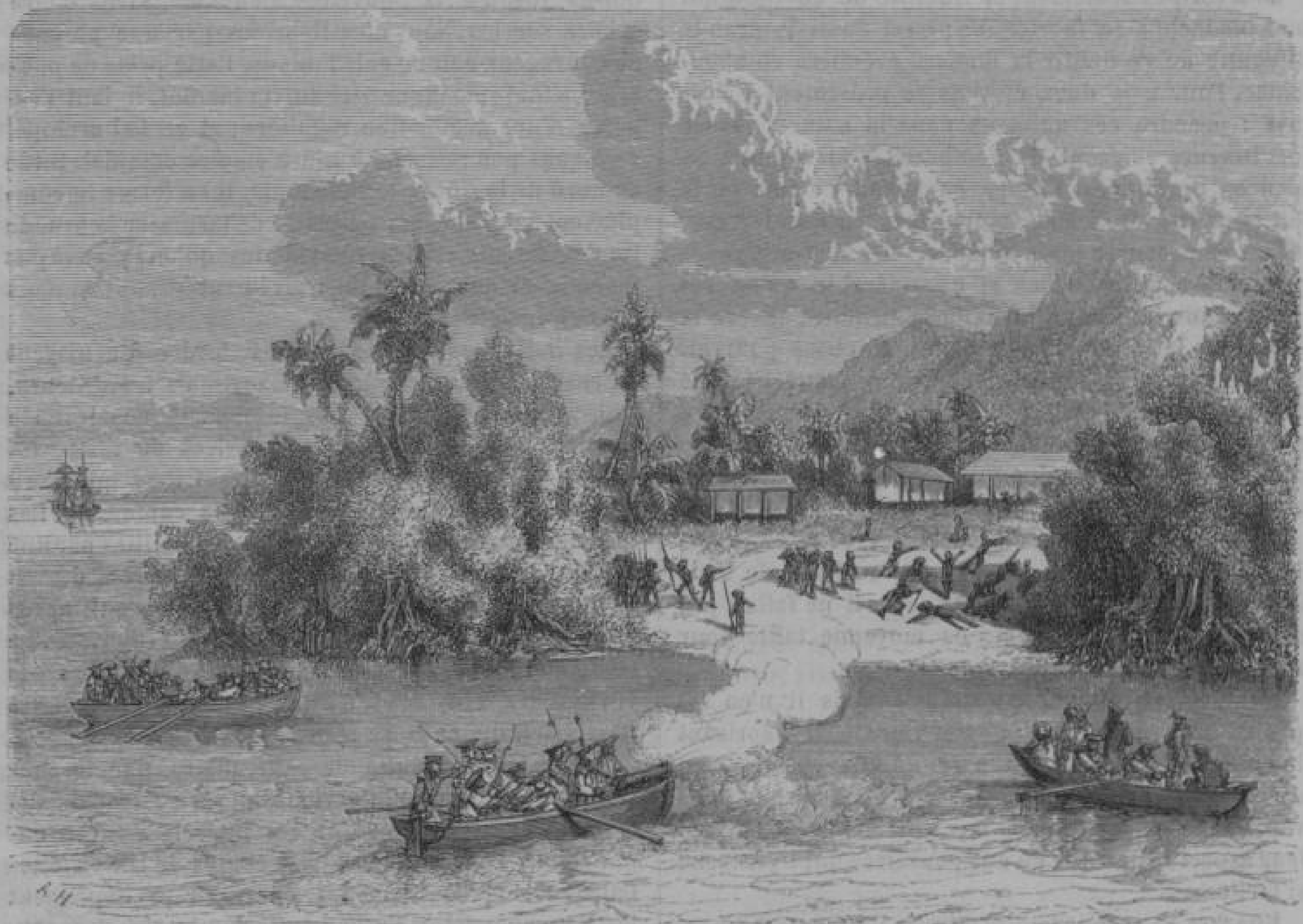
Les îles qui composent l'archipel sont au nombre d'environ trente-cinq, parmi lesquelles on en compte trois qui sont d'une dimension considérable: Espiritu-Santo qui a 18000 hectares, Mallicollo qui en a plus

1. Voy. vol. XIII, pages 119 et 135.

de 22 000, et Erromango qui en compte 10 000. Les autres îles varient de 100 à 7000 hectares. Presque toutes ces îles sont d'origine volcanique et quelques-unes ont des volcans encore en activité.

Compris tout entier dans la zone torride du sud, l'archipel a un climat très chaud. L'année y est divisée en deux saisons, suivant l'ordre des moussons : la saison sèche s'étend de mai à octobre; de novembre à avril souffle le vent d'ouest, amenant avec lui des pluies abondantes, de terribles fièvres et, surtout en janvier, des ouragans et des cyclones. Du reste le mélange de la chaleur et de l'humidité, les nombreux marécages, les épaisses forêts, les brusques changements de température rendent le climat de quelques-unes des îles très malsain. L'humidité de l'atmosphère y entretient une admirable végétation, mais y cause des fièvres qui tendent cependant à disparaître partout où les Européens ont fait des défrichements.

La fertilité de l'archipel avait déjà étonné les premiers navigateurs. D'immenses forêts vierges couvrent encore plusieurs des îles. Les cocotiers ne se trouvent pas seulement sur le rivage, ils croissent aussi sur le flanc des collines et se rencontrent en bouquets dans toutes les vallées. Des arbres donnant un bois excellent couvrent les montagnes, où l'on trouve le bois de fer et le beau bancoulier. De gracieuses fougères, des herbes touffues couvrent le sol, et des arbustes à fleurs forment des bouquets compacts. On trouve dans ces îles le pin en hélice et le mûrier à papier. Depuis Mendana tous les voyageurs ont été ravis de la beauté des sites.



Engagement des chaloupes françaises avec les Néo-Hébridais. (P. 279, col. 2.)

Les productions ordinaires sont : le fruit de l'arbre à pain, les noix de coco, le sagou, les bananes, les noix de muscade, la canne à sucre, le taro, l'arrow-root, les patates douces et les ignames.

La faune n'est pas très riche; elle n'a de mammifères qu'une espèce de rat et quelques espèces de chauves-souris. Les cochons sauvages qui existent dans plusieurs îles semblent avoir pour origine les animaux abandonnés par les Européens. Ceux-ci ont introduit encore quelques autres espèces domestiques. Les insulaires de Mallicollo et de Tanna n'avaient jamais vu de chiens quand il leur en arriva quelques-uns des îles de la Société; ils leur trouvèrent une ressemblance avec le porc, et ils les désignent encore aujourd'hui sous le même nom.

Les oiseaux sont plus nombreux que les mammifères. Les rochers inhabités sont le refuge de myriades d'oiseaux de mer de toutes les espèces connues sous les tropiques : c'est le poisson qui les attire. Les bois sont habités par de gros pigeons aux riches couleurs, et les îles ont de fort beaux perroquets. Les insectes



Forêts vierges des Nouvelles-Hébrides. (P. 280, col. 1.

sont également nombreux, les scarabées et les papillons en particulier.

« La belle eau transparente et profonde qui entoure ces îles, dit Markham, abonde en poissons de diverses espèces; ceux que rapportaient habituellement nos filets étaient surtout des mulets et des brèmes. A Tanna un indigène nous mit en garde contre ce poisson vénéneux qui produisit de si terribles effets sur ceux qui en mangèrent à bord des navires de Quirós et Cook; mais nous ne réussîmes pas à en capturer. A Foutouna, île qui est entourée d'eau profonde, je regardai dans la mer du haut d'une falaise et je vis au milieu des rochers des poissons du plus beau bleu et du vert le plus brillant. »

« Les Néo-Hébridais, dit le même savant voyageur, ne sont point beaux. Un front bas et fuyant surmonte leur face large, aux pommettes saillantes, au milieu de laquelle s'étale un nez aplati, moins pourtant que celui de certains nègres d'Afrique; leur bouche est grande. La chevelure est laineuse et les hommes faits ont également la barbe courte et laineuse. Leur peau est noire ou couleur de suie. »

Cependant ce tableau n'est pas absolument exact, car il règne parmi ces populations une grande diversité physique : dans les îles du sud les indigènes sont supérieurs en tout à leurs voisins des îles du nord. C'est ainsi que les gens de Tanna sont les plus beaux, les plus courageux, les plus honnêtes de tous les Néo-Hébridais; ceux d'Api sont très grands, mais laids, maigres, presque simiesques; ceux d'Erromango et d'Aneïtoum petits. Au contraire, les habitants d'Espiritu Santo sont bien proportionnés, et ceux de Vaté sont souvent vraiment beaux.

Le costume de ces populations n'est pas, en général, très compliqué : dans plusieurs îles les habitants sont entièrement nus; ailleurs, ils sont vêtus d'une simple ceinture.

Les Néo-Hébridais ne confectionnent ni nattes ni étoffes. Les hommes portent les cheveux longs; dans les îles du sud, ils les tressent en une multitude de lanières. « L'ornementation la plus extraordinaire, dit Markham, est celle de Tanna. Ils attachent les cheveux en petites touffes avec des lianes, de manière à ne laisser qu'un frison au-dessus de chaque touffe. Toute la tête est ainsi habillée et l'on dit qu'il faut trois ou quatre ans pour arriver à un résultat parfait. Dans beaucoup d'îles, ils se teignent les cheveux avec du safran pour leur donner une couleur jaune. A Espiritu Santo les guerriers fixent des plumes de coq derrière leur tête. » Dans les deux sexes les oreilles et le nez sont percés et ornés de morceaux de bois ou de coquillages. Ils portent au cou des colliers faits de dents humaines et de coquilles. Ils se peignent ordinairement le corps, soit en noir, avec du charbon, soit en rouge avec du curcuma, soit en blanc avec de la chaux délayée avec de l'huile de coco.

Leurs huttes sont construites sans art : un toit d'herbe ou de feuilles de cocotier reposant sur quatre pieux disposés rectangulairement. Au milieu des villages, il y a une place publique et quelquefois des maisons communes. Dans le nord de l'archipel les maisons se composent de trois rangées de poteaux, les deux extérieures ont 1m,50 au-dessus du sol, celle du centre 4m,50; chaque rangée supporte des poutres fixées au moyen de liens en fibres de cocotier et qui se rencontrent en diagonale sur la rangée du centre. Les toits sont en feuilles de cocotier qui débordent et les murs sont en nattes.

Les Néo-Hébridais sont assez habiles agriculteurs, mais pratiquent beaucoup moins la pêche; ils tirent admirablement de l'arc. Les hommes ne travaillent guère qu'une fois par an, pour faire la récolte des ignames, en mars ou avril. Ils comptent le temps par récoltes et, lorsqu'ils s'engagent comme travailleurs, c'est pour tant d'ignames. Leur principale nourriture est l'igname mêlée au coco. Le taro se cultive aussi, généralement dans des terres irriguées : il est bon à manger à peu près à l'époque où la récolte d'ignames est épuisée. Tous les hommes boivent le kava, liqueur fermentée faite avec une herbe aromatique.

Au moral, les habitants des Nouvelles-Hébrides ont eu longtemps une très mauvaise réputation : c'est qu'ils sont belliqueux et féroces, portent toujours des armes (arcs, flèches, lance et casse-tête, fusils), et s'exercent déjà jeunes à leur maniement. Entre eux, les guerres sont fréquentes, mais elles consistent surtout en guérillas et en surprises. Les férocités des premiers Européens qui entrèrent en contact avec eux sont certainement aussi pour beaucoup dans cette réputation. Vers 1848, il se créa un commerce très lucratif de bois de sandal pour la Chine; le bois était exporté principalement d'Aneïtoum et d'Erromango. A Vaté, en 1842, des équipages anglais tuèrent vingt-six naturels qui s'opposaient à la coupe du sandal et en enfumèrent plusieurs autres daus une grotte.

L'anthropophagie était répandue autrefois dans toutes les îles; ces sauvages dévoraient non seulement les prisonniers de guerre, les ennemis tués dans le combat, mais aussi les cadavres des morts de leurs tribus qu'ils déterraient, ou ceux des tribus voisines qu'ils échangeaient contre leurs propres morts. Cette coutume tend maintenant à disparaître, grâce aux efforts des missionnaires. Cependant, elle a encore beaucoup d'adhérents dans l'intérieur des îles, notamment dans la grande île de Tanna; la chair des blancs, qu'ils préfèrent à celle du porc, y est pourtant peu estimée : on la trouve plus dure et plus salée que la « chair nationale », celle des noirs.

Aujourd'hui, grâce à l'initiative des colons de la Nouvelle-Calédonie, de nombreux établissements ont été fondés dans les principales îles et environ 100000 hectares ont été achetés aux indigènes et transformés en plantations. C'est là le noyau d'une riche et florissante colonie.

Et. Leroux.

CLOCHES ET SONNERIES[1]

II

La cathédrale de Reims était magnifiquement parée et si fort remplie de toute noblesse, qu'on n'y pouvait tourner le pied. Le trône était couvert de draps d'or aussi riches qu'on avait pu trouver, et là seyait le jeune roi qui venait d'être sacré de la sainte ampoule dont messire saint Rémy avait naguère consacré Clovis, le premier roi qui fût en France. Il avait déjà conféré devant l'autel le très noble ordre de chevalerie à tous ses amis et compagnons qui étaient assis à ses pieds sur des escabeaux parés de draps d'or.

Tout près du roi, se tenait le nouveau connétable de France, messire Olivier de Clisson, aussi joyeux de visage qu'il pouvait l'être, étant de sa nature laid et mal bâti et ayant, en outre, perdu un œil dans un combat. Ce qui ne l'empêchait pas d'être illustre chevalier et grand guerrier, bien propre à la charge que le sage Charles V lui avait confiée à son lit de mort.

A la porte de l'église, toute grande ouverte, se pressait le peuple qui cria : « Noël ! » lorsque son assentiment fut à haute voix demandé pour l'élévation au trône du roi Charles, sixième du nom. Les cris redoublèrent lorsque les hérauts annoncèrent au nom du roi qu'à l'occasion de cet avènement et élévation, toutes les impositions, aides, gabelles, péages, subsides et autres choses mal vues dont le royaume de France avait été trop grevé, seraient acquittées, ôtées et supprimées, ainsi que le roi Charles V l'avait désiré, à cette heure suprême où les souffrances des pauvres se dressent comme un remords terrible devant la conscience des princes. Tous étaient joyeux par tous états dans la ville de Reims, ce jour-là.

Le petit roi avait ôté le manteau royal qui l'accablait de son poids; il paraissait beau et bien fait, plus grand et plus robuste qu'il n'était d'ordinaire parmi les enfants de son âge, lorsqu'il prit place au banquet qui avait été préparé dans une grande salle en charpente élevée dans la cour du palais. L'archevêque qui avait sacré le roi et les prélats qui étaient en grand nombre s'assirent à la droite du prince; un siège avait été préparé à sa gauche pour le duc d'Anjou, à la suite duquel devaient se placer les autres princes; mais le duc de Bourgogne, réclamant les droits et les honneurs du premier pair de France, s'élança en avant sans rien dire et prit son siège à côté du roi, repoussant ainsi à la seconde place le duc d'Anjou, son aîné. Tous furent bien étonnés, mais nul ne réclama et le duc, bien content d'avoir établi le rang de sa pairie qui, jusqu'alors, n'avait passé qu'après celle de Normandie et de Flandre, se rendit si agréable au roi que le petit prince se réjouit d'avoir ainsi changé de voisins.

« Mon bel oncle d'Anjou ne sait point être de si avenante humeur que mon oncle de Bourgogne, quand celui-ci le veut bien, » dit-il le soir à Godefroy d'Harcourt qui assistait à son coucher.

Cependant, les deux enfants étaient bien plus préoccupés du noble appareil dans lequel les premiers barons du royaume avaient servi le souper royal, à cheval sur leurs coursiers de parade et tout vêtus de drap d'or. « As-tu vu comment le sire de Coucy manœuvrait son destrier avec grâce, et le savait faire caracoler à travers les tables sans blesser ni heurter personne? disait le petit roi, je saurai chevaucher aussi bien que lui quand je serai grand ; il l'emportait sur messire le connétable, sur messire l'amiral et même sur le sire de La Trémoille; son cheval ne bougeait non plus qu'un terme pendant la représentation des mystères, et tout le tapage qu'on faisait autour de la salle. Je ne pouvais m'empêcher de le regarder et de l'admirer à tout moment. »

Le petit roi et ses oncles étaient revenus à Paris où s'étaient célébrées de nouvelles fêtes. L'enfant s'apercevait que le sacre n'avait guère accru sa liberté, et qu'il n'était vrai roi non plus qu'auparavant. Il s'en plaignait chaque jour à Godefroy d'Harcourt qui disait sagement : « Vous êtes trop jeune, monseigneur, et vous ne sauriez vous gouverner vous-même, encore moins gouverner ce grand peuple. Le bon roi, votre père, a décidé que vous seriez majeur à quatorze ans, quatre ans plus tôt que ne l'ont été les rois vos prédécesseurs, et lourd sera déjà le fardeau pour vos épaules quand vous aurez encore pris deux ans d'âge. Ne voudrais-je pas, à quatorze ans, être chargé de veiller au bien et au mal des domaines de la maison d'Harcourt, qui sont petits et pauvres en comparaison du royaume de France. Prenez patience, monseigneur, votre temps viendra ! »

Deux larmes jaillirent des yeux du petit roi.

« Tu as ton père, toi, Godefroy, dit-il d'une voix tremblante, et moi je n'ai que mes oncles qui se disputent jusqu'en ma présence à qui gouvernera et moi et mon peuple, sans que personne fasse cas ou de mon bonheur ou de mon amour ! »

Godefroy se rapprocha du jeune prince, timidement et comme s'il craignait d'être entendu.

« Ils se disputent votre peuple, messire, dit-il, et, en se disputant, ils l'écrasent. On dit que monsieur le duc d'Anjou n'est point si pressé qu'il devrait l'être, de tenir la promesse qui a été faite à votre sacre d'abolir les aides et gabelles ! »

L'un après l'autre, les vieux serviteurs du roi Charles V avaient été mis en disgrâce et renvoyés dans leurs maisons. Les princes se cherchaient entre eux constantes querelles, et les gens de guerre qu'ils entretenaient, étant mal payés et mal dirigés, pillaient les maisons des bourgeois dans la ville et celles des paysans dans la campagne. Les impôts étaient partout levés et perçus comme dans le temps passé; on disait même que la rigueur des receveurs et la dureté des sergents allaient croissant. Le peuple commen-

1. Suite. — Voy. page 266.

çait à s'agiter; on rencontrait par toutes les rues des rassemblements de gens des petits métiers qui parlaient entre eux au lieu de se rendre à leur ouvrage, s'excitant les uns les autres par leurs paroles. En vain le prévôt des marchands et les riches bourgeois se mêlaient souvent aux groupes, cherchant à apaiser la colère de cette populace de Paris qu'on avait vue plus d'une fois redoutable. On leur répondait qu'ils parlaient bien à leur aise, étant riches et n'ayant jamais vu femmes et enfants jetés dehors par les sergents, et les meubles vendus pour payer la taille et les aides. Il en fallut venir à convoquer une assemblée populaire à laquelle le prévôt fit un beau discours, exhortant tous les assistants à la patience : à cette heure où le jeune roi venait de rentrer dans sa bonne ville de Paris, après son digne sacre, il ne tarderait guère à abolir les impôts excessifs, ainsi qu'il l'avait promis. Tout à coup un savetier se leva, bien connu dans le quartier des Halles, grand discoureur et beau diseur, plus accoutumé, disait-on, à boire et à parler qu'à tirer l'alène ou à couper le cuir et qui, en conséquence, avait plus d'une fois eu maille à partir avec les sergents.



On rencontrait des rassemblements. (P. 284, col. 1.)

« Nous n'aurons donc jamais de repos! s'écria-t-il, et l'avarice des seigneurs nous chargera donc toujours d'exactions contre nos droits. On nous demande plus que nous ne pouvons payer, on nous écrase jusqu'à en mourir; en outre, on nous méprise trop. A peine veut-on nous reconnaître la voix et la figure d'homme; on ne nous appelle point dans les assemblées des notables, et on nous dit avec arrogance que la terre ne doit pas se mêler au ciel. Nous leur donnons tout notre avoir, nous prions pour eux, et, avec nos impôts, ils ne songent qu'à se vêtir d'or et de perles et à se bâtir de beaux hôtels. On accable la bonne ville de Paris, cette mère des autres villes du royaume; mais il n'y a plus de patience à avoir : que tous les bourgeois, grands et petits, prennent les armes; il vaut mieux mourir que de vivre si misérables et endurer tant d'injures! »

Les paroles du savetier répondaient aux pensées de tous. En un instant l'assemblée fut dissoute; chacun criait : « Aux armes! » Trois cents hommes marchèrent vers le palais. « Allons parler au régent! » disait-on. Le trouble régnait aux alentours, les serviteurs du duc d'Anjou étaient grandement effrayés. Le prince avait conservé tout son calme : « Venez, chancelier, dit-il, allons ouïr leur requête; notre ami le prévôt est en plus grande crainte de ceux au nom desquels il parle que je ne le suis, moi, de ce dont ils se plaignent. » Tous deux montèrent sur la table du marché qui est dans la grande salle du Palais de justice, et bien leur en prit, car, à la suite des bourgeois armés, s'était précipitée une foule de peuple qui se pressait dans la salle, et bien eussent pu être étouffés sans remède le prince et le chancelier. A tous moments s'élevaient les cris et les plaintes d'une femme renversée et foulée aux pieds, d'un vieillard écrasé sous le poids de ses voisins qui le poussaient, afin de pouvoir avancer. A peine le prévôt pouvait-il parvenir à se faire entendre lorsqu'il commença sa remontrance au nom des Parisiens. Le duc d'Anjou souriait dans sa barbe, car il avait bientôt reconnu l'adresse du prévôt qui semblait parler avec force, mais qui cherchait cependant à adoucir par ses paroles ceux qui l'avaient contraint de se mettre à leur tête. Les visages devenaient moins menaçants, les mains ne serraient plus si étroitement les armes, lorsque le duc prit à son tour la parole, amusant et séduisant le peuple par de beaux et affables discours. « Le roi ne peut rien décider sans conseil, » dit sévèrement le chancelier qui reprocha aux Parisiens leur ingratitude envers les princes, qui avaient comblé leur ville de biens et de faveurs.

Les mécontents se retirèrent; le duc d'Anjou était tout fier de son succès. « Ils reviendront, mon frère; ils reviendront, » disait le duc de Bourgogne.

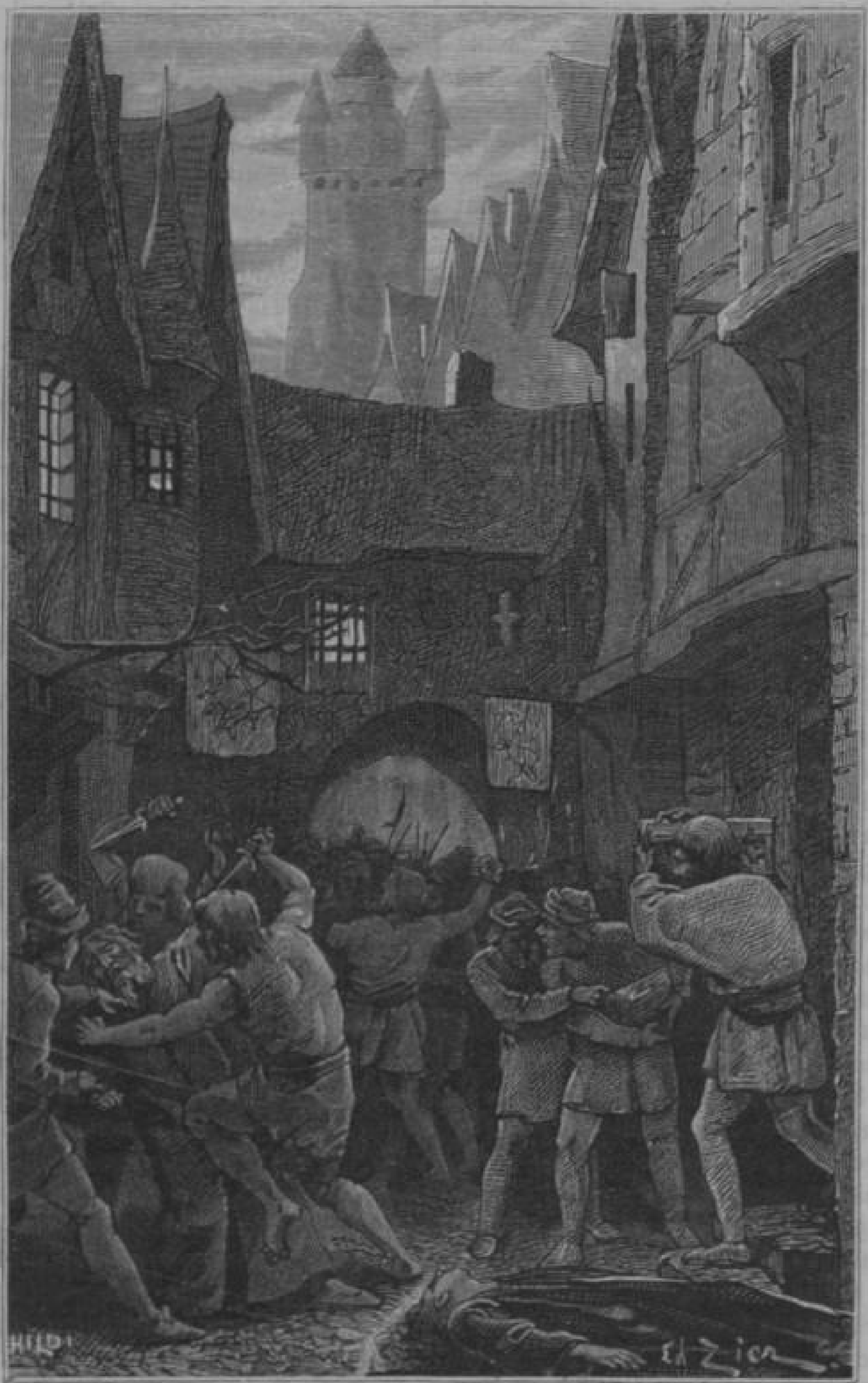
Ils revinrent, en effet, plus nombreux et plus violents que la première fois. Le prévôt se crut obligé, par le devoir de sa charge, d'avertir le régent que malheur en arriverait si le peuple ne recevait quelque satisfaction. On en délibéra au conseil du roi. Le duc de Bourgogne était plus résolu que le duc d'Anjou à soulager les pauvres gens du royaume de France, car la plus grosse part des aides et impôts ne tombaient pas dans ses coffres. Les confidents serviteurs du régent lui conseillaient de céder. « Ne craignez rien, monseigneur, disaient-ils, vous retirerez ce que vous aurez donné quand le tumulte sera apaisé et le peuple occupé d'autres affaires. A cette heure, il y a les juifs

dont on pourra bien tirer quelque argent. » Le duc d'Anjou se mit à sourire : « Pour Dieu! dit-il, je n'avais pas pensé aux juifs! Arrangez cela sans bruit et que nul ne sache que j'y ai pris part ou profit. »

Le lendemain, les hérauts annonçaient dans toute la ville que les subsides, aides et gabelles étaient abolies par lettres patentes du roi Charles VI.

Une cruelle expérience avait appris aux juifs à se méfier des concessions apparentes dont le poids était tant de fois tombé sur eux. Les plus avisés parmi les commerçants, cachés dans d'obscures demeures au fond de la Juiverie, fronçaient déjà les sourcils et serraient dans les retraites les plus sûres les objets précieux de leur trafic. « Israël pleure quand les Gentils se réjouissent! » disaient les femmes. Plus d'un avait eu la pensée de fuir. Où ce peuple malheureux pouvait-il porter ses pas? Partout la même avidité des grands et des puissants; partout la même haine populaire, la même violence et la même rapine. Quelques familles gagnèrent Rouen, où leurs frères résidaient en grand nombre. Ceux qui leur donnaient l'hospitalité secouaient la tête. « Rouen n'est point plus sûr que Paris à cette heure, disaient-ils; la tempête se va déchainer en plus d'un lieu. »

Déjà, parmi les gens des petits métiers, circulaient des bruits funestes : les juifs avaient plus que personne profité des aides et des tailles si longtemps maintenues; ils avaient sous main affermé les impôts et s'étaient engraissés des dépouilles du pauvre peuple. Leurs maisons étaient remplies d'or et d'argent; il fallait faire rendre gorge à ces sangsues qui avaient sucé naguère le sang du Sauveur Jésus-Christ et qui dévoraient à cette heure les chrétiens. La populace écoutait les discours de quelques hommes de bonne apparence, bourgeois, sans doute, venus de quelque quartier éloigné, car on ne les connaissait pas. Leurs chaperons étaient neufs, leurs habits propres; ils ne semblaient pas accablés par la misère.


La fureur des pillards les poursuivit dans leurs retraites. (P. 285, col. 2.)

Presque tous se trouvaient cependant en tête des bandes qui ne tardèrent pas à s'élancer contre les maisons des juifs. Plus d'une semblait abandonnée, les vitraux étaient fermés et les malheureux habitants réfugiés dans les caves. La fureur des pillards les poursuivit dans les plus secrètes retraites. Les hommes qui avaient excité la populace ne semblaient pas avoir affaire des trésors; ils avaient coutume d'aller tout droit à quelque vieux coffre dont ils tiraient des papiers, criant en même temps : « Les enfants! les enfants! Il les faut sauver et arracher à la damnation éternelle! » Les mères pleuraient et se défendaient comme au jour du massacre des saints Innocents; plus d'une fut tuée en retenant ses enfants

qu'on portait aux églises pour les faire baptiser.

Lorsque, le soir, les serviteurs du régent lui apportèrent les titres des dettes qu'ils avaient enlevés dans les coffres des juifs ou les joyaux précieux cachés dans les ceintures des hommes et des femmes cruellement égorgés, ils ne manquaient pas d'ajouter à leurs récits : « Et il y a eu dix, vingt, vingt-cinq enfants baptisés à Saint-Séverin ou à Saint-Germain-des-Prés. » Le duc pensait que c'était une bonne besogne bien faite pour la gloire de Dieu, et il n'était point trop pressé de mettre un terme au pillage.

Les juifs, désespérés, avaient fini par demander asile au Châtelet. Force fut au régent de consentir à la volonté du conseil du roi qui prit ces malheureux sous sa protection et les rétablit dans leurs privilèges. « En cette manière, Nathan et Lévi ne sauront réclamer à monseigneur ce qu'il leur devait, » disaient les valets du duc d'Anjou. Celui-ci pensait que ses hommes avaient bien pu acquitter, en semblable façon, plus d'une obligation contractée envers les juifs : tous semblaient soudain devenus riches.

Ce n'était pas assez cependant, et le trésor royal était vide. De tout côté, chacun des princes tirait de l'argent par emprunt, par avance, par mille exactions diverses; les gens du roi n'étaient pas payés et pillaient à leur tour, tout en se lamentant sur la pauvreté de leur seigneur et maître. L'hôtel du petit roi était souvent embarrassé pour les objets nécessaires à la vie, nul des trafiquants qui fournissaient à sa dépense ne recevait d'argent. « Nous serons obligés de rétablir les aides et gabelles, » disait-on. Les États généraux furent convoqués, qui refusèrent d'autoriser des impôts qui écrasaient le peuple. Le régent s'adressa aux États particuliers de chaque province, afin d'obtenir des subsides. Quelques-uns cédèrent. Paris demeura intraitable. Rouen suivit violemment son exemple. « Les libertés de la province! les libertés de la province! » criaient les bourgeois et le peuple rassemblés sur les places et dans les rues : « A bas les aides et les gabelles! »

Les Rouennais criaient et s'emportaient, mais les traitants et les receveurs trônaient à tous les carrefours et dans les halles, rétablissant partout les bureaux de recettes qui avaient été un instant fermés. On se réjouissait encore dans la ville du beau don que le nouveau roi venait d'octroyer à son peuple en mémoire de son très digne sacre, et on disait : « Il est bon fils de notre bien-aimé roi Charles le Sage qui jamais n'oublia qu'il avait été longtemps duc de Normandie et qui a légué son cœur à sa bonne ville de Rouen. » Cependant les sergents recommençaient leurs exactions avec plus de rigueur que jamais. En un seul jour, dix familles misérables qui avaient compté sur l'abolition des impôts avaient été jetées hors de leurs logis ; on commençait à s'exciter dans tous les quartiers. Le 26 février 1381, au point du jour tardif, à la lueur incertaine encore du soleil d'hiver, la populace se jeta sur les bureaux des receveurs et des traitants, chassant les uns, massacrant sur leurs registres ceux qui cherchaient à les défendre, pillant ou dispersant l'argent contenu dans les coffres, et se ruant en même temps sur les maisons des juifs. A neuf heures, toutes les chaînes étaient tendues dans les rues, les gens des métiers s'étaient réunis et tous couraient à l'hôtel de ville pour délibérer sur les affaires de la cité. A la tour du beffroi sonnait sans relâche la cloche de la commune. « Normands, venez! Normands, venez! » disait-elle; et ses appels sinistres retentissaient comme un glas funèbre à travers les rues et les places toutes couvertes d'une foule pressée. On pleurait et on tremblait dans plus d'une maison, car la terreur avait gagné tous les bourgeois riches et paisibles : « Peuple en furie est le plus cruel des maîtres! » répétait-on.

La femme et les filles du maire, Robert Deschamps, cherchaient à le retenir : « N'allez pas à l'hôtel de ville, répétaient-elles. Vous n'y sauriez faire aucun bien et vous y pourrez laisser votre vie! Plus d'un vous déteste pour la justice que vous avez rendue contre lui, qui s'arrangera pour se venger sans qu'on sache d'où vient le coup. » Et comme le magistrat se refusait à leurs prières, alléguant son devoir et les serments qu'il avait prêtés, Mme Deschamps le supplia à mains jointes, et pour l'amour du bonheur qu'ils avaient eu ensemble en mariage de ne pas manquer pour le moins de faire appeler ses douze pairs et ses douze prud'hommes, afin que, escorté des trente-deux sergents dans le costume de leur office, il pût au moins imposer aux furieux qui se précipitaient par les rues comme des taureaux prêts à frapper de leurs cornes. « Qu'on fasse au moins prévenir maître Jean Legras, disait-elle; il saura où se sont réfugiés les prud'hommes, car ils ont coutume de se rassembler chaque soir en sa boutique pour deviser des affaires du jour. »

Le maire souriait amèrement, cherchant à dégager sa robe des mains qui la retenaient. « Jean Legras est à cette heure caché dans le coin le plus reculé de sa maison, entre ses ballots de drap, dit-il, et tous les pairs et prud'hommes en font autant! N'avez-vous pas entendu tout à l'heure ce que m'est venu dire le gardien de la geôle, que toutes les portes sont forcées et ceux qui y étaient retenus par jugement et en châtiment de leurs fautes déjà relâchés, faisant de leur pis en la cité? Non, non, j'irai à l'hôtel de ville tout seul, moi qui marchais naguère en la cour du roi à l'égal des comtes, et je ferai de mon mieux pour faire comprendre à ces insensés que dure sera la verge dont ils seront tantôt battus pour les punir de leur rébellion; car plus fort est notre sire le roi qu'une populace en furie, et point ne sert de se soulever contre la volonté des princes par des crimes qui méritent la mort! »

A suivre. Mme DE WITT, née GUIZOT.

LES JEUX DE TIR[1]

L'arc et la corde — Les flèches. — Le tassel. — Le brassard. — Le gantelet. — Le but. — La cible. — Le tir au blanc. — Le tir à toute volée. — Le tir à l'aventure.

Passons maintenant en revue tous les instruments nécessaires au toxophile.

L'arc. — A proprement parler l'arc est un morceau de bois qui, plié et reprenant brusquement sa forme primitive, chasse un projectile. Dans nos pays l'érable champêtre est la meilleure espèce de bois qui puisse servir à la construction d'un arc. A son défaut on peut employer les autres érables, l'orme commun ou le coudrier.

On fait des arcs longs ou courts, durs ou flexibles, mais en général la meilleure longueur qu'on puisse leur donner est celle de la hauteur de l'archer. Il vous suffira donc d'aller dans un bois, au milieu d'une cépée d'érable et d'y couper un jeune rejeton mesurant à votre hauteur de quatre à cinq centimètres de diamètre.

Pour cette opération, choisissez de préférence l'automne ou l'hiver, afin que le bois, ayant le temps de sécher naturellement, reste plus élastique. Les feuilles élaguées, les jeunes pousses coupées, vous décortiquerez votre baguette et vous la mettrez sécher au four, si vous n'avez point la patience de la laisser sécher naturellement.

Sitôt sèche, placez-la sur un établi et à l'aide de la plane, du rabot et de la varlope, amincissez-la de telle sorte qu'elle ne présente que quatre centimètres d'épaisseur en son milieu et un centimètre et demi à chacune de ses extrémités. Afin de ne pas écarter violemment les fibres du bois, ce qui provoquerait la fente de l'arc, vous creuserez à la lime, à ces extrémités, une encoche destinée à assurer un appui solide à la corde.

Cette sorte de fuseau, également fort dans tous les sens, serait peu commode à ployer. Pour détruire cet inconvénient, on enlève dans toute la longueur de l'arc une tranche de bois d'environ le quart de son épaisseur. Ce méplat fera face à la corde. Ainsi travaillé, le bois devra prendre une courbure parfaitement symétrique, nécessaire à la justesse du tir.

La corde. — Pour terminer l'arc, il suffira d'y attacher une corde à boyau. Cette opération, quoique simple, demande quelques précautions. Faites d'abord une boucle à l'une des extrémités de la corde, en réunissant cette extrémité au corps même de la corde par le moyen d'une petite ligature en petit fouet de lin, ciré avec de la poix pour l'empêcher de glisser. On passe cette boucle dans l'une des encoches de l'arc, on pose l'extrémité où se trouve cette encoche, par terre, et l'on fait ployer le bois, doucement, sans secousses, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à sa plus grande élasticité, sans oublier cependant cette règle générale : moins un arc est tendu, plus il a de ressort. On passe alors la corde dans l'encoche supérieure et on la boucle. L'arc se trouve ainsi bandé et prêt à servir.

L'exercice du tir fini, ayez bien soin de débander votre arc. Sinon les fibres du bois se fatigueraient vite et il perdrait toute élasticité.

Une tresse faite de cinq ou six brins de fil de fouet, bien serrés, peut à la rigueur tenir lieu de corde à boyau, mais elle n'en a ni la solidité ni la souplesse.

Les flèches. — Elles sont comme les arcs : il y en a de courtes et de longues. Les flèches trop longues volent et n'arrivent pas. Les flèches trop courtes ne permettent pas de donner à l'arc toute la tension qu'il peut supporter. Il faut rester dans un juste milieu.

Une élèze de sapin bien sec, sans nœud, dressée à la varlope, donne une flèche droite, raide et légère. A l'une des extrémités de cette flèche on pratiquera une encoche pour embrasser la corde et à deux centimètres plus loin on y fixera, à l'aide de la colle forte, trois barbes de plume d'oie ou de dindon. Ces barbes sont disposées en triangle de manière que l'une d'elles soit perpendiculaire à la corde.

Faut-il faire les flèches égales d'un bout à l'autre? plus minces à l'encoche? ou plus minces à l'avant? grave question, en apparence, car en réalité il importe peu, et telle forme qui va bien à un arc ne va plus à un autre. Adoptez donc la forme avec laquelle vous atteindrez le plus facilement le but.

Le tassel. — C'est à proprement parler un large gland de laine verte qui sert à essuyer les flèches qui se sont fichées en terre, et à leur enlever toute saleté susceptible de les arrêter dans leur course ou de les faire dévier. Suspendu au côté gauche de l'archer, le *tassel* est toujours ainsi à la portée de sa main.

Le brassard. — C'est une sorte de cuirasse destinée à protéger l'avant-bras contre les frottements de la corde et par conséquent à permettre à l'archer de tirer longtemps sans se blesser. Ce brassard est formé d'une plaque de cuir très fort présentant une surface unie afin que la corde puisse aisément glisser dessus, et qui s'attache au bras à l'aide de pattes munies de boucles.

Le gantelet. — Destiné à protéger les doigts de la main droite contre le coup de fouet produit par la détente de la corde. Ce gantelet n'offre que trois doigts et une courroie pour l'attacher au poignet. L'extrémité de chaque doigt est munie d'un petit étui en caoutchouc.

Le carquois. — Construit généralement en fer blanc, quelquefois en cuir ou en bois, le carquois sert à mettre la provision de flèches. On ne le porte presque jamais sur soi. Les flèches destinées à être tirées au but sont renfermées dans un carquois plus léger, et plus petit, porté à la ceinture, et qu'on nomme poche.

La boîte à graisse. — Cette boîte, généralement en

1. Suite. — Voy. page 270.

ivoire, se suspend aussi au ceinturon. Elle contient une composition propre à graisser le doigt du gant et le côté du brassard tourné vers la corde.

Le but. — Il affecte des formes variées suivant le bon plaisir de l'archer. Le plus généralement il mesure une largeur et une hauteur de deux à trois mètres. On le façonne avec de larges morceaux de gazon que l'on presse. C'est au centre de ce but que l'on place la cible.

La cible. — La cible est ordinairement faite de toile cousue sur un paillasson tressé comme une ruche. La toile présente des cercles concentriques de couleurs diverses, savoir : le plus grand est blanc bordé d'un filet vert, le second est noir, le troisième blanc, le quatrième rouge, le cinquième, tout petit, marquant le centre commun à ces cercles et par conséquent le centre de la cible, est jaune d'or. Les sociétés de toxophiles fixent ainsi la valeur des cercles : le jaune d'or neuf points ; le rouge, sept ; le blanc, cinq ; le noir, trois ; le blanc bordé de vert, un. Ainsi le joueur qui plantera sa flèche dans le cercle jaune d'or comptera neuf points ; cinq s'il la plante dans le rouge, etc, etc. Il reste bien entendu que ces valeurs, bien qu'adoptées par la plupart des sociétés de toxophiles, sont absolument facultatives, et que, en commençant une partie, on peut la modifier par une convention préalable. Naturellement le joueur qui a le plus de points gagne la partie.

Chaque joueur possède, pendu à son ceinturon, un petit carton représentant la cible en petit. Le maître du jeu chargé de marquer les points poinçonne les cercles suivant le nombre de flèches fichées dans les cercles correspondants de la cible.

Le tir au blanc. — Les joueurs, au lieu d'élever des buts et d'y fixer une cible, se contentent de placer un morceau de carton au bout d'un bâton planté en terre. Toutes les flèches qui approchent de ce but et tombent à une distance qui ne peut dépasser trois longueurs d'arcs, comptent un point aux joueurs qui les ont lancées. Celui qui arrive le premier à sept points gagne la partie.

Le tir à toute volée. — Quelque fois même on se dispense de ce maigre but et on décoche la flèche de façon à lui faire franchir le plus d'espace possible. On joue également en sept points.

Ce jeu qui supprime l'habileté du tireur ne demande que de la force, dont le déploiement devient souvent nuisible aux arcs et aux cordes.



Le tir à l'aventure. (P. 288, col. 2)

Le tir à l'aventure. — Il consiste à viser dans la campagne et à prendre pour but un objet quelconque, tel qu'un arbre ou un buisson. On compte les flèches qui approchent de la marque à une longueur de cinq arcs. Si plusieurs flèches tombent dans cet espace, la plus près du but compte seule. Il en est de cela comme du jeu de palet. Le propriétaire de cette flèche non seulement compte un point à son actif mais encore il acquiert le privilège d'indiquer le but suivant.

Généralement, quand le nombre des joueurs dépasse six, on forme deux camps. Quand le premier camp a tiré, il relève ses flèches ne laissant sur la terre que celle qui approche le plus près du but, et le second camp tire à son tour.

A suivre. FRÉDÉRIC DILLAYE.



Le nègre déposa sur la table un plateau. (P. 289, col. 1.)

LA PEAU DU TIGRE [1]

V

L'amateur de fourmis.

Le nègre revint bientôt et déposa sur la table un plateau où étaient rangés deux verres, un flacon de schiedam, une bouillote d'eau tiède, un sucrier et un citron.

« Fort bien, » dit le docteur, et il procéda méthodiquement à la confection de ce qu'il appelait les préliminaires de son discours. Il mit d'abord dans chaque verre un fort morceau de sucre qu'il fit fondre lentement en l'arrosant d'eau tiède; puis, ayant coupé le citron en deux, il en exprima soigneusement le jus sur le liquide sucré et, par-dessus le tout, il versa le genièvre, ayant la précaution d'opérer au fur à mesure le mélange au moyen d'une cuillère.

Quand les deux verres furent remplis, l' « homme à la cravate blanche » les contempla un instant à travers ses lunettes avec un air de satisfaction, puis il dit à Everest :

« Je crois, monsieur, que vous apprécierez ce grog au schiedam; il est de mon invention et j'en ai longuement recherché les proportions. C'est, en effet, une affaire délicate qu'un grog; une main inexpérimentée y laisse dominer ou le sucre ou l'alcool et en fait une boisson écœurante ou funeste. Tel qu'il est, mon grog offre tous les avantages d'un mélange alcoolique, relevé par une pointe d'acide citrique, et possède des qualités fortifiantes et toniques. Pris lentement, par petites gorgées, il facilite la digestion et prépare au repos de la nuit. »

Il tendit un des verres à Everest qui, y ayant trempé ses lèvres, murmura :

« Excellent! »

Le docteur, suivant ses propres prescriptions, avala une gorgée du tiède breuvage, puis, ayant reposé le verre sur la table, il dit :

« Et maintenant, monsieur, passons à mon histoire. Comme vous le verrez, elle est simple et dépourvue d'incidents dramatiques.

» Mon père exerçait dans le nord de la France, à Hazebrouck, où je suis né, la modeste profession d'empailleur naturaliste. Il était réputé pour l'habileté avec laquelle il donnait un semblant de vie aux serins, perroquets, voire même roquets et matous, favoris regrettés des vieilles dames de la ville et des environs. Son établissement prospérait, et, de même qu'il avait succédé à mon grand-père, il rêvait de me voir un jour prendre sa place. Il m'envoya donc au collège et me fit particulièrement étudier la zoologie et la botanique. Malheureusement, malgré tous mes efforts, ces sciences naturelles ne m'inspiraient qu'un amour médiocre; j'en acquis les principes, je devins même ce qu'on peut appeler un bon naturaliste, mais, malgré tout, je sentis que ma vraie vocation, ma seule passion était l'entomologie.

» Au sortir du collège, après avoir fini mes humanités, j'obtins de mon père d'aller poursuivre mes études à Lille, où, tout en continuant mes travaux

1. Suite. — Voy. pages 257 et 273.

d'histoire naturelle, je passai mon doctorat en médecine. Je n'avais cependant nullement l'intention de m'établir médecin, ce qui eût paru à mon père une déchéance, et pour le satisfaire j'entrai dans ses ateliers. Mais, à son grand chagrin, ce brave homme s'aperçut bientôt que, si j'étais un bon et habile préparateur, je n'avais qu'une faible estime pour mon métier. Dès que j'avais un instant de liberté, je courais dans les bois, cherchant des insectes, soulevant les pierres, sondant les trous. Je m'étais surtout passionné, dans mes recherches, pour l'ordre des Hyménoptères qui, vous le savez sans doute, est l'un des plus nobles, des plus magnifiques de la classe des Insectes. »

Everest fit un léger mouvement de surprise; mais ce mouvement, quelque léger qu'il fût, n'avait pas échappé au docteur qui, entraîné par l'enthousiasme, s'écria aussitôt :

« Pouvez-vous ignorer, monsieur, que l'ordre des Hyménoptères se divise en deux sections? La première, celle des Térébrants, est peu importante, il est vrai, quoiqu'elle se compose des deux familles Pupivore et Porte-scie comptant chacune trois ou quatre tribus; mais la seconde, celle des Porte-aiguillon, comprend quatre familles qui couvrent le monde de leurs représentants. De ces quatre familles, deux, les Fouisseurs avec le Crabronite, et les Diploptères avec la Guêpe, sont respectables assurément; mais que direz-vous des deux autres : les Hétérogynes et les Mellifères, qui ont pour représentants les plus illustres la Fourmi et l'Abeille! Certes, un ordre qui compte deux insectes aussi merveilleux peut être lui-même qualifié de glorieux.

— Certainement, dit Everest un peu étourdi par cette nomenclature.

— Une des grandes douleurs de l'entomologiste, reprit le docteur imperturbable, c'est que la portion du règne animal auquel il s'adresse est tellement vaste qu'aucun cerveau humain ne pourrait à lui seul en scruter tous les détails.

» Bientôt je trouvai que l'ordre des Hyménoptères lui-même était trop étendu pour mes faibles efforts. Pas à pas je dus reculer; j'abandonnai la section des Térébrants, puis un jour vint où celle des Porte-aiguillon elle-même m'effraya, et je fus réduit à jeter mon choix sur une famille, que dis-je, à me cantonner dans une tribu.

» Ce moment fut pour moi rempli d'angoisses. Je faillis embrasser les Apiaires, mais de nombreux et importants travaux m'avaient précédé; de toute antiquité les savants avaient poursuivi l'Abeille de leurs recherches. Enfin, ma décision fut prise et je choisis l'incomparable tribu des Formicaires.

» Combien je dus me féliciter de mon choix. Je commençai mes études par le plus humble membre de cette tribu, par la fourmi échancrée, *Formica emarginata*, qui creuse ses habitations dans le voisinage même de l'homme, dans les fentes des murs, au pied des arbres des jardins. Mais à peine eus-je soumis l'humble bête aux investigations du microscope, que je restai confondu d'admiration. Bientôt j'appris que son cerveau, caché dans les replis de son thorax, place la fourmi immédiatement après l'homme sur l'échelle des êtres; car ce centre moteur de tout instinct, de toute intelligence, est, relativement à ses proportions, deux fois plus considérable chez elle que chez les plus grands animaux. Si l'éléphant avait un cerveau aussi développé que celui de la fourmi, en comparaison de la masse de son corps, son énorme tête ne suffirait pas à en contenir la cinquième partie.

» Je compris alors le secret de la magnifique organisation sociale des fourmis où dominent le travail, la prévoyance, l'égalité parfaite et un ordre que ne trouble aucune querelle. J'admirai dans ce petit insecte la force qui lui permet d'enlever des objets d'un poids relativement énorme, la rapidité de ses mouvements supérieure à celle de tous les autres animaux rampants, l'ingéniosité de ses constructions, avec leurs greniers, leurs nourriceries, leurs salles d'assemblée.

» Enfin, je condensai mes observations, mes recherches, et je présentai à l'Académie des sciences de Lille un mémoire sur la fourmi *emarginata*, mémoire qui me valut une mention honorable.

» Attaché à Hazebrouck par les affaires de mon père, chez qui je continuai à travailler à mon métier d'empailleur, je dus me contenter d'étudier les uns après les autres les spécimens que m'offrait la région. C'est ainsi que je passai tour à tour en revue la fourmi noire, ou *nigra*, qui peuple nos champs; puis la fourmi fauve, ou *rufa*, dont les vastes constructions parsèment nos bois; la fourmi enfumée, ou *fuliginosa*, qui édifie des cellules séparées par de légères cloisons; la fourmi mineuse, ou *cunicularia;* la fourmi sanguine, ou *sanguinea*, etc.

» Bientôt les spécimens me manquèrent; j'avais épuisé le sous-genre *Formica*. Je passai alors aux autres variétés de la tribu, mais je n'en trouvai que de rares représentants dans nos pays, et je dus me contenter d'études préliminaires. C'est ainsi que je me pénétrai de toutes les particularités qui caractérisent le genre des Attes, sorte de fourmi gigantesque qui, ainsi que son nom l'indique — du grec *allos* — saute, bondit sur sa proie et va jusqu'à attaquer des souris et des musaraignes; celle des Polyergues — du grec *poluergos* — c'est-à-dire les « laborieuses », aux puissantes mandibules garnies de véritables dents; celles des Ponères, ou méchantes, des Cryptocères, des Myrmices. Je savais que chacune de ces tribus dispersait ses variétés en nombre infini sur le globe, mais sur ces diverses variétés je ne trouvai aucune étude sérieuse. Je brûlai dès lors d'exécuter ce que n'avaient pu faire mes devanciers, de courir le monde et de réunir tant de détails intéressants, curieux.

» Sur ces entrefaites, mon père mourut; ma pauvre mère l'avait précédé de quelques années. Rien ne me retenait plus à Hazebrouck. Je résolus de vendre l'établissement paternel. Par malheur, je me hâtai trop;

la vente se fit mal et ne me procura que quelques milliers de francs.

» Cependant, je partis pour Paris. Avant d'entreprendre mes pérégrinations, je voulais consulter les collections et la bibliothèque du Muséum. J'y découvris tant de merveilles que j'oubliai mes projets. Les mois se passèrent et, un beau jour, je me trouvai sur le pavé parisien ayant épuisé mes ressources.

» L'entomologie n'est malheureusement pas une science qui nourrisse aisément ses disciples; quant à la médecine, elle demande une pratique qui me manquait ; de plus on n'improvise pas une clientèle en quelques heures.

» Je dus reprendre mon ancien métier, et, tout en maugréant, je me remis à empailler des oiseaux. J'étais depuis quelque temps chez MM. Menneval, quand, appréciant mon habileté et mes connaissances spéciales, ces messieurs m'offrirent la place d'un de leurs voyageurs mort en Guinée d'une façon tragique. J'acceptai avec joie. Cette proposition inespérée réalisait le rêve de toute ma vie.

» Je visitai d'abord l'Afrique, et, tout en ramassant des oiseaux, je fis d'heureuses trouvailles. Je passai ensuite en Amérique, où un bonheur immense m'attendait; là j'eus la joie de découvrir la seule fourmi vraiment dangereuse qui existe sur le globe. Ne connaissant pas cette fourmi, qui est grosse comme une guêpe, j'en pris une qui me piqua au pouce. Cette piqûre, outre une vive douleur momentanée, me donna de la fièvre et des frissons qui persistèrent plus de vingt-quatre heures, malgré des applications répétées d'ammoniaque sur la blessure. Les indigènes m'apprirent que plusieurs piqûres semblables causaient la mort.



Elle me piqua au pouce. (P. 291, col. 2.)

» A mon retour, j'envoyai un mémoire à l'Académie des sciences sur le *Cryptocerus atratus*. Désormais, j'étais célèbre.

» Depuis, je n'ai cessé d'accumuler des matériaux pour le monument scientifique que je rêve d'élever à la noble tribu des Formicaires. Les économies que j'ai pu faire sur mes émoluments qui sont très élevés, car j'ai une part dans les bénéfices résultant de mes opérations, me permettront d'ici peu de temps de me retirer et de me consacrer à cette œuvre qui sera le couronnement de ma carrière. »

Le docteur s'était arrêté; la rapidité de son élocution, l'enthousiasme éveillé par ces brillants souvenirs allumaient ses yeux d'un feu qui scintillait à travers le cercle d'or de ses lunettes.

Everest le considérait maintenant avec respect, non qu'il eût compris grand'chose au rapide exposé du savant, mais il admirait cet homme chétif, petit, pauvre, qui, simplement, sans forfanterie, avait tout sacrifié, sa fortune, son bien-être, sa vie, pour une

idée scientifique. Pour la première fois depuis longtemps, il sentait s'éveiller en lui un intérêt étranger à sa propre personne, et il fut sur le point d'offrir, séance tenante, l'appui de sa fortune à cet inconnu. Mais il comprit que son offre serait repoussée et paraîtrait blessante, il reprit donc d'un ton gracieux :

« Et vers quel pays comptez-vous diriger vos recherches en ce moment?

— Dans huit jours, répondit le docteur Holbeck, nous partons, Barbarous et moi, pour gagner la côte occidentale de l'Inde. Je compte y trouver des merveilles, tant pour mes patrons que pour moi-même. On me dit que les jungles abondent en oiseaux et en fourmis. J'y étudierai aussi des variétés intéressantes de termites; car, je dois l'avouer, je me suis laissé entraîner à rattacher ces curieux insectes au cercle de mes études. Mon excuse est que, par leurs mœurs, ils justifient le nom de « fourmi blanche » que leur donne le vulgaire, quoique ce soient des animaux absolument étrangers à la tribu formicaire. Les Termites, monsieur, ne sont pas des Hyménoptères; ils appartiennent à la famille des Planipennes de l'ordre des Névroptères et sont, par conséquent, les propres cousins germains des Libellules, des Éphémères, des Panorpes et des Semblides.

— Oh! vraiment, » s'écria Everest; mais il avait prononcé cette exclamation avec un air si surpris, si poliment stupéfait, que le docteur ne put s'empêcher de rire.

« En vérité, monsieur, dit-il, je dois vous présenter toutes mes excuses pour les sornettes que je viens de vous débiter. Vous vous souciez sans doute autant d'une fourmi qu'un poisson d'une pomme, mais c'est un peu votre faute, vous m'avez mis sur mon dada et vous auriez dû m'arrêter. »

Everest se préparait à protester du plaisir qu'il avait éprouvé à écouter le docteur, quand il fut interrompu par de bruyants éclats de voix. C'étaient les joueurs de billard, qui, après d'innombrables poules, rentraient dans la salle.

Barbarous, plus rouge et plus éclatant que jamais, marchait en tête, et suivi par les capitaines, il se dirigeait nonchalamment vers le petit salon, quand il s'arrêta un peu décontenancé à la vue de l'étranger en conciliabule avec Holbeck.

« Pardon, messieurs, je vous dérange, dit-il.

— Mais nullement, messieurs, reprit le docteur qui s'était levé. Permettez-moi de vous présenter lord Everest Strangeton, jeune Anglais qui voyage pour son agrément et son instruction, et qui veut bien honorer la *Boule d'or* de sa présence. »

Everest salua et les capitaines s'inclinèrent un peu interdits.

Ce fut Barbarous qui recouvra le premier la parole.

« Monsieur, dit-il en tendant la main au jeune étranger, je suis heureux de faire votre connaissance; mais j'ai comme un vague souvenir de vous avoir déjà vu autre part.

— Ce matin, à la gare, dit Everest.

— Ah! vraiment, monsieur, s'écria Barbarous, seriez-vous par hasard le voyageur que j'ai quelque peu bousculé en courant après l'omnibus de la *Boule d'or?*

— Lui-même, monsieur, dit l'Anglais impassible.

— En ce cas, laissez-moi vous présenter de nouveau toutes mes excuses, reprit le Marseillais. Ce diable d'omnibus s'éloignait et j'ai craint un moment de le manquer; c'est ce qui explique ma trop grande vivacité.

— Vous ne me devez aucune excuse, monsieur, répondit Everest. C'est moi, bien au contraire, qui devrais vous remercier de ce léger incident, car, ainsi que je l'ai déjà dit à monsieur le docteur, je lui dois d'être en ce moment en si aimable société et, de plus, il peut avoir pour moi les plus heureuses conséquences. »

Le jeune homme serra fortement la main de Barbarous. Celui-ci répondit chaleureusement à son étreinte, tout en se demandant pourquoi cet Anglais paraissait si reconnaissant d'avoir été bousculé par lui.



VI

Projets d'association.

A la suite de cette journée mémorable, lord Everest Strangeton passa une nuit fort agitée. C'est en vain que, se tournant et se retournant dans son lit, il attendit le sommeil. Le jour parut sans qu'il eût réussi à trouver le repos. Aux premiers rayons du soleil, il bondit hors de sa couche, sonna son fidèle John et se fit prestement habiller.

Quelle était donc la cause d'une agitation si insolite chez un homme que la lourde main du spleen tenait depuis si longtemps engourdi? Ses lugubres projets étaient-ils donc venus l'assaillir avec une nouvelle cruauté? ou bien le lit, fourni par l'hôtesse de la *Boule d'or*, n'avait-il pas tenu toutes ses moelleuses promesse?

Nullement. Everest n'avait qu'à se féliciter de l'installation de sa modeste et confortable chambre, et les lugubres pensées semblaient loin de son esprit; car, à la profonde stupéfaction de John, le jeune homme, tout en procédant à sa toilette, n'avait pas un instant cessé de fredonner les plus gais motifs des opérettes à la mode.

Quel mystérieux évènement avait donc pu amener le sourire et la gaîté sur cette figure jusqu'ici assombrie par l'ennui?

Certes, le bon docteur Holbeck et le bouillant

Barbarous eussent été bien surpris d'apprendre qu'ils étaient les auteurs de cette cure quasi miraculeuse. Cependant à nul autre n'en revenait l'honneur.

Everest était monté dans sa chambre, poursuivi par le souvenir de tout ce qu'il venait d'entendre, et, après y avoir réfléchi durant toute la nuit, il avait décidé que, sans retard, il prendrait la route de l'Inde.

Peut-être, pensait-il, serait-il plus simple de retenir une cabine dans le premier paquebot en partance, et de se diriger vers ces rivages lointains sans s'ouvrir à personne de son projet. Mais il retomberait ainsi dans cette solitude qui lui pesait tant, et il continuerait à s'ennuyer jusqu'au jour bienheureux où le hasard, représenté par quelque tigre colossal, viendrait le débarrasser de la vie. Tandis que, s'il pouvait décider les deux chasseurs d'oiseaux à le suivre, ses derniers jours seraient ensoleillés par leur joyeuse compagnie.

« En somme, se répétait-il, je ne demande qu'une seule chose : mourir promptement ; mais je n'ai pas besoin, pour cela, de me priver des rares satisfactions que m'offre un hasard parcimonieux. Or je n'ai de ma vie rencontré gens plus aimables que ces deux compères. Barbarous, avec son inépuisable faconde, est bien le plus gai compagnon que je puisse souhaiter; avec cela poli, malgre sa rudesse, ainsi que j'en ai jugé moi-même, et courageux malgré sa vantardise, à ce que m'assure le bon docteur. Quant à celui-ci, il me paraît la perle des hommes, ce savant à qui son savoir assurerait la fortune et qui, armé de ses lunettes d'or, brave tous les jours mille dangers pour arriver à la solution du modeste problème scientifique qu'il s'est posé. »

Everest se leva donc, décidé à prendre le plus tôt possible la route de l'Inde, et à emmener avec lui les deux chasseurs d'oiseaux.

Une fois ce projet arrêté, il eût voulu pouvoir le mettre aussitôt à exécution, et il fut sur le point d'envoyer John prévenir les deux voyageurs qu'il désirait leur parler.

Puis, réfléchissant que son empressement paraîtrait quelque peu puéril, il résolut d'attendre l'heure du déjeuner.

Enfin, la cloche résonna vers les dix heures, et, aux premiers tintements, Everest ne fit qu'un bond de sa chambre à la salle à manger.

Il y arriva le premier, et prit place à la table d'hôte. Quelques capitaines arrivèrent après lui, le saluèrent et s'assirent. Le nègre commença à servir le déjeuner.

Les deux naturalistes n'apparaissaient pas. Everest bouillait d'impatience.

Tout à coup la porte s'ouvrit avec fracas et Barbarous parut, suivi de l' « homme aux lunettes d'or ». Reconnaissant le jeune Anglais, ils vinrent lui serrer la main et prirent place près de lui.

La conversation s'établit aussitôt. De nouveau les aventures de chasse revinrent sur le terrain, et l'inépuisable Barbarous narra quelques-uns de ses merveilleux exploits contre les hôtes sauvages des bois.

Everest attendit la fin du repas pour s'ouvrir de ses projets. Enfin, une fois le café expédié, comme Holbeck se levait pour quitter la table, le jeune Anglais se levant à son tour lui dit :

« Monsieur, je vous serais reconnaissant si vous daigniez, en compagnie de M. Barbarous, m'accorder un instant d'entretien. »

Le docteur s'inclina en signe d'assentiment, et, accompagné du Marseillais, suivit Everest vers le petit salon des deux fenêtres.



C'est en vain qu'il attendit le sommeil. (P. 292, col. 2.)

« Messieurs, leur dit le jeune homme quand ils eurent pris place sur les moelleux fauteuils de Mme Ducoux, la communication que j'ai à vous faire est pour moi d'une immense importance. Il s'agit en ce moment de décider de tout mon avenir, c'est-à-dire des quelques mois qui me restent encore à vivre. »

Holbeck et Barbarous se regardèrent, fort surpris de ce préambule; mais Everest continua, imperturbable :

« Il faut d'abord que vous sachiez que je suis possesseur d'une grande, d'une très grande fortune, trop grande même, puisqu'elle est un des fardeaux de mon existence. Je ne lui suis redevable que d'une seule satisfaction, et cette satisfaction bien minime, c'est qu'elle fait disparaître pour moi tous les obstacles.

» Hier encore j'ignorais ce que je ferais aujourd'hui; mais à la suite de la conversation que j'ai eue avec vous hier soir, monsieur le docteur, j'ai décidé que je partirais le plus rapidement possible pour

l'Inde et que je vous prierais de m'accompagner.

— Rien n'est plus facile, dit le docteur, puisque nous nous rendons nous-mêmes dans ce pays; nous ferons route ensemble.

— Oui, mais je désirerais..... » ici Everest parut hésiter; il balbutia plutôt qu'il ne dit : « Je désirerais vous attacher à ma personne, non pas vous prendre à mon service, mais être sûr que vous ne me quitterez pas pendant un certain temps dont nous débattrons la durée. Pour cela, je vous propose l'indemnité qu'il vous plaira de fixer pour abandonner la maison Menneval et me suivre dans mon voyage. »

Maintenant Everest attendait avec anxiété ce qu'allaient répondre les deux amis. Holbeck fronçait le sourcil, Barbarous était devenu plus rouge encore que d'habitude.

Enfin, le docteur rompit le silence :

« Je vois, monsieur, dit-il froidement au jeune homme, que vous vous êtes trompés sur notre compte. Nous sommes liés par des engagements à la maison Menneval; mais ni mon ami Barbarous ni moi ne sommes au service de personne.

— Oh! monsieur, interrompit Everest avec émotion, pouvez-vous croire que j'aie eu l'intention d'offenser un homme tel que vous, un savant dont le caractère m'inspire tant de respect et de sympathie. Je suis étranger et peu maître encore de votre langue; mes paroles ont sans doute dénaturé ma pensée...

— J'en suis certain, reprit vivement le bon Holbeck quelque peu radouci; mais, à mon grand regret, il nous est impossible, à mon ami et à moi, de donner suite à votre proposition. Quoique ayant conquis une indépendance qui nous permet de voyager à notre gré, nous sommes liés à la maison Menneval par des engagements formels.

— Nous ne travaillerions jamais pour une maison rivale, ajouta Barbarous.

— Vous le voyez donc, monsieur, c'est impossible, reprit Holbeck.

— Il ne me reste donc plus, en ce cas, dit Everest, qu'à vous présenter mes excuses de vous avoir importunés par mon indiscrète demande. Un moment, il m'a semblé que la fortune me souriait. Pour la première fois, depuis des années, mon cœur a éprouvé un sentiment de joie en formant ces projets. Hélas! je le vois, le sort s'acharne après moi. Adieu, messieurs. »

Le pauvre Everest avait un air tellement malheureux en prononçant ces paroles que Barbarous s'en sentit tout troublé.

« Que diable! dit-il tout à coup, je ne vois pas, mon jeune monsieur, ce que vous pouvez avoir à nous regretter ainsi. Il est vrai qu'Holbeck est un savant qu'on aime à avoir avec soi, car il sait tout, ce mâtin de petit homme; mais moi, avec ma tête en épouvantail, je ne vous ferai déjà pas un si beau garde du corps. Des serviteurs comme nous, vous en trouverez, quand vous voudrez, treize à la douzaine.

— Ta, ta, ta, intervint à son tour le pétulant Holbeck, nous ne nous sommes pas compris de prime abord, mais tout peut encore s'arranger. Quelle partie de l'Inde comptez-vous visiter?

— Je ne sais pas, dit Everest encore étourdi par son désappointement; j'irai n'importe où!

— Comment, n'importe où? s'écria Holbeck.

— Je veux dire que je n'ai encore aucun plan arrêté, continua le jeune homme; je désire pénétrer dans l'intérieur du pays, car je ne vais dans l'Inde que pour chasser les bêtes féroces.

— Eh bien! à mon tour, reprit le docteur, je vais vous faire une proposition. Nous non plus, nous n'avons aucun plan arrêté. Nous nous rendons dans l'Inde pour trouver des oiseaux, des peaux d'animaux, des insectes rares; or, dans tous les pays où l'on trouve ces objets, le gibier ne manque pas non plus. En conséquence, nous vous offrons ceci : venez avec nous.

— Venir avec vous?... demanda Everest d'une voix tremblante.

— C'est-à-dire, reprit le docteur, que cela ne vous engagera à rien. Vous chasserez pendant que nous chercherons, vous suivrez notre route ou nous suivrons la vôtre, car je vous ai dit que nous étions libres d'agir à notre guise. Si notre société vous ennuie, vous nous quitterez, ou nous vous quitterons si cela nous plaît. En un mot, nous voyagerons comme trois camarades, peut-être trois bons amis, et voilà tout. Cela vous va-t-il?

— Si cela me va! s'écria Everest; tenez, docteur Holbeck, vous êtes un ange; laissez-moi vous embrasser. »

Et, dans un élan tout continental, l'Anglais se jeta avec une telle impétuosité au cou du naturaliste, que celui-ci en faillit perdre ses célèbres lunettes.

« Oh! monsieur, ajouta Everest en se tournant vers Barbarous, je suis bien heureux. »

Mais sans doute la figure de l'« homme rouge » ne lui rappela pas assez celle d'un ange, avec ou sans lunettes, car il se borna à lui serrer vivement la main.

Le docteur, pour sceller ce pacte, fit apporter tous les ingrédients nécessaires à la confection du grog au schiedam, « fortifiant et tonique », et là, devant les verres fumants, les nouveaux amis jetèrent les bases de leur future alliance.

Huit jours après, l'*Hougly*, magnifique bateau à vapeur des Messageries maritimes, déroulant son long panache de fumée, sortait majestueusement du port de Marseille.

A l'arrière, trois passagers contemplaient le splendide coup d'œil de la rade sillonnée par des centaines de barques et de navires, avec ses îles pittoresques, son cadre superbe de montagnes nues et rocheuses, au pied duquel s'étale en un vaste amphithéâtre la grande cité phocéenne.

« Avouez tout de même, monsieur Everest, que Marseille est la plus belle ville du monde, » dit, avec un fort accent méridional, l'un des passagers à son voisin.

Mais l'Anglais ne répondait pas. Le sourcil froncé,

il regardait fixement la côte ensoleillée qui s'éloignait rapidement. Tout à coup, il tendit la main, fit un geste d'adieu ou de menace, et il murmura :

« Adieu, vieille terre d'Europe, puissé-je ne jamais te revoir.

— Bah ! dit un petit homme en cravate blanche qui se tenait près de lui, il ne faut jurer de rien, savez-vous, mon ami ; on revient de plus loin. »

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



LES LANTERNES MAGIQUES

L'antiquité de la lanterne magique. — Appollonius de Tyane et M. Cruche. — La lanterne du père Kircher. — Manière de peindre les verres et de représenter une tempête. — Les prêtres d'Égypte et l'apparition des fantômes. — Les témoignages de Damascius et de Pythagore. — Le fantascope de Robertson. — Les tableaux du père Niceron, les décors de Servandoni et les transparents de Carmontelle. — Les montreurs de diorama à Pékin. — Le diorama. — Un mot sur le kaléidoscope.

A proprement parler, une lanterne magique est un instrument d'optique faisant paraître en grand des figures peintes en petit. On se plaît communément à attribuer l'invention de cet instrument au père Kircher, ce qui n'en ferait remonter l'origine que vers 1665. C'est là une de ces mille erreurs accréditées par ces compilations à bon marché, faites à la diable par des copistes inexpérimentés, et que l'on décore du nom pompeux de *Dictionnaires encyclopédiques*.

L'antiquité connaissait probablement la lanterne magique. Un jour, sans doute, quelque érudit chercheur trouvera des documents certains à son sujet. On croit déjà qu'Appollonius de Tyane, vivant au premier siècle de notre ère, en faisait usage pour ses tours de thaumaturge. En tout cas, on peut déjà affirmer qu'elle était connue au treizième siècle, puisque Roger Bacon en a parlé, et le *Journal d'un bourgeois de Paris sous François Ier* nous montre la lanterne magique servant à faire un spectacle en 1515.

« En ce temps-là, y est-il dit, lorsque le roy estoit à Paris, y eust un homme qui se faisoit appeler monsieur Cruche, grand fatiste, lequel, parce qu'un peu devant, avec plusieurs autres, avoit joué publiquement à la place Maubert, sur eschafaulx, certains jeux et novalitez, c'est assavoir, sottie, sermon, moralité et farce, dont la moralité contenoit des seigneurs qui portoient le drap d'or à credo, et emportoient leurs terres sur leurs épaules avec autres choses morales et bonnes remonstrations, et à la farce fut ledit monsieur et avec ses complices, avoit une *lanterne par laquelle voyoit toutes choses.* »

Un soir huit ou dix des principaux gentilshommes de la maison du roi allèrent souper à la taverne du *Chasteau*, rue de la Juiverie, et firent demander messire Cruche, afin qu'il leur donnât une représentation de sa lanterne. « Ledit Cruche y vint le soir, *à torches*, dit le chroniqueur, et se rendit à leur désir. » Seulement, comme le spectacle se composait d'une vive satire contre François Ier, les gentilshommes tombèrent sur le pauvre montreur de lanterne, le dépouillèrent et le flagellèrent à dos que veux-tu.

Le dos de M. Cruche nous importe peu, à trois siècles et demi de distance surtout ; mais ce qu'il faut retenir, c'est qu'il faisait voir sa lanterne la nuit, *à torches*, comme dit le chroniqueur, ainsi que cela a lieu pour toutes les lanternes magiques. Le père Kircher n'a donc eu qu'à perfectionner l'appareil, et à y adapter des verres d'une plus grande puissance pour en faire un objet scientifique des plus curieux.

Aussitôt après les perfectionnements de ce savant, le spectacle de la lanterne magique acquit une vogue extraordinaire. Les plus grands seigneurs de la cour de Louis XIV se donnaient souvent ce spectacle modeste pour seul plaisir du soir. La *Muse historique* de Loret, ce journal rimé du siècle du Roi Soleil, nous parle, à la date du samedi 13 mai 1656, d'une grande représentation de lanterne magique donnée à l'hôtel de Liancourt, le mardi précédent ; on y voyait des palais, des combats, des danses. Le spectacle, avec les améliorations de Kircher, avait un tel relief et une si grande nouveauté, que beaucoup de personnes en furent tout étonnées.

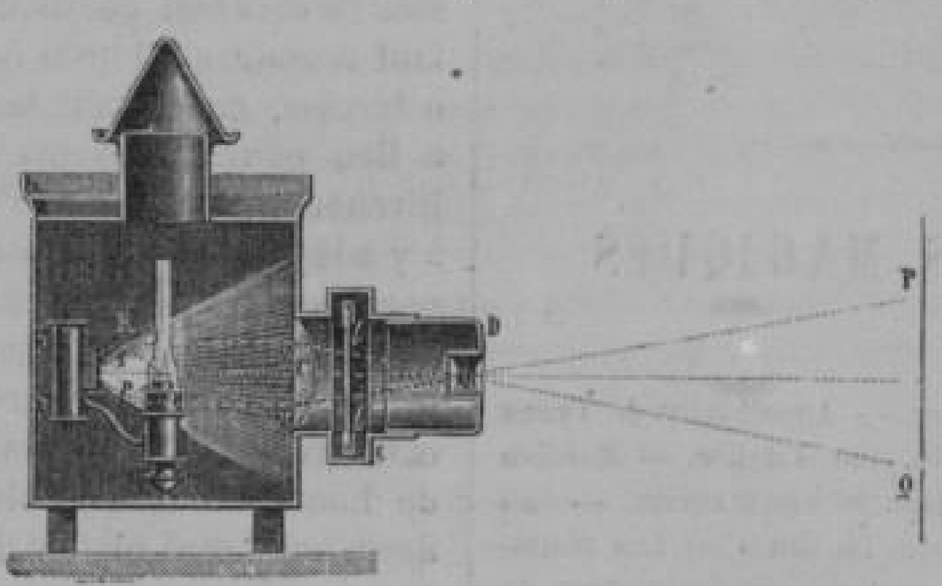
Aujourd'hui nous n'en sommes plus là, et la lanterne magique n'a plus de secrets pour nous. Il y a quelques trente ans, on entendait encore le soir, dans les rues de Paris, crier : « Lanterne magique ! » et le crieur, possesseur du merveilleux instrument, et souvent accompagné d'un joueur d'orgue de Barbéri, montait à domicile, et donnait une représentation moyennant une légère rétribution.

Les marchands de jouets, en vendant des lanternes magiques à bon marché, ont détruit cette industrie de la rue.

Ces lanternes se composent d'une boîte ordinairement de fer-blanc, peinte en noir à l'intérieur, et au fond de laquelle se trouve un petit miroir concave destiné à réfléchir la lumière d'une lampe posée à son foyer. Un verre lenticulaire, placé en avant de la lampe, réunit tous les rayons lumineux provenant directement de cette lampe ou réfléchis par le miroir concave, les concentre sur une plaque de verre tenue au delà, et sur laquelle sont peintes, dans de petites

proportions, des images d'objets ou de personnes. Cette concentration éclaire fortement l'image, et la rend extrêmement lumineuse. Au delà de cette plaque de verre, une autre lentille reçoit les rayons après leur passage au travers de l'image. Ces rayons passent ensuite dans une ouverture circulaire percée dans un carton, et tombent sur une troisième lentille, adaptée à l'extrémité d'un tuyau mobile, permettant de l'éloigner ou de la rapprocher à volonté de la lentille précédente. Une grande toile blanche, tendue le long du mur, reçoit alors les rayons s'échappant de cette dernière lentille, et par conséquent l'image peinte sur le verre. Plus l'on tient la toile éloignée de la lanterne, plus l'image reçue sera grande, attendu que les rayons, sortant de la dernière lentille, vont toujours en divergeant, et augmentent ainsi la proportion des figures réfléchies. Seulement, plus on gagne en grandeur, plus l'on perd en netteté, parce que l'image est moins éclairée.

Pour fabriquer ses verres soi-même, on dessine le sujet que l'on désire représenter sur une feuille de papier, puis on place le verre dessus, et, avec la pointe d'un crayon ou d'un pinceau très fin trempé dans du vernis mêlé de noir, on décalque les contours du dessin. Lorsque ce trait est parfaitement sec, on prend des couleurs transparentes, telles que carmin, laque, bleu de Prusse, gomme-gutte, etc., que l'on délaye avec un fort vernis blanc pour les empêcher de s'enlever, et l'on peint les diverses parties du dessin en lavis. On revient ensuite sur ces teintes plates en les ombrant à l'aide de noir ou de brun, mêlé au même vernis.



Lanterne magique. (P. 295, col. 2.)

Un des beaux effets de la lanterne magique est la représentation d'une tempête. Pour obtenir cet effet, munissez-vous de deux morceaux de verre assez minces, pour passer en même temps dans la coulisse de la lanterne magique. Sur l'un d'eux, peignez une mer passant du calme plat à la plus violente tempête, par tous les intermédiaires d'agitation de l'eau et de nébulosité du ciel. Ayez soin de fondre ces mouvements l'un dans l'autre, de façon qu'ils forment une gradation naturelle. Sur l'autre verre, vous peindrez des bateaux de différentes formes, de différentes dimensions, dans de différentes directions.

Le soir de la représentation venu, vous passerez lentement dans la coulisse ce premier verre en le basculant de haut en bas, doucement d'abord, puis augmentant le mouvement jusqu'à la hauteur de l'orage. Introduisez en même temps l'autre verre en le remuant de la même façon, et vous obtiendrez l'effet désiré. Grâce à cette combinaison des deux verres, vous pouvez, avec un peu de goût et d'imagination, représenter une quantité d'autres scènes.

La lanterne du père Kircher que nous venons de décrire n'est pas la seule lanterne magique, bien qu'elle garde spécialement ce nom pour elle seule. Nous avons encore le fantascope et le diorama.

Le *fantascope* fut inventé par Robertson au siècle dernier, d'après la lanterne magique du père Kircher, ainsi qu'il en convint lui-même par le brevet qu'il prit le 17 mars 1799. Mais cette invention, comme la lanterne de Kircher elle-même, comme presque toutes les inventions du reste, n'est qu'une amélioration de ce qui existait dans l'antiquité. Ce fantascope, ou lanterne destinée à produire de la fantasmagorie, date au moins des prêtres d'Égypte, qui s'en servaient pour effrayer les personnes que l'on initiait au culte de Cérès et d'Isis, et leur faire croire qu'ils savaient évoquer les morts.

Les prétendus magiciens du moyen âge en savaient là-dessus aussi long que les prêtres d'Éleusis. Les chroniqueurs rapportent même qu'un de ces magiciens fit paraître devant l'empereur Rodolphe II, très enclin à l'astrologie, tous les empereurs romains, depuis Jules César jusqu'à Maurice. Cette scène de fantasmagorie passait alors pour un prodige et était attribuée à la nécromancie.

Qu'est-ce donc que la fantasmagorie? une représentation de lanterne magique, avec cette différence que les spectateurs, au lieu d'être en face de la toile blanche comme la lanterne, sont de l'autre côté de cette toile. Toute la manipulation de la lanterne disparaissant, l'illusion augmente.

Au lever du rideau l'obscurité la plus profonde règne dans la salle. Tout à coup, un fantôme ou un lion apparaît là-bas, bien loin, tout petit, un point lumineux. Soudain, il s'accroît, grandit, s'approche, se précipite sur les spectateurs, qui répriment à grand'peine un mouvement de frayeur, bien qu'ils connaissent le mécanisme de l'apparition.

Ce mécanisme se compose d'une lanterne magique ordinaire, disposée de façon à pouvoir s'éloigner ou se rapprocher du tableau de taffetas gommé ou de toile cirée très unie, sur lequel vient se peindre l'image du lion ou du fantôme. Seulement, avec l'emploi de la lanterne magique ordinaire, l'image perd de sa netteté à mesure qu'elle grandit. Pour remédier à cet inconvénient, on a donné à l'une des lentilles un mouvement indépendant de la lanterne, c'est-à-dire qu'elle s'éloigne quand la lanterne se rapproche du tableau, et se rapproche quand elle s'en éloigne. La lanterne magique ainsi construite a pris le nom de



Montreur de diorama dans les rues de Péking. (P. 298, col. 1.)

fantascope. Donc, pour rendre l'effet que je viens de vous décrire, l'opérateur commencera d'abord par disposer l'appareil à très petite distance de la toile; l'image apparaît comme un point. Si l'on recule progressivement l'appareil, l'image grandit, produisant cette sensation de surprise, mêlée de frayeur, qui fait le charme de la représentation.

Si Apollonius de Tyane connaissait la lanterne magique, si les prêtres égyptiens se servaient communément de la lanterne fantasmagorique, connaissaient-ils également le diorama? Je n'ose l'affirmer. Mais ce que je puis dire, c'est que Daguerre n'en est pas absolument l'inventeur.

Diorama, par son nom même, signifie deux vues; donc on désigne par diorama toute représentation d'image, offrant au moins deux aspects aux spectateurs.

Or le père Niceron, dans un livre très rare, publié à Paris en 1618, a expliqué quelques effets du diorama. Il peignit même, dans l'ancien cloître des Minimes de la Place-Royale, deux tableaux, l'un représentant une *Madeleine*, l'autre un *saint Jean l'Évangéliste dans l'île de Patmos*. A mesure qu'on s'approchait de ces tableaux, le sujet principal disparaissait, et l'on n'apercevait plus qu'un paysage. Servandoni, l'architecte de Saint-Sulpice, opéra des prestiges tenant du diorama, lorsqu'il exécuta des spectacles de décors aux Tuileries, dans la salle des machines mises spécialement à sa disposition.

La spécialité du diorama, tel que nous le connaissons aujourd'hui, consiste dans le jeu de la lumière habilement modifiée, de manière à varier les tons généraux et les tons locaux, et à produire, tantôt sur quelques points, tantôt sur le tableau entier, tous les effets lumineux naturels ou factices.

Les Chinois, si inventifs, connaissent depuis longtemps le diorama, et il n'est pas rare de rencontrer dans les rues de Péking un homme porteur d'une grande boîte munie de lentilles, qu'il installe sur des tréteaux à la grande joie des passants et des enfants, qui, moyennant une faible rétribution, s'absorbent dans la contemplation de quelques images assez grossièrement coloriées.

Pour faire un diorama, on se sert d'une boîte rectangulaire ; sur une des faces perpendiculaires à la face qui repose sur la table, on adapte une lentille. La face qui lui est opposée, ainsi que la partie supérieure de la boîte, doivent être mobiles autour de charnières.

Pour faire un tableau, on tend préalablement sur un châssis une toile de percale ou de calicot, que l'on enduit d'une ou de plusieurs couches de colle de peau, suivant le besoin. On peint la face antérieure avec des couleurs broyées à l'huile, en se servant d'essence et d'un peu d'huile grasse pour les tons vigoureux. Il ne faut employer ni blanc, ni couleurs opaques, ni rien de ce qui pourrait détruire la transparence de la toile; puis l'on trace par derrière les changements que l'on veut faire subir au premier dessin, dont les formes doivent être exactement suivies ou dissimulées avec habileté.

Quand le tableau est mis en place dans le châssis à coulisses, en avant de la face verticale opposée aux lentilles, on lève le couvercle de la boîte, garni d'un miroir, et l'on projette par réflexion la lumière sur le devant du tableau; on obtient ainsi l'éclat du soleil. En baissant progressivement ce couvercle, on imite la tombée de la nuit. Lorsqu'il est presque fermé, on ouvre le fond en y projetant de la lumière, et les spectateurs n'aperçoivent plus que le changement dessiné par derrière.

Je pourrais comprendre dans les lanternes magiques ce petit instrument que les Chinois appellent pittoresquement *wan-boa-tang*, « tube à mille fleurs », et que nous désignons sous le nom plus pompeux et quelque peu pédant de *kaléidoscope*. Cet instrument, que Windsor fit breveter en 1818 comme invention nouvelle, avait déjà été décrit cinquante ans auparavant.

FRÉDÉRIC DILLAYE.

UNE MAISON DE QUATORZE ÉTAGES

La ville de Londres a été longtemps réputée pour n'avoir que des maisons de deux ou trois étages. On va voir ce que peuvent faire aujourd'hui les architectes anglais, qui ne sont pas gênés, comme on l'est à Paris, par des règlements administratifs fixant une limite à la hauteur des maisons.

Pendant un récent séjour à Londres, M. Gaston Tissandier a eu l'occasion de voir une maison d'habitation bourgeoise qui, en comptant les logements construits à demi au-dessous du sol et les greniers, comprend quatorze étages superposés; il y a en outre deux étages de caves.

Cette maison est située dans un quartier neuf, à proximité de l'abbaye de Westminster. Quand on en approche, on est saisi d'étonnement par l'aspect de cette masse, vraiment monumentale, dont la hauteur totale est de 40 mètres. Le nombre des fenêtres, y compris celles qui donnent sur de vastes cours intérieures, dépasse cinq cents. Un ascenseur hydraulique permet aux habitants et aux visiteurs de monter aux différents étages de cette maison colossale. Il faut environ deux minutes pour atteindre le treizième étage, et quand on y est arrivé, on peut y admirer un panorama merveilleux, si le temps est clair. Comme la brume est fréquente à Londres, il arrive souvent que les locataires du treizième étage sont plongés dans les nuages.

Il existe à Gênes des maisons de onze étages. Il en a été autrefois construit à Paris qui avaient sept et neuf étages. Enfin, aux États-Unis, on a fait de nombreux essais de constructions semblables, qui sont devenues habitables, grâce aux ascenseurs.

CLOCHES ET SONNERIES[1]

III

Dame Deschamps gisait sur son lit à demi évanouie, et les amis de Robert Deschamps avaient eu fort à faire pour le faire esquiver au milieu de la foule qui encombrait l'hôtel de ville, et qu'il avait vainement voulu haranguer. A cette heure, il était caché dans les caves du drapier Legras, dont il parlait tantôt à sa femme; il était tapi entre deux balles énormes de drap dont le sort préoccupait maître Legras plus encore que celui du maire, lorsque, d'une chambre haute de sa maison, il aperçut le flot populaire qui prenait la direction de sa demeure en criant : « Un roi! un roi! il nous faut un roi! notre roi à nous! Peu nous importe le roi de Saint-Denis, le roi de Paris; le roi de France et tous ses conseillers ne sauraient faire un peuple, le peuple peut se faire un roi, le roi de Rouen, le roi des Normands! » Et quelques voix ajoutaient : « Jean Legras! Jean Legras! c'est lui qui sera notre roi pour faire et ordonner notre volonté! »

Jean Legras, tout tremblant, descendit dans sa boutique. « S'ils ne me trouvent à leur bon plaisir, ils pilleraient et détruiraient tout, » pensait-il.

Au moment où le drapier descendait son escalier de chêne, noirci par l'âge et soigneusement ciré, il se retourna vers sa fille, âgée de seize ans à peine, depuis deux ans orpheline de sa mère, brave et digne femme qui l'avait pieusement et sagement élevée.

« Guillemette, dit-il, reste enfermée en ta chambre, auprès de ta tante, et, pour bruit que tu entendes, n'aie garde de bouger. Je ne sais ce qu'ils vont faire de moi, mais au moins voudrais-je sauver le plus grand trésor que j'aie en ma maison! »

Guillemette fit un signe de tête; elle ne pouvait pas parler, tant elle pleurait, mais au travers de ses larmes elle entendait les genoux du drapier qui s'entrechoquaient en descendant, et son pas qui retentissait plus lourd que jamais sur les marches.

« Mon pauvre père, se disait-elle, il pense à moi, mais il n'est pas bien résolu en son esprit, et ne sait ce qu'il va dire à ces furieux. S'ils lui font du mal, je ne lui survivrai pas, mais je me jetterai au milieu d'eux pour mourir avec lui. Quand j'aurai dit mes prières avec ma tante, je reviendrai en cette chambre afin de mieux entendre ce qui se passera! »

La populace en délire se précipitait dans la boutique, sous les sombres arcades formées par les étages supérieurs. Déjà les pièces de drap étalées à la devanture avaient été arrachées. Parmi les furieux absorbés par leur colère ou leur vengeance s'était glissé plus d'un pillard qui se promettait de faire profit en cette bagarre. Le peuple criait : « Il nous faut un roi! notre roi! Or sus, Jean Legras, laisse là ta boutique et ta draperie! »

Guillemette regarda par la fenêtre, malgré la défense de son père, et vit celui-ci, pâle et tremblant, monter dans une charrette qu'avaient amenée les émeutiers. Tout alentour de ce grossier char royal, on avait jeté des lambeaux de drap arrachés aux pièces qui encombraient le magasin du drapier.

« Bien a pris à mon père d'avoir caché aux caves et greniers ses plus belles marchandises, pensait-elle; mais je donnerais des deux mains tout ce que contient la maison pour le voir revenir ici sain et sauf! »

Dans toutes les demeures des bourgeois, le long de la rue et sur le parcours de la multitude forcenée, ceux qui avaient osé mettre le pied hors de la porte ou la tête à la fenêtre reconnaissaient Jean Legras et disaient : « Voilà ce qui lui est venu de son amour de jaser et de blâmer rois et princes! C'était en sa boutique que grondaient chaque soir les pairs et prud'hommes; à cette heure, il ne sait plus s'il a le cœur dans sa poitrine ou s'il est descendu dans ses souliers! »

C'était dans l'aître de l'église Saint-Ouen, auprès de la croix, que la populace avait élevé un trône : quatre morceaux de bois recouvert avec le drap écarlate fabriqué par Jean Legras lui-même et destiné à faire des chaperons. Les plus robustes hissèrent le drapier sur cet échafaudage. Le malheureux, plus mort que vif, répétait tout bas ses prières en songeant à sa fille, demeurée seule en sa maison avec une vieille tante paralytique et une servante qui mourait de peur. « Que le Seigneur Dieu garde ma Guillemette! » murmurait-il.

« Sire! criait-on autour de lui, nous périssons sous les aides et gabelles qui nous ont été injustement imposées, ne veux-tu pas que toutes ces charges damnables soient abolies, comme l'avait ordonné à son lit de mort le roi Charles le Sage? »

Jean Legras hésitait; il avait souvent crié contre les impôts, en sa boutique ou dans son parloir, mais il se sentait bien petit seigneur, en dépit de son trône et de sa couronne, pour contredire à lui seul les conseils du roi.

La populace s'irritait de son silence : « Abolis-tu? abolis-tu? » hurlait-on autour de lui; et le pauvre drapier murmura d'une voix faible : « J'octroie l'abolition des impôts! » Un seul cri s'éleva, pénétrant jusqu'au fond des plus pauvres demeures, et réjouissant plus d'un cœur ignorant et faible : « Plus d'aides, plus de tailles, plus de gabelles! Les Normands sont libres et francs de toute servitude. Vive le roi Jean Legras! »

Guillemette, à sa fenêtre, saisit à la volée le nom de son père; elle se pencha plus avant par l'ouverture, craignant d'entendre des menaces de mort se joindre à ce nom chéri. « Non, ce sont des applaudissements; on crie : « Vive le roi Jean Legras! » répéta la jeune fille à sa tante, et la vieille paralytique secoua tristement la tête. « A cette heure, ils lui font fête, marmotta-t-elle; mais ce sont cris qui nous coûteront cher! »

D'autres cris s'élevaient, empreints d'une fureur

1. Suite. — Voy. pages 268 et 283

sauvage. Les hommes et les femmes en délire qui entouraient le trône improvisé avaient dit à leur souverain et à leur esclave : « Sire, que ferons-nous de tous ces receveurs, traitants, usuriers qui nous ont opprimés et sucés si longtemps? que ferons-nous de tous ces juifs qui s'engraissent aux dépens des chrétiens et qui payent si cher le régent de Paris pour les laisser séjourner en notre pays? » La foule hurlait : « Justice! Justice! »

Jean Legras était de plus en plus troublé; il tremblait de tous ses membres et ses dents se heurtaient dans sa bouche lorsqu'il laissa échapper ces mots : « Faites justice! »

Point ne fut besoin de quérir le bourreau de la ville qui, prudemment, s'était réfugié dans l'église Saint-Maclou; cent exécuteurs de la sentence royale s'élancèrent par les rues et les places, fouillant les maisons des traitants, mettant le feu aux demeures où se tapissaient les usuriers juifs ou chrétiens. Le sang coulait dans les ruisseaux et les bras des furieux étaient rouges lorsqu'ils reparurent devant l'église Saint-Ouen, serrant de plus près le trône de Jean Legras. Les cadavres roulaient dans la Seine sous le vieux pont de Mathilde.

« Par la merci de Dieu! nous sommes délivrés des maires, pairs et prud'hommes, comme aussi de leurs sergents! criaient ceux qui revenaient en foule, affluant par toutes les avenues; ils nous ont opprimés d'année en année, se relayant sans cesse pour faire le mal. A cette heure, ils se sont enfuis comme une volée d'arondeaux et nul ne saurait où les chercher pour les amener à leur tour en notre prétoire. On saura bien les retrouver un jour, quand ils ne craindront plus pour leur peau et commenceront à s'enquérir de leurs richesses; mais point ne serait-ce justice s'ils n'étaient châtiés en ce jour de liberté et de vengeance, eux qui ont fait condamner en leur tribunal tant d'innocents; leurs demeures sont là dans les plus belles rues de la ville, grandes et bien bâties, remplies de vaisselle d'or et d'argent, de belles tapisseries et de riches étoffes; ils n'ont eu ni cœur ni entrailles pour les pauvres; les pauvres ne seront-ils pas une fois maîtres en leur logis. Ordonnez, sire, ordonnez que justice soit faite! — J'ordonne! » balbutia Jean Legras.

« Sainte Marie, les voici! » cria Guillemette toujours à sa fenêtre; et elle se retira de quelques pas, cachant son pâle visage derrière le volet à demi fermé. Dans la rue du Grand-Pont, dans la rue Damiette, dans la rue des Gantiers, les forcenés, hache en main, accomplissaient leur œuvre de destruction sur les boiseries sculptées, sur les fines dentelles de pierre des fenêtres et des portes, sur les vitraux enchâssés dans des lames de plomb et formant d'élégants dessins. Les pioches atteignaient même les murailles et le feu secondait les efforts des démolisseurs. Avant que les flammes eussent gagné du terrain, on avait aperçu plus d'un homme, plus d'une femme se glissant à la dérobée le long des murailles, un fardeau sur le dos ou des paquets dans les bras; les beaux meubles et les riches vaisselles des grands bourgeois n'étaient pas tous destinés à périr sous la hache ou sous l'incendie; les misérables chaumières des pillards recélèrent ce soir-là de précieux trésors.

Nul n'avait touché à la maison de Jean Legras qui n'était si riche ni si grand marchand que la plupart de ceux dont les demeures avaient été abattues, sans quoi sa dignité d'un jour n'eût peut-être pas suffi à la protéger.

Guillemette s'était réfugiée à côté du fauteuil de sa tante; la paralytique avait fait un suprême effort, soulevant ses membres raidis, pour entourer de ses bras l'enfant frémissante. Les deux femmes murmuraient leurs prières. Le temps leur parut long avant que les cris cessassent aux environs de leur retraite. La foule s'était de nouveau rassemblée autour du trône où son élu se sentait mourir.

Les odieux traitants avaient disparu, les beaux hôtels des grands bourgeois n'insultaient plus à la misère du peuple; ceux qui avaient réussi à s'en échapper encombraient les églises et les cimetières, cherchant un asile auprès de Dieu et des morts. A la porte du majestueux monastère de Saint-Ouen, la pensée vint naturellement aux émeutiers de s'en prendre à ces moines orgueilleux, fiers de leurs privilèges, prétendant à haute et basse justice et ayant plus d'une fois eux-mêmes fait dresser des gibets. « Justice! justice! » criait-on autour de Jean Legras.

Le drapier hésita moins longtemps que de coutume; il avait eu naguère maille à partir avec le frère trésorier du monastère pour une fourniture de draps dont celui-ci n'avait pas été satisfait et qu'il avait refusé de payer le prix convenu : « Faites justice! » dit-il assez haut.

Le peuple ne l'écoutait pas. Déjà les lourdes portes du couvent avaient cédé sous le poids des barres de fer, sous les coups de hache et de pioche; la multitude se précipitait dans les salles, au réfectoire, dans les appartements particuliers de l'abbé. Celui-ci était agonisant et les moines pâles et blêmes, mais courageux encore dans leur dévouement, défendaient le repos de leur supérieur mourant. Quelques forcenés s'ouvrirent un passage jusqu'au lit de mort. L'abbé Guillaume le Mercher gisait là sur une couche de cendres en signe de pénitence. Les coups de pieds des furieux dispersèrent ce lit funèbre.

« Levez-vous! levez-vous! criaient-ils; venez avec vos moines en l'aître de l'église; le roi de Rouen vous veut parler à vous et à vos moines, sans quoi vous allez tous mourir! »

L'abbé fit un geste de souverain mépris; il était à cette heure sur le point de répondre à un maître plus puissant et plus terrible que le peuple déchaîné lui-même; la compassion pour ses frères tremblants autour de lui ne l'avait pas abandonné.

« Soutenez-moi, » dit-il aux moines qui se pressaient autour de lui, et le mourant se releva pour se traîner

jusqu'au trône de Jean Legras. Celui-ci ne prononçait pas les sentences et se bornait à les confirmer. Quelques hommes de loi de bas étage, aigris par l'insuccès né de leur mauvaise conduite, s'étaient mêlés aux émeutiers et dictaient les réclamations et les demandes : « Moines, plus de baronnies, plus de hautes justices, plus de baillis, plus de gibets, ou vous êtes morts. Le parlement de Paris vous a donné raison contre nous, parce que vous étiez riches et puissants et que nous étions, nous, pauvres et faibles ; mais cette fois c'est nous qui rendons la justice; renoncez sur l'heure aux énormes dépens dont on nous a, par grand tort, grevés à votre profit ; sinon, les coupe-tête sont là qui sauront faire leur devoir aussi bien que le vôtre et sans avoir depuis si longtemps pratiqué. »

L'abbé fit un signe : il demandait une plume. A peine sa main, glacée déjà par la mort, pouvait-elle tracer les lettres de son nom; il signa cependant car il était pressé de s'en aller mourir. Le peuple poussait encore des cris féroces, lorsque les moines rentrèrent dans leur monastère à demi détruit et ravagé.



Il demandait une plume. (P. 301, col. 1.)

Les prêtres chargés de la garde du trésor de Notre-Dame étaient aussi, à cette heure, fort inquiets. Quelques bourgeois et gens de métier, plus instruits que le commun peuple dont se composait en grande partie la foule, avaient eu l'idée de courir à la cathédrale. Les prêtres et les serviteurs de l'archevêché s'étaient formés comme une pieuse milice autour du trésor de Notre-Dame, entourant de leur faible protection les reliques et les châsses, par-dessus tout la châsse de saint Romain, qui sortait une fois chaque année du saint lieu pour donner la vie à un condamné. A côté de la châsse reposait la charte aux Normands enfermée dans un coffre d'or : elle avait naguère assuré la liberté aux Normands ; à cette heure, elle devait confirmer leurs nouveaux privilèges; la cathédrale fut envahie comme l'avait été le monastère.

Impossible était de se défendre : les prêtres furent bientôt repoussés, les chanoines du chapitre traînés à la suite de la précieuse charte.

La charte royale était sortie de son coffre; tous devaient la contempler en honorant le monarque qui l'avait accordée à son peuple, non sans quelque difficulté; quatre bourgeois, la tête nue, soutenant un coussin aux glands d'or, élevaient parfois le précieux parchemin au-dessus de leur tête, afin de mieux montrer au peuple, qui s'empressait autour d'eux, le grand sceau de cire verte sur lequel était représenté Louis X, assis sur son trône, tenant son sceptre et son épée de justice.

« Silence ! criait-on, silence ! » Les trompettes sonnaient, un espace au pied du trône avait été dégagé

de la foule qui le couvrait; un échafaud avait été dressé à la hâte.

Thomas Poignant, bailli d'Harcourt, y monta bientôt, poussé par une grande crainte, car les insurgés le menaçaient d'abattre ses maisons de la place de l'Abbaye, s'il ne lisait sur-le-champ, et de façon à ce que tous pussent l'entendre, le texte de la précieuse charte aux Normands. Le pauvre bailli tremblait de tous ses membres, sa voix était mal assurée: « Plus haut! plus haut! » cria-t-on lorsqu'il commença de lire.

Au-dessus de ses accents indistincts, retentissaient les tintements de la cloche de la commune. Depuis soixante-deux heures, toutes les cloches des églises et monastères étaient restées muettes; seule, la cloche de la commune appelait le peuple, non à la prière et aux saints offices, mais à la démence, au pillage et au meurtre. Elle semblait redoubler ses efforts dans le grand silence qui s'était établi autour de Thomas Poignant.

Le bailli avait repris quelque courage. Les unes après les autres, toutes les promesses royales assurant les franchises de la province furent proclamées, comme elles l'avaient été, soixante-sept ans auparavant, aux oreilles d'un peuple qui n'en comprenait pas toutes les expressions, mais qui savait que ses libertés étaient depuis longtemps protégées par cet acte royal : « Jurez! jurez! criait-on de toutes parts, fidélité à la charte des Normands! »

Le premier, Jean Legras, dut prêter serment; on lui avait ôté sa couronne en signe de respect, tous ceux qui n'avait pas été massacrés parmi les officiers de la couronne furent traînés à sa suite, les chanoines tout tremblants, les maires de Saint-Ouen, de Sainte-Catherine, du Mont-des-Malades, de Bonnes-Nouvelles et tous les autres, les avocats, les bourgeois, et derrière eux tous les gens des petits métiers et le menu peuple, enivré de son triomphe, levaient la main en promettant de vivre et de mourir dans la dévotion aux droits de la province.

Pendant que s'accomplissait la cérémonie du serment, un avocat sans causes, perdu de dettes et de réputation, qui avait fort contribué à exciter la fureur du peuple, se glissa derrière le trône de Jean Legras, de nouveau revêtu de la pesante couronne dont il lui tardait de se débarrasser; il murmura quelques paroles à l'oreille du roi d'un jour.

A cette voix, qu'il reconnaissait comme ayant plus d'une fois présenté les conseils les plus violents et les plus perfides, Jean Legras tressaillit : il avait en haine et mépris ce Gilles Martel, originaire d'une famille honnête, dont il faisait le chagrin et la honte, et qui avait eu l'an passé l'audace de lui demander la main de sa fille Guillemette. Il n'avait pas encore abandonné ce fol espoir, car il disait derrière l'épaule du drapier :

« Messire beau-père, ne croiriez-vous pas que pour sauver nos têtes et nos biens qui sont à cette heure en grand péril... (Jean Legras ne put s'empêcher de sourire à la pensée des *biens* de Gilles Martel) vous feriez sagement de faire jurer ici, à tous ceux qui ont souffert en leurs corps ou en leurs bourses pendant ces trois jours de la justice du peuple, qu'ils renoncent à toute idée de réparation et de vengeance? Ce serait sous peine de mort qu'ils refuseraient de prêter aujourd'hui serment. Ce sera précaution sage, car leur tour reviendra et nous serons alors fort menacés, vous le premier, messire beau-père, car vous avez tout bien voulu et commandé. »

Jean Legras secouait la tête, comme un homme qui sentait d'avance son danger, et ne se croyait pas bien assuré d'y échapper. « De si saintes gens ne voudraient pas violer leur serment, répéta Gilles Martel; faites jurer, faites signer! »

Ses tabellions étaient là qui reçurent toutes les signatures; les dernières furent écrites à la lueur des torches, et si difficiles à lire que plus d'un des signataires se promettait de ne pas reconnaître son sceau et sa main.

La nuit était venue, les chanoines reprirent en liberté le chemin de leurs demeures; tous les moines étaient rentrés dans leurs monastères. Les riches bourgeois, dont les maisons avaient été détruites et pillées, se glissaient l'un après l'autre hors des églises et des cimetières, cherchant un refuge chez des amis ou des parents dont les biens avaient échappé à la fureur de la populace. Jean Legras descendit de son trône, toujours entouré de ses gardes, et fut solennellement reconduit à sa boutique.

Guillemette apparut sur le seuil; son inquiétude avait redoublé son courage naturel; elle fit un pas vers son père et le reçut dans ses bras, enlevant la lourde couronne, signe de son humiliation, et le forçant de s'asseoir sur une chaise à oreillers qu'elle avait descendue à cet effet de la chambre de sa tante. Elle lui essuyait le front, sans s'inquiéter des assistants; quelques-uns l'admiraient tout haut, quelques-uns criaient : « Noël pour la princesse Guillemette! » Mais la fatigue commençait à gagner les plus forcenés; le drapier s'était relevé, entourant sa fille de ses bras, rouge de colère et redoutant pour elle les insultes de la populace. « Il ne faut pas courroucer notre roi! » dirent les mieux intentionnés. Déjà les rangs s'étaient éclaircis. La foule s'écoulait peu à peu, la boutique se trouva vide.

Guillemette s'élança vers les volets qu'elle ferma; puis, tirant derrière elle la porte, elle la verrouilla avec soin. « Venez souper, mon père, dit-elle, ma tante vous attend en sa chambre, à demi morte de peur. Quand vous serez reposé, nous aviserons... » Le drapier avait laissé retomber sa tête sur sa poitrine; il chancelait lorsqu'il se leva pour suivre Guillemette : « Je suis un homme perdu! un homme perdu! » murmurait-il.

A suivre. Mme DE WITT, née GUIZOT.

L'OBSERVATOIRE DE PARIS

L'Académie des sciences s'occupa, dès sa formation, de surveiller la construction du grand Obsertoire que le roi Louis XIV voulait élever à Paris. Le 21 juin 1667, une commission d'académiciens se transporta sur l'emplacement choisi. « Si une espèce de pompe et de cérémonie peut être comptée pour quelque chose en ces matières, rien ne fut plus solennel que les observations qui se firent le 21, jour du solstice. Les mathématiciens se transportèrent à l'endroit désigné du faubourg Saint-Jacques, et tirèrent une méridienne et huit directions... Ils trouvèrent pour la hauteur du pôle à l'Observatoire 84° 49′ 30″, et pour la déclinaison de l'aiguille aimantée, 15 minutes à l'occident. Toutes ces observations furent la consécration du lieu. Les fondements de l'Observatoire furent aussi jetés cette année et l'on frappa une médaille avec ces mots : *Sic itur ad astra* (Ainsi on va jusqu'aux astres). »

On s'était proposé, en créant l'Observatoire, de réunir dans le même lieu tout ce qui avait rapport aux sciences. Les machines, les modèles présentés à l'Académie devaient y être déposés; l'Académie devait même y tenir ses séances. Au-dessous de la terrasse, on avait commencé la construction de laboratoires de chimie; enfin, on se proposait de bâtir, autour de l'Observatoire, des logements particuliers pour tous les astronomes de l'Académie et les autres savants attachés à cet établissement. Ces projets ne furent point mis à exécution : l'Académie eût été trop éloignée du centre de Paris ; le mélange des instruments de mécanique, de chimie et d'astronomie eût été une cause de gêne; enfin la réunion de tous les astronomes en un même lieu fut regardée comme présentant de graves inconvénients.

Cependant, la construction de l'Observatoire touchait à sa fin, et déjà on pouvait louer Claude Perrault de la grandeur et de la solidité de l'édifice. Celui-ci était distribué en longues galeries et en vastes salles d'une élévation considérable, parce que les observations se faisaient alors avec de très grandes lunettes et des instruments de grande dimension. Toutefois, l'œuvre de l'habile architecte auquel nous devons la colonnade du Louvre fut dès l'origine et à juste titre critiquée.

Les plans de l'observatoire avaient été envoyés, en octobre 1868, à Jean-Dominique Cassini, astronome italien, dont la réputation était universelle; mais, dès cette époque, il n'était plus temps de le consulter.

« Lorsque j'arrivai à Paris (en avril 1669), dit J.-D. Cassini dans ses mémoires, le bâtiment de l'Observatoire était élevé au premier étage. Les quatre murailles principales avaient été dressées exactement aux quatre principales régions du monde. Mais les trois tours avancées que l'on ajoutait à l'angle oriental et occidental du côté du midi et au milieu de la face septentrionale me parurent empêcher l'usage important qu'on aurait pu faire de ces murailles en y appliquant quatre grands quarts de cercle.... J'aurais voulu que le bâtiment même de l'Observatoire eût été un grand instrument.... Je proposai d'abord qu'on n'élevât ces tours que jusqu'au second étage. Je trouvais aussi que c'était une grande incommodité de n'avoir pas dans l'Observatoire une seule grande salle d'où l'on pût voir le ciel de tous côtés, de sorte qu'on n'y pouvait pas suivre d'un même lieu le cours entier du soleil et des autres astres.... Mais ceux qui avaient travaillé au dessin de l'Observatoire opinaient de l'exécuter conformément au premier plan qui avait été proposé ; et ce fut en vain que je fis mes représentations à cet égard et bien d'autres encore. »

On le voit, les efforts de J.-D. Cassini n'aboutirent pas à faire modifier, au moins dans les parties essentielles, le plan proposé par Perrault.

L'anecdote suivante nous éclairera mieux encore sur ce sujet : J.-D. Cassini arriva à Paris le 4 avril 1669 ; les plans de l'Observatoire lui étant soumis, il trouva qu'ils n'avaient pas le sens commun. « Jour pris avec M. Perrault, pour en raisonner devant le roi et M. Colbert, l'éloquent Perrault défendit en fort jolies phrases son plan et son architecture; Cassini, qui ne savait que fort mal le français, écorchait les oreilles du roi, de M. Colbert et de Perrault, en voulant plaider la cause de l'astronomie ; et ce fut au point que Perrault, dans la vivacité de la dispute, dit au roi : « *Sire, ce baragouineur-là ne sait ce qu'il dit.* » Cassini se tut, et fit bien; le roi donna raison à Perrault, et fit mal : d'où il en a résulté que l'Observatoire n'a pas le sens commun. »

Les successeurs de J.-D. Cassini, c'est-à-dire ses fils, petits-fils, arrière-petits-fils, ne cessèrent point de protester à l'occasion contre la disposition qui avait été donnée à l'Observatoire. En 1730, on fut obligé de construire extérieurement au bâtiment des petits cabinets où l'on plaça le quart de cercle mobile de Langlois, les voûtes de l'Observatoire empêchant la vue du zénith[1]. En 1765, le monument tombait en ruine; lorsqu'il venait quelques étrangers visiter l'Observatoire, il fallait les conduire avec précaution sous des voûtes dont les pierres, minées par les eaux, se détachaient fréquemment et faisaient courir aux curieux le risque de la vie.

D'où vient donc qu'au bout d'un siècle seulement l'édifice exigeât une restauration générale ? C'est que l'architecte Perrault avait disposé à la partie supérieure du bâtiment une plate-forme de quatre-vingt-cinq pieds d'élévation, fort belle assurément et d'un grand agrément pour la promenade, mais qui, sans pente sensible, empêchait l'écoulement des eaux pluviales, leur permettant ainsi de s'infiltrer dans les voûtes; nous venons de voir ce qui en était résulté.

1. On donne le nom de *zénith* au point du ciel situé au-dessus de la tête de l'observateur, dans le prolongement du rayon terrestre mené par ses pieds.

Cassini de Thury accentua ses plaintes, proposa même d'avancer les fonds nécessaires pour les réparations; il ne fut pas écouté. On le dédommagea seulement de son zèle pour les intérêts de l'astronomie, en le nommant directeur général de l'Observatoire. Ainsi, ce fut juste un siècle après la fondation de cet établissement que fut créée la place de directeur.

Toutefois les choses étaient dans le même état, c'est-à-dire dans la plus pitoyable situation; Cassini IV renouvela les doléances de son père, et, plus heureux que lui, parvint, en 1785, à obtenir la restauration de l'Observatoire. Il eut la joie de voir mettre à exécution ses projets : les voûtes furent démolies, puis refaites en ménageant sur la terrasse supérieure des pentes convenables pour l'écoulement des eaux; des cabinets spéciaux pour de nouveaux instruments furent établis, et l'on commença, avec l'Observatoire ainsi transformé, des séries régulières et continues d'observations.



Dominique Cassini présenté à Louis XIV par Colbert. (P. 303, col. 2.)

Il faut croire cependant que le mal n'avait point été suffisamment atténué, puisque, cinquante ans après, l'illustre Biot soutenait en toutes occasions que « la construction du grand bâtiment qu'on appelle l'Observatoire avait été des plus malheureuses pour l'astronomie française ». Le maréchal Vaillant, en 1854, au nom d'une commission nommée pour réorganiser l'Observatoire, disait : « L'imagination du public a beau voir dans l'Observatoire le sanctuaire de l'astronomie, la vérité est qu'on n'y a jamais fait d'observations suivies. Cette masse monumentale est si complètement impropre à un tel office que son seul emploi a consisté jusqu'ici à servir d'habitation aux astronomes, et Dieu sait comment on est parvenu à pratiquer quelques logements incommodes et insuffisants dans ce donjon, dont les épaisses murailles ne se prêtent pas plus aux exigences de la vie domestique qu'à l'installation des instruments de précision. » Enfin Le Verrier disait : « L'édifice fut élevé sans aucun souci des besoins de l'astronomie, et, en fait, il n'a jamais pu servir aux observations; les astronomes ont toujours dû installer leurs instruments dans des cabinets ou des constructions légères extérieures au bâtiment. » On sait qu'en 1867 M. Le Verrier, adoptant une idée de Cassini IV, proposait de raser l'étage supérieur et d'employer les matériaux à la construction, au nord, en regard du Luxembourg, d'une façade plus convenable que celle qui existe et qui serait assez élevée encore au point de vue architectural. Ses demandes ne furent point écoutées.

A suivre. ALBERT LÉVY.



Holbeck se refusait à quitter la place. (P. 306, col. 1.)

LA PEAU DU TIGRE[1]

VII

L'arrivée.

La magnifique flotte des Messageries Maritimes ne compte guère de plus fins marcheurs que l'*Hougly*; aussi, le matin du dix-huitième jour après son départ de Marseille, le paquebot se trouvait-il en vue de la côte de l'Inde.

Au premier cri de « Terre ! » les passagers avaient bondi hors de leurs cabines; groupés sur le pont, ils dirigeaient des regards avides vers une terre basse, uniforme, et que leur cachaient en partie d'épais nuages. Chacun échangeait ses impressions sur le premier aspect de ce pays légendaire : les uns ne dissimulaient pas leur désappointement, les autres, de plus facile composition, ou sans doute atteints de myopie incurable, s'extasiaient de bonne foi et admiraient sans voir.

Le docteur Holbeck, en sa qualité de myope, se rangeait dans le groupe des enthousiastes, et cependant ses fameuses lunettes d'or eussent pu le rendre plus perspicace.

« Voilà donc, murmurait-il d'un ton lyrique, cette terre sacrée de l'Inde, berceau de toutes les sciences et de toutes les civilisations, contrée bénie où l'homme a pour la première fois compris le lien qui le rattache à la plus infime créature, et a gravé au fronton de ses temples les sublimes préceptes de la métempsychose. N'est-ce pas que c'est beau ? dit-il enfin en se tournant vers Everest.

— Il se peut que ce soit beau en dedans, dit flegmatiquement le jeune homme, mais du dehors c'est laid.

— Comme vous y allez, intervint l'illustre Barbarous, beau ? laid ? pour ma part je ne vois rien que des nuages, qui sûrement nous donneront de l'eau dans un instant. »

Le capitaine, qui passait à ce moment, entendit le pronostic du Marseillais et s'approchant, il dit :

« Vous avez raison, monsieur, ces nuages ne nous présagent rien de bon.

— Nous jouons de malheur, dit le docteur. Avoir dix-sept jours d'un soleil implacable durant notre traversée et trouver le mauvais temps à l'arrivée ! Heureusement que nous serons à Bombay d'ici une heure au plus, n'est-ce pas, monsieur le commandant ?

— Dans une heure ! s'écria le capitaine, mais vous n'y pensez pas. Je serai très satisfait si je puis jeter l'ancre dans la rade de Bombay avant ce soir. Tenez, voyez comme les nuages se massent; dans un instant ils nous auront enveloppés, et bien heureux si nous réussissons après cela à trouver la passe de Kanhéri. Je vous laisse, messieurs, il faut que je veille au grain. »

L'officier s'éloignait à peine, que de larges gouttes de pluie tombèrent sur le pont. Un frisson parut courir sur la mer, les vagues se levèrent tout à coup menaçantes et le navire se mit brusquement à tanguer.

Les passagers se hâtèrent de se réfugier dans

1. Suite. — Voy. pages 267, 273 et 289.

le salon; seul Holbeck refusant de se retirer, ses deux amis restèrent avec lui et, enveloppés dans les caoutchoucs que leur apporta John, ils se mirent à contempler le spectacle de la mer déchaînée.

La tempête se développait avec une rapidité et une intensité vraiment effrayantes. Assailli par le flot furieux, le navire s'avançait par bonds démesurés. A chacun de ses élans, des craquements sinistres traversaient sa membrure de fer. Des paquets de mer balayaient le pont, faisant rouler de çà et de là les fauteuils et les bancs.

Malgré tout, Holbeck se refusait à quitter la place. Cramponné aux mâts, aux bastingages, il cherchait à percer la brume et à découvrir cette côte de l'Inde qui semblait n'avoir été qu'une trompeuse apparition. En vain l'eau battait ses petites jambes, ruisselait sur ses lunettes d'or, et, spectacle plus lamentable, détrempait le beau voile vert dont il avait orné son casque de feutre. Mais le bon docteur avait perdu toute philosophie et il s'exhalait en regrets amers.

« Faire naufrage au port! murmurait-il.

—Eh! n'est-ce pas là l'image de la vie, lui dit Everest qui contemplait impassible le spectacle de la mer en furie. L'homme se débat contre les assauts du sort; parvient-il à sortir victorieux de la lutte, la mort le frappe au moment où il va jouir de son triomphe; heureux est-il encore, car il ignore au moins l'amertume de celui qui toujours vaincu aspire en vain après la délivrance.

— Ta, ta, ta, vous nous la baillez belle, monsieur le milord, repartit vivement Holbeck; je croyais qu'il était entendu une fois pour toutes que vous nous accordiez un an pour accomplir votre guérison, et que jusque-là nous n'entendrions plus vos lugubres invocations à Proserpine. Pour ma part, je vous le dis, je ne me consolerais pas de périr ici, brisé sur ces récifs que j'aperçois là-bas, ou dévoré par quelqu'un des requins qui nous suivent depuis une semaine; primo, parce que je suis désireux de vous voir guérir de votre vilaine maladie noire, indigne d'un bon, brave et intelligent garçon comme vous; secundo, parce que je laisserais incomplète la grande œuvre de ma vie, et que je ne connais aucun savant en Europe capable d'achever ma monographie des fourmis.

— Voulez-vous écouter mon avis? intervint Barbarous qui, à demi étendu sur le pont, faisait piteuse mine sous l'averse; je crois que vous vous disputez inutilement et que cette tempête ne mérite pas tant d'honneur. Elle n'a rien qui puisse vous effrayer, que diriez vous si je vous racontais celle dont je fus l'acteur et la victime au cap de Bonne-Espérance, alors que je naviguais sur l'aviso de l'État, *le Crocodile*. Le premier paquet de mer qui arriva, rasa notre pont aussi net qu'une table, et notre navire, pris comme un bouchon par des vagues semblables à des montagnes, fut lancé ...

— Oui, je sais, interrompit Holbeck avec un sourire, ton naufrage, ami Barbarous, est le plus pathétique que j'aie entendu narrer, mais cela ne rend pas notre situation actuelle plus satisfaisante. Voilà maintenant que nous mettons le cap au sud-ouest, c'est-à-dire que nous tournons le dos à l'Inde. Nous ne serons pas à Bombay avant demain, si nous y arrivons jamais. Inutile de rester plus longtemps à nous tremper de la sorte. Allons prendre un grog au schiedam, cela nous réchauffera et nous fera peut-être voir l'avenir moins en noir.

— Approuvé! » s'écria Barbarous avec enthousiasme, et les trois amis gagnèrent le salon d'entrepont.

Que le terme d'ami dont nous nous servons pour désigner nos héros ne soit pas considéré comme une pure expression de forme. Holbeck, Barbarous et Everest étaient bel et bien devenus de vrais et bons amis, depuis que nous les avons vus quitter ensemble l'hôtel de la *Boule d'or*. Une amitié de dix-huit jours, me direz-vous! Eh bien, cette amitié n'en était pas moins sérieuse.

Everest n'avait pas tardé à s'épancher dans le sein de ses nouveaux compagnons. Il leur avait raconté ses peines, ses chagrins, ses funèbres espérances. Le bon Holbeck s'était senti profondément ému par ce récit et il avait résolu d'entreprendre la guérison de cette âme blessée. Barbarous, doué d'un tempérament moins sensible, mais plein de bonté naïve, avait promis de collaborer à l'œuvre du docteur; seulement, tandis que ce dernier, avec sa candeur de savant et de naturaliste comptait, rattacher son protégé à la vie en éveillant chez lui l'amour des secrets de l'entomologie, le Marseillais rêvait de sauver Everest dans quelque dramatique aventure, au bout de laquelle l'Anglais, par reconnaissance, lui jurerait de supporter paisiblement la vie ou de continuer à partager leur aventureuse existence.

Le jeune homme avait bien vite deviné le généreux complot de ses compagnons, et connaissant leur désintéressement, il leur avait permis de tenter l'expérience. Il y avait mis du reste tant de bonne volonté que cette courte, traversée lui avait paru encore plus courte, et que déjà il appréhendait le moment où, quittant ce navire, il allait de nouveau se trouver mêlé à la société des autres hommes.

Pour l'instant le paquebot s'éloignait à toute vapeur de la côte de l'Inde, et les trois amis continuaient à savourer leur grog au schiedam, aussi paisiblement que le leur permettait un épouvantable roulis.

Cependant, vers le milieu de la journée, le vent baissa et le ciel s'éclaircit un peu. *L'Hougly* de nouveau se rapprocha de la côte, et fut bientôt rejoint par un des bricks du service de pilotage du port en surveillance dans ces parages qui, l'ayant aperçu le matin, s'était mis à sa recherche.

La violence des vagues empêchant le pilote de monter à bord du paquebot, celui-ci dut se contenter de suivre la direction indiquée par le brick qui le guidait vers les atterrissages.

Les passagers garnissaient de nouveau le pont. Le spectacle que présentait le petit brick au milieu de cette mer encore irritée, à côté de la masse impo-

sante de l'*Hougly*, était bien digne d'exciter leur admiration. L'esquif bondissait au sommet des vagues ou disparaissait à demi entre leurs sillons écumeux, conduisant le colosse à travers le dédale de récifs et de bancs qui rendent les abords de Bombay si dangereux. De tous côtés les flots se brisaient avec fureur sur des rochers à fleur d'eau, et il était évident qu'un navire qui se fût aventuré sans guide dans cet étroit chenal eût été infailliblement perdu.

Holbeck, qui suivait avec intérêt la manœuvre du pilote, ne put s'empêcher de s'écrier :

« Voilà, monsieur Everest, de braves gens, qui, eux, font tous les jours le sacrifice de leur vie, mais pour sauver celle des autres. »

Le jeune homme fronça légèrement le sourcil à ce propos dont l'allusion était visible, mais aussitôt, pour réparer l'étourderie du docteur, Barbarous s'écria :

« Ces gens ne font rien de bien extraordinaire, car ils sont, m'a-t-on assuré, garnis de liège des pieds à la tête. Que diriez-vous donc des pilotes de l'embouchure du Sénégal qui, en vous faisant franchir la barre, se plaisent à faire chavirer leur barque pour pouvoir vous repêcher et vous porter à terre sur leurs épaules au milieu des lames écumantes. Voilà des hommes ! »

Everest fut bien obligé de rire. Barbarous était content. Le nuage était dissipé.



Holbeck se défendait bravement. (P. 308, col. 1.)

Maintenant l'*Hougly* sortait de la passe et entrait dans les eaux calmes du port. Cette rade, une des plus belles du monde, se présentait aux voyageurs sous un aspect fort triste : le ciel gris, la pluie torrentielle, les navires et la rive cachés par le brouillard formaient un ensemble peu attrayant. Quelque enthousiasme que le docteur Holbeck eût pu avoir en touchant le but tant souhaité, il lui était cependant bien difficile d'exprimer son admiration.

A peine le navire eut-il jeté l'ancre à une centaine de mètres du rivage, qu'il fut entouré par une nuée de petits canots portant des indigènes. Ceux-ci quittant leurs embarcations se lancèrent à l'assaut et, se cramponnant aux échelles, envahirent le pont en un clin d'œil. Ces braves bateliers du port, craignant plus la pluie pour leurs vêtements que pour leur peau, étaient aussi nus que des Polynésiens ; aussi en se voyant entourés par cette foule de sauvages, hurlant et gambadant, les passagers purent croire que le capitaine de l'*Hougly* s'était trompé et qu'au lieu de les conduire dans la bonne ville de Bombay, métropole de la présidence occidentale de l'Inde anglaise, il les avait livrés à quelque tribu cannibale de la mer du Sud.

L'effroi de ces gens timorés se changea en épouvante quand ils virent ces sauvages se précipiter sur eux, leur arracher des mains leurs parapluies, leurs

sacs, leurs valises, en proférant les plus incompréhensibles vociférations.

Holbeck, attaqué de la sorte, se défendait bravement avec son parapluie et tenait à distance ses agresseurs, mais il eût infailliblement succombé sans l'arrivée opportune d'Everest et de Barbarous qui remontaient du salon chargés de leurs paquets et accoururent au secours de leur ami.

A la vue de ce renfort, les sauvages reculèrent et le brave docteur, pourpre de colère, put enfin trouver assez de voix pour leur crier dans son meilleur anglais :

« Le premier qui touche à mon sac, je l'embroche. »

A cette épouvantable menace, l'un des sauvages se prosterna la face contre terre et dit en mauvais anglais, d'une voix humble :

« Nous vouloir conduire toi à l'hôtel !

— Je le sais bien, répondit Holbeck, mais que nul ne porte la main sur moi ou sur mon sac. »

Un accord finit par intervenir entre les voyageurs et les terribles sauvages qui n'étaient que des commis d'hôtel trop zélés, et le bon docteur se décida à livrer sa personne et celle de ses compagnons aux soins de l'un d'eux.

Les trois amis quittèrent le navire et s'installèrent avec leurs bagages dans un étroit canot, creusé dans le tronc d'un arbre énorme.

La mer était encore fort houleuse, malgré l'abri de la rade, aussi Barbarous, en se voyant assis dans cette coquille de noix au milieu des vagues écumantes, ne put s'empêcher d'évoquer le souvenir des bateliers du Sénégal qui noient à moitié leurs passagers pour avoir le mérite de les sauver.

Cependant le canot, malgré son lourd chargement, volait sur les lames et en quelques minutes il atteignit la pointe de la jetée d'Apollon qui se projette fort avant dans le port.

Mais ici c'était une autre affaire. Il fallait sortir du canot et poser le pied sur l'escalier donnant accès au quai, opération bien simple en apparence, mais que l'agitation des flots rendait presque périlleuse. Barbarous, leste comme un singe, sauta d'un seul bond du bateau sur l'escalier et en un clin d'œil eut gagné le quai. Everest, plus calme, attendit l'instant favorable, posa le pied sur la première marche au moment où la vague se retirait et sans se presser il gravit les deux ou trois marches suivantes avant que le flot fût revenu. Holbeck, qui observait, résolut d'imiter cette manœuvre ; lui aussi sauta lestement sur la première marche, mais il n'avait pas posé le pied sur la seconde que la vague revint, l'enveloppa jusqu'à la ceinture et l'entraînait infailliblement si Everest, le saisissant à bras le corps, ne l'eût arraché à son étreinte.

« A charge de revanche, mon ami, dit chaleureusement au jeune homme le bon docteur en mettant enfin le pied sur le terre-plein du quai. Sans vous, je faisais vraiment naufrage au port. »

Pendant ce temps les portefaix amenaient les bagages et les déposaient sur le quai.

Un Indien, couleur de suie, vêtu d'un uniforme vert et coiffé d'un immense turban, s'avança vers les voyageurs et désignant les bagages du doigt, dit d'un ton automatique :

« Rien à déclarer ?

— Non, monsieur, rien, que je sache, » répondit Holbeck qui s'était fait le porte-parole de la troupe.

L'Indien continuait à examiner les bagages de cet œil inquisiteur qui caractérise les douaniers des cinq parties du monde ; mais, doué sans doute du don de double vue, il parut satisfait de cet examen tout extérieur, et sans faire ouvrir aucune malle il passa à l'inspection des voyageurs eux-mêmes. Everest, Barbarous, le paisible John, ne parurent inspirer aucun soupçon au scrupuleux fonctionnaire, mais il n'en fut pas de même d'Holbeck. Le douanier, après l'avoir fixé avec persistance, finit par mettre la main sur le petit sac que le docteur portait pendu à l'épaule.

« Qu'y a-t-il là-dedans ? demanda-t-il enfin.

— Là-dedans ? dit Holbeck d'un ton quelque peu effrayé. Rien, du moins rien à déclarer, un simple microscope.

— Un microscope ? dit le préposé devenu défiant. Voyons cela ?

— Mais je vous ferai remarquer, monsieur, dit humblement le docteur, qu'il pleut en ce moment et que la pluie peut détériorer cet instrument délicat.

— Ouvrez votre parapluie, » dit le douanier impatienté.

Holbeck comprit qu'il n'y avait plus qu'à obéir. Il ouvrit son parapluie, tira le microscope du sac et le présenta à l'Indien après avoir dégagé l'instrument de son étui.

Le douanier fronça le sourcil en examinant l'appareil, puis il dit sèchement :

« C'est bien, monsieur, la chose n'est soumise à aucun droit, vous pouvez la reprendre, mais je dois vous avertir qu'il n'est pas permis de se moquer de l'autorité.

— Comment, monsieur ? demanda Holbeck stupéfait.

— Sachez, reprit le douanier, que j'ai parfaitement reconnu que ce que vous appelez un microscope n'est qu'un revolver. Allez, messieurs, vous pouvez passer. »

Et majestueusement le préposé regagna sa guérite, laissant le bon docteur complètement bouleversé de rencontrer un fonctionnaire britannique assez ignorant pour confondre un microscope avec une arme à feu.

Cependant la pluie continuait à tomber à torrents Les voyageurs restés seuls sur le quai cherchaient du regard un véhicule pour les transporter jusqu'à la ville dont les premières maisons apparaissaient à travers la brume à plus d'un kilomètre de distance ; mais le quai et la plaine étaient déserts. Ils durent

donc se résoudre à gagner à pied le gîte promis et à se faire suivre des portefaix chargés de leurs bagages.

Inondés d'eau, pataugeant dans une boue liquide, ils atteignirent enfin lé quartier du Fort, et, par des rues sombres, étroites, ils gagnèrent l'hôtel Royal vers lequel les guidait le commis.

L'hôtelier, un grand Parsi, vêtu d'une longue robe de calicot blanc et coiffé d'un bonnet de carton, les reçut obséquieusement :

« Que désirent ces messieurs? demanda-t-il.

— Ce que nous désirons, dit Holbeck que l'impatience commençait à gagner, vous le voyez bien, parbleu : trois chambres pour pouvoir nous sécher et nous reposer de notre promenade marécageuse.

— Je suis désolé de ne pouvoir vous satisfaire, répondit le Parsi.

— Vous n'avez pas de chambres pour nous?



Ils se préparaient au dîner. (P. 309, col. 2.)

— Mon hôtel est plein. Il ne me reste plus qu'une chambre où l'on pourra placer trois lits.

— Mais c'est tout ce que je vous demande depuis une heure, s'écria Holbeck arrivé au paroxysme de la fureur. Les gens de ce pays veulent donc me rendre fou ? »

Et agitant frénétiquement son parapluie, il entra dans le *Royal Hotel* comme s'il eût enlevé une position à la baïonnette.

Un instant après les trois amis étaient enfin dans leur chambre.

« Quel début! » s'écria Holbeck en se laissant tomber sur une chaise.

Everest ne dit rien; tout cela l'avait diverti plus qu'il n'eût pu l'exprimer.

Quant à Barbarous, il se promenait dans la chambre. Tout à coup, les bras et les yeux levés vers le plafond formé d'une simple toile dissimulant la toiture, il s'écria avec emphase :

« O rêve de mon enfance, ô sublime ciel de l'Inde, enfin je te contemple! »

VIII

Un dîner de requins.

Une demi-heure après leur arrivée, grâce aux soins de John, les trois voyageurs avaient réparé les désordres occasionnés par les péripéties du débarquement. Le docteur avait abandonné le négligé du voyage pour sa belle redingote noire qui le faisait ressembler à un parfait notaire; Barbarous avait revêtu son uniforme affectionné de capitaine marchand, et Everest était redevenu le correct gentleman que nous avons vu à Marseille.

« Cet hôtel, dit alors Holbeck, me paraît une abominable bicoque, mais il n'y a rien de mieux dans le pays.

— A Bombay, c'est-à-dire dans la ville, observa Everest; j'ai consulté sur ce point mon Murray. Mais il y a mieux aux environs, dans l'île, et j'aviserai demain à trouver un domicile plus confortable si votre intention est de prolonger votre séjour ici.

— En attendant, dit Barbarous, que l'hôtel soit bon ou mauvais, le moment me semble venu de goûter sa cuisine. Je ne sais quelle heure il est, mais mon estomac a sonné depuis longtemps l'heure du dîner.

— Il est en ce moment midi à Marseille, dit Everest en consultant sa montre.

— Ce qui fait, par conséquent, si je ne me trompe, six heures à Bombay, » remarqua le docteur.

Il achevait à peine qu'un bruit formidable de gong vint ébranler les murs de bois de l'hôtel.

« C'est le dîner! » s'écria joyeusement Barbarous en devinant un signal dans ce vacarme insolite.

Les trois amis sortirent en toute hâte de leur chambre. Pour gagner la salle à manger, ils durent traverser une vérandah encombrée de consommateurs qui, nonchalamment étendus, se préparaient au dîner en absorbant force verres de bitter ou d'eau-de-vie.

La salle à manger était une pièce fort vaste dont une immense table, toute chargée de fruits, de fleurs et de verreries occupait le centre. Au-dessus de la table, et s'étendant sur toute sa longueur, pendait un châssis de bois couvert de toile que des Indiens agitaient au moyen de cordes, de façon à lui faire traverser la salle dans toute sa largeur et à jouer ainsi le rôle d'un gigantesque éventail [1].

Nos trois amis prirent place; les hôtes, ladies et gentlemen arrivèrent, et bientôt la table se trouva garnie.

1. Ces sortes d'immenses éventails, qui garnissent toutes les habitations de l'Inde, sont appelés *panka*. Mis en mouvement par des hommes, ils renouvellent constamment l'air dans les pièces habitées, et atténuent ainsi l'effet funeste de cette atmosphère embrasée.

maître d'hôtel indigène frappa discrètement dans ses mains; aussitôt une nuée de serviteurs vêtus de longues robes blanches et coiffés de grands turbans se mit à servir le potage. Chaque domestique portant une assiette la déposait devant un des convives, puis, cela fait, se plaçait debout les bras croisés derrière sa chaise et restait immobile.

Barbarous fut le premier à s'apercevoir qu'on ne le servait pas ; mais Holbeck calma son impatience en lui faisant observer qu'étant les derniers arrivés, il était juste qu'ils fussent servis les derniers. Il parlait encore que de nouveau, à un signal du maître d'hôtel, les domestiques s'agitèrent tous ensemble, enlevèrent les assiettes, les remplacèrent par d'autres contenant le premier service, puis reprirent leur impassible immobilité.

Du coup, Barbarous qui restait toujours, ainsi que ses amis, devant son assiette vide, n'y tint plus; s'armant de son couteau, il se mit à faire tinter frénétiquement son verre.

Ce bruit insolite sembla frapper toute l'assistance de stupeur. Les convives, arrêtant leur mastication silencieuse, dirigèrent des regards surpris et choqués vers l'auteur de cet acte inqualifiable; puis, ayant reconnu sans doute un marin français, ils hochèrent la tête avec dédain et reprirent leur rapide procédé d'absorption.

Barbarous, ne voyant rien venir, continuait son carillon sans se troubler.

Enfin, le maître de l'établissement accourut, tout effaré et se penchant confidentiellement entre le docteur et le Marseillais, il leur murmura :

« De grâce, messieurs, cessez ce scandale. Ma table n'est fréquentée que par des gentlemen et pareil tapage jetterait du discrédit sur ma maison. Que puis-je faire pour vous être agréable ?

— C'est trop fort, s'écria Holbeck que la colère gagnait, il nous demande ce qu'il peut faire pour nous être agréable! Mais nous donner à dîner, palsambleu!

— A dîner? reprit l'hôtelier d'un ton stupéfait.

— Ah çà! est-ce une gageure? dit le docteur écumant. Croyez-vous que nous soyons assis ici pour regarder les autres manger. »

Un trait de lumière parut traverser le crâne obtus du Parsi.

« Je vois ce que c'est, dit-il. Ces messieurs n'ont sans doute pas de khansamahs?

— Qu'est-ce que c'est que ça? dit Holbeck.

— Le khansamah est le domestique qui sert à table, répondit l'hôtelier.

— Faites appeler mon domestique, dit Everest intervenant.

— Impossible, mylord, reprit le Parsi, votre domestique est Européen et ne peut servir à table avec des Indiens, ceux-ci y perdraient leur caste.

— Eh bien, s'écria Barbarous, arrangez-vous comme vous voudrez; trouvez-nous des khansamahs ou des Chinois, à votre guise, mais si on ne me sert pas mon dîner, je monte sur la table, je casse la vaisselle et j'empêche tout le monde de manger ainsi à mon nez et à ma barbe. »

Épouvanté par cette horrible menace, l'hôtelier s'empressa de dire :

« Arrêtez, monseigneur, mes propres domestiques vont eux-mêmes vous servir, mais, que Votre Excellence me pardonne de le lui répéter, la chose est contraire à l'usage.

— Mon dîner! » se contenta de répondre Barbarous devenu féroce.

Le Parsi disparut; un instant après trois hommes enturbannés prenaient place derrière nos amis et les mettaient à même de rattraper le temps perdu.

Everest lui-même, oubliant toute mélancolie, imita ses camarades et dévora sans réflexion les plats qui se succédaient avec une rapidité vertigineuse : soupe moulouktaoney, poissons et crevettes au cari, volailles au chutney, bœuf à la sauce rouge, hachis aux piments, etc. Ce n'est qu'au treizième plat que Barbarous se hasarda à dire :

« Il me semble que toute cette cuisine est diantrement poivrée.

— Tu peux dire, ajouta Holbeck, que tous ces plats sont dignes de la table de Pluton; je ne sens plus ma langue et je suis sûr que mes lèvres sont déjà couvertes d'ampoules. L'hôtelier veut nous montrer que nous sommes dans le vrai pays des épices.

— Oh! dit Everest, nous connaissons tous ces plats en Angleterre, seulement nous les accompagnons toujours d'excellent porto, tandis que le vin qu'on nous sert ici n'est qu'une épouvantable piquette.

— Plaignez-vous, dit Barbarous, si j'en crois l'étiquette, j'en suis déjà à ma seconde bouteille de Château-Laffitte.

— Bois, mon ami, dit Holbeck, mais ne te fie pas à l'étiquette, le Laffitte de ce pays sort de l'officine de quelque apothicaire de Liverpool. »

La rapidité avec laquelle se succédaient les plats ne permettait guère la conversation ; il fallait se taire et se hâter, si l'on ne voulait rester en arrière et troubler l'harmonie de ce service si bien ordonné.

Aux mets poivrés succédait maintenant une série de plats sucrés: poudings, blancs-mangers, pâtés de fruits, gelées de goyaves, tartes, conserves.

Imitant en cela ses compatriotes qui garnissaient la table, Everest absorbait d'un air lent et ennuyé tout ce qui se présentait devant lui ; mais malgré son apparente lenteur, le bouillant Holbeck avait grand peine à se tenir au courant. Aussi, quand il vit apparaître les fruits, il poussa un soupir de satisfaction.

« Ouf! murmura-t-il, nous approchons de la fin de ce festin de requins. Mon cher ami, dit-il à Everest, je vous avertis que si je suis condamné pour quelques jours à cet épouvantable régime, j'éclaterai de pléthore.

— Bah! dit le jeune homme, on doit s'y faire. Voyez nos voisins; aucun ne paraît en souffrir.

— Cependant, reprit le docteur, je me suis laissé dire que les Anglais mouraient en ce pays comme des mouches. Je vois maintenant que le climat n'en est

pas la seule cause. A manger de la sorte, le climat du paradis terrestre serait fatal au meilleur estomac. »

Parmi les fruits, un surtout excitait la curiosité du docteur; c'était la mangue, ce célèbre fruit qui n'est excellent qu'à Bombay et que ses admirateurs mettent au-dessus de tous les produits de Pomone. Cependant, lorsque Holbeck, coupant une mangue en deux, eut absorbé une cuillerée de la pulpe jaunâtre remplissant le fruit, il fit une atroce grimace.

« Hélas! dit-il, comment croire les voyageurs? J'ai lu une description de la mangue, comparant ce fruit au nectar de l'Olympe, et il me semble déguster un sorbet à la térébenthine.

— Question d'appréciation, dit philosophiquement Everest; peut-être qu'après quinze jours de térébenthine le gosier s'habitue à ce goût au point de ne pouvoir s'en passer. A Londres, les publicains vendent, sous le nom de gin, du pétrole d'Amérique coupé d'un peu d'alcool et le peuple anglais se révolterait si on le privait de ce mélange épouvantable et toxique. »

Enfin, le repas était arrivé à son terme. Les dames se levèrent simultanément et quittèrent la salle, tandis que les messieurs, après avoir salué ce départ d'un faible mouvement, reprenaient leurs places. Les domestiques enlevaient les nappes et couvraient la table de verres et de flacons de gin, de brandy, de whisky et de tous les alcools chers aux Anglais.

Everest sortit un étui de sa poche, en tira des cigares qu'il présenta à ses compagnons.

« Mes chers amis, dit-il, je ne puis vous exprimer mon bonheur de me trouver enfin avec vous sur cette terre de l'Inde, où un secret pressentiment m'avertit que je trouverai le dénouement de ma triste destinée.

— Everest! dit Holbeck, l'interrompant d'un ton de reproche amical. Et nos conventions?

— Je ne les oublie pas, reprit le jeune homme, et je vous promets de tout faire pour vous aider à atteindre le résultat que vous désirez. Seulement je vais encore réclamer un service de mon ami Holbeck. Il sait combien toutes les questions d'intérêt me sont pénibles; la vue d'une pièce d'or me remplit de tristesse. Eh bien, je lui demande de devenir l'administrateur, le directeur de notre association, avec l'assentiment de Barbarous, bien entendu.

— Barbarous approuve, dit le Marseillais.

— A partir d'aujourd'hui, continua Everest, le docteur aura la direction de la caisse de la société; c'est lui qui règlera, paiera, engagera. Je sais que c'est une lourde tâche que je le prie d'assumer, mais je fais appel à son bon cœur, ma guérison est à ce prix.

— Ah! l'astucieux personnage, s'écria Holbeck; au moment où je vais refuser, le voilà qui m'entortille par les sentiments. Mais c'est abominable ce que vous me demandez là; il va falloir tenir des registres, des comptes.

— Ni registres, ni comptes, reprit Everest; chacun de nous versera son avoir à la caisse et quand il n'y aura plus d'argent, c'est qu'il n'y en aura plus.

— Je vous vois venir, dit Holbeck; là où nous donnerons un sou, vous donnerez une guinée. Non, non, parts égales.

— Docteur! dit le jeune Anglais d'un ton suppliant.

— Eh bien, voyons, je ne dis ni oui, ni non; nous verrons à arranger la chose. »

A ce moment, le bon docteur fit un saut sur sa chaise, comme s'il avait été piqué par un serpent. Tournant légèrement la tête, il venait d'apercevoir tout près de lui une immense paire de bottines placée au milieu de la table; à ces bottines tenait une paire de jambes d'une longueur interminable et la paire de jambes se terminait par un gigantesque Anglais nonchalamment vautré dans un fauteuil à bascule. Mais son étonnement devint de la stupeur, quand, poursuivant son examen, Holbeck aperçut tous les autres convives dans la même situation, étalés dans leurs fauteuils et étendant les jambes au milieu des verres et des bouteilles, sur l'acajou de la table. Son regard se reporta plein d'un effarement interrogatif sur ses compagnons.

« C'est, paraît-il, l'usage du pays, dit Everest avec calme. J'ai souvent vu en Angleterre d'anciens officiers des Indes mettre leurs pieds sur la table après le repas.

— Ah! vraiment, dit Holbeck; l'usage n'est pas précisément élégant, mais on s'instruit toujours en voyageant. Les requins sont repus, ils digèrent. Quant à moi, je n'ai l'habitude de m'étendre que dans mon lit. Allons nous coucher. »

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



RAPHAEL D'URBINO

28 MARS 1483. — 28 MARS 1883.

Deux villes d'Italie viennent de célébrer, avec une grande solennité, le quatrième centenaire de la naissance du plus illustre des peintres, de Raphaël Sanzio: l'une, Urbino, sa patrie, le théâtre de ses premiers succès; l'autre, Rome, deux fois capitale du monde, enrichie par le génie du maître de tant de chefs-d'œuvre nouveaux, venant s'ajouter à ceux qu'y ont accumulés l'antiquité, le moyen âge, la première Renaissance. Mais le jour de la naissance de Raphaël a été plus qu'une fête italienne: de toutes les parties

de l'Europe et jusque de l'Amérique et de l'Asie, des artistes, des savants, des amateurs, de simples fidèles, ont tenu à apporter le tribut de leur admiration à celui que la postérité a surnommé le peintre divin. La date du 28 mars a fait revivre dans toutes les mémoires l'image de cet ardent champion du vrai, du bien, du beau, de cet artiste tour à tour naïf et pathétique, gracieux et sublime, qui a su faire vibrer en nous tant de sentiments nobles et généreux, et qui a offert à l'humanité un idéal dont les siècles ont respecté la pureté et la fraîcheur.

La petite ville d'Urbino, qu'en ces jours de commune émotion tous les admirateurs de Raphaël ont associée au souvenir du plus illustre de ses fils, est située à peu de distance de l'Adriatique, sur une montagne escarpée, qu'entourent, ici de riants vallons, là des pics dénudés, presque inaccessibles. La cité elle-même, bien déchue de son antique splendeur et placée en dehors des grandes voies de communication (de la station de Pesaro, la patrie de Rossini, il faut cinq grandes heures pour s'y rendre avec une voiture attelée d'un bon cheval), abonde en contrastes piquants; son sol accidenté réserve au voyageur mille surprises; là, à côté de splendides panoramas, dont l'un, celui que l'on découvre du haut des remparts, s'étend jusqu'à l'Adriatique, se succèdent des ruelles étroites, escarpées, sans air et sans lumière; des palais, parmi lesquels celui qu'a bâti au quinzième siècle le duc Frédéric ferait l'ornement de n'importe quelle capitale, y alternent avec de misérables masures. C'est dans une de ces rues montueuses, qu'aucune voiture ne saurait gravir, que s'élève la maison, petite et modeste, mais claire et riante, dans laquelle Raphaël a vu le jour.



Portrait de Raphaël peint par lui-même. (P. 315, col. 1.)

La ville et l'Académie royale d'Urbino se sont honorées en transformant, il y a peu d'années, en monument public l'humble demeure consacrée par de si glorieux souvenirs.

A l'époque de la naissance de Raphaël, les Urbinates brillaient au premier rang, tant par la valeur guerrière que par le culte des lettres, des arts, des sciences. Leur souverain, le duc Frédéric de Montefeltro, était un capitaine habile et entreprenant, un prince juste, un Mécène éclairé et généreux Le grand mouvement de rénovation intellectuelle que l'on a désigné sous le nom de *Renaissance*, et qui s'étend du commencement du quinzième à la fin du seizième siècle, dilatait alors les cœurs, enflammait les imaginations.

Depuis le temps des anciens Romains, l'Italie n'a pas connu de période plus prospère, plus brillante; son influence s'exerçait jusque sur les parties les plus reculées de l'Europe; l'Orient même lui demandait des ingénieurs, des savants, des artistes.

Pour aimer le beau, le jeune Raphaël n'eut qu'à suivre l'exemple de son père, Giovanni (ou Jean) Santi, peintre d'un talent pur et recueilli, poète aux aspirations élevées, car Giovanni Santi maniait à la fois le pinceau et la plume. C'était un précepteur tendre et persuasif, tel que l'enfant de génie, tout fait de tendresse, d'affabilité, de poésie, pouvait en souhaiter. Raphaël grandit donc au milieu des images les plus riantes, des modèles les plus séduisants: madones contemplant d'un œil radieux leur divin fils endormi



Les Loges de Raphaël, au Vatican. (P. 315, col. 1.)

sur leur sein; chérubins voltigeant dans les régions éthérées, parmi des nuages se détachant sur un fond d'or; évangélistes, apôtres, prophètes, calmes, graves, sublimes; des oiseaux chantant sur la branche d'un arbre en fleurs, de frais ruisseaux courant à travers le gazon émaillé de pâquerettes, complétaient ces pages d'un charme indicible. Une peinture de Giovanni Santi, exposée de nos jours encore dans sa maison, nous montre sa femme Magia ou Marguerite assise devant un pupitre, dans l'attitude familière aux madones, et tenant sur ses genoux celui qui devait porter si loin la gloire de son nom. Le futur peintre de la *Belle Jardinière*, de la *Madone de saint Sixte*, de la *Sainte Famille* de François Ier, pouvait-il souhaiter une initiation plus charmante!

L'enfant apprit donc le dessin comme d'autres apprennent l'alphabet; ce fut en se jouant qu'il se familiarisa avec les secrets de la perspective et de l'anatomie, avec l'art de fixer la ressemblance d'un portrait, de donner à une physionomie l'expression convenable, de revêtir les figures des couleurs les plus harmonieuses. Ne croyez point, cependant, qu'il abusât ni de sa facilité naturelle, ni de la faveur du sort qui lui donna un précepteur dans son propre père : jamais travail plus opiniâtre ne vint au secours de dispositions plus heureuses. Même au comble de la gloire, Raphaël ne cessa pas un instant de consulter la nature avec respect, avec amour; jusqu'à la fin de sa vie, voulait-il esquisser une de ces madones qu'il savait cependant par cœur, il faisait poser devant lui un modèle dont il reproduisait scrupuleusement les traits avant de la transformer en l'image de la reine des cieux.

Inaugurée sous des auspices si favorables, l'enfance de Raphaël fut bientôt obscurcie par deux grands deuils, deux pertes irréparables; il ne comptait que huit ans et demi lorsqu'il perdit sa mère et un peu plus de onze ans quand il perdit son père. Voilà donc l'enfant presque livré à lui-même au milieu d'une famille désunie, à un moment où la protection et les conseils paternels lui auraient été le plus nécessaires.

Un artiste éminent, le Pérugin, ainsi appelé de sa résidence, Pérouse, ville située à quelque distance d'Urbino, remplaça le précepteur, sinon le père. C'est sous sa direction que Raphaël se pénétra des principes de l'École ombrienne, école qui se distinguait à la fois par la ferveur du sentiment religieux et par la science du coloris, ce coloris chaud et harmonieux que l'on admire dans les tableaux du Pérugin, conservés au Louvre.

Après avoir passé plusieurs années dans l'atelier du Pérugin, dont ses manières si gentilles et son talent naissant avaient conquis l'affection, Raphaël se fixa, en 1504, à Florence, cette ville célèbre dans les arts, les lettres, les sciences, qu'on a souvent appelée l'Athènes de l'Italie. Là, au milieu des artistes les plus célèbres, parmi lesquels il faut citer, au premier rang, Léonard de Vinci et Michel-Ange, le jeune maître agrandit son style et donna plus d'essor à son imagination. Cependant, sauf de rares exceptions, pendant les quatre années qu'il passa soit à Florence, soit dans les environs (il retournait à chaque instant dans sa chère ville d'Urbino), il traita de préférence, ainsi qu'il l'avait fait à Pérouse, des sujets religieux : la *Belle Jardinière*, du Louvre, le *Christ mis au tombeau*, *Saint Georges combattant le dragon*, etc. Sa liaison avec un habile peintre entré dans l'ordre de saint Dominique, Fra Bartolomeo, ne pouvait que le confirmer dans ces aspirations.

La seconde manière de Raphaël (1504-1508), celle où il s'inspire de l'École florentine, se distingue par une science plus profonde et une plus grande liberté, qualités qui n'enlèvent toutefois rien à la fraîcheur de ses impressions, à l'exquise poésie qu'il sait répandre sur toutes ses créations.

Malgré ses progrès, ses triomphes, Raphaël était plus apprécié encore de ses confrères que du grand public lorsque, en 1508, la recommandation de son compatriote, le célèbre architecte Bramante, lui valut l'insigne honneur de collaborer à la décoration du Vatican sous les auspices du pape Jules II, souverain aussi passionné pour la guerre que pour les arts. C'était le moment où Michel-Ange peignait son chef-d'œuvre : la voûte de la chapelle Sixtine. Tandis que le grand sculpteur, peintre et architecte florentin, qui ne tarda pas à devenir l'adversaire de Raphaël, complétait les peintures de la chapelle favorite des papes, son jeune émule fut chargé d'orner de fresques, c'est-à-dire de peintures appliquées sur du mortier encore frais, leur appartement privé, les *Stances*, comme on les appelle encore aujourd'hui. Commencé en 1508 par Raphaël seul, ce travail considérable ne fut achevé que dix ans plus tard, avec le concours des disciples qui se groupèrent rapidement autour du jeune maître, comme des soldats autour d'un général expérimenté.

Dans la première « Stance » ou salle, Raphaël peignit sur une paroi le *Triomphe de la Foi*, sur l'autre le *Triomphe de la Philosophie*. La première, la *Dispute du Saint-Sacrement*, nous montre, dans la partie supérieure, le Christ, la Vierge, les prophètes, les apôtres, les anges réunis en de solennelles assises; dans le bas, les Pères et les docteurs de l'Église discutent, s'émeuvent, se passionnent autour de l'autel sur lequel se célèbre le mystère de la messe. La seconde composition, l'*École d'Athènes*, a pour acteurs les philosophes de la Grèce, conversant ou discutant sous un majestueux portique, au centre duquel se tiennent les deux princes de la philosophie antique : Platon et Aristote.

La beauté du groupement, l'intensité de la vie, la noblesse des figures, l'éloquence des expressions ou des gestes, rendirent promptement célèbres la *Dispute du Saint-Sacrement* et l'*École d'Athènes*. Les contemporains éblouis y virent une œuvre divine plutôt qu'humaine; le nom de Raphaël d'Urbino, presque inconnu la veille, vola de bouche en bouche; l'Italie entière déclara que les artistes grecs et romains étaient vaincus.

Le *Parnasse*, le *Châtiment d'Heliodore*, la *Messe de Bolsène*, la *Rencontre de saint Léon et d'Attila*, la *Victoire de Constantin sur Maxence*, et plusieurs autres peintures non moins belles complétèrent la décoration des Stances et affermirent la réputation de Raphaël. Bientôt l'exécution des fameux cartons de tapisseries représentant les *Actes des apôtres*, cartons aujourd'hui conservés à Londres, et celle des peintures des *Loges* (galerie ouverte attenant aux Stances), dont le sujet est l'*Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, acheva de faire du palais du Vatican un musée sans rival.

Jules II était mort sur ces entrefaites ; mais Raphaël trouva dans son successeur, Léon X, le Mécène illustre qui a donné son nom au seizième siècle, un protecteur non moins ardent. Riche, courtisé, au comble de la gloire, l'artiste n'oublia pas la modestie et l'affabilité qui lui avaient dans sa jeunesse valu tant de chaudes sympathies : les plus grands seigneurs recherchaient son amitié; ses élèves l'aimaient comme un père; sa bonté se révéla surtout dans les relations qu'il ne cessa d'entretenir avec ses obscurs et pauvres parents d'Urbino.

L'activité déployée par Raphaël, à partir de 1513, date de l'avènement de Léon X, tient du prodige. On le voit à la fois peindre des portraits, des tableaux de sainteté, des tableaux historiques ou mythologiques, diriger les travaux de construction de la basilique de Saint-Pierre, modeler des statues, organiser des fêtes officielles, surveiller les monuments antiques de Rome, sur lesquels il préparait un grand travail archéologique et artistique. Citons parmi tant de chefs-d'œuvre, dont un seul aurait suffi à illustrer tout autre nom, les portraits de Léon X (au musée de Florence) et de Balthazar Castiglione, poète et diplomate, l'ami intime du peintre (au musée du Louvre), la *Madone de Foligno*, la *Vierge à la chaise*, la *Madone de Saint-Sixte*, la *Sainte-Famille* de François Ier (au Louvre), le *Triomphe de Galathée*, l'*Histoire de Psyché* (palais de la Farnésine, à Rome).

Tributaire des Ombriens et des Florentins pendant les deux périodes précédentes, Raphaël fonda l'École romaine pendant cette nouvelle période (1508-1520).

Cependant cet effort incessant, cette production d'une fécondité sans pareille, finirent par épuiser le frêle et délicat artiste, aux yeux langoureux, au doux sourire, à la longue chevelure noire, que nous montre le portrait dans lequel Raphaël s'est représenté lui-même, au musée de Florence. Atteint par une fièvre pernicieuse, il sentit rapidement approcher l'heure fatale : comme un soldat frappé en plein triomphe, il succomba au moment où il mettait la dernière main à l'une de ses toiles les plus fameuses, la *Transfiguration*.

Il ne comptait que trente-sept ans (un an de plus que le prince des musiciens, Mozart, avec lequel son génie a tant d'affinités), lorsqu'il expira, le vendredi saint (il était né un vendredi saint également), 6 avril 1520.

La douleur causée par cette mort subite fut immense. Lorsqu'on exposa dans son atelier, ce champ d'honneur sur lequel il était mort, son cadavre à côté de la *Transfiguration*, le contraste entre l'œuvre pleine de vie et l'auteur réduit à l'impuissance arracha des sanglots à toutes les poitrines. Ses élèves, Jules Romain, Perino del Vaga, Jean d'Udine, Marc Antoine et tant d'autres, perdaient le plus affectueux des maîtres; le pape, qui pleura amèrement à la nouvelle fatale, le plus zélé des collaborateurs; l'Italie un des plus glorieux d'entre ses fils. Les artistes de Rome entière accompagnèrent à sa demeure dernière, au Panthéon, où il repose aujourd'hui, la dépouille mortelle de celui qui avait été la personnification même du génie de la peinture.

Le souvenir de cette fin prématurée a dû ajouter encore à l'émotion de la foule qui s'est pressée, le 28 mars dernier, à Urbino dans l'humble maison natale, et à Rome, devant le tombeau vénéré du plus tendre et du plus noble des artistes.

EUGÈNE MÜNTZ.

CLOCHES ET SONNERIES [1]

IV

Le silence s'était rétabli dans la ville de Rouen, et avec le silence la consternation commençait à se glisser dans les cœurs. Ceux qui avaient subi les injures de la multitude en furie avaient depuis longtemps compris qu'à leurs maux personnels viendrait infailliblement s'ajouter la colère royale frappant la cité tout entière. Les innocents et les victimes subiraient ainsi en partie le châtiment dû aux coupables.

Déjà on annonçait l'arrivée d'un corps d'hommes d'armes commandés par messire Jean de Vienne, amiral de France. Avec lui, les seigneurs de Pastourel et Jean le Mercier, sire de Nogaret, devaient être chargés de juger et de châtier les rebelles. Ceux-ci avaient voulu tenter un dernier effort. Les plus hardis et les plus prévoyants avaient résolu de se mettre à l'abri de la justice royale en s'emparant du château bâti naguère par Philippe-Auguste, et qui dominait la ville. Mais le châtelain ne s'était pas laissé prendre par surprise : les gardes avaient repoussé les émeutiers, et, lorsque ceux-ci étaient redescendus dans la ville, après avoir vainement tenté l'assaut, ils avaient trouvé les bourgeois, riches et paisibles, en armes à leur tour, et groupés autour du maire, Robert Deschamps, qui était sorti de sa cachette entre les ballots de drap de Jean Legras. Le roi d'un jour l'avait remplacé dans sa retraite. En vain Guillemette avait voulu persuader

1. Suite. — Voy. pages 266, 283 et 299.

à son père de prendre courageusement sa place parmi les défenseurs de l'ordre.

« Ce que vous avez fait, vous n'en êtes pas responsable, disait-elle; on vous a traîné hors de votre boutique, ce que vous avez dit et ordonné ne venait pas de vous, et vous rendiez vos ordres sous peine de votre vie. Les juges de Monseigneur le comprendront ainsi si vous ne prenez pas tournure de coupable et effrayé. »

Les efforts de la bonne fille furent inutiles; Jean Legras tremblait au seul nom des juges royaux et n'osait pas descendre en sa boutique, fût-ce pour le marché le plus avantageux. Par curiosité, plus d'un acheteur avait reparu chez Jean Legras depuis que le calme s'était rétabli dans la ville; mais Guillemette était seule, ordonnant aux apprentis et répondant, comme son père le lui avait ordonné, à toutes les questions : « Mon père étant malade à la suite de toutes les rudesses et violences qu'on lui avait faites, il avait besoin de prendre le grand air, et il s'en est allé veiller à ses affaires en la campagne. »



Guillemette avait ouvert toutes les portes. (P. 316, col. 1.)

Les commissaires venus de la part du roi étaient entrés dans la ville depuis vingt-cinq jours déjà. Les prisons étaient encombrées par les séditieux arrêtés sur leur ordre. Les commissaires s'étaient naturellement enquis de Jean Legras : personne ne l'avait vu depuis que les séditieux l'avaient ramené chez lui. « Mort de peur! » dirent les voisins lorsqu'ils furent interrogés. Les recherches faites dans la maison n'avaient pas abouti; Guillemette avait ouvert toutes les portes devant les soldats : « Mon père n'est pas là! » disait-elle. Dans le fond de son cœur, elle demandait à Dieu de lui pardonner son mensonge.

Les têtes des coupables tombaient chaque jour sur la place du Vieux-Marché, et la justice des commissaires du roi était plus dure que celle du maire ou de l'official. Cependant, on disait qu'à Paris les oncles du roi n'étaient pas satisfaits et trouvaient que la ville rebelle n'était pas suffisamment châtiée. A toutes les demandes en grâce venues de Rouen, et Dieu sait si elles étaient nombreuses, le roi et son conseil avaient répondu par des refus menaçants. « Allez demander des lettres de rémission à votre roi Jean Legras, » avait-on dit. On annonçait l'arrivée du jeune monarque, accompagné de tous ses oncles. La colère du régent était particulièrement excitée : dans la révolte de Rouen, l'un des mots d'ordre des séditieux avait été le vol du trésor de Charles V, à Paris et à Melun, par son frère le duc d'Anjou.

On était au samedi saint; trente-huit jours s'étaient écoulés depuis que la ville avait retrouvé le calme à la suite des crimes et des folies qui avaient consterné les bourgeois honnêtes et paisibles. A cette heure, et les années ordinaires, le peuple commençait à se réjouir au sortir du temps de pénitence, attendant avec bonheur le lever du saint jour de Pâques qui commençait, pour lors, l'année civile en terminant l'année religieuse. A la veille de Pâques, cette année-là, c'était le deuil et l'angoisse qui agitaient à Rouen tous les cœurs.

Cependant l'archevêque n'avait point perdu toute espérance, et le pasteur n'abandonnait pas si aisément son troupeau.

« Prenez soin que l'entrée de notre sire le roi et des princes soit digne de leur grandeur et noblesse, avait-il ordonné à tous ses prêtres, et répétez partout, à ceux qui vous voudront entendre, que plus les bourgeois se porteront à les bien accueillir, plus ils auront espoir de toucher le cœur du roi, qui est jeune et d'un cœur bon comme celui du roi Charles le Sage, son père. »

Guillaume de Lestranges connaissait le duc d'Anjou et son avide dureté; il ne comptait pas sur sa compassion non plus que sur la justice du duc de Bourgogne, accoutumé à régir sévèrement ses peuples. « C'est au roi à pardonner, » pensait-il.

Le peuple se jette volontiers aux conseils qui lui ouvrent une voie de salut. Dès le matin du samedi saint, avant qu'il fît grand jour, toutes les femmes étaient à l'œuvre, sortant des coffres les tapisseries dont on avait coutume de décorer les maisons aux grandes fêtes, rassemblant dans les jardins et jusque dans la campagne les fleurs nouvelles qui commençaient à parer la terre en ces premiers jours de printemps. Tout le long des chemins que devait suivre le cortège royal, des bourgeois et des bourgeoises, des gentilhommes et de nobles dames accourus au secours du pauvre peuple, les prêtres, mêlés à la foule

des petites gens, s'étaient agenouillés, les mains jointes. Lorsque le roi Charles VI entra dans la ville par la porte Martinville, dont on avait abattu les battants ainsi que les murailles environnantes, car le prince avait déclaré qu'il entrerait à Rouen par la brèche avec les armes découvertes, tous, d'une seule voix, s'écrièrent: « Noël! Vive le roi notre bon seigneur! » Les larmes coupaient la voix à plusieurs et les sanglots se mêlaient aux cris de joie, faisant ainsi appel au cœur du petit prince qui foulait pour la première fois le pavé de sa ville de Rouen.

L'enfant promenait autour de lui des regards étonnés. Depuis tantôt six semaines, il n'entendait parler que des violences et des rébellions de ces gens de Rouen qu'il voyait prosternés devant lui, le saluant de leurs acclamations et de leurs regards suppliants. A chaque pas du jeune monarque les cris redoublèrent, semblant devenir plus joyeux, comme si toutes personnes se prenaient d'amour à la vue de ce prince si souverainement beau de corps et de visage, en qui Dieu avait empreint tant de bénignité et de douceur qu'il la témoignait clairement en sa face. Tous commençaient à espérer et les voix s'unissaient pour répéter : « Noël ! »

Cependant le régent marchait à deux pas derrière son neveu, accompagné par ses frères. Or, comme le peuple, il avait remarqué l'émotion qui gagnait le jeune monarque à la réception inattendue que lui faisait sa bonne ville. Déjà, en passant près du beffroi de l'hôtel de ville, il avait relevé la tête, regardant avec colère cette cloche de la commune qui seule avait encouragé la rébellion de ses tintements, et qui s'aventurait aujourd'hui à se joindre aux volées des cloches fidèles retentissant de toutes parts dans la ville. « Qu'on dépende cette insolente cloche, » avait dit le duc d'Anjou, et soudain les sonneurs s'arrêtèrent. La cloche, vigoureusement lancée par leurs bras, fit encore entendre quelques sons joyeux; puis, changeant tout à coup de voix, à mesure que cessait l'impulsion donnée, la cloche de la commune ne laissa plus échapper qu'un gémissement plaintif auquel succéda bientôt le silence. Déjà des ouvriers, s'élançant avec la docilité de la crainte, escaladaient le beffroi pour en descendre la cloche coupable. Le duc d'Anjou avait écouté les derniers tintements de la cloche; il regardait son neveu essuyant à la dérobée quelques larmes; il regardait la foule agenouillée et les mains jointes, pleurant et demandant grâce par tant de signes de joie et d'amour.



La suppliante se jeta aux pieds du roi. (P. 318, col. 1.)

« Ribauds! dit-il très haut et d'une voix dure, plutôt dussiez-vous crier merci la hart au cou, mais aussi bien y perdez-vous votre temps et votre peine! »

A ce même instant, et lorsque l'effroi renaissant glaçait tous les cœurs, une jeune fille bien vêtue, jolie et de modeste apparence, se détacha de la foule prosternée et fit quelques pas vers le roi. Celui-ci s'arrêta, forçant ses oncles et tout son cortège à s'arrêter comme lui. La suppliante se jeta aux pieds du roi, pleurant, mais cherchant à réprimer ses larmes : « Noble sire et gentil roi, dit-elle, faites grâce à mon père, pour l'amour du saint Fils de Dieu, qui demain sortira du tombeau; » et comme le jeune roi demandait avec bonté : « Et qui est votre père? » Guillemette répondit sans hésiter : « C'est Jean Legras qui a été, contre sa volonté et en terreur de sa vie, traîné en la place Saint-Ouen pour y faire à grand tort le roi! »

Avant que Charles VI pût répondre, le régent avait fait un pas en avant et tendait le bras comme pour saisir brusquement la jeune fille; il s'écria d'une voix terrible : « Ah! Jean Legras, ce beau souverain des meurtriers et des ribauds, où est-il caché? Qu'il se montre et qu'il apprenne ce qu'est la vengeance d'un roi! » Guillemette avait relevé la tête : « Monseigneur, dit-elle (et sa voix ne tremblait pas), mon père est en lieu sûr et n'en sortira, j'espère, que pour apprendre ce que peut la miséricorde d'un roi contre son juste courroux! »

La foule des suppliants était bien inquiète et troublée par la crainte; un grand nombre de ceux qui se pressait dans les rues, au passage du jeune roi, savaient enfermés dans les prisons de la ville leurs parents et leurs amis, et l'attitude du régent les glaçait d'effroi. Cependant un frémissement d'admiration courut de rang en rang aux paroles de Guillemette; quelques voix s'élevèrent même : « Grâce, sire! grâce, Monseigneur! pour Jean Legras; il ne savait ce qu'il faisait, tant il était effrayé! » Ce fut à ces voix, venues à l'aide de la jeune fille plutôt qu'à Guillemette elle-même que répondit encore le régent : « Ceux qui crucifiaient Notre-Seigneur Jésus-Christ ne savaient non plus ce qu'ils faisaient; » mais ce fut Guillemette qui reprit, prompte comme l'éclair : « Aussi, Notre-Seigneur leur a-t-il pardonné, Messire! »

Le duc d'Anjou avait touché l'épaule de son neveu; malgré toute sa dureté, il avait trop d'esprit et d'expérience des soulèvements populaires pour ne savoir pas jusqu'où pouvait se déployer la rigueur de la justice. « Nous ne saurions demeurer plus longtemps ici, beau neveu, murmura-t-il à l'oreille du roi; on avisera à l'affaire d'un malheureux qui a laissé couler tant de sang, s'il ne l'a fait couler lui-même. » Charles VI releva la tête, obéissant à la voix et à l'impulsion de son oncle : « Nous aviserons, » répéta-t-il tout haut; mais son regard promettait la bienveillance. Guillemette, toujours agenouillée, recula lentement et disparut dans la foule qui répétait encore : « Grâce! grâce! pour Jean Legras! »

Le cœur de l'enfant royal était encore ému lorsqu'il arriva enfin devant le grand portail de la cathédrale. L'archevêque était là pour le recevoir, entouré de tout son clergé. Les chanoines ne semblaient plus se ressentir des terreurs qui les avaient agités six semaines auparavant; ils portaient leurs chapes de fêtes et les cloches de l'église sonnaient joyeusement en *alleluia*. Le prélat arrêta le jeune monarque à la porte des saints lieux, parlant longtemps du bon roi Charles le Sage qu'il avait bien connu et fort aimé. Guillaume de Lestranges avait été bien avant dans la confiance du sage monarque et son fils ne l'ignorait pas. Il lui semblait entendre son père lui-même parler par la voix de l'évêque, et les conseils que lui donnait celui-ci résonnaient dans son âme comme un appel de la tombe. Il avançait tout rêveur après le discours de l'archevêque, lorsqu'il aperçut dans le chœur de l'église un tombeau somptueux nouvellement élevé. Le jeune roi ne demanda pas quel était ce monument; il savait que là reposait le cœur du roi son père, par lui légué à la ville de Rouen. L'enfant oublia ses oncles, les sévères résolutions du régent, les leçons du duc de Bourgogne, les crimes et les fautes des émeutiers de Rouen : il ne pensa plus qu'à son père, aux jours où il l'avait vu, étant avec lui dans sa chambre, signer en grand nombre, pendant les jours saints, des lettres de grâce. Il se remémora aussi en souvenir de quelle miséricorde divine le sage roi avait coutume d'en user ainsi. Il éleva la voix dans l'église, se faisant entendre à la fois du clergé ravi et de ses oncles étonnés et mécontents.

« Or sus, dit le roi Charles VI, qu'on dresse sur-le-champ des lettres de pardon pour ceux qui ont failli en cette ville, qu'on les fasse pleines et entières et qu'elles soient revêtues de notre sceau royal; nous les octroyons pour honneur et révérence de la sainte et benoîte semaine en laquelle nous sommes, et de la gracieuse et belle recueillette que les habitants de Rouen viennent de nous faire, à notre joyeux avènement en cette ville! »

L'archevêque s'était avancé vers le roi, le remerciant et le bénissant au nom de Dieu; les chanoines ne pouvaient retenir leurs larmes pieusement reconnaissantes; plus d'un clerc s'était glissé au travers des rangs pressés du clergé et cherchait à gagner la porte de la cathédrale, afin de répandre la bonne nouvelle parmi le peuple; mais la foule était énorme et les plus adroits avançaient lentement. Un renouveau d'espérance commençait à peine à circuler parmi la multitude lorsque l'archevêque, coupant court à l'expression de sa joie, quitta le roi et parut tout à coup au sommet de l'antique jubé. Il tenait à la main un papier, car il avait aussitôt fait écrire par l'un de ses prêtres les lettres de grâce que venait d'accorder le jeune monarque, et ce furent les paroles mêmes du pardon royal qu'il lut tout haut devant le peuple assemblé dans la nef et dans les ailes de l'église. Une seule voix, retentissant comme le bruit du tonnerre ou des flots déchaînés, répondit à la voix du prélat : « Noël! criait le peuple; vive notre bon roi, Charles sixième! » Et dans les rues, sur les places, de maison en maison, à mesure que

la joyeuse, la consolante nouvelle courait de bouche en bouche, la population de Rouen tout entière répéta : « Noël ! »

En vain l'évêque faisait signe aux assistants, en vain les chanoines étaient eux-mêmes sortis du chœur pour rappeler le peuple au respect du saint lieu, le tonnerre de la joie et de l'amour populaire grondait sous toutes les voûtes de la cathédrale, et ses échos roulèrent d'arceau en arceau, résonnant sous les vieilles voûtes comme un cri d'hosannah! Le silence commençait à peine à se rétablir, lorsqu'un cortège touchant fendit les rangs de la foule et s'avança le long de la nef. Pâles, les yeux affaiblis par les larmes et les privations, vêtus encore de leurs habits déchirés au sein des luttes municipales, la foule des prisonniers graciés et tantôt libérés était sortie des geôles et des tours pour venir rendre grâce au jeune roi et pour s'agenouiller auprès du tombeau de son père. Les larmes coulaient sur toutes les joues; on entendait de toutes parts retentir des sanglots. Au même moment, le cierge pascal venait d'être allumé et toutes les cloches des églises de la ville annonçaient à toute volée la grande fête de Pâques.

« Sire, dit Guillaume de Lestranges, montrant de la main les prisonniers d'hier prosternés au pied des autels, voilà revenir les beaux jours de l'Église naissante; vous avez fait comme ces grands empereurs qui, à la Pâques, mettaient tous les prisonniers en liberté, ne voulant pas, disait-ils, qu'en ce jour d'universelle allégresse un seul chrétien eût lieu de gémir. Fasse Dieu qu'il n'y ait que joie sur la terre pour un roi qui commence son règne sous de tels auspices ! »

A suivre. Mme DE WITT, née GUIZOT.

LES JEUX DE TIR[1]

Les jeux de l'arc en Belgique. — Les sociétés toxophiles de France et d'Angleterre. — L'arbalète.

Les Hollandais et les Belges goûtent beaucoup le tir à l'arc. Les vieux Bruxellois aiment, comme par le passé, à se rendre le dimanche, ou le jeudi, dans les prairies avoisinantes et à y lancer une volée de grosses flèches. Le gagnant est proclamé roi du tir et reçoit le prix composé généralement de pièces d'argenterie.

« Il faut se rappeler, dit M. Camille Lemonnier, la jovialité brabançonne pour se rendre compte de l'animation de ces parties, où les cris, les rires, les cliquetis des verres s'entremêlent, pendant que, obèses et trapus, les membres bandent à force des poings leurs énormes arcs où la corde se tend comme un câble et tout à coup font siffler la flèche qui part droite, rapide comme l'éclair, quelquefois dépasse le triangle, oscille lentement dans les airs, puis retombe et d'autres fois, mieux projetée, va culbuter d'un coup sec, qui s'entend de loin, l'oiseau affublé de plumes versicolores. Naturellement l'installation de chaque roi est accompagnée de promenades triomphales, de tournées de bière et de grands banquets où le sacre se consomme au bruit des fourchettes.

» Le tir au berceau n'excite pas moins d'enthousiasme. Nombre de vieux cabarets de la ville possèdent une allée droite, bordée de planches et recouverte de verdure, comme une tonnelle carrée, où les tireurs, l'un après l'autre, s'en viennent et manœuvrent l'arme lourde qui doit leur donner la royauté. Autant de locaux d'ailleurs, autant de sociétés; chacune a son bedeau, ses séances, son patron particulier, et, les jours de réjouissances publiques, promène par les rues son étendard où l'or fleurit en arabesques tortillées sur le grenat et l'émeraude des velours. » On peut ajouter que des colliers de médailles sonnant joyeusement dans l'air rehaussent encore la pompe de ces étalages.

En France, au commencement du second empire, il s'opéra un grand mouvement en faveur du tir à l'arc. Quelques amateurs créèrent un journal spécial : *l'Archer français, journal des tireurs d'arc*. Des compagnies se formèrent sur toute l'étendue du territoire. En 1854, la ville de Noyon organisa un concours. Cent et une compagnies y vinrent disputer les prix, bannières déployées. Elles étaient toutes revêtues d'uniformes particuliers. Le tir dura six semaines et les tireurs décochèrent, dit-on, vingt-deux mille flèches.

En Angleterre, les sociétés toxophiles sont nombreuses, excellemment organisées. Elles se livrent à de fréquents exercices, et tiennent même des meetings.

Pour tirer l'arc, on le saisit de la main gauche à pleine paume, et, de la droite, on prend une flèche dans la poche. Puis faisant face au but, la tête droite, le corps bien effacé, le pied gauche en avant, le pied droit en équerre, légèrement en arrière, on élève la main gauche à la hauteur de l'œil, en prenant bien soin de replier les doigts sur la paume. Sans cette précaution, leur extrémité serait douloureusement atteinte par la corde en se détendant vers l'arc. La main droite pose la flèche, qu'elle tient entre le pouce et l'index, sur le pouce de la main gauche et l'encoche sur la corde qu'elle tire à elle, vers l'oreille, à la hauteur de l'épaule. Quand la tension arrive à son maximum, c'est-à-dire quand la main atteint le plan de l'oreille, le tireur lâche à la fois flèche et corde. La corde se détend, l'arc se redresse, la flèche part décrivant dans l'air une parabole rapide.

Il ne faut point perdre de vue qu'une flèche ne doit jamais être décochée horizontalement attendu que le bout de la pointe étant sensiblement plus lourd que le bout des plumes elle toucherait fatalement le but au-dessous du point visé. C'est pour rectifier le tir qu'on porte la main gauche à la hauteur de l'œil et la main droite à la hauteur de l'oreille. L'habitude,

1. Suite. — Voy. pages 270 et 287.

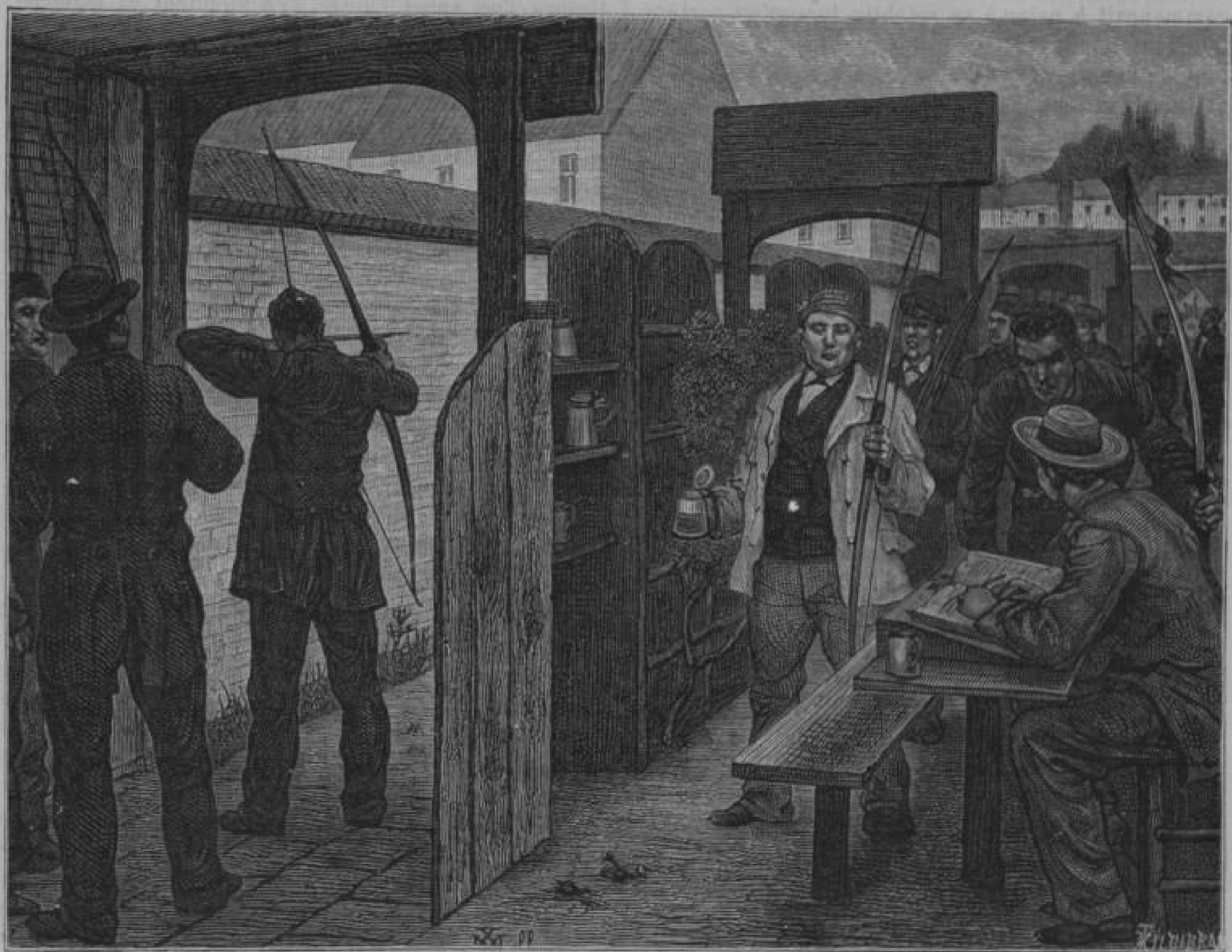
mieux que tout autre maître, indique quelles sont, suivant les distances, les inclinaisons que vous devrez donner à votre flèche.

Je vous dirai cependant, et comme règle générale, que cette inclinaison doit être en raison directe de la distance à parcourir, c'est-à-dire qu'il faut incliner la flèche d'autant plus qu'elle a plus de chemin à parcourir pour atteindre le but.

En perfectionnant l'arc, on a fait l'arbalète.

une crosse de fusil et la rainure par un tube fendu sur les côtés pour laisser jouer la corde. Ce tube a l'immense avantage de maintenir la flèche dans quelque position que l'on mette l'arbalète, excepté dans le tir de haut en bas, et encore, obvie-t-on à cet inconvénient en entourant sa flèche d'une floche de coton qui l'empêche de glisser.

D'un autre côté, à l'aide du tube, on peut remplacer la flèche par de petites balles en terre glaise, c'est-à-



Le tir au berceau, en Belgique. (P. 319, col. 2.)

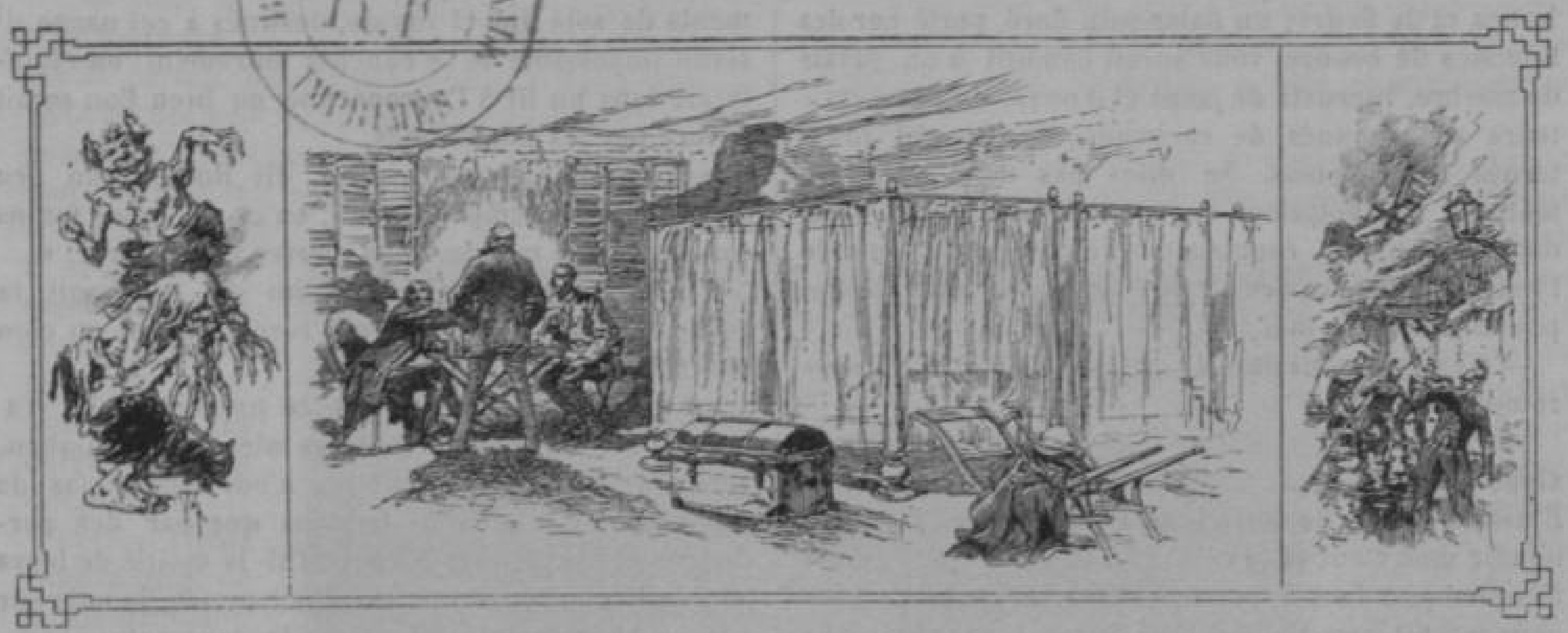
Au temps où l'arbalète comptait au nombre des armes de guerre, elle se composait d'un bâton ou fût, vers l'extrémité duquel on ménageait, en dessous, une protubérance que traversait un arc. Ce fût présentait une rainure creusée dans toute sa longueur, et dans laquelle on couchait les flèches. Vers l'extrémité de cette rainure se trouvait une entaille traversant le bois où se logeait et tournait une petite roue de fer appelée noix et portant un cran dans lequel venait s'arrêter la corde de l'arc. La roue était munie aussi d'un cran crochetant sur un ressort. A l'aide d'une gâchette on décochait ce ressort : la corde se détendait lançant la flèche au loin.

Dans l'arbalète moderne, on a remplacé le fût par

dire par un projectile peu coûteux et très facile à faire soi-même. Il suffit de préparer une galette de terre glaise, et d'y enfoncer le tube d'un entonnoir d'un calibre semblable à celui du canon de l'arbalète. Les petits cylindres ainsi obtenus sont mis sur une planche pour sécher et le retrait que la dessiccation leur fait éprouver, leur donne le jeu suffisant pour entrer dans le canon de l'arme.

On fabrique des arbalètes de quatre mètres de long, mais elles sont spécialement destinées à la pêche aux grenouilles.

A suivre. FRÉDÉRIC DILLAYE.



C'était une grande pièce carrée. (P. 321, col. 1.)

LA PEAU DU TIGRE[1]

IX

Une nuit agitée.

Les voyageurs regagnèrent leur chambre, et, avant de se livrer aux douceurs d'un sommeil bien gagné, ils procédèrent à l'examen de leur appartement.

C'était une grande pièce carrée, aux murs blanchis à la chaux. Une natte en paille de riz, fine et soyeuse, couvrait entièrement le plancher, mais le plafond n'était formé que d'une simple toile accrochée aux solives et émaillée de nombreux trous à travers lesquels on apercevait la toiture. Quelques fauteuils de rotin, deux tables servant de toilettes constituaient tout le mobilier. Nous oublions cependant les trois lits pompeusement annoncés par l'hôtelier Parsi; rangés en bataille au beau milieu de la chambre, ils ressemblaient, avec leurs hautes moustiquaires carrées, à des catafalques. C'est vers eux que se dirigea tout d'abord le prudent Holbeck.

« Certes, dit-il, cette chambre n'est pas un palais, mais j'en ai vu bien d'autres dans les meilleurs hôtels de Saint-Louis du Sénégal et même de Rio-Janeiro. L'essentiel est que les lits soient passables; bons, ce serait trop demander. »

Et, entr'ouvrant une des moustiquaires, il jeta un coup d'œil à l'intérieur de la cage de mousseline.

« Diantre, dit-il, en retirant vivement la tête, les matelas sont étroits et minces comme une galette; de plus, on a oublié de les garnir de draps.

— John va aller nous en chercher, dit Everest, car je vois qu'en ce pays ce que l'on a de mieux à faire est de se servir soi-même.

— Par la même occasion, ajouta le docteur, John nous montera les ingrédients nécessaires à la fabrication d'un grog au schiedam. C'est ici, mes amis, que vous pourrez apprécier les vertus de ce breuvage qui nous permettra de lutter victorieusement contre les influences néfastes d'un climat meurtrier et d'une nourriture diabolique. »

Pendant que John allait exécuter ces ordres, Holbeck s'étala commodément dans un des fauteuils, tira sa pipe de sa poche, la bourra posément et l'alluma, puis, ayant accompli ces diverses opérations, il poussa un long soupir de satisfaction.

« Enfin, dit-il, nous voilà au bout de cette terrible journée de l'arrivée. Rappelez-vous ce que je vous dis, Everest; il n'y a rien de plus épouvantable que ce jour-là. Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, c'est toujours le moment des déboires et des illusions. On arrive la tête farcie de tout ce qu'on a lu sur le pays et on est étonné de voir que le tableau qu'on s'en est fait ne ressemble en rien à la réalité. Et il en est partout de même. Arrive-t-on pour la première fois à Paris, on est surpris de voir les fameux boulevards bordés de maisons semblables à celles des autres villes; en Suisse les montagnes vous paraissent des collines, et le premier spectacle de la mer désillusionne bien des gens. Ici sans doute vous vous attendiez à débarquer sur un sable fin, ombragé par des palmiers dont les cimes eussent été enguirlandées de

[1] Suite. — Voy. pages 257, 273, 289 et 305.

lianes et de fleurs; un palanquin doré, porté par des hommes de bronze, vous aurait conduit à un palais de marbre, incrusté de jaspe et d'onyx, où des serviteurs enturbannés de cachemire se fussent prosternés à vos pieds. Ne dites pas non! voilà les tableaux qui flottaient vaguement, je le veux bien, dans votre esprit, évoqués par le nom prestigieux de l'Inde. Je vois sur votre figure que vous êtes désappointé. Eh bien, moi non.

— C'est que vous êtes un philosophe, vous, interrompit Everest.

— Pas du tout, reprit le docteur, mais je me souviens de ce qui m'est arrivé autrefois avec un des plus illustres poètes de notre temps. Ses œuvres faisaient bondir mon cœur et je rêvais du bonheur que j'aurais à contempler face à face cet immortel génie. Ce bonheur me fut accordé. Un jour je me rencontrai avec le poète chez des amis; ce titan avait la figure et la tournure d'un honnête et paisible rentier, et quand il ouvrit la bouche ce fut pour se plaindre d'un rhume de cerveau qui le torturait depuis huit jours. Les pays sont comme les hommes; il ne faut pas les juger sur l'apparence.

— Mais, mon cher Holbeck, dit Everest, quel beau feu vous enflamme! Croyez-vous vraiment que je sois assez léger pour juger aussi témérairement un pays où je n'ai fait que mettre le pied? J'avoue que le premier abord est peu favorable et que je n'aurais pas dédaigné votre palanquin doré pour traverser la plaine où nous barbottions tout à l'heure, mais j'espère que tout s'arrangera et que ce beau pays deviendra plus hospitalier à la longue.

— Ah! enfin, voici John, » dit Barbarous en réprimant un bâillement, car ces dissertations philosophiques avaient le don de l'endormir.

Le domestique rentrait portant un plateau chargé de verres et de flacons. Derrière lui venait l'hôtelier.

« Milord, dit le Parsi s'adressant à Everest, je viens m'enquérir moi-même de vos besoins, car votre serviteur n'a pu m'expliquer ce que vous désirez.

— On a oublié de mettre des draps à nos lits, dit le jeune homme.

— Des draps! répéta le Parsi d'un ton surpris.

— Oui, des draps! s'écria Holbeck qui décidément devenait irritable. Des draps pour couvrir nos lits.

— Des draps! dit l'hôtelier, mais je n'en ai pas.

— Comment, vous n'en avez pas? exclama le docteur qui bondit hors de son fauteuil. Allez-vous recommencer la plaisanterie du dîner? En ce cas apprenez moi comment on se couche dans ce pays.

— Nous autres, dit le Parsi, nous couchons par terre sur des nattes, mais les seigneurs européens couchent sur des lits.

— Tout habillés? s'écria Holbeck.

— Oui, monsieur.

— Ah! vraiment, reprit le docteur un peu abasourdi.

— Certainement, monsieur, continua le Parsi. Il vous sera facile de vous procurer demain des vêtements de soie fine et souple, destinés à cet usage. Il serait impossible de se coucher autrement: on étoufferait dans un lit à l'européenne, ou bien l'on serait dévoré par les moustiques.

— Vous devez avoir raison, dit Holbeck un peu honteux de son emportement; en ce cas, nous ferons comme tout le monde. Vous pouvez vous retirer. »

L'hôtelier partit, suivi de John qui regagnait la petite chambre qu'on lui avait réservée dans un coin de l'hôtel.

« En somme, dit Barbarous, ce pays-ci est un vrai pays de sauvages et ne vaut pas mieux que le Gabon. Tenez, regardez, les fenêtres n'ont même pas de vitrages; elles ne sont fermées que par des persiennes et encore leur manque-t-il la moitié de leurs lattes. Si nous étions au rez-de-chaussée, je suis sûr que les chacals entreraient par là dans notre chambre, comme un jour où une de ces malignes bêtes vint... »

Mais le brave Marseillais ne put achever sa citation; il laissa tout à coup échapper la bougie qu'il tenait à la main et il roula sur le sol en poussant un cri terrible. La bougie s'était éteinte dans sa chute et la pièce se trouva plongée, dans l'obscurité la plus profonde.

Everest s'était élancé à tâtons au secours de son compagnon, tandis qu'Holbeck, occupé à confectionner le grog au schiedam, renversait, dans son trouble, la table et les flacons qu'elle portait.

Pendant ce temps, Barbarous continuait à se débattre dans les ténèbres avec son mystérieux ennemi tout en poussant de véritables rugissements. Quant à Everest, il n'avait pu arriver au secours du Marseillais; dans son élan, il avait rencontré une des moustiquaires, l'avait traversée et s'était trouvé enveloppé dans ses replis comme dans un filet.

Holbeck, rempli d'angoisse et entendant les imprécations de l'Anglais se joindre à celles de Barbarous, sentit son cœur défaillir. Des souvenirs de Thugs[1], d'étrangleurs, de Dacoïts, traversèrent son esprit. De toute la force de ses poumons il se mit à appeler à l'aide, et en même temps, se souvenant qu'il avait sur lui des allumettes-bougies, il essaya de jeter un peu de lumière sur cette scène de carnage; mais les allumettes avaient participé à son bain de l'arrivée et se refusaient à prendre.

Enfin, tout à coup, la voix de Barbarous s'éleva de nouveau au-dessus du vacarme et le docteur frémissant l'entendit s'écrier d'un ton de triomphe :

« Ah! je le tiens cette fois, je crois que je l'ai étranglé. »

D'un mouvement frénétique Holbeck enflamma une des allumettes; la cire répandit sa faible lueur et le docteur aperçut devant lui Barbarous debout,

1. On sait qu'il y a une trentaine d'années la secte des Thugs jeta la terreur dans l'Inde; ces misérables fanatiques s'introduisaient dans les demeures durant la nuit, et étranglaient leurs victimes pour se rendre favorable la sanglante déesse Kali. Traqués, poursuivis par les Anglais, ils ont, de nos jours, été remplacés par les Dacoïts, bandits non moins redoutables, qui n'ont que le vol et le pillage pour but

tenant dans sa main ensanglantée un animal d'une forme étrange.

« Je parlais de chacals, reprit le Marseillais ; en voilà un qui peut se vanter de m'avoir fait une fière peur. Je n'aurais jamais cru que cet animal pouvait sauter de la sorte; celui-ci s'était accroché à ma gorge et un peu plus il m'étranglait; avec ça qu'il a des dents pointues, qui m'entraient dans les doigts comme des aiguilles. »

Everest s'était enfin dégagé de la moustiquaire et le docteur, ayant rallumé la bougie, examinait curieusement l'animal.

« Mais, dit-il tout à coup, ce n'est pas un chacal, c'est une roussette. »

Et saisissant la bête, il déploya les longues membranes qui la faisaient ressembler à un renard muni d'ailes diaboliques.

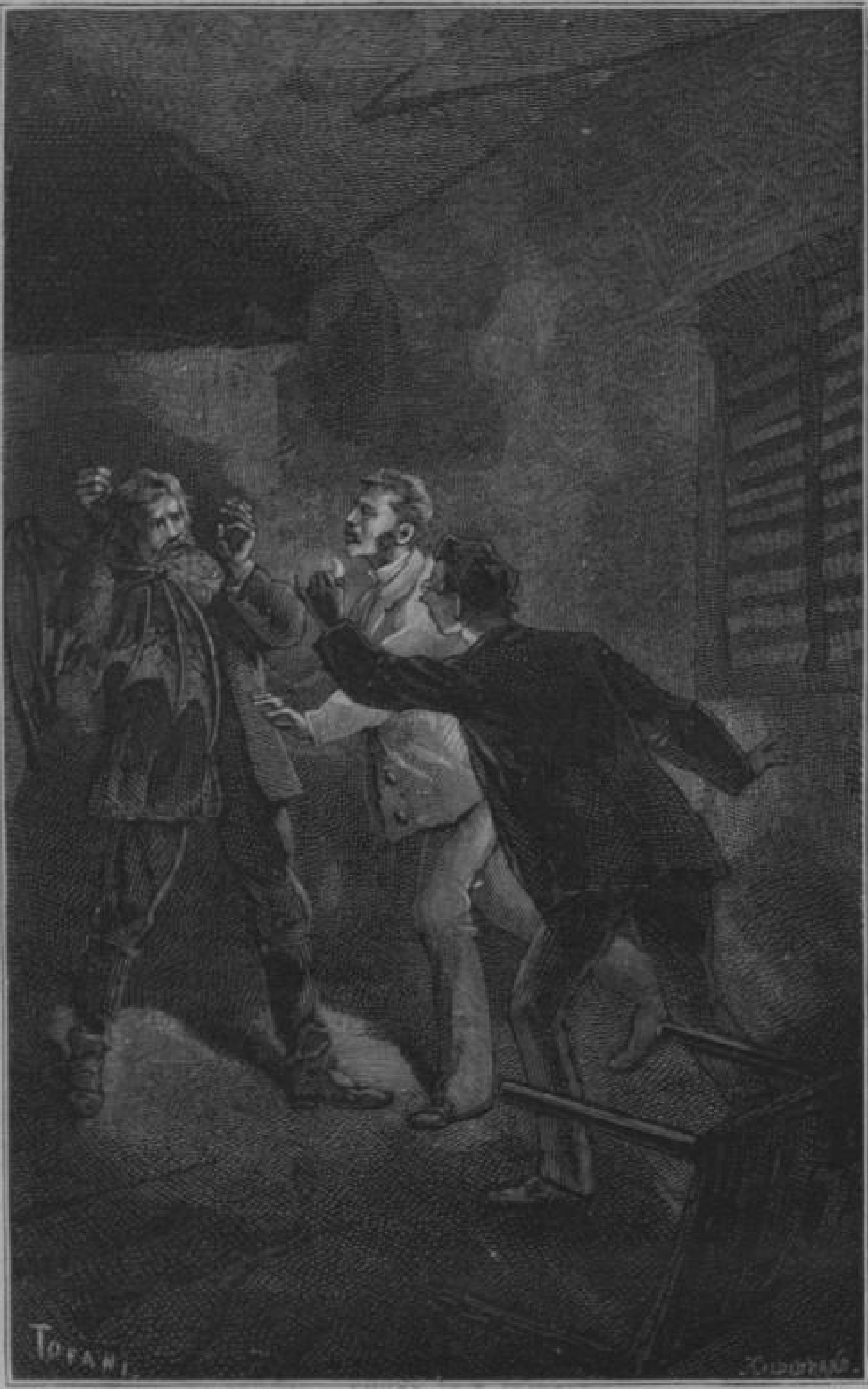
« Oui, dit-il, c'est une roussette et la plus belle que j'aie jamais vue dans aucun musée. Voyez, ses ailes ont près d'un mètre d'envergure; avec son pelage roux, sa tête fine aux oreilles et au museau pointus, elle mérite bien son nom populaire de renard volant. Ce n'est pourtant qu'une chauve-souris, la reine, il est vrai, de l'ordre des Chéiroptères. Celle que je tiens là est assurément le *Pteropus edulis*, commun dans l'Inde et qui doit son surnom à ses qualités comestibles; on dit sa chair égale en fumet et en délicatesse à celle du lapin de garenne. Encore une fois, Barbarous, l'objet de toute cette belle peur n'est qu'une chauve-souris.

— Je ne vois pas, dit Barbarous un peu humilié, qu'il y ait rien d'agréable à être étranglé par un vampire.

— Oh! un vampire, dit le docteur. C'est une calomnie : la roussette est une honnête et inoffensive chauve-souris. Celle-ci n'a nullement eu l'intention de t'étrangler; attirée par la lumière, elle s'est maladroitement heurtée contre toi, et, se sentant perdre l'équilibre, elle s'est cramponnée à ton cou. L'embrassement de ses ailes froides et visqueuses ne devait rien avoir de séduisant, aussi il est probable qu'à ta place j'eusse également jeté les hauts cris.

— Ce qu'il y a d'admirable dans tout cela, fit observer Everest, c'est que personne n'est accouru à tout ce vacarme. Il ne faut dans ce pays compter sur l'aide de personne.

— Oui, dit le docteur, l'aventure va fournir un curieux spécimen à nos collections, mais, pour ce soir, il faudra nous passer de grog au schiedam. Verres et bouteilles ont suivi Barbarous par terre. »



La cire répandit une faible lueur. (P. 322, col. 2.)

Pour se consoler de ce contretemps et pour se remettre de tant d'émotions, nos trois amis gagnèrent leur lit respectif ou du moins se glissèrent sous la moustiquaire et s'étendirent à demi vêtus sur leur matelas.

Un instant après, Barbarous et Everest dormaient à poings fermés. Holbeck fut plus long à trouver le sommeil ; l'état de surexcitation dans lequel il avait passé cette journée l'empêchait de rentrer en possession de son calme habituel.

Enfin la fatigue triompha et il s'endormit, mais son sommeil fut troublé par des cauchemars. Il rêva qu'après avoir fait naufrage, il se réfugiait dans une caverne où il était attaqué par des monstres hideux et fantastiques ; puis tout à coup il se trouvait prisonnier dans une maison en proie à l'incendie ; les cloches sonnaient l'alarme dans la ville, les pompiers lançaient leurs jets d'eau sur les cloisons enflammées ; mais une étrange torpeur empêchait Holbeck de bouger et il se voyait la proie du feu. Enfin il fit un effort surhumain... et il se réveilla.

Il crut tout d'abord que le rêve était une réalité ; des bruits de cloche remplissaient la chambre, l'eau ruisselait sur son visage. D'un bond il fut hors de son lit, mais la clarté paisible de la veilleuse le rappela à la réalité.

Au dehors la pluie faisait rage et le docteur reconnut bientôt que l'eau perçant la toiture et traversant le plafond de toile inondait la chambre. Le fait n'avait rien d'extraordinaire sans doute et avait été prévu, car des bassins de cuivre, placés aux angles de la pièce, recevaient les gouttières principales. Rebondissant sous les gouttes, ces vases de métal produisaient des sons de beffroi. L'eau de pluie, en d'autres endroits et en quantité moindre, il est vrai, tombait sur les meubles et les lits.

Que faire? Holbeck restait indécis. Ses camarades dormaient bravement sous la pluie. Les réveiller serait cruel ; d'autre part il ne pouvait les laisser mouiller ainsi. Il eut soudain une inspiration ; prenant les parapluies placés dans un coin de la chambre il les ouvrit, en plaça un au-dessus de la tête de chaque dormeur, puis s'étant préparé un semblable abri, il regagna sa couche.

La vue de ses compagnons dormant paisiblement sous ces parapluies le fit sourire.

« Que n'avons-nous un artiste avec nous, se dit-il ; il trouverait là un beau motif de tableau allégorique : la jeunesse et la force, personnifiées par Everest et Barbarous, reposant sous l'égide de la science. »

Content de lui, il s'endormit paisiblement

X

L'hôpital des animaux.

L'orage s'était enfui et le soleil, déjà haut sur l'horizon, remplissait la chambre de ses joyeux rayons, lorsque Holbeck fut réveillé par les éclats de rire de ses compagnons. Cette explosion de gaieté était causée par le spectacle, inattendu pour les dormeurs, des trois parapluies placés triomphalement au-dessus des lits. D'un saut le docteur se trouva debout et rejoignit Everest et Barbarous qui étaient déjà attablés devant le déjeuner du matin que venait d'apporter le fidèle John.

« Il paraît que j'ai fait grasse matinée, leur dit-il d'un ton jovial, mais je l'avais bien mérité, car sans moi vous vous seriez réveillés ce matin perclus de rhumatismes. »

Il leur raconta les incidents de cette nuit, digne couronnement des péripéties de la veille.

A peine le déjeuner, composé de thé et de rôties, était-il expédié qu'Everest s'écria :

« Et maintenant, à l'œuvre, il s'agit de dresser le plan de nos futures opérations.

— Peste ! dit Barbarous, comme vous y allez. Laissez-nous un peu respirer ; c'est à peine si nous sommes encore arrivés. En avez-vous déjà assez de Bombay que vous n'avez pas même aperçu.

— A vrai dire, reprit Everest, Bombay m'intéresse fort peu. Il me tarde de pouvoir me donner tout entier à cette belle vie d'aventures dont vous m'avez fait tous deux de si chaudes descriptions. Chaque instant qui me sépare de notre départ me paraît un siècle.

— Tranquillisez-vous, dit le docteur, je ne ferai rien pour retarder notre entrée en campagne. Bien plus, si vous voulez avoir un peu de patience, les quelques jours que nous passerons ici ne profiteront qu'à vos projets. Laissez-moi le temps de voir les correspondants de notre maison pour lesquels j'ai des lettres et des crédits. Je compléterai là les renseignements que j'ai déjà réunis en route. Si j'en crois même ce que m'a dit le comptable de l'*Hougly*, nous devons trouver ici un gros négociant Parvou qui, à ce qu'il paraît, a en ce moment des quantités considérables de plumages et de peaux d'oiseaux. Je pourrai peut-être traiter avec lui, ce qui me permettrait de satisfaire immédiatement MM. Menneval, nous procurerait un beau bénéfice, et, ce qui vous intéressera plus directement, nous laisserait les coudées franches durant quelques mois. Nous pourrions alors nous consacrer tout entiers, vous à vos chasses, moi à mes recherches scientifiques.

— Mais c'est tout simplement superbe ce que vous m'annoncez là, s'écria Everest enthousiasmé ; décidément, docteur, vous êtes le plus parfait des hommes. »

A ce moment, John entra et dit : « Il y a là un monsieur qui désire parler à monsieur le docteur.

— C'est une visite bien matinale, fit observer Holbeck ; quelle sorte de personnage est ce monsieur, John ?

— Je ne puis vous le dépeindre exactement, répondit le domestique ; il m'a tout l'air d'un officier, d'un général peut-être.

— Un général ! s'écria Barbarous, mais nous ne pouvons le recevoir avec si peu de façon.

— Faites entrer, » dit simplement Holbeck.

John ouvrit la porte et livra passage à un grand et bel Indien, coiffé d'un immense turban et vêtu d'une longue tunique toute brodée d'or ; sur sa poitrine s'étalait un large baudrier auquel manquait cependant

l'épée, mais en revanche il portait à la main une lourde canne à pomme d'or.

L'Indien salua avec obséquiosité les trois voyageurs, puis il demanda en mauvais anglais :

« Monsieur le docteur Holbeck?

— C'est moi, dit le docteur. Que désirez-vous?

— On m'a appris, monsieur, reprit l'Indien, que vous aviez besoin d'un khansamah et je viens vous offrir mes services.

— Vous êtes khansamah? demanda le docteur surpris.

— Comme monsieur peut le voir à mon costume, répondit l'Indien.

— Peste, dit Holbeck en français à ses amis, ils sont bien mis les domestiques dans ce pays. John l'avait pris pour un général. »

Et, reprenant en anglais, il dit à l'Indien :

« Que savez-vous faire?

— Tout, monsieur ; c'est-à-dire que je sers à table, je commande les repas et je prends soin de la garde-robe ; mais monsieur est un gentleman et il sait qu'il lui faudra un *béra* pour brosser ses habits et cirer ses souliers, un *metér* pour balayer sa chambre, et une fois hors de la ville un *hamal* pour s'occuper des bagages, un *bhisti* pour porter l'eau, un *sais* pour son cheval, un *tchokra* pour son chien, un *laskar* pour sa tente, et surtout un *barwadji* pour faire sa cuisine, sans compter un *tchaprassi* pour faire les commissions, un...



L'Indien salua. (P. 325, col. 1.)

— Assez, assez, mon ami, s'écria Holbeck, il est entendu qu'il me faudra un bataillon pour me servir. On m'avait prévenu que chacun de vous se considérerait déchu de sa caste s'il travaillait du matin au soir, mais je croyais à une plaisanterie. Je suis tranquille sur ce point et je vois que, pour votre part, vous suffirez à faire tout.... à condition que les autres fassent le reste. »

L'Indien souriait d'un air niais, et n'ayant pas compris un mot du beau discours d'Holbeck, il se contenta de répondre par une nouvelle salutation plus humble encore que la première.

« Monsieur peut du reste, ajouta-t-il, me juger par ces certificats qui prouvent que je suis khansamah au service des Sahibs[1] depuis vingt ans. »

1. *Sahib*, seigneur, est le titre par lequel les indigènes désignent les Européens de haute classe.

Et il tendit au docteur une liasse de papiers jaunis et usés sur les bords.

Holbeck ouvrit le premier avec précaution et il apprit que « le nommé Latchmân avait servi fidèlement durant deux ans le colonel Wood qui avait été content de ses services ». Les suivants lui firent savoir que Latchmân était un serviteur « bon, loyal, satisfaisant, intelligent, » etc. ; enfin l'épithète changeait chaque fois, mais l'éloge restait unanime : le nommé Latchmân était la perle des khansamahs.

Le docteur allait arrêter son examen, quand le dernier certificat attira son attention : le papier en était blanc, neuf; évidemment il émanait du dernier maître. Celui-ci avait bien fait les choses; il avait remplacé les quelques lignes d'usage par un véritable portrait.

« J'aurais pu, disait le signataire, faire comme mes prédécesseurs et me débarrasser de ce drôle en copiant l'un des certificats antérieurs, d'après le principe du dicton : « Qu'il aille se faire pendre ailleurs », mais je préfère éclairer mon successeur et le faire profiter de mon expérience. J'ai dit que Latchmân était un drôle ; je reconnais que le terme est trop vif, car le susdit animal n'est qu'un peu voleur, un peu plus menteur et beaucoup plus paresseux; ces défauts relatifs cèdent cependant à une médication vigoureuse à base d'essence de rotin. Après en avoir usé, on découvre alors chez le susdit des qualités véritablement précieuses; avec son air bête, Latchmân est très intelligent, fort adroit de ses mains et en voyage ce que je me permettrai d'appeler très « débrouillard » ; enfin il ne manque pas de courage et est capable de dévouement pour un maître énergique. Mais, je le répète, pour faire sortir ces qualités il faut dès le début vigoureusement épousseter la carapace vicieuse. Signé : Major Nixon. »

Le docteur, bien entendu, avait lu ce réquisitoire à voix basse, mais arrivé au bout il s'écria, en français cette fois :

« Ce major Nixon est fort aimable de faire ainsi mon éducation, mais je conclus qu'il est de l'école pessimiste ; car si ce Latchmân avait le double des défauts signalés et la moitié seulement des qualités énumérées, je le considérerais encore comme la perle des serviteurs. On peut bien passer quelques petits

mensonges à un homme qui joint — écoutez cela, messieurs — qui joint l'adresse à l'intelligence, le courage au dévouement; et quant à ce que le major traite si durement de « un peu voleur » ce n'est que la vulgaire danse de l'anse du panier. Il n'y a pas là de quoi pendre un homme. Avec votre approbation j'engage Latchmân.

— Comment, dit Barbarous, ce magnifique général va nous servir?

— Parfaitement, dit Holbeck, mais avec l'aide d'une quantité innombrable de soldats. » Et se tournant vers l'Indien : « Latchmân, je t'engage. Nous traiterons plus tard la question de tes émoluments. » Puis un soupçon parut naître chez le docteur.

« Sais-tu lire? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, le nagari et l'arabe.

— Et l'anglais?

— Hélas! non, monsieur.

— C'est pour le mieux au contraire, conclut le docteur en lui rendant ses certificats. Tu entreras en fonction aujourd'hui même; John se chargera de te diriger. »

L'Indien salua et sortit.

« Eh bien! s'écria Holbeck, que dites-vous de cela? Everest, trouvez-vous que je remplisse bien mon rôle de chef d'expédition? A peine levé j'engage un khansamah et je dresse la liste de la kyrielle d'aides et d'assistants qu'il va falloir à ce majestueux personnage.

— Mes compliments sincères, dit le jeune homme; vous débutez par un coup de maître; j'eusse été pour ma part incapable d'une décision aussi rapide.

— Quant à moi, dit Barbarous, je n'aurais jamais osé parler si cavalièrement à un tel seigneur. Lorsqu'il est entré, j'ai été sur le point de lui offrir un fauteuil.

— Maintenant, reprit Holbeck, hâtons-nous. Je tiens à consacrer cette journée aux merveilles de la métropole de l'Inde occidentale. Il fait beau; promenons-nous; à demain les affaires sérieuses. »

John fut appelé et, aidé de Latchmân, qui s'était déjà débarrassé de sa canne et de son baudrier, il se mit à ouvrir les malles pour permettre aux voyageurs de revêtir leurs plus beaux atours.

Holbeck, s'étant soigneusement rasé, se mit à la recherche d'une cravate immaculée; mais soudain ses amis le virent avec étonnement exécuter un véritable plongeon dans sa malle, puis se relever tout à coup, le visage rayonnant, et s'écrier :

« C'est superbe, c'est admirable; approchez, mes amis, contemplez ce merveilleux travail. »

Everest et Barbarous écarquillaient les yeux, ne voyant rien et croyant le docteur saisi d'un subit accès de folie.

« Comment! vous ne voyez pas, reprit Holbeck, que le fond de ma malle est absolument perforé de trous, que dis-je, de trous, de véritables galeries qui en parcourent toute l'épaisseur. Eh bien, ceci est l'œuvre des termites, des fourmis blanches, l'œuvre d'une seule nuit. Flairant une proie, ces intelligents insectes ont établi une communication entre le plancher et ma malle qu'ils sont en train de dévorer. »

Et soulevant la malle il mit à découvert la partie du plancher sur laquelle elle reposait. Ses deux amis aperçurent alors le sol blanchi par les termites et sillonné par leurs galeries.

« Que ma malle reste là seulement huit jours, s'écria le bon docteur avec emphase, et lorsque, au bout de ce court laps de temps, on voudra la saisir, contenant et contenu tomberont en poussière. Peut-on penser que cette maison est en ce moment perforée en tous sens par ces prodigieux travailleurs et que leur travail est si habilement conduit que rien n'en viendra révéler l'importance jusqu'au jour où l'édifice entier rongé, miné, dévoré, s'écroulera comme un château de cartes. N'est-ce pas admirable?

— Je ne vois rien d'admirable là-dedans, dit Barbarous d'un ton sceptique. Tes fourmis blanches ne sont qu'une abominable vermine.

— Abominable, dis plutôt terrible, ami Barbarous, reprit le docteur plein d'enthousiasme. On doit s'incliner devant la force prodigieuse de ces insectes contre lesquels rien ne peut lutter. Il y a quelques dizaines d'années, des termites, apportés par un navire, attaquèrent la sous-préfecture de la Rochelle; il fallut la leur abandonner. Dans ce pays-ci où les constructions sont en bois, une maison une fois attaquée est condamnée. »

Un quart d'heure après, les trois voyageurs quittaient l'hôtel pour procéder, ainsi que l'avait dit Holbeck, à l'inspection des curiosités de Bombay.

A peine parurent-ils sur le seuil que de tous les points de l'horizon, palanquins et *buggies* s'élancèrent au-devant d'eux. Barbarous se fût volontiers prélassé en palanquin, mais le docteur déclara avec indignation que pour rien au monde il ne consentirait à se laisser transporter comme un malade enfermé dans une boîte. Ils montèrent donc dans le buggy, sorte de mauvais cabriolet haut perché qui constitue le véhicule traditionnel de l'île. Tandis que les voyageurs se serrent sur l'étroite banquette, le conducteur indigène s'accroupit à leurs pieds et conduit de ce poste incommode une maigre mais rapide haridelle.

« Tu vas nous faire voir les bazars, » dit le docteur au cocher, et la voiture partit à fond de train.

Le bon Holbeck avait bien choisi cette promenade, car il n'est guère de ville de l'Asie qui offre un spectacle plus curieux que ces fameux bazars de Bombay, immenses caravansérails longs de plusieurs kilomètres. Un monde de peuples et de races aux types et aux costumes les plus variés se presse dans les rues de cette grande cité, port de débarquement des voyageurs venant de la Perse, de l'Arabie, de l'Afghanistan et de la côte africaine, et aussi point de départ de tous les pèlerins de l'Inde pour la Mecque et les lieux saints de l'Islam. A côté des indigènes, portant chacun le costume spécial à sa caste ou à sa province, on voit passer le Persan au bonnet d'astra-

kan, l'Arabe aux draperies bibliques, le nègre, le Chinois, le Birman, le Malais; cette diversité donne à la foule un cachet que nulle autre ville du monde ne peut présenter. La tour de Babel ne pouvait avoir réuni à sa base une plus complète collection de la race humaine.

Des palanquins s'entre-choquent avec fracas, des chars surmontés de dômes d'étoffes rouge passent au galop traînés par de beaux bœufs blancs aux longues cornes, des cavaliers couverts d'armures et le bouclier au côté caracolent à côté d'élégantes calèches de Paris ou de Londres. Toute cette foule parle, crie et s'injurie avec une volubilité et sur un ton vraiment assourdissants.

La voie est bordée de petites échoppes où sont étalés côte à côte tous les produits de l'Orient et de l'Occident : idoles, meubles d'ébène, châles, objets de cuivre et d'ivoire, toiles et draperies anglaises, quincaillerie française. C'est un capharnaüm étrange, un mélange prodigieux qui étonne et charme l'artiste et le touriste. Les maisons elles-mêmes avancent au-dessus de la rue leurs balcons de bois sculptés, leurs façades peintes et les larges auvents de leurs toitures garnies de clochettes et de découpures.

Holbeck et Everest admiraient de tous leurs yeux; Barbarous restait plus froid.

« Tout cela est très curieux, dit-il enfin, mais il règne sur cette ville une odeur insupportable.

— En effet, dit Everest, je suis obligé de reconnaître que tout me sèmble imprégné d'un parfum qui serait peut-être agréable en petite quantité, mais qui à si forte dose agit d'une façon fâcheuse sur les nerfs.

— Cette odeur, dit Holbeck, est une des particularités de Bombay. J'ai lu autrefois un mémoire très intéressant sur cette question, présenté à la Société Royale de Londres par le célèbre docteur Spencer. La ville de Bombay tout entière est, paraît-il, enveloppée dans un véritable nuage de musc dû à la présence des milliers de rats musqués qui hantent les maisons. L'essence émise par ces petits animaux est tellement subtile et pénétrante que, lorsque le vent souffle de terre, les marins au large peuvent reconnaître à ce signe qu'ils sont à proximité de Bombay. A la longue on s'y accoutume fort bien et les habitants ne s'en aperçoivent nullement. Maintenant, ajouta-t-il, si vous le voulez bien, avant de rentrer à l'hôtel pour déjeuner, nous visiterons l'hôpital des animaux. C'est de toutes les curiosités de Bombay celle que j'ai le plus vif désir de contempler.

-- L'hôpital des animaux? dit Everest avec surprise.

— Vous verrez, dit le docteur; on m'a assuré que l'établissement était fort curieux. »

Holbeck donna un ordre au cocher, et celui-ci, quittant les bazars, prit une rue étroite et arrêta bientôt les voyageurs devant une grande et belle maison. Mettant pied à terre, le docteur et ses compagnons pénétrèrent dans une vaste cour, et, quoique préparés à ce spectacle, ils poussèrent un cri unanime de surprise. On eût vraiment dit une page de ce livre charmant où Granville a remplacé les hommes par des animaux.

La cour était une vraie cour d'hôpital remplie d'invalides, mais ces invalides représentaient tous les types du règne animal. Là des bœufs, des chevaux, des ânes, les uns ayant des bandeaux sur les yeux, les autres boiteux ou perclus, allaient et venaient par groupes ou se reposaient douillettement sur des litières de paille fraîche. Un peu plus loin un enclos était réservé aux bipèdes. De vieux corbeaux, ayant commis tous les crimes, achevaient paisiblement leur existence dans ce paradis des bêtes en compagnie de vautours pelés et de buses déplumées. A côté, un héron, fier de sa jambe de bois, trônait au milieu de canards aveugles et de poules boiteuses. Des rats circulaient avec familiarité au milieu de tout ce monde, auquel des domestiques prodiguaient des soins empressés, pansant les malades, apportant à manger aux aveugles et aux paralytiques.

Barbarous ne put s'empêcher de s'écrier :

« Ne vaudrait-il pas mieux abattre toutes ces misérables créatures! »

Un des surveillants de l'hôpital entendant ces paroles se tourna vers les visiteurs et leur dit avec un sourire :

« Est-ce ainsi, messieurs, que vous traitez vos malades dans votre pays? »

Barbarous ne sut que répondre, mais Holbeck, après avoir salué le surveillant, dit à ses compagnons en se retirant :

« Ce qui vous semble ridicule me paraît à moi tout bonnement admirable. Cette institution n'est-elle pas un témoignage de la douceur de ces peuples, dont la charité ne veut laisser souffrir sans consolation aucun être créé par la main de Dieu, et croyez-vous que l'homme qui se montre bon envers la plus humble créature ne renferme pas dans son cœur des trésors d'amour pour ses semblables. Je veux bien qu'il y ait au fond de ces pratiques les superstitions de la métempsycose, mais vraiment, nous autres, peuples éclairés, civilisés, faisons-nous preuve de sentiments bien élevés lorsque nous livrons sans pitié à la torture les êtres que le Créateur s'est plu à nous donner comme compagnons sur cette planète? L'homme reconnaissant envers les animaux des services qu'ils lui rendent, doit se montrer juste et généreux.

— Très bien parlé, docteur, dit Everest, vous méritez d'être nommé membre d'honneur de la Société protectrice des animaux.

— Vous vous moquez de mon enthousiasme, dit Holbeck avec bonne humeur.

— Non, dit Everest, vraiment non, mais il est midi et j'ai un peu faim.

— Encore! s'écria le docteur; eh bien, retournons à l'antre des requins. »

A suivre. LOUIS ROUSSELET.

LES JEUX DE TIR[1]

Les tireurs du Kentucky. — Le javelot. — Le jet des javelines en Cochinchine. — La pêche au javelot. — La sarbacane.

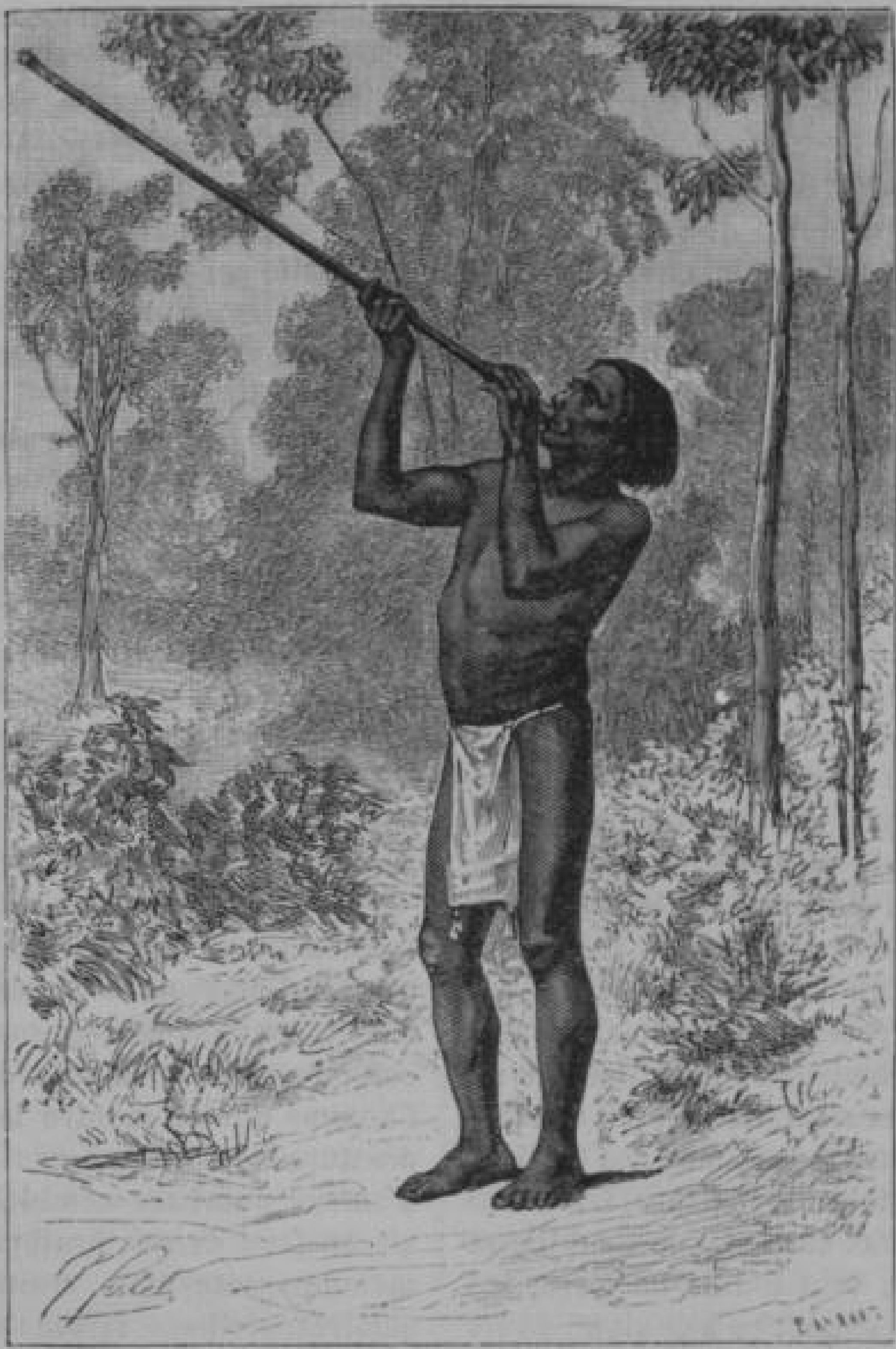
En perfectionnant l'arbalète, on a fait l'arquebuse totalement oubliée aujourd'hui, puis, en perfectionnant l'arquebuse, on a trouvé le fusil.

Je ne veux point m'étendre à son sujet, bien qu'à l'heure présente le fusil soit l'arme de tir par excellence, mais il me semble que son maniement, et celui du pistolet, rentre plutôt dans les exercices de sport que dans les jeux de la jeunesse proprement dit. Toutefois je vous indiquerai quelques coups d'adresse que l'on peut exécuter d'ailleurs avec l'arc ou l'arbalète.

Beaucoup de voyageurs s'accordent à reconnaître les habitants du Kentucky pour les plus habiles tireurs du globe. C'est donc aux Kentuckiens que j'emprunterai les coups d'adresse que je veux vous citer.

En plein jour, à une distance de cinquante pas environ, ils fichent en terre un large bouclier au centre duquel ils plantent un clou de grosseur convenable. Le jeu consiste à enfoncer ce clou à coups de balles. Or, pour exécuter ce tour d'adresse, il faut frapper droit sur la tête. Eh bien ! il n'est pas rare de voir un tireur sur trois exécuter ce coup.

En pleine nuit, à une distance à peu près égale à celle que je vous ai indiquée pour le clou, ils placent une chandelle allumée. Il s'agit de moucher la chandelle. Les jeunes Kentuckiens atteignent une si grande habileté à ce jeu qu'ils mouchent souvent la chandelle sans l'éteindre. « J'en ai vu un, dit le naturaliste Audubon, qui était particulièrement habile ; sur six coups il mouchait trois fois la chandelle, et du reste, ou bien il l'éteignait, ou bien il la coupait immédiatement au-dessous de la flamme. »



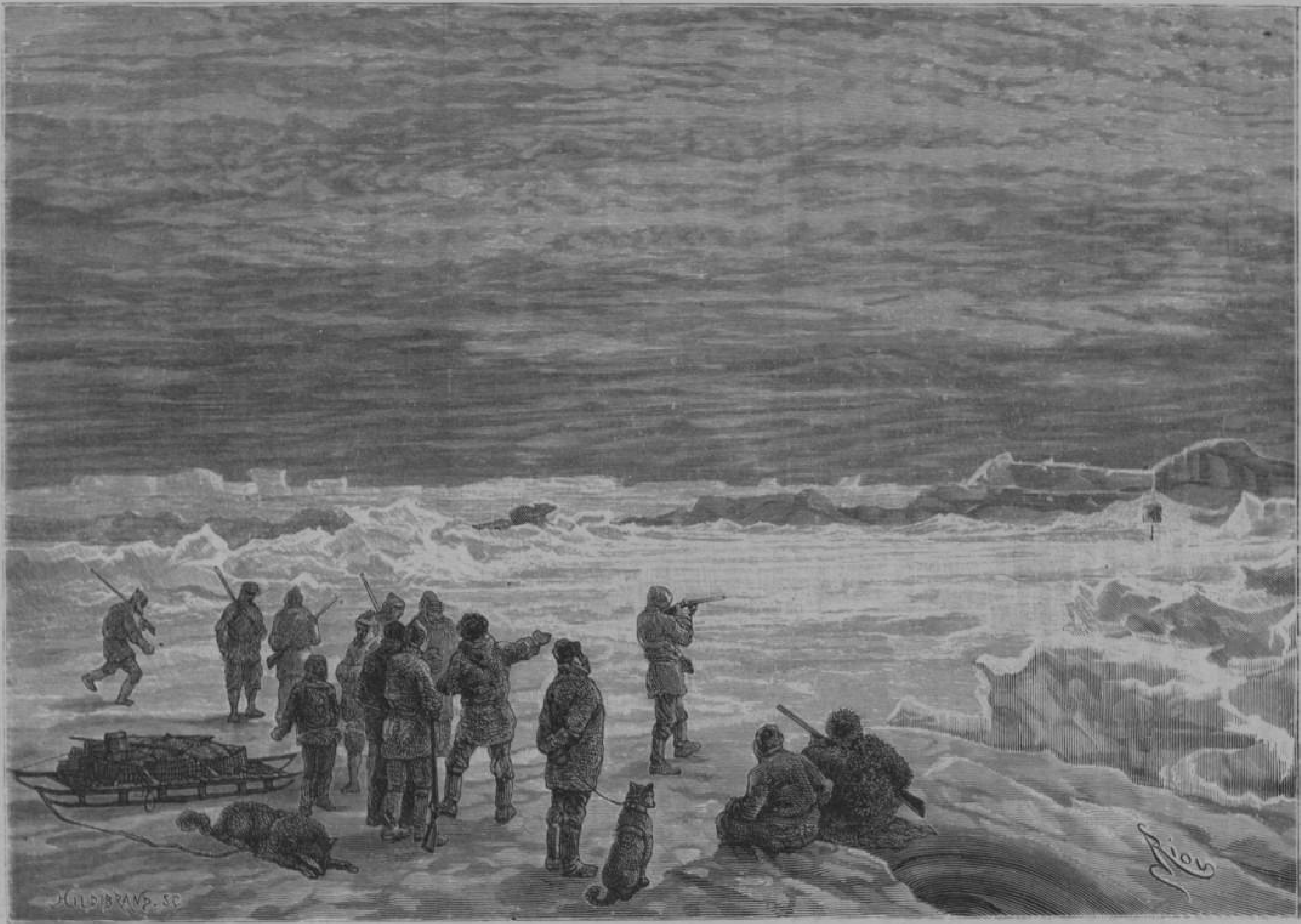
Indien chassant à la sarbacane. (P. 330, col. 2.)

Le troisième passe-temps favori des Kentuckiens consiste à enlever l'écorce sous l'écureuil. Audubon le raconte ainsi : « Nous faisions route de compagnie, (Daniel Boon et lui) et nous côtoyions les rochers qui bordent la forêt du Kentucky, lorsqu'au bout d'un certain temps nous atteignîmes un terrain plat que couvrait une forêt de noyers et de chênes. Comme la glandée en général avait donné cette année-là, on voyait des écureuils gambadant sur chaque arbre autour de nous.

» Mon compagnon, homme grand, robuste, aux formes athlétiques, n'ayant qu'une grande blouse de chasseur, mais chaussé de forts mocassins, portait une longue et pesante carabine, qui, disait-il tout en la chargeant, n'avait jamais manqué dans un des essais précédents, et qui, certainement, ne se conduirait pas plus mal dans la présente occasion, où il se faisait gloire de me montrer ce dont il était capable. Le canon fut nettoyé, la poudre mesurée, la balle dûment empaquetée dans un morceau de toile, et la charge chassée en place à l'aide d'une baguette de noyer blanc.

» Les écureuils étaient si nombreux qu'il n'était nullement besoin de courir après. Sans bouger de place, Boon ajusta l'un de ces animaux qui, nous ayant aperçus, s'était blotti contre une branche à environ cinquante pas de nous et me recommanda de bien remarquer l'endroit où frapperait la balle. Il releva lentement son arme jusqu'à ce que le *petit grain* qui est au bout du canon (c'est ainsi que les Kentuckiens appellent la *mire*) fût de niveau avec le point où il voulait porter. Alors retentit comme un fort coup de fouet, répété dans la profondeur des bois et le long des montagnes. Jugez de ma surprise : juste sous l'écureuil, la balle avait frappé l'écorce, qui, volant en éclats, venait par contre-coup de tuer l'animal, en l'envoyant pirouetter dans les airs,

1. Suite et fin. — Voy. pages 270, 287 et 319.



Le jeu du tir à la cible dans les régions polaires. (P. 330, col. 1.)

comme s'il y eût été lancé par l'explosion d'une mine... Depuis cette première rencontre avec notre vétéran Boon, j'ai vu nombre d'individus accomplir ce même exploit. »

Tous les peuples nomades d'ailleurs aiment et pratiquent les exercices du tir. Dans son voyage en Mongolie, M. Prjewalski nous apprend que les naturels qui l'accompagnaient, chaque jour, à chaque halte, organisaient un tir et commençaient tout aussitôt leurs exercices. Dans les voyages aux mers polaires, les voyageurs bloqués par les glaces trouvent dans le jeu de tir une distraction excellente et d'autant plus commode, que l'espace ne leur manque pas pour placer leur cible où bon leur semble.

A côté des flèches et des balles dont le jet a lieu à l'aide d'instruments spéciaux, nous trouvons le javelot qui n'a besoin pour être lancé que de la main seule.

Dans l'antiquité, le maniement du javelot faisait partie de l'éducation militaire. Du reste le jeu du javelot constitue un des meilleurs exercices pour la jeunesse. Il développe le thorax et fortifie les organes respiratoires. On ne saurait trop le recommander aux tempéraments pléthoriques et sujets au vertige. Les Romains, pour doubler la force du jet, adaptaient au manche du javelot une courroie de cuir qu'ils nommaient *amentum*. Cet appendice, non seulement donnait plus de force au jet, mais encore augmentait sa précision. Les Mauritaniens passaient pour très habiles dans l'art de jeter le javelot et on les voit, sous l'empire, donner des leçons aux Romains. Après eux, il faut citer les Cadusiens ou Gètes, peuple féroce de la Médie.

Les Persans et les Arabes ont hérité de cette adresse et le javelot, qu'ils nomment *djérid* ou *girid*, devient dans leurs mains une arme d'une précision merveilleuse.

Pour lancer ce javelot, il faut l'élever à la hauteur de l'oreille avec la main droite, en le couchant horizontalement. Il ne faut point le tenir avec les doigts, mais à pleines mains en le serrant fortement, la pointe en avant du petit doigt, le bout arrondi sortant en arrière entre le pouce et l'index. Étendant le bras en arrière aussi loin que possible, on le ramène en avant brusquement en abandonnant le javelot. Pour les mêmes raisons que je vous ai données au sujet de la flèche, il faut toujours tenir la pointe du javelot un peu plus élevée que le but que l'on vise.

En Cochinchine, les naturels du pays se servent d'une longue javeline en bois noir, qu'ils essaient de faire passer dans une bague supportée par une tige de deux à trois pieds en la lançant d'une distance de 6 à 8 mètres.

Les Indiens, très adroits à tous les exercices de tir, se servent du javelot pour pêcher. C'est un jeu fort amusant et que je vous recommande dans l'occasion; seulement, si vous voulez dîner de votre pêche, n'oubliez pas les principes de physique que vous avez pu apprendre au lycée, et l'expérience fameuse du bâton qui, plongé dans l'eau, paraît brisé, par les lois de la réfraction. En un mot plongez votre tir au-dessous du poisson visé.

A ces différentes armes de tir, il faut encore ajouter la sarbacane.

L'antiquité reste muette sur la sarbacane, et nous ne paraissons pas l'avoir connue en Europe avant la découverte des rives de l'Amazone.

L'absence de grands quadrupèdes sur ces rives rend impénétrables les forêts qui la couvrent, si bien que l'Amazonien, une fois sous bois, n'a plus qu'à regarder en l'air pour y trouver sa vie. Mais dans cet enchevêtrement de lianes et de branches l'emploi de l'arc est difficile, celui de la fronde impossible. L'Amazonien inventa donc une arme à son usage personnel, le *poucouna* que nous nommons sarbacane. Cette invention lui fut d'autant plus facile à mettre en pratique qu'il existe dans ses forêts un petit palmier, le *Iriartea setigera*, dont les tiges contiennent une moelle que l'on peut aisément extraire au moyen d'une baguette, et qui laisse les parois unies et dures. On les polit en dedans avec un carex, une liane aux feuilles rudes, ou la racine d'une fougère arborescente.

Pour nous qui ne possédons pas dans nos campagnes l'*Iriartea setigera*, nous construisons les sarbacanes avec de simples tubes de verres, de cinq à huit millimètres de diamètre à l'intérieur et d'une longueur de un mètre cinquante à deux mètres, si cela est possible. Les sarbacanes que vendent les marchands sont généralement trop courtes.

Les tubes choisis, on coupe dans une planche de sapin une élèze de la longueur du tube de cinq à six centimètres de diamètre. Sur ses deux faces opposées et dans toute la longueur, on creusera une rainure, puis, sciant l'élèze en deux parties égales, on les retournera l'une contre l'autre, après avoir préalablement placé le tube dans la rainure et on les joindra à la colle forte. A l'une des extrémités on adaptera une embouchure de bois ou de corne et à l'autre extrémité un petit clou saillant et brillant qui servira de point de mire.

Les flèches, de vingt à vingt-cinq centimètres au plus, devront être faites en bois aussi léger que possible, et garnies à leur extrémité inférieure d'une floche de coton ou de laine, pour empêcher la déperdition de l'air entre elles et les parois du tube. Quelquefois on remplacera les flèches par de petits cylindres de terre glaise comme ceux dont on se sert pour l'arbalète. Ce projectile est peu coûteux et l'on peut en mettre dans ses poches une provision respectable.

La sarbacane offre une grande précision. Cette arme toutefois ne doit être maniée qu'avec modération, attendu que son emploi continu fatiguerait vite les poumons de gens civilisés, qui n'ont point la force de ceux des peuplades sauvages habituées à chasser le gibier à plumes avec cette arme.

Frédéric Dillaye.

UN CALCUL AMUSANT

Voici un problème qui peut figurer avec succès parmi les jeux de calcul les plus intéressants. Je vous prie d'écrire le nombre 12345679, nombre que vous retiendrez d'autant plus facilement qu'il est formé avec la suite naturelle des chiffres, à l'exclusion du chiffre 8 et du zéro.

Je vous propose de trouver le multiplicateur par lequel ce nombre 12345679 doit être multiplié, de manière que les chiffres du produit soient tous égaux à 1.

La solution est celle-ci: le multiplicateur doit être 9. En effet.

$$12345679 \times 9 = 111111111.$$

Ce premier résultat obtenu, vous en déduirez facilement les conclusions suivantes:

Si l'on veut que les chiffres du produit soient tous égaux à 2, on devra multiplier le nombre proposé par 9×2 ou 18. On reconnaît, en effet, que:

$$12345679 \times 18 = 222222222.$$

Et, d'une manière générale, si l'on veut obtenir un produit tel que tous les chiffres dont il est formé soient des 3, des 4, des 5, des 6, il faudra multiplier le nombre proposé par 3 fois 9, 4 fois 9, 5 fois 9, etc..

Vérifions l'un de ces résultats: $12345679 \times 45 = 555555555$.

Le nombre que nous avons choisi n'est pas le seul qui se prête à de pareilles opérations.

Ainsi: le nombre 37 multiplié par 3 donne 111; ce même nombre multiplié par 2 fois 3, 3 fois 3, 4 fois 3, etc... donne comme produits: 222, 333, 444, etc...

Le nombre 15873, multiplié par 7 donne 111111; multiplié par 2 fois 7, il donne 222222; etc....

Le nombre 10101, multiplié par 11, donne 111111; multiplié par 2 fois 11, il donne au produit 222222; et ainsi de suite

On pourrait trouver une infinité de nombres jouissant tous de cette curieuse propriété.

A. BERTALISSE.

CLOCHES ET SONNERIES[1]

V

Parmi les suppliants, Charles VI avait reconnu Guillemette, qu'accompagnait son père. Il leva la main, comme pour l'encourager à s'approcher, et lorsque la jeune fille, tombant à ses pieds, essaya de murmurer quelques paroles, au nom de son père, muet d'émotion et de terreur, le roi ne laissa pas à ses secrétaires, chargés des lettres de grâce, le temps d'en répéter les termes, il releva lui-même le drapier à demi mort.

« Mon pardon est pour tous, maître Legras, dit-il d'une voix grave et douce qui semblait au-dessus de son âge, et je remercie messire Dieu qui m'a mis cette couronne en la tête, de pouvoir user du pouvoir qu'elle me donne, mieux que vous n'avez fait de l'autorité que vous conférait céans la vôtre! »

Quelques jours plus tard, le jeune roi se préparait à revenir à Paris, le cœur encore ému des signes de reconnaissance et d'amour que lui avait donnés sa brave ville de Rouen, et pensant quelquefois aux paroles hardies, aux yeux brillants et au doux sourire de Guillemette Legras.

Les princes, ses oncles, étaient grandement mécontents et fort inquiets de ce qui s'allait passer à Paris, car le trésor royal était à sec; ils avaient secrètement donné à bail les aides et gabelles, comptant les rétablir par surprise, avant que le peuple pût faire résistance. Il fallait cependant, selon la coutume des temps passés, que ceux qui devaient payer fussent prévenus à l'avance.

C'était jour de fête, et grande affluence sur les places et aux halles, lorsqu'un huissier à cheval y parut, annonçant à haute voix que la vaisselle du roi avait été dérobée, et décrivant les plats et aiguières, afin que ses fidèles et loyaux sujets les pussent reconnaître aux mains des voleurs; puis tout à coup et lorsque l'attention de la foule fut excitée, il cria très vite et très haut: « C'est demain que tous sont tenus de payer les aides, » et aussitôt il s'enfuit de toute la vitesse de son cheval.

Bien lui en prit d'avoir mis ainsi ses jours en sûreté, car, dès que les collecteurs des aides parurent dans les maisons des bourgeois et petites gens, ils furent assommés avec de lourds marteaux de fer, dont le peuple de Paris s'était armé, ce qui avait fait nommer les séditieux des *Maillotins*. A l'imitation des gens de Rouen, ils brisaient les portes des prisons, et parlaient de brûler les hôtels du roi, et par avance, pillèrent-ils plusieurs maisons riches de seigneurs ou puissants bourgeois, en sorte que les gens sages n'étaient pas de leur parti et bien mécontents de leur rébellion.

Le roi était allé avec ses oncles demeurer à Meaux, car on n'osait plus s'aventurer dans Paris.

L'argent ne rentrait cependant pas dans les coffres royaux, et le duc d'Anjou, qui était pressé de s'en aller en son royaume de Naples, aspirait à assembler bientôt les finances; on avisa donc qu'il serait bien d'envoyer à Paris le seigneur de Coucy, le plus beau chevalier et le plus illustre guerrier qui fût en son temps, et qui en outre était de grand esprit et adresse, en sorte qu'il savait mieux conduire les gens de Paris que nul autre ne faisait. « S'il était allé à Rouen, aux premiers jours du soulèvement, disait-on, moins de mal aurait été fait, » mais le sire de Coucy secouait tristement la tête : « Quand les Normands qui sont

1. Suite. — Voy. pages 266, 283, 299 et 315.

d'ordinaire gens prudents et loyaux sujets se mettent en tête de faire résistance, il n'est manière de parole et de raison qui les puisse arrêter, disait-il, car ils ne se laissent point enjôler par des promesses creuses et de beaux discours. J'aime mieux avoir affaire à l'esprit changeant et divers des habitants de Paris. »

Le sire de Coucy s'en vint donc à Paris, non à main armée, comme messire Jean de Vienne avait marché sur Rouen, mais tout simplement avec ceux de sa maison, et descendit de cheval dans la cour de son hôtel, où il manda ceux qui étaient le plus engagés dans cette affaire. Ils y vinrent hardiment, laissant autour de l'hôtel un grand nombre de Maillotins, bien armés de leurs marteaux de fer. Le sire de Coucy les reçut aimablement, leur faisant servir beaux rafraîchissements et leur parlant avec douceur, lorsqu'il commença à leur remontrer qu'ils s'étaient trop mal conduits en mettant à mort les officiers et ministres du roi, en rompant et brisant les maisons et les prisons du roi et en délivrant ses prisonniers. Si le roi et les conseillers le voulaient, tout cela serait trop sévèrement puni; mais nenni, car, par-dessus toutes choses, le roi aimait Paris, parce qu'il y était né et que c'était la capitale de son royaume, il ne voulait pas le châtier et le détruire non plus que les bonnes gens qui étaient dedans, et ce serait pour lui grande peine d'entrer par la brèche dans la ville comme il avait fait à Rouen.



Un huissier à cheval parut. (P. 331, col. 2.)

Les principaux des Maillotins qui se trouvaient à cette heure avec le sire de Coucy se prirent à sourire. « Nous n'avons pas, dirent-ils, mis la couronne sur la tête d'un des nôtres, comme ont fait ceux de Rouen, auxquels cependant le roi a pardonné ; nous ne voulons ni guerre ni rébellion envers le roi, notre seigneur, mais seulement que les impositions, aides, subsides et gabelles soient abolis à Paris ; nous sommes riches assez pour aider le roi en autre manière. — Et de quelle manière ? demanda aussitôt le sire de Coucy. — En cette manière-ci : toutes les semaines nous payerons une certaine quantité d'or et d'argent à un certain homme qui le touchera pour aider à payer les soldats et gens d'armes du roi ; nous sommes bien assurés que les autres bonnes villes du royaume en feraient volontiers autant pourvu qu'elles fussent garanties du retour de leur argent si le roi n'allait pas en campagne, rien du leur ne devant profiter aux oncles du roi. »

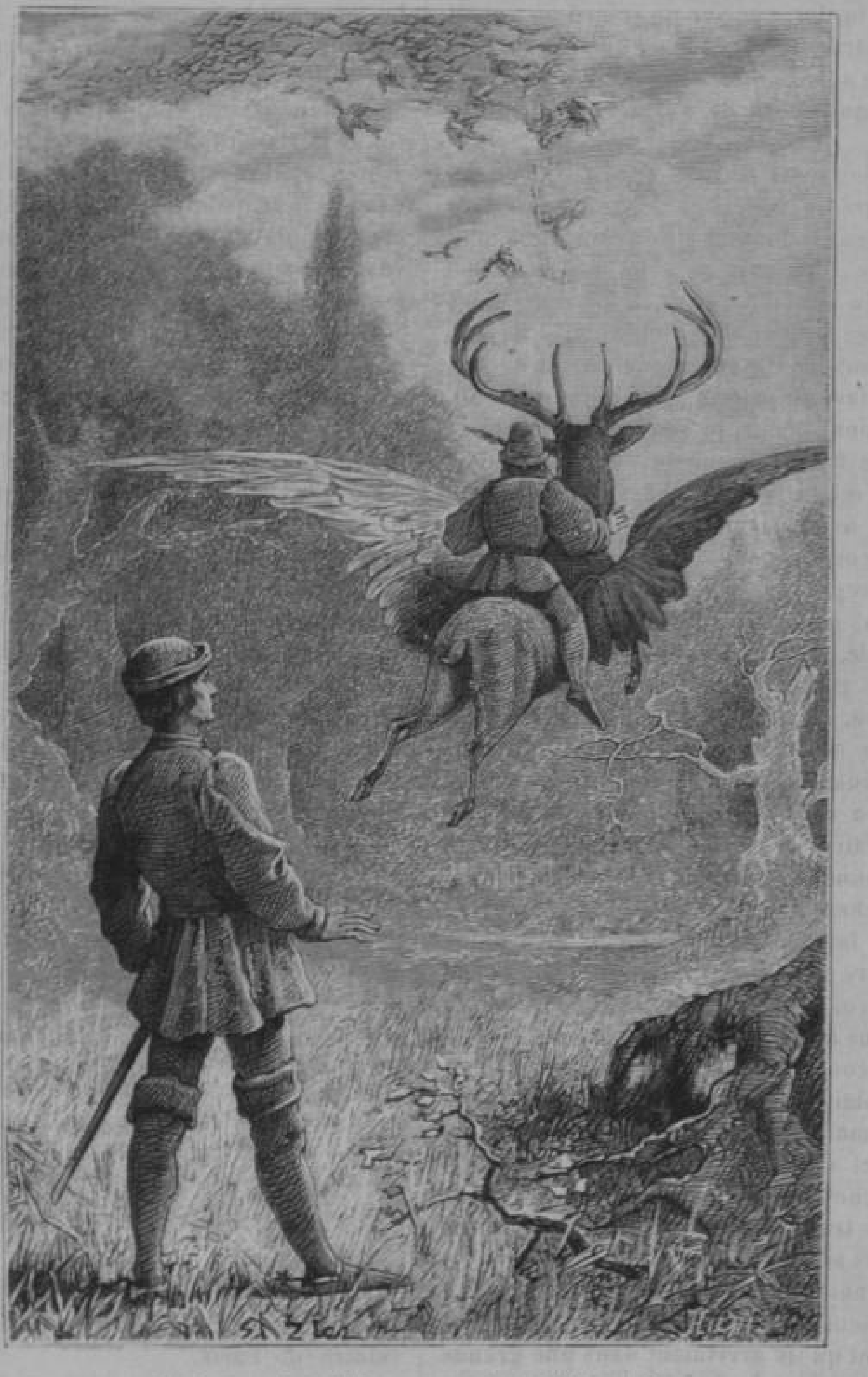
Le sire de Coucy mena si bien les Maillotins par son beau langage qu'ils s'imposèrent eux-mêmes pour le peuple de Paris à dix mille francs qu'ils paieraient chaque semaine à un homme qu'ils choisiraient comme receveur. « Et mieux avons-nous conduit notre affaire que les gens de Rouen, disaient-ils, car nous sommes délivrés des traitants et huissiers des gabelles, et payons à notre gré et de notre bon vouloir sans que les murs de la ville aient été abattus et la brèche ouverte en nos remparts. »

Le duc d'Anjou voyait qu'il n'obtiendrait plus grand argent de ses rapines ; aussi, ayant rassemblé les soldats qu'il avait dès longtemps engagés, et chargé ses trésors sur des mulets qui marchaient à sa suite, il se mit en chemin pour aller conquérir son royaume de Naples, ce dont les gens de France se consolèrent facilement. Le jeune roi n'en fut triste non plus, car il aspirait grandement à faire ses premières armes et ne pensait qu'à combattre, ce dont le duc d'Anjou l'avait retenu jusqu'alors, voulant garder toutes les finances pour son usage et besoins personnels, autant qu'il les pouvait garantir contre les princes ses frères.

Or, à cette fois, le duc de Bourgogne était en grand souci des affaires de son beau-père, le comte de Flandre, qui avait été chassé de ses bonnes villes par ceux de Gand qui s'étaient soulevés contre lui et serraient de près la ville d'Oudenarde qu'ils assiégeaient. Le duc avait promis à son beau-père de lui obtenir le secours du roi de France qui seul le pouvait rétablir en son héritage, et par la défaite des Gantois, réduire et soumettre en même temps l'orgueil des séditieux dans son propre royaume, car partout les révoltés s'appuyaient sur les Flamands et se réjouissaient de leurs succès. Le duc de Bourgogne s'en vint donc à Senlis où le roi se tenait avec ses deux oncles, Berry et Bourbon ; il lui remontra le besoin du comte de Flandre. « Beau-frère, dit le duc de Berry, nous en parlerons au roi ; nous sommes, vous et moi, les plus hauts de son conseil et, le roi informé, nul n'ira au contraire de notre intention ; mais pour émouvoir la guerre entre le royaume de France et la Flandre, qui ont été en bonne paix ensemble, il convient qu'il y

ait raison, et que les barons de France soient consultés ainsi que la majeure partie des prêtres du royaume, car le roi est jeune et tous savent bien qu'il fera en grande partie ce que nous aurons voulu et conseillé. Quand ils seront rassemblés, nous leur remontrerons toutes nos raisons, le roi présent, vous surtout à qui tombe l'héritage de France, et nous connaîtrons ainsi la volonté du royaume. » Le duc de Bourgogne répétait : « Beau sire, vous parlez bien et il sera fait ainsi que vous le dites.

Comme ils devisaient ainsi ensemble, voici le roi qui entre dans la chambre où étaient ses oncles et qui se lança dans leur discours en riant gaiement et caressant son épervier qu'il tenait sur le poing. « De quoi parlez-vous maintenant, beaux oncles, en si grand conseil, demanda-t-il, sont-ce choses que je puisse savoir? — Vrai Dieu, oui, monseigneur, dit le duc de Berry, car c'est à vous surtout qu'appartient cette affaire. Voici votre oncle, mon frère de Bourgogne, qui se plaint à moi de ceux de Flandre, car les vilains de ce pays ont débouté de son héritage le comte de Flandre, leur seigneur, et tous les gentilshommes, et encore sont-ils au siège d'Oudenarde plus de cent mille Flamands qui tiennent ici assiégés foison de gentilshommes; ils ont un capitaine qui se nomme Philippe d'Artevelde, pur Anglais de cœur et qui a juré que jamais il ne partirait de là, qu'il n'eût la ville en sa volonté. Il en sera ainsi à moins que votre puissance ne lève le siège. Et vous, qu'en dites-vous? Voulez-vous aider votre cousin de Flandre à reprendre son héritage que ces vilains lui enlèvent et lui arrachent par orgueil et par cruauté? — Par ma foi, répondit le roi, beaux oncles, j'en suis en très grande volonté, st pour Dieu, allons-y; je ne désire autre chose que de m'armer, ce que je n'ai pas encore fait. Il me faut apprendre les armes, si je veux régner en puissance et honneur. »



Le jeune roi montait sur son cerf. (P. 334, col. 2).

Les deux ducs se regardèrent bien contents, car la parole que le roi avait répondue leur plaisait bien, et le duc de Berry dit encore : « Puisque vous êtes en cette volonté, beau neveu, ne la quittez jamais, et parlez haut et clair, comme vous nous avez parlé, à tous les prélats et nobles de votre royaume que nous assemblerons présentement en votre présence, afin que tous disent : « Nous avons un roi de grande entreprise et de haute volonté. — Par ma foi, beaux oncles, je parlerai, car je voudrais que nous puissions y aller demain, et dorénavant sera-ce le plus grand désir que j'aurai d'aller en Flandre abattre l'orgueil des Flamands. » Ce dont les ducs eurent grande joie.

Le petit roi s'impatientait souvent, avant que les seigneurs du royaume eussent rassemblés à Compiègne,

et il disait à Godefroy d'Harcourt qui était demeuré auprès de lui depuis leur enfance: « On parle trop pour faire bonne besogne. — Mais, disait le jouvenceau, beau sire, il faut pourtant que les barons de France soient consultés et qu'on sache leur volonté. — Oui, oui, reprenait le jeune roi, mais quand on veut faire et entreprendre une grande affaire, on ne la doit point tant tarder, car par un retard on avertit les ennemis. On parle du péril, mais qui jamais rien n'entreprit, rien n'acheva. » Le damoiseau d'Harcourt était aussi pressé que le roi de s'armer pour la première fois.

Si grand était le souci du roi Charles VI et son ennui des longueurs du conseil qu'il croyait voir dans ses rêves mêmes des prédictions sur la campagne qu'il allait entreprendre. Une nuit qu'il dormait dans son lit, il se crut en la ville d'Arras où il n'avait jamais été. Il était là, avec la fleur de la chevalerie de son royaume, et le comte de Flandre venait à lui, tenant sur son poing un faucon pèlerin, bien doux et beau, et lui disait: « Monseigneur, je vous donne à bonne étrenne ce pauvre faucon, pour le meilleur que je visse oncques, le mieux volant, chassant et abattant oiseaux. » Le roi avait grande joie de ce présent, et il disait: « Beau cousin, grand merci. » Alors il semblait au roi qu'il regardait le connétable de France, Olivier de Clisson, qui était auprès de lui, et qu'il disait: « Connétable, allons, vous et moi, aux champs, pour éprouver ce gentil faucon que m'a donné mon cousin de Flandre. » Et le connétable disait: « Sire, allons! » Alors ils montaient à cheval, eux deux seulement, et ils venaient aux champs, le connétable prenant le faucon de la main du roi, et trouvant grandement à le faire voler et foison de hérons. Alors le roi disait: « Connétable, lancez l'oiseau; nous verrons comment il chassera et volera. » Le connétable le lançait donc et le faucon montait si haut qu'à peine on pouvait le suivre en l'air, et il prenait le chemin de Flandre. Alors le roi disait au connétable: « Connétable, chevauchons après mon oiseau, je ne veux pas le perdre. » Et le connétable le lui accordait. En chevauchant, il semblait au roi qu'il donnait de l'éperon dans un grand marais, et se trouvait en un bois durement épais et si dru d'épines et de ronces qu'il était mauvais à chevaucher. Le roi criait: « A pied, nous ne pourrons traverser ce bois à cheval. » Alors, ils descendaient et se mettaient à pied, et des valets venaient qui prenaient les chevaux, et le roi et le connétable entraient dans ce bois à grand peine, et ils marchaient tant qu'ils arrivaient dans une grande lande, et là ils voyaient le faucon qui chassait les hérons et les abattait, et il combattait contre eux et eux contre lui, et il semblait au roi que son faucon y faisait grande foison de beaux coups, et chassait les oiseaux devant lui tant qu'on le perdait de vue. De quoi le roi était trop courroucé, parce qu'il ne pouvait voir son oiseau, et il disait au connétable: « Je perdrai mon faucon et j'en aurai grand ennui, car je n'ai leurre ni moyen de le rappeler. »

En ce souci que le roi avait, il aperçut un beau cerf douze cors avec des ailes, qui apparaissait et sortait de ce bois épais, et il venait sur la lande et s'inclinait devant le roi, et le roi disait au connétable qui regardait le cerf avec étonnement, en ayant grande joie: « Connétable, demeurez ici, je monterai sur ce cerf qui se présente à moi, et je suivrai mon faucon. » Le connétable y consentait. Le jeune roi montait donc de grande volonté sur son cerf et s'en allait à l'aventure après son faucon; et le cerf, comme s'il était bien instruit et appris à servir le bon plaisir du roi, le portait au-dessus des grands bois et des hauts arbres, et il voyait que son faucon abattait des oiseaux en si grande quantité qu'il en était tout émerveillé, et il sembla au roi que quand son faucon eut assez volé et abattu de hérons et d'oiseaux tant que cela lui devait suffire, le roi le rappelait et alors le faucon, comme un oiseau bien appris, s'en allait sur le poing du roi, et il semblait au roi qu'il reprenait le faucon par les ongles, et le mettait à son devoir, et que le cerf repassant par-dessus tous ces bois, ramenait, le roi sur la même lande où il s'en était chargé, et où le connétable de France l'attendait qui était bien joyeux de sa venue. Et sitôt que le roi fut revenu et descendu, le cerf s'en alla et rentra dans le bois en sorte qu'on ne le voyait plus, et le roi racontait au connétable comment il l'avait emporté. « Jamais, dit le roi, je ne chevaucherai plus à l'aise. » Ensuite venaient les valets qui les poursuivaient et leur ramenaient leurs chevaux lesquels ils montaient et s'en retournaient à Arras par un beau et large chemin. Alors le roi s'éveilla qui fut bien étonné de cette vision, dont il se souvenait si bien, et il la raconta à ceux de sa chambre qui étaient le plus près de lui, et la figure de ce cerf lui plaisait si fort qu'à peine pouvait-il la faire sortir de son imagination, et ce fut l'une des premières causes pour laquelle il prit un cerf volant pour sa devise en allant combattre les Flamands, ce dont plus que jamais il était désireux, ayant vu dans son rêve le faucon qui prenait le chemin de Flandre.

A suivre. Mme DE WITT, née GUIZOT.

L'OBSERVATOIRE DE PARIS[1]

Ce fut le 14 septembre 1671 que fut faite par Cassini la première observation astronomique à l'Observatoire de Paris.

J.-D. Cassini, né en 1625, à Périnaldo, dans le comté de Nice, jouissait d'une juste célébrité en Italie, lorsque Colbert l'appela en France, en 1669, et réussit à l'y maintenir. Cassini s'était acquis une telle réputation comme astronome, ingénieur et naturaliste, que, chaque fois qu'il passait à Florence, l'Académie *del Cimento* s'assemblait extraordinai-

1. Suite et fin. — Voy. vol XIX, page 330; vol. XX, page 223, et vol, XXI, pages 47 et 303.

rement pour l'entendre et le consulter sur quelque problème important. Avant son arrivée en France, Cassini avait déjà publié de nombreux mémoires sur les sciences; on lui doit des éphémérides des satellites de Jupiter, une théorie de la lumière zodiacale et un grand nombre de travaux sur presque tous les sujets de l'astronomie.

« Homme d'esprit et homme de qualité, facile et agréable d'humeur, habitué à la représentation et à l'éclat extérieur, Cassini, dit M. Bertrand dans son ouvrage sur les académiciens, obtint aisément la faveur du roi; habile à la ménager, il excellait à charmer son imagination..... Un jour, une comète parut dans le ciel. Le roi désira savoir vers quelle région elle se dirigeait. Cassini, qui ne l'avait observée qu'une fois, le lui dit immédiatement. La comète suivit une autre route, mais le roi ne s'en informa pas et se souvint seulement de l'habileté de M. Cassini. » En découvrant deux nouveaux satellites de Saturne, Cassini put se glorifier d'avoir porté le nombre total des astres errants au chiffre de quatorze, qui avait l'honneur d'être uni au nom illustre de Louis. La flatterie eut un plein succès, et une médaille, frappée par ordre du roi, en consacra le souvenir.

Vers la fin de ses jours, le grand astronome perdit la vue, malheur qui lui fut commun avec Galilée et avec Arago.

« Galilée et Cassini, dit Fontenelle, ont fait tant de découvertes dans le ciel qu'ils ressemblent à Tirésias qui devint aveugle pour avoir vu quelque secret des dieux. » Cassini était d'une constitution très saine et très robuste; son esprit était égal, tranquille; sa cécité même ne lui avait rien ôté de sa gaieté ordinaire. Ses sentiments de religion aidaient beaucoup à ce calme perpétuel; les cieux, qui racontent la gloire de leur auteur, n'avaient jamais mieux persuadé personne.... Il communiquait sans peine ses découvertes, au risque de se les voir enlever, et désirait qu'elles servissent aux savants plutôt qu'à sa personne. » Cassini mourut le 14 septembre 1712, le jour anniversaire de sa première observation astronomique à Paris.

Jacques Cassini, son fils (1669-1756), travailla à l'Observatoire et s'occupa de la détermination de la vraie figure de la Terre.

Cassini de Thury (1714-1784), fils de Jacques, fut le premier directeur de l'Observatoire. Il commença la publication de la belle carte de France qui porte son nom.

J.-D., comte de Cassini (1747-1845), fils de Cassini de Thury, succéda à son père comme directeur de l'Observatoire. Destitué sous la Révolution, Cassini, arrêté comme royaliste, parvint à grand peine à sauver sa vie.

A partir de l'année 1795, l'Observatoire de Paris fut placé sous la direction d'une commission spéciale appelée le *Bureau des Longitudes*. A ce momemt « la Convention entreprit de réunir les forces scientifiques éparpillées par nos troubles civils La marine avait besoin d'éphémérides astronomiques, d'instruments d'observation, de chronomètres, de cartes exactes. La guerre avait besoin de vastes travaux géographiques. Les arts de précision avaient disparu : plus de haute horlogerie, plus d'instruments d'optique, il fallait les rappeler, les soutenir, les relever. L'astronomie était désorganisée : le directeur de l'Observatoire avait été chassé; l'établissement était en proie à l'anarchie. Le gouvernement entreprit de satisfaire d'un seul coup à tous ces besoins dont le caractère commun était de dépendre des sciences mathématiques, et il créa le Bureau des Longitudes. »

De 1795 à 1854, le bureau fut chargé de déléguer un de ses membres à la direction de l'Observatoire. Successivement Lalande, Bouvard, Arago furent placés à la tête de ce grand établissement.

En 1854, l'Observatoire devint indépendant du Bureau des Longitudes et eut à sa tête l'astronome éminent dont la découverte de la planète Neptune avait rendu le nom universel.

L'administration de Le Verrier ne fut pas heureuse. Ce grand savant avait un caractère difficile qui éloigna de l'Observatoire la plupart des savants qui se sentaient une vocation spéciale pour l'astronomie. Chose bizarre, assurément, tous les grands astronomes : Newton, Tycho-Brahé, Le Verrier, paraissent avoir été d'un commerce pénible et l'un des reproches les plus graves qui puissent leur être fait est de n'avoir su former aucun élève !

En 1870, une révolution intérieure obligea Le Verrier à quitter l'Observatoire qu'il dirigeait depuis seize années. Delaunay, savant géomètre dont les beaux travaux sur la Lune sont très appréciés, lui succéda.

Le nouveau directeur ne conserva pas longtemps ses fonctions. Une mort affreuse vint le surprendre, en pleine vie. Le 4 août 1872, Delaunay quittait Paris afin de se reposer quelques jours sur les côtes de Normandie. Arrivé à Cherbourg, Delaunay voulut visiter en bateau la rade : Il s'embarque. Le canot, monté par quatre hommes, chavire. Tout l'équipage est noyé. Le corps du malheureux directeur de l'Observatoire fut retrouvé le lendemain, à l'île Pelée, à cinq kilomètres de Cherbourg.

Tout, dans cet épouvantable accident, était fait pour surprendre les amis de Delaunay, depuis le projet même de ce voyage d'agrément, le seul peut-être qu'ait entrepris l'infortunée victime, jusqu'à la promenade en bateau. M. Delaunay avait, en effet, l'eau en aversion, ce qui s'explique facilement par les malheurs singuliers qui frappèrent sa famille. Le père de Delaunay périt *noyé*, près de Troyes, sous les yeux de sa femme et de son fils, en prenant un bain en pleine rivière. Non loin de l'endroit où succomba cette première victime, le frère de Delaunay périt également *noyé* vers 1856 !

A la mort de Delaunay, Le Verrier fut replacé à la tête de l'Observatoire; mais la maladie qui devait

l'emporter l'avait déjà atteint. Le Verrier mourut le 23 septembre 1877, le jour anniversaire de l'admirable découverte qui avait fait sa fortune scientifique.

Depuis l'année 1878, notre grand Observatoire est placé sous la direction de l'amiral Mouchez.

A la fin du dernier siècle, l'astronomie française était singulièrement plus prospère qu'aujourd'hui. A Paris, il y avait, à côté du grand Observatoire :

L'Observatoire de la marine, situé dans l'hôtel de Cluny, qui fut fondé par de l'Isle et où l'astronome Messier fit la découverte de vingt et une comètes;

L'Observatoire du collège Mazarin, dans lequel La Caille a démontré le premier la variation de l'obliquité de l'écliptique;

L'Observatoire du couvent des Capucines, rue Saint-Honoré;

L'Observatoire du Luxembourg, où Lalande fit ses premières armes;

L'Observatoire de Sainte-Geneviève, où Pingré rassemblait tous les matériaux de sa cométographie;

Les Observatoires du Collège de France, de l'École militaire, de l'Estrapade, de la rue des Postes, de la rue de Richelieu, de la rue de Paradis, etc.....

En province, nous avions les Observatoires de Lyon, de Bourg-en-Bresse, de Toulouse, de Dijon, de Marseille, de Montpellier, d'Avignon, de Brest, etc.....



L'Observatoire de Paris sous Louis XIV.

Tous ces établissements disparurent au milieu des guerres de l'Empire. A l'étranger, comme chez nous, l'astronomie subit à cette époque un long temps d'arrêt. Malheureusement, quand on reprit cette étude dans les différents pays, la France ne sut pas conserver sa suprématie.

Aujourd'hui nous n'avons à Paris qu'un seul Observatoire astronomique important; il faut mentionner cependant les tentatives faites, au moment même où nous écrivons, pour fonder au Trocadéro un Observatoire populaire. Jusqu'à ce jour les amateurs étaient obligés de se contenter de la modeste lunette des astronomes en plein vent.

En province, depuis quelques années, nous avons des établissements astronomiques à Marseille, à Toulouse, à Besançon. Bientôt Lyon et Bordeaux auront chacun leur Observatoire. A Meudon, près de Paris, M. Janssen dirige un établissement d'astronomie physique qui doit rivaliser avec les plus beaux établissements étrangers.

Tout fait donc espérer que la France reprendra rapidement, à la tête des nations civilisées, le rang scientifique qui lui appartient et qu'elle avait momentanément perdu.

Albert Lévy.



Everest se dressa en brandissant son journal. (P. 338, col. 2.)

LA PEAU DU TIGRE [1]

X

L'invitation du Maharajah.

Dès le lendemain de cette journée consacrée à la promenade et à la flânerie, Holbeck se mit à l'œuvre. Autant que lord Strangeton il aspirait au moment de se replonger dans ses chères forêts, et s'il était un naturaliste distingué il n'en était pas moins un négociant fort habile. Aussi, en quelques jours, aidé de Barbarous, il parcourut tous les bazars de Bombay et se rendit compte de la situation du marché. Il apprit bientôt qu'il était le premier représentant d'une maison européenne venant opérer directement ses achats sur la place. Jusqu'alors les marchands indigènes ne traitaient avec l'Europe que par l'intermédiaire de maisons anglaises. La simple suppression de ces intermédiaires fournissait à Holbeck un écart si considérable dans le prix de revient qu'en faisant à sa maison des conditions fort avantageuses, il réalisait lui-même un gros bénéfice.

En peu de temps il eut ramassé tout ce que la place de Bombay possédait en peaux de perroquets, perruches, queues de *mango-birds*, oiseaux-mouches, plumes de paons, etc. Puis il s'occupa de traiter directement du fret de toutes ces marchandises avec un capitaine français en partance pour le Havre, et là encore il fit une affaire des plus avantageuses.

Everest de son côté ne restait pas inactif; pendant que ses amis terminaient leurs affaires, il s'occupait à préparer leur prochaine expédition vers l'intérieur du pays. Ces préparatifs étaient nombreux et délicats, car c'était d'eux que dépendait tout le succès du voyage. Une fois loin de la côte il ne fallait plus compter ni sur des hôtels, ni sur des moyens de transport ou d'alimentation réguliers. Force était donc de se munir non seulement de tentes, mais de tous les meubles et ustensiles indispensables pour un séjour prolongé au milieu des jungles. En outre il fallait s'occuper de réunir des conserves alimentaires, vins, liqueurs, tout le nécessaire enfin, sans compter la poudre, les cartouches, les balles dont le jeune Anglais comptait faire une grande consommation.

Barbarous avait tenu à avoir une carabine rayée, *choke-bored* et capable d'envoyer à une longue distance des projectiles explosibles d'un effet effrayant. Everest s'était contenté de deux fusils à âme lisse, de calibre 8 et 12, pour balles coniques, la meilleure arme pour la chasse des jungles; il avait accompagné ces armes de lutte d'une canardière et d'un Lefaucheux de petit calibre. Quant à Holbeck, rien n'avait pu le décider à remplacer sa paisible arbalète contre un engin plus redoutable; il avait même refusé de s'armer de revolvers comme ses compagnons, sous prétexte que les sauvages sont moins à craindre que les civilisés.

Ces préparatifs terminés, Everest s'était mis à l'étude de l'itinéraire à suivre. Il s'était procuré les meilleurs ouvrages sur l'Inde et, avec l'aide de cartes à grande échelle, il cherchait à se rendre compte des

1. Suite. — Voy. pages 257, 273, 289, 305 et 321

régions les plus intéressantes au point de vue cynégétique. Cette vaste contrée ne lui offrait du reste que l'embarras du choix : du cap Comorin au Tibet chaque pays se présentait avec des attraits variés. Il écarta tout d'abord l'Himalaya et le Mysore comme trop éloignés, et se décida pour l'Inde centrale. Mais là encore il fallait choisir : se dirigerait-il avec ses compagnons vers le Rajpoutana, dans lequel les récits des voyageurs faisaient miroiter à ses yeux les grandioses battues des Rajahs, ou bien vers le Dekhan dont les plaines regorgent d'antilopes et de fauves de cent espèces, ou encore vers le mystérieux Gondvana, aux vallées sauvages, et aux chaînes couvertes d'impénétrables forêts vierges. Devant le tableau fait de ces merveilles par quelques intrépides explorateurs, le jeune homme ne savait que choisir.

Du reste, il s'était pris d'une véritable passion pour ces études et Holbeck voyait avec une joyeuse surprise que les accès de mélancolie devenaient de plus en plus rares chez son jeune compagnon. Absorbé par ces recherches, Everest ne s'apercevait même pas que trois semaines s'étaient écoulées depuis leur arrivée à Bombay.

Enfin, un jour, le docteur rentrant à l'hôtel avec Barbarous, à l'heure du déjeuner, s'écria en brandissant triomphalement son inséparable ombrelle :

« C'est fini ! la dernière caisse est montée ce matin à bord du navire. Désormais mes fonctions de négociant sont terminées et je suis libre de revenir à mes moutons, c'est-à-dire à mes chères fourmis. Allons, ami Everest, il est temps de nous mettre en route. »

Le jeune lord était à ce moment installé dans la vérandah de l'hôtel. Devant lui, sur une table, s'étalaient un monceau de livres et de cartes dépliées.

« Je suis heureux de cette nouvelle, dit-il au docteur; tout est prêt, nous pouvons partir dès demain. La seule chose qui reste à décider, c'est le point vers lequel nous nous dirigerons.

— Comment, dit le docteur, vous si bouillant, vous n'avez pas encore pris de décision ? Vous savez cependant que je ne puis rien vous aprendre là-dessus, puisque nous vous avons laissé carte blanche. A vous de trancher la question.

— Je le sais, dit le jeune homme, mais tant de choses me tentent; tous ces pays sont si beaux.

— Eh bien, dit Barbarous, il y a un moyen bien simple de nous tirer d'embarras. Écrivez le nom de chaque pays sur un papier; nous mettrons les papiers dans un chapeau, et le nom que le sort indiquera sera celui de l'heureuse contrée que nous honorerons de notre visite.

— C'est une idée, s'écria Everest tout joyeux. Je vais encore une fois consulter la carte de Walker, et nous tirerons au sort. Quoique la destinée ne m'ait jamais été bien favorable, je suis curieux de voir ce qu'elle décidera. »

A ce moment le gong retentit; renvoyant la consultation du sort à un instant plus opportun, les trois amis allèrent déjeuner.

La conversation continua à table.

« Si vous m'en croyez, dit le docteur, nous tricherons quelque peu et nous ne soumettrons au hasard que les noms des pays de montagnes. J'ai peu de goût pour les plaines; elles sont monotones; tandis que, dans les régions tropicales, les montagnes sont particulièrement favorisées puisque, grâce à leurs diverses altitudes, elles réunissent sur leurs flancs ou dans leurs vallées une faune et une flore des plus variées.

— Eh bien! dit Everest, nous accorderons un tour de faveur aux pays montagneux. Du reste, tout est prêt pour notre départ. Selon les instructions de l'ami Holbeck, j'ai passé l'autre jour en revue les quatorze domestiques qu'il a si habilement engagés, et je les ai expédiés en avant avec les tentes et tous les gros bagages. Ils nous attendent en ce moment dans l'île de Karanjah, sur la rive opposée de la rade de Bombay. De cette façon nous évitons le chemin de fer et nous nous trouvons immédiatement en plein terrain d'excursion. Les renseignements recueillis ici m'ont appris, en effet, que, par un contraste étrange, cette île et la partie de la côte voisine sont, malgré leur proximité de Bombay, des pays presque inconnus ou du moins tout à fait sauvages. Nous passerons ainsi d'un seul bond de la civilisation à la barbarie.

— Bravo ! s'écria Holbeck, votre plan est parfait. Vous avez combiné cela comme un voyageur accompli. »

Le déjeuner terminé, les trois amis regagnèrent la vérandah où devait se trancher la question en suspens. Mais au moment de procéder à l'épreuve du sort, ils furent interrompus par l'arrivée du facteur qui apportait des lettres et des journaux.

Holbeck demanda la permission de prendre connaissance de son courrier qui devait contenir l'avis de l'expédition de ses marchandises; Everest, pendant ce temps, déplia machinalement un des journaux et se mit à le parcourir d'un œil distrait.

Le premier-Bombay du *Times of India* lui parut indigeste; il passa aux nouvelles du jour, mais les commérages de la colonie, les hauts déplacements de la cour du gouverneur et autres nouvelles d'égale importance ne réussirent pas à éveiller son intérêt. Il jeta le journal sur la table.

Holbeck était toujours plongé dans sa correspondance; quant à Barbarous, étendu dans un grand fauteuil, il somnolait doucement en fumant son inséparable pipe.

Everest eut un mouvement d'impatience. Il reprit le journal et attaqua nonchalamment la feuille des annonces. Soudain, un éclair parut dans ses yeux; son attention, subitement éveillée, se fixa sur une des colonnes du journal et il se mit à lire avec une ardeur étrange. Puis, sa lecture achevée, il se dressa tout à coup et s'écria en brandissant son journal :

« Mes amis, victoire ! le sort a parlé.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda Barbarous brusquement tiré de sa sieste.

— Il y a, il y a qu'une occasion inespérée magni-

fique, se présente à nous et vient réaliser tous nos rêves, répondit Everest avec exaltation.

— Corbleu! mon ami, je ne vous ai jamais vu en pareil état, dit Holbeck en contemplant le jeune homme par-dessus ses lunettes d'or; qu'avez-vous donc pu découvrir de si étonnant dans les annonces de ce journal exotique?

— Écoutez, » dit simplement Everest, et il se mit à lire l'article :

AUX SPORTSMEN DE L'INDE

« Sa Hautesse le Maharajah Goulab Sing, souverain du Mahavellipour en Gondvana, fait appel à l'incomparable courage des héroïques sportsmen britanniques et européens de l'Inde.

» Sachent ces nobles et gentils hommes que depuis un an la colère du terrible Siva a déchaîné sur mes États un épouvantable fléau. Un tigre, un monstre tel que les hommes n'en ont jamais vu, et que la fureur d'un Dêva a seul pu enfanter, désole les fertiles contrées sur lesquelles j'étends ma main paternelle. Non content de semer le carnage parmi les innombrables troupeaux de mes tribus, il porte la terreur parmi mes propres sujets, enlève les enfants, les femmes, les vieillards, et vient rugir jusque sous les murs de ma capitale. En vain des pièges lui ont été tendus par les hommes les plus habiles, en vain mes meilleurs chikaris ont essayé de trancher son existence par le fer ou les balles, ce fils des démons a brisé les pièges, il a dévoré mes chikaris.

» C'est pourquoi, ô cœurs généreux et magnanimes, j'ai résolu d'implorer votre assistance. Je sais que vous n'êtes point semblables aux autres hommes et que les monstres tremblent devant vos yeux d'acier. D'un pied ferme vous traversez les jungles au plus épais des nuits, et votre main lance la mort sur le monstre redoutable aussi sûrement que lorsque le divin Indra écrasa de sa foudre les rebelles Kchatryas. Au seul bruit de votre approche le roi des tigres fuira dans les montagnes, mais votre implacable vengeance saura l'y poursuivre et l'y exterminer.

» Aussi, je vous le dis, arrivez comme des protecteurs et des sauveurs. Mes palais et mes jardins vous serviront de demeures; mes bouffons et mes mimes charmeront vos heures de repos; et moi-même, par l'éclat des fêtes et des festins, je vous préparerai aux luttes héroïques. Ainsi tous, venant pour la peine, recueilleront le plaisir.

» Mais celui qui sera le triomphateur et qui rapportera en mon palais la peau, les griffes et les dents du Roi des tigres, celui-là sera mon frère; les femmes et les vieillards le couronneront de fleurs, et ma volonté royale l'élèvera à la dignité de Sirdar Bahadour de mon royaume. Ou bien, s'il préfère la fortune aux honneurs, il lui sera versé par mon trésorier :

UN LAKH DE ROUPIES.

» Que ceux qui répondront à mon appel soient dans ma capitale le premier jour de Sawân, ou du mois d'août de cette année.

» Fait en mon palais de Mahavellipour, le 1er de Jeth, juin 1882.

» GOULAB SING, G. C. S. I. »



Holbeck avait ouvert son parasol. (P. 342, col. 2.)

« Eh bien! s'écria Everest quand il eut achevé la lecture de cette pompeuse invitation, n'avais-je pas raison? N'est-ce pas là pour nous une occasion inespérée, magnifique?

— Alors, dit Holbeck d'un ton calme, vous comptez donc vous mettre sur les rangs des compétiteurs?

— Mais certainement, reprit le jeune Anglais avec feu; je débarrasserai le Maharajah Goulab Sing de son ennemi ou j'y perdrai la vie. Avez-vous quelque objection à faire à cela?

— J'objecte très vivement, reprit le docteur, à ce que vous vous fassiez croquer par un tigre pour les beaux yeux d'un moricaud que je ne connais pas. Cependant, si vous me promettez d'être sage et prudent, et de ne pas chercher follement la mort dans cette aventure, je consens parfaitement à partager avec vous l'hospitalité de ce fastueux nabab.

— Je vous promets tout ce que vous voudrez, mon cher Holbeck, dit le jeune homme. Je serai sage, je vous l'assure, et je ne m'engagerai dans l'entreprise qu'après vous avoir consulté.

— En ce cas, acceptons l'invitation du Maharajah, répondit le docteur. Une fois rassuré sur vos intentions, il ne me sera pas désagréable de faire mon apprentissage de l'Inde sous d'aussi nobles auspices.

— Eh! sois donc tranquille, ami Holbeck, dit Barbarous, nous le lui tuerons son terrible tigre, à ce mamamoutchi. N'importe, il faut qu'il ait une fière

peur de la bête et qu'il ait un nombre respectable de millions pour offrir de remplir tout un lac avec des roupies...

— Ah! s'écria Everest en riant, ce n'est pas un lac, un bassin, dont il s'agit, mon cher Barbarous, mais un lakh de roupies. Depuis mon arrivée je pioche assez mon hindoustani pour savoir que le mot *lakh* veut dire cent mille. La roupie ayant une valeur approximative de deux francs cinquante, il s'agit, dans l'espèce, d'une somme de deux cent cinquante mille francs.

— Peuh! un quart de million seulement, dit le Marseillais avec dédain; je m'attendais à mieux que cela. Enfin, on s'en contentera puisqu'il le faut.

— Barbarous, dit Holbeck en levant le doigt d'un air ironique, tu connais le proverbe : « Il ne faut pas vendre..... »

— Je sais, je sais, dit Barbarous en riant; mais, enfin, je crois avoir quelques chances. »

Everest s'était fiévreusement replongé dans ses cartes. Il cherchait l'emplacement de la capitale du fameux Maharajah.

« Voilà Mahavellipour! s'écria-t-il tout à coup, en mettant son doigt sur un point de la carte. Cette ville est située au milieu des montagnes de Mahadeo, au sud du fleuve Nerbada. L'itinéraire que j'avais tracé d'après le livre du capitaine Forsyth touchait précisément à ce point. C'est, autant que je m'en souviens, le centre d'une région merveilleuse; il y aura là, pour chacun de nous, une ample moisson à recueillir.

— Combien de temps nous faut-il pour atteindre ce pays? demanda Holbeck.

— En nous pressant, dit Everest, je calcule qu'il nous faudrait un peu plus de trois semaines. Mais comme le rendez-vous est pour le 1er août, nous avons près de six semaines devant nous; le double du temps nécessaire.

— C'est pour le mieux, dit le docteur. Pour ma part, je n'aime pas voyager en poste. Nous flânerons donc le long du chemin et cela vous permettra de gagner vos premiers galons de tueur de tigres, car vous ne comptez pas vous présenter à Mahavellipour comme un novice. Et maintenant, à demain le départ. Je vais passer chez notre banquier pour régler la question de notre budget et, cela fait, je suis prêt à vous suivre. »

Le reste de la journée fut consacré aux derniers préparatifs. Pendant qu'Holbeck s'occupait de réunir les frais de l'expédition, le nerf de la guerre, Everest courait avec Barbarous chez les armuriers et complétait son arsenal d'armes et de projectiles.

Le jeune Anglais ne se tenait pas de joie; pour un peu, lui le malade taciturne et splénétique, il eût embrassé Barbarous. Le soir, comme ils achevaient le repas qu'ils avaient fait servir dans leur chambre, il se leva, le verre en main, et, d'une voix pleine d'enthousiasme, il s'écria :

« Mes bons amis, buvons à la santé de Sa Hautesse Goulab Sing, et à la défaite du Roi des tigres! »

XII

Premiers pas dans la jungle.

Le jour commençait à poindre lorsque les trois voyageurs quittèrent leur hôtel. Traversant la Maïdân, vaste esplanade qui entoure le quartier du Fort, ils se dirigèrent vers la rade.

Dès à présent leur expédition commençait et, comme l'avait si poétiquement expliqué le docteur, « tournant le dos au monde civilisé ils allaient affronter les redoutables mystères de la nature indomptée ». Aussi chacun d'eux avait-il déjà revêtu son équipement d'explorateur.

Everest avait coiffé le léger casque de feutre à l'épais turban et endossé l'élégant costume de toile grise des sportsmen; à sa ceinture, la crosse polie d'un revolver rappelait seule que désormais le noble lord devenait un coureur de jungles.

Le bon Holbeck n'avait d'autre appareil guerrier qu'une gigantesque ombrelle de toile blanche qu'il brandissait du reste avec fierté; rien n'avait pu le décider à abandonner sa redingote flottante de tabellion, mais il avait emprisonné ses jambes fluettes dans des leggings de cuir jaune et enveloppé son large chapeau de paille d'un turban rouge qui donnait à son accoutrement un aspect presque oriental.

Quant à Barbarous, c'était bien le plus beau bandit que jamais théâtre de drame ait vu bondir sur ses planches : feutre à larges bords, chemise de laine avec poches innombrables, large ceinture supportant deux énormes revolvers, bottes en peau de cerf montant jusqu'aux cuisses, carabine sur l'épaule et sabre au côté. Bien plus on eût dit qu'il voulait justifier le surnom que lui avait jadis donné Everest, car ceinture, turban, veste et chemise, étaient d'un rouge rivalisant avec l'encadrement de sa face empourprée C'était vraiment « l'homme rouge ».

Derrière les trois amis marchaient le fidèle John et Latchmân; ce dernier avait échangé son étincelante livrée de tambour-major contre la simple tenue des jungles.

Le soleil n'avait pas encore franchi la ligne des Ghâtes barrant l'Orient de leur rempart uniforme, lorsque la petite troupe arriva sur le quai d'Apollon. Près des marches de granit était amarrée une de ces embarcations élégantes que les Anglais appellent *bunder boats*. La barque est assez grande et porte à son arrière une petite cabine tout entourée de fenêtres, où l'on se trouve très confortablement installé à l'abri du soleil et sans rien perdre du spectacle qui vous entoure.

En voyant approcher les voyageurs, les lascars formant l'équipage du boat, se levèrent en saluant profondément et poussèrent vivement l'embarcation près des marches de la jetée.

« Est-ce donc là notre bateau? demanda le docteur.

— Oui, monsieur, répondit Latchmân, c'est le bateau que le seigneur lord a retenu depuis plusieurs jours.

— Eh bien, messieurs, en ce cas embarquons prestement. Quoique je n'aime pas la mer, celle-ci est aujourd'hui si calme, si belle qu'il me tarde de glisser sur sa surface perfide. »

Barbarous se mit à fredonner :

« Amis, la matinée est belle.....

— Ne perdons pas de temps, reprit Holbeck, toute poésie à part, la traversée doit nous prendre quelques heures et il vaut mieux la faire avant que la réverbération du soleil sur ces eaux tranquilles ne nous rende la promenade désagréable. »

Les voyageurs embarquèrent ; les lascars hissèrent une large voile triangulaire le long du mât unique, et bientôt le boat, poussé par la fraîche brise matinale, s'éloigna rapidement du rivage.

Un léger brouillard flottait au-dessus de la mer, enveloppant de ses molles draperies les énormes paquebots, les gigantesques Indiamen, encore endormis au mouillage, et Bombay, avec sa longue silhouette dentelée de phares, de clochers, de minarets et de pagodes, semblait sommeiller derrière un fin rideau de mousseline.



Un buffle gisait mort sur le sol. (P. 343, col. 1.)

Soudain une flèche de feu perça le rempart des Ghâtes et déchira comme par magie le voile léger qui recouvrait la rade et la cité. Le soleil souleva lentement son orbe rougie au-dessus de l'horizon et aussitôt le canon du port salua l'apparition de l'astre céleste. A la cime des mâts et des sémaphores, à la proue de chaque navire, vinrent se balancer cent pavillons éclatants. Une sourde rumeur s'éleva de la ville brusquement tirée de son sommeil.

Maintenant la rade apparaissait dans toute sa grandiose beauté avec son magnifique bassin d'eau moutonnante, si vaste que toutes les flottes du monde pourraient s'y donner rendez-vous et que les centaines de navires rangés à proximité des wharves semblaient perdus dans cette immensité.

D'un bond rapide, le superbe Sourya, le divin soleil de l'Inde, s'était élevé dans l'implacable azur, découpant de sa lumière crue tous les détails de ce superbe panorama : d'un côté, l'île de Bombay, plate, allongée comme un alligator, dont la tête serait formée par le long promontoire de Colaba, tandis que les rochers de Mazagon en dessinent la croupe et que la queue va se perdre dans les infects marais de Salsette ; puis, sur le rivage opposé, les fières silhouettes des îles sacrées, Trombay, pyramide de rochers nus, Éléphanta, dont les flancs sont percés de temples et d'hypogées innombrables, Karanjah, avec ses deux crêtes qui la font ressembler à un chameau bactrien accroupi ; enfin, au delà, les gigantesques gradins superposés qui forment le socle même de la terre indienne. D'un côté, la vie, le mouvement, le bruit,

les longues lignes de palais et d'hôtels; de l'autre le silence, le calme, l'imposant décor de la nature des tropiques.

Le bunder boat, parvenu hors des limites de l'ancrage, se trouvait maintenant au centre de ce panorama dont les voyageurs contemplaient avidement tous les détails.

« Quel magnifique spectacle, s'écria enfin Holbeck d'une voix émue; cela seul mériterait le voyage.

— Oui, dit Everest gravement, c'est beau !

— Dites que c'est sublime, s'écria Barbarous; je n'ai jamais rien vu au monde de plus magnifique.

— Après Marseille, bien entendu, » ajouta le docteur, ne pouvant laisser échapper l'occasion de taquiner son compagnon.

Mais celui-ci se contenta de hausser légèrement les épaules sans répondre à son adversaire. Pourquoi troubler le charme de cette délicieuse matinée par une discussion où il aurait le dessous comme d'habitude ?

« Monsieur Everest, dit-il au jeune Anglais, c'est tout de même une fière chance qui vous a fait me rencontrer. Sans moi vous ne seriez pas ici.

— C'est vrai, dit le jeune homme, aussi vous en suis-je sincèrement reconnaissant.

— Il n'y a vraiment pas de quoi, dit Holbeck, et de plus je ne vois pas que Barbarous ait à être si fier de l'aventure; si la nature ne lui avait pas octroyé sa toison de carotte, il est probable que vous ne l'auriez pas plus remarqué qu'un autre.

— C'est cela, moque-toi de ma figure maintenant, dit le Marseillais avec bonne humeur; sache que je suis fier de la barbe rousse que mes ancêtres m'ont léguée avec leur nom et que, du reste, j'ai rencontré bien des gens qui me trouvaient très beau.

— Ah vraiment, » dit Everest qui pensait à toute autre chose. Mais l'interruption flegmatique de l'Anglais était si comique que ses deux compagnons ne purent résister à son effet et ils partirent tous deux d'un bruyant éclat de rire.

Barbarous surtout rit avec tant de cœur qu'il faillit en suffoquer, ce qui le fit passer du rouge vif au violet, couleur qui ne consentit à disparaître que lorsque le docteur eut fait absorber au patient une gorgée d'eau-de-vie accompagnée de quelques vigoureuses tapes dans le dos.

Filant sous la brise, le boat approchait rapidement de Karanjah dont on apercevait maintenant le rivage bordé d'un épais rideau de palmiers. Quelques bordées et on arrivait, quand tout à coup la barque glissa sur le sable avec un bruit sourd et s'arrêta net.

Holbeck sauta hors de la cabine et put bien vite se convaincre que le naufrage était de mince importance, car à travers l'eau limpide et sans profondeur on apercevait la grève douce et unie se prolonger jusqu'à la rive. Du reste l'équipage ne paraissait nullement ému de l'accident.

Un des hommes, le capitaine sans doute, s'avança vers le docteur et lui dit :

« Nous sommes arrivés ; ces messieurs vont pouvoir débarquer. »

Holbeck ne put s'empêcher de faire la grimace; quant à Barbarous il laissa échapper une exclamation peu parlementaire, altéré par l'idée d'avoir à mouiller ses magnifiques bottes.

« Eh bien, débarquons, dit Everest, nous en serons quitte pour un bain de pieds.

— De pieds! dit le docteur, c'est bon pour vous qui aurez de l'eau jusqu'à la ceinture, quant à moi elle me montera au menton. »

Mais déjà les lascars, après avoir quitté leurs longues robes de guinée rayée, sautaient dans l'eau et tendaient leurs bras aux voyageurs, en disant :

« Allons, messieurs, venez. »

Avant que le docteur pût se rendre compte de ce qui allait se passer, il se sentit enlevé par deux bras vigoureux et se retrouva assis à califourchon sur les épaules d'un des lascars. Il comprit alors l'aimable invitation du capitaine.

Un instant après, Barbarous et Everest se trouvaient aussi confortablement installés, chacun sur son lascar, et la troupe se mit en marche vers le rivage.

Profitant de sa situation, Holbeck avait ouvert son parasol pour se mettre à l'abri des rayons du soleil, mais cette simple action fit éclater les rires de ses compagnons. De son côté il ne put retenir son hilarité en voyant la figure grotesque du bon Barbarous, véritable Fra-Diavolo juché sur un singe.

C'est ainsi qu'ils atteignirent sans encombre et à pied sec la grève de sable fin qui bordait la rive. Les cocotiers, pressés sur plusieurs lignes, s'élançaient comme des fusées du bord même de l'eau étalant dans les airs, à plus de cent pieds de hauteur, leurs gigantesques éventails.

« Eh bien! ami Everest, dit Holbeck, voilà, ce me semble, qui est préférable à notre arrivée de l'autre jour et se rapproche mieux de l'idéal rêvé. Portés par des esclaves de bronze, nous mettons le pied sur le sol enchanteur de la vieille Inde, à l'ombre des palmiers que balance la brise embaumée. »

Il sauta lestement à terre, imité par ses deux compagnons.

Trois hommes enturbannés les attendaient, et, en les voyant, s'inclinèrent respectueusement devant eux:

« Messieurs, dit l'un d'eux, nous avions été prévenus hier de votre arrivée. Selon les instructions de Latchmân, tout a été préparé.

— Quels sont ces nobles inconnus? demanda Barbarous à voix basse.

— Ces nobles inconnus sont les domestiques que j'ai engagés l'autre jour, dit Holbeck; je les reconnais malgré leur frimousse noire qui les rend tous semblables l'un à l'autre.

— C'est moi qui les ai envoyés ici, dit Everest, avec tout notre camp.

— Notre camp? dit Barbarous étonné!

— Tenez, » reprit l'Anglais, et, tendant la main, il lui montra à travers les arbres les toits et les mu-

railles de toile de deux belles tentes dressées au centre d'une clairière. Tout autour, des domestiques noirs allaient et venaient affairés. La cuisine installée au pied d'un arbre semblait en toute activité, et la fumée bleuâtre du foyer montait doucement en longues spirales à travers les arbres.

L'admiration de Barbarous ne connut plus de bornes, lorsqu'en approchant il vit, placée à l'ombre d'un épais manguier, une table élégamment dressée dont le couvert semblait attendre les nouveaux arrivés.

« C'est tout bonnement superbe, s'écria-t-il.

— Mes compliments, Everest, dit à son tour Holbeck, vous êtes le modèle des intendants et je crois que je ferai bien de vous transmettre mes pouvoirs de chef de gamelle.

— Nullement, cher ami, dit le jeune lord modestement; du reste, c'est Latchmân qui a tout ordonné. A lui les compliments.

— Et quelle superbe salle à manger, reprit le docteur. Notre Jardin des Plantes serait fier de réunir dans ses serres la moitié des végétaux qui nous entourent. »

A ce moment Latchmân, dans la tenue la plus correcte, la serviette sous le bras, s'avança et dit d'un ton sacramentel :

« Le déjeuner de ces messieurs est servi.

— Parfait, dit Holbeck, à table, car cette fine brise m'a singulièrement aiguisé l'appétit.

— C'est un véritable conte de fées, dit Barbarous, voilà ce que j'appelle voyager. »

Pour son début, le cuisinier engagé par Holbeck avait tenu à se distinguer et le déjeuner, déclaré excellent en tous points, fut vivement dépêché.

L'appétit satisfait, les voyageurs se dirigèrent vers le village voisin afin de jeter un coup d'œil sur les indigènes. Barbarous avait pris son fusil.

Ils pénétrèrent dans le bois qui s'étendait épais et touffu le long du rivage. Les arbres géants aux troncs noueux, aux épaisses ramures, s'entre-croisaient, reliés entre eux par d'élégantes guirlandes de lianes chargées de fleurs multicolores. Des perroquets criards, des oiseaux aux ailes d'or ou d'émeraude voltigeaient en nombre considérable. Le Marseillais en abattit quelques-uns

Comme on approchait de la lisière du bois, des cris rauques, gutturaux, s'élevèrent tout à coup. Les chasseurs pressèrent le pas et se trouvèrent bientôt devant un spectacle à la fois étrange et repoussant.

Un buffle gisait mort sur le sol et sa carcasse déchirée disparaissait sous une troupe de vautours affamés qui se disputaient avidement cette proie. Les énormes oiseaux, avec leur tête pelée, leur collier de marabouts et leurs gigantesques manteaux noirs, n'étaient pas les seuls convives de ce répugnant festin. Autour d'eux se pressait une nuée de buses, de milans, de gypaètes qui essayaient d'y prendre part et profitaient de la lourdeur des premiers conquérants pour leur enlever quelques bribes du festin. Enfin, contraste étrange, plusieurs centaines de tourterelles rieuses, à collier doré, formaient un cercle compact autour des carnassiers.

Silencieux, les voyageurs contemplaient ce curieux spectacle, lorsque, avec son impétuosité habituelle, Barbarous vint rompre le charme en tirant deux coups de fusil dans la foule qui grouillait. Aussitôt tourterelles et aquilés s'enlevèrent comme une nuée; seuls les vautours stupides restaient comme pétrifiés par cette agression inattendue, mais en voyant apparaître les chasseurs, ils se décidèrent à fuir, et, battant l'air de leurs lourdes ailes, s'enlevèrent lentement en décrivant des cercles immenses. Deux de leurs congénères, victimes de Barbarous, gisaient auprès de la carcasse.

Holbeck, sans attendre le départ des carnassiers, s'était précipité sur le sol qu'il examinait avec intérêt.

« La présence de ces tourterelles m'avait intrigué, dit-il à ses amis en se relevant, mais tout s'explique à présent. Pendant que les bêtes de proie dévoraient le buffle, les doux oiseaux de Vénus se repaissaient des fourmis qui couvrent le sol, attirées elles-mêmes par la carcasse. C'est la première fois que je rencontre cette fourmi mais je la reconnais parfaitement : c'est l'atte belliqueuse ou féroce, l'*Atta ferox* de Burke. Long de quelques millimètres, ce modeste insecte est armé de mandibules près desquelles les mâchoires du tigre ne sont qu'un hochet. Je me propose d'étudier spécialement cette curieuse branche de la tribu formicaire. D'après les travaux de Davidson, j'ai déjà calculé qu'un de ces insectes peut porter cinquante fois son propre poids à bout de dents. A ce compte-là un tigre emporterait un éléphant dans ses mâchoires. La force prodigieuse de l'atte féroce lui donne dans ces pays un rôle tout à fait providentiel, puisqu'elle lui permet de dépecer des cadavres énormes avec une rapidité étonnante. Sans l'aide d'aucun carnassier, une tribu de ces fourmis transformerait en deux jours cette carcasse en un amas d'ossements aussi blancs et aussi nets que l'ivoire.

— J'aperçois là-bas les premières maisons du village, interrompit Barbarous qui redoutait toujours un peu les leçons sur les fourmis que ne lui épargnait pas son vieil ami.

— Il me semble même, dit Everest, que l'on vient au-devant de nous. »

En effet, continuant leur chemin, ils rencontrèrent bientôt une douzaine d'indigènes demi-nus qui, en les voyant, les saluèrent de ce majestueux salut indien qui semble être à la fois une prière et une bénédiction. En tête se tenait un vieillard qui se présenta comme le *patel* ou maire du village.

Everest ne possédait encore que bien imparfaitement la langue hindoustanî, cependant il put comprendre et expliquer à ses amis que le maire offrait aux voyageurs de venir se rafraîchir dans sa demeure.

« Je suis curieux de savoir quel vin ce vieux gorille va nous offrir, dit Barbarous.

— Du vin? dit Holbeck, pourquoi ne demandes-tu pas s'il y a un cabaret à Karanjah?

— Ah! dit le Marseillais, c'est qu'il m'arriva une fois, sur la côte d'Afrique, une aventure bien étrange qui m'a rendu méfiant pour ces sortes d'invitations. Un vieux bonhomme nous fit entrer, plusieurs matelots et moi, dans sa case et nous donna à boire une espèce de liqueur doucereuse et forte à la fois que nous ne trouvions pas mauvaise; puis, quand nous lui demandâmes le secret de sa recette, il nous apprit que c'était du tafia dans lequel il avait fait infuser des cancrelas. Nous en fûmes tous malades durant deux jours.

— Vous étiez bien difficiles, dit Holbeck, le cancrelas a peut-être du bon, car je me rappelle à bord de l'*Hougly* avoir vu les chauffeurs cafres les croquer à belles dents. »

On était arrivé devant la maison du maire, modeste cabane de pisé, propre, presque coquette comme toutes les demeures hindoues, qui se cachait au milieu d'une épaisse touffe de cocotiers.

Sur un signe du vieillard, un jeune garçon demi-nu se précipita vers un cocotier, et, fixant autour de ses reins une ceinture de cuir fort lâche qui se rattachait au tronc, il escalada l'arbre géant avec une rapidité simiesque. Puis, parvenu au sommet, il fit pleuvoir sur le sol une pluie de noix vertes et rebondies.

Saisissant une hachette, le maire enleva d'un seul coup le sommet de l'une des noix et présenta à Holbeck cette coupe naturelle pleine d'un liquide frais et parfumé.

Ce fut ensuite le tour d'Everest, puis de Barbarous qui, rassuré cette fois, imita ses amis et avala d'un trait le délicieux breuvage.

Ayant pris congé du maire, les voyageurs continuèrent leur promenade à travers bois et ne regagnèrent leur tente qu'un peu avant le lever du soleil.

Après le dîner qui fut le digne pendant du repas du matin, ils allèrent s'étendre sur les fauteuils de bambou que Latchmân avait fait placer au bord de la mer.

John apporta les pipes et le café et bientôt les trois amis furent plongés dans les délices de cette première soirée passée dans la jungle sous le ciel étoilé de l'Inde.

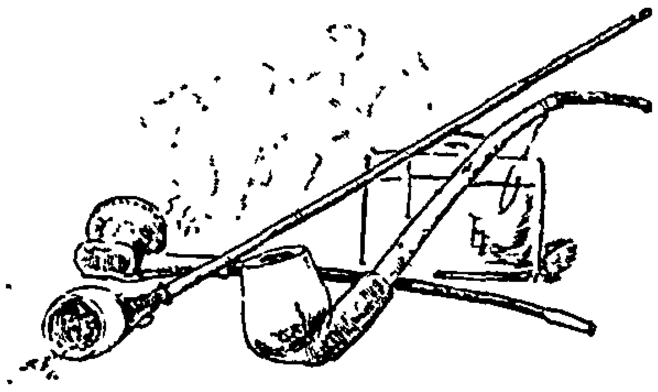
L'air doux et frais, chargé des pénétrants aromes de la forêt, secouait mollement au-dessus de leur tête les cimes des grands palmiers. A leur pied la mer venait battre doucement, de ses lames phosphorescentes, la grève unie comme un tapis. Au loin quelques chacals jetaient leur cri plaintif, empreint d'une si poignante poésie.

« Eh bien, mon cher Everest, dit Holbeck, ne trouvez-vous pas que l'on se sent mieux vivre ici que dans vos salons dorés et que ce rivage désert vaut bien la terrasse de Tortoni. »

Mais le jeune lord ne répondit pas.

Le charme mélancolique de cette nuit remplissait son cœur d'une vague tristesse et de nouveau son esprit s'envolait en sombres rêveries vers le mystérieux avenir.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



LES CALCÉOLAIRES

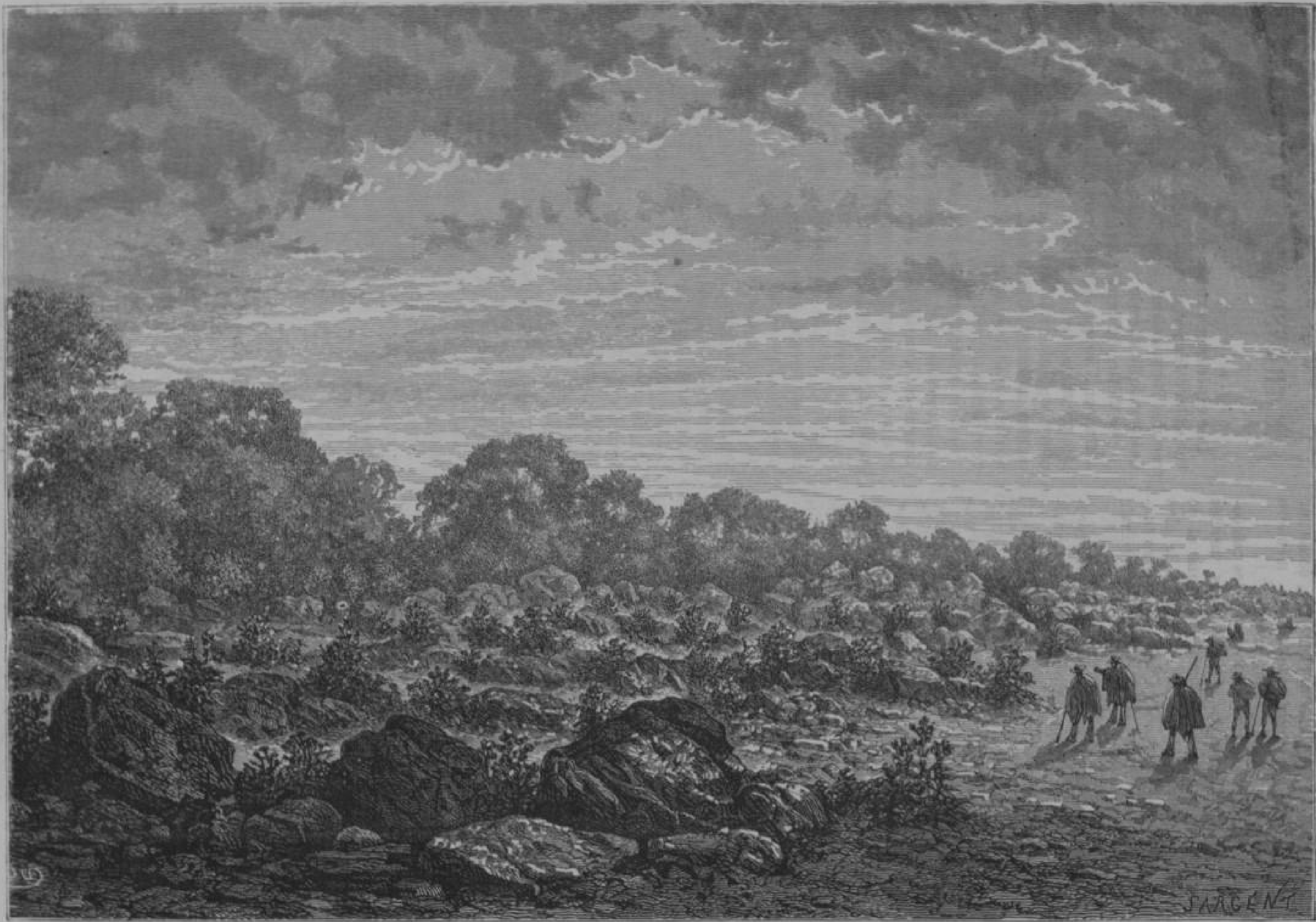
Le mot calcéolaire vient du latin *calceolus*, petit soulier, petit sabot. Le calcearium était la somme que l'on donnait aux troupes romaines pour se fournir de chaussures.

La corolle de ces fleurs, à deux divisions irrégulières, à deux lèvres, pour ainsi dire, la lèvre supérieure plus courte que le calice, la lèvre inférieure fort grosse et arrondie en une large poche, offre assez bien, dans cette lèvre gonflée et pendante, l'aspect, la forme d'une pantoufle, de ces amples babouches que l'on portait au temps de François Ier.

La calcéolaire doit cependant son nom à une autre cause. Découverte au Chili, vers les dernières années du dix-septième siècle ou les premières du dix-huitième, par le savant La Feuillée, de l'ordre des Minimes, elle a été dédiée à un célèbre botaniste italien du temps, Calceolari ou Calceolarius.

Elle est donc originaire de l'Amérique méridionale où elle multiplie, sur les rives, « les plages » des rivières et des torrents, ses ravissants bouquets de fleurs jaune citron tiqueté de points rouge brun.

Il est même un petit coin perdu des immenses solitudes du Pérou qu'un voyageur s'est plu, il y a quelques années, à nommer, en riant, la Plage des Calcéolaires. « Comme nous venions de doubler un angle du Coni, nous vîmes s'ouvrir devant nous une étendue circulaire où des blocs de toutes formes et de toutes grosseurs alternaient avec des espaces couverts de sable et d'herbe rase. Bordée d'un côté par la ligne de la forêt et d'un autre par la rivière, cette plaine, aussi loin que le regard pouvait s'étendre, était littéralement couverte de plantes en pleine floraison dans lesquelles je reconnus des calceolarias.... La plage inconnue, solitaire et charmante que peu de voyageurs de race blanche avaient traversée, attendait un nom que nous nous empressâmes de lui donner. Ce baptême d'un nouveau genre eut lieu sans déclaration officielle, sans carillon de cloches, sans parrain ni marraine et surtout sans dragées: aussi n'y songerions-nous guère aujourd'hui si le nom de *Plage des Calceo-*



La Plage des Calcéolaires. (P. 344, col. 2.)

laires et la date du jour de cette rencontre, écrits sur le livre de route, ne nous remettait en mémoire l'étrange site diapré de fleurs bizarres. »

Depuis les deux siècles ou environ que les calcéolaires habitent l'Europe, on a obtenu des variétés dans toutes les nuances de blanc, de jaune et de pourpre, ces trois couleurs se rencontrant le plus souvent sur les mêmes corolles, et se mêlant, se fondant ou se heurtant de la manière la plus originale et la plus charmante.

On range les calcéolaires dans la famille des scrophularinées, et l'on en compte deux espèces principales : les ligneuses et les herbacées.

Les calcéolaires ligneuses, arbrisseaux de cinquante à soixante-quinze centimètres, très rameux, portent, les uns, de nombreuses petites fleurs d'or élégamment ponctuées de diverses couleurs, et disposées en bouquets ombelliformes sur de longs et minces pédoncules; les autres, des fleurs plus volumineuses, autant de bouches béantes à deux lèvres, presque égales, d'un violet pâle maculé de jaune.

On admire surtout le *Triomphe de Versailles* dans ces variétés ligneuses, toutes plus robustes, plus rustiques que les herbacées.

Ces dernières sont des bijoux. Elles viennent en serre, pour la plupart, et ornent un instant seulement, à l'ombre et par le beau temps, nos parterres et nos plates-bandes: petites tiges de cinquante à soixante centimètres, dressées, rameuses, feuilles largement obovales et pubescentes, gracieuses panicules de fleurs d'un jaune plus ou moins foncé, ponctué, tigré ou lavé de gros pourpre et de rouge tendre.

Il y a la calcéolaire à feuilles de plantain qui porte des grappes paniculées de jolies fleurs jaunes à deux lèvres; la calcéolaire à feuilles de scabieuse dont la fleur se compose tout à la fois d'une grosse poche et d'un petit capuchon. On compte une vingtaine de variétés de calcéolaires herbacées, toutes plus délicieusement gracieuses les unes que les autres.

Vraies plantes d'amateurs, ces fleurs délicates exigent mille et mille soins: il faut leur tamiser la terre de bruyère, mouiller et tamiser encore, les semer en terrine ou en pot, leur mesurer l'air et le jour, la chaleur et le soleil. A cet effet, on couvre le vase où l'on a semé d'une feuille de verre que l'on soulève graduellement, à mesure que la petite tige grandit. Puis ce sont des précautions d'arrosage, car il ne faut mouiller ni les feuilles ni les fleurs, par un temps couvert ou une basse température, des conditions d'ombre et de soleil à telles ou telles heures, des châssis vitrés, des toiles, etc., etc. L'hiver — la plante est bisannuelle — tenons-la à la lumière ou elle s'étiole, rempotons plusieurs fois et toujours dans un vase un peu plus grand, veillons sans cesse : mais quand on aime les calcéolaires, ces fleurs les plus bizarres que la nature ait produites, on les aime avec passion.

Mme BARBÉ.

LE TRANSPORT DE LA FORCE

Une expérience extrêmement curieuse a été faite à Paris, le 6 février dernier, dans les ateliers de la rue des Poissonniers, gracieusement prêtés par la Compagnie du chemin de fer du Nord.

« Le théâtre de l'expérience n'était point de nature à frapper l'imagination. Un coin d'atelier ; au fond, une première machine, mise en mouvement par une courroie; à côté, une autre machine, tournant sans moteur apparent. C'était tout. » Quelle découverte nouvelle avait donc attiré tout le monde savant dans ce modeste atelier ?

Si nos jeunes lecteurs veulent bien se reporter aux causeries que nous avons publiées dans ce journal, à l'occasion de la dernière exposition d'électricité [1], ils comprendront sans peine l'importance du problème qui vient d'être en partie résolu par M. Marcel Deprez.

Le jour où l'on reconnut qu'un courant électrique traversant un fil de fer métallique avait la propriété d'aimanter un morceau de fer, on créa un véritable moteur électrique. On me permettra de me citer moi-même : « Si nous enroulons un fil de cuivre autour d'un cylindre de fer et que nous fassions passer un courant électrique dans ce fil, le cylindre de fer est aimanté et peut attirer une pièce de fer placée à petite distance. Nous arrêtons le courant, l'aimantation du fer disparaît, la pièce métallique attirée reprend sa première position. Le courant électrique est lancé dans le fil : la pièce métallique est de nouveau attirée... Voilà donc un mouvement de va-et-vient imprimé à une pièce de métal et comparable au mouvement de va-et-vient du piston d'une machine à vapeur. »

Un courant electrique peut donc se transformer en force motrice.

Deuxième expérience. — Un aimant placé au centre d'un cadre de bois entouré d'un fil métallique, développe un courant électrique dans ce fil chaque fois que sa propriété magnétique est modifiée. Comment modifierons-nous la propriété magnétique d'un aimant ? En présentant devant cet aimant un morceau de fer, puis en le retirant, puis en le représentant à nouveau... Pour arriver à ce résultat, on fait tourner devant l'aimant une bobine munie d'un morceau de fer doux et ce mouvement de rotation sera produit par une machine à vapeur.

Voici donc *la force motrice à vapeur qui produit de l'électricité.*

Si donc j'ai à Paris une machine à vapeur, je puis utiliser cette machine à une distance théoriquement indéfinie de la manière suivante. J'emploie cette machine à développer un courant électrique dans un fil qui entoure un aimant. Ce courant se transmet théo-

1. Voy. vol. XVIII, pages 278, 295, 310, 342, 367 et 391.

riquement à toute distance et par exemple à Amiens. Parvenu à Amiens, le courant passe dans une machine composée uniquement du fil et d'un barreau d'acier, le barreau s'aimante et fait manœuvrer une pièce métallique à laquelle il imprime un mouvement de va-et-vient que l'industrie sait utiliser.

Tout cela était connu depuis longtemps et nous disions, dans nos précédentes causeries, que l'avantage immense des moteurs électriques était de permettre le transport de la force motrice à une grande distance. Nous ajoutions que la seule raison qui limitait leur emploi provenait de ce que ces moteurs n'utilisaient qu'une faible partie de la force qu'ils dépensent.

La solution théorique était trouvée ; il fallait que dans la pratique il y eût avantage matériel à transmettre la force par l'électricité. Cette deuxième partie du problème n'est pas la moins facile à résoudre.

Ainsi, il y a quelques jours encore, il était impossible de transporter économiquement la force à plus de 2 kilomètres. Au delà, le rendement de force au point d'arrivée diminuait rapidement ; à partir de 3 kilomètres, le transport n'en était plus pratique.

Si donc le problème du transport de la force pouvait être considéré comme théoriquement résolu, il ne paraissait pas susceptible d'une solution avantageuse et pratique quand il s'agissait d'une grande distance. Sans doute, on pouvait utiliser l'électricité comme on le fait depuis dix ans : à Sermaize (Marne) pour le labourage et les travaux agricoles ; aux mines de Blanzy, où elle fait fonctionner un ventilateur d'aérage ; à La Rochelle, où elle élève l'eau pour les services publics ; à l'arsenal de Bourges, où elle met en mouvement une grue de 20000 kilogrammes ;..... mais l'emploi de l'électricité avait été limité jusqu'ici à de petites distances.

En 1881, cependant, M. Marcel Deprez avait installé à l'exposition de Munich des machines qui transmettaient la force à une distance de 57 kilomètres. Il est vrai que la force transmise était peu considérable : elle était employée à la manœuvre d'une pompe qui alimentait une cascade de 1 mètre de large sur 3 mètres de haut.

L'expérience du 6 février a été bien plus concluante, sinon absolument définitive.

La machine nouvelle imaginée par M. Deprez était installée dans l'atelier. Un fil de 20 kilomètres partait de cette machine, passait par le Bourget et ramenait, après ce long circuit, l'électricité à la seconde machine, qui la retransformait en mouvement sous les yeux des spectateurs. La perte de force a été seulement de 50 pour 100.

Il est permis d'espérer que de nouvelles et heureuses modifications diminueront encore cette perte, et que sous peu le problème de la transmission de la force à une grande distance pourra être considéré comme entièrement résolu.

ALBERT LÉVY.

CLOCHES ET SONNERIES[1]

VI

Cependant les préparatifs qui avaient paru si longs au jeune roi étaient enfin terminés, et il partit d'Arras, et s'en vint à Sens, en Artois, où il fut deux jours. Le troisième jour de novembre il arriva à Senlis. Là il s'arrêta, pendant que le connétable de France et les maréchaux de France, de Bourgogne et de Flandre tenaient conseil, car on disait communément dans l'armée que ce serait une chose impossible d'entrer en Flandre, tant les passages de la rivière de Lys étaient bien gardés par Philippe d'Artevelde et les Flamands. Par-dessus tout cela, il pleuvait tous les jours et faisait si froid qu'on ne pouvait aller plus avant, en sorte que les gens du royaume de France, disaient que c'était un grand tort d'avoir amené le roi dans un tel pays, et qu'on aurait bien dû attendre l'été pour guerroyer en Flandre. Mais le roi disait : « Je me veux accoutumer à la fatigue et au travail des armes, car c'est ainsi que j'apprendrai à régner. »

Le connétable et les seigneurs ayant résolu d'aller toujours devant eux afin de faire un bref passage à leur loyal pouvoir, l'avant-garde avançait déjà vers le pont à Commines pour voir si, dessus ou dessous, ils ne pourraient passer la rivière. Mais, lorsqu'ils furent arrivés là, les valets chargés de tâter la rivière n'y purent trouver aucun gué ni passage, et le pont était tout défait à Commines et la ville bien gardée par un capitaine flamand nommé Pierre du Bois, qui se montrait résolu à la défendre, car il était au pied du pont, sur la chaussée, une hache à sa main et avait bien neuf mille Flamands rangés des deux côtés. . .

Le connétable et les maréchaux ne savaient que faire, et ils parlaient de remonter la rivière jusqu'à Aire ou à Saint-Omer pour y trouver meilleur passage.

Tandis que le connétable était en cet embarras, on lui vint dire que quelques chevaliers qui connaissaient bien le pays avaient lancé des barques à la dérobée sur la rivière au-dessus de Commines, là où elle n'était pas trop large, que bien des gens d'armes avaient déjà passé et qu'il en passait une foule d'autres d'instants en instans. Le connétable dit donc à son cousin, le sire de Rieux, qui se tenait auprès de lui, ainsi qu'il avait accoutumé de faire : « Allez voir, je vous prie, à ce passage ce que c'est, et si nos gens passent si facilement qu'on nous le dit. » Le sire de Rieux ne fut jamais si content que lorsqu'il eut cette commission, et ne se le fit pas répéter deux fois, mais donna de l'éperon à son cheval et s'en vint là avec toute sa troupe qui était de soixante hommes d'armes.

Quand il fut venu au passage, il dit qu'il monte-

1. Suite. — Voy. pages 266, 283, 299 et 315.

rait dans la barque, et que le maréchal de France, messire Louis de Sancerre, qui se trouvait là, ne pourrait l'en empêcher. Il mit donc pied à terre, et fut tantôt au passage. Messire Louis de Sancerre ne tarda pas à le suivre.

Quand le connétable, qui pendant ce temps escarmouchait avec les Flamands à travers la rivière, en sorte que les traits des arbalètes volaient dru comme grêle, aperçut la belle petite bataille des chevaliers du roi de France qui s'avançait déjà vers Commines, il commença à frémir d'épouvante, car il sentait par devers l'eau grand foison de Flamands tous enragés. Aussi courait-il le long de la rivière, en disant par grande colère: «Ah! Saint-Yves! Ah! Saint-Georges! Ah Notre-Dame! Ah, Saint-Denis! que vois-je là? Je vois en partie la fleur de notre armée qui s'est mise à grand péril. Certes, je voudrais être mort quand je vois qu'ils ont fait une si grande folie. Ah! messire Louis de Sancerre, je vous croyais plus sensé et moins assuré que vous n'êtes! Comment avez-vous osé mettre outre cette rivière tant de nobles chevaliers et écuyers, et vaillants hommes d'armes, qui sont là en terre d'ennemis contre peut-être dix ou douze mille hommes qui sont fiers et orgueilleux et tout au courant de leur fait, et ne prendront personne à merci? Nous ne pourrons les soutenir quand il en sera besoin! Ah! Rohan! Ah! Laval! Ah! Rieux! Ah! Beaumanoir! Ah! Fouqueville! Ah! Rochefort! Ah! Malestroit! Ah! Thouars! Ah! Conversant! Ah! tels et tels! Je vous plains quand sans mon conseil, vous vous êtes mis en telle situation! Pourquoi suis-je connétable de France? Car si vous vous perdez, j'en serai responsable et blâmé; on dira que je vous ai envoyés en telle folie, et je n'en ai point la faute.»

Quand le connétable vit ceux qui étaient passés, s'avançant vers Commines par les marais le long de la rivière, heaumes et pennons au vent, lui qui avait jusqu'alors défendu à ceux qui l'entouraient de passer outre, il dit tout haut: «J'abandonne le passage à tout homme qui peut et veut passer.» A ces mots, les chevaliers et les écuyers qui n'avaient point de barques, s'empressèrent pour trouver moyen de passer sur le pont, et quelques-uns mettaient déjà leurs boucliers sur les poutres, mais la nuit venait qui ne permettait pas de travailler bien avant, et cependant les Flamands qui tenaient Commines avaient fort à faire et se trouvaient bien embarrassés, car ils voyaient dans le marais au-dessous du pont grande foison de bonnes gens d'armes qui s'étaient arrêtés là et restaient tout cois, leurs lances droites devant eux, et d'autre part ceux qui étaient encore de l'autre côté de la rivière qui escarmouchaient sans cesse contre eux et se mettaient en devoir de réparer le pont.

Cependant Pierre du Bois se rassurait et rassurait les siens en disant: «Ces hommes d'armes qui ont passé pour nous combattre ne sont pas de fer ou d'acier; ils ont tout le jour travaillé et piétiné dans ce marais; il ne se peut que vers le jour le sommeil ne les abatte. En cet état, nous viendrons tout doucement sur eux et nous les assaillerons, et quand ils seront déconfits, sachez que nul n'osera jamais plus s'y venir frotter. Tenez-vous tous cois et ne faites point de bruit. Je vous signifierai bien quand il sera temps de faire votre entreprise.»

Si les Flamands qui guettaient le signal de Pierre du Bois trouvaient la nuit trop longue, les barons, les chevaliers et écuyers qui étaient dans la boue, quelques-uns jusqu'à mi-jambes, pensaient encore plus qu'eux que les heures s'écoulaient lentement. La pluie tombait sur leur tête, et le froid glaçait leurs membres, mais ils avaient mis leurs casques et rabattu leurs visières, en sorte que l'eau coulait sur eux, et ils étaient prêts à combattre, attendant à tout moment qu'on vînt les assaillir. La grande envie qu'ils en avaient les réchauffait et leur faisait oublier leurs peines. Le Sire de Saint-Py, chevalier de Hainault qui connaissait bien le pays, et qui le premier avait eu la pensée de passer la rivière, se tenait sur le devant de la bataille, guettant et surveillant les Flamands; tout doucement, et se tapissant, il allait examiner leurs mouvements, puis il revenait vers ses compagnons et leur disait tout bas: «Or ci, nos ennemis se tiennent tout cois. Peut-être viendront-ils avec le jour, que chacun soit alors prêt et avisé de ce qu'il devra faire.» En cette manière, allant et venant, il fut jusqu'à l'aube du jour où les Flamands commencèrent d'avancer, tous serrés en un tas, au petit pas, et sans dire un mot. Alors le sire de Saint-Py dit à ses compagnons: «Or maintenant, seigneurs, il n'y a plus qu'à bien faire. Les voici, ils viennent, vous les aurez tantôt; les larrons viennent à petits pas et croient nous surprendre; nous leur montrerons que nous sommes bonnes gens d'armes et nous aurons la bataille.» A ces mots que dit le sire de Saint-Py, on eût pu voir les chevaliers et les écuyers abaisser de grand courage leurs glaives à longs fers de Bordeaux, et les employer de bonne volonté, se mettant en si bonne ordonnance que jamais ne put-on mieux demander ou désirer de gens d'armes. Ainsi advint-il comme ils en étaient convenus entre eux, au moment où les Flamands s'avancèrent pour combattre les Français, que les chevaliers et écuyers commencèrent à crier très haut plusieurs cris et plusieurs voix, si bien que le connétable de France, et les autres de l'avant-garde les entendaient très bien, et criaient: «Nos gens sont en armes! Dieu leur soit en aide! Nous ne pourrons pas promptement les secourir!»

Voici Pierre du Bois et ses Flamands s'avançant avant, qui furent accueillis par les longs glaives à fer tranchant et affilé de Bordeaux, ce à quoi les mailles de leurs cottes de fer ne résistaient pas plus que de la toile doublée en trois doubles; les glaives passaient outre et les enfilaient par le ventre, par la poitrine, par la tête, si bien que les Flamands se voyant ainsi empalés reculèrent, tandis que les Français avançaient pas à pas, et conquéraient sur eux la terre. Pierre du Bois fut le premier transpercé d'un fer de glaive et blessé à la tête et à l'épaule, en sorte qu'il eût été

mort sans remède, si les gens qu'il avait ordonnés pour la défense de son corps ne l'eussent pris entre leurs bras et emporté par force hors de la presse.

La boue aux environs de la chaussée près de Commines était si épaisse que tout le monde y entrait jusqu'à mi-jambe. Les gens d'armes de France criaient : « Saint-Py ! Laval ! Sancerre ! Enghien ! Antoing ! Verniny ! Salin ! Halengner ! et tous les noms des seigneurs dont il y avait là des hommes. Ainsi les Flamands commençaient à reculer et à tomber les uns sur les autres, et les Français se lançaient toujours au plus épais et les tuaient tous comme des chiens, et avec bonne raison, car si les Flamands l'avaient emporté, ils eussent fait pareillement. Et ainsi les repoussèrent-ils jusqu'à Commines à laquelle les habitants avaient mis le feu dans l'espoir de faire reculer les Français, mais ils n'y gagnèrent rien, car les gens d'armes de France les poursuivaient et les combattaient aussi hardiment et vaillamment qu'auparavant et les abattaient par tas et par monceaux dans la boue et dans les maisons où ils se retiraient; alors les Flamands commencèrent à s'enfuir, cherchant à sauver leurs biens pour les emporter à Ypres et à Courtray, en se réunissant par les champs pour résister encore aux Français. Et pendant ce temps toutes les cloches des églises sonnaient à pleine volée afin d'avertir les gens du danger que couraient ceux de Commines et avec eux tout le pays.



La pluie tombait sur leur tête. (P. 348, col. 2)

De l'autre côté de la rivière, le connétable voyait la bataille des Français, en sorte que toute la grosse troupe travaillait à relever le pont, et déjà bien des seigneurs étaient passés en grand péril, mettant leurs boucliers et leurs pavois sur les fondements, afin de traverser, et ceux qui étaient arrivés se mirent à reconstruire le pont dont ils trouvaient tous les bois devant eux, sans compter deux charretées de claies qu'on avait fait apporter pendant la nuit. Tout fut fait, ouvré et charpenté si promptement que le matin du mardi, tous ceux de l'avant-garde passèrent le pont à Commines et se logèrent dans la ville, ce dont le roi eut grande joie lorsqu'il l'apprit et monta tantôt à cheval pour aller à Commines avec ses gens. Auss ne tardèrent guère les bourgeois des bonnes villes environnantes à se venir rendre à lui et crier merci. Ceux d'Ypres, de Cassel et de Bruges en firent ainsi, mais les Gantois, qui avaient récemment conquis la ville de Bruges, empêchèrent les gens de ce lieu d'en faire autant, en assurant que tantôt Philippe d'Artevelde déconfirait le roi et toute sa puissance, en sorte que jamais pied n'en repasserait la rivière.

Cependant le dit Philippe avec tous ses gens s'était venu camper en une place assez forte entre le mont

d'Or et la ville de Rosebecque où le roi était logé. Dès le soir, Philippe donna à souper en son logis, grandement et largement à tous ses capitaines et quand le souper fut fini, il dit: « Beaux seigneurs, vous êtes mes compagnons en cette entreprise d'armes. J'espère bien que demain nous aurons affaire, et je vous prie que vous reteniez tous votre loyauté, et que vous ne vous troubliez de rien, car c'est pour notre bon droit que nous combattons et pour défendre les juridictions de Flandre. La journée de demain gagnée, par la grâce de Dieu, nous ne trouverons jamais seigneur qui nous combatte, et qui ose se mettre aux champs contre nous, et l'honneur en sera cent fois plus grand pour nous que si nous avions le secours des Anglais, comme nous aurions dû l'avoir. Dites à vos gens de tout tuer, et de ne prendre personne à merci, car avec le roi de France est toute la fleur de sa chevalerie; je ne veux donc qu'on fasse aucun prisonnier, si ce n'est le roi de France ; pour lui, je le veux épargner, car c'est un enfant; on lui doit pardonner, il ne sait ce qu'il fait, et va ainsi qu'on le mène. Nous l'amènerons à Gand pour apprendre à parler flamand, mais les ducs, les comtes, les autres hommes d'armes, tuez tout. Les communes de France ne nous en sauront pas mauvais gré, car ils voudraient, j'en suis bien assuré, que jamais un pied n'en retournât en France et ainsi en sera-t-il. » Les capitaines répondirent tous: « Seigneur, vous dites bien et il sera ainsi fait. » Chacun donc entra dans son logis et Philippe d'Artevelde, ayant entendu à toutes ses besognes, s'en alla dormir.

Vers le minuit, une femme de Gand, qui logeait non loin de la tente de Philippe d'Artevelde, étant sortie pour voir quel temps il faisait, car elle ne pouvait dormir, regarda du côté de Rosebecque, et elle vit en plusieurs endroits des lumières et des étincelles de feu qui volaient, car c'était des feux que faisaient les Français sous les haies et buissons là où ils étaient logés. Cette femme écoute et entend, à ce qu'il lui semble, un grand mouvement et un grand bruit entre leur armée et l'armée des Français, et il semblait que ce fût sur le mont d'Or. Elle en fut toute troublée, et courant au pavillon de Philippe, elle l'éveilla soudainement, en disant: « Sire, levez-vous et vous armez, car j'ai entendu grand bruit sur le mont d'Or, et je crois que ce sont les Français qui nous viennent assaillir. »

Philippe dormait profondément sur une couche auprès du feu, car il était fort las, mais s'affublant aussitôt d'une robe, il sortit en maudissant ceux du guet qui faisaient si mal leur office, et, comme la femme avait entendu, il entendit pareillement un mouvement et un bruit du côté des Français. S'armant donc à la hâte, il fit sonner par le camp, en sorte que toute l'armée se trouva sur pied, ce qu'entendant les gens du guet, ils envoyèrent tout surpris vers Philippe qui leur reprocha de s'être tenus cois tandis qu'il y avait du bruit et du mouvement parmi les ennemis. « Ah! dirent-ils, nous avons vraiment entendu du tumulte sur le mont d'Or et nous y avons envoyé pour savoir ce que ce pouvait être, mais ceux qui y sont allés n'ont rien vu ni trouvé; c'est pourquoi nous n'avons pas voulu réveiller l'armée. » Philippe s'apaisa à ces paroles, mais en son cœur, il s'émerveillait grandement de ce que ce pouvait être. Bien des gens dirent que c'étaient les diables d'enfer qui jouaient là et tournoyaient au lieu où la bataille devait être, en grande joie de la proie qu'ils attendaient.

Cependant Philippe d'Artevelde et ses Flamands ne se voulurent plus recoucher de peur d'être trahis et surpris. Ils achevèrent donc de s'armer et, faisant de grands feux en leur logis, ils déjeunèrent tout à loisir et, une heure avant le jour, ils s'en vinrent aux champs, bien cinquante mille en une seule bataille, tous hommes choisis, les plus forts, les plus hardis, les plus courageux et ceux qui tenaient le moins à leur vie de toute la Flandre. Tous étaient à pied, et Philippe avec eux, seulement il avait fait venir son page monté sur un beau coursier auquel il avait ordonné de se tenir derrière un bosquet, non que Philippe voulût fuir et s'éloigner des autres, mais afin de pouvoir poursuivre les Français dans la déroute et de crier à son aise à ses gens: « Tuez tout! tuez tout! »

A suivre. Mme DE WITT, née GUIZOT.

PRÉSENCE D'ESPRIT D'UN COURTISAN

Un jour que le khalife Saffah, tourné vers Hodeli, le célèbre poète faisait le récit d'une expédition entreprise par Anouchirvan contre un roi étranger, la violence du vent fit tomber dans la galerie ouverte où il se tenait des tuiles détachées du toit. A ce bruit inattendu, il se produisit une sorte d'alarme parmi les courtisans : on crut à un tremblement de terre. Seul, Hodeli écoutait d'un air impassible les paroles du souverain. « Cher poète, lui dit Saffah, que Dieu te récompense! Jamais on n'a vu un homme aussi étonnant. N'est-ce donc rien que cette bourrasque? N'as-tu pas ressenti comme nous une certaine frayeur ? — Commandeur des croyants, répondit Hodeli, Dieu n'a pas mis deux cœurs dans une même poitrine; l'homme n'a qu'un seul cœur, et lorsqu'il savoure la conversation de son souverain, aucun accident ne peut le faire tressaillir. L'intérêt de votre récit avait tellement absorbé mon attention, que, si le firmament était tombé sur la terre, je n'aurais éprouvé d'autre émotion que celle qui vient de vos paroles. » Le khalife le remercia, en disant : « Tout ce que je souhaite, c'est de vivre assez longtemps pour faire ta fortune et te mettre à l'abri des envieux. »

A. CHERBONNEAU.

LES KORRIGANS DU JAPON[1]

Il était une fois un vieillard qui avait une grosse loupe sur la joue droite. Il alla couper du bois sur le mont Taïko. La pluie se mit à tomber, le vent à souffler sans relâche, si bien qu'il ne put rentrer, et, bon gré mal gré, il dut passer la nuit dans la montagne. Il n'y avait même pas une hutte de bûcheron près de là.

Il était dans un piteux état et ne savait que faire. Alors il grimpa dans le creux d'un arbre qui était là, et comme il y était blotti, il vint de loin un bruit qui ressemblait à celui d'hommes marchant vite et causant fort. Il regarda et il vit des êtres de toutes formes, quelques-uns rouges avec des vêtements bleus, et d'autres noirs avec des vêtements rouges. A leur tête il s'en trouvait qui n'avaient qu'un œil et d'autres qu'une bouche et ainsi de suite. Enfin des êtres tout à fait indescriptibles.

Après avoir allumé un grand feu, ils s'étendirent autour, devant l'arbre creux où était le vieux, ce qui lui fit de plus en plus perdre ses sens.

Un lutin, qui paraissait être le chef, s'assit, tandis que les autres se rangeaient en file à ses côtés. Ils s'amusèrent à boire du *saki* (eau-de-vie de riz), tout comme des habitants de ce monde, et, après avoir fait passer le bol plusieurs fois à la ronde, le lutin en chef parut tout à fait ivre. Alors un jeune lutin se leva disant des drôleries, et commença une danse, et les autres en ordre, se joignirent à lui; les uns dansaient bien, les autres mal.

Lorsqu'ils en eurent assez, le lutin en chef dit: « Nous avons prolongé le divertissement bien plus que d'ordinaire, mais ce n'est pas étonnant, la gigue était bonne à voir! »

Là-dessus le vieux, soit que quelque chose l'eût ensorcelé, soit qu'un dieu ou un saint le lui eût mis en tête, sentit le désir de sortir de son trou et de danser. « Moi aussi, dit-il, j'aurai ma danse, quand j'en devrais mourir », et, son bonnet relevé sur son nez, sa hache de bûcheron passée dans sa ceinture, il se mit à danser.

Et tous les lutins de s'élancer, bondissant et chuchottant autour de lui pour savoir ce que cela voulait dire. Le vieux bonhomme tantôt se repliait sur lui-même, tantôt s'étendait de toute sa longueur, avec des railleries, des jeux de mots et tous les gestes qu'il pouvait inventer, allant, tournant, tournant, en chantant. Et tous les lutins d'applaudir.

« Depuis bien des années, dit le lutin en chef, nous nous livrons à cet amusement, mais jamais nous n'avons rien vu de semblable. Désormais ce vieillard devra se joindre à nous dans nos jeux. »

Le vieillard répondit: « Vous n'avez pas à me l'ordonner; je viendrai. Aujourd'hui, c'est un essai impromptu et j'ai oublié de suivre la mesure, mais puisque vous êtes assez bons pour être satisfaits, je tâcherai de mieux faire une autre fois! »

Alors un lutin qui était assis un peu en arrière dit: « Quoique ce vieillard parle ainsi, il pourrait se faire qu'il ne vînt pas; nous ferons mieux d'exiger de lui quelque gage.

— Certainement, certainement, dit le lutin en chef, qu'allons-nous prendre? »

Alors les uns conseillèrent une chose, les autres une autre et le chef dit: « Nous devrions prendre la loupe que le vieillard a sur sa figure; une loupe porte bonheur, et il consentira difficilement à s'en séparer. »

Mais le vieillard de se récrier:

« Vous pouvez prendre mon nez ou mon œil si vous voulez, mais, je vous prie, laissez-moi ma loupe; ce ne serait pas bien à vous de prendre une chose que j'ai depuis tant d'années!

— Oh! puisque vous ne voulez pas vous en séparer, dit le lutin, c'est justement la chose à prendre. »

Sur quoi s'approcha un lutin. « La voilà partie, » dit-il; et, la tordant, il l'enleva presque sans douleur.

Comme l'aube paraissait et que les oiseaux commençaient à chanter, les lutins disparurent. Le bonhomme tâta sa figure; la loupe qu'il avait eue là tant d'années était partie, aucune trace n'en restait sur sa joue polie et douce. Il retourna chez lui, oubliant même de couper le bois qu'il était venu chercher.

A la porte la plus proche demeurait un vieux qui avait une loupe sur la joue gauche. Ce vieux, observant que le voisin n'avait plus sa loupe, lui demanda:

« Comment vous êtes-vous débarrassé de votre loupe? Quel médecin vous l'a enlevée? Dites-le moi, je vous en prie, car je veux que l'on m'enlève la mienne.

— Ce n'est pas un médecin qui me l'a ôtée, dit l'autre, cela est arrivé ainsi;... » et il lui raconta comment elle avait été enlevée par les lutins.

Le voisin envieux pensa qu'il agirait de même et se débarrvsserait à bon compte de sa coupe. Il alla donc et attendit dans le creux de l'arbre, et, tout comme on le lui avait dit, les lutins arrivèrent et, se répandant à l'entour, se mirent à s'amuser et à boire du saki.

« Est-ce que le vieux est venu? » dirent-ils.

Le vieillard sortit de son creux quoiqu'il eût très peur.

Et les lutins dirent:

« Oui, il est venu, le voilà. Viens ici, danse vite. »

Mais ce vieux-là s'y prit très maladroitement.

« Vous dansez très mal cette fois, dit le lutin; remettez-lui la loupe que nous avions prise comme gage. »

Là-dessus un lutin lui lança la loupe, et elle se colla à son autre joue, si bien qu'il eut une loupe de chaque côté de la figure.

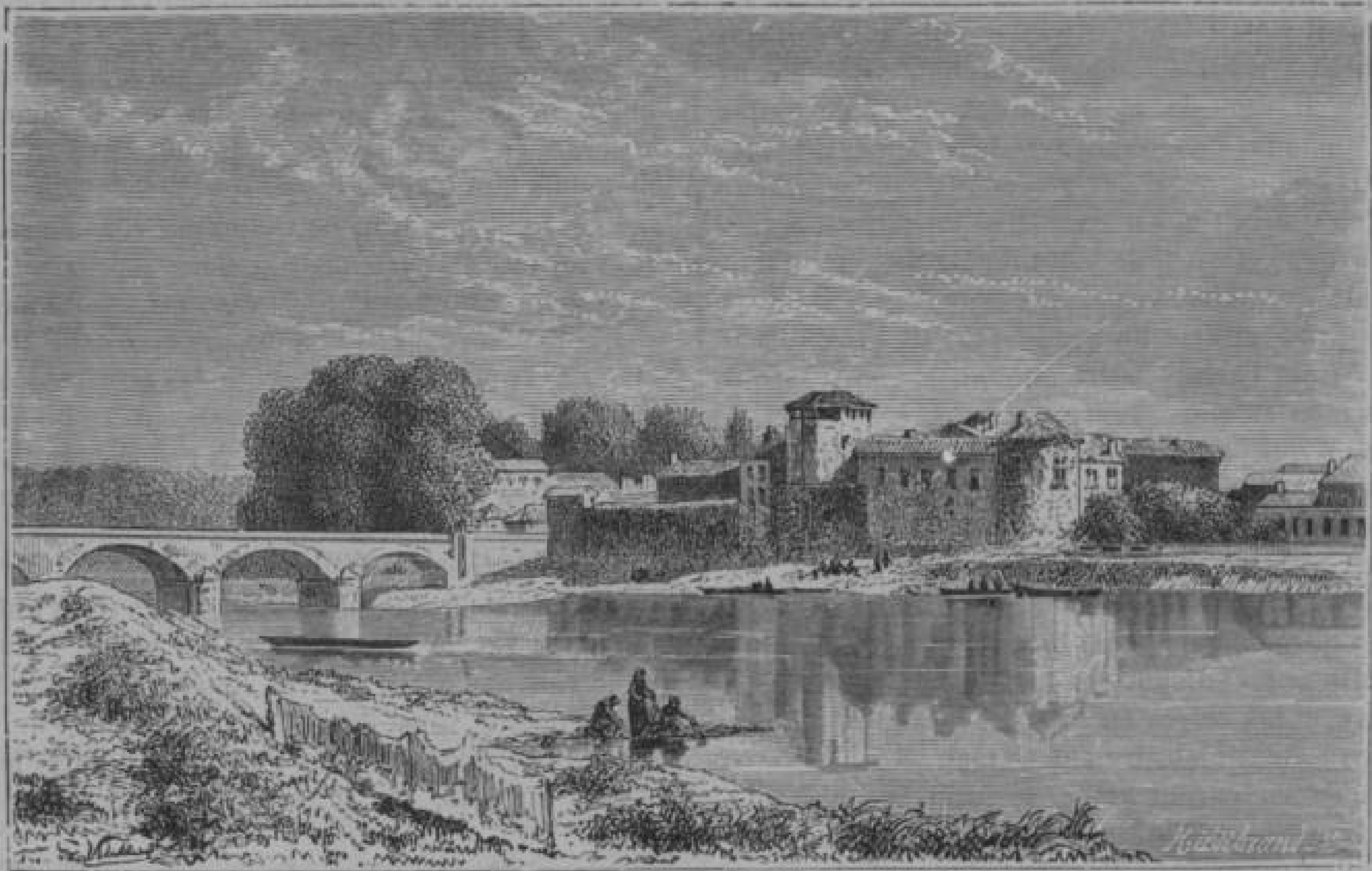
Moralité: « On ne doit pas être envieux. »

1. Voy. *Les Korrigans d'Irlande*, vol. XX, page 231.

A TRAVERS LA FRANCE

DAX

Dax, comme plusieurs autres villes de France, Aix en Provence, Aix-les-Bains, Ax en Ariège, Bagnères, Bagnols, Bains, Chaudesaigues, etc., doit son nom à ses eaux thermales ou minérales. Les Romains, qui fréquentaient beaucoup les stations thermales et se plaisaient à les embellir de somptueux édifices, donnèrent à la localité, qui servait de capitale à la tribu celtibère des Tarbelliens, le nom d'*Aquæ* (les eaux), dont on fit successivement plus tard *Acqs*, *D'Acqs*, *Dacqs* et enfin *Dax*, où se retrouve à peine le nom antique.



L'Adour à Dax.

Comme chef-lieu d'une nation gauloise, Dax reçut au milieu du troisième siècle un évêché, qu'il perdit à la Révolution, et qui a laissé pour souvenir une belle cathédrale de style Louis XIV. L'ancienne capitale des Tarbelliens est aujourd'hui une simple sous-préfecture du département des Landes, peuplée de dix à onze mille habitants, et à qui ne manquent pas les éléments d'une prospérité durable.

Au centre de la ville jaillit, sous trois arcades, la fontaine Chaude, qui coule à 60 degrés de température, et possède en outre des éléments qui la rendent utile contre diverses maladies. Cinq ou six petits établissements particuliers se sont construits pour exploiter ces eaux. Celles-ci ne sont pas sans influence sur le climat de la ville, qui est fort doux, et fait rechercher pendant l'hiver le séjour de Dax, comme le séjour de Pau, d'Arcachon, de Biarritz, du Vernet, et de quelques autres localités voisines des Pyrénées.

Dans le voisinage de la fontaine Chaude coulent deux autres sources d'une température moins élevée, mais plus riches en principes minéraux. Elles alimentent les Thermes, grand et somptueux établissement construit, en 1872, avec l'excellente pierre d'Angoulême; toutes les ressources de la science balnéaire et toutes les commodités chères aux malades s'y trouvent réunies. Plusieurs bains s'y prennent en boue, ainsi que dans trois établissements, beaucoup plus modestes, bâtis autour de la ville.

Également aux abords de Dax s'exploite, depuis environ dix ans, une mine de sel gemme qui peut livrer par an cent mille quintaux métriques de sel raffiné. Les habitants font activement le commerce des produits des Landes, qu'ils expédient soit par l'Adour sur Bayonne, soit par les chemins de fer qui, se joignant à la gare de Dax, conduisent d'un côté à Bayonne et en Espagne, de l'autre à Tarbes et dans les Pyrénées centrales, et d'un troisième côté à Bordeaux et au nord de la France.

Près de Dax, au nord-est, se trouve un humble village tout au moins aussi visité que l'ancienne ville romaine : c'est le hameau de Ranquines, où naquit, en 1576, un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité, saint Vincent de Paul.

Anthyme Saint-Paul.



Holbeck fit face à l'ennemi. (P. 356, col. 1.)

LA PEAU DU TIGRE [1]

XIII

L'ombrelle du docteur.

L'île de Karanjah est séparée de la côte par un chenal étroit, peu profond, que les voyageurs, accompagnés de leurs gens et de leurs bagages, franchirent, dès le lendemain de leur arrivée, dans de petites barques indigènes. Au village de Panwell, où ils mirent pour la première fois le pied sur le continent, les attendaient les charrettes à bœufs qui devaient les transporter jusqu'à Pouna. Ces charrettes sont des plus primitives et les bœufs qui les traînent n'avancent qu'avec une lenteur excessive, aussi n'étaient-elles destinées à recevoir que les bagages et les domestiques. Les voyageurs eux-mêmes devaient faire la route à cheval.

Everest, dans ce but, s'était préoccupé de trouver à Bombay trois bons chevaux vigoureux et dociles. Mais, ayant été informé de ses recherches, le docteur s'était récrié.

« Mon cher Everest, avait-il dit, je n'ai jamais de ma vie enfourché un de ces nobles quadrupèdes, et ce n'est pas à cinquante ans sonnés que je commencerai mon apprentissage d'écuyer.

— Comment comptez-vous voyager alors ? demanda le jeune homme. Les routes que nous suivrons sont tout au plus bonnes pour des charrettes et vous ne pourriez supporter leurs cahots.

— Je voyagerai comme j'ai toujours fait jusqu'ici, répondit Holbeck, tant en Amérique qu'en Afrique, c'est-à-dire à pied.

— Ce n'est pas possible, dit Everest, nous serions réduits à de trop petites étapes. Les villages sont rares dans l'intérieur de l'Inde et à de longues distances les uns des autres.

— Eh bien ! en ce cas, répondit le docteur, je vous autorise à m'acheter un âne. Au moins, si je tombe, ce ne sera pas de trop haut. »

Cependant Everest n'avait pu satisfaire le désir du docteur, les ânes du pays n'étant que de pauvres et misérables animaux, et Holbeck avait été obligé d'accepter un terme moyen entre cheval et âne, c'est-à-dire une mule.

Cette mule, il est vrai, était si jolie, si blanche sous son gai caparaçon rouge, elle se laissa si paisiblement enfourcher et partit d'un si agréable petit trot, que le docteur, en sortant de Panwell, se sentit du coup réconcilié avec l'équitation et se mit fièrement en route entre Everest et Barbarous montant chacun un superbe cheval arabe. Le jeune Anglais était, comme tous les gentlemen de son pays, un cavalier consommé, rompu à toutes les péripéties du fox-hunt et du steeple-chase. Quant au Marseillais, il se tenait en selle avec toute la gaucherie d'un marin, ses leçons d'équitation ayant été prises sur les misérables bidets qu'enfourchent avec tant de joie les matelots en bordée à terre.

Selon le plan dressé par le jeune Anglais, les voyageurs se dirigeaient à petites journées vers les Ghâtes.

[1] Suite. — Voy. pages 257, 273, 289, 305, 321 et 337.

Cette partie du Konkan est fort pittoresque et mérite bien qu'on la voie plus à l'aise qu'au travers de la vitre d'un wagon de train express. Ce n'est en somme qu'une plage d'une trentaine de lieues que la mer a laissée au pied des falaises de la chaîne côtière; mais sur cette plaine d'un sol riche et profond se dressent en blocs isolés les charmantes montagnes de Matheran et de Bahou Malîm, aux flancs abrupts, aux plateaux couverts d'épaisses forêts. Cependant, sauf sur ces plateaux où règne un air sain et vivifiant, le pays est marécageux et insalubre. C'est ce qui explique comment, malgré sa proximité de Bombay, il est resté jusqu'à nos jours abandonné en grande partie aux sauvages et aux bêtes fauves. Les tigres poursuivis par les chasseurs européens y sont devenus rares, mais les léopards, les panthères, sans parler de félins moins respectables, hantent encore les vallées les plus boisées.

Nos voyageurs ne firent pourtant aucune mauvaise rencontre, ce dont ils furent, toutefois, quelque peu désappointés. Barbarous n'avançait dans la jungle que la carabine en arrêt, mais il dut se rabattre, pour exercer son adresse, sur les oiseaux; et comme il était en somme un assez bon tireur, il en fit une assez ample récolte.

Quant à Holbeck, dès les premiers pas, il fut plongé dans le plus parfait enthousiasme. Partout, sur les arbres, sous les feuilles, dans les fissures des rochers, parmi les cailloux ou le sable, s'offraient à lui d'innombrables légions de ses chères fourmis : fourmis rouges, noires, grises, bleues, vertes, bronzées, gigantesques ou minuscules, industrieuses ou rapaces, sauvages ou civilisées. Pendant les haltes du jour, il restait des heures entières à contempler les évolutions de ces merveilleux insectes; il étudiait leurs mœurs, leurs lois; il fouillait les profondeurs de leurs cités souterraines; il s'extasiait devant leurs prodigieuses architectures. Le soir, armé de son microscope, à la lueur d'une lampe d'Argand, il disséquait les individus récoltés durant le jour, détaillait leurs organes, classait les types, les variétés. Il lui semblait déjà que le hasard lui avait fait découvrir le pays par excellence des fourmis, et il ne songeait plus à pousser en avant. Que lui importaient l'Inde, ses splendeurs, ses civilisations antiques; c'étaient des fourmis qu'il lui fallait et ce sol humide ou rocheux lui en fournissait à satiété. Il avait supplié ses compagnons de le laisser explorer à fond ce champ d'expérience; aussi, au lieu d'atteindre les Ghâtes en trois ou quatre jours, une semaine après leur départ de Panwell n'étaient-ils encore qu'à moitié chemin.

Toutefois, si les deux naturalistes trouvaient à déployer leur activité dans ce pays, il n'en était pas de même du pauvre Everest. Après s'être de bonne foi extasié durant un ou deux jours sur les merveilleuses fourmis d'Holbeck, ou les brillants oiseaux de Barbarous, il se sentit de nouveau envahir par l'indomptable ennui. Il n'était pas de ces esprits auxquels suffisent les sublimes spectacles de la nature vierge. S'il eût osé dire la vérité, il eût avoué qu'un beau parc anglais bien aligné et bien sablé lui paraissait préférable à cette jungle farouche, fouillis de lianes et d'épines, où ne se montrait même pas, derrière les broussailles, la queue d'un misérable tigre.

Le spleen, l'horrible spleen, s'emparait de nouveau de sa proie. Le jeune homme oubliait tous les rêves fiévreux formés à Bombay. Le factum du Maharajah de Mahavellipour lui paraissait une mystification, et il se prenait parfois à penser que ses compagnons s'étaient joués de lui, pour l'entraîner à leur suite dans une promenade sans charme et surtout sans péril.

Un soir, Holbeck, rentrant d'une de ses expéditions entomologiques, trouva Everest étendu sur un fauteuil à la porte de la tente et plongé dans un profond état de torpeur. Effrayé, il courut à lui et lui demanda :

« Êtes-vous malade, mon cher ami?

— Plût à Dieu qu'il en fût ainsi, répondit le jeune homme, car je pourrais alors espérer être bientôt débarrassé du fardeau qui m'accable et vous délivrer de ma fastidieuse société.

— Qu'est-ce que c'est? dit Holbeck avec une indignation bienveillante. Et votre promesse, monsieur Strangeton?

— Je sens qu'elle est au-dessus de mes forces. Je vous remercie de votre sympathie, mais vos généreuses tentatives seront vaines : le mal qui me dévore est incurable. Abandonnez-moi à mon triste sort.

— Moi, vous abandonner, s'écria le docteur, jamais! J'abandonnerais plutôt mes chères fourmis. Il s'agit tout simplement de reprendre notre traitement, et tout d'abord je vous condamne à absorber, ce soir, avant de vous coucher, un grog au schiedam bien chaud et peu sucré. Vous savez, c'est mon remède souverain.

— Je vous obéirai, docteur, » dit Everest qui ne put s'empêcher de sourire.

C'était tout ce que voulait Holbeck pour le moment; mais quand il fut rentré dans le vaste compartiment de la tente qui constituait sa chambre, et qu'il eut sorti de ses poches les innombrables boîtes qui lui servait à renfermer les fourmis, il se frappa le front en s'écriant :

« Triple bête de savant que je suis! Comme si je n'aurais pas dû deviner que, pendant que je me plongeais dans mes fourmilières, ce pauvre garçon se rongeait d'ennui? Me voilà bien avancé, maintenant. Pour peu que le dégoût du voyage le prenne, c'est un homme perdu. Il faut au plus vite partir d'ici et tâcher de ramener ce pauvre esprit malade vers de plus riantes perspectives. Quelques bonnes secousses lui feront du bien. Si seulement nous étions arrivés chez ce fameux Rajah. Enfin, je vais appeler Latchmân à la rescousse. »

Il donna un léger coup sur un timbre placé sur la table. Un instant après le khansamah parut.

« Que monsieur le docteur m'excuse, dit-il, ce n'est pas ma faute si le dîner est en retard. Le cuisinier a dû courir à deux lieues d'ici pour trouver un misérable poulet maigre.

— Il ne s'agit ni de dîner, ni de poulet gras ou maigre, dit le docteur, ce qu'il me faut, c'est un tigre.

— Un tigre! s'écria Latchmân.

— Oui, un tigre, un beau tigre, et le plus vite possible, pour que je le fasse tuer à mon ami Everest.

— Mais, monsieur..... balbutia le domestique.

— Il n'y a pas de monsieur qui tienne, reprit Holbeck, tu m'as dit l'autre jour que tu étais un chikari accompli; eh bien! un chikari est un homme qui vous procure des tigres. Trouve-moi donc un tigre, ou je te congédie.

— La chose est impossible pour le moment, répondit Latchmân d'un ton suppliant, mais si monsieur le docteur veut se contenter d'une belle panthère, je peux lui en promettre une dès que nous serons arrivés à Khandallah.

— Eh bien! soit; pour cette fois, je me contenterai d'une panthère, dit Holbeck avec condescendance, mais je veux une vraie panthère, belle et féroce; pas de chat sauvage, surtout.

— Monsieur sera servi à souhait, » dit Latchmân.

Quelques instants après, le docteur, en se mettant à table, dit à ses compagnons :

« Messieurs, j'ai à vous annoncer une nouvelle à laquelle vous serez, j'en suis sûr, sensibles. Vous savez avec quelle ardeur je me suis attaché tous ces jours-ci à poursuivre l'étude des mœurs de l'Atte belliqueuse.....

— Si nous le savons? interrompit Barbarous en étouffant un bâillement, tu ne nous parles que de cela.

— Eh bien! reprit Holbeck sans prêter attention à cette interruption peu courtoise, j'ai atteint le résultat poursuivi : l'Atte belliqueuse est désormais classée et, rien ne nous retenant plus ici, nous partons demain matin à marche forcée sur Khandallah qui n'est qu'à cinq lieues d'ici.

— Est-ce qu'on t'y a signalé quelque fourmi extraordinaire? demanda le Marseillais impitoyable.

— Non, dit le docteur, mais Latchmân a reçu avis qu'une panthère infestait les environs de ce village; or, j'ai pensé qu'il rentrait dans notre rôle de futurs tueurs de tigres de délivrer la terre de ce monstre.

— Bravo! dit Barbarous, voilà enfin qui est parlé. Une panthère, ce n'est pas une grosse affaire, mais c'est toujours quelque chose.

— Détrompez-vous, dit Everest que cette nouvelle semblait avoir réveillé. Le léopard ou grande panthère de l'Inde est un animal des plus respectables. Bien des chasseurs le placent au-dessus du tigre, car tandis que celui-ci fuit lorsqu'il n'est que légèrement blessé, le léopard, au contraire, n'hésite jamais à charger ses adversaires et les poursuit avec une ténacité et une férocité effrayantes.

— Diable! dit Holbeck, cela donne à réfléchir. J'espère que vous ne la manquerez ni l'un ni l'autre.

— Oh! sois tranquille, dit Barbarous, j'ai mon plan. Je laisse d'abord tirer Everest, puis si la bête bouge, à mon tour, pan! pan! et je te promets qu'elle ne demandera pas son reste. »



Latchmân rencontra un pâtre des environs. (P. 356, col. 2.)

Dès le lendemain matin, au petit jour, le camp fut levé, et laissant leurs gens les rejoindre à petit train, les cavaliers partirent guidés par Latchmân.

Deux heures après, ils atteignaient Campouli, modeste village situé à la base même du fameux défilé du Bhôre, une des principales rampes qui conduisent de la plaine côtière au plateau du Dekhan.

Everest fronça le sourcil en entendant tout à coup le sifflet d'une locomotive qui descendait la montagne remorquant, ou pour mieux dire retenant un train de voyageurs.

« Ne vous inquiétez pas de cette rencontre, dit Holbeck, le chemin de fer n'est pas fait pour des voyageurs comme nous. »

Un instant après, ils commençaient l'ascension de la montagne et gravissaient lentement cette admirable route qui s'en va serpentant le long des précipices, au milieu d'une nature grandiose, dont les voyageurs en chemin de fer ne peuvent plus guère apprécier la sublime beauté.

Le soleil était déjà haut sur l'horizon lorsqu'ils atteignirent le bungalow ou maison des voyageurs de Khandallah. Leurs gens et leurs tentes n'étant pas arrivés, ils furent fort heureux de trouver cette maison hospitalière.

Ce bungalow est un des seuls qui aient survécu à l'établissement du chemin de fer dans le Bhôre Ghât, et il le doit à son admirable position. Assis sur le bord extrême du plateau, il domine un ravin profond dont les précipices à pic se perdent dans d'épaisses forêts; sur l'un des côtés se dresse une haute montagne qui rappelle vaguement par sa forme étrange le profil du duc de Wellington, ce qui lui a valu le titre de : *Nez du duc*, et, de l'autre, une magnifique cascade saute d'une hauteur de deux cents mètres dans la vallée.

Aussi, après le déjeuner très confortable que leur avait servi le cuisinier du bungalow, les trois voyageurs se rendirent au bord du précipice pour admirer le panorama annoncé.

L'atmosphère était d'une telle limpidité, qu'on apercevait les villages et les arbres de la plaine avec une étonnante netteté. Des aigles et des gypaètes en chasse planaient à une grande hauteur au-dessus de la vallée, et la courbe immense de leur vol les conduisait parfois jusqu'au pied de la roche où les voyageurs s'étaient assis. Cette vue inspira aussitôt à Everest et à Barbarous l'idée de tirer sur les aigles dans une position qui est rarement offerte au chasseur, c'est-à-dire de haut en bas. Le premier gypaète qui arriva à portée reçut une balle du jeune lord, et s'en alla tourbillonner au fond de l'abîme.

Au bruit de la détonation, cent fois répétée par l'écho, quelques buffles, qui paissaient tout auprès sur le plateau, levèrent la tête d'un air inquiet. L'un d'eux, le chef du troupeau sans doute, fit quelques pas en avant, reniflant bruyamment et sondant l'horizon de ses gros yeux myopes. Soudain il aperçut, se détachant sur le ciel, le blanc pavillon de l'ombrelle d'Holbeck qui, debout à la pointe du rocher, admirait le paysage. Du coup, le buffle crut avoir découvert son ennemi, et, les cornes baissées, il se lança d'un trot pesant dans cette direction.

Lorsqu'Holbeck, averti par les cris de ses compagnons, se retourna, l'animal n'était plus qu'à quelques pas de lui. Le brave docteur se sentit perdu; toute fuite paraissait impossible : d'un côté l'épouvantable précipice, de l'autre les formidables cornes du buffle, Sans hésiter, il fit face à l'ennemi et lui présenta comme un bouclier son blanc parasol. Le buffle se rua dessus et un cri d'épouvante s'échappa des lèvres d'Everest et de Barbarous accourant au secours de leur ami. Assaillant et assailli avaient franchi la crête du précipice... mais tandis que le buffle allait s'écraser dans l'abîme, et que le parasol s'envolait en tournoyant dans les airs, le docteur était resté accroché aux herbes garnissant la crête du rocher.

Avant que ses amis l'eussent rejoint, Holbeck était déjà debout et leur criait :

« Ce n'est rien, mais je l'ai échappé belle et j'ai perdu mon parasol ! »

Et, d'un regard mélancolique, il suivait son ombrelle qui, semblable à un parachute poussé par le vent, s'en allait majestueusement vers la mer.

XIV

Le tueur de panthères.

En rentrant au bungalow, les voyageurs y retrouvèrent leurs gens qui venaient d'arriver et qui s'occupaient à dresser les tentes dans le voisinage. Le docteur s'empressa d'inspecter les bagages et fut tout heureux d'y trouver un fort parapluie de toile bleue qui lui permit de remplacer sa chère ombrelle si malencontreusement livrée aux caprices du vent.

Depuis son arrivée à Khandallah, Latchmân n'était pas resté inactif. Piqué au vif par les observations du docteur, il s'était aussitôt mis en campagne et avait couru au village pour recueillir des renseignements.

Le hasard le servit à point en lui faisant rencontrer un pâtre des environs auquel, la veille précisément, une panthère avait enlevé une chèvre.

« Es-tu sûr au moins que ce soit une panthère? lui demanda Latchmân. Il ne manque pas, dans la montagne, de lynx et de hyènes qui seraient tout aussi capables d'avoir commis le méfait.

— Ah ! seigneur khansamah, dit le pâtre, je connais trop bien la maudite bête pour pouvoir me tromper. C'est une belle et forte panthère et je l'ai vue plus d'une fois comme je vous vois là. En trois mois elle m'a déjà enlevé six de mes plus belles chèvres et mon seul bouc. J'ai beau veiller, elle est plus rusée que moi, et si quelque âme charitable ne vient à mon secours, mon troupeau tout entier y passera.

— Et pourrais-tu me dire où se tient d'habitude ton terrible ennemi? demanda Latchmân.

— Le jour, elle reste tapie dans la gorge qui avoisine le village de Baïli; la nuit, elle rôde aux alentours, enlevant les chiens et les chèvres, quelquefois un veau isolé. Ce matin, quand je me suis aperçu de la disparition de ma chèvre, j'ai suivi ses traces, et, au plus épais de la jungle, j'ai retrouvé la carcasse à moitié dévorée. S'il vous plaît de tenter de tuer le maudit animal, je vous indiquerai un affût commode près du lieu où gît ce qui reste de ma pauvre chèvre, car, selon son habitude, la panthère reviendra cette nuit pour achever son festin.

— C'est tout ce que je voulais savoir, dit Latchmân, je n'ai point le droit de chasser moi-même, mais si tu t'arranges de façon à montrer la panthère à mes maîtres, tu seras doublement récompensé, car ils te débarrasseront certainement de ton ennemi et de plus, ce sont de riches et généreux Sahibs[1], ils te donneront sans doute de quoi racheter les chèvres que la panthère t'a enlevées.

— Amenez vos maîtres, ce soir même, au village de Baïli, à une *côss*[2] d'ici, dit le pâtre, je les attendrai et je vous promets de leur faire tirer la panthère. D'ici là, j'organiserai avec mes amis un affût convenable. »

1. Le mot *Sahib* qui signifie « seigneur » est le terme généralement employé par les indigènes pour désigner les Européens de haute classe.
2. La *côss*, mesure de distance indienne, équivaut à 2 ou 3 kilomètres.

Latchmân rentra au camp enchanté de ces renseignements, et il courut aussitôt trouver le docteur.

« Monsieur, lui dit-il, j'ai trouvé votre affaire.

— Que veux-tu dire? demanda Holbeck étonné de cet empressement.

— J'ai trouvé la panthère que monsieur m'a commandée, reprit le khansamah.

— Ah! vraiment. Comment, comme cela, tout de suite?

— Oui, monsieur, et je puis vous affirmer que monsieur n'aura jamais vu une panthère plus belle et plus terrible.

— Enchanté de l'apprendre, mon garçon, dit Holbeck; c'est vraiment affaire à toi pour trouver ainsi, séance tenante, la panthère demandée. Et quand nous sers-tu ce plat de ta façon?

— Ce soir même, si monsieur l'ordonne. »

Dès que la nouvelle fut communiquée par Holbeck à ses compagnons, elle excita chez eux le plus vif enthousiasme.

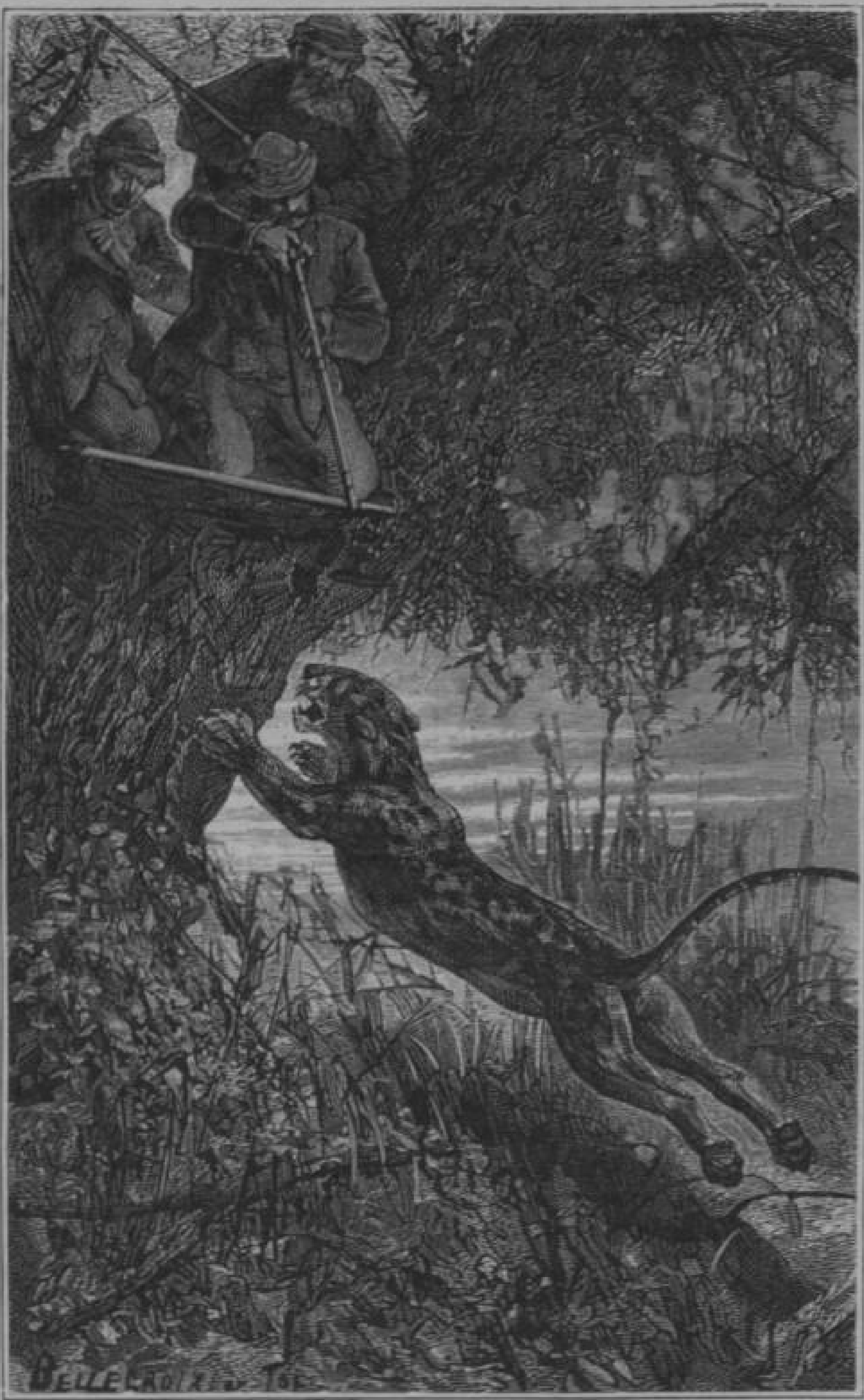
« Alors Latchmân nous a trouvé une panthère? dit Everest. Je vous avoue que je ne croyais pas à sa promesse. Et quand devons-nous nous mettre en chasse?

— Latchmân vous renseignera lui-même sur ce point, dit Holbeck. A mon avis le mieux sera de nous mettre en route après le dîner.

— Nous? dit Barbarous d'un ton surpris. Tu n'as pas, je pense, l'intention de nous accompagner?

— Pourquoi pas? reprit le docteur en redressant la tête. Tout au contraire, j'ai le plus vif désir d'assister à une chasse aussi intéressante, et je compte bien ne pas vous laisser partir seuls.

— Mais, mon cher docteur, ne m'avez-vous pas dit que votre myopie vous empêchait de tirer un coup de fusil? dit Everest avec sollicitude.



La panthère lancée atteignit l'affût. (P. 359, col. 2.)

— Aussi vais-je avec vous en spectateur et non en acteur.

— Vous n'ignorez pas les dangers imprévus qui entourent de pareilles expéditions? reprit le jeune homme.

— Les dangers seront les mêmes pour vous que pour moi, dit le docteur; ma présence vous obligera seulement à un peu plus de prudence, puisque vous aurez à me protéger. Pour plus de précaution, je passerai à ma ceinture un des revolvers de Barbarous. »

La chose une fois décidée, les chasseurs se mirent à préparer leurs armes et leurs munitions. Latchmân, qui avait souvent assisté à de semblables expéditions, donna d'utiles renseignements. Comme on devait tirer du haut d'un affût, il fut décidé que chacun emporterait deux carabines que l'on tiendrait toutes chargées pour le cas de besoin.

Après leur dîner, les trois amis montèrent à cheval et, guidés par Latchmân, gagnèrent le village de Baïli en une demi-heure de trot.

Le pâtre les attendait sur la route. Tous les habitants du village s'étaient joints à lui pour souhaiter

la bienvenue aux Sahibs qui venaient les débarrasser d'un dangereux voisin.

Quand le docteur mit pied à terre, vingt paysans l'entourèrent, se prosternant devant lui, lui prenant les genoux dans leurs mains, et exécutant en un mot toutes les cérémonies d'usage pour attirer sur eux la protection d'un si puissant personnage. Chacun racontait les déprédations dont il avait été victime de la part de la panthère et se déclarait, par le fait du maudit animal, réduit à la dernière misère.

« Au train dont marchent les choses, dit Holbeck à qui Latchmân traduisait ces supplications, je vois que non contents de leur tuer leur panthère, il nous faudra payer à chacun de ces braves gens un troupeau de chèvres. Pour un peu, ils nous considèreraient comme moralement responsables des dégâts que leur a fait subir *notre* panthère.

— Les nègres sont toujours des mendiants, dit Barbarous, du plus grand au plus petit. J'ai connu au Gabon un roi qui, chaque fois qu'il me rencontrait, me demandait deux sous pour acheter du tabac.

— Ces gens sont misérables, » se contenta de dire Everest.

Les chasseurs laissèrent leurs chevaux à la garde des paysans et se mirent en route dans le plus grand silence, guidés par le pâtre et deux autres indigènes. A peu de distance du village, ils entrèrent dans la forêt qui se composait d'arbres chétifs et clairsemés, dispersés sur les deux pentes d'un étroit ravin.

Bientôt le pâtre s'arrêta et fit signe qu'on était arrivé. Latchmân s'était muni d'une lanterne et à sa tremblante clarté, les chasseurs purent se rendre compte du théâtre de leurs futurs exploits.

Ce qui restait de la carcasse de la chèvre à demi dévorée gisait dans une petite clairière en partie couverte de broussailles. A vingt pas de là, sur un arbre, avait été établi l'affût. Celui-ci était tout à fait conforme aux habitudes cynégétiques de l'Inde. Il se composait d'un *tcharpaï*[1], sorte de lit ou de divan de bois dont la couche est formée d'un réseau de cordes. Ce tcharpaï avait été solidement attaché lui-même à la fourche de l'arbre, et constituait ainsi une étroite plate-forme sur laquelle trois personnes pouvaient prendre place, d'une façon du reste parfaitement incommode.

« Diantre, dit Barbarous en examinant l'affût du pied de l'arbre, il me semble que la tribune n'a pas le nombre de places voulues. Nous allons être assez mal là-haut.

— Nous nous serrerons, dit philosophiquement Everest.

— Il me semble, fit observer Holbeck, que nous serions presque aussi bien au pied de l'arbre. Si je ne me trompe, l'affût n'est pas à plus de quatre mètres du sol et ce doit être un jeu pour la panthère de bondir jusque-là.

— Si vous restiez en bas, fit observer Latchmân, la panthère vous découvrirait immédiatement, car elle sonde toujours les broussailles avant de s'y engager et voit presque aussi bien la nuit que le jour. D'autre part, comme elle fait des bonds de dix mètres, pour être tout à fait à l'abri, il faudrait vous placer tout au sommet de l'arbre et vous ne pourriez tirer que difficilement. Voici, messieurs, ce que je vous recommande; d'abord, c'est, une fois en place, de rester absolument immobiles et de toujours regarder dans la direction de l'appât. Quand la panthère arrivera, ne tirez que lorsque vous serez sûrs de la bien tenir en joue et, encore une fois, évitez d'attirer son attention avant que vos balles l'aient frappé. Tirez l'un après l'autre, mais rapidement pour ne pas lui donner le temps de s'élancer. »

Cela expliqué, Latchmân invita les chasseurs à grimper dans l'arbre, ce qu'ils firent non sans peine; puis il se retira avec les paysans.

« Nous allons nous poster hors du bois, dit-il, et nous reviendrons près de vous aux premiers coups de feu. »

On entendit les Indiens s'éloigner avec précaution, puis le silence s'établit; les chasseurs étaient seuls, au milieu d'une obscurité profonde, car Latchmân avait eu soin d'emporter la lanterne. Ils s'installèrent aussi commodément que possible: Everest et Barbarous assis sur le côté de l'affût faisant face à l'ennemi, Holbeck derrière eux, les carabines armées à portée de la main.

« Dire que je suis bien, observa le docteur, serait un paradoxe; ce qui me console, c'est qu'il est impossible d'être mieux.

— Quant à moi, murmura Barbarous, je me fais l'effet de l'ours Martin, attendant sur sa branche que les badauds lui jettent une brioche dans le bec. »

Everest ne disait rien: pour la première fois, depuis son départ de Bombay, il se sentait complètement heureux. Enfin, il allait donc affronter ces mystérieuses terreurs de la jungle qui font trembler les âmes les plus fermes; il allait goûter ces poignantes jouissances qui enivrent à tel point ceux qui s'y sont une fois adonnés qu'ils ne peuvent plus s'en passer.

Une seule chose l'étonnait un peu et gênait son émotion; c'était le calme et le sang-froid du docteur, la bonhomie railleuse de Barbarous. Vraiment ces modestes naturalistes lui paraissaient des hommes extraordinaires.

« N'importe, dit Holbeck, ce coquin de Latchmân a une façon de vous donner des conseils qui vous fait passer des frissons dans le dos.

— C'est-à-dire, s'écria Barbarous, que pour un peu il nous aurait demandé notre testament. »

Le Marseillais accompagna cette facétie d'un tel éclat de rire que la forêt en résonna jusque dans ses profondeurs.

« De grâce, mon ami, dit Everest, si vous ne tenez pas à empêcher la panthère d'approcher, rappelez-vous aussi combien Latchmân nous a recommandé le silence.

1. Littéralement « quatre pieds »

— Vous avez raison, dit Barbarous, entendu, motus, je fais le mort. »

C'était une nuit profonde, noire, sans lune, mais d'une limpidité parfaite. Le scintillement des étoiles envoyait jusque dans la profondeur du bois sa lueur délicate mais parfaitement perceptible. Sous ces latitudes, l'obscurité de la nuit n'est en effet jamais complète tant que le ciel est découvert.

Les chasseurs, habitués maintenant aux ténèbres restaient silencieux sur leur incommode observatoire. Rien ne troublait plus le calme de la forêt. Ce n'est que le soir, après le coucher du soleil, ou le matin, aux premières lueurs de l'aube, que les fauves ou les bêtes féroces font entendre leur voix ; mais tous se taisent durant la nuit, car le carnivore cherche à dissimuler son approche au faible qui tremble.

Les heures s'écoulaient les unes après les autres. Déjà à l'est une lueur imperceptible annonçait l'approche de l'aube, et les chasseurs attendaient toujours; rien n'avait bougé dans le bois.

Holbeck se hasarda à dire à voix basse :

« Je ne sais ce qu'il vous en semble, mais nous eussions aussi bien fait de passer cette nuit dans notre lit. Pour ma part, je tombe de sommeil et j'ai déjà failli deux ou trois fois dégringoler de mon perchoir.

— Moi, murmura Barbarous, je sens que dans un instant je vais ronfler si l'on ne me permet pas d'allumer une pipe.

— Faites, » dit Everest qui ne put réprimer un léger mouvement d'impatience.

Le Marseillais ne se fit pas prier ; il tira sa pipe, la bourra, alluma avec précaution une allumette et se mit à fumer avec délices. Puis le silence régna de nouveau; l'obscurité envahit l'affût, seul le fourneau de la pipe lançait de temps à autre une étincelle dans la nuit.

L'impatience gagnait à son tour l'impassible Everest, lorsque tout à coup il lui sembla entendre un imperceptible mouvement de l'autre côté de la clairière. Son cœur cessa de battre et il serra sa carabine d'une main un peu plus ferme. Mais sans doute il s'était trompé, car de nouveau la jungle redevint silencieuse.

Au même moment pourtant, Barbarous lui toucha doucement le bras comme pour attirer son attention, et le jeune homme tournant la tête aperçut distinctement deux yeux flamboyer au milieu des sombres masses des broussailles.

Chose étrange, surprenante, et qui l'eût épouvanté s'il eût été capable de frayeur, il sembla à Everest que ces yeux aux reflets phosphorescents étaient fixés sur les siens. C'était là sans doute quelque effet d'optique, dû à l'isolement des deux points lumineux dans un fond de ténèbres complètes. N'importe, le jeune lord comprit l'étrange puissance du regard de ces terribles félins qui, dans la nuit, fascinent la victime, la glacent d'épouvante et lui enlèvent l'idée même de la fuite.

Cependant cette impression avait aussi frappé Barbarous, et s'il n'était pas un chasseur de panthères expérimenté, toutefois était-il un vieux coureur des bois.

« La bête nous regarde, murmura-t-il à l'oreille d'Everest, si bas que celui-ci l'entendit à peine.

— C'est impossible qu'elle nous ait aperçus, » répondit l'Anglais sur le même ton.

Le Marseillais étouffa un juron :

« La brute aura vu briller le fourneau de ma pipe, murmura-t-il. Triple imbécile que je suis ! »

Et il fit disparaître la pipe tout allumée dans une poche de sa veste ; mais il était trop tard. Les deux yeux avançaient lentement; ils avaient atteint le centre de la clairière et, dédaignant la carcasse de la chèvre, ils restaient toujours fixés sur l'affût.

Holbeck, à genou sur le tcharpaï, regardait par-dessus la tête de ses compagnons; lui aussi voyait la panthère avancer vers eux, et il ne pouvait comprendre pourquoi Everest et Barbarous ne tiraient pas. Il n'osait leur parler, les troubler, car il les voyait braquer leur fusil dans la direction de l'animal. Seulement celui-ci s'était un moment dérobé; il avait baissé la tête ou disparu dans la broussaille, et les chasseurs cherchaient ses prunelles phosphorescentes.

Tout à coup, le docteur revit flamboyer les yeux du félin, mais cette fois parmi les arbres situés à la gauche de celui qui portait le tcharpaï; il était évident que la panthère les avait découverts et attaquait l'affût par le flanc, c'est-à-dire par le point faible, car elle n'était ainsi exposée qu'au feu d'un seul chasseur, Everest, posté sur ce point.

Il sembla à Holbeck que l'animal se préparait à bondir et oubliant toute prudence il cria de toute sa force :

« A vous, Everest, sur votre gauche ! »

Prompt comme l'éclair, le jeune Anglais avait fait volte-face. Visant lentement entre les deux points de feu, il lâcha son coup de fusil.

Un formidable rugissement répondit et à la faible clarté de l'aube envahissant le bois, Everest vit la panthère se ramasser un instant sur elle-même, puis, se détendant comme un ressort, bondir dans la direction de l'affût. Le jeune lord saisit la seconde carabine placée à portée de sa main et tira trop précipitamment, sans doute car sa seconde balle resta sans effet.

La panthère lancée atteignit l'affût sur le bord duquel elle vint s'abattre; ses griffes s'enfoncèrent profondément dans le tcharpaï qui trembla dans toute sa membrure.

Il y eut alors sur cette étroite plate-forme un instant de confusion indescriptible. Everest, réduit à l'impuissance, frappait de la crosse de son fusil la gueule de l'animal, tandis qu'Holbeck, dans son émotion, cherchait son revolver qui avait glissé de sa ceinture. Quant à Barbarous, il avait réussi à se dresser sur le tcharpaï, et de là il avait tiré presque

à bout portant ses deux coups de fusil dans la direction de la panthère. Mais sa main était-elle mal assurée ou l'obscurité avait-elle trompé la justesse de son coup d'œil, ses deux balles ne produisirent aucun effet.

La panthère ne lâchait pas prise; bien plus, malgré les efforts d'Everest, elle gagnait du terrain; le tcharpaï, ébranlé par ses secousses, vacillait et semblait sur le point de se détacher.

Soudain, Holbeck poussa un cri de joie; sa main venait de rencontrer le revolver accroché dans les mailles du filet. Saisir l'arme et en lâcher les six coups dans la gueule du monstre ne fut que l'affaire de quelques secondes.

L'effet fut foudroyant et aussi quelque peu inattendu; car tandis que la panthère lâchant prise roulait à terre, le tcharpaï brusquement rendu à lui-même basculait, rompait ses liens et entraînait dans sa chute les trois héroïques chasseurs.

Un peu contusionnés de cette brusque descente et fort émus de ces incidents qui n'avaient duré en somme que quelques instants, ceux-ci se relevaient péniblement, lorsque Latchmân et les paysans apparurent armés de torches. Entendant les coups de feu répétés, ils accouraient pour assister à la fin du drame.

La panthère gisait sur le sol, le crâne pulvérisé par les balles du revolver d'Holbeck. En l'examinant, on reconnut que le premier coup de feu d'Everest lui avait brisé une patte de derrière et l'avait ainsi empêché de bondir jusque sur le tcharpaï.

« Mon cher Everest, vous le voyez, dit Holbeck, c'est à votre balle que revient l'honneur de la victoire.

— Pas du tout, dit le jeune homme, c'est votre revolver qui a eu raison de la bête, et je crois bien que sans vous...

— Ne discutons pas là-dessus, dit le docteur; j'admets que cette panthère est à moi. Il vous reste donc à prendre une revanche.

— Certes, dit Everest, et je compte l'avoir prochainement.

— Avouez que le sort m'a mal servi, dit Barbarous, et que j'ai, moi aussi, droit à quelque compensation. En attendant, voilà Holbeck classé parmi les plus grands chasseurs des temps modernes. »

L'aube blanchissait la campagne quand les chasseurs sortirent de la forêt, suivis des paysans portant la panthère en triomphe sur le malencontreux tcharpaï.

Le pâtre avait couru annoncer la nouvelle au village; aussi à son arrivée, le docteur fut salué par la population criant et chantant ses louanges.

Barbarous, enthousiasmé par cette réception, joignit sa voix aux acclamations populaires en s'écriant :

« Gloire à l'invincible Holbeck, le tueur de panthères. »

A suivre. LOUIS ROUSSELET.

EXAMEN DE CONSCIENCE

Comme toutes les petites filles qui n'ont ni frères ni sœurs, Mlle Yzeult, une jeune personne de neuf ans, s'était fait une compagne de sa grande poupée qui s'appelait Georgette.

Quelquefois la poupée était une dame qui venait rendre visite à Yzeult, et alors Yzeult lui faisait les honneurs du salon, causait chiffons avec elle, lui parlait de la pluie et du beau temps, lui demandait des nouvelles de son mari et de ses enfants, s'apitoyait sur le petit dernier qui avait la coqueluche, montrait des gravures à sa visiteuse, et lui lisait, avec un sérieux imperturbable, les légendes imprimées. Quand elle en avait fini avec les gravures, elle ouvrait l'album de photographies et mettait la dame au courant de toute sa parenté, sans lui faire grâce du moindre petit cousin.

Quand la dame se levait, ou du moins était censée se lever pour prendre congé, Yzeult lui saisissait les deux mains, lui faisait une douce violence pour la contraindre à se rasseoir et lui disait : « Chère madame, faites-moi une grande faveur; voilà qu'il est l'heure de goûter, restez à goûter avec moi, sans cérémonie. Je vous serai si reconnaissante! »

La chère madame se faisait un peu prier, naturellement, mais elle finissait toujours par accepter.

Le goûter terminé, les deux dames se séparaient, ou du moins faisaient semblant de se séparer, avec une édifiante courtoisie. Et alors Georgette redevenait Georgette, c'est-à-dire une poupée que l'on dépose dans l'armoire aux joujoux jusqu'à la prochaine occasion, et Yzeult redevenait Yzeult, c'est-à-dire une petite fille qui n'est pas trop contente d'aller faire des gammes ou étudier la théorie du participe passé.

Quelquefois Yzeult faisait de Georgette sa confidente, et lui racontait ses malheurs ou du moins ce qu'elle appelait ses malheurs. Le dernier mardi, par exemple, avait été le jour aux catastrophes.

La bonne d'Yzeult était évidemment de mauvaise humeur, car en faisant la toilette de cette jeune personne, elle lui avait fourré du savon dans l'œil, et elle lui avait tiré les cheveux à la faire crier. Yzeult avait donc crié et elle avait vertement tancé sa bonne.

M. Belhomme, le professeur d'écriture, avait amèrement reproché à Yzeult de tenir mal sa plume, de tirer la langue en écrivant, de multiplier les pâtés outre mesure, de ne pas barrer ses *t* et de faire des B majuscules qui ressemblaient à des personnes hydropiques.

Mlle Toussaint, la maîtresse de piano, une personne pleine de conscience et de dignité, avait insinué très clairement que si son élève continuait à prendre des dièzes pour des bémols, comme à plaisir, et à remuer la tête de haut en bas quand on lui adressait des observations, elle (Mlle Toussaint) se ferait scrupule



La petite maman prit un air attentif. (P. 362, col. 1)

de continuer des leçons absolument inutiles. On s'était séparé là-dessus. Mlle Toussaint était allée prodiguer ses conseils ailleurs, et Yzeult, le cœur gros et les larmes aux yeux, était allée raconter à Georgette que tout le monde lui en voulait.

A force de le répéter à Georgette, elle avait fini par s'attendrir sur son propre sort, et c'était une chose convenue entre les deux amies qu'Yzeult était la plus malheureuse des petites filles.

Les malheurs vont par bandes, comme chacun sait. Aussi, ce jour-là, tout avait marché de travers.

Entre le mardi et le mercredi, une nuit s'était écoulée, selon l'usage. Yzeult avait dormi sur ses chagrins. La nuit lui avait-elle porté conseil? ou bien la douce lumière du matin faisait-elle voir à la petite fille son infortune sous un jour moins sombre? Je ne sais pas lequel des deux. Ce que je sais, c'est que si Georgette s'attendait à entendre de nouvelles doléances, elle fut bien attrapée.

Non, ce n'était plus le jour de jouer aux doléances, il s'agissait de jouer à *la mère et à la petite fille*. Yzeult serait la mère et Georgette la fille.

Tout le monde a remarqué que les petites filles parlent à leur poupée comme on leur parle à elles-mêmes. C'est donc avec une voix très douce et un ton très affectueux que la mère improvisée s'adressa à sa fille :

« As-tu bien dormi, ma chérie? Oui? Allons, tant mieux; quand les petites filles dorment bien, c'est qu'elles sont en bonne santé, et qu'elles ont la conscience tranquille. J'espère que tu n'as pas oublié de faire ta prière. Non? J'en suis bien contente. Je suis sûre aussi que tu as été gentille avec ta bonne parce que.... »

Tout à coup Yzeult s'interrompit et devint rouge comme le feu. La question qu'elle venait de poser à Georgette lui avait remis subitement devant les yeux sa conduite de la veille.

Un instant, elle demeura tout interdite, mais elle se souvint que ce jour-là elle était la maman, elle entra aussitôt dans l'esprit de son rôle, et dit à la petite fille :

« Je vois, mignonne, que tu as été très sage aujourd'hui, mais parlons un peu d'hier. Tu rougis, tu baisses les yeux; ne pleure pas, chérie, tu sais que je ne te gronde jamais; seulement, comme les mamans sont beaucoup plus raisonnables que leurs petites filles, elles peuvent leur faire beaucoup de bien en causant avec elles. Causons, veux-tu? Tu veux bien? j'en étais sûre.

» Mon petit doigt m'a dit que ma chérie s'était réveillée hier de très mauvaise humeur. Est-ce vrai? Allons, parle plus haut, je ne t'entends pas. »

La petite maman porta sa main gauche à son oreille et prit un air très attentif.

« Ah! ah! dit-elle en souriant, tu t'es réveillée de mauvaise humeur parce que tu avais mal dormi. Et pourquoi avais-tu mal dormi? Parce que tu en voulais à ta maman. Tu aurais désiré aller à ce bal d'enfants; mais ta maman t'avait pourtant bien expliqué que les petites filles ne peuvent pas aller au bal et veiller tard, quand elles ont le lendemain à se lever de bonne heure pour faire leurs devoirs et apprendre leurs leçons. Tu conviens que ta maman avait raison; très bien! Et alors, tu lui en voulais, à cette pauvre maman? Mais je vois avec plaisir que tu ne lui en veux plus.

» C'est parce que tu t'étais réveillée de mauvaise humeur que tu as boudé ta bonne! Je suis heureuse de t'entendre dire que tu avais tort. Que dis-tu? parle plus haut! Ah! très bien, si elle t'a mis du savon dans l'œil, c'est que tu as brusquement tourné la tête, et si elle t'a tiré les cheveux, c'est parce que tu te débattais. Péché avoué est à moitié pardonné.

» Pauvre M. Belhomme, ce n'était pas non plus sa faute à lui, si tu t'étais réveillée de mauvaise humeur. Avait-il raison ou tort de se plaindre? Tu dis qu'il avait raison, et tu avoues que tu faisais un peu exprès de l'agacer! Ne faisais-tu pas aussi un peu exprès de prendre des dièzes pour des bémols, et de jouer faux? Oui? Pauvre Mademoiselle Toussaint!

» Tu me dis, chérie, que tu ne recommenceras plus; je ne t'en demande pas tant; promets-moi seulement de faire tes efforts pour ne plus recommencer. Tu me le promets, embrassons-nous. »

Ce qu'Yzeult faisait là par fantaisie de petite fille, nous devrions tous le faire par principe raisonné. Par l'imagination, elle se mettait à la place de sa mère, et par cela seul qu'elle se mettait à sa place, elle comprenait ses raisons et rendait justice à ses intentions. Se mettre par la pensée à la place des gens et entrer ainsi dans leurs raisons, c'est le meilleur moyen de ne pas s'obstiner dans ses propres idées et d'être bon, charitable et équitable envers tout le monde.

Pendant qu'Yzeult faisait tout haut l'examen de conscience de sa fille, la mère d'Yzeult, debout derrière la porte entr'ouverte, écoutait, le sourire sur les lèvres, ses confidences et ses réflexions.

C'était une jeune femme prudente et sage que la maman d'Yzeult. Au lieu de la gronder le mardi, alors que l'esprit de bouderie et de révolte était encore en elle, elle avait attendu le mercredi pour causer avec elle, persuadée que la nuit porte conseil, et amène les petits enfants à voir les choses sous un autre jour. Elle était à la recherche de sa petite fille pour l'emmener dans son boudoir et causer gentiment avec elle, lorsqu'elle avait entendu son monologue.

Elle se retira sur la pointe des pieds et ne fit aucune observation à Yzeult sur sa conduite de la veille. Rien de plus intempestif qu'un sermon inutile; rien de plus efficace que les sermons que nous nous adressons à nous-mêmes. Yzeult reconnaissait sa faute, Yzeult se condammait sous le nom de sa fille. C'était tout ce que pouvait souhaiter une mère tendre et raisonnable.

J. Girardin.

CLOCHES ET SONNERIES [1]

VII

Le jour se levait, mais avec un brouillard si grand, si épais et si loin étendu qu'à peine pouvait-on voir devant soi, ce qui troublait fort les seigneurs autour du roi de France, car ils ne pouvaient juger de l'état des ennemis. Le connétable dit donc au roi : « Sire, à votre bon plaisir, nous irons, messire Jean de Vienne, messire Guillaume de Poitiers et moi, voir ce que disent ces gens-là et comment ils se comportent pendant que le sire de Coucy, le sire d'Albret et messire Hugues de Châlons veilleront à l'ordonnance de bataille. » Le roi dit : « Je le veux bien; » et il ordonna qu'on déployât l'oriflamme pendant que les trois seigneurs, montés sur leurs meilleurs coursiers, s'en allaient à bride abattue vers le lieu où ils pensaient trouver les ennemis logés.

Il était déjà huit heures et les Flamands n'avaient encore aucune nouvelle des Français qui avaient été empêchés par le brouillard. Ils s'en étonnaient fort et leur orgueil et leur outrecuidance s'en allaient croissant, en sorte que les capitaines commencèrent à se parler l'un à l'autre, se disant : « Qu'est-ce que nous faisons là à rester sur nos pieds et à nous refroidir? Que n'allons-nous de bon courage, puisque nous avons la volonté, chercher nos ennemis pour combattre? Nous séjournons ici pour rien; jamais les Français ne viendront nous chercher. Allons au moins jusqu'au mont d'Or pour prendre l'avantage de la montagne qui est entre nous et les Français! »

Ainsi parlant, les Flamands commençaient à tourner vers le Mont lorsque les trois chevaliers s'approchèrent d'eux à une portée d'arc, chevauchant d'abord sur la gauche de leur bataille, puis ensuite sur la droite, en sorte qu'ils voyaient toute leur ordonnance en longueur et en épaisseur. Les Flamands les apercevaient bien, mais ils n'en tinrent nul compte et ne s'en dérangèrent pas; seulement, Philippe dit aux capitaines : « Tout coi! tout coi! et mettons-nous en belle ordonnance pour combattre; ces trois chevaucheurs qui passent et repassent, nous avisant si soigneusement, disent assez que nos ennemis sont près d'ici. » Les Flamands s'arrêtèrent donc et Philippe dit tout haut : « Seigneurs, quand on en viendra aux mains, souvenez-vous comment nous avons déconfit nos ennemis en la bataille de Bruges, parce que nous nous tenions drus et serrés ensemble sans qu'on pût nous entamer. Tenons-nous bien et que chacun porte son bâton tout droit devant soi; entrelacez vos bras afin qu'on ne puisse vous rompre, et allez toujours de bon pas devant vous, à votre loisir, sans tourner ni à droite ni à gauche; seulement, au moment de rejoindre l'ennemi, faites jeter vos bombardes et vos canons et tirer vos arbalétriers : ainsi nos ennemis seront ébahis et nous en viendrons facilement à bout. Je vous l'ai déjà dit : tuez tout, hormis le roi de France. »

Pendant que Philippe instruisait ainsi ses gens, les rangeant en bataille, le connétable et ses compagnons avaient rejoint l'armée du roi de France qui était déjà tout ordonnée; on leur fit un chemin au travers des rangs et le sire de Clisson parla le premier, en s'inclinant devant le roi sur son cheval et en ôtant son chapeau, il dit : « Sire, réjouissez-vous, ces gens-là sont à vous; ce serait assez de nos valets pour les combattre. — Connétable, dit le roi, que Dieu vous entende! Allons en avant pour l'honneur de Dieu et de monseigneur saint Denis. »

Or, depuis que l'oriflamme avait été déployé, une colombe blanche était venue plusieurs fois voltiger à l'entour, laquelle était allée se poser sur une des bannières du roi. En même temps cette brume si grande et si épaisse qui obscurcissait le ciel dans la matinée tomba tout d'un coup, en sorte que le temps devint clair et l'air pur, ce dont les seigneurs de France furent bien réjouis, voyant ce beau jour venu et le soleil luire. Aussi était-ce une grande beauté de voir des rayons éclairer tous ces casques brillants, les belles armures, ces fers de lance clairs et bien appareillés, les bannières et les armoiries. Les Français se tenaient tout cois, ne disant mot et attendant cette grosse bataille de Flamands qui approchaient à grands pas, tous les hommes serrés, les bâtons en avant dont les manches semblaient un bois, tant il y en avait grande foison.

Les Flamands se tenaient déjà pour assurés de la victoire en voyant que les chevaliers de France ne bougeaient ni pieds ni pattes; aussi la première rencontre de la bataille fut-elle dure pour les gens du roi, car les ennemis venaient orgueilleusement et de grande volonté, frappant en avant de l'épaule et de la poitrine comme des sangliers forcenés, et ils étaient si fort entrelacés ensemble qu'on ne les pouvait rompre ou entraver.

Cependant l'avant-garde et l'arrière-garde du roi s'avancèrent aux deux ailes, ayant ainsi enclos les Flamands, ce qui les mit fort à l'étroit, et de toutes parts les hommes d'armes commencèrent à les pousser de leurs longues lances à fer de Bordeaux, en sorte que tous ceux qui étaient atteints de ces fers reculaient pour esquiver les horions, car jamais, s'ils pouvaient l'éviter, ne se mettaient-ils en avant pour se faire empaler. Les hommes d'armes les serraient de si près qu'ils ne pouvaient remuer leurs bras ni leurs épieux pour frapper et se défendre. Là, Philippe d'Artevelde fut entouré, frappé d'un glaive et abattu, et autour de lui grande foison de gens de Gand qui l'aimaient et le gardaient. Plusieurs perdaient la force et l'haleine et ils trébuchaient les uns sur les autres, périssant sans coup férir.

Quand le page de Philippe, qui était jeune et de

1. Suite. — Voy. pages 266, 283, 299, 315, 331 et 347.

bonne maison, vit le malheur tomber sur son parti, il ne s'arrêta pas pour demander son reste; mais, étant bien monté sur un noble coursier, il prit la fuite et courut tout droit vers Gand où il apporta le premier la nouvelle de la déconfiture des Flamands; aussi ne le voulait-on point croire, tant que la demoiselle qu'il devait épouser s'irrita contre lui et le maltraita de paroles, disant que Philippe d'Artevelde n'était pas mort, ni ceux de Gand vaincus, et qu'il s'en était enfui par crainte, comme un lâche, ce dont il fut marri et fâché, et reprit de grand courage le chemin de l'armée. Sa mère lui disait : « Reste, puisque les nôtres sont déconfits, tu périras; » car elle croyait tout ce qu'il avait dit, ainsi que font d'ordinaire les mères. Mais il ne voulut pas rester : il partit tout à pied, ne voulant pas emmener le cheval de son maître qui resta dans les écuries de la maison de Philippe d'Artevelde.

Cependant la mêlée était si grande sur le mont d'Or, qu'on ne pouvait s'entendre du bruit qui se faisait; si tous les armuriers de Paris et de Bruxelles eussent été là ensemble, travaillant à leur métier, ils n'auraient pas mené ni fait si grand tapage, comme faisaient les combattants en frappant sur les casques et les armures. Les chevaliers et les écuyers ne s'y épargnaient pas, y mettant la main à l'œuvre de grande volonté; et, dès que les Flamands étaient touchés, les pillards et les valets arrivaient, qui se glissaient entre les gens d'armes, et ils portaient de grands couteaux dont ils les achevaient, car ils n'en avaient pas plus de pitié que s'ils eussent été des chiens. Et la presse était si grande et la situation si périlleuse pour ceux qui tombaient, qu'on ne se pouvait relever si l'on n'était bien aidé. Ce fut ainsi qu'il y eut quelques Français renversés, dont fut messire Godefroy d'Harcourt qui s'était avancé au plus épais de la presse, malgré son jeune âge, car il voulait, disait-il, porter un bon coup à sa première bataille. S'il n'eût eu auprès de lui, à cette heure, le sire de Saint-Py qui, le voyant en danger d'être foulé aux pieds, le prit entre ses bras et l'aida à se relever, le roi de France eût vu à cette heure périr son meilleur ami et son compagnon d'armes.

« Oh! Godefroy, disait le petit roi lorsque son écuyer revint vers lui, soutenu par deux hommes d'armes tant il était blessé et froissé; oh! Godefroy, tu es bien heureux, on t'a laissé aller dans la bataille. Pour moi, j'ai été gardé céans comme un prisonnier sans pouvoir coup férir. Quand j'aurai ma volonté et que nul ne m'arrêtera, je combattrai au premier rang comme le connétable et on verra si je ne puis pas aller plus avant que lui. »

Pendant que le roi interrogeait ainsi messire Godefroy d'Harcourt sur ce qu'il avait vu, et se lamentait de n'avoir pu l'accompagner en la bataille, il y avait au lieu où était tombé l'écuyer un tas et une montagne de Flamands morts ou mourants, dont bon nombre étaient écrasés ou étouffés dans leur cuirasse, en sorte qu'on ne voyait guère couler de sang en comparaison de la foule de gens terrassés ce jour-là.

Quand les Flamands qui étaient derrière et qui s'avançaient encore pour combattre virent que ceux de devant tombaient les uns sur les autres et qu'ils étaient tous déconfits, ils se troublèrent et commencèrent à jeter leurs épieux et leurs armures, fuyant tant qu'ils pouvaient, et les Français après qui les chassaient à travers les fossés, les aulnaies et les bruyères, ici dix, ici vingt, ici trente, et les combattaient derechef et les tuaient, s'ils n'étaient plus forts qu'eux; ainsi y en eut-il grande foison de tués entre la bataille et Courtray, et ce fut là que périt le page de Philippe d'Artevelde qui, ayant rencontré un bon cheval, l'avait pris pour aller plus vite et se laver de tout reproche. Il fut aperçu d'un parti de Bretons qui se jetèrent sur lui et le dépouillèrent de son armure, le laissèrent par les champs, percé de coups, si bien qu'il mourut seul, pensant à Dieu et à sa mère et aussi à sa dame qui l'avait envoyé mourir. « Elle aura regret au cœur quand elle ne me verra point revenir, » se disait-il, et la chose fut vraie, car la demoiselle n'eut pas de repos qu'elle ne fût entrée en un saint monastère, afin de prier Dieu pour celui qu'elle avait envoyé à la mort.

La bataille étant ainsi finie, qui n'avait pas duré plus d'une demi-heure, bien qu'il fût resté plus de vingt-six mille hommes sur le champ de bataille, les trompettes de retraite sonnèrent et chacun rentra en son logis pour se désarmer, le roi de France tout triste de n'avoir pu combattre de sa personne. Tandis qu'on le désarmait dans son beau pavillon de soie vermeille, plusieurs barons le vinrent féliciter auxquels il dit : « Ce Philippe d'Artevelde est-il mort ou vif entre nos mains? Je le verrais volontiers. » Les seigneurs se regardèrent entre eux : personne n'avait pensé à Philippe; aussi dirent-ils qu'ils n'en savaient rien, mais qu'on allait le faire chercher. Aussitôt on publia et on cria dans l'armée que celui qui trouverait Philippe d'Artevelde on lui donnerait dix francs. A cette heure, put-on voir les valets s'avancer parmi les morts qui étaient déjà tous dépouillés et retourner les cadavres. Enfin un valet qui l'avait autrefois longtemps servi retrouva le corps de Philippe qu'il apporta devant la tête du roi. Le jeune prince le regarda longtemps, ainsi que les seigneurs, cherchant s'il portait des blessures dont il fût mort. Mais il n'en avait aucune et il avait été étouffé en un fossé avec quantité des Gantois qui le gardaient. « J'aurais voulu qu'il fût pris vif, dit le roi, pour lui apprendre à faire le prince et à exciter les troubles en son pays. A cette heure, qu'il est mort, pendez-le à cet arbre, afin que tous ceux de son parti qui sont encore vivants le puissent voir. » Les valets se hâtèrent d'obéir et l'un attacha à ses pieds un écrit qu'il avait demandé aux prêtres qui suivaient l'armée : « Celui-ci fut de son vivant le roi de Gand. » Telle fut la dernière fin de Philippe d'Artevelde.

La bataille de Rosebecque étant ainsi gagnée le

vingt-septième jour du mois de novembre 1382, chacun se réjouit de la déconfiture des Flamands, car si les vilains fussent venus à leurs fins, jamais n'y eut-il eu au monde si grandes cruautés et horreurs comme il en fût advenu par les communes qui partout se seraient révoltées et auraient détruit les gentilshommes. Aussi les seigneurs qui entouraient le roi se tinrent-ils pour bien contents d'avoir ainsi abattu l'orgueil d'un des Flamands, et ne furent-ils pas d'avis de pousser jusqu'à Gand où se tenait Pierre du Bois qui avait fait fermer les portes de la ville et réconfortait tous ceux qui, de peur, eussent voulu se rendre au roi. Celui-ci était de bonne volonté pour pousser jusqu'au bout la campagne et délivrer le comté de Flandre de tous les rebelles, et bien pensait de même le duc de Bourgogne, son oncle; mais son conseil ne prévalut pas et l'armée, s'étant campée de ville en ville, reprit bientôt le chemin de Paris vers le milieu de décembre, le droit cœur de l'hiver, quand il pleuvait si fort et si continuellement que les hommes d'armes ne pouvaient plus se tenir à cheval ni leurs chevaux les porter. Ainsi rentra le roi de France en son royaume, fier et satisfait d'avoir vaincu les Flamands,



Son écuyer revint soutenu par deux hommes. (P. 364, col. 1.)

Le petit roi voulait rentrer à Paris en grand triomphe, et comptait bonnement que son peuple se réjouirait avec lui de sa victoire, mais ses oncles pensaient autrement ; ils savaient bien qu'avant la bataille entre Rosebecque et le mont d'Or, les Parisiens, croyant le roi embarrassé et les Flamands plus habiles qu'ils n'étaient, étaient sortis de leur ville, les uns voulant brûler le château de Beauté, près de Vincennes, et les fortes maisons des environs pendant que d'autres en feraient autant du Louvre, afin de n'être plus entravés ni contraints par toutes ces forteresses. Aussi le duc de Berry ordonna-t-il aux serviteurs du roi de préparer secrètement le palais, afin que les Parisiens fussent surpris par la rentrée du roi, et n'eussent pas le loisir de s'entendre entre eux pour se soulever.

Les seigneurs qui entouraient le roi ayant ainsi tenu conseil, on s'avançait vers la ville, lorsque quelques valets parmi ceux qui avaient des parents et des amis chez les Parisiens trouvèrent moyen de leur faire savoir que le roi devait coucher ce soir-là au Bourget. Aussitôt le bruit se répandit dans toute la ville, on disait sur les places, aux Halles et aux marchés : « Voici, voici le roi qui a vaincu les Flamands, et ceux de son conseil en seront plus que jamais hautains et orgueilleux ; montrons-leur, en une belle assemblée, combien nous sommes de gens bien armés, prêts à suivre le roi s'il veut se montrer bon seigneur pour la ville de Paris, bons aussi à nous défendre si l'on usait de rigueur envers

nous. » Là-dessus plus de trente mille Parisiens s'armèrent et se parèrent se mettant aux champs du côté de Montmartre.

Le roi était encore au Bourget avec tous les seigneurs, lorsqu'on apprit cette nouvelle. Les princes dirent donc: « Si la roi faisait sagement, il ne se mettrait pas aux mains d'un tel peuple qui vient contre lui à main armée, quand il aurait dû sortir en procession, sonnant toutes les cloches de Paris et louant Dieu de la belle victoire qu'il a envoyée au roi en Flandre. »

Les oncles du roi étaient bien embarrassés, n'osant s'aventurer dans Paris où ils se sentaient détestés. Le roi disait qu'il y voulait aller, étant la place d'un prince de loger en sa capitale, cependant il consentit que le connétable et le sire de Coucy avec deux ou trois autre seigneurs qu'il aimait fort, allassent devant lui pour demander raison aux Parisiens de leur appareil. Aussitôt les hérauts partirent qui allaient devant, vêtus de cottes de maille. Lorsqu'ils arrivèrent en vue des Parisiens bien appareillés et toujours attendant aux champs, ils dirent tout haut: « Où sont les maîtres? Il nous faut leur parler, car c'est à cet effet que nous sommes envoyés par les seigneurs. » Alors certains des Parisiens commencèrent à s'apercevoir par ces paroles qu'ils avaient eu tort de sortir en armes et, baissant la tête, ils dirent: « Il n'y a ici nul maître, nous sommes tous ensemble au commandement du roi notre sire et de vos seigneurs. Dites, de par Dieu, ce que vous avez à dire! »

Et comme les hérauts demandèrent un sauf-conduit pour le connétable et ses compagnons, les Parisiens s'écrièrent en disant qu'on se moquait d'eux et que le connétable pouvait aller et venir en sûreté, puisqu'ils étaient prêts à faire son commandement.

A suivre. Mme DE WITT, née GUIZOT.



LE TOUR DU MONDE EN 77 JOURS

Le tour du monde exécuté en 80 jours a été considéré comme extraordinaire. Cette rapidité n'a rien pourtant qui doive exciter l'étonnement. L'expérience a été tentée; elle a pleinement réussi. Au mois de mars 1880, un Anglais fréta un navire et partit pour faire le tour du monde avec toute sa famille. Il prit Liverpool comme point de départ et d'arrivée. Il passa par le détroit de Gibraltar, par le canal de Suez, doubla l'Arabie, l'Inde et l'Indo-Chine, fit relâche dans l'île de Hong-Kong, au Japon, à Yokohama et, traversant le Pacifique, débarqua à San-Francisco. Aussitôt il prit le train-éclair qui franchit l'Amérique du Nord en quatre jours, puis de New-York se rendit à Liverpool en sept jours. Le voyage n'avait duré que 80 jours.

On objectera que les voyageurs ordinaires, qui ne peuvent se procurer un équipage et un vaisseau prêts à les transporter à leur gré, n'ont pas des moyens de locomotion aussi rapides. Eh bien! il est certain aujourd'hui que notre Anglais va être atteint en vitesse par vous et moi, si vous le voulez bien.

Une compagnie américaine qui a pris le nom de *Quick Transit*, c'est-à-dire « transit rapide », et que dirige un riche capitaliste de New-York, M. Austin Corbin, entend faire la traversée d'Amérique en Angleterre, en six jours et demi, ou tout au moins en six jours et seize heures. Depuis le 12 septembre dernier, le *Meteor*, le premier navire qui doit prendre la mer, est à flot. Les nouveaux paquebots ne serviront qu'au transport des voyageurs. Ils seront sans mâts, leurs machines auront une puissance totale de 16000 à 20000 chevaux, et un tirant d'eau de 9 mètres. Ce tirant d'eau exceptionnel est exigé par les conditions de rapidité dans lesquelles ils devront marcher. Le point de départ aux États-Unis sera Fort Pond Bay dans Long Island, île voisine de New-York. Le point d'arrivée en Europe sera situé à l'extrémité occidentale du pays de Galles, à Milford Haven.

Le voyage par mer durera 6 jours et 16 heures, et l'on pourra aller de New-York à Londres, par exemple en 7 jours, 5 heures, 30 minutes, au lieu de 9 jours, 20 heures, 45 minutes, que l'on emploie actuellement. Dans cette durée de temps est compris le voyage en chemin de fer de New-York à Fort Pond Bay, soit deux heures et demie, et le voyage en chemin de fer de Melford-Haven à Londres, qui dure à peu près 11 heures.

Quoi qu'il en soit, l'économie de temps sur le voyage le plus rapide des steamers actuels serait aussi de 2 jours 15 heures 30 minutes.

Et maintenant calculons comment, grâce à la compagnie *Quick Transit*, un voyage autour du monde peut s'effectuer en 77 jours:

1° De Londres à New-York: 7 jours, 5 heures, 30 minutes.

2° De New-York à San-Francisco, en Californie, par le chemin de fer transcontinental du Pacifique et sans prendre le train-éclair en passant par Buffalo, entre le lac Erié et le lac Ontario, Chicago, la grande ville des céréales et du bétail, sur l'extrémité méridionale du lac Michigan ; Omaha, sur les bords du Missouri, le trajet est de 5300 kilomètres : 7 jours:

3° De San-Francisco en Californie, à Yokohama, port Japonais dans l'île Nippon : 21 jours.

4° De Yokohama à Hong-Kong: 8 jours.

5° De Hong-Kong, à Calcutta, aux bouches du Gange en faisant relâche à Ceylan et à Madras: 12 jours.

6° De Calcutta à Bombay, en chemin de fer, à travers l'Inde: 3 jours.

7° De Bombay à Alexandrie, par la mer Rouge et par Suez : 14 jours.

8° D'Alexandrie à Brindisi, à l'extrémité sud-est de l'Italie: 3 jours.

9° De Brindisi à Londres: 2 jours 1/2.

Faites l'addition du tout, vous ne dépassez guère un total de 77 jours. Et maintenant, amateurs d'originalités et de courses folles, en route! Mais surtout, si vous désirez arriver au but, sans dépasser le compte, gardez-vous d'accident.

ÉDOUARD PETIT.

LES ABEILLES[1]

III

Les anciens avaient des idées singulières sur les abeilles. Les uns, comme Aristote, les faisaient naître des feuilles des arbres ou du calice des fleurs; les autres, d'un taureau ou d'un lion morts. « De celui qui mangeait est sortie la nourriture, dit Samson aux trente jeunes gens conviés à ses noces, et du fort est sortie la douceur. » — « Qu'y a-t-il de plus doux que le miel? répondirent les fils des Philistins, qu'y a-t-il de plus fort que le lion ? »

Les abeilles ont une origine semblable à celle de tous les insectes; elles viennent d'un œuf, et elles passent par trois états différents, subissent trois métamorphoses.

Un faux bourdon est le père, la reine est la mère de cette jeune multitude qui bientôt remplit la ruche.

Quand le temps est venu de déposer ses œufs, la reine, toujours suivie de son nombreux cortège, parcourt son domaine avec trouble et agitation; elle semble examiner toutes les constructions, elle donne un regard à chaque cellule. Enfin, prolongeant son examen dans l'une d'elles, près de la porte d'entrée, et la trouvant bien vide de miel et de pollen, elle y laisse tomber un œuf oblong, blanchâtre, qui, enduit d'une matière visqueuse, s'attache au fond de l'alvéole.

Chaque cellule ne doit contenir qu'un œuf. S'il y a erreur, s'il en tombe deux ou trois, les abeilles de la suite de la reine les enlèvent, n'en laissant qu'un seul, et les détruisent.

La mère abeille dépose ainsi en moyenne quinze cents œufs par jour, trente mille environ de mai à juillet. Elle pond d'abord les œufs d'ouvrières, les œufs de faux bourdons, puis ceux qui donneront des reines, et ces derniers à un jour d'intervalle afin que ces petites reines n'éclosent pas toutes en même temps.

Il paraît qu'il existe deux sortes d'abeilles: les cirières, qui sont plus grosses, et les nourrices, plus petites mais plus expérimentées, probablement les plus âgées.

Ces nourrices accourent près de chaque cellule comme pour veiller sur les œufs, et elles viennent ainsi de temps en temps.

La chaleur de la ruche, qui ne descend jamais audessous de 23 degrés, quelle que soit la température extérieure, et qui s'élève parfois jusqu'à 36 degrés, détermine, du troisième au sixième jour, l'éclosion de l'œuf.

Le ver, qui s'est développé, commence à remuer, à s'incliner doucement à droite et à gauche; les mouvements s'accentuent peu à peu et deviennent enfin subits et violents ; un dernier effort, et il brise son enveloppe : il est blanc, mou, ridé, apode; fatigué de ses évolutions, il reste étendu au fond de son alvéole dans la plus complète immobilité.

Les nourrices sont là, en ce moment suprême de la naissance, pour lui donner leurs soins. Celle-ci le touche doucement de ses antennes ; celle-là lui introduit dans la bouche, avec sa trompe, une sorte de gelée blanchâtre, légèrement acide, qu'elle tire de son estomac ; d'autres lui préparent une petite provision de cette bouillie.

Elles reviennent souvent pour le faire manger et renouveler la provision.

Tout est calculé. Les larves reçoivent la même quantité de bouillie: c'est la nourriture des premiers jours. Eles ont ensuite un mélange de miel et de pollen. Quant aux larves royales, la gelée leur est continuée, et en abondance, jusqu'à la première métamorphose.

Cette nourriture délicate et la plus grande dimension de la cellule ont une énorme influence sur la destinée de l'insecte: il n'en faut pas plus pour faire une reine. Qu'un malheur arrive à la mère d'une ruche, les abeilles d'agrandir aussitôt le berceau d'une ouvrière à peine éclose et de la nourrir exclusivement de gelée. L'insecte en se métamorphosant présentera tous les caractères de l'abeille plus parfaite qu'on nomme la reine.

Le ver change plusieurs fois de peau. Au sixième jour de sa sortie de l'œuf, il a pris un développement tel qu'il remplit à peu près la cellule. Il se redresse, il s'allonge en spirale, et apparaissent çà et là au-

1. Suite. — Voy. vol XX. page 191, et vol. XXI, pages 207 et 223.

tour de lui quelques filaments de soie sécrétés par des tubes glanduleux.

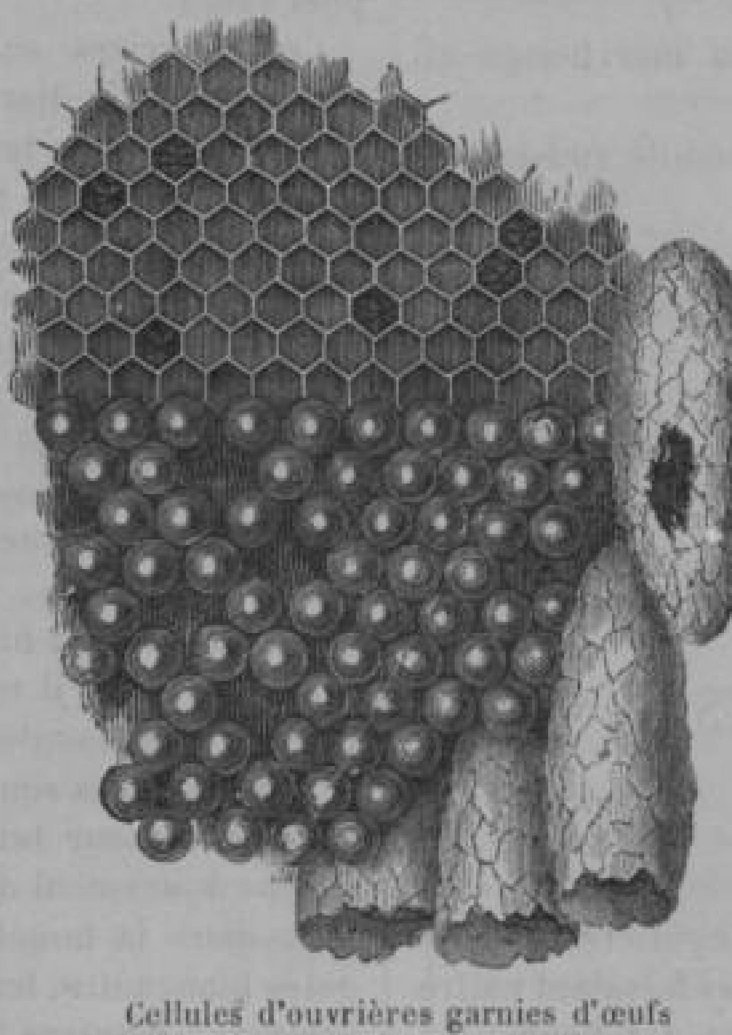
Les nourrices bouchent aussitôt la petite alvéole avec un couvercle de cire : il faut que l'insecte subisse en paix sa première métamorphose.

La larve continue à filer durant trente-six heures, si elle est abeille ouvrière ou faux bourdon elle tapisse de soie toute sa cellule. C'est là, dans cette coque charmante, qu'elle se transforme en nymphe : merveilleuse évolution qui, soit par la formation de nouveaux organes, soit par le développement d'organes déjà existants, doit se terminer par le changement du ver en insecte parfait.

Rien de plus élégant que la nymphe : à travers un masque transparent, on distingue un insecte d'une blancheur parfaite; les yeux, les antennes, la bouche se forment graduellement; les pattes et les ailes sont collées contre le corps.

Les nourrices ne viennent plus à la cellule dont elles ont muré l'orifice, puisque la chrysalide ne prend aucune nourriture. Elles portent ailleurs leurs soins, et elles ont fort à faire; les vers éclosent à tout instant par les journées chaudes de mai et de juin.

C'est un temps de grande presse à la ruche : les travaux des champs pour la nourriture des abeilles naissantes, la cire pour les alvéoles que l'on multiplie sans cesse, le nettoyage des berceaux qui ont servi et d'où il faut enlever les tuniques de larves et de nymphes, les soins à donner aux jeunes.



Cellules d'ouvrières garnies d'œufs et alvéoles royales.

La reine continue à pondre, les faux bourdons à s'ébattre au soleil.

Hunter a constaté que la durée de l'état de nymphe est exactement de treize jours et douze heures, ce qui porte à vingt-deux jours et demi la vie de l'insecte imparfait, abeille ouvrière, à partir de la ponte de l'œuf. Il faut vingt-quatre jours pour un faux bourdon.

Enfin la seconde métamorphose est accomplie. La nymphe se débarrasse de son enveloppe, perce sa coque soyeuse, et, se servant pour la première fois de ses mandibules, pratique une ouverture à son couvercle de cire. Elle sort toute baignée de sueur, le corps mou et encore blanchâtre; elle monte avec peine sur le gâteau.

Cet évènement, qui se renouvelle cent fois le jour au printemps, ne laisse jamais la ruche indifférente. Une multitude d'abeilles s'empressent comme pour saluer leur jeune sœur. On tourne et on retourne autour d'elle; les plus expérimentées examinent si les antennes sont flexibles et légères, les mandibules fortes et déliées, les corbeilles et les brosses bien formées, les ailes propres au vol. Un bourdonnement particulier dit l'approbation ou la colère.

Si la petite abeille est jugée digne de faire partie de la grande famille, on la caresse de mille manières; on la lèche, on l'essuie, on la brosse, on lui donne du miel. Pendant tout un jour elle est l'objet des soins les plus délicats.

Le lendemain elle essaie ses ailes au soleil, sans s'éloigner de la ruche. Elle rentre, et déjà elle prend part aux travaux du dedans. Le dix-huitième jour de son existence comme insecte parfait, elle ira aux champs avec les autres, et, douée de l'admirable instinct que Dieu a donné à sa race, elle saura emplir ses corbeilles de pollen ou de propolis, son jabot de nectar.

Si le bourdonnement, au moment de l'inspection, n'est pas favorable; on rejette la pauvre petite : pas de caresses, pas de miel. L'une des plus fortes de la bande la prend avec les dents, la porte sans pitié hors de la ruche, et l'abandonne.

Les jeunes reines, placées la tête en bas dans leurs grandes cellules, restent cinq jours sous la forme de larves ; elles ne filent que pendant vingt-quatre heures, et ne se couvrent de soie que la tête, le corselet et le premier anneau de l'abdomen. Le seizième jour après la ponte, elles commencent à ronger le toit de leurs maisons, mais ce couvercle est plus solide que celui des autres cellules.

Le bruit qu'elles font dans leurs alvéoles émeut toute la ruche. Des gardiennes accourent et fortifient encore le couvercle de cordons de cire et de propolis. On y ménage pourtant une petite ouverture, et par là s'introduit à tour de rôle la trompe des sentinelles pour passer du miel à la jeune abeille.

La mère a surpris aussi le bruit de l'alvéole royale. Elle se trouble et s'irrite.

Déjà, bien des fois, elle a voulu détruire les murailles qui protègent ses rivales, pour percer de son dard les larves ou les nymphes. Quelque ouvrière veillait toujours et appelait à l'aide. « Dès que la reine s'approchait, toutes s'agitaient, l'environnaient, la mordaient, la houspillaient et finissaient par la chasser. »

Mais une nymphe est devenue insecte parfait : que va-t-il se passer?

A suivre. Mme Barbé.



Le tigre fit un bond formidable. (P. 371, col. 1.)

LA PEAU DU TIGRE[1]

XV

La revanche d'Everest.

Everest ne fut pas long à prendre sa revanche.

Deux jours plus tard, pendant que les voyageurs visitaient les magnifiques temples souterrains de Karli, creusés dans la montagne à quelques lieues de Khandallah, des paysans tout effarés vinrent les avertir qu'un tigre rôdait dans une gorge voisine. Un enfant qui gardait des chèvres avait vu le redoutable félin se tapir parmi des rochers, sans doute pour y passer la journée. Si les chasseurs voulaient profiter de l'occasion, ils n'avaient qu'à se hâter, car, aux approches de la nuit, l'animal, qui ne faisait sans doute que traverser le pays, quitterait son gîte.

Aidé de Latchmân, Everest prit immédiatement ses dispositions. On réunit dans le village quelques hommes de bonne volonté, pour servir de rabatteurs, et l'on se mit en route.

Vu la circonstance présente, on ne pouvait penser à dresser un affût; il fallait marcher au tigre et le combattre face à face.

Holbeck comprit que cette fois il ne pouvait contraindre Everest à l'emmener; non seulement il eût risqué inutilement sa vie, mais il eût pu compromettre le sort de ses compagnons. Aussi se borna-t-il à prendre le jeune Anglais à part et il lui dit d'une voix émue :

« Mon cher enfant, je vous en prie, soyez prudent et pensez à votre vieil ami. Si un accident vous arrivait cela me causerait une véritable douleur. »

Everest ne répondit rien, mais sa longue et cordiale poignée de main équivalait à une réponse. Puis, prenant sa carabine, il courut lestement rejoindre Barbarous, qui s'éloignait déjà avec les rabatteurs.

Au bout d'une heure de marche, ils atteignirent le pied de la montagne. C'était une rangée de hauteurs, aux croupes arrondies, s'avançant mollement dans la plaine; les pluies séculaires en avaient lavé tout l'humus et le roc nu, grillé par un implacable soleil, n'offrait que de rares massifs de cactus-cierges, implantés au hasard du courant des crevasses. Cependant une étroite vallée, une gorge plutôt, ce que les Indiens appellent une *nullah*, entaillait la chaine et faisait au milieu de ce paysage plutonien une coulée noire, toute pleine de verdure et de rochers entassés, au milieu desquels roulait à la saison pluvieuse un torrent furieux.

« C'est là qu'est le seigneur tigre, » dit l'enfant qui marchait en tête, en montrant de la main l'ouverture du ravin.

Aussitôt Latchmân, qui était décidément un chikari expérimenté, donna ses ordres aux rabatteurs. Ceux-ci, armés de leurs longs bambous ferrés, se divisèrent en deux troupes, de façon à cerner la nullah, et ils se mirent à escalader les revers de la montagne dominant la gorge. Ils s'avançaient avec prudence, à demi courbés sur le sol, se dissimulant le mieux possible derrière les blocs de rochers ou les touffes de cactus.

1. Suite. — Voy. pages 257, 273, 289, 305, 321, 337 et 353.

Lorsque le dernier eut disparu, Latchmân dit aux deux chasseurs :

« Il s'agit maintenant de vous poster convenablement. Les rabatteurs vont remonter jusqu'à la tête de la nullah, puis, quand les deux troupes se seront rejointes, ils feront volte-face et reviendront vers nous en battant cette fois la coulée aussi bien que les revers. Si ce que l'enfant m'a dit est exact, le tigre effrayé par le bruit tâchera de gagner le lit du torrent qui s'en va serpentant dans la plaine, et pour cela il faut de toute nécessité qu'il débouche parmi ces blocs de rochers que vous voyez là. Que M. Barbarous et vous se mettent chacun d'un côté de l'entrée; le tigre ne pourra vous approcher sans se découvrir et...

— C'est bien, dit Everest.

— J'ai compris, » dit Barbarous.

Et, s'avançant avec précaution, ils atteignirent quelques blocs énormes de rochers que la violence des eaux avait poussés jusqu'à l'entrée de la gorge et qui, amoncelés de chaque côté en un pittoresque chaos, ne laissaient entre eux qu'un passage unique d'une dizaine de mètres de largeur.

Les deux chasseurs se placèrent dans le passage même, chacun d'un côté, le dos appuyé au rocher. Latchmân resta près d'Everest, tandis que l'enfant se cachait près de là, parmi les pierres.

Tout à coup du fond de la gorge, s'éleva une longue clameur, répétée cent fois par l'écho. C'étaient les rabatteurs qui, ayant opéré leur jonction, descendaient dans le ravin et cherchaient par leurs cris à faire lever le tigre. De l'endroit où ils étaient postés, les chasseurs entendaient les Indiens frapper à tour de bras, de leurs bâtons ferrés, les rochers et les broussailles, puis redoubler leurs clameurs.

Cependant rien ne bougeait dans le ravin.

« C'est sûrement un vieux tigre, murmura Latchmân à l'oreille d'Everest : un jeune animal, aux premiers cris, se serait sauvé en bondissant jusqu'ici, tandis que le vieux se méfie ; s'il a déjà été chassé, il pourrait tenter de forcer la ligne des rabatteurs et nous échapperait. Attention, cependant. »

Le fusil à la cuisse, les deux chasseurs attendaient. Le bruit des rabatteurs approchait. Les hommes ne devaient plus être qu'à une centaine de mètres de l'entrée.

Subitement, au fond du couloir de rochers, le tigre apparut. Il s'avançait lentement, un peu affaissé, la tête et la queue basses, de l'air d'un animal plutôt ennuyé de tout ce tapage qu'inquiété par un danger imminent. Sur ce fond de pierres grises, sa fourrure orangée, zébrée de raies noires et blanches, s'enlevait avec un éclat surprenant.

Everest avait lancé un coup d'œil à Barbarous pour l'avertir qu'il allait tirer. Lentement, avec précision, il porta sa carabine à l'épaule et mit en joue.

A ce mouvement, le soleil frappa le canon luisant et en fit jaillir un éclair ; le tigre averti leva la tête. Il aperçut ses ennemis et il se redressa brusquement, écartant ses lèvres dans un rictus sinistre qui montrait sa gueule rouge et ses dents formidables.

Everest pressa la détente ; le coup partit, remplissant le couloir de sa détonation et, malheureusement aussi, de sa fumée. Ce ne fut qu'un instant, mais lorsque le léger nuage se dissipa et que l'Anglais s'élança en avant suivi de Barbarous, le tigre avait disparu, l'étroit passage était vide. Au même moment, les cris redoublés des rabatteurs avertissaient les chasseurs que l'animal avait forcé leur ligne.

« Un si beau tigre! s'écria le Marseillais avec dépit.

— Il est impossible que je l'aie manqué, dit Everest désespéré, je le tenais si bien au bout de mon fusil, et je vous promets que ma main ne tremblait pas.

— Possible, dit Barbarous, mais la main a beau être ferme, le cœur saute toujours un peu dans ces moments-là, et il faut si peu de chose pour faire dévier une balle. »

Latchmân avait couru au fond du couloir pour examiner la place, et il se mit à crier :

« Approchez, messieurs, venez voir, le tigre en tient. Il ne peut nous échapper. »

A ce moment, les rabatteurs arrivaient. Ils furent unanimes à déclarer que le tigre était grièvement blessé, et qu'à la façon dont il bondissait en revenant sur leur ligne, il n'avait pas dû aller bien loin.

« Seulement, dit un des hommes, c'est un vieux et je crois qu'il ne sera pas commode à approcher. Ce qu'il y aurait de mieux à faire serait de le laisser mourir tranquille.

— Abandonner un tigre blessé, s'écria Everest avec indignation, ce serait une honte. Si vous ne voulez pas nous suivre, nous irons seuls. »

Les rabatteurs, qui comptaient être grassement payés, protestèrent de leur dévouement et l'on se remit en marche.

« La partie devient sérieuse, dit Latchmân, car, si un tigre bat en retraite en se sentant blessé, il ne recule jamais deux fois. Tapi dans la broussaille, il nous laissera arriver à bout portant et à la première menace sautera sur nous. C'est à ce moment que les pauvres rabatteurs sont si souvent écharpés.

— Je veillerai à ce qu'il ne leur arrive rien, » dit Everest.

Les fusils avaient été rechargés et les Indiens entourant les chasseurs remontaient le ravin. Armés de leurs longs bâtons, ils sondaient chaque buisson, accompagnant cette opération de cris et d'invectives à l'adresse du tigre.

« Allons, sors! criaient-ils, ne vois-tu pas que les enfants se rient de toi! Si ta femme était là, elle te renierait! Voyons, petit oncle, sois gentil! Les seigneurs d'Europe feront un tapis de ta peau et tes griffes seront pendues comme amulettes au cou de leurs épouses! Tu es un lâche! »

Mais ni menaces, ni flatteries ne décidaient le tigre à se montrer.

Tout à coup le jeune pâtre qui suivait s'écria : « Le voilà ! »

Et il se sauva en courant.

La panique est contagieuse : en un clin d'œil, les rabatteurs avaient disparu, sautant comme des chèvres parmi les ronces et les pierres. Latchmân lui-même avait lâché pied.

Cependant les chasseurs restés seuls continuaient à ne rien voir.

« L'enfant a de bons yeux, dit Barbarous ; sûrement le tigre n'est pas loin ; il s'agit de le faire sortir. Il n'y a qu'un moyen pour cela, c'est de lui envoyer quelques pierres sur le nez. »

S'écartant un peu d'Everest, il se mit à ramasser des cailloux roulés par le torrent et à les lancer à toute volée dans les buissons. Un moment, pendant qu'il se baissait, son pied roula sur un galet et il s'étala de tout son long sur le sol.

Everest faisait déjà un geste pour aller à son aide, quand il fut presque glacé d'effroi en apercevant le tigre, qui, caché sous la broussaille, rampait vers Barbarous, dont il n'était déjà plus qu'à quelques mètres.

Cette fois, il fallait vaincre. En un clin d'œil il ajusta, tira... et le tigre rugissant fit un bond formidable et vint rouler à côté du Marseillais, qui se relevait péniblement.



La journée fut consacrée à l'exploration des monuments. (P. 374, col. 2.)

« Dites donc, l'ami, s'écria Barbarous, une autre fois prévenez-moi ; j'ai cru que vous tiriez sur moi. »

Mais le brave garçon cachait son émotion sous la raillerie, et sa main tremblait en serrant celle d'Everest.

« Ah ! je vous embrasserais bien, voyez-vous, lui dit-il, si c'était la mode de votre pays. Car vous êtes un brave garçon.

— Faites tout de même si cela vous plaît, » répondit Everest.

Et, sans se faire prier, Barbarous le serra dans ses bras.

« Me voilà bien avancé, s'écria-t-il, dire que c'était moi qui pensais vous sauver la vie.

— Et pourquoi cela, mon cher Barbarous ? dit le jeune homme.

— Ah ! voilà, dit le Marseillais avec quelque embarras. Comme vous avez parfois des idées... comment dirais-je ? enfin vous savez... alors, si je vous avais sauvé la vie, je vous aurais dit : votre vie maintenant est à moi, je vous la confie, tâchez de bien la garder.

— Brave Barbarous, dit Everest avec une pointe d'émotion. Vous êtes donc comme notre ami Holbeck qui espère me faire aimer la vie.

— Et nous y parviendrons, vous verrez, » dit Barbarous avec feu.

A ce moment, une tête se montra furtivement au-dessus d'un rocher ; c'était celle de Latchmân, qui, jugeant la situation d'un coup d'œil, se hâta de descendre et courut, sans montrer aucune honte de sa couardise, féliciter ses maîtres de leur succès.

Timidement, l'un après l'autre, les rabatteurs apparurent et le concert de louanges habituel commença. On mesura le tigre, qui avait près de trois mètres de longueur de la pointe du museau à l'extrémité de la queue, et chacun, selon l'invariable usage, déclara emphatiquement que c'était « le plus grand tigre qui eût jamais été tué ». Puis, un brancard fut construit à la hâte, on y plaça le corps de la bête et on rentra au camp triomphalement.

De loin les chasseurs reconnurent Holbeck, qui, abrité sous son parapluie bleu, venait à leur rencontre.

« Je n'étais pas inquiet, leur dit-il, en leur serrant la main, mais enfin j'aime encore mieux vous voir là. »

Ce fut Barbarous qui se chargea, après le dîner, de dépeindre à Holbeck toutes les péripéties du drame de la journée. Encore une fois Everest put se convaincre de la merveilleuse faculté que possédait le brave Marseillais de tout magnifier et de tout embellir. Sous son pinceau imagé, le tigre bondissait de roc en roc jusque sous leur nez, pour, après avoir été frappé par la balle d'Everest rebondir en arrière par-dessus la tête des rabatteurs. Enfin, au dénouement, Barbarous, étendu sur le sol, sentait déjà sur son cou la fétide haleine du monstre, lorsque la balle d'Everest venait le sauver d'une mort horrible.

Grâce à l'habitude qu'il avait de ces superfétations, Holbeck réussit à comprendre tout ce qu'il y avait de vrai dans ce pathétique récit et il félicita chaleureusement Everest de son sang-froid.

« Vous avez, lui dit-il, toutes les qualités nécessaires à un chasseur de bêtes féroces, le courage, le

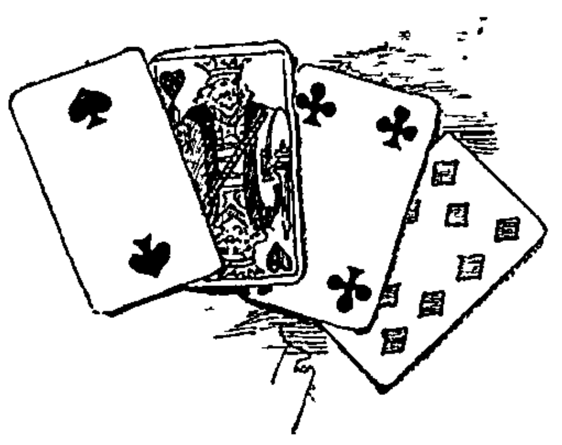
calme, le sang-froid et la justesse du coup d'œil. Vous êtes digne de vous mesurer avec les nombreux compétiteurs que les offres généreuses du Maharajah ne manqueront pas d'attirer à Mahavellipour.

— Que m'importent les offres du Maharajah? dit Everest, la chasse par elle-même m'attire et me fascine. Je lui dois déjà le premier moment de bonheur véritable de ma vie, puisqu'elle m'a permis, à moi, le désœuvré, l'ennuyé, l'inutile, d'être utile à un de mes semblables. J'ai ressenti aujourd'hui plus d'émotion et de plaisir que je n'en avais éprouvé dans toute mon existence. Semblable au divin Hercule, je veux parcourir ce pays en faisant la guerre aux monstres qui le désolent et si, dans cette lutte je finis par succomber, eh bien, ma vie, quelque courte qu'elle soit, aura servi à quelque chose.

— Bravo, s'écria Holbeck, voilà comment j'aime à vous voir; j'espère que vous ferez comme le célèbre général, Bagot et que sur vos vieux jours vous vous retirerez dans une maison dont les murs seront tendus des milliers de peaux de tigres que vous aurez conquises.

— Eh bien, et le roi de Mahavellipour, qu'est-ce qu'il devient dans tous ces beaux discours? demanda le Marseillais un peu soucieux.

— Nous lui livrerons la peau de son tigre, dit Everest avec calme; n'ayez crainte, ami Barbarous. »



XVI

Une partie de whist interrompue.

Une semaine après cette mémorable journée, Holbeck se trouvait, un matin, nonchalamment installé dans un vaste fauteuil de l'hôtel Elphinstone, à Pouna.

Les trois voyageurs étaient arrivés la veille dans l'ancienne capitale des Peïchvas, et le docteur avait demandé à ses compagnons de « se retremper un peu dans les douceurs de la vie civilisée avant de faire le plongeon final dans la barbarie ».

C'est pourquoi, laissant leur camp installé aux portes de la ville, ils étaient venus s'établir à l'hôtel Elphinstone dont on leur avait vanté le confortable. L'hôtel leur servait en outre de quartier général pour préparer la suite de leur expédition, compléter leurs munitions et approvisionnements, engager porteurs et bêtes de somme, car ils ne devaient plus rencontrer d'autre ville importante avant d'atteindre Mahavellipour.

Or Holbeck se replongeait depuis la veille dans les douceurs de la civilisation, c'est-à-dire qu'il avait dîné à table d'hôte, qu'il avait dormi dans un lit plus large que son lit de camp, et que ce matin, ainsi que nous l'avons déjà dit, étendu dans un fauteuil, les pieds — ô confusion! — plus hauts que la tête, il lisait paisiblement les journaux après son premier déjeuner.

Il avait savouré le *Home News*, l'*Examiner*, la *Bombay Gazette*, le *Mofussilite*, il s'était saturé des nouvelles de l'Europe, de Bombay et de Simla; aussi est-ce d'une main nonchalante qu'il prit le *Times of India*.

Il était dit que ce journal, qui avait eu une si grande influence sur le sort des trois voyageurs, puisqu'il leur avait tracé le but de leur voyage, produirait encore sur le bon docteur un effet inattendu.

Holbeck l'avait à peine ouvert, qu'il fit un saut de surprise, ajusta ses bésicles d'or sur son nez, lut, relut le passage qui avait si vivement excité son attention, et enfin partit d'un éclat de rire si long, si retentissant, que Barbarous et Everest accoururent, croyant leur vieil ami subitement devenu fou.

Ce n'est que lorsque l'accès se fut un peu calmé, que le docteur, retrouvant la parole, put s'écrier :

« Enfoncés les reporters de la vieille Europe! la palme aux journalistes de la jeune Inde! Quel style, quelle emphase! aucun des mystères de l'hyperbole ne leur est inconnu.

— Mais encore une fois de quoi s'agit-il? demanda Everest interloqué.

— Tenez, cher ami, dit Holbeck, lisez-nous cela, car je n'aurais pas la force de recommencer sans mourir de rire. »

Le jeune homme prit le journal et, ayant trouvé la colonne signalée par le docteur, il lut à haute voix l'article suivant :

« On nous annonce que le célèbre docteur Holbeck, membre correspondant de l'Institut de France et de la Société Royale Britannique, vient de quitter notre ville pour commencer son exploration scientifique de l'Inde centrale.

» L'illustre naturaliste entend procéder à l'examen zoologique de la faune des jungles; il se propose d'étudier sur le vif la structure et les mœurs des gigantesques félins qui sont l'orgueil et la terreur de la Péninsule.... »

« Est-ce assez beau cela? interrompit Holbeck. Des félins qui sont l'orgueil et la terreur d'une péninsule! Mais continuez, votre tour approche. »

Everest reprit sa lecture :

« Afin d'avoir toujours sous la main les sujets nécessaires à ses études, le célèbre savant a amené avec lui dans ce pays deux jeunes chasseurs, qui jouissent en Europe d'une renommée considérable. L'un d'eux, M. Barbarous, de Marseille, est surtout connu par ses exploits au cœur de l'Afrique; quant à l'autre,

M. Strangeton, nous croyons savoir qu'il est notre compatriote et qu'il s'est consacré dès sa plus tendre enfance aux courses aventureuses à travers les pays les plus extraordinaires.

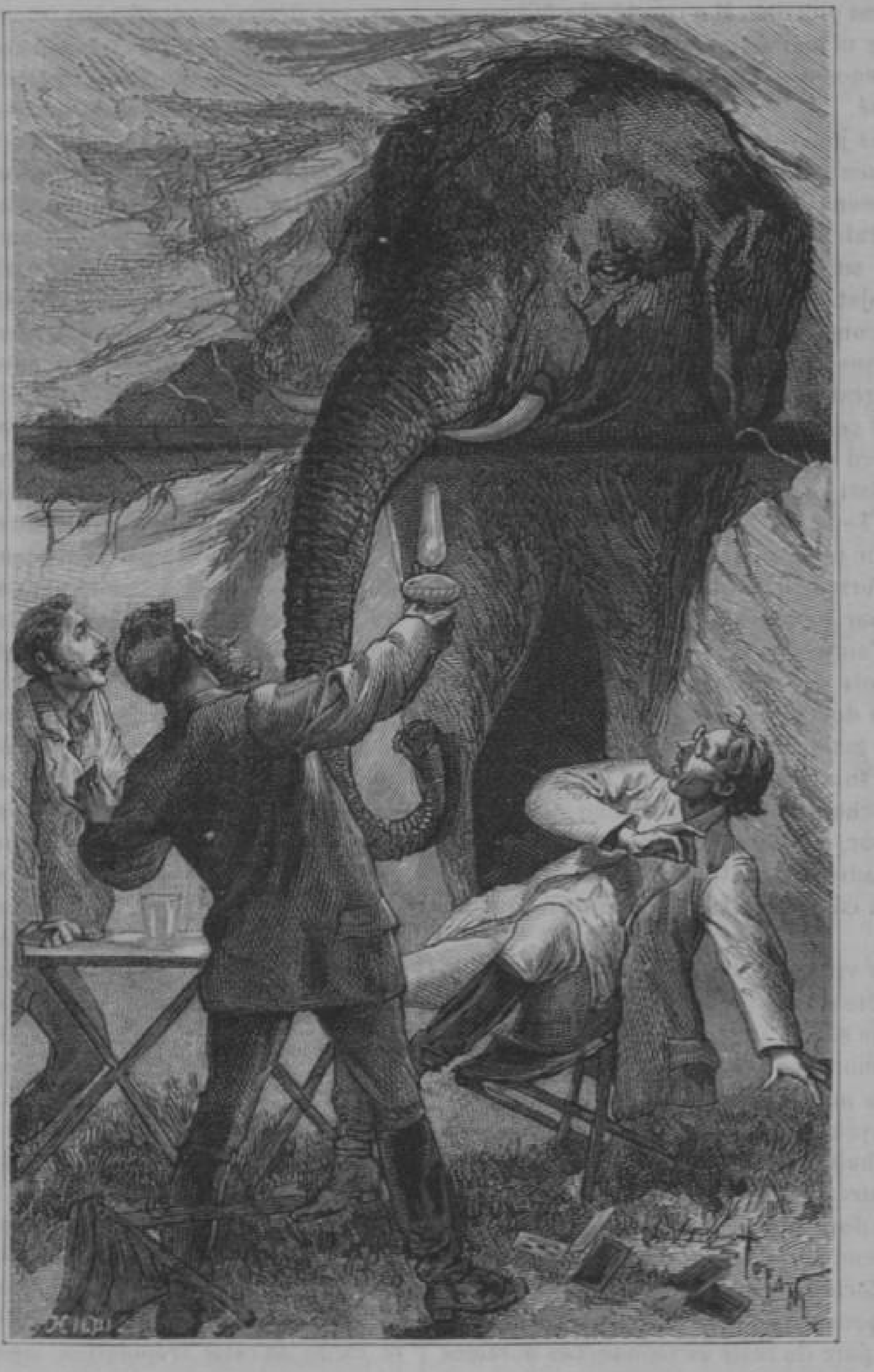
» On nous apprend de plus que le docteur Holbeck, en compagnie de ses élèves, compte assister aux fêtes qu'organise Sa Hautesse le Maharajah de Mahavellipour. Si le fait est exact, nous croyons que les sportsmen indo-britanniques n'ont qu'à bien se tenir, s'ils ne veulent se voir enlever la palme de la victoire par ces nobles étrangers. Qu'ils se méfient surtout de la merveilleuse adresse de M. Barbarous, de Marseille. »

« Qu'en dites-vous? demanda Holbeck. Croyez-vous que voilà un journaliste bien renseigné? On jurerait qu'il a passé en revue nos passe-ports et qu'il était caché sous la table le jour où nous avons décidé d'aller à Mahavellipour.

— Ces journalistes sont vraiment extraordinaires, dit le Marseillais; ce qu'ils ne savent pas, ils le devinent.

— Même la gloire africaine du célèbre M. Barbarous, reprit malicieusement Holbeck. Moi, pour ma part, ajouta-t-il, je crois que les journalistes comme nous, ne savent, que ce qu'on veut bien leur dire; or cette fois ils me semblent avoir été mal renseignés. »

Et, s'adressant au Marseillais, il lui dit avec une sévérité affectée :



Dans l'ouverture apparut l'énorme tête d'un éléphant. (P. 374, col. 2.)

« Monsieur Barbarous, si vous teniez à voir votre nom imprimé dans un journal, vous eussiez pu vous adresser à nous; nous aurions rédigé une note où, tout en soignant votre réputation, nous eussions protégé la vérité de trop rudes atteintes.

— Mais, mon cher Holbeck, balbutia le pauvre Barbarous, je t'assure que je n'ai pas eu l'intention... que ce n'est pas ma faute... La veille de notre départ, j'ai échangé quelques mots à ce sujet avec un monsieur très aimable que j'avais vu quelquefois à table d'hôte....

— Oui, reprit Holbeck, je vois d'ici comment la chose a dû se passer, mais enfin tu ne t'es pas rendu compte que par tes hâbleries étourdies tu allais nous placer dans une position fausse vis-à-vis de notre ami Everest. Me vois-tu, moi, modeste empailleur, voyageur d'une maison de plumes pour chapeaux, faisant passer pour mon aide, pour mon employé, un lord et pair du Royaume-Uni! N'est-ce pas l'abomination de la désolation, un crime de lèse-aristocratie qui peut me conduire pour le moins à la potence? »

Barbarous baissait la tête d'un air confus; quant à Holbeck, les lunettes relevées sur le front, les yeux pétillant de malice, il écrasait le malheureux du poids de son courroux.

Le grave Everest ne put résister à ce spectacle d'un haut comique, et à son tour il fit retentir la véranda

du plus franc et du plus joyeux éclat de rire qu'eussent jamais laissé échapper ses mâchoires aristocratiques.

« Arrêtez, Holbeck, cria-t-il, n'écrasez pas notre malheureux ami, qui bien au contraire ne mérite que des félicitations. Pour ma part, je le remercie cent fois, mille fois, car volontairement ou involontairement il vient de me débarrasser d'un poids qui pesait lourdement sur ma poitrine. Il a trouvé, il a fait surgir la solution que je m'ingéniais à découvrir.

— Que voulez-vous dire? demanda Holbeck complètement interloqué.

— Eh bien, ces jours-ci, en apprenant que nous ne serions pas les seuls à nous rendre à Mahavellipour et que probablement de nombreux sportsmen britanniques participeraient au concours ouvert par le Maharajah, j'ai été sur le point d'abandonner complètement notre projet.

— Je ne vous comprends pas, dit le docteur.

— C'est que vous ne connaissez pas la société anglaise, reprit Everest. Vous ne savez pas l'effet qu'aurait produit, sur tous ces gens, l'arrivée au milieu d'eux d'un véritable lord et pair en chair et en os. Tout le monde se fût aplati devant le prestige de mon nom, de ma fortune. Tous les snobs — et il ne peut en manquer dans une réunion anglaise — tous les snobs m'eussent transformé en manitou. En quelques jours, obsédé, ennuyé par tous ces encenseurs de la gloire aristocratique, j'aurais dû prendre la fuite.

— Mais je ne vois pas comment vous pourrez éviter ce danger? dit le docteur.

— Le danger? mais il s'est évanoui, reprit Everest. Désormais je ne suis plus lord, je ne suis plus pair, je ne suis plus riche, je suis tout bonnement M. Strangeton, préparateur, employé, chasseur en titre, tout ce que vous voudrez, de l'illustre docteur Holbeck. Je suis sauvé du coup, et dire que je n'avais jamais pensé à cela.

— Auriez-vous vraiment l'intention de soutenir le rôle que vous prête cet absurde journal? dit Holbeck. Quant à moi, je ne sais si je dois.....

— Mon cher, mon bon ami, dit Everest suppliant, vous le ferez pour moi. C'est le hasard qui vous envoie peut-être le moyen d'opérer cette cure que vous semblez tant souhaiter. Je vous le répète, les quelques lignes de ce journal m'ont ouvert un horizon tout nouveau. Songez donc que, grâce à lui, grâce à vous, je vais pour la première fois échapper à la tyrannie du rang et de la fortune qui me torture depuis des années. Je vais pouvoir jeter cette armure dorée qui m'écrase et me sépare du reste du monde. Les hommes vont donc pouvoir me juger pour ce que je vaux et non pour ce qui me décore. O le bonheur de la médiocrité! heureux ceux qui n'en ont jamais connu d'autre!

— Eh bien, mon cher Everest, dit Holbeck, nous ferons comme vous le désirez. La supercherie est bien inoffensive du reste, et vous pourrez vous en affranchir quand bon vous semblera. »

Il fut donc décidé que désormais le jeune lord disparaîtrait pour tout le monde et que M. Strangeton resterait l'aide-naturaliste du savant docteur. Afin d'éviter toute indiscrétion, on fit comparaître Latchmân, le seul des domestiques qui fût au courant de la vérité, et on l'avertit que, si jamais il s'avisait de donner du lord à M. Everest, il serait immédiatement congédié. Quant au fidèle John, on pouvait compter sur son dévouement absolu.

Quelques jours après, les voyageurs, ayant de nouveau reconstitué leur escorte, quittèrent Pouna et se mirent en route pour Mahavellipour.

Se dirigeant vers le nord, ils traversèrent l'angle des États du Nizam et atteignirent sans évènement mémorable les premiers contreforts de la chaîne des Satpoura. N'étant pas pressés par le temps, ils firent un léger détour à l'ouest pour aller visiter les merveilleux temples bouddhiques d'Ellora et d'Ajunta.

C'est près de cette dernière localité qu'il advint à Barbarous une aventure qui devait le couvrir d'une gloire immortelle.

Les voyageurs, laissant derrière eux le gros de leur camp, étaient venus s'établir avec une seule tente au pied de la montagne que percent en tous sens les immenses hypogées. La journée fut consacrée à l'exploration de ces curieux monuments; puis, après le dîner, les voyageurs entamèrent selon leur habitude les interminables parties de whist qui, avec le grog au schiedam, constituaient la principale distraction de leurs longues soirées dans la jungle.

Afin d'éviter l'invasion des moustiques et autres insectes qu'attire la lumière, le lourd rideau de cotonnade, formant la porte de la tente, avait été soigneusement fermé, et les trois amis, rangés autour de la table, manœuvraient scientifiquement les cartes à la clarté d'une lampe de cristal remplie de pétrole.

La soirée s'avançait, les parties se succédaient; le docteur finit par déclarer que le moment était venu d'aller se coucher, car il fallait partir le lendemain au lever du jour. Barbarous qui perdait, ce qui le mettait toujours un peu de méchante humeur, insista pour que l'on jouât une dernière partie, insistant d'autant plus que c'était à lui de « faire le mort ». Il changea de place avec le docteur et se trouva, de cette façon, assis du côté de la table faisant face à la porte. Battant les cartes, il fit couper, distribua le jeu à la ronde, puis se mit à relever les cartes du « mort ».

Soudain la tente tout entière se mit à trembler comme secouée par un vent violent, et, avant que les voyageurs pussent chercher à se rendre compte de la cause de cette trépidation insolite, la lourde portière se souleva ou plutôt fut arrachée brusquement, et dans l'ouverture béante apparut l'énorme tête d'un éléphant. A cette vue, les trois hommes restèrent comme pétrifiés, cloués sur leurs chaises, gardant les cartes à la main, sans qu'aucun d'eux eût l'idée de sauter sur un des fusils placés contre les parois de la tente.

Ils n'en auraient du reste pas eu le temps, car l'éléphant, qui était sans doute un animal furieux

échappé d'un *keddah*[1] du voisinage, sans paraître étonné de se trouver en face de trois hommes, souleva avec son front la toile du toit qui l'arrêtait et avança vers le docteur sa trompe menaçante.

Holbeck n'eut que le temps de se jeter en arrière, mais déjà Barbarous s'était levé et, saisissant la lampe tout allumée, il la lança avec force contre le front du terrible animal. Le verre sous le choc formidable se brisa et livra passage au liquide, qui, s'enflammant, vint couvrir d'une nappe brûlante la trompe de l'éléphant. Avec un horrible cri de rage et de douleur, la bête recula vivement, se débarrassa des toiles qui l'embarrassaient et s'enfuit dans la campagne, qu'elle remplit de ses hurlements. Everest avait sauté sur un fusil, mais, quand il sortit de la tente, l'éléphant était déjà loin, galopant à travers la plaine, et pendant un temps assez long les voyageurs purent le suivre dans sa fuite à la lueur de sa trompe enflammée.

« Barbarous, dit Holbeck, voilà une histoire digne de venir se joindre à ta longue série d'exploits. Un éléphant furieux terrassé d'un coup de..... lampe à pétrole. Voilà, j'espère, un fait nouveau et que les annales cynégétiques n'avaient encore jamais eu à enregistrer. Sans ta présence d'esprit, je ne sais ce que nous aurions fait, enfermés dans ces murs de toile avec un éléphant furieux. Il nous aurait tous mis en marmelade, avant que nous eussions eu seulement le temps de toucher à nos fusils et à nos revolvers.

— Ce que je regrette, dit modestement Barbarous en jetant un coup d'œil sur les cartes qui jonchaient le sol, c'est d'avoir dû interrompre une partie qui s'annonçait tout à mon avantage. »

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



LA POPULATION DE PARIS

La population de Paris, d'après le recensement de 1881, est de 2 225 902 habitants, ce qui représente en cinq ans un accroissement de population de 237 104 habitants, car le recensement de 1876 n'avait donné que le chiffre de 1 988 806. Hâtons-nous de dire que la plus grande partie de ce prodigieux et rapide accroissement est dû bien moins à l'excédent des naissances sur les décès qu'à la continuelle immigration de provinciaux et d'étrangers venant s'établir à Paris.

1. Enclos dans lesquels sont enfermés les éléphants sauvages destinés au dressage.

Il est intéressant de connaître l'accroissement successif de la population de Paris depuis le commencement de notre siècle. Voici ce tableau, relevé pour un certain nombre d'années :

Année	Population
1801	547 700
1811	622 000
1817	713 900
1831	785 890
1836	868 400
1841	935 200
1846	1 053 800
1851	1 053 200
1856	1 174 300
1861	1 667 841
1866	1 825 200
1872	1 851 200
1876	1 988 806
1881	2 225 602

L'accroissement de la population de Paris a été depuis 1861 jusqu'en 1881, c'est-à-dire en vingt ans, de 558 061; soit, de 334 pour 1000 habitants. Cela permet de calculer, en supposant toutefois une progression constante, qu'en 1901 la population sera d'environ 2 967 164 habitants et, en 1921, de 3 955 330, c'est-à-dire, dans quarante ans, de près de quatre millions d'habitants.

Quoi qu'il en soit, Paris est, pour la population, la seconde ville du monde. Voici, en effet, la liste des grandes villes du monde ayant plus de 500 000 habitants :

Ville	Population
Londres	3 832 441
Paris	2 225 902
Canton	1 600 000 (?)
Péking	1 500 000 (?)
New-York	1 206 590
Berlin	1 122 504
Vienne	1 103 515
Si-ngân	1 000 000 (?)
Siang-tan	1 000 000 (?)
Tchan-tchéou	1 000 000 (?)
Tien-tsin	950 000 (?)
Saint-Pétersbourg	876 575
Philadelphie	846 984
Tokio ou Yeddo	811 510
Hang-tchéou	800 000 (?)
Calcutta	794 645
Bombay	644 405
Fou-tchéou	630 000 (?)
Moscou	611 974
Constantinople	600 000
Chao-hing	600 000 (?)
Han-kéou	600 000 (?)
Brooklyn	566 689
Liverpool	552 425
Glascow	511 532
Chicago	503 304
Sou-tchéou	500 000

L'EXPÉDITION DE "LA JEANNETTE"

Nous avons déjà raconté à nos lecteurs [1] les principaux incidents de cette désastreuse expédition polaire. On se rappelle comment, après la perte du navire, emprisonné et broyé par les glaces flottantes (octobre 1879—juin 1881), l'équipage, réparti sur trois chaloupes, prit la route du sud pour gagner la côte de Sibérie. Les chaloupes, après avoir découvert au nord de la Nouvelle-Sibérie une île qui reçut le nom d'île Bennett, arrivaient enfin à la hauteur du delta de la Léna, lorsque le 12 septembre 1881 une tempête les sépara. Le capitaine de Long gagna l'une des embouchures occidentales du fleuve. Melville, le mécanicien, qui dirigeait une autre chaloupe, vint atterrir à l'une des branches orientales. Quant à la troisième chaloupe, on n'en a plus entendu parler.

L'arrivée à terre ne termina point la sombre épopée. Tandis que Melville et ses hommes, après avoir battu le pays pendant quinze jours sans réussir à trouver leur chef, se dirigeaient sur Iakoutsk où ils parvenaient à la fin de décembre 1881, de Long et sa petite troupe, exténués par les fatigues, les privations et les souffrances les plus atroces, laissaient leurs cadavres sur les rives de la Léna.

Les expéditions de secours organisées à Iakoutsk ne purent arriver dans le delta qu'en mars 1882. Tout auprès des corps du capitaine et de ses compagnons, on a retrouvé le journal de cette funèbre marche. Nous publions une partie de ces notes écrites au jour le jour. On ne saurait lire un plus poignant récit de ce drame lamentable. Derrière le laconisme des mots, que d'héroïsme et que de tortures!

Samedi 1er octobre 1881. — Quatre des officiers et hommes du steamer des États-Unis *Jeannette* sont arrivés dans cette hutte le mercredi 28 septembre, et, ayant été forcés d'attendre que la rivière fût gelée, ils vont passer ce matin sur la rive gauche pour poursuivre leur voyage et tâcher d'atteindre quelque établissement sur la rivière Léna ; nous avons pour deux jours de provisions, et, ayant été assez heureux jusqu'à présent pour trouver du gibier dans nos besoins pressants, nous n'avons pas de crainte pour l'avenir. Nous nous portons tous bien, excepté un homme, Ericksen, dont les doigts de pieds ont été amputés en conséquence d'une morsure de la gelée.

Dimanche 2 octobre. — Ericksen a parlé dans son sommeil toute la nuit et tenu éveillés ceux que le froid n'avait pas empêchés de s'endormir... Ma carte est simplement inutile. Je continuerai à marcher laborieusement vers le sud, espérant que Dieu me guidera vers quelque établissement, car j'ai reconnu depuis longtemps que nous sommes incapables de nous tirer seuls d'affaire...

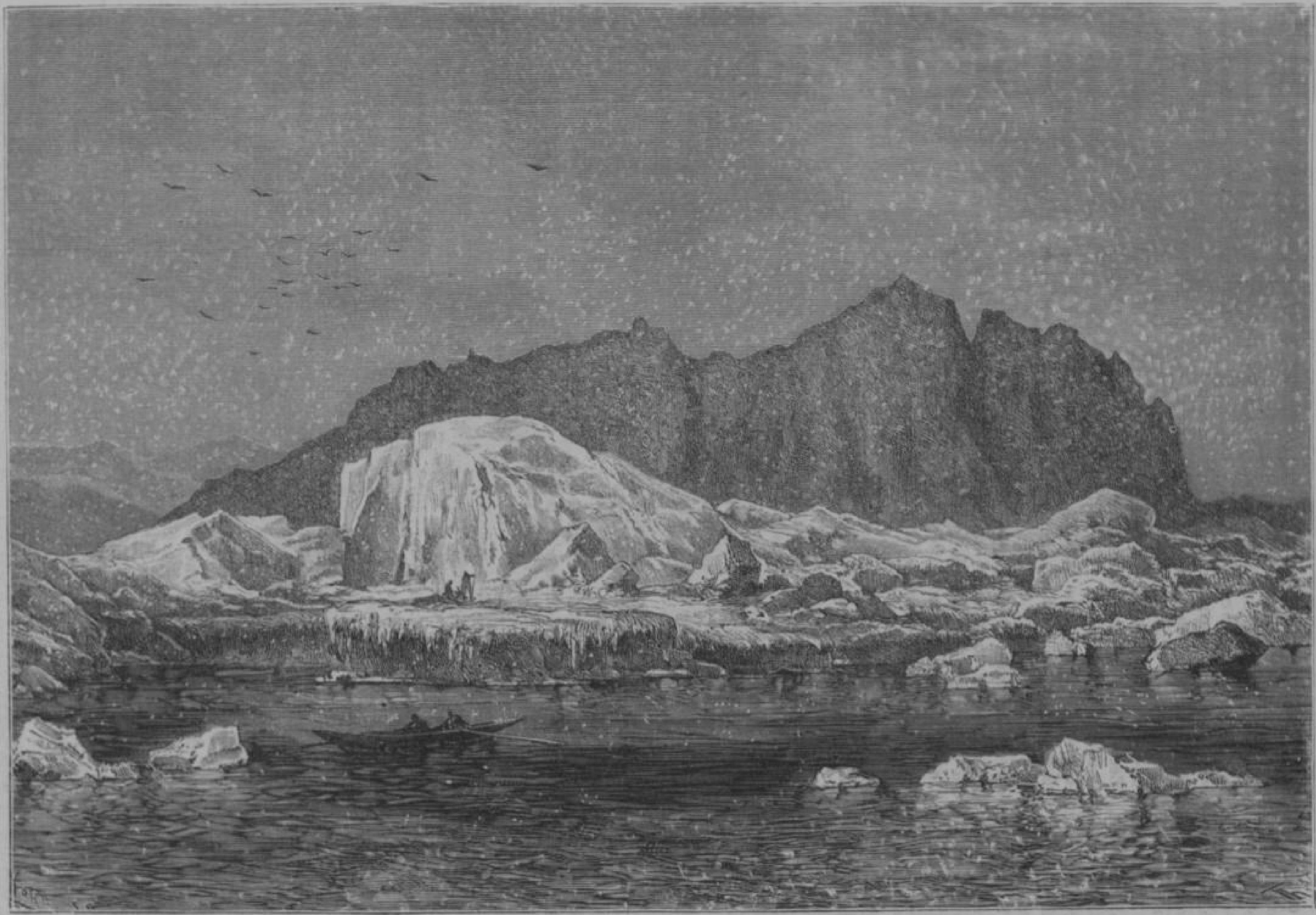
1. Voy. vol. XIX, page 232.

3 *octobre.* — Notre repas du matin consiste maintenant en 4/14 de livre, pour chacun, de pemmican et de chien à demi affamé. Puisse Dieu venir à notre aide!... Ericksen semble s'en aller. Il est faible et inerte, et, dès qu'il ferme les yeux, il parle, principalement en danois, allemand et anglais... Alexia monte sur une hauteur et annonce voir une hutte à environ un quart de mille de la côte... Nous allons dans cette direction, Nindermann et Alexia marchant en tête, et nous avions fait à peu près un mille quand je m'enfonce dans la glace jusqu'aux épaules avant que mon sac me retienne. Pendant que je sors du trou en rampant, Gortz s'enfonce jusqu'au cou à une cinquantaine de mètres derrière moi, et derrière lui M. Collins enfonce dans la glace jusqu'à la ceinture. Dès que nous avons été hors de l'eau, chacun de nous est devenu un glaçon... Cependant nous nous traînons jusqu'au point où une hutte avait été vue... Mais Nindermann nous crie : « Il n'y a pas de hutte ici! » Le cœur malade, j'ordonnai de camper dans un trou en face de la colline... Et il ne nous restait que le chien pour souper. Je commandai à Ivorson de le tuer et de le préparer, et bientôt un ragoût fut fait des morceaux qui ne pouvaient pas s'emporter, et chacun en mangea avidement, excepté le docteur et moi-même... Ericksen s'est mis bientôt à délirer, et ses paroles formaient un horrible accompagnement à la misère qui nous entourait. Nous ne pouvions pas nous réchauffer, et nous pensions encore moins à nous sécher. Chacun paraissait pris de vertige et hébété... Si Alexia ne m'avait pas enveloppé dans sa peau de phoque et ne s'était pas étendu contre moi pour me réchauffer par la chaleur de son corps, je pense que je serais mort gelé...

Mardi 4 octobre. — Le docteur fait la découverte désagréable qu'Ericksen a quitté ses gants pendant la nuit et que maintenant il a les mains gelées... Comme il était à craindre qu'il n'eût plus beaucoup d'heures devant lui, j'ai engagé tout le monde à se joindre à moi pour lire les prières des agonisants avant de nous reposer. La lecture a été faite avec révérence... A six heures du soir nous nous sommes levés, et j'ai jugé nécessaire de faire prendre quelque nourriture à mes compagnons. Chacun a eu une demi-livre de viande de chien frite et une tasse de thé.

Mercredi 5 octobre. — Une demi-livre de viande de chien par jour est maintenant notre ordinaire... Je crois que nous sommes sur l'île Titary, du côté est, à environ 25 milles du Ku Mark Sinka.

Jeudi 6 octobre. — Appelé tout le monde à 7 h. 30. Une demi-tasse d'une troisième infusion de thé, avec une demi-once d'alcool. Tout le monde très faible... A 8 h. 45 m. notre camarade Ericksen a quitté cette vie. Adressé quelques mots d'encouragement et de consolation aux hommes... Pour enterrer Ericksen, je ne peux pas creuser une fosse, car la terre est gelée et nous n'avons rien pour creuser. La seule chose à faire est de l'ensevelir dans la rivière. Nous



La côte sibérienne à l'embouchure de la Léna. (P. 376, col. 1.

le cousons dans les pans de la tente et nous le couvrons de mon drapeau... A midi 40 minutes lu le service funèbre et porté notre défunt camarade à la rivière où il a été enterré dans un trou creusé dans la glace. Tiré trois volées de nos remington sur lui, comme honneur funéraire. Une planche a été préparée avec cette inscription : « A la mémoire de H. H. Ericksen, 6 octobre 1881. Steamer des États-Unis *Jeannette.* » Ceci sera enfoncé au bord de la rivière presque au-dessus de sa tombe.

Ses vêtements ont été partagés entre ses camarades. Iverson a eu sa bible et une mèche de ses cheveux...

Vendredi 7 *octobre.* — Déjeuner composé de notre dernière demi-livre de viande de chien et de thé. Notre dernier grain de thé a été mis dans la bouilloire ce matin, et nous allons maintenant entreprendre notre voyage de 25 milles avec quelques feuilles de thé ayant déjà servi et deux quartes d'alcool.

Samedi 8 *octobre.* — Appelé tous les hommes à 5 h. 30 m. Déjeuné, une once d'alcool dans une pinte d'eau chaude.

Dimanche 9 *octobre.* — Tout le monde à 4 h. 30 m. Une once d'alcool. Lu le service divin. Envoyé Nindermann et Noros en avant pour chercher de l'aide. Ils emportent leurs couvertures, un rifle, 40 cartouches et deux onces d'alcool... A une heure, halte pour dîner; une once d'alcool... Alexia tue trois ptarmigans; faisons de la soupe.

Lundi 10 *octobre.* — A 5 h. 30 m. bu notre dernière demi-once d'alcool. A 6 h. 30 m. Alexia part pour la chasse aux ptarmigans. Mangeons des rognures de peau de cerf... A 3 heures, halte, épuisés. Nous rampons dans un trou sur la plage... Rien pour souper qu'une cuillerée de glycérine. Tous très faibles, mais confiants. Dieu nous aide!

Mardi 11 *octobre.* — Incapables de nous mouvoir. Pas de gibier. Cuiller à thé de glycérine et eau chaude pour nourriture. Pas de bois dans le voisinage.

Mercredi 12 *octobre.* — Déjeuner : dernière cuillerée de glycérine et eau chaude. Pour dîner, deux poignées de saule de l'Arctique dans un pot d'eau, et nous buvons cette infusion. Nous nous affaiblissons tous de plus en plus.

Jeudi 13 *octobre.* — Thé de saule. Pas de nouvelles de Nindermann. Nous sommes dans les mains de Dieu, et à moins qu'il ne s'apaise nous sommes perdus... Après midi nous traversons soit une autre rivière, soit une branche de la grande. Après la traversée, Lee est manquant. Nous entrons dans un trou de la plage et campons. Retournons à la recherche de Lee. Il s'était étendu et attendait la mort. Récitons tous ensemble le *Pater* et le *Credo.*

Vendredi 14 *octobre.* — Déjeuner, infusion de saule. Dîner, cuiller d'huile et infusion de saule. Alexia tue un ptarmigan. Soupe...

Samedi 15 *octobre.* — Déjeuner, infusion de saule et deux vieilles bottes. Alexia et Lee sont à bout de forces. Signes de fumée vers le sud.

Dimanche 16 *octobre.* — Alexia épuisé. Service divin.

Lundi 17 *octobre.* — Alexia mourant. Le docteur le baptise. Lu les prières des agonisants. Quarantième anniversaire de la naissance de M. Collins. Alexia meurt au coucher du soleil.

Mardi 18 *octobre.* — Enterré Alexia l'après-midi. Nous l'étendons sur la glace de la rivière et nous le couvrons de blocs de glace.

Vendredi 21 *octobre.* — Vers minuit, Knack est trouvé mort entre le docteur et moi. Lee meurt à midi. Lisons les prières des agonisants dès que nous le voyons mourant.

Samedi 22 *octobre.* — Trop faibles pour emporter les corps de Lee et de Knack sur la glace. Le docteur, Collins et moi, nous les portons au coin, hors de vue. Ensuite, mes yeux se ferment.

Dimanche 23 *octobre.* — Tout le monde très faible... Lu une partie du service divin. Les pieds nous font souffrir. Pas de chaussures...

Vendredi 28 *octobre.* — Iverson meurt de grand matin.

Samedi 29 *octobre.* — Dressler, mort pendant la nuit.

Dimanche 30 *octobre.* — Boyd et Gortz morts cette nuit. M. Collins est mourant.

Là s'arrêtent les notes émouvantes du lieutenant De Long. Il rapporte la mort de tous ses compagnons, moins deux, le docteur et le Chinois Ah Sam. Il y avait donc encore trois survivants à la date du 31 octobre, mais toutes les probabilités sont qu'il ne s'est écoulé que quelques heures avant qu'ils aient rejoint leurs camarades.

PAUL PELET.

CLOCHES ET SONNERIES[1]

VIII

Les seigneurs s'avancèrent donc vers les Parisiens qui restaient toujours en belle ordonnance, bien que leurs cœurs ne fussent plus si joyeux qu'auparavant. « Nous payerons cela, pensaient les plus sages, et il en sera de nous comme de ceux de Rouen, bien que nous n'ayons à cette heure fait aucune rébellion. » Aussi regardaient-ils avec inquiétude les seigneurs, qui chevauchaient sans aucune armure avec leurs longues robes de parade et leurs armoiries brodées sur la poitrine. Ceux-ci jetaient les yeux à droite et à gauche, estimant assez bien le nombre et les forces de cette assemblée. Lorsqu'ils furent tout au milieu, le connétable dit bien haut : « Vous, gens de Paris, qui est ce qui vous émeut aujourd'hui de sortir de Paris en telle ordonnance ? Il semble à vous voir ainsi rangés

1. Suite. — Voy. pages 266, 283, 299, 315, 331, 347 et 363.

et ordonnés, que vous vouliez combattre le roi qui est notre sire, et nous, ses sujets.

— Monseigneur, répondirent ceux qui l'entendirent sauf votre grâce, nous n'en avons aucune volonté, et ne l'eûmes jamais ; mais nous sommes sortis ici pour montrer au roi notre sire la puissance des Parisiens, car il est jeune, s'il ne nous voit jamais, il ne peut savoir comment il serait servi, si besoin en était. — Or çà, messieurs, vous parlez bien, dit le connétable, mais nous vous disons de par le roi que, tant que pour cette fois, il ne veut rien voir, et que ce que vous avez fait lui suffit. Rentrez donc chacun dans son logis, mettez bas ces armures, et allez à vos affaires qui doivent souffrir de votre absence. Si vous voulez que le roi descende à Paris, vous n'avez que faire de l'attendre par les champs. — Monseigneur, dirent les Parisiens, nous ferons votre commandement. » Et aussitôt ils reprirent le chemin de Paris.

Le connétable et ses compagnons s'en retournèrent tout au pas vers le roi au Bourget. Le sang leur bouillait dans les veines de l'outrecuidance qu'ils voyaient à ces Parisiens, et le connétable pensait qu'il aurait aimé à les voir se combattre contre les communes de Flandre, jusqu'à ce qu'il n'en demeurât pas un. Le sire de Coucy était plus humain, bien que dans ses premières années il eût grandement poursuivi les Jacques Bonshommes et vu de près les horreurs qu'ils avaient commises dans le temps du roi Jean le Bon, pendant que celui-ci était prisonnier en Angleterre. Il disait: « Ne savez-vous pas qu'il leur coûte presque tout leur avoir pour satisfaire les demandes de taxes, aides et gabelles, en sorte qu'ils n'ont plus rien à donner à leurs enfants ? C'est là ce qui les irrite et les met en campagne. » Le connétable grommelait : « D'où vient donc que les coffres de Monseigneur sont toujours vides quand il s'agit de payer les gens d'armes ? » Le sire de Coucy le savait bien, et aussi s'en doutait le connétable. Les oncles du roi et leurs favoris s'enrichissaient de jour en jour.

Lorsque le roi fut rentré dans Paris par les portes qui semblaient des brèches, car on avait enlevé les battants de leurs gonds, comme les chaînes au bout des rues, il ne tarda pas à se prendre d'ennui dans les conseils et à languir dans son Louvre, où ses oncles le retenaient. Les exactions avaient redoublé ; les bourgeois riches étaient mandés devant les princes, et ils étaient rançonnés, l'un de six mille, l'autre de trois mille, l'autre de huit mille livres, sans compter que plusieurs furent jetés en prison et retenus au Châtelet pour être ensuite décollés en place de Grève. De ce nombre fut messire Jean Desmarets l'avocat, ce qui causa grand trouble dans Paris, car il était aimé et honoré de tous. Lorsque ce fut son tour de mourir, le bourreau dit: « Maître Jean, criez merci au roi pour qu'il vous pardonne vos forfaits ! » Alors il se retourna, car il était en prières, et il dit : « J'ai servi le roi Philippe son bisaïeul, et le roi Jean son grand-père, et le roi Charles son père, bien et loyalement, et aucun de ces trois rois, ses prédécesseurs, ne me demanda jamais rien ; aussi ne ferait celui-ci s'il avait âge et connaissance d'homme ; et je crois bien qu'il n'est pas coupable de mon jugement. Je n'ai donc que faire de lui crier merci, mais à Dieu je veux crier merci, et non à autrui, et je le prie bonnement qu'il me pardonne mes forfaits. » Alors prit-il congé du peuple dont un grand nombre pleurait et sanglotait, puis il mourut sous la hache du bourreau.

Godefroy d'Harcourt vint, qui rapporta au roi les paroles de son vieux serviteur qu'il avait entendues de ses oreilles, s'étant mêlé dans la foule en habit tout uni, par curiosité et afin de savoir ce que disaient les Parisiens.

Lorsque le roi eut écouté son écuyer et ami, il se mit à pleurer, cachant son visage entre ses mains, si bien que Godefroy en fut effrayé. « Oh! Godefroy, Godefroy, dit-il en sanglotant, messire Jean avait raison et c'est mal payer les loyaux services que de trancher la tête à ceux qui les ont rendus. Je ne trouverai plus de gens fidèles pour me servir quand je serai en âge de régner par moi-même. Personne ne voudra plus être à moi. Quand serai-je enfin vraiment roi? » Puis, relevant la tête et souriant à travers ses larmes comme frappé d'une idée subite : « Je vais te dire une chose, Godefroy, je demanderai à mes oncles de me trouver femme ; quand je serai marié, on ne pourra pas me traiter comme un enfant, et je deviendrai bientôt le maître, après quoi je tâcherai d'être bon seigneur à mes sujets, afin qu'ils m'aiment et me servent de bon cœur. C'est une bonne idée, n'est-il pas vrai ? » Et messire Godefroy dit que le roi avait raison.

A partir de cette heure, le roi ne rencontrait pas ses oncles sans leur demander de le marier au plus tôt, car il s'ennuyait fort, disait-il, et était las d'entendre parler des Parisiens et de leurs rébellions, comme des supplices qui avaient eu lieu en place de Grève.

« Je voudrais pardonner à tous comme j'ai fait à Rouen, disait-il ; je me souviens encore de la fille du roi d'un jour, Jean Legras, et comme ses yeux brillaient, quand je lui accordai la grâce de son père. Quand j'ai mal à la tête et que je vois des papillons qui volent devant moi, tant que l'air en est tout rempli, elle revient parfois dans ma chambre comme pour me remercier, et j'ai le cœur joyeux de la revoir. Si j'étais marié, je ne m'ennuierais plus, et, comme don à ma nouvelle épouse, je ferais grâce à tous ceux qui sont dans les prisons et les geôles. »

Le duc de Bourgogne, qui se tenait à cette heure auprès du roi, s'inquiétait parfois des pensées qui traversaient l'esprit du jeune prince. « Il a raison, se disait-il, et bon sera-t-il de le marier. »

Les idées de tous étaient d'ailleurs en ce temps fort occupées de noces et grandes fêtes, en sorte que le roi se promettait de s'amuser et d'échapper aux conseils qui le fatiguaient ; le duc de Bourgogne mariait sa fille Marguerite au damoiseau d'Hainault, fils du duc Jean de Bavière, et son fils Jean à la fille du

même duc. Tous les seigneurs et les dames étaient réunis à Cambrai pour les fêtes du mariage, et le roi y vint qui y devait demeurer une semaine.

Là vint aussi la vieille duchesse de Brabant, qui était veuve depuis longtemps du duc Venceslas, et toujours occupée de rendre heureux les jeunes et les vieux. Le duc de Bourgogne l'estimait fort et lui dit, se trouvant seul avec elle, la veille des fêtes du mariage : « Ne connaîtriez-vous pas en Allemagne une princesse jeune et belle, qui pût devenir reine de France, car le roi a en tête de se marier, et mon frère, le roi Charles V de bienheureuse mémoire, m'a ordonné de lui chercher femme en Allemagne, à cause des alliances qui y sont grandes et fortes? »

La duchesse de Brabant réfléchit un moment, puis elle dit : « Je crois que le duc Étienne de Bavière a une fille qui pourrait vous convenir, car j'ai entendu dire qu'elle était belle de taille et de visage, et d'âge à peu près tel qui convient, mais le duc Frédéric, son frère, est ici, comme vous l'en avez prié; parlez-lui et nous verrons ensuite ce qu'il faille faire. » Le duc de Bourgogne trouva que la duchesse avait raison, et il alla trouver le duc Frédéric, lui demandant d'abord s'il avait une fille à marier, bien qu'il fût informé du contraire. « Non, répondit le duc Frédéric, mais mon frère, le duc Étienne, en a une qui est très belle. — Et de quel âge? demanda le duc de Bourgogne. —Entre treize et quatorze ans. — C'est ce qu'il nous faut, répondit aussitôt l'oncle du roi, retournez en Bavière, parlez-en à votre frère, et amenez votre nièce en pèlerinage à Saint-Jean d'Amiens; nous y mènerons le roi, qui la verra; peut-être lui plaira-t-elle, car il est en grand désir de se marier. Si elle entre en sa faveur, elle sera reine de France. »



Ils regardaient les seigneurs avec inquiétude. (P. 378, col. 2.)

Le duc Frédéric bien content s'en retourna en Bavière, et il ne se passa guère de temps sans qu'il allât trouver son frère le duc Étienne dans le vieux château qu'il habitait sur les confins d'une forêt grande et épaisse, où il prenait grand plaisir à la chasse. Le duc Étienne était un homme sage, attaché aux mœurs simples de ses pères et ne se mêlant jamais des intrigues de la politique. La duchesse était plus ambitieuse que lui, et ce n'était pas sans une secrète espérance qu'elle voyait ses filles grandir et se développer dans leur jeune beauté. Le vieux château était peuplé d'enfants; le duc n'était pas riche, et il avait accoutumé de tenir maison et table ouverte, comme l'avaient toujours fait les princes de sa race; l'or et l'argent n'abondaient pas en ses coffres, ni la riche vaisselle sur ses dressoirs; sauf aux grands jours d'apparat qui étaient rares, la duchesse et ses enfants étaient simplement vêtus; c'était donc sur les charmes naissants de ses filles que la duchesse comptait pour leur faire faire un grand mariage. « Mais qui les verra en cette retraite? » pensait-elle. Déjà un peintre habile ayant passé près du château, elle l'avait hébergé pendant plus d'un mois et payé d'un de ses joyaux pour faire le portrait de mademoiselle Isabelle, l'aînée de ses enfants. « S'il est question de quelque prince, pensait-elle, je pourrai toujours envoyer ce portrait, bien qu'elle soit plus belle que son image. »

Le duc Frédéric n'ignorait pas les ambitions de sa belle-sœur et comptait sur son appui dans la négociation qu'il venait poursuivre. Il ne l'aimait pas cependant, et il crut devoir s'adresser tout d'abord au duc Étienne lui-même, sans donner vent à la duchesse des importantes nouvelles qu'il apportait de France. Tandis qu'elle l'interrogeait sur la toilette des dames qu'il avait pu remarquer, il fit signe au duc son frère qu'il avait besoin de causer avec lui. Tous deux sortirent, comme pour visiter les faucons dont le duc Étienne avait grand foison et des plus beaux. « Mon frère, dit aussitôt le duc Frédéric, si vous le voulez, ma nièce Isabelle sera reine de France. » Et, comme le duc Étienne paraissait étonné sans grande satisfaction, son frère lui rapporta les avances du duc de Bourgogne, oncle du roi Charles VI, et les projets que tous deux avaient formés à l'égard de la princesse Isabelle. « Laissez-moi seulement la conduire à Saint-Jean d'Amiens, dit-il, et je vous réponds que ses beaux yeux, son beau teint, sa belle taille feront le reste. »

Le duc Étienne réfléchissait profondément. Il avait pris sur son poing l'un de ses faucons favoris, et caressait négligemment ses plumes, sans penser à l'oiseau qui le regardait de ses yeux brillants, tout content de se trouver décapuchonné.

« Beau frère, dit-il enfin, je crois bien qu'il en est ainsi, puisque vous le dites, et ma petite serait

bien heureuse s'il pouvait lui arriver si grand honneur que d'être reine de France, mais c'est bien loin d'ici et c'est une grande affaire de faire une reine, et la femme d'un roi. Je serais trop fâché si on avait mené ma fille en France et qu'elle me fût renvoyée. J'aime mieux la marier à mon aise près de moi. »

Telle fut toute la réponse que le duc Frédéric obtint le premier jour de son frère, mais il ne s'en tint pas là. Le lendemain, le duc Étienne était en chasse, le duc Frédéric l'accompagna au départ et courut avec lui le cerf pendant une partie du jour; puis, comme s'il était las et échauffé, il s'arrêta à la suite du repas et dit à son frère : « Or sus, je vais rentrer au château, vos courses de ce pays-ci sont longues et rudes à qui revient de France, où l'on chasse avec plus de commodités et moins de persévérance. » Le duc Étienne se mit à rire, méprisant en son esprit la fatigue de son frère : « Allez, dit-il, allez vous reposer auprès de la duchesse; aussi ne lui avez-vous rien appris des fêtes que vous venez de voir, sachez les raconter, si vous voulez être en sa faveur. »

Le duc Frédéric ne se le fit pas dire deux fois. C'était en effet la duchesse qu'il voulait entretenir, et il était bien assuré d'être en sa faveur sans le récit des fêtes et des robes de drap d'or de Chypre et des étoffes d'argent de Lombardie que portaient les dames aux noces de Bourgogne.



Il se plut à décrire les belles fêtes. (P. 381, col. 2.)

Au premier mot que lui dit son beau-frère, les yeux de la duchesse étincelèrent de plaisir et d'espoir. « Mais, reprit le duc Frédéric, mon frère, dans sa sagesse, a décidé que la France était trop loin et la chance à courir trop périlleuse, en sorte qu'il aime mieux marier sa fille plus près de lui. — La marier plus près de lui, et à qui? s'écria la duchesse, à quelque fils cadet d'un petit prince, qui l'ensevelira au fond d'un vieux château dans une forêt, pour le voir revenir de la chasse, le soir, sans une parole à dire ou une nouvelle à conter, autre que les faits de ses valets et de ses chiens? Non, non, je connais trop cette vie, et, dût Isabelle n'être reine de France qu'un seul jour, je la donnerais des deux mains au roi Charles pour vivre ce jour-là à Paris et dans la splendeur de sa cour! »

Le duc Frédéric avait bonne envie de se fâcher et de dire que le sort de la femme de son frère n'avait pas été si rude, ni sa vie si triste, qu'elle en parlât avec tant de dédain, mais il se rappela qu'il avait à faire de cette ambition féminine, et il se plut à décrire les belles fêtes auxquelles il avait assisté, en même temps que le beau visage, la taille avantageuse, l'air noble et résolu du jeune roi. « Isabelle lui plaira, j'en suis assuré, ajouta-t-il; hier au soir quand je la vis paraître en la salle à vos côtés, je la trouvai si grandie et si belle, que nul ne pourrait croire qu'elle

vient d'avoir treize ans. Peut-être un jour sera-t-elle trop forte, si elle continue d'engraisser, mais ce sera alors affaire au roi Charles; à cette heure, ce qu'elle est en embonpoint sert à sa beauté. Quand elle sera parée à la mode de France, elle éclipsera toutes les plus belles dames de la cour. »

La duchesse était si contente, qu'elle ne put s'empêcher de laisser percer quelque chose de sa joie parmi ses enfants. Comme elle était souvent d'humeur un peu morose, ses filles s'étonnaient de se voir caressées, et elles cherchaient à deviner d'où pouvait venir tant de satisfaction. « C'est un mari qu'on a trouvé pour Isabeau, disait l'une des sœurs cadettes, la petite Ermentrude, aux longs cheveux encore flottants par boucles légères.— Tu ne penses qu'aux maris, et la princesse Berthe levait les yeux de l'ornement d'autel qu'elle était occupée à broder. Mon bel oncle a rapporté grandes nouvelles de France, et notre dame de mère prend plaisir à les entendre raconter; sans doute aussi monseigneur notre père aura fait grande chasse. » Mais Ermentrude répétait: « Je te dis que c'est un mari pour Isabeau : quand madame notre mère est venue dans notre chambre, elle a appuyé son épaule contre celle de ma sœur, comme pour se mesurer avec elle, et elle a dit: « Te voilà tantôt aussi grande que moi, je n'étais pas si forte à ton âge; tu seras bientôt bonne à marier. » Il n'y a pas que moi qui songe aux maris, et tu serais pour ta part mieux dans un couvent, pour y prier Dieu et y broder tout à ton aise. »

Le duc Étienne était las en revenant de la chasse, il avait grand faim et grand sommeil. Il ne put cependant pas s'endormir aussitôt qu'il eût voulu, car la duchesse, sa femme, parla tant qu'il eut les yeux ouverts, et elle continuait encore ses discours lorsqu'il ne répondait plus et commençait à dormir. Lorsque le jour fut venu et que le bon duc se réveilla, prêt à repartir pour la forêt, la duchesse assura qu'il avait consenti à laisser sa fille aller jusqu'en Brabant chez la duchesse douairière, qui s'inquiétait fort du mariage du roi de France, avait dit le duc Frédéric. Une fois en Brabant, la duchesse était bien assurée que sa fille irait plus loin. Le duc Étienne était esclave de sa parole, il ne se rappelait plus ce qu'il avait pu dire la veille, lorsqu'il était tout assoupi; aussi, bien qu'il en fût triste et fort marri, laissa-t-il commencer les préparatifs du voyage de sa fille, se promettant de faire savoir à la bonne cousine la duchesse douairière de Brabant, qu'il n'était pas si empressé de marier sa fille, qu'il ne la priât de la lui renvoyer elle-même plutôt que de l'exposer à un affront de la cour de France. Plus que jamais le duc passait ses journées à la chasse. « C'est Isabelle aujourd'hui, pensait-il; demain ce sera Berthe qu'il faudra voir partir, à moins que celle-ci ne s'en aille en un monastère pour prier Dieu. Je tâcherai du moins que ce soit près d'ici. »

A suivre. Mme DE WITT, née GUIZOT.

LES TALÉGALLES
DU JARDIN DES PLANTES

Un des spectacles les plus intéressants que l'on puisse voir, à Paris, est certainement celui que nous offrent en ce moment les Talégalles du Jardin des Plantes.

Ces oiseaux, en effet, se distinguent de leurs congénères par le singulier mode d'incubation qu'ils emploient pour leurs œufs : au commencement du printemps, c'est-à-dire plusieurs semaines avant l'époque de la ponte, ils commencent à construire, à l'aide de feuilles mortes ou d'herbes sèches, une sorte de monticule d'environ trois mètres de diamètre et comportant de deux à trois tombereaux d'herbages. Quand ce travail est achevé, la femelle se met à pondre au milieu du tas, dans une dépression creusée au centre, et y dépose ses œufs à une certaine distance les uns des autres, en ayant soin de les enfoncer à une profondeur de soixante centimètres environ, puis elle les recouvre et les abandonne.

Ceci fait, la femelle a terminé sa part de besogne, car le mâle, avec un soin jaloux, se charge seul de l'avenir de sa future famille, et ne permet plus à sa compagne de s'approcher du nid, la chaleur que dégagent les substances végétales en décomposition devant suffire à l'incubation.

Tout en la tenant à l'écart, celui-ci n'en continue pas moins à gratter l'herbe avec ses pattes, toujours en tournant le dos au nid et en marchant à reculons, de façon que, peu à peu, tout le gazon vient augmenter le tas qui occupe le centre de la prairie, que l'animal arpente en tous sens. De plus, par les temps chauds, il découvre les œufs deux ou trois fois par jour.

Il est facile du reste, en cette saison, d'observer ce manège, pourvu qu'on y consacre quelques instants.

Par leur structure, ces curieux oiseaux, originaires d'Australie, se rapprochent sensiblement des gallinacés. Leur taille est moyenne; leurs pattes sont assez élevées, et leurs doigts longs et munis d'ongles robustes. Ils ont la tête grosse, les ailes courtes et arrondies, une queue moyennement longue et un plumage abondant. Le mâle se distingue à première vue de la femelle par un long appendice cutané, pendant à la partie antérieure du cou, et que l'oiseau gonfle considérablement à chaque cri qu'il pousse.

L'animal, en tout, atteint environ soixante-quinze centimètres de long, dont près de vingt-cinq sont pris par la queue. Comme dernière particularité, signalons la grosseur des œufs, qui ont jusqu'à dix centimètres de longueur sur sept de largeur.

Par suite du mode d'incubation, la ponte ne donne des résultats que dans les pays chauds; mais, en revanche, quand elle réussit, les petits éclosent complètement couverts de plumes et en état de se suffire à eux-mêmes; ils peuvent déjà voleter et faire ainsi

des bonds de plusieurs mètres, ce qui n'est pas le cas de la plupart des oisillons de nos pays.

Ces oiseaux deviennent d'ailleurs de plus en plus rares en Australie, et tendent à disparaître à cause de la délicatesse de leur chair et de la facilité avec laquelle ils se laissent tuer.

LES ABEILLES[1]

III (*Suite.*)

On retarde autant que possible la sortie de la jeune reine. Les bruits continuent dans l'alvéole. L'agitation de la vieille reine, vieille de moins d'une année, devient véritable rage. Soudain, au comble de son malheur, « l'infortunée parle, dit Réaumur. Ceux qui savent mieux que moi le langage des abeilles, ont dit des merveilles de ces sons. Elle harangue peut-être la troupe qu'elle veut engager à sortir, et elle les anime pour leur donner le courage de tenter une grande aventure. »

« Elle chanta deux fois, » raconte Huber, qui a vu ces petites scènes par les yeux de son dévoué Burnens. « Immobile, le corselet appuyé contre le gâteau, elle agitait ses ailes croisées sur le dos, sans les ouvrir davantage ; elle chanta deux fois... Les abeilles, frappées de stupeur, suspendirent les travaux, baissèrent la tête et se tinrent un instant inclinées. Quelques-unes, plus vivement affectées sans doute, branlaient la tête à droite et à gauche comme agitées d'un tremblement nerveux. Elles semblaient en proie à une sorte de vertige. »

Ce chant est un signal de départ. La vieille reine comprend que sa rivale va l'emporter sur elle, que son règne est fini si elle reste dans la ruche, et elle s'élance au dehors avec ses fidèles.

C'est le premier essaim. L'apiculteur a pu surprendre l'agitation de ses abeilles, les bourdonnements de la ruche, et il a tout préparé. Nous l'avons dit.

L'habitation est un instant dans le plus effroyable désordre. Les abeilles, qui sont restées en petit nombre, semblent avoir perdu la tête ; elles pillent elles-mêmes les provisions amassées avec tant de peine, elles détruisent leur propre ouvrage. Mais on revient des champs, elles se voient plus nombreuses, le calme et l'espérance renaissent peu à peu.

Souvent, dans la confusion de ces premiers moments, les sentinelles abandonnent la garde des cellules royales, et deux reines parvenues à l'état d'insectes parfaits sortent à la fois de leurs cellules.

C'est une scène charmante pour nous, terrible pour ce petit peuple.

« Dès qu'elles furent à portée de se voir, les deux reines s'élancèrent l'une sur l'autre avec colère... Elles se prirent les antennes par les mandibules.... La tête, le corselet, l'abdomen de l'une étaient opposés à la tête, au corselet, à l'abdomen de l'autre. Elles n'avaient plus qu'à se percer réciproquement de leurs dards.... En ce moment suprême, elles se dégagèrent et s'enfuirent. »

Quelques minutes après, elles se cherchent : « Elles s'attaquèrent, s'enlacèrent et se dégagèrent encore. »

Mais les abeilles ouvrières, témoins de la lutte, les ramènent au combat. « Nous les vîmes à deux différentes reprises arrêter les reines dans leur fuite, les saisir par les jambes et les retenir prisonnières plus d'une minute. Elles voulaient en finir, avoir une reine, l'une ou l'autre. »

« Enfin, dans une troisième attaque, celle des deux reines qui était la plus acharnée ou la plus forte, saisit sa rivale avec les dents à la naissance de l'aile, monta sur son corps et la perça de son aiguillon. »

C'est la nouvelle reine. Sa première action est de courir aux cellules royales où se trouvent encore larves et nymphes. Si elle le peut, elle les détruit sans pitié et suce les pauvres petits corps.

Que les gardiennes lui résistent, qu'une cellule lui échappe, et voici une scène non moins intéressante.

La nymphe transformée gémit soudain dans sa prison comme a gémi quelques jours auparavant la jeune reine. « Il semble que la petite abeille qui aspire à la liberté, implore par des lamentations et des prières la grâce de fonder une colonie. » La reine résiste longtemps ; elle répond enfin « d'une voix pleine et forte ».

L'apiculteur doit veiller. Dès le lendemain de ce chant fort et aigu, il y aura un second essaim.

On comprend qu'une ruche bien peuplée jette ainsi successivement plusieurs essaims dans la même année.

Il arrive qu'au milieu de son bonheur et de sa glorieuse maternité, une reine languisse et meure. Les abeilles s'assemblent autour d'elle, bourdonnent sourdement ; elles pleurent peut-être en agitant tout bas leurs ailes. Le deuil dure tout un jour. Le lendemain elles portent le cadavre au dehors, mais elles ne reprennent les travaux qu'en saluant une autre mère.

Après la saison de l'essaimage, vers fin juillet ou commencement d'août, les faux bourdons qui sont restés à la ruche sont chassés sans pitié. La belle saison s'avance, ce sont des paresseux, il faudrait les nourrir pendant tout l'hiver.

Les sentinelles les appréhendent au corps, s'ils font mine de rentrer, et les percent de leurs dards. Ces malheureux ne savent ni ne peuvent butiner ; ils meurent de faim dans la campagne.

Cependant la ruche est en pleine activité. C'est la troisième époque de la grande presse et des grands travaux, le temps des provisions d'hiver. Les pourvoyeuses redoublent d'efforts, multiplient leurs courses aux champs. En même temps, on nourrit les larves, filles et de la vieille et de la nouvelle reine, on les élève comme au printemps, on fait fête encore aux petites sœurs sortant radieuses de leurs alvéoles.

1. Suite et fin. — Voy. vol. XX, page 191, et vol. XXI, pages 207, 223 et 367.

Si l'on oublie un peu les soins du dedans, c'est par les chaleurs d'orage, moment de bonheur et de joie. Ces jours-là toute la population valide est dehors et travaille : on sait que bientôt il n'y aura plus de fleurs et par conséquent plus de miel.

Les anciens croyaient que le miel venait de l'air, des astres, du ciel. « Plût aux dieux, s'écrie Pline, que le miel fût pur, limpide et tel qu'il coule d'abord! mais tombant d'une aussi grande hauteur il se salit dans son trajet vers nous. »

Le miel, c'est le suc des fleurs. « Les abeilles pillotent de çà de là les fleurs; elles en font le miel : ce n'est plus thym ni marjolaine... » Le nectar des fleurs passe à l'état de sucre en séjournant dans le jabot de l'abeille, et l'insecte le régurgite et en remplit les alvéoles de la ruche. Dès qu'un godet est plein, les ouvrières le couvrent de cire.



Récolte d'un essaim. (P. 383, col. 1.)

Le miel tient naturellement ses qualités des fleurs qui l'ont produit : les labiées des Corbières parfument celui de Narbonne; le sainfoin fait la réputation du Gâtinais; Chamonnix doit tout aux mélèzes; la Bretagne, la Sologne et Bordeaux, au sarrasin et à la bruyère. Le mont Ida en Crète, le mont Hybla en Sicile, l'Hymette en Attique, étaient fameux dans l'antiquité et pour leurs plantes aromatiques et pour leur miel.

Les abeilles font encore provision de pollen pour la nourriture des jeunes, car la reine peut donner des œufs dès les premiers jours du printemps. Elles rapportent aussi de la propolis dont on a toujours besoin à la ruche.

Qu'un insecte étranger fasse irruption en dépit de la surveillance des gardiennes, les abeilles le tuent et le transportent hors de l'habitation; mais, s'il est de grande taille, elles le couvrent de propolis. Un apiculteur des Landes remarqua un jour un assez gros bloc de propolis entre deux gâteaux; il l'ouvrit et trouva une musaraigne morte depuis fort longtemps.

Les cirières ont parfois encore des jours de presse quand tous les gâteaux sont achevés. Si les sentinelles signalent quelque ennemi, guêpe, teigne, papillon nocturne, on se fortifie contre l'attaque en barricadant l'entrée de la ruche par un premier mur, un second mur, un troisième mur. Ces murs sont hauts, épais, et présentent çà et là de petites portes en arcade qui ne correspondent pas les unes avec les autres. Mais les fortifications ont le grave inconvénient d'entraver la libre circulation de l'air; les ouvrières les démolissent dès que le danger a disparu.

Ou bien ce sont des abeilles privées de leur reine et pressées par la faim qui viennent au pillage. Les gardiennes jettent le cri d'alarme, défendent l'entrée et meurent à leur poste. Quelques ouvrières battent le rappel avec désespoir : on sort en masse, et c'est la guerre.

Les deux bataillons s'attaquent corps à corps. Il s'agit de monter sur le dos de son adversaire, de lui serrer le cou avec les mandibules, de l'atteindre avec le dard. Le vainqueur, avant de courir à un autre ennemi, se campe sur ses quatre pattes de devant, et frotte vivement l'une avec l'autre ses pattes de derrière : signe suprême de bonheur et de triomphe. Il y a aussi un battement d'ailes tout particulier qu'on peut nommer le chant de victoire.

Mais nous sommes en automne : les abeilles sortent encore tant qu'elles trouvent une fleur.

Quand le temps devient plus froid, elles se renferment dans la ruche, et ne se hasardent plus au dehors que par un radieux soleil.

L'hiver elles se réunissent en grappes au sommet de l'habitation, accrochées les unes aux autres par leurs pattes, se serrant bien fort pour se tenir chaud, ne se dégageant, et c'est tout un travail, que pour aller manger un peu de miel.

La reine vit au milieu d'elles, à la meilleure place et entourée de soins et d'honneurs. Elle est toujours, hiver comme été, l'espoir, l'âme et la vie de la ruche.

Et quelle est la durée de l'existence de ces petites créatures qui tiennent si bien et si utilement leur place dans l'échelle des êtres? Une année à peu près, d'un printemps à l'autre, de l'été à l'été, de l'automne à l'automne. Les faux bourdons jouissent à peine trois mois d'une vie qu'ils donnent à la paresse. Des milliers d'ouvrières, dont les heures sont remplies de tant de soins, ont une fin prématurée : avec quelle indifférence n'écrasons-nous pas sous le pied l'insecte roi quand son bourdonnement nous importune?

Mme BARBÉ.



Les gens du Rajah redoublaient leurs salamalecs. (P. 387, col. 1.)

LA PEAU DU TIGRE [1]

XVII

Le camp de l'Armoudjân.

Le royaume de Mahavellipour fait assez imposante figure lorsqu'on le contemple sur la carte. S'étendant au sud du grand fleuve Nerbada, on le voit embrasser dans ses frontières sinueuses une vaste partie du Gondvana jusque vers les confins du Bérar. Cependant, malgré son étendue respectable, ce n'est qu'une des principautés secondaires de l'Inde centrale. En effet, sauf quelques belles et fertiles vallées, telles que celle où est bâtie la capitale, son sol est âpre, montueux, partout sillonné des crêtes et des escarpements abrupts du massif de Mahadeo, l'un des nœuds de l'ossature de la péninsule. Ces montagnes superbes disparaissent sous un épais manteau de sombres forêts, où errent, encore demi-nus, des sauvages, qui n'ont d'autre arme que l'arc et la flèche à opposer aux bêtes féroces innombrables. Ces sauvages sont les farouches Gonds, anciens maîtres du pays et peu à peu refoulés dans ces solitudes par la patiente invasion des Hindous, qui ont colonisé et fertilisé les plus riches vallées.

Il n'y a guère plus d'un siècle à peine que l'aïeul du souverain actuel vint s'établir dans cette région sauvage. C'était un de ces guerriers Mahrates qui profitèrent de la décadence des Grands-Mogols pour mettre l'empire à feu et à sang. Général du Peichva, il imita la plupart de ses collègues, c'est-à-dire que lorsqu'il jugea son butin suffisant, il quitta les affaires et se retira avec ses trésors dans ce coin de montagne que personne ne lui disputait. Fort habile politique, il se prononça alors pour les Anglais dont la puissance s'étendait, se fit leur ami et se trouva, par leur protection, confirmé dans la paisible possession du fruit de ses rapines.

Et voilà comment Goulab Sing, son petit-fils, se trouvait le très riche souverain d'un très pauvre pays.

Adoré de ses sujets qu'il laissait en repos, n'ayant, grâce à la prévoyance paternelle, aucun besoin de les pressurer, ce prince aurait dû être le plus heureux des Maharajahs. Cependant quelque chose manquait à son bonheur. Isolé dans ce coin perdu d'un pays sauvage, il ne savait à quoi employer ses immenses revenus. L'idée ne lui venait pas de les consacrer, au moins en partie, au relèvement de son royaume et de ses sujets, une idée aussi saugrenue n'ayant jamais germé dans la cervelle du meilleur principicule hindou. En vain il déployait en toute circonstance une pompe et un faste tout asiatiques; une seule chose lui manquait : c'étaient des spectateurs plus dignes d'apprécier ces merveilles que de pauvres Gonds abrutis ou de craintifs marchands hindous. Il eût voulu, comme ses puissants voisins de Bhopal ou de Scindia, attirer à sa cour les Européens et se donner la satisfaction de les éblouir de son luxe oriental. Mais les voyageurs passaient sans se détourner pour visiter le Mahavellipour, et le gouvernement britan-

1. Suite. — Voy. pages 257, 273, 289, 305, 321, 337, 353 et 369.

nique, sachant la principauté tranquille et bien administrée, semblait avoir oublié son existence.

Le brave Goulab Sing se préparait peut-être à déposer la couronne et, mettant ses trésors dans une malle, il allait peut-être chercher un théâtre plus digne de sa gloire, quand tout à coup il fut troublé dans sa quiétude par l'apparition sur la scène du terrible Roi des tigres.

Ce monstrueux animal avait, un beau jour, quitté son antre de la montagne et était venu s'établir dans une vallée voisine de la capitale. Bientôt ses déprédations s'étendirent jusque sous les murs de la ville. Le fastueux Maharajah put du fond de son palais entendre les épouvantables rugissements du mangeur d'hommes.

En vain, ainsi qu'il le racontait dans sa proclamation, le prince avait tenté tout ce qui était en son pouvoir pour débarrasser ses sujets de ce monstre; tout avait échoué, et Goulab Sing entrevit le jour où il ne pourrait même plus quitter ses appartements. Il ne savait plus, dans son angoisse, laquelle invoquer des innombrables divinités tutélaires du panthéon brahmanique.

Aussi faillit-il sauter au cou de son premier ministre, Nâm Rao, lorsque ce sage conseiller lui suggéra l'idée d'appeler à son aide les sportsmen de l'Inde. Cette idée comblait du même coup tous les désirs du prince, les plus chers de ses vœux. D'abord, par ce moyen, il délivrait ses sujets d'un terrible fléau — nous ne sommes pas sûrs que ce vœu ait été le premier exprimé, — il s'affranchissait d'un constant sujet de frayeur, mais enfin et surtout il attirait à sa cour l'élite de la société européenne et allait pouvoir se livrer à toutes ses vaniteuses extravagances devant ces spectateurs de choix.

Un des premiers effets de la proclamation du Maharajah, effet surprenant, bizarre, fut de faire aussitôt déguerpir le tigre des environs de la capitale. Devinait-il le châtiment qu'on lui préparait ou voulait-il changer son ordinaire, ayant assez dévoré de citadins? Le fait est qu'il avait subitement transporté dans la montagne son champ d'opération. Le Maharajah craignit un moment de le voir décamper complètement, ce qui eût fort dérangé ses combinaisons. Car en même temps, de tous les points de l'Inde, arrivaient des lettres ou des articles de journaux, annonçant à Goulab Sing que les plus célèbres sportsmen se préparaient à répondre à son appel.

En effet, dès la mi-juillet, les compétiteurs commencèrent à arriver et furent reçus en grande pompe par le Maharajah.

L'Armoudjân Bagh, vaste et magnifique jardin situé hors des murs de la ville, avait été réservé aux nobles visiteurs. Bientôt, sous ses frais ombrages, se pressèrent les élégantes et confortables tentes des sportsmen.

Le Maharajah surveillait avec une joie enfantine tous ces préparatifs. Chaque matin, Nâm Rao lui présentait la liste des personnages arrivés la veille, en accompagnant chaque nom d'un court renseignement.

C'est ainsi que tour à tour le ministre l'avait informé de l'arrivée du général Butnot et « sa famille », du *deputy-commissioner* Whatafter et « sa famille », du *chief-district-magistrate* Peernose et « sa famille », du colonel Shaughnessy et « sa famille », du capitaine Beynon et « sa famille », du *political-agent* Waytown et « sa famille », du docteur Cunningham, du pasteur Shortbody et « sa famille », du lieutenant Griffin, de l'enseigne Bluecoat, etc., etc.

Toutes les branches de l'armée et de l'administration, tous les grades et toutes les fonctions étaient représentés dans cette brillante mêlée; de plus, la rubrique habituelle « et sa famille », dont le ministre avait accompagné la plupart des noms, indiquait que, selon l'usage constant en ces contrées, les brillants sportsmen ne s'étaient pas séparés, pour ce concours, de leurs femmes et de leurs enfants.

Enfin, le 1er août, toute la colonie étrangère se trouvait au complet. Goulab Sing en repassait de nouveau la liste en revue avec une visible satisfaction.

« Et le célèbre docteur Holbeck, dont un journal nous faisait espérer la visite? s'écria-t-il tout à coup. Je ne vois pas encore figurer son nom parmi ceux de mes hôtes distingués.

— Je prie Sa Sublime Hautesse d'excuser son esclave, dit le ministre en s'inclinant. L'illustre docteur est arrivé ce matin même et j'ai, par mégarde, omis d'inscrire son nom sur ma liste.

— Le docteur Holbeck, le savantissime représentant de la science française et anglaise, est arrivé dans mes États et tu ne m'as pas prévenu immédiatement? dit le roi en fronçant les sourcils.

— Le docteur est arrivé ce matin, répondit Nâm Rao avec confusion, en compagnie de M. Barbarous, de Marseille, et de M. Strangeton. J'en ai été informé tout à l'heure seulement. Selon le commandement de Sa Hautesse, l'illustre étranger a été reçu aux abords de la capitale par le Kilidar en personne. Interrogé par ce dernier sur les honneurs qu'il réclamait, il a répondu qu'il s'en rapportait complètement à nous sur ce point, et, dans le doute, le commandant de la forteresse l'a fait saluer de neuf coups de canon. Je pense que Votre Sublime Hautesse....

— On aurait pu aller jusqu'à onze, dit le roi; les savants sont les égaux des princes. Nous réparerons cette bévue à la prochaine occasion. Continue.

— Le Kilidar a ensuite conduit le docteur et sa suite à l'Armoudjân Bagh, et il a veillé lui-même à ce que ses tentes fussent placées dans une situation conforme à la dignité du noble visiteur, entre celles du général Butnot et du colonel Shaughnessy.

— C'est bien, dit le roi, je suis satisfait. Au premier durbar je tiens à honorer cet homme, dont les récits feront connaître ma magnificence aux peuples de la terre. »

Ainsi la renommée aux cent bouches précédait le docteur et ses compagnons, et transformait leur paisible arrivée en une entrée triomphale.

Le bon Holbeck avait été bien surpris de la splendeur de cette réception, et il avait essayé timidement de protester contre tout ce déploiement fastueux; mais, voyant que plus il protestait, plus les gens du Rajah, le croyant mécontent, redoublaient leurs salamalecs, il finit par se taire.

« Brûlez votre poudre aux moineaux, leur dit-il; si cela vous amuse, cela ne me gêne guère. »

Comme ce beau discours fut prononcé en français, il ne produisit aucun effet sur la manifestation.

Quant à Barbarous, il se grisait littéralement de la joie la plus pure. Enfin il trouvait donc un pays où il était apprécié selon son mérite; aussi, fièrement campé sur son cheval, la plume au vent et le poing sur la hanche, il caracolait à côté de la mule blanche du docteur. Everest, entrant en plein dans son rôle, suivait modestement, comme s'éclipsant derrière ces deux gloires.

C'est ainsi qu'ils entrèrent dans le camp de l'Armoudjân.

Ce camp offrait du reste un spectacle saisissant et bien fait pour frapper une personne non initiée aux luxueux déplacements des fonctionnaires indo-britanniques. Les tentes, vastes et élégantes, entourées de vérandas, de pavillons, étendaient leurs longues lignes de chaque côté d'une large avenue. Avec leurs dépendances de toutes sortes, cuisines, salles de bain, écuries, abris pour les bagages, pour les gens, elles offraient l'aspect d'une gaie cité de nomades, mais de nomades raffinés et civilisés. Des domestiques indiens en livrée, des pages, des saïs, toute une foule bigarrée de cipayes, de chikaris et de serviteurs, remplissaient la rue principale d'une joyeuse animation, tandis que l'on entendait les chevaux hennir, les chiens aboyer et que de toutes parts la fumée des fourneaux s'envolait en longues banderoles à travers les bosquets d'orangers, de citronniers, de myrtes et de palmiers remplissant le jardin.

« On dirait un gigantesque champ de foire, dit Barbarous en admiration.

— Ta comparaison me paraît quelque peu triviale, observa Holbeck; pour moi, ce spectacle me paraît un des plus curieux et des plus charmants que j'aie jamais vus. Tu appelles cela une foire, c'est une ville de toile dans un parc enchanté! »

L'arrivée des voyageurs ne semblait avoir attiré l'attention d'aucun des hôtes du camp. Ils prirent donc paisiblement possession de leur tente après avoir congédié l'envoyé du Maharajah.

Cependant un si nombreux voisinage les embarrassait un peu : quels étaient les gens qui les entouraient? comment entreraient-ils en rapport avec eux? seraient-ils bien ou mal accueillis? Everest surtout était pris d'une vague inquiétude à l'idée que sa véritable situation viendrait à être dévoilée.

Après leur déjeuner, tout en fumant pipes ou cigares, ils débattaient ces graves questions.

Holbeck conclut fort sagement :

« A quoi bon, en somme, nous préoccuper de ce qui arrivera? Si ces gens nous font froide mine, nous leur tournerons le dos; nous ne sommes pas venus ici pour faire des visites, mais pour voir un pays curieux et débarrasser ce pauvre Rajah de son tigre. Après tout, vous calomniez vos compatriotes, Everest; tous ceux que j'ai rencontrés en voyage m'ont paru les plus aimables gens de la terre. »



L'opulente générale trônait. (P. 390, col. 1.)

On ne sait ce qu'aurait répondu le jeune homme, mais à ce moment Latchmân entra, portant un plateau qu'il présenta à Holbeck. Celui-ci y prit une carte, ajusta ses lunettes et lut: « Colonel Shaughnessy. V.-C. C.-S.-I. »

« Déjà! » s'écria Everest; tandis que le docteur, avec calme, disait au domestique :

« Faites entrer ce monsieur. »

Le léger rideau de vétivert, qui fermait l'ouverture de la tente, se souleva un instant après, et livra passage au visiteur. C'était un grand et bel homme, solidement construit et vêtu d'un élégant négligé de soie écrue; son visage bienveillant et plein de bonne humeur était encadré par une gigantesque barbe lui tombant sur la poitrine et dont la couleur, d'un blanc éclatant, faisait ressortir le ton rougeâtre de sa peau hâlée par le soleil de l'Inde.

Le colonel s'arrêta et demanda poliment :

« Monsieur le docteur Holbeck?

— C'est moi, monsieur, dit le docteur en s'avançant et en serrant la main que lui tendait cordialement l'officier.

— Enchanté de faire votre connaissance, reprit celui-ci. Et ces messieurs?

— M. Barbarous, M. Everest Strangeton? » dit le docteur.

Le colonel s'inclina et serra à tour de rôle la main du Marseillais et celle du jeune Anglais.

« Vous m'excuserez, messieurs, leur dit-il, d'avoir laissé écouler si peu de temps entre votre arrivée et ma visite. Depuis plusieurs jours nous vous attendions, et j'ai tenu à m'acquitter au plus tôt de la mission qui m'a été confiée.

— Une mission? » dit le docteur surpris; et il invita l'officier à s'asseoir, ce qu'ayant fait, celui-ci reprit :

« La gracieuse invitation du Maharajah Goulab Sing, notre hôte, a réuni dans ce jardin un grand nombre de sportsmen accourus de toutes les parties de l'Inde pour prendre part à cette entreprise que je me permettrai de qualifier de hautement philanthropique. La communauté de sentiments qui nous a attirés ici nous a inspiré l'idée de nous grouper fraternellement, afin d'atteindre plus sûrement le but recherché, et aussi — ici le colonel eut un fin sourire — afin de passer ensemble le temps de la façon la plus agréable. C'est pourquoi nous avons fondé le *Club des Tueurs de tigres de Mahavellipour*, composé de tous les sportsmen ici présents et de leurs familles. Les journaux nous ayant appris que vous comptiez visiter cette ville, nous avons pensé, monsieur et illustre docteur, à vous décerner le titre de membre honoraire de notre club. Nommé président, en ma qualité de doyen d'âge, j'ai été chargé par mes collègues de vous notifier cette décision dans l'espoir que vous nous ferez l'honneur de l'accepter.

— Croyez, monsieur, dit le docteur, que je suis très honoré... Mes humbles travaux scientifiques.....

— Sont connus de nous tous à leur juste valeur, interrompit le colonel, de son ton le plus affable. Notre ami Cunningham nous disait, l'autre jour, avoir lu votre immortel mémoire à la Société Royale sur le *Cryptocerus atratus*.

— Je suis absolument confus, balbutia le docteur, surpris cette fois pour tout de bon.

— Donc, cher docteur, c'est entendu. Quant à ces messieurs, ai-je besoin de dire que leur qualité de sportsmen les rend membres de droit de notre club. Aucun de nous n'ignore les hauts faits de M. Barbarous, de Marseille. »

Ce fut au tour de Barbarous d'exécuter une profonde révérence.

Le colonel n'osa pas parler des exploits d'Everest, d'où celui-ci conclut que les renseignements du brave officier ne s'étendaient pas au delà de ceux fournis par l'article du *Times of India*.

« C'est ce soir, reprit le colonel, que nous inaugurons les réunions du cercle dans le pavillon de l'Armoudjân. Nous comptons sur vous pour dîner. A sept heures, heure militaire... »

Et comme le docteur ébauchait un geste de protestation, le colonel se leva et reprit avec volubilité :

« Pas d'excuses..... elles ne seront pas admises..... Ces dames m'ont fait promettre que je vous amènerai morts ou vifs. Du reste, vous savez, tout à fait dans l'intimité, une réunion de frères d'armes. Pas de cérémonie, simplement l'habit et la cravate blanche... Ne vous dérangez pas; à ce soir. »

Et, soulevant la portière, il disparut, laissant les voyageurs un peu surpris de cette brusque invitation.

Barbarous recouvra le premier la parole.

« Pas de cérémonie, grogna-t-il, simplement l'habit et la cravate blanche. Ah çà! est-ce que ce vieux militaire supposait que j'allais arriver avec le grand cordon de l'Éléphant blanc et la croix du Lézard vert. Un habit à queue de morue? Je n'ai jamais eu cela dans mon fourniment! »



XVIII

Le club des Tueurs de tigres.

Everest se joignit à Barbarous pour protester contre l'invitation du colonel, qu'il qualifia d'inopportune et d'inacceptable. Il finit par déclarer péremptoirement qu'il n'assisterait pas à la réunion du club des Tueurs de tigres, et que, du reste, il ne s'était pas fait rayer depuis deux ans des listes du Carlton et autres cercles aristocratiques de la métropole, pour s'engager dans une association aussi hétéroclite.

« Prenez garde, dit Holbeck, en menaçant gaiement le jeune homme, hétéroclite me semble dur pour un club dont je viens d'être nommé membre honoraire, et ce mot me paraît sentir diantrement son lord et pair. Ne vous seriez-vous pas si complètement dépouillé que vous le pensez de cette armure dorée que vous jetâtes si galamment aux orties ces jours derniers? Avez-vous oublié que vous êtes un simple aide-naturaliste, et qu'en cette qualité vous devez vous estimer fier et heureux de vous voir ouvrir, sous mon patronage, les portes d'un monde jalousement fermé d'habitude à vos humbles semblables? Ou bien craignez-vous déjà que le modeste chasseur ne recueille pas tous les succès qui écrasèrent jadis son frère siamois, le lord et pair du Royaume-Uni? Vous reculez au dernier moment devant une expérience qui me paraissait à moi aussi fort intéressante; libre à vous, mais en ce cas levons les voiles, et de ce pas je vais aller trouver le colonel et l'avertir devant quel noble personnage il s'est trouvé tout à l'heure. Il sera, je suis sûr, fort humilié de n'avoir point deviné Votre Grâce. »

Le persiflage du bon Holbeck fit sourire Everest.

« Vous avez raison, docteur, dit-il, je n'ai pas encore complètement dépouillé ma brûlante tunique de Nes-

sus. Les préjugés aristocratiques reparaissent malgré moi, mais je vous promets de les secouer de telle importance, que vous n'en trouverez bientôt plus trace. Pour vous en donner dès à présent la preuve, je vais sommer John d'avoir à explorer les profondeurs de mes malles et d'en arracher l'habit de cérémonie qui doit y être enfoui.

— Eh bien, et moi? dit piteusement Barbarous. Qu'est-ce que je vais devenir? En partant pour l'Inde, je ne présumais pas aller à pareilles fêtes et j'ai complètement négligé de me munir de ce que nous autres marins appelons un « sifflet ».

— Le cas est embarrassant, dit Holbeck, si seulement je pouvais te prêter une de mes redingotes, nous t'y taillerions des pans à coups de ciseaux, mais allez donc faire entrer ce géant dans ma carapace d'insecte. Tu ne peux cependant pas te présenter devant les tueurs de tigres réunis et leurs ladies dans ta tenue de brigand calabrais.

— Si j'endossais mon uniforme de capitaine marchand? dit Barbarous pris d'une inspiration lumineuse. Le collet et les manches sont brodés et la casquette avec son ancre d'or a tout à fait bon air.

— Attendez, s'écria Everest, que cette proposition parut épouvanter, il y a peut-être moyen de tout arranger. Je dois certainement avoir plus d'un habit dans ma malle. Nous sommes à peu près de même taille; vous mettrez donc un de mes habits. »



Holbeck ouvrit le feu. (P. 391, col. 2.)

John, mandé aussitôt, bouleversa les malles du jeune lord et finit par en tirer deux habits de la coupe la plus irréprochable.

Barbarous en reçut un, qu'il essaya avec empressement. Aidé de John, il parvint à endosser non sans peine l'élégant vêtement, mais quand une fois il s'y fut introduit, il lui sembla qu'il était pris dans un étau. Ses épaules étant beaucoup plus larges que celles d'Everest, son dos se trouvait comprimé au point de l'empêcher de faire un mouvement.

Cependant il n'avait pas le choix, et, Everest lui ayant déclaré que l'habit lui allait à la perfection, le Marseillais dut se déclarer satisfait.

Tout ayant été ainsi arrangé, aux approches de la nuit les trois amis en grande tenue se dirigèrent vers le club des Tueurs de tigres.

Le président avait installé les salles de réunion dans le palais occupant le centre du jardin, charmant pavillon de marbre blanc, entouré d'arcades dentelées et de vastes perrons. Le Maharajah l'avait fait décorer d'une profusion de tapis, de riches tentures, de vases de bronze et de porcelaine, de meubles précieux, de girandoles, qui faisaient de ce pavillon perdu dans un cadre de verdure un véritable palais de féerie.

Des soldats de la garde royale, vêtus de splendides armures, garnissaient les perrons, tandis que sous les

vérandas, enguirlandées de lustres étincelants, se tenaient des serviteurs aux livrées chatoyantes.

A leur arrivée, les trois voyageurs furent accueillis par un maître des cérémonies, qui les guida à travers les antichambres de marbre jusqu'à une porte, dont il souleva la lourde draperie pour les laisser passer.

Barbarous, peu habitué aux splendeurs, fut ébloui en se trouvant avec ses compagnons dans un salon d'un luxe prodigieux. Les murs et le sol disparaissaient sous les tentures brochées d'or, lamées d'argent, tandis que de la voûte, découpée en mille facettes de couleurs éclatantes, pendait un lustre immense d'une richesse merveilleuse, portant plus de mille bougies. Dans la salle, meublée de divans tendus de cachemire, se pressait une foule aussi étincelante, aussi chamarrée que l'éclatante décoration qui lui servait de cadre : officiers et généraux couverts de croix et de broderies, agents diplomatiques en uniformes de gala, ladies en toilettes de bal, parées de diamants, les épaules nues.

Certes le brave matelot du port de Marseille pouvait ouvrir de grands yeux, car semblable luxe en pareil endroit eût étonné de moins humbles que lui. Le fier Everest lui-même convint que les fonctionnaires de l'empire indo-britannique entendaient bien les choses.

En les voyant entrer, le colonel Shaughnessy se précipita à leur rencontre, les bras ouverts, la figure rayonnante.

« Bravo, docteur, s'écria-t-il, voilà ce que j'appelle une exactitude toute militaire. Sept heures sonnent à la minute. Je vais profiter du peu de temps qui nous sépare du dîner pour vous présenter à ces dames, qui vous attendent avec impatience. »

Et, scrupuleux observateur des règles hiérarchiques, le galant colonel entraîna le docteur vers l'angle de la pièce où l'opulente générale Butnot trônait, entourée de ses quatres filles, Misses Victoria, Arabella, Whillelmina et Maud Butnot, toutes aussi longues, aussi sèches que leur auguste mère était ronde et florissante.

La vue du docteur ne parut produire sur la générale qu'une très légère impression, et c'est à peine si sa figure couperosée se fendit en une grimace tenant lieu d'un sourire, la bonne dame n'étant poursuivie que de l'idée de trouver des maris à ses filles, et le bon Holbeck ne lui ayant pas paru devoir s'inscrire sur la liste des prétendants.

Il n'en fut pas de même près de Mrs Whatafter, la femme de l'*assistant-deputy-commissioner*. Cette élégante lady, apercevant le docteur, fit entre-choquer frénétiquement ses longues papillotes blondes pardessus son long nez rouge, et s'écria qu'elle était fière de serrer la main d'un des princes de la science.

Barbarous et Everest étaient restés près de l'entrée du salon, dans cet impitoyable isolement auquel les Anglais condamnent les gens qui ne leur ont pas été présentés. Le jeune lord, connaissant ces usages, attendait indifférent, tandis que Barbarous, fort humilié de ce manque d'égards, suivait d'un œil d'envie son ami Holbeck dans sa course triomphale.

En compagnie du colonel, le docteur papillonnait fort complaisamment. Après s'être incliné devant la gracieuse Mrs Beynon, devant la charmante Mrs Waytown, il subit de sang-froid l'examen hautain de la surperbe Mrs Peernose, et échangea quelques paroles avec la bonne Mrs Shortbody, qu'entourait tout un essaim de jeunes misses, gaies et rieuses, parmi lesquelles quatre étaient ses propres filles. Puis, toujours poussé par son guide, il pénétra dans le groupe des hommes, serré en masse sous le lustre, et y fit son chemin avec force saluts et poignées de main.

A ce moment le colonel parut se rappeler l'existence des deux compagnons du docteur et, allant à eux :

« Permettez-moi, leur dit-il, de continuer mon rôle d'introducteur et de vous présenter à vos nouveaux collègues. »

Il les entraîna à leur tour vers les sportsmen, les présentant rapidement de droite et de gauche.

Dans cette monotone cérémonie, Everest apprit avec étonnement que le petit bonhomme, court sur jambes, à demi enfoui dans une barbe géante, qu'il admirait depuis son arrivée, n'était autre que le célèbre général Butnot, tandis que le long et maigre personnage, son voisin, était l'*assistant-deputy-commissioner* Whatafter, le mari de la poétique admiratrice des princes de la science. Il échangea des poignées de main avec le jovial major Cunningham, l'imposant magistrat Peernose, l'insignifiant capitaine Beynon, le malicieux political Waytown et l'aimable pasteur Shortbody, sans compter le menu fretin des lieutenants, secrétaires, etc., mais, pas plus que Barbarous, il ne fut invité à aller s'incliner devant la redoutable rangée des ladies et des misses.

Quelques instants plus tard, les trois voyageurs, désormais incorporés au club, se trouvaient dispersés parmi les groupes. Le petit Butnot s'était emparé de Barbarous, qui, guindé dans son habit et craignant toujours de l'entendre éclater, ne répondait qu'avec réserve aux questions du général et gardait une raideur tout aristocratique, qui faisait l'admiration générale. Quant à Holbeck, abandonnant les hommes, il s'était replongé dans la société des dames, dont il avait de toute évidence conquis du premier coup les faveurs. Everest s'était bien vite rendu compte qu'on le traitait comme un personnage secondaire et, se souciant en somme fort peu de la chose, il avait abandonné le cercle des gros bonnets pour se mêler aux joyeux propos des lieutenants, enseignes et autres *minores*.

Sept heures et demie sonnaient à la magnifique horloge placée dans le salon, comme deux estafiers enturbannés et chamarrés tirèrent les immenses tapisseries qui garnissaient un côté de la pièce, et, à travers les arcades de marbre, la salle à manger apparut, resplendissante de lumière, avec son immense table couverte de cristaux, de fleurs, de porcelaines de Chine et du Japon, de surtouts d'argent. En même

temps, un khansamah annonçait solennellement :

« *Mâm Sahiblogun ka khana tayar haï* [1]. »

Les gentlemen, graves, empesés, s'avançaient pour offrir leur bras aux ladies et aux misses. Le défilé se forma selon les règles de l'étiquette, l'honorable président ouvrant la marche avec la générale Butnot, suivi du docteur que l'enthousiaste Mrs Whatafter avait harponné. Plusieurs rangs après, Barbarous s'avançait superbe, soutenant de son bras vigoureux l'altière Mrs Peernose.

Le dernier couple formé, Everest s'aperçut qu'il restait seul, et il se mit mélancoliquement à la suite.

A ce moment une jeune fille aux longues boucles flottantes, vêtue d'une simple robe de mousseline blanche, entra en courant dans le salon et, voyant Everest seul, s'approcha vivement de lui.

« J'ai failli arriver en retard, dit-elle avec un gai sourire; qu'est-ce qu'aurait dit papa? »

Étourdiment elle s'emparait du bras du jeune lord, lorsque celui-ci l'avertit de son erreur en reculant d'un pas et lui faisant un profond salut.

La jeune fille poussa un léger cri de surprise.

« Pardon, monsieur, dit-elle, je vous avais pris pour un de nos clubmen.

— Je fais depuis aujourd'hui seulement partie du club des Tueurs de tigres, dit Everest, rougissant légèrement. Et, puisque les circonstances m'obligent à me présenter moi-même, permettez-moi de vous présenter M. Everest Strangeton, aide-naturaliste à la suite du docteur Holbeck.

— Cela suffit, monsieur, dit gaiement la jeune fille; j'ai entendu papa parler de votre célèbre docteur, et ma qualité de fille du président m'accorde bien quelques immunités. »

Puis, prenant le bras d'Everest, elle entra avec lui dans la salle à manger.

Les personnages considérables, généraux, colonels, diplomates, et aussi le docteur Holbeck, ayant pris place au centre de la table, les jeunes gens se placèrent au hasard du défilé.

Everest se trouva donc le voisin de l'aimable jeune miss; il avait déjà compris que c'était la fille du colonel. Les quelques mots qu'ils échangèrent durant le dîner lui apprirent que miss Shaughnessy arrivait d'Angleterre, où son père l'avait envoyée terminer son éducation, après la mort de sa mère, et que depuis son retour dans l'Inde elle se trouvait sous la tutelle de sa tante, la superbe Mrs Peernose.

Dans l'échange de ces confidences banales, Everest dut se montrer très réservé; il expliqua seulement que, désireux de connaître ce beau pays de l'Inde, il s'était attaché à la personne de l'éminent docteur Holbeck.

Malgré sa ferme résolution de trouver tout ennuyeux dans le club des Tueurs de tigres, le jeune lord fut obligé de s'avouer que la charmante miss Shaughnessy donnait un éclatant démenti à cette idée préconçue.

[1]. Le dîner des très nobles dames est servi.

Le dîner fut fort brillant. Le docteur Holbeck en eut tous les honneurs et le brave naturaliste prouva que sous sa redingote ne se cachait pas seulement un homme de cœur, doublé d'un savant consciencieux, mais aussi un gentleman fin et accompli.

Quant à Barbarous, grâce à son habit qui le torturait et qui, gênant fort ses mouvements, le condamnait à voir passer devant lui les mets les plus exquis sans y toucher, il passa parmi ses nobles voisines pour un type idéal de sobriété et de distinction.

Le dessert venu, le président frappa légèrement la table avec le manche de son couteau et, se levant, il prononça ces paroles sacramentelles :

« Ladies et gentlemen, à la santé de Sa Gracieuse Majesté la Reine. »

Les messieurs se levèrent comme un seul homme et après avoir répété d'une voix émue : « La reine! la reine! » ils vidèrent avec componction leur coupe de champagne.

La lice était ouverte; désormais les toasts pouvaient se succéder. Ce fut Holbeck qui ouvrit le feu.

« Messieurs, dit-il, je ne veux pas prononcer une parole avant de porter un toast, qui à mon avis doit toujours venir le premier. Messieurs, je bois à celles qui, comme mères, femmes, filles ou sœurs, sont la joie, le soutien et le charme de l'existence humaine, à celles qui par leur présence élèvent nos cœurs, anoblissent nos pensées et grandissent nos actions. Messieurs, je bois aux dames. »

Une triple salve d'applaudissements et de hourras accueillit ce toast, et le murmure d'approbation ne s'était pas encore apaisé, lorsque le docteur reprit :

« Messieurs, je ne veux pas encore me rasseoir sans vous exprimer combien je sens vivement l'honneur que vous m'avez fait en m'accueillant, moi et les humbles compagnons de mes travaux, d'une façon aussi gracieuse. Je n'ai qu'un regret, c'est de penser que cette association dont nous posons aujourd'hui la base, est condamnée par la force des circonstances à n'avoir qu'une durée limitée. Pour moi, messieurs, ce jour et ceux que nous allons passer ensemble, occupés à de nobles travaux, resteront gravés dans ma mémoire parmi les plus beaux de ma vie. Aussi suis-je heureux de pouvoir pousser le premier ce cri : « Hourra pour le club des Tueurs de tigres! »

Un nouveau tonnerre de bravos vint saluer ce spirituel discours, et, quand le docteur se rassit, Mrs Whatafter lui murmura à l'oreille qu'elle n'avait jamais entendu un toast plus empreint d'humour scientifique, que celui qu'il venait de prononcer.

Mais déjà le petit général Butnot était debout à son tour et réclamait le silence.

« Ladies et gentlemen... les paroles que vient de prononcer notre éminent ami ont éveillé dans mon esprit, comme dans le vôtre, une pensée mélancolique. Réunis ici dans un but que notre président a l'autre jour si bien qualifié de hautement philanthropique, nous devrons, dans un avenir malheureusement peu éloigné, nous disperser de nouveau. Ces liens d'ami-

tié, de confraternité que je vois déjà se former entre nous, et qui iront se resserrant de jour en jour, ces liens, ladies et gentlemen, seront brusquement, fatalement rompus. Le club des Tueurs de tigres ne sera plus alors pour nous qu'un souvenir, souvenir d'une mission noblement remplie, souvenir de douces heures passées ensemble; mais à ce souvenir se rattachera d'une façon impérissable celui de l'homme qui restera l'honneur de notre si courte union, c'est-à-dire du savant qui personnifie parmi nous la gloire scientifique des deux plus grandes nations du monde. Ladies et gentlemen, je bois à la santé de notre illustre collègue, l'immortel naturaliste, le docteur Holbeck! »

Tous les verres de champagne se tendirent vers le bon docteur, qui, rayonnant de malicieuse bonhomie, accueillit sans sourciller cette apothéose.

On but ensuite au président du club, au Maharajah Goulab Sing, au général Butnot.

Puis, les dames s'étant levées, on les accompagna au salon et, après les y avoir installées, on revint continuer la série des toasts. On but cette fois à l'armée, à la marine, au service civil, à la magistrature, à toutes les administrations passées et futures.

A minuit, les dames ayant déserté le salon et regagné leurs tentes, on chercha une nouvelle série de toasts et, non sans peine, on en collectionna encore quelques-uns. A une heure, l'attendrissement devint général. Holbeck, les yeux pétillant derrière ses lunettes d'or, proposa que le club se déclarât en permanence, et le colonel lui fit jurer de lui garder une amitié éternelle.

Barbarous lui-même avait oublié ses premières terreurs, et, au risque de mettre en miettes le dos de son précieux vêtement, il participa fort élégamment à tous les toasts. Bien plus, il en porta un lui-même.

« Messieurs, dit-il, nous avons jusqu'ici oublié de boire à la santé de celui à qui nous devons d'être réunis en si joyeuse compagnie. Messieurs, je bois à la santé du Roi des tigres. »

Quelques bras se levèrent, mais mollement. La lutte avait été trop ardente. Les combattants succombaient, et, serrés dans les bras l'un de l'autre, Holbeck et le colonel dormaient du sommeil du juste.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



FLEUR DE BLÉ NOIR

Un éditeur fameux venait de reproduire dans un format de luxe les œuvres complètes de Brizeux. Je rencontrai sur le boulevard un ami, secrétaire de la rédaction d'un grand journal. Nous causâmes de cet évènement littéraire.

« Ma foi! me dit-il avant de me quitter, et en manière de conclusion, nos députés sont en vacances; la politique se repose, nous pouvons faire bonne part à la littérature. Donne-moi donc une longue étude sur Brizeux. »

Et il me laissa là, non sans avoir accentué son au-revoir d'un *shake hands* vigoureux.

Je continuai ma promenade, mâchonnant mon cigare, aspirant de temps à autre quelques bouffées, machinalement, sans conviction aucune. Une longue étude sur Brizeux! Très séduisant! mais combien de fois le sujet avait-il été traité? Soudain une pensée traversa mon cerveau, rapide et lumineuse comme un éclair d'orage. Je m'arrêtai complaisamment aux horizons qu'elle ouvrait devant moi, et, sans bien m'en rendre compte, je pris le chemin de ma demeure, accélérant le pas. En franchissant le seuil de ma porte, mon parti était pris. Je montai d'un pas alerte mes cinq étages au-dessus de l'entresol. En un tour de main j'ouvris ma commode, je pris le linge nécessaire pour un voyage de quelques semaines, je l'entassai à la hâte dans ma valise, que je bouclai, non sans y avoir glissé préalablement le nouvel exemplaire des œuvres de Brizeux, et je descendis. Ma concierge me regarda avec des yeux démesurément ouverts, quand je lui dis de m'adresser mes lettres, poste restante, à Douarnenez. Douarnenez! quel pays était cela? Il me fallut écrire le nom sur une carte : je crois qu'elle l'épelle encore.

Après un bon dîner, pris au buffet de la gare, je m'installai de mon mieux dans un wagon. La machine haletait comme un animal qui reprend haleine avant de fournir une nouvelle course. Un coup de sifflet vibra. Les chaînes se tendirent. Je fus emporté vers la Bretagne dans un roulement assourdissant, accompagné des ahans progressifs des pistons, coupé par les sonorités sourdes des plaques tournantes sur lesquelles les wagons passaient.

Je ne trouvais rien de mieux pour écrire une longue étude sur Brizeux que d'aller visiter tous les lieux qu'il avait chantés. Je n'employais point ainsi le moyen le plus court, mais j'étais certain de donner à mes appréciations plus de justesse et d'originalité.

Le lendemain vers les dix heures du matin, le train s'arrêta à Kemperlé, dont le nom signifie, en breton, petit confluent. De fait, cette ville est située entre les eaux claires de l'Isôle et les eaux sombres de l'Ellé, qui se réunissent pour former la Létâ. Mes yeux furent éblouis. Un gai soleil répandait ses rayons



Les mesures furent longues à prendre. (P. 394, col. 2.)

dans la vallée, où des brumes légères flottaient comme des gazes d'argent que semblaient lamer d'or les murs éclairés des maisons de la ville.

Je me fis conduire à un hôtel quelconque, et, pendant que mon déjeuner, dont j'avais un impérieux besoin, se préparait, j'entamai avec mon hôte une causerie tout à fait intéressée au sujet de la distance qui sépare Kemperlé d'Arzannô, et du chemin qu'il faut parcourir pour s'y rendre. Arzannô! n'était-ce pas là que Brizeux avait été élevé! n'était-ce pas là que demeurait Marie, cette grappe du Scorff, cette fleur de blé noir, que le poète a rendue immortelle! J'avais hâte de voir le presbytère, la maison du Moustoir; non plus riant mais rêveur, j'avais hâte, moi aussi, de m'asseoir au pont Kerlô et de laisser pendre mes pieds au fil du courant.

Je mangeai — je pourrais dire j'avalai — rapidement mon omelette et mon bifteck, et je me mis en chemin sans souci des fatigues de ma nuit passée.

La route est longue de Kemperlé à Arzannô, très longue et surtout très monotone, comme toutes celles du reste qui sont plates, dégarnies d'arbres et qui traversent des landes sans fin ou des champs caillouteux, dans lesquels ne poussent que de maigres céréales. De temps à autre je rencontrais des paysans au large chapeau, au bragoubraz bouffant, me saluant d'un *Bennoz Doué d'é-hoc'h*, leur Dieu vous bénisse! ou des bambins assis au revers d'un fossé, décortiquant une branche en chantant à pleins poumons l'éternel *ann hini goz*. Je souriais à ceux-ci, je répondais à la politesse de ceux-là, sachant que pour les peuples simples et hospitaliers l'étranger est un membre de la famille auprès duquel on ne saurait passer sans rompre le silence. Mais j'y répondais tant bien que mal, ne connaissant pas la langue. « Comme nous avons dégénéré, me disais-je, à part moi, en dévorant mes kilomètres. Je suis fils d'Adam et d'Ève, et j'ignore la langue bretonne, une langue que l'on parlait au paradis terrestre. »

Mon Dieu, oui! Vous ne vous en doutiez peut-être pas! Et bien cela est! et, si le premier grenadier de France, ce bon La Tour d'Auvergne était encore de ce monde, il vous conterait qu'un jour le premier homme, voyant la première femme manger une pomme, lui en demanda un morceau, *a'tam*, en langue bretonne, de là son nom Adam. Mais, quand Adam eut goûté au fruit défendu, le morceau resta dans son gosier et y forma cette grosseur qu'il a transmise à tous ses heritiers sous le nom de *pomme d'Adam*. Pour la faire passer il demanda à boire à sa compagne, qui s'empressa de satisfaire à son désir et lui offrit de l'eau en murmurant, en breton, *ev*, bois, et le nom lui en est resté.

Tout en me disant que la tradition avait eu tort d'omettre une conversation aussi intéressante au point de vue de la linguistique, j'arrivai à Arzannô. J'allai droit au presbytère. Je m'enquis de Marie. J'appris qu'elle était morte depuis longtemps déjà. Je descendis au pont Kerlô. Je couvris mon carnet de notes et je revins au bourg. Désireux de me reposer un peu et surtout de faire jaser les gens du pays, j'entrai dans une boutique sous prétexte d'acheter du tabac. Ah! ce n'était point un marchand de tabac ordinaire. Dès l'entrée on sentait toute une exhalaison de poivre, de café, de cannelle et de clou de girofle, mêlée à l'âcre senteur de la résine et au parfum capiteux du miel d'Armorique, ce miel rutilant, butiné par les abeilles dans la blanche fleur du sarrasin, du blé noir comme disent les Bretons. Au dehors, sous les auvents, des images de saints, brutalement enluminées, se balançaient au vent, heurtées par des jouets d'enfants aux couleurs éclatantes. Puis de la poterie, des piles d'écuelles, luisantes de vernis. Au dedans, d'un côté les épices, de l'autre des rayons garnis de lourdes toiles et de pièces de drap; des lustres de chandelles retombaient du plafond; sur le comptoir, les plateaux des balances brillaient comme des miroirs, renvoyant en éclairs les jeux de lumière qui pouvaient se produire dans la boutique.

Un grand vieillard qui avait connu Brizeux me fit asseoir et nous causâmes.

Pendant qu'il parlait, laissant aller son récit au caprice de ses souvenirs, quatre personnes entrèrent. Les deux plus jeunes, un garçon et une fille, se tenaient par le petit doigt. A ce signe je reconnus des fiancés. Les deux autres étaient vraisemblablement le père et la mère de l'un d'eux. De la fille sans doute, car on retrouvait dans le visage ridé de la vieille les traits du visage de la jeune. La marchande se leva, leur sourit d'un petit air de connaissance.

« Vous venez choisir des étoffes pour la noce, n'est-ce pas? » leur dit-elle aussitôt d'un air empressé et aimable.

Elle jeta plusieurs pièces de drap sur le comptoir, les déplia, les froissa, un peu gauchement, vantant la qualité et le bas prix de sa marchandise.

« Pendant que les parents vont choisir, mère Roz-venn, dit le jeune homme, faites prendre les mesures à Nona. »

La mère Roz-venn appela son fils, qui fumait tranquillement auprès de nous. Il tira lentement de sa poche un double mètre de cuir et vint s'agenouiller aux pieds de la jeune fille souriante et droite. Elle ne voulait point perdre un centimètre de sa taille. Sa mère, ses lunettes bien plantées sur le nez, examinait avec soin les étoffes dépliées devant elle. Son père, assis sur l'angle du comptoir, discutait les prix, tandis que l'heureux fiancé, la joie au cœur, la plaisanterie aux lèvres, bourrait sa pipe.

Elle était jolie cette Nona et, malgré moi, je voyais en elle cette Fleur de blé noir, cette Marie, si délicieusement poétisée par Brizeux.

Les mesures furent longues à prendre, Nona dérangeant souvent par un éclat de rire la rectitude de sa pose, mais les étoffes furent plus longues encore à choisir. Mon interlocuteur parlait toujours. Il s'échauffait. Ses souvenirs vivement évoqués af-

fluaient à son cerveau. Il me racontait d'abondance ses joyeuses années, passées avec Brizeux, au presbytère, à l'école du curé d'Arzannô.

Quand il eut fini, la belle Nona avait depuis longtemps quitté la boutique. Je le remerciai. Puis, m'adressant à la mère Roz-venn, j'amenai aussi habilement que possible la conversation sur ses clients.

« Ce sont de bonnes gens, me dit-elle. Ils sont heureux et ils méritent de l'être. La petite Nona, que vous avez vue, a un cœur d'or. Ce cœur lui a déjà valu la richesse; il lui amènera certainement le bonheur. Figurez-vous, monsieur, que cette gamine, qu'ils ont surnommée Fleur de blé noir, car ici toutes les jolies filles s'appellent comme cela depuis feu M. Brizeux, était servante dans un manoir du côté du Faouët. Le tudjentil (gentilhomme) avait beaucoup de gens à son service. Parmi eux se trouvait un pauvre vieux, tout cassé, tout voûté, qui remplissait tant bien que mal les fonctions de jardinier. On le croyait un peu idiot, et, comme la jeunesse est souvent prompte à rire de la vieillesse, les jeunes gens en service se moquaient du bonhomme. Ils lui faisaient mille et mille tours de leur façon. Comme il aimait bien, l'hiver venu, se chauffer sous le manteau de la cheminée, ils accouraient tous à l'heure du souper pour lui prendre sa place. Un soir qu'il avait gelé à fendre les cailloux, le vieillard trouva sa place prise et si bien prise, qu'il ne put sentir le chaud du foyer.

« Ne pouvez-vous me faire un peu de place, leur dit-il, je suis vieux et je tremble de froid.

— Tu nous fais là de beaux contes, lui répondirent les méchants, puisque tu es vieux, ta peau doit être suffisamment parcheminée pour t'empêcher de sentir la froidure.

— Je vous en prie, mes bons amis, quelques minutes seulement.

— Tes amis, nous ne songeons guère à l'être. Saute à cloche-pied autour de la maison, cela te réchauffera.

— Par saint Guénolé! s'écria une voix sur le seuil, vous êtes tous des lâches!

— Venez, père, je vous cède ma place, » dit en même temps une autre voix près de l'âtre.

La voix du seuil appartenait à Gam-berr, le jeune homme que vous venez de voir, celle de l'âtre appartenait à Nona. Le vieux prit la place de la Fleur de blé noir, et se chauffa à son aise, tant et si bien même qu'il oubliait d'en souper. Nona lui apporta une écuellée de soupe. Il la prit et deux grosses larmes coulèrent sur ses joues ridées.

« Merci, ma fille, merci, le vieux se souviendra! »

Et il s'est souvenu, monsieur, bien souvenu. Quelque temps après il mourait. Le notaire faisait venir Nona chez lui. Le vieux jardinier avait, paraît-il, amassé de nombreux écus, et il les laissait tous à Nona à condition qu'elle épouserait Gam-berr. Comme ils se plaisaient tous les deux, les choses allèrent sur des roulettes. Voyez-vous, monsieur, on aura beau dire, le ciel récompense toujours les bons cœurs. »

Sur cette conclusion de la mère Roz-venn, je repris la route de Kemperlé, me disant qu'après tout la bonne femme était dans le vrai, et que ceux-là seuls sont heureux dans la vie qui ont le cœur bien placé

F. DES MALIS.

CLOCHES ET SONNERIES[1]

IX

La duchesse semblait avoir oublié qu'elle ne reverrait plus sa fille, et que la séparation qui se préparait serait bien longue, si elle n'était pas éternelle. Les étoffes précieusement renfermées dans les grandes armoiries et les vieux bahuts étaient étalées dans sa chambre, tous les tailleurs des environs préparaient leurs ciseaux et leurs aiguilles, et les femmes ne faisaient que laver et parfumer le linge. Le duc Frédéric disait : « Faites deux habits, mon amie, l'un pour voyager, l'autre pour paraître devant la duchesse de Brabant; celle-ci saura bien la parer et l'attifer quand elle sera à Bruxelles, les modes de France ne ressemblent point à celles de ce pays-ci, et vos plus beaux atours paraîtraient vieillis; les dames portent à cette heure des espèces de bonnets en forme de croissants avec un long voile qui les fait paraître plus grandes et de taille majestueuse. Isabelle sera belle comme le jour dans cette coiffure, que vous ne sauriez fabriquer ici. » La duchesse riait d'un air un peu piqué: « Ah! vous avez remarqué la toilette des dames, dont vous ne saviez rien, disiez-vous? Qui vous dit que je ne pourrai pas attifer ma fille aussi bien que les plus grandes dames de France? » Elle céda néanmoins aux conseils de son beau-frère, et les habits de Mme Isabelle ne tenaient pas beaucoup de place quand ils furent emballés dans les valises que les valets devaient porter sur la selle de leurs chevaux. C'était à la jeune princesse de parer sa toilette par sa beauté.

« Je suis bien contente qu'Isabeau s'en aille, et j'espère qu'elle ne reviendra pas, disait la petite Ermentrude avec colère, la veille du départ de sa sœur. Elle est insupportable depuis qu'elle s'en va chez notre cousine de Brabant, et qu'elle s'attend à trouver par là un mari. Elle devrait être reine de France, qu'elle ne serait pas plus fière et plus hautaine. Elle ne laisse pas un fruit sur le plat, quand elle a soif, ni une miette de pain bénit quand le prêtre le donne à l'église; tout est pour elle, et nous sommes ses suivantes. Tu peux bien être celle de Notre-Dame, si cela te convient, ma Berthe, — et l'enfant embrassait sa sœur, dont les yeux étaient pleins de larmes, tant les paroles d'Isabeau avaient été dures et ses actions égoïstes, — et je serai ta novice si tu veux, mais je n'aime plus Isabelle,

1. Suite. — Voy. pages 266, 283, 299, 315, 331, 347, 363 et 378.

elle ne pense qu'à elle, et tout doit lui céder. Qu'elle aille faire la princesse où elle voudra! »

Le duc Étienne ne voyait pas souvent ses enfants, absorbé qu'il était par la chasse et par les affaires de son petit État; cependant il avait cru remarquer, comme ses petites filles, que la perspective vague des grandeurs rendait Isabelle plus hardiment dure qu'elle ne l'était d'ordinaire. Lorsque le moment du départ fut venue, et qu'on préparait déjà la haquenée de la jeune princesse, son père la fit appeler en sa chambre. Il la prit sur ses genoux, comme il avait coutume de faire quand elle était tout enfant, puis, l'embrassant tendrement et passant doucement la main sur ses beaux cheveux tressés sous le chaperon, il parla longtemps de Dieu et de Notre-Dame, rappelant à la jeune fille qu'elle avait été heureuse dans le vieux château qu'elle quittait, et qu'elle ne trouverait peut-être pas tant de bonheur sur un trône. Les yeux d'Isabelle jusqu'alors baissés étincelèrent à ce mot. « Ah! monseigneur, dit-elle, vous croyez bien que je serai reine de France! Madame ma mère me l'avait assuré! mais je ne pouvais croire à un si grand honneur. — Si tu es reine, ma fille, répondit lentement le duc qui regrettait d'avoir laissé échapper cette parole, j'espère que ce sera pour le bonheur de ton peuple, mais tu vas à cette heure en Brabant, ainsi que l'a désiré notre bonne cousine, la duchesse douairière; pour le reste, il en sera ce que Dieu voudra. Fais sa volonté et tiens-toi en sa grâce, c'est là ce que je te recommande par-dessus tout. » Isabelle n'écoutait plus, ses pensées s'étaient arrêtées à cette parole: « Si tu es reine! »

La duchesse pleurait lorsque Isabeau, sa fille aînée, monta sur sa haquenée pour s'éloigner d'elle, mais elle était si contente, que sa joie surpassait sa tristesse. La jeune princesse avait bien de la peine à repasser dans sa mémoire toutes les instructions que lui avait données sa mère pour sa toilette et pour ses manières dans la grande compagnie où elle allait entrer; elle n'avait pas tant à faire pour se rappeler les conseils de la tendresse maternelle ou de la sollicitude pieuse. « Fais-toi honneur! » avait dit la duchesse. Isabelle comptait simplement sur ses attraits. Elle prit grand soin de son teint pendant le voyage.

La duchesse de Brabant la trouva belle à l'arrivée. « Quand elle sera sortie de ces vilains habits qui rendraient laide une déesse, elle sera bonne à montrer et à mettre sur un trône, dit-elle; j'irai moi-même à Amiens pour la faire voir à mon cousin le duc de Bourgogne, mais mieux vaut-il en attendant qu'elle passe ses jours chez ma fille Marguerite en Hainaut. Elle y sera mieux appareillée à la mode du jour que dans mon hôtel de veuve. » Le duc Frédéric et sa nièce partirent donc pour le Quesnoy en Hainaut, où se tenaient le duc Albert et la duchesse Marguerite, qui bien instruits étaient de l'affaire: « Comment avez-vous fait pour l'amener? » dirent-ils, car ils avaient appris que leur cousin le duc Étienne avait été rebelle à ce voyage de sa fille. « J'y ai eu grand peine, dit le duc Frédéric, et si madame ma sœur n'y avait mis la main, je n'aurais point eu Isabelle en ma compagnie, mais à nous deux nous avons tant tourmenté et ennuyé mon frère, qu'il a fini par dire *oui;* encore était-ce sur le tard et ne suis-je pas bien assuré qu'il ne dormît pas déjà. Mais au moment de partir, après qu'il eût baisé sa fille, il m'emmena à part, et me dit : Or Frédéric, beau frère, voici que vous emmenez Isabelle sans nulle assurance, car, si le roi de France ne la veut, elle restera déshonorée pour tous les jours de sa vie. Aussi avisez-vous bien au départ, car, si vous me la ramenez, vous n'aurez pire ennemi que moi. Mon frère est bon et doux d'ordinaire, et ne dit guère grosses paroles, mais à cette heure ses yeux lançaient des éclairs. Vous voyez donc, bel oncle, et vous, belle tante, en quelle situation je me suis mis pour l'avancement de ma nièce. » La duchesse Marguerite repartit : « Beau cousin, n'en faites nul doute. Dieu y mettra la main. Maintenant que je l'ai vue, je suis bien assurée qu'elle sera reine de France, ainsi vous serez quitte de ces menaces et vous aurez le bon gré et l'amour de votre frère. »

Ainsi se tinrent au Quesnoy, en Flandre, le duc Frédéric et la princesse sa nièce avec le duc Albert et la duchesse Marguerite ainsi que leurs enfants. Ils y séjournèrent bien trois semaines, et la duchesse, qui était sage dame, entretenait tous les jours la jeune fille de Bavière en manières et en contenances, comment elle devait se tenir, marcher, danser et saluer; elle y était fort propice, bien pourvue de sens et de désir de bien faire en toutes ces choses, mais elle ne savait pas le français, ce qui lui causait grande peine et embarras. La duchesse Marguerite avait fait faire les plus beaux habits et les mieux seyants dont elle la revêtit, si bien qu'elle en fut encore embellie; et si richement était-elle parée quand elle quitta le Quesnoy pour chevaucher vers Amiens en grande compagnie, qu'il semblait voir briller un soleil quand elle écartait un moment son voile. La duchesse douairière de Brabant, qui les avait devancés à ce pèlerinage, fut ravie quand elle vit paraître la jeune princesse. « Nous viendrons à notre honneur à bout de notre entreprise, dit-elle au duc Frédéric, elle est trop belle pour être renvoyée à ses forêts. » Isabelle pensait en son cœur : « Je resterai céans; je mourrais s'il fallait à cette heure reprendre mes fuseaux parmi mes sœurs. »

Le roi de France était de son côté arrivé en pèlerinage, en grand appareil de ses seigneurs et conseillers. Le duc et la duchesse de Bourgogoe étaient avec lui, et aussi messire Godefroy d'Harcourt, dont il se séparait le moins qu'il pouvait, et c'était à lui que le roi confiait son impatience de voir celle qu'on lui amenait de si loin afin de voir s'il en voulait faire sa femme. « Le temps me dure, disait-il, quand la verrai-je? Mon oncle de Bourgogne m'avait promis que ce serait plus tôt. »

C'était le jeudi que la duchesse de Hainaut était arrivée à Amiens avec sa fille la comtesse d'Ostrevent, la bru du duc de Bourgogne; dès le vendredi, quand

la jeune fille de Bavière fut parée et ordonnée ainsi qu'il lui appartenait, les trois duchesses l'amenèrent vers le roi. Quand elle fut tout près de lui, elle s'agenouilla bien bas. Elle rougissait et pâlissait tour à tour, et semblait-il que sa rougeur et sa pâleur la rendissent d'instant en instant plus belle. Le roi vint à elle, la prit par la main et la fit relever, la regardant de tous ses yeux. Avec ce regard, plaisance et amitié entrèrent dans son cœur, encore qu'il fût si jeune et presque enfant, et il eut aussitôt grand désir de l'avoir pour sa femme. Les seigneurs qui se tenaient derrière lui ne se trompèrent pas à l'air de son visage, et le connétable de France dit au sire de Coucy et au sire de la Rivière : « Cette dame nous restera, le roi ne la peut quitter des yeux. »

Cependant le roi faisait le tour du cercle des dames, parlant aux duchesses, comme bien il savait faire, et devisant joyeusement avec les seigneurs. La princesse se tenait toute tranquille et ne bougeait pas, car malgré tout ce qu'elle avait pu faire étant au Quesnoy, à cette heure elle ne parlait pas le français et le comprenait à peine. Le roi la regardait de temps à autre, admirant de plus en plus sa beauté et souhaitant qu'elle levât les yeux, qu'elle avait fort beaux. Quand on eut été là un moment, les dames prirent congé du roi et se retirèrent, pressées de savoir ce qu'il avait pensé de la jeune fille de Bavière. « Que vous en semble, mon frère? disait la comtesse d'Ostrevent au duc de Bourgogne, ne pourriez-vous demander au roi s'il l'a trouvée belle? »

Le duc hochait la tête : « Il ne s'ouvrirait peut-être pas volontiers avec moi qui suis son oncle et ai plus d'une fois eu l'occasion de contrevenir à ses désirs, dit-il, mais je parlerai au sire de la Rivière qui est en sa grande faveur et confidence, ainsi saurons-nous ce qu'il a pensé. » Les dames ne laissèrent pas de repos au duc, qu'il n'eût fait chercher le sire de la Rivière. Celui-ci appela à son tour Godefroy d'Harcourt, lui posant la question qu'on l'avait chargé de faire. Le damoiseau se prit a rire : « Quand le roi est entré en sa chambre, dit-il, il a mis ses deux mains sur mes épaules, en criant : Godefroy, mon ami, elle sera reine de France et point d'autre ; jamais n'aurai-je une autre femme. »

Le sire de la Rivière ne se le fit pas dire deux fois et il courut à l'hôtel du duc de Bourgogne, apportant ces nouvelles. « Dieu y ait part! dit le duc, nous le voulons bien aussi comme le roi, » et montant à cheval, il se rendit à l'hôtel d'Hainaut où les dames crièrent : « Noël! » Les duchesses apprirent à la princesse Isabelle le grand honneur que le roi lui comptait faire. Elle n'en parut ni confuse ni étonnée, et elle sourit comme étant déjà tout assurée de ce qu'on venait de lui apprendre. « Elle n'a pas seulement dit · Dieu y



Le roi la prit par la main. (P. 397, col. 1.)

ait part! » disait la jeune comtesse, qui n'admirait pas la beauté de la Bavaroise autant que sa mère et sa grand'mère. « Elle ne sait parler français, répondirent celles-ci, et c'est dans son cœur qu'elle aura crié Noël ! » La comtesse secouait la tête. « Elle est froide et dure, ou je suis bien trompée, » pensait-elle.

Le roi avait fait demander son oncle de Bourgogne et lui avait nettement déclaré ses intentions. Les dames et les seigneurs s'entretinrent donc ensemble du lieu où se feraient les noces. Il fut décidé qu'on irait à Arras pour la fête des épousailles, en sorte que dès le lendemain, samedi, les chambellans et les valets partirent pour aller appareiller les hôtels à Arras; et les dames avaient déjà ordonné leurs haquenées pour se mettre en route après le dîner, lorsque le roi, ayant ouï la messe et voyant autour de lui le mouvement du départ, se tourna vers le sire de la Rivière qui marchait tout près de lui: « Rivière, dit-il, quels sont ces préparatifs et où allons-nous? — Sire, il a été ordonné par messeigneurs vos oncles que vous iriez à Arras, et que là vous vous marieriez et feriez les noces. — Pour quoi cela? dit le roi, ne sommes-nous pas bien ici? Autant épouser à Amiens qu'à Arras. Pour moi, je me voudrais marier aujourd'hui et dans cette belle église d'Amiens. » Le duc de Bourgogne entrant au même instant, le roi lui répéta ses paroles. « Monseigneur, dit le duc, à la bonne heure, il vous faut contenter, mais il me faut aller vers ma cousine de Hainaut, car elle se préparait à partir. Je vais faire courir après vos chambellans et vos valets, qui sont déjà à mi-chemin d'Arras. — Oui, dit le roi, faites ainsi, je le veux. »

Le duc de Bourgogne s'en alla tout courant à l'hôtel de Hainaut. Il riait lorsqu'il entra dans la grande salle où se tenaient les dames et seigneurs, car il avait vu dans la cour les litières et les haquenées qu'on préparait pour le voyage. La damoiselle de Bavière était assise auprès de la duchesse Marguerite, qui devisait gaiement avec elle. Derrière le duc entrèrent le connétable, messire Guy de la Trémoille, le sire de Coucy et plusieurs autres. La duchesse leva la tête, comme étonnée de voir des gens qui eussent déjà dû être partis. « Ma belle cousine, dit le duc de Bourgogne, monseigneur a brisé votre projet d'aller à Arras, il est trop pressé de se marier pour aller plus loin quérir sa femme. Vous vous reposerez donc aujourd'hui, car les préparatifs ne sauraient être faits sitôt, et non demain, qui est saint jour de dimanche, mais lundi sans faute se feront les noces. » La duchesse se mit à rire. La jeune fille de Bavière rougit, mais elle n'avait pas l'air bien fâché. Tous dirent: « Dieu y ait part! » Le sire de Coucy alla rapporter au roi que Mme de Hainaut serait prête au moment indiqué, mais qu'elle avait fort à faire jusque-là à parer la damoiselle de Bavière. « Elle veut donc que les gens soient éblouis en la voyant, » murmura le roi.

Le ciel était beau, l'air était pur, le lundi vers l'heure de la première messe, quand les trois duchesses de Hainaut, de Brabant et de Bourgogne montèrent en une chaise couverte de drap d'argent pour conduire la mariée à l'église. Elle était si belle, que c'était merveille, ses couleurs n'étaient point pâlies par l'émotion, elle ne riait ni ne pleurait, mais allait à l'autel avec une satisfaction froide, qui semblait étrange aux dames qui l'accompagnaient. « Elle ne paraît pas songer à ceux qu'elle a quittés, et penser qu'il est dur de n'avoir auprès de soi sa mère et ses sœurs au moment des épousailles, disait la duchesse Marguerite. — Et je ne vois pas qu'elle montre grande reconnaissance à ceux qui l'ont faite reine de France, » ajouta la vieille duchesse de Brabant, car la jeune princesse la traitait avec hauteur, et elle avait refusé de se laisser embrasser par son oncle le duc Frédéric, craignant qu'il ne dérangeât sa coiffure. La duchesse de Bourgogne secoua la tête: « Ce sont petits signes pour une femme aussi jeune, dit-elle, mais à cette heure monseigneur ne s'inquiète que de sa beauté, et ceux de son conseil, comme vous, mesdames, n'ont pensé qu'à l'utilité des alliances. Dieu ait part au bonheur de mon cher seigneur et neveu, car il pourrait rendre une femme heureuse! »

On était arrivé au portail de la cathédrale. Quelques instants plus tard, Isabeau de Bavière était reine de France.

A suivre. Mme DE WITT, née GUIZOT.

A TRAVERS LA FRANCE

LE PAS DE ROLAND

Si vous avez vécu quelques mois d'hiver sur la falaise de Biarritz, au-dessus des flots changeants de la baie de Biscaye, ou passé quelques semaines seulement, à la saison des bains de mer, sur le sable fin de ses plages, vous avez certainement fait ou tout au moins projeté de faire une promenade en voiture dans la vallée de la Nive, à Cambo et au Pas de Roland.

Vous aviez exploré déjà cette merveilleuse côte du pays basque, que longe de si près le chemin de fer de France en Espagne; visité Saint-Jean-de-Luz, son palais de l'Infante et sa baie circulaire, où la vague déferle d'un choc intermittent; salué en passant Ciboure et ses maisons peintes; lu l'inscription fameuse sur le cadran de l'horloge de l'église d'Urrugne: *Vulnerant omnes, Ultima necat* (Toutes blessent, la dernière tue); poussé jusqu'à la Bidassoa, jusqu'à Hendaye et Fontarabie plantée comme un décor de féerie sur la rive espagnole, comme une apparition fantastique au seuil du pays des rêves; — sur la côte landaise vous aviez admiré la barre de l'Adour, le flot de mer dressant ses lames heurtées à la rencontre du courant du fleuve, et cette mêlée éperdue des vagues emplissant la bouche fluviale d'écume

blanche, de sourdes rumeurs et de hoquets sonores.

Vous vous étiez retourné du côté de la montagne, et, décidé à changer pour un jour les horizons illimités de l'Océan, votre plage de sable et votre falaise d'argile pour les versants adoucis et les horizons prochains des collines, vos tamaris et vos platanes pour les chênes et les châtaigniers sauvages, le miroitement éblouissant de la baie pour le courant limpide de la rivière et la verdure apaisante de la vallée, vous vous étiez donné ce but de voir le Pas de Roland.

C'est qu'il est incomparable, ce pays basque, par sa variété d'aspects. A cet angle sud-ouest de la France, entre la grandeur mélancolique de la forêt landaise, la majesté des hautes cimes pyrénéennes et l'infini de l'Océan, le pays basque a le charme d'une nature restreinte et proportionnée, accessible et vraiment humaine, douce sans mollesse, sévère sans rudesse et sans monotonie, accidentée et simple à la fois, pittoresque et architecturale par la fermeté des lignes et le balancement des formes; terre d'hommes agiles, intrépides et joyeusement mâles, qui sautent et dansent le soir sous les bouquets de chênes groupés au sommet des côtes.

Les Basques! Dans leur langue mystérieuse, ils se nomment *Escualdunac* ou *Euscaldunac*. Au milieu de l'effacement des types et du mélange des races, le Basque seul ou presque seul n'a rien perdu de son originalité. Et pourtant il s'adapte à tous les milieux, il s'expatrie et s'acclimate sur tous les rivages!

Quand, dans une ville de l'Amérique du Sud, à Buenos-Ayres, par exemple, on rencontre « un homme fortement charpenté, de taille bien prise, les épaules effacées, la poitrine au vent, l'air dégagé et résolu et qui foule le pavé de l'air de quelqu'un qui n'a rien à se reprocher, on peut dire hardiment : c'est un Basque. » Fier, fort, franc, dur à la fatigue, obstiné dans tout ce qu'il entreprend, ce rude travailleur a gardé, avec la vieille simplicité des mœurs et les vertus des peuples enfants, l'amour indomptable de l'indépendance.

Et, sous tous les cieux où le porte son humeur, il lui faudra toujours le béret pyrénéen, la large ceinture et le jeu de pelote où se révèle sa vigueur.

Petit peuple heureux et libre et qui n'a pas d'histoire! Mais pour obscures que sont ses origines, quelle gloire peut aller de pair avec l'antique renom de ses montagnes?

Quant au Pas de Roland lui-même, c'est un but et voilà tout.

A peine au sortir de Bayonne, par la route d'Espelette et de Pampelune, on découvre les mamelons et les collines qui animent tout le pays jusqu'aux montagnes de la frontière et, dans le fond, la Rhune française et les Trois-Couronnes espagnoles, fières citadelles de l'horizon.

La route remonte la rive gauche de la Nive, en coupant d'abord à travers taillis sur les versants boisés de chênes, puis descend au bord de la rivière, sur le joli bourg d'Ustaritz, ancienne capitale du vicomté de Labourd.

On atteint bientôt le séminaire de Larressore, et le village du haut Cambo qui groupe ses maisons sur une terrasse escarpée à une quarantaine de mètres au-dessus de la Nive et d'une plaine coupée de prairies et de cultures, étendue au ras de la rive droite.

Au lieu de descendre à l'établissement thermal, caché sous de beaux ombrages, qui sert de station hivernale à une colonie anglaise chaque année plus importante, captivée par le calme, le charme intime et champêtre des *bains de Cambo*, on prend, au sortir du village, le chemin d'Itsatsou, Itsatsou, « le Montmorency de Bayonne », au dire d'un Parisien qui aime les similitudes et sans doute aussi les cerises.

Deci, delà une maison blanche, proprette, de physionomie aisée et hospitalière, éclate à la pente des collines, au milieu des cultures : c'est un « Américain », comme on dit là-bas, c'est-à-dire un Basque revenu d'Amérique, qui l'a fait bâtir.

Quelques minutes après avoir dépassé les cerisiers d'Itsatsou, au pied du cône régulier du Mondarrain (750 mètres) couronné de ruines, on entre dans le défilé rocheux où coule la Nive.

De belles châtaigneraies en ombragent les abords; mais bientôt toute végétation arborescente disparaît; le roc aride et triste se montre à nu, serti seulement, à de certaines époques, par les petites bruyères vertes à clochettes rouges.

Au milieu de la gorge le chemin passe à travers un rocher qui la barre comme une porte de pierre : cette porte s'appelle le Pas de Roland; suivant la tradition, le paladin l'aurait ouverte d'un coup de pied pour continuer sa route.

Tout auprès, les eaux vertes de la rivière roulent bruyamment sur un lit de roches noirâtres.

Comme l'imagination des anciens Hellènes avait personnifié les brouillards d'hiver que dissipent les rayons printaniers dans le Python delphien auquel Phébus Apollon décoche des flèches brûlantes, de même le peuple de Soule et de Navarre a personnifié en un dragon la vive rivière pyrénéenne dans une légende que l'on raconte encore au pays basque.

Que cette légende s'applique, suivant les variantes, à la Nive ou bien au gave de Mauléon, la voici telle qu'elle a été transcrite par Bordachar, de Sauguis, dans le canton de Tardets :

« Sur le versant d'Açaléguy est creusée une caverne où les bergers de Soule abritent leurs troupeaux pendant les orages. Les touristes la connaissent bien.

» Dans les temps anciens, un dragon monstrueux en avait fait son repaire, et de là répandait ses ravages sur les environs. Il faut savoir que toute la montagne, du sommet à la base, est tapissée d'un gazon toujours vert, où les vaches, les juments et les brebis trouvent une nourriture abondante.

» Le dragon épiait les imprudents animaux. Tout autant qu'il en arrivait à sa portée, il les attirait par sa seule aspiration et les engloutissait d'une bou-

chée. Quand il avait besoin de boire, il descendait au ruisseau d'Aphoua qui coule au fond de la vallée, à quatre jets de pierre, et sa taille était telle que, pendant que la tête était à l'eau, le corps et la queue restaient enroulés au fond de la caverne. Les habitants du voisinage venaient souvent l'épier du haut de la montagne opposée et restaient stupéfaits de sa grosseur et de sa voracité.

» Les dégâts qu'il renouvelait tous les jours parmi les troupeaux devenaient intolérables, et les hommes les plus résolus et les plus téméraires du voisinage se consultèrent sur les moyens d'en débarrasser la contrée. Mais comment approcher d'un monstre qui, à deux cents pas de distance, attire et engloutit bêtes et gens?

» Or en ce moment le chevalier de Çaro venait de terminer son temps de service à la guerre et était rentré dans ses foyers. Les paysans se rendirent chez lui et le prièrent de les aider de ses conseils. Le chevalier le leur promit de grand cœur. « Vous êtes de braves gens, leur dit-il, mais vos jambes agiles et vos makhilas (bâton basque) sont de faibles armes contre le dragon. Depuis peu on a inventé une certaine poudre qui prend feu tout à coup et qui tue à grande distance. C'est l'arme qu'il faut ici. »

» Le chevalier de Çaro ne fut pas long à prendre ses dispositions. Il bourra de poudre une outre de veau, y adapta une mèche d'une certaine longueur, mit l'engin sur son cheval, derrière lui, comme une valise, et le posta devant l'entrée de la caverne. Il avait appris que le dragon, bien repu, dormait à cette heure et restait inoffensif.

» Il mit donc le feu à la mèche, sauta sur son cheval et, le lançant à toute vitesse, remonta le versant opposé. Alors, d'un coup de mousqueton, il réveilla le monstre.

» Le dragon, réveillé, mit la tête à l'entrée de la caverne et, apercevant l'outre, l'aspira et l'engloutit. Une minute après, une formidable détonation retentit et le dragon, s'élançant hors de sa caverne, déploya ses ailes et s'éleva dans les airs en vomissant du feu. Sa longue queue, battant furieusement le sol, renversait les hêtres. Il dirigea son vol du côté de Bayonne et se jeta dans la mer pour y éteindre le feu qui le dévorait; mais il y creva.

» Le chevalier de Çaro, à la vue du dragon gigantesque, fut pris d'un tel saisissement, qu'il se mit au lit en rentrant chez lui et mourut.

» Mais il avait délivré les Basques du maudit dragon. »

PAUL PELET.



Le Pas de Roland. (P. 398, col. 2.)



L'éléphant se dressa sur ses jambes de devant. (P. 403, col. 2.)

LA PEAU DU TIGRE[1]

XIX

L'audience royale.

Le soleil était déjà haut sur l'horizon lorsqu'Holbeck sortit enfin de son sommeil léthargique. A peine eut-il ouvert les yeux, que toutes les péripéties de la fête de la veille se représentèrent à son esprit, mais ce ne fut pas sans quelque surprise qu'il constata qu'il était bien dans son lit, dans sa chambre ou plutôt dans les murs de toile du compartiment de la tente qui lui était réservé. En vain chercha-t-il à se rappeler comment il avait quitté les salons du club, comment il avait regagné son logis. A partir du moment où, pris d'un irrésistible élan de tendresse, il s'était jeté dans les bras de son voisin, le colonel Shaughnessy, un voile épais, impénétrable, enveloppait tous ses actes. Un peu honteux de ce qu'il appela, non sans raison sa faiblesse, il sauta hors de son lit et s'habilla prestement.

« Ces Anglais sont terribles avec leur invention de toasts, murmurait-il tout en procédant aux soins de sa toilette. A force de boire à la reine, à la marine, à la science, aux dames et à toutes les administrations sublunaires, il n'y a rien de surprenant à ce que la cervelle d'un paisible naturaliste s'embrouille quelque peu. N'importe, ces sportsmen sont de joyeux convives, et je suis curieux de connaître l'impression qu'ils auront produite sur mon mélancolique ami Everest. Puissent les vapeurs du divin champagne avoir chassé de son esprit ses sombres pensées. »

Le docteur, à ce moment, passait la chaîne de sa montre dans la boutonnière de son gilet et machinalement il jeta un coup d'œil sur le cadran.

« Midi ! s'écria-t-il, voilà ce qui s'appelle faire grasse matinée. Que vont dire mes amis? Je suis sûr que Barbarous se gausse depuis ce matin de ma faible tête, incapable de supporter le cliquetis d'une vingtaine de coupes de champagne. Je vais perdre d'un seul coup tout mon prestige et, quand je le sermonnerai, je l'entends déjà me répondre : « Holbeck, souviens-toi de la nuit du 1er août. »

Cependant rien ne bougeait sous le vaste pavillon de la tente.

Le docteur souleva avec précaution la portière qui séparait sa chambre de celle du Marseillais, et il eut un sourire de satisfaction à la vue du spectacle qui s'offrait à ses yeux : Barbarous, étendu sur son lit, dormait à poings fermés.

Holbeck, d'un bond, fut près du lit et se mit à secouer vigoureusement le dormeur, en l'apostrophant d'un ton indigné :

« Eh bien, c'est joli, monsieur Barbarous, je crois que, si on vous en laissait faire à votre guise, vous dormiriez jusqu'à demain. Savez-vous bien l'heure qu'il est, malheureux? midi, et le déjeuner refroidit à vous attendre. »

Barbarous, à demi réveillé, s'était dressé sur son séant et contemplait le docteur d'un air stupéfait.

« Et voilà, reprit Holbeck, l'effet qu'a produit sur

1. Suite. — Voy. pages 257, 273, 289, 305, 321, 337, 353, 369 et 385.

vous le contact de cette haute aristocratie que vous brûliez tant de hanter. Il me semble que vous y avez perdu le peu d'intelligence qui vous restait. Croyez-vous, monsieur, que moi, l'éminentissime docteur Holbeck, je vais garder à mon service un homme qui nous donne à tous le spectacle de la plus grossière intempérance et qui dans les fumées de l'ivresse oublie les devoirs les plus sacrés. Qu'avez-vous fait, monsieur, de ce vêtement superbe qu'un noble lord a eu la faiblesse de vous confier ? »

Ce trait parut rappeler Barbarous à la vie ; il bondit hors de son lit, courut vers une chaise, sur laquelle gisait le fashionable vêtement, et, saisissant l'habit, se mit à l'inspecter sur toutes les coutures. Le trouvant intact, il poussa un soupir de soulagement :

« Tu m'as fait peur, dit-il enfin au docteur. Ce malheureux habit m'a fait trembler toute la soirée et a empoisonné mon plaisir. Je m'attendais à chaque instant à voir se fendre toutes les coutures, et j'ai dû me résigner durant le dîner à laisser passer devant moi les vins les plus extraordinaires sans y goûter, tant j'avais peur de lever les bras. Il est vrai qu'un peu plus tard, au moment des discours, je me suis rattrapé ; mais il me semble que toi-même....

— Allons, dépêche-toi, dit Holbeck, l'interrompant avec un malicieux sourire ; Everest nous attend sans doute pour déjeuner. »

Comme ils sortaient de la chambre et entraient dans la salle à manger, ils virent le jeune lord, qui descendait de cheval devant la porte de la tente.

« Bonjour, mes amis, leur dit-il en les rejoignant. L'air était si frais ce matin, que je me suis levé avec le jour et j'ai été faire sur mon cheval une longue promenade à quelque distance de la ville. Les environs sont fort beaux, boisés, et abondent en sites pittoresques. Je pense que vous êtes remis de vos fatigues d'hier soir? ajouta-t-il en s'adressant affectueusement au docteur.

— Complètement, dit Holbeck souriant, avouez que les extravagants discours dont j'ai été bombardé auraient suffi à faire tourner ma tête, sans que le champagne se mît de la partie.

— Mon cher ami, reprit le jeune homme, je vois que vous n'êtes pas encore au courant des mœurs britanniques et je vous conseille de ne pas vous excuser. Vous vous êtes conduit à tous les points de vue comme un gentleman accompli, et encore êtes-vous un de ceux qui ont tenu tête jusqu'au bout à l'orage. C'est à mon bras que vous avez regagné notre tente, tandis que nos chers collègues avaient dû être confiés au soin de leurs khansamahs. Assez sur ce sujet, le grand air m'a grand ouvert l'appétit et je me prépare à faire honneur à la cuisine de notre bawardji. »

Le déjeuner attendait. Ils se mirent à table.

« Au fait, dit Everest quand ils furent assis, un envoyé du palais royal est venu ce matin, à ce que m'a dit Latchmân, annoncer que Sa Hautesse nous recevrait aujourd'hui même en audience solennelle.

— Déjà ! s'écria Barbarous. Vraiment ces gens-là ne nous laissent pas le temps de respirer.

— Pour ma part, reprit Everest, je ne suis pas fâché que cette audience ait lieu le plus tôt possible, elle nous donnera toute liberté de nous mettre en campagne sans perdre de temps.

— Il n'y faut pas songer, dit Holbeck, le colonel Shaughnessy m'a informé que l'on ne commencerait les opérations contre le tigre que d'ici à une quinzaine de jours.

— A-t-il l'intention de nous conduire en bataille rangée ? demanda Everest avec ironie.

— Non, certes, répondit le docteur, seulement l'aimable président tient à ne pas voir son club se disperser à peine formé. On accordera donc au Roi des tigres une trêve, trêve qui sera employée par nous en fêtes et divertissements de toutes sortes. »

Everest fronça le sourcil.

« Ne soyez pas impatient, reprit Holbeck, d'autant plus qu'au premier rang des divertissements qui nous sont réservés, se placent des chasses grandioses, que le Maharajah a préparées à notre intention. Une fois la trêve écoulée, chaque chasseur reprendra sa liberté d'action et s'arrangera comme il lui plaira pour tuer le Roi des tigres. Tout cela me paraît combiné d'une façon fort équitable et attrayante.

— Docteur, docteur, dit le jeune homme en menaçant Holbeck du doigt, vous avez toujours raison, c'est entendu ; mais je ne vous soupçonnais pas les appétits mondains que vous révélez.

— Et puis ce n'est pas tout, reprit Holbeck, le chirurgien-major Cunningham, mon confrère, m'a assuré hier qu'il existait dans ce pays une variété de Myrmice vraiment surprenante. Or je tiens à profiter de mon séjour pour pousser à fond l'étude de cette importante fraction de la tribu formicaire.

— Tu nous en diras tant, s'écria Barbarous ; s'il y a des fourmis ici, nous y sommes au moins pour un mois. Pour ma part je ne m'en plaindrai pas. »

Le déjeuner était achevé. On alluma cigares et pipes.

« Qui se serait jamais attendu, s'écria tout à coup Holbeck, à trouver réunie dans ce pays sauvage une aussi brillante société de dames et de jeunes filles? J'admire, mon cher Everest, le courage avec lequel vos charmantes compatriotes affrontent les dangers de ces redoutables contrées. Fait plus admirable encore, ce courage leur paraît la chose la plus simple et la plus naturelle du monde. Elles n'en tirent aucun orgueil et paraissent étonnées qu'on les en loue. Qu'une femme suive son mari au fond de l'Inde et se condamne à passer avec lui de longues années dans quelque avant-poste perdu au milieu de populations sauvages, elle ne fait que son devoir ; le calme et la bonne humeur qu'elle y apporte élèvent ce devoir à la hauteur d'une sublime abnégation. Mais quel nom donner à ce sacrifice, lorsque c'est une jeune fille qui pour l'accomplir, pour alléger l'exil de son père, abandonne le monde brillant où elle est

élevée et renonce par cela même peut-être à tout avenir. C'est cependant ce que vient de faire la fille de notre président. Le colonel, veuf depuis plusieurs années, commande un régiment de cipayes, à Khairwara, au cœur de la région la plus dangereuse de l'Inde centrale, le pays des Bhils. Il avait envoyé sa fille en Angleterre pour qu'elle y achevât son éducation et aussi dans l'espoir qu'elle s'y marierait. Dépourvu lui-même de toute fortune, il ne pouvait songer à prendre sa retraite, ni à quitter un poste rétribué en rapport avec ses dangers. Cependant, malgré ses prières, la jeune fille, qui vivait à Londres chez des parents fort riches, a voulu revenir auprès de son père et partager son exil. « Depuis un an qu'elle est revenue près de moi, me disait le brave homme, il me semble que Khairwara est un paradis, tant le rire frais et rose, l'inaltérable gaieté de ma chère Mary ont métamorphosé cet affreux séjour. » N'est-ce pas un beau dévouement que celui de cette enfant de dix-huit ans ?

— C'est une belle et noble action, » dit Everest avec chaleur.

A ce moment John entra, annonçant le colonel, qui sans attendre fit irruption dans la tente.

« Ah! bonjour, messieurs, cria-t-il de sa voix joyeuse. Avez-vous passé une bonne nuit, docteur ? ajouta-t-il avec une pointe de malice.

— Je l'ai, ma foi, aussi bien achevée que je l'avais commencée avec vous, répondit gaiement Holbeck.

— Eh bien, en ce cas, reprit le colonel, je viens vous chercher tous trois pour continuer mon rôle d'introducteur et vous présenter à Sa Hautesse, qui nous attend en durbar. »



Le Maharajah descendit de son trône. (P. 404, col. 2.)

Holbeck et ses compagnons furent bientôt prêts à suivre le colonel. Barbarous n'avait pu résister à la tentation d'endosser pour cette occasion son costume galonné d'officier de marine.

Un éléphant caparaçonné attendait les nobles visiteurs pour les conduire au palais. Sur un signe du cornac, assis sur son cou, l'énorme bête s'accroupit sur le sol; une petite échelle fut dressée contre son flanc et les quatre hôtes du roi grimpèrent sur l'haodah et s'assirent dos à dos, Holbeck et le colonel sur le côté droit, qui est le siège d'honneur, Everest et le Marseillais sur le côté gauche.

« Tenez-vous bien », cria le colonel.

L'éléphant se dressa à ce moment sur ses jambes de devant, mais si brusquement, que l'haodah se trouva incliné à un angle de 45 degrés et que sans l'avertissement charitable du colonel le docteur eût roulé sur le sol. Puis, relevant son arrière-train, la bête géante rétablit son équilibre et se mit lentement en marche, avec ce dandinement particulier qui donne à ces animaux l'air de danser la polka.

« On se croirait à bord d'une chaloupe pendant un gros temps, dit Barbarous, qui, n'ayant jamais pratiqué semblable équitation, se cramponnait au dossier de l'haodah.

— Oui, dit Everest, l'allure de l'éléphant donne assez exactement la sensation du tangage et du roulis et, n'étaient son immense taille et ses proportions majestueuses, je ne m'expliquerais pas pourquoi les grands personnages de l'Inde préfèrent cet incommode animal au modeste cheval. »

Une troupe de cavaliers, coiffés de casques à aigrettes, richement vêtus et armés de lances à longues banderoles, escortaient l'éléphant et faisaient écarter la foule qui, en dehors de l'Armoudjân se pressait pour contempler les augustes étrangers.

Passant sous la haute porte du Soleil, où des gardes rangés lui rendirent les honneurs militaires, le cortège entra dans la ville et s'engagea dans la large et belle voie conduisant au Mahal.

La multitude devenait plus compacte encore. Les habitants, entassés sur les trottoirs, groupés sur les balcons et les terrasses des maisons, saluaient de leurs acclamations enthousiastes ces terribles chasseurs, nouveaux Hercules venant délivrer le pays du monstre qui le ravageait.

Holbeck, touché de cet empressement, répondait aux saluts de la foule par de petits gestes de la main pleins d'une condescendance souveraine. Quant à Barbarous, il étouffait d'orgueil satisfait et lançait de majestueux coups de chapeau aux dames hindoues garnissant les balcons.

« Décidément, dit-il à Everest, je finirai par croire tout de bon que je suis un grand personnage. Lorsque l'amiral Pâris arriva à Saint-Louis du Sénégal, on ne lui fit pas une plus belle réception. »

Mais le brave Marseillais n'était pas au bout de son admiration.

A l'entrée du cortège dans la grande cour du palais, les régiments de la garde royale présentèrent les armes, et les musiques militaires firent retentir la *Marseillaise*, — touchante attention du chef de musique, qui était un vieil Allemand au service du Maharajah. Puis, au moment où l'éléphant s'arrêta, le canon fit entendre sa voix et lança dans l'air onze coups retentissants. Le roi réparait la bévue de son ministre.

Holbeck, un peu assourdi par tout ce tapage, contemplait ce spectacle, quand il fut brusquement rappelé à la réalité par un choc violent. L'éléphant venait de s'agenouiller, inclinant cette fois l'haodah en avant. Perdant l'équilibre, le docteur fut lancé dans l'espace et tomba un peu rudement dans les bras du ministre Nâm Rao, qui, s'apprêtant à recevoir les hôtes de son maître, fut un peu surpris de cette brusque façon de se présenter.

Le docteur lui adressa ses excuses avec sa vivacité habituelle, et le colonel ainsi, que les deux compagnons d'Holbeck étant descendus à leur tour, on se mit en marche solennellement vers la salle du durbar.

Traversant tout un dédale de pièces luxueusement décorées, les visiteurs, escortés par les ministres, les Vakils, les Kilidars, les Thakours et tous les hauts dignitaires du royaume, entrèrent dans une vaste salle aux murs de marbre blanc, tendus de riches tapisseries.

Au fond, sur une estrade, trônait le roi, accroupi les jambes croisées au milieu d'un vaste divan tout lamé d'or.

En voyant entrer les Européens, le Maharajah descendit précipitamment de son trône et s'avança à leur rencontre.

Les visiteurs s'inclinèrent et le colonel, prenant la parole, dit :

« J'ai l'honneur de présenter à Votre Resplendissante Hautesse le docteur Holbeck et ses compagnons, messieurs Barbarous de Marseille et Everest Strangeton. »

Le roi serra la main du docteur, et, sans lâcher prise, conduisit Holbeck jusque sur l'estrade où il le fit asseoir à ses côtés, tandis qu'il invitait les autres Sahibs à prendre des sièges voisins.

« Grand et vénéré savant, dit alors Goulab Sing, s'adressant au docteur d'un voix emphatique, en apprenant ton arrivée dans mes États mon cœur s'est gonflé de joie ; ta présence est pour moi un honneur inespéré puisque toi, que les plus grands monarques seraient fiers de traiter en frère, tu as daigné jeter un regard bienveillant sur mon humble personne. Je sais que tu représentes à la fois la science, qui est la mère de l'humanité, et la France, qui partage avec l'Angleterre la gloire d'être la première nation du monde ; ton front est a mes yeux ceint d'une double auréole. Aussi laisse-moi te dire que mon royaume est à toi et que sur un simple signe ma faveur comblera celui que tu auras préféré. »

Le bon Holbeck était depuis la veille trop habitué aux hyperboles pour s'émouvoir de cette harangue tont orientale, et il montra ici encore combien son esprit subtil le mettait au niveau des plus hautes situations, car ce fut en courtisan accompli qu'il répondit :

« Sublime Maharajah, la modestie de votre langage surpasse l'immensité de votre grandeur, et votre nom brille d'un éclat sans pareil au milieu de l'illustre cohorte des rois de l'Inde. Qui donc ignore, de l'équateur aux confins boréaux, que Goulab Sing de Mahavellipour est un puissant monarque, tenant d'une main paternelle les rênes de l'État, renommé pour sa sagesse, grand par sa gloire et sa magnanimité et plein de bienveillance pour ceux qui, comme moi, ne sont que les humbles serviteurs de la science. Aussi, en mettant le pied sur la terre indienne, mon plus vif désir était de pouvoir contempler un si noble souverain. Désormais mon désir est satisfait. »

Le Maharajah répondit. Il monta encore d'un ton et compara le bon docteur à un arbre dont les fruits fertilisent le désert aride et l'âpre montagne.

Et ainsi, pendant une demi-heure, le roi et le docteur, semblables aux héros d'Homère, se lancèrent à

la tête les épithètes les plus ronflantes que peut fournir le vocabulaire anglais.

Barbarous riait dans sa barbe. Son intempestive gaieté faillit même deux ou trois fois interrompre ce majestueux entretien. Cet oubli des convenances diplomatiques lui attira un châtiment mérité.

Durant l'audience, deux des plus hauts dignitaires de la cour procédèrent à la cérémonie sacramentelle du *pânsopari;* l'un d'eux, armé d'une aiguière d'or, aspergeait d'eau de rose chaque invité, auquel le second remettait gravement un *pân.*

Le Marseillais se laissa asperger sans broncher, mais il resta fort interdit lorsque le second personnage lui tendit le petit carré de feuilles vertes roulées et piquées par un clou de girofle qui constitue le *pân.* Voyant ses voisins s'introduire ce paquet de verdure dans la bouche, il les imita bravement, mais au premier coup de dent il fit une affreuse grimace. Sous la feuille de bétel se cachait, selon l'usage, un affreux mélange de chaux vive, de cardamome et d'épices, capable d'incendier un palais européen.



Le café était servi. (P. 408, col. 1.)

Cependant Barbarous tint bon, et, ignorant que ce mélange n'est destiné qu'à être mâché, puis rejeté, il se mit en devoir de l'absorber le plus promptement possible.

A ce moment le Maharajah comparait Holbeck à une montagne dont les glaciers rayonnent sur la terre en eaux bienfaisantes.

Le petit docteur comparé à une montagne! C'était trop fort pour Barbarous. Sa bouche s'ouvrit en un formidable éclat de rire; mais le scandale de cette interruption fut épargné à la cour de Mahavellipour : le *pân*, glissant dans le gosier du Marseillais, arrêta le rire qui s'en échappait et le malheureux, étranglé, suffoquant, ne put que proférer un suprême cri de détresse.

On s'empressa aussitôt autour de lui et quelques gorgées d'eau fraîche le ramenèrent à la vie.

Mais cet incident avait rompu le charme : roi et docteur se firent une dernière révérence et l'audience fut levée.

« C'est dommage, dit Holbeck en remontant sur l'éléphant, j'aurais voulu voir jusqu'où le Maharajah aurait pu aller. Il m'aurait sans doute comparé au soleil faisant tourner le monde, et je lui aurais dit qu'il était l'univers dont l'astre radieux n'est qu'un atome. Après cela je crois qu'il aurait bien été forcé de donner sa langue au chat. »

XX

Le programme du colonel.

En choisissant le colonel Shaughnessy comme président du club des Tueurs de tigres, les sportsmen réunis à Mahavellipour avaient eu une heureuse inspiration. Il eût été en effet difficile de trouver un homme se consacrant plus entièrement et avec plus de conviction à la mission qui lui avait été confiée. Ceux qui le connaissaient savaient que ce vieil officier de l'armée des Indes était non seulement un aimable compagnon, un chasseur émérite, un gentleman accompli, mais encore un administrateur habile et conciliant.

Aussi aucun des habitants du camp de l'Armoudjân n'avait été étonné que le brave colonel, usant de son pouvoir discrétionnaire, eût dès les premiers jours fait afficher sur la porte du club une sorte de proclamation, dans laquelle les droits et les devoirs de ses administrés étaient clairement et nettement définis.

Dans sa proclamation le colonel, après avoir fixé le chiffre de la cotisation de chaque clubman, annonçait que le local du club était ouvert à tous les membres à partir du 1er août.

Les célibataires étaient avertis qu'ils étaient tenus, sous peine d'une forte amende, d'assister aux conférences journalières consacrées à l'examen des intérêts matériels du club et de sa mission spéciale. Pour plus de commodité, ces conférences auraient lieu à table, durant le dîner, et se continueraient dans la soirée afin de permettre aux membres mariés d'y assister. Enfin le colonel informait respectueusement les ladies et les misses que les grands salons de l'Armoudjân seraient à leur disposition tous les soirs, afin qu'elles puissent y discuter en commun la partie des travaux du cercle qui leur était réservée, c'est-à-dire les questions d'intérêt général, tels que fêtes, lunches, picknicks, lawn-tennis, parties de croquet et soirées dansantes.

En revenant du durbar, le colonel exposait au doc-

teur ses divers projets et les mesures qu'il avait prises.

« Nous avons sans doute peu de temps à passer ensemble, lui dit-il. Je tiens à faire mon possible pour que chacun emporte un bon souvenir de ce court séjour à Mahavellipour. Or je connais les hommes, et mes compatriotes en particulier; si je ne réussis pas à les occuper et à les obliger de s'amuser tous ensemble, ils se fractionneront bientôt en vingt coteries, qui se déchireront entre elles, et l'Armoudjân deviendra un enfer intolérable. Il faut que tous les hommes de bonne volonté m'aident à entretenir la gaieté et la bonne harmonie dans notre petite république... Je compte sur vous, docteur, sur votre grande et légitime influence pour atteindre ce but.

— Je vous promets mon concours de grand cœur, dit Holbeck, mais je crains que vous exagériez mon influence.

— Du tout, du tout, reprit le colonel, vous avez fait la conquête de toutes nos dames. Mrs Butnot ellemême m'a dit ce matin: « Savez-vous qu'il est très bien votre savant à lunettes », et, de sa part, voyez-vous, ce qu'elle a dit là est immense. C'est elle qui donne le ton ici. Songez qu'elle est la propre sœur du lieutenant-gouverneur du Rohilkand, sir Archibald Montrose.

— Ah! vraiment, dit Holbeck avec componction.

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire, reprit le colonel. Mais, pour revenir à mon club, je me suis arrangé de façon à ce que chacun y trouve un attrait particulier. D'abord j'ai un excellent cuisinier, ce qui est un point capital; puis la salle de lecture renfermera tous les journaux de la Péninsule, les magazines et périodiques d'Europe; il y a un billard dans la salle de jeu, des tables de whist et de boston, et les meilleurs cigares que j'ai pu trouver. Enfin des chikaris se tiendront en permanence pour conduire à la chasse ceux qui voudraient s'y divertir, sauf contre le Roi des tigres, car celui-ci est remis à quinzaine. Enfin aprèsdemain nous aurons une grande battue aux buffles sauvages; puis cricket match, fête au palais, picknick monstre, grand tournoi de croquet et de lawn-tennis pour jeunes gens des deux sexes, bal, *et cœtera*. Pour plus tard nous aviserons. Il me semble que, si les gaillards ne sont pas contents de mon programme, c'est qu'ils seront bien difficiles.

— C'est mon avis, dit Holbeck avec conviction.

— A ce soir donc, lui dit le colonel en le quittant. Nous inaugurerons nos conférences intimes et étudierons les graves problèmes qui nous préoccupent. »

En rentrant dans la tente, le docteur dit à Everest :

« Vous avez entendu ce qu'a dit le colonel?

— Fort bien, dit le jeune homme. C'est un véritable accaparement.

— Voyons, mon cher Everest, faites bon visage à mauvaise fortune. Quinze jours sont bien vite passés, et du reste ne jouissez-vous pas de toutes les prérogatives d'humilité que vous réclamiez? Vous étiez malheureux parce que vous étiez riche et lord, vous êtes ici le premier pauvre diable venu, soyez heureux.

— Je n'ai, en effet, pas à me plaindre, reprit le jeune homme sans dissimuler complètement une pointe d'amertume, personne ne s'occupe de moi. Pas une de ces dames ne m'a seulement adressé la parole.

— Ah! dit le docteur en souriant, on n'est jamais content. Mais cependant il me semble vous avoir vu causer assez vivement à table avec votre voisine, miss Shaughnessy.

— J'ignorais que cette demoiselle fût la fille du colonel, » dit Everest. Mais ce petit mensonge, dont il ne put s'expliquer la raison, le fit rougir jusqu'aux oreilles et il se hâta d'ajouter, pour dissimuler son trouble : « Je n'ai du reste échangé que quelques paroles avec elle.

— Et vous avez, ma foi, eu tort, dit Holbeck; je n'ai causé avec elle qu'un instant et elle m'a fait l'effet d'une enfant charmante, pétillante d'esprit et de bonne humeur.

— Quel beau feu t'enflamme, ami Holbeck! s'écria Barbarous; si je ne savais que tu es le modèle des vieux garçons endurcis, je croirais...

— Eh bien, oui, j'ai voué à cette charmante enfant une profonde affection, déclara le docteur avec emphase, non pas parce qu'elle est jolie et aimable, ce qui ne gâte rien, mais pour son beau dévouement à son vieux père, comme je vous l'ai conté ce matin.

— Ce qui me plaît dans l'organisation du colonel, dit Barbarous, que les questions de sentiment intéressaient peu, c'est que les conférences se tiendront à table; comme cela, si l'on s'occupe de questions ennuyeuses, on pourra faire autre chose que parler. Je n'ai du reste jamais su faire de discours autre part qu'à table. Une fois, me trouvant par hasard dans une réunion electorale à Marseille, j'adressai une observation au président parce que j'avais au-dessus de ma tête un quinquet qui filait et dont l'odeur était insupportable; on crut que je demandais la parole, et, avant que je pusse m'en défendre, on me poussa à la tribune. Quand je me trouvai perché dans cette boîte et que je vis tous ces yeux braqués sur moi, cela me fit une telle impression, que je restai muet. En vain le président me dit : « La parole est au citoyen Barbarous », et les assistants me criaient : « Parlez! expliquez votre opinion »; il eût été bien simple de leur dire : « Citoyens, c'est le troisième quinquet à droite qui fume »; je ne pus pas desserrer les dents et les électeurs indignés m'arrachèrent de la tribune et me jetèrent à la porte.

— Qui sait? dit Holbeck, si tu avais seulement ouvert la bouche, ils t'auraient nommé député. A quoi tiennent le sort d'un homme et les destinées d'un pays! »

Le soir venu, les trois amis prirent le chemin du club. Barbarous, subitement saisi d'une soif intense d'élégance, avait endossé son habit noir sans murmurer. « Il est encore un peu juste, avait-il dit, mais il se fera avec le temps; je me sens déjà plus libre dans les entournures. »

La table du *mess* était aussi luxueusement servie que la veille; mais cette fois ladies et misses n'ornaient plus le pourtour de leurs riches toilettes ; parmi les hommes les célibataires seuls avaient répondu à l'appel du colonel, sauf une exception toutefois : le petit général Butnot avait déserté le foyer conjugal pour se joindre aux joyeux *bachelors*, et ce, sur l'autorisation de la superbe mistress Butnot, qui lui avait déclaré qu'elle se passerait très aisément de sa présence. Ajoutons que l'excellent, mais minuscule sportsman, malgré sa vive affection pour son vieux camarade Shaughnessy, n'avait pas vu sans quelque jalousie sa promotion au pouvoir présidentiel, et qu'il comptait lui disputer une partie de son « excessive » influence.

La fête de la veille avait rompu la glace, et les sportsmen se retrouvèrent comme s'ils étaient déjà de vieilles connaissances. Aussi le repas commença au milieu des rires bruyants et des gais propos suscités par le souvenir des incidents qui avaient clos la cérémonie d'inauguration. Puis, aux approches du dessert, lorsque les formidables appétits britanniques se trouvèrent apaisés, la conversation devint plus sérieuse et le fameux *daily evening meeting*, la conférence, commença.

« Gentlemen, dit le président, le moment est venu d'aborder le grave sujet qui nous préoccupe. Parlons un peu du Roi des tigres. »

Des *hear! hear!* s'élevèrent de tous côtés et ramenèrent au silence quelques membres inattentifs.

« Gentlemen, reprit le colonel, le but de notre expédition est d'une si haute gravité, qu'il mérite que nous nous y préparions par une étude mûrement approfondie. Je crois que vous serez tous de mon avis lorsque je vous aurai exposé mes raisons pour remettre son exécution à une époque un peu éloignée.

» Laissez-moi vous dire tout d'abord que je suis certain qu'il n'y a pas un seul d'entre nous qui ai tété attiré ici par l'appât qu'une prime aussi énorme pourrait exciter dans des âmes cupides. Non, messieurs, une semblable insinuation serait une injure pour votre caractère. Tous nous nous sommes sentis émus par le spectacle de ce peuple opprimé, tendant vers nous ses bras suppliants, et nous sommes accourus, pleins d'une noble ardeur, pour accomplir cette mission, que je n'hésite pas à qualifier de hautement philanthropique. »

De nouveau, les *hear! hear!* s'élevèrent de tous les coins de la table.

« Dira-t-on que nous sommes venus ici à la recherche d'une vaine gloire? reprit le président. Je crois, messieurs, qu'il n'est aucun d'entre nous qui n'ait fait ses preuves en maintes rencontres avec les redoutables hôtes des jungles; sur ce point notre réputation est faite, solidement établie. Une peau de tigre de plus ou de moins ne pourrait, pour nous, peser dans la balance. Il me suffirait de dire au plus jeune d'entre nous : « Le club des Tueurs de tigres vous a choisi, partez »; et seul, à pied, tapi dans les broussailles, il irait affronter le monstre, la tête haute, le cœur ferme.

» Mais, messieurs, notre expérience nous met précisément à l'abri de cette folle témérité qui dédaigne les conseils et s'en remet au hasard pour assurer la victoire. Nous savons tous que la chasse au tigre n'est pas un jeu d'enfant et que, pour mériter vraiment le titre dont nous sommes fiers, il faut joindre au courage le sang-froid, la présence d'esprit, la prudence et cent autres qualités.

» L'adversaire que nous avons devant nous n'est pas un ennemi vulgaire. Par son astuce et sa ruse, plus que par sa férocité inouïe, il a bien mérité son nom de « Roi des tigres ». Il a déjoué jusqu'ici tous les moyens combinés pour l'abattre, et il ne faut pas tellement dédaigner nos confrères indiens, pour que nous soyons sûrs de réussir là où ils se sont déclarés impuissants. Il y a vingt ans, messieurs, un fait à peu près semblable à celui qui nous occupe se produisit. Un tigre mangeur d'hommes ravageait la route de Mhow à Indore; les sportsmen britanniques voulurent en débarrasser le pays, mais plusieurs succombèrent dans la lutte, et c'est un chikari indigène qui par un hasard heureux remporta la victoire. Pour nous, notre honneur est engagé et nous ne quitterons Mahavellipour que le jour où la peau du Roi des tigres aura été clouée sur la porte de notre club. »

Un tonnerre de bravos accueillit cette fière déclaration.

« C'est donc avec de multiples précautions qu'il convient d'aborder notre ennemi, afin d'arriver sûrement, et d'une façon honorable, au résultat que nous ambitionnons. Car, si nous voulons le succès, nous tenons cependant à ne pas l'acheter au prix de sacrifices douloureux ou susceptibles de jeter sur notre joyeuse réunion un irréparable voile de deuil.

» Avec votre assentiment, messieurs, je vais donc dresser un plan de campagne. Des chikaris, postés par tout le pays, nous tiendront au courant des mouvements du Roi des tigres, et, lorsque nous serons bien assurés de ses habitudes, nous nous unirons dans un effort commun pour l'anéantir. »

Le colonel se rassit. La fin de son discours ne semblait pas avoir eu grand succès auprès de l'assemblée. Aussi le petit Butnot profita-t-il de cette froideur évidente pour dire :

« Je demanderai à notre président ce qu'il entend par ces mots « un effort commun ». Ferons-nous une battue générale? nous retrancherons-nous dans des affûts?

— Nous adopterons l'un ou l'autre moyen, répondit le colonel, selon les circonstances. Peut-être même ferons-nous appel à l'initiative individuelle.

— Pour ma part, reprit le général, j'appuie particulièrement cette dernière motion. En effet, quoique je me joigne aux paroles élogieuses que le président a adressées à nos collègues, il est peut-être parmi nous de jeunes sportsmen qui seraient désireux de

conquérir à la fois une récompense noblement méritée et une glorieuse renommée. Je propose que, après mûre réflexion, le club désigne celui de ses membres qui lui paraîtra le plus propre à tenter l'aventure et à soutenir l'honneur commun. Ce membre pourra être choisi sur sa demande, et, dans le cas où plusieurs compétiteurs s'offriraient, le sort décidera.

— Approuvé! s'écrièrent toutes les voix.

— Ce qui n'empêche nullement notre cher président de prendre les prudentes mesures qu'il nous a proposées et qui ont notre approbation, » ajouta vivement Butnot, qui voulait atténuer l'échec qu'il venait d'infliger à son ami.

Là-dessus on se leva de table et on passa dans une salle voisine, où le café était servi. Bientôt les cigares furent allumés et un nuage de fumée odoriférante s'éleva au-dessus des groupes. Les clubmen mariés arrivèrent se joindre à leurs collègues et la discussion reprit, mais sans ensemble.

Les jeunes gens, riant, plaisantant, entouraient Barbarous, qui, superbe d'élégance, narrait quelques-uns de ses plus célèbres exploits.

Est-il besoin de dire que l'épopée du lion et de l'antilope eut un immense succès, non moins que l'incident tragico-comique de la lampe et de l'éléphant?

Dans un coin de la salle, les hauts personnages, généraux, colonels, magistrats, discutaient gravement des questions sérieuses.

« Moi, dit tout à coup Holbeck, dont les bésicles d'or étincelaient au milieu de ce groupe d'uniformes brodés, je mets à ce point de vue le grog au schiedam au-dessus de tout.

— C'est tout simplement parce que vous ne connaissez pas le *peg*, lui répondit son joyeux collègue, le docteur Gunningham.

— Le *peg!* dit Holbeck avec surprise.

— Le nom vous étonne, reprit l'Anglais; il est en effet bizarre; *peg* signifie cheville, et, comme dans notre pays les cercueils sont chevillés et non cloués, on sous-entend qu'à chaque peg que l'on boit c'est une cheville que l'on ajoute à son cercueil. Quant à la préparation elle-même, elle est d'une simplicité que notre président n'hésiterait pas à qualifier de hautement pratique. Vous prenez un *tumbler*, vous y versez du *brandy* jusqu'à moitié de sa hauteur et vous le remplissez avec un flacon de *soda-water*. Puis, à mesure que vous buvez le mélange, vous rétablissez l'équilibre avec du brandy.

— Jusqu'à ce qu'en fin de compte, dit Holbeck, vous n'ayez plus dans votre verre que de l'eau-de-vie pure. Grand merci. Je vois que votre peg est à la hauteur de sa sinistre appellation.

— Oui, dit M. Cunningham; aussi, quand on survit à l'usage du peg, c'est que la mort ne veut pas de vous. Et cependant, par vaine gloriole, c'est à cette boisson que s'adonnent les jeunes gens que nous envoie chaque année l'École militaire de Woolwich.

— Eh bien, dit Holbeck, je m'en tiens à mon grog au schiedam. »

Les cigares terminés, on passa au salon où les dames étaient réunies.

Holbeck s'était emparé du bras d'Everest et, malgré une légère résistance du jeune homme, il l'entraîna vers un angle du salon où les jeunes misses, assises autour d'une table, se livraient à leurs travaux d'aiguille ou de tapisserie.

Avisant miss Shaughnessy, il s'arrêta devant elle, et, lui présentant son compagnon:

« Voici mon jeune ami, lui dit-il, qui vient s'excuser de ne pas s'être fait encore présenter à la fille de notre président. Monsieur Everest Strangeton de... — il fut sur le point de dire comme jadis: « de Grosmore Castle, » mais il se reprit à temps et ajouta: — de Londres.

— M. Strangeton m'a déjà fait l'honneur de se présenter lui-même, dit la jeune fille avec un gracieux sourire, et nous sommes presque de vieux amis. »

Et avec une affabilité toute britannique, elle tendit au jeune homme une main que celui-ci serra respectueusement, mais non sans un certain embarras.

« Enchanté de ce que vous m'apprenez, miss Mary, » dit le bon Holbeck étonné, et il s'éloigna en murmurant: « Ah! mylord, vous trompez votre vieux mentor. »

A suivre. LOUIS ROUSSELET.

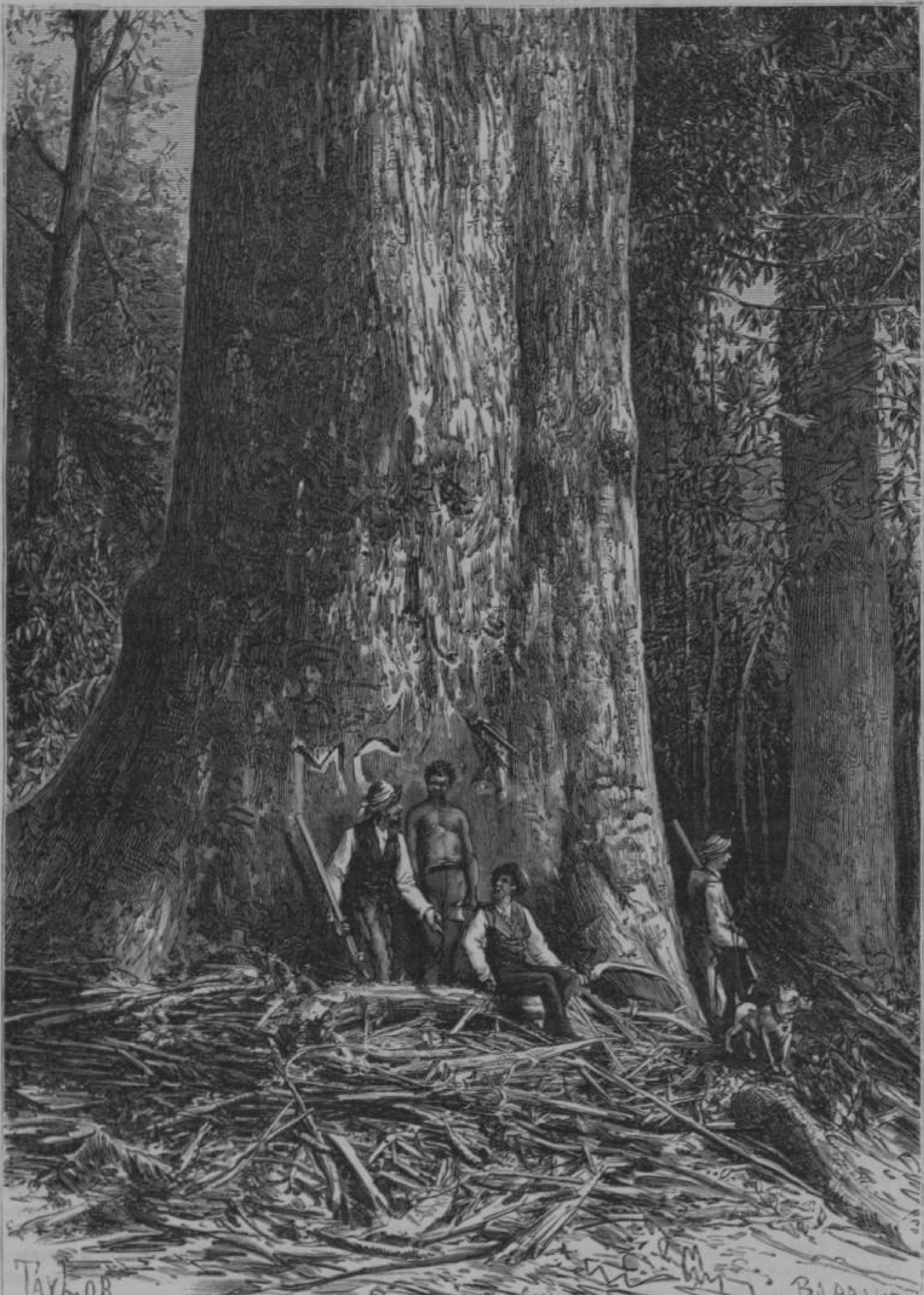


L'EUCALYPTUS

La Californie a le séquoia, l'Australie a l'eucalyptus : ce sont les géants du monde végétal.

L'eucalyptus appartient à la famille des myrtacées. Il forme un genre qui compte de nombreuses espèces, cent, dit-on; mais on n'en connaît bien que cinquante, et toutes sont originaires de l'Australie, où ces arbres sont plus particulièrement appelés gommiers blancs, *white gum trees*, gommiers bleus, *blue gum trees*. Nous sommes en pays anglais.

Le nom d'eucalyptus, *bien couvert*, vient d'une particularité étrange: une sorte de coiffe couvre la fleur avant son épanouissement; c'est le limbe du calice qui tombe enfin pressé par les étamines, et celles-ci se dressent et s'étalent en élégants panaches. Ces



Le Big Ben, le géant des eucalyptus (P. 410, col. 1.)

fleurs, ordinairement blanc jaune, naissent tantôt solitaires à l'aisselle des feuilles et tantôt en ombelle.

Cinquante mètres, telle est la taille ordinaire de ces splendides colosses à la tige droite et régulière, à l'écorce glabre et gris cendré, aux rameaux anguleux, aux feuilles persistantes et coriaces de dix à trente centimètres de long sur trois à six de large, d'un beau vert glauque, ponctuées de taches transparentes ou perforées.

Mais dans les montagnes où les gommiers se pressent « aussi drus que des tiges de blé dans un champ », combien dépassent cette hauteur de cinquante mètres! « Ils s'élancent droits et minces à la recherche de la lumière. J'en mesure de deux pieds de diamètre qui ont plus de cent pieds de haut, dit un voyageur; j'en trouve d'énormes, mais leur hauteur n'est plus dans le même rapport... Les plus élancés sont les plus élégants, mais ils ont un feuillage moins touffu. J'en vois de douze pieds de diamètre qui atteignent plus de trois cents pieds. »

Le géant des eucalyptus, et les Australiens en sont fiers, est le Big Ben, le gros Benjamin, pour parler positivement français. Il a, dit-on, quatorze mètres de circonférence et plus de cent trente-trois mètres de hauteur. On lui donne deux mille cinq cents ans.

Deux mille cinq cents ans, c'est sept cents ans avant l'ère chrétienne, temps de la fondation de Rome!

Le Big Ben est le plus grand arbre connu.

Un autre voyageur parle d'un gommier presque aussi haut et dont le tronc creusé par les années, peut abriter quatre hommes à cheval.

Faut-il croire que vers les sources du Yarra et du Murray il y ait des eucalyptus de cent soixante-six mètres? Leur cime ombragerait le plus haut clocher du monde, celui de la cathédrale de Strasbourg.

Avant l'établissement des Européens en Australie, les naturels faisaient d'un eucalyptus ou d'un groupe d'eucalyptus le centre de la tribu : c'était l'arbre sacré. L'espace qu'il couvrait formait le lieu de réunion, et bientôt le « bocage de la mort ». On s'éloignait par la suite, la tribu s'étendant, s'agrandissant; on choisissait d'autres centres, qui devenaient à leur tour des champs de l'éternel repos, et tous ces « bocages » restaient saints et vénérés.

L'eucalyptus a été aperçu pour la première fois par Labillardière, dans la terre de Van Diémen ou Tasmanie, le 6 mai 1792, pendant le voyage des navires la *Recherche* et l'*Espérance*, ordonné par la République française pour retrouver les traces de l'infortuné La Pérouse. C'était un eucalyptus à bouton : le nom de l'espèce vient du bouton floral qui, recouvert de son opercule, ressemble parfaitement à un bouton d'habit.

Cet eucalyptus à bouton ou *globulus*, type du genre, donne un bois plus dur, plus résistant que tous nos bois d'Europe. Il se conserve également et à l'air et dans l'eau. On l'emploie surtout pour la construction des navires, la grosse charpente, les traverses de chemins de fer, etc.

C'est une source de richesse pour l'Australie; la seule terre de Van Diémen en exporte chaque année pour quinze millions de francs: planches de vingt mètres de long sur trois ou quatre de large et dix centimètres d'épaisseur. Les Anglais, qui ne doutent de rien, en préparent même de plus de cinquante mètres de longueur, mais le transport de telles masses est difficile.

Doublement précieux, et par l'excellence de son bois et par l'étonnante rapidité de la croissance de l'arbre, cinq à six mètres en hauteur par an, l'eucalyptus à bouton a été importé dans notre continent: il n'a jamais réussi que dans le sud de l'Europe et le nord de l'Afrique. On le cultive depuis quelques années avec succès en Algérie, où il forme aujourd'hui de véritables forêts, sources de richesses pour notre colonie et où ses jeunes plantations ont déjà assaini quelques-uns des districts les plus fiévreux.

L'eucalyptus robuste atteint ou surpasse en taille l'eucalyptus à bouton. On a donné à son bois veiné et rougeâtre le nom d'acajou de la Nouvelle-Hollande.

L'eucalyptus résineux, à branches flexibles comme celles du saule pleureur, n'arrive point aux énormes proportions de l'eucalyptus à bouton, mais il est d'utilité première dans le pays, à cause de son écorce subéreuse et du suc qu'il fournit. Deux cents litres environ de ce suc coulent par an de chaque tronc: matière épaisse, rougeâtre, qui se dessèche par petites masses irrégulières et dures; c'est une sorte de gomme, c'est du tannin, et un résidu soluble dont on on se sert pour la teinture en rouge. Quant à l'écorce, enlevée par grandes plaques, et l'opération est facile, elle sert de toit aux cases des naturels.

L'eucalyptus résineux et l'eucalyptus poivré donnent des huiles essentielles très précieuses.

L'eucalyptus mannifère laisse suinter à la surface de ses feuilles une substance analogue à la manne.

Une autre espèce, dans les districts aurifères, donne du gaz, disent les Australiens; c'est une huile qui brûle si parfaitement, qu'on l'emploie pour l'éclairage public dans plusieurs villes.

L'un de ces eucalyptus huileux, de petite taille, se propage avec une étonnante facilité, et couvre dans les solitudes de vastes étendues. Présent de Dieu même, cet arbrisseau bienfaisant entre tous est la fontaine du désert: le voyageur épuisé coupe-t-il une des nombreuses racines qui rampent à la surface du sol, une eau abondante et pure en découle aussitôt.

Nous avons dans nos jardins et nos parcs les *eucalyptus robusta, resinifera, cordata,* et treize ou quatorze autres espèces. Isolés ou par petits groupes de trois, ils produisent le plus bel effet. On les garde l'hiver en serre chaude.

Mme BARBÉ.

CLOCHES ET SONNERIES [1]

X

La reine Isabeau voulait être couronnée, elle voulait faire son entrée dans ce Paris où elle n'avait jamais été, le roi ayant jusqu'à cette heure tenu résidence en divers palais et villes royales sans jamais montrer aux Parisiens celle qui semblait devenir chaque jour plus belle, bien qu'elle menaçât déjà, comme l'avait dit naguère le duc Frédéric son oncle, de devenir trop en embonpoint. Le roi l'aimait si fort, qu'il ne lui pouvait rien refuser; aussi, bien que les coffres de l'épargne fussent presque vides et que la belle entrée qui se devait faire fût une grande dépense pour le trésor, le roi ordonna-t-il les plus grands préparatifs, si bien qu'il partit lui-même pour Paris, y devançant la reine, afin de s'assurer que tout avait été ordonné selon sa volonté. Ce fut le vingtième jour du mois d'août 1389 que la reine Isabeau partit de Saint-Denis, où elle était arrivée la veille, pour faire son entrée dans la bonne ville de Paris.

Si les pauvres gens souffraient et si le peuple était écrasé sous les aides, taxes et gabelles plus encore que par le passé, il n'y paraissait pas ce jour-là dans les rues, tant la foule qui s'y pressait paraissait joyeuse et de belle humeur. Ceux qui n'avaient ni pain ni habits étaient restés cachés dans les demeures, on n'avait que faire d'eux, il y avait assez de gens pour crier « Noël ! » et pour empêcher le cortège de la reine d'avancer. Les dames étaient en litières richement parées; seule, la jeune duchesse, femme du frère unique du roi, et sa jeune tante Jeanne de Boulogne, qu'avait récemment épousée le duc de Berry, se tenaient sur leurs belles haquenées blanches à côté de la litière de la reine, et elles attiraient tous les regards par leur beauté. Parmi les douze cents bourgeois de Paris à cheval et vêtus des mêmes couleurs qui bordaient le chemin que devait suivre la reine, on discutait à demi-voix la beauté des princesses. La duchesse de Touraine, Valentine de Milan, avait ses admirateurs; beaucoup se plaisaient aux cheveux blonds, au teint rosé de la jeune duchesse de Berry; toute belle que parût Madame la reine assise dans sa litière, les Parisiens ne savaient pourquoi ils lui préféraient sa belle-sœur et sa tante. « Elle a l'air hautain et dur, dit enfin un vieux bourgeois qu'on avait à grand peine hissé sur son cheval, tant il était gros et pesant. Madame de Berry regarde avec bonté ceux qui passent, mais Madame la reine n'a pas l'air de penser que tous ceux-ci qui sont ses sujets et qui crient « Noël ! » à son passage sont des hommes et des femmes comme elle. Dieu nous garde de jamais lui crier merci ! »

En arrivant au palais du Louvre, deux jours avant l'entrée de la reine, le roi avait été informé qu'un chariot venu de Normandie était arrivé le matin même en la cour, et que ceux qui l'avaient amené demandaient à lui parler. Le roi sourit à la pensée de la Normandie; il n'avait jamais oublié l'émotion qu'il avait éprouvée à Rouen lorsque le peuple tout entier s'était jeté à ses genoux, pour le remercier, après qu'il eût fait grâce. Il n'avait pas oublié Guillemette Legras et la joie qui brillait dans ses beaux yeux. Aussi n'hésita-t-il pas un instant, lorsque ceux qui étaient de service en sa chambre introduisirent auprès de lui un homme et une femme vêtus comme de bons et riches bourgeois et qui se prosternèrent de suite à ses pieds. « Vous êtes Guillemette, la fille de Jean Legras, » dit-il aussitôt, en tendant la main à la jeune femme pour la relever. « Et la femme de Pierre Allain, » répondit le Normand, qui se relevait en même temps que sa femme et sans en attendre l'ordre. Guillemette reprit doucement: « Je suis aise que Monseigneur me reconnaisse, il n'a pas dans le royaume cœurs qui lui soient plus dévoués que les nôtres. — Et votre père? demanda le roi, qu'est-il devenu depuis qu'il prétendait à partager mon trône? — Mon père est mort depuis longtemps, monseigneur, et la voix de Guillemette devenait triste et grave. C'est en vain que Monseigneur lui avait fait grâce, il avait eu trop grand peur, le jour où il fut traîné contre son gré en la place pour y voir couler le sang. Il se reprochait toujours d'avoir dit *oui* aux exécutions qu'on ordonnait par sa bouche. Il lui semblait entendre les cris des malheureux qu'on égorgeait. Il ne voulait plus sortir de sa chambre, pas même pour parler à ses ouvriers et aller en sa boutique. Il ne s'est guère passé de temps qu'il n'ait rendu son âme à Dieu. Je me suis mariée alors, car je ne pouvais suffire seule aux affaires, et mon mari est venu avec moi pour offrir à Monseigneur les fruits de notre commerce, qui est bon et grand en la ville de Rouen. »

Le roi aimait fort les présents, il s'en amusait et il était content quand il pouvait dérober quelque joyau à la rapacité de ses oncles ou de leurs serviteurs. « Je vous sais bon gré de m'être venue voir, dame Guillemette, dit-il, que m'avez-vous donc apporté? — Cent aunes de notre plus beau drap d'écarlate, dit aussitôt Pierre Allain, pour vêtir les valets de Monseigneur à l'entrée de Madame la reine. » Le roi eût mieux aimé recevoir un joyau ou une pièce de vaisselle, mais il était trop affable et gentil prince pour en laisser rien paraître: « Cent aunes de drap d'écarlate! dit-il, je suis sûr qu'elles seront bien venues au surintendant de mon hôtel, qui se lamentait, m'a-t-on dit, que les livrées des valets fussent si râpées qu'on voyait le jour au travers de leurs habits. Je lui commanderai d'en garder un morceau pour m'en faire un chaperon quand je vais à la chasse. Grand merci, dame Guillemette, grand merci, Pierre Allain, la reine saura d'où sont venues à mes gens ces braveries inaccoutumées; les bourgeois de Paris en seront jaloux. Ne pourriez-vous demeurer deux jours pour voir l'entrée de ma femme et les belles fêtes qui se préparent? Ce serait chose à raconter aux gens de Rouen. »

1. Suite et fin. — Voy. pages 266, 283, 299, 315, 331, 347, 368, 378 et 395.

Guillemette secouait la tête. « J'ai laissé un enfant en son berceau et trois autres en mon logis pour venir ici, monseigneur, dit-elle. Je n'aurais pas voulu que mon mari vît Monseigneur sans moi; ce m'est une joie d'avoir encore une fois vu son visage, mais point n'ai-je besoin de regarder autre chose, et Madame la reine ne sait seulement pas qui est Guillemette. — Vraiment si, le roi, je lui ai plus d'une fois raconté comment vous aviez obtenu la grâce de votre père. » Mais Guillemette répétait: « J'ai laissé un enfant dans son berceau! » Les deux Normands remontèrent dans leur chariot allégé de son riche fardeau, et ils reprirent le chemin de Rouen, tandis que les tailleurs s'escrimaient déjà à couper le beau drap écarlate. « Jamais les valets de l'hôtel du roi n'ont-ils été si braves qu'ils le seront pour l'entrée de Madame la reine, » disaient-ils tout en travaillant.

Les tailleurs avaient réussi, en se pressant grandement à fournir les livrées pour le jour de la fête; le chaperon du roi était fait. De bon matin, il dit au sire de Savoisy, son chambellan: « Je te prie, prends un bon cheval, je monterai derrière toi, nous nous habillerons de façon à n'être point reconnus et nous irons à Paris voir l'entrée de ma femme. » Le sire de Savoisy n'en voulait rien faire, trouvant l'aventure dangereuse, mais le roi savait se faire obéir quand il voulait, et le chambellan fut obligé de monter à cheval, le roi derrière lui, qui avait coiffé son chaperon écarlate. Les valets de l'hôtel, dans leurs éclatantes livrées, encombraient les cours; le roi et son compagnon sortirent du palais par une porte de derrière. Lorsqu'ils rejoignirent le cortège, la reine, les dames et seigneurs n'étaient encore arrivés qu'à la première porte Saint-Denis. La foule était si grande, qu'il semblait que le monde entier eût été là mandé.

Les chevaux de la litière de la reine avançaient au petit pas, ainsi que les haquenées des duchesses de Touraine et de Berry; à peine pouvait-on se faire place auprès de la fontaine de la rue Saint-Denis, toute couverte et parée d'un drap de fin azur, peint et parsemé de fleurs de lis d'or; sur les piliers de la fontaine étaient représentées les armes de France et de Bavière, et là étaient dix jeunes filles richement parées, avec des chaperons d'or sur la tête, qui offraient aux passants du vin bon et clair qui coulait sans cesse de la fontaine dans de beaux hanaps d'or ciselé. Chacun se pressait pour boire, et aussi firent le roi et le sire de Savoisy, qui avaient grand soif par la chaleur et la poussière, et le roi dit que le vin était excellent.

Sur le moutier de la Trinité, sur la rue, on voyait un échafaud et sur l'échafaud était ordonné le palais de Saladin et toutes sortes de personnages, les chrétiens d'un côté et les Sarrasins de l'autre. Là se tenaient par personnages tous ceux de marque qui furent au pas d'armes de Saladin, les rois de France et d'Angleterre avec leurs pairs. Quand la reine de France fut amenée devant l'échafaud dans sa litière, le roi Richard se sépara de ses compagnons et attaqua les Sarrasins avec le congé du roi de France, en sorte qu'il y eut là grand assaut d'armes qui dura assez longtemps. Le roi voulait se joindre au personnage qui représentait le roi Richard, et le sire de Savoisy eut grand peine à le retenir. Aussi se poussait-il dans la foule pour avancer, si bien que les huissiers lui donnèrent de bons coups de baguette pour le faire reculer, et la duchesse de Touraine, regardant par hasard du côté où il se trouvait, crut reconnaître son beau-frère sous le chaperon écarlate; se penchant vers la duchesse de Berry, elle lui dit à demi-voix que Monseigneur était là dans la foule, déguisé et qui semblait s'amuser bien fort. Quand Jeanne de Boulogne chercha dans la foule, le roi avait disparu.



Les bourgeois à cheval bordaient le chemin. (P. 411, col. 1.

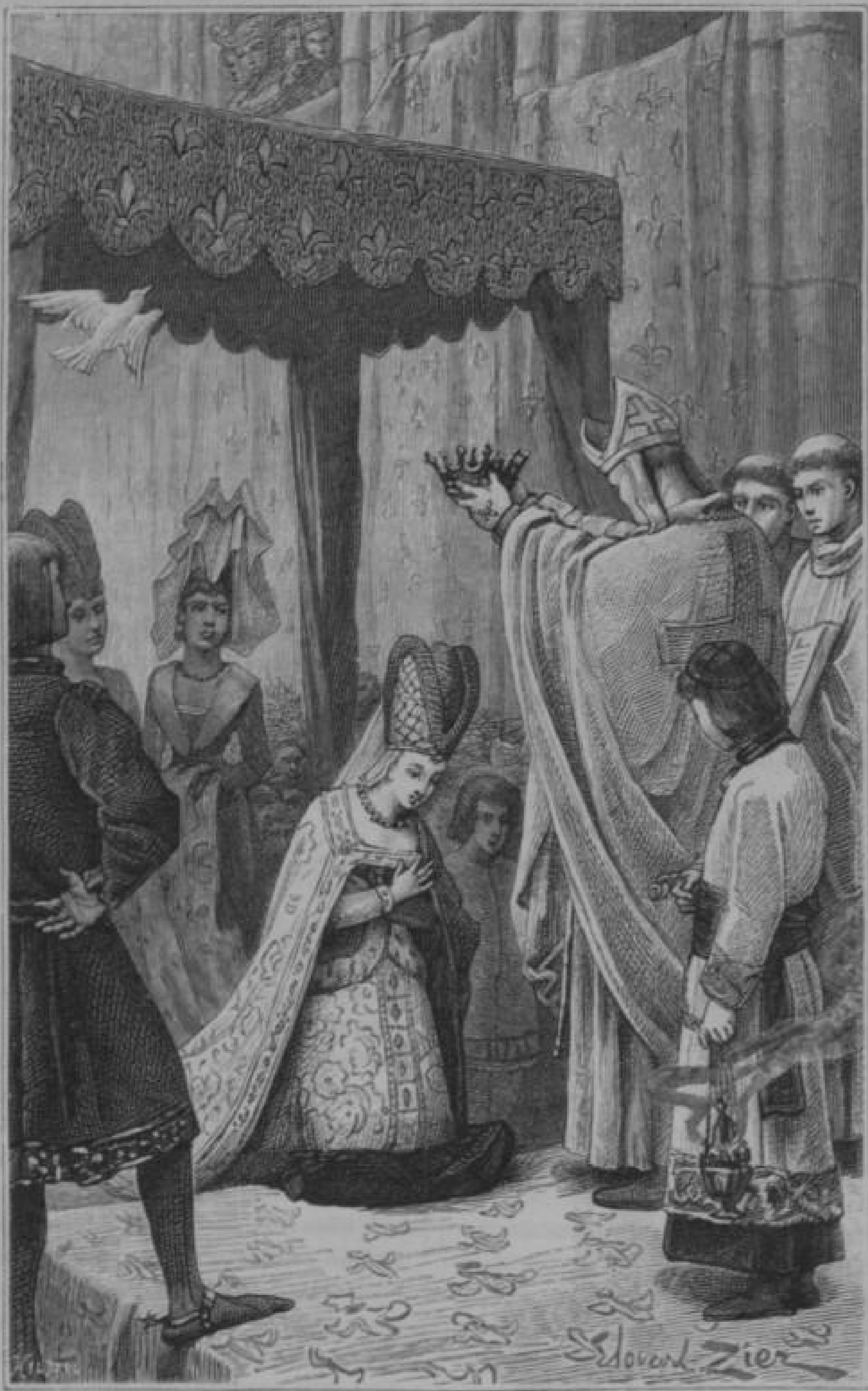
Le cortège royal était parvenu à la seconde porte Saint-Denis, où il y avait un château richement ordonné et au-dessus un ciel richement étoilé, où se tenaient, par signes, Dieu séant en sa majesté, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et dans ce ciel des enfants de chœur en forme d'anges qui chantaient très doucement. Quand la reine approcha dans sa litière, le Paradis s'ouvrit et deux anges en descendirent, qui tenaient dans leurs mains une très riche couronne d'or garnie de pierres précieuses, et les deux anges la mirent sur la tête de la reine en chantant ces vers:

> Dame enclose ès fleurs de lys,
> Reine êtes vous de Paris,
> De France et de tout le pays;
> Nous nous rallons en paradis.

Le roi était tout près, qui dit assez haut pour que ses voisins l'entendissent: « Reine êtes-vous en premier lieu de Charles VI au nom de Dieu. »

Toutes les maisons étaient tendues de belles tapisseries représentant par personnages diverses histoires, si bien qu'on eût passé longtemps à les regarder.

Ainsi vint-on le petit pas jusque devant la porte du Châtelet, où se trouvait un château ouvré et charpenté en bois avec des guérites aussi fortes que pour durer quarante ans, et là, à chacun des créneaux, se tenait un homme d'armes armé de toutes pièces, et sur ce château un lit paré, ouvré et entouré de rideaux aussi richement que pour la chambre du roi, et ce lit était appelé le lit de justice, et dedans, par figure et par personnage, était couchée madame sainte Anne. Autour de ce château, qui couvrait un grand espace, se voyait une garenne avec foison de ramée et dans la ramée grand foison de lièvres et de lapins et d'oisillons, qui volaient par dehors et y revolaient en sûreté par la crainte qu'ils avaient en voyant le peuple. Une colombe blanche s'était venue poser cependant sur l'épaule du roi, qui avança sa main et la prit, la mettant dans son sein, et il la caressait si doucement, qu'elle demeura volontiers avec lui. Pendant ce temps sortait du bois un cerf blanc près du lit de justice, et de l'autre côté un lion et un aigle qui s'approchèrent du cerf. Au même instant six jeunes filles parurent, richement parées, tenant en leurs mains des épées nues, qui s'avancèrent vers l'aigle et le lion comme pour défendre le cerf et le lit de justice, si bien que tout le peuple applaudit, et la reine, qui ne disait mot dans sa litière, s'écria tout haut que ceci était vraiment beau et bien fait. Au moment où le cortège débouchait dans la rue qui mène à l'église, un maître ingénieur venu de Gênes se trouva là, qui avait attaché une corde tout au plus haut de la haute tour de la cathédrale, laquelle traversait bien loin et par-dessus tous les toits pour être fixée à la plus haute maison du pont Saint-Michel. A l'heure même le maître, portant deux cierges allumés parce qu'il était tard, sortit de son échafaud sur la tour et s'assit sur la corde, puis toujours chantant doucement, il la suivit tout au travers de la rue, toujours tenant les deux cierges qui ne branlaient pas dans sa main, et tout le peuple s'émerveillait fort de son adresse et de sa légèreté.



Il la plaça sur la tête de la reine. (P. 414, col. 1.)

Comme la reine sortit de sa litière, à la porte de l'église, reçue par tout le clergé à grand appareil, le roi sauta à bas de son cheval, et disant à son chambellan : « Attends-moi là, Savoisy, » il se glissa dans l'église, avec le peuple qui commençait à y entrer, et, toujours poussant jusqu'à ce qu'il se trouvât au premier rang, il vit la reine menée par l'église et le chœur jusqu'au grand autel. Là elle s'agenouilla, priant Dieu bien dévotement à ce qu'il semblait. Le roi avait mis le genou en terre au milieu de la foule,

priant aussi. Beaucoup de gens parmi le peuple en firent autant, et il paraissait à voir toutes ces têtes courbées que Dieu dût avoir en pitié le pauvre peuple qui lui criait merci!

On apportait de la part de la reine quatre beaux draps d'or qui furent déposés sur l'autel en offrande au trésor de Notre-Dame. La reine fit aussi don à l'église de la couronne d'or, que les anges lui avaient offerte à la porte Saint-Denis. Au même moment se présentèrent ceux du conseil qui étaient les plus confidents du roi, messire Jean de la Rivière et messire Jean le Mercier, qui apportaient de la part de Monseigneur une autre couronne plus riche qu'il n'y eut jamais et que celui-ci avait pris plaisir à faire faire par un habile orfèvre. L'évêque la prit de leurs mains, et avec l'aide des quatre ducs de Berry, Bourgogne, Touraine et Bourbon, il la plaça sur la tête de la reine toujours prosternée. A ce moment le roi, qui avait gardé en son sein la colombe, la laissa échapper, si bien que l'oiseau, effrayé par la lumière des cierges, par le chant de l'orgue et le parfum de l'encens, après avoir voltigé un instant, alla se percher sur le dais du maître-autel au-dessus de la reine. Le peuple le vit avant les prêtres qui officiaient, et tous se mirent à crier « Noël! » disant que c'était un signe de la faveur divine pour Madame la reine et que le Saint-Esprit confirmait ainsi son couronnement. Chacun était joyeux, lorsqu'on sortit de l'église. « Voici le temps qui vient où Monseigneur règnera par lui-même comme roi couronné, disait-on dans la foule, et meilleur sera-t-il pour son peuple que Messeigneurs ses oncles qui ne songent qu'à prendre et à acquérir! » Mais la duchesse de Touraine murmurait à demi-voix : « Jamais plus belle couronne n'a reposé sur une plus belle tête plus vide de bonnes pensées et de royaux désirs! »

Mme DE WITT, née GUIZOT.



LES TABLETTES DE COULEUR VERTE

Dans une ville de l'Est de la France un enfant a été, il y a quelque temps, empoisonné à la suite de l'ingestion de fragments de tablettes de couleur verte.

Une visite faite, à l'occasion de cet évènement, par une commision du conseil central d'hygiène, chez les marchands de jouets d'enfants de cette ville fit reconnaître que ces habitants mettaient en vente des pains de couleurs formés de carbonate de chaux ou de sulfate de chaux et d'un composé arsenical appelé vert de Scheele ou vert de Schweinfurt. Dans certains échantillons qui ont été analysés, le composé arsenical atteignait la proportion énorme de 20 pour 100.

Des exemples analogues d'empoisonnement par les tablettes que les enfants emploient pour colorier les images, ont été observés dans presque tous les pays. Sans doute certaines maisons fabriquent aujourd'hui, pour le coloriage, à l'usage des enfants, des tablettes de couleurs ne contenant aucune substance minérale toxique; mais il ne faut pas toujours se fier à l'étiquette inscrite sur ces boîtes. Il serait à désirer que la vente et l'usage des tablettes de couleurs à base arsenicale fussent sévèrement prohibés, de même que le coloriage des bonbons au moyen de ces substances est depuis longtemps interdit.

HISTOIRE D'UN JOUEUR D'ORGUE

A la hauteur du sixième étage, deux mansardes se faisaient face, ouvrant leurs fenêtres sur une cour sombre et triste, qui avait l'air d'un puits. Comme les mansardes faisaient partie de deux maisons dont les façades donnaient sur deux rues différentes, les locataires auraient pu vivre cent ans à vingt mètres les uns des autres, sans jamais se connaître autrement que de vue.

L'une des mansardes, la plus étroite, était habitée par un joueur d'orgue, qui passait presque toutes ses journées dehors. Quelquefois, le soir, on le voyait fumer une pipe à sa fenêtre; sa pipe finie, il disparaissait et se couchait à tâtons. Tout ce que ses voisins d'en face savaient de lui, c'est qu'il avait une brave figure d'honnête homme, avec une expression de lassitude, d'ennui et de découragement.

Si ce joueur d'orgue eût été observateur, il eût pu deviner bien des secrets d'après ce qu'il voyait aux fenêtres de l'autre mansarde. Mais il n'était pas observateur. Il n'aurait pas même su dire de combien de personnes se composait la famille de ses voisins. La seule chose qui l'eût véritablement frappé, c'était la physionomie d'une fillette de douze ou treize ans. La

fillette n'était pas jolie, elle était pâle, elle avait les traits fatigués; mais sa figure exprimait une rare bonté, une énergie indomptable, avec cet air sérieux et préoccupé des ménagères pauvres.

Par une triste et froide matinée de décembre, le joueur d'orgue, courbé sous le poids de son instrument, traînait ses sabots dans la neige. Quoique la recette du matin eût été bonne (bonne pour la saison, bien entendu), le joueur d'orgue avait l'air abattu. Il allait devant lui, au hasard, comme un homme désabusé des choses de ce monde. « Qu'est-ce que j'ai donc ce matin? » se demandait-il à lui-même. Et comme ce matin-là, il ne lui était rien arrivé, à quoi il pût attribuer l'angoisse dont il souffrait, il se dit que cela devait tenir au froid, à la neige, il en conclut que tout irait bien « s'il trouvait seulement à se mettre sur l'estomac quelque chose de chaud! »

Pauvre âme inculte et fermée, incapable de deviner la cause de sa souffrance! Son mal, c'était de vivre isolé, de parcourir les rues de la grande ville, sans jamais rencontrer dans la foule un visage familier, sans jamais serrer une main amie, sans jamais trinquer avec un camarade, sans recevoir et surtout sans rendre de ces petits services qui lient peu à peu deux âmes humaines par les liens étroits de la sympathie et de la reconnaissance. Bref il souffrait de ce mal si terrible pour les âmes qui sont naturellement bonnes, et qui s'appelle : n'avoir personne à aimer.

Tout à coup le joueur d'orgue leva la tête et, au lieu de traîner au hasard ses sabots dans la neige, prit le pas délibéré d'un homme qui sait où il va. Il venait d'apercevoir une de ces marchandes qui vendent du café aux ouvriers, le matin.

« Voilà mon affaire! » se dit-il, tout ragaillardi.

Il ne croyait pas si bien dire.

Quand il fut tout près de la marchande, il eut un mouvement de joyeuse surprise: « Mais c'est ma petite voisine, dit-il en rougissant de plaisir.

—Pour vous servir, » répondit la petite marchande avec un doux sourire.

Depuis des années personne n'avait adressé au joueur d'orgue un sourire de sympathie; aussi il lui sembla que l'on n'était plus en décembre, et qu'un joyeux soleil répandait sa lumière sur tout le parc.

« Ce n'est pas de refus, reprit-il, en déposant son orgue sur un pliant; une bonne tasse bien chaude, n'est-ce pas...? ma mignonne. »

Quand il eut en main le bol de café fumant, il commença par le flairer avec un air de satisfaction qui fit sourire la petite marchande. Encore une fois le soleil parut éclairer le parc, et le joueur d'orgue se donna le plaisir de déguster à petites gorgées le meilleur café qu'il eût jamais bu de sa vie, ajoutons, et aussi le plus brûlant. Les larmes lui en venaient au coin des yeux.

« Ça fait du bien par où ça passe, disait-il quand il s'arrêtait pour reprendre haleine.

— Vous le trouvez bon? demanda la petite marchande.

— Je n'ai jamais rien bu de pareil. Bon n'est pas assez dire, c'est tout ce qu'il y a de *plus bon* au monde. Et c'est vous qui le faites?

— C'est moi qui le fais, répondit la petite marchande en rougissant, mais c'est ma mère qui m'a appris à le faire.

— Eh bien, dites-lui de ma part que c'est une femme joliment adroite. Elle va bien, votre mère?

— Malheureusement non! dit la petite marchande, dont la physionomie s'assombrit subitement.

— Alors elle est malade?

— Malade n'est pas le mot, mais elle est tombée en langueur.

— Pauvre femme! dit le joueur d'orgue sincèrement ému en voyant l'émotion de la petite marchande. Mais au moins votre père se porte bien?

— Mon père est mort, » reprit la petite marchande en baissant la tête.

Le joueur d'orgue sentit vaguement qu'il avait commis une maladresse, qu'il avait été indiscret. Aussi demeura-il tout penaud et tout confus. Puis, par une inspiration soudaine, il demanda une seconde tasse de café. Ce serait du moins quelques sous qu'il ferait gagner à la pauvre petite.

Il y eut quelques instants de silence. Ce silence causa une telle angoisse au joueur d'orgue, qu'il résolut de le rompre à tout prix.

« Ainsi, ma pauvre mignonne, jeune comme vous êtes, vous voilà seule avec une mère infirme.

— Pas seule! répondit vivement la petite marchande, il y a aussi Henri.

— Qui ça, Henri? demanda le joueur d'orgue.

— C'est mon frère; pauvre chéri! si vous saviez comme il est doux et bon, et intelligent. Quand le fruitier enveloppe nos petites provisions dans des morceaux de journaux, il nous fait la lecture. Il lit si bien, qu'il nous fait rire et pleurer, sans que nous puissions nous en empêcher. Ah! si vous l'entendiez! Malheureusement il est infirme et ne peut pas marcher.

— Alors, dit le joueur d'orgue, vous êtes seule pour faire vivre votre mère et votre frère? Que je vous plains, ma pauvre petite!

— Je ne suis pas à plaindre, répondit la petite marchande, dont les yeux brillaient d'un naïf orgueil. Dieu m'a donné la santé et la force, et je suis si heureuse de faire cela pour eux, je les aime tant! »

Le joueur d'orgue eut comme un tressaillement intérieur, ce tressaillement que doit ressentir toute âme humaine à qui l'on révèle subitement sa vocation. Pour la première fois de sa vie, sous l'impulsion de son cœur, sa tête travailla et produisit une idée.

« J'aimerais à les connaître! » voilà l'idée qui lui était venue.

Pensant que sous cette forme, elle pourrait paraître indiscrète, il fit encore un effort d'intellect, et, supposant que sa requête serait mieux accueillie s'il avait l'air de demander un service, il dit en balbutiant:

« Moi, je ne sais pas lire, et pourtant j'aimerais bien

à savoir ce qu'il y a dans les journaux. Si quelquefois le soir, quand je reviens de ma tournée, votre mère me permettait de passer prendre de ses nouvelles, peut-être que je pourrais entendre votre frère lire le journal. »

La figure du joueur d'orgue était si honnête, que la petite marchande crut pouvoir lui accorder la permission qu'il demandait.

Le soir, au lieu de fumer sa pipe, il alla frapper à la porte de l'autre mansarde. Je ne dis pas que sa présence ne causa pas quelque embarras et qu'il ne se sentit pas lui-même profondément embarrassé, mais cette gêne dura peu.

Il avait apporté avec lui le *Petit journal* du jour. Les yeux de Henri brillèrent à la vue d'un journal du jour dans son entier. Il lisait véritablement avec beaucoup d'intelligence. L'admiration naïve du joueur d'orgue et ses réflexions, qui dénotaient un esprit droit et un cœur généreux, lui gagnèrent promptement la sympathie de la mère et de ses deux enfants.

Peu à peu il apprit à deviner ce qui pouvait faire plaisir à ses nouveaux amis. En le voyant si heureux de se rendre utile, ils en vinrent à ne plus craindre d'accepter ses services. C'est lui qui tirait l'eau à la pompe d'en bas, c'est lui qui fendait le bois, et, si l'on avait quelque commission à faire, il se trouvait justement qu'il avait à passer par là.



Il se donna le plaisir de le déguster. (P. 415, col. 1.)

Quant à lui, depuis qu'il avait quelqu'un à aimer, la vie lui semblait douce et bonne. Il ne traînait plus languissamment ses sabots sur le pavé de la grande ville, il allait droit devant lui comme un homme qui a un but. Il tournait même la manivelle de son orgue avec plus d'entrain, et il lui arriva plusieurs fois de scandaliser des connaisseurs en jouant *allegro* des morceaux dont le mouvement était *andante*

Au contact d'une vie supérieure, son intelligence et son cœur se développèrent tout naturellement. Un beau jour, il eut honte de ne pas savoir lire, et Henri lui donna des leçons de lecture. Quelques années après son introduction dans la famille, il lui vint des scrupules sur l'emploi de sa vie. Vigoureux comme il l'était, il commença à rougir de faire un métier d'infirme. Un soir, il annonça à ses amis qu'il avait donné son orgue à un aveugle, et qu'il entrait le lendemain comme homme de peine dans un magasin de nouveautés. Comme il était probe, exact, poli avec tout le monde, il monta d'échelon en échelon, tout naturellement, sans secousses et sans intrigues. Aussi, quand il demanda à la mère infirme la main de sa fille, la mère la lui accorda, heureuse de penser que ses enfants auraient désormais dans la vie, un protecteur dont le dévouement était à toute épreuve.

J. GIRARDIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er décembre et du 1er juin

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

CORRESPONDANCE AVEC LES LECTEURS.

PRIME
du
Journal de la Jeunesse pour 1883

Almanach de Kate Greenaway

Ce charmant petit almanach, illustré de 50 gravures en couleurs d'après les aquarelles de KATE GREENAWAY, sera remis *gratuitement* aux abonnés avec le numéro du 30 décembre 1882.

MÉTHODE GÉNÉRALE

La Méthode générale complète POUR LE DÉCHIFFREMENT ET LA SOLUTION DES PROBLÈMES ET QUESTIONS DU SUPPLÉMENT HEBDOMADAIRE, *contenant le* **Règlement des Concours mensuels** *et le* **Règlement du Supplément**, *est expédiée* franco *à toutes les personnes qui en font la demande par* Lettre affranchie *ou* Carte postale.

CONCOURS MENSUELS

Nous prions les Lecteurs qui ont obtenu un Prix ou un Accessit aux Concours mensuels, et qui n'en ont pas accusé réception, de vouloir bien nous en donner avis.

COMMUNICATIONS

Nous rappelons à nos Correspondants qu'il ne peut être inséré de *Communications particulières*. Les *Communications* font partie des Sujets proposés dans les *Concours mensuels*, qui en règlementent l'envoi, et celles qui sont publiées sont extraites des Compositions des Concurrents.

NOMS DES CORRESPONDANTS QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES

RAPPEL
SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Trois Moutons russes.

(*) La Reproduction et la Traduction du *Supplément* sont formellement interdites.

DEMANDES PARTICULIÈRES

DEUX PETITES PORTUGAISES. — Les prix sont expédiés et seront remis par le Correspondant de la Librairie Hachette et Cie à Lisbonne.

BOUQUET D'ORTIES. — *L'Accusé de réception* n'était sans doute pas sur une *Feuille à part*, sous la même enveloppe, et la lettre a été classée dans la *Correspondance avec les Lecteurs*. La suppression est faite.

BOULE DE NEIGE — Le *Règlement du Supplément* répond à la question. — Répéter le Nom et l'Adresse sur les *Demandes particulières*

LE RAYON VERT. — Oui, le *Numéro de Noël* doit être relié avec les gravures. — Ce pseudonyme vous appartient par droit de priorité.

CLOTILDE B. — Ces études seront réunies en volume, mais il n'y a encore rien de décidé à cet égard.

DEUX ABEILLES ET UN JEUNE RAMIER DE WARÉCHAMPS. J. — Oui, le Volume est expédié.

ROCHESTER. — *Sténographie*, Duployé, 3 fr. 50. *Dictionnaire de rimes*, Sommer, 1 fr. 80. *franco* Poste. — Répéter l'Adresse sur les *Demandes particulières*.

GITANA. — Voir, dans la *Méthode générale*, la Note relative aux *Communications*.

UNE HABITANTE DES BRIOTTIÈRES. — Même avis.

LES DEUX G. C. DE LA VIENNE. — Même avis. — L'Envoi des Solutions est conforme au *Règlement du Supplément*.

MONTJOYE-SAINT-DENIS. — Pas pour les *Solutions des Problèmes et Questions*. Il n'est accordé de *Mentions* que pour les Compositions des *Concours*.

J. L. J. — Nous prenons note.

LUCIOLE ET TROIS ÉGLANTINES DE LA COUDRAIE. — Il ne peut être répondu aux *Demandes particulières* qui ne portent pas le Nom et l'Adresse des Correspondants.

ALEXIS RAMÉ. — Un avis sera prochainement publié, relatif à l'Envoi des *Diplômes* et des *Prix* des *Concours mensuels* de l'Année 1881-1882, du 28e au 40e *Concours* inclusivement. — L'Adresse manque sur les *Solutions des Problèmes et Questions*. — Les Indications en tête suffisent ; il est inutile de les répéter sur tous les feuillets.

LA BLONDE LISBETH. — L'Envoi a été classé à la *Troisième mention*. Nous n'avons plus les Compositions pour faire une recherche. Il avait été pris note de la demande ; si elles ont été réexpédiées, c'est à l'adresse indiquée sur la carte qui les accompagnait. — Le renouvellement d'un abonnement se fait ordinairement par Mandat ou Timbres-poste, mais un Bon sur Paris suffira, par exception.

(A continuer.)

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

— 567 — V534W67 — Y301641 — 567 — X3256207 — K084X89767 — 16941 — V584X — 3695 — V562 — 56Z06 — 032H6 —

PROBLÈMES POINTÉS.

L* v******** s****** d*l*v**, c'e** l'é*** p*** l** g****** c***** e* l'e** *** d* s**** p*** l** p****** -

Communication : Une Flamande nivernaise.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

L*nn — *n — s*nfnt — pr — l*nn — *st — sv — *ncr — *n — q — mrt — *ncr — *n — ps — d — tmps — *ncr — *n — lmt — *ttnt — dns — l — v — *ncr — *n — smbr — hvr — jt — sr — *n — prntmps

Communication : Bé-Ni-Ké des Ombrées.

VOYELLES.

Ai**i — *u'au — *a*a*e* — *'*o'*e — *e*eu*e — au — *o**e, — *e — **ai*i* — e* — *e — *i* — *e — *ai**e** — a*a*e*; — *e — *e*** — y — *u*e — *eu — *a** — *ue — *a — *oie — a*o**e, — e* — *ui* — i* — *au* — *o***e*, — *aye* — e* — *'e* — a**e*.

Communication : La Silencieuse.

USAGES MONDAINS.

Quelle est l'origine de l'*Ombrelle?*

Communication : Les Elfes du Bois-Lapierre.

LANGAGE FRANÇAIS.

Quelle est l'origine du *Souci*, dans le sens de *Fleur?*

Communication : Marraine sans ses 50 Filleules.

CURIOSITÉS.

Quelles sont les Nations de l'Europe dont le Drapeau est composé des Couleurs du Tricolore?

Communication : Bé-Ni-Ké des Ombrées.

VERSIFICATION FRANÇAISE.

Jours précieux dont la jeunesse de l'univers fut ornée, par quelle destinée triste n'êtes-vous plus que dans nos vers? Votre pure et charmante douceur nos regrets superflus cause, telle qu'une peinture tendre d'un objet aimable qui n'est plus.

Communication : Béatrix de Viricu.

LE FIL D'ARIANE.

MOTS CARRÉS.

1° Aux prélats.
2° Gros cordage.
3° Au bord des pages.
4° Ne fait pas le bonheur.
5° Évêque martyr.
6° Terme de marine.

Communication : Un Habitué de la Place Mathieu.

—

MARCHE DU CAVALIER

ses	tige	rien	doux	n'a	trav	na	re
qu'un	bien	qu'à	vol	vont	pè	sons	aille
vers	chan	qui	-t-il	il	qui	l'a	être
nid	joy	ces	-t-il	un	et	il	buis
sons	tits	comme	leur	bre	songe	eau	fait
être	un	eux	songe	yez	sou	ces	ne
pe	il	prép	ffre	vert	bis	pour	ois
are	peut	aux	vo	vous	cet	ige	sur

Communication : La Silencieuse.

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

1° Pierre brillante.
2° Conspirateurs.
3° Ville étrangère.
4° Religieuse.

Communication : Lily of the Valley and Cecilia.

—

TRIANGLES.

1° Prénom féminin.
2° Liqueur.
3° Temple.
4° Mot en vieux français.
5° En Angleterre.
6° Verbe auxiliaire.
7° A la fin de la messe.
8° Négation.
9° Voyelle.

Communication : Une Sœur du Petit Poisson.

—

LOSANGES.

1° Après la guerre.
2° Conjoncture.
3° Métier du maçon.
4° Chez les confiseurs.
5° En Amérique.
6° Trafic illicite.
7° Ce que fait l'apostat.
8° Au fond du verre.
9° Voyelle.

Communication : Iris et Marjolaine.

—

VERS A TERMINER.

Les poètes, les———
Ont entre eux quelque———
Et vraiment dans ces deux———
Je vois bien peu de———
Pour réussir à chacun d'———
Certe, il ne faut pas être———
Compter des vers ou des———
C'est toujours un travail de———

Communication : France et Roumanie.

—

ANAGRAMMES.

MAITRE R. A DES YEUX.

Communication : Marraine sans ses 59 Filleules.

—

DEVISES.

Une Tortue, dont la tête est traversée par une flèche, avec ces mots :

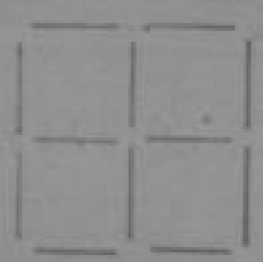
« *Heureuse, si elle eût été entièrement cachée.* »

Communication : Bé-Ni-Ké des Ombrées.

—

SURPRISES.

Avec les lignes des Quatre Carrés de la figure ci-dessous, disposer Trois Carrés, sans rien changer à leur grandeur et au nombre des lignes.



Communication : Aubépine rose et Bruyère des Vosges.

—

COQUILLES AMUSANTES.

N° 1. — Cette petite bille est sale et polie.
N° 2. — Tremble, mon four approche et mon pègne est cassé.
N° 3. — Cet outrage m'a valu un prix.
N° 4. — Il n'y a que le roi qui saute.
N° 5. — Ce n'est pas tout de le rever marin.

Communications : Divers Correspondants, N° 1. — Anne Ramé, N° 2. — Marraine sans ses 59 Filleules, N° 3. — Une petite Cousine de Jules-César, N° 4. — Une Flamande nivernaise, N° 5.

—

MOYENS MNÉMONIQUES.

Quel est le Roi de France qui, par les initiales de son nom, de celui de sa femme, et d'un traité désastreux qu'ils signèrent, forme le mot :

TIC

Communication : Marraine sans ses 59 Filleules.

—

ACROSTICHES.

* AR *
* HI *
* IE *
* VA *
* NE *
* RB *
* IE *
* EL *
* LF *

Communication : Une Marguerite bretonne.

—

CROIX.

X V A A E E I L M M R R O U

Communication : Une Marguerite bretonne.

—

ÉNIGMES.

Tu me trouves, lecteur, en des lieux bien divers,
Dans le ciel, sur la terre, et jusqu'au fond des mers
Faut-il plus clairement que j'explique la chose ?
Sur la grève souvent l'Océan me dépose ;
Sur la voûte céleste, où je brille la nuit,
Pour trouver son chemin, l'œil du marin me suit ;
Affrontant chaque soir la rampe d'un théâtre,
Je fixe les regards d'un public idolâtre,
Je cueille à pleines mains bouquets et madrigaux ;
J'en ai trop dit, je crois. Que si, par aventure,
Tu ne m'as pas encor, cherche dans les journaux,
Tu pourras tout au long y voir ma signature.

Communication : Une Exilée d'Orléans.

CHARADES.

Contenir dans ses plis ou la paix ou la guerre,
Tel est de mon premier l'antique mission ;
Mon second, végétal d'une lointaine terre,
A l'allure modeste et sans prétention ; [sonne.
Qu'est-ce que mon dernier ? Tout le monde et per-
Qu'est-ce que mon entier ? Le rendez-vous que donne
Un peuple à ses noms glorieux,
A ses héros comme à ses dieux.

Communication : Charlotte Carette.

LOGOGRIPHES.

J'ai six pieds, cher lecteur, et suis bien nécessaire
A ces pauvres humains, de moi vient la lumière.
Tu trouveras d'abord, en me décomposant,
Ce que l'on foule aux pieds ; un certain condiment ;
Un poisson, un produit pour meuble ou vêtement ;
Ce que l'on trouve en nous de solide ; deux notes
De la gamme ; une fleur ; puis ce que font les votes
Des deux chambres ; enfin, par l'eau de tous côtés,
Mes trois pieds sont, lecteur, toujours enveloppés.

Communication : Une Abonnée de la plaine des Sablons.

MÉTAGRAMMES.

Je suis, mon cher lecteur, ce que tu ne peux être,
Si ton esprit surtout te tire de ce pas.
En transformant mon chef, tu verras apparaître
Ce dont, chez le notaire, on fait beaucoup de cas
Un adverbe de temps ; ce que le sort peut-être
Va te faire gagner ; un mets que l'on voit mettre
Sur la table souvent, au milieu du repas ;
Ce qui me sert ici pour achever ma phrase ;
Un défaut de Byron ; et, pour finir, un vase.

Communication : Une Exilée d'Orléans.

CHARLES JOLIET.

—

[illegible], Adm.-Direct. des Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris

N° 523

9 DÉCEMBRE 1882

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er décembre et du 1er juin

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

CH. ROSSIGNEUX INV.

C. LAPLANTE

SOLUTIONS DES PROBLÈMES ET QUESTIONS

PRIME
du
Journal de la Jeunesse pour 1883

Almanach de Kate Greenaway

Ce charmant petit almanach, illustré de 50 gravures en couleurs d'après les aquarelles de KATE GREENAWAY, sera remis *gratuitement* aux abonnés avec le numéro du 30 décembre 1882.

CONCOURS MENSUELS

RAPPEL

39e CONCOURS

Un Ouvrage au crochet.

Deuxième mention.

Marthe Pasquier.
Une Grenouille de la Savoureuse.
Un Poil du Lion de Belfort.

40e CONCOURS

Le Memento des Vacances.

Premier accessit.

BRUYÈRE DES BOIS.

Prière de relire le Règlement des *Concours mensuels.*

Musique

Première mention

Marie G. de la Blanchardière.

Un Ouvrage en Tricot

Première mention.

Marie Le Tourneur.

Un Envoi sans indications :

Une Paire de bas rayés blanc et bleu.

NOMS DES CORRESPONDANTS
QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Un Jeune Bénédictin. — Claire.

CORRESPONDANCE
AVEC LES LECTEURS

DEMANDES PARTICULIÈRES

LOUISE RENARD. — La *Méthode générale* renferme toutes les indications demandées. Répéter l'Adresse sur les *Demandes particulières.*

LES QUATRE COUSINES. — Prière de donner le Nom et l'Adresse, omis sur la Carte postale, et la *Méthode générale* sera expédiée.

LA PETITE SŒUR DE QUATRE OFFICIERS. — Le volume est expédié

DUAS AMIGAS. — Le Prix a été expédié, et sera remis par le Correspondant de la Librairie Hachette et Cie à Lisbonne.

MYOSOTIS ET JASMIN. — Un Avis sera publié pour l'envoi du *Relevé des Mentions.* Il n'est pas accordé de Mentions pour les *Solutions des Problèmes et Questions.*

UN AVOCAT SANS CAUSES. — Prière de relire, dans la *Méthode générale,* la Note relative aux *Communications.*

CHATAIGNE ET MARRON. — La Note de la *Méthode générale* relative aux *Communications* est précise. — Il y aura prochainement un *Concours de Communications.*

THÉRÈSE ET PAUL. — Un Avis sera prochainement publié pour l'envoi du *Relevé des Mentions.*

DORO T ET UMA ESTRELLA. — Même avis.

COLOMBE DE SAINT-FLOCHEL. — Même avis.

MIMI. — Même avis.

CÉCILE CHEGUILLAUME. — Même avis. — L'Article 8 du *Règlement des Concours mensuels* répond à la question.

MARGUERITE EFFEUILLÉE. — Ce Pseudonyme peut être adopté. — Toutes les *Demandes particulières* doivent être sur une *Feuille à part.*

MADELEINE GUILLOT. — L'Article 4 du *Règlement des Concours mensuels* répond à la question. — La *Méthode générale* est expédiée.

ASTÉRIE. — Prière de réexpédier les 3 Volumes *franco* à M. Deschodt, Librairie Hachette et Cie. L'Échange sera fait.

M. L. — La note veut dire que l'idée musicale développée est un peu banale, et qu'il y a beaucoup de fautes contre les règles de la composition. Nous demanderons le renseignement.

HENRI ALLARD. — Si ces deux Envois n'ont pas été classés c'est, qu'ils ne nous sont pas parvenus, et on peut faire une réclamation à la poste. Deux Mentions sont inscrites.

PELCHAM. — Même avis. Une mention est inscrite.

(*A continuer.*)

SOLUTIONS

DES PROBLÈMES ET QUESTIONS

SUPPLÉMENT

2 Décembre 1882. — N° 320.

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

Les blondes portent les couleurs françaises teint blanc, œil bleu, lèvre rouge.

PROBLÈMES POINTÉS.

La véritable science de la vie, c'est l'éla pour les grandes choses et l'esprit de suit pour les petites.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

L'année en s'enfuyant par l'année est suivie,
Encore une qui meurt, encore un pas du temps,
Encore une limite atteinte dans la vie,
Encore un sombre hiver jeté sur un printemps

VOYELLES.

Ainsi qu'au cabaret l'homme demeure au monde,
Le plaisir et le vin se laissent avaler;
Le temps y dure peu tant que la joie abonde,
Et puis il faut compter, payer et s'en aller,

VERSIFICATION FRANÇAISE.

Précieux jours dont fut ornée
La jeunesse de l'univers,
Par quelle triste destinée
N'êtes-vous plus que dans nos vers?
Votre douceur charmante et pure
Cause nos regrets superflus,
Telle qu'une tendre peinture
D'un aimable objet qui n'est plus.

VERS A TERMINER

Perruquiers. Ressemblance. Métiers. Différence. Eux. Bête. Cheveux. Tête.

ANAGRAMMES.

Xavier de Maistre.

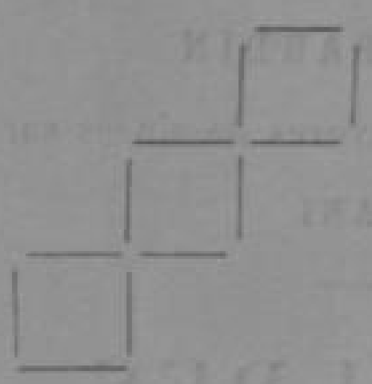
—

DEVISES.

Chamfort.

—

SURPRISES.



—

MOYENS MNÉMONIQUES

Tic

Charles VI. — Isabeau de Bavière. — Traité de Troyes.

—

COQUILLES AMUSANTES.

N° 1. — Fille. Sage. Jolie.
N° 2. — Son. Tour. Son. Règne. Passé.
N° 3. — Ouvrage.
N° 4. — La. Foi. Sauve.
N° 5. — Se. Lever. Matin.

—

ENIGMES.

Étoile.

—

CHARADES.

Panthéon.

—

LOGOGRIPHES.

Soleil. Sol. Sel. Sole. Soie. Os. Sol. Si. Lis. Loi. Ile.

—

MÉTAGRAMMES.

Sot. Dot. Tôt. Lot. Rôt. Mot. Bot. Pot.

—

ACROSTICHES.

P	AR	C
O	BI	O
L	IE	R
Y	VA	N
E	NE	E
U	BS	I
C	IE	L
T	EL	L
E	LF	E

—

CROIX

```
      M
      A
      R
M O L I E R E
      V
      A
      U
      X
```

—

MOTS CARRÉS.

C A M A I L
A M A R R E
M A R G E S
A R G E N T
I R E N E E
L E S T E R

—

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

ES	CAR	BOU	CLE
CAR	BO	NA	RI
BOU	NA	BI	CA
CLE	RI	CA	LE

—

TRIANGLES.

M A D E L E I N E
A N I S E T T E
D I P T E R E
E S T U D E
L E E D S
E T R E
I T E
N E
E

—

LOSANGES.

```
        P
      C A S
    B A T I R
  C A R A M E L
P A T A G O N I E
  S I M O N I E
    R E N I E
      L I E
        E
```

—

USAGES MONDAINS.

L'OMBRELLE

Les ombrelles remontent aux Romains de l'empire. Le nom d'Ombrelle vient du latin, *umbella*, diminutif de *umbra*, ombre.

Martial, dans une de ses *Épigrammes*, parle d'un parasol qu'il désigne sous le nom d'*umbella*.

Au seizième siècle, la mode des ombrelles était passée en France. Montaigne dit, dans ses *Essais* : « Nulle saison m'est ennemie que le chaud aspre du soleil poignant, car les ombrelles de quoi, depuis les anciens Romains, l'Italie se sert, chargent plus le bras qu'elles ne déchargent la tête. »

LANGAGE FRANÇAIS.

SOUCI

Dans le *Langage des Fleurs*, le *Souci* est l'emblème du chagrin, et il a obtenu ce triste honneur grâce à un calembour. Son nom, en patois, est *soucicle*, mot conforme à l'étymologie, *Solis cyclus*, Cercle du soleil. Cette fleur, aux pétales rayonnants, dont le calice est doré, justifie bien son nom. Le vulgaire, qui dénature toujours ce qu'il ne comprend pas, de *soucicle* a fait *souci*, et, par un jeu de mots aussi heureux que celui qui a fait de Saint-Roch le patron des tailleurs de pierres, on a fait, de cette fleur charmante, un emblème de mauvais augure.

CURIOSITÉS.

LES DRAPEAUX TRICOLORES

Les Drapeaux de la France, de la Russie et de la Hollande ont les trois couleurs, blanc, bleu et rouge ; la différence est dans leur disposition différente.

Dans les Drapeaux de Russie et de Hollande, elles forment des lignes horizontales ; dans le Drapeau de France, des lignes verticales.

Les couleurs sont placées dans l'ordre suivant :

Russie. — Blanc, Bleu, Rouge.
Hollande. — Rouge, Blanc, Bleu.
France. — Bleu, Blanc, Rouge.

LE FIL D'ARIANE.

Vers

Voyez cet oiseau qui voltige
Vers ces brebis, sur ces buissons ;
N'a-t-il rien qu'un joyeux vertige ?
Ne songe-t-il qu'à ses chansons ?
Il songe aux petits qui vont naître
Et leur prépare un nid bien doux ;
Il travaille, il souffre peut-être,
Comme un père l'a fait pour vous.

Chiffres.

29	8	19	48	17	50	39	60
20	47	28	7	38	59	16	51
9	30	37	18	49	6	61	40
46	21	10	27	58	41	52	15
31	36	57	42	11	26	5	62
56	45	22	33	2	53	14	25
35	32	43	54	23	12	63	4
44	55	34	1	64	3	24	13

CHARLES JOLIET.

—

[illegible]

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er décembre et du 1er juin

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

CH. ROSSIGNEUX, inv.

C. LAPLANTE sc.

CONCOURS MENSUELS

CORRESPONDANCE

AVEC LES LECTEURS

PRIME

du

Journal de la Jeunesse pour 1883

Almanach de Kate Greenaway

Ce charmant petit almanach, illustré de 50 gravures en couleurs d'après les aquarelles de KATE GREENAWAY, sera remis *gratuitement* aux abonnés avec le numéro du 30 décembre 1882.

MÉTHODE GÉNÉRALE

La Méthode générale complète POUR LE DÉCHIFFREMENT ET LA SOLUTION DES PROBLÈMES ET QUESTIONS DU SUPPLÉMENT HEBDOMADAIRE, *contenant le* **Règlement des Concours mensuels** *et le* **Règlement du Supplément**, *est expédiée* franco *à toutes les personnes qui en font la demande par* Lettre affranchie *ou* Carte postale.

CONCOURS MENSUELS

Nous prions les Lecteurs qui ont obtenu un Prix ou un Accessit aux Concours mensuels, et qui n'en ont pas accusé réception, de vouloir bien nous en donner avis.

COMMUNICATIONS

Nous rappelons à nos Correspondants qu'il ne peut être inséré de *Communications particulières*. Les *Communications* font partie des Sujets proposés dans les *Concours mensuels*, qui en règlementent l'envoi, et celles qui sont publiées sont extraites des Compositions des Concurrents.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Eugène F. — Suzanne G.

(*) La Reproduction et la Traduction du *Supplément* sont formellement interdites.

CONCOURS MENSUELS

PRIX

41° CONCOURS

N° 1.

COMPOSITION ÉCRITE.

Les Vendanges

Premier accessit.

PEAU D'ANE.

Deuxième accessit.

AGATHE DE RÉMOCH.

Prière d'écrire les Compositions sur du papier ordinaire ; le papier pelure-d'oignon en rend la lecture très laborieuse.

Troisième accessit.

UNE JEUNE SAVOYARDE ET SA MARMOTTE.

Quatrième accessit.

JEANNE DE GOUVILLE.

Cinquième accessit.

ROBERT LE MARESCHAL.

Sixième accessit.

MIGNETTE.

COMPOSITIONS MENTIONNÉES

Mention d'Honneur.

(Ordre alphabétique.)

BENOITE. — BLANCHE SCHWINGROUBER. — BRUNETTE ET BLONDINE. — C. DUCOL POMMIER. — FRANCE. — GERMAINE DE POUS. — MARIE. — MARTHE LAURE. — MIMI PINSON. — MISS SALPÊTRE. — UNE MUSETTE.

Première mention.

(Ordre alphabétique.)

Ad Honores. — Alice Eppolag. — A. Pouillot. — Augustine Duvivier. — Blanche Rémond. — Brin de Shamrock. — Bruyère des bois. — Deux Abeilles et un jeune Ramier de Waréchamps. — Flamande nivernaise. — Franche-pré. — Jenny Allard. — L'Amazone des Charmilles. — La plus jeune des sept. — Le Boco de Kiribi. — Lucie et Aline Mantion. — Mons Terribilis. — René de Job. — Rondinella. — Tonia. — Une Branche de Muguet. — Une Dent du Lion de Belfort. — Une des Deux. — Une Exilée d'Orléans. — Un Poil du Lion de Belfort.

Deuxième mention.

(Ordre alphabétique.)

A. Ane. — Alice Bonnet. — Amélie Viez. — Anna et Néomise. — Anne Marguerite. — Bergeronnette. — Biribi. — Boule de neige des Monts Ourals. — Chat blanc. — Cinq Fauvettes. — Cinq Violettes des bois. — Clotilde Michaux. — Colombe de Saint-Flochel. — Du fond des bois (Mariquita). — France et Alsace. — Gabrielle R. — Geneviève Mallein. — Hortense Michaux. — Jeanne Nathan. — La Chouette Mimi. — La Crinière du Lion de Belfort. — Le Gros Bozon. — Le Myosotis de la Charente. — Le Rossignol de la Viotte. — L. Grillières. — L'Œil du Lion de Belfort. — Magdeleine Vallotte. — Marguerite Mollot. — Marie d'Heureux. — Marie Le Tourneur. — Marie Lion. — Mina et Brenda. — Pauline Drouet. — Petit Chose. — Raton. — René et Jenny. — Sans peur et sans reproche. — Thérèse Arrachart. — Un Avocat sans causes. — Une Admiratrice de Victor Hugo. — Une Alouette d'Italie. — Une Grenouille de la Savoureuse. — Une Mésange de la Parqueyre — Un Goéland. — Un petit Myosotis.

N° 2.

COMPOSITION ÉCRITE.

Le Réveillon

Premier accessit.

MAGDELEINE.

L'Adresse est omise.

Deuxième accessit.

RACHEL.

L'Adresse est incomplète.

Troisième accessit.

ANNE MARGUERITE.

Quatrième accessit.

UNE JEUNE SAVOYARDE ET SA MARMOTTE.

COMPOSITIONS MENTIONNÉES

Mention d'Honneur.

(Ordre alphabétique.)

BLANCHE SCHWINGROUBER. — BRISE DE MER. — BRUNETTE ET BLONDINE. — CÉCILE CHEGUILLAUME. — CINQ VIOLETTES DES BOIS. — DEUX JUMELLES. — FLAMANDE NIVERNAISE. — FLEUR. — FRANCE. — HENRI DE LA ROCA. — LA DORADE. — LA PERLE DE LA CANNEBIÈRE. — MADELEINE. — MIMI PINSON. — PEAU D'ANE. — UNE MUSETTE. — VIOLETTE SAUVAGE.

Première mention.

(Ordre alphabétique.)

Augustine Duvivier. — Blanche Rémond. — Élise Janny. — Esméralda. — Famille Sisi. — F. V. de la Colonie de N.-les-V. — Jeanne de Gouville. — La Chouette Mimi. — L'Amazone des Charmilles. — Magdeleine Vallotte. — Marie Fournier des Corats. — Nemo. — Rondinella. — Une Exilée d'Orléans. — Une Mésange de la Parqueyre. — Une Petite Cousine de Jules César. — Une Poule et ses Poussins. — Une Solognote. — Y. M.

Deuxième mention.

(Ordre alphabétique.)

André Gentien. — Bergeronnette. — Biribi. — Bluet. — Boule de neige des Monts Ourals. — Cinq Fauvettes. — Clotilde Michaux. — Colombe de Saint-Flochel. — Deux Minettes. — Fleur de Thé. — *France et Alsace.* — *France et Pologne.* — Gabrielle R. — Hortense Michaux. — La Fiancée d'un jeune marin. — La Gueule du Lion de Belfort. — La Queue du Lion de Belfort. — Le Boco de Kiribi. — Le Myosotis de la Charente. — Léon Hennebert. — L. Grillières. — L'Œil du Lion de Belfort. — Madeleine Bigault. — Marie Le Tourneur. — Raton. — *Spirœa ulmaria.* — Thérèse Arrachart. — Un Avocat sans causes. — Une branche de Muguet. — Une Grenouille de la Savoureuse. — Une petite Grive. — Une Pierre de la pierre de la Miotte. — Une Vérité de La Palisse. — Un Kroumir D. M. P. — Un Poil du Lion de Belfort. — Villa des rosiers.

N° 3.

Un petit Paravent

DEUXIÈME PRIX.

CHARLOTTE CARETTE.
HENRI DES MÉLOIZES.
MARGUERITE DE ROCHECHOUART.

Premier accessit.

GRAIN DE SEL.

Deuxième accessit.

L'AMIE DE MIRA.

COMPOSITIONS MENTIONNÉES

Mention d'Honneur.

(Ordre alphabétique.)

BLEUET. — EN VUE DU FORT-ANDRÉ. — LE RAYON-VERT.

Première mention.

(Ordre alphabétique.)

Bruyère des bois. — Dorothée B. — Gabrielle et Jeanne Wartelle. — Marguerite Belèze. — M. de K. — Tiette et Marcel. — Yvonne de Laya.

Deuxième mention.

(Ordre alphabétique.)

Alice Eppolsg. — Augustine Duvivier. — Deux Minettes. — Deux Pâquerettes. — Du fond des bois. — Nini-Rita. — Pelcham. — Spirœa ulmaria. — Un Kroumir D. M. P.

N° 4.

Une brassière en laine

Couture.

PREMIER PRIX.

MARIA HABERT.
GENEVIÈVE MALLEIN.

Premier accessit.

JAGUARITA.

Deuxième accessit.

BLEUET.

Troisième accessit.

F. V. DE LA COLONIE DE N.-LES-V.
SPIRŒA ULMARIA.

Quatrième accessit.

PAULINE FRAISSE.

Cinquième accessit.

LOUISE LAMBERT.

COMPOSITIONS MENTIONNÉES

Mention d'Honneur.

(Ordre alphabétique.)

ABONNÉE MANTAISE. — ANNE RAMÉ. — ASTÉRIE. — CHAT-CHAT. — DÉCEPTION. — JE, TU, ELLE, CHATEAU DE LA PIE. — J. L. J. — PEAU D'ANE.

Envoi sans indications :

Une Brassière, flanelle blanche bordée soie rouge et point de chausson rouge.

Première mention.

(Ordre alphabétique.)

Amélie Thorin. — Aquarella. — Berthe L. — Blanche Rémond — Biribi. — Cécile Cheguillaume. — Chevreuils de Château-Ganne. — Deux Jumelles. — Franche-Pré. — Germaine de Pous. — La Nièce d'un Architecte. — Les Elfes du Bois-Lapierre. — Louise Lambert. — Louise Pasquier. — Magdeleine Vallotte. — Medden. — Pauline Bornet. — Pittorella. — Princesse Isburgis. — Renée de Mondadon. — Une Exilée d'Orléans. — Une Famille d'Étourneaux. — Une Marguerite bretonne. — Une Vraie petite Française. — Un petit Pot de crème de Saint-Gervais.

Envoi sans indications :

Une Brassière de cachemire bleu doublée de flanelle blanche, soutachée en soie blanche et garnie de dentelle.

Deuxième mention.

(Ordre alphabétique.)

Amélie Viez. — Angèle de Pous. — Augustine Duvivier. — Brother and Sister. — Chrystal et Rita. — Georgette des Plas. — Jeanne de Gouville. — Les Cinq Fauvettes. — Luciole. — Madeleine L. — Madeleine Luys. — Marie de Mondadon. — Mystère.

AVIS. — *Si quelque omission dans les Noms des Concurrents témoignait qu'une Composition ne nous est pas parvenue, on est prié de nous en donner avis.*

CONCOURS MENSUELS

43e CONCOURS

SUJETS PROPOSÉS.

N° 1.

COMPOSITION ÉCRITE

Les Éphémérides de Janvier

Au lieu d'une longue et sèche nomenclature de faits et de dates, on choisira et on résumera les principales Éphémérides de l'Histoire de France.

N° 2.

COMPOSITION ÉCRITE

LES FABLES EN ACTION.

Le Coq et la Perle

Sous forme de Narration ou de Scène dialoguée, on mettra en action la Fable de La Fontaine.

N° 3.

Carte de France par provinces

N° 4.

Un Ouvrage en tapisserie

Il sera décerné, pour chacun des quatre sujets proposés, *Deux Prix* et *Deux accessits.*

1er PRIX. — Ouvrage illustré de 25 fr.
2e PRIX. — Ouvrage illustré de 15 fr.
1er ACCESSIT. — Ouvrage illustré de 8 fr.
2e ACCESSIT. — Ouvrage illustré de 8 fr.

Adresser les Lettres, Cartes postales, Papiers d'affaires et Envois :

A MONSIEUR LE SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION
DU JOURNAL DE LA JEUNESSE
PARIS
79, Boulevard St-Germain, 79.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES

AVIS. — Les Noms des Correspondants qui ont donné des *Solutions* conformes des *Problèmes* et *Questions* du *Supplément* du 11 Novembre 1882, n° 317, seront publiés dans le prochain *Supplément.*

CHARLES JOLIET.

MOTTEROZ, Adm.-Direct. des Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris

N° 525

23 DÉCEMBRE 1882

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er décembre et du 1er juin

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

CH. ROSSIGNEUX INV.

C. LAPLANTE SC.

Le Gérant : H. Fourey.

CORRESPONDANCE

CORRESPONDANCE AVEC LES LECTEURS

PRIME
du
Journal de la Jeunesse pour 1883

Almanach de Kate Greenaway

Ce charmant petit almanach, illustré de 50 gravures en couleurs d'après les aquarelles de KATE GREENAWAY, sera remis *gratuitement* aux abonnés avec le numéro du 30 décembre 1882.

AVIS

Nous rappelons pour mémoire qu'il est toujours répondu, dans la CORRESPONDANCE avec les lecteurs, aux renseignements particuliers qu'ils ont à nous demander. Le *Journal de la Jeunesse* sera pour eux un guide sûr et éclairé, et nous nous ferons un plaisir de leur donner des explications sur tous les sujets qui les intéressent; mais, sauf exception, il ne peut être fait de réponse par la poste.

MÉTHODE GÉNÉRALE

La Méthode générale complète POUR LE DÉCHIFFREMENT ET LA SOLUTION DES PROBLÈMES ET QUESTIONS DU SUPPLÉMENT HEBDOMADAIRE, *contenant le* **Règlement des Concours mensuels** *et le* **Règlement du Supplément**, *est expédiée* franco *à toutes les personnes qui en font la demande par* Lettre affranchie *ou* Carte postale.

CONCOURS MENSUELS

Nous prions les Lecteurs qui ont obtenu un Prix ou un Accessit aux Concours mensuels, et qui n'en ont pas accusé réception, de vouloir bien nous en donner avis.

RAPPEL
SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Une Société savante. — Deux Inondés.

PRIX ET DIPLOMES DES CONCOURS DU JOURNAL DE LA JEUNESSE

28°-40° CONCOURS

Les Correspondants du *Journal de la Jeunesse*, qui ont pris part aux *Concours mensuels* et au *Concours de Pâques*, sont invités à envoyer le *Relevé des Prix, Accessits, Mentions d'honneur et Mentions* qu'ils ont obtenus du 28° *Concours mensuel* au 40° *Concours mensuel* inclusivement.

Aux termes de l'Article 8 du *Règlement des Concours mensuels :*

Les Concurrents qui ont obtenu DIX MENTIONS *sans avoir obtenu une récompense dans le courant de l'année,*

Les Concurrents récompensés qui ont obtenu VINGT MENTIONS,

Recevront un Ouvrage illustré d'une valeur de Huit francs.

Les *Mentions d'Honneur* comptent double.

Les *Mentions* accordées à une Composition collective du *Concours de Pâques* comptent à chacun des Concurrents réunis.

Tous les Concurrents recevront le *Diplôme des Concours*, n'eussent-ils obtenu qu'une Mention, à la condition d'adresser leur Relevé sans retard.

Spécimen de la Formule

à envoyer dans le délai de HUIT JOURS

A MONSIEUR LE SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION
DU JOURNAL DE LA JEUNESSE
PARIS
79, Boulevard Saint-Germain, 79

Nom et *Adresse.*
Initiales ou *Pseudonyme.*
Prix.
Accessits.
Mentions d'Honneur.
Mentions.

NOTA. — Il suffit d'indiquer, en regard des lignes de la *Formule*, le nombre des Prix, Accessits, Mentions d'honneur et Mentions, sans autre désignation.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

CONCOURS MENSUELS

Les *Accusés de réception* des Lauréats dont les noms suivent ne nous sont pas parvenus, et nous les prions de nous les adresser.

1880 — 1881

Francya i Polska. — Alexandre Rewidzoff. — Mérix. — Tamaris. — Dominiqua. — Rose de Chine.

1881 — 1882

30° Concours. — Mathilde Geruzez.

32° Concours. — Amy B. — Une petite Élève. — Pierre Rapp.

34° Concours. — Rachel.

36° Concours. — Un Marin d'eau douce. — Emile G.

37° Concours. — Duo Sorelle. — Un futur Disciple d'Esculape. — Un Amateur de photographie. — Marie et Madeleine Guizot.

38° Concours. — Chamois et Marmottes de la Dent du Midi. — Duo Sorelle. — Alsatine. — P. G. et sa Sœur.

39° Concours. — Marguerite Dupuy. — M. A. — Marie Aubryet de Pévy. — Cœcilia. — La Sœur de son frère.

40° Concours. — Dorothée P. de C. — Brin de Shamrock. — R. V. de la Colonie de N. les V. — Luciole. — Deux Hirondelles des bords de la Saône. — Deux Abeilles et un Jeune Ramier de Waréchamps J.

Concours de Pâques.

Bog et moi. — Chrysanthème. — Eugenia. — Genêt d'Anjou. — Pie du Tage.

Prix des Mentions de 1880-1881.

M. Simon. — Cousins et Cousines. — Marie Nardin. — Les Élèves de Digne. — Alice, Berthe, Jeanne, Maurice Jacquot. — Marguerite Pollet. — Alice Lévy. — Ave. — Deux Papillons de Belleroche. — Le Petit Tambour. — Une Guirlande de Lierre et de Myosotis. — Blanche L'Ec.

DEMANDES PARTICULIÈRES

MAURICE R. DE M. — Il n'y a pas de *Numéro* [e]*xceptionnel de Noël* cette année. Voir, dans le [p]*résent Supplément*, l'annonce de la Prime offerte [a]ux Abonnés du *Journal de la Jeunesse*.

AIRAM. — Nous prenons note.

TOTO-TSING. — 1° et 2°. Voir les Avis publiés [da]ns le présent *Supplément*. — 3° Le Conseil de [ré]daction désigne les Ouvrages décernés en prix. — [à] partir du 41° *Concours mensuel*.

MYOSOTIS ET JASMIN. — Voir l'Avis publié dans [le] présent *Supplément*. — Répéter le Nom et l'A[dr]esse sur les *Demandes particulières*.

NADÈJE. — Indiquer les dates du Numéro, des [F]rontispices et des Tables. S'ils existent, ils seront [ex]pédiés. — Répéter le Nom et l'Adresse sur les [De]*mandes particulières*.

N. K. (*Maisons-Laffitte*). — La *Communication*, [en]voyée par Schott et Missou, n'indiquait pas le [no]m de l'auteur du Sonnet intitulé *Le Printemps*, [pu]blié dans le *Supplément* N° 214, du 11 Juin 1881, [co]mmençant par ces mots: *Avez-vous entendu* etc, [et] finissant par ce vers:

[Le] spectateur, c'est l'homme, et l'artiste, c'est Dieu.

Nous prions les lecteurs de nous donner ce ren[se]ignement, et s'il nous parvient, nous le transmet[tr]ons dans la *Correspondance*. — L'Auteur étant [co]nnu, il faut son autorisation et celle de l'éditeur [po]ur mettre les vers en musique; au cas contraire, [il] est interdit de les publier sous cette forme, la [pr]opriété littéraire étant garantie par la loi.

PEAU D'ANE ET GRAIN DE SEL. — Les *Accusés [de] réception* sur une *Feuille à part*, sous la même [en]veloppe. — Nous prenons note. — Réexpédier [fra]nco les volumes; ils seront échangés.

LÉON C. — Il n'est pas décerné de récompense aux [co]rrespondants pour les *Problèmes et Questions* du [Su]*pplément*, en dehors des *Concours*.

BLEUET. — Nous prenons note.

C. DUCOL P. — Cet Ouvrage sera expédié. Remer[cie]ments.

LES QUATRE SAISONS. — Le *Catalogue* est [ex]pédié.

UNE COUSINE D'HÉLÈNE. — Par exception, oui.

MARY H. — Nous prenons note.

ABEILLE ET VER-A-SOIE. — Même avis.

UN AMI DE LA MER. — Les *Demandes particu[liè]res* par Lettre ou Carte postale, les Compositions [ci]tées comme *Papiers d'affaires*. — Voir, dans la [Mé]*thode générale*, la Note relative aux *Communi[ca]tions*.

AMIRA. — Même avis pour les *Communications*.

CHRYSTAL ET RITA. — Non.

MIMI PINSON. — Oui. Remerciements.

OLD POZ. — Voir, dans la *Méthode générale*, la [No]te relative aux *Communications*. — Le *Règle[me]nt des Concours mensuels* répond à la question.

LE CAPITAINE C. — La *Méthode générale* est [pu]bliée.

FABRICE ET FÉLIX. — Même avis.

HÉLÈNE BÉHARELLE DE LIOUX. — Le Changement est fait. Nous prenons note.

ASTÉRIE. — Remerciements.

UN AVOCAT SANS CAUSES. — Voir l'Avis du présent *Supplément* pour l'envoi du *Relevé des Mentions*. — Voir, dans la *Méthode générale*, la Note relative aux *Communications*.

(A continuer.)

RELEVÉ DES CONCOURS

28° — 40° CONCOURS

SUJETS PROPOSÉS

Compositions écrites.

COMMUNICATIONS.
PROBLÈMES ET QUESTIONS.
ÉPHÉMÉRIDES. *Juin, Octobre.*
CHARADE EN ACTION.
LA SAINTE-CATHERINE.
LES SOULIERS DE NOEL.
LA FÈVE.
UNE INONDATION.
LES PROVERBES EN ACTION.
LES FABLES EN ACTION: *Le Loup et l'Agneau.*
LA BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE.
LE HÉROS ET L'HÉROINE HISTORIQUES.
LE PAYS NATAL.
LE CARNET DE BAL.
EN L'AIR. *(Physique.)*
LA CHAMBRE D'AMI.
LE MOIS DE MAI.
L'ÉGYPTE.
LES FÊTES NATIONALES.
UN ORAGE.
VERSIFICATION: *La dernière rose.*
LE MEMENTO DES VACANCES.
LA CHASSE ET LA PÊCHE.

Sujets divers.

DESSIN.
MUSIQUE.
SILHOUETTE.
ÉCRAN.
ARMOIRIES.
FLEURS ARTIFICIELLES.
BOIS SCULPTÉ.
PHOTOGRAPHIE.
DÉCALCOMANIE.
CARTE GÉOGRAPHIQUE: *Tunisie.*
CARTE DU NOUVEL AN ILLUSTRÉE.

Ouvrages manuels.

COUTURE. — BRODERIE. — TAPISSERIE. — DENTELLE. — CROCHET. — FILET. — TRICOT.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES

SUPPLÉMENT

11 Novembre 1882. — N° 317.

Princesses Éléonore et Marie Schwarzenberg. — C. Ducol Pommier. — Marie Richert. — Jeanne de Gouville. — Princesse Pascaline de Metternich. — Geneviève d'Hautcserve. — Gabrielle et Albert Duclou. — Jenny Savy. — Marie de l'Angle-Beaumanoir. — D. et A. d'Aussy. — Louise de Saint-Pierre. — Geneviève Mellein. — Marie Lion. — Edmond Modave. — Louise Carmejeanne. — Blanche et Marie Pottier. — Benedicta. — Princesse Isburgis. — Nymphes et Dauphin de la Cure. — Les deux Cousines d'Andrée. — Hermance. — L'Adjudant et sa monture — Geneviève de L. — Gustave V. — Chevreuils de Château-Ganne. — Petite Princesse des Bruyères. — Deux Moutons du Berry. — Bergère d'Ossau, Nymphe du Gave. — Un Chercheur d'esprit. — Trois Algues. — Geneviève, Hervé et Baronne Agricole. — Deux Pêcheurs du Layon — F. V. de la Colonie de N.-les-V. — Georgette et Léon. — Miss Érable. — Une Solognote. — Communauté de Griffepincemord. — Trois feuilles d'Eucalyptus. — Sous les Palmiers. — Felicina. — Une Bergère du Lignon. — Duchesse Catherine. — Clochettes et Bruyères. — M. C. Saint-Germain. — La Friture. — Songe et Rêve. — Marie du Dolmen. — Le premier des trois Capulets blancs de l'Oise. — Trois Oies d'Illzach. — Victor et Marie. — Agathe de Rémoch. — A Thicket of periwinkles. — Flocon de neige et la Sœur d'un Lanvau.

Moins le Problème chiffré.

Marie Le Tourneur. — Jeanne et Madeleine de Morgan-Maricourt. — Marguerite Belèze. — Inès Festa. — Alexis Ramé. — Marguerite et Claire de Cholet. — Trois Moutons russes. — Soldanelle. — Loin de Zézelle. — Un Avocat sans causes. — Les deux G. C. de la Vienne. — Ellebasi et Chatouski. — Chat blanc. — Les Trois Bécasses du Hanenberg. — Un beau Loulou. — Montjoie-Saint-Denis! — Satory. — Le Chat et les deux Souris. — Boule de Neige. — Due Sorelle. — Fantasque. — P. G. et sa Sœur. — Noisette. — Cinq Fauvettes. — Trois petites Limousines des bords de la Basine. — Louise et Jeanne du Cottage.

LA DATE DU SUPPLÉMENT. (11 Nov. 1882.)

Marie d'Heureux. — Dadi. — Caquet bon bec, ma mie. — Une Dryade de l'Argonne. — A. Pillard. — Farfalla e Rosa.

LE NUMÉRO DU SUPPLÉMENT. (N° 317.)

Le Numéro 519 *est celui du Journal.*

Polka et Mazurka. — Mina et Brenda. — Duas Transmontanas.

LA DATE ET LE NUMÉRO DU SUPPLÉMENT.

11 novembre 1882. — N° 317.

Mimi Pinson. — Lys d'Argent.

Trois Lettres ne mentionnant pas le Nom et l'Adresse des Correspondants, et Deux Lettres ne mentionnant pas l'Adresse, n'ont pas été enregistrées.

CHARLES JOLIET.

HOTTEROZ, Adm.-Direct. des Imprimeries réunies, A, rue Mignon 2 Paris

N° 526

30 DÉCEMBRE 1882

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er décembre et du 1er juin

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

CORRESPONDANCE AVEC LES LECTEURS

PRIME
du
Journal de la Jeunesse pour 1883

Almanach de Kate Greenaway

Ce charmant petit almanach, illustré de 50 gravures en couleurs d'après les aquarelles de KATE GREENAWAY, sera remis *gratuitement* aux abonnés avec le numéro du 30 décembre 1882.

AVIS

Nous rappelons pour mémoire qu'il est toujours répondu, dans la CORRESPONDANCE avec les lecteurs, aux renseignements particuliers qu'ils ont à nous demander. Le *Journal de la Jeunesse* sera pour eux un guide sûr et éclairé, et nous nous ferons un plaisir de leur donner des explications sur tous les sujets qui les intéressent; mais, sauf exception, il ne peut être fait de réponse par la poste.

MÉTHODE GÉNÉRALE

La Méthode générale complète POUR LE DÉCHIFFREMENT ET LA SOLUTION DES PROBLÈMES ET QUESTIONS DU SUPPLÉMENT HEBDOMADAIRE, *contenant le* **Règlement des Concours mensuels** *et le* **Règlement du Supplément**, *est expédiée* franco *à toutes les personnes qui en font la demande par* Lettre affranchie *ou* Carte postale.

COMMUNICATIONS

Nous rappelons à nos Correspondants qu'il ne peut être inséré de *Communications particulières*. Les *Communications* font partie des Sujets proposés dans les *Concours mensuels*, qui en règlementent l'envoi, et celles qui sont publiées sont extraites des Compositions des Concurrents.

CONCOURS MENSUELS

Nous prions les Lecteurs qui ont obtenu un Prix ou un Accessit aux Concours mensuels, et qui n'en ont pas accusé réception, de vouloir bien nous en donner avis.

(*) La Reproduction et la Traduction du *Supplément* sont formellement interdites.

DEMANDES PARTICULIÈRES

POULARDES DE LA BRESSE. — Les *Demandes particulières* sur une *Feuille à part* — La *Date du Supplément*.

BAROMÈTRE. — Le deuxième paragraphe de l'Article 2 du *Règlement des Concours mensuels* répond à la question.

UNE DRYADE DE L'ARGONNE. — Voir l'Avis des *Prix et Diplômes des Concours*, dans le précédent Supplément du 23 Décembre 1882, n° 323.

ROSE SAUVAGE. — Répéter le Pseudonyme sur les *Accusés de réception*.

DEUX HIRONDELLES DES BORDS DE LA SAONE. — Même avis.

GEORGETTE ET LÉON. — Faire une réclamation à la Poste. Il est contraire au *Règlement des Concours mensuels* de joindre une Composition écrite à un autre Envoi. Deux mentions sont inscrites.

ÉPINE ROSE. — Cet Envoi ne nous est pas parvenu. A-t-il été expédié par la Poste ou comme *Colis postal?*

MARIE G. DE LA BLANCHARDIÈRE. — Une *Première mention* a été inscrite en *Rappel* pour le morceau de Musique *inédit*, dans le *Supplément* du 9 Décembre 1882, N° 321. Cette Composition a été classée par exception, mais le morceau *édité* n'a pas été admis au *Concours* — L'*Ouvrage en Tricot* est parvenu et a obtenu une *Première mention*.

QUATRE COUSINES — Les articles 4 et 8 du *Règlement des Concours mensuels* répondent à la question. La *Méthode générale* est expédiée.

LUCIOLE — Le même Pseudonyme a été adopté, mais il est suivi d'autres indications qui empêchent toute confusion. — Oui, les deux Lettres seront jointes à l'envoi pour le classement.

JULIE SAMANA. — Il n'a pu être décerné de récompense pour la Composition de l'*Orage*, qui a obtenu une *Première mention*, inscrite dans le *Supplément* du 21 Octobre 1882, n° 314. Le Numéro du 4 octobre n'existe pas; le *Journal de la Jeunesse* a paru les 7, 14, 21 et 28 octobre. Prière de préciser les réclamations.

(*A continuer.*)

NOMS DES CORRESPONDANTS
QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

L'Amazone des Champs-Élysées. — Le Dernier. — Isabelle et Gilbert.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

SUPPLÉMENT

30 Décembre 1882. — N° 324

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

— 41 — 62345665 — V2873765 — W 2387 — 9187 — 41 — 03VY5775 — 9X — V276XW5 — ZX5 — 9187 — X85 — V5061385 — W183505 — 95 — 45 — H2 0650 —

Communication : Julio Portalis.

PROBLÈMES POINTÉS.

P*** p***** d*** l* m****, i* f*** s* l****** r******* d** c***** q*'o* s*** p** d** g*** q** n* l** s****** p**

Communication : Excelsior, nihil desperandum.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

* — l*br — d*n — ttr — snr — *l — crt — l**rp — *ncgnt — dt-*n — ms — *l — prrt — s — cchr — mx — *ncr — *n — dclrnt — sn — vrtbl — nm

Communication : Juanita et Isa de Acapulco.

VOYELLES.

*a** — *o* — *œu* — *a — *ai*e — a*o**e, — *'e* — *e*o**e — à — *ou* — **o*o*; — *e*ui* — *ue — *e — *a i* — *e* — *o**, — *e — *ai* — **e* *ue — *ou* — *e — *o**e

Communication : Une Flamande nivernaise

SURPRISES

Avec trois allumettes, former six nombres qui, additionnés, donnent 144.

Communication : Marguerite entre deux Chardons.

MOTS CARRÉS.

1° Sculpteur.
2° Iles.
3° Petite ville.
4° Ami de Pylade.
5° Action du vent.
6° Fleurs.

Communication : ?

—

TRIANGLES.

1° Muse de la Tragédie.
2° Reine de France.
3° Héros Grec.
4° Terme de marine.
5° Petite averse.
6° Habitant de la Mauritanie.
7° Époque.
8° Négation.
9° Base du déchiffrement.

Communication : Marguerite Vallotte.

—

LE FIL D'ARIANE.

MARCHE DU CAVALIER

fleur	le	leur	la	la	rmi	er	nou
er	er	la	ve	eff	fleur	de	llon
ur	en	ray	nche	aile	la	vel	lég
ang	le	son	ve	ons	bra	et	rès
cor	l'az	d'or	leurs	rose	aup	vol	lein
cœur	le	la	sur	rte	aient	la	l'or
lle	des	ose	vo	moins	para	ent	d'un
je	de	be	deux	écl	yais	mêl	issait

Communication : France.

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

1° Dans l'Olympe.
2° Contrée du vin.
3° Synonyme de benêt.
4° Terme scientifique.

Communication : Le Solitaire.

—

LOSANGES.

1° Consonne.
2° Instrument.
3° Habitude.
4° Alliée à la famille.
5° Fleur.
6° Minéral.
7° Allongé.
8° Temps.
9° Voyelle.

Communication : Georgette et Léon.

—

USAGES MONDAINS.

Quelle est l'origine de la coutume, répandue dans certains pays, de ne célébrer aucun mariage pendant le mois de mai ?

Communication : Petit Poisson du Lac d'Annecy.

—

LANGAGE FRANÇAIS.

Quelle est l'origine de cette expression :

Dormir la grasse matinée.

Communication : Grain de Sel

—

ANAGRAMMES.

Sur mes six pieds, on m'emploie en peinture
Dans l'estomac je change de nature ;
Mêlez, et vous aurez le repos d'un instant,
Qu'après un hémistiche on fait en déclamant.

Communication : Marguerite Bolèze.

—

DEVISES.

Quelles étaient les devises des deux compagnies de Mousquetaires créées par Louis XIII et Louis XIV ?

Communication : Julie Portalis.

—

MOYENS MNÉMONIQUES.

Quel est le poète tragique français, dont l'initiale du nom, et celles du titre de ses tragédies, forment les mots :

CE PARIS.

Communication : Brunette et Blondine.

—

ÉNIGMES.

Souvent des flots puissants bravant l'horrible rage,
Jadis sur l'Océan j'ai montré mon courage ;
Symbole distinctif de l'antique blason,
De plus d'un grand seigneur j'ai garni l'écusson ;
Enfin, lecteur, je suis sur l'Aube et sur la Seine,
En Russie, au Bengale, en Alsace, en Lorraine.

Communication : Un Habitué de la Place Mathieu.

—

CHARADES.

De la jeune fille et du cygne
Mon premier est un ornement ;
A mon second toute blancheur insigne
Se compare infailliblement ;
De mon entier que puis-je dire ?
Ce n'est pas le Notus, l'Eurus, ni le Zéphire,
Virgile n'a jamais poétisé ce vent.

Communication : Le Capitaine Lotton.

—

LOGOGRIPHES.

On me déterre sur six pieds,
Et je m'enterre sur cinq pieds ;
Si l'on m'encave sur trois pieds,
On me parcourt sur quatre pieds,
Et sur trois pieds.

Communication : Nous Deux.

—

MÉTAGRAMMES.

Dans ta studieuse retraite,
Veux-tu changer cinq fois ma tête ?
Je te présente un général,
Et puis un rampant animal ;
Soulevant des flots de poussière
J'accomplis toujours ma carrière ;
Je puis te présenter encor
L'endroit où l'on cache son or ;
Enfin une pierre isolée,
Dans la mer ou dans la vallée.

Communication : France.

—

COQUILLES AMUSANTES.

N° 1. — Seigneur, on est aux pains et la grève est rompue.

N° 2. — Il n'y a pas de fusée dans jeu.

N° 3. — Il a fallu vingt pommes pour la dépense de cette saison.

N° 4. — C'est avec la marine qu'on fait la main.

N° 5. — Comme on fait son lot, on le touche.

Communications : Deux petites Portugaises, N°s 1, 2. — Petit Poisson du Lac d'Annecy, N° . — Blanche et Marie Pottier, N° 4. — Bucéphale et Rossinante, N° 5.

—

ACROSTICHES.

* A *
* N *
* O *
* O *
* V *
* O *

Communication : Vent d'Est.

—

CRO X.

Deux contraires :

B M N L H R R E U O A U E

Communication : Deux Edelweiss du Mont-Blanc.

—

NOMS DES CORRESPONDANTS QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES

Avis. — Les Noms des Correspondants qui ont donné des *Solutions* conformes des *Problèmes* et *Questions* du *Supplément* du 2 Décembre 1882, n° 320, seront publiés dans le prochain *Supplément*.

CHARLES JOLIET.

—

Mottéroz, Adm.-Direct. des Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris

NOUVELLE COLLECTION IN-8

A L'USAGE DE LA JEUNESSE

Chaque volume broché: 5 fr. — Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées: 8 fr.

LE

TAMBOUR DU ROYAL-AUVERGNE

PAR L. ROUSSELET

Un volume illustré de 115 gravures dessinées sur bois

Par POIRSON

DENIS LE TYRAN

PAR Mme COLOMB

Un volume illustré de 112 gravures dessinées sur bois

Par TOFANI

LES MERCENAIRES

PAR LÉON CAHUN

Un volume illustré de 54 gravures dessinées sur bois

Par P. FRITEL, etc.

LE

ROMAN D'UN CANCRE

PAR J. GIRARDIN

Un volume illustré de 119 gravures dessinées sur bois

Par TOFANI

NOS ALPES

LE MUET DE BRIDES — LES LÉGENDES D'ÉVIAN

PAR CH. DESLYS

Un volume illustré de 39 gravures dessinées sur bois

d'après J. DAVIS, etc.

AVENTURES DE TROIS FUGITIFS

EN SIBÉRIE

PAR V. TISSOT ET C. AMÉRO

Un volume illustré de 72 gravures dessinées sur bois

Par PRANISHNIKOFF

CENT RÉCITS DE SCIENCE PITTORESQUE

Par ALBERT-LÉVY

UN VOLUME IN-4° ILLUSTRÉ DE 100 GRAVURES, CARTONNÉ EN PERCALINE, TRANCHES DORÉES: 6 FR.

LA DILIGENCE DE PLOËRMEL

Par QUATRELLE

Un magnifique volume grand in-8° illustré de 7 planches en chromotypographie et de gravures en noir PAR EUGÈNE COURBOIN. Cartonné, 6 francs.

SCÈNES FAMILIÈRES

PAR J. GIRARDIN

UN VOLUME IN-16 CONTENANT 48 PLANCHES EN COULEUR, D'APRÈS KATE GREENAWAY : CARTONNÉ, 5 FRANCS

SCÈNES HUMORISTIQUES

PAR C. CALDECOTT

UN MAGNIFIQUE ALBUM GRAND IN-4 OBLONG ILLUSTRÉ DE GRAVURES EN CHROMOTYPOGRAPHIE : CARTONNÉ, 10 FRANCS

N° 527

6 JANVIER 1883

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes). **20** fr. — Six mois (1 volume). **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES ET QUESTIONS

CORRESPONDANCE AVEC LES LECTEURS

PRIME du Journal de la Jeunesse pour 1883

Almanach de Kate Greenaway

Ce charmant petit almanach, illustré de 50 gravures en couleurs d'après les aquarelles de KATE GREENAWAY, sera remis *gratuitement* aux abonnés avec le numéro du 30 décembre 1882.

AVIS

Nous rappelons pour mémoire qu'il est toujours répondu, dans la CORRESPONDANCE avec les lecteurs, aux renseignements particuliers qu'ils ont à nous demander. Le *Journal de la Jeunesse* sera pour eux un guide sûr et éclairé, et nous nous ferons un plaisir de leur donner des explications sur tous les sujets qui les intéressent; mais, sauf exception, il ne peut être fait de réponse par la poste.

MÉTHODE GÉNÉRALE

La Méthode générale complète POUR LE DÉCHIFFREMENT ET LA SOLUTION DES PROBLÈMES ET QUESTIONS DU SUPPLÉMENT HEBDOMADAIRE, *contenant le* **Règlement des Concours mensuels** *et le* **Règlement du Supplément,** *est expédiée* franco *à toutes les personnes qui en font la demande par* Lettre affranchie *ou* Carte postale.

COMMUNICATIONS

Nous rappelons à nos Correspondants qu'il ne peut être inséré de *Communications particulières*. Les *Communications* font partie des Sujets proposés dans les *Concours mensuels*, qui en règlementent l'envoi, et celles qui sont publiées sont extraites des Compositions des Concurrents.

CONCOURS MENSUELS

Nous prions les Lecteurs qui ont obtenu un Prix ou un Accessit aux Concours mensuels, et qui n'en ont pas accusé réception, de vouloir bien nous en donner avis.

DEMANDES PARTICULIÈRES

LOUISE C. — Le nom de Fénelon s'écrit avec un accent sur l'*e* de la première Syllabe. — Nous prenons note.

ELLEN BOTTINE JAUNE. — La Lettre est transmise à l'Administration. — Remerciements.

LA PETITE SŒUR DE QUATRE OFFICIERS. — 1° Par exception, oui. — 2° Nous l'ignorons. — 3° On peut faire relier le *Supplément* à la suite de la Collection, ou à part, à volonté.

ÉPINE ROSE. — Nous avons fait une recherche infructueuse, et cet envoi ne nous est pas parvenu. Une Mention est inscrite.

DEUX SŒURS VENDÉENNES. — Le deuxième paragraphe de l'Article 2 du *Règlement des Concours mensuels* répond à la question. Les *Concours* du *Journal de la Jeunesse* sont ouverts à tous ses Lecteurs.

UNE SOLOGNOTE. — Après mûr examen, le Conseil de rédaction a décidé que les Compositions des *Concours mensuels* ne seraient pas publiées. — Répéter le Nom et l'Adresse sur les *Demandes particulières.*

DENIS LE TYRAN. — Même avis. Nous joignons la Lettre à l'envoi.

GITANA. — Un autre exemplaire est expédié.

UNE FILLETTE TRÈS ÉTOURDIE. — Nous prenons note. Remerciements.

AIRAM. — Les Deux Envois sont parvenus et ont été ainsi classés: PARAVENT, *Deuxième Mention.* BRASSIÈRE, *Troisième Accessit.* Le Volume est expédié.

LA HÈVE. — Oui, contre l'envoi du prix de l'ouvrage. — Le *Catalogue* est expédié.

ANNA ET NÉOMISE. — Voir l'article 8 du *Règlement des Concours mensuels.* Une Mention est inscrite pour la composition, *Memento des Vacances.*

MARIE K. — Cet envoi ne nous est pas parvenu. Une Mention est inscrite.

LES HABITANTS DU RATC. — La Lettre sera jointe à l'envoi, qui sera classé.

LE NEVEU DE JEAN GUILLAUME. — La question est clairement posée ; il s'agit d'une Carte et non d'une série de cartes formant Atlas.

MARIE GUTTRON. — Remerciements.

H. M. — (*Nancy.*) — Il n'y a pas de *Numéro de Noël* exceptionnel cette année. Celui de 1881 doit être relié avec la Collection.

ABEILLE ET VER-A-SOIE. — Remerciements.

BÉRET BLEU N° 2. — Oui. — Le *Catalogue* est expédié.

LE ROSSIGNOL DE LA VIOTTE. — Une Mention est inscrite.

CREVETTE FÉCAMPOISE. — C'est un journal de famille qu'on peut mettre avec confiance dans toutes les mains. L'Article 8 du *Règlement des Concours mensuels* répond à la question.

UNE DRYADE DE L'ARGONNE. — Oui.

L. A. Q. — Deux Mentions sont inscrites. — Nous joindrons la Lettre à la Composition. — Le *Catalogue* est expédié.

PAQUERETTE TRANSPLANTÉE. — Prière d'indiquer le titre de ces deux Compositions.

MADELEINE BIGAULT. — 1° Un avis indiquera l'époque où les *Prix des Mentions* et les *Diplômes* seront expédiés. — Le *Relevé des Mentions* doit être sur une *Feuille à part.* — *Mandarine.* — Le *Catalogue* est expédié. — A volonté.

MISS SALPÊTRE. — Nous prenons note. Nous demanderons ces renseignements et nous les transmettrons dès qu'ils nous seront parvenus. Le *Catalogue* est expédié.

J. M. (*Roanne.*) — Les *Prix des Mentions* sont d'une valeur de huit francs et sont désignés par le Conseil de rédaction. — 2° Librairie Firmin-Didot, 56, rue Jacob, Paris. — 3° Un avis sera publié. — 4° La question du *Concours* est accompagnée de ces indications.

L. H. (*Roanne.*) — Un libraire de la ville donnera ces renseignements. 1° La *Méthode générale* et le *Catalogue* sont expédiés. — 2° L'Article 8 du *Règlement des Concours mensuels* répond à la question. — 3° Un avis sera publié. — 4° 2 fr. 50. — 5° Non. — 6° Ces questions n'ont pas été proposées et nous ignorons si elles le seront dans la suite. — 7° Oui. — 8° Nous demanderons ce renseignement. — 9° Non.

JOSÉPHINE DE KONIGSWARTER. — Nous joindrons la lettre à l'envoi.

LA PLUS JEUNE DES SEPT. — Oui, des *Charades en Action.*

(*A continuer.*)

SOLUTIONS

DES PROBLÈMES ET QUESTIONS

SUPPLÉMENT

30 Décembre 1882. — N° 324

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

La toilette consiste moins dans la richesse du costume que dans une certaine manière de le porter.

PROBLÈMES POINTÉS.

Pour plaire dans le monde, il faut se laisser raconter des choses qu'on sait par des gens qui ne les savent pas.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

A l'abri d'un titre sonore,
Il court l'Europe *incognito, dit-on* ;
Mais il pourrait se cacher mieux encore,
En déclarant son véritable nom.

VOYELLES.

Dans mon cœur la haine abonde,
J'en regorge à tout propos ;
Depuis que je hais les sots,
Je hais presque tout le monde.

USAGES MONDAINS.

Cette coutume a pris sa source dans les lois romaines, qui défendaient les mariages pendant le moi de Mai et les jours fériés.

Cet usage passa en Bourgogne. Dans quelques provinces françaises, il est resté sous forme de superstition populaire. On attribue au mois de Mai une influence néfaste. Un voile de sinistre présage enveloppe aussi le berceau des enfants nés sous le soleil de Mai.

LANGAGE FRANÇAIS.

Dormir la Grasse matinée.

Veut-on faire entendre que l'on s'est levé tard, on dit : J'ai dormi la grasse matinée. Quel rapport y a-t-il entre l'adjectif *gras* et l'idée d'un sommeil prolongé ?

On disait autrefois une *grans matinée*, une grande matinée, pour une matinée tout entière, de même qu'on dit toute une grande journée ; puis, à l'époque où il s'est agi de donner une terminaison particulière aux adjectifs féminins, on a dit *gransse*, puis *grasse matinée*, sans se douter que *grans* venait de *grandis*, grand.

ANAGRAMMES.

Céruse. Césure.

DEVISES.

La première Compagnie, montée sur des chevaux gris, reçut le nom de *Mousquetaires gris*.

L'étendard portait pour devise : Une bombe lancée de son mortier et tombant sur une ville, avec ces mots : « *Quo ruit est letum.* »

La deuxième Compagnie, montée sur des chevaux noirs, reçut le nom de *Mousquetaires noirs*.

Son étendard avait un faisceau de douze dards empennés, la pointe en bas, avec ces mots : « *Alterius Jovis altera tela.* »

SURPRISES.

111	111
III	3
IV	4
VI	6
IX	9
X.	11
	144

MOYENS MNÉMONIQUES.

C	E	P	A	R	I	S
rébillon.	lectre.	yrrhus.	trée.	hadamiste.	doménée.	émiramis.

COQUILLES AMUSANTES.

N° 1. — Mains. Trève.
N° 2. — Fumée. Sans. Feu.
N° 3. — Hommes. Défense. Maison.
N° 4. — Farine. Le. Pain.
N° 5. — Lit. Se. Couche.

ÉNIGMES.

Bart (Jean). Barre. Bar-sur-Aube. Bar-sur-Seine. Bar, en Podolie. Bar, sur le Gange. Barr (Bas-Rhin.) Bar-le-Duc, ou sur Ornain.

CHARADES.

Coulis.

LOGOGRIPHES.

Truffe. Furet. Fût. Turf. Rue.

MÉTAGRAMMES.

Hoche. Loche. Coche. Poche. Roche.

ACROSTICHES.

D A M
A N E
N O N
S O U
E V E
R O T

CROIX

M
A
L
B O N H E U R
E
U
R

MOTS CARRÉS.

C A N O V A
A C O R E S
N O G E N T
O R E S T E
V E N T E R
A S T E R S

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

DI	VI	NI	TÉ
VI	NI	CO	LE
NI	CO	DE	ME
TÉ	LE	ME	TRE

TRIANGLES.

M E L P O M È N E
E L É O N O R E
L É A N D R E
P O N T É E
O N D É E
M O R E
È R E
N E
E

LOSANGES.

C
P I C
M A N I E
P A R E N T E
C I N E R A I R E
C I N A B R E
E T I R E
E R E
E

Vers

LE PAPILLON.

Je le voyais d'un vol léger
Effleurer le cœur de la rose,
La verte branche d'oranger,
La fleur nouvellement éclose.

L'azur, le vermillon et l'or,
Mêlaient leurs rayons sur son aile ;
Auprès de lui la fleur encor
Des deux paraissait la moins belle.

MARCHE DU CAVALIER

54	35	10	25	52	37	8	27
11	24	53	36	9	26	51	38
34	55	44	21	48	17	28	7
23	12	47	18	45	20	39	50
56	33	22	43	16	49	6	29
13	2	15	46	19	42	61	40
64	57	32	3	62	59	30	5
1	14	63	58	31	4	41	60

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

CONCOURS MENSUELS

Les *Accusés de réception* des Lauréats dont les noms suivent ne nous sont pas parvenus, et nous les prions de nous les adresser.

1880 — 1881

Francya i Polska. — Alexandre Rewidzoff. — Mérix. — Tamaris. — Dominiqua. — Rose de Chine.

1881 — 1882

32e Concours. — Amy B. — Une petite Élève. — Pierre Rapp.

36e Concours. — Un Marin d'eau douce. — Emile G.

37e Concours. — Due Sorelle. — Un futur Disciple d'Esculape.

38e Concours. — Chamois et Marmottes de la Dent du Midi. — Due Sorelle. — Alsatine. — P. G. et sa Sœur.

39e Concours. — Marguerite Dupuy. — M. A. — Marie Aubryet de Pévy. — Cœcilia. — La Sœur de son frère.

40e Concours. — Dorothée P. de C. — Brin de Shamrock.

Concours de Pâques.

Bog et moi. — Chrysanthème. — Eugenia. — Genêt d'Anjou. — Pie du Tage.

Prix des Mentions de 1880-1881.

M. Simon. — Cousins et Cousines. — Marie Nardin. — Les Élèves de Digne. — Alice, Berthe, Jeanne, Maurice Jacquot. — Marguerite Pollet. — Alice Lévy. — Ave. — Deux Papillons de Belleroche. — Le Petit Tambour. — Une Guirlande de Lierre et de Myosotis. — Blanche L'Ec.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES

SUPPLÉMENT

2 Décembre 1882. — N° 320.

Princesse Pascaline de Metternich. — C. Ducol Pommier. — Marie Richert. — Princesses Éléonore et Marie Schwarzenberg. — Jeanne de Gouville. — Louise de Saint-Pierre. — Marie Lion. — D. et A. Joly d'Aussy. — Geneviève d'Hauteserve. — Edmond Modave. — Giulia e Carlo. — Bouquet d'Orties. — Les deux Cousines d'Andrée. — Nymphes et Dauphin de la Cure. — Communauté de Griffepincemord. — Gentiane des Alpes et un Chasseur des bords de la Véore. — Tiny et Checky. — Un Soldat portugais et ses trois Sœurs. — Mimi Pinson. — Trois Algues. — Durandal. — Hermance. — M. R. M. — Le premier des trois Capulets blancs de l'Oise. — Bergère d'Ossau et Nymphe du Gave. — Songe et Rêve. — Une Solognote. — Trois Feuilles d'Eucalyptus. — Jeanne et Adrienne. — Georgette et Léon. — Mary. — Un Ami de Bex. — Flocon de neige et l'Eau qui dort. — Marie du Dolmen. — Mathilde Géruzez.

Moins le Problème chiffré.

Marguerite Glinel. — André Gentien. — Marie de l'Angle-Beaumanoir. — René de Job. — Georges Palamède de Forbin. — Marie Le Tourneur. — Yvonne de Laya. — Jeanne et Madeleine de Morgan-Maricourt. — Marguerite Belèze. — Loin de Zézelle. — Un Avocat sans causes. — The Shamrock. — Ranette. — Miss Étincelle d'or. — Oignon de Jacinthe. — Cinq Fauvettes. — Piccolina et deux Pâquerettes. — Une Anguille de l'Yvette. — Le petit Var. — Alcire. — Caquet bon bec ma mie. — Cœur de Crabe. — Villa des Rosiers. — Marie Félix. — Une Luciole et trois Églantines de la Coudraie. — H. M. — Blonde comme les blés. — La famille Byrrh. — Mystère. — Chat-blanc. — Old Poz. — Sur les bords de la Saône par la Pensée. — Trois Moutons russes. — Myosotis et Jasmin.

LA DATE DU SUPPLÉMENT. (2 Déc. 1882.)

Clochettes et Bruyères. — Ella. — Toto-tsing. — Fiorentinella. — Une Brésilienne. — L. André.

LE NUMÉRO DU SUPPLÉMENT. (N° 320.)

Le Numéro 522 *est celui du Journal.*

Duas Transmontanas.

Châtaigne et Marron.

LA DATE ET LE NUMÉRO DU SUPPLÉMENT.

2 décembre 1882. — N° 320.

Les Descendants du bouillant Achille. — Une Exilée de Lorraine. — Le Sieur Cadichon. — Une Dryade de l'Argonne.

Priere de relire le RÈGLEMENT DU SUPPLÉMENT *dans la Méthode générale.*

Bleuet. — Quatre Prunes à l'eau-de-vie. (Il n'y a pas de Concours hebdomadaires.)

Dadi. (Le Règlement du Supplément, dans la Méthode générale, renferme les indications demandées, Délai de huit jours ; les Nom, Adresse, Pseudonyme, Date et Numéro en tête des Solutions. — Les Demandes particulières sur une Feuille à part.)

Stella. (Ce Pseudonyme peut être adopté. — Les Demandes particulières sur une Feuille à part.)

Léon C. (Adresse incomplète.)

Psyché. (La Méthode générale est expédiée. — Les Demandes particulières sur une Feuille à part.)

L'auteur de Waverley. (Même avis.)

Une Bouteille de Malaga. — Poulardes de Bresse. — Due Sorelle. — Un Étourneau et une Bécasse. — Une Jeune Musicienne.

Trois Lettres, ne mentionnant pas le Nom et l'Adresse des Correspondants, n'ont pas été enregistrées.

PRIX ET DIPLOMES

DES CONCOURS

DU JOURNAL DE LA JEUNESSE

28e-40e CONCOURS

Les Correspondants du *Journal de la Jeunesse*, qui ont pris part aux *Concours mensuels* et au *Concours de Pâques*, sont invités à envoyer le *Relevé des Prix*, *Accessits*, *Mentions d'honneur et Mentions* qu'ils ont obtenus du 28e *Concours mensuel* au 40e *Concours mensuel* inclusivement.

Aux termes de l'Article 8 du *Règlement des Concours mensuels :*

Les Concurrents qui ont obtenu DIX MENTIONS *sans avoir obtenu une récompense dans le courant de l'année,*

Les Concurrents récompensés qui ont obtenu VINGT MENTIONS,

Recevront un Ouvrage illustré d'une valeur de Huit francs.

Les *Mentions d'Honneur* comptent double.

Les *Mentions* accordées à une Composition collective du *Concours de Pâques* comptent à chacun des Concurrents réunis.

Tous les Concurrents recevront le *Diplôme des Concours,* n'eussent-ils obtenu qu'une Mention, à la condition d'adresser leur Relevé sans retard.

Spécimen de la Formule

à envoyer dans le délai de HUIT JOURS

A MONSIEUR LE SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

DU JOURNAL DE LA JEUNESSE

PARIS

79, Boulevard Saint-Germain, 79

Nom et *Adresse.*
Initiales ou *Pseudonyme.*
Prix.
Accessits.
Mentions d'Honneur.
Mentions.

NOTA. — Il suffit d'indiquer, en regard des lignes de la *Formule*, le nombre des Prix, Accessits, Mentions d'honneur et Mentions, sans autre désignation.

CHARLES JOLIET.

MOTTEROZ, Adm.-Direct. des Imprimeries réunies, A, rue Mignon 2, Paris

N° 528 13 JANVIER 1883

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er décembre et du 1er juin

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

CORRESPONDANCE

CORRESPONDANCE AVEC LES LECTEURS

AVIS

Nous rappelons pour mémoire qu'il est toujours répondu, dans la CORRESPONDANCE avec les lecteurs, aux renseignements particuliers qu'ils ont à nous demander. Le *Journal de la Jeunesse* sera pour eux un guide sûr et éclairé, et nous nous ferons un plaisir de leur donner des explications sur tous les sujets qui les intéressent; mais, sauf exception, il ne peut être fait de réponse par la poste.

MÉTHODE GÉNÉRALE

La Méthode générale complète POUR LE DÉCHIFFREMENT ET LA SOLUTION DES PROBLÈMES ET QUESTIONS DU SUPPLÉMENT HEBDOMADAIRE, *contenant le* **Règlement des Concours mensuels** *et le* **Règlement du Supplément**, *est expédiée* franco *à toutes les personnes qui en font la demande par* Lettre affranchie *ou* Carte postale.

COMMUNICATIONS

Nous rappelons à nos Correspondants qu'il ne peut être inséré de *Communications particulières*. Les *Communications* font partie des Sujets proposés dans les *Concours mensuels*, qui en règlementent l'envoi, et celles qui sont publiées sont extraites des Compositions des Concurrents.

CONCOURS MENSUELS

Nous prions les Lecteurs qui ont obtenu un Prix ou un Accessit aux Concours mensuels, et qui n'en ont pas accusé réception, de vouloir bien nous en donner avis.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Une Amazone des Champs-Élysées.

DEMANDES PARTICULIÈRES

EURÊKA. — Par exception motivée, oui. — Le Catalogue est expédié.

ELLEN BOTTINE JAUNE. — Remerciements.

MARIE-LOUISE M. — Les ouvrages sont expédiés. — Les *Demandes particulières séparément* et sur une *Feuille à part*. — L'Adresse est incomplète.

JENNY D'O. — La Rectification sera faite. — Les *Demandes particulières séparément* et sur une *Feuille à part*.

ELLEBASI. — 1°, 2° Les différentes *Demandes particulières* doivent être écrites *séparément* sur des *Feuilles à part*, sous la même enveloppe, pour éviter des omissions et des erreurs. La Lettre est transmise à l'Administration, qui fera le nécessaire. — 3° Le *Diplôme des Concours* est envoyé à tous les Concurrents qui envoient le *Relevé* de leurs Mentions. — 4° Huit francs. — 5° Oui. — 6° Par exception motivée, oui. — Mettre en scène des personnages.

MISS SALPÊTRE. — 1° Ces Journaux peuvent être choisis.
Nous prions nos Correspondants de nous transmettre le renseignement suivant :
Quel est le traducteur et quel est le prix de l'Ouvrage anglais intitulé : *Le Vaste Monde?*

LA GROSSE MOUTE. — Il y a des négligences de style, des fautes d'orthographe, des épisodes écourtés, décousus. Le début de la Composition promettait mieux.

MARY HAMERTON. — Le Numéro est expédié.

AMBRA. — On peut expédier la Carte pliée ou roulée autour d'un cylindre en bois. — Le Catalogue est expédié.

JAGUARITA. — Réexpédier *franco* au Bureau de M. Deschodt, Librairie Hachette et Cie. L'Échange sera fait.

GRAZIELLA ET BEPPO. — La mention d'honneur est inscrite.

ARISTARQUE. — La Note est transmise au Service de l'Expédition du Journal.

FRANCE. — *L'Almanach de Kate Greenaway* est épuisé. — Oui.

FLAMANDE NIVERNAISE. — Mégnier, relieur, rue de la Vieille-Estrapade, n° 7, donnera les indications demandées. — La Lettre est transmise au Conseil de rédaction.

L. T. (*Riom*) — *L'Almanach de Kate Greenaway* est épuisé. — Le Numéro est expédié. — La Rectification sera faite.

M. CATTELAIN. — Le Catalogue est expédié. — Les *Demandes particulières* écrites *séparément* sur une *Feuille à part*, sous la même enveloppe.

MARION. — Nous prenons note.

UNE FAMILLE D'ÉTOURNEAUX. — Même avis.

LÉON H. (*Roanne.*) — La Composition offre des réminiscences de naufrages et d'aventures. Il y a des fautes de style et d'orthographe.

(*A continuer.*)

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

CONCOURS MENSUELS

Les *Accusés de réception* des Lauréats dont les noms suivent ne nous sont pas parvenus, et nous les prions de nous les adresser.

1880 — 1881

Francya i Polska. — Alexandre Rowidzoff. — Mérix. — Tamaris. — Dominiqua. — Rose de Chine.

1881 — 1882

32° Concours. — Amy B. — Une petite Élève. — Pierre Rapp.

36° Concours. — Un Marin d'eau douce. — Emile G.

37° Concours. — Duo Sorelle. — Un futur Disciple d'Esculape.

38° Concours. — Chamois et Marmottes de la Dent du Midi. — Duo Sorelle. — Alsatine. — P. G. et sa Sœur.

39° Concours. — Marguerite Dupuy. — M. A. — Marie Aubryet de Pévy. — Cœcilia. — La Sœur de son frère.

40° Concours. — Dorothée P. de C. — Brin de Shamrock.

Concours de Pâques.

Bog et moi. — Chrysanthème. — Eugenia. — Genêt d'Anjou. — Pie du Tage.

Prix des Mentions de 1880-1881.

M. Simon. — Cousins et Cousines. — Marie Nardin. — Les Élèves de Digne. — Alice, Berthe, Jeanne, Maurice Jacquot. — Marguerite Pollet. — Alice Lévy. — Ave. — Deux Papillons de Belleroche. — Le Petit Tambour. — Une Guirlande de Lierre et de Myosotis. — Blanche L'Ec.

CONCOURS MENSUELS

42° CONCOURS

PRIX

N° 1.

COMPOSITION ÉCRITE.

Les visites du jour de l'an.

Premier accessit.

Germaine Varcollier.

Deuxième accessit.

Blanche Schwingrouber.

Troisième accessit.

Peau d'Ane.

Quatrième accessit.

Une des Deux.
Katty.

COMPOSITIONS MENTIONNÉES

Mention d'Honneur.

(Ordre alphabétique.)

Beille et Ver-a-Soie. — Benoite. — Bruyère des Bois. — Ellebasi. — E. Temporal. — Grain de Sel. — Jeanne de Gouville. — Joséphine Schwingrouber. — Madeleine. — Marie — Mimi Pinson. — Quand Même. — Trois Feuilles d'Eucalyptus. — Une des Toqués. — Un Soldat portugais et ses trois Sœurs.

Première mention.

(Ordre alphabétique.)

rmelle Lucas. — Blanche Rémond. — Claire Laplace. — Edmond Modave. — Flamande Nivernaise. — Fleur. — Fleur d'Arbousier. (Le Pseudonyme au-dessous du Nom, en tête de la Composition) — Franche-pré. — Gabrielle Robin. — La Chouette Mimi. — Le Myosotis de la Charente. — Lucie Barrier. — Mary Hameiton. — Rondinella. — Spirœa Ulmaria. — Une branche de Muguet. Une Brésilienne. — Une Centenaire contemplant ses quatre Serins. — Une Cousine d'Hélène. — Une F. — Une Mésange de la Parqueyre.

Deuxième mention.

(Ordre alphabétique.)

Alice Eppolag. — Cinq Fauvettes. — Cinq Violettes des bois. — Colombe de Saint-Flochel. — Dans la gueule du Lion de Belfort. — Été, une des Quatre Saisons. — France et Alsace. — France et Pologne. — La Queue du Lion de Belfort. — Les Quatre Cousines. — L'Œil du Lion de Belfort. — Marie-Josèphe et Ondelette. — Sans Peur et sans Reproche. — Une Grenouille de la Savoureuse. — Une Vérité de La Palisse.

N° 2.

COMPOSITION ÉCRITE

Un Naufrage.

PREMIER PRIX

Mimi Pinson.

Premier accessit.

Jeanne de Gouville.

Deuxième accessit.

Pattes de Mouche.

Troisième accessit.

Famille Sisi.

Quatrième accessit.

Lili Tourbillon.

COMPOSITIONS MENTIONNÉES

Mention d'Honneur.

(Ordre alphabétique.)

Denis le Tyran. — Deux Jumelles. — E. Temporal. — France. — Grain de Sel. — Julie Portalis. — La Chouette Mimi. — Léon Hennebert. — Madeleine. — Madeleine Guizot. — M Pouillot. — Peau d'Ane. — Quand Même. — Trois Canotiers de l'Yères. — Une Branche de Muguet. — Une Jeune Savoyarde et sa Marmotte. — Une Musette. — Un Poussah.

Première mention.

(Ordre alphabétique.)

Amélie Viez. — Augustine Duvivier. — Benoite. — Blanche Rémond. — Chrystal et Rita. — Cœcilia. — Deux Linottes de la Rafette. — Due Sorelle. — Élise Janny. — Flamande nivernaise. — Fleur. — Fracasse tout seul. — France et Pologne. — H. G. — Je, Tu, Elle, château de la Pie. — Joséphine de Konigswarter. — Joséphine Schwingrouber. — La Grosse Moute. — La Perle de la Cannebière. — La petite Sœur de Quatre officiers. — Le Boco de Kiribi. — Le Myosotis de la Charente. — Marie Guizot. — Marie Mercier. — Mons Terribilis. — Montjoie Saint-Denys. — Ondine. — Petit Bluet. — Petit Chose. — Robert Le Mareschal. — Songe et Rêve. — Sylphe. — Thérèse Arrachart. — Un Ami de la mer. — Une Anguille de l'Yvette. — Une Centenaire contemplant ses Quatre serins. — Une Dent du Lion de Belfort. — Une Solognote. — Une Vérité de La Palisse. — Un petit Pot de Crême de Saint-Gervais.

Deuxième mention.

(Ordre alphabétique.)

Anna et Néomise. — Bleuet. (Le Pseudonyme au-dessous du Nom, en tête de la Composition.) — Boule de neige des Monts Ourals. — Brise de mer. — Chat-Chat Ier — Cinq Violettes des bois. — Colombe de Saint-Flochel. — France et Alsace. — Franche-pré. — Geneviève Mallein. — Katty. — La plus Jeune des Sept. — L. A. Q. — Les Cinq Fauvettes. — Les Quatre Cousines. — L'Ombre de Banquo. — Madeleine Ducastel. — Magdeleine Vallotte. — Marie d'Heureux. — Marie Le-Tourneur. — Marthe Laure. — Pirouette. — Spirœa ulmaria. — Un Avocat sans cause. — Une Admiratrice de Victor Hugo. — Une Brésilienne. — Une Grenouille de la Savoureuse. — Une Marguerite du Devonshire. — Une Mésange de la Parqueyre. — Une Pierre de la Miotte. — Un Goëland. — Un Poil du Lion de Belfort. — Vergiss mein nicht (Le Pseudonyme au-dessous du Nom, en tête de la Composition.) — Villa des Rosiers.

Une Composition sans indications, sur papier pelure d'oignon.

Une Composition, ne remplissant pas les conditions du *Reglement des Concours mensuels*, n'a pas été classée.

N° 3.

Une Carte de visite illustrée.

Premier accessit.

Marguerite de Rochechouart.

Deuxième accessit.

Amie du Travail.

Troisième accessit.

Marguerite Belèze.

Quatrième accessit.

Les Elfes du Bois-Lapierre.

Cinquième accessit.

L'Hirondelle et le Moineau-franc.
Marie d'Heureux.

COMPOSITIONS MENTIONNÉES

Mention d'Honneur.

(Ordre alphabétique.)

Abeille et Ver-a-Soie. — Airam. — Alice Eppolag. — A. M. Deux Hirondelles des Bords de la Saone. — Anna Chabot. — Boule de Neige des Monts Ourals. — Cinq Fauvettes. — Denis le Tyran. — Edmond Modave. — Henri des Méloizes. — L'Éperlan de la Friture. — Margaret Labuzan. — Mina et Brenda. — Perlerette. — Petit Bluet. — Spirœa ulmaria. — Un jeune Lyceen Orléanais.

Première mention.

(Ordre alphabétique.)

Ad Honores. — A. Gombault. — Augustine Duvivier. — Augustin et son Violon. — Berthe L. — Biscuit de Savoie. — Bobinette. — Bouquet d'Orties. — Chat-Chat Ier. — Déception. — Deux Papillons de Belleroche. — Due Sorelle. — Du fond des bois. — E. Temporal. — Famille Sisi. — France. — F. V. de la Colonie de N.-les-V. — Gabrielle et Jeanne Wartelle. — Gabrielle R. — Georgette des Plas. — Gitana. — Jane and Bernard. — Jeanne de Gouville. — Jenny Allard. — Judith, Cousine de Thérèse. — La Nièce d'un Architecte. — Le Dompteur. — — Les Quatre Cousines. — Magdeleine Vallotte. — Marguerite Mollot. Marie de l'Angle-Beaumanoir. — Marie Labuzan. — Marie Magdeleine Élisabeth. — Marthe Benoit. — Mary Hamerton. — Mimi Pinson. — M. J. — M. M. C. de T. — Montjoie Saint-Denys. — Mystère. — Nonchalante. — Ortie Blanche du Bouquet d'Orties. — Paul de Cerné. — Petit Poisson du Lac d'Annecy. — Pierre Vallotte. — Raton. — Riquette. — Rodilard. — Rondinella. — Trois Pinsons de la forêt du Der. — Une Abonnée de la plaine des Sablons. — Une Anguille de l'Yvette. — Une branche de Muguet. — Une Brésilienne. — Une Hirondelle. — Une Jeune Grive. — Une jeune Savoyarde et sa Marmotte. — Une Mésange de la Parqueyre. — Un petit Pot de crème de Saint-Gervais. — Un Soldat portugais et ses trois Sœurs. — Victis honos. — Violette sauvage.

Un Envoi sans indications, Aquarelle, Deux personnages.

N° 4.

Une Poupée habillée

PREMIER PRIX.

Pauline Bornet.

DEUXIÈME PRIX.

Les Elfes du Bois-Lapierre.

Épine Rose.

Julie Portalis.

Premier accessit.

Deuxième accessit.

Société des Jeunes Abeilles.

Troisième accessit.

Thérèse, Cousine de Judith.

Quatrième accessit.

Un Petit Pot de Crème de Saint-Gervais.

Cinquième accessit.

Une Brésilienne.

Une Vraie Petite Française.

COMPOSITIONS MENTIONNÉES

Mention d'Honneur.

(Ordre alphabétique.)

Bleuet. — Germaine Varcollier. — Je, Tu, Elle, Chateau de la Pie. — Joséphine de Konigswarter. — Nini et Rita.

Première mention.

(Ordre alphabétique.)

Alice Eppolag. — Amélie Thorin. — Amélie Viez. — Blanche Rémond. — Bruyère des Bois. — Deux Pâquerettes. — Gitana. — Guitta. — L'Amie de Guitta. — Luciole. — Madeleine L. — P. G. et sa Sœur. — Tante Jaune.

Avis. — *Si quelque omission dans les Noms des Concurrents témoignait qu'une Composition ne nous est pas parvenue, on est prié de nous en donner avis.*

PRIX ET DIPLOMES DES CONCOURS

DU JOURNAL DE LA JEUNESSE

28e-40e CONCOURS

Les Correspondants du *Journal de la Jeunesse*, qui ont pris part aux *Concours mensuels* et au *Concours de Pâques*, sont invités à envoyer le *Relevé des Prix, Accessits, Mentions d'honneur et Mentions* qu'ils ont obtenus du 28e *Concours mensuel* au 40e *Concours mensuel* inclusivement.

Aux termes de l'Article 8 du *Règlement des Concours mensuels :*

Les Concurrents qui ont obtenu Dix Mentions *sans avoir obtenu une récompense dans le courant de l'année,*

Les Concurrents récompensés qui ont obtenu Vingt Mentions,

Recevront un Ouvrage illustré d'une valeur de Huit francs.

Les *Mentions d'Honneur* comptent double.

Les *Mentions* accordées à une Composition collective du *Concours de Pâques* comptent à chacun des Concurrents réunis.

Tous les Concurrents recevront le *Diplôme des Concours*, n'eussent-ils obtenu qu'une Mention, à la condition d'adresser leur Relevé sans retard.

Spécimen de la Formule

à envoyer dans le délai de Huit jours

A MONSIEUR LE SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

DU JOURNAL DE LA JEUNESSE

PARIS

79, Boulevard Saint-Germain, 79

Nom et *Adresse.*

Initiales ou *Pseudonyme.*

Prix.

Accessits.

Mentions d'Honneur.

Mentions.

Nota. — Il suffit d'indiquer, en regard des lignes de la *Formule*, le nombre des Prix, Accessits, Mentions d'honneur et Mentions, sans autre désignation.

CONCOURS MENSUELS

44e CONCOURS

SUJETS PROPOSÉS.

N° 1.

COMPOSITION ÉCRITE.

Communications

Une Pensée. Un Quatrain.

Une *Question* et sa *Solution* sur les divisions suivantes :

Versification française.

Une pièce n'excédant pas vingt-cinq vers.

Usages mondains.	*Langage français.*
Curiosités.	*Surprises.*
Anagrammes.	*Devises.*
Moyens mnémoniques.	*Coquilles amusantes*
Fil d'Ariane. (64 syllabes.)	*Énigmes. Charades*

N° 2.

COMPOSITION ÉCRITE.

Une Histoire de Revenant.

Narration ou Lettre.

N° 3.

Une Reliure.

N° 4.

Une Pélerine à Capuchon.

Couture.

Les Envois sont destinés à des Établissements de bienfaisance.

AVIS

Nous rappelons aux Concurrents que les Compositions qui ne rempliront pas toutes les conditions du Règlement des Concours mensuels *ne pourront être classées, sauf par exception motivée, et après avis du Conseil de rédaction.*

Il sera décerné, pour chacun des quatre sujets proposés, *Deux Prix* et *Deux accessits*

1er prix. — Ouvrage illustré de 25 fr.

2e prix. — Ouvrage illustré de 15 fr.

1er accessit. — Ouvrage illustré de 8 fr.

2e accessit. — Ouvrage illustré de 8 fr.

Adresser les Lettres, Cartes postales, Papiers d'affaires et Envois :

A MONSIEUR LE SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

DU JOURNAL DE LA JEUNESSE

PARIS

79, Boulevard St-Germain, 79.

Charles Joliet.

Mottheroz, Adm.-Direct. des Imprimeries réunies, A, rue Mignon 2, Paris

N° 529

20 JANVIER 1883

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes). **20** fr. — Six mois (1 volume). **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er décembre et du 1er juin

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

CORRESPONDANCE

AVEC LES LECTEURS

—

AVIS

Nous rappelons pour mémoire qu'il est toujours répondu, dans la CORRESPONDANCE avec les lecteurs, aux renseignements particuliers qu'ils ont à nous demander. Le *Journal de la Jeunesse* sera pour eux un guide sûr et éclairé, et nous nous ferons un plaisir de leur donner des explications sur tous les sujets qui les intéressent; mais, sauf exception, il ne peut être fait de réponse par la poste.

—

MÉTHODE GÉNÉRALE

La Méthode générale complète POUR LE DÉCHIFFREMENT ET LA SOLUTION DES PROBLÈMES ET QUESTIONS DU SUPPLÉMENT HEBDOMADAIRE, *contenant le* **Règlement des Concours mensuels** *et le* **Règlement du Supplément**, *est expédiée* franco *à toutes les personnes qui en font la demande par* Lettre affranchie *ou* Carte postale.

—

COMMUNICATIONS

Nous rappelons à nos Correspondants qu'il ne peut être inséré de *Communications particulières*. Les *Communications* font partie des Sujets proposés dans les *Concours mensuels*, qui en règlementent l'envoi, et celles qui sont publiées sont extraites des Compositions des Concurrents.

—

CONCOURS MENSUELS

Nous prions les Lecteurs qui ont obtenu un Prix ou un Accessit aux Concours mensuels, et qui n'en ont pas accusé réception, de vouloir bien nous en donner avis.

—

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

La Petite Suzanne.

DEMANDES PARTICULIÈRES

Renseignements transmis.

L'auteur du Sonnet intitulé : *Le Printemps* est Edmond Roche.

L'ouvrage intitulé : *Le Vaste Monde*, a été traduit par Mme Edmond de Pressensé. Prix, 4 fr. broché. Bonhoure, éditeur, rue de Lille, Paris.

Renseignements demandés.

F. P. (*Isère.*) — Quel est le titre de l'ouvrage qui fait suite au *Manoir d'Yolan*, par Mlle de Martignot?

M. L. — Quels sont les ouvrages sur la musique à l'aide desquels on peut apprendre l'Harmonie sans maître?

—

FAMILLE SISI. — Par exception motivée, oui. — Remerciements.

EMMA ET LINA L. — Remerciements.

PAULA. — Nous prenons note.

DENIS LE TYRAN — Ces études seront continuées. Les Compositions sont à l'examen.

JOSÉPHINE DE KONIGSWARTER. — Nous prenons note.

BUISSON DE ROSES. — Cet ouvrage coûte 30 fr. broché, 37 fr. relié.

GABRIELLE G. — Oui.

BLANCHE SCHWINGROUBER. — Nous prenons note. — Les Catalogues sont expédiés.

PSYCHÉ. — Librairie Calmann Lévy, 3, rue Auber, Paris.

MARIE G. DE LA BLANCHARDIÈRE. — Nous prenons note.

LE ROSSIGNOL DE LA VIOTTE. — Nous ferons une recherche. Une mention est inscrite.

G. DE C. — La *Méthode* est expédiée.

PAQUERETTE TRANSPLANTÉE. — Nous n'avons plus la première des deux Compositions sous les yeux pour comparer.

UNE BRÉSILIENNE. — Réexpédier l'ouvrage *franco*, Bureau de M. Deschodt, Librairie Hachette et Cie. L'Échange sera fait.

L. (*Lille.*) Le *Règlement des Concours mensuels*, dans la *Méthode générale*, renferme les indications demandées.

UNE BOUTEILLE DE MALAGA. — L'*Almanach* est épuisé. La lettre est transmise à l'Administration du Journal. — Les *Demandes particulières* écrites *séparément*, sur une *Feuille à part*. — Les Indications en tête des Solutions. — Adresser les Lettres à M. Le Secrétaire de la Rédaction. Les Lettres adressées nominativement ne sont pas ouvertes à l'arrivée du courrier et subissent des retards.

(*A continuer.*)

—

PROBLÈMES ET QUESTIONS

—

SUPPLÉMENT

20 Janvier 1883. — N° 327.

—

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

— 6153 — 91 — V2752332 — 91 — 082 — 234 — 752 — W1X8Z82552 — 6153 — 91 — 0828992332 — Z234 — 752 — 3YSZ82S2

Communication : Une Petite Cousine de Jules César.

—

PROBLÈMES POINTÉS.

L'é******* e** v**** d*** l* p*** ****, s****** d*** l* m*********, v** * d*** l'o*******

Communication : Grain de Sel.

—

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

Mnt — l*nn — *xpr — *t — l*nn — *st — *cls — *n — rn — nvll — *ntr — dns — l*nvrs — — rn — *nf nt — dns — ls — mns — q — d — hch ts — dvrs — q — sn — scptr — *st — lgr — sr — l*nfnt — q — rps

Communication : Marie G. de la Blanchardière.

VOYELLES.

A*e* — *e* — *o**a**o**, — *a — *i*e — à — *a — *a**ie — *u'i* — e** — *ue**ue* — *e**u* — au — *o** — *e — *a — *y*ie; — *o**, — e* — *ue — *e — *o*ei* — *e*é — *u* — *e* — é*a**, — *e*ai* — **é* — *u — *ou**ai* — *e — *e — *e**ou*e — *a*

Communication : Divers Correspondants.

CONSONNES ET VOYELLES.

C's*i*i*e*q*e*q*u*q*e*e*l*n*e*d *s*h*u*

Communication : Le Solitaire.

—

USAGES MONDAINS.

Quelles sont les transformations principales de la *Toilette* féminine, depuis l'antiquité jusqu'à l'époque moderne ?

Communication : Le Solitaire.

CURIOSITÉS.

Quelles sont les origines suivantes :

N° 1.

La Bûche de Noël.

Communications : Miss Salpêtre et Marie-Josèphe.

N° 2.

Les Illuminations.

Communication : Gabrielle R.

N° 3.

Le Mât de Cocagne.

Communication : La Mère aux Chats.

VERSIFICATION FRANÇAISE.

LE NOUVEL AN

Pour nous commence un nouvel an, et avec lui Phœbus ramène ce jour d'ennui et de fatigue qui, par une bienséance antique, toute la France fait courir ; jour de démence et de parjure, où l'on se fuit, où l'on se cherche, où ce qu'on encense l'on maudit, où, hors ce qu'on pense, l'on dit tout, où se reproduit Philinte, où, au fond du *puit* qu'elle a choisi pour résidence, la Vérité qu'il offense se cache et rentre.

Communication : Le Solitaire.

VERS A TERMINER.

LA VALLÉE.

Je sais une vallée, au fond des bois———
Où la mousse déroule un tapis de———
De parfums enivrés par des fleurs———
Les ramiers à mi-voix y roucoulent———

Des grands hêtres touffus le dôme———
En interdit l'entrée aux regards du———
Ne laissant tamiser qu'un jour———
Qui du chevreuil craintif enchante le———

Dans les ravins ombreux se plaisent les———
Et les myosotis, fleur d'azur au cœur d'———
Le nymphéa lustré mire ses roses———
Au limpide miroir d'un étang bleu qui———

Tous les échos sont pris d'un sommeil———
Ils gardent le silence aussi———
Que les anciens échos de la forêt———
Où cent ans a rêvé la Belle au bois———

Communication : Divers Correspondants.

LANGAGE FRANÇAIS.

N° 1.

Quelle est l'origine de cette locution :

Larmes de Crocodile.

Communication : Songe et Rêve.

N° 2.

Quelle est l'origine du mot :

PACOTILLE.

Communication : Marie Labuzan.

ANAGRAMMES.

Avec mes quatre pieds, souvent on me réclame,
Sans me suivre pourtant ;
Retourne-moi, lecteur, dans le pays du Brahme
On m'adore en naissant ;
Mêle mes quatre pieds, et si l'on te diffame,
Authentique je rends.

Communication : Julie Portalis.

DEVISES.

N° 1.

Un fruit de grenade et ces mots :

« Pas pour ma couronne. »

N° 2.

Un faucon blanc couronné et ces mots :

« Moi et les miens. »

Communication : ?

SURPRISES.

Quelle est la ville de France dont le nom peut s'écrire avec onze lignes formant des angles droits ?

Communication : Geneviève de L.

MOYENS MNÉMONIQUES.

Quel est l'écrivain du XVIIe siècle dont le Nom, les Œuvres, la Retraite qu'il illustra et la Ville qu'il habita, sont représentés par cinq P ?

Communication : Julie Portalis.

SYNONYMES

Un Proverbe de six mots :

Paradis. Tartare. Mutisme. Chagrin. Fatigué. Détruire. Profession. Insurrection. Déférence. Flatter. Combat. Tempête. Outrage. Rive. Bannir.

Communication : Margaret Labuzan.

ÉNIGMES.

N° 1

Je suis petite, ayant peu d'apparence,
J'ai cependant beaucoup d'utilité ;
Si l'on m'emploie avec persévérance,
Je puis, lectrice, aider à ta beauté.
Je n'ai qu'un œil au milieu de la tête,
Comme les vieux cyclopes d'autrefois,
Faible plus qu'eux, plus humble et plus discrète
J'ai fait comme eux des miracles parfois.

Communication : J. A. Reims.

N° 2.

Lecteur, voici de quoi rêver :
De plusieurs sœurs je suis l'aînée,
Je ne parais jamais à la fin de l'année,
C'est au commencement que l'on peut me trouver.
En Espagne, j'occupe une place honorable,
Je suis nécessaire à la table,
Pour le jeu, je ne m'y plais pas.
Inséparable des Pallas,
Je concours à former la valeur et l'audace,
Je suis au milieu d'une place,
Sans moi, vous n'auriez pas d'argent.
Je marche avec le pauvre et je fuis l'opulent,
Mais cependant je sers au faste à la parure,
On m'emploie à l'architecture.
Le Français m'a chassé de Rome sans raison,
Mais je suis à Paris. Est-il une maison
Où je ne trouve un sûr asile ?
Laissons ce détail inutile ;
Voici pour me connaître, un signal très certain :
Lecteur, tu me tiens sous ta main.

Communication : Grain de Sel.

CHARADES.

N° 1.

Ne vous laissez pas choir du haut de mon premier ;
On peut du même coup, descendre en mon dernier ;
Pour deviner mon tout cela doit vous suffire ;
Mais je suis indiscret et vais encor vous dire
Que dans son sein l'on voit, phénomène étonnant,
L'eau de son ennemi préparer l'aliment.

Communication : Nous Deux.

N° 2.

L'un se remplit de vin ; l'autre peint la nature
Du tout l'argent ou l'or enrichit la texture.

Communication : Pierre Rapp.

LOGOGRIPHES.

N° 1.

Sur cinq pieds, redoutable ;
Sur quatre, misérable ;
Sur trois, désagréable ;
Sur deux, indéclinable.

Communication : Caroline Coppieters't Wallant.

N° 2.

Avec mon chef, je suis de fer, d'or ou d'argent ;
Sans ma tête, je suis un mauvais sentiment.

Communication : Baronne Agricole.

MÉTAGRAMMES.

Voulez-vous bien me faire l'amitié
De *quatre* fois changer mon premier pied ?
Terre fertile, ou bien bourbe féconde,
Dont est pétri tout homme en ce bas-monde ;
Vrai misanthrope, Alceste d'autrefois,
Qui vécut seul et mourut seul par choix ;
Encor le bois qui sert à l'attelage ;
Aussi le bois qui sauve du naufrage ;
Le nom d'un saint ; vainqueur en Pamphilie,
Que Périclès exile en Italie.

Communication : Louise de Saint-Pierre.

MOTS CARRÉS.

1° Crayon pour dessiner.
2° Abandonnée.
3° Tracé par la charrue.
4° Monnaie antique.
5° Formule d'un problème.
6° Ce que sont les tortues.

Communication : Une Exilée d'Orléans.

—

TRIANGLES.

1° Voûte céleste.
2° Domaine imaginaire.
3° Ce qui est accompli.
4° Espièglerie.
5° Prénom féminin.
6° Costume.
7° Une Saison.
8° Négation.
9° Boisson parfumée.

Communication : Nous Deux.

—

COQUILLES AMUSANTES.

N° 1. — L'enfance est peureuse parce qu'elle se tait bien; la vieillesse est triste parce qu'elle fait top.

Annonce :

N° 2. — Plus de chevaux pris.

N° 3. — La toiture, le rocher, le frotteur coulèrent dans une gare.

N° 4. — Ce pieux chevalier signala son arrivée par le fruit de ses larmes.

N° 5. — Ce verger larde ses boutons.

N° 6. — Le page est content de son tort.

N° 7 — J'ai un ballet de cette coterie.

Communications : Una, n° 1. — Suzanne Lainay, n° 2. — Aline Flotard, n° 3. — Geneviève de L., n° 4. — Cabrion II, n° 5. — Une Goutte de rosée, n° 6. — Le Capitaine Lotton, n° 7.

LE FIL D'ARIANE.

MARCHE DU CAVALIER

aré	ne	la	eurs	qu'il	mot	inti	peu
yez	messi	prép	dit	muse	cor	mots	cro
on	plus	patie	n'en	si	plus	de	mid
nce	cro	dam	déjà	en	faut	yez	de
dont	ttend	de	ée	eux	cho	ée	pour
ter	deux	vous	il	a	qu'il	ra	se
qu'a	lui	me	pomp	id	tôt	un	par
ou	mes	et	ce	poè	le	une	bien

Communication : Le Solitaire.

ACROSTICHES.

* UE *
* LG *
* RO *
* EM *
* RA *
* RN *

Communication : Trois Canotiers de l'Yères.

—

CROIX.

A S L E I O M G T R F O N A N

Communication : Une Bergère du Loignon.

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

1° Pour le dessert.
2° Pour le commerce.
3° Qui sait le latin.
4° Nuisible à respirer.

Communication : Une Bergère du Loignon.

—

LOSANGES

1° Consonne.
2° Contraire de haut.
3° Instruments de musique.
4° Ancienne capitale.
5° Lettre d'imprimerie.
6° A fond de cale.
7° Au théâtre.
8° Époque.
9° Voyelle.

Communication : Une Exilée d'Orléans.

—

PARALLÉLOGRAMMES.

Horizontalement :

1° Coutume.
2° Dessin ou gravure.
3° Muse.
4° Race de l'Europe.
5° Verbe à l'indicatif.

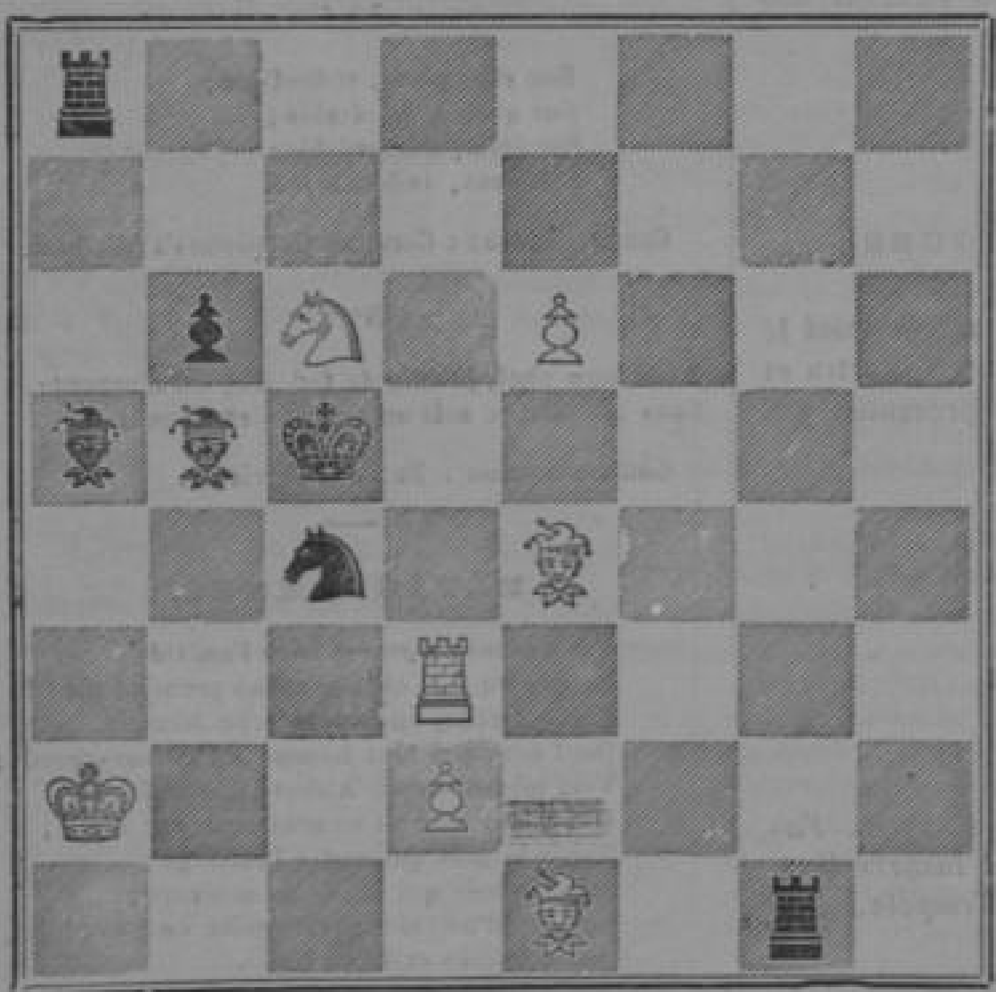
Verticalement :

1° Voyelle.
2° Note de musique.
3° Principe de la vie.
4° Garçon.
5° Pareille.
6° Synonyme de profession.
7° Ornement d'architecture.
8° Conjonction.
9° Voyelle.

Communication : Charlotte Carette.

LES JEUX

ECHECS.



Le Blanc donne le MAT EN TROIS COUPS.

LETTRES INCONNUES.

API

TAPE

ACIER

ETALE

MOI

PAIRE

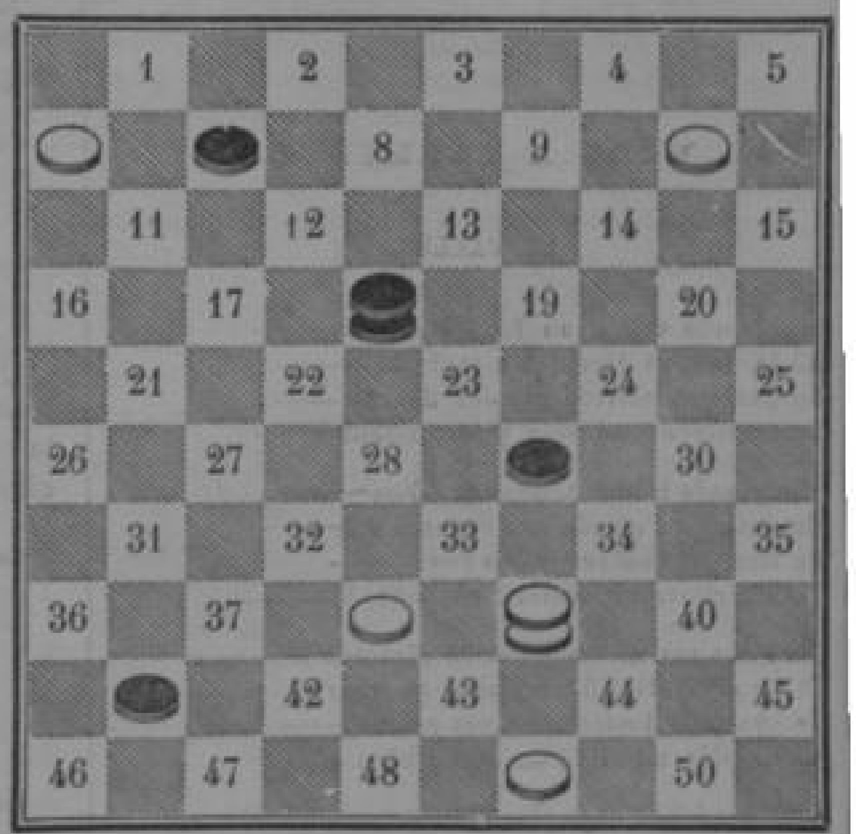
USAGE.

CAVÉE.

Communication : Au bord de la mer.

—

DAMES.



Les Blancs jouent et gagnent.

CHARLES JOLIET.

MATTERON, Adm.-Direct. des Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris

N° 530

27 JANVIER 1883

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er décembre et du 1er juin

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES ET QUESTIONS

CORRESPONDANCE AVEC LES LECTEURS

AVIS

Nous rappelons pour mémoire qu'il est toujours répondu, dans la CORRESPONDANCE avec les lecteurs, aux renseignements particuliers qu'ils ont à nous demander. Le *Journal de la Jeunesse* sera pour eux un guide sûr et éclairé, et nous nous ferons un plaisir de leur donner des explications sur tous les sujets qui les intéressent; mais, sauf exception, il ne peut être fait de réponse par la poste.

MÉTHODE GÉNÉRALE

La Méthode générale complète POUR LE DÉCHIFFREMENT ET LA SOLUTION DES PROBLÈMES ET QUESTIONS DU SUPPLÉMENT HEBDOMADAIRE, *contenant le* **Règlement des Concours mensuels** *et le* **Règlement du Supplément**, *est expédiée* franco *à toutes les personnes qui en font la demande par* Lettre affranchie *ou* Carte postale.

COMMUNICATIONS

Nous rappelons à nos Correspondants qu'il ne peut être inséré de *Communications particulières*. Les *Communications* font partie des Sujets proposés dans les *Concours mensuels*, qui en règlementent l'envoi, et celles qui sont publiées sont extraites des Compositions des Concurrents.

CONCOURS MENSUELS

Nous prions les Lecteurs qui ont obtenu un Prix ou un Accessit aux Concours mensuels, et qui n'en ont pas accusé réception, de vouloir bien nous en donner avis.

NOMS DES CORRESPONDANTS QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Deux Pensionnaires. — Estelle.

(*) La Reproduction et la Traduction du *Supplément* sont formellement interdites.

CONCOURS DE PAQUES

Les *Problèmes et Questions* du CONCOURS DE PAQUES seront publiés dans le *Supplément* du 3 Mars 1883, N° 333.

Le *Concours* sera clos le 7 Avril.

Les *Solutions*, les *Prix* et les *Noms des Concurrents* seront publiés dans le *Supplément* du 12 Mai 1883, N° 343.

CONCOURS MENSUELS

PRIX ET DIPLOMES

Les *Prix* et les *Diplômes* des *Concours mensuels* de 1881-1882, du 28e au 40e *Concours* inclusivement, seront expédiés dans le courant du mois de Mars 1883.

ALMANACH DE KATE GREENAWAY

L'Amanach de Kate Greenaway, Prime offerte aux Abonnés du *Journal de la Jeunesse*, et qui a été expédié avec le Numéro du 30 Décembre 1882, est épuisé; il n'en reste plus qu'un certain nombre d'exemplaires réservés aux nouveaux abonnés.

CONCOURS MENSUELS

RAPPEL

42e CONCOURS

Une Poupée habillée

Premier accessit.

DU FOND DES BOIS.

NOTA. — La ligne restée en blanc est tombée sous la machine pendant le tirage.

DEMANDES PARTICULIÈRES

GIROFLA ET PAQUITA. — Ce Pseudonyme peut être adopté. — L'*Almanach est épuisé*. — Répéter l'Adresse sur les *Demandes particulières*.

THÉRÈSE P. — A volonté.

QUATRE SŒURS. — Le *Supplément* du 13 Janvier 1882 renferme un *Concours de Communications*. Voir, dans la *Méthode générale*, la Note relative aux *Communications*.

MARIE DE L'ANGLE-BEAUMANOIR. — 1° Erreur matérielle. — 2° Nous l'ignorons; un encadreur ou un tapissier pourrait donner utilement ces indications spéciales.

UNE PETITE SOCIÉTÉ SAVANTE. — Les Réponses sont régulières. Il est inutile de reproduire les *Problèmes* et les *Questions*; les *Solutions* suffisent.

ROMÉO. — Nous demanderons ce renseignement.

LOUISE. — Le *Traité de Versification française*, par Quicherat. Le *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie*, de Bouillet. L'*Histoire de France*, par Duruy.

L'AMAZONE DES CHAMPS-ÉLYSÉES. — Nous prenons note.

MARTHE DE L. — La *Méthode* est expédiée. Les *Demandes particulières* sur une *Feuille à part*, sous la même enveloppe.

PAULE G. — Même avis.

SÉRAC DU GÉANT. — La Lettre est transmise à l'Administration du Journal. Les *Demandes particulières* sur une *Feuille à part*, sous la même enveloppe.

MARIE D. — Même avis.

MARIE DU DOLMEN. — Les *Problèmes et Questions* du *Supplément* ne font pas partie des *Concours mensuels*, et ne donnent pas droit à des Mentions et à des récompenses.

(*A continuer.*)

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

CONCOURS MENSUELS

Les *Accusés de réception* des Lauréats dont les noms suivent ne nous sont pas parvenus, et nous les prions de nous les adresser.

1880 — 1881

Francya i Polska. — Alexandre Rewidzoff. — Mérix. — Tamaris. — Dominiqua. — Rose de Chine.

1881 — 1882

32e Concours. — Amy B. — Une petite Élève. — Pierre Rapp.

36e Concours. — Un Marin d'eau douce. — Emile G.

37e Concours. — Due Sorelle. — Un futur Disciple d'Esculape.

38e Concours. — Chamois et Marmottes de la Dent du Midi. — Due Sorelle. — P. G. et sa Sœur.

39e Concours. — Marguerite Dupuy. — M. A. — Marie Aubryet de Pévy. — Cœcilia. — La Sœur de son frère.

40e Concours. — Dorothée P. de C. — Brin de Shamrock.

Concours de Pâques.

Bog et moi. — Chrysanthème. — Eugenia. — Genêt d'Anjou.

Prix des Mentions de 1880-1881.

M. Simon. — Cousins et Cousines. — Marie Nardin. — Les Élèves de Digne. — Alice, Berthe, Jeanne, Maurice Jacquot. — Marguerite Pollet. — Alice Lévy. — Ave. — Deux Papillons de Belleroche. — Le Petit Tambour. — Une Guirlande de Lierre et de Myosotis. — Blanche L'Ec.

SOLUTIONS

DES PROBLÈMES ET QUESTIONS

SUPPLÉMENT

2) Janvier 1883. — N° 327

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

Dans la jeunesse, la vie est une magicienne; dans la vieillesse, c'est une sorcière.

PROBLÈMES POINTÉS

L'économie est vertu dans la pauvreté, sagesse dans la médiocrité, vice dans l'opulence.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

Minuit ! l'année expire et l'année est éclose,
Une reine nouvelle entre dans l'univers,
Reine enfant, dans les mains que de hochets divers,
Que son sceptre est léger sur l'enfant qui repose.

VOYELLES.

Avec tes compagnons, va dire à ta patrie
Qu'il est quelques vertus au fond de la Syrie;
Sors, et que le soleil levé sur mes états,
Demain près du Jourdain ne te retrouve pas.

CONSONNES ET VOYELLES.

C'est imiter quelqu'un que de planter des choux.

VERSIFICATION FRANÇAISE.

LE NOUVEL AN.

Un nouvel an pour nous commence,
Et Phœbus ramène avec lui
Ce jour de fatigue et d'ennui
Qui fait courir toute la France,
Par une antique bienséance;
Jour de parjure et de démence,
Où l'on se cherche, où l'on se fuit.
Où l'on maudit ce qu'on encense,
Où l'on dit tout, hors ce qu'on pense;
Où Philinte se reproduit;
Où la Vérité qu'il offense
Rentre et se cache au fond du *puit*
Qu'elle a choisi pour résidence.

VERS A TERMINER.

Paisibles. Velours. Invisibles. Toujours. Séculaire. Soleil. Crépusculaire. Sommeil. Pervenches. Or. Blanches. Dort. Léthargique. Profondément. Magique. Dormant.

ANAGRAMMES.

Avis. Siva. Visa.

DEVISES.

N° 1.

Catherine d'Aragon.

N° 2.

Anne de Boleyn.

SURPRISES.

LILLE

MOYENS MNÉMONIQUES.

P ascal.
P rovinciales.
P ensées.
P ort-Royal.
P aris.

SYNONYMES.

C'est la mer à boire.

C	iel.	— *Paradis.*
E	nfers.	— *Tartare.*
S	ilence.	— *Mutisme.*
T	ristesse.	— *Chagrin.*
L	as.	— *Fatigué.*
A	néantir.	— *Détruire.*
M	étier.	— *Profession.*
E	meute.	— *Insurrection.*
R	espect.	— *Déférence.*
A	duler.	— *Flatter.*
B	ataille.	— *Combat.*
O	rage.	— *Tempête*
I	njure.	— *Outrage.*
R	ivage.	— *Rive.*
E	xiler.	— *Bannir.*

ÉCHECS.

BLANC.	NOIR.
1. T 5 D Échec.	1 R pr C
2. T 7 D Éch. déc.	2 R 4 FD.
3. P 4 D Éch. mat.	

DAMES.

BLANCS.	NOIRS.
1. D 39 à 34.	1. 29 à 40 pr.
2. 49 à 44.	2. 40 à 49 dame.
3. 6 à 1 dame.	3. D 49 à 5 pr. 2 P.
4. D 1 à 46 pr. 2 P et D et enferme.	

ÉNIGMES.

N° 1.

Aiguille.

N° 2.

La Lettre A.

CHARADES

N° 1.

Tourbière.

N° 2.

Brocart.

LOGOGRIPHES.

N° 1.

Canon. Anon. Non. Ne.

N° 2.

Chaine. Haine.

MÉTAGRAMMES.

Limon. Timon. Timon. Simon. Cimon.

LETTRES INCONNUES.

L. N.

API.	TAPE	ACIER.	ETALE.
Lapin.	*Plante.*	*Lancier.*	*Planète.*
MOI.	PAIRE.	USAGE.	CAVÉE.
Limon.	*Praline.*	*Angélus.*	*Valence.*

LE FIL D'ARIANE.

MARCHE DU CAVALIER

Vers.

Patience, messieurs, si Damon ne dit mot,
Croyez qu'il parlera bientôt;
Celui dont vous croyez la muse intimidée
A déjà préparé plus de termes pompeux,
Plus de mots qu'il n'en faut pour un poème ou deux.
— Et qu'attend-il encor? — Peu de chose, une idée.

Chiffres.

33	8	25	4	43	10	27	58
24	3	32	9	26	57	42	11
7	34	1	44	5	40	59	28
2	23	6	31	56	45	12	41
21	54	35	64	39	60	29	46
36	51	22	55	30	13	16	61
53	20	49	38	63	18	47	14
50	37	52	19	48	15	62	17

USAGES MONDAINS.

Solutions explicatives.

LANGAGE FRANÇAIS.

Solutions explicatives.

CURIOSITÉS.

LA BUCHE DE NOEL.

Dans quelques provinces où l'on a conservé les traditions de la Fête de Noël, on choisit, la veille de ce jour, la bûche la plus grosse, la plus forte partie du tronc d'un arbre, et quelquefois la souche; on l'apporte solennellement dans le foyer, où on l'allume avec un tronçon de la Bûche de Noël de l'année précédente. Durant ce temps, les enfants vont dans un coin de la chambre, le dos tourné contre le mur, demandant des présents à l'Enfant-Jésus, et on place au bout de la souche des jouets ou des friandises.

Si la Bûche de Noël brûle lentement jusqu'au premier Janvier, on y voit un présage de bonheur. Ce qui reste de cette souche se met en réserve, et les traditions populaires lui attribuent la vertu de préserver la maison du tonnerre. Ces usages varient selon les différents pays.

LES ILLUMINATIONS.

L'usage des illuminations dans les fêtes publiques remonte à une très haute antiquité. Il en est déjà question dans un ouvrage cité par Sainte-Palaye, et les Mémoires du quinzième siècle le mentionnent fréquemment. J. Chartier, dans son *Histoire de Charles VII*, s'exprime ainsi :

« En quantité de lieux et diverses rues, plusieurs des bourgeois avaient fait parer et orner leurs maisons de draps et de luminoires, très richement et à très grands frais, et dura cette feste trois jours. »

Monstrelet dit qu'à l'entrée du duc de Bourgogne à Gand, les rues étaient illuminées par douze ou quinze mille torches.

Les lampions et les torches étaient alors les seuls moyens d'illumination ; mais l'usage des torches a été peu à peu abandonné, comme constituant un danger au milieu des foules. Cependant on s'en servait encore sous la Restauration et dans les premières années du règne de Louis-Philippe. Les lampions sont toujours en usage, comme le symbole de l'allégresse publique, dans les villes où le gaz ne les a pas encore remplacés.

LE MAT DE COCAGNE.

Ce divertissement populaire fut introduit pour la première fois à Paris en 1425, sous la domination anglaise. Voici ce que raconte le *Journal d'un Bourgeois de Paris*, sous Charles VII :

« Le jour saint Leu et saint Gilles, qui fut au samedy, premier jour de septembre, proposèrent aucuns de la paroisse faire un esbattement nouvel, et le firent, et fut tel ledit esbattement. Ils prindrent une perche bien longue de six toises ou près, et la fichèrent en terre, et au droit bout de hault, mirent un pannier, et dedans une grasse oie et six blancs, et oignirent très bien la perche, et puis fut crié que qui pourroit aller quérir la dite oie en rampant contre mont sans aide, la perche et pannier il auroit, et l'oie et les six blancs ; mais oncques nul, tant sceult-il bien gripper, n'y pot avenir. Mais au soir, un jeune varlet, qui avait grippé le plus hault ot l'oie, non pas le pannier, ne les six blancs, ne la perche, et fut fait ce droit devant Quinquempoit, en la rue aux Oies. »

ACROSTICHES.

```
R UE R
O LG A
T RO C
R EM I
O RA N
U RN E
```

CROIX.

```
      S
      O
      L
      F
M A G E N T A
      R
      I
      N
      O
```

MOTS CARRÉS.

```
P A S T E L
A R I A N E
S I L L O N
T A L E N T
E N O N C E
L E N T E S
```

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

MAR	ME	LA	DE
ME	RCAN	TI	LE
LA	TI	NIS	TE
DE	LE	TE	RE

TRIANGLES.

```
F I R M A M E N T
I D É A L I T E
R É A L I S É
M A L I C E
A L I C E
M I S E
É T E
N E
T
```

LOSANGES.

```
        C
      B A S
    L Y R E S
  B Y S A N C E
C A R A C T E R E
  S E N T I N E
    S C E N E
      E R E
        E
```

PARALLÉLOGRAMMES

```
U S A G E
  I M A G E
    E R A T O
      S L A V E
        E T E T E
```

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES

SUPPLÉMENT

30 Décembre 1882. — N° 324.

Marthe Benoit. — Marie de l'Anglo-Beaumanoir. — C. Ducol Pommier. — Princesses Éléonore et Marie de Schwarzenberg. — Marguerite Bronne. — Princesse Pascaline de Metternich. — Jenny Savy. — Geneviève d'Hautesorve. — Nymphes et Dauphin de la Cure. — Johanna P. — Durandal M. P. — Ambra. — Songe et Rêve. — Pintasilgo. — Benedicta. — Les deux Cousines d'Andrée. — Pie du Tage. — Fleur des bois. — Thérèse, Cousine de Judith. — Ella. — Hermance. — Le Ménestrel. — Quatre Sœurs. — Plume au vent. — Boule de neige des Monts Ourals. — Flocon de Neige et l'Eau qui dort. — Chrystal et Rita. — Le premier des Trois Capulets blancs de l'Oise. — Psyché. — Trois Feuilles d'Eucalyptus. — Chevreuils de Château-Ganne. — Marie du Dolmen. — Mary. — M. C. Saint-Germain. — Lily of the valley. — Ellen bottine jaune. — Girofla et Paquita. — Bronze, Dynamite, Parapluie. — Deux des Oursons de Saint-Ours.

Moins le Problème chiffré.

Yvonne de Laya. — Georgette des Plas. — Lucie Gay. — Élisa Bosch. — Marguerite Belèze. — Marguerite Arthus. — Marie Le Tourneur. — Trois Oies d'Illzach. — Sérac du Géant. — Fantasque. — Caquet bon bec, ma mie. — Cric Crac. — Fauvette. — Une Anguille de l'Yvette. — Oignon de jacinthe. — Princesse Jeannette. — Famille Byrrh. — Perdrices del monte. — Ernest, Isidore, Petit Daniel. — Les Robinsons de l'Ile Marin. — Les Locataires de François Ier. — Loin de Zézelle. — Les Cinq Fauvettes. — Durandal E. P. (Prière de modifier le Pseudonyme, déjà adopté par un autre Correspondant.) — Les Descendants d'un Chevalier. (Les *Problèmes et Questions* du *Supplément* ne font pas partie des *Concours mensuels.*) — Salamandre. (Adresser les Lettres à M. le Secrétaire de la rédaction. Les Lettres nominatives ne sont pas ouvertes à l'arrivée du courrier.)

LA DATE DU SUPPLÉMENT. **30 Déc. 1882.**

Ludovic de Guillebon. — La Famille du Petit Poucet. — Une Exilée de Lorraine. — Marie H. N. (Prière de donner la traduction du Pseudonyme.)

LE NUMÉRO DU SUPPLÉMENT. — **N° 324.**

Soleil. — Treize Printemps.

LA DATE ET LE NUMÉRO DU SUPPLÉMENT.

30 Décembre 1882. — N° 324.

Trois Algues. — Une Dryade de l'Argonne.

Sept Lettres ne remplissant pas les Conditions du Règlement du Supplément, et une Lettre ne mentionnant pas le Nom et l'Adresse du Correspondant, n'ont pas été enregistrées.

AVIS. — *Si quelque omission dans les Noms des Correspondants témoignait qu'une Lettre ne nous est pas parvenue, on est prié de nous en donner avis.*

CHARLES JOLIET.

MOTTEROZ, Adm.-Direct. des Imprimeries réunies, A, rue Mignon 2 Paris

N° 531 3 FÉVRIER 1883

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ



PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er décembre et du 1er juin

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE



LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

CORRESPONDANCE
AVEC LES LECTEURS

—

AVIS

Nous rappelons pour mémoire qu'il est toujours répondu, dans la CORRESPONDANCE avec les lecteurs, aux renseignements particuliers qu'ils ont à nous demander. Le *Journal de la Jeunesse* sera pour eux un guide sûr et éclairé, et nous nous ferons un plaisir de leur donner des explications sur tous les sujets qui les intéressent; mais, sauf exception, il ne peut être fait de réponse par la poste.

—

MÉTHODE GÉNÉRALE

La Méthode générale complète POUR LE DÉCHIFFREMENT ET LA SOLUTION DES PROBLÈMES ET QUESTIONS DU SUPPLÉMENT HEBDOMADAIRE, *contenant le* **Règlement des Concours mensuels** *et le* **Règlement du Supplément,** *est expédiée* franco *à toutes les personnes qui en font la demande par* Lettre affranchie *ou* Carte postale.

—

COMMUNICATIONS

Nous rappelons à nos Correspondants qu'il ne peut être inséré de *Communications particulières*. Les *Communications* font partie des Sujets proposés dans les *Concours mensuels*, qui en règlementent l'envoi, et celles qui sont publiées sont extraites des Compositions des Concurrents.

—

CONCOURS MENSUELS

Nous prions les Lecteurs qui ont obtenu un Prix ou un Accessit aux Concours mensuels, et qui n'en ont pas accusé réception, de vouloir bien nous en donner avis.

—

NOMS DES CORRESPONDANTS
QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Trois moutons russes. — Duas Transmontanas.

CONCOURS DE PAQUES

Les *Problèmes et Questions* du CONCOURS DE PAQUES seront publiés dans le *Supplément* du 3 Mars 1883, N° 333.

Le *Concours* sera clos le 7 Avril.

Les *Solutions*, les *Prix* et les *Noms des Concurrents* seront publiés dans le *Supplément* du 12 Mai 1883, N° 343.

—

CONCOURS MENSUELS

PRIX ET DIPLOMES

Les *Prix* et les *Diplômes* des *Concours mensuels* de 1881-1882, du 28e au 40e *Concours* inclusivement, seront expédiés dans le courant du mois de Mars 1883.

—

ALMANACH DE KATE GREENAWAY

L'Amanach de Kate Greenaway, Prime offerte aux Abonnés du *Journal de la Jeunesse*, et qui a été expédié avec le Numéro du 30 Décembre 1882, est épuisé; il n'en reste plus qu'un certain nombre d'exemplaires réservés aux nouveaux abonnés.

—

CONCOURS MENSUELS

—

RAPPEL

42e CONCOURS

Une Poupée habillée.

Mention d'honneur.

LES HABITANTS DU RATO.

Première mention.

Les Quatre Cousines.

—

DEMANDES PARTICULIÈRES

AVIS.

Les Réponses aux Demandes particulières seront publiées dans le prochain Supplément.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

—

SUPPLÉMENT

3 Février 1883. — N° 329.

—

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

— 1548V7 — 078079 — 694W19 057X826 — X97497 — 196 — Z9VK 4526 — 21 — 396H — S54526 — 93 742 —

Communication : Marguerite Bolèze.

—

PROBLÈMES POINTÉS.

.O* p*** p***** d'e* b** e* d** **** e*****; o* p*** p*****.d'e* h* e * m***** t*******

Communication : Le Solitaire.

—

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

CONSONNES.

Qlqs — **trs — trtnt — l — mrl cmm — *n — trt — l — nvll — *rc ctr — ** — *n — chrch — *vnt — — chs'— l — cmmdt

Communication : Madeleine Ramé.

VOYELLES.

E**e — *o**e — *'e** — *a* — u' — **a**e — *e**u, — *ai* — *'e** *n — **a** — *é*au* — *ue — *e *e — *a* — *'ê**e

Communication : Brise de mer.

CONSONNES ET VOYELLES.

U*s*n*e*s*n*d*f*u*v*u*s*u*u* n*p*é*e

Communication : Divers Correspondants.

—

VERS A TERMINER.

Quand vous méditez un——
Ne publiez point votre——
On se repent toujours d'un langage——
Et presque jamais du——
Le causeur dit tout ce qu'il——
L'étourdi ce qu'il ne sait——
Les jeunes ce qu'ils font, les vieux ce qu'ils ont—
Et les sots ce qu'ils veulent——
Communication : Divers Correspondants.

—

LA CROIX DU CAVALIER

MARCHE DU CAVALIER

			poi	est	un	eu					
			ite	de	qu'un	imé					
			able	son	li	nom					
nt	du	se	vol	mé	mér	lui	pour	vie	mme		
son	er	nom	son	mbl	mais	au	l'ho	pour	êt		
cœur	poi	mpe	à	ain	ca	heur	rui	est	ta		
ra	voir	hum	re	a	d'aut	inj	che	re	n'est		
			il	ffre	eux	rai					
			dit	n'êt	uste	heur					
			sou	co	eut	tâ					
			de	un	bon	en					
			nna	il	che	qu'il					
			grec	mort	vieux	mpe					
			âche	issait	ns	ava					
			ta	je	tre	sans					
			la	rel	nt	tie					

La Croix est formée de quatre chaînes fermées et indépendantes. Le Cavalier recommencera donc quatre fois sa course de 22 pas, pour relier les syllabes des 88 cases.

ANAGRAMMES.

Lecteur, j'ai quatre pieds ; par d'adroits changements,
Je serai tout d'abord le festival antique,
Qui célébrait l'hymen de tous nos grands-parents ;
Puis animal *féroce* et mot géométrique.

Communication : Julie Portalis.

SURPRISES.

Quel est le Verbe français, de neuf lettres, à l'infinitif, qui se lit en commençant par la première ou par la dernière lettre, comme les mots *Laval*, *Noyon*, *Eve*, etc.

Communication : Une Goutte de Rosée.

DEVISES.

N° 1.

Devise d'un ordre.

« *Pauperum solatio.* »

Communication : Deux Petites Portugaises.

N° 2.

« Mon innocence est une forteresse. »

Communication : Amie du Travail.

LANGAGE FRANÇAIS.

N° 1.

Quelle est l'origine de cette expression :

Ce n'est pas de la petite bière.

Communication : Trois Petites Lionnes apprivoisées.

N° 2.

Quelle est l'origine du nom de *Chouan?*

Communication : Louise Revelière.

USAGES MONDAINS.

LES REPAS

Quels sont les progrès que la civilisation a peu à peu introduits dans les *Repas?*

Communication : Una.

MOYENS MNÉMONIQUES.

Quel est le peintre qui, par les initiales de son nom, de son prénom, de sa ville natale, d'un surnom d'une des figures habituelles de ses tableaux, et de la contrée où il est né, donne le mot :

RUBIS.

Communication : Marguerite Belèze.

CURIOSITÉS.

N° 1.

D'où vient la coutume, en Angleterre, de manger une oie le jour de la Saint-Michel ?

Communication : Jeanne et Marie de C.

N° 2

Quelle est l'origine de l'*Encre?*

Communication : Una.

N° 3.

Quelle est l'origine des *Barrières de Paris?*

Communication : Adrienne Crozet.

COQUILLES AMUSANTES.

N° 1. — Au printemps, les bergers vont en pleurs, présage de bruits.

N° 2. — La sœur qui aide ne fait pas publier.

N° 3. — Cette baisse de vivres sera dénoncée.

N° 4. — Ce sont deux bêtes dans le même sonnet.

N° 5. — J'ai trouvé visage de rois à la poste.

Communications : Brunette et Blondine, n° 1. — La Porte à droite et la Porte à gauche, n° 2. — Fleur d'Arbousier, n° 3. — Amie du Travail, n°s 4, 5.

ÉNIGMES.

Je montre à tout venant ma langue tout entière ;
Quoique j'aime avant tout l'ordre le plus sévère,
Je place la vertu bien après la beauté,
Et je mets le mensonge avant la vérité ;
L'agréable chez moi se trouve avant l'utile,
On y voit Chapelain passer avant Virgile,
L'adjudant, le fourrier, même le caporal,
Ont leur place marquée avant le général ;
Le roi ne vient chez moi qu'après le commissaire,
L'homme après le baudet, le fils avant le père,
On voit chez moi l'été paraître avant l'hiver,
Je donne le rôti bien après le dessert ;
Le véritable sens chez moi saute à la vue,
Et pourtant le cheval vient après la charrue.

Communication : Deux Jumelles.

CHARADES.

En contemplant le Louvre,
Un rapin se découvre
Et fait ce mot joyeux :
Oui, ce *tout* n'est un *deux*.

Communication : Hermance.

LOGOGRIPHES.

Avec six pieds, je suis un travail fatigant;
Otez-en deux, et je parie
Qu'on trouve un pauvre et simple vêtement,
Une ville jadis célèbre en Italie.

Communication : Un Trio de Korriganes.

MÉTAGRAMMES.

Je n'ai que quatre pieds ; changez huit fois ma tête,
Je deviens tour à tour un fleuve, une prison,
Ce qu'exige parfois l'usurier qui vous prête,
Ce qui d'un grand seigneur complétait la maison,
Un exercice utile, un mal que rien n'arrête,
Un des rois de Noël, un type de raison.

Communication : Le Maître et le Toutou.

LES TABLEAUX PARLANTS

MOTS CARRÉS.

1° — Rusé compère.
2° — Logement des chevaux.
3° — En l'air.
4° — Nerf de la guerre.
5° — Agitateur.
6° — Mène le monde.

Communication : Aline Flotard.

—

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

Composer un Mot carré syllabique sur :

AB DE RA ME

Communication : Aubépine Rose.

—

TRIANGLES.

1° — Vertu théologale.
2° — Insecte.
3° — Bon à payer.
4° — Arbre.
5° — Bon à rôtir.
6° — Petit poisson.
7° — Fin de l'année.
8° — Pronom.
9° — Fin du Triangle.

Communications : Aline Flotard.

—

ACROSTICHES.

* OU *
* ÉE *
* RM *
* OR *
* HI *
* AI *

Communication : Akul Célim bey.

—



Quelle est la Scène historique représentée dans le dessin qu'on a sous les yeux ?

LOSANGES.

1° Produit de la Chine.
2° Bruit de la pendule.
3° Prince de l'Inde.
4° Ville d'Espagne.
5° Pour priser.
6° Diamètre des armes.
7° Boisson.
8° Mesure agraire.
9° Fin du Losange.

Communication : Aline Flotard.

—

PARALLÉLOGRAMMES

Horizontalement.

1° Habitant d'un pays du Nord.
2° Composé de sucre et de fruits.
3° Adversaire de César.
4° Ville.
5° Ville.

Verticalement.

1° Aux oiseaux.
2° Carte à jouer.
3° Sommet de montagne.
4° Ville d'Algérie.
5° Sur l'agenda.
6° Dans la peau.
7° Aux oiseaux.
8° As renversé.
9° Consonne.

Communication : Aline Flotard.

—

CROIX.

Deux Noms de Sept lettres, la troisième de l'un et la quatrième de l'autre commune.

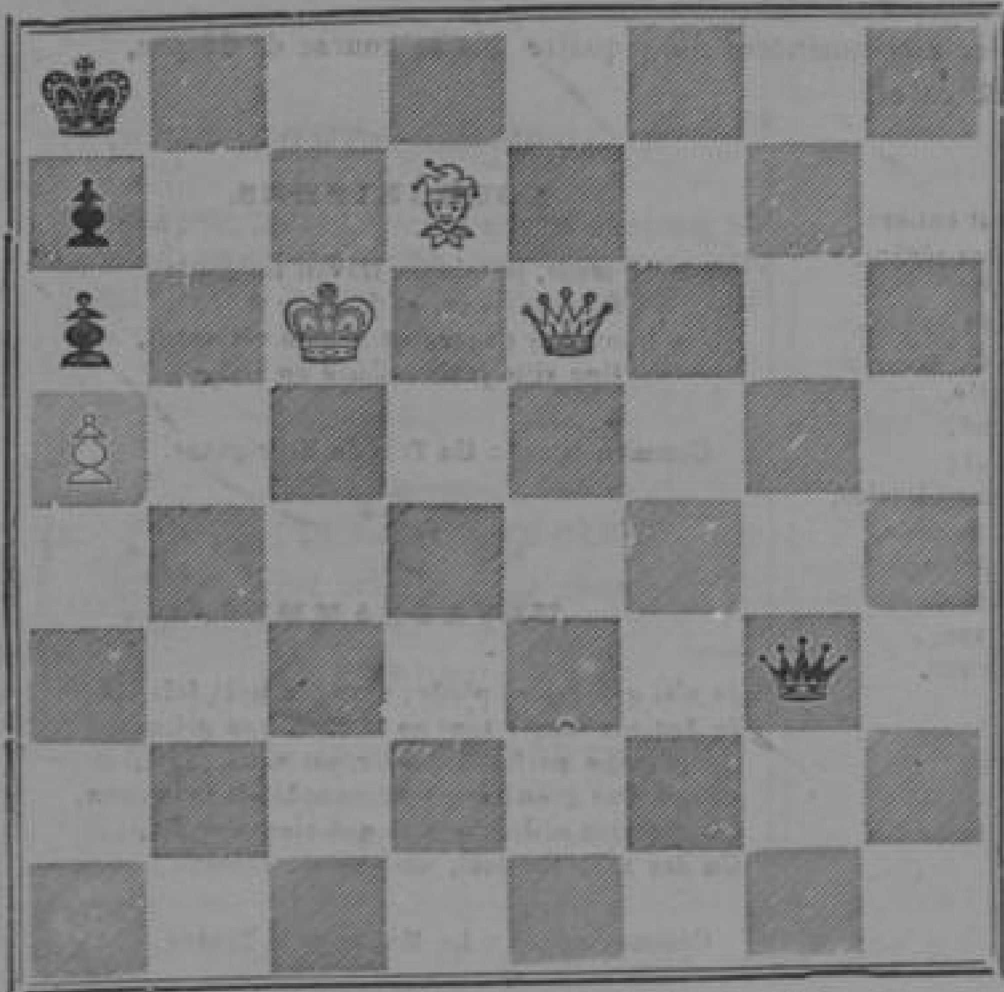
O A A I I N N N C S P B L

Communication : Caroline Coppieters't Waliant.

—

LES JEUX

ECHECS.



Le Blanc donne le MAT EN QUATRE COUPS.

LETTRES INCONNUES.

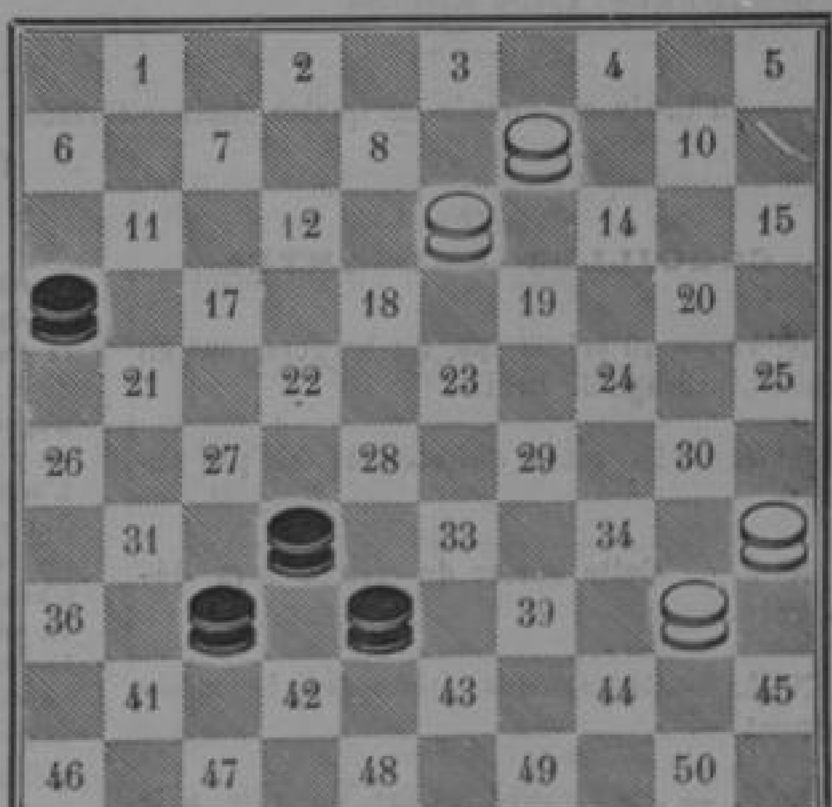
Ajouter une même Voyelle et une même Consonne aux douze mots suivants, et former douze autres mots.

MAITRE.
VAL.
MON.
MARQUE.
ON.
ÈRE.
VER.
BIÈRE.
DOUANE.
ENCRE.
COU.
POUR.

Communication : Marie de la Porte-du-Croux.

—

DAMES.



Les Blancs jouent et gagnent.

CHARLES JOLIET.

—

[illegible] Adm. Direct. des Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris

N° 532

10 FÉVRIER 1883

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er décembre et du 1er juin

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

SUPPLÉMENT AU JOURNAL DE LA JEUNESSE N° 550 (*)

CONCOURS MENSUELS

CONCOURS MENSUELS

43° CONCOURS

PRIX

Les résultats du **43°** CONCOURS MENSUEL *seront publiés dans le prochain* Supplément

CONCOURS MENSUELS

45° CONCOURS

SUJETS PROPOSÉS.

N° 1.

COMPOSITION ÉCRITE.

L'album de photographies.

Narration, Lettre ou Scène dialoguée.

N° 2.

COMPOSITION ÉCRITE

Une Charade en action.

N° 3.

Une Page d'écriture.

En Noir ou en Couleur.

N° 4.

Un Ouvrage en Filet.

Il sera décerné, pour chacun des quatre sujets proposés, *Deux Prix* et *Deux accessits*.

1er PRIX. — Ouvrage illustré de 25 fr.

2e PRIX. — Ouvrage illustré de 15 fr.

1er ACCESSIT. — Ouvrage illustré de 8 fr.

2e ACCESSIT. — Ouvrage illustré de 8 fr.

Adresser les Lettres, Cartes postales, Papiers d'affaires et Envois :

A MONSIEUR LE SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION
DU JOURNAL DE LA JEUNESSE
PARIS
79, Boulevard St-Germain, 79.

(*) La Reproduction et la Traduction du *Supplément* sont formellement interdites.

CORRESPONDANCE AVEC LES LECTEURS

DEMANDES PARTICULIÈRES

Renseignements transmis.

M. L. — *Traité complet d'Harmonie*, par Émile Durand, professeur au Conservatoire, prix net, 25 francs, Alphonse Leduc, éditeur, 3, rue de Grammont, Paris. Envoi *franco* sur demande d'un Fascicule de l'ouvrage.

AMIE DU TRAVAIL. — La lettre est transmise à l'Administration. Nous prenons note. Réexpédier l'ouvrage *franco*, au Bureau de M. Deschodt, Librairie Hachette et Cie.

PEAU D'ANE. — Même avis.

LAURE MIEUSEMENT. — Même avis.

FAMILLE SISI. — Même avis.

LES QUATRE COUSINES. — L'envoi est parvenu. Il a été classé en *Rappel* à la *Première mention*.

MIMI PINSON. — Nous prenons note.

DEUX ÉLÈVES DE QUATRIÈME. — Il ne peut être répondu aux *Demandes particulières* qui ne mentionnent pas le Nom et l'Adresse des Correspondants

TROIS OIES D'ILLZACH. — Remerciements.

FANNY BONNET. — Remerciements.

BLONDINETTE. — Les Compositions sont à l'examen. — Il est impossible de renvoyer les Compositions des *Concours*. — Par exception, une note pourra être insérée dans la *Correspondance avec les Lecteurs*. — La *Méthode générale* est expédiée. — L'Adresse est omise sur la Lettre.

H. F. — Remerciements.

HENRY (*Paris.*) — Il ne peut être répondu aux *Demandes particulières* qui ne mentionnent pas le Nom et l'Adresse du Correspondant. Dans le cas où cette condition serait remplie, il ne pourrait être donné d'avis sur une Composition de Concours que par exception et sur la demande de son auteur.

FLOCON DE NEIGE ET L'EAU QUI DORT. — La pièce de vers seulement. Il est inutile de construire le Problème syllabique et de donner le dessin. L'Adresse est incomplète.

M. M. C. DE T. — Cet envoi ne nous est pas parvenu. S'il a été expédié comme *Colis postal*, prière d'envoyer le récépissé pour faire une réclamation.

Mlles S. (*Belfort.*) — La Lettre a été transmise à l'Administration, qui a fait le nécessaire.

CHRYSTAL ET RITA. — Remerciements.

L. (*Dordogne.*) — Les sujets sont proposés dans les *Concours mensuels*. — La *Méthode générale* est expédiée.

MANDARINE. — Ce Pseudonyme a déjà été adopté. Voir l'Avis publié dans le *Supplément* du 27 Janvier 1882, n° 328, 2e colonne.

UN AMI DE LA MER. — Une seule Pensée et un seul Quatrain.

BRIN DE SHAMROCK. — La Lettre est transmise à l'Administration. La Rectification du nom sera faite. — Par exception, oui.

LA SŒUR DE SON FRÈRE. — Toutes les *Demandes* différentes doivent être écrites *séparément* sur une *Feuille à part*, sous la même enveloppe. Le Relevé des Mentions, la Demande d'échange et la réclamation relative à l'Almanach concernent des services différents. L'ouvrage annoncé n'est pas parvenu au Bureau de M. Deschodt.

DUE SORELLE. — Le *Triangle* est régulier, mais cette division ne figure pas dans le 44e Concours mensuel, sujet n° 1, *Communications*.

L'HIRONDELLE ET LE MOINEAU FRANC. — Voir, dans la *Méthode générale*, la note relative à l'envoi des *Communications*. La Pièce de vers peut être empruntée à un poète ancien ou moderne. Les *Demandes particulières* écrites *séparément* sur une *Feuille à part*, sous la même enveloppe. Répéter l'Adresse au-dessous du Nom.

PATTE A RESSORT. — Les *Problèmes et Questions* du *Supplément* ne font pas partie des *Concours mensuels*, et ne donnent pas droit à des mentions et à des récompenses. — Le *Catalogue* est expédié.

ALBERT I. — A volonté. Toutes les Compositions sont classées. Répéter l'Adresse sur les *Demandes particulières*.

JEANNE MINOT. — Le *Diplôme* résume les Prix, Accessits et Mentions obtenus dans les *Concours* pendant l'année. L'Article 4 du *Règlement des Concours Mensuels*, dans la *Méthode générale*, répond à la question.

PRINCESSE FENON. — Oui.

UN SOLDAT PORTUGAIS ET SES TROIS SŒURS. — La Pensée et le Quatrain, ainsi que la pièce de vers, peuvent être extraits d'un auteur ancien ou moderne. Voir dans la *Méthode générale*, la note relative aux *Communications*.

SOL. — Oui. Voir le deuxième paragraphe de l'Article 2 du *Règlement des Concours mensuels*. Les *Concours* sont ouverts à tous les Lecteurs du *Journal de la Jeunesse*.

AMISTAD. — Nous prenons note.

LE GLANEUR. — Le *Problème géométrique* a été publié dans un *Supplément antérieur*. Le second n'a pas encore été publié, mais il est très connu et a déjà été envoyé par divers Correspondants.

DEUX JUMELLES. — Nous prenons note.

DEUX FUTURS DRAGONS DU DAUPHINÉ. — Voir le 44e *Concours mensuel*, Sujet n° 1, *Communications*, et la Note relative à leur envoi dans la *Méthode générale*.

UNE HIRONDELLE. — Même avis.

CHINOIS DU COLLÈGE DE P. — Même avis.

PETITE MARTHE. — Même avis.

SÉRAC DU GÉANT. — Même avis.

DURANDAL. — Même avis. — *Oui*. Les *Anagrammes* à volonté.

H. M. (*Paris*). — Tous les ouvrages du Catalogue de la *Librairie Hachette et Cie sont expédiés franco* contre l'envoi d'un mandat-poste ou de timbres-*poste*.

BIRIDI. — *Un marchand d'oiseaux* donnera cette indication spéciale.

LUCIOLE ET TROIS ÉGLANTINES DE LA COUDRAYE. — A volonté. La Lettre est transmise à l'Administration du Journal.

UNE DRYADE DE L'ARGONNE. — Remerciements. — Oui.

LE LION DE FLANDRE. — Une Reliure de livre, de cahier, de carnet, d'album, etc. à volonté.

AMHRA. — Même avis.

MADELEINE J. — Même avis.

YVONNE DE L. — Même avis. — Voir dans la *Méthode générale*, la Note relative aux *Communications*. A volonté. Inutile de composer le Problème syllabique du *Fil d'Ariane*.

M. L. — Oui. Les Compositions sont à l'examen.

UNE DES TOQUÉS. — S'adresser à M. Magnier, relieur, rue de la Vieille-Estrapade, n° 7, qui donnera les indications demandées. La reliure ordinaire coûte 3 *fr.* par semestre.

UN AVOCAT SANS CAUSES. — 1° Le Relevé des Mentions n'a lieu qu'à la fin de l'Année. — 2° Voir l'Avis publié dans le *Supplément* du 27 janvier 1882 n° 328. — 3° La composition est faible. — 4° A volonté. Voir l'Article 2 du *Règlement des Concours mensuels*.

LOUISE M. — Voir, dans la *Méthode générale*, le *Règlement du Supplément* et la Note relative aux *Communications*.

EN SONGEANT A MONTGUERLHE. — 1° Oui. — 2° Seulement une Pensée et un Quatrain. — 3° La Pièce de vers peut être empruntée à un auteur ancien ou moderne. — 4° *Une seule Question* et sa Solution. Voir l'Article 3 du *Règlement des Concours mensuels*.

LA SŒUR DE DEUX OIES. — 1° En dehors des Dictionnaires et des Ouvrages encyclopédiques, nous ne connaissons pas de livres spéciaux sur ces matières. — 2° On en trouve des exemples dans les *Suppléments* précédents. — 3° Non ; ces sujets ont été publiés dans le *Supplément*. — 4° Non. — 5° Non. — 6° Le Samedi. — 7° Le Travail des *Diplômes des Concours* n'est pas terminé.

NE M'OUBLIEZ PAS. — Cet Envoi ne nous est pas parvenu Nous ferons une recherche.

L'AINÉE DES GRISES. — Même avis.

(*A continuer.*)

SOLUTIONS

DES PROBLÈMES ET QUESTIONS

SUPPLÉMENT

3 Février 1883. — N° 329

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

L'amour-propre semble parfois fermer les yeux, mais il n'est jamais endormi.

PROBLÈMES POINTÉS.

On peut partir d'en bas et descendre encore; on peut partir d'en *haut* et *monter* toujours.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

Quelques auteurs traitent la morale comme on traite la nouvelle architecture, où on cherche avant toute chose la commodité.

VOYELLES.

Être sobre n'est pas une grande vertu, mais c'est un grand défaut que de ne pas l'être.

CONSONNES ET VOYELLES.

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème.

VERS A TERMINER.

Projet. Affaire. Indiscret. Mystère. Sait. Guère. Fait. Faire.

ANAGRAMMES.

Noce. Once. Cône.

DEVISES.

N° 1.

« *Pauperum solatio.* »

Devise de l'Ordre de sainte Isabelle, reine de Portugal, institué en 1804. Les insignes de cet Ordre ne sont conférés qu'aux dames nobles.

N° 2.

« *Mon innocence est une forteresse.* »

Devise du Marquis de Montcalm.

SURPRISES.

Ressasser.

MOYENS MNÉMONIQUES.

R	U	B	I	S
aphaël.	rbin.	umbino.	talie.	anzio

COQUILLES AMUSANTES.

N° 1. — Vergers. Sont. Fleurs. Fruits.
N° 2. — Le. Cœur. Aime. Sait. Oublier.
N° 3. — Caisse. Livres Défoncée.
N° 4. — Têtes. Bonnet.
N° 5. — Bois. Porte.

ÉNIGMES.

Dictionnaire.

CHARADES.

Palais.

LOGOGRIPHES.

Labeur. Bure. Albe.

MÉTAGRAMMES.

Tage. Cage. Gage. Page. Nage. Rage. Mage. Sage.

LETTRES INCONNUES.

S

MAITRE.	VAL.	MON.	MARQUE.
Maitrise.	*Lavis.*	*Moins.*	*Marquise.*
ON.	ERE.	VER.	BIÈRE.
Soin.	*Série.*	*Sévir.*	*Sibérie.*
DOUANE.	ENCRE.	COU.	POUR.
Soudaine.	*Sincere.*	*Souci.*	*Soupir.*

TABLEAUX PARLANTS.

Bataille de Bouvines.

USAGES MONDAINS.

Solutions explicatives.

LANGAGE FRANÇAIS.

Solutions explicatives.

ÉCHECS.

BLANC.	NOIR.
1. D 8 R Échec.	1 D case CD
2. F 5 D	2 D pr. D Éch.
3. R 7 FD Éch.	3 D 3 FD Échec.
4. F pr. D Éch. mat.	

ACROSTICHES.

```
C OU P
R EE L
I RM A
T OR T
O HI O
N AI N
```

MOTS CARRÉS.

R E N A R D
E C U R I E
N U A G E S
A R G E N T
R I E N Z I
D E S T I N

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

AB	DE	RA	ME
DE	CRE	TA	LE
RA	TA	FI	A
ME	LE	A	GRE

TRIANGLES.

E S P E R A N C E
S C A R A B É E
P A Y A B L É
É R A B L E
R A B L E
A B L E
N É E
C É
E

LOSANGES.

T
T A-C
N A B A B
T A B A L I A
T A B A T I E R E
C A L I B R E
B I E R E
A R E
E

PARALLÉLOGRAMMES.

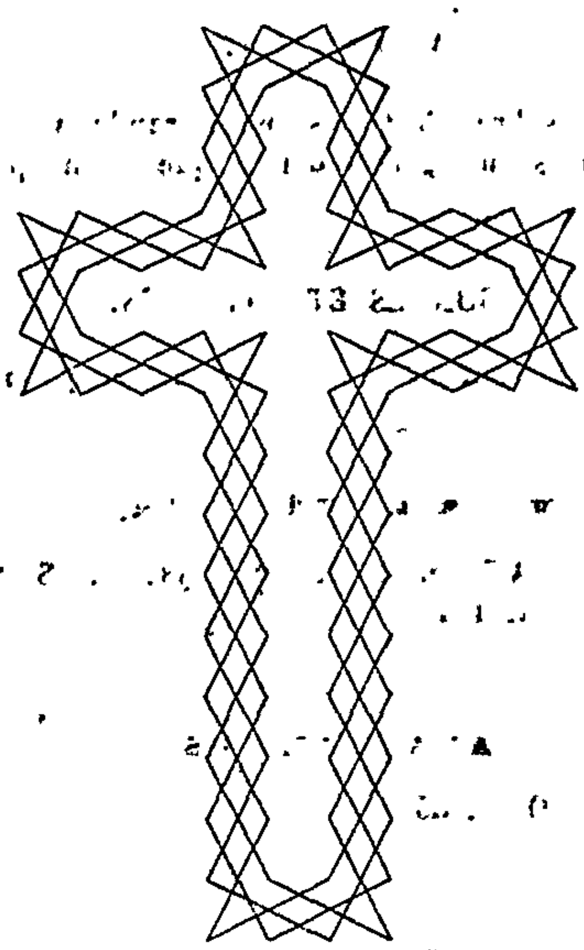
L A P O N
S I R O P
C A T O N
N E R I S
S E D A N

CROIX DU CAVALIER.

Chiffres.

			43	64	68	7			
			67	8	42	65			
			63	44	6	69			
86	24	61	9	88	66	41	71	4	46
60	10	87	23	62	70	5	45	40	72
25	85	12	58	27	1	74	38	47	3
11	59	26	84	13	37	48	2	73	39
			28	57	75	22			
			14	83	49	36			
			56	29	21	76			
			82	15	35	50			
			30	55	77	20			
			16	81	51	34			
			54	31	19	78			
			80	17	33	52			
			32	53	79	18			

Dessin.



Vers.

L'ENVIE.

« Cache ta vie ; au lieu de voler, rampe, »
A dit un Grec. Je tiens qu'il eut raison ;
Du cœur humain il connaissait la trempe,
Bonheur d'autrui n'est pour lui qu'un poison ;
L'homme est injuste, envieux sans relâche,
Il souffre à voir son semblable estimé.
Mérite un nom ; mais, pour être heureux, tâche,
Avant ta mort de n'être point nommé.

DAMES.

BLANCS.	NOIRS.
1. D 13 à 27.	D 32 à 21 pr.
2. D 40 à 7.	D 16 à 2 pr.
3. D 9 à 13.	D 2 pr. D 13.
4. D 35 prend les 4 Dames.	

CROIX.

```
      S
      C
A N N I B A L
      P
      I
      O
      N
```

CURIOSITÉS.

L'OIE DE LA SAINT-MICHEL.

La coutume de manger des oies le jour de la Saint-Michel remonte au règne d'Élisabeth. Cette princesse était à table lorsqu'on vint lui annoncer la défaite de l'Armada, et comme on plaçait à ce moment une oie devant elle, elle ordonna que, tous les ans, à pareil jour, on en servît une en commémoration de cet évènement.

L'ENCRE.

L'encre ordinaire à la noix de galle était connue près de 400 ans avant l'ère chrétienne; mais les anciens employaient surtout l'encre faite avec du noir de fumée et de la gomme. Les empereurs et les rois écrivaient avec une encre pourprée, qu'eux seuls avaient le droit d'employer. Les anciens connaissaient aussi la sépia.

Les principales sortes d'encre sont : L'encre noire ou ordinaire, la rouge, la jaune, la verte, la bleue ; l'encre de transport ou encre autographique, l'encre pour écrire sur les métaux, l'encre à marquer le linge, l'encre indélébile, l'encre de Chine, l'encre d'imprimerie et l'encre sympathique.

LES BARRIÈRES DE PARIS.

Les fermiers-généraux, voulant arrêter les progrès de la contrebande qui se faisait à l'entrée de Paris, proposèrent à Louis XVI, en 1782, d'entourer les faubourgs d'une enceinte continue, en y pratiquant des ouvertures appelées barrières.

Les travaux furent commencés en 1784. En 1786, l'enceinte méridionale était terminée. Les portes ou barrières de chaque ouverture furent construites avec magnificence.

En 1787, la pénurie des finances fit suspendre les travaux ; les dépenses s'élevaient déjà à vingt-cinq millions. Les droits d'entrée ayant été abolis en 1791, les barrières devinrent inutiles.

Sous le Directoire, on rétablit une minime perception sur les marchandises et les travaux furent repris; mais ils ne furent entièrement terminés que sous le Consulat.

Parmi ces barrières, les plus remarquables étaient : la barrière du Trône, avec ses deux tours surmontées des statues de Philippe-Auguste et de Saint-Louis ; la barrière de la Villette, la barrière du Roule, etc. La barrière de Clichy est célèbre, car c'est le dernier point où les gardes nationaux, commandés par le général Moncey, résistèrent à l'invasion des armées étrangères en 1814.

CHARLES JOLIET.

HOTTEROT, Adm.-Direct. des Imprimeries réunies, A, rue Mignon 2 Paris

N° 533 — 17 FÉVRIER 1883

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er décembre et du 1er juin

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

CONCOURS MENSUELS

AVIS

Nous rappelons pour mémoire qu'il est toujours répondu, dans la CORRESPONDANCE avec les lecteurs, aux renseignements particuliers qu'ils ont à nous demander. Le *Journal de la Jeunesse* sera pour eux un guide sûr et éclairé, et nous nous ferons un plaisir de leur donner des explications sur tous les sujets qui les intéressent; mais, sauf exception, il ne peut être fait de réponse par la poste.

MÉTHODE GÉNÉRALE

La Méthode générale complète POUR LE DÉCHIFFREMENT ET LA SOLUTION DES PROBLÈMES ET QUESTIONS DU SUPPLÉMENT HEBDOMADAIRE, *contenant le* **Règlement des Concours mensuels** *et le* **Règlement du Supplément,** *est expédiée* franco *à toutes les personnes qui en font la demande par* Lettre affranchie *ou* Carte postale.

CONCOURS MENSUELS

Nous prions les Lecteurs qui ont obtenu un Prix ou un Accessit aux Concours mensuels, et qui n'en ont pas accusé réception, de vouloir bien nous en donner avis.

CONCOURS DE PAQUES

Les *Problèmes et Questions* du CONCOURS DE PAQUES seront publiés dans le *Supplément* du 3 Mars 1883, N° 333.

Le *Concours* sera clos le 7 Avril.

Les *Solutions*, les *Prix* et les *Noms des Concurrents* seront publiés dans le *Supplément* du 12 Mai 1883, N° 343.

CONCOURS MENSUELS

PRIX ET DIPLOMES

Les *Prix* et les *Diplômes* des *Concours mensuels* de 1881-1882, du 28e au 40e *Concours* inclusivement, seront expédiés dans le courant du mois de Mars 1883.

(*) La Reproduction et la Traduction du *Supplément* sont formellement interdites.

CORRESPONDANCE

AVEC LES LECTEURS

DEMANDES PARTICULIÈRES

Renseignements demandés.

RENÉ B. — Où se trouve le *Photomètre*, de M. E. Deyrolle, et quel en est le prix? La description de cet instrument a été donnée dans le *Magasin pittoresque*, Année 1880.

VILLA DES ROSIERS. — Quelle est l'adresse des Bureaux du *Journal des Jeunes Naturalistes*?

Renseignements transmis.

Ouvrages pour apprendre l'Harmonie sans maître:

1° *Leçons de Composition musicale*, par Bernardin Rahn, chez M. Rahn, rue Neuve-Bossuet, n° 26, Prix, 5 fr. 60 c.

2° *La Musique enseignée par l'intuition*, par E. Christiaens, à Bruxelles, maison Beethoven, rue de la Régence. Le premier volume seul a paru. Prix, 5 fr. Il est accompagné d'un petit graphique, le *Tonoscope*, Prix, 1 fr. 50 c.

Erratum.

LES HABITANTS DU RATO. — C'est par une erreur matérielle que le RAPPEL DU 42e CONCOURS MENSUEL porte: *Mention d'honneur*. La *Poupée habillée* a obtenu un *Premier accessit*. L'ouvrage est expédié.

AIRAM. — L'Ouvrage a été expédié *franco* par la poste, et recommandé. S'il n'est pas parvenu, une réclamation sera faite.

UN PETIT POT DE CRÈME. — Oui.

UN AMI DE LA MER. — En même temps que le Numéro qui contient le résultat du *Concours*. Le Conseil de rédaction désigne les Ouvrages décernés en prix.

UNE PETITE GRANVILLAISE. — Voir la Note des *Prix et Diplômes des Concours*, publiés dans les *Suppléments* précédents.

LE LION DE FLANDRE. — Voir la *Correspondance avec les Lecteurs* du *Supplément* précédent, et l'Article 3 du *Règlement des Concours mensuels*.

AMIE DU TRAVAIL. — Voir la *Correspondance avec les Lecteurs* du *Supplément* précédent.

YVONNE DE L. — Même avis.

E. P. — Il est préférable de changer le Pseudonyme, pour éviter des confusions. — Oui

ELLEBASI. — 1° Cette imitation d'une poé[sie] orientale est de Mme Desbordes-Valmore. — 2° N[ous] n'avons plus cette Composition.

M. F. — Oui. — La *Méthode générale* est e[x]pédiée.

A. D. — La Lettre est transmise à l'Administ[ra]tion, qui fera le nécessaire.

UNE BRANCHE DE MUGUET. — Même avis.

ABEILLE ET VER-A-SOIE. — Remerciements. L[es] *Numéros-Spécimens* sont expédiés.

CECILE CH. — Cette Composition ne nous est p[as] parvenue. — Oui.

ADRIENNE B. — Oui.

UNE ADMIRATRICE DE CHATEAUBRIAND. — L[a] langue italienne ou espagnole, surtout si on sa[it] le latin.

UN FUTUR MARIN. — Il ne peut être répondu [à] une *Demande particulière* qui ne mentionne pas l[e] Nom et l'Adresse du Correspondant.

UN JEUNE BARDISTE. — Il ne peut être ten[u] compte d'un Envoi qui ne mentionne pas le Nom e[t] l'Adresse du Correspondant.

CHAT-CHAT. — A volonté. Voir l'Article 3 d[u] *Règlement des Concours mensuels*. — La *Méthode générale* est expédiée.

MARY DE C. — Voir, dans la *Méthode générale*, la Note relative aux *Communications*. Ces vers on[t] été publiés dans un *Supplément antérieur*.

UNE NOUVELLE ANNEXÉE. — Même avis pour le[s] *Communications*.

DEUX FUTURS DRAGONS DU DAUPHINÉ. — Même avis pour les *Communications*.

BLANCHE ET NOIRE. — Oui, à volonté.

FÉDÉRIC D'ASPAYAK. — Une *Mention* est inscrite pour la *Versification*. — L'*Accusé de réception* ne nous était pas parvenu.

DEUX LINOTTES DE LA RAFETTE. — Nous prenons note.

ALBERT B. — La *Méthode générale* est expédiée.

A. R. — Par exception, la Composition sera classée. Adresser les Lettres à M. le Secrétaire de la Rédaction; les Lettres nominatives ne sont pas ouvertes à l'arrivée du Courrier.

HENRI M. — 1° Il suffit d'écrire les indications. — 2° A volonté.

EN SONGEANT A MONTGUERLHE. — Nous prenons note.

CRITIC. — Nous l'ignorons; ordinairement la date est annoncée par un avis publié dans les journaux.

L. F. (*Le Caire*). — Pour tous les Pays étrangers faisant partie de l'Union Postale, le Prix d'abonnement au *Journal de la Jeunesse* est de 22 francs par an, et de 11 francs pour six mois. En conséquence, lors du renouvellement, en rappelant qu'il a été envoyé un franc de trop, on n'enverra que 21 francs pour un an, ou 10 francs pour six mois.

Société des Jeunes Abeilles. — Remerciements.

M. et H. — Le Problème de la *Croix du Cavalier* est régulier. Le Numéro 67 commence la quatrième chaine.

Ludwine de Monterno. — La Lettre est communiquée au Conseil de rédaction. Remerciements.

Psyché. — Dictionnaire Tibbins, in-32 cartonné, 3 fr. 75 c. *franco*, par la poste, et 25 centimes en sus, si on demande que l'envoi soit recommandé.

Le Cerf des Bois. — 1° Non, cette division ne figure pas dans le *Concours de Communications*. — 2° Oui.

Un Aspirant a l'Épaulette. — La *Méthode générale* est expédiée.

Famille Sisi. — L'Ouvrage est expédié.

La Sœur de son Frère. — Même avis.

Un petit Pot de Crème. — Même avis.

Marie de l'Angle-Beaumanoir. — 1° Nous ferons une recherche. Une Mention est Inscrite. — 2° Nous l'ignorons.

Mariposa. — Ce Pseudonyme peut être adopté. Prière d'en donner l'explication.

Un jeune Bouvreuil des Bords du Rhône. — 1° La Lettre est communiquée au Conseil de rédaction. — 2° Voir l'Avis publié dans le *Supplément* du mois de Janvier.

Petits Moineaux Japonais. — Cette question sera proposée dans un prochain *Supplément*.

(*A continuer.*)

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

CONCOURS MENSUELS

Les *Accusés de réception* des Lauréats dont les noms suivent ne nous sont pas parvenus, et nous les prions de nous les adresser.

1880 — 1881

Francya i Polska. — Alexandre Rewidzoff. — Mérix. — Tamaris. — Dominiqua. — Rose de Chine.

1881 — 1882

Amy B. — Une petite Élève. — Pierre Rapp. — Un Marin d'eau douce. — Emile G. — Un futur Disciple d'Esculape. — P. G. et sa Sœur. — Marguerite Dupuy. — M. A. — Cœcilia. — Dorothée P. de C. — Bog et moi. — Chrysanthème. — Eugenia. — Genêt d'Anjou. — M. Simon. — Cousins et Cousines. — Marie Nardin. — Les Élèves de Digne. — Alice, Berthe, Jeanne, Maurice Jacquot. — Marguerite Pollet. — Ave. — Deux Papillons de Belleroche. — Le Petit Tambour. — Une Guirlande de Lierre et de Myosotis. — Blanche L'Ec.

CONCOURS MENSUELS

43° CONCOURS

PRIX

Les Éphémérides de Janvier

PREMIER PRIX

Deux Jumelles.

Premier accessit.

Une Brésilienne.

Deuxième accessit.

Jeanne de Gouville.

Troisième accessit.

Angélie et Paul de L.

Quatrième accessit.

Deux Amis de Kerlouan.

Léon C.

Mention d'Honneur.

Abeille et Ver-a-Soie. — Ad Honores. — Alter Ego. — A. Ramé. — Benoite. — C. Ducol Pommier. — Denys le Tyran. — Famille Sisi. — Grain de Sel. — Henri de la Roca. — Julie Portalis. — L'Amie de Mira. — Les Cinq Fauvettes. — Marguerite de Rochechouart. — Marguerite Mollot. — Némo. — Pauline Bornet. — Peau d'Ane. — Trois Canotiers de l'Yères. — Une Solognote.

Première mention.

Alice Eppolag. — Alphonse M. N. — Alt. — Amélie Thorin. — Ambra. — Béret bleu. — Brother and Sister. — Chevrette. — Chrystal et Rita. — Cinq Violettes des bois. — Claire Laplace. — Critic. — Deux Quadrilles. — Duas Transmontanas. — Edmond Modave. — E. Temporal. — Fleur. — France. — Franche-pré. — Graziella et Beppo. — Je, Tu, Elle, château de la Pie. — La petite Jeanne C. — La petite Sœur de quatre officiers. — Le Myosotis de la Charente. — Les Descendants d'Achille. — Lina Lackerbauer. — Lucie Barrier. — Margaret Labuzan. — Marguerite Belèze. — Marie Labuzan. — Marthe Laure. — Maurice Buache. — Mimi Pinson. — Mirabelle. — Mireille. — Miss Salpêtre. — Mons Terribilis. — Perdiz del monte. — Perlerette. — Psyché. — Robert le Mareschal. — Thérésine Galinotti. — Trop tard. — Une Centenaire contemplant ses quatre serins. — Une Nichée de Colombes. — Un Parisien. — Valentine Hersant.

Deuxième mention.

Amélie Viez. — Anna et Néomise. — Augustine Duvivier. — Biscuit de Savoie. — Blanche Rémond. — Boule de neige des Monts-Ourals. — Deux Œillets roses. — Deux Roses de Vincennes. — Élise Janny. — Ellen Bottine jaune. — Été, une des quatre saisons. — Fauvette. — Fauvette et Rossignol de Provence. — Florentinella. — F. Le M. — Gabrielle B. — Henriette Doguet. — La Chouette Mimi. — L. A. Q. — Le Grillon du foyer. — Léon Hennebert. — Madeleine Ducastel. — Marie Doguet. — Nodruob. — Petit Chose. — Petit Poisson du lac d'Annecy. — Raton. — Spirœa ulmaria. — Trésor de Fèves. — Une Dryade de l'Argonne. — Une Exilée de Lorraine. — Une Grenouille de la Savoureuse. — Une Mésange de la Parqueyre. — Une petite Grive. — Une vraie petite Française. — Un futur Paganini. — Un Collégien de G. — Un Gascon. — Un Goéland. — Yvonne Siredey.

N° 2.

COMPOSITION ÉCRITE.

Les Fables en action.

Le Coq et la Perle

DEUXIÈME PRIX.

Madeleine.

Premier accessit.

Magdeleine.

Mimi Pinson.

Armelle Lucas.

Deuxième accessit.

Marguerite Schœn.

Une Musette.

COMPOSITIONS MENTIONNÉES

Mention d'Honneur.

(*Ordre alphabétique.*)

A. T. Choisy. — Excelsior. — Fleur. — Jeanne de Gouville. — Miss Salpêtre. — Petite Jeanne, Nantes. — Trois Canotiers de l'Yères.

Première mention

(*Ordre alphabétique.*)

Abeilles de la Vinelle. — Aubépine rose. — Biscuit de Savoie. — Blanche Rémond. — Brise de Mer. — Cabrion II. — Cécile Chevallier. — Dame Oiselle. — Déception. — Denis le Tyran. — Dorothée B. — Duas Transmontanas. — Élisa Bosch. — Ellebasi. — Ellen Bottine Jaune. — Famille Sisi. — Fauvette et Rossignol de Provence. — France. — Gâteau Lorientais. — Le Ménestrel. — Les Descendants d'un chevalier. — Madeleine Bigault. — Marie Mercier. — Ondelette et Marie-Josèphe. — Psyché. — Sur les bords noircis qu'arrose la Deûle. — Trois Pinsons de la forêt du Der. — Un des trois Moutons russes. — Une Brésilienne. — Une des Deux. — Wladimir Karsakoff.

Deuxième mention.

(*Ordre alphabétique.*)

A Ane. — Ambra. — Bleuet. — Charles-le-Grand. — Colombe de Saint-Flochel. — Deux Amis de Kerlouan. — Deux Œillets roses. — Durandal. — Edmond Modave. — Jeanne Nathan. — La Fée des Grèves. — La Fiancée d'un jeune marin. — La Gueule du Lion de Belfort. — Le Cerf des bois. — Les Cinq Fauvettes. — Lucie Gay. — Madelaine Landois. — Maroussia. — Mons Terribilis. — Nodruob. — Petit Chose. — P. J. A. M. Sans peur et sans reproche. — Sans-Soucis. — La Queue du Lion de Belfort. — Spirœa ulmaria. — Thérésine Galinotti. — Un Avocat sans causes. — Une Dent du Lion de Belfort. — Une Dragée de Verdun. — Une Dryade de l'Argonne. — Une Exilée de Lorraine. — Une Patineuse du Meschel. — Une Pierre de la Pierre de la Miotte. — Une Vérité de La Palisse. — Un petit Cœur républicain.

N° 3.

Carte de France par provinces

DEUXIÈME PRIX.

BICO-BICASSE.

Premier accessit.

MARGARET LABUZAN.

Deuxième accessit.

MARIE LABUZAN.

Troisième accessit.

DEUX PETITES SŒURS.

Quatrième accessit.

ROSE SAUVAGE.

Cinquième accessit.

B. F. N. R.
G. F.

COMPOSITIONS MENTIONNÉES

Mention d'Honneur.

(*Ordre alphabétique*)

ALICE EPPOLAG. — AMHRA. — EDMOND MODAVE. — E. TEMPORAL. — HENRI DES MÉLOIZES. — LA PETITE SŒUR DE QUATRE OFFICIERS. — MARGUERITE DE ROCHECHOUART. — NEMO — PERLERETTE. — PINTASILGO.

Une Carte sans indications.

Première mention.

(*Ordre alphabétique.*)

Blanche Rémond. — Chrystal et Rita. — Clément Portland. — Cloche, Clochette et Clochetons. — Colombe de Saint-Flochel. — Denis le Tyran. — Deuxième Descendant. — Deux Œillets Roses. — Deux Quadrilles. — Don Fernando de San Claro. — Duas Transmontanas. — Durandal. — Emma Nottin. — Été. — Fraise des Bois. — F. V. de la Colonie de N.-les-V. — Gitana. — Henri Moulin. — Jeanne B. L. — Jenny Allard. — Judith, cousine de Thérèse. — L'Amie des Fleurs. — Le Grillon du foyer. — L'Hirondelle et le Moineau-franc. — Les Quatre Cousines. — Luciole. — Madeleine Ducastel. — Madeleine Guizot. — Marguerite Mollot. — Marie Guizot. — Marie Mercier. — Marraine de Lolotte. — Mary. — Marthe de l'Épine. — Maurice Buache. — Mirabelle. — Miss Idéale. — Mons Terribilis. — Paula. — Petite Jeanne, Nantes. — Pompadour. — Premier Descendant. — Psyché. — Spiræa ulmaria. — Sur les bords de la Deûle. — Trois Pinsons de la forêt du Der. — Trop tard. — Une Brésilienne. — Une Centenaire. — Une Dent du Lion de Belfort. — Une Dryade de l'Argonne. — Une Griffe du Lion de Belfort — Une Nichée de Colombes. — Une Patineuse. — Une Provençale. — Une vraie petite Française. — Un petit Cœur. — Un petit Pot de Crème.

Deuxième mention.

(*Ordre alphabétique.*)

Cécile Cheguillaume. — Cendrillon. — Deux Amis de Kerlouan. — Deux Jumelles. — Deux Pâquerettes. — Ellen bottine jaune. — Famille Sisi. — France et Alsace. — France et Pologne. — Gabrielle R. — Georgette des Plas. — Jeanne de Gouville. — Jeanne Mille. — Julie Portalis. — Katty. — L. A. Q. — La Fée des Grèves. — La Fiancée d'un jeune marin. — Les Abeilles de Belfort. — Madeleine de Brettes-Thurin. — Nodruob. — Petit Chose. — Pierre Galinotti. — P. R. Liège. — Rodilard. — Thérésine Galinotti. — Trésor des Fèves. — Trois Oies d'Illzack. — Une Admiratrice de Victor Hugo. — Une Collégienne de G. — Une Grenouille de la Savoureuse. — Une Marguerite bretonne. — Une Petite Grive. — Une Pierre de la Miotte. — Un Gascon. — Un Grain de café.

N° 4.

Un Ouvrage en tapisserie

PREMIER PRIX.

BÉRET BLEU.

DEUXIÈME PRIX.

DUAS TRANSMONTANAS.

Premier accessit.

AMISTAD.

Deuxième accessit.

UNE MARGUERITE BRETONNE.

COMPOSITIONS MENTIONNÉES

Première mention.

(*Ordre alphabétique.*)

Amélie Thorin. — Bleuet. — Brother and Sister. — Cécile Cheguillaume. — Chrystal et Rita. — Du fond des Bois. — Fleur des Pois. — Francine Le Mareschal. — F. V. de la Colonie de N.-les-V. — Georgette des Plas. — Graziella et Beppo. — H. des M. — J. L. J. — Judith, cousine de Thérèse. — L'Amie de Guitta. — Les Abeilles de Belfort. — L'Hirondelle et le Moineau-franc. — Louise Pasquier. — Madeleine Creux. — Madeleine de Brettes-Thurin. — Magdeleine Vallotte. — Marguerite Belèze. — Marguerite Mollot. — Marie de l'Angle-Beaumanoir. — Marthe Pasquier. — Mons Terribilis. — Petit Chose. — Renée de Mondadon. — Tante Jaune. — Thérèse de Mondadon. — Une Dryade de l'Argonne. — Yvonne Siredey.

Deux Envois sans indications :

1° Une bande de Tapisserie, fond brun inachevé.

2° Soie rose.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES

SUPPLÉMENT

20 Janvier 1883. — N° 327

Marie Lion. — C. Ducol Pommier. — Marie Favier. — Marie Boyé. — Louise de Saint-Pierre. — Marie Agnès de Viricu. — Princesses Éléonore et Marie de Schwarzenberg. — Henri Moulin. — Jeanne d'Amade. — René Barba. — Princesse Pascaline de Metternich. — Marie de l'Angle Beaumanoir. — Ludovic de Guillehon. — Edmond Modave. — Geneviève d'Hautesetve. — Jenny Savy. — Yvonne de Laya. — Jeanne de Gouville. — Henriette Marinot. — Aubépine blanche. — Clochettes et Bruyères. — Fantasque. — Pie du Tage. — France et Fleur. — Ella. — Bouquet d'Orties. — Un chercheur d'esprit. — Hermance. — Cinq coups de Pilon. — Trois Chardons de Lorraine. — Petits Moineaux japonais. — La Famille Byrrh. — Thérèse, Cousine de Judith. — Deux Pêcheurs du Layon. — Bahutiens, Bahutiennes. — Cœur de Crabe. — Miss Tèro. — Trois Algues. — Une Solognote. — Nymphes et Dauphin de la Cure. — Louise de N. — Psyché. — M. G. Saint-Germain — Girofli et Paquita. — Trois Feuilles d'Eucalyptus. — Quatre Sœurs. — Abeille et Ver-à-soie. — Songe et Rêve. — Giulia e Carlo. — F. V. de la Colonie de N.-les-V. — Chrystal et Rita. — Deux Exilés d'Orléans. — Trois Oies d'Illzach. — Amhra. — Paul Vannes. — Durandal. — Mimi Pinson. — Ellen Bottine jaune. — La Pierre de Minuit de P.-L. — Au Pays de la Chicane. — Flocon de neige et l'Eau qui dort. — Rates et Ratons de Bellevue. — Marie du Dolmen. — Un jeune Bouvreuil des bords du Rhône. — Un Petit Pot de crème de Saint-Gervais.

Moins le Problème chiffré.

Marie et Marguerite Barrot. — Élisa Bosch. — Adèle Bellenger. — Marie Le Tourneur. — René de Job. — Georges Judic. — Jeanne et Madeleine de Morgan-Maricourt. — Marguerite Arthus. — Madeleine Certes. — André Gentien. — A. Ramé. — Mary de Candé. — Loin de Zézelle. — Critic. — Kroumirette et Zouloulette. — Coquelicot. — Muguets du bois des Griffes. — Caquet bon bec, ma mie. — Petite Marthe. — Cric-Crac. — Alcire. — Marguerite G. — Une Fée et son collaborateur. — Le Chat et les deux Souris. — Maroussia. — Trois Apprentis. — Periquito. — Duo Sorelle. — Ether et Martinet. — Chat blanc. — Jeanne, Jeannette et Jeanneton. — Riette. — Blonde comme les blés. — Les Cinq Fauvettes. — Mariposa. — Ellebasi. — Farfalla e Rosa. — Nous Quatre. — Le Glaneur et sa Glaneuse. — Le Colosse de Rhodes. — Une Anguille de l'Yvette. — Deux Linottes de la Rafette. — Vila des Rosiers. — Bojk. — Une Alsacienne et deux Sœurs vendéennes. — Les Locataires de François I[er]. — Un Ami de la mer. — Trois Moutons russes.

LA DATE DU SUPPLÉMENT. 20 Janv. 1883.

La Famille du Petit Poucet. — Un Sapin de Thann. — Une Dryade de l'Argonne. — Une Brésilienne. — Criquette.

LE NUMÉRO DU SUPPLEMENT. — N° 327.
Le Numéro 529 *est celui du Journal.*

Blanche et Noire. — Un Amateur de Problèmes. — Deux Épis de Seigle.

Les Indications en tête des Solutions.

H. T. — Madeleine de Savignies. — Tante Zézé et Monsieur Mitouflet. — Louise Lambert. (Adresser les Lettres à M. le Secrétaire de la rédaction; les Lettres nominatives ne sont pas ouvertes à l'arrivée du courrier.) — Petit Nougat de Montélimar. (Même avis.)

Six Lettres, ne remplissant pas les conditions du *Règlement du Supplément*, n'ont pas été enregistrées.

Huit Lettres, ne mentionnant pas le Nom et l'Adresse des Correspondants, n'ont pas été enregistrées.

AVIS. — *Si quelque omission dans les Noms des Correspondants témoignait qu'une Lettre ne nous est pas parvenue, on est prié de nous en donner avis.*

CHARLES JOLIET.

MOTTEROZ, Adm.-Direct. des Imprimeries réunies, A, rue Mignon 2 Paris

N° 534 24 FÉVRIER 1883

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er décembre et du 1er juin

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

CORRESPONDANCE

AVEC LES LECTEURS

AVIS

Nous rappelons pour mémoire qu'il est toujours répondu, dans la CORRESPONDANCE avec les lecteurs, aux renseignements particuliers qu'ils ont à nous demander. Le *Journal de la Jeunesse* sera pour eux un guide sûr et éclairé, et nous nous ferons un plaisir de leur donner des explications sur tous les sujets qui les intéressent; mais, sauf exception, il ne peut être fait de réponse par la poste.

MÉTHODE GÉNÉRALE

La Méthode générale complète POUR LE DÉCHIFFREMENT ET LA SOLUTION DES PROBLÈMES ET QUESTIONS DU SUPPLÉMENT HEBDOMADAIRE, *contenant le* **Règlement des Concours mensuels** *et le* **Règlement du Supplément**, *est expédiée* franco *à toutes les personnes qui en font la demande par* Lettre affranchie *ou* Carte postale.

CONCOURS MENSUELS

Nous prions les Lecteurs qui ont obtenu un Prix ou un Accessit aux Concours mensuels, et qui n'en ont pas accusé réception, de vouloir bien nous en donner avis.

COMMUNICATIONS

Nous rappelons à nos Correspondants qu'il ne peut être inséré de *Communications particulières*. Les *Communications* font partie des Sujets proposés dans les *Concours mensuels*, qui en règlementent l'envoi, et celles qui sont publiées sont extraites des Compositions des Concurrents.

CONCOURS MENSUELS

PRIX ET DIPLOMES

Les *Prix* et les *Diplômes* des *Concours mensuels* de 1881-1882, du 28e au 40e *Concours* inclusivement, seront expédiés dans le courant du mois de Mars 1883.

DEMANDES PARTICULIÈRES

LES CINQ FAUVETTES. — Dans le *Problème d'Échecs*, le Fou blanc doit être à la 7e Case du Fou du Roi, au lieu d'être à la 7e case de la Dame.

VILLA DES ROSIERS. — Ce renseignement a été demandé dans la *Correspondance avec les Lecteurs*. Voir le précédent *Supplément*.

ADAMOWITCH. — 1° Oui. — 2° Pour les *Concours*, au *recto*.

CLARISSETTE. — A volonté.

M. DE R. — A volonté.

HAUTECLAIRE. — A volonté.

LE MÉNESTREL. — 1° Toutes les Compositions sont mentionnées. L'ensemble des *Communications*. — 2° Voir, dans la *Méthode générale*, la Note relative aux *Communications*. — Répéter le Nom, l'Adresse et le Pseudonyme sur les *Demandes particulières*.

CRITIC. — Consulter le Catalogue, qui sera expédié *franco* par l'éditeur contre demande affranchie.

DENIS LE TYRAN. — Voir, dans la *Méthode générale*, la Note relative au *Concours de Pâques*.

AUBÉPINE ROSE. — 1°. La Demande est arrivée après le classement, et nous n'avons plus la Composition. — 2°. Rien n'est encore fixé.

MYOSOTIS ET COQUELICOT. — La *Méthode générale* est expédiée. — Les *Noms des Correspondants* du *Supplément* du 3 Février 1883, n° 329, seront publiés dans un prochain *Supplément*.

LES GRELOTS. — La *Méthode générale* est expédiée.

LUCIE BERGERAT. — Même avis.

GEORGES BOUSQUET. — Même avis.

UNE DESCENDANTE DE G. — Même avis.

MADELEINE DE S. — 1°. Il n'est pas décerné de récompenses pour les *Solutions des Problèmes et Questions* du *Supplément*. — 2°. Oui. — Relire le *Règlement du Supplément*.

MISSETTE. — Oui, par exception.

HÉLÈNE WEHRLIN. — Oui.

UN TRIOLET DE DOUBLES-CROCHES. — Oui.

CÉCILE D. — Réexpédier l'Ouvrage *franco*, au Bureau de M. Deschodt, Librairie Hachette et Cie. L'Échange sera fait.

BLANCHE SCHWINGROUBER. — La Lettre est transmise à l'Administration. — L'Adresse est incomplète.

(*A continuer.*)

CONCOURS DE PAQUES

Les *Problèmes et Questions* du CONCOURS DE PAQUES seront publiés dans le *Supplément* du 3 Mars 1883, N° 333.

Le *Concours* sera clos le 7 Avril.

Les *Solutions*, les *Prix* et les *Noms des Concurrents* seront publiés dans le *Supplément* du 12 Mai 1883, N° 343.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

SUPPLÉMENT

24 Février 1883. — N° 332.

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

— 102 — 345732 — V0 — 15 — WOV 725890 — 2X83 — 590402 — Y54 — 10 2 — V06Z — HX632 — 712 — H1022083 — 56227 — 90167 — K67 — 102 — 08N X890

Communication : Emmanuel Lion.

PROBLÈMES POINTÉS.

L* F****** e***** d** a****** a** g*** q** n'o** p*** d* d****.

Communication : Anne Ramé.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

*n — hmm — *nstrt — crnt — tjrs — pls — d — s — trmpr — q*n — *g nrnt.

Communication : Benedicta.

VOYELLES.

e — *o*** — *i**ou** — *'a*a**e** — *a* — **u* — *e* — a**ai*e* — *u'u*e — *o*e — **ai*a**e — *'ai*e à — *a — *a***e

Communication : Marie Dubois.

CONSONNES ET VOYELLES.

T*u*l*s*h*s*e*r*n*r*c*n*e*t*a*c *q*e*e*r*o*t*u*l*p*n

Communication : L'Amie de Sabine.

LE FIL D'ARIANE

MARCHE DU CAVALIER

à	mp	ie	se	oc	ir	pr	en
ux	que	l'	li	ic	rp	ci	a
ide	nt	oc	es	de	cl	t	ca
ga	an	or	mo	ne	se	fl	pr
ie	et	nt	é	ot	nt	au	la
sa	gi	uv	l'	in	ai	o	son
a	de	me	pe	et	ne	co	e
un	ns	nt	e	m	in	tr	mè

Communication : Hortense Michaux.

MOTS CARRÉS.

1° — Province espagnole.
2° — Peintre.
3° — Lévite.
4° — Administrateur.
5° — Faiseur de sonnets.
6° — Ville française.

Communication : Deux Jumelles.

—

TRIANGLES.

1° — Maladie des yeux.
2° — Mois républicain.
3° — Musicien.
4° — Synonyme de sonner.
5° — Ville du Latium.
6° — Synonyme d'attacher.
7° — Contraire de bien.
8° — Pronom.
9° — Voyelle.

Communication : Julie Portalis.

—

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

Composer un *Mot carré syllabique* sur :

LA CE PE DE

Communication : Vent d'Est.

—

LOSANGES.

1° — Consonne.
2° — Bière anglaise.
3° — Rivière.
4° — Prénom masculin.
5° — Reine d'Égypte.
6° — Dans la mythologie.
7° — Géant.
8° — Époque.
9° — Voyelle.

Communication : Robert le Mareschal.

—

USAGES MONDAINS.

LA SOIE.

Quand l'usage de la *Soie* a-t-il pris naissance, et comment s'est-il introduit en France?

Communication : Charlotte Carette.

—

LANGAGE FRANÇAIS.

Quelle est l'origine du mot :

POT-POURRI.

Communication : Petits Moineaux Japonais.

—

CURIOSITÉS.

LES SEPT MERVEILLES DU MONDE

Que sont devenues les *Sept Merveilles du Monde?*

Communication : Marie Dubois.

—

ANAGRAMMES.

Sous cinq faces, voici, lecteur,
Un petit fruit sauvage, un nom de demoiselle,
Un refuge, le bien si cher à l'hirondelle,
Ce qu'est l'étoffe atteinte en sa fraîche couleur.

Communication : Gabrielle R.

—

DEVISES.

Deux figures de sauvages brisant une ville à coups de massue, avec la devise :

« *C'est peu de chose.* »

Communication : Les Elfes du Bois-La-Pierre.

—

VERSIFICATION FRANÇAISE.

Sur la première page d'un Album.

Quoi ! au seuil blanc de ce beau cahier, vous voulez que je me prélasse et me pavane le premier, juste à l'endroit prétentieux où, sitôt qu'on entre dans la place, tous les yeux doivent tomber ? Ma foi ! bravement je m'exécute sans chercher d'argument ; les gens en riront, mais qu'importe ? Mis de cette façon, de paillasson mes vers peuvent servir : « A la porte essuyez vos pieds ! »

Communication : Geneviève d'Hauteserve.

—

VERS A TERMINER.

LE POÈTE A SON LOGIS

Petit séjour, commode et———
Où du luxe et des arts en———
On chercherait quelque———
Humble asile où j'ai sous la———
Mon La Fontaine et mon———
Où je vis, m'endors et m'———
Sans aucun soin du———
Sans aucun remords de la———
Retraite où j'habite avec———
Seul, sans désirs et sans———
Libre de crainte et d'———
Enfin, après trois jours d'———
Je viens, j'accours, je t'———
O mon lit ! O ma———
Chers témoins de ma paix———
C'est vous, vous voilà, je vous———
Et qu'avec plaisir je———
Il n'est point de petit chez———

Communication : Les Elfes du Bois-La Pierre. — Deux Jumelles.

—

MOYENS MNÉMONIQUES.

Quel est le navigateur qui, par l'initiale de son nom, de la contrée qu'il découvrit, de la ville où il naquit et du pays qu'il servit, forme le mot :

CAGE

Communication : Deux Jumelles.

—

ACROSTICHES.

Trouver Six Prénoms féminins, dont les lettres initiales et les lettres centrales forment les noms d'*Alcmène* et de *Mélanie*.

```
A L C M E N E
L * * E * * *
C * * L * * *
M * * A * * *
E * * N * * *
N * * I * * *
E * * E * * *
```

Communication : Geneviève d'Hauteserve.

—

CROIX.

Deux Poètes.

E S T N S E O M I A R C A

Communication : Aubépine rose.

—

SURPRISES.

Quels sont les quatre Animaux qu'on voit au ciel et sur la terre?

Communication : Les Elfes du Bois-La Pierre.

—

COQUILLES AMUSANTES.

N° 1. — Du foin, c'est quelque chose, et du grès, ce n'est rien.
N° 2. — Le soleil, à peine lavé, se cirait dans l'eau.
N° 3. — Elle a fardé la raison et pilé de la faine.
N° 4. — Le chanvre sert à fabriquer des gilets et des corsages.
N° 5. — S'il est perdu, la horde passera.

Communications : Henri de la Roca, n° 1. — Aubépine rose et Fougère des Vosges, n° 2. — Charlotte Carette, n° 3. — Brise de mer, n° 4. — Le Capitaine Lotton, n° 5.

—

LETTRES INCONNUES

Ajouter deux Consonnes aux huit mots suivants, et former huit autres mots :

FÊTE.

ISLE.

TAINE.

ROGUE.

SETIER.

SORTANT

SEAU.

HAIE.

Communication :

L. D. aux Peupliers.



Quelle est la Scène historique représentée dans le Dessin qu'on a sous les yeux ?

SYNONYMES

Proverbe de cinq mots.
Indolence.
Refuge.
Coutume.
Cité.
Ecarlate.
Broyer.
Obscurité.
Classe.
Vaisseau.
Modèle.
Partage.
Félon.
Oraison.
Amorce.
Réussite.
Emporté.
Etrange.
Féroce.
Auteur.

Communication :

René et ses Sœurs. — Fraise des Bois.

ÉNIGMES.

Je ne suis pas bien gros, on me voit cependant
Au milieu de toutes les fêtes,
Je monte sur un âne et je fais le savant,
Je plane au-dessus des tempêtes ;
Sur un bâton, je me mets à cheval,
Je meurs dès le début du carnaval,
On me voit arriver comme Mars en carême ;
Je suis mêlé dans le saint-chrême,
Je suis dans les épîtres de Boileau,
Je demeure à l'hôtel ou bien dans un château ;
Le voyageur me trouve au pôle,
Et tout acteur me rencontre en son rôle ;
Le pâtre avec sa flûte, à l'ombre d'un ormeau,
Ne saurait se passer de moi ; le passereau
Me voit toujours voltiger sur sa tête,
D'un mur, je couronne la crête,
On me trouvera dans la croûte d'un pâté,
J'accompagne le char qui gravit une côte,
Et si je pars quand vient la Trinité,
Je viens toujours à Pâque et pour la Pentecôte.

Communication : Fleur des Blés.

CHARADES.

Non, non, vous ne le saurez pas,
Car je ne veux pas vous le dire.
Quoi ! méchant, vous levez le bras ?
De votre courroux je veux rire,
Et tournant ma langue sept fois,
Je perds la mémoire et la voix.

A la pointe des monts, sur les plus hautes cimes,
L'aigle a placé son nid ; c'est là qu'est sa maison,
C'est là que, chaque jour, il porte des victimes
Pour en nourrir l'aiglon.

Or, mon tout recevra votre correspondance ;
Soyez l'inspirateur, le ministre, le roi ;
Comme les grands seigneurs et les gens de finance,
Vous vous reposerez sur moi.

Communication : Petite Jeanne, Nantes.

LOGOGRIPHES.

Sur mes huit pieds, je chante à l'Opéra ;
Otez-m'en cinq, je sonne à l'Opéra ;
Rendez-m'en trois, je suis un Opéra.

Communication : Je, Tu, Elle, Château de la Pie.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Kroumirette et Zouloulette. (Voir, dans la *Méthode générale*, la Note relative à l'envoi des *Communications*.)

SUPPLÉMENT

3 Février 1883. — N° 329.

Marthe Benoit. — Marie et Émilie Cordier. — Jenny Savy. — Blanche et Marie Pottier. — Marie Boyé. — Georgette des Plas. — Princesse Pascaline de Metternich. — Jeanne d'Amade. — Louise de Saint-Pierre. — Jeanne de Gouville. — Edmond Modave. — Geneviève d'Hauteserve. — Marie de l'Angle-Beamanoir. — Nous Autres. — Bouquet d'Orties. — Un Chercheur d'esprit. — Les deux Cousines d'Andrée. — Girofla et Paquita.. — Gentiane du V. de L, — Nous Quatre. — Thérèse, Cousine de Judith. — Deux Pêcheurs du Layon. — Songe et Rêve. — M. C. Saint-Germain. — Chrystal et Rita. — Cinq coups de pilon. — Trois Chardons de Lorraine. — Trois Algues. — Bergère d'Ossau, Nymphe du Gave. — Hermance. — Aux bords de la Kirneck. — Trois Oies d'Illzach. — Collaborateurs. — Ellen Bottine jaune. — Mimi Pinson. — Miss Tère. — Psyché. — Nymphes et Dauphin de la Cure. — Princesse Isburgis et son cousin le général. — Aubépine rose et Fougère des Vosges. — Deux des Oursons de Saint-Ours. — Rates et Ratous. — Flocon de neige et l'Eau qui dort. — Agathe de Rémoch. — Miss Rondabout and miss Rebecca Sharp.

Moins le Problème chiffré.

Jeanne et Madeleine de Morgan-Maricourt. — Marie Le Tourneur. — Marie et Marguerite Barrot. — Georges Judic. — Élisa Bosch. — Marie d'Heureux. — Georges Palamède de Forbin. — Louise Lambert. — Henri Moulin. — Marie Cattelain. — Ludwine de Monterno. — Marguerite Arthus. — René de Job. — Jeanne Miquel. — Marguerite Belèze. — Marie Garnier. — Une Brésilienne — L. V. — Aubépine blanche. — Une Solognote. — Le Ménestrel. — Mamzelle Chiffon. — Farfalla e Rosa. — Un ami de Bex. — Cric-Crac. — Trois Insulaires. — Quatre Sœurs. — Une Anguille de l'Yvette. —Bergeronnette. — Montjoye Saint-Denys. — Au Pays de la Chicane. — Un Sapin de Thann. — Teinte d'automne. — Alcire. — H. A. C. T. des Aulnottes. — Myosotis et Jasmin. — Hauteclaire — Loin de Zézelle. — Un Violoniste. — Coralie et Émile. — Piccolette. — Val de la Loue. — Porthos du Vallon. — Désiré Innocent. — Pépée. — Pâquerette. — Une Hirondelle des bords de la Seine. — Marie du Dolmen. — Trois Bécasses du Hahnenberg. — Une Bergeronnette des Crans. — Les Muguets du bois des Greffes. — Un Petit Pot de crème. — Sunflower and a runaway student. — La Famille du Petit Poucet. — La Porte à droite et la Porte à gauche. — Trois Églantines des bords du Cher. — Jeanne, Jeannette, Jeanneton. La Pierre de minuit de P. L. — Les Locataires de François Ier.

LA DATE DU SUPPLÉMENT. 3 Fév. 1883.

1re *Série*. — Thalie, Aglaé, Euphrosine. — Marguerite Biret. — Famille Byrrh.

2me *Série*. — Criquette. — Drinkwater.

LE NUMÉRO DU SUPPLÉMENT. — N° **329**.

Une Pâquerette rose. — Magali. — La Cicalone. — Treize Printemps. — Christian de K. (Donner la traduction du Pseudonyme, S.) — Une Campenotte de Baume-les-Dames. (Voir, dans la *Méthode générale*, la Note relative aux *Communications*.)

DATE ET NUMÉRO. 3 Fév. — N° 329.

Lys d'Argent. — La Salamandre du Hainaut. — H. T. — Le Cerf des Bois. — Le Papa de Léonie. — Adèle Bellenger. — A. Raoul Duval. (Les Indications en tête, la Date et le Numéro du *Supplément*. Adresser les lettres à M. le Secrétaire de la Rédaction ; les Lettres nominatives ne sont pas ouvertes à l'arrivée du courrier.) — Les Habitants de la Lumière. (Le Pseudonyme au-dessous du Nom, en tête des *Solutions*. Répéter l'Adresse sur les *Demandes particulières*. — La *Méthode générale* est expédiée.)

Dix-huit Lettres, ne remplissant pas les conditions du *Règlement du Supplément*, et Cinq Lettres ne mentionnant pas le Nom et l'Adresse des Correspondants, n'ont pas été enregistrées.

AVIS. — *Si quelque omission dans les Noms des Correspondants témoignait qu'une Lettre ne nous est pas parvenue, on est prié de nous en donner avis.*

CHARLES JOLIET.

MOTTEROZ, Adm.-Direct. des Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris

N° 535 3 MARS 1883

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er décembre et du 1er juin

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

CONCOURS DE PAQUES

PROBLÈMES ET QUESTIONS

CONCOURS DE PAQUES

PROBLÈMES ET QUESTIONS

SUPPLEMENT

3 Mars 1883. — N° 333.

PROBLÈMES CHIFFRÉS

45V59126850618W5457136W24X35
7291374503Z5K73295K452491377136
2Y

PROBLÈMES POINTÉS.

L* g************ d* l* t******* a***
****** p****** t******* à q*******
l********, q** s'h******** d* f**** à
d********* l**** p****** d****** e*
à d******** l**** r******

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

Ql*stcbngrsqs*mbrll*tpnsnsdnn
rdnfqnd*nl*ntnd c*stlgrnll*tqnd*
nlvtc*stlbf

VOYELLES.

l* — *eu* — i* — *e — *eu* — *a*
i* — a**o**e — i* — *e*u*e — i* — é
*ou*e — *a — *ai*e — i* — *o**u**e
— *'a*ou* — i* — **o*e* — i* — *é
ae — i* — *o**a**e — i* — e**u
*e — *e — *ê*e — o**e* — *ui — **a
i* — e* — *é**ai* — *ou* — à — *ou*

CONSONNES ET VOYELLES.

*e*a*l*i*e*a*t*u* *Damon* *i*e*t*é
*e*n*s*l*i* a*t*e*a*i*n*e*l*e*a*t*
n*o*g*e*n*

COMPOSITION ÉCRITE.

Les petits Musées.

PRIX SPÉCIAL

On décrira un *Petit Musée*, formé d'objets collectionnés comme des *Curiosités*, ou conservés comme des *Souvenirs*.

NOTA. — La Solution de cette Question à la fin de la Composition du *Concours de Pâques*.

Un *Prix spécial* sera décerné.

USAGES MONDAINS.

LA POLITESSE.

Quels sont les principes de la Politesse communs à tous les peuples, et quelles sont les principales différences qui les caractérisent dans leurs manifestations extérieures?

LANGAGE FRANÇAIS.

Manières d'écrire le son : AN

On dira combien il y a de manières d'écrire le son AN, et on citera un exemple des différents mots qui ont cette terminaison, comme *Mom-ent*, — *Av-ant*, — *Ent-end*, etc.

CURIOSITÉS.

Quel est le sens de ces locutions anglaises :

1° *L'Arpent de Dieu.*
2° *La Route silencieuse.*
3° *Le Vieux Gentleman.*
4° *Le Raide.*
5° *La Ruine bleue.*
6° *Traîner le cheval mort.*
7° *Le Fantôme ne marche pas.*

CARRÉ MAGIQUE.

Disposer, dans un Carré divisé en 64 cases, les chiffres de 0 à 7, de manière que ces huit chiffres figurent dans chaque ligne horizontale et perpendiculaire, et que l'addition de toutes les lignes horizontales, perpendiculaires et diagonales, donnent 28 pour total.

SURPRISES.

Un collégien proposa le pari suivant :
« Je mettrai une canne par terre dans la cour de récréation, et aucun élève ne pourra la franchir. »
La gageure fut tenue.
Comment a-t-il gagné, puis perdu le pari, qui a été annulé ?

ANAGRAMMES.

N° 1.

SUR UN PRÉNOM FÉMININ.

Il compte autant de pieds que ma main a de doigts
Reportez le premier au rang numéro trois,
Et vous aurez le nom de l'épouse des rois.
Ne devinez-vous pas ? L'un des noms, c'est le vôtre
Et vous êtes en tout digne de porter l'autre.

N° 2

Femme célèbre :

LA, RÊVE DE NOUS.

DEVISES.

1°. — A l'immortalité.

2° — *Invenit et perficit.*
Elle invente et perfectionne.

3°. — *Vetat mori.*
Elle empêche de mourir.

COQUILLES AMUSANTES.

Je ne sais pas où ce poulet a été pondu ; quand je l'ai revu, je me suis cru fort, mais j'ai été porté à l'ordre du four, sauté et dévoré.

SYNONYMES.

Les Synonymes des mots suivants formeront, par leurs initiales, un Proverbe de trois mots.

Bière. — Bonheur. — Personnel. — Fourberie. — Flèche. — Audace. — Travail. — Toile. — Coutume. — Chanceler. — Décidé. — Décorer. — Concorde. — Suffisance. — Auteur. — Correct. — Prévenu. — Mausolée.

CONTRAIRES.

Les Contraires des mots suivants formeront, par leurs initiales, un Proverbe de trois mots.

Discret. — Malheur. — Critique. — Sujet. — Ville. — Maladroit. — Libre. — Impôt. — Diviser. — Loyal. — Rêve. — Patron. — Campagnard. — Pardon. — Distraction. — Incorrect. — Esclave. — Régulier.

LE FIL D'ARIANE.

RÈGLEMENT

du Concours de Pâques

Le CONCOURS DE PAQUES du *Journal de la Jeunesse* est ouvert A TOUS SES LECTEURS.

Il sera clos le *Sept Avril* 1883.

Les *Prix* seront décernés et les *Solutions* publiées dans le *Supplément* du *Douze Mai* 1883.

La Direction du *Journal de la Jeunesse* met à notre disposition Vingt Ouvrages illustrés, ensemble d'une valeur de Cinq cents francs, qui seront décernés à ceux des Concurrents qui auront obtenu les premières places du Concours.

Plusieurs personnes peuvent s'unir pour concourir ensemble, une famille, une institution, etc., mais seulement pour une Composition collective et unique. Il serait absolument contraire à toutes les conditions d'un Concours, que des compositions identiques ou similaires, c'est-à-dire que la même composition envoyée par plusieurs concurrents, même avec des différences de détail, obtînt plusieurs prix.

Les Compositions porteront en tête :

Le Nom et l'Adresse des Concurrents, et immédiatement au-dessous du Nom, les Prénoms, les Initiales ou le Pseudonyme, en un mot les indications à publier.

Nous recommandons aux Concurrents, pour la régularité du classement du *Concours de Pâques* :

1° De n'expédier qu'une *Composition unique* et *à part*, afin d'éviter toute confusion ;

2° D'observer, pour les *Solutions*, l'ordre de la série des *Problèmes et Questions*.

Adresser les lettres .

A MONSIEUR LE SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION DU « JOURNAL DE LA JEUNESSE ».

PARIS

79, Boulevard Saint-Germain, 79

Librairie Hachette et Cie.

MARCHE DU CAVALIER

is	ai	vo	lle	je	ire	mon	vre
tu	que	su	qu	is	œu	rt	sala
je	de	fa	stit	un	et	obt	ha
it	ut	fait	jo	is	de	tel	dése
ce	da	l'in	que	it	int	bit	l'e
qu	fa	nu	tu	ur	ire	du	ô
ns	qu'ils	as	ma	li	li	au	ve
tu	is	ces	font	cla	rt	eux	on

MOYENS MNÉMONIQUES.

Quelle est la ville qui, par les initiales de son Nom, du Fleuve qui la traverse, du Général qui s'en empara, du Musicien, du Peintre, du Navigateur, du Poète, quatre de ses enfants illustres, forme le mot :

FLAMAND.

VERSIFICATION FRANÇAISE.

LES DEUX SŒURS.

D'un soir d'été qui tombe dans le clair obscur frais, toutes deux, l'une au cygne pareille et l'autre à la colombe, voyez au seuil du jardin, belles et les yeux pleins de douceur, la petite sœur et la grande sœur sont assises. Là, par le vent agité, dans une urne de marbre, un bouquet aux longues tiges frêles d'œillets blancs, vivant et immobile, dans l'ombre frissonne, et se penche sur elles, et les regarde, et semble un vol de blancs papillons dans l'extase, au bord du vase arrêtés.

VERS A TERMINER.

Entre les fleurs, Psyché, dormant au bord de l'——
S'anime, ouvre les yeux à ce monde——
Et baigné des vapeurs d'un sommeil qui s'——
Son regard luit pourtant comme après un doux——
La terre avec amour porte la blonde——
Des rameaux par la brise agités——
Le murmure et l'odeur s'épanchent sur sa——
Le jour pose, en naissant, un rayon sur sa——
D'une main supportant son corps——
Rejetant de son front ses longs cheveux——
Écarte l'herbe haute et les fleurs autour d'——
Respire, sent la vie, et voit la terre——
Et, blanche, se dressant dans sa robe aux longs—
Hors du gazon touffu monte comme un grand——

Acrostiches.

Composer un Acrostiche sur un Nom ou un Prénom.

ÉNIGMES.

Par la vertu de ma baguette,
Je rassemble chez moi les vivants et les morts,
Et je note par étiquette
Leurs noms ainsi que leurs trésors.
Là, par orgueil des rangs chaque place est fixée ;
Ils ne sont pas égaux, je ne puis le nier,
Les grands sont au rez-de-chaussée,
Tandis que les petits logent dans le grenier.
Parlerai-je de leur parure ?
Les uns brillent par la dorure,
D'autres d'un pauvre habit sont à peine couverts ;
Malgré leurs vêtements divers,
Mes hôtes vivent tous en bonne intelligence,
Et dans leur compagnie il règne un tel silence,
Qu'on entendrait une mouche voler.
A ce sage statut, aucun d'eux ne déroge,
Et même alors qu'on l'interroge,
Chacun répond sans vous parler.

RÉBUS.



CHARADES.

Je nais et vis toute tremblante
Au moindre souffle du zéphir ;
Hélas ! quand tu me vois jaunir
C'est que je suis presque mourante.
Mon second, dans son sens le plus grammatical,
N'est rien qu'un adjectif, bien court, bien amical.
Mon tout, sous son enseigne est au rez-de-chaussée,
Et fait parfois languir la lectrice pressée.

LOGOGRIPHES.

Marchant sur mes huit pieds, je prétends que l'on m'aime],
A charge de revanche, à l'égal de soi-même ;
Sur quatre ou bien sur six, j'orne la basse-cour,
Ma pauvre vie, hélas ! doit aboutir au four.
Je suis, selon les gens, sur cinq pieds, noire ou rose,
On m'admire, on me pare, ou de jus on m'arrose.
Sur quatre pieds, je roule au trot de mon coursier ;
Je te désigne aussi le premier meurtrier ;
De ce qui paraît blanc la qualité contraire ;
Enfin un aliment à chacun nécessaire.
A trois lettres réduit, vous me verrez bientôt
Résister énergique à la fureur du flot,
Ou bien d'un continent je suis la pointe extrême,
Ou ma verte beauté se rit de l'hiver même ;
De la France, je suis l'un des départements,
Ou le Dieu que jadis craignaient les paysans.

MÉTAGRAMMES.

Méditez le récit qu'un vieillard m'a conté :
C'est un homme de sens, ne croyez pas qu'il——
Damon, dans sa jeunesse, était partout fêté.
Il était riche, aimable et de mine assez——
Il ne lui reste plus ni domaine ni——
A, pour toute demeure, une chétive——
Dont les lambeaux de toile ont bien plus d'une—
Le misérable asile est sur la triste——
D'un stérile coteau parsemé de genêts.
C'est là que, chaque jour, qu'il pleuve, tonne ou—
Il attend qu'un ami se montre sur la——
Menant à son réduit... Vain espoir ! pour jamais
Il est seul, et pour lui la mort semble trop——

LES TABLEAUX PARLANTS.

MOTS CARRÉS.

1° Chez le pâtissier.
2° Dans la classe.
3° Dans les yeux.
4° Affectueux.
5° Évêque.
6° Contraire de partir.

—

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

1° Habitant de la Grèce.
2° Sort du vaincu.
3° Au ciel.
4° Opiniâtreté.

—

TRIANGLES.

1° Ville espagnole.
2° Prénom féminin.
3° Race de l'Océanie.
4° Campagne plate.
5° Ile.
6° Prénom féminin
7° Muse sans tête.
8° Négation.
9° Voyelle.

—

LOSANGES.

1° Fluide.
2° Bois des Iles.
3° Vignoble.
4° Maladie.
5° Dans les journaux.
6° Satisfait.
7° Fruit.
8° Sans esprit.
9° Inimitié.

—



Quelle est la Scène historique représentée dans le dessin qu'on a sous les yeux?

PARALLÉLOGRAMMES.

Horizontalement.

1° Au fantassin.
2° Au douanier.
3° A l'agriculteur.
4° Prénom féminin.
5° Poisson.
6° A l'archéologue.

Verticalement.

1° Élément.
2° Contraction.
3° Nom oriental.
4° Demi flon-flon.
5° Ancienne mesure.
6° Fruit oléagineux.
7° Sur les tombeaux.
8° Situé.
9° Arbre.
10° A l'hirondelle.

—

ACROSTICHES.

• B •
• O •
• P •
• I •

—

CROIX.

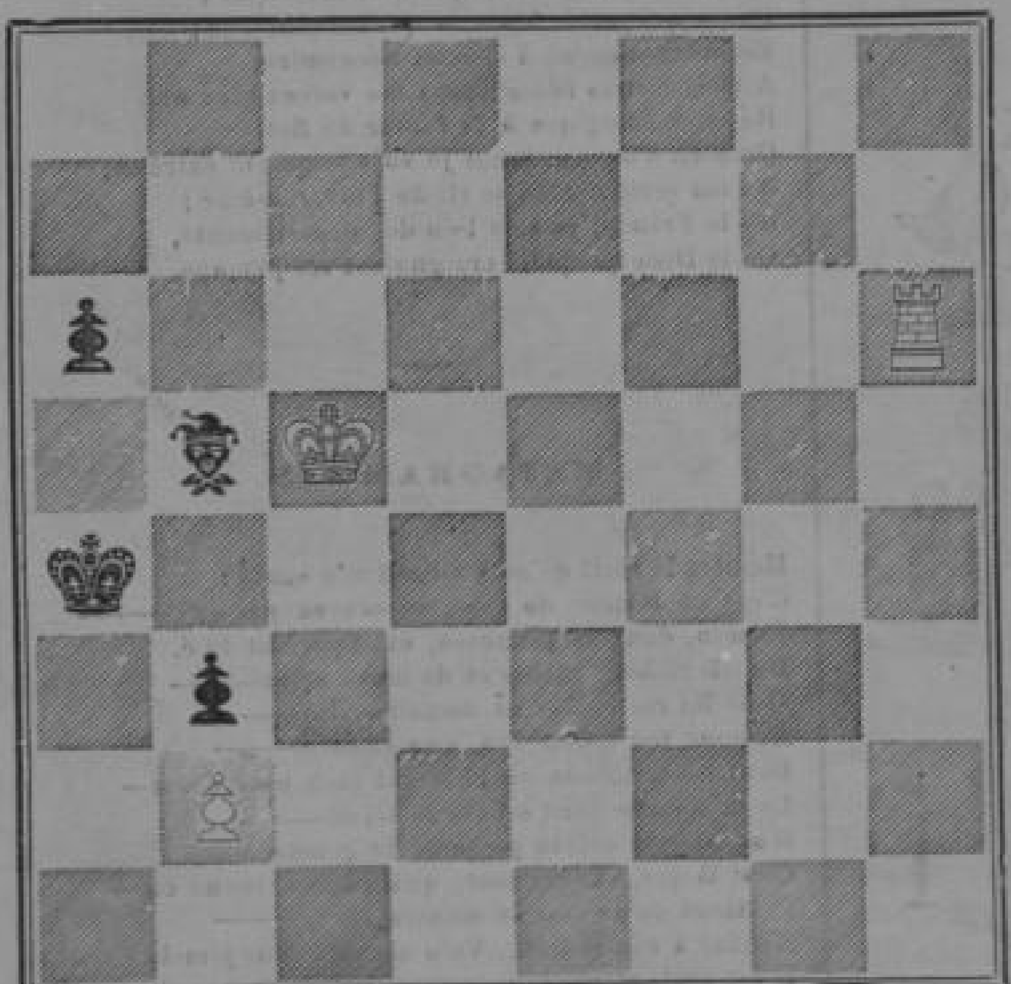
I O C C N N L P V

—

LES JEUX

—

ECHECS.



Le Blanc donne le MAT EN QUATRE COUPS.

LETTRES INCONNUES.

Ajouter deux mêmes Voyelles aux dix mots suivants, et former dix autres mots.

LAME.
MARE.
TRONC.
SEC.
TAGE.
ORANG.
FRANGE.
BLAME.
BÊTE.
SOIE.

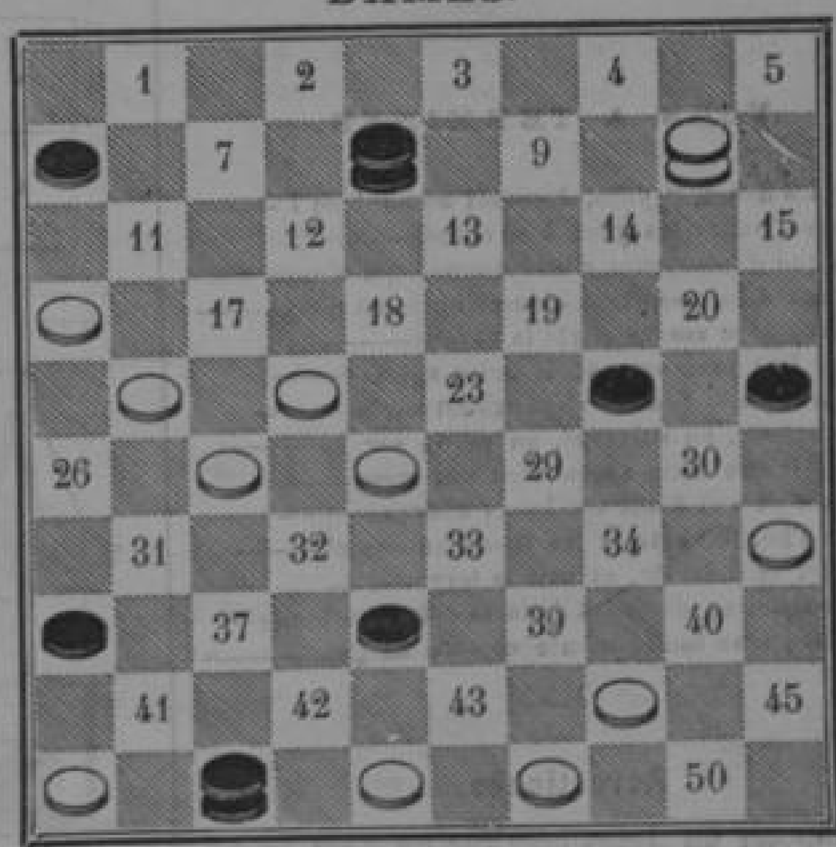
—

DOMINOS.

Disposer les 28 dés du Jeu de Dominos en forme d'Étoile à sept branches, de manière que les blancs touchent les blancs, les as les as, les deux les deux, et ainsi de suite.

NOTA. — Dessiner l'*Étoile des Dominos*.

DAMES.



Les Blancs jouent et gagnent.

CHARLES JOLIET.

—

MOTTEROZ, Adm.-Direct. des imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris

N° 536 10 MARS 1883

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

CORRESPONDANCE

CORRESPONDANCE AVEC LES LECTEURS

AVIS

Nous rappelons pour mémoire qu'il est toujours répondu, dans la CORRESPONDANCE avec les lecteurs, aux renseignements particuliers qu'ils ont à nous demander. Le *Journal de la Jeunesse* sera pour eux un guide sûr et éclairé, et nous nous ferons un plaisir de leur donner des explications sur tous les sujets qui les intéressent; mais, sauf exception, il ne peut être fait de réponse par la poste.

MÉTHODE GÉNÉRALE

La Méthode générale complète POUR LE DÉCHIFFREMENT ET LA SOLUTION DES PROBLÈMES ET QUESTIONS DU SUPPLÉMENT HEBDOMADAIRE, *contenant le* **Règlement des Concours mensuels** *et le* **Règlement du Supplément**, *est expédiée* franco *à toutes les personnes qui en font la demande par* Lettre affranchie *ou* Carte postale.

CONCOURS MENSUELS

PRIX ET DIPLOMES

Les *Prix* et les *Diplômes* des *Concours mensuels* de 1881-1882, du 28e au 40e *Concours* inclusivement, seront expédiés dans le courant du mois de Mars 1883.

DEMANDES PARTICULIÈRES

CINQ VIOLETTES DES BOIS. — Nous prenons note.

DEUX JUMELLES. — Oui.

AMIE DU TRAVAIL. — 1° Nous demanderons ce renseignement, et nous le transmettrons dans la *Correspondance avec les Lecteurs*. — 2° A volonté. — 3° Il n'y a rien de décidé à cet égard.

LA SALAMANDRE DU HAINAUT. — Le Pseudonyme est publié en *Rappel* dans le présent *Supplément*.

PETIT POT DE CRÈME. — Oui.

BÉRET BLEU, N° 2. — Nous prenons note.

J. G. — La Composition est bien.

AUBÉPINE BLANCHE. — Oui. La *Méthode générale* est expédiée.

J'ÉPÈLE ISSIER. — A volonté.

FRANCINE LE MARESCHAL. — A volonté.

E. DE LA CROIX. — A volonté. — Composition faible, trop écourtée.

ALEXIS RAMÉ. — La Composition a été examinée et classée dans la *Mention d'honneur*. — La Lettre est communiquée au Conseil de rédaction, — Le Numéro est expédié.

JUPITER ET JUNON. — Dans le présent *Supplément*. — La *Méthode générale* est expédiée; elle renferme les indications demandées.

TROIS OIES D'ILLZACH. — 1° Nous demanderons ce renseignement. — 2° A volonté.

ELIANE. — 1° Les Scènes doivent être dialoguées. — 2° Ce Pseudonyme peut être adopté. — 3° Oui.

UNE PATINEUSE DU MESCHEL. — Oui.

UNE VRAIE PETITE FRANÇAISE. — Nous ferons une recherche. Les Mentions sont inscrites.

FAMILLE SISI. — 1° Il y a impossibilité matérielle. — 2° L'échange d'un ouvrage ne peut être fait après un aussi long intervalle, sans occasionner des confusions.

UN AVOCAT SANS CAUSES. — Scènes dialoguées.

MARGARITA. — Par exception, oui.

MAURICE P. — Le Problème a été rectifié. Voir la *Correspondance avec les Lecteurs, Supplément* du 24 Février 1883, n° 332.

BARONNE AGRICOLE. — Oui.

CHATELAINE DU LIMOUSIN. — Ce Pseudonyme peut être adopté.

PENDRAGON. — 1° 2° 3°. Oui. — 4°. Voir, dans la *Méthode générale*, la Note relative aux *Communications*. — 5°. Voir l'Article Ier du *Règlement des Concours mensuels*. — 6°. Oui. — 7° Inutile d'écrire. — 8° La Rectification de nom sera faite.

UNE MUSETTE. — Les ouvrages sont expédiés. — Oui.

MARGARET LABUZAN. — Oui. Réexpédier l'Ouvrage *franco*, et envoyer la différence de prix en un mandat-poste ou en Timbres-poste.

LE LION DE FLANDRE. — 1° Voir le résultat du 44e *Concours*. — 2° L'Article 4 du *Règlement des Concours mensuels* répond à la question. — 3° Le Catalogue est expédié.

J. B. (*La Flèche*.) — La *Méthode générale* est expédiée. — La Lettre est transmise au Service de l'Expédition du Journal. — Prière de modifier le Pseudonyme.

ADAMOWITCH. — Il a été répondu dans la *Correspondance avec les Lecteurs, Supplément* du 24 Février 1883, n° 332.

JENNY D'OLIVEIRA. — A volonté.

JULIETTE BLOC. — 1° Le *Dictionnaire de Littré*. — 2° Nous ne pouvons répondre d'une façon précise; les ouvrages historiques se recommandent par des qualités différentes, et le meilleur conseiller est un professeur, qui peut donner un avis motivé. Nous demanderons le prix des deux ouvrages, et nous le publierons dans la *Correspondance avec les Lecteurs*. — 3° Oui, toutes les Compositions sont mentionnées. — 4° Il n'en est pas tenu compte. — La *Méthode générale* est expédiée.

NOÉMISE BOUFFIN-VIEZ. — 1 Prière de donner des indications pour reconnaître la carte. — 2. L'Administration du Journal ne peut donner ce renseignement que par exception motivée.

LOUISE EUGÉNIE. P. — La Lettre est transmise au Service de l'Expédition du Journal.

MARIE LE TOURNEUR. — Les Trois Envois ont-ils été expédiés ensemble ou séparément? Une recherche sera faite. Trois mentions sont inscrites.

HENRIETTE MARINOT. — Nous demanderons ce renseignement, et nous le transmettrons dans la *Correspondance avec les Lecteurs*.

AMIE DU TRAVAIL. — S'adresser directement à la Librairie anglaise Galignani, rue de Rivoli, 224, Paris, qui donnera tous les renseignements demandés.

TROIS OIES D'ILZACH. — Les décisions de l'Académie sont assez généralement annoncées dans les journaux. Chaque année, elles sont réunies et publiées. S'adresser à M. le Secrétaire de l'Institut, Palais-Mazarin, Paris.

LUCIOLE. — Une recherche sera faite. — Une Mention est inscrite.

LEZ-B. — 1° Ce renseignement spécial sera sans doute fourni par cette maison, dont l'adresse n'est pas indiquée dans la demande. — 2° La Maison ne fait pas ce genre de commission.

AUPRÈS DE TRIBOULET. — La *Méthode générale* est expédiée. La Lettre est communiquée au Conseil de rédaction.

LÉON H. — 1° S'adresser directement à l'éditeur de ces ouvrages. — 2° Oui. — 3° Un franc cinquante centimes. — 4° Le Catalogue est expédié.

DENIS LE TYRAN. — Oui, le *Relevé des mentions* à la fin de l'année. — La *Méthode générale* est expédiée.

M.M. C. DE T. — Nous ferons encore une recherche.

ROBERT D. — Les *Noms des Correspondants* sont publiés à des intervalles qui varient, à cause des *Suppléments* consacrés aux *Concours mensuels*, ou par suite du défaut de place.

M. R. (*Beaune*). — Nous ne pouvons faire de réponse à cette demande qu'après le classement des Compositions, et elle sera transmise dans la *Correspondance avec les Lecteurs*.

(*A continuer.*)

CONCOURS MENSUELS

44e Concours.

Les résultats du 44e CONCOURS MENSUEL, *Prix* et *Mentions*, seront publiés dans le prochain *Supplément* du 17 Mars, N° 335.

46e CONCOURS

AVIS

Nous rappelons aux Concurrents que les Compositions qui ne rempliront pas toutes les conditions du Règlement des Concours mensuels *ne pourront être classées, sauf par exception motivée, et après avis du Conseil de rédaction.*

SUJETS PROPOSÉS.

N° 1.

COMPOSITION ÉCRITE

Les Œufs de Pâques.

Narration ou Lettre sur un Cadeau offert.

N° 2.

COMPOSITION ÉCRITE

Versification

Bouts-rimés.

Composer un Quatrain sur les rimes suivantes, à volonté.

Nocturnes. Urnes. Pleurs. Fleurs.

N° 3

Une Fleur artificielle.

N° 4.

Une Chemise de Femme

Couture.

Il sera décerné, pour chacun des quatre sujets proposés, *Deux Prix* et *Deux accessits*.

1er PRIX. — Ouvrage illustré de 25 fr.
2e PRIX. — Ouvrage illustré de 15 fr.
1er ACCESSIT. — Ouvrage illustré de 8 fr.
2e ACCESSIT. — Ouvrage illustré de 8 fr.

Adresser les Lettres, Cartes postales, Papiers d'affaires et Envois :

A MONSIEUR LE SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION
DU JOURNAL DE LA JEUNESSE
PARIS
79, Boulevard St-Germain, 79.

SOLUTIONS

DES PROBLÈMES ET QUESTIONS

SUPPLÉMENT

24 Février 1883. — N° 332

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

Les traits de la médisance sont acérés par les deux bouts ; ils blessent aussi celui qui les enfonce.

PROBLÈMES POINTÉS.

La Fortune envoie des amandes aux gens qui n'ont plus de dents.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

Un homme instruit craint toujours plus de se tromper qu'un ignorant

VOYELLES.

Les longs discours n'avancent pas plus les affaires qu'une robe traînante n'aide à la marche.

CONSONNES ET VOYELLES.

Tous les chasseurs ne racontent pas ce que leur coûte un lapin.

ANAGRAMMES.

Alise. Elisa. Asile. Ailes. Salie.

DEVISES.

Armes et Devise des Abencérages.

USAGES MONDAINS.

LA SOIE.

La Solution prochainement.

LANGAGE FRANÇAIS.

POT-POURRI.

La Solution prochainement.

CURIOSITÉS.

LES SEPT MERVEILLES DU MONDE

La Solution prochainement.

VERSIFICATION FRANÇAISE.

Sur la première page d'un Album.

Quoi ! vous voulez que, le premier,
Au seuil blanc de ce beau cahier,
Je me pavane et me prélasse,

Juste à l'endroit prétentieux,
Où doivent tomber tous les yeux,
Sitôt qu'on entre dans la place ?

Ma foi ! sans chercher d'argument,
Je m'exécute bravement ;
Les gens en riront, mais qu'importe ?

Mes vers, mis de cette façon,
Peuvent servir de paillasson :
« Essuyez vos pieds à la porte ! »

VERS A TERMINER.

Sain. Vain. Merveille. Main. Corneille. Éveille. Lendemain. Veille. Moi. Emploi. Espérance. Absence. Aperçois. Maisonnette. Secrète. Vois. Répète. Soi.

MOYENS MNÉMONIQUES.

C — hristophe Colomb.
A — mérique.
G — ênes.
E — spagne.

SURPRISES.

L'Ours, le Serpent, l'Aigle et le Chien.

COQUILLES AMUSANTES.

N° 1. — De. Loin. De. Près.
N° 2. — Levé. Mirait.
N° 3. — Gardé. Maison. Filé. Laine.
N° 4. — Filets. Cordages.
N° 5. — Pendu. Corde. Cassera.

—

ÉNIGMES.

L'Accent circonflexe.

—

CHARADES.

Secrétaire.

—

LOGOGRIPHES.

Coriphée. Cor. Orphée.

—

SYNONYMES.

Pauvreté n'est pas vice.

P aresse. — *Indolence.*
A sile. — *Refuge.*
U sage. — *Coutume.*
V ille. — *Cité.*
R ouge. — *Ecarlate.*
E craser. — *Broyer.*
T énèbres. — *Obscurite.*
É cole. — *Classe.*

N' avire. — *Vaisseau.*
E xemple. — *Modèle.*
S cission. — *Partage.*
T raître. — *Félon.*

P rière. — *Oraison.*
A ppât. — *Amorce.*
S uccès. — *Réussite.*

V iolent. — *Emporte.*
I nouï. — *Étrange.*
C ruel. — *Féroce.*
E crivain. — *Auteur.*

—

LETTRES INCONNUES.

P. R.

FÊTE.	ISLE.	TAINE.	ROGUE.
Préfet.	*Persil.*	*Patiner.*	*Grouper.*
SETIER.	SORTANT.	SEAU.	HAIE.
Prêtrise.	*Transport.*	*Sapeur.*	*Harpie.*

—

TABLEAUX PARLANTS.

Entrée des Croisés à Jérusalem.

—

ACROSTICHES.

A L C M E N E
L I S E T T E
C O E L I N A
M I R A N D A
E P O N I N E
N E R I L H A
E U G E N I E

—

CROIX.

A
R
I
C A M O E N S
S
T
E

—

MOTS CARRÉS

A R A G O N
R I B E R A
A B I R O N
G E R A N T
O R O N T E
N A N T E S

—

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

LA	CE	PE	DE
CE	LE	RI	TE
PE	RI	BO	LE
DE	TE	LE	RA

—

TRIANGLES.

O P H T A L M I E
P R A I R I A L
H A E N D E L
T I N T E R
A R D E S
L I E R
M A L
I L
E

—

LOSANGES

C
A L E
O N E G A
A N T O I N E
C L É O P A T R E
E G I A L E E
A N T E E
E R E
E

—

LE FIL D'ARIANE.

MARCHE DU CAVALIER

Vers.

LE FLEUVE.

Comme un gigantesque serpent,
La Seine,
De l'Orient à l'Occident,
Promène
Son flot clair, limpide et mouvant,
Et traine
Au capricieux océan,
Sans peine,
Vapeur, péniche et chaland.

Chiffres.

23	40	55	10	25	38	53	12
56	9	24	39	54	11	26	37
41	22	57	8	27	36	13	52
6	59	20	43	50	15	34	29
21	42	7	58	35	28	51	14
60	5	44	19	16	49	30	33
45	18	3	62	47	32	1	64
4	61	46	17	2	63	48	31

—

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES

—

RAPPEL

SUPPLÉMENT

20 Janvier 1883. — N° 327.

La Salamandre du Hainaut.

3 Février 1883. — N° 329.

C. Ducol Pommier. — Princesses Éléonore et Marie de Schwarzenberg. — Fleur des Bois. — Duas Transmontanas. — Pintasilgo. — L'Amazone des Champs-Élysées.

Moins le Problème chiffré.

Une Compatriote de Pouchkine. — Trois Moutons russes. — Trois Apprenties. — Isabelle et Gilbert.

—

CONCOURS MENSUELS

42e CONCOURS

—

Un Naufrage

RAPPEL

Première mention

CÉCILE CHEGUILLAUME.

CHARLES JOLIET.

—

Mottéroz, Adm.-Direct. des imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris

N° 537 17 MARS 1883

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er décembre et du 1er juin

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

CORRESPONDANCE

CORRESPONDANCE AVEC LES LECTEURS

CONCOURS DE PAQUES

Erratum.

Vers à terminer.

Le Sixième et le Neuvième vers sont des alexandrins, et ne doivent pas être en retrait.

AVIS

Nous rappelons pour mémoire qu'il est toujours répondu, dans la CORRESPONDANCE avec les lecteurs, aux renseignements particuliers qu'ils ont à nous demander. Le *Journal de la Jeunesse* sera pour eux un guide sûr et éclairé, et nous nous ferons un plaisir de leur donner des explications sur tous les sujets qui les intéressent; mais, sauf exception, il ne peut être fait de réponse par la poste.

MÉTHODE GÉNÉRALE

La Méthode générale complète POUR LE DÉCHIFFREMENT ET LA SOLUTION DES PROBLÈMES ET QUESTIONS DU SUPPLÉMENT HEBDOMADAIRE, *contenant le* **Règlement des Concours mensuels** *et le* **Règlement du Supplément**, *est expédiée* franco *à toutes les personnes qui en font la demande par* Lettre affranchie *ou* Carte postale.

COMMUNICATIONS

Nous rappelons à nos Correspondants qu'il ne peut être inséré de *Communications particulières*. Les *Communications* font partie des Sujets proposés dans les *Concours mensuels*, qui en règlementent l'envoi, et celles qui sont publiées sont extraites des Compositions des Concurrents.

CONCOURS MENSUELS

PRIX ET DIPLOMES

Les *Prix* et les *Diplômes* des *Concours mensuels* de 1881-1882, du 28ᵉ au 40ᵉ *Concours* inclusivement, seront expédiés dans le courant du mois de Mars 1883.

DEMANDES PARTICULIÈRES

MARIE FAVIER. — 1° Louis Bouilhet. — 2° Ducis. La *Méthode générale* est expédiée.

FRANCE ET PATRIE. — 1° Ce Pseudonyme peut être adopté. — 2° Nous demanderons ce renseignement, et nous le transmettrons dans la *Correspondance avec les Lecteurs.*

FRANCE. — Nous demanderons ces renseignements, et nous les transmettrons dans la *Correspondance avec les Lecteurs.*

DIVERS CORRESPONDANTS. — Le *Triangle* est faux, et *Ophthalmie* s'écrit avec deux H.

ÉGLANTINE. — A volonté.

UNE CENTENAIRE. — 1° et 2° Les Articles 6 et 8 du *Règlement des Concours mensuels* répondent aux deux Demandes. — 3° Un Avis a été publié dans les *Suppléments* précédents. — 4° Un seul Prix. — 5° Il y a de nombreux ouvrages sur ces questions, et nous conseillons de recourir au Catalogue d'une Bibliothèque publique.

JOSEPH PERRIN. — La *Méthode générale* est expédiée.

BERTHE DE L. — Même avis.

DEUX BARBISTES. — Même avis. — Les *Demandes particulières* sur une *Feuille à part.*

MISS TIGRIS. — Même avis.

UN CHASSEUR EN HERBE. — Nous prenons note.

LUCIOLE ET TROIS ÉGLANTINES DE LA COUDRAYE. — A la fin de l'année. — Le premier Pseudonyme, déjà adopté par un autre Correspondant, doit être supprimé. — Répéter les indications en tête des *Solutions.*

DADI. — Les Indications doivent être en tête des *Solutions* et non à la fin. Voir le *Règlement du Supplément.*

LOUISE GALLAND. — La Lettre est transmise à l'Administration.

DEUX CRABES VERTS. — La Signature n'est pas lisible et l'Adresse est omise sur la Demande.

DEUX VIOLETTES DU CHATEAU DES COURS. — Les *Demandes particulières* sur une *Feuille à part,* jointe aux *Solutions,* sous la même enveloppe.

ALSACE-LORRAINE. — Cette Question a été posée et résolue dans un *Supplément* antérieur. — Les indications en tête des *Solutions,* seulement sur le premier feuillet.

DEUX FUTURS DRAGONS DU DAUPHINÉ. — Le *Règlement du Supplément* répond à la question. Il suffit d'une seule *Solution* juste.

NANCY'S FRIEND. — La *Méthode générale* est expédiée. Voir la Note relative à l'envoi des *Communications.*

WALKYRIE. — Nous prenons note. Prière de modifier le Pseudonyme, déjà adopté par un autre Correspondant.

SOPHIE VAGLIANO. — Voir, dans la *Méthode générale,* la Note relative à l'envoi des *Communications.*

MARCEL PROUST. — Même avis.

LES GRELOTS. — Même avis.

PI-OUIT ET WALKYRIE. — Même avis.

PETIT MOINEAU JAPONAIS. — Même avis.

MARY DE NOYANT. — Les vers sont d'une bonne facture, mais ils ne peuvent être publiés dans le *Supplément.* Quel est l'auteur de la pièce ?

NONCHALANTE. — Ce Problème de *Dominos* a été donné, sous une autre forme, au *Concours de Pâques* de 1882. — Répéter le Nom et l'Adresse sur tous les envois.

UN FRANÇAIS. — On peut adopter ce Pseudonyme; le premier appartient à un autre Correspondant. L'Adresse est incomplète ; prière d'indiquer où la *Méthode générale* doit être expédiée.

LUDWINE DE MONTERNO. — 1° *Les Problèmes et Questions* et la *Composition écrite* forment l'ensemble du *Concours de Pâques.* — 2° La Lettre est transmise au Service de l'Expédition du Journal.

VILLA DES ROSIERS. — 1° Même avis pour le *Concours de Pâques.* — 2° La description d'objets appartenant à un Musée public ne répondrait pas à la Question proposée. La Composition écrite après les *Solutions des Problèmes et Questions du Concours de Pâques.*— 5° et 6° Dans le présent *Supplément.* — La *Méthode générale* est expédiée.

ALEXIS RAME. — 1° Nous indiquerons le *Rappel, 2ᵉ Série.* — 2° Voir, dans la *Méthode générale,* la Note relative à l'envoi des *Communications.* — 3° Nous demanderons ce renseignement et nous le transmettrons dans la *Correspondance avec les Lecteurs.* Nous ne connaissons pas de *Dictionnaire des Contraires.*

UNE ALSACIENNE ET DEUX SŒURS VENDÉENNES. — 1° Le Numéro est expédié, *franco.* — 2° Nous demanderons ce renseignement et nous le transmettrons dans la *Correspondance avec les Lecteurs.* — 3° Nous prenons note. — 4° Les Mentions d'honneur comptent double ; toutes les autres Mentions ne comptent que pour une. — 5° Par exception, et après avis du Conseil de rédaction, cette Communication pourrait être faite au Bureau du *Journal de la Jeunesse,* mais non par correspondance.

CRIC-CRAC. — 1° Il n'est pas décerné de récompenses pour les *Solutions des Problèmes et Questions du Supplément.* — 2° L'espace a manqué.

(A continuer.)

CONCOURS MENSUELS

44e CONCOURS

PRIX

N° 1.

COMPOSITION ÉCRITE.

Communications

Premier accessit.

MANIA.

DEUX JUMELLES.

Deuxième accessit.

CHARLOTTE CARETTE.

¹Prière d'envoyer une copie du *Problème des 18 Ponts du dernier Concours de Communications.* La *Solution* géométrique est régulière, mais il y a une erreur dans le numérotage des Ponts.

UN HABITUÉ DE LA PLACE MATHIEU.

Troisième accessit.

FLOCON DE NEIGE.

UNE CENTENAIRE.

Quatrième accessit.

EN SONGEANT A MONTGUERLHE.

ADÈLE HERLIN.

EURÊKA.

MARIE HIRTZ.

SOL DU TRIOLET DE DOUBLES-CROCHES.

COMPOSITIONS MENTIONNÉES

Mention d'Honneur.

(Ordre alphabétique.)

ADAMOVITCH. — AGATHE DE RÉMOCH. — BÉRET BLEU, N° 2. — BLANCHE ET MARIE POTTIER. — BOULE DE NEIGE DES MONTS OURALS. — BRISE DE MER. — C. DUCOL POMMIER. — D. C. D. — DEUX PETITES SŒURS. — FRANCE. — GENEVIÈVE D'HAUTESERVE. — GENEVIÈVE MALLEIN. — GIROFLA ET PAQUITA. — GRAIN DE SEL. — HENRI DE LA ROCA. — JULIE PORTALIS. — LÉNOTCHKA. — LES ELFES DU BOIS-LAPIERRE. — MARGUERITE BELÈZE. — MARIE DE MONDADON. — MARTHE BENOIT. — MIMI PINSON. — MISS SALPÊTRE, DAME OISELLE. — NOUS AUTRES. — ORTIE BLANCHE DU BOUQUET D'ORTIES. — PATTES DE MOUCHE. — PAUL ET ANGÈLIE DE L. — PEAU D'ANE. — PINTASILGO. — POMPADOUR. — ROBERT LE MARESCHAL. — SUNFLOWER AND A RUNAWAY STUDENT. — THERÈSE, COUSINE DE JUDITH. — TROIS CANOTIERS DE L'YÈRES. — TROIS FEUILLES D'EUCALYPTUS. — TROIS PINSONS DE LA FORÊT DU DER. — UNE MUSETTE. — UNE PAQUERETTE D'ANJOU. — VICTOR RAPIN.

Première mention.

(Ordre alphabétique.)

Abeille et Ver-à-soie. — Abonnée Mantaise. — Adrienne Crozet. — Africaine. — A. G. — Alexis Ramé. — Alice Eppolag. — Amhra. — Aubépine blanche. — Audincourt. — Aux bords de la Kirneck. — Baronne Agricole. — Béret bleu n° 3. — Blanche Schwingrouber. — Chat-Chat. — Chrystal et Rita. — Coccinelle. — Don Fernando de san Claro. — Durandal. — Emma et Lina Lackerbauer. — Églantine. — Élisa Bosch. — E. Temporal. — Edmond Modave. — Fanfan la Tulipe. — Graziella et Beppo. — Hauteclaire. — H. P. et Psyché. (Donner la traduction du Pseudonyme). — Jenny Allard. — Judith, cousine de Thérèse. — La Fée des Grèves. — La Hève. — L'Amie de Mira. — La Porte à droite et la Porte à gauche. — L'Eau qui dort. — Le Lion de Flandre. — Le Ménestrel. — Les Descendants du bouillant Achille. — Les Quatre Saisons. — Les Revenants de l'Abbaye de Vierzon. — L'Hirondelle et le Moineau franc. — Louise Carmejeanne. — Lucile. — Madeleine Guizot. — Margarita. — Marguerite de Rochechouart. — Marie de l'Angle-Beaumanoir. — Marie-Josèphe et Oudelette. — Marion. — Maurice Buache. — Mireille. — Montjoie-Saint-Denys. — Ne m'oubliez pas. — Paganel. — Petite Jeanne, Nantes. — Pierre Rapp. — Psyché. — Puss-Puss. — Société des Jeunes Abeilles. — Trois Bouquinistes. — Une Branche de Muguet. — Une Brésilienne. — Une Mésange de la Parqueyre. — Une Patineuse du Méchel. — Un Goéland. — Un Pigeon et deux Colombes. — Un Soldat portugais et ses trois Sœurs. — Un Trio de Korriganes.

Deuxième mention.

(Ordre alphabétique.)

Abeilles de la Vinelle. — Brother and Sister. — Cécile Cheguillaume. — Deux Amis de Kerlouan. — *Deux Roses de V.* — *Dryade de l'Argonne.* — Eliane. — Famille Sisi. — Fiorentinella. — Fleur d'Espoir. — France et Alsace. — France et Pologne. — Gabrielle R. — *Guitta.* — *Hortensia blanc.* — La Famille Byrrh. — La Friture. — Les Cinq Fauvettes. — Louise Revelière. — *Margaret Labuzan.* — *Marguerite Mollot.* — *Marie et Henri* Thiboaud. — Marie Le Tourneur. — Marie Guizot. — Medjenn. — Moufette et tante Friquet. — M. Rosièr. — Paule Bontoux. — Paulinette. — Reine des Prés. — Rodilard. — Songe et Rêve. — Tiri et Piapia. — Toto-Tsing. — Trois Moutons russes. — Trois Oies d'Illzach. — Une Bergère du Lignon. — Une Hirondelle. — Une Vraie petite Française.

Troisième mention.

(Ordre alphabétique.)

Bergeronnette. — Brise du Soir. — Farfalla e Rosa. — Fauvette et Rossignol de Provence — *Fleur de-Thé.* — H. B. Rêveuse. — Jules Martin. — Le Sieur Cadichon. — Le sire d'Andilly. — Léon C. — Madge. — Mimi. — Sans-Souci. — *Toupai.* — Trois Apprenties. — Un Ami de la Mer. — Une Enfant de Mustapha. — Une Exilée de Lorraine. — *Un jeune Lycéen orléanais.* — Un petit Pot de Crême.

N° 2.

COMPOSITION ÉCRITE

Une Histoire de Revenant

Premier accessit.

DEUX JUMELLES.

Deuxième accessit.

ERTINETTE, LA PETITE BRETONNE

Troisième accessit.

UNE MUSETTE.

Quatrième accessit.

UNE JEUNE SAVOYARDE ET SA MARMOTTE.

Cinquième accessit.

FAUVETTE.

Sixième accessit.

MAGDELEINE.

Septième accessit.

UN TRIO DE KORRIGANES.

UNE VÉRITÉ DE LA PALISSE.

OLD POZ.

COMPOSITIONS MENTIONNÉES

Mention d'Honneur.

(Ordre alphabétique.)

ALOUETTE MATINALE. — CLAIRE LAPLACE. — CHRYSTAL ET RITA. — DEUX PAPILLONS DE BELLEROCHE. — E. TEMPORAL. — GERMAINE VARCOLLIER. — HENRI DE LA ROCA. — JEANNE DE GOUVILLE. — LA CHOUETTE MIMI. — LA GROSSE MOUTE. — MADELEINE. — MARGUERITE MOLLOT. — MARIE. — MARIE DE TRÉCESSON. — MARY HAMERTON. — MIMI PINSON. — MIONETTE. — MISS SALPÊTRE. — PETIT CHOSE. — TROIS CANOTIERS DE L'YÈRES.

Première mention.

(Ordre alphabétique.)

Abeille et Ver-à-Soie. — Adamovitch. — Alice F. — Amhra — Ami du Jeu. — Anne-Marguerite. — Augustine Duvivier. — Baronne Agricole. — Blanche et Marie Pottier. — Brise du Soir. — Brother and Sister. — Chevrette. — Cinq Violettes des Bois. — Critic. — — Déception. — Denis le Tyran. — Deux Amis de Kerlouan. — Deux Cornettes. — Diane. — Du Fond des Bois. — Élisa Bosch. — Élise Janny. — Été, une des Quatre Saisons. — Famille Sisi. — Fleur. — Fleur d'Arbousier. — Fracasse tout seul. — France. — Gabrielle R. — Gâteau Lorientais. — Grande Sœur et petite Maman. — Graziella et Beppo. — Hortensia rose. — Je, Tu, Elle, Château de la Pie. — Julie Portalis. — La Dame de Cœur. — La petite Sœur de quatre Officiers. — L. A. Q. — Lili Tourbillon. — Madeleine Guizot. — Madge. — Marie de l'Angle-Beaumanoir. — Marie de Mondadon. — Marie Gautier. — Marie-Josèphe et Oudelette. — Marie Mercier. — Midi à quatorze heures. — Mirabelle. —

Miss Mary. — M. M. C. de T. — Pauline Bornet. — Perdiz del monte. — Petite Jeanne, Nantes. (Répéter les indications sur tous les envois) — Psyché. — Quatre Sœurs. — Songe et Rêve. — Tête de Linotte (Blanche.) — Tête de Linotte. (L. F.) — Tenia. — Trebla Noel. — Trois Apprenties. — Un Ami de la Mer. — Un Aspirant à Polytechnique. — Un Avocat sans Causes. Un Collégien de Lorraine. — Un des trois Moutons russes. — Une Admiratrice de Victor Hugo. — Une Branche de Muguet. — Une Brésilienne. — Une Centenaire. — Une des Toqués. — Une Exilée des bords du Rhin. — Une Pâquerette. — Une vraie petite Française. — Un Goéland. — Un Kroumir D. M. P. — Un Pensionnaire de la Tante Zézé. — Un Petit Pot de crème. — Un Triolet de doubles-croches. — Velléda.

Deuxième mention.

(Ordre alphabétique.)

A. Ane. — Amélie Viez. — Bergeronnette. — Bruyère des Bois. — Colombe de Saint-Flochel. — Dame Oiselle. — Dans la Gueule du Lion de Belfort. — Deux Sœurs vendéennes. — E. de la Croix. — Edmond Modave. — Eliane. — Espérance. — Fauvette et Rossignol de Provence. — Feuille de Houx. — Fleur d'Espoir. — Fleur-de-Thé. — France et Alsace. — France et Pologne. — Franche-prè. — Guitare. — Hauteclaire. — Jeanne Nathan. — Katty. — La Fiancée d'un jeune marin. — L'Amie de Guitta. — La petite Sœur de cinq Africaines. — La Queue du Lion de Belfort. — Le Cerf des Bois — Le Gros Bozon. — Le Myosotis de la Charente. — Les Cinq Fauvettes. — Les Revenants de l'abbaye de Vierzon. — L. Grillières. — L'Hirondelle et le Moineau franc. — Ludwine de Monterno. — Magdalena. — Marie Boussin. — Marie et Henri Thibaud. — Marie Le Tourneur. — Maurice Buache. — Moufette et Tante Friquet. — Nodruob. — Paganel. — Pervenche bleue. — Pirouetta. — Pomme d'Api. — Regrettant mes Pigeons. — Reine des Prés. — Riquiqui. — Sans Peur et sans reproche. — Tante Jaune. — Thérésine Galinotti. — Toto-tsing. — Un Allié de la Famille Byrrh. — Un Cep des coteaux. — Une Carpe de la Grosne. — Une Dragée de Verdun. — Une Dryade de l'Argonne. — Une Exilée de Lorraine. — Une Griffe du Lion de Belfort. — Une Marguerite de Devonshire. — Une Patineuse du Méchel. — Une Perche du Doubs. — Une Solognote. — Un jeune Lycéen Orléanais. — Un Pigeon et deux Colombes. — Un Soldat portugais et ses trois Sœurs. — Un Vieux Romageois.

N° 3.

Une Reliure.

DEUXIÈME PRIX.

AUGUSTE SCHŒN.

HENRI SCHŒN.

Mention d'Honneur.

(Ordre alphabétique.)

HENRI DE LA ROCA. — HENRI DES MÉLOIZES. — HENRI MOULIN. — MARGUERITE BELÈZE. MARIE ET HENRI THIBAUD. — MISSETTE. — TROP TARD.

Première mention.

(Ordre alphabétique.)

Chrystal et Rita. — Hauteclaire. — Noémise Bouffin. — Old Poz. — Petit Chose. — Psyché. — Tante Jaune. — Un Merle de l'Argonne.

NOTA. — Un Envoi sans indications.

N° 4.

Une Pèlerine à capuchon.

Couture.

PREMIER PRIX

MARGUERITE DE ROCHECHOUART.

DEUXIÈME PRIX.

ÉPINE ROSE.

Premier accessit.

PAULINE BORNET.

Deuxième accessit.

EMMA NOTTIN.

COMPOSITIONS MENTIONNÉES

Mention d'Honneur.

(Ordre alphabétique.)

JENNY D'OLIVEIRA. — JE, TU, ELLE, CHATEAU DE LA PIE. — MARGARET LABUZAN. — MARIE LABUZAN. — UNE VRAIE PETITE FRANÇAISE.

Deux Envois sans Indications :

1° Carreaux écossais.

Laine noire.

Première mention.

(Ordre alphabétique.)

Amélie Thorin. — Julie Portalis. — L'Hirondelle et le Moineau franc. — Louise Pasquier. — Madeleine Guizot. — Tante Jaune. — Une Brésilienne. — Une Marguerite bretonne. — Villa des Rosiers.

Un Envoi sans Indications :

Laine grise, bordure rouge.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES

SUPPLÉMENT

24 Février 1883. — N° 332.

Blanche et Marie Pottier. — Jeanne de Gouville. — Marie Agnès de Virieu. — Marie et Émilie Cordier. — Mathilde Greslot. — Marie et Madeleine Guizot. — Élisa Bosch. — Adrienne Constantin. — Marie de l'Angle-Beaumanoir. — Marthe Benoit. — Marie Boyé. — Geneviève Mallein. — Princesse Pascaline de Metternich. — C. Ducol Pommier. — Marguerite Arthus. — Geneviève d'Hauteserve. — Jeanne d'Amade. — Henri Moulin. — Madeleine Creux. — Marie Favier. — Louise de Saint-Pierre. — B. F. N. R. — Jacotot. — Miss Rondabout and miss Rebecca. — Sharp. — Trois Feuilles d'Eucalyptus. — Mimi Pinson. — Psyché. — Nous Autres. — A little Periwinkle. — Un jeune Lycéen Orléanais. — Famille Byrrh. — Églantine. — Une Solognote. — Un Aspirant. — Nancy's friend. — Trois Canotiers de l'Yères. — M. C. Saint-Germain. — Chrystal et Rita. — La Famille du Petit Poucet. — Ella. — France et Fleur. — Une Exilée d'Orléans. — Une Bergère du Lignon. — Clochettes et Bruyères. — Aubépine blanche. — Le Ménestrel. — Quatre Sœurs. — H. A. C. T. des Aulnottes. — Trois Chardons de Lorraine. — Trois Algues. — Une Rocpierrasse. — Teinte d'Automne. — Aux bords de la Kirneck. — Trois Oies d'Illzach. — Marie du Dolmen. — Thérèse, cousine de Judith. — Alice Eppolag. — Girofla et Paquita. — Au Pays de la Chicane. — Un Ami de Bex. — Les Nièces de Toto Georges. — Chamois des Alpes. — La Pierre de Minuit de G. L. — Les petites Cousines. — Rates et Ratons de Bellevue. — Flocon de neige et l'Eau qui dort. — Miss Marmotte. — Deux Pêcheurs du Layon — Pintasilgo. — Les Descendants d'un Chevalier — Les Locataires de François Ier. — Bahutiens Bahutiennes. — Nymphes et Dauphin de la Cure — Un Petit Espiègle champenois et sa petite Maman. — Une Blésoise de la rue Chambourdin — Deux des Oursons de Saint-Ours. — Deux futurs Dragons du Dauphiné.

LE NUMÉRO DU SUPPLEMENT. — N° 332.

Le Numéro 534 est celui du Journal.

Negro. — Le Petit Gigi du Grand-Père. — Une Amirale en goëmon. — Les Habitants de la Lumière.

Six Lettres, ne remplissant pas les conditions du *Règlement du Supplément*, n'ont pas été enregistrées.

Moins le Problème chiffré.

Madeleine Cortes. — Marguerite Guillaumin. — Eugénie Michaud. — Adèle Bellanger. — Berthe de Ligniville. — Marguerite Belèze. — Madeleine Pierre. — Georges Judic. — André Gentien. — G. Gouguenheim. — Mary de Candé, — Paule Bontoux. — Sophie Vagliano. — Louise Galland — Alexis Ramé. (*Rappel*, 2e *Série.*) — Marie Le Tourneur. — Alice Pérard. — Georges Bousquet — Joséphine de Konigswarter. — Madeleine de Savignies. (Inutile de répéter les indications sur tous les feuillets.) — René de Job. — Madeleine Luys. — Jeanne et Madeleine de Morgan-Maricourt. — Geneviève De Ridder. — Charlotte, Clothilde, Henry, Luthold de Mullenheim. — H. T. — Blonde comme les blés. — Les Muguets du bois des Greffes. — Lucie et Louise. — Cinq Coups de Pilon. — Pandore. — Princesse Isburgis et son Cousin le Général. — La Salamandre du Hainaut. — Farfalla e Rosa. — Bergeronnette. — L. V. — Bruyère des Vogeleys. — La Blonde Lisbeth. — Chat-blanc. — Piétro. — Porthos du Vallon. — Quatre Églantines des bords du Cher. — Une Brésilienne. — Cric-Crac. — Chanteritaime. — Un Saphir. — Alsace-Lorraine. — Rose et Lilas. — Un Parisien. — Trois Bécasses du Hahnenberg. — Petite Fraise des bois. — Un Sapin de Thann. Due Sorelle. — Les Cinq Fauvettes. — Myosotis et Jasmin. — Brin de Thym. — The Shamrock. — Loin de Zézelle. — Une Alsacienne et deux Sœurs Vendéennes. — Un Chasseur en herbe. — Treize Printemps. — Hauteclaire. — Pervenche. — Stella. — Blondinette. — Un Violoniste. — Fleur des Montagnes. — Blanche et Noire. — Pi-ouitt. — Une Campenotte de Baume-les-Dames. — Une Bergeronnette des Crans. — Rien des Agences.

LE NUMÉRO DU SUPPLÉMENT. (N° 332.)

Le Numéro 534 est celui du Journal.

Jeanne Miquel. — Moulin à paroles. — Robert Dreyfus. — Un Ane et Deux Jeunes filles. — Les Grenouilles de la Grenouillère. — Lys d'Argent. — Mariposa. — Les Grelots. — Isabelle.

Vingt-trois Lettres, ne remplissant pas les conditions du *Règlement du Supplément*, n'ont pas été enregistrées.

Deux Lettres, ne mentionnant pas le Nom et l'Adresse des Correspondants, n'ont pas été enregistrées.

REGLEMENT

du Supplément hebdomadaire

Quarante-quatre Correspondants n'ont pas rempli les conditions du *Règlement du Supplément*, dont l'Article unique se résume ainsi :

En tête des Solutions :

La Date et le Numéro du Supplément, le Nom, l'Adresse et le Pseudonyme.

CHARLES JOLIET.

MOTTEROZ, Adm.-Direct. des imprimeries réunies, A, rue Mignon 2, Paris

N° 538

24 MARS 1883

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes). **20** fr. — Six mois (1 volume). **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

CORRESPONDANCE

CORRESPONDANCE AVEC LES LECTEURS

CONCOURS MENSUELS

PRIX ET DIPLOMES

Les *Prix* et les *Diplômes* des *Concours mensuels* de 1881-1882, du 28ᵉ au 40ᵉ *Concours* inclusivement, sont expédiés.

AVIS

Nous rappelons pour mémoire qu'il est toujours répondu, dans la CORRESPONDANCE avec les lecteurs, aux renseignements particuliers qu'ils ont à nous demander. Le *Journal de la Jeunesse* sera pour eux un guide sûr et éclairé, et nous nous ferons un plaisir de leur donner des explications sur tous les sujets qui les intéressent; mais, sauf exception, il ne peut être fait de réponse par la poste.

MÉTHODE GÉNÉRALE

La Méthode générale complète POUR LE DÉCHIFFREMENT ET LA SOLUTION DES PROBLÈMES ET QUESTIONS DU SUPPLÉMENT HEBDOMADAIRE, *contenant le* **Règlement des Concours mensuels** *et le* **Règlement du Supplément,** *est expédiée* franco *à toutes les personnes qui en font la demande par* Lettre affranchie *ou* Carte postale.

COMMUNICATIONS

Nous rappelons à nos Correspondants qu'il ne peut être inséré de *Communications particulieres*. Les *Communications* font partie des Sujets proposés dans les *Concours mensuels*, qui en règlementent l'envoi, et celles qui sont publiées sont extraites des Compositions des Concurrents.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES

RAPPEL

SUPPLÉMENT

24 Février 1883. — N° 332.

Moins le Problème chiffré

Trois Moutons russes. — Trois Apprenties. — Une Hirondelle de la Seine. — Une Marguerite de Béarn.

CONCOURS MENSUELS

RAPPEL

43ᵉ CONCOURS

Les Éphémérides de Janvier

Deuxième Mention. — Marie Le Tourneur.

Le Coq et la Perle

Deuxième Mention. — Marie Le Tourneur.

Carte de France par provinces

Première Mention. — Marie Le Tourneur.

44ᵉ CONCOURS

Communications

Mention d'Honneur.

ELLEBASI ET BABIROUSSA.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

CONCOURS MENSUELS

Les *Accusés de réception* des Lauréats dont les noms suivent ne nous sont pas parvenus, et nous les prions de nous les adresser.

1880 — 1881

Francya i Polska. — Alexandre Rewidzoff. — Mérix. — Tamaris. — Dominiqua. — Rose de Chine.

1881 — 1882

Amy B. — Une petite Élève. — Un Marin d'eau douce. — Emile G. — Un futur Disciple d'Esculape. — P. G. et sa Sœur. — Marguerite Dupuy. — M. A. — Cœcilia. — Dorothée P. de C. — Bog et moi. — Chrysanthème. — Eugenia. — Genêt d'Anjou. — M. Simon. — Cousins et Cousines. — Marie Nardin. — Les Elèves de Digne. — Alice, Berthe, Jeanne, Maurice Jacquot. — Marguerite Pollet. — Ave. — Deux Papillons de Belleroche. — Le Petit Tambour. — Une Guirlande de Lierre et de Myosotis. — Blanche L'Ec.

DEMANDES PARTICULIÈRES

Renseignements demandés.

DIVERS CORRESPONDANTS. — Doit-on écrire *Ophthalmie* ou *Ophtalmie*?

Renseignements transmis.

On a toujours écrit *Ophthalmie* avec deux H, d'après l'étymologie grecque. Toutefois on lit dans la Préface de la dernière édition du *Dictionnaire de l'Académie* que, dans les mots tirés du grec, on supprime presque toujours une des lettres étymologiques, quand cette lettre ne se prononce pas, comme dans *rhythme*, qui peut s'écrire *rythme*. — Le mot *Ophtalmie* est un de ceux qui ont subi cette modification.

Un Correspondant demande l'origine de cette locution proverbiale :

« *C'est Gros-Jean qui veut en remontrer à son curé.* »

UNE EXILÉE D'ORLÉANS. — S'adresser directement à la Librairie anglaise Galignani, Paris, Rue de Rivoli, 224, qui donnera tous les renseignements demandés.

MAROUSSIA. — 1° Le plus simple est d'écrire sur un cahier, au *recto* des feuillets, avec les Indications en tête de la Composition. — Répéter l'Adresse sur les *Demandes particulières*.

MARGUERITE VALLOTTE. — Par exception, oui.

UNE HIRONDELLE DES BORDS DE LA SEINE. — 1° Toutes les Mentions seront comptées. — 2° Oui.

DON FERNANDO DE SAN CLARO. — La Notation des *Problèmes d'Échecs* est très simple. Le *Blanc* est toujours à la partie inférieure, le *Noir* à la partie supérieure de l'Échiquier, numéroté de 1 à 8 en perpendiculaire. Chaque pièce a sa case désignée par son initiale : R, Roi, D, Dame, F, Fou, C, Cavalier, T, Tour, P, Pion. Exemple : T D 5 C R, Tour de la Dame à la 5ᵉ case du Cavalier du Roi. F R 4 D, Fou du Roi à la 4ᵉ case de la Dame, P pr. P, Pion prend Pion, M, le Meilleur coup à jouer, etc.

AUBÉPINE BLANCHE. — Le Changement est fait.

GEORGES JUDIC. — Les *Solutions et Réponses des Problèmes et Questions du Concours de Pâques* peuvent être envoyées sur un Cahier, avec les Indications en tête. Il faut que l'ensemble soit bien traité pour que la Composition obtienne une récompense. Il est tenu compte de l'âge des Concurrents dans toute la mesure possible.

CABRION II. — 1° Oui. — 2° Le Catalogue est expédié; il renferme les indications des différentes éditions et de leur prix.

VEILLANTIF. — Nous prenons note.

LE LION DE FLANDRE. — 1° Voir les *Suppléments* dans lesquels sont et seront publiés les résultats de ces *Concours*. — 2° Il ne peut être répondu aux *Demandes particulières* que dans un délai de quinze jours au plus tôt, le *Supplément* étant sous presse huit jours avant sa date.

SOLUTIONS ET COMMUNICATIONS

HAUTECLAIRE. — 1° Oui. — 2° Oui. — 3° C'est une difficulté du Problème. — 4° Inutile, les Vers suffisent.

LA SALAMANDRE DU HAINAUT. — Il suffit que les *Solutions* soient envoyées avant la réception du *Supplément* suivant; le délai est de huit jours francs.

MIMI PINSON. — Il y a un désavantage pour les nouveaux Concurrents qui ne sont pas encore exercés, et pour ceux qui n'ont pas à leur disposition les ressources d'une Bibliothèque publique, mais il est bien difficile d'en tenir compte dans le classement. — La *Méthode générale* est expédiée. — Répéter le Pseudonyme.

UNE ALSACIENNE ET DEUX SŒURS VENDÉENNES. — Informations prises, nous ne pourrions indiquer que des recueils d'enseignement qui ne remplissent pas cette double condition. — Le Conseil de rédaction ne peut autoriser l'envoi, le *Règlement des Concours* s'y oppose.

PAGANEL. — Le Problème est régulier, 6 et 10.

MARIE LE TOURNEUR. — Les Trois Compositions sont parvenues et classées en *Rappel*, par exception. Voir l'article 6 du *Règlement des Concours mensuels.*

HENRIETTE MARINOT. — Cet ouvrage coûte 3 francs.

MARIE THIBAUT. — Oui, par exception. — La *Méthode générale* est expédiée.

SOCIÉTÉ PYG. — Nous prenons note.

BREVETÉE A. G. D. G. — Il ne peut être répondu aux *Demandes particulières* qui ne mentionnent pas l'Adresse du Correspondant.

HENRI DE LA ROCA. — Oui, si le Conseil de rédaction l'autorise, par exception motivée.

FABIO. — Il ne peut être répondu à une *Demande particulière* qui ne mentionne pas le Nom et l'Adresse du Correspondant, et, dans ce cas, la Réponse ne pourrait être adressée que directement.

SOL DU TRIOLET DE DOUBLES CROCHES. — La Question est clairement posée et définie, et le *Règlement des Concours* s'oppose à ce qu'il soit donné des explications particulières.

ESTHER LAFOUGE. — Nous demanderons ces renseignements, et ils seront transmis dans la *Correspondance avec les Lecteurs.*

FRANCO-AMÉRICAINE. — 1° Le *Règlement des Concours* ne fixe pas de limite d'âge. — 2° Oui. — 3° O i

UN MARGUILLIER ET UNE SONNEUSE DE CLOCHE. — Les *Problèmes et Questions* forment l'ensemble du *Concours de Pâques.* Il suffit d'une seule *Solution* juste pour que la Composition soit classée. — La *Méthode générale* est expédiée *franco.*

LA PETITE SŒUR DE QUATRE OFFICIERS. — Oui, par exception.

TRÉSOR DES FÈVES ET FLEUR DES POIS. — Oui, par exception.

PSYCHÉ. — 1° Il suffit d'écrire les Indications, à défaut de la bande du journal — S'adresser à la Librairie Furne et Jouvet, rue Saint-André-des-Arts, 45, Paris, qui donnera cette indication. — 3° Non; un Avis l'annoncera dans les journaux.

(A continuer.)

LANGAGE FRANÇAIS.

LARMES DE CROCODILE.

Locution tirée de la fable d'après laquelle le crocodile pousse un cri qui ressemble aux vagissements d'un enfant, pour attirer les voyageurs dont il fait sa proie. C'est de là qu'on appelle *Larmes de crocodile*, les larmes hypocrites que répand une personne dans le dessein d'en tromper une autre.

Le Crocodile ainsi tue en versant des pleurs,
La Sirène en chantant, et l'Aspic sous les fleurs.

CE N'EST PAS DE LA PETITE BIÈRE.

L'usage de la bière est très ancien en France. Les Gaulois appelaient cette boisson *cervisia*, d'où lui est venu le nom de *cervoise* qu'elle a porté pendant tout le moyen âge, et le grain qu'on employait pour la faire se nommait *brance*, d'où est tout naturellement venu *brasseur* et *brasserie*. Le houblon ne fut employé que plus tard dans la confection de la bière, et nos ancêtres, pour lui donner plus de saveur, furent dans l'habitude, jusqu'au seizième siècle, de mélanger, avec leur cervoise, des épices de diverses espèces. Ils estimaient peu la bière naturelle, d'où est venue l'expression populaire :

« *Ce n'est pas de la petite bière.* »

POT-POURRI.

Pot-Pourri, différentes sortes de viandes assaisonnées et cuites ensemble avec diverses sortes de légumes ; c'est la traduction de l'espagnol *Olla podrida.*

Diverses sortes de fleurs et d'herbes odoriférantes mêlées dans un vase.

Morceau de musique composé de différents airs connus.

Morceau littéraire où sont traités divers sujets, *sans ordre*, sans liaison, sans choix.

PACOTILLE.

La *Pacotille* a d'abord été le petit paquet d'objets que chaque marin embarqué avait le droit de porter avec lui. Elle est devenue le ballot de marchandises qu'un passager emporte dans l'espoir de le vendre outre-mer. Partant de ce principe, qu'on va surtout vendre aux Colonies les marchandises inférieures ou avariées, qui ne pouvaient se débiter en Europe, on en est arrivé à faire de pacotille une expression générale de dénigrement.

CHOUAN.

Le premier chef des Chouans fut Jean Cottereau, surnommé *Jean Chouan*, (Chat-huant) Ce surnom avait été donné avant lui à son grand-père, soit parce qu'il était naturellement taciturne, soit parce qu'il était sabotier et vivait toujours dans les bois, ainsi que le chat-huant. Du père Cottereau, le nom de Chouan passa à sa famille, puis aux soldats de Jean Chouan, et enfin à tous les combattants du Maine, de la Normandie et de la Bretagne. Avant de prendre les armes, Jean Chouan et ses frères étaient faux-sauniers, contrebandiers, et ils avaient adopté pour signe de ralliement le cri du hibou, d'où ils auraient tiré leur nom. Il est certain cependant qu'ils le portaient avant.

On a beaucoup discouru sur l'étymologie du mot *Chouan*; si l'origine de ce mot, formé presque de notre temps, est encore problématique, on comprend combien d'autres dénominations plus anciennes sont restées obscures.

USAGES MONDAINS.

LA SOIE.

Au moment où Marc-Antoine, sous le titre de triumvir, exerça le pouvoir en Égypte et dans les autres provinces orientales de l'empire, le vieux monde tendait de plus en plus à se concentrer dans la même main, et cherchait en même temps à accroître ses ressources par les voyages. Mais à cette époque, l'Asie orientale faisait aussi son évolution, et, après avoir créé son unité, la Chine étendait son influence sur la Tartarie.

La Soie, qui jusqu'alors n'avait pas franchi les limites du Céleste Empire, devint alors le principal objet de commerce de la Chine et arrivait surtout aux Romains par les Indes.

Beaucoup de savants ont cru que le fil produit par le ver-à-soie a été connu de bonne heure, même en Europe ; il est certain que le ver-à-soie, de même que le mûrier, a toujours existé ; toutefois l'existence de cet insecte n'entraîne pas la connaissance de la soie et celle de toutes les préparations par lesquelles il lui faut passer pour arriver à l'état de fil.

Mais tout en jetant cette petite pierre dans le jardin des savants, le critique ne nous dit pas à qui on est redevable de cette découverte précieuse. A défaut d'origine historique, les légendes qui suivent suffiront peut-être.

La scène de la première légende est naturellement en Chine et se place sous le règne de Tsu-Lin. Les ministres, ayant encouru la disgrâce de l'empereur, furent condamnés à mort; l'exécution allait avoir lieu, lorsque l'impératrice se jette aux pieds de Tsu-Lin pour obtenir la grâce des infortunés. Ne pouvant repousser ses supplications, l'empereur fit grâce, mais à la condition que trois mois plus tard, la suppliante se présenterait vêtue d'un habit filé par une chenille qui faisait à ce moment son cocon dans un mûrier, ou qu'elle partagerait le sort des ministres. L'impératrice accepta, et pendant trois mois, tous les habitants du Céleste Empire invoquèrent les dieux pour leur souveraine. Ces prières furent exaucées et, lorsque le délai fut expiré, l'impératrice se présenta au pied du trône, vêtue d'un riche voile de soie, et suivie de ses femmes portant des écheveaux de soie et leurs outils. C'est en souvenir de cet événement que l'empereur Hong-Ti institua la fête de l'arbre d'or, présidée par l'impératrice qui, pour la culture du mûrier, remplissait le rôle de l'empereur pour l'agriculture.

La seconde légende est toute chrétienne et se passe dans les montagnes de la Judée. Jésus et Saint Jean jouent devant la Vierge, et admirent une fauvette bâtissant son nid dans un mûrier. Au pied de l'arbre, ils aperçoivent une petite chenille blanche transie de froid. Jésus la prend dans ses petites mains pour la réchauffer, puis l'enroule dans quelques brins de laine arrachés à la quenouille de sa mère, et reste pensif à contempler l'insecte inerte dans son linceul. Une larme a brillé dans les yeux du divin Enfant; elle touche la frêle créature, qui renaît soudain papillon joyeux. Et depuis lors, la chenille du mûrier se file une enveloppe blanche d'où elle sort papillon.

Sous l'Empire, les Romains commencèrent à *introduire la soie dans les vêtements*, tels que la Dalmatique; mais ce ne fut que sous l'empereur Héliogabale que *pénétra* l'usage de faire des habits entièrement en soie, et encore l'usage de ces habits fut-il réduit aux maisons sénatoriales. Mais la soie blanche

était alors d'un prix exorbitant, 620 francs de notre monnaie, et lorsqu'on parlait de soie teinte avec la pourpre de Tyr, elle coûtait plus de 9,000 francs la livre.

Des Romains, l'usage de la soie passa aux nations du Nord, et, dans des tombeaux germains de l'époque mérovingienne, on a trouvé des lambeaux d'étoffes de soie. Le tombeau de Childéric, découvert à Tournay en 1653, en est un exemple. Les Francs imitèrent les Gaulois et firent broder de soie leur tunique de dessus. Malgré la simplicité que Charlemagne ne cessa de prescrire, ses propres filles donnèrent l'exemple du luxe et se revêtirent de manteaux de soie.

Au moyen âge, les Croisades, en étendant prodigieusement le commerce avec les peuples de l'Orient, augmentèrent la consommation de la soie, qui dès lors se présente sous les formes et les noms les plus variés. On ne la produit pas encore en France; mais déjà les seigneurs la font tisser dans leurs châteaux et sous leurs yeux.

Au treizième siècle, les draps et surtout les fourrures ont la grande faveur, et cependant la consommation de la soie s'accroît encore. C'est l'Italie qui fournit la plus grande partie des étoffes et toute la soie grège, mais il se forme déjà des ateliers, et à Paris, une corporation de tisseurs de draps de soie obtient l'autorisation d'exercer cette industrie.

C'est au quatorzième siècle que la France commença à connaître les mûriers et les chenilles qui produisaient la soie. Les cocons furent introduits par l'évêque de Fréjus qui, en 1311, en envoya au pape Clément V, alors en résidence à Avignon. Pour les mûriers, ils furent importés, dans la seconde moitié du siècle, par des seigneurs qui avaient suivi Charles VIII en Italie.

Sous Henri II et Charles IX, l'emploi de la soie ne se répandit pas, grâce aux lois somptuaires mises en vigueur. Mais sous Henri III, Catherine de Médicis tenta de favoriser l'extension de cette branche de commerce; elle fit planter des mûriers et réussit toujours à élever la chenille. Malheureusement l'effet de cette bonne volonté fut annulé par les guerres continuelles dans lesquelles la France était alors engagée.

Sous Henri IV, la pacification se fit, et malgré les répugnances de Sully, qui voulait proscrire le luxe, le roi encouragea l'industrie naissante. Les essais de Catherine de Médicis furent repris; Lyon put lutter avec l'Italie; Tours commença sa fabrication de taffetas; et Paris fournit les étoffes d'ameublement. Ce fut pour alimenter cette industrie, qui eût son siège au Louvre, que fut créé le Jardin des Plantes, non pour élever des vers-à-soie; mais pour produire des fleurs exotiques destinées à servir de modèles aux dessinateurs. Ce ne fut qu'en 1626 que Guy Labrosse en fit un Jardin botanique pour les élèves en médecine.

Dès cette époque, la France est en possession de cette industrie, qu'elle devait mener si loin et qui devait enrichir tant de villes. A partir d'Henri IV, l'emploi de la soie subit encore bien des variations; mais, sauf pendant une courte période de la Révolution, elle ne fut jamais abandonnée complètement.

Aujourd'hui, la fabrication des étoffes de soie est encore une source de richesse pour quelques villes, telles que Lyon, Saint-Étienne, etc; malheureusement le ver-à-soie a été frappé d'une maladie dont on n'a pas encore triomphé, et qui nous rend tributaires, soit pour les œufs de vers, soit même pour les soies grèges, de l'Italie et des pays originaires de cet insecte.

COMMUNICATIONS

MOTS CARRÉS.

N° 1.

CANARD
AVISEE
NINIVE
ASILES
REVERS
DEESSE

N° 2.

FORTIN
OBEIRA
RENTER
TITANS
IRENEE
NARSES

Communications: Fleur des Bois, n° 1. — Jeanne et Marie de C, n° 2.

TRIANGLES.

N° 1

POMERANIE
ORIGINEL
MINARET
EGAREE
RIRES
ANEE
NET
IL
E

N° 2

PEPINIERE
EMINENTE
PINTADE
INTONE
NEANT
INDE
ETE
RE
E

N° 3

FRAMBOISE
RESOUDRE
ASTURIE
MOULIN
BURIN
ODIN
IRE
SE
E

N° 4

PRESIDENT
RECIDIVE
ECONOME
SINGLE
IDOLE
DIME
EVE
NE
T

Communications: Robert Le Mareschal, n° 1. — Aubépine rose, n° 2. — Petite Jeanne, Nantes, n° 3. — Grain de Sel, n° 4.

LOSANGES.

N° 1.

C
CAP
CAPET
CAPITAL
CAPITULAI
CAPITULAIRE
PETULANTE
TALANCE
LAITE
IRE
E

N° 2

T
SAC
SABOT
SAMARIE
TABATIERE
CORINNE
TIENS
ERE
E

N° 3

S
CEP
SAMOS
CAPITAL
SEMIRAMIS
POTAMOS
SAMOS
LIS
S

N° 4

C
CIL
SEMIS
CELESTE
CIMETIERE
LISIERE
STERE
ERE
E

N° 5

D
LIS
DANAE
LAMOTTE
DINOCRATE
SATRAPE
ETAPE
ETE
E

Communications: Un Lycéen, une Lycéenne et Chamois, n° 1. — Nous Deux, n° 2. — Charlotte Carette, n° 3. — Le Solitaire, n° 4. — Princesses Antonina, Élise, Olga et Barbe Troubetzkoy, n° 5.

MOTS CARRÉS.

N° 1.

MARTEL
AVERTI
REVERA
TREPAN
ETRAVE
LIANES

N° 2.

JOSEPH
ORACLE
SABRER
ECROUS
PLEURE
HERSER

N° 3.

SALADE
ADORER
LONGIN
ARGOTE
DEITES
ERNEST

N° 4.

ADONIS
DIRECT
ORBITE
NEIGER
ICTERE
STERES

Communications: Angélie et Paul de L, n° 1. — Marie de Mondadon, n° 2. — Miss Salpêtre et Marie-Joséphe, n° 3. — Aubépine rose, n° 4.

TRIANGLES.

N° 1.

CHARLATAN
HALEINES
ALLEGER
REELUE
LIGUE
ANEE
TER
AS
N

N° 2.

CROCODILE
RIVALITE
OVIPARE
CAPOUE
OLAUS
DIRE
ITE
LE
E

N° 3.

EVENEMENT
VIVACITE
EVAPORE
NAPHTE
ECOTE
MIRE
ETE
NE
T

N° 4.

ASTRAGALE
SCRUPULE
TRAITEE
RUINES
APTES
GUES
ALE
LE
E

Communications: ?, n° 1. — Fleur, n° 2. — La Silencieuse, n° 3. — Charlotte Carette, n° 4.

LOSANGES.

N° 1.

C
COL
COLAS
COLOMBO
COLOMBINE
LAMBERT
SBIRE
ONT
E

N° 2.

N
CET
PAVER
CARRIER
NEVRALGIE
TEILLAS
REGAL
RIS
E

N° 3.

S
CEP
DAMAS
CAPITAL
SEMIRAMIS
PATAGON
SAMOS
LIN
S

N° 4.

R
SES
TABAC
SAPEURS
REBELLION
SAULIEU
CRIER
SOU
N

Communications: Brise de mer, n° 1. — Grain de Sel, n° 2. — Flordilino, n° 3. — L'Exilée, n° 4.

CHARLES JOLIET.

Hoffmann, Adm.-Direct. des Imprimeries réunies, A, rue Mignon 2, Paris

N° 539 31 MARS 1883

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er décembre et du 1er juin

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

CORRESPONDANCE

CORRESPONDANCE

AVEC LES LECTEURS

—

CONCOURS MENSUELS

PRIX ET DIPLOMES

Les *Prix* et les *Diplômes* des *Concours mensuels* de 1881-1882, du 28e au 40e *Concours* inclusivement, sont expédiés.

AVIS

Nous rappelons pour mémoire qu'il est toujours répondu, dans la CORRESPONDANCE avec les lecteurs, aux renseignements particuliers qu'ils ont à nous demander. Le *Journal de la Jeunesse* sera pour eux un guide sûr et éclairé, et nous nous ferons un plaisir de leur donner des explications sur tous les sujets qui les intéressent; mais, sauf exception, il ne peut être fait de réponse par la poste.

MÉTHODE GÉNÉRALE

La Méthode générale complète POUR LE DÉCHIFFREMENT ET LA SOLUTION DES PROBLÈMES ET QUESTIONS DU SUPPLÉMENT HEBDOMADAIRE, *contenant le* **Règlement des Concours mensuels** *et le* **Règlement du Supplément,** *est expédiée* franco *à toutes les personnes qui en font la demande par* Lettre affranchie *ou* Carte postale.

COMMUNICATIONS

Nous rappelons à nos Correspondants qu'il ne peut être inséré de *Communications particulières*. Les *Communications* font partie des Sujets proposés dans les *Concours mensuels*, qui en règlementent l'envoi, et celles qui sont publiées sont extraites des Compositions des Concurrents.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES

RAPPEL

SUPPLÉMENT

24 Février 1883. — N° 332.

Hermance. — Pie du Tage.

(*) La Reproduction et la Traduction du *Supplément* sont formellement interdites.

DEMANDES PARTICULIÈRES

EN SONGEANT A MONGUERLHE. — La Composition, *Les Petits Musées* fait partie de l'ensemble du *Concours de Pâques*. — Oui.

VIOLETTE DE PARME. (*Mâcon.*) — Nous donnerons notre avis sur cet envoi dans la *Correspondance avec les Lecteurs*, et il est inutile d'envoyer des timbres-poste.

M. R. — Les anciens *Suppléments* sont épuisés. L'Administration remplace volontiers gratuitement un ou plusieurs *Suppléments*, quand ils existent; mais une Collection de *Suppléments* ne peut être vendue qu'avec les Numéros du Journal, et non séparément. — Oui.

UNE HIRONDELLE. — Nous ferons une recherche. Une Mention est inscrite. Prière d'envoyer le brouillon ou une copie de la Composition.

MADELEINE DE SAVIGNIES. — Un envoi unique, sur un Cahier, ou sur des Feuillets séparés et attachés ensemble, à volonté. Tous les *Problèmes et Questions* et la Composition écrite, *Les Petits Musées*, forment l'ensemble du *Concours de Pâques*.

ALEXIS RAMÉ. — Lafaye, *Dictionnaire des Synonymes*, in-8°, 23 francs, *broché*, 27 fr. 50 c, *relié*, et Sommer, in-32 *cartonné*, 1 fr. 80 c.

ANNA ET NÉOMISE. — 1° Voir l'Article 6 du *Règlement des Concours mensuels*. — 2° Cela serait contraire aux usages de l'Administration.

UN GRAIN DE CAFÉ. — L'ensemble des *Problèmes et Questions* — Les *Demandes particulières* sur une *Feuille à part*, sous la même enveloppe.

CHARLOTTE G. — Voir l'explication donnée sur la Notation des Échecs dans la *Correspondance avec les Lecteurs* du *Supplément* précédent. — La *Méthode générale* est expédiée.

MARIE HIRTZ. — 1° Nous ne connaissons pas d'ouvrage complet, spécialement consacré aux *Devises*, mais il existe de nombreux ouvrages sur le *Blason*, qui peuvent être utilement consultés. — 2° Il faut que l'ensemble du *Concours de Pâques* soit bien traité pour que la Composition soit classée dans les premières. — 3° Nous demanderons ce renseignement et nous le transmettrons dans la *Correspondance avec les Lecteurs*.

VELLÉDA. — 1° Nous n'avons plus cette Composition du 44e *Concours*. — 2° Nous donnerons l'avis demandé, après le classement, dans la *Correspondance avec les Lecteurs*. — 3° A volonté.

MYSTÈRE. — S'adresser au directeur du journal qui a publié cet ouvrage en 1879. Nous ne savons pas s'il a été édité.

FRANCE. — 1° Il est difficile d'indiquer un ouvrage historique à la portée d'un enfant de dix ans. On peut citer Thiers, Norvins, Marco Saint-Hilaire, etc. Les ouvrages anecdotiques ont généralement le défaut de n'être pas d'une grande exactitude. — 2° On trouvera toutes les indications dans le Catalogue de la Librairie Hachette et Cie.

UN ALOÈS D'ALGER. — La *Méthode générale* e[st] expédiée et renferme toutes les indications deman[dées].

MARTHE BENOIT. — Oui.

LOUIS VALLERA. — 1° Le Numéro est expédié. — 2° Une Composition unique. — 3° Voir, dans la *Méthode générale*, la Note relative aux *Communications*.

ELLEBASI. — 1° Voir le *Rappel du 44e Concours mensuel* dans le *Supplément* précédent. Cette Composition ne nous est parvenue qu'après la clôture du *Concours*. — 2° Il suffit d'une seule *Solution* juste. — La *Mode illustrée*, Librairie Firmin Didot, Paris, 56, rue Jacob. Le prix varie selon les différentes éditions du Journal.

J. B. (*La Flèche.*) — L'Administration du Journal a fait le nécessaire. — Les *Solutions* à part. — Prière de modifier le Pseudonyme.

PENDRAGON. — L'Administration du Journal a fait le nécessaire. Il n'y a rien à payer.

JULIETTE BLOCH. — Demander le Catalogue des éditeurs Furne et Jouvet, 5, rue Palatine, Paris, et Marpon et Flammarion, 26, rue Racine, Paris.

FRANCE ET PATRIE. — Oui, *Atlas manuel*, 3e livraison, 3 francs.

PAGANEL. — Nous demanderons ce renseignement et nous le transmettrons dans la *Correspondance avec les Lecteurs*.

MARIE DU DOLMEN. — Le Problème est régulier.

LE CHAT DE LA MÈRE MICHEL. — Même avis.

LES CINQ FAUVETTES. — Même avis.

ANGÉLIE ET PAUL DE L. — Par exception, oui.

P. A. B. — Ce Pseudonyme peut être adopté. — Voir, dans la *Méthode générale*, la Note relative aux *Communications*. Le Problème envoyé est irrégulier et ne figure qu'en partie la *Marche du Cavalier*.

DEUX JUMELLES. — Il est inutile de réexpédier les ouvrages envoyés. Nous prenons note pour un prochain envoi.

MIMI. — Le Numéro est expédié. — Voir, dans la *Méthode générale*, les Articles 4 et 6 du *Règlement des Concours mensuels*. — Les Compositions sont à l'examen.

J. L. J. — Quand les Indications ne sont pas jointes à l'envoi et sont expédiées à part, il suffit de reproduire le titre du sujet traité, avec une indication qui permette de raccorder la Fiche à l'envoi. Au cas particulier, l'avis aurait dû porter : la Date et le Numéro du *Concours*, le Nom, l'Adresse et les Initiales, n° 4, Pélerine à Capuchon, grise bordée de rouge. — La Mention est inscrite.

YVONNE SIREDEY. — La Mention est inscrite.

(A continuer.)

SOLUTIONS ET COMMUNICATIONS

SOLUTIONS EXPLICATIVES

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

—

USAGES MONDAINS.

LA PAVANE.

La *Pavane*, selon certains auteurs, qui fut une grande nouveauté au seizième siècle, vient de Padoue ; elle s'est appelée d'abord la *Padouane*. Suivant d'autres, son origine serait espagnole et un peu plus ancienne. L'inventeur serait tout simplement Fernand Cortez, le conquérant du Mexique. Ce qui est certain, c'est que l'historien ou le descripteur de cette danse célèbre fut un chanoine. Tout est extraordinaire en cette *Pavane*.

La Pavane était une basse danse, ce qui veut dire qu'elle s'exécutait sans mouvements indiscrets et qu'elle allait sur une cadence noble.

« Elle sert, dit le chanoine, aux roys, princes et seigneurs graves, pour se montrer en quelque jour de festin solennel avec une gravité posée, ainsi qu'aux demoiselles, avec une contenance humble, les yeux baissés. Les roynes, princesses et dames accompagnaient les grandes queues de leurs robes abaissées et traînant, quelquefois portées par demoiselles. Et sont lesdites Pavanes jouées par haubois et sacquebutes, et la font durer jusqu'à ce que ceux qui dansent aient circulé deux ou trois tours de danse, si même ils n'aiment la danse par marches et démarches. On se sert aussi de ces Pavanes, quand on veut faire entrer en une mascarade, chacun triomphant, dieux et dames, empereurs et roys pleins de majesté.

» La *Pavane* se dansait et se jouait quand on menait épouser en face de la sainte Église une fille de bonne maison, et quand ils conduisent les prêtres, les bâtonniers et les compères de quelque confrérie.

» Elle consistait à faire une espèce de roue, en se regardant, avec la cape et l'épée pour les cavaliers ; pour les dames, avec la queue de leur robe, et se composait de trois mouvements alternants. Le premier, débutant par une révérence, impliquait une basse danse ; le second, une reprise de cette évolution ; le troisième, un pas de branle suivi d'un congé.

» La *Pavane* fit fureur au seizième siècle, tant dans notre pays qu'à l'étranger. Marguerite de Valois, dite la plus suave dame du monde et la meilleure danseuse de l'Europe, au témoignage de ses contemporains, excellait particulièrement dans la « la saltation » préférée de Thoinot Arbeau. C'était à tel point, que Don Juan d'Autriche vint incognito tout exprès des Pays-Bas à Paris, pour voir la Marguerite des Marguerites dans ce divertissement. « Il en fut émerveillé, jusqu'à ne l'oublier oncques de sa vie, » déclare un chroniqueur du temps. Philippe II fut également un amateur distingué de la *Pavane*. Il s'y signala dans une splendide réception que lui firent, en 1561, à Trente, les Pères du Concile. »

—

LES REPAS.

De tout temps, le repas a joué un rôle prépondérant dans la société humaine. L'axiome qu'Harpagon voulait faire inscrire en lettres d'or : « Il faut manger pour vivre, » est de la plus stricte vérité. Celui que Brillat-Savarin a écrit en tête de sa *Physiologie du goût* : « Les animaux se repaissent, l'homme mange, l'homme d'esprit seul sait manger, » indique la recherche que l'homme a été conduit à introduire progressivement dans cette fonction capitale, à mesure qu'il s'est éloigné des coutumes primitives.

Tant que les hommes restèrent à l'état sauvage, ils n'eurent d'autre souci que de satisfaire leurs appétits physiques les plus pressants ; mais quand ils eurent senti instinctivement la nécessité de se rapprocher les uns des autres, leur alimentation se ressentit de ce commencement de civilisation. Les mets sont encore grossiers, mais plus variés. L'Iliade et la Bible nous donnent les détails de ces repas, où l'homme ne cherchait encore qu'à assouvir sa faim. Des quartiers de viande rôtis sur des charbons ardents, assaisonnés de gros sel, quand on en avait, et servis aux convives par membres entiers, tels étaient, avec les légumes et les poissons cuits à l'eau, les seuls mets connus. Encore les viandes et les poissons cuits à l'eau sont-ils postérieurs à l'époque homérique. Le sel est même pour Homère et ses contemporains quelque chose de divin et de sacré; les fruits et le lait durci en fromage apportent seuls, entre les mets, quelque diversité. Les vins étaient de différentes sortes ; on connaissait le prix qu'ils acquièrent en vieillissant ; Nestor est cité pour avoir des vins de onze ans.

Bien postérieurement à Homère, le brouet des Lacédémoniens, composé de viande de porc coupée en petits morceaux dans de la saumure et du vinaigre, ne s'éloigne pas de la simplicité primitive. Mais déjà les Grecs mettaient dans leurs repas une certaine recherche ; ils mangeaient à des heures déterminées et chaque repas avait un nom différent: Repas du matin, déjeuner ; repas de la méridienne, dîner ; repas du soir, souper. Les convives étaient asssis d'abord ; un peu plus tard, ils furent couchés, mode qui s'introduisit vers le ve siècle avant l'ère chrétienne.

Ce fut du temps de Périclès que l'art culinaire atteignit, à Athènes, son plus haut degré de raffinement. Alcibiade et la jeunesse dorée de la cité de Minerve consommaient tout ce que la Grèce produisait de plus exquis en fait de gibier, le tout habilement apprêté et arrosé par les vins capiteux de Rhodes et de Chypre.

Les Romains poussèrent le luxe de la table jusqu'à sa plus haute expression. Ils avaient, comme les Grecs, trois repas. Tout ce qui put piquer le goût fut essayé comme assaisonnement. On goûta de tout, dit Brillat-Savarin, depuis la cigale jusqu'à l'autruche. L'univers fut mis à contribution par les armées et les voyageurs. A la décadence, la recherche et le luxe n'eurent plus de bornes ; on vit servir des mets composés de 500 ou 600 cervelles d'autruche. » Vertot dit que Jules César mangeait quelquefois en un seul repas le revenu de plusieurs provinces. Vitellius en faisait quatre par jour, et dans ceux qu'il faisait chez ses amis, on ne dépensait jamais moins de 10,000 écus. Héliogabale traita douze de ses amis d'une façon extraordinaire ; il leur fit donner à chacun des animaux vivants de l'espèce de ceux qui avaient été servis, et il voulut qu'ils emportassent tous les vases de cristal, d'or et de pierreries dans lesquels ils avaient bu.

Les invasions vinrent mettre fin à ces excès. Les repas des Celtes, au rapport de Posidonius, étaient d'une simplicité extrême. Le monde retournait aux mœurs primitives décrites par Homère.

Si l'on en croit Diodore de Sicile, les Gaulois employaient pour sièges des peaux de loup et des peaux de chien ; puis vinrent les sièges et les escabeaux de bois qu'on couvrait d'un tapis. Bientôt les sellettes et les escabelles furent remplacées par des bancs, surtout lorsqu'on donnait un festin de cérémonie, et c'est de là qu'est venu le mot *banquet*. Henri III est le premier qui introduisit des fauteuils, pour les souverains seulement.

Saint Rémi laissa par testament à ses héritiers une table d'argent avec figures. Charlemagne, au rapport d'Eginhard, en fit faire trois d'argent massif. Certainement on n'avait des tables aussi riches que pour les exposer aux regards ; mais il est constant que dès cette époque on connaissait les nappes et on s'en servait.

Du xe au xive siècle, les repas gardèrent leur primitive simplicité; le luxe pourtant pénétrait peu à peu. La salle à manger était vaste et spacieuse, les murs en étaient décorés de tapisseries et le parquet couvert de nattes tressées ou de fleurs. La table se trouvait au milieu et, à l'extrémité, le dressoir, appelé buffet au xve siècle, et crédence au xvie. Chaque convive avait devant lui une assiette d'argent ou de faïence ; à côté était ce qu'on a appelé coupe, hanap, estamore, quart, etc. Le couteau fut d'abord le seul instrument employé, car les fourchettes sont d'invention relativement récente. Le service se dressait symétriquement.

La rédaction d'un menu est la partie théorique d'un repas. Le célèbre Carême possédait sous ce rapport un talent tout particulier ; il a modifié complètement tout l'ancien style dans son *Pâtissier royal parisien*, ouvrage dans lequel les entrées et les entremets sont figurés tels qu'ils doivent être disposés sur la table.

Quelques écrivains se sont fait, à côté de Carême, une légitime réputation dans l'art de dresser un menu ; nous citerons surtout Brillat-Savarin et Grimod de la Reynière, deux gloires gastronomiques du xviiie et du xixe siècle.

—

CURIOSITÉS.

LES SEPT MERVEILLES DU MONDE.

Les anciens ne s'accordaient pas sur les *Sept Merveilles du Monde*. Si on comptait celles qu'énumèrent les auteurs, on en trouverait douze ou quinze. Cependant on donne plus généralement cette qualification aux suivantes : Les Jardins de Sémiramis, les Pyramides d'Egypte, la Statue de Jupiter Olympien, le Colosse de Rhodes, les Murs de Babylone, le Temple de Diane à Éphèse, le Tombeau de Mausole. On ajoute ordinairement à ce nombre le Phare d'Alexandrie.

Les Jardins de Sémiranis.

Ces Jardins étaient placés sur des terrasses supportées par des voûtes et des colonnes; les eaux, élevées par des machines hydrauliques, y entretenaient la fraîcheur des fleurs et des arbres dont elles étaient couvertes. La prise de Babylone par Darius porta un coup fatal à cette antique capitale de l'Assyrie. Elle ne cessa de déchoir jusqu'à l'époque où Séleucus-Nicator fortifia Séleucie. Du temps de Strabon, elle était en grande partie déserte, et sa rivale avait hérité de son importance. A l'époque de la conquête du deuxième empire Perse par les Arabes, les constructions qui soutenaient les Jardins de Sémiramis tombaient en ruines. L'œuvre de destruction des siècles a été si grande, qu'aujourd'hui on n'est pas bien d'accord sur l'emplacement même où s'élevait Babylone.

Les Murs de Babylone.

Les mêmes causes ont fait disparaître les Murs de Babylone. Ainsi que les jardins, ils furent construits par la reine Sémiramis, environ deux mille ans avant l'ère chrétienne. Ils avaient cent portes d'airain. Leur hauteur était de deux cents pieds, leur largeur de cinquante; deux chars, dix, d'après certains auteurs, pouvaient passer de front sur la plate-forme représentée par leur épaisseur. Darius, irrité de la révolte des Babyloniens et de la résistance opiniâtre qu'ils lui avaient opposée, après la réduction de leur ville, en fit abattre les murailles et les cent portes.

Pyramides d'Egypte.

Les plus grandes Pyramides, celles de Ghisé, sont encore debout. Méhémet-Ali avait eu l'intention d'employer au barrage du Nil les immenses pierres de taille dont elles sont formées; les ingénieurs français lui firent abandonner ce projet. Autour de ces immenses monuments, s'élèvent des pyramides plus petites, qui servent de tombeaux, comme les premières. D'autres ont été détruites par les Arabes, qui ont fouillé les sépultures dans l'espoir d'y trouver des objets précieux. Malgré cette dévastation, le nombre de momies qu'on y trouve est encore considérable, et s'explique par le respect religieux que les anciens Égyptiens avaient pour leurs morts, et par le soin avec lequel ils ensevelissaient et conservaient les corps.

La Statue de Jupiter Olympien.

Cette statue de Phidias était dans le Temple d'Olympie, dont on a découvert, il y a quelques années, les débris ensevelis sous le sol, exhaussé par les alluvions annuelles de l'Alphée. L'ancien pavé en mosaïque et le marbre noir qui, selon Pausanias, servait à supporter la statue, ont été retrouvés. Quant à la statue elle-même, on ne pouvait avoir cette espérance. « En effet, dit M. de Pouqueville dans son *Histoire de la Syrie ancienne*, un Colosse d'or, d'ivoire et de pierres précieuses, qui n'avait pas moins de quarante-cinq pieds de hauteur, ne pouvait échapper d'une part à la cupidité, de l'autre à la proscription générale des idoles, lors de la chute du culte hellénique; trop d'intérêts et de passions conspiraient à l'envi pour détruire le Jupiter Olympien. »

Le Colosse de Rhodes.

On donnait ce nom à une statue d'Apollon en airain, haute de soixante-dix coudées, cent vingt pieds. Elle avait été élevée par le sculpteur Clarès, de Lendos, élève de Lysippe, dans le quatrième siècle avant notre ère. Le Colosse fut renversé cinquante-six ans après son érection par un tremblement de terre, en 282. On rapporte que plusieurs siècles après, ses débris couvraient encore le sol, et qu'ils furent vendus par les Arabes à un juif d'Édesse qui en chargea neuf cents chameaux.

Le Temple de Diane à Ephèse.

Ce Temple avait quatre cent vingt-cinq pieds de long sur deux cent vingt de large; sa voûte, haute de soixante pieds, était supportée par cent vingt-sept colonnes d'ordre ionique. Il fut brûlé par Erostrate, le jour même, dit-on, où naquit Alexandre-le-Grand. Erostrate espérait, par cet acte insensé, rendre son nom immortel. Il est triste d'ajouter qu'il y réussit, et que ce fou n'a pas d'autre titre à la célébrité.

Le Tombeau de Mausole.

Le Tombeau élevé par Artémise à la mémoire de Mausole, roi de Carie, son époux, avait été construit par les plus grands architectes de l'antiquité. L'édifice était surmonté d'une magnifique pyramide sur laquelle était placé un char attelé de quatre chevaux. Ce monument fut converti en forteresse par les Chevaliers de Saint-Jean, lorsqu'ils s'établirent à Rhodes. Ils donnèrent à cette forteresse, qui subsiste encore et qui renferme des sculptures très précieuses, le nom de Castel San-Pietro, et en espagnol San-Pedro, dont les Turcs ont fait, par corruption, Bedro, puis Boudroum.

Le Phare d'Alexandrie.

Ce Phare construit par l'architecte Sostrate le Cnidien, sur l'ordre de Ptolémée-Soter, était formé de plusieurs étages voûtés, au-dessus desquels s'élevait une lanterne où l'on allumait des feux pour guider les navigateurs à l'entrée du port d'Alexandrie. Il fut probablement détruit en partie à l'époque où Amrou s'empara de la ville, après un siège de quatorze mois, et lorsqu'il ordonna d'abattre toutes les fortifications. Il entrait dans les vues du conquérant de donner à une ville nouvelle toute l'importance de l'ancienne capitale de l'Égypte, et il ne négligea rien pour ruiner Alexandrie. Cependant au douzième siècle de notre ère, il restait encore cent cinquante coudées des constructions du Phare. Il n'en subsiste aujourd'hui aucun vestige.

COMMUNICATIONS

TRIANGLES

N° 1.

LAMARTINE
ADELAIDE
MEMOIRE
ALOSES
RAIES
TIRS
IDE
NE
E

N° 2.

ADORATION
DEBITONS
OBOVALE
RIVALE
ATALA
TOLE
INE
OS
N

Communications : Miss Salpêtre et Marie-Josèphe, n° 1. — Marguerite Belèze, n° 2.

LOSANGES.

N° 1

R
CEP
RAMES
CAMBRAI
REMBRANDT
PERALTA
SANTE
IDA
T

N° 2

B
MER
VOLEE
MORILLE
BELISAIRE
RELAPSE
ELISA
ERE
E

N° 3

P
SEL
PARIS
SARIGUE
PERIGUEUX
LIGUEUR
SUEUR
EUR
X

N° 4

P
MAS
PORTE
MOUTARD
PARTITION
STATION
ERIOX
DON
N

Communications : Fleur des Bois, n° 1. — Aubépine rose, n° 2. — Une jeune Sauvage des bords du Taurion, n° 3. — Trois Canotiers de l'Yères, n° 4.

PARALLÉLOGRAMMES.

N° 1.

ELISA
ALICE
ENCRE
DEGRE
SOEUR

N° 2.

PEROU
MARIN
MARIS
CALME
MELEÉ

N° 3.

ALICE
ISERE
ELISA
FRONT
PIETE

N° 4.

SERIN
MATIN
SACRE
MITRE
MAREE

N° 5.

TUNIS
SOREL
MAINS
MALLE
FANEE

N° 6.

VERSO
VELUE
MANIE
VASTE
MUSEE

N° 7.

NANON
ZENON
VERON
NERON
CARON

N° 8.

MILAN
GABES
PARIS
HARAS
GALET

N° 9.

CATON
SOLON
TIRET
MIRER
SILEX

N° 10.

CESAR
TENIR
LIVIA
SATIN
LESER

Communications : Gabrielle et Jeanne Albigny, n° 1. — Robert Le Mareschal, n° 2. — Jeanne et Marie de C., n° 3. — Une Friture, n° 4. — Pervenche et Reine des Prés, n° 5. — La Silencieuse, n° 6. — Grain de Sel, n° 7. — Aubépine rose, n° 8. Pierre Rapp, n° 9. — Aubépine rose, n° 10.

CHARLES JOLIET.

Hoitteroz, Adm.-Direct. des Imprimeries réunies, A, rue Mignon 2 Paris

N° 540 7 AVRIL 1883

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er décembre et du 1er juin

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

CORRESPONDANCE AVEC LES LECTEURS

AVIS

Nous rappelons pour mémoire qu'il est toujours répondu, dans la CORRESPONDANCE avec les lecteurs, aux renseignements particuliers qu'ils ont à nous demander. Le *Journal de la Jeunesse* sera pour eux un guide sûr et éclairé, et nous nous ferons un plaisir de leur donner des explications sur tous les sujets qui les intéressent; mais, sauf exception, il ne peut être fait de réponse par la poste.

MÉTHODE GÉNÉRALE

La Méthode générale complète POUR LE DÉCHIFFREMENT ET LA SOLUTION DES PROBLÈMES ET QUESTIONS DU SUPPLÉMENT HEBDOMADAIRE, *contenant le* Règlement des Concours mensuels *et le* Règlement du Supplément, *est expédiée* franco *à toutes les personnes qui en font la demande par* Lettre affranchie *ou* Carte postale.

COMMUNICATIONS

Nous rappelons à nos Correspondants qu'il ne peut être inséré de *Communications particulières*. Les *Communications* font partie des Sujets proposés dans les *Concours mensuels*, qui en règlementent l'envoi, et celles qui sont publiées sont extraites des Compositions des Concurrents.

CONCOURS MENSUELS

RAPPEL

44ᵉ Concours.

Une Histoire de Revenant

Première mention.

Alexandre Lattry. — Catherine Lattry. — Erato Lattry.

CONCOURS MENSUELS

45ᵉ CONCOURS

Les résultats du 45ᵉ CONCOURS MENSUEL, *Prix* et *Mentions*, seront publiés dans le prochain *Supplément* du 14 Avril, N° 339.

AVIS

Nous rappelons aux Concurrents que les Compositions qui ne rempliront pas toutes les conditions du Règlement des Concours mensuels *ne pourront être classées, sauf par exception motivée, et après avis du Conseil de rédaction.*

SUJETS PROPOSÉS.

N° 1.

COMPOSITION ÉCRITE

Un Poisson d'Avril.

Narration ou Lettre.

N° 2.

Les Volcans.

Étude géographique.

N° 3.

Un Dessin.

(A volonté.)

N° 4.

Un Ouvrage de broderie anglaise.

Il sera décerné, pour chacun des quatre sujets proposés, *Deux Prix* et *Deux accessits.*

1ᵉʳ PRIX. — Ouvrage illustré de 25 fr.

2ᵉ PRIX. — Ouvrage illustré de 15 fr.

1ᵉʳ ACCESSIT. — Ouvrage illustré de 8 fr.

2ᵉ ACCESSIT. — Ouvrage illustré de 8 fr.

Adresser les Lettres, Cartes postales, Papiers d'affaires et Envois :

A MONSIEUR LE SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION
DU JOURNAL DE LA JEUNESSE
PARIS
79, Boulevard St-Germain, 79.

DEMANDES PARTICULIÈRES

AVIS

Le manque d'espace ne nous permet pas d[e] publier aujourd'hui les Réponses aux Demand[es] particulières.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

SUPPLÉMENT

7 Avril 1883. — N° 338.

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

— 10 — V563307W2 — 72 — W8736[illegible] A2 — V03 — 0 — X90VV29 — X894 — 24 — 385Y274 — Z063 — 0 — X90VV2[illegible] — H5342

Communication : Trois Canotiers de l'Yères.

PROBLÈMES POINTÉS.

L'a***** d** e****** e** l'o****** d** m****

Communication : Deux Jumelles.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

L — vrt — l — vrt — dst — l — gr[illegible] — Prdhmm — pr — bn — vvr — *c-bs — nn — c — n*st — ps — *ssz — cr — d — fm — l — vrt — lss — mrr — *n — hmm — vl — rpnd — qlq*n — pr[illegible] — vs — *ngrssz.

Communication : ?

VOYELLES.

*e — **a*ai* — *oi** — à — *a — *ai*é — *ou***e — e* — *u**o**e — *ou*e* — **o*e*; — *a — *o***a a**e — oi*i*e*é — *e — **e**e — *u — u* — *i* — *e — *o*e*

Communication : Deux Jumelles.

VERSIFICATION

Dans sa première fleur et riante était la terre, le jour encore avait cette même lumière qui couronna les hauteurs du ciel embelli, quand de ses doigts créateurs Dieu la fit tomber. Rien n'avait altéré la nature dans sa forme, et l'architecture immense des monts réguliers par des degrés égaux jusqu'aux cieux s'élevait, sans que rien eût brisé les anneaux de leur chaîne. Plus féconde, sous ses dômes la forêt ombrageait les royaumes gracieux des fleurs et des plaines; le cours des fleuves à la mer était réglé dans un ordre parfait qui n'était pas troublé ; jamais sous le feuillage, un voyageur n'aurait rencontré l'émail du coquillage loin des flots, et son palais de cristal la perle habitait. Dans l'élément natal restait chaque trésor, sans jamais enfreindre la défense céleste, et du monde la beauté attestait son enfance ; tout suivait son premier penchant et sa douce loi, tout était encore pur ; mais méchant était l'homme.

LE FIL D'ARIANE

MARCHE DU CAVALIER

sais	deux	ait	de	un	eurs	ndre	cha
voul	poing	it	vol	ve	nos	pour	se
evé	qui	coups	que	ma	a	mpi	ta
tro	le	itre	ne	que	et	bat	ron
on	enl	tta	voul	ive	ibo	ndis	ons
utre	se	arr	al	ient	ait	un	ta
ndre	larr	ient	der	l'un	isi	son	le
à	l'a	défe	ème	gea	gar	ient	tro

Communication : Deux Papillons de Belleroche.

VERS A TERMINER.

Combien j'ai douce———
Du joli lieu de ma———
Ma sœur, qu'ils étaient beaux ces———
De———

O mon pays, sois mes———
———

Te souvient-il que notre———
Au foyer de notre———
Nous pressait sur son cœur———
Ma———
Et nous baisions ses blancs———
Tous———

Ma sœur te souvient-il———
Du château que baignait la———
Et de cette tant vieille———
Du———
Où l'airain sonnait le———
Du———

Te souvient-il du lac———
Qu'effleurait l'hirondelle———
Du vent qui courbait le———
———
Et du soleil couchant sur l'———
Si———

Communication : Deux Jumelles.

USAGES MONDAINS.

LA CANNE.

Quelle est l'origine de la *Canne?*

Communication : Blanche Schwingrouber.

—

LANGAGE FRANÇAIS.

Quelle est l'origine de cette expression :

Donner une Taloche?

Communication : Pauline Bornet.

—

CURIOSITÉS.

N° 1.

Quelle est l'origine mythologique et légendaire de l'habitude qu'ont les chiens d'aboyer à la lune ?

Communication : Charlotte Carette.

N° 2.

Quel est l'inventeur du *Clavecin oculaire,* à l'aide duquel il composait des Opéras de couleurs, et en quoi consistait cet instrument ?

Communication : Brunette et Blondine.

—

MOYENS MNÉMONIQUES.

Quels sont les huit États-Unis dont les initiales forment le nom de :

FRANKLIN.

Communication : Les Elfes du Bois La Pierre.

—

ANAGRAMMES.

N° 1.

Peintre.

L'OR TE TIENT.

Communication : C. Ducol Pommier.

N° 2

Ville.

ON CHASSA LÉON. — U. R.

Communication : Marie de Mondadon.

—

DEVISES.

Ville française.

Probitas et Industria.

Communication : Petit Ver-à-Soie roubaisien.

—

RÉBUS.



Communication : Fleur.

LETTRES INCONNUES.

Ajouter deux mêmes Consonnes aux huit mots suivants, et former huit noms de Villes.

AÏ. HÉBÉ. BAÏA. AMEN.

ANNE. ARÈNE. SAINE. UNI.

Communication : Muguet des Bois et M. J. J.

—

CONTRAIRES.

Les Contraires des mots suivants formeront, par leurs initiales, un Proverbe de sept mots.

Pesant. — Sortir. — Départ. — Rural. — Sacrificateur. — Nier. — Lâcher. — Commander. — Neuf. — Toujours. — Souvenir. — Inutile. — Pleurer. — Roi. — Prodigue. — Critiquer. — Timidité. — Pauvre. — Lac. — Modestie. — Instruit. — Gaspiller. — Vacances. — Désespoir.

Communication : Marguerite et Berthe Emery.

—

ROVERBES A L'ENVERS.

N° 1. — Nul n'est préfet en son pays.

N° 2. — Tous les citoyens sont nigauds devant la loi.

N° 3. — Qui trop embrasse manque le train.

Communication : Le Solitaire.

—

MOTS CARRÉS.

1° — Défaut.
2° — Au Palais.
3° — Au couvent.
4° — Au cimetière.
5° — Historien latin.
6° — Terme du jardinage.

Communication : Fleur.

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

1° — Vertu.
2° — Qui a le titre.
3° — Ce que fera le fard.
4° — A la Halle aux grains.

Communication : Je, Tu, Elle, Château de la Pie.

TRIANGLES.

1° — Excès du chagrin
2° — Sceptre féminin.
3° — Esclavage.
4° — Impératif.
5° — Mot étranger.
6° — Dans un livre.
7° — Au Capitole.
8° — Pronom.
9° — Élément.

Communication : Louise de Saint-Pierre.



Quelle est la Scène historique représentée dans le dessin qu'on a sous les yeux ?

LOSANGES

1° — Consonne.
2° — Mot géographique.
3° — Pour les chevaux.
4° — Pour les liqueurs
5° — Contre la pluie.
6° — Pour les visites.
7° — Devant la porte.
8° — Au fusil et au pistolet.
9° — Voyelle.

Communication : Marguerite Belèze.

ACROSTICHES.

* INE *
* RKO *
* URA *
* UBL *
* IRO *
* VAR *

Communications : Les Elfes du Bois La-Pierre.

CROIX.

Deux généraux :

M R C H H A A E E U O

Communication : Fleur.

ÉNIGMES.

Je suis le premier à boire, le deuxième à m'abonner, le troisième à l'auberge, et le quatrième pour les problèmes.

Communication : Une Flâneuse d'Oyestreham.

CHARADES.

On ne renferme pas tous les jours mon premier ;
Dans la Franche-Comté se trouve mon dernier ;
Sur la glace en marchant, redoutez mon entier.

Communication : Geneviève de L.

LOGOGRIPHES.

Cherche dans mes six pieds, tu vois un empereur ;
Je deviens son tombeau en m'arrachant le cœur.

Communication : Marie de Mondadon.

MÉTAGRAMMES.

Huit fois, changez ma tête
Et, tour à tour, je suis
Le piège où mainte bête,
Homme ou poisson est pris
Un commun ustensile
De table, et ce qu'on voit
De cet objet utile
Faire le maladroit ;
Ce qu'est souvent la porte
Où se pressent valets
De peuple ou roi, n'importe,
On se redresse après.
Maman, du fils rebelle,
Qui nargue le cachot :
« Que voulez-vous, dit-elle,
Que je ?... (Cherchez le mot.)
Il faut bien que jeunesse,
Répond le bon curé,
Se (d'une rime en esse
Le mot n'est point paré.)
En science physique
Je signifie un corps,
Le peuple, en politique,
(Au pluriel alors.)
Il est temps qu'on enferme
La plume ; de conter
Elle est aussi (le terme),
Que vous de m'écouter.

COQUILLES AMUSANTES.

N° 1. — La reine prend sa bourse dans sa cotte d'or.

N° 2. — La brise n'a pas atteint le Finistère.

N° 3. — Il a vu la bête tracassée.

N° 4. — En revenant de la classe nous avons rangé les sapins et le lierre.

N° 5. — Les enfants jouent au sabre sur la place.

N° 6. — Les lames font du mal.

N° 7. — Il faut, autant qu'on veut, contester tout le monde.

Communications : Deux Jumelles, n° 1. — Une Exilée d'Orléans, n° 2. — Angélie et Paul de L. n° 3. Marie G. de la Blanchardière, n° 4. — Petit Ver-à-Soie roubaisien, n°s 5, 6. — Hirondelle et Colibri, n° 7.

CHARLES JOLIET.

Bertrand, Adm.-Direct. des Imprimeries réunies. A, rue Mignon 2, Paris

N° 541 14 AVRIL 1883

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er décembre et du 1er juin

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

CORRESPONDANCE

CORRESPONDANCE AVEC LES LECTEURS

AVIS

Nous rappelons pour mémoire qu'il est toujours répondu, dans la CORRESPONDANCE avec les lecteurs, aux renseignements particuliers qu'ils ont à nous demander. Le *Journal de la Jeunesse* sera pour eux un guide sûr et éclairé, et nous nous ferons un plaisir de leur donner des explications sur tous les sujets qui les intéressent; mais, sauf exception, il ne peut être fait de réponse par la poste.

MÉTHODE GÉNÉRALE

La Méthode générale complète POUR LE DÉCHIFFREMENT ET LA SOLUTION DES PROBLÈMES ET QUESTIONS DU SUPPLÉMENT HEBDOMADAIRE, *contenant le* **Règlement des Concours mensuels** *et le* **Règlement du Supplément**, *est expédiée* franco *à toutes les personnes qui en font la demande par* Lettre affranchie *ou* Carte postale.

CONCOURS MENSUELS

Nous prions les Lecteurs qui ont obtenu un Prix ou un Accessit aux Concours mensuels, et qui n'en ont pas accusé réception, de vouloir bien nous en donner avis.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

CONCOURS MENSUELS

Les *Accusés de réception* des Lauréats dont les noms suivent ne nous sont pas parvenus, et nous les prions de nous les adresser.

1880 — 1881

Francya i Polska. — Alexandre Rewidzoff. — Mérix. — Tamaris. — Dominiqua. — Rose de Chine.

1881 — 1882

Amy B. — Une petite Élève. — Un Marin d'eau douce. — Emile G. — Un futur Disciple d'Esculape. — P. G. et sa Sœur. — Marguerite Dupuy. — M. A. — Cœcilia. — Dorothée P. de C. — Chrysanthème. — Eugenia. — Genêt d'Anjou. — M. Simon. — Cousins et Cousines. — Marie Nardin. — Les Elèves de Digne. — Marguerite Pollet. — Ave. — Le Petit Tambour. — Une Guirlande de Lierre et de Myosotis. — Blanche L'Ec.

DEMANDES PARTICULIÈRES

LE LIEUTENANT PERTUYS. — Les inscriptions pour les examens du Baccalauréat ès-sciences à la Faculté de Paris, Session extraordinaire de Mars-Avril 1883, doivent être prises du 3 au 12 Avril inclusivement.

ANGÉLIE ET PAUL DE L. — Réexpédier l'Ouvrage *franco* à M. Deschodt, Librairie Hachette et Cie. La première Lettre ne nous avait pas été transmise.

MIREILLE. — Oui. Remerciements.

TRÉSOR DES FÈVES. — C'est l'*Envoi sans indications*, classé à la *Première mention*. La Mention est inscrite.

PER ASPERA AD ASTRA. — Nous prenons note.

BOG ET MOI. — La suppression est faite.

PAGANEL. — La *Revue Géographique*, annexe du *Tour du Monde*, se publie à la fin de chaque semestre, avec le dernier Numéro de Juin et le dernier Numéro de Décembre. Ces deux Numéros de l'année 1882 seront expédiés *franco* contre l'envoi de un franc en timbres-poste.

DEUX PAPILLONS DE BELLEROCHE. — Le Pseudonyme est supprimé.

UNE MUSETTE. — Les Trois Ouvrages brochés, demandés comme Échange, *l'Héritière de Vauclain*, *Histoires et Proverbes* et *Récits de la vie réelle; la Peinture*, 2 volumes, (*Une Histoire de Revenant*), et les *Aventures de Trois Fugitifs en Sibérie*, (Prix des Mentions) ont été expédiés *franco* par Chemin de fer.

PAULINE BORNET. — Réexpédier *franco*, au Bureau de M. Deschodt, Librairie Hachette et Cie. L'Échange sera fait.

LA GRAND'MÈRE DE PÉPIN-LE-BREF. — Le Problème est régulier.

ESTHER LAFOUGE. — 1° *Le Magasin des Adolescents*, 2 Volumes in-12, brochés, 5 francs, *franco*. — *Les Contes de fées*, 1 Volume, broché, 2 fr. 25 c., relié, 3 fr. 50 c. — 2° Cet ouvrage est en réimpression.

ARMANDO DE ABREU. — Le *Règlement* spécial qui accompagne les *Problèmes et Questions du Concours de Pâques, Supplément* du 3 Mars 1883, renferme toutes les indications demandées. — La *Méthode générale* est expédiée.

V. CH. — Nous ferons une recherche dans les Compositions qui n'ont pas été classées pour cause d'inobservation du *Règlement des Concours mensuels*. Une Mention est inscrite.

PSYCHÉ. (MARGUERITE C.) — Ce Pseudonyme vous appartient par droit de priorité, et nous invitons le Correspondant qui l'a adopté à le modifier ou à en choisir un autre.

UNE ABEILLE HORS DE LA RUCHE. — Remerciements. Répéter l'Adresse et le Pseudonyme sur tous les envois.

DOROTHÉE ET UNA ESTRELLA. — Toutes les *Demandes* différentes sur une *Feuille à part*, sous la même enveloppe. La Lettre est transmise au Service de l'Expédition du Journal.

A. P. (*Gironde.*) — 1° Oui. — 2° Rien n'est encore décidé à cet égard. — 3° Cette Question peut être traitée à part. — 4° Non; les Mentions du *Concours de Pâques* sont comptées avec celles des *Concours mensuels* dans le Relevé général de fin d'année. — 5° Prochainement. — Ce Pseudonyme ne peut être adopté.

MISS SALPÊTRE ET MARIE-JOSÈPHE. — Remerciements.

HÉLÈNE-MARGUERITE. — Il n'y a rien à payer. — La Lettre est communiquée au Conseil de rédaction, et nous transmettrons la réponse dans la *Correspondance avec les Lecteurs*.

MIRABELLE. — Oui.

UN AVOCAT SANS CAUSES. — Le *Prix des Mentions* de 1881-1882 ne fait pas partie des récompenses décernées en 1882-1883, et si on n'en a pas obtenu dans l'année à partir du 41° *Concours*, il suffira d'avoir Dix Mentions pour obtenir un Prix de Mentions à la fin de l'année courante.

L. HENNEBERT. — S'adresser à la Librairie Calmann Lévy, 3, rue Auber, Paris. — La Lettre est transmise au Conseil de rédaction.

LA PLUS JEUNE DES SEPT. — Le mot « *Jolie* », au féminin singulier, forme deux syllabes dont la dernière doit être élidée pour éviter l'hiatus. Au féminin pluriel, *Jolies*, l'élision ne peut se faire, le mot ne doit figurer que comme rime et ne peut entrer dans le corps du vers. Consulter, pour les règles de la Prosodie française, le *Traité de Versification* de Quicherat.

UNE PETITE SLAVE. — Nous prenons note. Le Relevé des Mentions ne portait pas cette indication.

HENRY ALLARD. — Le Diplôme et le Prix des Mentions est expédié.

UN JEUNE ÉTOURNEAU. — Les *Solutions des Problèmes et Questions du Supplément* ne donnent droit ni au Diplôme ni aux récompenses accordées aux Mentions des *Concours*.

JULIETTE B. — Les Compositions sont à l'examen.

UNE FLEUR DES PYRÉNÉES. — Le Nom et l'Adresse sont omis sur la Composition du *Concours de Pâques*. Le Nom ne figure pas non plus sur la Lettre annexée que nous transmettons à l'Administration.

UNE JEUNE SAVOYARDE ET SA MARMOTTE. — 1° Cette Question peut être traitée séparément. — 2° A volonté. — 3° Bureau de M. Deschodt, Librairie Hachette et Cie.

MARIE HIRTZ. — Oui, cet Ouvrage figure dans le Catalogue de la Librairie Hachette et Cie. Prix, 1 fr. 25 c. *franco*.

Un Ane et Deux Jeunes Filles. — 1° La Lettre est transmise au Service de l'Expédition du Journal. — 2° Il suffit d'une *Solution* juste pour que la Composition du *Concours de Pâques* soit classée. — Les usages de l'Administration ne permettent pas de donner ce renseignement.

Un Trio de Korriganes. — Les Prix sont ordinairement expédiés en même temps que le *Supplément* qui donne le résultat du *Concours*. L'Ouvrage reçu est un *Accessit*. Le *Prix des Mentions* est envoyé.

Old Poz. — 1° Cette Composition peut être traitée à part. — 2° Nous demanderons le premier renseignement, et nous le transmettrons dans la *Correspondance avec les Lecteurs*. L'auteur du *Paradis perdu* est Milton. — Nous n'avons plus les Compositions du 41° *Concours mensuel* pour donner un avis motivé.

Grain de Sel. Peau d'Ane. — Remerciements.

Marie Thibaud. — Oui, la Mention d'honneur est inscrite. Voir, dans la *Méthode générale*, l'Avis qui termine l'Article 1er du *Règlement des Concours mensuels*.

Velléda. — La Composition est assez bien, mais un peu trop écourtée, même pour un Scenario.

Criquette. — Aux termes du *Règlement*, les *Concours* du *Journal de la Jeunesse* sont ouverts à tous ses Lecteurs indistinctement.

Deux Sœurs Vendéennes. — Le délai est de 28 jours pour les Envois, et le Résultat d'un Concours mensuel est publié 56 jours après sa date.

E. Chompret. — Il n'y a rien à payer. L'envoi est *franco*.

Madeleine de Savignies. — Sur un Cahier ou sur des Feuillets attachés ensemble. — Les *Problèmes et Questions* et la *Composition écrite* forment l'ensemble du *Concours de Pâques*.

Trois Oies d'Illzach. — 1°, 2°. Nous ne connaissons pas d'ouvrage spécial sur les *Devises* et les Origines des *Usages mondains*. Il y a de nombreux Ouvrages sur le *Blason*, les *Proverbes* et les *Locutions* du *Langage français*. — 3° Il faut que l'ensemble soit bien traité. — 4° Oui.

Hauteclaire. — Il suffit d'une seule *Solution* juste pour que la Composition soit classée.

Les Habitués de la Place Mathieu. — Si cette défectuosité exceptionnelle nous avait été signalée plus tôt, un autre exemplaire du *Supplément* aurait été envoyé. Nous en tiendrons compte.

France. — Cette explication a été donnée dans un *Supplément antérieur*. Nous en indiquerons la date. — Le Catalogue est à la Réimpression; il sera expédié dès qu'il y aura des exemplaires.

Fleur de Pommier. — Réexpédier l'Ouvrage *franco* à M. Deschodt, Librairie Hachette et Cie. L'Échange sera fait.

Fédéric d'Aspayak. — Nous demanderons ce renseignement et nous le transmettrons dans la *Correspondance avec les Lecteurs*.

Annette Sanson. — Nous prenons note. L'Administration du Journal a fait le nécessaire.

Berthe et Alice Jacquot. — La Suppression est faite.

Rondinella. — Réexpédier l'Ouvrage *franco* à M. Deschodt, Librairie Hachette et Cie. — La Lettre est transmise à l'Administration. — Les différentes *Demandes particulières* sur une Feuille à part, sous la même enveloppe, pour éviter des retards.

Marguerite Mollot. — Il n'y a pas de suite à cet Ouvrage.

Brother and Sister. — Nous prenons note.

Fauvette. — Cet Ouvrage a Deux volumes. Si on a expédié le même en double, en réexpédier *franco* un exemplaire à M. Deschodt, Librairie Hachette et Cie. L'échange sera fait.

Marie-Louise Mahé. — 1° Les Compositions sont à l'examen. — 2° Tous les Ouvrages sont expédiés *franco*, contre l'envoi du prix marqué sur le Catalogue de la Librairie Hachette et Cie.

Claire Laplace. — Réexpédier l'Ouvrage *franco* à M. Deschodt. L'échange sera fait.

(A continuer.)

CONCOURS MENSUELS

PRIX

45° CONCOURS

N° 1.

COMPOSITION ÉCRITE.

L'album de Photographies.

Premier accessit.

Une Jeune Savoyarde et sa Marmotte.

Deuxième accessit.

Fleur.

Troisième accessit.

Suzanne Teulieres.

Une Hirondelle.

Quatrième accessit.

Jeanne Eniamreg.

Cinquième accessit.

Les Habitants de la Lumière.

COMPOSITIONS MENTIONNÉES

Mention d'Honneur.

(Ordre alphabétique.)

Angélie et Paul de L. — Blanche Schwingrouber. — Chrystal et Rita. — Deux Amis de Kerlouan. — Deux Jumelles. — Jeanne de Gouville. — La Chouette Mimi. L'Amie de Mira. — Madeleine. — Marguerite Schœn. — Mimi Pinson. — Trois Canotiers de l'Yères. — Une Brésilienne. — Une des Toqués. — Une Exilée des bords du Rhin. — Une Vérité de la Palisse.

Première mention.

(Ordre alphabétique.)

Abeille et Ver-à-soie. — A. Pouillot. — Audincourt. — Augustine Duvivier. — — Brin de fil. — Brise de mer. — Bruyère des bois. — C. Ducol Pommier. — Claire Laplace. — Diane. — Élise Janny. — Fracasse tout seul. — France. — Gabrielle et Jeanne Wartelle. — Gâteau Lorientais. — Girofla et Paquita. — Hortensia blanc. — La Mouette du Léman. — La Petite Sœur de Quatre officiers. — Le Grillon du Foyer. — Le Myosotis de la Charente. — Le Premier des Cinq coups de Pilon. — Les Cinq Fauvettes. — Le second des Cinq coups de Pilon. — Les Revenants de l'Abbaye de Vierzon. — L'Étoile du Nord. — Ludwine de Monterno. — Marie Mercier. — Maroussia. — Marthe Richier. — Mary Hamerton. — Mirabelle. — Mireille. — Miss Mary. — M. V. — Paganel. — Petit Chose. — Petite Jeanne; Nantes. — Psyché. — Robert Le Mareschal. — Sophie Vagliano. — Trois Églantines des bords du Cher. — Trop Tard. — Une Centenaire contemplant ses Quatre serins. — Une Famille d'Étourneaux. — Une petite Fleur du Léman. — Une Solognote. — Un Soldat portugais et ses Trois sœurs.

Deuxième mention.

(Ordre alphabétique.)

Armelle Lucas. — Aubépine blanche. — Béret bleu, n° 3. — Blanche Rémond. — Chrysalide dans son cocon. — Colombe de Saint-Flochel. — Deux Œillets roses. — Deux Sœurs vendéennes. — Duas Transmontanas. — Edmond Modave. — Épine rose. — France et Alsace. — France et Pologne. — Francine Le Mareschal. — Georgette des Plas. — Henriette Doguet. — Jocrisse. — Judith, cousine de Thérèse. — Julie Portalis. — Katty. — La Fiancée d'un jeune marin. — L'Amie des Fleurs. — L. A. Q. — L'Hirondelle et le Moineau franc. — Les Abeilles de Belfort. — Louise Pasquier. — Lucie Gay. — Madeleine Ducastel. — Madeleine Guizot. — Magdeleine Vallotte. — Marie de l'Angle-Beaumanoir. — Marie Doguet. — Marie et Henri Thibaud. — Marie Favier. — Marie Le Tourneur. — Marie Mallat. — Missette. — Nini C. — Regrettant mes pigeons. — Rose mousseuse. — Tante Jaune. — Un Avocat sans causes. — Une Admiratrice de Victor Hugo. — Une Dragée de Verdun. — Une Dryade de l'Argonne. — Une Exilée de Lorraine. — Une Grenouille de la Savoureuse. — Une Griffe du Lion de Belfort. — Une Patineuse du Méchel. — Un jeune Lycéen orléanais. — Un Moineau à son Observatoire. — Un Petit Cœur. — Un Poil du Lion de Belfort. — Valentine de Raffin.

N° 2.

COMPOSITION ÉCRITE

Une Charade en action.

Premier accessit.

HENRI DE LA ROCA.

Deuxième accessit.

MADELEINE.

Troisième accessit.

MARGUERITE CAILLARD.

Quatrième accessit.

MARIE FAVIER.
HENRI MOULIN.
BLANCHE RÉMOND.

Mention d'Honneur.

(Ordre alphabétique.)

BLANCHE SCHWINGROUBER. — C. DUCOL POMMIER. — DEUX QUADRILLES. — ÉLIANE. — FLEUR. — MADELEINE GUIZOT. — PAULA. — PETITE JEANNE, NANTES. — PERDIZ DEL MONTE. — TOTINETTE ET Cie. — TROIS CANOTIERS DE L'YÈRES.

Première mention.

(Ordre alphabétique.)

Abeille et Ver-à-soie. — Adamowitch. — A. M. Deux Hirondelles des bords de la Saône. — Anne-Marguerite. — Aux Bords de la Kirneck. — Brin de Muguet. — Cabrion II. — Deux Amis de Kerlouan. — Deux Petites Sœurs. — Dorothée B. — Duas Transmontanas. — Élisa Bosch. — France. — Girofla et Paquita. — Jeanne de Gouville. — La Chouette Mimi. — La petite Sœur de Benoîte. — La petite Sœur de Quatre officiers. — La plus Jeune des Sept. — La Sœur d'un Aspirant à la peau d'Ane. — Le Boco de Kiribi. — Le Cerf des bois. — Le Gros Bozon. — Les Abeilles de Belfort. — Les Revenants de l'abbaye de Vierzon. — L'Hirondelle et le Moineau franc. — Louise Carmejeanne. — Ludwine de Monterno. — L. V. — Madeleine Bigault. — Marie Guizot. — Mary Hamerton. — Mimi Pinson. — Miss Salpêtre. — Mons Terribilis. — Nous autres. — Odette Roger. — Paganel. — Pattes de Mouche. — Perlerette. — Petit Chose. — Pi-Ouïtt. — Quatre Églantines des Bords du Cher. — Regrettant mes Pigeons. — Une Brésilienne. — Une Centenaire. — Une Marguerite du Devonshire. — Un Moineau à son Observatoire. — Un petit Pot de Crème. — Velléda.

Deuxième mention.

(Ordre alphabétique.)

Adèle Bellenger. — Alice Corbin. — Colombe de Saint-Flochel. — Deux Œillets roses. — Don Fernando de San Claro. — Edmond Modave. — Été, une des quatre Saisons. — Gabrielle et Jeanne Wartelle. — Henriette Doguet. — La Fiancée d'un jeune Marin. — L'Amie des Fleurs. — L. A. Q. — Marie Doguet. — Marie et Henri Thibaud. — Marie Le Tourneur. — Misère et Cie. — Miss Muguette et Kilp. — M. M. C. de T. — M. Sifflet. — Thérésine Galinotti. — Un Cep des coteaux de Boully. — Une Admiratrice de Victor Hugo. — Une Dryade de l'Argonne. — Une Grenouille de la Savoureuse. — Une Griffe du Lion de Belfort. — Une Hirondelle des bords de la Seine. — Une Vraie petite Française. — Un Hibou des Ardennes. — Un Jeune Lycéen orléanais. — Un Petit Cœur. — Un petit Stéphanois. — Un Poil du Lion de Belfort.

N° 3.

Une Page d'écriture.

En Noir ou en Couleur.

PREMIER PRIX

L'HIRONDELLE ET LE MOINEAU FRANC.

DEUXIÈME PRIX

PAULINE BORNET.

Premier accessit.

AMISTAD.
ÉGLANTINE.

Deuxième accessit.

MATHILDE RICAUD.

Troisième accessit.

GABRIELLE ET JEANNE WARTELLE.

Quatrième accessit.

MIMI PINSON.

Cinquième accessit.

E. TEMPORAL.

Sixième accessit.

BIBIANO ET PSYCHÉ.

Mention d'honneur.

(Ordre de Mérite.)

DUE SORELLE. — NEMO. — MISÈRE ET Cie. — PIE DU TAGE. — EDMOND MODAVE. — NADÈJE. — L. MEYER. — FRACASSE TOUT SEUL. — MARGUERITE MOLLOT. — AMBRA.

Première mention.

(Ordre de Mérite.)

Marie Labuzan. — Marguerite Labuzan. — Henri des Méloizes. — Une Abeille. — Esther et Martinet. — Velleda. — Ne m'oubliez pas. — Adamowitch. — Laure née K. — Une Exilée de Lorraine. — Lady Ghi. — Alouette matinale. — Augustine Duvivier. — Marie Chantareau. — Un Soldat portugais et ses trois Sœurs.

Deuxième mention.

(Ordre alphabétique.)

Abeille et Ver-à-Soie. — Blanche Schwingrouber. — Chrystal et Rita. — Deux Sœurs Vendéennes. — Fleur d'Arbousier. — France. — Henri, élève de ses Sœurs. — La Chouette Mimi. — L'aînée des Grises. — Le Lion de Flandre. — Lucie et Louise. — Madeleine. — Marguerite Belèze. — Marie. — Marie du Rocher. — Marthe de l'Épine. — Missette. — Pâquerette et Bouton d'Or. — Pintasilgo. — Smilis. — Suzanne. — Une Centenaire. — Une Petite Grive. — Une Vraie Petite Française. — Un Jeune Lycéen orléanais.

N° 4.

Un Ouvrage en Filet.

PREMIER PRIX

QUATRE ÉGLANTINES DES BORDS DU CHER.

DEUXIÈME PRIX.

EN SONGEANT A MONTGUERLHE.

Premier accessit.

UN JEUNE LYCÉEN ORLÉANAIS.

Deuxième accessit

MARGUERITE DE ROCHECHOUART.

Mention d'Honneur.

AIRAM. — FRANCINE LE MARESCHAL. — GENEVIÈVE MALLEIN. — LE ROSSIGNOL DE LA VIOTTE. — L'HIRONDELLE ET LE MOINEAU FRANC. — LOUISE PASQUIER. — MARGARET LABUZAN. — MARIE LABUZAN. — PAGANEL. PERRETTE ET POT AU LAIT. — UN MOINEAU A SON OBSERVATOIRE.

Première mention.

Benoite. — Deux Petites Sœurs. — Emma Nöttin. — Fleur des Pois. — Gabrielle et Jeanne Wartelle. — Henri des Méloizes. — Katty. — Les Abeilles de Belfort. — Les Revenants de l'Abbaye de Vierzon. — Louise Galland. — Lucie et Louise. — Marguerite Belèze. — Mirabelle. — Pauline Bornet. — Petite Jeanne. — Trésor des Fèves. — Une Brésilienne. — Une Griffe du Lion de Belfort. — Une Marguerite bretonne. — Une Patineuse du Meschel. — Une petite Chinoise. — Une petite Grive. — Une Vraie petite Française.

Deuxième mention.

Abonnée Mantaise. — Airam. — Al. Blancheteau. Alice Pérard. — Ami du jeu. — Angélie et Paul de L. — Armelle Lucas. — Bico-Bicasse. — Blanche Rémond. — Brin de fil. — Brune et Blonde. — Cécile Cheguillaume. — Cécile Delacroix. — Cendrillon. — Charles C. Paris. — Chevrette. — Clarissette Porgès. — Coccinelle. — Colombe de Saint-Flochel. — Critic. — Déception. — Denis le Tyran. — Deux Amis de Kerlouan. — Deux Jumelles. — Deux Linottes de la Rafette — Deux Œillets roses. — Deux Pâquerettes. — Deux Petites Sœurs. — Deux Quadrilles. — Duas Transmontanas. — Emma Nottin. — Épine rose. — Espérance. — Été, une des Quatre Saisons. — Excelsior. — Famille Sis. — France et Alsace. — France et Pologne. — Geneviève de Ridder. — Georges Renault. — Georgette des Plas. — Graziella et Beppo. — Hauteclaire. — Henriette Doguet. — Jenny Allard. — Jenny d'Oliveira. — Jocrisse. — Jules-César. — Jules Martin. — Julie Portalis. — Katty. — La Fée des Grèves. — La Fiancée d'un jeune Marin. — La Hève. — L'Amie des fleurs. — La Nièce d'un Architecte. — La Pierre de Minuit de P. L. — Le Boco de Kiribi. — Le Grillon du Foyer. — Le Gros Bozon. — Les Abeilles de Belfort. — Les Revenants de l'abbaye de Vierzon. — Leydet. — Lo. Blancheteau. — L'Œil du Lion de Belfort. — Louise Carmejeanne. — Louise Galland. — Louise Pasquier. — Lucie Barrier. — Lucie Gay. — Ludwine de Monterno. — Madeleine Ducastel. — Madeleine Guizot. — Margarita. — Marguerite Bronne. — Marie Antignat. — Marie Buache. — Marie et Henri Thibaud. — Marie Guizot. — Marie Le Tourneur. — Marie Lion. — Marie Mallat. — Marie Olivier. — Marthe Benoit. — Marthe Pasquier. — Mary Hamerton. — Mattéo et Psyché. — Maurice Buache. — Maurice Jacquot. — Mirabelle. — Miss Salpêtre. — Mons Terribilis. — Nini C. — Nodruob. — Paganel. — Perrette et Pot au lait. — Petit Chose. — Pierre Vallotte. — Pietro. — Psyché. — Quatre Églantines des bords du Cher. — Raton. — Regrettant mes Pigeons. — Renée de Mondadon. — Rose sauvage. — Sol du Triolet de Doubles-Croches. — Sonia. — Sur les bords de la Deûle. — Tante Jaune. — Thérèse, Cousine de Judith. — Thérésine Galinotti. — Trois Chardons de Lorraine. — Trois Oies d'Illzach. — Un Ane et deux Jeunes filles. — Une Brésilienne. — Une Dryade de l'Argonne. — Une Exilée des bords du Rhin. — Une Famille d'Étourneaux. — Une Grenouille de la Savoureuse. — Une Griffe du Lion de Belfort. — Une Hirondelle. — Une Hirondelle de la Société. — Une Hirondelle des bords de la Seine. — Une Jeune Savoyarde et sa Marmotte. — Une Patineuse du Meschel. — Une Petite Chinoise. — Un Grain de café. — Un Moineau à son Observatoire. — Un petit Bouchon de liège. — Un petit Cœur. — Un petit Myosotis. — Un Pigeon et deux Colombes. — Un Poil de la Marmotte. — Un Soldat portugais et ses trois Sœurs.

CHARLES JOLIET.

...TTEROT, Adm.-Direct. des Imprimeries réunies, A, rue Mignon 2 Paris

N° 542

21 AVRIL 1883

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES ET QUESTIONS

CORRESPONDANCE AVEC LES LECTEURS

AVIS

Nous rappelons pour mémoire qu'il est toujours répondu, dans la CORRESPONDANCE avec les lecteurs, aux renseignements particuliers qu'ils ont à nous demander. Le *Journal de la Jeunesse* sera pour eux un guide sûr et éclairé, et nous nous ferons un plaisir de leur donner des explications sur tous les sujets qui les intéressent; mais, sauf exception, il ne peut être fait de réponse par la poste.

MÉTHODE GÉNÉRALE

La Méthode générale complète POUR LE DÉCHIFFREMENT ET LA SOLUTION DES PROBLÈMES ET QUESTIONS DU SUPPLÉMENT HEBDOMADAIRE, *contenant le* **Règlement des Concours mensuels** *et le* **Règlement du Supplément**, *est expédiée* franco *à toutes les personnes qui en font la demande par* Lettre affranchie *ou* Carte postale.

CONCOURS MENSUELS

Nous prions les Lecteurs qui ont obtenu un Prix ou un Accessit aux Concours mensuels, et qui n'en ont pas accusé réception, de vouloir bien nous en donner avis.

CONCOURS MENSUELS

RAPPEL

Un Ouvrage au crochet.

Première mention.

Thérèse et Paul.

45° Concours.

Une Charade en action.

Première mention.

Alice Eppolag.

Une Page d'écriture.

Mention d'Honneur.

JEANNE DE LAYA.

(*) La Reproduction et la Traduction du *Supplément* sont formellement interdites.

DEMANDES PARTICULIÈRES

CHRYSTAL ET RITA. — Par exception motivée, oui.

LUCIOLE ET TROIS ÉGLANTINES DE LA COUDRAIE. — Même avis.

PAUL GAVAULT. — Même avis.

JEANNE ENIAMREG. — Même avis.

DEUX JUMELLES. — Même avis.

BÉATRIX DE VIRIEU. — Même avis.

SIBYLLE DE CHASTELLUX. — Même avis.

PIE DU TAGE. — Même avis.

HÉLÈNE CANY. — Le Problème est régulier.

NICHÉE DES ALLÉES DE CHARTRES. — Il ne peut être admis d'envoi complémentaire et rectificatif après la clôture du *Concours*.

LA SOCIÉTÉ PIG. — L'envoi est parvenu.

ORPHELINAT PRÉVOST. — La *méthode générale* est expédiée.

COQUELICOT. — 1° Oui. — 2° Ces deux Pseudonymes peuvent être adoptés. — 3° Un Avis est publié à la fin de l'année. — 4° Une Solution partielle vaut mieux qu'une lacune. — 5° Voir, dans la *Méthode générale*, la Note relative à l'envoi des *Communications*. — 6° Deux francs. — 7° Les Collections des années précédentes ne se vendent que brochées, un an, 20 francs, six mois, 10 francs. — 8° Oui.

FÉDÉRIC D'ASPAYAK. — Le dessinateur est M. Pranishnikoff.

A. G. — Les indications écrites suffisent.

TÊTES DE LINOTTE (H. C.) — Le Pseudonyme vous appartient par droit de priorité. — Prière au Correspondant qui l'a adopté de le modifier ou d'en choisir un autre. — Les *Demandes particulières* sur une *Feuille à part*.

REINE DES PRÉS. — L'Article 8 du *Règlement des Concours mensuels* répond à la question.

LAURE MIEUSEMENT. — L'espace a manqué jusqu'ici.

DEUX VIOLETTES DU CHATEAU DES TOURS. — Il faut que l'ensemble du *Concours* soit bien traité.

JOSÉPHINE DE KÖNIGSWARTER. — Même avis.

UNE BRANCHE DE MUGUET. — Réexpédier l'Ouvrage *franco* au Bureau de M. Deschodt, Librairie Hachette et Cie. L'Échange sera fait.

FRANCE ET POLOGNE. — Le *Supplément* ne peut être expédié séparément.

LE MÉNESTREL. — 1° Les *Communications* sont ainsi publiées quand elles ne sont pas proposées sous la forme de *Problèmes*. — 2° Les Concurrents peuvent consulter les ouvrages spéciaux, les analyser et faire des citations, mais la Composition doit être originale et personnelle.

(A continuer.)

Erratum.

45° Concours.

UNE PAGE D'ÉCRITURE.

Par une inversion, la *Deuxième Mention* qui suit la *Première memtion de* l'OUVRAGE EN FILET est la *Troisième mention* de la PAGE D'ÉCRITURE.

SOLUTIONS

DES PROBLÈMES ET QUESTIONS

SUPPLÉMENT

7 Avril 1883. — N° 338

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

La puissance ne consiste pas à frapper fort et souvent, mais à frapper juste.

PROBLÈMES POINTÉS

L'avenir des enfants est l'ouvrage des mères.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

— La vertu, la vertu, disait le gros Prud'homme,
Pour bien vivre ici-bas, non, ce n'est pas assez.
Car de faim la vertu laisse mourir un homme
— Voilà, répond quelqu'un, pourquoi vous engraissez.

VOYELLES.

Le travail joint à la gaîté
Souffre et surmonte toutes choses;
La nonchalante oisiveté
Se blesse sur un lit de roses.

VERSIFICATION FRANÇAISE.

LA TERRE AVANT LE DÉLUGE.

La terre était riante et dans sa fleur première,
Le jour avait encor cette même lumière
Qui du ciel embelli couronna les hauteurs,
Quand Dieu la fit tomber de ses doigts créateurs.
Rien n'avait dans sa forme altéré la nature,
Et des monts réguliers l'immense architecture
S'élevait jusqu'aux cieux par des degrés égaux,
Sans que rien de leur chaîne eût brisé les anneaux ;
La forêt, plus féconde, ombrageait sous ses dômes
Des plaines et des fleurs les gracieux royaumes,
Des fleuves à la mer le cours était réglé
Dans un ordre parfait qui n'était pas troublé.
Jamais un voyageur n'aurait, sous le feuillage,
Rencontré loin des flots l'émail du coquillage,
Et la perle habitait un palais de cristal.
Chaque trésor restait dans l'élément natal,
Sans enfreindre jamais la céleste defense,
Et la beauté du monde attestait son enfance ;
Tout suivait sa loi douce et son premier penchant.
Tout était pur encor ; mais l'homme était méchant.

VERS A TERMINER.

Souvenance. Naissance. Jours. France. Amours. Toujours. Mère. Chaumière. Joyeux. Chère. Cheveux. Deux. Encore. Dore. Tour. More. Retour. Jour. Tranquille. Agile. Roseau. Mobile. Eau. Beau.

MOYENS MNÉMONIQUES.

F	R	A	N	K	L	I	N
loride.	hode-Island.	labama	ebraska.	entucky.	ouisiane.	llinois.	ew-York.

ANAGRAMMES.

N° 1.

Le Tintoret.

N° 2.

Châlon-sur-Saône.

DEVISES.

« Probitas et Industria. »

Devise de la ville de Roubaix, dont les armes sont :

Parti au premier d'hermine au chef de gueules, au second à un rot de sable encadré d'or, accompagné en chef d'une étoile d'or, accostée de deux bobines d'argent et en pointe d'une navette d'or, à la bordure dentelée d'or.

La maison de Roubaix, dont l'origine remonte à Guillaume de Bretagne, 1072-1093, portait d'hermine au chef de gueules, ainsi que l'atteste le brevet de 1697 de l'Armorial général de France.

Les armes nouvelles, Rot, bobines et navettes, qui ont trait à l'industrie spéciale de Roubaix, furent ajoutées, en 1818, avec l'exergue qui devint définitivement la devise de la ville:

Probitas et Industria.

LETTRES INCONNUES.

S. T.

AÏ.	HÉBÉ.	BAÏA.	AMEN.
Asti.	*Thèbes.*	*Bastia.*	*Mantes*
ANNE.	ARÈNE.	SAINE.	UNI.
Nantes.	*Sartène.*	*Saintes.*	*Tunis.*

CONTRAIRES.

L'eau va toujours à la riviere.

L éger. — *Pesant.*
E ntrer. — *Sortir.*
A rrivée. — *Départ.*
U rbain. — *Rural.*

V ictime — *Sacrificateur.*
A ffirmer. — *Nier.*

T enir. — *Lâcher.*
O béir. — *Commander.*
U sé. — *Neuf.*
J amais. — *Toujours.*
O ubli. — *Souvenir.*
U tile. — *Inutile.*
R ire. — *Pleurer.*
S ujet. — *Roi.*

A vare. — *Prodigue.*

L ouer. — *Critiquer.*
A plomb. — *Timidité.*

R iche. — *Pauvre.*
I le. — *Lac.*
V anité. — *Modestie.*
I gnorant. — *Instruit.*
E pargner. — *Gaspiller.*
R entrée. — *Vacances.*
E spérance. — *Désespoir.*

COQUILLES AMUSANTES.

N° 1. — Seine. Source. La. Côte.

N° 2. — Crise. Ministère.

N° 3. — Eu. Tête. Fracassée.

N° 4. — Chasse. Mangé. Lapins. Lièvre.

N° 5. — Sable. Plage.

N° 6. — Ces. Dames. Vont. Au. Bal.

N° 7. — Peut. Contenter.

PROVERBES A L'ENVERS.

N° 1. — Prophète.

N° 2. — Égaux.

N° 3. — Mal étreint.

ÉNIGMES.

La Lettre B.

CHARADES.

Foulure.

LOGOGRIPHES.

Tibère. Tibre.

MÉTAGRAMMES

Nasse. Tasse. Casse. Basse. Fasse. Passe. Masse. Lasse.

TABLEAUX PARLANTS.

Le Barbier de Lille.

Épisode du Bombardement de Lille, en 1793.

RÉBUS.

Selon la loi salique, la couronne de France ne doit pas tomber de lance en quenouille.

LE FIL D'ARIANE.

MARCHE DU CAVALIER

Vers.

Pour un âne enlevé deux voleurs se battaient ;
L'un voulait le garder, l'autre le voulait vendre.
Tandis que coups de poing trottaient
Et que nos champions songeaient à se défendre,
Arrive un troisième larron,
Qui saisit maître Aliboron.

Chiffres.

58	7	24	31	2	9	26	39
23	32	59	8	25	38	1	10
6	57	30	37	60	3	40	27
33	22	61	4	29	36	11	64
56	5	34	15	50	63	28	41
21	46	49	62	35	16	51	12
48	55	44	19	14	53	42	17
45	20	47	54	43	18	13	52

USAGES MONDAINS.

LA CANNE.

Le mot *Canne* vient d'un mot hébreu qui signifie un roseau et une certaine mesure ; il peut s'appliquer aux verges de peuplier, de coudrier et de châtaignier, dont il est question dans la Bible, ainsi qu'à la baguette de Moïse, qui devient serpent et redevient baguette pour opérer des prodiges.

La Canne a toujours été l'insigne du commandement, de même qu'elle est aussi la marque de la vieillesse ou d'une infirmité.

Denon et Champollion montrent la canne symbolique entre les mains des personnages égyptiens tracés sur le papyrus, et parmi les hiéroglyphes des monuments du Nil, Homère place dans la main de ses héros des cannes magnifiques qu'il décrit sous le nom poétique de sceptre. Enfin, sur les monuments assyriens, on voit des personnages armés d'une canne à tête recourbée.

En France, les cannes ont été pour la première fois à la mode sous le règne de Henri II.

La fantaisie imagina de les surmonter d'une boule creuse qui contenait de la noix muscade, du gingembre, du sucre candi, etc. Mais comme bientôt le tabac fut d'un usage général parmi les gens de bon ton, cette cavité fut exclusivement destinée à le recevoir, et la première chose que faisaient deux amis en se rencontrant, après l'échange des premières courtoisies, c'était de dévisser les pommes de leurs cannes pour s'offrir du tabac.

A la cour de Louis XIII, la canne était presque une arme. On l'appelait Sarbacane, et on s'en servait pour lancer aux dames des dragées entourées de devises.

La canne joue un grand rôle dans l'Histoire du Costume. Sous le Directoire, entre les mains des Incroyables, elle eut son temps de célébrité.

Aujourd'hui la canne est dans les mains de tout le monde.

CURIOSITÉS.

CLAVECIN OCULAIRE.

Le P. Castel, né en 1688, mort en 1757, avait supposé que les sept couleurs du prisme se rapportaient exactement aux sept tons de la musique, et voici la gamme qu'il avait imaginée :

L'*Ut* répondait au *Bleu*.
L'*Ut dièse*, au *Vert pâle*.
Le *Ré*, au *Vert gai*.
Le *Ré dièse*, au *Vert olive*.
Le *Mi*, au *Jaune*.
Le *Fa*, à l'*Aurore*.
Le *Fa dièse*, à l'*Orangé*.
Le *Sol*, au *Rouge*.
Le *Sol dièse*, au *Cramoisi*.
Le *La*, au *Violet*.
Le *La dièse*, au *Violet bleu*.
Le *Si*, au *Bleu d'iris*.

L'octave recommençait ensuite, mais avec des couleurs plus claires. Le P. Castel prétendait par ce moyen, en faisant paraître successivement toutes ces couleurs, dédommager ceux à qui la nature a refusé le sens de l'ouïe, et procurer à l'œil la sensation agréable que fait sur l'oreille la mélodie des sons.

Un sourd-muet ayant été conduit chez cet ingénieux physicien, le visiteur s'imagina que l'auteur de la machine était aussi sourd-muet, que son clavecin lui servait à converser avec les autres hommes, et que chaque nuance ayant sur le clavier la valeur d'une lettre de l'alphabet, il pouvait, à l'aide des touches et du plus ou moins d'agilité des doigts, combiner des lettres, en former des mots, des phrases, enfin tout un discours.

De l'habitude qu'ont les chiens d'aboyer à la lune.

La réponse à cette question se trouve dans la *Technologie cynégétique :*

« Il est une habitude qu'on rencontre chez tous les êtres de l'espèce canine, c'est celle d'aboyer à la lune. La Mythologie hindoue en donne une explication que je rapporte en en laissant la responsabilité aux sectateurs de Vichnou et de Boudha. Une légende, traduite du sanscrit en chinois, vers l'an 648, par Hiouen-Tsang, et du chinois en français vers 1858 par M. Stanislas Julien, raconte que dans le royaume de Vanaci (Bénarès), on montrait un petit tombeau connu sous le nom de Stoupa des trois quadrupèdes. Il renfermait, dit-on, les dépouilles d'un renard, d'un singe et d'un lièvre.

Ces trois animaux vivaient en bonne amitié au fond de la forêt, lorsqu'ils y furent visités par un homme à cheveux blancs et à barbe vénérable. — Êtes-vous heureux? leur demanda-t-il. — Oui, répondirent ceux-ci, car rien ne nous manque ; nous nous aimons et nous faisons le bien quand nous en trouvons l'occasion. — On me l'avait dit, reprit le vieillard ; donnez-moi donc quelque chose pour apaiser ma faim.

Aussitôt, les animaux se mirent en quête. Le renard apporta un poisson qu'il avait pêché dans la rivière ; le singe monta sur un arbre pour cueillir des fruits. — Et toi, dit le vieillard au lièvre, tu ne me donnes rien? — Je n'ai rien trouvé qui fût digne de vous être offert, dit le lièvre ; mais attendez un instant, je vais prier le singe de m'apporter des branches sèches.

Quand un petit bûcher fut dressé, le lièvre y mit le feu. — Je suis faible et petit, dit-il, je ne puis vous donner que mon corps. Et il se jeta dans le brasier.

Le maître des dieux qui, pour éprouver les trois amis, s'était présenté sous la forme humaine, fut touché de ce sacrifice, et ne voulant pas que la mémoire en pérît, transporta l'image du lièvre dans le ciel. Depuis cette époque, les Indous prétendent apercevoir, dans les taches de la lune, la figure d'un lièvre ; les Chinois ne représentent jamais le disque de cette planète sans y dessiner un lièvre qui pile du riz. Peut-être les chiens ont-ils la même manière de voir que les Indous et les Chinois. Ils aboient en reconnaissant dans la lune un gibier qu'ils ont l'habitude de chasser.

LANGAGE FRANÇAIS.

Donner une taloche.

Au moyen âge, les fantassins portaient une sorte de bouclier nommé *rouelle* ou *taloche*. La taloche était ronde, elle était portée sur le dos ou à la taille avec une ceinture.

Cette arme était à la fois défensive et offensive ; celui qui en était armé s'en servait non seulement pour se préserver des traits ennemis, mais surtout pour en frapper en combattant. De là l'expression : *Donner une taloche*.

Taloche est l'augmentatif d'un substantif, *tale*, dérivé du verbe provincial, *taler*, meurtrir.

CROIX.

M
A
R
H O C H E
E
A
U

ACROSTICHES.

M INE T
I RKO U
M URA L
O UBL I
S IRO P
A VAR E

MOTS CARRÉS.

V A N I T É
A V O C A T
N O V I C E
I C I G I T
T A C I T E
É T E T E R

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

PA	TI	EN	CE
TI	TU	LAI	RE
EN	LAI	DIR	A
CE	RE	A	LES

TRIANGLES.

D É S E S P O I R
É V E N T A I L
S E R V A G E
E N V O I E
S T A I R
P A G E
O I E
I L
R

LOSANGES.

P
C A P
H A R A S
C A B A R E T
P A R A P L U I E
P A R L O I R
S E U I L
T I R
E

CHARLES JOLIET.

MOTTEROZ, Adm.-Direct. des Imprimeries réunies, A, rue Mignon 2 Paris

N° 543

28 AVRIL 1883

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er décembre et du 1er juin

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

CORRESPONDANCE AVEC LES LECTEURS

AVIS

Nous rappelons pour mémoire qu'il est toujours répondu, dans la CORRESPONDANCE avec les lecteurs, aux renseignements particuliers qu'ils ont à nous demander. Le *Journal de la Jeunesse* sera pour eux un guide sûr et éclairé, et nous nous ferons un plaisir de leur donner des explications sur tous les sujets qui les intéressent; mais, sauf exception, il ne peut être fait de réponse par la poste.

MÉTHODE GÉNÉRALE

La Méthode générale complète POUR LE DÉCHIFFREMENT ET LA SOLUTION DES PROBLÈMES ET QUESTIONS DU SUPPLÉMENT HEBDOMADAIRE, *contenant le* **Règlement des Concours mensuels** *et le* **Règlement du Supplément,** *est expédiée* franco *à toutes les personnes qui en font la demande par* Lettre affranchie *ou* Carte postale.

CONCOURS MENSUELS

Nous prions les Lecteurs qui ont obtenu un Prix ou un Accessit aux Concours mensuels, et qui n'en ont pas accusé réception, de vouloir bien nous en donner avis.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

CONCOURS MENSUELS

Les *Accusés de réception* des Lauréats dont les noms suivent ne nous sont pas parvenus, et nous les prions de nous les adresser.

1880 — 1881

Francya i Polska. — Alexandre Rewidzoff. — Mérix. — Tamaris. — Dominiqua. — Rose de Chine.

1881 — 1882

Amy B. — Une petite Élève. — Un Marin d'eau douce. — Emile G. — Un futur Disciple d'Esculape. — P. G. et sa Sœur. — Marguerite Dupuy. — M. A. — Cœcilia. — Dorothée P. de C. — Chrysanthème. — Eugenia. — Genêt d'Anjou. — M. Simon. — Cousins et Cousines. — Marie Nardin. — Les Élèves de Digne. — Marguerite Pollet. — Ave. — Le Petit Tambour. — Une Guirlande de Lierre et de Myosotis. — Blanche L'Ec.

(*) La Reproduction et la Traduction du *Supplément* sont formellement interdites.

CONCOURS MENSUELS

RAPPEL

45e Concours.

L'album de photographies.

Première mention.

Romaine et Romain.

Une Charade en action.

Deuxième mention.

Un Retardataire.

DEMANDES PARTICULIÈRES

AVIS.

La Correspondance avec les Lecteurs sera mise à jour dans le prochain Supplément.

IL PORPORATO. — Ce Pseudonyme peut être adopté.

A TROIS. — Même avis. — La Rectification est faite.

AGNELLO. — Même avis. — Les *Demandes particulières* sur une *Feuille à part.*

B. D. O. D. P. — Les pièces de vers envoyées sont très nombreuses. Nous ferons une recherche dans les *Communications* classées. Prière d'écrire les Compositions à l'encre.

UNE DRYADE DE L'ARGONNE ET UNE EXILÉE DE LORRAINE. — C'est sans doute que les prescriptions du *Règlement du Supplément* n'étaient pas complètement observées.

THÉRÈSE B. — Répéter le Nom, l'Adresse et le Pseudonyme sur les *Accusés de réception.*

UN DES TROIS CHARDONS DE LORRAINE. — Les Compositions sont à l'examen.

C. D. AU P. — Oui.

HENRI ET JEAN DES MÉLOIZES. — Nous prenons note.

BLANCHE SCHWINGROUBER. — Nous prenons note.

MADELEINE DE SAVIGNIES. — Une explication sommaire de la *Notation des Echecs* a été donnée dans la *Correspondance avec les Lecteurs, Supplément* du 24 mars 1883, N° 336.

(A continuer.)

PROBLÈMES ET QUESTIONS

SUPPLEMENT

28 Avril 1883. — N° 341.

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

— 279V279 — W496 — 2786 — 3459 — 39 — 6875 — 86 — 69 — 6875 — 011 X963 — X496 — 39 — 687Z907

Communication : Une Exilée d'Orléans.

PROBLÈMES POINTÉS.

L'h******* h**** n* j***j*****; i* s* c******* d* d***: c*** e** o*c*** n'e** p** S** c******** j*** p*** l**

Communication : Guitta.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

Cmm — *n — **s — tmb — d — nd — dns — ntr — mn — l — bnhr — *st — hls — *ncnstnt — *t — frvl — s — ns — srrns — ls — dgts — ns — l*tf fns — sdn — *t — s — ns — ls — **vr ns — ln — d — ns — *l — s*nvl

Communication : Une Bergère du Lignon.

VOYELLES.

l*i — *a**é* — au — **é — *u — *a i**e, — *ui — *e — *o* — œu**e* — a — *ai* — **oi*, — *ou* — *e — *i*e* *i*o** — *eu*-e**e, — e* — *'e**o* *i*o** — *ue**ue*oi*

Communication : Charlotte Carette.

CONSONNES ET VOYELLES.

O*e*t*a*v*e*o*p*u*a*o*r*e*m*i* p*u*d*s*r*r*e*u*o*p

Communication : Marie Le Tourneur.

USAGES MONDAINS.

LE CHAPERON.

Quelle est l'origine du *Chaperon*.

Communication : Deux Jumelles.

—

LANGAGE FRANÇAIS.

Quelle est l'origine de cette locution :

Fin comme Gribouille.

Communication : Robert Le Mareschal.

CURIOSITÉS.

L'HOTEL DES HARICOTS.

D'où vient le nom d'*Hôtel des Haricots*, donné à la Maison d'arrêt de la garde nationale?

Communication : La Porte à droite et la Porte à gauche.

LE FIL D'ARIANE

MARCHE DU CAVALIER

quoi	tte	ou	sin	ser	tu	age	et
grand	gue	tu	as	sse	toc	vir	son
ine	à	dri	que	rre	fer	sse	vill
rre	bras	m ent	rdon	fila	je	ner	as
nous	boul	sse	blo	le	ente	du	me
pe	et	bou	ou	ti	nde	fer	vir
ire	dis	on	au	un	tu	iage	her
pard	ndue	nav	re	mar	cloc	er	as

Communication : Charlotte Carette.

ANAGRAMMES.

Je vis en pays froid ; notre mère nature
M'a donné pour l'hiver une riche four- [rure ;
Quand la chaîne est tendue aux rouleaux [du métier,
La navette sur moi se met à travailler ;
Don Quichotte un beau jour se trom- [pant de coiffure,]
Crut me prendre et ne prit qu'un bassin [de barbier ;]
En moi voyez enfin un signe d'écriture,
Qui dégage une lettre et la fait résonner.

Communication : Amie du Travail.

—

DEVISES.

Ordre de Chevalerie.

« *Exaltat humiles.* »

Il élève les humbles.

Communication : Aubépine rose et Fougère des Vosges.

—

VERSIFICATION FRANÇAISE

SOUVENIR.

Aujourd'hui que reste-t-il d'elle? Ce qui reste, céleste illusion, au réveil d'un beau rêve ; des parfums du printemps, de l'émail du gazon velouté, l'hiver ce qui reste ; des neiges fondues et des frimas disparus au beau temps ; le soir, ce qui reste des larmes répandues par l'enfant le matin, du léger murmure des ondes du ruisseau, des chansons de l'oiseau, de la cloche des soupirs argentins, et des ombres quand l'aube perce les sombres voiles de la nuit.

Communication : Hortensia blanc.

—

VERS A TERMINER.

RETRAITE.

Dans un clos peuplé d'arbres———
Libre et caché sous des———
Je goûte au sein d'un calme———
Et l'amitié, ce bien———
Et la nature et les beaux———
En voyant venir la———
J'ai pris pour mon maître en———
De Minerve le grave———
Vivant en paix sur son———
Sans bruit, à l'écart et dans———
Ermite aussi, pas aussi———
Je vis en paix sous mon———
Des humains fuyant le grand———
Tout soin, tout honneur, tout———
Sans bâtir projet ni———
Sans jamais rêver la———
L'oubli coule avec mon———
Peu de besoins fait mon———
Je suis sans peine à leur———
Presque assez, c'est mon———

Communication : Tiri et Piapia.

—

MOYENS MNÉMONIQUES.

Quel est le poète latin, dont l'initiale, jointe à celles de ses œuvres, forme le mot :

MOT.

Communication : Aubépine rose et Fougère des Vosges.

—

REBUS



Communication : Hortense Michaux.

—

SURPRISES.

Quel est le mot de cinq lettres qui, imprimé, forme dix angles aigus ?

Communication : Brother and Sister.

—

PROVERBES A L'ENVERS.

N° 1.

L'intention est réfutée par le fait.

N° 2.

Tout vient à point à qui peut attendre.

N° 3.

Qui paie mes dettes m'enrichit.

—

LETTRES INCONNUES.

Ajouter une même voyelle et une même consonne aux huit mots suivants, et former huit autres mots.

MAIS. ELIE. MAESTRO. TAC.

LA-BAS. SALIQUE. PONT. CAR.

Communication : Baronne Agricole.

—

LES TABLEAUX PARLANTS.

MOTS CARRÉS.

1° — Camus
2° — Le point le plus élevé.
3° — Race d'Europe.
4° — Repas antiques.
5° — A toutes les médailles
6° — Divinité de la Fable.

Communication : Marguerite Belèze.

—

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

1° — Pour éclairer.
2° — Dresser procès-verbal.
3° — Général ancien.
4° — Action de rapprocher.

Communication : Giboulée.

—

TRIANGLES.

1° — Consonne.
2° — Adjectif possessif.
3° — Pour vanner.
4° — Mot latin.
5° — Préposition.
6° — A la poste.
7° — Véhicule.
8° — Prédicateur.
9° — Chant mélancolique.

Communication : Geneviève de L.

—

LOSANGES

1° — Consonne.
2° — Supplice.
3° — Déshérité.
4 — Synonyme d'excuses.
5° — Qui cultive les jardins.
6° — Au désert.
7° — Conduit les ânes.
8° -- Adjectif.
9° — Consonne.

Communication : Airam.

—



Quelle est la Scène historique représentée dans le dessin qu'on a sous les yeux ?

PARALLÉLOGRAMMES.

Horizontalement.

1° — Prénom féminin.
2° — Instrument tranchant.
3° — Capitale.
4° — Hors-d'œuvre.
5° — Oiseau.

Perpendiculairement.

1° — Dans la sagesse.
2° — Ile.
3° — Préposition.
4° — Juge.
5° — Matelot.
6° — Plante aromatique.
7° — Terme de marine.
8° — Arbre toujours vert.
9° — Général de l'alphabet.

Communication : Ortie blanche du Bouquet d'Orties.

—

ACROSTICHES.

* OU *
* RB *
* RN *
* AR *

Communication : Une Goutte de Rosée.

—

CROIX.

A A E E E I O L N N C P R T T.

Communication : Petite Jeanne.

—

COQUILLES AMUSANTES.

1° — En rimant, on fait d'une loutre une anguille.

2° — La reine est l'auxiliaire du Japon.

3° — Cette mouette n'est pas lourde.

4° — Je vais faire reteindre ces pigeons.

5° — A chaque tour suffit sa reine

6° — Dieu ne créa que pour les pots
Les méchants dîneurs de bons rots.

7° — Pour la table, il n'est pas égaré.

8° — A beau sentir qui tient du loir.

Communications : Les Cinq Fauvettes, n° 1. — Une Dryade de l'Argonne, n° 2. — Louise Rovelière, n° 3. — Marguerite Mollot, n° 4. — Rosier, n° 5. — Songe et Rêve, n° 6. — Deux Roses de Vincennes, n° 7. — Henri Thibaud, n° 8.

—

ÉNIGMES.

Je suis ornement dans l'Église
Et souvent devant moi l'on se met à genoux ;
D'autres fois le destin moins doux,
De moi disposant à sa guise,
Me transporte à la basse-cour,
Où je deviens prison et la nuit et le jour.
Dans le collège, autre métamorphose,
Je suis un jeu pour l'écolier mutin,
Mais à qui me subit souvent tout n'est pas rose,
Surtout s'il n'est le plus malin.

Communication : Une Bergère du Lignon.

—

CHARADES.

Vous verrez le premier dans la prairie humide ;
Sur les bords d'un étang il s'élève timide,
Parmi les blanches fleurs des eaux.
Le dernier est un jeu. Le tout, couleur d'or pâle,
Une fleur au parfum suave qui s'exhale
Quand Avril verdit les côteaux.

Communication : Aubépine Rose.

—

LOGOGRIPHES.

Sur mes six pieds, lecteur, je suis une prière,
Et sur cinq, un Romain mis à mort par son frère.

Communication : Nous Deux.

—

MÉTAGRAMMES.

En cinq lettres, je suis barrière
Entre l'homme et la foi ;
Des lettres changez la première,
Et vous verrez en moi
Ce que, lassé d'un long voyage,
Vous trouvez ennuyeux ;
Puis, pour les preux du moyen âge,
Passe-temps belliqueux ;
Le plafond d'une cathédrale
Ou bien d'un monument ;
D'un vaisseau tapissant la cale,
Je sers de récipient ;
Voulez-vous que je cite encore
Une verbe impératif ?
Le reste n'est, sans métaphore,
Plus qu'un simple adjectif.

Communication : Aubépine rose.

CHARLES JOLIET.

—

Hotteroz, Adm.-Direct. des imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris

N° 544 5 MAI 1883

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er décembre et du 1er juin

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIR'E HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

CORRESPONDANCE

CORRESPONDANCE AVEC LES LECTEURS

CONCOURS MENSUELS

RAPPEL

45° CONCOURS

Une Page d'Écriture.

Troisième mention.

Louise H.

DEMANDES PARTICULIÈRES

CONCOURS MENSUELS

45° Concours.

Une Page d'écriture.

UN MOINEAU A SON OBSERVATOIRE. — Voir l'*Erratum* publié dans le précédent *Supplément*, du 21 Avril 1883 N° 340, 1° Page, 3° Colonne : *au lieu de :* OUVRAGE EN FILET — *Deuxième mention. Il faut lire :* PAGE D'ÉCRITURE. — *Troisième mention.*

LES ABEILLES DE BELFORT. — Même avis.

UN GRAIN DE CAFÉ. — Même avis.

HAUTECLAIRE. — Même avis.

J. DE L. — Même avis.

UNE EXILÉE DES BORDS DU RHIN. — Même avis.

DEUX AMIS DE KERLOUAN. — Même avis.

SOL DU TRIOLET DE DOUBLES-CROCHES. — Même avis.

LES CINQ FAUVETTES. — Même avis.

LOUISE GALLAND. — Même avis.

LA PIERRE DE MINUIT DE G. L. — Même avis.

PERRETTE ET POT AU LAIT. — Même avis.

QUATRE ÉGLANTINES DES BORDS DU CHER. — Même avis.

ESPÉRANCE. — *Quasimodo* L'étymologie de ce terme de liturgie est *quasi modo*, les deux premiers mots de l'introït de la messe du dimanche après Pâques, et qui ont servi à désigner ce dimanche. (LITTRÉ.)

PENDRAGON. — De 1° à 5° Les Compositions sont à l'examen, et la Lettre sera jointe au Dessin. — 6° Le résultat des *Concours mensuels* est publié 56 jours après leur date. — 7° Voir la Note qui suit les *Sujets proposés.* — 8° A défaut de la bande du Journal, des Indications écrites suffisent. — 9° La mention de l'âge est facultative Voir, dans la *Méthode générale*, l'Article 5 du *Règlement des Concours mensuels*

(*) La Reproduction et la Traduction du *Supplément* sont formellement interdites.

DENIS LE TYRAN. — 1° Ce verbe s'écrit de deux manières *Assujétir* et aussi *Assujettir*. La plupart des auteurs l'écrivent avec deux *t* *assujettir* (LITTRÉ.) — 2° Un Libraire de la ville donnera cette indication spéciale, d'après un Catalogue d'ouvrages militaires. — 3° Nous n'avons plus cette Composition pour donner un avis motivé.

LILIE. — *Philippine, Bonjour, Philippine*, se dit dans le jeu bien connu des doubles amandes, dont les conventions varient pour réclamer de quelqu'un un gage ou un cadeau Ce mot vient d'une corruption de l'allemand. (LITTRÉ.) — 2° On obtiendra ce renseignement spécial en écrivant directement à M. le Secrétaire général de l'École des Beaux-Arts. — 3° Par exception motivée, la *Solution complémentaire* a été admise.

UN ANE ET DEUX JEUNES FILLES. — Voir l'*Erratum* publié dans le *Supplément* précédent. — Les *Solutions* doivent être envoyées dans les Huit jours, délai fixé pour l'impression.

UN JEUNE FRIQUET. — La demande, transmise à l'auteur de l'étude, nous revient avec la réponse suivante :

« Le Lecteur assidu peut consulter le *Journal de la Jeunesse*, année 1874, 2° Semestre, 86° Numéro, Page 123 Il y trouvera, accompagnée de gravures, l'*Arbalète* dont il est question, avec les indications nécessaires pour la fabriquer et s'en servir. »

UNE LINOTTE DE L'ALFOLD. — Voir les *Solutions* du Concours. — La Composition est régulière, mais incomplète ; elle est mentionnée sous le Nom, le Pseudonyme n'y figurant pas.

VIOLETTE DE PARME — Les deux pièces sont d'une facture régulière Voici notre appréciation personnelle La meilleure, *Derniers regrets*, a quelques imperfections de détail : Quatre rimes en *eau* se suivent de trop près, seulement séparées par les rimes intermédiaires, et le mot *oiseau* répété deux fois — *Si beau* est une cheville ; le rossignol, l'artiste ailé, a le plumage sombre On pourrait changer les deux rimes par *de douleur* et *chanteur* — *Ramassant* n'est pas l'expression juste. Dans deux vers, quatre consonnances redoublées : *enfant, ans, flottants, innocents.* — *Soucieux* serait mieux en situation que *radieux.*

La seconde pièce, d'une note moins simple, est un mélange d'exaltation lyrique et de détails réels qui détruit l'harmonie de la composition, dont la facture est inégale et d'un sentiment élégiaque peut-être exagéré.

FAMILLE SISI. — Même avis. — La Composition n'a pu être classée. Le Sujet à traiter était une *Charade en action*, c'est-à-dire une Scène dialoguée, et non une *Charade* ordinaire.

LES REVENANTS DE L'ABBAYE DE VIERZON — L'Ouvrage envoyé est le *Prix des Mentions* de 1881-1882 — Voir l'*Erratum* ci-dessus relatif à la *Troisième mention* du *Concours d'Écriture.*

PIERRE ET GEORGES BROUARDEL. — Voir, dans la *Méthode générale*, la Note relative à l'envoi des Communications.

DEUX BARRISTES — Même avis.

UN CAILLOU ET SA Cie — Même avis. — La *Méthode générale* est expédiée.

LOUISE H. — La Mention est publiée en Rap[…] dans le présent *Supplément.* — La *Méthode génér*[…] est expédiée.

ALSACE-LORRAINE. — 1° Il y a fort longtem[ps] que cette *Question* a été posée ; nous ferons une [re]cherche et nous indiquerons la Date et le Num[éro] du *Supplément* où la *Solution* a été publiée. 2° Les *Communications*, publiées sous le Nom ou Pseudonyme de leurs auteurs, sont extraites [des] Compositions des *Concours de Communications.*

MADELEINE DE SAVIGNIES. — 1° Oui. — 2° [Les] Compositions sont à l'examen.

M. B. (*Liège.*) — Le Théâtre de Vanderburch.

AU PAYS DE CAMOENS. — Oui

TROIS PETITES LIONNES APPRIVOISÉES. — P[ar] exception motivée, oui.

GRAIN DE SEL. — PEAU D'ANE — 1° Ce *Suppl[é]ment* est épuisé ; si on peut en trouver un exem[-]plaire, il sera expédié. — 2° Oui. — Remerciement[s]

LA PETITE SŒUR DE QUATRE OFFICIERS. — Ou[i]

PETIT POISSON DU LAC D'ANNECY. — Nous deman[-]derons ces renseignements et nous les transmettro[ns] dans la *Correspondance avec les Lecteurs.*

AGATHE DE RÉMOCH. — Nous avons publié, dan[s] la *Versification française* des *Suppléments anté[-]rieurs*, quelques morceaux sur ce sujet élégiaque. [Il] a été traité par de nombreux poètes, et il serait dif[-]ficile d'établir une nomenclature complète de *toute[s] les pièces publiées.*

UN AVOCAT SANS CAUSES. — Inutile d'écrire avan[t] le *Relevé* général de fin d'année.

BOUM. — La *Méthode générale* est expédiée. Voi[r] la Note relative à l'envoi des *Communications*

MARIE-THÉRÈSE DELZOLLIÈS — Il est inutile d[e] transcrire les *Problèmes et Questions*, les *Solution[s]* suffisent.

CRIQUETTE. — Les *Problèmes et Questions* du *Supplément* ne sont pas des sujets de *Concours*, et ne donnent pas droit à des récompenses ou à des mentions. La *Méthode générale* est expédiée.

ROBERT DREYFUS. — Voir, dans la *Méthode générale*, la Note relative à l'envoi des *Communications.* — Répéter le Nom, l'Adresse et le Pseudonyme sur les *Demandes particulières.*

FAMILLE TYLUM. — Oui.

UNE LINOTTE DE L'ALFOLD — Les Compositions sont à l'examen, et il ne peut être répondu qu'après le classement du *Concours de Pâques* — Les *Problèmes et Questions* du *Supplément* ne sont pas des Sujets de *Concours*, et ne donnent pas droit à des récompenses ou à des mentions — Nous prenons note du Pseudonyme adopté. — L'indication de l'âge des Correspondants est facultative Voir, dans la *Méthode générale*, l'Article 5 du *Règlement des Concours mensuels.*

(A continuer.)

CONCOURS MENSUELS

PRIX

46e CONCOURS

N° 1.

COMPOSITION ÉCRITE

Les Œufs de Pâques.

Premier accessit.

Une Jeune Savoyarde et sa Marmotte.

Deuxième accessit.

Une Jeune Gasconne.

Troisième accessit.

Mimi Pinson.

Quatrième accessit.

Marie-Josèphe.

COMPOSITIONS MENTIONNÉES

Mention d'Honneur.

(Ordre alphabétique.)

C. Ducol Pommier. — Chrystal et Rita. — Deux Petites Sœurs. — Germaine Varcollier. — Grain de Sel. — Jeanne de Gouville. — Mary Hamerton. — Miss Salpêtre. — Nous Autres. — Peau d'Ane. — Perdiz del Monte. — Psyché.

Première mention.

(Ordre alphabétique.)

Agathe de Rémoch. — A. Matlint. — Brin de fil. — Chardonneret. — Deux Sœurs Vendéennes. — Éliane. — Élise Janny. — E. Temporal. — Fleur. — Fracasse tout Seul. — Gabriel Belle. — Gâteau Lorientais. — Girofla et Paquita. — Humble Violette. — Joséphine de Königswarter. — Julie Portalis. — La Grosse Moute. — La petite Sœur de Benoite. — La petite Sœur de quatre officiers. — La Pierre de Minuit de P. L. — Le Boco de Kiribi. — Little Joë. — Magdalena. — Marguerite Danloux. — M. Rosier. — M. V. — Rondinella. — Sœur Opportune. — Tonia. — Trois Canotiers de l'Yères. — Trop Tard. — Une Annécienne. — Une Centenaire. — Une Hirondelle. — Une Pâquerette. — Une Solognote.

Deuxième mention.

(Ordre alphabétique.)

Adamovitch. — Ami du jeu. — Blanche Dombkoska. — Blanche Rémond. — Cinq Violettes des Bois. — Colombe de Saint-Florhel. — Dame Oiselle. — Deux Papillons de Belleroche. — Été, une des Quatre Saisons. — France. — France et Alsace. — Gabrielle R. — Grande Sœur et Petite Maman. — Graziella et Beppo. — Jeanne Jouon. — Juliette Block. — Katty. — La Chouette Mimi — Le Lion de Flandre. — Le Myosotis de la Charente. — Léonie Jourdain, Kroumirette et Zouloulette. — Les Cinq Fauvettes. — L'Hirondelle et le Moineau franc. — Louise Maujean. — Louise Pasquier. — Madeleine Bigault. — Madeleine Guizot. — Magdeleine Vallotte. — Marguerite Mollot. — Marie Le Tourneur. — Marie Mercier. — Marthe Pasquier. — Mons Terribilis. — Petit Chose. — Pomme d'Api — Pompadour. — Reine des Prés — Rose mousseuse. — Spirœa ulmaria. — Tante Jaune — Toto-Tsing. — Un Avocat sans causes. Une Admiratrice de Victor Hugo. — Une Dragée de Verdun. — Une Dryade de l'Argonne. — Une Goutte de Rosée. — Une Patineuse du Meschel. — Une petite Cousine de Jules-César. — Une Vraie petite Française. — Un Moineau à son Observatoire.

N° 2.

COMPOSITION ÉCRITE

Versification française.

Bouts-rimés.

Premier accessit.

Girofla et Paquita.
Les Abeilles de Belfort.

Deuxième accessit.

France.
Élisa Bosch.

Troisième accessit.

Adamovitch.

COMPOSITIONS MENTIONNÉES

Mention d'Honneur.

(Ordre alphabétique.)

Aubépine Rose. — Cinq Violettes des Bois. — Deux Violettes du Chateau des Cours. — F. V. de la Colonie de N.-les-V. — M. A. — Mimi Pinson. — Paganel. — Sunflower and a Runaway Student. — Une Musette. — Une Vraie petite Française. — Un Poil de la Marmotte de la Jeune Savoyarde.

Première mention.

(Ordre alphabétique.)

Anaïs Juliette G. (Le 3e vers est faux.) — Aux Bords de la Kiraeck. (Plusieurs vers faux) — Biscuit de Savoie. (Le 6e vers est faux) — Brunette et Blondine. (Le 2e et le 1e vers sont faux.) — Chrystal et Rita. (Le 6e vers est faux.) — Marie Hirtz. (Le 3e vers est faux.) — Un des Trois Chardons de Lorraine. (Le 4e vers est faux.)

Deuxième mention

(Ordre alphabétique)

Airam. — Aline Flotard. — Alix de Pomereu. — Angélie et Paul de L. — Antonine et Jeanne de Margerie. — Armelle Lucas. — Augustin et son violon. — Benoite. — Béret bleu, n° 2 — Brin de Muguet. — Br. Mgt. — Cendrillon. — Chamoco Niederaslach. — Claire Laplace. — Clochettes et Bruyères. — Déception. — Delcominette Niederaslach. — Deux Linottes de la Rafette — Deux Papillons de Belleroche. — Deux Pâquerettes. — Don Fernando de San Clero — Du fond des Bois. Elmord Modave. — E. Lackerbauer — En Songeant à Mon'gu-rlhe. — Escarpolette. — Ether et Martinet. — Flamande Nivernaise. — Fleur. — Fracasse tout seul. — Framboisine. — Niederaslach — France et Alsace. — Gabriel Bell. — Geneviève de Ridder. — Geneviève d'Hautserve. — Georges de P. — Grain de Sel. — Grande Sœur et Petite Maman. — Graziella et Beppo. — Henriette de la Roche. — Jane and Bernard (Bernard). — Jane and Bernard (Jane) — Jenny Allard. — La Chouette Mimi. — L. A. Q. — Le Ménestrel. — Le Nain Jaune. — Les Cinq Fauvettes. — Les Quatre fils Aymon. — L'Hirondelle et le Moineau franc. — Little Joë — L. Lackerbauer. — L'Ondine. — Louise Galland. — Louise Maujean — Louise Vallet — Madeleine Guizot. — Marguerite Vallotte — Marie — Marie Boyé. — Marie-Josèphe. — Mionette. — Miss Fauvette. — Miss Salpêtre. — Pâquerette. — Pattes de Mouche. — Pauline Bornet. — Peau d'Ane. — Petit Chose. — Petite Jeanne, Nantes. — Rodilard — Rondinella. — Spirœa ulmaria. — Sylphe — Trois Canotiers de l'Yères. — Trois Têtes carrées. — Un Cousin de Nelly. — Une Centenaire — Une Cousine de Jane and Bernard. — Une Cousine d'Hélène. — Une Exilée d'Orléans. — Une Famille d'Étourneaux. — Une Gauloise. — Une Grenouille de la Savoureuse — Une Griffe du Lion de Belfort. — Une Hirondelle. — Une jeune Savoyarde et sa Marmotte. — Une Patineuse du Meschel. — Une Solognote. — Un Gascon. — Un Grain de Café. — Un jeune Lycéen Orléanais. — Un Moineau à son Observatoire — Un Poil du Lion de Belfort.

Troisième mention.

(Ordre alphabétique.)

A. Blancheteau — Agathe de Rémoch — Alexis Ramé. — Ami du Jeu. — Bibiano (Le Pseudonyme de *Psyché* appartient à un autre Correspondant par droit de priorité) — Blanche Rémond. — Chat-Chat. — C. Ducol Pommier. — Cloche, Clochette et Clocheton. — Coccinelle — Deux Sœurs Vendéennes. — Dorothée B. — Due Sorelle. — Éliana. — Eté, une des Quatre Saisons. — Étienne Guérin. — Fauvette. — France et Pologne. — Gabrielle R — Geneviève Mallein. — Hauteclaire. — Henri Schœn. — Il Porporato. (Le Pseudonyme de *Psyché* appartient à un autre Correspondant par droit de priorité.) — Isabelle et Juanita. — Isabelle Lisboa. — Jeanne de Gouville. — Jeanne Nathan — Judith, cousine de Thérèse. — Julie Portalis. — Ketty. — Lackerbauer. — La Hève. — La petite Sœur de Benoite. — La Pierre de Minuit de P. L. — Le Boco de Kiribi. — Le Dompteur. — Le Lion de Flandre — Le Poulain de la Melkeraie. — Lis, prince de Birlibi. — Lucie Gay. — Magdalena. — Magdeleine Vallotte. — Marguerite Chambion. — Marguerite Mollot. — Marie de l'Angle-Beaumanoir. — Mattéo. (Le Pseudonyme de *Psyché* appartient à un autre Correspondant par droit de priorité.) — Maurice Buache. — M. Lackerbauer. — M. M. C. de T. — M. Rosier. — Nous Autres. — Pompadour. — Porthos du Vallon — Psyché. — Quand Même. — Tout passe, tout lasse, tout casse — Trois Oies d'Illzach. — Un Alsacien — Un Cep des coteaux de Rully. — Une Annécienne. — Une Branche de Muguet. — Une Brésilienne. — Une Dryade de l'Argonne. — Velléda. — Volubilis.

N° 3.

Fleur artificielle.

PREMIER PRIX.

UN JEUNE LYCÉEN ORLÉANAIS.

DEUXIÈME PRIX.

DEUX JUMELLES.

Premier accessit.

BRUYÈRE DES BOIS.

Deuxième accessit.

MISÈRE ET Cie.
UNE VRAIE PETITE FRANÇAISE.

Troisième accessit.

PAULINE BORNET.

COMPOSITIONS MENTIONNÉES

Mention d'honneur.

(Ordre alphabétique.)

BISCUIT DE SAVOIE. — BOULE DE NEIGE DES MONTS OURALS. — COLOMBE DE SAINT-FLOCHEL. — DEUX LINOTTES DE LA RAFETTE. — LA CROIX DE BOURGOGNE. — L'AMAZONE DES CHARMILLES. — MARGUERITE BÉLÈZE. — MONS TERRIBILIS. — TROIS PETITES LIONNES APPRIVOISÉES. — UNE BRÉSILIENNE. — UNE MARGUERITE BRETONNE. — UNE MÉSANGE DE LA PARQUERRE.

Première mention.

(Ordre alphabétique.)

Angélie et Paul de L. — Blanche Rémond. — B. Mongenet. — Brother and Sister. — Chardonneret. — Déception. — Deux Petites Sœurs. — Deux Sœurs Vendéennes. — Don Fernando de San Claro. — Fleur des Pois. — Fleur-de-Thé. — France et Alsace. — France et Pologne. — Francesca. — F. V. de la colonie de N.-les-V. — Geneviève Mallein. — Henri des Méloizes. — Juliette Bloch. — La Friture. — La Nièce d'un Architecte. — Louise Maujean. — Louise Pasquier. — Lucile. — Madeleine Guizot. — Magdalena. — Margaret Labuzan. — Marie Labuzan. — Marthe Pasquier. — Mattéo. — Mimi M. — Mirabelle. — Petit Chose. — Petite Jeanne, Nantes. — Psyché. — Spirœa ulmaria. — Trésor des Fèves. — Une Centenaire. — Une Dryade de l'Argonne. — Une Exilée d'Orléans. — Une Grenouille de la Savoureuse. — Une Griffe du Lion de Belfort. — Une Hirondelle des bords de la Seine. — Une Patineuse du Meschel. — Un Grain de Café. — Un Moineau à son Observatoire.

AVIS. Deux Fleurs sans indications.

N° 4.

Chemise de Femme.

Couture.

PREMIER PRIX.

HENRIETTE DE LA ROCHE.

DEUXIÈME PRIX

UN DES TROIS CHARDONS DE LORRAINE.

Premier accessit.

ÉPINE ROSE.
MADELEINE GUIZOT.

Deuxième accessit.

JE, TU, ELLE, CHATEAU DE LA PIE.

Troisième accessit.

ADÈLE BELLENGER.

Quatrième accessit.

UNE MARGUERITE DE BEARN.

Cinquième accessit.

DEUX SŒURS VENDÉENNES.

COMPOSITIONS MENTIONNÉES

Mention d'honneur.

(Ordre de mérite)

DÉCEPTION. — AMÉLIE VIEZ. — F.-V. DE LA COLONIE DE N.-LES-V.

Première mention.

(Ordre alphabétique.)

Alice Pérard. — Cendrillon. — Chevrette. — Le Grillon du Foyer. — L'Hirondelle et le Moineau franc. — Louise. — Louise Galland. — Mons Terribilis. — Renée de Mondadon. — Spirœa ulmaria. — Une Brésilienne. — Une Marguerite bretonne. — Une Vraie petite française. — Un Moineau à son Observatoire.

AVIS. — *Si quelque omission dans les Noms des Concurrents témoignait qu'une Composition ne nous est pas parvenue, on est prié de nous en donner avis.*

CONCOURS DE PAQUES

Le Résultat du CONCOURS DE PAQUES, *Solutions* et *Prix*, sera publié dans le prochain *Supplément* du 12 Mai 1883, N° 313.

CONCOURS MENSUELS

48e CONCOURS

SUJETS PROPOSÉS.

AVIS

Nous rappelons aux Concurrents que les Compositions qui ne rempliront pas toutes les conditions du Règlement des Concours mensuels *ne pourront être classées, sauf par exception motivée, et après avis du Conseil de rédaction.*

N° 1.

COMPOSITION ÉCRITE

La Convalescence.

Narration ou Lettre.

N° 2.

COMPOSITION ÉCRITE.

Les Ballons.

Étude Scientifique.

N° 3.

Un Morçeau de musique.

NOTA. — Écrire les indications en tête de la Composition.

N° 4.

Une Robe d'enfant.

Couture.

Il sera décerné, pour chacun des quatre sujets proposés, *Deux Prix* et *Deux accessits.*

1er PRIX. — Ouvrage illustré de 25 fr.
2e PRIX. — Ouvrage illustré de 15 fr.
1er ACCESSIT. — Ouvrage illustré de 8 fr.
2e ACCESSIT. — Ouvrage illustré de 8 fr.

Adresser les Lettres, Cartes postales, Papiers d'affaires et Envois :

A MONSIEUR LE SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION
DU JOURNAL DE LA JEUNESSE
PARIS
79, Boulevard St-Germain, 79.

CHARLES JOLIET.

Imprimeries réunies, rue Mignon, 2, Paris

N° 545

12 MAI 1883

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

CONCOURS DE PAQUES

SOLUTIONS DES PROBLÈMES ET QUESTIONS

CORRESPONDANCE AVEC LES LECTEURS

AVIS

Nous rappelons pour mémoire qu'il est toujours répondu, dans la CORRESPONDANCE avec les lecteurs, aux renseignements particuliers qu'ils ont à nous demander. Le *Journal de la Jeunesse* sera pour eux un guide sûr et éclairé, et nous nous ferons un plaisir de leur donner des explications sur tous les sujets qui les intéressent; mais, sauf exception, il ne peut être fait de réponse par la poste.

MÉTHODE GÉNÉRALE

La Méthode générale complète POUR LE DÉCHIFFREMENT ET LA SOLUTION DES PROBLÈMES ET QUESTIONS DU SUPPLÉMENT HEBDOMADAIRE, *contenant le* **Règlement des Concours mensuels** *et le* **Règlement du Supplément**, *est expédiée* franco *à toutes les personnes qui en font la demande par* Lettre affranchie *ou* Carte postale.

CONCOURS DE PAQUES

AVIS. — *Les Lauréats du* CONCOURS DE PAQUES *sont priés d'accuser réception, à M. le Secrétaire de la Rédaction du* Journal de la Jeunesse, *des Ouvrages envoyés par la Librairie Hachette et Cie.*

CONCOURS MENSUELS

RAPPEL

46° CONCOURS

Les Œufs de Pâques.

Première mention.

Blanche Schwingrouber.

Versification française.

Bouts-rimés.

Première mention.

Blanche Schwingrouber.

NOTA. — Ces deux Compositions ont été envoyées avec celle du *Concours de Pâques*, ce qui n'a pas permis de les classer à temps.

CONCOURS DE PAQUES

3 Mars 1883. — N° 333

SOLUTIONS

DES PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

Le Devoir ne fronce le sourcil que si vous le fuyez ; suivez-le, il vous sourit.

PROBLÈMES POINTÉS.

Le gouvernement de la toilette appartient presque toujours à quelques laiderons, qui s'habillent de façon à dissimuler leurs propres défauts et à défigurer leurs rivales.

W. THACKERAY.

NOTA. — *Déprécier*, bonne variante.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

Quel est ce bon gros qui s'embrouille
Et pense nous donner du neuf?
Quand on l'entend, c'est la grenouille,
Et quand on le voit, c'est le bœuf.

VOYELLES.

LE CAPRICIEUX.

Il veut, il ne veut pas, il accorde, il refuse,
Il écoute la haine, il consulte l'amour,
Il promet, il rétracte, il condamne, il excuse,
Le même objet lui plaît et déplaît tour à tour.

CONSONNES ET VOYELLES.

SUR UN CRITIQUE.

De la gloire d'autrui Damon dîne et déjeune ;
S'il vivait de la sienne il ferait un long jeûne.

USAGES MONDAINS.

LA POLITESSE.

Les *Solutions explicatives*, extraites des Compositions du *Concours*, seront publiées dans un prochain *Supplément*.

LANGAGE FRANÇAIS.

Volney a compté *Trente-sept manières d'écrire le son* AN.

Il a cité cet exemple pour rendre sensibles les difficultés que présente l'orthographe de la langue française, aucune règle fixe ne présidant à la variété des lettres combinées pour rendre le même son.

1°. — AEN. — Caen.
2°. — AM. — Adam.
3° — AMP. — Champ.
4° — AMPS. — Champs.
5°. — AN. — Écran.
6°. — ANS. — Dans.
7°. — ANC — Banc.
8°. — ANCS. — Bancs.
9°. — AND. — Gland.
10°. — ANDS. — Glands.
11°. — ANDT. — Rembrandt.
12°. — ANG. — Étang.
13° — ANGS. — Étangs.
14°. — ANT. — Gant.
15°. — ANTS. — Gants.
16°. — AON. — Paon.
17°. — AONS. — Paons.
18°. — EAN. — Jean.
19°. — EANT. — Obligeant.
20°. — EANTS. — Obligeants.
21°. — EM. — Empire.
22°. — EMPS. — Temps.
23°. — EMPT. — Exempt.
24°. — EMPTS. — Exempts.
25°. — EMS. — Tems.
26°. — EN. — Rouen.
27°. — END. — Prend.
28°. — ENDS. — Rends.
29°. — ENG. — Hareng.
30°. — ENGS. — Harengs.
31°. — ENS. — Encens.
32°. — ENT. — Dent.
33°. — ENTS. — Dents.
34°. — HAM. — Hampe.
35°. — HAN. — Ispahan.
36°. — HANS. — Louhans.
37°. — HEN. — Henri.
38°. — UAN. — Quantième.
39°. — UAND. — Quand.
40°. — UANT. — Quant.
41°. — UEN. — Conséquence.
42°. — UENT. — Onguent.
43°. — UENTS. — Onguents.

Le chiffre cité par Volney est dépassé, et la série n'est pas épuisée.

CONCOURS DE PAQUES

PRIX

CONCOURS DE PAQUES

—

PRIX

—

AVIS.

Le Conseil de Rédaction du Journal de la Jeunesse, *vu le nombre des Concurrents du* Concours de Paques, *outre les Vingt prix offerts d'une valeur de Cinq cents francs, a mis à notre disposition des Ouvrages illustrés pour une valeur complémentaire de Trois cents francs.*

—

PRIX D'HONNEUR

Pierre et Paul Gavault.

PREMIER PRIX.

La Société Pig.

Charlotte Carette.

Les Habitués de la Place Mathieu.

Deux Jumelles.

Isabelle et Juanita.

Bouquet d'Orties.

Marianne et Madeleine de Ganay.

DEUXIÈME PRIX.

Deux Perruches Inséparables.

Guillaume, Henri et Marguerite Danloux.

Geneviève d'Hauteserve.

TROISIÈME PRIX.

Miss Roundabout and Miss Rebecca Sharp.

Trois Canotiers de l'Yères.

Chrystal et Rita et Psyché.

Princesse Pascaline de Metternich.

Béatrix de Virieu.

Un Exilé d'Orléans.

Les Habitants du Rato.

Louise de Saint-Pierre.

H. A. C. T. des Aulnottes.

Premier accessit.

Paganel.

Volubilis.

Trois Chardons de Lorraine.

Un Soldat Portugais et ses Trois Sœurs.

Nymphes et Dauphin de la Cure.

Iris et Marjolaine.

Marie Boye.

Deuxième accessit.

(Ex-æquo. — *Ordre alphabétique.*)

Abeille et Ver-à-Soie.

Brin de Mousse.

Germaine Varcollier.

Girofla et Paquita.

La Croix de Bourgogne

Peau d'Ane et Grain de Sel.

Troisième accessit.

(*Ordre alphabétique.*)

Le Conseil de Rédaction accorde un *Troisième Accessit* aux Concurrents dont les noms suivent :

Famille Tylum.

Marie et Émilie Cordier.

M. C. Caen.

Mireille.

Salva.

Sasufis Brézé.

Une Troupe de Renards de la Forêt de Fontainebleau.

Un Petit Chat Noir.

—

PRIX SPÉCIAL.

COMPOSITION ÉCRITE

LES PETITS MUSÉES.

Quatre Églantines des bords du Cher.

Carlo.

Incognito.

—

COMPOSITIONS MENTIONNÉES

Mention d'Honneur.

(*Ordre alphabétique.*)

A. — Au Bord de la Mer. — Audincourt. — Au Pays de Camoens.

B. — Bergeronnette.

C. — Carlo. — Capitaine Lotton. — Christian.

D. — Deux Petites Sœurs, Ennaej et Erialc Euquas. — Diane. — Dominique. — Duas Transmontanas. — Durandal.

E. — Edmond Modave. — En Famille.

F. — Fantasio.

G. — Gargantua.

H. — Hélène de Rachette. — Hermance. — Hirondelle et Colibri.

I. — Isabelle et Caroline.

J. — Jeanne de Gouville. — Jenny Allard. — Judith, Cousine de Thérèse. — Julie Portalis.

L. — La Grand'mère de Pepin-le-Bref. — Léon C. — Les Elfes du Bois-Lapierre. — Les Habitants de la Lumière. — Le Solitaire. — Lilie.

M. — Madeleine de Brettes-Thurin. — Marcelle et Marguerite Maréchal. — Margarita. — Marguerite de Rochechouart. — Marie du Dolmen. — Marthe Benoit. — Mimi Pinson. — Miss Salpêtre, Marie-Josèphe et Dame Oiselle. — Mionette et Henri de la Roca.

N. — Nouvelle et Nouveau.

O. — Œdipe.

P. — Pattes de Mouche. — Petite Jeanne. — Phosphore de Cœur-Volant. — Pie du Tage.

Q. — Quatre Églantines des Bords du Cher. — Qui veut, peut.

R. — René et ses Sœurs. — Rothomago.

S. — Société des Jeunes Abeilles.

T. — Trois Lapins de garenne.

U. — Une Petite Société Savante.

V. — Valentine Deschapelles. — Victrix Causa. — Vieux Colombier. — Violettes et Lilas blanc.

—

Première mention.

(*Ordre alphabétique.*)

A. — Adalgise. — Adamovitch. — Adèle Herlin. — Aimée et Suzanne. — Alexis Ramé. — Ali-Baba. — Alfred de Coninck. — A. M. Deux Hirondelles des bords de la Saône. — Angélie et Paul de L. — Anicroche. — Aux bords de la Kirneck.

B. — Bachelier et Taupin.

C. — Claire Laplace.

D. — Duc Sorelle.

E. — En Songeant à Montguerlhe. — Envolés. — Étoile du Berger.

F. — Fadette. — Famille Sisi. — Frison.

G. — Gazelle.

H. — Histoire de passer le temps.

J. — Jeanne. Éniamreg. — Je me nomme Légion. (Nom et Adresse omis.) — Juliette et Roméo.

L. — La Famille du Petit Poucet. — L'Amie de Mira. — La petite Fraise des bois. — Le docteur Tant-Mieux. — Le Gardien du Phare. — Le Glaneur. — Les Chevaliers de la Marjolaine. — Les Élèves de l'Orphelinat Prévost. — Les Fraxinelles. — Les Quatre Saisons. — L'Hirondelle et le Moineau-franc. — Lindor.

M. — Madeleine et Louise. — Marie Hirtz. — Mignon regrettant la Patrie.

N. — Nord-Ouest.

P. — Pattes de velours. — Persévérance. — Piano. — Prix des Mentions.

R. — Robert mon oncle. — Robert-le-Diable.

S. — Sunflower and a Runaway Student. — Sylvaine Merlin.

T. — Trois petites Lionnes apprivoisées.

U. — Une Brésilienne. — Une Famille d'Étourneaux. — Une Jolie Bécasse. — Une Mésange de la Parqueyre. — Une petite Chinoise. — Une Solognote. — Un jeune Lycéen Orléanais. — Un petit Mouton noir. — Un Pigeon et deux Colombes.

V. — Velléda. — Vingt-cinq Solutions.

Deuxième mention.

(*Ordre alphabétique.*)

A. — Abeille et Papillon. — Abeilles de la Vinelle. — Abd-el-Kader et son Vizir. — Adrienne Constantin. — Alice Eppolag. — Alix de Pomereu. — Amazone des Champs-Élysées. — Antonine et Jeanne de Margerie. — Aubépine blanche. — Aubépine rose.

B. — Baronne Agricole. — Bas-de-Cuir et Mohican. — Bérets bleus. — Bergère d'Ossau, Nymphe du Gave et un Bachelier. — Bertram. — Blanche et Marie Pottier. — Blanche Jacques Le Seigneur. — Brother and Sister. — Brunette.

C. — Césarine et Octavie de N. — Clarisse. — Cloche, Clochette et Clocheton. — Coccinelle. — Comme il vous plaira.

D. — Dame Marie les Lys. — Deux Barbistes. — Deux Blondes. — Deux Cornettes. — Deux Linottes de la Rafette. — Deux petites Sœurs. — Dona Sol.

E. — Échec et Mat. — Éliane et Diane. — Élisa Bosch. — Épine Rose. — Épi de Seigle. — Eurêka.

F. — Famille Byrrh. — Fleur d'Arbousier. — Fleurs d'épines. — Flocon de neige et l'Eau qui dort. — Florence. — Framboisine, Delcominette et Chamoco, Niederaslach. — France et Fleur. — F. V. et R. V. de la Colonie de N. les V.

G. — Gabrielle R. — Georges Judic. — Girouette.

H. — Hauteclaire. — Henri Moulin. — Hortensia blanc. — H. S.

J. — Jean qui pleure et Jean qui rit. — Jeanne et Madeleine de Morgan-Maricourt. — Jenny et Juliette Savy.

L. — La Fille de Priam. — La Friture. — La Hève. — La Marraine. — La petite Sœur de cinq Africaines. — L'Auteur de Waverley. — L'Ébouriffé. — Le Lion de Flandre. — Le Lys dans la Vallée. — Les Cinq Fauvettes. — Les Descendants du bouillant Achille. — Les Descendants d'un Chevalier. — Les Grelots. — Les Quatre fils Aymon. — Les Revenants de l'Abbaye de Vierzon. — Le Vieux Gentleman. — Louise Carmejeanne. — Louise Galland. — Louise Revelière. — Lucie et Louise. — Lucie Gay. — Ludovic de Guillebon.

M. — Madeleine Creux. — Madeleine de Savignies. — Mandarin. — Mangé par le Sphinx. — Marguerite. — Marguerite Arthus. — Marguerite Belèze. — Marguerite Biret. — Marie de l'Angle-Beaumanoir. — Marie Edith. — Marie et Madeleine Guizot. — Marie et Renée de Mondadon. — Marie Lion. — Marie Roussel. — Miss Antropp et Lord Iginal. — Miss Marmotte. — M. M. C. de T. — Monsieur Jourdain qui fait des Vers. — Montjoye Saint-Denys. — Myosotis du Buyat et sa tribu. — Mystère.

N. — Nous Autres. — Numéro 19.

O. — Omicron et Oméga.

P. — Pandore. — Pâquerette des bords du Doubs. — Paule Bontoux. — Paul, Hélène et Auguste. — Pauline Bornet. — Pépée. — Pile ou Face. — Pionne et ses Potaches. — Pompadour. — Poney.

Q. — Quatre Églantines de la Coudraie.

R. — Robert Le Mareschal. — Robinson.

S. — Sans-Souci. — S. F. E. — Sol du Triolet de doubles-croches. — Songe et Rêve. — Spirœa ulmaria. — Sylphe et Ondine.

T. — Tante Jaune. — Teinte d'Automne. — Thérèse, cousine de Judith. — Tiri et Piapia, deux petits Moineaux de Savoie. — Tout à la joie. — Tout seul. — Trois Abonnés de Siana. — Trois Algues. — Trois Bouquinistes. — Trois Dames, Trois Valets. — Trois Oies d'Illzach. — Trois Pinsons de la Forêt du Der. — Trois Têtes Carrées.

U. — Un Ami de Bex. — Un Bénédictin. — Une Centenaire et Papillon bleu. — Une Cigale laborieuse. — Une Fleur de la Douze. — Une Gauloise. — Une Marguerite bretonne. — Une pauvre petite Esclave. — Une Strasbourgeoise exilée. — Une Thionvilloise. — Une Tortue dans sa Carapace. — Une Vivaraise des bords du Chanteroc. — Un Gascon. — Un Oncle et son coquin de Neveu. — Un petit Artiste patriote Saint-Agnanais. — Un petit Mouton berrichon. — Un petit Pot de crème de Saint-Gervais.

V. — Va-t'en voir s'ils viennent.

Y. — Yvonne et Elspeth.

Z. — Zouloulette et Kroumirette.

Une Composition sans indications.

Troisième mention.

(*Ordre alphabétique.*)

A. — Ablette de la Friture (Musée). — Achille et Patrocle. — Aiguille du Mont-Blanc. — Alice Corbin. — Alice Payen. — Alice Pérard. — André Gentien. — André Miallet. — Angelo, tyran de la maison. — Anna et Néomise. — Anne-Marguerite. — Arlequin et Colombine. — Au Pays de la Chicane.

B. — Bahutiens, Bahutiennes. — B D O D P. — Berthe de Béhague. — Berthe de Ligniville. — Blakboulé. — Blanche Schwingrouber. — Bleuet. — Boule de Neige des Monts-Ourals. — Brise de mer. — Br. Mgt. — Bruyère des Vogeleys.

C. — Caporal Bonbon. — Castor et Pollux. — Cendrillon. — Charles Gaudier. — Chat blanc. — Châtelaine du Limousin. — Christian et Robert de H. — Cinq coups de pilon. — Cinq Violettes des bois. — Claire de Cholet. — Colimaçon. — Compatriote de Pouchkine. — Corbeille de Marguerites et Panier de Cerises. — Criquette (G. D.) (A qui appartient le Pseudonyme par droit de priorité?). — Criquette (L. B.) — Cyclamen de Corse.

D. — Dadi. — Déception. — Deux Amis de Kerlouan. — Deux Bônois. — Deux Papillons de Belleroche. — Deux Roses de Vincennes. — Deux Sœurs Vendéennes (Musée). — Deux Violettes du château des Cours. — Drinkwater.

E. — E. G. N. — Emmy Almasy. — Espérance. — Eugénie Michaud. — Eugénie Moisset.

F. — Fauvette. — F. C. — Feuille de Trèfle. — Fleur des pois. — Folle Avoine et le seul Garçon de la Famille. — France et Alsace. — France et Pologne. — Franchepré.

G. — Gabrielle et Madeleine de Valroger. — Geneviève de Ridder. — Geneviève Mallein. — Georges Bousquet. — Georgette des Plas. — Giraud, Palmiery, Imbert, Laurent. Graziella et Beppo. — Grégoire Azarian.

H. — Hanneton, fils du Printemps. — Henri des Méloizes. — Henriette et André Petitjean.

I. — Iadiviga. — Isabelle et Gilbert. — Israël.

J. — J. B. — Jean Azarian. — Jeanne Baronille. — Jeanne d'Amade. — Jenny d'Oliveira. — Joséphine de Königswarter. — Joseph Perrin. — Juliette Bloch.

L. — La Fée des Grèves (Musée) — La Marguerite du bouquet des champs. — La Nièce d'un Architecte. — La Pierre de Minuit de P. L. — L. A. Q. — La Salamandre du Hainaut. — La Tourterelle. — Le Grillon du foyer. — Le Ménestrel. — Le Monde où l'on travaille. — Le Myosotis de la Charente. — L'Éperlan de la Friture (Musée). — Le petit Gigi de Grand-père. — Léonie Faure Durif. — Les Émigrés de Cerné. — Les Grenouilles de la Grenouillère. — Les Locataires de François Ier. — Les Quatre M. — Les Quatre Mousquetaires. — Les Quatre Sœurs. — L'Homme aux pois. — Little Joe (Musée). — Loin de Zézelle. — Louise Pasquier. — Louis et Paul Colin. — Louisette. — Lucile. — L. V.

M. — Magdalena (Musée). — Ma Marraine et Moi. — Marguerite Bronne. — Marguerite Guillaumin. — Marguerite Mollot. — Marie Agnès de Virieu. — Marie d'Heureux. — Marie et Henri Thibaud. — Marie et Marguerite Barrot. — Marie Hruschka. — Marie Le Tourneur. — Marie Madeleine. — Marie Maurice. — Marion. — Maroussia. — Marthe et Cécile Baudrier. — Mathilde Greslot. — Maurice Buache. — Mauviette. — Meddenn et Guitta. — Mimie, Claire et Lilie. — Mimi M. — M. Rosier.

N. — Nadèje. — Nichée des Allées de Chartres. — Nisus et Euryale.

O. — Oreste et Pylade.

P. — Pâquerette L. — Perrette et Pot-au-Lait. — Pervenche. — Piccolette. — Piccolina et Deux Pâquerettes. — Pie borgne. — P. J. M. M. M. — Porthos du Vallon. — Pouf. — Punch.

Q. — Quand même.

R. — Raton. — Rondinella.

S. — Six Sœurs. — S. Père et A. Tends.

T. — Taquin. — Tétragone. — Tonton. — Toto-Tsing. — Treize Printemps. — Trois Apprenties. — Trois Moutons russes. — Trois Printemps. — Truites du Douroy.

U. — Un Alsacien français. — Un Avocat sans causes. — Un Chercheur d'esprit. — Un Collégien du Buisson rouge. — Une Abonnée Hongroise (Musée). — Une Amirale en Goëmon. — Une Bouteille de Malaga. — Une Dent du Lion de Belfort. — Une Dryade de l'Argonne. — Une Fleur des Pyrénées. — Une Hirondelle. — Une Jeune Ambitieuse de huit ans (Musée). — Une petite Grive. — Une Rêveuse des bords de l'Ormesson — Un Garde-champêtre, sa caisse et sa plaque. — Un Grain de café. — Un Lycéen Constantinois. — Un Marin d'eau douce. — Un Moineau à son Observatoire. — Un Naturaliste en herbe. — Un Kroumir D. M. P. — Un Sapin de Thann.

V. — Villa des Rosiers.

AVIS. — *Si quelque omission dans les Noms des Concurrents témoignait qu'une Composition n'a pas été classée, on est prié de nous en donner avis.*

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

CONCOURS MENSUELS

Les *Accusés de réception* des Lauréats dont les noms suivent ne nous sont pas parvenus, et nous les prions de nous les adresser.

1880 — 1881

Francya i Polska. — Alexandre Rewidzoff. — Mérix. — Tamaris. — Dominiqua. — Rose de Chine.

1881 — 1882

Amy B. — Une petite Élève. — Un Marin d'eau douce. — Emile G. — Un futur Disciple d'Esculape. — P. G. et sa Sœur. — Marguerite Dupuy. — M. A. — Cœcilia. — Chrysanthème. — Eugenia. — Genêt d'Anjou. — M. Simon. — Cousins et Cousines. — Marie Nardin. — Les Elèves de Digne. — Marguerite Pollet. — Ave. — Le Petit Tambour. — Une Guirlande de Lierre et de Myosotis. — Blanche L'Ec.

COMMUNICATIONS

ACROSTICHES.

N° 1.

Comment, maître Arlequin, je vous revois céans ?
Oubliez-vous qu'hier on vous mit à la porte ?
Laissez ce ton pleureur et ces airs languissants ;
Obéissez, partez, et vite que l'on sorte !
Mais il s'en va... Le sot ! J'allais lui pardonner.
Beau chevalier, vraiment, qui ne sait pas attendre.
Il revient. C'est trop fort ! Va-t'en te promener !
Non, reste, je le veux. Tu ne sais rien comprendre,
Et tu ne vaudrais pas la corde pour te pendre.

P. Gavault.

N° 2.

Lisez-vous quelquefois d'un regard attendri,
Un livre intime ouvert toujours aux pages sombres ?
Ce livre pour signet n'a qu'un bouquet flétri,
Il parle des absents à votre cœur meurtri,
Et vous y retrouvez partout leurs chères ombres.

Deux Jumelles.

N° 3.

LA VIE D'UNE JEUNE FEMME

Être reine à dix ans ; faire de son empire,
Un moyen de charmer les cœurs et les esprits ;
Parvenir à quinze ans sans cesser de sourire,
Horizons toujours purs, chemins toujours fleuris ;
Récolter à vingt ans des couronnes nouvelles
Où s'unissent les fruits aux roses les plus belles ;
Sur un trône d'amour apparaître un matin,
Y régner comme sœur, épouse, fille et mère,
N'avoir qu'à faire un vœu pour le voir satisfaire,
Euphrosine, quel rêve ! et c'est votre destin.

Brin de Mousse.

N° 4.

[ténèbres,]
Pareille aux fleurs des nuits qui n'ouvrent qu'aux
Ainsi qu'un encensoir, leur pur calice d'or,
Gardant pour l'Éternel tous leurs charmes funèbres
Avec tous leurs parfums quand la nature dort,
Née au sein de nos maux, une fleur, doux trésor,
Élève au fond des cœurs meurtris par la souffrance
L'éclat de sa beauté ; son nom est l'Espérance.

Paganel.

N° 5.

SONNET.

Aimez-vous le poète, aux vers pleins d'euphonie,
Né dans Constantinople et par nous transplanté,
Dont la France et la Grèce avec juste fierté,
Réclament comme leurs les trésors d'harmonie ?

Élève favori des chantres d'Ionie,
Doux Cygne de Byzance à l'accent enchanté,
En tes gracieux chants le monde transporté
Connaît la Muse antique à l'art moderne unie.

Hélas ! un siècle ingrat, marqué d'iniquité,
Étouffant ton talent dans la captivité,
Ne t'offrit que la mort pour prix de ton génie.

Il semblait que le ciel, justement irrité,
Eût voulu, pour qu'enfin la terreur fut punie,
Reprendre alors Homère en toi ressuscité.

Guillaume, Henri et Marguerite Danloux.

N° 6.

Essayer de tracer de la grâce un portrait,
Mettre ici tout son charme, exprimer son attrait,
Il faut n'oublier rien ; sans être un peintre habile,
La chose est impossible ou du moins difficile.
Y renoncer ? Pourquoi ? Le portrait est tout fait.

Marianne et Madeleine de Gansy.

N° 7.

Gamme, octaves, bémols, doubles-croches, bécarres,
Elle se fait un jeu de tous ces noms barbares ;
Rage innocente au moins, hormis pour le voisin ;
Mieux vaut, convenez-en, assommer son prochain
Avec du Beethoven qu'avec un casse-tête ;
Impossible, d'ailleurs, semaine ou jour de fête,
Nuit ou jour, d'arrêter sa trop bouillante ardeur,
Et l'aspect d'un piano lui fait battre le cœur.

Germaine Varcollier.

N° 8.

J'aime à te voir toujours. Ta beauté dans sa fleur
Est plus charmante encor par ton air de candeur
Avec ton doux regard où ton âme se mire,
Ni les hasards du sort ni le monde joyeux
Ne sauront altérer l'éclat pur de tes yeux ;
Enfant, garde à jamais ton cœur et ton sourire.

Louise de Saint-Pierre.

N° 9.

Ravissante beauté, que voile un doux mystère,
On t'interroge en vain, ton nom est un secret ;
Seulement, malgré toi, le nom que tu veux taire
En te voyant si rose on le devinerait.

Bouquet d'Orties.

N° 10.

COLOMBE ET MARGUERITE.

Ma douce colombe, apprends-moi
A rester blanche comme toi,
Rieuse fleur à peine éclose,
Garde-toi d'imiter la rose ;
Une prairie au bord de l'eau,
Est pour toi préférable au jardin le plus beau.
Reste à l'ombre ma sœur comme l'humble pervenche,
Il fait bon dans les bois, près du ruisseau qui dort ;
Tu garderas ainsi ton auréole blanche
Et ton feuillage vert et ton calice d'or.

Trois Chardons de Lorraine.

N° 11.

Le jour où les enfants de la vieille cité
Accompagnaient Pétrarque en triomphe porté,
Un autre nom, qui fut le vrai nom de sa Muse,
Reportait la pensée aux échos de Vaucluse,
Et suivait le poète à l'immortalité.

Charlotte Carette.

N° 12.

Composer de bons vers n'est pas chose facile ;
Écrire un acrostiche est bien plus difficile,
Car il faut adapter, sans rime ni raison,
Ici, lettre obligée, et là, terminaison.
Les quatre vers sont faits. Ma foi, je suis habile,
Et signe bravement :

LA PETITE CÉCILE.

Croix de Bourgogne.

N° 13.

Plaire, charmer, est sa devise ;
Aimable enfant, elle a pour tous
Un mot charmant ; dans ses yeux doux
L'esprit éclate avec franchise.
Ingénue et simple en ses goûts,
Ne détestant que la sottise,
Elle est le plus beau des bijoux.

Trois canotiers de l'Yeres.

N° 14.

Honni soit le premier qui fit un Acrostiche,
En édictant les lois de ce genre pervers ;
L'inspiration fuit cette forme postiche,
Ennuyeuse, pédante, où tout va de travers ;
Nous refusons ici d'adorer ce fétiche,
Et gardons notre culte au vrai rythme des vers.

Les habitants du Rato.

N° 15.

Aurore de la vie, illusion d'une heure,
Vous nous bercez en vain de songes d'avenir ;
Rien est-il donc réel de ce qui doit finir ?
Ici-bas quand parfois le bonheur nous effleure,
Le rêve à peine atteint n'est plus qu'un souvenir.

N° 16.

Papillon, voltigeant du jasmin à la rose,
Roi de l'air, sans rivaux pour les brillants atours,
Insecte aux ailes d'or, au corset de velours,
N'accuse point le ciel qui te fit peu de chose ;
Tu nais dès que la fleur s'entr'ouvre à peine éclose,
Et tu meurs sans regret au terme d'un beau jour.
Mortels, vous qui plaignez cette vie éphémère,
Préférez-vous le sort de l'humaine misère,
Survivre au beau printemps, aux fleurs, à ses re-
[tours ?

Abd-el-Kader et son Vizir.

N° 17.

Ma chère enfant, vous qui riez sans cesse,
Ah ! croyez-moi, riez, c'est le moment ;
Rire est le bien de la folle jeunesse,
Il vous faudra rire un peu moins souvent :
En vieillissant.

Marie du Dolmen.

N° 18.

Là-bas, sur le coteau tout baigné de soleil,
Au delà du sentier qu'étoilent les pervenches,
Une maison coquette, en ce matin vermeil,
Rit par tous ses vitraux de ses tourelles blanches.
En arrivant au seuil désert de la maison,
Ne faites pas de bruit, n'entr'ouvrez pas la porte ;
Celle qui vivait là dort sous le vert gazon,
Et dans ce gai logis tout pleure encor la morte.

Deux Cornettes.

N° 19.

Gardez, dans vos pensers, une petite place
A celle dont les vœux ont souhaité pour vous
Bonheur inaltérable en ce monde qui passe,
Richesse et dons du cœur, que nul bien ne surpasse,
Imprimant leur éclat sur tout front pur et doux
Et que l'aile du temps ne flétrit ni n'efface ;
Lys que Dieu fait fleurir sous le toit paternel,
Laissez s'ouvrir votre âme au souffle de la grâce,
Et ses parfums monter en encens vers le ciel.

Claire de Cholet.

N° 20.

Marguerite est le nom d'une aimable personne,
A qui Monsieur le maire a rivé mon destin ;
Rarement on a vu, quand le carillon sonne,
Gracieuse et parée en robe de satin,
Une jeune épousée en plus humble attitude,
Entrer dans une nef d'un air plus adouci.
Ravi, je supposais que suivant l'habitude,
Il faudrait quinze jours pour changer tout ceci ;
Taratata, messieurs, il ne fallait qu'une heure,
Et Jean-qui-rit changea son nom pour Jean-qui-
[pleure.

Deux petites Sœurs.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES

SUPPLÉMENT.

7 Avril 1883. — N° 338.

Alfred Loubignac. — Edmond Modave. — Marguerite Arthus. — C. Ducol Pommier. — Jeanne de Gouville. — Cécile Guichemène. — Marie de l'Angle-Beaumanoir. — Adrienne Constantin. — Marie et Émilie Cordier. — Marthe Benoit. — Princesse Pascaline de Metternich. — Geneviève Mallein. — Henriette et Adolphe Coppieters't Wallant. — Mathilde Greslot. — Jeanne d'Amade. — Henri Moulin. — Germaine Varcollier. — Élisa Bosch. — Louise Galland. — Marie et Marguerite Barrot. — Marie Boyé. — Alexis Ramé. — Louise de Saint-Pierre. — Geneviève d'Hauteserve. — Blanche et Marie Pottier. — Bouquet d'Orties. — Chrystal et Rita. — Communauté de Griffepincemord. — Feuille de Trèfle. — M. C. Saint-Germain. — Songe et Rêve. — Jacotot. — Aux bords de la Kirneck. — Psyché. — Aubépine rose. — Flocon de neige et l'Eau qui dort. — Mignon. — Le Glaneur et ses Glaneuses. — Miss Marmotte. — Deux Pêcheurs du Layon. — Boule de Cuivre. — Jenny et Juliette. — Sylphe et Ondine. — Une Solognote. — Nous Quatre. — Marie du Dolmen. — Girofla et Paquita. — Un petit Chat noir. — Cinq Coups de pilon. — Agathe de Rémoch. — Fleur des bois. — Due Sorelle. — Sunflower and a Runaway Student. — Bahutiens, Bahutiennes. — Nous Autres. — Trois Algues. — Famille Byrrh. — Bergere d'Ossau, Nymphe du Gave et un Chasseur de sangliers. — Le Ménestrel. — Mary. — Trois Chardons de Lorraine. — Un Français alsacien. — Hermance. — Les deux Cousines d'Andrée. — H. A. C. T. des Aulnottes. — Hauteclaire. — Bourriquette. — Tante, Filleule et Nièce. — L'Amie de Gaston. — A Little Periwinkle. — Un Ami de Bex. — Un Soldat portugais et ses Trois Sœurs.

NOTA. — *La Date et le Numéro du Supplément sont toujours en tête des Problèmes et Questions, au-dessus du Problème chiffré.*

DATE DU SUPPLÉMENT. (7 Avril 1883.)

Une Bergère du Lignon — Marguerite Danloux. — Nymphes et Dauphin de la Cure.

NUMÉRO DU SUPPLÉMENT. — N° 338.

Le Numéro 540 *est celui du Journal.*

Épis de Seigle.. — Le petit Gigi du Grand-père.

LA DATE ET LE NUMÉRO DU SUPPLÉMENT.

7 Avril 1883. — N° 338

Six Sœurs. — Fiorentinella.

Compatriote de Pouchkine. (Les indications en tête des Solutions.)

La Grand'Mère de Pépin-le-Bref. (Le Pseudonyme au-dessous du Nom, la Date et le Numéro du Supplément, en tête des Solutions.)

Une Lettre, ne mentionnant pas le Nom et l'Adresse du Correspondant, n'a pas été enregistrée.

Moins le Problème chiffré.

Chat blanc. (*L'Accusé de réception* du Prix de l'année 1881-1882 ne nous est pas parvenu.) — Bertho de Ligniville. (Les *Problèmes et Questions du Supplément* ne font pas partie des *Concours mensuels*.) — Robert Dreyfus. — Pierre et Georges Brouardel. — Marguerite Belèze. — Marguerite Guillaumin. — Louise Lambert. — André Gentien. — Alice Pérard. — M. Dadi. — Marie Le Tourneur. — Madeleine Couturier. — René de Job. — Jeanne et Madeleine de Morgan Maricourt. — Gabrielle Guguenheim. — Marie Gautier et le Grillon du Foyer. — Lucienne Liorel. — Marie Félix. — Deux Papillons de Belleroche. — Trois Apprenties. — Ellebasi et les deux Babiroussas. — Polka et Mazurka. — Un Ane et deux Jeunes Filles. — Claire B. D. O. D. P. — H. T. — Dur à cuire. — Madeleine Lema. — Favilla e Rosa. — Trois Chaudrons. — Mimi M. — Châtelaine du Limousin. — Les trois Ermites de Traübenheim. — Madeleine et Louise. — Pandore. — Une Marguerite du Béarn. — Une Alsacienne et deux Sœurs Vendéennes. — Lys d'Argent. — Lantimèche. — La Pierre de Minuit de P. L. — Duchesse Catherine. — La Tante de Pierre. — Quatre Églantines de la Coudraie. — Les Muguets du bois des Greffes. — Une Future Franc-Comtoise. — Une Gauloise. — Une Anguille de l'Yvette. — Rates et Ratons de Bellevue. — Une Rose d'Églantier. — Lucie C. — J. Suis J. Reste. — Folle Avoine et le seul Garçon de la Famille. — F. de Terre-Noire. — Bergeronnette. — Caquet bon bec, ma mie. — Bleuet. — Marie Thérèse D. — Alsace-Lorraine. — Trois Marguerites et un Coquelicot. — Deux Violettes du Cours. — Deux Linottes de la Rafette — La Famille du Petit Pouret. — Perdiz del monte. — Un Sapin de Thann — Une Tortue dans sa carapace. — Treize Printemps. — Loin de Zézelle.

NOTA. — *La Date et le Numéro du Supplément sont toujours en tête des Problèmes et Questions, au-dessus du Problème chiffré.*

DATE DU SUPPLÉMENT. — 7 Avril 1883.

André Miallet. — Une Rêveuse des bords de l'Ormesson. — Fougères des Bois. — Marie Doguet. — Une Dryade de l'Argonne. — Berthe de Béhague. — Deux Barbistes. — Trois Abonnés de Siana. — Sérac du Géant. (Relire le *Règlement du Supplément.*)

LE NUMÉRO DU SUPPLÉMENT (N° 338.)

Le Numéro 540 *est celui du Journal.*

Une Fleur de la Douze. — Une Amazone et son Cheval. — Les Grenouilles de la Grenouillère. — Une Campenotte de Baume-les-Dames. — Dame Marie-les-Lys. — Cyclamen de Corse. — Marthe Yzabrotse. — Un Naturaliste futur. — Madeleine de Savignies. (Inutile de répéter les Indications en tête de tous les feuillets.) — Agnello. (Les Demandes particulières sur une Feuille à part.) — Têtes de Linotte. (Les Demandes particulières sur une Feuille à part.)

LA DATE ET LE NUMÉRO DU SUPPLÉMENT.

7 Avril 1883. — N° 338.

Un Garde-Champêtre. — Alice Eppolag. — Criquette (G. D.) — Georgette des Plas. — Jeanne Philippi. — L. H. (Inutile de répéter les indications sur tous les feuillets.)

Priere de relire le RÈGLEMENT DU SUPPLÉMENT.

Marthe et Louise. (Les Indications en tête des Solutions.)

Fleur des Prés. (Les Indications en tête des Solutions. La Date et le Numéro du Supplément sont omis.)

P. Gudet. (Le Nom en tête des Solutions. L'Adresse manque. Le Numéro du Supplément est omis.)

Henri Renault. (Les Indications en tête des Solutions. Le Numéro du Supplément est omis.)

Un Caillou et sa Cie. (Répéter le Nom et l'Adresse en tête des Solutions.)

Boum. (Répéter le Nom, l'Adresse et le Pseudonyme en tête des Solutions. La Date et le Numéro du Supplément sont omis.)

Deux Lettres, ne mentionnant pas le Nom et l'Adresse des Correspondants, n'ont pas été enregistrées.

D'après le Relevé, plus de Trente Correspondants n'ont pas suivi l'unique article du Règlement du Supplément.

CURIOSITÉS.

LOCUTIONS ANGLAISES.

Nº 1.

L'Arpent de Dieu.

Le Cimetière.
En France, on disait jadis et on dit encore : Le Champ de Dieu.

Nº 2.

La Route silencieuse.

La Tamise. La Mer.

Nº 3.

Le Vieux Gentleman.

Le Diable.

Nº 4.

Le Raide.

Le Billet à ordre. La Lettre de change. La Traite.

Nº 5.

La Ruine bleue.

Le Gin.

Nº 6.

Trainer le cheval mort.

Faire un travail payé d'avance.

Nº 7

Le Fantôme ne marche pas.

L'origine de cette expression de théâtre vient d'une représentation d'*Hamlet*, où le *Spectre* déclara qu'il ne ferait son entrée en scène que si on lui soldait immédiatement l'arriéré qui lui était dû. Depuis, les acteurs anglais qu'un impresario ne paye pas régulièrement disent : « *Le Fantôme ne marche pas.* »

—

VERSIFICATION FRANÇAISE.

Dans le frais clair-obscur d'un soir d'été qui tombe,
L'une pareille au cygne et l'autre à la colombe,
Belles, et toutes deux les yeux pleins de douceur,
Voyez, la grande sœur et la petite sœur
Sont assises au seuil du jardin. Là, sur elles,
Un bouquet d'œillets blancs, aux longues tiges frêles,
Dans une urne de marbre agité par le vent,
Se penche et les regarde, immobile et vivant,
Et frissonne dans l'ombre, et semble, au bord du vase,
Un vol de papillons arrêtés dans l'extase.

NOTA. — Le mot *blancs* ne peut s'intercaler dans le dernier vers. Il en a été tenu compte.

—

VERS A TERMINER.

Eau. Nouveau. Achève. Rêve. Enfant. Doucement. Couche. Bouche. Demi-penché. Psyché. Elle. Belle. Plis. Lys.

—

ACROSTICHES.

Des *Acrostiches*, extraits des Compositions du *Concours*, seront publiés dans un prochain *Supplément*.

—

ANAGRAMMES.

Nº 1.

Acrostiche sur IRÈNE, qui donne REINE.

Nº 2.

Laure de Noves.

—

DEVISES.

1º. — Académie Française.

2º. — Académie des Sciences.

3º. — Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

—

CARRÉ MAGIQUE.

0	1	2	3	4	5	6	7
6	7	0	1	2	3	4	5
4	5	6	7	0	1	2	3
2	3	4	5	6	7	0	1
7	6	5	4	3	2	1	0
5	4	3	2	1	0	7	6
3	2	1	0	7	6	5	4
1	0	7	6	5	4	3	2

NOTA. — Il y a d'autres combinaisons justes.

—

SURPRISES.

Le collégien posa la canne par terre, au pied du mur de la cour, et prétendit avoir gagné le pari.

Mais celui qui avait parié contre lui colla un timbre-poste sur la canne, en disant : « Je *l'affranchis.* »

Si les conventions avaient été écrites, le pari n'aurait pas été annulé, grâce à ce jeu de mots.

—

MOYENS MNÉMONIQUES.

F lorence.
L ulli.
A rno.
M ichel-Ange.
A méric Vespuce.
N arsès.
D ante.

—

COQUILLES AMUSANTES.

Boulet. Fondu. Reçu. Mort. Jour. Sauvé. Décoré.

—

SYNONYMES.

Cherche, tu trouveras.

C ercueil. — *Bière.*
H eur. — *Bonheur.*
E goïste. — *Personnel.*
R use. — *Fourberie.*
C ampanile. — *Flèche.*
H ardiesse. — *Audace.*
E tude. — *Travail.*

T ableau. — *Toile.*
U sage. — *Coutume.*

T ituber. — *Chanceler.*
R ésolu. — *Décidé.*
O rner. — *Décorer.*
U nion. — *Concorde.*
V anité. — *Suffisance.*
E crivain. — *Auteur.*
R égulier. — *Correct.*
A verti. — *Prévenu.*
S arcophage. — *Mausolée.*

—

CONTRAIRES.

Cherche, tu trouveras.

C urieux. — *Discret.*
H eur. — *Malheur.*
E loge. — *Critique.*
R oi. — *Sujet.*
C ampagne. — *Ville.*
H abile. — *Maladroit.*
E sclave. — *Libre.*

T ribut. — *Impôt.*
U nifier. — *Diviser.*

T raître. — *Loyal.*
R éalité. — *Rêve.*
O uvrier. — *Patron.*
U rbain. — *Campagnard.*
V engeance. — *Pardon.*
E nnui. — *Distraction.*
R égulier. — *Incorrect.*
A ffranchi. — *Esclave.*
S éculier. — *Régulier.*

—

LETTRES INCONNUES.

A U.

LAME.	MARE.	TRONC.	SEC.
Aumale.	*Rameau.*	*Courant.*	*Cause.*
TAGE.	**ORANG.**	**FRANGE.**	**BLAME.**
Gâteau.	*Ouragan.*	*Naufrage.*	*Lambeau.*
BÊTE.	**SOIE.**		
Beauté.	*Oiseau.*		

—

ÉNIGMES.

Bibliothèque.

CHARADES.

Feuilleton.

LOGOGRIPHES.

Prochain. Paon. Chapon. Chair. Char. Caïn. Noir. Pain. Roc. Cap. Pin. Ain. Pan.

MÉTAGRAMMES.

Mente. Gente. Rente. Tente. Fente. Pente. Vente. Sente. Lente.

RÉBUS.

Qui ne songe qu'à soi, quand la Fortune est bonne,
Dans le malheur n'a point d'amis.

TABLEAUX PARLANTS.

JEANNE DE MONTFORT.

Défense d'Hennebon.

« Le voilà, le voilà, ce secours tant désiré. »

ÉCHECS.

BLANC.	NOIR.
1 T case TR	1 R 4 TD meilleur.
2 T case TD Échec.	2 F 5 TD.
3 T 2 TD.	3 P prend T.
4 P 4 CD. Échec et Mat.	

DAMES.

BLANCS.	NOIRS.
1 — 28 à 23.	1 — D 8 à 26 pr.
2 — 23 à 19.	2 — 24 à 13 pr.
3 — 48 à 42.	3 — D 26 à 48 pr.
4 — 22 à 18	4 — 13 à 31 pr.
5 — 35 à 30.	5 — 25 à 34 pr.
6 — 44 à 39.	6 — 34 à 43 pr.
7 — D 10 à 37.	7 — 31 à 42 pr. D.
8 — 46 à 41 Enferme.	Perdu.

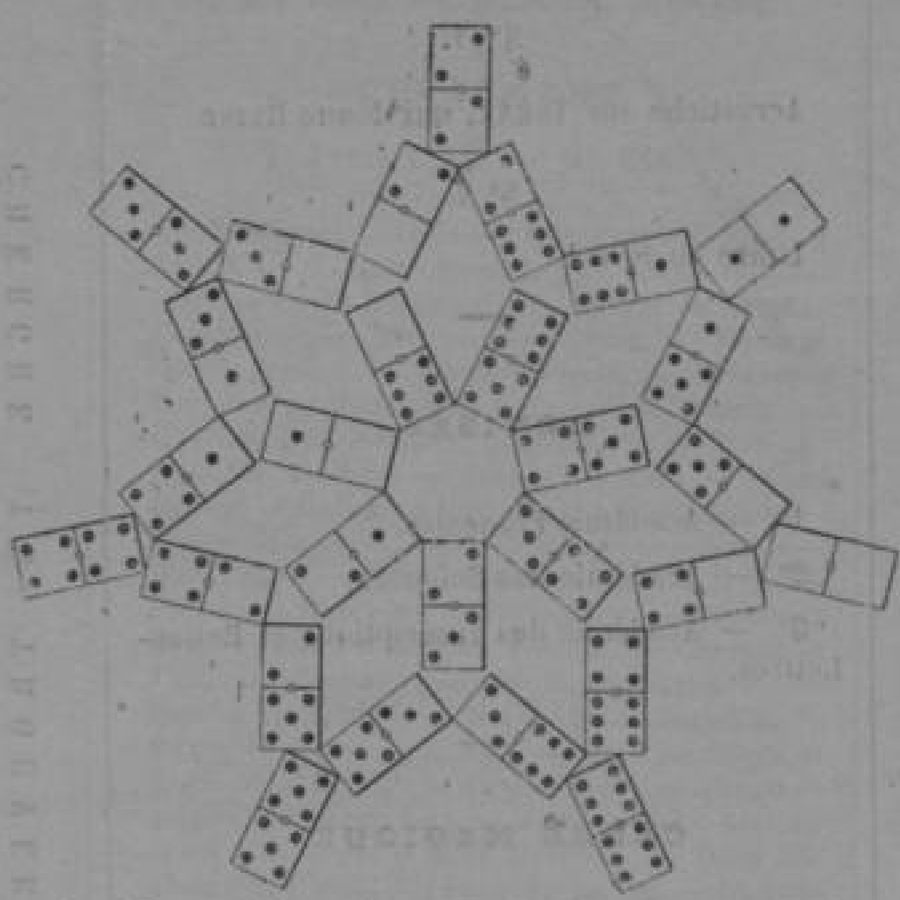
COMPOSITION ÉCRITE

Les Petits Musées.

Il sera publié quelques Compositions du *Concours*.

DOMINOS.

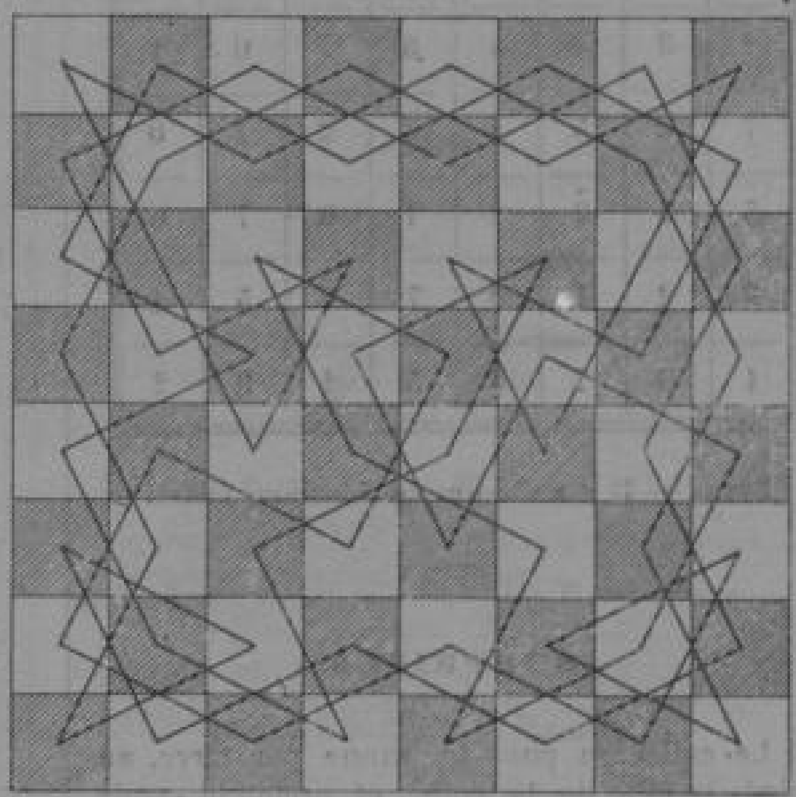
L'ÉTOILE DE DOMINOS.



NOTA — Il y a d'autres combinaisons justes pour former l'*Étoile de Dominos*.

LE FIL D'ARIANE.

Dessin



Vers.

ÉPIGRAMME.

Cette Épigramme fut composée lorsqu'on plaça les Lions de la Fontaine de l'Institut.

— Que fais-tu dans ces lieux, ô lion du désert ?
— Je suis de l'Institut, tu vois mon habit vert.
— Mais qu'as-tu fait ? Quelle œuvre obtint un tel salaire ?
— Qu'ai-je fait ? ce qu'ils font, nuit et jour de l'eau claire.

Chiffres.

18	49	24	39	16	47	26	41
23	38	17	48	25	40	15	46
50	19	2	21	14	57	42	27
37	22	51	58	3	60	45	14
52	5	20	1	56	43	28	61
33	36	55	4	59	64	13	10
6	53	34	31	8	11	62	29
35	32	7	54	63	30	9	12

ACROSTICHES.

A R C
B O A
E P I
L I N

NOTA. — Il y a d'autres combinaisons justes.

CROIX.

C
L
P I A N O
V
E
C
I
N

NOTA. — Plusieurs lettres sont tombées sous la machine pendant le tirage. Il en a été tenu compte.

MOTS CARRÉS.

É C L A I R
C H A I R E
L A R M E S
A I M A N T
I R E N E E
R E S T E R

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

AR	CA	DI	EN
CA	PTI	VI	TE
DI	VI	NI	TE
EN	TE	TE	MENT

TRIANGLES.

P A M P E L U N E
A D A L G I S E
M A L A I S E
P L A I N E
E G I N E
L I S E
U S E
N E
E

LOSANGES.

R
T E C
M E D O C
T E T A N O S
R E D A C T I O N
C O N T E N T
C O I N G
S O T
N

PARALLÉLOGRAMMES

F U S I L
T A R I F
F O I N S
A L I N E
A L O S E
R U I N E

CHARLES JOLIET.

Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris

N° 546

19 MAI 1883

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois

du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C

CORRESPONDANCE

CORRESPONDANCE AVEC LES LECTEURS

DEMANDES PARTICULIÈRES

JUDITH, COUSINE DE THÉRÈSE. — 1° Par exception, oui. — 2° Les Compositions sont à l'examen. — 3° Non; mais par exception, le Conseil de rédaction peut accorder la demande, et elle devra être renouvelée sur le *Relevé des Mentions*, à la fin de l'année.

LANTIMÈCHE. — La *Méthode générale* est expédiée.

LÉON D. — Même avis. — Dans le présent Supplément.

LE CHASSEUR DE CHEVELURES. — Les Compositions sont à l'examen. — Le Pseudonyme, *Un Marin d'eau douce*, appartient à un Correspondant par droit de priorité.

QUATRE ÉGLANTINES DES BORDS DU CHER. — 1° Nous prenons note de la modification du Pseudonyme. — 2° A la suite. — 3° Au prochain *Concours de Communications.*

MARIE GAUTIER ET LE GRILLON DU FOYER. — Toutes les Compositions qui remplissent les conditions du *Règlement des Concours* sont mentionnées. — La Lettre est transmise à l'Administration du Journal, qui fera le nécessaire.

UNE MUSETTE. — La Lettre est transmise à l'Administration du Journal. Réexpédier *franco* au Bureau de M. Deschodt. L'échange sera fait contre un Ouvrage de *Huit francs;* toutefois, si les deux volumes ne représentent qu'une valeur de *Sept francs*, il est juste de remarquer que le prix d'expédition *franco* de deux échanges successifs est une compensation.

LE LION DE FLANDRE. — 1° Étude *géographique*. Voir, dans la *Méthode générale*, l'Article 3 du *Règlement des Concours mensuels*. — 2° Les Compositions sont à l'examen. — 3° Le *Catalogue général* est à la réimpression; quand des exemplaires seront arrivés, il sera expédié.

UN JEUNE FRIQUET. — La Lettre est communiquée à l'auteur de l'article, et nous transmettrons sa réponse; mais, dans tous les cas, la Maison ne fait pas ce genre de commission.

HENRI DE LA ROCA. — Les Prix étaient expédiés. Nous prenons note pour un prochain envoi.

UNE JEUNE SAVOYARDE ET SA MARMOTTE. — 1° Cette Composition n'est pas parvenue; nous ferons une recherche. Prière d'envoyer le brouillon. — 2°, Voir l'*Erratum* dans le *Supplément* précédent.

MADELEINE. — L'Ouvrage est expédié.

LES HABITUÉS DE LA PLACE MATHIEU. — Tout est pour le mieux.

FLEUR DE THÉ. — 1° Oui, si ces *Suppléments* ne sont pas épuisés. — 2° Oui. — Répéter le Nom et l'Adresse sur les *Demandes particulières.*

MAGDALENA. — Après le classement du *Concours mensuel.*

DEUX SŒURS VENDÉENNES. — Après le classement du *Concours de Pâques.*

ALFRED L. (*Tulle.*) — 1° L'Article 4 du *Règlement des Concours mensuels* renferme les indications demandées. — 2° Les *Problèmes* et *Questions* du *Supplément* ne sont pas des Sujets de *Concours*, et ne donnent droit ni à des récompenses ni à des mentions. — L'Adresse est incomplète.

BOTTE DE LILAS BLANC. — Nous prenons note.

LES FRAXINELLES — La *Méthode générale* est expédiée.

LA HÈVE. — Réexpédier l'Ouvrage *franco* au Bureau de M. Deschodt, Librairie Hachette et Cie; l'échange sera fait.

PSYCHÉ. — Le *Catalogue* est épuisé et à la réimpression. Dès qu'il y aura des exemplaires, il sera expédié.

IDA R. — 1° Voir les Sujets proposés dans le présent *Supplément*. — 2° Les *Concours* sont ouverts à tous les Lecteurs du *Journal de la Jeunesse*, et il n'y a pas de limite d'âge.

CIMENT PORTLAND DE FRANGEY. — Les Compositions sont à l'examen. — Après le classement, si le Conseil de rédaction l'autorise.

A. RUNAWAY STUDENT. — Il n'y a pas erreur, il y a seulement omission du Numéro du 47° CONCOURS MENSUEL en tête des *Sujets proposés.*

ARMELLE DE J. — Même avis.

ELLEBASI. — 1° Les Compositions des *Concours mensuels* doivent être personnelles et ne peuvent être collectives. Voir, dans la *Méthode générale*, l'Article 2 du *Règlement*. — 2° Les Noms des Correspondants, qui ont donné des *Solutions conformes des Problèmes et Questions du Supplément*, sont enregistrés en deux Séries, sans autre classement. — 3° La Lettre est transmise au Conseil de rédaction.

QUATRE OURS SUISSES. — 1° Nous n'avons plus les Compositions du dernier *Concours mensuel* pour donner un avis motivé. — 2° Magnier, relieur, Paris, rue de la Vieille-Estrapade, 7. — 3° La Suppression est faite. — La *Méthode générale* est expédiée.

ROSE MOUSSEUSE. — Après le classement.

LA GRAND'MÈRE DE PÉPIN-LE-BREF. — Nous avons eu, à plusieurs reprises, l'occasion de répondre à cette question et de résumer dans la *Correspondance avec les Lecteurs*, les raisons mûrement réfléchies qui ont motivé la décision prise par le Conseil de rédaction de ne pas publier les Compositions des *Concours mensuels*. Ainsi que nous l'avons expliqué, le *Supplément du Journal de la Jeunesse* n'a aucun caractère d'enseignement, et si les *Concours* stimulent l'émulation des Concurrents, ils ne doivent pas avoir pour effet de créer des rivalités ou d'établir des supériorités littéraires. Telle est la raison principale.

Sans énumérer toutes les autres, qui ont leur importance, nous ferons valoir des considérations d'un ordre matériel qui s'imposent. Il n'est pas rare que l'étendue de certaines Compositions bien traitées dépasse les limites des neuf colonnes du *Supplément.*

Le développement que prend tous les jours la *Correspondance avec les Lecteurs* ne permet même plus, à notre grand regret, de donner exceptionnellement un avis motivé sur les Compositions des Concurrents qui demandent des conseils particuliers. On comprend d'ailleurs que cette armée n'est pas comparable à une classe, sous la direction d'un professeur qui corrige et annote les devoirs de ses élèves. Il a donc été nécessaire d'établir un classement par grandes divisions. Ce classement peut servir de moyenne relative, correspondant aux chiffres de 6 à 1.

Le chiffre 6 représentera, par exemple, la note *Très bien*, PREMIER PRIX. — 5, *Bien*, DEUXIÈME PRIX. — 4, *Assez bien*, ACCESSITS et MENTION D'HONNEUR. — 3, *Passable*, PREMIÈRE MENTION. — 2, *Faible*, DEUXIÈME MENTION. — 1, *Très faible*, TROISIÈME MENTION.

Encore cette classification n'est-elle pas d'une rigueur absolue, car, il est tenu compte de l'âge des Concurrents, de leurs efforts, de leur persévérance, de leurs progrès. Quoique très nombreux, ils sont suivis avec intérêt, encouragés dans la plus large mesure possible, et on peut constater que le nombre des Quatre récompenses réglementaires par *Sujet de Concours* est souvent doublé, et quelquefois triplé.

MARIE FAVIER. — Le Prix expédié par *Colis postal* à Menton, (Alpes-Maritimes), Villa Mon Plaisir, adresse indiquée sur la Composition, a été retourné à la Librairie Hachette et Cie avec cette mention : « *Destinataire parti de Menton.* » Prière d'indiquer la nouvelle adresse où le Prix doit être envoyé.

Mlle DE SAINT-GEORGES. — Il ne nous a pas été possible de réexpédier l'envoi. Regrets.

MARIE, MADELEINE ET UN COLLÉGIEN BRETON. — Nous ferons une recherche. Prière d'envoyer une copie de la Composition; elle sera classée en *Rappel.*

G. DE GONDRECOURT. — Par exception, oui. — 1° Les Dessins peuvent être envoyés roulés autour d'un cylindre de bois. La Poste accepte très généralement les Indications au *verso*, Nom, Adresse et Pseudonyme. En cas de refus, les envoyer par Lettre ou Carte postale. — 2° Voir la Note ci-dessous.

DIVERS CORRESPONDANTS. — Plusieurs Correspondants nous demandent pourquoi des *Bouts-rimés*, portant des notes de vers faux, sont classés à la Première mention. En voici la raison :

Il n'est pas interdit de traiter un sujet en plusieurs quatrains sur les mêmes rimes. Si la pièce est d'un sentiment poétique et d'une bonne facture générale, la note indique que, sans les défectuosités signalées, la Composition aurait obtenu un Prix, un Accessit ou une Mention d'honneur. En second lieu, bien que le sujet proposé porte : *Un Quatrain*, des Concurrents en envoient plusieurs, de qualité différente, et le meilleur décide du classement. Toutefois, à l'avenir,

question spécifiera l'envoi strict d'un seul Quatrain ou d'un sujet unique traité sur les rimes donnés. En résumé, on peut appliquer à la Poésie cette sentence orientale : « Un diamant avec des défauts vaut mieux qu'une pierre qui n'en a pas, » même une pierre précieuse.

LOUISE MAUJEAN. — Voir la note ci-dessus.

TROIS CANOTIERS DE L'YÈRES. — Voir la note ci-dessus.

LA PETITE NIÈCE DE CINQ AFRICAINES. — Voir, dans la *Méthode générale*, la Note relative à l'envoi des *Communications*.

DEUX ANÉMONES DU BÉARN. — Même avis.

ALEXIS RAMÉ. — Même avis pour les *Communications*. — Le Pseudonyme *Abçalon*, ainsi orthographié, aurait l'air d'une faute typographique. Pourquoi pas simplement Absalon?

ALSACE-LORRAINE. — Même avis pour les *Communications*. Cette pièce fait partie des Œuvres poétiques de Chateaubriand.

JADWIGA. — Même avis pour les *Communications*. — L'Adresse est omise.

A TROIS. — Nous demanderons ce renseignement et nous le transmettrons dans la *Correspondance avec les Lecteurs*.

UN FUTUR MARIN. — Même avis.

DEUX POTACHES. — Même avis.

LES FRAXINELLES. — 1° Les *Problèmes et Questions* du Supplément ne sont pas des Sujets de *Concours*, et le délai de 28 jours ne s'applique qu'aux Compositions. — 2° Voir, dans la *Méthode générale*, le *Règlement du Supplément* pour l'envoi des *Solutions*, dont le délai est de 8 jours. — 3° Au prochain *Concours de Communications*.

UNE PETITE CHINOISE. — 1° Le Numéro est expédié. — 2° Si le Nom a été mentionné, c'est que le Pseudonyme ne figurait pas au-dessous. La Mention est bien inscrite.

M. M. (*Paris*.) — Il ne peut être répondu directement que par exception motivée. — C'est le 47° *Concours mensuel*; le titre a été omis — Le *Numéro du Supplément* est répété en tête des *Problèmes et Questions*. — Le Pseudonyme de *Pâquerette* est inscrit dans la Deuxième mention. (46° *Concours, Bouts-rimés*.)

UN DES TROIS CHARDONS DE LORRAINE. — 1° Le *Règlement des Concours mensuels* n'interdit pas de consulter des ouvrages spéciaux. — 2° Le *Morceau de Musique* doit être original. — Nous avons pris note de la modification du Pseudonyme.

UNE CENTENAIRE. — 1° S'il a été répondu sous le Nom, c'est que la Demande ne contenait pas le Pseudonyme. — 2° Nous prenons note du second Pseudonyme indiqué sur la Carte postale, mais à quel envoi se rapporte-t-il ? — 3° Nous avons mentionné la Composition à son ordre de classement. — 4° Les Concurrents doivent tenir note de leurs Mentions dont le Relevé général a lieu à la fin de l'année, et il faudrait de longues recherches pour établir un Relevé partiel. — 5° Par exception motivée, oui, par exemple, pour un ouvrage qu'on possède déjà ; mais, en ce cas, l'échange doit être demandé sans retard, pour éviter des erreurs et des confusions. — 6° Le Catalogue sera expédié dès qu'il sera réimprimé, sans qu'il soit nécessaire de renouveler la demande, dont nous prenons note.

A continuer.

SOLUTIONS

DES PROBLÈMES ET QUESTIONS

AVIS

Les Noms des Correspondants qui ont donné des Solutions conformes, seront publiés dans le Supplément du 2 Juin 1883, N° 346.

SUPPLÉMENT

28 Avril 1883. — N° 341

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

Quelque bien qu'on dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau.

PROBLÈMES POINTÉS.

L'honnête homme ne jure jamais ; il se contente de dire : cela est ou cela n'est pas. Son caractère jure pour lui.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

Comme un oiseau tombé du nid dans notre main,
Le bonheur est, hélas ! inconstant et frivole ;
Si nous serrons les doigts nous l'étouffons soudain,
Et si nous les ouvrons loin de nous il s'envole.

VOYELLES.

INSCRIPTION POUR DES LIVRES.

Ici rangés au gré du maître,
Qui de nos œuvres a fait choix,
Nous le divertirons peut-être,
Et l'endormirons quelquefois.

CONSONNES ET VOYELLES.

On est pauvre, non pour avoir peu, mais pour désirer beaucoup.

LANGAGE FRANÇAIS.

Fin comme Gribouille.

Gribouille, usité seulement dans cette locution, *Fin comme Gribouille*, qui se jette dans l'eau crainte de pluie, se dit de celui qui, pour éviter un mal, se jette dans un autre. Se déshabiller pour se garder du froid, se couvrir de fourrures contre la chaleur, se jeter au feu pour se guérir d'une brûlure, c'est le procédé de Gribouille, élevé à la hauteur d'une théorie scientifique.

On dit aussi : *Faire comme Gribouille*, parce que Gribouille signifiait autrefois marchand de bric-à-brac ; mais il est plus vraisemblable que Gribouille est un nom fictif tiré de gribouiller, celui qui gribouille, qui confond tout.

USAGES MONDAINS.

LE CHAPERON.

Le Chaperon était une coiffure en usage principalement aux quatorzième et quinzième siècles, sous les règnes de Jean, de Charles V et Charles VI ; elle était en drap bordé de fourrures, avec une longue queue qui retombait par derrière. Les magistrats avaient des chaperons rouges fourrés d'hermine ; les docteurs, licenciés et bacheliers portaient des chaperons de différentes couleurs, suivant la faculté à laquelle ils appartenaient. Les chanoines portaient une espèce de chaperon que, pendant l'hiver, ils mettaient sur leur tête et, en été, sur le bras. En 1357 et 1358, les partisans du prévôt des marchands Étienne Marcel portaient des chaperons de deux couleurs, rouge de Paris et bleu de Navarre, parce que le roi de Navarre, Charles-le-Mauvais, était l'allié d'Étienne Marcel.

On levait son chaperon en adressant la parole. Monstrelet dit que la reine Isabeau de Bavière haïssait Jean Torel, parce qu'en lui parlant, il ne levait point son chaperon. Mais cela, dit Pasquier, ne se faisait que par les hommes et non par les femmes.

Sous Charles VII, on abandonna les chaperons pour les chapeaux ; mais les magistrats, avocats, docteurs, licenciés, bacheliers et, en général, tous les gens de robe, gardèrent la queue du chaperon qu'ils placèrent sur leur épaule. Telle est l'origine de l'épitoge ou chausse que portent aujourd'hui les magistrats, les avocats et les professeurs ; elle est garnie de bandes de fourrures qui marquent le grade dans les facultés ; les bacheliers n'ont qu'un rang de fourrures, les licenciés, deux, les docteurs, trois.

CURIOSITÉS.

L'HÔTEL DES HARICOTS.

En 1815, le général baron Darricau fut nommé commandant des fédérés de Paris, et il prit des mesures énergiques pour organiser cette milice indisciplinée.

D'après ses ordres, quiconque manquait à son service allait expier son insubordination dans une vieille masure convertie en maison d'arrêt. Les coupables se moquèrent du général et de sa prison, qu'ils appelèrent par dérision *L'Hôtel Darricau* ; puis, jouant sur le mot et faisant allusion à la maigre chère qu'on faisait à cet hôtel, on le nomma *L'Hotel des Haricots*. Sous la Restauration, cette prison fut destinée à recevoir les gardes-nationaux récalcitrants, et c'est de là que la maison d'arrêt de la garde nationale de Paris était encore, avant 1870, désignée vulgairement sous ce nom.

VERSIFICATION FRANÇAISE.

SOUVENIR.

D'elle que reste-t-il aujourd'hui ? Ce qui reste
Au réveil d'un beau rêve, illusion céleste ;
Ce qui reste l'hiver des parfums du printemps,
De l'émail velouté du gazon ; au beau temps,
Des frimas disparus et des neiges fondues ;
Ce qui reste le soir des larmes répandues
Le matin par l'enfant, des chansons de l'oiseau,
Du murmure léger des ondes du ruisseau,
Des soupirs argentins de la cloche et des ombres,
Quand l'aube de la nuit perce les voiles sombres.

VERS A TERMINER.

Verts. Couverts. Extrême. Suprême. Vers. Vieillesse. Sagesse. Oiseau. Rameau. Ombre. Sombre. Berceau. Nombre. Fardeau. Château. Vengeance. Ruisseau. Aisance. Niveau. Opulence.

ANAGRAMMES.

Marte. Trame. Armet. Tréma.

DEVISES.

« *Exaltat humiles.* »

Ordre de la Cosse de Genêt, institué en 1234 par saint Louis, à l'occasion de son mariage avec Marguerite de Provence.

La veille du couronnement de la reine, le roi reçut des mains de Gauthier, archevêque de Sens, le collier de l'ordre, qui était composé de tiges et de cosses de genêt, émaillées et entrelacées de fleurs de lys d'or, avec la devise : « *Exaltat humiles,* » il élève les humbles.

Cet ordre, destiné seulement aux princes et aux grands seigneurs du royaume, subsista jusqu'au règne de Charles VI.

MOYENS MNÉMONIQUES.

MOT.

Ovide. Métamorphoses. Tristes.

SURPRISES.

MAMAN

COQUILLES AMUSANTES.

1°. — Limant. Poutre. Aiguille.
2° — Le. Renne. Lapon.
3° — Muette. Sourde.
4° — Repeindre. Pignons.
5°. — Jour. Peine.
6°. — Sots. Diseurs. Mots.
7°. — Fable. Egalé.
8°. — Mentir. Vient. De. Loin.

PROVERBES A L'ENVERS.

N° 1. — L'intention est réputée pour le fait.

N° 2. Tout vient à point à qui sait attendre.

N° 3. — Qui paye ses dettes s'enrichit

LETTRES INCONNUES.

O N

MAIS.	ELIE.	MAESTRO.	TAC.
Maison.	*Léonie.*	*Astronome.*	*Canot.*
LA-BAS.	SALIQUE.	PONT.	CAR.
Absalon.	*Salonique.*	*Ponton.*	*Caron.*

ÉNIGMES.

Niche.

CHARADES.

Jonquille.

LOGOGRIPHES.

Orémus. Rémus.

MÉTAGRAMMES.

Doute. Route. Joute. Voûte. Soute. Goûte. Toute.

RÉBUS.

L'orgueil est assurément un défaut, mais qui empêche de faire des bassesses.

TABLEAUX PARLANTS.

Charles VI dans la forêt du Mans.

LE FIL D'ARIANE.

Vers.

Blonde filasse que je tire,
Dis-nous à quoi tu serviras ?
Feras-tu virer un navire,
Boulinette, drisse ou grand bras ?

Pendue au clocher du village,
Feras-tu sonner le bourdon,
Enterrement ou mariage,
Messe et tocsin, guerre et pardon ?

Chiffres.

12	27	30	59	14	43	40	57
31	60	13	42	29	58	15	44
26	11	28	5	50	41	56	39
61	32	51	48	3	6	45	16
10	25	4	1	46	49	38	55
33	62	47	52	7	2	17	20
24	9	64	35	22	19	54	37
63	34	23	8	53	36	21	18

ACROSTICHES.

T OU R
O RB I
U RN E
T AN N

CROIX.

C
L
E
A N T O I N E
P
A
T
R
E

MOTS CARRÉS.

C A M A R D
A P O G E E
M O R A V E
A G A P E S
R E V E R S
D E E S S E

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

RE	VER	BE	RES
VER	BA	LI	SER
BE	LI	SAI	RE
RES	SER	RE	MENT

TRIANGLES.

C
M A
V A N
P O S T
V O I C I
P O S T A L
V O I T U R E
M A S C A R O N
C A N T I L E N E

LOSANGES.

J
P A L
P A R I A
P A R D O N S
J A R D I N I E R
L I O N N E S
A N I E R
S E S
R

PARALLÉLOGRAMMES

M A R I A
C A N I F
P A R I S
R A D I S
S E R I N

CHARLES JOLIET.

Imprimeries réunies A, rue Mignon, 2, Paris

N° 547

26 MAI 1883

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

CORRESPONDANCE AVEC LES LECTEURS

AVIS

Nous rappelons pour mémoire qu'il est toujours répondu, dans la CORRESPONDANCE avec les lecteurs, aux renseignements particuliers qu'ils ont à nous demander. Le *Journal de la Jeunesse* sera pour eux un guide sûr et éclairé, et nous nous ferons un plaisir de leur donner des explications sur tous les sujets qui les intéressent; mais, sauf exception, il ne peut être fait de réponse par la poste.

MÉTHODE GÉNÉRALE

La Méthode générale complète POUR LE DÉCHIFFREMENT ET LA SOLUTION DES PROBLÈMES ET QUESTIONS DU SUPPLÉMENT HEBDOMADAIRE, *contenant le* **Règlement des Concours mensuels** *et le* **Règlement du Supplément,** *est expédiée* franco *à toutes les personnes qui en font la demande par* Lettre affranchie *ou* Carte postale.

DEMANDES PARTICULIÈRES

UNE SOURIS, UN CHAT ET LEUR MAITRE. — Les *Problèmes et Questions* du *Supplément* ne sont pas des Sujets de *Concours*, et ne donnent droit ni à des récompenses ni à des mentions. Pour les Sujets proposés des *Concours mensuels*, voir, dans la *Méthode générale*, l'Article 6 du Règlement. Prière de préciser la question relative à une seule Solution juste.

YVONNE DE LAYA. — Aux termes de l'Article 2 du *Règlement des Concours mensuels*, les Compositions doivent être personnelles et non collectives; par conséquent, les Mentions obtenues par deux Concurrents ne peuvent être réunies.

MÈRE SIMON. — 1° Aucune récompense n'ayant été décernée, il ne peut y avoir de confusion entre ce Pseudonyme et le nom de M. Simon, qui figure au nombre des Lauréats dont les *Accusés de réception* ne sont pas parvenus. — 2° Le Numéro du 24 mars a été expédié à cette date; la Lettre est transmise à l'Administration du Journal.

REGRETTANT MES PIGEONS. — 1° Oui. — 2° Pour tous les Pays de l'Union postale, le prix d'Abonnement au *Journal de la Jeunesse* est de 22 francs pour un an, et de 11 francs pour six mois. — 3° Il n'est décerné qu'un Prix et un Diplôme, quel que soit le nombre des Mentions obtenues dans le courant de l'année. — 4° Le Conseil de rédaction désigne les Ouvrages décernés en prix; mais, par exception motivée, il est pris note du titre d'un ouvrage demandé. — 5° Quand il est décerné plusieurs premiers prix ou plusieurs seconds prix, ils sont toujours de la valeur indiquée, 25 francs ou 15 francs, et expédiés *franco* par la Librairie Hachette et Cie. — 6° Il est loisible de mentionner la résidence fixe ou la résidence temporaire; mais si on obtient un prix, il est expédié à l'adresse indiquée sur la Composition, et il faut tenir compte de la date de l'envoi, ce qui fait que l'indication de la résidence fixe est préférable.

DE MON ROCHER DE SAINT-HONORAT. — *La Vie élégante à Paris*, par le Baron de Mortemart-Boisse, Librairie Hachette et Cie. — La Lettre a été transmise à l'Administration du Journal, qui a fait le Changement. — Écrire les différentes *Demandes particulières* sur une *Feuille à part*, sous la même enveloppe, pour éviter des retards.

FAMILLE SISI. — 1° Nous prenons note. — 2° Expédier 40 centimes en Timbres-poste pour chaque Numéro. — 3° Magnier, relieur, 7, Rue de la Vieille-Estrapade, Paris. — 4° La *Méthode générale* est expédiée. Le Catalogue est à la réimpression. — 5° Le Directeur du *Journal de la Jeunesse* décide s'il doit être répondu par Lettre ou dans la *Correspondance avec les Lecteurs* aux *Demandes particulières* qui lui sont personnellement adressées.

LISERON BLEU. — 1° La *Méthode générale* est expédiée. L'Article 4 du *Règlement des Concours mensuels* répond à la première demande. — 2° et 3° — A volonté. — 4° Il est loisible aux Correspondants de signer de leur Nom ou d'adopter un Pseudonyme. — 5° Le second Pseudonyme est préférable pour éviter des confusions.

ROSE MOUSSEUSE. — Pour les Mentions de la *Page d'Écriture* et de l'*Ouvrage en Filet*, voir l'*Erratum* publié dans le *Supplément* du 21 Avril 1883, n° 340.

UNE BRÉSILIENNE. — Même avis.

DEUX AMIS DE KERLOUAN. — Même avis. — Il a été déjà répondu une première fois dans la *Correspondance avec les Lecteurs, Supplément* du 5 Mai 1883, N° 342.

LUDWINE DE MONTERNO. — 1° Voir l'*Erratum* ci-dessus. La Composition est classée à la *Troisième mention*. — 2° La *Méthode générale* est expédiée. — 3° Envoyer 40 centimes en timbres-poste. — 4° Oui, on enverra tous les Numéros parus depuis le 1er Décembre 1882. — Remerciements.

JEAN LE SPARTIATE. — 1° Ce Pseudonyme peut être adopté. — 2° Chez tous les Libraires.

PETIT POISSON DU LAC D'ANNECY. — Il a été répondu directement.

ABEILLE ET VER-A-SOIE. — Oui.

SOL DU TRIOLET DE DOUBLES-CROCHES. — Oui.

UNE CIGOGNE DES BORDS DE LA BRUCHE. — Le Théâtre de Vanderburch.

GRANDE JEANNE. — Même avis.

UNE MARGUERITE BRETONNE. — Le *Morceau de Musique* doit être original.

L. LEFEBVRE. (*Rouen.*) — La *Méthode générale* est expédiée.

MARGUERITE BELÈZE. — La Composition a été classée à la Deuxième Mention.

FLAMANDE NIVERNAISE. — Il sera répondu après le classement des Compositions.

A continuer.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

SUPPLÉMENT

26 Mai 1883. — N° 345.

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

— W1V3124 — 32348 — 6387 — 512 — X8X8 — 80 — 563124 — 32348 — 6387 — 985 — 6V0485 — 7850 — 96 — 01V68 — 96 — 5728Y78 — Z8 — 96 — 328

Communication : Deux amis de Kerlouan.

PROBLÈMES POINTÉS.

S* l'o* n'e********** a** e****** q** d** v******. s* o* n* l*** p****** q** d* c* q*'i** p****** e********, i* n'y a*****p*** d'e****** f***

Communication : Meddenn.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

D — ns — rnts — pr — ns — pchs — s — ls — qrtrs — snt — rtrnchs — prq — s*n — *mvr — l — bl — ns — n*urns — q* — chngr — d — l — ns — *llns — * — lHtl — d — Vll — *t — ns — *rns — * — lHtl — D

Communication : le Solitaire.

VOYELLES.

O — *a**e*, — ô — *o*ê**, — *ie* *e* — *o***e* — e* — *au*e*, — *oi* *ui — *ou**e* — *o* — **a***, — *e* — *ui — *a**e* — *o* — *ô*e*, — *i** a*e* — où — *e* — *o*** — e**e** — a*e* — *e — *e**. — ***e*a**e, — **où — *e — *ie** — *'a*ou* — *e — *e* — e**a***?

Communication : Louise Revelière.

CONSONNES ET VOYELLES.

L*v*e*s*u*r*s*e*q*i*e*t*a*a*s*a *s*ô*e*

Communication : Famille Byrrh.

CURIOSITÉS.

N° 1.

Qu'appelait-on au Moyen âge des *Saluts d'or?*

N° 2.

« Il n'y a pas de place faible, là où se trouvent des gens de cœur. »

N° 3.

« Sire, j'ai conquis plus de trésors à Votre Majesté qu'elle n'en a hérité de l'empereur son père, et je meurs de faim. »

N° 4.

Dernières paroles :

« N'est-ce pas, Hummel, que j'avais du talent?

Communications : Baronne Agricole. — Deux Edelweiss du Mont-Blanc, n° 1. — Trois petites Lionnes apprivoisées, n° 2. — M. n° 3. — Deux petites Portugaises, n° 4.

—

LE FIL D'ARIANE

MARCHE DU CAVALIER

les	berc	lég	dans	ur	tête	un	verm
er	sa	tous	pe	com	eil	l'am	sa
eau	sou	son	le	cel	jo	ant	ont
poitr	sou	ine	mant	à	me	sous	our
cis	d'al	lève	ici	ine	char	er	l'enf
flle	ine	mar	dort	sou	qu'a	un	lié
gue	de	est	som	bras	temp	ché	git
il	du	il	la	cou	meil	rep	ête

Communication : Geneviève d'Hauteserve.

VERS A TERMINER.

LA PÉTITION DU ROUGE-GORGE

Le rouge-gorge du———
Cherche le chaume et les———
Et va quêter en son———
Pitié, secours et———
La neige à flots tombe si———
Ayez pitié, pitié de———
Pas une feuille qui m'———
Et le vent souffle fort et———

Quand j'aurai séché mon———
Qui se colle à mon corps———
Je veux en mon joyeux———
Tout le jour vous dire———
Jusques en la saison———
Du soleil, des feuilles, des———
Oh! gardez-moi... quelle———
Si vous me repoussez, je———

Et demain sur la froide———
Quand vous me verrez raide———
Vous me plaindrez et ma———
Vous reviendrez comme un———
Ah! gardez la petite———
Qui demande si peu, si———
A la première fleur———
Je m'envole et vous dis———

Communication : Adèle Herlin.

—

USAGES MONDAINS.

Quelle est l'origine de la *Dalmatique?*

Communication : Deux Jumelles.

—

LANGAGE FRANÇAIS.

Quelle est l'origine de cette locution :

Aller sur les brisées de quelqu'un.

Communication : Une petite Cousine de Jules-César.

—

VERSIFICATION FRANÇAISE.

— Au souffle de la bise, durant le triste hiver, quand l'herbe des prés meurt et les ruisseaux gèlent, assise près du foyer, à l'heure où dans les salons dorés nous dansons, quel plaisir avez-vous? — J'en ai plusieurs : je tisonne, d'abord; de l'âtre nourrir le feu est un soin assez doux à mon âge; je revois votre image en songe un moment, puis je dis mon rosaire, et pour vous je le dis.

Communication : Eurêka.

—

ANAGRAMMES

N° 1.

Cinq pieds, je suis progrès, élan, activité;
Renversez-les, j'ai mine à vous faire pitié.

Communication : Abeilles de la Vinelle.

N° 2.

VA DINER. — X.

Communication : Tiri et Piapia.

—

DEVISES.

« Pour l'Avenir. »

Communication : Excelsior, nil desperandum.

—

SURPRISES.

Quel est le Verbe français de cinq lettres, qui se lit en commençant par la première ou par la dernière lettre?

Communication : La Friture.

—

MOYENS MNÉMONIQUES.

Quel est le poète français qui, par les initiales de son nom, de son prénom et de sa ville natale, forme le mot :

VAL.

Communication : Hélène-Marguerite.

—

REBUS GRAPHIQUE.

G UU $\frac{\text{LIÉ}}{\text{MÉ}}$

Communication : Farfalla e Rosa.

—

SYNONYMES.

Un Proverbe de six mots.

Malentendu. — Pressant. — Contrefaire. — Phœbé. — Calendrier. — Vaisseau. — Cure. — Coutume. — Amphibologique. — Talisman. — Tendresse. — Monarque. — Docile. — Repentant. — Auteur. — Sentinelle. — Adversaire.

Communication : Une Pâquerette d'Anjou.

—

LETTRES INCONNUES.

Ajouter une même Voyelle et une même Consonne aux huit mots suivants, et former huit autres mots.

ÉPIÉ. PRÉ. MAIN. LUI.

TIR. ALE. LANGE. IL.

Communication : Une Guirlande de Lierre et de Myosotis.

—

COQUILLES AMUSANTES.

N° 1. — Les courbes attirent la poule.

N° 2. — Cet orateur a braillé vingt ans au carreau.

N° 3. — La nuit, tous mes chars sont pris.

N° 4. — Et tel court au manger qui n'oserait l'atteindre.

N° 5. — L'homme s'ennuie du lien, cherche le vieux, trouve le bal, et s'y tient, crainte de rire.

N° 6. — On louera demain les Précheuses ridicules et la salade imaginaire.

N° 7. — Qui passe les terres les raye.

N° 8. — Il faut fondre la haine et garder le bouton.

N° 9. — Le bon des lois vaut mieux que la marine des astres.

N° 10. — La loi est le soutien des ânes.

N° 11. — Sonner vite, c'est sonner deux rois.

N° 12. — Les tanières de cette ferme n'ont ni lime ni maison.

Communications : Famille Byrrh, n° 1. — Famille Sisi, n°s 2 à 5. — Eliane, n° 6. — Fiorentinella, n° 7. — Une Exilée de Lorraine, n° 8. — Airam, n° 9. — ? n°s 10, 11. — Marie Dubois, n° 12.

—

LES TABLEAUX PARLANTS.

MOTS CARRÉS.

1° — Terme d'arithmétique.
2° — Prince oriental.
3° — Espagnol.
4° — Petit oiseau.
5° — Bois noir.

Communication : Vent d'est et Brise de mer.

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

1° — Pic de la.
2° — Pillage.
3° — Celui qui reçoit.
4° — Agilité.

Communication : Foulonne et Lilie.

TRIANGLES.

1° — Prénom féminin.
2° — A adorer.
3° — Rente ou revenu.
4° — Personnage de comédie.
5° — Aux poissons.
6° — Fleuve.
7° — Entourée d'eau.
8° — Négation.
9° — Voyelle.

Communication : Une petite Bergère du Lignon.

LOSANGES

1° — Au bout de la table.
2° — Note de musique.
3° — Petit tonneau.
4° — Roi juif.
5° — Personnage de la Bible.
6° — Animaux rampants.
7° — Dans les yeux.
8° — Anes sans tête.
9° — Aux oiseaux.

Communication : Foulonne et Lilie.



Quelle est la Scène historique représentée dans le dessin qu'on a sous les yeux ?

PAR ALLÉLOGRAMMES.

Horizontalement.

1° — Contraire de vice.
2° — Poisson de mer.
3° — Rivière.
4° — Au joueur.
5° — En hiver.

Perpendiculairement.

1° — En Grèce.
2° — Adjectif.
3° — Contraire de bien.
4° — Reine de la famille.
5° — Impossible sans clef.
6° — Dialecte.
7° — Voie publique.
8° — Pronom.
9° — Contraire de *dia*.

Communication : Béniké des Ombrées.

ACROSTICHES.

* AA *
* LG *
* RE *
* CH *
* HI *

Communication : La Silencieuse.

CROIX.

A A E E H H C M R T L S

Communication : Une Petite Société savante.

ÉNIGMES.

Mon corps est petit, très léger,
La surface en est arrondie,
La couleur de ma peau varie
Et mon plumage est régulier ;
Je fends les airs avec aisance,
Pour passer de mon camp dans celui du voisin ;
Mais, à peine arrivé, je revole soudain
Au lieu de mon départ, puis mon vol recommence.

Communication : Marie Guizot.

CHARADES.

Si Gauthier-sans-Avoir ne fut pas mon premier,
De mon second pourtant il parcourt un grand nombre;
Mon tout, d'un grand État ministre habile et sombre,
Sut se faire obéir, mais non se faire aimer.

Communication : Paule Bontoux.

LOGOGRIPHES.

Sur quatre pieds, lecteur, j'amène l'abondance ;
Mais supprimez ma tête et je suis en Provence.

Communication : Geneviève de L.

MÉTAGRAMMES.

Avec quatre pieds, cher lecteur,
Je suis animal très agile ;
Mais je cause souvent l'humeur
Du chasseur qui n'est pas habile.

Changez mon chef, je fais toujours,
Grâce à mon élégant plumage,
L'ornement de vos basses-cours
Et de l'orgueil je suis l'image.

Changez de nouveau, je deviens
Et résidence et capitale
Des derniers rois carlovingiens,
Couronnés dans ma cathédrale.

Communication : Deux Jumelles.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

CONCOURS MENSUELS

Les *Accusés de réception* des Lauréats dont les noms suivent ne nous sont pas parvenus, et nous les prions de nous les adresser.

1880 — 1881

Francya i Polska. — Alexandre Rewidzoff. — Mérix. — Tamaris. — Dominiqua. — Rose de Chine.

1881 — 1882

Amy B. — Une petite Élève. — Un Marin d'eau douce. — Emile G. — Un futur Disciple d'Esculape. — P. G. et sa Sœur. — Marguerite Dupuy. — M. A. — Cœcilia. — Chrysanthème. — Eugenia. — Genêt d'Anjou. — M. Simon. — Cousins et Cousines. — Marie Nardin. — Les Élèves de Digne. — Marguerite Pollet. — Ave. — Le Petit Tambour. — Une Guirlande de Lierre et de Myosotis. — Blanche L'Ec.

CHARLES JOLIET.

Imprimeries réunies, A, rue Mignon 2, Paris